This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EX LIBRIS
A BEAUCOUSIN

DC
611
.N871
S873

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES

DE NORMANDIE.

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES

DE NORMANDIE.

3e Série. — 7e Volume.

XXVIIe VOLUME DE LA COLLECTION.

PARIS,

DERACHE, RUE MONTMARTRE, 48;

CAEN, F. LE BLANC-HARDEL, RUE FROIDE, 2;

ROUEN, LE BRUMENT, RUE DE L'IMPÉRATRICE, 11.

Août 1869.

FONS PHILOSOPHIÆ

POÈME INÉDIT DU XII^e SIÈCLE,

PUBLIÉ ET ANNOTÉ PAR M. A. CHARMA,

Secrétaire de la Société.

Lorsqu'après quelques siècles d'un injuste dédain pour la culture scientifique et littéraire du moyen-âge, la critique moderne, se ravisant enfin, a voulu juger en connaissance de cause cette phase si peu connue des développements de l'esprit humain, il nous est arrivé ce qui, dans des circonstances analogues, ne nous arrive que trop souvent : à peine avions-nous soulevé un coin du voile dont jusque-là cette mystérieuse civilisation s'était enveloppée, que déjà nous nous flattions d'en avoir saisi les véritables caractères, d'en avoir pénétré les plus impénétrables secrets. Nous en avons aussitôt, avec une légèreté dont, à ce qu'il semble, nous ne guérirons jamais, établi les origines, mesuré la carrière, suivi la marche et compté les pas ; puis, comme il est convenu, sur la parole d'un homme de génie, que plus notre savoir est ferme et sûr de lui-même, plus il nous est loisible d'en serrer l'expression (1), nous avons, avec quelques formules compréhensives, ayant du moins la prétention de l'être, écrit une histoire de fantaisie qui, selon moi, sur presque tous les points, est à recommencer.

Pour m'en tenir, afin de justifier ce que j'avance, à l'une des classes de faits sur laquelle, à coup sûr, quelle que soit même là mon insuffisance, j'ai quelque raison de me croire mieux renseigné et moins incom-

(1) N'est-ce pas de Tacite que Montesquieu a dit : *Il abrège tout, parce qu'il comprend tout ?*

415698

pétent, puis-je admettre que nous soyons, à l'heure qu'il est, grâce aux travaux très-remarquables d'ailleurs de MM. Charles de Rémusat, Hauréau, Rousselot, Saint-René-Taillandier et de plusieurs autres encore, en possession de tous les documents nécessaires pour formuler et coordonner les lois qui ont, à cette époque, présidé au mouvement philosophique de l'Europe occidentale ? Nous est-il vraiment démontré, comme était presque parvenu à nous le persuader l'homme éminent dont notre littérature française ne saurait trop déplorer la perte, que la scholastique tout entière soit sortie d'une phrase de Porphyre mise en latin par Boëce (1) ? C'est là, comme aurait pu le dire M. Cousin lui-même, qui était loin d'approuver ces procédés germaniques, construire hypothétiquement et prématurément, avec quelques idées préconçues, une philosophie dont il faut, avant de songer à en refaire l'ensemble, soigneusement reconnaître et patiemment recueillir les pièces diverses qui doivent y entrer.

Résignons-nous donc, quoi qu'il en puisse coûter, dans notre siècle peut-être plus que jamais, à notre besoin d'arriver vite, résignons-nous à continuer, pour ce qui concerne le moyen-âge et tout ce qui s'y rattache, les études partielles, les minutieuses recherches d'où plus tard sortiront d'elles-mêmes non plus de vagues et creuses généralités, mais de riches et légitimes inductions. Autant, comme dit l'École, aura valu notre analyse, autant notre synthèse vaudra.

Que ces considérations, qui m'ont déterminé à entreprendre ce travail, me servent d'excuse auprès de mes lecteurs et qu'elles m'obtiennent pour quelques instants, qu'ils pourraient mieux placer sans doute, leur bienveillante attention.

Je viens mettre en lumière, autant qu'il sera en moi, un poème bien peu connu, attribué à un poète bien moins connu encore : la *Fontaine de philosophie*, *Fons philosophiæ*, du chanoine Godefroi.

Disons d'abord ce que nous savons du livre ; nous dirons ensuite ce que nous croyons savoir de l'auteur.

La Bibliothèque impériale possède, sous le n° 912, fonds St-Victor, un manuscrit qui, dans la bibliothèque de l'abbaye d'où il provient, portait le n° 1,198. Il est à peu près de la grandeur de nos in-8° ordinaires. Sa

(1) V. Cousin, *Ouvrages inédits d'Abélard*, in-4°. Paris, 1836. Introduction, p. LVI.

reliure se compose d'une feuille en bois revêtue de parchemin en dessus, et en dessous de toile. On remarque sur la couverture deux trous que traversait la chaîne qui s'attachait au pupitre où il fallait venir le feuilleter. On y voit, de plus, une lame oblongue de fer que recouvrait une bande de parchemin sur laquelle était inscrit le titre du livre, lequel était protégé, contre les atteintes qui auraient pu l'endommager, par une plaque de corne transparente dont un fragment subsiste encore (1). A ces précautions prises pour prévenir le détournement du volume et le conserver intact, on en avait ajouté deux autres. Au bas du folio 2 verso, un dessin grossier à la plume représente un écusson du centre duquel rayonnent, dans tous les sens, huit tiges dont chacune est surmontée d'une fleur de lis; au pied de l'écusson, en partie à droite, en partie à gauche, se lisent ces mots : JHS. MA. S. VICTOR. S. AUGUSTINUS : *Jésus, Marie, Saint Victor, Saint Augustin.* Les folios 2 et 61 portent en outre, chacun au recto, la malédiction, très-sérieuse alors, dont on menaçait celui à qui viendrait la mauvaise pensée de gâter le livre, de le cacher ou de le dérober :

> Iste liber est Sancti Victoris parisiensis.
> Quicumque eum furatus fuerit vel celaverit,
> Vel titulum istum deleverit, anathema sit ! Amen.

Le manuscrit, qui ne comprend plus aujourd'hui que 61 feuillets, mais qui, à l'origine, en comptait certainement davantage, s'ouvre par quelques détails biographiques, relatifs à l'auteur; nous les négligerons pour le moment, nous réservant de les utiliser bientôt. Pour nous enfermer d'abord dans ce qui tient au poème, nous signalerons au folio 1er verso une Épître adressée à Étienne, abbé de Ste-Geneviève, homme aussi riche en science qu'en vertu, au jugement duquel, selon les habitudes du temps (2), le poète soumet son œuvre, lui donnant pleinement sur elle le droit de vie et de mort (3).

(1) La note, d'après laquelle j'écrivais ces détails en 1867, avait été relevée, il y a bien vingt ans. J'ai revu le ms. le 30 avril 1867; ce fragment de corne a disparu.

(2) Voyez ma *Biographie de saint Anselme*, 2e partie, § III, et les notes 47 et 49 qui correspondent au texte.

(3) « Domino S. (Oudin, *De Scriptoribus Ecclesiæ antiquis*, t. II, col. 1,566, écrit *Stephano* en toutes

Le poème, d'après ce même document, comprendrait cinq parties distinctes ; mais le copiste l'a divisé en quatre livres, et l'on peut, sans inconvénient, adopter sa division (1).

De ces quatre livres, le second, le troisième, le quatrième et toute une moitié du premier contiennent, sous la rubrique générale d'*Anathomia corporis Domini*, une description mystique et symbolique des différents membres du corps de J.-C. ; nous ne nous en occuperons pas, assez disposé que nous sommes à penser qu'ils formaient un ouvrage à part, n'ayant rien de commun avec celui auquel le titre de *Fons philosophie* était spécialement assigné : c'est à l'examen de ce dernier qui, débutant avec le volume et se terminant au folio 13 verso, traite expressément des matières auxquelles s'appliquait alors l'enseignement philosophique, que nous avons cru devoir nous en tenir (2).

Le poème, à partir du point où nous le prenons jusqu'à celui où pour nous il s'arrête, se compose de 209 strophes de quatre vers chacune ; ces quatre vers sont monorimes ; la désinence qui leur est commune n'est écrite qu'une fois à l'extrémité des quatre vers qu'elle complète et à chacun desquels une courte ligne droite la relie.

Cette désinence ne comprend jamais trois syllabes : ce qui eût créé pour le versificateur d'insurmontables difficultés ; elle n'est qu'exceptionnellement d'une syllabe (deux strophes seulement, la 180e et la 196e nous la présentent ainsi réduite) : ce qui eût rendu la tâche trop facile ; elle est et devait être de deux syllabes : ce qui suffisait à l'écrivain pour établir sa puissance artistique, sans lui imposer un travail qu'il lui eût été impossible de mener à bonne fin. Cette loi à laquelle notre auteur se soumet, nous la trouvons observée dans une foule de compositions latines et même françaises à l'époque où nous nous reportons (3).

lettres) montis Sancte Genovefe abbati, viro tocius virtutis et sciencie gratiis insigni G. quidam pauper Christi [servus] summum bonum. Calicem plenum mixto [liquore] vestre destinavi, Pater, eruditionis examinandum judicio, quatinus utrumque sit in manibus vestris ejus videlicet vel status, vel eversio... »

(1) C'est ce qu'ont fait Oudin, l. l., et l'auteur (D. Brial) d'une notice, pleine d'incertitudes, sur notre écrivain, notice qu'on trouvera dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XV, p. 69 et suiv.

(2) La Bibliothèque impériale possède encore, sous le n° 420, fonds St-Victor, du folio 256 r° au folio 269 v°, une copie du *Fons philosophiæ* ; mais elle est du XVIIe siècle et je n'y ai malheureusement, en la collationnant avec le plus grand soin, rien trouvé qui pût m'aider à rectifier quelques passages probablement fautifs du ms. 942.

(3) Voyez, pour la langue latine, Édélestand Du Méril, *Poésies populaires latines antérieures au XIIe*

Une autre loi que notre poète s'impose encore et qu'il ne viole jamais, c'est de donner treize syllabes à son vers et de le couper en deux hémistiches dont le premier se termine invariablement avec la sixième syllabe.

L'élision n'existe pas pour lui : chaque syllabe compte, quelles que soient sa lettre finale et la lettre initiale de la syllabe qui suit. Mais le choc de deux voyelles est évité avec soin et ne blesse que rarement l'oreille. Notre poète en est, sous ce rapport, où en était Malherbe quatre siècles plus tard (1).

Telle est la forme qu'affecte la *Fontaine de philosophie ;* voici maintenant, en substance, quel en est le fond.

L'astre du jour se lève. Le poète éveillé se signe ; prêt à entreprendre un voyage qu'il craint de ne pouvoir, réduit à ses seules lumières, heureusement accomplir, il invoque l'Esprit-Saint qui, touché de sa prière, veut bien lui venir en aide. Fort de cet appui, il part. La route est longue, le chemin difficile, le soleil brûlant. Une soif ardente s'allume dans ses veines. Mais les sites pleins de fraîcheur et d'ombre qu'il aperçoit dans le lointain, mais le doux murmure des ruisseaux qui vient jusqu'à son oreille, soutiennent son courage. Arrivé au pied d'une montagne qu'il doit gravir, il rencontre une source d'où sortent sept courants que forment les sept arts mécaniques (2), et qui tous roulent une eau fangeuse où le peuple sans culture contracte, en s'en abreuvant, d'incurables maladies ; déjà notre pélerin se penchait, pour s'y désaltérer, vers l'onde empoisonnée ; son divin guide l'arrête et lui montre, à quelque distance, une autre source, où il pourra sans péril étancher sa soif. De cette source à l'eau vive et pure sortent sept fleuves qui figurent les sept arts libéraux ; ils se partagent en deux grands bras qui représentent, l'un, les trois arts dont la matière première est le langage, *Eloquentia,* c'est-à-dire la Grammaire, la Dialectique et la Rhétorique ou le *Trivium ;* l'autre, les

siècle, p. 217, 411, 414, 415 ; Th. Wrigth, *The latin poems commonly attributed to Walter Maps*, p. 1 et passim ; P. E. D. Riant, *Haymoni monachi Accone* etc. ; — pour la langue française, A. Jubinal, *Jongleurs et Trouvères*, p. 26, 52, etc.

(1) Voyez les *hiatus* qu'il se permet encore dans l'*Ode à M. de La Garde*, stances 1 et 11, et dans *Les larmes de saint Pierre*, stance 23.

(2) Voyez *infra* la strophe 6 et la note qui l'explique.

quatre arts dont se compose la philosophie proprement dite, *Sapientia*, c'est-à-dire l'Arithmétique, la Musique, la Géométrie et l'Astronomie ou le *Quadrivium*.

Viennent ici, sur chacun de ces sept arts et sur les maîtres tant anciens que modernes qui les ont enseignés avec plus ou moins de succès, de précieux détails, dont quelques-uns, ceux en particulier qui ont trait aux doctrines professées par les contemporains de l'auteur, tels que Gilbert de La Porrée, Albéric de Paris, Robert de Melun, Adam du Petit-Pont nous offrent, pour l'histoire du *Trivium*, des renseignements qui ne sont pas sans importance et qu'on chercherait vainement ailleurs (1).

Ces études toutes spéculatives nous conduisent à celles qui, toutes pratiques, se chargent de donner une règle à la vie, c'est-à-dire d'abord aux sciences morales : Éthique, Économique, Politique, et ensuite à celle à laquelle les autres nous préparent et qui en est le couronnement, à la philosophie suprême, *ad summam philosophiam*, c'est-à-dire à la théologie (2). Le reste du livre, jusqu'à la strophe à laquelle nous nous arrêtons, lui est exclusivement consacré. On nous y expose en quelque sorte le programme développé de l'enseignement théologique, tel que l'entendaient les Écoles du temps.

Ce poème, quel que soit l'auteur auquel on doive l'attribuer, n'était pas le seul ouvrage qui partît de la même main. Nous sommes fondé à lui rapporter encore d'autres compositions qu'avant de faire connaissance avec l'écrivain lui-même il nous semble utile de mentionner.

Ce sont d'abord, dans une correspondance qu'il entretient avec plusieurs personnages considérables du clergé, tels que l'abbé de Baugerais, le préchantre de Troarn, l'archidiacre de Tours, le prieur de St-Martin de Séez, le sous-prieur de St-Victor, correspondance publiée par Dom Martène d'après les autographes conservés autrefois à l'abbaye de Lyre, 46 lettres sur 52, qui malheureusement roulent pour la plupart sur des lieux communs de théologie ascétique (3) ;

(1) Voyez l'*Histoire de la France littéraire*, t. XV, p. 80. — Duboulay aurait pu, dans son *Historia Universitatis parisiensis*, si érudit d'ailleurs, tirer parti de notre poème ; mais il lui était inconnu. Voyez le t. II, où il est longuement question des écrivains de l'époque à laquelle appartient Godefroi.

(2) Stance 117, v. 1 et 2.

(3) Voyez le *Thesaurus novus Anecdotorum*, t. I, col. 194 et sqq.

Ce sont ensuite des sermons, au nombre de trente-un, selon l'historiographe de St-Victor, Joannes de Tolosa, cité par Oudin ; le manuscrit auquel nous devons notre poème en présentait dix-neuf qui en ont disparu (1) ; nous n'en connaissons que seize qu'on trouvera dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale, fonds St-Victor, n° 738 (2) ;

C'est un *Preconium metricum divi Augustini* en 127 quatrains monorimes, comme le *Fons philosophie*, et qui occupe, dans le manuscrit où ce poème nous est conservé, les neuf derniers feuillets ; ce même manuscrit contenait, au dire d'Oudin, à la suite du *Preconium*, un *Canticum ad Deiparam Virginem* et un *Planctus Beatæ Mariæ Virginis*, qui en ont été probablement détachés ;

C'est encore un livre, *De videndo Deo*, qu'il avait communiqué à un ancien prieur de St-Abraham, dans le diocèse de St-Malo, qui l'en remercie et le félicite d'avoir traité son sujet, à la manière de saint Augustin, *augustinaliter* (3) et une *Vie* du bienheureux Hamon de Landacop, moine de Savigny, avec lequel il avait travaillé à la réforme de l'abbaye de Baugerais (4) ;

C'est enfin un *Microcosmus* dont nous avons deux copies, dans les manuscrits 738 et 913, toutes deux du XIII^e siècle, du fonds St-Victor de la Bibliothèque impériale, et qui, dans les trois livres dont il se compose, traite des arts et des sciences qu'il faut cultiver, des vices qu'il faut combattre, des vertus qu'il faut acquérir (5).

Mais quel est donc l'auteur de ces divers écrits et en particulier de celui que cette notice a surtout pour but de faire connaître? Je me hâte d'en exposer ici tout ce qu'il m'a été donné d'en découvrir.

A quelque distance de Mézidon, dans l'arrondissement de Lisieux, on rencontre à l'est, sur le chemin qui conduit à Écajeul, une ferme d'origine récente, dont les murs, dans leurs parties inférieures, laissent voir çà et là les vestiges d'un édifice de toute autre nature qu'elle est

(1) « Ad frontem hujus codicis extant ejusdem Godefridi sermones numero XIX, » Oudin, l. l.

(2) Folio 107 r°. Ils sont annoncés par cette rubrique : *Sermones Godefridi canonici S. Victoris.* Le 12^e a pour sujet saint Victor, *De Sancto Victore.*

(3) Voyez, dans la correspondance publiée par Dom Martène, la lettre XXVI.

(4) Voyez *Ibid.*, lettre XXVIII.

(5) Le premier de ces trois livres renferme des détails sur les sept arts libéraux qu'il faut rapprocher de ceux que nous offre la *Fontaine de philosophie.*

venue remplacer. Ces restes sont ceux des constructions du célèbre prieuré de Ste-Barbe-en-Auge, où furent établis, en 1128, par un seigneur d'Ecajeul, le chambellan Rabel, des chanoines réguliers de l'Ordre de saint Augustin (1).

C'est à cette maison, qui avait adopté la réforme à laquelle s'étaient soumis, à Paris, les chanoines de St-Victor, que fut attaché pendant la meilleure partie de sa vie, comme simple chanoine d'abord et ensuite comme sous-prieur, un Godefroi, de Breteuil, *Godefridus de Britolio*, sur lequel j'ai à donner tous les renseignements qu'il m'a été possible de recueillir à son sujet.

Je le ferais naître vers 1130, dans la ville dont on associe quelquefois le nom au sien. Entré à Ste-Barbe, vers 1160, il y aurait professé, pendant de longues années, la philosophie et la théologie. Son enseignement, après d'heureux débuts, aurait fini, comme il semble le laisser entendre quelque part (2), par lui attirer des tribulations toujours croissantes. Peut-être était-il un peu trop philosophe pour le milieu dans lequel il vivait : à une époque où la philosophie païenne était chassée des Écoles par de fougueux théologiens, qui, comme Gaultier de St-Victor, appartenaient à l'ordre religieux dont Godefroi faisait partie, il ne craignait pas de présenter Socrate comme le maître suprême en fait de moralité : *Socrates moralium summus preceptorum* (3) et de placer les lettres de Senèque, qui n'était plus alors en odeur de sainteté, à côté de l'Évangile :

Seneca Lucilio commendavit quedam
Que vix Evangelio postponenda credam (4).

Mais ce qui dut, bien plus encore que l'indépendance de sa pensée philosophique, soulever contre lui d'ardentes inimitiés, c'était l'impi-

(1) Voyez le *Gallia christiana*, t. XI, col. 858, et dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, le t. VII, p. 92.

(2) C'était du *nectar* d'abord ; plus tard ce n'était plus que du vinaigre, *acetum*. Voyez *Fons philosophie*, stance 13.

(3) *Ibid.*, stance 102.

(4) *Ibid.*, stance 103. Gaultier de Saint-Victor, dans un livre *Contra philosophos*, les traite tous avec une extrême rigueur : « Sed et Seneca, ajoute-t-il, pejor ceteris convincitur... » Ap. Duboulay, *Historia Universitatis parisiensis*, t. II, . 562.

toyable rigueur, avec laquelle il voulait qu'on fît observer la règle et qu'on punît ceux qui s'en écarteraient. « Point d'indulgence pour les coupables, écrit-il à l'abbé Jean ! C'est un crime que de les épargner. Frappez-les, comme Phinée frappait les impudiques, comme Moïse frappait les sacriléges (1). » Telle fut vraisemblablement la ligne de conduite qu'il suivit lui-même, lorsqu'en 1172 il fut appelé à Paris pour siéger au tribunal, qui eut à juger et qui condamna un abbé de St-Victor, l'anglais Ervise, pour ses abus de pouvoir et ses malversations (2).

Quoi qu'il en soit, l'orage qui depuis longtemps couvait sourdement contre lui et contre le prieur, avec lequel il marchait de concert, éclata enfin. C'était, si mes conjectures ne me trompent point, en 1186 (3). Expulsés violemment du monastère, ils vont l'un et l'autre chercher un asile dans des maisons qui étaient en relation avec celles qu'ils dirigeaient. Le prieur se retira dans un couvent de Prémontrés près Caen (4), sans doute à l'abbaye d'Ardennes (5). Le sous-prieur se réfugia à St-Victor, où il était connu et où il reçut l'accueil le plus honorable. On lui conserva même, quoiqu'il n'y fût admis que comme chanoine, son titre de sous-prieur ; ce qui explique la méprise de ceux qui en ont fait un sous-prieur du couvent parisien (6). Ce fut là qu'il passa, dans une paix profonde, ses dernières années. Il se félicitait beaucoup, tout en se plaignant amèrement du traitement cruel dont il avait été, disait-il, la victime innocente (7), d'avoir ainsi été rendu à lui-même : *reddor mihi* (8), et de pouvoir se préparer, à l'abri des misères dont il avait

(1) « Scelus est sceleratis parcere... O quam rarus hodie Phinees qui perfodiat impudicos ; rarus Moyses qui occidat sacrilegos ! » Lett. IV. — Voyez *Les Nombres*, c. XXV, vers. 7 et suiv., et le *Deutéronome*, c. XIII, vers. 15, etc.

(2) Cf. le *Gallia christiana*, t. VII, col. 668.

(3) Cette date m'est suggérée par Jean de Toulouse, ap. Oudin, l. l.

(4) *Histoire littéraire de la France*, t. XV, p. 71.

(5) Il n'y a jamais eu d'autre maison de Prémontrés dans le voisinage de Caen.

(6) Notre manuscrit, au bas du folio 1^er^ verso, porte, en écriture du XV^e^ siècle, ce titre : « Liber dictus Fons philosophie editus a Godefrido quodam subpriore Sancti Victoris Parisiensis... » Oudin, l. l., aura tout simplement transcrit cette erreur.

(7) C'est dans le prologue du *Microcosmus* qu'il rappelle les tribulations dont l'ont abreuvé ses ennemis à tel point, « ita ut sanguinem meum ebiberint et medullas arefecerint, in nullo tamen apud eos accusante me conscientia : testem invoco Dominum. »

(8) *Fons philosophie*, stance 192.

tant souffert, au suprême voyage. Avant de mourir, il composa en dix vers, sous forme d'anagramme, son épitaphe qui nous intéresse surtout en ce qu'elle nous révèle son nom, dont habituellement il n'écrivait que la première lettre (1). La date de sa mort ne nous est pas formellement donnée ; cependant le nécrologe de St-Victor constate le décès, en 1194, d'un Godefroi, prêtre-chanoine, qui est très-probablement le nôtre (2).

Je n'ai plus maintenant qu'à recommander à ceux que ces études intéressent la lecture du poème, dont je n'ai pas eu la prétention d'extraire, dans l'analyse trop succincte que je viens d'en présenter, tout ce qu'il peut contenir d'utile. Cette lecture, je les en préviens, ne sera point pour eux tout agrément : elle m'a offert, à moi, des difficultés que je n'ai pas toujours surmontées et qui exerceront, s'ils veulent y voir plus clair que je n'y ai vu moi-même, leur patience et leur sagacité. Ce dont peut-être, dans tous les cas, ils sauront gré à l'éditeur, c'est qu'il n'a nulle part, comme on le fait trop souvent en pareil cas, dans des travaux du même genre, annoté son texte quand il s'explique assez de lui-même, et qu'au contraire, ce qui ne paraît pas absolument obligatoire à nos commentateurs, il n'a laissé aucun passage véritablement obscur, sans faire effort pour l'éclaircir.

(1) Nous donnerons cette épitaphe, avec nos observations, à la fin de cet opuscule.
(2) Ap. Oudin, l. l.

FONS PHILOSOPHIE [1].

1. — Noctis erat terminus et soporis m
Et fugabat tenebras nuncius di
Expergiscor nescius affuture r
Sacris ductus monitis et instinctu D
} ei (2)

2. — Exeo diluculo sub exortu l . . . . .)
Signans me signaculo sacrosancte cr . . }
Gratiam Paracliti (3) peto michi d . . } ucis
Dicens : Deus, dirige me quo bonum tu s (4))

3. — Ergo dum progredior via longi .)
Sancto quem rogaveram Spiritu duct }
Sitis michi nascitur vie de lab . . . } ore
Et scandentis altius solis ex cal .)

4. — Ambulanti michi sic in hac sitis p)
Loca quedam de longe visa sunt am }
Mire celsitudinis facie ser . . . . . } ena
Et quasi delitiis Paradysi pl . . . .)

(1) La diphthongue *ae* est généralement remplacée dans notre manuscrit par la lettre *e;* toutefois nous la trouvons indiquée par un ovale attaché à l'extrémité de l'*e* et pendant au-dessous de la ligne dans quatre mots : *are*, strophe 155, v. 2 ; *turbe*, strophe 160, v. 4 ; *Jude*, strophe 164, v. 3, et *vite*, strophe 184, v. 4.

(2) Pour abréger le travail, nous n'avons représenté exactement que pour cette première stance la disposition adoptée pour tout le poème par le manuscrit.

(3) Le Paraclet, Παράκλητος, celui qui console, qui intercède pour le pécheur, le Saint-Esprit.

(4) Il faut, je pense, lire : « Dirige me quo bonum t ucis » ; *tu cis* serait mis là pour *tu scis*, « où tu sais que le bien réside. » Le parchemin a été gratté ici ; on voit que le copiste a éprouvé pour sa transcription un embarras dont il s'est tiré comme il a pu, c'est-à-dire très-mal. Le ms. 420 a été plus heureux : voici sa transcription :

Exeo diluculo sub exortu lu. . . . .)
Signans me signaculo sacrosancte cru. . . }
Gratiam Paracliti peto michi du. . . . } cis
Dicens : Deus, dirige me quo bonum tu s)

5. — Curro properantius cupidus vid . .
Sitis extinguende spem signa prebu
Namque meis auribus mox obstrepu
Murmure dulcisono rivi mille f . .
} ere

6. — Cum venissem propius invenitur pr . . . .
Locis in campestribus pede montis . . . .
Quem dicunt mechanicum (1) fons obductus l
Ranarum palustrium sordidatus f . . . . . .
} imo

7. — Hujus ibant fluvii valde copi . . .
Nam per totum diffluunt orbem spati
Dulces rudi populo, quamvis sint lut
Quamvis sint insipidi, quamvis venen
} osi

8. — Hos vulgus promiscuum confluit haur . .
Qui (2) predicta culmina nequeunt ad . .
Et quamvis ex aquis his surgant pestes d
Cunctos terre filios tamen alunt m . . .
} ire

(1) On lit ici en marge sur notre manuscrit : *De ortu mechanice et ejus speciebus.* — Ce *mechanicus fons*, c'est la source d'où jaillissent les *arts mécaniques* ou *illibéraux* ; l'École en comptait sept principaux : l'agriculture, la chasse, la guerre, l'architecture, la chirurgie, la tisseranderie et le pilotage ; on les opposait aux sept *arts* dits *libéraux*. — Voyez La Mothe Le Vayer, *De l'Instruction de Mgr le Dauphin*, dans les *OEuvres*, Paris, 1656, 2 vol. in-f°, t. I, p. 76 et suiv. — Vincent de Beauvais, dans son *Speculum doctrinale*, lib. I, c. XVIII, divise avec les anciens la philosophie en *mécanique* et *libérale* : « Mechanica repellit indigentias corporis... Liberalis supplet indigentias animæ ». Au livre XI, ch. 1er, il donne plusieurs classifications des arts mécaniques, entr'autres celle-ci : « Lanificium, armatura, navigatio, agricultura, venatio, medicina, theatrica ». Dans le *Microcosmus*, ms. 738, f° 21 r°. Godefroi donne aussi sa théorie, que nous transcrivons : « Septem nobis enumerare sufficiat [artes mechanicas] : prima armatura ; secunda mercatura ; tercia agricultura ; quarta fabricatura ; quinta lanifactura ; sexta venatura ; septima medicatura. Armatura militum, mercatura mercatorum, agricultura rusticorum, fabricatura fabrorum, lanifactura lanificium, venatura venatorum, medicatura medicorum adinventio est. » — Ces classifications, comme on le voit, ont beaucoup varié. Citons-en une dernière ; elle est de Petrus Morestellus (ΕΓΚΥΚΛΟΠΑΙΔΕΙΑ, *sive artificiosa ratio et via circularis ad artem magnam.* In collegio Salicetano, 1646, p. 315). Les sept arts serviles sont pour lui Agricultura, Venatio, Armatura, Fabrilis, Medicina, Lanificium, Navigatio.

(2) *Vulgus qui nequeunt.* C'est le Πρὸς τὸ σημαινόμενον des rhéteurs.

Hic *genus* antiquum terræ, Titania pubes,
Fulmine *dejecti*, fundo volvuntur in imo.
VIRGILE, *Æneid.*, VI, 580.

On en a de nombreux exemples en grec, quelques-uns en français.

9. — Omnes quidem veniunt gratia sal .
Sed dum nimis hauriunt labiis poll
Hic fit paralyticus membris dissol .
Alius ydropicus ; huic inflat c . . } utis

10. — Bibiturus adii [fontem] (1) quem sit
Dixit michi Spiritus ductu cujus .
Noli, noli ; suspice fontis aquas v
Sitibundus igitur illos preter . . . } ivi

11. — Septem (2) tamen transiens rivos comput
Quos ab hac origine fluere not . . .
Quorum sola nomina mente consign .
Ceteros (3) nec nomine discere cur . . } avi

12. — Emanabat vertice montis fons ill .
Quem natura fecerat a diebus pr
Vive scaturiginis inexhaustus n . .
Qui de summo decidens influebat } imis

13. — Ille gustu suavior et saporus qu . . .
Attamen non omnibus sapiebat . . . .
Imo dicto nequeas adhibere f . . . .
Nunc acetum visus est, nunc nectar (4) e } idem

14. — Differebat etiam vario col . . . .
Nam quod vena prodiit de profundi
Aureo resplenduit rutilans fulg . .
Sed argenti nituit altera cand . . } ore

15. — Vena namque dupplici bipartito s . . .
Est in duo grandia brachia porr . . .
Geminos habentia phisicos eff . . . . .
Vocem candor acuit ; rubor purgat (5) p } ectus

(1) J'ai, sans hésiter, ajouté dans ce vers le mot que je mets entre crochets et que le copiste aura omis par mégarde. Le ms. 429 non-seulement n'a pas rétabli le mot *fontem* ; mais il a de plus écrit *quam* au lieu de *quem*.

(2) Ces sept ruisseaux sont les sept arts mécaniques mentionnés plus haut. Voyez la note sur le vers 3 de la strophe 6.

(3) Les autres arts illibéraux, *ceteros*, auxquels le poète fait allusion, sont sans doute les divers métiers que ne comprennent point les listes rappelées ci-dessus : l'art de travailler les métaux, par exemple ; l'art de préparer les mets, etc.

(4) Voyez comment nous avons dans notre *Introduction*, p. 8, expliqué ce *nectar* et cet *acetum*.

(5) Les arts qui sortent de cette source sont divisés en deux classes : les uns, moins précieux, brillent tout au plus comme de l'argent ; les autres, d'une plus grande valeur, resplendissent comme l'or. —

16. — Hec ab uno pariter fonte deriv . . . .
Exeunt disparibus spatiis vag . . . . .
Et currendi variis modis dispar. . . .
Hoc silet , hoc prostrepit (1) unda concit } ata

17. — Ambo quidem grandia; tamen unum m
Tres in partes scinditur late pandens s
Vocat hoc vulgariter trivium (2) lat .
Quod ad eloquentiam sit accessus tr } inus

18. — Horum primum spargitur campo lati
Et per plana labitur via recti . .
Hoc virgulta tenera suo creat r .
Hoc fecondat alia vena (3) pleni . } ore

Ceux qu'on assimile à l'argent se rattachent à l'emploi du langage : *Vocem candor acuit ;* ceux qu'on assimile à l'or ont rapport à la direction de la vie, à la formation des mœurs : *Rubor purgat pectus ;* c'est ce que dit en moins de mots une note marginale : *De sapientia* (c'est le *rubor*), *De Eloquentia* (c'est le *candor*). Le *Microcosmus* fait de même briller les uns *aureo fulgore*, les autres *argenteo candore* (ms. 738, f° 24 r°) ; là aussi (f° 24 v°) *vocem candor acuit, rubor purgat pectus.* — Jean de Salisbury, dans son *Metalogicus* (lib. I, c. XXIV), use des mêmes métaphores ; mais pour lui, c'est la logique, « quæ suas immittit rationes in fulgore auri », tandis que la rhétorique « in locis persuasionum et nitore eloquii candorem argenteum æmulatur ». — Les premiers de ces arts formaient le *trivium ;* les seconds, le *quadrivium.*

(1) Celui de ces deux groupes d'arts qui coule en silence, *hoc silet*, c'est celui dont se compose la *Sapientia* ou le *Quadrivium ;* celui qui roule ses eaux avec fracas, *hoc prostrepit* (« Alterum cum silentio fluit, alterum concitatis undis perstrepit. » *Microcosmus*, Ibid.), c'est l'*Eloquentia* ou le *Trivium.* —Ce dernier mot, *Trivium*, a quelquefois, mais bien rarement, été pris dans un autre sens que celui qui presque constamment lui est assigné par le moyen-âge. On a d'un docteur d'Oxford, Jean Bromyard, un *Opus trivium*, qui comprend, dit-il, les trois lois *divine*, *catholique* et *civile*, à propos desquelles il donne des conseils aux prédicateurs. Voyez V. Le Clerc, *Discours sur l'état des Lettres au XIV^e siècle*, édit. in-8°, p. 408.

(2) Pour le *Trivium* et le *Quadrivium*, voyez ma *Notice sur quelques énigmes archéologiques*, qui ouvre le volume des *Mémoires lus en Sorbonne en* 1863 (Archéologie), p. 16, note 1, et ma *Biographie de Lanfranc*, 1^re partie, note 9. — Cf. Hauréau, *De la Philosophie scolastique*, t. I, p. 19 et suiv.

(3) Jean de Salisbury, dans le *Metalogicus* (lib. I, c. XXI, XXII, XXIII, édit. J. A. Giles, t. IV, p. 52 et suiv.), soutient et développe longuement cette thèse, à savoir : que la grammaire « clavis est omnium scripturarum et totius sermonis mater et arbitra » ; que « sine ea non magis quis philosophari potest, quam si sit surdus aut mutus », et que les exercices qui nous préparent à la philosophie et à la vertu n'ont pas d'autre point d'appui : « Grammatica est eorum fundamentum. » — La Grammaire, que les artistes du moyen-âge nous représentent sur la façade de nos cathédrales sous la figure d'une femme assise, qui tient d'une main des verges et de l'autre un livre où des enfants apprennent à lire (Voyez Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, v° ARTS LIBÉRAUX), est considérée comme *l'ainsnée et la plus sage* des sept sœurs; elle s'assied sur un trône autour duquel les six autres viennent se ranger (Voyez *Le mariage des sept arts*, édit. Jubinal, p. 56). — Les *Annales de philosophie chrétienne* ont reproduit, dans le t. XIX, 1^re partie, p. 52, pl. LXII, une peinture de

19. — At secundum transiens loca latebr
Rupes, lucos, invia frangit scrupul
Hujus via strictior et amfractu . .
Hujus aqua fortior et impetu . . . } osa

20. — Tercium lasciviens per amena pr . .
Vernat flore vario sinus pictur . . . .
Hujus fluctus ceteris longius vag . .
Primum tardi, postea currunt (1) concit } ati

21. — Hoc est illud trivium late celebr . .
Cunctis terre finibus longe pervag . .
Cujus ripis plurime site civit . . . . .
Quarum quondam civibus contulit prim } atum

22. — Quondam namque trivii viatores r
Fama magni nominis celo sunt inv
Sunt vicinitatibus (2) aliis pref . .
Nunc mendicant miseri penitus abj } ecti.

23. — O sortes ! O tempora veterum be . .
Quantum nunc a pristino statu permut
O sanctarum mentium moderatrix gr
Sic sic, Eloquentia, jaces antiqu . . } ata

24. — Doctus Aristotiles (3) quamvis norit .
Nullus erit nisi sit loquax (4) decret
Medicum, theologum, magum (5) cum leg
Simulet, egregius hoc michi soph . . } ista

l'*Hortus Deliciarum* de l'abbesse Herrade où nous voyons les sept arts libéraux sortant, comme sept fleuves, du sein de la Philosophie; la Grammaire debout tient des verges d'une main et un livre de l'autre; cette *Primeraine des sept arts*, ainsi que l'appelle l'*Image du monde* (Voyez Jubinal, *Œuvres complètes de Rutebeuf*, t. II, Additions, p. 417, note 1), occupe le sommet du tableau. — C'est la rhétorique, au contraire, que Brunetto Latini (*Li Tresors*, liv. I, part. I, c. 1) place au-dessus de tous les autres arts : « Si comme or sormonte toutes manieres de metaus, autressi est la science de bien parler et de governer gens plus noble de nul art dou monde ».

(1) L'orateur, qui débute généralement avec beaucoup de sang-froid et de calme, va s'échauffant de plus en plus, à mesure qu'il avance : *currit concitatus.*

(2) *Vicinitas* ne peut avoir ici d'autre sens que celui que Ducange (édit. Henschel, t. VI, p. 817, col. 3) donne au mot *vicinia*, qu'il explique par ceux de *vicus*, *civitas*.

(3) Ce nom est souvent écrit de cette manière dans le moyen-âge. Brunetto Latini a donné un extrait de la *Morale d'Aristote* sous ce titre : L'*Ethica d'Aristotile*, *ridotta in compendio.*

(4) « Decretista, qui studet in Decretis; magistri Decretistæ, professores juris canonici » Ducange, édit. Henschel, t. II, p. 765. On disait *discretistre* dans le français du temps. Id., *Ibid.*, p. 766.

(5) *Magus.* Ce mot a représenté, à travers les siècles, des idées bien diverses. Chez les anciens Perses,

25. — His fluentis assident haurientes m
Hinc adolescentuli bibunt, hinc ad
Quisque suo modulo sapientes, st
Quamvis preter ordinem ruunt incons } ulti

26. — Ruunt preter ordinem non experti r
Rationis oculum non habentes m .
Ideo pretereunt non videntes v . .
Nisi tandem luceat eis lumen s . . } erum

27. — Cumque credant alia gustu suavi . .
Prima cece transeunt, ut abjecti . . .
Nec advertunt stolidi quod ulteri . . .
Sine fundamentis his ruunt (1) absque m } ora

28. — A diversis veniunt finibus (2) terr
Voluntatum studiis rapti divers . .
Illum trahit impetus, hunc amor aqu
Hic bibendi cupidus, ille sitit p . . } arum

29. — Nec mirandum tamen est ordinem conf
Quis in saccum prohicit aliquid pert
Quis non tandem mereat male se del
Studiorum trivii nullum videns . . . } usum

c'est un *prêtre* (Hérodote, lib. I, c. 120, 140); c'est un prêtre qui préside à l'éducation de la jeunesse (Diogène de Laerte, lib. IX, 34 et Clément d'Alexandrie, *Stromata*, I, p. 304, A.). Selon Jean de Salisbury (*Polycraticus*, lib. I, c. 10), « magi ob magnitudinem maleficiorum sic appellantur, qui, Domino permittente, elementa concutiunt, rebus adimunt species suas, ventura plerumque prænuntiant, turbant mentes hominum, immittunt somnia, hominesque violentia carminis duntaxat occidunt. » Nos rituels ne séparent point les *magi* des *sortiarii*, des *divinatores*, etc., etc. Pour le chancelier Bacon, la *magie*, c'est l'art le plus puissant que puisse acquérir l'homme, celui de changer jusque dans leur essence les substances matérielles, et de donner, par exemple, « lapidi alicui non diaphano diaphaneitatem aut corpori alicui non vegetabili vegetationem » (*Novum Organum*, lib. II, aphorism. 4 et 9). C'est bien encore *rebus adimere species suas*, mais par des procédés scientifiques, et non plus par des incantations, ou avec le concours des esprits de ténèbres.

(1) Voyez *supra* la note sur le vers 4 de la stance 18. — Quintilien fait, lui aussi, une belle part à la Grammaire : « Quæ nisi oratoris futuri fundamenta fideliter jecerit, quidquid superstruxeris corruet » (*Institut. orat.*, lib. I, c. 4). — Grammatica, dit Alcuin (*De septem artibus*, præfatio), origo et fundamentum liberalium artium ». — « La Gramatique est fondement et porte et entrée des autres sciences ». Brunetto Latini, *Li Tresors*, liv. I, part. I, ch. IV, édit. P. Chabaille, p. 8.

(2) Pour cette affluence des élèves qui accouraient aux grandes Écoles du temps, de toutes les régions de l'Europe, voyez ma *Biographie de Lanfranc*, édit. in-8°, 1re partie, p. 17.

30. — President (1) his etiam qui hoc meru
Et qui singulariter gratiam haus . . .
Cujus partes aliis quoque contul . . .
Nichil enim possident (2) quod non accep } erunt

31. — Sedent eminentius inter hos pinc
Veteres, memorie viri sempit .
Quibus multitudines assident mod } erne
Haustu quoque gratie saturi sup

32. — Claudunt hii (3) vel reserant aditus aqu
Ne prophanis pretium sordeat e . .
Dignis vero tribuunt poculum non r } arum
Possessorem respuit census hic (4) av

33. — Primi ripe fluminis presidet (5) Don
Puerorum series stipat ejus l . .
Quorum potu lacteo reficit hi . . } atus
Virga (6) quoque faciles corrigit err

(1) Presidere est le terme consacré pour désigner le maître qui est à la tête de l'École. Voyez stances 33, 36, 75, 143, 176. « Peripateticum Palatinum (Abélard), qui tunc in monte Sanctæ Genovefæ præsidebat. » Jean de Salisbury, *Metalogicus*, lib. II, c. 10.

(2) « Quid habes quod non accepisti ? » Saint Paul, 1^re *aux Corinthiens*, c. IV, v. 7.

(3) *Hii* n'est ici, comme partout dans notre poème, qu'un monosyllabe.

(4) *Census hic :* Cette espèce de bien ne comporte pas un possesseur avare ; on ne s'appauvrit pas en le prodiguant. « Nobilis possessio sapientia, quia distributa suscipit incrementum et avarum dedignata possessorem, nisi publicetur, elabitur ». *Microcosmus*, f° 26, v°.

(5) Notre ms. porte ici en marge : *De antiquis magistris grammatice.* Le grammairien Ælius Donatus, qui vivait au IV^e siècle, a laissé plusieurs écrits, dont le plus connu est un traité *De octo partibus orationis.* Isidore de Séville (*Origines seu Etymologiæ*, lib. I, c. 6) croit que Donat est le premier qui ait compté huit parties du discours ; mais Aristarque avait longtemps auparavant « fixé définitivement la classification qui, depuis vingt siècles déjà, est demeurée classique dans nos Écoles » (E. Egger, *Apollonius Dyscole*, ch. III, p. 72), et du temps de Quintilien (*Institut. orat.*, lib. I, c. 4), le grammairien Palæmon la professait. — De tous les grammairiens anciens, celui que préférait Cassiodore, c'était Donat : « qui et pueris specialiter aptus et tyronibus probatur accommodus ». *Grammatica, sive rhetorica, vel de disciplinis*, c. 1, dans *Bibliotheca maxima veterum patrum*, t. XI, p. 1302, col. 2, E ; ce qu'Alcuin répète à peu près mot pour mot : *De septem artibus. De Grammatica*, c. I^er.

(6) J'ai autrefois réuni, sur les punitions infligées aux enfants et aux jeunes gens dans les Écoles monastiques, d'assez nombreux détails ; voyez mes *Biographies de Lanfranc*, 2^e partie, note 44, et de *saint Anselme*, 2^e partie, notes 17 et 18 : j'y cite entre autres un passage des Coutumes de Cluny, où nous voyons les jeunes délinquants frappés « *virgis vimineis levibus et teretibus ad hoc provisis.* » Voyez *supra*, stance 18, vers 4, en note. — Dans un poème latin en vers élégiaques adressé à une des filles de Guillaume-le-Conquérant, Adèle, comtesse de Blois, par Baudri, abbé de Bourgueil, poème inédit dont notre savant confrère, M. Léopold Delisle, a bien voulu me confier la publication et dont la Société

34. — Hujus ex opposito sedet (1) Prisci
Hunc et Apollonius (2) et Herodi
Instruit conserere cum Donato m
Alioquin fuerat hic conflictus v
} anus

35. — Longa juxta series sedet magistr
Longe copiosior grex discipul
Hii rimantur penitus ima fluent
Summa libant alii tactu labi . .
} orum

36. — Magnus Aristoteles (3) presidet sec
Cujus distributor est atque custos
Hic rimatur intima fluminis prof
Et merenti cuilibet potum dat hab
} unde

37. — Miscet efficatie potiones m . . . . . .
Haustus quarum valeat rudes erud .
Hinc inflantur animi, surgunt (4) acres
Stultum dialectica facit insan . . . . .
} ire

des Antiquaires de Normandie ne tardera pas à enrichir ses *Mémoires*, je lis ces deux vers : c'est de la Grammaire qu'il est question :

Præterea ferulæ subdebat discipulorum
Dextras et flagro dorsa ferit rubeo — (V. 1211-12).

Déjà au IX^e^ siècle, l'évêque d'Orléans Théodulfe, dans son poème intitulé : *Carmina de septem artibus* (voyez la collection de Migne, t. CV), représentait, sur son arbre emblématique où figuraient les sept arts, la Grammaire un fouet à la main.

(1) Priscien, de Césarée, qui florissait au commencement du IV^e^ siècle, est trop connu pour que nous nous y arrêtions. Remarquons-le seulement ici comme un des grammairiens qui ont eu le plus d'autorité au moyen-âge.

(2) Sur Apollonius Dyscole, né à Alexandrie dans les premières années du II^e^ siècle de notre ère, et sur son fils Hérodien, ce *maximus auctor artis grammaticæ*, comme le qualifie Priscien, voyez E. Egger, *Apollonius Dyscole*.

(3) En marge : *De antiquis magistris dialectice*.

(4) Sur le dessin de l'*Hortus deliciarum* mentionné plus haut (stance 18, vers 4, en note), la Dialectique, qui met aux prises les argumentants, tient de la main gauche une tête de chien qui montre les dents dont sa gueule ouverte est armée : le vers qui dans ce tableau le caractérise est ainsi conçu :

Argumenta sino concurrere more canino.

Il semble qu'au moyen-âge la Dialectique et la Logique ne soient le plus ordinairement qu'une seule et même science :

Li seconde ars si est Logique,
C'on apiele Dialectique ;

ainsi que s'exprime l'*Image du monde*, éditée par M. Jubinal, dans les Œuvres de Rutebeuf. — Alcuin dit aussi (*De septem artibus*, præfatio) : « Logica, quæ Dialectica nuncupatur. » Toutefois, dans son Dialogue sur la Dialectique (*interlocutoribus Karolo Magno et Alchwino*), il divise la Logique *in duas species, in Dialecticam et Rhetoricam*.

38. — Hic est enim gladius in se preti
Quem si gerit sapiens erit fructu
Quod si forte strinxerit illum furi
Tam sibi quam ceteris fit perniti } osus

39. — Conficit, ut diximus, miras poti
Dum docendi (1) varias docet rati
Modo per se statuens (2) disputati
Modo dans ad alterum colluctati } ones

40. — Nam luctator strenuus diligit luct
Nec dignatur poculo nisi dimic
Ipse quoque dimicat contra repugn
Et ad idem studium vocat ignor } antes

41. — Instruit ingenium validi tyr . . .
Et ad exercitium preparat ag . .
Illis donat gladios oppositi . . .
His e contra clipeum dat (3) responsi } onis

42. — Dat loricas ferreas firmas rati
Sillogismos, triplices precontexti
Texit nectens simplices propositi
Nectens ypotheticas (4) compositi } ones

43. — Addit eis insuper copiam tel .
De periermenias (5) luco succis
De rudi materia (6) analetic .
De silvosis etiam locis topic . . } orum

(1) En marge : *In posterioribus analeticis.* Les *Secondes Analytiques* ont en effet pour objet la démonstration universelle et particulière, affirmative et négative, etc. Voyez Boëce, *Posteriorum Analyticorum Aristotelis Interpret.*, lib. I, c. 20 et sqq. Cf. Jean de Salisbury, *Metalogicus*, lib. IV, c. 6 et 8.

(2) En marge : *In prioribus.* Les *Premières Analytiques* traitent du syllogisme dont on se servira pour établir son opinion ou ruiner celle de son adversaire, pour construire, *construere*, ou détruire, *destruere*, comme s'exprime Boëce (*Prior. Analytic. Interpr.*, lib. I, c. 27).

(3) Pour ce *glaive de l'opposition* et ce *bouclier de la réponse*, voyez dans Boëce, sur les *Topiques* d'Aristote, liv. VIII, les chapitres II, III et V, intitulés : le 2^e, *Pro instructione respondentis* ; le 3^e, *Loci pro respondente*, et le 5^e, *Pro opponente et respondente loci communes.* Cf. Albert-le-Grand, dans les Œuvres complètes, t. I, *Topicorum*, lib. VIII, tractat. II, p. 827, *De instructione respondentis et de modo respondendi*, et même volume, *Elenchorum*, lib. I, tractat. VII, *De cautelis observandis opponenti*, p. 918.

(4) Sur les syllogismes hypothétiques voyez Aristote, *Premières Analytiques*, lib. I, c. 29 ; le Commentaire de Boëce sur ce traité, c. 23, et la *Logique de Port-Royal*, part. III, c. 13.

(5) Le traité Περὶ Ἑρμηνείας comprend la doctrine d'Aristote sur le langage. Voyez, sur ce « Liber Periermeniarum vel potius Periermenias », Jean de Salisbury, *Metalogicus*, lib. III, c. 4.

(6) Les Analytiques, dont pour la seconde fois notre manuscrit défigure le nom, entraient, comme on

44. — Hic videres varios juvenum confl
Passim volant jacula ; micat ensis str
Dum vicissim feriunt atque ferunt } ictus
Modo victor vincitur, modo vincit v

45. — Preparat Porfirius ad fluenta v
Juvat Aristoteles per cathegor .
Ubi nisi cautius ambulare sc . } ias
Timeo ne cicius errabundus f .

46. — Solus hic ingreditur populus el . .
Cujus gressus stabiles, cui robustum p } ectus
Omnis hinc excluditur, omnis est abj
Qui non Aristotelis venit armis t .

47. — Quod si quis infirmior lateat in .
Si Patroclus (1) induat tegumen Ach } illis
Que spes esse poterit viribus tant
Non bene conveniunt grandia pus

48. — Sedet ex opposito venerandus Pl
Solio sublimius ceteris el . . . . .
Ore nitens, pectore (2) pariter spect } ato
Sed hic videt oculo minus (3) accur

sait, ainsi que le Περὶ Ερμηνείας et les huit livres des *Topiques*, qui enseignent l'art de trouver des *lieux* ou arguments pour toutes les questions, dans la composition de ce qu'on appelait, de ce qu'on appelle encore l'*Organum*. On y rattachait l'opuscule de Porphyre, l'Εἰσαγωγὴ (*Introduction*), qui traite des Universaux, du genre, de l'espèce, de la différence, etc., etc., et qui préparait à la lecture et à l'intelligence des livres du grand maître, et les *Catégories* ou *liber predicamentorum*, comme notre ms. les appelle en marge ; catégories, prédicaments, pour la complète connaissance desquels je renverrais à Martianus Capella (lib. IV, § 338 et suiv., édit. Kopp), et surtout, non-seulement pour ce détail, mais pour tout ce qui concerne la Logique du Stagyrite, à la précieuse traduction de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

(1) Cf. l'*Iliade*, XVI. Ces souvenirs précis des poèmes d'Homère sont rares chez les écrivains du moyen-âge, quoique le nom du poète revienne fréquemment sous leur plume. M. Édélestand Du Méril a publié, dans ses *Poésies populaires latines antérieures au XII^e siècle*, deux pièces sur la destruction de Troie : Homère y est nommé : « Alter Omerus ero vel eodem major Omero » ; mais c'est tout ce qui l'y rappelle expressément.

(2) Allusion, ce me semble, à ce que quelques biographes nous disent de la large poitrine et du large front de Platon. Voyez entre autres Olympiodore, *Vita Platonis*, dans l'édition des Œuvres de Platon. Leipsick, 1818, t. I, p. 2. « Ἐκλήθη δ' οὕτω διὰ τὸ δύο μέρια τοῦ σώματος ἔχειν πλατύτατα, τό τε στέρνον καὶ τὸ μέτωπον ».

(3) Quoique réalistes pour la plupart, les philosophes de cette époque sont, en général, comme

49. — Eminentis phisice propior flu . . . .
Et a claro lumine contuetur (1) m .
Speram (2) gestat manibus mundi se volv
Circulorum flexibus sese connect . . . } entis

50. — Paralleli circuli possunt hic spect . .
Quamvis ydealiter debent cogit . . . .
Quinque sunt (3) et spatio distant a se p
Quibus zone totidem solent termin . } ari

51. — Hic coluri pariter note sunt sign . .
Equinoctialium, nec non tropic . . .
Qui dum per utrumlibet transeunt pol
Et se bis et quemlibet secant (4) predict } orum

52. — Preter hos zodiacus (5) via planet
Sua latitudine solus ide . . . .
Utriusque terminos ad solstici .
Flectitur, per medium equinocti } alis

Abélard (*Peripateticus palatinus*, ainsi que l'appelle partout Jean de Salisbury, *Metalogicus*, lib. II, c. 10; lib. III, c. 1, etc., etc.), péripatéticiens. — M. Saint-René Taillandier a fait la même remarque pour le IX^e et le X^e siècle (*Scot Erigène*, 3^e partie, c. 2, p. 211).

(1) Allusion au *Timée*, que la traduction latine et le commentaire de Chalcidius avaient popularisé dans les Écoles. On ne connaissait de Platon, à cette époque, que le *Timée* et le *Phédon*.

(2) *Spera* pour *Sphæra* se trouve déjà dans le *Dictionarium latinum* de Papias au IV^e siècle de notre ère. Baudri écrit ainsi ce mot dans le poème que nous avons cité plus haut (voy. stance 33, vers 4, en note), aux vers 1066 et 1070. Le *Microcosmus* ne pouvait l'orthographier autrement (voyez le ms. 738, f° 24 r°). Le *Roman de la rose*, au vers 17724, fait *tournoyer les corps du ciel en leur espère*.

(3) Ces cinq cercles parallèles sont l'équateur, les deux tropiques et les deux polaires. Les cinq zones qu'ils déterminent sont la torride, les deux tempérées et les deux glacées. Voyez Macrobe, *Commentarius ex Cicerone in Somnium Scipionis*, lib. I, c. 15, et II, c. 5.

(4) Les deux Colures, celui des équinoxes et celui des solstices : Macrobe, *l. l.*, lib. I, c. 15, résume ainsi ce que les anciens en pensaient : « Duo sunt coluri, quibus nomen (*tronqués par la queue*) dedit imperfecta conversio. Ambientes enim septemtrionalem verticem atque inde in diversa diffusi, et se in summo intersecant et quinque parallelos in quaternas partes æqualiter dividunt, zodiacum ita intersecantes, ut unus eorum per arietem et libram, alter per cancrum atque capricornum meando decurrat; sed ad australem verticem non pervenire creduntur.» Voyez, pour ces mouvements des Colures, Manilius, *Astronomica*, lib. I, vers 582 et suiv., et les deux notes sur ce passage d'un de ses traducteurs, Al. G. Pingré.

(5) Le zodiaque est bien le grand chemin que sillonnent les planètes dans leur cours : *via planetalis*; c'est le seul des cercles qui ait de la largeur; le mot *ydealis* signifie ici que nous le concevons, que nous nous en formons une *idée* en lui reconnaissant cette dimension que les autres cercles ne nous offrent pas; il s'étend d'un solstice à l'autre.

53. — Est orizon etiam terminus vid
Et in plano stantibus facilis perp
Unus naturaliter; sed (1) digredi
Ratione tibi sunt plures (2) faci
} endi

54. — Unus adhuc superest circulus ind
Solus non prudentia ydeali f
Lumine notabilis et candore p
Unde galaxias (3) est greca voce d
} ictus

55. — Megacosmum (4) videt hic orbem grandi
Microcosmum respicit mundum brevi
Inspicit archetipum principali . . . . .
In divina dirigens visum clari . . . .
} orem

(1) *Digrediendi* se comprend mal; le sens en serait très-clair, si on lisait *digredienti*. Serait-ce que le poète aurait ici, trompé par sa prononciation germanique, regardé comme équivalentes ces deux manières d'orthographier le même mot? Plus loin (stance 140, vers 3), il écrira *velud* pour *velut* et (stance 146, vers 1) *Davit* pour *David*. — On lit *derelinquid* pour *derelinquit* dans une des rubriques latines du *Bestiaire* de Philippe de Thaun, édit. Th. Wright, dans le *Popular treatises on science*, p. 112, etc.

(2) « Horizon est velut quodam circo designatus terminus cœli, quod super terram videtur et quia ad ipsum vere finem non potest humana acies pervenire, quantum quisque oculos circumferendo conspexerit, proprium sibi cœli, quod super terram est, terminum facit. Hunc horizona, quem sibi uniuscujusque circumscribit aspectus, ultra trecentos et sexaginta stadios longitudinem intra se continere non poterit; centum enim et octoginta stadios non excedit acies contra videntis. ... Semper que quantum ex hujus spatii (360 stades) parte postera procedendo dimiserit, tantum sibi de anteriore sumetur, et ideo horizon semper quantacumque locorum transgressione mutatur. Hunc autem, quem diximus (de 360 stades), admittit aspectum aut in terris æqua planities aut pelagi tranquilla libertas, qua nullam oculis objicit offensam... » Macrobe, *In somn. Scip.*, lib. I, c. 15. — « L'horizon est un cercle qui sépare la partie du ciel que nous voyons de celle que nous ne voyons pas. ... Il est double : l'un tombe sous les sens, l'autre n'est perçu que par la raison. L'horizon sensible n'a pas un diamètre de plus de deux mille stades : οὗ μεῖζονα τὴν διάμετρον ἔχειν σταδίων δισχιλίων ; l'horizon rationnel divise le monde entier en deux parties égales.... » Proclus, Σφαῖρα, § 11. — Cf. Manilius, *Astronomica*, lib. I, vers 627—642.

(3) On peut, pour se faire une idée, au point de vue de la fable et de la science, de ce que les poètes et les astronomes de l'Antiquité ont pensé de la voie lactée, consulter : Aristote, *Meteorologica*, lib. I, col. 8; — Plutarque, *De placitis philosophorum*, lib. III, c. 1; — Proclus, Σφαῖρα, § 13; — Stobée, *Eclog.*, lib. I, c. 28; — Ovide, *Metamorph.*, I, 168; — Manilius, *Astronom.*, I, 661; — Macrobe, *In Somn. Scip.*, lib. I, c. 4 et 8; — Hygin, *Poëtica astronomica*, lib. I, c. 6; II, 42; IV, 7; — Albert-le-Grand, *Meteororum tractatus II*, c. 2, dans le t. II.

(4) Au-dessus du 1er vers de cette strophe on lit : *s[cilicet] Plato*. Le *Megacosmus*, c'est le monde; le *Microcosmus*, c'est l'homme; l'*Archetipus principalior*, c'est l'idée de l'univers, tel que Dieu le conçoit dans son ensemble et dans chacune de ses parties, et qui lui a servi de modèle lorsqu'il a constitué l'univers réel (sur ce dernier point voyez le *Timée*, c. 29, et la *République*, l. VII et l. X). Quant à ces expressions solennelles : *Megacosmus* et *Microcosmus*, déjà usitées, on le voit, au temps

56. — Hic ydeas aspicit in divina m
Ab eterno (1) genera rerum contin
Hic genus, hic species sub eo cont
Ad hec exemplaria queque res inv } ente

57. — Non in sensibilibus formas (2) colloc
Nec his pereuntibus credit has mut
Motibus planeticis aplanem (3) tard
Probat, lunam radiis solis illustr } ari

où notre poète écrivait, elles se sont surtout répandues dans la phraséologie philosophique du moyen-âge, à partir du moment (on était encore au XII^e siècle) où parut le livre de Bernard de Chartres, qui porte ce double titre. V. Cousin en a publié quelques extraits dans son édition des *Ouvrages inédits* d'Abélard ; j'en ai entre les mains une excellente copie que je dois à mon savant ami, M. le docteur Froehner, et que je compte donner quelque jour au public. Voyez cependant Hauréau, *De la philosophie scolastique*, t. I, p. 244 et suiv. — L'anglais Robert Fludd, qui vivait sous Élisabeth, est je crois, le dernier des philosophes qui, dans ses traités intitulés : *Utriusque cosmi metaphysica, physica atque technica historia; — De supernaturali, naturali, præternaturali et contranaturali microcosmi historia; — De naturæ simia seu technica macrocosmi historia*, ait conservé à ces deux mots l'importance qu'ils ont bien perdue depuis.

(1) Le ms. porte *A bẽno* ; c'est évidemment *Ab eterno* qu'il faut lire : le ms. 420 ne s'y est pas trompé. — Au 4^e vers de cette même strophe, ce n'est pas *inventæ*, mais *fictæ, formatæ*, que le poète aurait dû dire. Sur ces *idées* que quelques critiques placent, comme notre auteur, *in divina mente*, mais que d'autres, et nous sommes du nombre, établissent, en dehors de l'intelligence divine, dans une sphère à part, voyez Th. Henri Martin, *Études sur le Timée de Platon*, t. I, p. 3, et l'article que nous avons consacré à ce savant ouvrage, dans le *Bulletin de l'Instruction publique et des Sociétés savantes de l'Académie de Caen*, 2^e année, 1841-42, t. I, p. 46-62.

(2) Ces formes ou causes formelles s'appliquent, sans s'y attacher absolument, à la matière informe par elle-même et lui donnent ainsi telle ou telle figure, en font par suite telle ou telle réalité ; si c'est la forme *humanité* qui s'applique à un amas inorganisé d'éléments matériels, il en résulte *l'homme*. Voyez Platon, *La République*, lib. VI, édit. Stallbaum, et Ravaisson, *Essai sur la métaphysique d'Aristote*, t. I, p. 149 et suiv. Ces formes ne résidant point, selon Platon, dans les objets sensibles qui en participent seulement à un certain degré, ne souffrent point de la dissolution de ces objets. Voyez, sur cette question qui a tant occupé le moyen-âge, tous les philosophes scolastiques. On pourrait s'en tenir à lire avec quelque attention, dans Campanella, *Metaphysic.*, part. II, lib. VI, c. 7, les articles 7, 8, 9 et 10, où l'on trouvera les diverses opinions des métaphysiciens de l'ancienne Grèce, du moyen-âge, de l'Arabie, *de Formarum substantialium et accidentalium generatione et principio formativo*, etc., etc. Avant tout, c'est dans l'excellent livre de M. Hauréau (voy. t. I, p. 303 et suiv. et *passim*) qu'on fera bien de chercher tous les éclaircissements utiles sur ces obcurs problèmes.

(3) *Aplanes*, la sphère des fixes. Macrobe, qui avait déjà latinisé ce mot, l'applique, dans trois passages de son *Comment. in Somn. Scip.* (lib. I, c. 6, 9 et 11), à celle des sphères célestes dont les anciens supposaient le mouvement parfaitement régulier : « Aplanem, dit Jean de Salisbury (*Polycraticus*, lib. II, c. 19), nullius erroris participem faciunt. » Les sphères des planètes, des astres errants, ont reçu ce nom, « quia et cursu suo feruntur, et contra sphæræ maximæ (la sphère dite *Aplanes*), id est, ipsius cœli impetum contrario motu ad orientem ab occidente volvuntur » (Macrobe, *In Somn. Scip.*, lib. I, c. 14, et surtout c. 18. Cf. Sénèque, *Quæst. nat.*, lib. VII, c. 21). Ce sont ces mouve-

58. — Pugnat alter (1) genera rebus inher
Pugnat uniformiter summa se mov
Mendicato lumine lunam non eg . .
Et est lis sub judice quis quid dicat v } ere

59. — Assidet Boetius stupens de hac l
Audiens quid hic et hic asserat per
Et quid cui faveat non discernit r
Non presumit solvere litem (2) diffin } ite

60. — Tamen Aristotelis quelibet obsc . .
Explanare nititur (3) vigilante c . .
Huic videtur logices assignare j . .
Sed Platonem consulit de rerum nat } ura

61. — Adest et Macrobius, adest Marti . . .
Huic placet Mercurius, illi (4) Affric
Sed dum sursum dirigunt oculos et m
Lustrant quidquid continet ambitus mund } anus

ments des sphères inférieures qui ralentissent, *tardant*, celui de la sphère supérieure. C'est ce que pensait Platon, qui croyait aussi, selon notre poète, que la lune empruntait sa lumière au soleil. Voyez, pour ces opinions attribuées au fondateur de l'Académie, H. Martin, *Etudes sur le Timée*, t. II, notes 25, 32 et suiv.

(1) *Alter* : au-dessus de ce mot en interligne *s*[*ilicet*] *Arist*[*oteles*], et en marge, un peu plus haut : *Nota Aristotelem contraria sentire Platoni in multis.* Aristote soutient, *pugnat*, contre Platon, que les genres ne sont pas des réalités distinctes des individus ; il n'admet pas tous les mouvements que Platon assigne aux sphères célestes. Quant à savoir si la terre brille de sa lumière propre ou d'une lumière empruntée, je ne connais rien ni dans Platon, ni dans Aristote qui ait trait à cette question. Plutarque, dans son *De placitis philosophorum*, lib. II, c. 27, rapporte la première de ces opinions à Anaximandre et à Antiphon, la seconde à Thalès et à Héraclite.

(2) « Boethius, quum magis sit platonicus quam aristotelicus, medium tamen se præbet inter utrumque philosophum et eorum concordiam se traditurum aliquando pollicitus est : quod an præstiterit, Deus novit. » Joannes Murmellius, *In Boethium* (De consolatione philosophiæ) *Commentarius*, lib. V, metr. 4. Voici ce que je lis dans Boëce (*Commentariorum in Porphyrium a se translatum* lib. I, circa finem) : « Plato genera et species cæteraque non modo intelligi universalia (Platon pense que les genres et les espèces ne sont pas seulement des conceptions de l'intelligence), verum etiam esse atque præter corpora subsistere putat (mais qu'ils existent d'une existence indépendante des corps) ; Aristoteles vero intelligi quidem universalia, sed subsistere in sensibilibus putat : quorum dijudicare sententias aptum esse non duxi ; altioris enim est philosophiæ. Idcirco vero studiosius Aristotelis sententiam executi sumus, non quod eam maxime probaremus, sed quod hic liber ad prædicamenta conscriptus est, quorum Aristoteles autor est. »

(3) Boëce nous a laissé de nombreux traités : *In Porphyrii Isagogen* ; — *In Aristotelis prædicamenta* ; — *De syllogismo categorico* ; — *De syllogismo hypothetico*, etc., etc., où il ne fait que commenter Aristote.

(4) Allusion au *Comment. in Somnium Scipionis* [*Africani*] de Macrobe et au traité de Martianus

62. — Addunt his se socios quidam nomin
Nomine, non numine talium sod . .
Alii vicinius assunt quos re . . . . .
Ipsa nuncupavit res, quod sint vere (1) t } ales

63. — Nam si pro reatibus variis err
Poterat realium nomen dici h
Tamen excusabilis error est e } orum
Menti contradicere mos est insan

64. — Nam que mens vel cogitet nomen esse g
Solus hoc crediderit mentis ali . . . .
Cum sit tot generibus rerum mundus pl } enus
Cujus genus nomen est semper sit eg

65. — Ceterum realium sunt quam plures s
Quas reales dixeris a reatu r . .
Quia veri tramitem non eunt dir } ecte
Nec fluenta gracie hauriunt perf

Capella : *De Nuptiis Mercurii et Philologiæ et de septem artibus liberalibus libri novem.* La meilleure édition de ce dernier ouvrage est celle qu'en a donnée Ulricus Fridericus Kopp ; Francfort-sur-le-Mein, 1836, 1 vol. in-4°.

(1) Sur les réalistes et les nominaux, aujourd'hui bien connus, sinon toujours parfaitement compris, de ceux qui ne sont pas absolument étrangers aux recherches philosophiques, voyez Hauréau, *De la philosophie scolastique*, t. I, c. 2. — Abélard, dans le *Fragmentum sangermanense de generibus et speciebus* (édit. V. Cousin, in-4°, p. 513) résume ainsi qu'il suit toute la question : « De generibus et speciebus diversi diversa sentiunt. Alii namque voces solas genera et species universales et singulares esse affirmant ; in rebus vero nihil horum assignant. Alii vero res generales et speciales universales et singulares esse dicunt ; sed et ipsi inter se diversa sentiunt. Quidam enim dicunt singularia individua esse species et genera subalterna et generalissima, alio et alio modo attenta. Alii vero quasdam essentias universales fingunt quas in singulis individuis totas essentialiter esse credunt. » Cf. Jean de Salisbury, dans le *Metalogicus*, le chapitre XX du livre II, intitulé : *Sententia Aristotelis de generibus et speciebus circumvallata rationibus multis et multarum testimonio scripturarum*, et dans le *Polycraticus*, le ch. XVIII du livre II. Ailleurs, livre VII, c. 12, le même écrivain, après avoir rappelé la plupart des opinions que les différentes sectes des nominaux et des réalistes se faisaient des universaux, et les querelles qui s'élevaient entre eux à ce sujet, ne craint pas de traiter d'inepte, *ineptum*, ce petit Porphyre, *Porphyriolum*, « qui ita scripsit ut sensus ejus intelligi nequeat, nisi Aristotele, Platone et Plotino perlectis. Valeat, ajoute-t-il, quicumque me in aliquam disciplinam disponit introducere compendio talli ! »

66. — Ex his quidam temperant Porri (1) condim
Quorum genus creditur generis (2) cont
Decem rerum triplicant (3) hii predicam
Evertuntur veterum per hos fundam

67. — Aliter, sed pariter errat (4) Albric
Cujus sortes (5) eger fit si non manet s
Sed quia velociter transit homo v
Etiam dum moritur maneat ins .

(1) En marge : *De porretanis.* — Porrus, Gilbert de la Porrée, élève de Bernard de Chartres, professa la philosophie avec un grand succès d'abord à Chartres, puis à Paris. Son réalisme tendait à se rapprocher des doctrines d'Aristote, tandis que celui de son maître reproduisait, aussi fidèlement qu'il le pouvait, les idées de Platon, qu'il essayait toutefois de concilier avec le Stagyrite. « Egerunt operosius Bernardus Carnotensis et ejus sectatores, ut componerent inter Aristotelem et Platonem ; sed eos tarde venisse arbitror et laborasse in vanum ut reconciliarent mortuos qui, quandiu in vita licuit, dissenserunt. » Jean de Salisbury, *Metalogicus*, lib. II, c. 17. Cf. Hauréau, *De la philosophie scolastique*, t. I, p. 294 et suiv. — Ce Gilbert de la Porrée n'est, au dire de M. Rousselot (*Études sur la philosophie au moyen-âge*, t. I, p. 287), qu'un pauvre écrivain qui ne mérite guère de fixer l'attention des philosophes. M. Hauréau (*De la philosophie scolastique*, t. I, p. 313) ne craint pas, au contraire, de le placer au premier rang parmi les docteurs du XII^e^ siècle.

(2) Ce vers est évidemment altéré. M. Léopold Delisle le lit comme je l'ai transcrit. L'*Histoire littéraire de la France*, qui a cité la strophe à laquelle il appartient, a lu, ce que j'aimerais mieux, *geminis* au lieu de *generis ;* elle ne fait aucune observation sur ce *genus contenta* que je remplacerais par *manus contenta ;* j'aurais ainsi : *Quorum manus creditur geminis contenta*, que je traduirais : « Dont la troupe passe pour se contenter de deux principes ». Cette secte, en effet, reconnaissait la matière et la forme comme les seuls éléments nécessaires pour constituer tout ce qui est. Hauréau, *De la philosophie scolastique*, t. I, p. 103. L'abbé Lebeuf, qui a cité dans sa *Notice des différentes sectes des philosophes qui étoient à Paris au XII^e^ siècle* (*Dissertations sur l'histoire ecclésiastique et civile de Paris*, t. II, p. 251 et suiv.), les strophes 62-74, écrit ainsi ce vers :

Quorum genus creditur granis contenta ;

ce qui n'a ni queue ni tête. Quant au *Liber sex principiorum* écrit par Gilbert, on sait qu'il n'avait pour but que de commenter les six dernières catégories d'Aristote, sur lesquelles on pensait que le philosophe grec n'avait pas donné des éclaircissements suffisants. Hauréau, *De la philosophie scolastique*, t. I, p. 298.

(3) Gilbert aurait donc triplé le nombre des prédicaments ou catégories reconnus avant lui et de son temps. Peut-être est-ce à cette exagération, qui n'était pas de son goût, que fait allusion Jean de Salisbury, dans le *Metalogicus*, au chap. III du liv. III ; ce chapitre, dans l'édition du docteur Giles, est intitulé : « Quæ sit prædicamentorum conceptio et quibus contenta sit sobrietas philosophantium. »

(4) En marge : *De Albricanis.* « Albericus qui inter cæteros opinatissimus dialecticus enitebat, et erat revera nominalis sectæ acerrimus impugnator... Ad omnia scrupulosus, locum quæstionis inveniebat ubique ; ut, quamvis polita, planicies offendiculo non careret... In quæstionibus subtilis et multus. » Jean de Salisbury, *Metalogicus*, lib. II, c. 10. Albéric professait à Paris.

(5) J'ai longtemps cherché ce que ce *sortes* voulait dire, ou par quel mot il fallait le remplacer,

68. — Herent saxi vertice turbe (1) robert
Saxee duritie vel adamant . . . .
Quos nec rigat pluvia neque ros doctr
Vetant amnis aditum scopulorum m } ine

69. — Isti falsum litigant nichil sequi v
Quamvis tamen ipsimet post hoc abi
Qui de solo nomine fingunt mille f } ere
Igitur pro nichilo licet hos cens

70. — Quidam pontem (2) manibus suis extrux
Et per aquas facilem transitum fec .
In quo sibi singuli domos statu . . . } erunt
Unde pontis incole nomen accép . . .

lorsque je suis tombé sur un passage de la *Bataille des VII Ars*, publiée par M. Jubinal, dans son édition des *Œuvres complètes de Rutebeuf*, où j'ai rencontré ces deux vers :

Mès Dams Sortes la fit repondre
Qu'il ne pot pas à toz respondre:

Il s'agit de la Grammaire qui envoie les ignorants apprendre ce qu'ils ne savent pas ; Dams Sortes (*Dominus Sortes*) répond qu'il ne peut pas instruire tous les élèves qui lui sont adressés. Ce Dams Sortes ne serait-il pas un Traité contenant des thèses grammaticales que les argumentants attaquaient ou soutenaient, selon que le *sort* les avait chargés de l'attaque ou de la soutenance? Ce serait l'opinion de mon savant ami, M. Édélestand Du Méril, à laquelle je ne puis rien faire de mieux que de souscrire. Les trois vers qui terminent la strophe n'en sont pas moins pour moi d'une obscurité désespérante. J'espérais trouver quelque lumière sur cette strophe et sur la précédente dans le ms. 420 ; mais le copiste, qui sans doute voulait comprendre ce qu'il transcrivait, n'entendant rien à tout cela, a cru bon, sans même en prévenir ses lecteurs, de supprimer purement et simplement les strophes 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68 et 69.

(1) En marge : *De Robertinis.* Robertus Meludinensis, Robert de Melun, anglais de nation, tenait son surnom de la ville où il avait enseigné. Voyez Jean de Salisbury, *Metalogicus*, lib. II, c. 10. Il était réaliste et désavouait cependant plusieurs des conséquences qui sortaient des principes qu'avec tous les réalistes il admettait, de telle sorte qu'il croyait et ne croyait pas, et ne devait par suite être compté pour rien, *pro nichilo censeri.* Voyez Hauréau, *De la Philosophie scolastique*, t. I, p. 332 et suiv. Il tenait son École sur le sommet du mont S^te^-Geneviève, *saxi vertice ;* sa doctrine, que Jean de Salisbury admire, était, au dire de Godefroi, tout-à-fait accessible, *vetant amnis aditum scopulorum mine*, à cause des difficultés dont ses abords se hérissaient. Un passage de sa *Somme de Théologie*, cité par M. Hauréau (l. l., p. 333) semble nous expliquer, jusqu'à un certain point, comment *d'un seul nom il en faisait mille ;* pour lui les mots *ens*, *essentia*, *substantia*, par exemple, ont des significations très-différentes selon le sujet (la créature et le créateur) auquel on les rapporte.

(2) En marge : *De Parvipontanis.* Adam du Petit-Pont enseignait la Grammaire, la Rhétorique, la Dialectique, c'est-à-dire le *Trivium*, prenant partout Aristote pour guide ; il avait écrit un *Ars disserendi* dont le fond était solide, mais dont la rédaction, au point de vue du style, laissait beaucoup à désirer. « Utinam, dit de lui Jean de Salisbury, bene dixisset Adam noster bona quæ dixit ! » Voyez le *Metalogicus*, lib. II, c. 10 ; lib. III, c. 3 ; lib. IV, c. 3.

71. — Decens est materia (1), decens est fig
Cubicorum lapidum subest quadrat
Stat columpnis eneis solida struct } ura
Nullis motionibus unquam ruit . .

72. — Pavimentis desuper opus est pol
Aureis, argenteis, signis insign
Editis lateribus undique mun . } itum
Ne ruinam timeat vulgus imper

73. — Sed et (2) habet exedras per quas specul
Et latentem fluminis fundum perscrut
Alii natatibus quoque delect . . . . . } antur
Et estivis solibus usti recre . . . . . .

74. — Venerandus sedet hic ordo seni
Et doctrine gratia prominens et m
Simplices erudiunt turbas popul } orum
O beatus populus talium rect .

75. — Tullius rhetorice presidet flu .
Flosculorum variis vernans ornam
Dat accessus faciles suis docum } entis
Comparabit cetera studium (3) dic

76. — Ipse virgam manibus bajulat pot
Quinis internodiis (4) in se differ
Variis coloribus passim renit . . } entem
Hac extinctum revocat, enecat viv

(1) Ce pont paraît avoir été une œuvre d'art et de luxe bien remarquable pour le temps; il était pavé, lorsque la ville ne l'était pas encore; et ses pavés, formant mosaïque, étaient argentés ou dorés : les mots *argenteis*, *aureis*, ne peuvent pas avoir une autre signification. A la strophe 126, on nous parle d'un *marmor aureum*, qui évidemment ne saurait être que du marbre revêtu de dorure.

(2) L'abbé Lebeuf écrit *sex* au lieu de *sed et*; le vers est ainsi trop court d'une syllabe.

(3) C'est *discentis*, je crois, qu'il faut rétablir ici : le maître commence, par son enseignement, à donner les connaissances que l'élève (*discens*, celui qui apprend) achève d'acquérir par ses études personnelles.

(4) Ces cinq divisions, *internodia*, que présente la baguette magique, dont Cicéron use pour ressusciter les morts et faire mourir les vivants, sont sans doute celles que la rhétorique reconnaît, à savoir : *Inventio*, *Dispositio*, *Elocutio*, *Memoria*, *Pronunciatio*. Voyez Martianus Capella, lib. V, § 442, et Cicéron lui-même, *De inventione*, lib. I, c. 7, et *De oratore*, lib. I, c. 31. Quintilien (*Institutiones oratoriæ*, lib. III, c. 3) en cite davantage; d'autres, comme Sulpitius Victor (Pithoeus, *Rhetorica*, p. 242), n'en admettent que trois : *Intellectio*, *Inventio*, *Dispositio*.

77. — Est et Aristoteles aquis hic vic . .
Et a greco didicit eloqui lat . . .
Adest et Ermagoras (1), sed attente m
Unde visus Tullio quasi peregr . .
} inus

78. — Assunt multi rhetores ; assunt orat
Doctiores illi sunt, isti prompti
Omnes viri strenui viri bellat .
Circumcisi labiis, mente seni .
} ores

79. — At sècundum brachium duum brachi
Que jam predistinximus, duo fundit qu
Sursum tendit alterum (2), quod theoric
Alterum declivius . quod est practic
} orum

80. — Quod in altum nititur labitur qui . .
Cujus aque munde sunt, semite secr
His insistunt quibus sunt res mundane spr
Quibus celi sepius exceduntur m . . .
} ete

81. — Namque caput altius fert theolog
Et ad Deum pervenit celsiore v
Per hanc soli celibes enituntur, qu
Rara sapientia veraque soph . .
} ia

82. — Ista quidem ceteris prior dignit
Que discendi serie secus ordin
Nam discendum ceteras pro capacit
Hec perfectis convenit in extremit
} ate

(1) Entre les rhéteurs qui tinrent des Écoles à Rome sous Auguste et sous Tibère, on nomme un Hermagoras, de Tomnos, en Éolie, qu'il ne faut pas confondre avec un autre du même nom qu'on nous donne comme un des maîtres de Cicéron. Le premier, qui est vraisemblablement le nôtre, traitait Cicéron d'ignorant et de mauvais écrivain. Voyez F. Schœll, *Histoire abrégée de la littérature romaine*, t. II, p. 395. — C'est de cet Hermagoras, selon toute vraisemblance, plutôt que de son maître que Cicéron, dans son livre *De inventione*, lib. I, c. 9, rappelle et relève avec humeur une opinion qu'il traite d'*erreur grossière, non mediocre peccatum*. Quintilien le mentionne avec éloge : « Vir subtilis, et in plurimis admirandus, tantum diligentiæ nimium sollicitæ, ut ipsa ejus reprehensio laude aliqua non indigna sit. » *Institut. orat.*, lib. III, c. 11. Il n'est pas si bien traité dans le *Dialogus de Oratoribus*, si longtemps attribué à Tacite, où (c. 19) ses livres, ainsi que ceux d'Apollodore, sont jugés comme étant d'une aridité extrême : *aridissimis Hermagoræ et Apollodori libris*. Il est cité par Martianus Capella, lib. V, §§ 444 et 453 ; par Isidore de Séville (*Origin.*, lib. II, c. 2), qui le place à côté de Gorgias et d'Aristote parmi les inventeurs de la rhétorique ; par Jean de Salisbury, *Polycraticus*, lib. VII, c. 12, et dans un Chant sur Aquilée, publié par M. Éd. Du Méril, *Poésies populaires latines antérieures au XII^e siècle*, p. 264. Voyez G. Bernhardy, *Gundriss der römischen litteratur*, p. 791, 794 et 795 et surtout la monographie dans laquelle Pidcrit a recueilli, en 1839, tout ce qu'on en peut savoir.

(2) Le *Microcosmus*, qui expose le même fait dans les mêmes termes (au folio 28 v°), s'émeut à cette singularité : un fleuve qui monte ! Il fait précéder le *sursum tendit* des mots : *mirabile dictu !*

83. — Reliquum (1) theorice fert per orbem c
Penetrando quidquid est deorsum vel s
Nunc sub terras mergitur, nunc emergit r
Phisicorum studiis nil est imperc . . } ursum

84. — Ab his latens penitus promitur nat
Dum rimantur singula vigilante c
Unde Phebi radius, Phebe sit obsc
Unde mare tumeat, tremat tellus d } ura

85. — Medio matheseos (2) fluvius vag
Cujus aqua ceteris sepe soci . .
Qui dum per meandrios lusus spati
Figurarum flexibus mille figur } atur

86. — Hujus quoque fluminis partes sunt bis b
Quas vulgus quadrivium nominat lat
Nomen hoc sortite sunt iste discipl
Uno (3) quod initio coeunt et f . . } ine

87. — Ex his primus alveus (4) plenus calcul
Inter quos it murmurans lapsus fluent
Ut nec queas tollere plenum vas liqu
Nisi simul haurias aliquos e . . . . } orum

88. — Assessores varios habet rivus . . . . .
Nam ludentes calculis assunt (5) compot
Aggregant, multiplicant, duplant (6) algor
Summam tractat fenoris incubator (7) c } iste

(1) En marge : *De physica.*

(2) En marge : *De mathematica.*

(3) Le *quadrivium* est un carrefour où quatre chemins aboutissent et d'où on peut dire aussi qu'ils partent : *uno initio coeunt et fine.*

(4) En marge : *De Arismetica.* — Ce mot est très-fréquemment orthographié de cette manière ; la prononciation anglaise du *th* n'y serait-elle pas pour quelque chose ?

(5) *Computus, compotus*, compte ; d'où *compotista*, « Qui docet compotum, vel qui vacat compoto. » Ducange, t. II, p. 505, col. 3.

(6) « Algorista, supputandi et calculandi peritus. — Algorismus, Arithmetica, numerandi ars, Hispanis *Alguarismo*, vox arabica. » Ducange, t. I, p. 180. — Voyez dans le *Rara mathematica*, édit. Halliwell, le *Tractatus de arte numerandi* (p. 1-26), et le *Carmen de algorismo* (p. 73-83). Cf. Thomas Wright, *On the abacus*, dans *The Journal of the British Archæological Association*, april 1846, p. 64-72. Voyez encore l'abbé Lebeuf, *Dissertations sur l'histoire ecclésiastique et civile de Paris*, t. II, p. 89-95.

(7) *Incubator ciste*, celui qui se couche sur son coffre-fort, qui couve l'or qu'il y renferme, l'usurier, le banquier.

89. — Calculosus (1) etiam, sed magis prof
Cum canoro strepitu labitur sec . .
Gustu delectabilis, murmure joc . .
Armoniam resonat qualem sonat (2) m } undus

90. — Consoni, sed dispares hinc resultant s
Blanda semitonia (3), graviores t .
Et dum queque consona sunt proporti
Nichil par organice modulati . . . . } oni

91. — Illic dyapenticas (4) dat sesqualter (5) v
Dyathessaronicas (6) epytrite d . .
Per duplas dyapason (7) cursitat vel
Hinc mansuescunt animi quamlibet fer } oces

92. — Assident qui fidibus canunt cythar
Atque gressum faciunt molliorem
Saltant leves satiri, saltant et com
Coturnati gravius ambulant trag } edi

93. — Tercius (8) pertransiens valles et mont
Dimetitur quelibet alta, longa, pl
Nichil diligentia preterit hum . . . .
Investigat etiam spatia mund . . . . } ana

94. — Cerneres in sabulo varias pict
Infinitis ductiles lineis fig . . . .
Circulos, triangulos atque quadrat
Quibus adinveniunt omnium mens } uras

(1) En marge: *De musica.*

(2) Allusion, je suppose, à cette musique des sphères célestes, sur laquelle on a tant écrit. Je me contenterai, ne pouvant citer tous les auteurs qui s'en sont occupés, de renvoyer à Macrobe, *Comment. in Somn. Scip.*, lib. II, c. 1 et sqq.

(3) « Semitonium vocaverunt sonum tono minorem; quem tam parvo distare a tono deprehensum est, quantum hi duo numeri inter se distant, id est, ducenta quadraginta tria, et ducenta quinquaginta sex. » Macrobe, l. l., c. 1.

(4) « Alia symphonia quinaria est, et dicitur διὰ πέντε, atque constat sonis quinque, qui inter se quatuor spatiis dividuntur. » Martianus Capella, édit. Kopp, lib. IX, § 934.

(5) *Sesqualter* pour *sesquialter*; nombre qui en contient un autre une fois et demie. — « *Sesquialtera* proportio in arithmetica, *diapente* vocatur in musica. » Martianus Capella, lib. I, § 11, en note.

(6) « Tres ad quatuor *epitritus* vocitatur arithmetica ratione, ac *diatessaron* perhibetur in musicis. » Martianus Capella, lib. II, § 107.

(7) « *Diapason* sonos habet octo, spatia septem, tonos sex. » Martianus Capella, lib. IX, § 954. — Cf., pour plus d'éclaircissements relativement à tous ces termes de la langue musicale des anciens, Boëce. *De musica*, éd. de Basle, 1570, p. 1371 et s. — Cf. Macrobe, *Comment. in Somn. Scip.*, lib. II, c. 1.

(8) En marge: *De geometria.*

95. — Investigant alii metas circùl . .
Quis lunaris ambitus, quis sit ali
Dividunt Egyptii limites agr . . .
Sciunt magnitudines omnium loc } orum

96. — Quartus (1) autem volvitur flexu circul
Et nunc mundum sequitur motu raptus p
Nunc conjunctus ambulat orbite sol . .
Cum planetis etiam solet evag . . . . . } ari

97. — Hic quadruvialium maximus riv
Cunctas in se recipit aquas ali
Yalina (2) renitet facie cel . . .
Fulget instar luminum celis infix } orum

98. — Numerosus populus sedet ad hoc fl
Inexpleto lumine spectans celi l
Et dum sursum dirigunt luminis ac
Ratio convertitur ad celi vol . . } umen

99. — Haustus hujus aperit futurorum c .
Raris notas mentibus, cunctis fere cl
O beatas animas sequi celos . . . .
O longe beatior que in celo p . . . } ausas

100. — Porro rivus practice (3) quem fons dictus cr
Vergens in planiciem tripertitus (4) m
Huc ardenti studio bibiturus . . . . .
Honestatis tramitem quisquis ire qu . } eat

101. — Honestatis (5) tramitem recte studet
Qui se pulchris moribus novit insign
Qui suam familiam (6) volet erud
Qui subjectum populum (7) didicit pre } ire

(1) En marge : *De astronomia.*

(2) *Hyalina*, transparente, azurée : « Aeris ecce color, tum quum sine nubibus aer. » Ovide, *De arte amandi*, III, 173.

(3) En marge : *De practica.*

(4) Ces trois branches de la *pratique* sont : l'*Ethica*, l'*Echonomica*, la *Politica.*

(5) En marge : *Ethica.*

(6) En marge : *Echodomica.*

(7) En marge : *Politica.*

102. — Plurimus (1) hic assidet veterum vir
Cetus venerabilis honestate m . . .
Socrates moralium summus precept
Verbo, vita corrigit mores ali . .
} orum

103. — Nostris ut temporibus propius acc
Quid tibi de Senece documentis .
Seneca Lucilio commendavit qu .
Que vix Evangelio postponenda (2) cr
} edam

104. — Assident et alii quos ecclesi . .
Reges fecit probitas, duces anim
Seculares etiam principes terr
Curam gerunt gentium sibi subject
} arum

105. — Omnes ergo rivuli surgunt uno f
Quos manare diximus a predicto m
Huc ascendens comititi memorato p
Illo cujus veneram ductu pree . .
} onte

106. — Et jam nata primitus amore soph
Aucta sitis fuerat de labore v. .
Tunc dux meus Spiritus me respexit p
Atque potu gratie sum refectus (3) d
} ie

107. — Nec contentus poculo fluminis un
Fontis desiderio fervui toc . . . .
Prima tamen quelibet attemptavi pr
Quia sic admonuit me dux meus p
} ius

108. — Hic ex prima (4) trivii derivati
Didici de littera, sillaba, serm
Propria vel tropica (5) de locuti
De cavendis vitiis in orati . . .
} one

(1) En marge : *De magistris practice.*

(2) Voyez pour ce vers ce que nous en avons dit dans notre Introduction, p. 8. Le *Microcosmus* met plus de réserve dans l'expression de l'admiration qu'il professe pour les moralistes païens ; il exalte aussi, comme *moralium preceptorum doctores vel observatores,* Socrate, Platon et beaucoup d'autres : « Seneca quoque junior his, sed sublimior in his, ita ut etiam quibusdam nostris mirabilis esset. » Mais il met une restriction à ces éloges déjà bien mitigés : « Omnes quidem in vita sua quasi odorifera poma longe lateque redolentia fuerunt ; sed nunc ut aromatum fumus evanuerunt » f° 23 r°. — Jean de Salisbury, après avoir cité à l'appui de son opinion sur les avantages de la frugalité Zénon, Socrate, Platon et Aristote : « Sed quia, ajoute-t-il, hæc pervetusta sunt nomina aut eorum non sunt præcepta celebria, vel Seneca noster audiatur, qui eam tantis laudibus effert. » *Polycraticus*, lib. VIII, c. 18.

(3) *Die, divinæ*, la grâce divine.

(4) La Grammaire.

(5) Les mots pris au sens propre, *propria ;* ou au sens figuré, métaphorique, *tropica.*

109. — De secunda (1) didici que sit via v
Quibus locis, regulis, argumentis qu
Quibus modis falsitas debeat arc
Quo modo sophismatum devia cav } eri

110. — At effectus tercii (2) fluminis sunt m
Inde michi cor et os est collatum v
Lingua prius rustica cepit expol . . .
Quid justum, quid utile, quid honestum sc } iri

111. — Sic ad sapientie (3) studia succr .
Nec, dum de quadruvio biberem, qui
Sed de primo (4) fluminum quatuor in br
Hausi, de quo mihi vas calculis impl } evi

112. — Ad secundum (5) fateor mora longi
Armonie modulo teneor son . .
Hinc experientia disco certi . .
Animas in musico conditas can } ore

113. — Ut gustavi tercii (6) fluminis sap
Terre globum sexies luna grossi
Sole tamen occies didici min . . .
Que subtilem plurima docent conject } orem

(1) La Dialectique.

(2) La Rhétorique.

(3) Voyez *supra* strophe 15, note 2.

(4) L'Arithmétique. Lorsque, dans Martianus Capella (lib. VII, § 730), l'Arithmétique se présente devant les Dieux assemblés, elle s'exprime en ces termes: « Non ignota cœlo, nec rebus mundanis ignorata, quas genui, adveni super vestrum quidem nihil dedignata concilium, quamvis singulos vos universosque recenseam ex meis ramalibus germinare; tuque potissimum, quem principalis ante cunctas procreavit emissio, tuæ singularis primigeniæque naturæ fontem, Jupiter, recognosce; ..... Quæ quum in terris exerceor, astrorum populus recognoscat honorandam suæ multitudinis genitricem. » — Selon Platon (voyez l'*Epinomis*, édit. Ruhnken, t. VI, p. 482), l'Arithmétique est un don de Dieu; on ne peut être sans elle ni sage, ni intelligent, ni vertueux. Cf. Théon de Smyrne, *Mathematica*, c. 1, édit. Ismael Bulliard; Paris, 1644, p. 8, 9 et 207.

(5) La Musique. En marge: *Nota animam humanam in musicis proportionibus creatam.* — « Hinc Plato, postquam et Pythagoricæ successione doctrinæ et ingenii proprii divina profunditate cognovit, nullam esse posse sine his numeris jugabilem competentiam, in *Timæo* suo mundi animam per istorum numerorum contextionem ineffabili providentia Dei fabricatoris instituit. » Macrobe, *Comment. in Somn. Scip.*, lib. II, c. 2.

(6) La Géométrie. En marge: *Nota solem octies majorem terra, sed quadragies octies luna.* — La terre n'est pas 6 fois, mais 49 fois plus grosse que la lune; elle n'est pas 8 fois, mais 1,300,000 fois plus petite que le soleil. Plutarque nous donne sur la grandeur du soleil et de la lune l'opinion de plusieurs anciens astronomes dans le *De placitis philosophorum*, lib. II, c. 21 et 26. Voyez encore Macrobe, *Comment. in Somn. Scip.*, lib. I, c. 20. — « Sachiez, dit Brunetto Latini (*Li Tresors*, liv. I, part. III, ch. 106), que li solaus est graindres que toute la terre 166 fois et 8 vinteines. »

114. — Porro quarti (1) fluminis ut gustavi p
Ire celis obvium planetalem m . .
Didici, misterium cujus ut est n
Illi me pro viribus confirmavi t .

115. — Homo microcosmus est, idem minor m
Ut planeta carnis est motus errab
Contra carnem spiritus tendit luctab
Nam frenandus carnis est ambitus imm

116. — Hic ad aquas phisice cum fuisset v
Rerum causas ceperam bibere lat . .
Nec implebar, longior ars est et inv
Vita brevis, fallax est (2) et experim

117. — Tunc ad summam denique me philosoph
Verti, theologicam scilicet soph . . . .
Cujus ut dulcedinem prelibavi d . . . .
Dixi : nullam poculis his impono (3) br

118. — Ebriabor fluminis hujus haustu s
Quoad vivam penitus hinc avelli n
Hec bibendi meta sit et vivendi v
Licet summo plenius ebibatur p

119. — Nam de summo profluens ad nos deriv
Et viator ambulans ne premori . .
Interim viaticum fesso ministr . . .
Hic eo reficior, illic ero s . . . .

120. — Ista modis quatuor (4) variatur
Modo transvadabilis, modo fit prof
Nunc sapore gratior, dulcis et joc
Nunc in altum refluit quo est ori

(1) L'Astronomie. Ici, comme dans tous les écrivains du moyen-âge, l'Astronomie et la Géométrie semblent se confondre sur plus d'un point.

(2) C'est le premier des Aphorismes d'Hippocrate; les traductions latines nous le présentent ainsi : « Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. »

(3) *Bria*, c'est une espèce de vase, servant de mesure; εἶδος ἀγγείου, selon Joann. de Janua, *Glossar. latino-græc.*

(4) En marge : *Quatuor modi intelligendi sacram scripturam : historice, allegorice, tropologice, analogice.* « Quatuor sunt regulæ scripturarum, quibus quasi quibusdam rotis volvitur omnis sacra pagina; hoc est : Historia, quæ res gestas loquitur; Allegoria, in qua ex alio aliud intelligitur; Tropologia, id est moralis locutio, in qua de moribus componendis ordinandisque tractatur; Anagoge,

121.— Planior ystoria levis transvad .
Sed allegoria vix valet enat . .
Sapida moralitas utilis pot . . .
Anagoge respuit terris immor } ari

122.— Hic inveni practice rivos clari
Cujus sunt et omnibus socii liqu
Sed cum sint in aliis turbulenti } ores
Perlucenti vitro sunt hic lucidi

123.— Nempe viri celibes emuli virt . . . .
Genus omni genere criminis ex . . . .
Per quos flumen istud est circumquaque t } utum
Omne fedum removent diluuntque l .

124.— Ethica nil sordidum , nichil inhon
Nil hic habet optimis moribus inf
Nichil echonomica domui mol .
Exibet politica principem mod . } estum

125.— Est ad hujus fluminis (1) alveum fund
Inclita Jerusalem civitas be . . . .
Vivis et lapidibus urbs edific . . .
Septa muris , aggere nobili vall . . } ata

126.— Urbs decora menibus, edibus turr
Et plateis aureo marmore pol .
Porte cujus fulgidis nitent margar
Plurima lapidibus tunsione (2) tr } itis

spiritualis scilicet intellectus, per quem de summis et cœlestibus tractaturi ad superiora ducimur. Verbi gratia : Hierusalem, secundum Historiam, civitas est quædam ; secundum Allegoriam, Sanctam Ecclesiam significans ; secundum Tropologiam, id est moralitatem, anima fidelis cujuslibet qui ad visionem pacis æternæ anhelat ; secundum Anagogen, cœlestium civium vitam, qui Deum Deorum facie revelata in Sion vident, signat. » Guibert de Nogent, *Opera omnia*, p. 4, col. 2, B. Voyez ma *Biographie de saint Anselme*, 2e partie, note 122.

(1) En marge : *Ecclesiam theologicis niti institutis.*

(2) *Tunsione tritis*, polies par le frottement. Ce mot se trouve dans le *Polycraticus* (lib. VIII, c. 24), où il signifie, à ce qu'il semble, *ébranlement, agitation, affliction :* « Primus liber *Æneidos*, sub imagine naufragii, manifestas infantiæ, quæ suis procellis agitatur, exponit tunsiones. » — Ici, la description de la ville céleste a tellement ému le copiste que ce n'est pas, comme partout ailleurs, par de simples lignes, mais par des rangées de perles, qu'il a uni au corps de la strophe les syllabes finales des quatre vers. En marge : *Qualis sit Ecclesia.*

127. — Angulari lapidi (1) nititur struct . .
Cujus est mirabilis novaque fig . .
Quadra volubilitas (2), volvens quadrat
Qualem nec invenit ars, neque scit nat } ura

128. — Sola talem gratia fecit et pot . .
Ejus cujus bonitas par est et maj
Cujus posse nulla vis frangit nec eg
Velle non obnubitat animi temp . } estas

129. — Justus, pius, fortis est urbis hujus r
Singulorum meriti providus insp .
Civium fidelium pater et prov . .
Et adversus impetus hostium prot } ector

130. — Sunt in ea principes viri glori
Generose sobolis patres gener .
Rerum spiritalium (3) locupletes
Inter illos mei pars fiat erumpn } osi

131. — Omnis hujus urbis est populus el
De diversis gentibus undique (4) coll
Moribus eximius, vita simplex, r
Omnis sapientie gratia perf . . . . } ectus

132. — Labitur per medium civitatis r . . .
Nullo quidem strepitu, sed effectu v
Omnis efficaciter morbi sanat . . .
Et ipsius etiam mortis expuls . . } ivus

(1) Allusion à saint Pierre : « Tu es pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église. » *Évangile selon saint Matthieu*, c. XVI, v. 18.

(2) Est-ce des quatre évangélistes que notre poète veut ici parler ? Il n'y a rien en marge qui nous puisse aider à le bien comprendre.

(3) Je lis ici *spiritalium*, comme l'a très-bien écrit le ms. 420. Le copiste avait d'abord écrit : *spiritualium ;* en corrigeant sa première transcription, il a par mégarde écrit *specialium ;* c'est du moins ce que M. Léopold Delisle m'affirme, et il ne peut se tromper. — *Locupletes osi* n'a pas de sens. Faut-il lire *locupletes pl osi*, riches applaudis, ou *pr osi*, riches qui ont gagné honorablement leurs richesses ; *prosus* et *prorsus*, qui va en ligne droite ? J'aimerais mieux : *Sunt locuplet osi*. Le ms. est gratté ici, comme en beaucoup d'autres endroits, où le copiste a éprouvé quelqu'embarras pour sa transcription.

(4) En marge : *Quod gratia divina communis est omnibus.* « D'où lui viennent de tous côtés, Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ? » Racine, *Athalie*, act. III, sc. 8.

133. — Quod si forte quemlibet hic contingat m
Prevalente nimium morbo forti . . . .
Hujus medicaminis usu longi . . . . .
Reviviscit iterum (1) vite meli . . . .
} ori

134. — Nullus prorsus mortuus (2) hic durare v
Quia si quis animam moriens ex .
Aut hac ope spiritu revocato c . .
Aut cadaver longius factum corvos
} alet

135. — Ripas hujus fluminis equa sors dig
In hanc enim veterum populus sec
Pars adversa populo juniori c . .
Mediusque fluminis cursus (3) interc
} essit

136. — Qui cum, sicut diximus, sit (4) quadripert
Veteres hystoria plus informat r . . .
Et ob hoc ad alterum magis vergit l .
Nobis est vicinior modus tripert . . .
} itus

137. — Hinc et inde civitas una solet qu
Una lingua, populus unus est et
Uni regi militant per eandem f .
Sed diversis ritibus dissident jam pr
} idem

138. — Hinc videres veteres cerimoni .
Ritus, Scenophegie (5), Neomeni
Templis occumbentium cedes hosti
Sanguine crepidines sordidas ar
} arum

139. — Strident in craticulis bovis intest
Olent in altaribus viscera capr
Et dum pinguis ignibus liquefit arv
Nidor implet area velut in pop
} ina

(1) En marge : *Quod per custodiam Dei mandatorum peccatores fiunt justi.*

(2) En marge : *Quod nullus in mortali peccato membrum est Ecclesie.*

(3) En marge : *Divisos esse ritus veteris et novi testamenti, sed non adversos.*

(4) En marge : *Nota historiam ad vetus testamentum, religionis tres modos ad novum magis pertinere testamentum.* Voy. plus haut strophe 120, note 2.

(5) *Scenopegia, iorum*, de σκηνοπηγέω, dresser des tentes, fête des tabernacles chez les Hébreux. Voyez le *Deutéronome*, ch. XVI, et l'*Exode*, ch. XXV et suiv. — Pour les *Néoménies*, premier jour de la lune ou du mois, voyez le *Lévitique*, ch. XXIII, vers. 7, 24, 35, 40 ; les *Nombres*, ch. XXVIII, vers. 11, etc., etc. Cf., pour les Νουμηνία des Grecs, Meursius, *Græcia feriata*, lib. V.

140.—Fert sacerdos carnifex arma pro flag
Et securi pecudem ferit aut cult . .
Victimas eviscerat velud (1) in mac } ello
Amputat preputium partui ten . .

141.—Sed quis plus et alii ritus adhuc m
Hujus partis populo quondam sunt ind
Ut exterioribus usibus exc . . . . . } ulti
Discerent misterii latebras occ . . .

142.—Et hec quidem portio civibus repl
Multis, et potentia magnatorum fr
Patriarcha, judex, rex, hic est et proph } eta
Sed absente domino non videtur l

143.—Partis hujus (2) Moyses presidet a fr . . .
Quinque tenens hydrias (3) quas in summo m } onte
Adimplevit fluminis ex ipsius f . . . . .
Omni potum tribuens accedenti sp . . . .

144.—Juxta sedet Josue judices que c
In eodem populo potestate f . .
Assunt et judicibus e vicino j } uncti
Non in toto, sed in hac parte reges

145.—Sedent eminentius inter optim
Duo reges incliti principum prim
Alter pater, filius alter, ambo v } ates
Ornant celsis moribus suas dignit

146.—Hii David et Salomon, quorum prior (4) D
Unum vas de flumine nobis propin .
Quo non unum dulcius quisquam ministr } avit
Universos homines inde recre . . . . .

(1) Le *t* et le *d* s'échangent fréquemment dans les mss. ; le mot *velut* en particulier est très-souvent ainsi orthographié ; c'est à la prononciation allemande que sans doute est due la substitution du *d* au *t*, qui ne se distinguent en rien dans une bouche et pour une oreille germaniques.

(2) En marge : *Qui sint auctores librorum veteris testamenti.*

(3) *Hydria*, ὕδρία, aiguière, cruche.—*Quinque hydrias*, le *Pentateuque;* en marge : *Quinque libri Moysi.*

(4) *Davit* est, je pense, pour *David*, par la raison que j'en ai indiquée ci-dessus, strophe 140, note 1. La licence n'en paraît pas moins un peu forte. Ajoutons, comme circonstance atténuante, que le *d* final de *David* ne se faisait sentir dans la prononciation que devant une voyelle, et alors il figurait nécessairement à la fin du mot ; ainsi, dans le *Bestiaire* de Philippe de Thaun, v. 1414 (édit. Th. Wright), l'auteur écrira « e David e Samsun » ; ailleurs, aux vers 252 et 546, ce sera *Davi*, le mot suivant commençant par une consonne.

147.— Bibunt hoc et ebibunt, nec evacu
Ebibens et rebibens non fit inde s
Repetendo decies nunquam fatig
Repeticionibus semper renov . . } atur

148.— Ipsam sapientiam vasculis in (1) tr .
Fert honustus Salomon, haustis plene qu
Omnis queat refici populus et tr . . .
Cum sint plenus anime potus atque c . } ibus

149.— Ceteri qui judices inter hos fu . . . .
Sive reges vascula singuli non f . . .
Simul unum judices (2) omnes implev
Unum reges (3), pocula dantes his qui qu } erunt

150.— His permixti resident summi sacerd
Aaron et filii sui vel nep . . . . .
Hic prophetas etiam numerare p .
Poculorum bajulos que libenter (4) p } otes

151.— Quatuor pre ceteris pollent : Ysa
Daniel, Ezechiel atque Jerem .
Alii duodecim (5) quorum prophet
Credidit Ecclesia veritatis v . . . } ias

152.— Ad temptandum sanctus (6) Job Satane rel
Fert amarum poculum graviter affl . .
Sed dum gaudens excipit ferientis . .
Adjuvante Domino permanet inv . . . } ictus

153.— Esdras scriba sapiens replet univ
Singulorum vascula funditus ev
Omnia resarciens scriptaque perv
Hominum nequitia fuerant (7) disp } ersa

(1) En marge : *Parabole, Ecclesiastes, Cantica Canticorum :* c'est-à-dire les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques.

(2) En marge : *Liber judicum.*

(3) En marge : *Liber regum.*

(4) *Que libenter potes ;* que tu boirais avec plaisir.

(5) En marge : *Quatuor principales prophete. Duodecim minores.*

(6) C'est aussi la qualification que lui donne Jean de Salisbury (*Polycraticus*, lib. II, c. 22) : *Apud sanctum Job.* Les Pères de l'Église disent plus ordinairement *beatus Job.* Le Commentaire de saint Grégoire est intitulé : *Libri moralium sive expositio in librum beati Job.* Job est livré à Satan pour être tenté, *ad temptandum.* Voyez le livre qui porte son nom, c. 1, et pour ce qui suit, tout le reste.

(7) En marge : *Liber Esdre. Hesdras qui veterem bibliothecam destructam reparavit.*

154.— Citra flumen penitus non est consuet
Cruentate victime, nec cruore cr . . .
Delectantur; regnat hic sola pulchrit udo
Nam presentem Dominum decet (1) sanctit

155.— Sanctus, mundus, innocens, et immacul
Sacerdotum cuneus stipat are l . . .
Panem vivum consecrans qui de celo d atus
Ordine Melchisedech (2), talis Deo gr

156.— Ara cordis hostiis placant Deum n
Capram cedunt vitio trucidato qu
Servant innocentiam, vere munus ovis
Opus forte peragunt holocaustum (3) b

157.— Amans ipse Dominus celibatum t
Aulam sibi statuit inter hos reg
Exibet presentiam suam (4) corpor alem
Se communem faciens cunctis et sod

158.— Nati mater, filia patris, stat reg
Juncta regis dextere, meritis vic
Singulari facie, specie div . . . ina
Delicato corpore, mente columb

159.— Rex vallatus militum multa legi .
Pro se decertantibus adest in ag .
At reginam virgines (5) ambiunt cor one
Collaudantes Dominam nova canti

160.— Quidam (6) magis alveo fluminis acc
Et se totos studiis veritatis d . .
Nichil mundialium sibi dulce er . edunt
Contemplantis aciem rerum turbe (7) l

(1) En marge: *De novo testamento et consuetudine ecclesiastica.*

(2) En marge: *De sacrificio altaris.* — « Tu es sacerdos æternum secundum ordinem Melchisedech. » *Psalm.* cix, vers. 4.

(3) En marge: *De spirituali hostia cordis. Nota veteres cerimonias spiritualiter adhuc observari.*

(4) En marge: *De corporali presentia Domini.*

(5) Peut-être faudrait-il lire ici *virginum.* — *Des couronnes vierges*, pour *des couronnes de vierges*, peut encore se dire. Le ms. 420 écrit: « At reginam virgines ambitu coronæ, » ce qui ne fait aucun sens.

(6) En marge: *De auctoribus librorum novi testamenti.*

(7) « La multitude des choses mondaines émousse le regard de celui qui contemple les choses d'en haut. »

161. — In his primi quatuor sunt evangel
Tibi testimonium perhibentes, Cr
Vasa ferunt fluvius que fecundat
Unde tui sepius bibunt agon . . } iste

162. — Hinc Matheus perhibet ortum Christi pr
Et a Marcho plurima sacramenta sc .
Sursum Luca previo de terrenis . . .
It Johannes usquequo prosequi nequ } imus

163. — Hic unius vasculi prestita mens
Adicit et aliud (1) non minore c
Cui revelat plurima Spiritus obsc
Sive jam preterita, sive post fut } ura

164. — Adjuvat et tercium (2) plene vos inf
Cujus potus dulcis est latices joc
Petri, Jude, Jacobi sanctitate m
Sed istius amplius studio prof . . } undi

165. — Ipse Lucas etiam duo vasa (3) g . .
Tueque, Theophile, sanctitati pr . .
Actus apostolicos mundo manif . . . .
Paulum Christo sociat quem Saulus (4) inf } estat

166. — Sed[et] Paulus (5) pocula portat vase pl
Cuilibet obstantia morbo vel ven . .
Pandit nunc eloquio mistica ser . .
Nunc refrenat vicia morum verbi fr } eno

167. — Quidam viri strenui (6), viri vener
Fluminis per medium structo ponte gr
Viam transeuntibus sategere p . . .
Unde mos pontifices (7) illos appell } andi

(1) En marge : *Apocalipsis.*

(2) En marge : *Canonice Epistole.* — Ces Épîtres sont au nombre de trois. — Il y en a aussi trois de saint Pierre, une de saint Jude et une de saint Jacques.

(3) En marge : *Evangelium Luce et Actus Apostolorum.* — Les Actes des Apôtres, attribués ici à saint Luc, sont adressés à Théophile. Voy. ch. 1, vers. 1.

(4) On sait que sous le nom de Saül, saint Paul commença par *persécuter à outrance l'Église de Dieu.* Voyez son *Épître aux Galates*, ch. I, vers. 13, et les *Actes des Apôtres*, ch. VII, VIII et IX.

(5) En marge : *Epistole Pauli.* J'ai ajouté *et* pour la mesure. Je ne crois pas que le poète ait, dans cette strophe, fait de *Paulus* un trisyllabe, après n'en avoir fait qu'un disyllabe dans la strophe qui précède.

(6) En marge : *De doctoribus et expositoribus sacre scripture.*

(7) « Hospitalarii pontifices nuncupantur interdum *fratres pontis*, quod ex Instituto suo pontes construerent. » Ducange, v° PONTIFEX. Voyez mes *Leçons de philosophie sociale*, 1re leçon, p. 7.

168. — Singuli contiguas illic habent . .
Et pro suis meritis suas quisque s
Applicat se populus ad eorum p
Partis utriuslibet unum ritum cr } edes

169. — Per hos sibi convenit olim gens inf
Per hos est profunditas fluminis em
Et ex aquis nubila tenebrarum d
Horum nobis expulit labor et imp } ensa

170. — Sunt permulti siquidem pontis extruct
Quorum computatio vix enarrat . .
Inveniret, exigens moras longi . .
Paucos memorabimus excellenti . . } ores

171. — Occupat Gregorius (1) caput pontis
Scilicet qua propior Job videtur (2) s
Qui (3) cum ripe veterum soleas ascr
Vas illius sepius hic contingit b . } ibi

172. — Tollit si de manibus ejus et incl . .
Rorem sanctus pontifex nobis dat in
Cumque sit permodicum vas adhuc obstr
Miro modo maximum mare fit eff . . } usum

173. — Est et hic Ambrosii sedes in subl
Viri venerabilis presulisque pr
Moribus, eloquio, sensibus op
Ab hoc fundi fluminis explorantur } imi

174. — Sedet et Jeronimus cathedra lev
Monachorum (4) series stipat ejus l
Et si non officio pontifex voc .
Dignitate particeps est pontific . } atus

(1) En marge : *Gregorius magnus* ; Grégoire I^er, dit le Grand, élu pape en 590, appartenait à une famille patricienne.

(2) *Sibi* pour *illi* ; substitution perpétuelle au moyen-âge.

(3) *Qui*. Au-dessus de ce pronom, en interligne, *S. Job*. C'est *quem* que la syntaxe exigerait : « Quum soleas illum ripæ veterum (il appartient à l'Ancien-Testament) ascribere » ; on fait cependant un fréquent usage de ses pensées sur la rive où se tiennent les partisans du Nouveau-Testament, les chrétiens. C'est surtout à saint Grégoire qu'il devait cette popularité ; il n'y avait pas de livre plus répandu au moyen-âge que le *Libri moralium sive Expositio in librum beati Job*. Cette Exposition en 31 livres occupe dans le 1^er volume des *Œuvres* du saint pontife (Paris, 1705, 4 vol. in-folio), 1,168 colonnes. C'est bien là le *Maximum mare* que devient, sous le souffle du moraliste, cette rosée que le texte qu'il commente renfermait dans un *vas modicum* (st. 172).

(4) Saint Jérôme, né vers l'an 331 à Stridon, sur les confins de la Pannonie et de la Dalmatie, fut pendant quelque temps le secrétaire du pape Damase. Il expliqua publiquement à Rome les saintes

175. — Iste licet animum pluribus int . . .
Uni se pre ceteris amplius imp . .
Versat vas in aliud (1), mox et appreh
Ad hec et Eustochium Paulamque succ } endit

176. — Presidet in medio pontis August
Vir non solo nomine, sed et re div
Nil in hoc scientie, nil virtutis m } inus
Exploratos fluminis omnes habet s

177. — Hic innumerabiles (2) sapidi liqu .
Plenas habet hydrias varii sap . .
Unde non a proximis adventantes (3) h } oris
Soli bibant, mittit his qui sunt longe f

178. — Hinc (4) effundit rudibus eruditi
Hinc ignaris penitus dat instructi
Hinc infirmis animis consolati .
Hinc proficientibus exhortati . . } onem

Écritures ; au nombre de ses disciples on comptait des dames entre lesquelles la vierge Eustochium et sainte Paule, chez laquelle il habitait. Une foule d'ordres religieux s'établirent assez tard en Lombardie, en Espagne, à Pise, à Fiesole, sous le nom d'Hiéronymites, qu'ils prirent parce que leurs constitutions étaient surtout empruntées à ses écrits. Voyez Heliot, *Histoire des Ordres monastiques, religieux et militaires*, t. III et IV.

(1) En marge : *De translatione sacre scripture per Jheronimum ;* c'est l'œuvre à laquelle il travaille avant tout.

(2) L'édition que les Bénédictins ont donnée de ses Œuvres (Paris, 1689-1700) comprend onze volumes in-folio, auxquels on en a ajouté (le P. Jésuite Jean Garnier) un douzième en 1700, et en 1842 (D.-A.-B. Caillau) un treizième.

(3) *Horis*, lis. *oris*.

(4) Les strophes suivantes, de 178 à 188 inclusivement, font allusion aux différents ouvrages de saint Augustin et à leur contenu. On pourrait croire que le poète a en vue, dans la strophe 178, v. 1, le traité *De catechizandis rudibus*, t. VI, c. 263 ; v. 2, le livre *De magistro*, t. I^er^, c. 541 ; v. 3, les *Epistolæ consolatoriæ*, t. II, *Epist.* 111, 244, 263 ; v. 4, parmi les *Epistolæ morales*, t. II, les *Epist.* 26, 32, 112, 127, 189, 220, 243 ; — dans la strophe 179, v. 1 et 2, les *Opuscula exegetica*, t. III ; v. 3 et 4, le livre *De beata vita*, t. I, c. 297 ; — dans la strophe 180, v. 1 et 2, les *Opera polemica adversus Judæos, Manichæos, Priscillianistas et Arianos*, t. VIII ; les *Opera polemica contra Donatistas*, t. IX ; les *Opera polemica contra Pelagianos*, t. X ; et v. 3, le *De dono perseverantiæ ad Prosperum et Hilarium*, t. X, c. 821 ; — dans la strophe 181, les *Confessiones*, t. I, c. 69 ; — dans la strophe 182, le *Sermo* 86 *De verbis Matth.* 19. *Vade, vende omnia quæ habes et da pauperibus*, t. V, part. I, c. 456 ; — dans la strophe 183, v. 1 et 2, le *De continentia*, t. VI, c. 297 ; et v. 3 et 4, le *De bono conjugali*, ibid., c. 297 ; — dans la strophe 187, v. 2, *Regula ad servos Dei*, t. I, c. 789, et dans l'*Appendice, Regulæ clericis traditæ fragmentum*, c. 39, et *Regula secunda*, c. 41 ; — dans les strophes 187, v. 3, et 188, v. 2, le *De opere monachorum*, t. VI, c. 475. — A la strophe 178, le poëte ou plutôt le copiste a omis le *m* final des quatre mots qui la terminent ; cette lettre, à cette place, se prononçait à peine, comme on sait ; nous avons dû la rétablir.

179.— Hinc respondet quodlibet ad interrog
Et absolvit quidquid est questionis (1) n
Hinc perfectis animum meritis be
Intima dulcedine reddit sapor . . . } atum

180.— Hinc rebelles increpat, revocat avers
Scismate vel heresi sublevat evers
Solidat instabiles noviter convers } os
Ambulare cautius facit univers . .

181.— Hic exemplo vivere, scire verbo d
Neque quibus proficit lingua, vita n
Satagit ut ipse dux omnes post se v } ocet
Et in via comites et in vita l . .

182.— Ad hunc turba populi confluit et cl
Quisque suum cupiens ordinem doc
Discit hic communia singula cens } eri
Discit ille propria juste possid . .

183.— Discit quisquis ordinis sacri cupit
Continere, deinceps fieri, nec . .
Discit uti laicus copula conc . . } esse
Conjugis et femine bene vir pre

184.— Hec est strata publica Dei mandat
Hec communis omnium via salvand
Sed predicta strictior est consili } orum
Semita conveniens vite perfect .

185.— Quidam stratam publicam pergere cont
Adherere metuunt semitam perg . . } enti
Et ad cujus ambulant viam docum
Ad exempla nequeunt ambulare l .

186.— At exemplis alii grandibus acc
Semitam preambuli pergunt inoff
Nec excedunt regulam tramitis ost } ensi
Patris ad vestigia filii susp . .

187.— Hii sunt quos canonicos vocant regul
Docti sacre regule vias salut . . .
Vita, votis, habitu, victu, gestu p } ares
Omnia communia, nulli propri (2).

(1) M. Léopold Delisle a lu ici comme moi *questionis;* je traduirais donc ainsi ce vers: « Il résout toutes les questions qui s'élèvent. »

(2) Les deux syllabes *ares* qui terminent les quatre vers de cette stance doivent être ainsi séparées *a res* (*propria res*) pour le quatrième.

188. — Et nunc ad officium vacant cleric
Nunc ad exercitium pergunt (1) manu
Nunc ad patris pocula recurrentes qu
Cuique placet, aliquid bibunt spirit — ale

189. — In hunc locum Spiritus qui me circumd
Velut electissimum denique perd .
In hoc michi gratia plenius ill . .
Et de vena pocula meliore (2) fl . . . — uxit

190. — Hujus elegantia , fateor, mag .
Assessorum probitas, habiles min
Quorum nichil pretulit species sin
Sui me devinciunt laqueo cap . — istri

191. — Ipsa rerum facie cogor assid . .
Et magistri pedibus pronus adher
Ore cujus talia michi sonu . .
Que me mihi raperent, imo reddid — ere

192. — Raptus enim primitus et alien.
Et quos circum veneram rivis debri
Reddor michi, temeto novo recre
Et antiquus incipit reparari st . — atus

193. — Influuntur ethice primi michi p
Eliduntur animo pueriles m . .
Sed et foris habitu corporeque l
Alteror (3) mirabili novitate t . — otus

194. — Lingua dudum perstrepens et irrequi
Hujus efficacia potus fit qui . . .
Roboratur anima viribus eff . . .
Vagum corpus hactenus figitur ut m — eta

(1) Sur les travaux manuels des moines, voyez ma *Biographie de saint Anselme*, 2e partie, III, et les notes 37et 38 qui complètent le texte.

(2) *Fluxit* est pris ici activement : *faire couler ;* on trouve ce verbe employé avec cette valeur chez quelques écrivains, peu autorisés d'ailleurs, tels qu'Arnobe, Columelle, Fortunat. — Dans la lettre II de la correspondance publiée par D. Martène (*Thesaurus novus Anecdotorum*, t. I, col. 495, C.), je remarque ce même verbe avec la même signification active : « Suscepimus et legimus litteras vestras, quæ pro verbis *lacrymas fluebant.* »

(3) *Alteror, Alterare, rendre autre ;* au passif, *devenir autre, être transformé.* Je trouve ce verbe avec ce sens dans deux pièces publiées par M. Éd. Du Méril (*Poésies populaires latines antérieures au XIIe siècle*, p. 419 et 425).

195. — His devote bibitis et suffici . .
Quamvis digna rebibi sint indesin
Estuat ad alia mentis mee v (1)
Et admissus bibere cepi rever } enter

196. — Tuno divini nectaris pregustavi ve . .
Sed gustata maximam sitis auxit pe .
Quoniam, me miserum! non hic bibo ple } nam
Ultimam saturitas ejus manet ce . . .

197. — Unus hic pre ceteris haustus est div
Usu quidem notior, intellectu m . .
Quem nec totus caperet mentis mee s } inus
Scilicet quod unus est Deus atque (2) tr

198. — Hunc infusum patulo gutturis hy
Transglutire maximo studui con
Sed hoc nullo ratio quivit appar } atu
Donec fides affluit suo famul . .

199. — Item sapientiam patris esse n . .
Quod ignorat ratio (3) fides fecit r
Nichil tamen generans scit pergener } atum
Ne sic esse per eum falso sit ill

(1) *Le ventre de ma pensée, de mon esprit*, est une expression bien osée et d'un goût plus que douteux.

(2) En marge: *Nota fide potius quam ratione deprehendi Deum esse trinum et unum.* Plus d'un docteur du moyen-âge a pensé autrement, Abélard entr'autres: Voyez son *Epitome theologiæ christianæ*, édit. Fred. Henr. Rheinwald; Berlin, 1835, p. 35. Le chapitre, où cette assertion, à savoir que nous pouvons acquérir par la raison seule la notion d'un Dieu triple et un, est intitulé: *Qualiter philosophi unum ac trinum esse Deum cognoverunt.*

(3) En marge: *Nota difficilem in theologia transitum scilicet quod cum idem sit Deo sapere quod esse, idem diligere quod esse, ideo negatur sapere Filio, ne dicatur esse Filio, nec ideo tamen negatur diligere Spiritum, ne cogatur dici esse Spiritum, cum utrumque pari ratione videatur affirmandum vel negandum.* — Sur cette question théologique, voyez saint Anselme, *De processione Spiritus*, et Abélard, *Epitome theologiæ christianæ*, c. 17 — Cette distinction de la raison et de la foi est bien constatée encore un peu plus loin, au folio 18 verso de notre ms., à propos du mystère de l'Eucharistie ;

Sacrum panem frangimus vera fractione.
Quid hic rursus ordinem naturalem qu
Credere simpliciter talia ten. . . . . } eris.
Anxie discutere noli que doc. . . . . }
Crede pie potius et edoctus. . . . . }

200. — At e contra spiritus amor est amb
Hoc uterque diligit alterum du . .
Attamen per spiritum neuter est e
Quamvis est essentia quod est amor h } orum

201. — His difficultalibus aliisque fr . .
Cogitare modulum meum sum co
Et ad mediocria studia red . .
Ne divinus bestiam lapidaret t . } actus

202. — Ad humana potius interim me v
Ubi posset aliquid apprehendi c
Quamvis et hic sepius errent inexp
Si non sibi caveant studio soll } erti

203. — Hic humane didici constituti . . . .
Modum, lapsum, gratiam restaurati
Quibus homo factus est ad fruendum b
Uti quibus interim posset Dei d . . } onis

204. — Sed ob culpam perditis bonis Parad
Invidentis fraudibus hostis et inv .
Semper exul patria caruisset, n .
Misereri Deitas vellet sic el . . . } isi

205. — Hujus ego gratie modum mox ut n
Multa mecum disputans totum me comm
Stupefactus operis qualitate n . . . . .
Pastor neci devovet se misertus . . . } ovi

206. — Quam dum non admitteret in se forma D
Res stupenda ! fit homo (1), par in pena m
Obicit periculis innocentem r . . . . .
Perdite restituit desperatum sp . . . . } ei

207. — Quis audivit amplius simile quid
Perit factor pereat ne factoris f
Perit et imperium perditoris fr .
Perditori perditum pereunti n . } actum

208. — Voluit hoc Deitas in humanit .
Potuit humanitas hoc in Deit . .
Nec decebat aliter vel in volunt
Dei, vel in hominis esse potest } ate

(1) En marge : *Cur Deus homo.* Voyez, dans ma *Biographie de saint Anselme*, sur le livre qui porte ce titre, 2e partie, F., 4°, et les notes 116 et 117 y relatives.

209. — Multa (2) de hoc homine Dei sive D
Imbibens recondidi pectore sub m
Que ne male lateant si qua via qu } eo
Crediturus omnibus editurus . .

P.-S. Nous avons annoncé, dans notre Introduction, que nous donnerions, en terminant, l'épitaphe de Godefroi, qui se lit sur le folio I, r°, de notre manuscrit; la voici très-exactement reproduite :

GLEBA SOPORATI JACET HIC ANIME GODEFRIDI
ORDINE QUI PROPRIO RESTITUETUR EI
DONARI REQUIEM, PIE LECTOR CARMINIS HUJUS,
EJECTE ROGITA DUM CINERATUR EA
FORTIUS HOC ORA QUO POSTQUAM VENERIT HORA
RESTITUENDORUM GLORIFICETUR EA
INTER EOS QUORUM SUNT CORPORA GLORIFICANDA
DIC ORANS : CARO SIT GLORIFICATA TUA
UTRAQUE FELICI SIC SIC INSINT SINE NEXU
SICUT PRINCIPIIS HIS GODEFRIDUS INEST.
A M E N.

Nous la traduirions ainsi : *Ci git le corps qui était attaché à l'âme de Godefroi endormi, et qui lui sera rendu à son heure. Lecteur pieux de ce poème, prie Dieu que cette âme expulsée de ce corps vive en paix tant que ce corps ne sera que cendre. Que ta prière demande surtout pour ce corps qu'il soit glorifié, lorsque sera venue l'heure où les âmes reprendront possession de leurs enveloppes matérielles. Dis en priant : Que parmi ceux dont les corps seront glorifiés, ta chair aussi soit glorifiée ! Que ton âme et ta chair soient enchaînées par un heureux lien, comme le nom de Godefroi est attaché à ces vers par les lettres qui les commencent !*

(1) Une de ces réflexions était sans doute celle qui au folio 25 verso, dans la seconde partie du poème, dont le mètre n'est plus celui de la première, est ainsi formulée :

Nec tantum caput est a quo, sed terminus in quem
Omnia concurrunt, Alpha vocatur et ω.

Dans le commentaire qui accompagne cette épitaphe je remarque les passages suivants : « Hoc epigrammate admonetur lector hujus libri non superficie tenus aut negligenter hunc librum legere, sed adjungere velut anima [m] corpori spiritum littere et gloriosus erit tum (l. tam) lector quam autor. » A cette observation générale sont jointes quelques réflexions particulières dont je transcris celles qui me paraissent offrir un certain intérêt. — La glèbe, le corps et l'âme de l'auteur signifient la lettre et l'esprit du livre : « Gleba et anima Godefridi, littera et spiritus hujus libri. » — « Nomen Godefridi, sicut apparet, principiis horum versuum inest inseparabiliter, ita scilicet ut si subtrahas nomen, ipsos versus destruas. »

BENOIT DE SAINTE-MORE

ET

LE ROMAN DE TROIE,

OU

LES MÉTAMORPHOSES D'HOMÈRE ET DE L'ÉPOPÉE GRÉCO-LATINE AU MOYEN-AGE,

PAR M. A. JOLY,

Membre de la Société.

I.

L'ÉPOPÉE GRÉCO-LATINE AU MOYEN-AGE. — DE L'INTÉRÊT PARTICULIER QU'OFFRE L'ÉTUDE DE BENOIT DE SAINTE-MORE.

On s'est de notre temps beaucoup occupé de nos grands poèmes français du moyen-âge. Il est pourtant toute une classe de ces compositions qui a été moins favorablement traitée. On sait, et c'est un des lieux communs élémentaires de cette histoire, qu'il y a eu au XII[e] et au XIII[e] siècle comme trois grands courants d'imagination très-distincts et très-nettement indiqués par le moyen-âge lui-même dans deux vers bien souvent cités :

> Ne sont que trois materes à nul homme entendant
> De France, de Bretagne et de Rome la Grant.

Les poèmes de France et de Bretagne, c'est-à-dire les chansons de geste et les romans de la Table-Ronde, ont été l'objet de nombreuses publications de tout genre. Les chansons de geste surtout, qui touchent à la question des origines de notre poésie, ont inspiré une patriotique

ferveur (1). Les études sérieuses et profondes, les publications de textes se sont multipliées. La troisième série d'œuvres, celles qui s'inspirent de l'histoire de Rome, c'est-à-dire de l'antiquité tout entière, vue à travers la langue de Rome, ont été moins heureuses. La plupart reposent encore dans la paix des manuscrits (2).

Toute cette catégorie d'œuvres représente cependant un des côtés importants du développement intellectuel du moyen-âge. Les sujets antiques y ont été souvent traités, soit sous la forme de lais, soit sous la forme de grands poèmes, et paraissent y avoir été aussi populaires que les chansons de geste et les romans de la Table-Ronde. L'auteur de *Flamenca*, énumérant les sujets des chansons des quinze cents jongleurs qu'il convoque aux noces de son héroïne, confond sans cesse ceux qui sont puisés aux trois sources que nous avons indiquées. Nous trouvons là réunis pêle-mêle les souvenirs de la Table-Ronde, de la chanson de geste, et les sujets empruntés à l'antiquité, dont il donne une liste assez longue.

« L'un, dit-il, chante de Priamus et l'autre dit de Piramus; l'autre « de la belle Hélène, comment Pâris alla à sa recherche, puis l'emmena, « l'autre contait d'Ulixes, l'autre d'Hector et d'Achilles. L'autre contait « d'Énée et de Didon, comment elle resta pour lui dolente et désolée : « l'autre contait de Lavine, comme elle fit lancer l'écrit avec le carreau « par la *gaite* de la plus haute tour. L'un conte d'Apollonice, de Tydée « et d'Etidioclès, l'autre contait d'Apolloine comme il retint Tyr de « Sidoine. L'un conte du roi Alexandre, l'autre d'Éro et de Léandre. « L'un dit de Cadmus et de sa fuite et de Thèbes comment il la bâtit. « L'autre contait de Jason et du dragon, qui ne connaît pas le sommeil : « l'autre conte d'Hercule et de sa force, l'autre comment Phillis porta « sur soi ses mains par amour pour Démophon. L'un dit comment le

(1) Voyez, dans les *Épopées nationales* de M. Gautier, t. I, p. 612-638, la bibliographie des chansons de geste et des diverses publications qu'elles ont provoquées.

(2) De tous les poèmes qui appartiennent à cette catégorie, un seul, le *roman d'Alexandre*, a été imprimé en entier, en Allemagne, par M. Michelant; en France, par Le Court de La Villethassetz et Eugène Talbot. Paris, Durand, 1861. Un second, le *Roman d'Eneas*, a été publié par extraits dans ses parties les plus intéressantes. (V. *Essai sur li Romans d'Eneas*, A. Pey. Paris, Didot, 1856.) Il convient de signaler encore les longs extraits du *Roman de Troie* (presque un tiers du poème) donnés par M. Frommann, sous ce titre: *Herbort von Fritzlar und Benoît de Sainte-More*. Stuttgard 1857, in-8°. Il est seulement à regretter que M. Frommann ait eu sous les yeux un texte détestable. V. plus loin: *Des Manuscrits de Benoît de Sainte-More*.

« beau Narcisse se noie dans la fontaine où il se mire. L'un dit de « Pluto comme il déroba à Orphée sa belle épouse,... l'un conte de « Jules César comme il passe tout seul la mer et n'y implore pas notre « Seigneur, car il ne connaît pas la peur,... l'autre comme Dédale sut « bien voler, et d'Icare comme il se noya par sa légèreté (1). »

On pourrait supposer que l'auteur ici tire de sa seule imagination et des souvenirs de ses lectures les inventions qu'il prête à ses jongleurs; mais en réalité ce sont autant d'allusions à des poèmes du temps qui nous ont été conservés. Il y a un lai de Dédale et d'Icare, un poème de Pyrame et Thisbé (2) : un lai ou plutôt plusieurs lais de Narcisse, les trouvères se sont plu à broder à l'envi sur ce thème (3) : un lai d'Orphée (4). Il en était de même de l'histoire d'Apollonius de Tyr, qui a trouvé un dernier écho dans une pièce longtemps attribuée à Shakespeare (5); d'Héro et de Léandre, etc. On aurait pu joindre à cette liste l'histoire de Pélops et de Tantale (6). Celle de Jules César, de Thèbes et de la guerre d'Étéocle et de Polynice, celle d'Énée, le siége de Troie étaient le sujet d'autant de poèmes dont nous aurons bientôt à parler.

Le Moyen-Age est un grand enfant qui, comme tous les enfants, demande sans cesse qu'on lui conte de nouvelles histoires. Ses fournisseurs habituels vont puiser à toutes les sources. Toutes sont à leurs yeux de même valeur. Livres saints, traditions bretonnes ou poèmes anciens, légendes du moyen-âge, vies des Saints, sont pour eux de vastes répertoires de récits tout préparés qu'ils n'ont plus qu'à broder. Toutes ces

(1) V. *Flamenca*, édit. P. Meyer. Paris 1865, p. 20-22, vers 613-697 passim. On retrouve des énumérations du même genre et la même confusion dans plusieurs poèmes du moyen-âge. V. aux *Notes*.

(2) Voyez Méon, *Contes et Fabliaux*, t. IV, p. 326.

(3) V. *Id.*, t. IV, p. 143.

(4) Cité par Éd. du Méril, *Floire et Blanceflor*, Introduction, p. CCIII.

(5) V. *Le Violier des Histoires romaines*, ch. CXXV.

(6) C'est ce que prouvent évidemment ces vers jusqu'ici mal expliqués du début du *Roman de Cligès*, où l'auteur nous dit qu'outre le Roman d'*Erec et Enide*, *les Commandemens d'Ovide et l'Art d'aimer*,

Et le mors de l'espaulle fist.

Ce *mors* de l'espaulle (*humeri morsus*) est évidemment un souvenir du festin offert aux Dieux de l'Olympe par Tantale qui leur servit les membres de son propre fils, et de l'épaule d'ivoire donnée à Pélops par Jupiter en échange de celle qu'avait mangée Cérès. (V. Ovid., *Métam.*, liv. VI, v. 404.)

histoires, de provenance et de caractères si divers, sont également pour eux matière à chansons.

Ainsi, l'antiquité a une grande part à réclamer dans le développement de l'imagination populaire au moyen-âge, une part plus importante que celle qu'on lui fait volontiers aujourd'hui. Autrefois on lui accordait trop : derrière tout ce qu'on ignorait on cherchait un ancien, un texte latin, une explication latine ; maintenant on ne lui accorde peut-être pas assez. Il faudrait dans la poésie épique du moyen-âge refaire la part des anciens.

M. Fauriel a retrouvé, dans une légende languedocienne du XI^e^ siècle, une imitation frappante de l'Odyssée. Minerve a été remplacée par Sainte-Foi ; mais, sous cette appellation nouvelle, le rôle reste le même. Si les noms sont partout changés, on reconnaît cependant les événements principaux : le naufrage, le retour du héros, la cicatrice révélatrice, le *lotus* qui fait oublier la patrie, etc. (1). On a remarqué que l'histoire d'Ulysse et de Polyphème se retrouvait, avec de curieuses altérations dans le Dolopathos.

Les souvenirs de l'antiquité se présentent parfois de la façon la plus inattendue. L'aventure du chien de Montargis, si longtemps et si souvent citée comme un fait de notre histoire, n'est au fond qu'un récit de Plutarque, adopté, arrangé, embelli de circonstances nouvelles par la poésie du moyen-âge (2).

Tarquin se retrouve dans le *Moniage Guillaume*. Menacé par les Sarrasins, Louis a envoyé chercher dans son désert sauvage de Gellone le fameux comte d'Orange. Celui-ci consentira à sauver la France ; mais auparavant il veut donner au roi une leçon : « Or apprenez comment « a travaillé le comte. En sa main tient un grand pal aiguisé. Il vient à « ses herbes qu'il a élevées, mais il n'y laisse ni rose ni rosier, ni « fleur de lys, ni celle d'églantiers ni de violette, tant sache bien flairer ; « mais il n'y reste ni persil ni pêcher, sauge ni rue, ni pommier ni

(1) V. Fauriel, *Hist. de la Litt. Prov.* (6^e^ leçon).

(2) C'est l'histoire du chien de Pyrrhus, que Plutarque a racontée, qu'au IV^e^ siècle après J.-C. saint Ambroise s'appropriait (v. *Hexæmeron*), en la donnant comme un fait de la veille arrivé à Antioche, qui se retrouve dans Tzetzès (*Chilias*, IV), et que le vieux trouvère, auteur de l'histoire de la reine Sibylle, a refait avec de belles additions. — V. la savante et spirituelle dissertation que M. Guessard a mise en tête de sa très-curieuse édition de *Macaire*, et où il montre comment la légende a passé de la poésie dans l'Histoire.

« poirier. Le comte a tout brisé de son pal. Et quand Guillaume à ar-
« raché tout cela et si mal appareillé son courtil, il y a planté ronces
« et boutonniers et canellon qui pue comme fumier, et grandes orties
« piquantes, mouron et drogues ce qu'il en peut trouver, laitueroles qui
« sont à arracher, les pires herbes qui puisse rassembler, etc. » (1). Le fond de l'histoire ici appartient évidemment à Tite-Live. Le moyen-âge a seulement ajouté la prolixe amplification végétale, et modifié un peu les détails.

L'histoire de Daniel a été mise à contribution dans celle de Renier. Il est fils de Maillefer et de la princesse Florentine. Pendant que son père va faire la guerre à Alger, un larron pénètre auprès de son berceau, endort sa nourrice et le vend à l'émir qui jetait des chrétiens à ses lions (2). On retrouve un souvenir analogue dans le Roman de *Floire et Blancheflor*.

On retrouve dans Foulques de Candie le Jugement de Pâris, qu'il n'a eu, du reste, qu'à emprunter à l'*Eneas* et au *Roman de Troie*.

La *Chanson des Lorrains* fait penser aux *Niebelungen*, mais elle fait aussi songer aux Atrides. *Partonopeus de Blois* s'inspire de Psyché.

On a pu signaler aussi dans quelques-uns des romans de la Table-Ronde, dans les aventures de Tristan, de Lancelot et d'Arthur, divers souvenirs de l'antiquité, de Thésée, d'Œdipe et du Sphinx, d'Hercule, etc.

L'auteur de la *Chanson d'Antioche* complète l'histoire de Cerbère. C'est Cerbère, un « manœuvre d'enfer », qui a bâti dans la cité sarrasine la tour du Donjon. « Celle fit Cerberus qui d'enfer est portier. La porte d'enfer en eut; ce fut là sa récompense. »

Parfois il faut suivre la trace de ces récits dans les livres que nous ne lisons plus guère, mais que lisait le moyen-âge, toujours en quête d'histoires nouvelles. Il est dans le *Violier des histoires romaines* tel conte dont on a cherché inutilement les origines au fond de l'Orient, il n'était pas besoin d'aller si loin. Il est emprunté à un livre auquel personne n'a songé dans ce temps un peu détaché de l'antiquité latine, aux *Déclamations* de Sénèque le rhéteur, livre qui ne paie pas de mine, qui semble n'être qu'un cahier de corrigés des Écoles de la Rome impériale, mais qui est, en réalité, la *Bibliothèque des Romans* de l'antiquité.

(1) V. *Hist. litt. de la France*, t. XXII, p. 526.
(2) V. *Ibid.*, t. XXII. p. 542.

A la fin même du moyen-âge, l'auteur du *Mystère de la Passion*, quand il voudra peindre en Judas l'idéal du traître, ne se contentera pas des traits que lui fournit la Bible, il copiera Sophocle entrevu dans le *Roman de Thèbes*. Judas, avant d'être le meurtrier d'un Dieu, a été le meurtrier de son père et le mari de sa mère. Le poète a voulu faire de lui le plus criminel des hommes et aussi faire paraître plus monstrueux son forfait contre le divin Maître, puisqu'il va se tuer pour celui-là, tandis qu'il a pu vivre chargé des deux plus horribles crimes que puisse rêver l'humanité. Mais avant tout il copie *Œdipe*, dont les tristes aventures, du reste très-populaires au moyen-âge, et traduites en stances latines (V. Ed. Du Méril, *Poésies inédites du moyen-âge*), avaient été déjà reproduites dans une légende du pape Grégoire, et dans plusieurs fabliaux. (V. *Gest. Rom.*, chap. LXXXI et *Violier des Hist. rom.*, p. 209.)

On pourrait multiplier les exemples de ce genre.

Mais, outre ces souvenirs plus ou moins vagues et confus de l'antiquité, outre ces emprunts plus ou moins directs qu'on lui a faits, il y a au moyen-âge toute une série de poèmes qui relèvent d'elle complètement. On les peut diviser en trois classes.

Les uns reproduisent directement des œuvres antiques ou que le moyen-âge croyait antiques : ils en sont la traduction autant que le moyen-âge savait et pouvait traduire. Tels sont les romans d'*Eneas*, de *Thèbes*, de *César* et de *Troie*. Leurs auteurs ont connu et rendent à leur façon Virgile, Stace, Lucain, et un auteur qui n'a rien de commun avec Homère, mais qui le remplaçait dans l'attention du moyen-âge, et dont nous aurons bientôt à parler en détail.

D'autres nous offrent des histoires antiques, mais que l'antiquité elle-même n'avait pas songé à traduire en poèmes. Les historiens seuls les avaient traités ; la poésie s'en empare au moyen-âge ; si toutefois cette distinction est ici bien de mise. Le Moyen-Age n'a pas pensé à la faire : pour lui histoire et poésie se confondent. Les trouvères croient n'être que les historiens du passé. Ainsi est née cette longue histoire, diversement infidèle, d'Alexandre, que ses nombreux auteurs n'imaginent pas, où ils n'entendent aucunement faire acte d'invention, où ils croient être seulement des historiens, où ils suivent et confondent les autorités les plus diverses, Quinte-Curce et le Pseudo-Callisthènes.

Il est enfin une troisième classe d'œuvres qui ne sont l'écho d'aucune production antique, où tous les faits et tous les développements sont sortis de l'imagination de leurs auteurs. Ils ont dû se produire seulement après les poètes de la première classe, lorsque ceux-ci avaient popularisé les noms et les souvenirs antiques. Les écrivains de cette espèce ne demandent à l'antiquité que des noms qu'ils mêlent à des événements dont ils sont seuls responsables. Tels sont les romans d'Athis et de Porphyrias, d'Ypomédon et de Protesilaüs.

Le plus considérable des poèmes de la première série, celui qui paraît avoir exercé l'influence la plus profonde et la plus durable sur l'esprit des contemporains, c'est le *Roman de Troie*. Nous le publions dans ce volume, mais auparavant il convient de faire connaissance avec son auteur, de retracer son histoire, de voir de quel mouvement des esprits il est sorti, quelle est sa physionomie particulière, comment il s'est répandu, quelle a été sa fortune, et à ce propos il conviendra de revenir sur les autres œuvres du même genre et de voir ce qu'a été au moyen-âge l'imitation de l'épopée antique.

L'Antiquité gréco-latine est médiocrement en faveur aujourd'hui. Quand on songe à en parler, on craint les redites, les faits et les noms trop fameux. Mais ici ce danger n'est qu'à moitié à redouter. Sans doute, les noms et certains événements sont bien connus. Mais on peut dire qu'ils sont tout-à-fait renouvelés par l'usage qu'en ont fait les trouvères, par la physionomie qu'ils donnent aux héros qui ont porté ces noms. En devenant anciens, ils sont restés français et français du moyen-âge.

Il y a là une étude des plus curieuses, et littérairement et moralement des plus intéressantes. Il s'agit de voir comment les auteurs ont pu être amenés à traiter ce genre de sujets et quel esprit ils y apportent, comment malgré tant de différences, tant de motifs naturels de répulsion, le moyen-âge a pu être attiré vers l'antiquité, comment il l'a comprise et ce qu'il en pouvait porter, jusqu'à quel point il se l'est assimilée, à quel état moral, à quel état d'instruction tenait l'altération qu'il lui a fait subir, si cette idée qu'il en a conçue à un certain moment a été modifiée par des études postérieures, en quoi cela a aidé ou retardé la vraie Renaissance, ce qui en cela est particulier à cette période restreinte du moyen-âge et ce qui appartient à notre race. Nous y pourrons chercher quelles

sont en général les aptitudes de l'esprit français à saisir cette même antiquité. Car sur ce point, malgré toutes les différences qui frappent au premier abord, et malgré tout le mépris que le XVII[e] siècle eût témoigné pour ces essais, s'il les avait connus, il y a un certain rapport entre la façon dont le XII[e] et le XVII[e] siècles ont compris et rendu les choses de Rome et de la Grèce. A coup sûr le dernier historiquement et géographiquement est plus exact et plus fidèle ; mais moralement il ne l'est guère davantage. La fausseté des mœurs et des caractères antiques dans le *Roman de Troie*, fait songer invinciblement aux altérations de l'antiquité dans l'*Astrée*, dans le *Cyrus* et dans la *Clélie*, dans ces œuvres tant raillées par Boileau qui nous peignent Caton galant et Brutus dameret, et même dans certaines œuvres que Boileau conseillait et qui ne provoquaient de sa part aucune critique. L'Hector du XVII[e] siècle est moins brutalement faux que celui du XII[e], mais il l'est presque autant et dans une direction d'idées analogue. Quand on a signalé cette fausseté de coloris au temps de Racine, en général on l'a fait uniquement pour la blâmer et l'on a passé outre. Il y aurait une chose plus intéressante à faire, ce serait de l'expliquer, de bien marquer les nuances et de faire bien sentir tout ce que cette erreur de traduction implique. On en peut dire autant des fautes du moyen-âge en ce point. Se borner à constater qu'il a peint des chevaliers en croyant représenter des Troyens et des Grecs, c'est s'arrêter à l'enveloppe. Les questions que nous signalions tout à l'heure sont autrement importantes que celles-là. Nous les rencontrerons toutes en étudiant le poème de Benoît de Sainte-More. Il marque une des étapes de la Renaissance.

Quand même ces questions ne s'imposeraient pas à nous dans cette étude, l'œuvre du poète pourrait encore nous attacher par elle-même. C'est à notre avis un des livres les plus singuliers qu'ait produits le moyen-âge, et qui mérite le mieux de fixer l'attention des amis des lettres et de tous ceux qui veulent connaître nos origines littéraires.

On peut observer tout d'abord que le Roman de Troie a été très-populaire au moyen-âge. Cela seul suffirait à lui mériter d'avoir une histoire. Quand un livre a passionné les imaginations, quand cet enthousiasme qu'il excitait a duré des siècles, quelle que soit sa valeur propre, cet intérêt seul qu'il a provoqué doit fixer sur lui notre attention. Il convient

de rechercher les causes de son succès. Il aide à résoudre les questions que nous nous posions tout à l'heure. Justement dédaigné quand la critique ne s'arrêtait qu'aux chefs-d'œuvres de l'esprit humain, il peut occuper une grande place quand la critique fait l'histoire de cet esprit lui-même et de ses développements. Un illustre savant, étudiant les travaux d'un alchimiste oublié, déclarait que l'histoire même de nos erreurs a son intérêt et son utilité (1). Si donc un grand succès longtemps soutenu suffit à rendre un livre intéressant, nulle œuvre du moyen-âge n'a plus de titres à nous retenir que le Roman de Troie. Il n'en est point qui ait été plus répandue. On en a la preuve dans le grand nombre des manuscrits de ce poème qui ont échappé aux outrages du temps. La Bibliothèque impériale toute seule en possède treize ; la bibliothèque de l'Arsenal en a deux, celle de l'École de médecine de Montpellier un ; on en connaît deux à Venise, un à Vienne, un à Londres, quatre à St-Pétersbourg. On en retrouverait sans doute d'autres encore sur le continent. Il a rencontré des plagiaires qui l'ont remanié et y ont inscrit leur nom. Il a été rédigé en prose à plusieurs reprises. Pendant trois siècles la France n'a cessé de se plaire à ses inventions et de les relire sous des titres différents. Quand on a cessé de goûter en lui le poète, il a formé le plus considérable apport des prétendus livres d'histoire qui charmaient le XV^e^ siècle. Il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Il est devenu une source, le point de départ des développements de Boccace et de Chaucer. Enfin, c'est à travers les inventions de Benoît que le moyen-âge a vu les fictions homériques. Il a été le créateur de tout un cycle, l'initiateur et le père de la Renaissance classique en poésie. On peut lui appliquer l'image magnifique qu'Horace appliquait à Pindare ; Benoît a été le fleuve où toute la poésie classique du moyen-âge en langue vulgaire est venue puiser.

Intéressant par son succès même, il l'est encore par son sujet et par son auteur. L'*Iliade* est une œuvre si puissante, elle tient une telle place dans la mémoire des peuples et dans les lettres, qu'elle mérite d'avoir à elle seule une histoire, et qu'un chapitre de cette histoire, qui s'appellerait l'Iliade au moyen-âge, devrait nécessairement appeler la curiosité.

(1) V. *Journal des Savants*, décembre 1867. Chevreul, *Du traité alchimique d'Artefius*.

L'œuvre de Benoît a une autre raison de la retenir. Pour des motifs que nous dirons plus tard, ce n'est pas une copie de l'*Iliade*, mais une œuvre originale, bien que l'auteur prétende n'être qu'un traducteur et qu'il se rapporte sans cesse au *Livre*. Cela a bien, il est vrai, son inconvénient. Cette perpétuelle altération d'une histoire connue cause de grandes déceptions. On est désagréablement surpris de voir Hector et Achille dans des aventures qui ne sont pas celles que l'on sait. Mais ce renversement de toutes nos habitudes trouve ici sa compensation. On s'y accoutume bientôt. C'est comme un rêve éveillé, comme un conte d'Orient où figureraient des personnages de notre connaissance. Berchoux avec son comique anathème eût été ici désarmé. Ces vieilles histoires dans la bouche du vieux conteur prennent une physionomie nouvelle, toute jeune et toute fraîche, et d'une incomparable naïveté ; c'est la grâce du monde naissant. Il semble que nous sommes transportés même par delà Homère. On croirait entendre un enfant qui essaie de redire une histoire qu'on lui a contée. Il y a les hésitations, les redites, les bégaiements de l'enfance, et cette imagination facile qui transforme toutes choses et arrange tout à sa taille.

Sans doute mieux vaudrait avoir affaire à une imitation de l'*Iliade* elle-même. On a fait et avec raison cette remarque qu'il n'y avait rien de plus homérique que les mœurs de la chanson de geste (1). Ici l'épreuve serait toute directe et d'une précision singulière. Il y aurait un piquant intérêt à voir ce que le vieux trouvère aurait gardé de l'antiquité homérique, ce qu'il en aurait modifié, jusqu'à quel point Homère, avec les habitudes si particulières de traduction du moyen-âge, serait resté homérique. Cette bonne fortune littéraire ne nous a pas été donnée. Chose curieuse, ce poème, qui retrace en partie les récits homériques, est moins homérique que la chanson de geste qui les ignore. Cependant, un poème sur la guerre de Troie et sur la mort d'Hector, qui n'est ni la traduction ni l'imitation de l'*Iliade*, et qui pendant des siècles a détrôné et remplacé l'œuvre d'Homère dans l'admiration de la France et de l'Europe tout entière, un tel livre est tout au moins une curiosité. Sans doute il est regrettable que l'auteur n'ait pas eu sous les yeux les grands

(1) V. Egger, *Études d'histoire et de critique : Sur les traductions d'Homère.* — Littré, *Histoire de la langue française.* Paris, Didier, 1863, tom. I^er^, p. 269, etc., p. 342 et suiv.

modèles ; mais il est probable qu'il n'en eût pas tiré autre chose. Il n'aurait pu reproduire ni la moralité antique ni le sentiment littéraire grec, il aurait résumé l'*Iliade*. D'ailleurs, le choix qu'il fait de propos délibéré entre Homère et Darès est toute une révélation sur l'état intellectuel et moral du temps. Il faut ajouter que le moyen-âge seul était capable d'enfanter une œuvre de ce genre et de lui assurer un si éclatant succès. Au XVII[e] siècle, les romans qui défiguraient l'antiquité en y transportant les mœurs modernes pouvaient obtenir une vogue scandaleuse, mais elle n'était pas durable. Il se trouvait bientôt de bons esprits qui avertissaient la foule et renversaient l'idole. Au moyen-âge les faux dieux prenaient possession du temple, et voyaient les adorateurs se succéder sans trouble de conscience pendant quatre siècles.

Quelque déplacé que puisse paraître cet enthousiasme, quelque courroux que puisse inspirer aux fidèles d'Homère ce succès de l'idolâtrie, il avait son utilité. On a dit que l'hypocrisie était encore un hommage à la vertu. De même ici, les altérations de l'antiquité, qui à des gens nourris du pur esprit des lettres classiques, peuvent paraître sacriléges et monstrueuses, rendaient cependant service à l'étude de l'antiquité. Elles entretenaient le respect du passé. Les hommes du moyen-âge n'étaient pas capables encore de contempler la divinité face à face et dans sa gloire; ils pratiquaient cependant la vénération et le respect. Ils apprenaient à aimer les noms antiques et les choses antiques, et lorsque la vraie antiquité se révèlerait à eux dans sa beauté sévère, ce ne serait plus une chose nouvelle ; elle ne devait provoquer ni résistance ni révolte ; ils devaient se précipiter avec joie de l'autel des fausses divinités à celui du vrai Dieu, le jour où il se manifesterait à eux. Ces falsifications de l'antiquité, loin de lui nuire, préparaient la renaissance. C'est le devoir de tout homme éclairé de dissiper les superstitions pour laisser luire la vérité ; mais, par une singulière et heureuse inconséquence, par une bienfaisante et providentielle disposition de l'intelligence humaine, à de certains moments la superstition a pu profiter à la foi et la préparer. Qui peut dire par exemple que des livres qui nous semblent et qui sont si ridicules, le *Pseudo-Callisthènes* et le *Secretum secretorum*, qui donnaient une idée si singulière d'Alexandre et de son maître, n'aient pas contribué au respect du moyen-âge pour Aristote ?

En outre, quand cette étude serait dépourvue de tout intérêt, il est bon que quelqu'un se dévoue à mettre une fois exactitude et précision en ce coin de l'histoire des origines de la Renaissance.

La connaissance de Benoît de Sainte-More répand une vive lumière sur certains points obscurs de l'histoire littéraire du moyen-âge, sur ces prétendus continuateurs d'Homère qui y ont eu un si scandaleux succès; elle montre qu'il n'est écrivain si dédaigné dont l'érudition ne puisse faire son profit. Faute d'avoir lu Benoît de Sainte-More, quelques critiques des plus considérables sont tombés dans les plus incroyables erreurs.

Schœll ne le nomme pas, il ne semble pas même le connaître, et Schœll attribue à Joseph d'Exeter l'invention de Darès, quoiqu'on retrouve dans les bibliothèques de Paris et de Florence des manuscrits de Darès du IX^e^ et du X^e^ siècles (1); et un peu plus loin, il assure que « les ouvrages de Darès et de Dictys étant tombés entre les mains d'un sicilien nommé Guido dalle Colonne, de Messine, il conçut l'idée de leur donner cette teinte romanesque, qui pouvait plaire à son siècle..... En conséquence il intercala, dans les récits des prétendus poètes de la Phrygie et de la Crète, diverses aventures dans le goût de son temps, telles que tournois, défis, etc..... Son travail ayant eu beaucoup de succès, il composa en prose latine un roman de la guerre de Troie où il inséra aussi la guerre des Sept contre Thèbes et l'expédition des Argonautes, etc. (2). Son roman, le second de ce genre qu'on ait connu, fut traduit dans toutes les langues européennes et excita un enthousiasme général, etc. » Nous verrons dans la suite de ce volume qu'il est impossible d'entasser plus de fautes en quelques lignes. Schœll semble croire que Guido a composé sur le même sujet deux livres; il n'en a jamais écrit qu'un, il n'a pas parlé de la guerre de Thèbes. Le *Roman de Troie* était connu et traduit dans toute l'Europe avant l'apparition du livre de Guido. Son roman n'était pas le second de ce genre qu'on ait connu; enfin, il n'a pas eu besoin de rêver toutes ces belles conceptions que lui prête Schœll, par la raison qu'il n'a fait que résumer platement dans un très-mauvais latin le roman de Benoît.

(1) V. Schœll, *Hist. de la litt. grecque prof.*, liv. VI, ch. LXXXVIII, t. VII, p. 4.
(2) Id., *Ibid.*, p. 5.

Avant Schœll, Heyne n'a pas connu notre auteur. Il attribue ses inventions à Lollius d'Urbain et à Guido de Colonna. Ce sont ces derniers qu'il cite quand il parle d'écrivains modernes qui ont raconté les aventures de Troïlus. C'est de là, dit-il, que Chaucer a pris son Troïlus et Cressida. Il oublie Benoît de Sainte-More et Boccace (1).

Le dernier éditeur de Dictys et de Darès, l'allemand Dederich, tombe dans la même erreur que Schœll; il parle partout de Guido de Colonna comme ayant été l'introducteur des deux faussaires auprès de l'Europe. Il prend Herbort et Hans Yair pour des disciples de l'italien. Il écrit: « Dares Phrygiuus haud paucos recentioribus præsertim seculis atque Guidone potissimum auctore invenit lectores et imitatores. » Il ignore absolument Benoît de Sainte-More, et il en est puni, faisant, nous le verrons à propos de Dictys, reposer tout un système sur une ineptie de Guido.

Lingard, dans son *Histoire d'Angleterre*, confondant toutes choses, écrit cette étonnante assertion : « Quelques croisés, vers le milieu du « XII^e^ siècle, apportèrent en Europe les aventures d'Alexandre-le-Grand « par le prétendu phrygien Darès et Dictys de Crète (2). » Jamais, on le sait, Darès ni Dictys n'ont songé à parler d'Alexandre, et les croisés n'ont point apporté leurs manuscrits en Europe puisqu'ils y étaient, comme nous le verrons bientôt, connus depuis plusieurs siècles. Je lis dans une publication récente qu'Herbort de Fritzlar a traduit la *Destruction de Troie* de Benoît de Sainte-More, et que cette traduction forme la base de l'*Énéide* de Henri de Veldeke. Il y a là la plus complète confusion. La traduction du *Roman de Troie* ne forme pas la base de l'*Énéide* de Henri de Valdeke; celle-ci est la traduction d'une œuvre française tout-à-fait distincte, l'*Eneas*.

Enfin, il y a là pour l'histoire littéraire un autre intérêt (3), celui qui

(1) V. *P. Virgilius Maro*, qualem tertio publ. Ch. G. Heyne. Paris, N. Lemaire, 1819, t. II, p. 203.

(2) V. Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. II, p. 252. Je ne parle pas des erreurs des Biographies, Dictionnaires, etc. Il y a, du reste, beaucoup d'erreurs dans Lingard sur cette partie de l'histoire littéraire. Ainsi, il place confusément Gaimar, Benoît et Philippe de Thaun (dans cet ordre), à la cour d'Alice, femme de Henri I^er^.

(3) Si les textes de Darès et de Dictys avaient par eux-mêmes un plus sérieux intérêt, le roman de Benoît pourrait nous aider à les redresser sur certains points, comme Dederich pensait à les compléter à l'aide de Colonna et de Henri de Brunswick, dans son *Retour des Grecs*; on pourrait chercher si Benoît n'a pas eu quelque manuscrit différent des nôtres.

consiste à réparer une injustice de la renommée, à tirer de l'ombre un écrivain qui y est resté enfoui, à le remettre à sa place et à reconstituer sa vie. Il est dans les lettres des destinées malheureuses, l'oubli s'empare de ceux-ci, tandis qu'à côté d'eux d'autres moins dignes y échappent. Tel a été le sort de Benoît. Wace nous apprend que Benoît de Sainte-More lui avait été préféré pour écrire l'histoire des ducs de Normandie. Et cependant, par un singulier retour de fortune, qui semblait vouloir venger le vaincu d'autrefois, Wace a été rendu à la lumière, grâce au zèle du patriotisme provincial, et Benoît de Sainte-More, celui qui avait traité les mêmes sujets en vrai poète, est resté dans l'ombre. Il y avait là comme une ironique revanche donnée par les hasards de la postérité. Si le *Roman de Troie* a eu le rôle que nous lui assignions tout à l'heure, il importe qu'on en fixe la date, qu'on en détermine bien exactement le véritable auteur, et qu'on rende à celui-ci la part de gloire qui lui est due. Et ici, il ne s'agit pas seulement de la gloire d'un homme, il y a aussi un véritable intérêt patriotique. Ce poème, qui a fait le tour de l'Europe, qui a été copié par tous les peuples, est français d'origine; au contraire, une opinion courante en fait honneur à un plagiaire italien. Le nom de Benoît n'était plus prononcé nulle part. Grâce à M. J.-V. Leclerc, justice commence à lui être rendue. A propos de Chaucer, à propos de l'imitateur grec du vieux trouvère, on a rappelé ses titres (1). Il convient de lui refaire une histoire complète, où toutes choses soient remises à leur place; il convient de lui restituer, bonne ou mauvaise, l'influence si considérable qu'il a exercée.

II.

LA VIE DE BENOIT DE SAINTE-MORE. — LES DEUX BENOIT. — LE ROMAN DE TROIE. — SA DATE. — ŒUVRES DIVERSES DE BENOIT.

Quel est l'auteur du *Roman de Troie*, à quelle date a-t-il vécu? C'est, avec la connaissance de sa nationalité, à peu près tout ce que pourra

(1) V. Sandras, *Étude sur Chaucer, considéré comme imitateur des Trouvères*. Paris, 1859. — Gidel, *Étude sur le grec moderne et les poèmes imités de nos trouvères*.

nous fournir sa biographie. Le résultat est médiocre sans doute, mais c'est beaucoup déjà pour le moyen-âge. Comme ces points ont été très-controversés, ou l'objet d'assertions vagues, contradictoires, sans preuves à l'appui, il convient de les examiner en détail.

La question serait tout d'abord résolue par un monument considérable si, comme l'a fait le marquis de Paulmy, dans une note écrite sur un manuscrit du *Roman de Troie* (1), on pouvait prendre à la lettre et sans discussion l'assertion de ce manuscrit lui-même. Il n'est pas en effet, au premier abord, de renseignement plus naïvement concluant. On lit à la fin du volume : « Explicit li Romans de Troie. Il fu fait an lan de mil et deus c et xxxvii au mois de Jugn. »

Mais tous ceux qui sont familiers avec nos vieux textes savent que ce mot de « faire » ne s'applique pas toujours au poème lui-même, mais à la copie. Nous en avons la preuve dans un autre manuscrit de notre auteur lui-même. Jean Mados, auteur du manuscrit 375 de la Bibliothèque impériale, écrit en finissant :

Cis livres fu fait et fines
en lan de lincarnation
Que Jhesus soufri passion
x
iiii et m et cc
Et wit.

Mados, dans ces vers, n'a pas prétendu réclamer la paternité du *Roman de Troie;* car partout il a reproduit le nom de Benoît, et lui-même vient de dire :

Devant vus ai dit et retrait
Qui premier ot trové et fait
Le dite rime et le matere,
Qui presié doit estre entière;
Mais cist qui c'escrit, etc.

On voit avec quel soin, ici, il distingue celui qui *a trové et fait* le livre de celui qui l'a écrit. On peut observer, du reste, que Mados lui-même

(1) V. Bibl. de l'Arsenal, fonds fr., n° 206.

nous offre un exemple de la confusion que peut entraîner ce mot de « faire », puisqu'il s'en sert tantôt pour désigner l'auteur Benoît, et tantôt le copiste Mados.

L'indication qui termine le manuscrit de l'Arsenal ne veut donc pas dire que nous avons là l'œuvre originale, elle nous apprend uniquement que le *Roman de Troie* existait déjà au mois de juin 1237. L'examen même du volume vient à l'appui de cette assertion ; et même, il nous permet d'aller plus loin dans nos conclusions. On voit en effet que l'auteur de la copie, par une altération à peine sensible de la dédicace, a détourné la pensée première du livre, et fait une œuvre pieuse d'une œuvre chevaleresque. De la puissante princesse, « riche dame d'un riche roi », à qui le poème était dédié, il a fait la Sainte-Vierge, en changeant seulement quelques mots :

Riche fille de riche roi,
De vos nasquié tote leece,
Le jor de la Nativité :
Vos fustes fille et mere Dé.

Ces vers prouvent, à mon avis, de la façon la plus péremptoire, qu'on était déjà à une certaine distance de l'apparition du poème. Ce n'est que lorsqu'un livre est déjà très-répandu, lorsqu'il est loin de ses origines, qu'on peut le traiter ainsi, en dénaturer tout-à-fait le caractère originel.

La question reste donc entière.

Quelle est la marche à suivre pour arriver à la résoudre ? Il en est une qui semble tout naturellement indiquée, si l'on n'y apporte pas de parti pris, et qui est d'accord avec toutes les habitudes et toutes les tendances de la critique en pareil cas. Heureuse, en effet, avant tout d'échapper à l'anonyme, dès qu'elle trouve, dans une de ces époques où les noms manquent, un auteur connu auquel on peut attribuer sans trop d'invraisemblance l'œuvre qui n'est pas signée, elle se hâte de le faire. C'est là une tendance pour ainsi dire instinctive, une tentation à laquelle échappe malaisément l'historien littéraire : les exemples à cet égard abondent (1). Or ici, cet auteur possible existe, il se présente de lui-

(1) Je n'en veux citer qu'un seul, emprunté à une œuvre qui se rattache étroitement au souvenir de Benoît lui-même et à sa *Chronique des ducs de Normandie*. Le savant éditeur de la *Chronique ascendante*

même. Il suffit de ne pas vouloir expressément lui tourner le dos et le méconnaître.

Il en est, en effet, deux faits qui s'offrent à nous tout d'abord. Le nom de celui qui a composé le *Roman de Troie* est connu, il est écrit à toutes les pages du livre ; il s'appelait Benoît de Sainte-More. D'un autre côté, on connaît déjà un poète de ce nom auteur d'une chronique des ducs de Normandie, sur lequel on a quelques renseignements certains. On sait où et en quel temps il a vécu. La première chose à faire, à ce qu'il semble, c'est de voir si ce ne serait pas là un seul et même écrivain. Il semble aussi, que s'il n'y a pas d'objections trop fortes, le procès doit être adjugé dans ce sens, que s'il y a doute, la présomption favorable doit être pour l'affirmative. Tout au contraire, certains critiques paraissent avant tout préoccupés d'empêcher à tout prix qu'on ne réunisse les deux auteurs, et ils aiment mieux inventer sans preuves un écrivain nouveau que d'accepter avec toutes les vraisemblances celui qui se présente à eux. En tout cas, c'est là une première question à juger ; elle s'impose à notre examen. Car, décidée dans le premier sens, elle rend inutile toute recherche ultérieure. Tranchée contre le Benoît de la Chronique, elle écarterait tout de suite une des plus importantes causes de trouble qui puissent embarrasser la discussion.

Nous avons dit que le nom de l'auteur du *Roman de Troie* était connu. Aucun doute n'est possible sur ce point. Il a pris soin en effet de signer son livre de la façon la plus complète et la plus explicite. Il l'a fait à plusieurs reprises, au début, au milieu et à la fin. On dirait que le vieil écrivain pressentait le sort qui attendait tant d'œuvres du même temps, qui ne nous sont parvenues que par fragments, et qu'il voulait que chacun de ces fragments pût au besoin témoigner de son droit d'auteur. On lit, au vers 127, à propos de cette histoire :

> Mes Beneeiz de Seinte-More
> L'a conceue et fait et dit.

Et comme pour mieux réclamer la paternité de son œuvre, marquer le

des Ducs de Normandie (V. les Mémoires de la Soc. des Antiquaires de Norm., 1836), contient toutes les vraisemblances (voyez plus loin, dans les œuvres attribuées à Benoît, ce qui concerne la *Chronique des ducs*), malgré toutes les objections qu'elle a fait naître, n'a pas hésité un instant à l'attribuer à Wace, parce que Wace y est nommé à la première ligne.

prix qu'il y attachait et protester contre les entreprises des correcteurs et des refondeurs, il ajoutait :

Et o sa main les mots escrit,
Et si tailliez et si curez,
Et si assis et si posez,
Que *plus ne meins* n'i a mestier.

Au vers 2226, on lit encore :

Si com Beneeiz l'aparçeit,

et au vers 3213 :

Beneeiz dit que rien ne let
De quant que Daires le retrait.

On pourrait multiplier ces citations (1).

D'un autre côté, on sait et nous l'avons rappelé tout-à-l'heure, qu'un poète du nom de Benoît a écrit une *Chronique des ducs de Normandie* (2). Maître Wace nous l'avait appris. Dans les derniers vers de son *Roman de Rou*, il se plaignait avec amertume que le roi d'Angleterre lui eût substitué un rival, qu'il eût chargé Beneeit (Benoît) de refaire et de continuer l'histoire des Ducs normands :

Die en avant ki dire en deit :
Jo ai dit por maistre Beneit
Ki cest ovre à dire a emprise
Com li reis l'a desor li mise ;
Quant li Reis li a rové à faire,
Leissier la dei, si m'en dei taire.
. . . . . .
Ci fault li livres maistre Wace
Qui'n velt avant fere, si'n face (3).

Nous n'avons d'ailleurs pas besoin du témoignage de Wace, car le poème

(1) On lit encore ailleurs :

Desor porreiz oir oimès — Beneeiz qui l'estoire dit
La tresieme bataille après : — Oies con faitement l'escrit.

(2) La *Chronique*, composée de deux parties, ne compte pas moins de 44,474 vers : 2,164 dans la première, 42,310 dans la seconde.

(3) V. *Rou*, t. II, p. 40. — Benoît, dans son livre, a fait à plusieurs reprises allusion à cet ordre qui lui a été donné par Henri II. V. t. Ier, p. 517, et t. III, p. 296.

est arrivé jusqu'à nous. Il a été publié il y a quelques années (1). On trouve le nom de Benoît dans un sommaire qui précède le récit du règne de Richard :

L'estorie de Guillaume fenist ci longue espée,
Si cun Beneeit l'a escrite et translatée,

et dans le premier sommaire de l'histoire du Conquérant on lit encore : « Ici comence l'estorie del rei Guillaume si cum Beneeit l'a translatée. »

Il est facile de marquer approximativement la date à laquelle cette *Chronique* de Benoît a été composée. Car nous savons en quel temps Wace a écrit : nous savons, du moins qu'il ne faut pas remonter plus haut que 1170. Il nous apprend, dans des vers souvent cités, qu'il a connu trois rois Henri :

Treis reis Henris ai coneuz
En Normendie toz veuz ;
D'Engleterre et de Normendie
Orent tuit tres la seignorie.
Le secunt Henris ke jo di
Fu niès al primerein Henri,
Né de Mahelt l'empereriz ;
E li tiers fu al secunt filz (2).

Or, le fils de Henri II ne fut associé par lui à la couronne qu'en 1170. C'est donc après cette année qu'il faut placer l'achèvement du poème de Wace, et plus tard encore celui de Benoît (3), puisque nous voyons que Wace lui cédait avec dépit la plume d'historiographe. Si même, comme l'a remarqué M. Édélestand du Méril (4), on prenait à

(1) V. *Documents inédits de l'Histoire de France, Chronique des ducs de Normandie,* éditée par F. Michel, 1836-1844, 3 vol. in-4°.

(2) *Rou*, t. II, p. 408.

(3) Les deux livres ont dû se suivre de près. On pourrait même croire que la *Chronique* a été écrite au même temps que la dernière partie du *Rou* de Wace. Car Benoît semble n'avoir pas eu connaissance du livre de son rival. Quand il raconte l'histoire du Moine tombé dans l'eau en allant à un rendez-vous et miraculeusement rendu à la vie, il dit :

Por ce li advinrent teus fais — Ne voil que miens en seit li tors
Qui unques ne furent retrais — De laissier ni d'oblier
D'autre, que j'en seie recors. — Chose digne de reconter.

(4) V. Édélest. du Méril, *La vie et les ouvrages de Wace*, p. 36-37.

la lettre le dernier vers cité, il faudrait descendre jusqu'à 1183 (1). Car c'est cette année que le fils de Henri II mourait et légitimait l'emploi de ce mot *fut*. Mais il est probable qu'il ne faut pas attacher trop d'importance à cette forme grammaticale. Car nous voyons que le poète l'applique, dans le même passage, à Henri II lui-même, et il n'entend pas parler de lui comme d'un mort, puisqu'il vient de nous dire que le roi a désigné Benoît pour écrire l'histoire des ducs normands. Je ne relève pas cette autre preuve de l'antériorité de Wace, qu'on peut signaler dans le livre de Benoît lui-même, et qu'a notée M. F. Michel. Le poète dit, il est vrai :

Si me fusse tant en mei
Et je m'en osasse entremetre,
Ce qu'en truis escrit en la letre
En retraisisse cherement.
Mes le latin dit et comprent
Od sume, od glose, ceo m'est vis,
Où romanz ne puet estre mis,
Choses multes : por ceo m'est grief.
Mes mult me torne a meschief
Que sa haute escience tace
Autresi *cum fist Maistre Wace* (2).

Mais la partie du *Roman de Rou*, à laquelle Benoît fait ici allusion, est probablement antérieure de beaucoup à la seconde. La seconde, en effet, commence par un long préambule, à la fin duquel le poète résume la première; ce qui semble indiquer que ses auditeurs avaient eu le temps de l'oublier. Il y répète même presque textuellement le début de sa première composition. On pourrait, en voyant cela, conclure que, pour cette partie du moins, la *Chronique ascendante* a eu raison en nous disant que Wace écrivait le *Rou* en 1160.

Mais nous n'avons même pas besoin de la déclaration de Wace pour savoir que Benoît écrivait sous Henri II et à une époque déjà avancée de son règne. On ne peut hésiter sur ce point, quand on voit avec quelle

(1) La mort du jeune Henri est du 11 juin 1183.
(2) V. Benoît de Sainte-More, *Chronique des Ducs*, v. 39033.

Insistance il parle de ses longues guerres, des tribulations et des persécutions subies par lui :

Ja n'iert mais al siecle oïe
Si pesmes persecutions,
Si estranges sedutions,
Si forz enginz, si mauz agaiz,
Com lon li a maintes feis faiz.
Qui les traïsons, les deslois,
Quom li a faiz par tantes feiz,
Les troubles et les desfiances,
Les avantures, les chaances,
Dunt il aura tantes eues,
Et tantes l'en sunt avenues
Voudreit retraire et acunter,
Et as paroles assigner,
Ne direit pas que cil mentissent
Ne que de nule rien faillissent
Qui tele interpretacion
Tele glose et tele entencion
I donereient (1).

Et il parle plus loin :

De sa grant persecution
Et des pesmes aversitez
Qui li aorstrent par ses regnez (2).

Ces termes si forts ne peuvent évidemment s'entendre que de la partie du règne de Henri II qui a suivi le meurtre de Thomas Becket et les révoltes des fils du roi. Et comme un peu après le poète le montre sortant

(1) V. *Chroniq.*, v. 7892-7910. Nous croyons qu'il faut lire ainsi le texte, en finissant la phrase après le mot *donereient*, et non, comme l'a publiée M. F. Michel :

Tele glose et tele entention Est sor trestoz li soverains, etc.
I donerent des reis humains.

Et il ajoute que le texte (tel qu'il le donne) est incompréhensible, et qu'il faut supposer qu'il manque là deux vers. En écrivant comme nous *donereient*, et non *donerent*, en mettant un point, et en faisant de la fin du vers « Des reis humains » le commencement du développement suivant, « Des reis humains est sor trestoz soverains », le texte ne présente aucune obscurité.

(2) Ces lamentations sympathiques de Benoît font songer que parmi les œuvres de Pierre de Blois figure un Compendium de Job, qu'il avait composé, nous dit-on, à la demande de Henri II pour lui

triomphant et plus affermi de tant d'épreuves, il n'est que trois dates entre lesquelles on puisse hésiter : 1175, où le roi pardonne à ses fils et fait rentrer sous sa domination les diverses provinces qui avaient essayé de s'y soustraire ; ou l'année 1184 marquée par la grande réconciliation de toute la famille royale, des fils avec leur père, de la reine avec son mari, après la mort du jeune Henri : ou 1187, lorsque les rois de France et d'Angleterre signent la paix et se préparent à la Croisade. On ne peut s'arrêter à cette date de 1187. La façon dont Benoît parle des pélerinages en Terre-Sainte s'accorderait mal avec l'exaltation pieuse qui saisit toute l'Europe cette année-là, avec l'ardeur que témoignait le roi protecteur du poète. Benoît, en effet, parlant de la dévotion ardente témoignée par le duc Robert au tombeau du Christ disait :

Neu teneient pas à eschar
Icil qui dunt s'i esmoveient,
En autre sen s'i conteneient
Que cil, ceo m'est avis, ne funt,
C'est bien séu, qui ore i vunt,
Qui mult plus pecheor se trovent
Au repairier que quant il movent (1).

Entre ces trois dates, je m'arrêterais de préférence à celle de 1175, où le roi a trouvé le plus long intervalle de repos. Ce serait quelque temps après que Benoît aurait écrit le passage que nous citions tout à l'heure, et qui termine à peu près le premier quart de son poème. Dans les années suivantes, il aurait composé les trente-quatre autres mille vers de sa *Chronique*.

Mais les deux Benoît, dont nous venons de constater l'existence et d'établir les droits incontestables à la propriété du *Roman de Troie* et de la *Chronique* : le Benoît de l'un et le Benoît de Sainte-More de l'autre sont-ils un seul et même personnage ?

La plupart des écrivains qui se sont occupés de Benoît sont de cet avis.

inspirer la patience dans quelques-unes de ses tribulations. C'est probablement dans le même but qu'il avait écrit un traité qui figure le 12e dans la liste de ses œuvres : *Sur l'utilité des tribulations*. C'était aussi sans doute dans le même esprit qu'il avait publié une histoire et un éloge de Henri II, sous ce titre significatif : *De prestigiis fortunæ*.

(1) V. *Chron. des ducs de Normandie*, v. 31731.

Telle est l'opinion très-arrêtée de l'abbé de La Rue, celui de tous les historiens de Benoît de Sainte-More, qui a parlé de lui avec le plus de détail (1). Il est vrai que les arguments qu'il fournit à l'appui de son opinion ne sont pas sans réplique.

Il dit que le choix fait de lui par Henri II pour écrire l'*Histoire des ducs de Normandie* de préférence à Wace suppose qu'il s'était fait connaître déjà par quelque importante publication, et il n'hésite pas à reconnaître cette œuvre dans le *Roman de Troie.* La première partie de la supposition est plausible; mais nous verrons que le *Roman de Troie* a dû être postérieur à la *Chronique,* et que le livre cherché par l'abbé de La Rue n'est pas celui qu'il signale, mais une autre œuvre dont nous réclamerons la propriété pour Benoît, le *Roman d'Eneas,* qu'une allusion du *Roman de Troie* nous signale comme antérieur.

L'abbé de La Rue croyait voir une preuve nouvelle de l'identité des deux auteurs dans ce fait que celui qui a écrit la *Chronique,* pour relever le mérite de ses princes Normands, les compare volontiers aux héros Grecs et Troyens. Ainsi, lorsque Harlette s'afflige, en quittant ses parents pour passer dans le palais du duc Robert, le poète la plaint de ce qu'elle ne peut deviner la grandeur du héros auquel elle donnera le jour, et qui égalera celle d'Hector :

Si donc seust estre devine,
Mult par eust sis quers grant joie :
Kar des Hector le proz de Troie,
Cil ki fu fiz del rei Priant,
Ne sui recors ne remembrant
Que meudres princes fust puis nez.

De même pour exalter la gloire de Guillaume-le-Conquérant, qui dans un seul jour et dans une seule bataille obtint la couronne d'Angleterre, le poète rappelle les inutiles efforts des rois de la Grèce contre une seule ville pendant dix ans :

Agamemnon ne les Grezeis,
Ne bien plus de cinquante reis,
Ne porent Troie en dis ans prendre,

(1) V. abbé de La Rue, *Jongleurs et Trouvères*, t. II.

Unkes n'i sorent tant entendre;
Et icist dux od ses Normanz,
Et od ses altres bien aidanz
Conquist un reaume plenier.

L'abbé de La Rue pouvait bien, en effet, penser que des allusions de ce genre et cette préoccupation des héros de l'épopée homérique étaient toutes naturelles chez un homme qui venait, selon lui, de consacrer quelques trente mille vers à célébrer leurs exploits.

A cela un critique objecte, non sans raison, que la preuve n'est pas décisive, que les souvenirs de Troie étaient trop populaires au moyen-âge, pour qu'on puisse y voir comme la propriété et la marque de fabrique d'un seul poète (1). Le critique a seulement le tort d'apporter à l'appui de son blâme le passage de *Flamenca* que nous avons cité au début. En effet, le poème de *Flamenca* est de beaucoup postérieur au *Roman de Troie*. Son dernier et savant éditeur croit qu'il ne remonte pas au-delà de la première moitié du XIII[e] siècle, entre 1220 et 1250 (2), et bien loin de pouvoir être invoqué contre l'originalité de Benoît de Sainte-More, il offre des traits qui sont incontestablement des souvenirs de son *Roman de Troie*, et de cet autre poème que nous signalions tout à l'heure. On pourrait donc aussi bien répondre au critique que c'est justement le poème de Benoît de Sainte-More qui a donné aux héros Troyens cette popularité qu'on veut invoquer contre lui.

Mais ce qu'on n'a pas songé à dire, c'est que Benoît ici ne fait que traduire textuellement Guillaume de Poitiers (3).

Il convient d'ajouter que les assertions de l'abbé de La Rue en ces matières ne peuvent jamais être acceptées sans débat, qu'il faut toujours se tenir en défiance contre les envahissements de son patriotisme. On sait en effet qu'il a porté dans la défense des titres de la poésie anglo-normande les mêmes ardeurs, les mêmes hardiesses de parti pris que Raynouard et Fauriel dans la glorification de la poésie provençale (4). Cherchons donc d'autres témoignages.

(1) V. F. Michel, *Chronique des ducs de Normandie*. Introd., p. XVII.

(2) V. *Flamenca*, Introduction, p. XXI.

(3) V. Guillaume de Poitiers, *Vie de Guillaume-le-Conquérant*, p. 413. Caen, Mancel, 1826.

(4) C'est pour éviter une objection de ce genre que nous n'invoquons pas le témoignage de M. Pluquet.

L'*Histoire littéraire de la France* (Tomes XIII[e] et XVII[e]) n'hésite pas à attribuer au même auteur les deux ouvrages (1).

De même, M. Paulin Paris affirmant sans discussion que l'auteur florissait vers le milieu du XII[e] siècle, ajoute : « On croit jusqu'à présent que le Beneois, auteur de la *Chronique rimée des Normands*, est véritablement Benoît de Sainte-More (2). »

C'est aussi l'opinion de M. Leroux de Lincy. Dans sa description des manuscrits qui contiennent le *Roman de Brut*, il parle « du *Roman de Troie* composé par Benoît de Sainte-More, trouvère anglo-normand du XII[e] siècle. »

M. J.-V. Leclerc semble moins explicite, cependant il paraît incliner tout-à-fait pour l'identité des deux auteurs et n'hésite que sur leur nationalité (3).

qui écrit sans hésitation, à propos de la *Chronique des ducs :* « Benoît de Sainte-More rival et contemporain de Wace. »

(1) V. *Histoire littéraire*, t. XIII[e], sous la signature de Ginguené, p. 423, t. XVII[e], p. 615, 635, 644, sous la signature d'A. Duval. A propos de ce dernier article, on peut remarquer qu'il dément en certains points le premier. Il place le *Roman de Troie* dans la première moitié du XIII[e] siècle. Dans le XIII[e] volume, on le supposait antérieur à la *Chronique*, ce qui le plaçait nécessairement au XII[e] siècle. — Roquefort (*De l'état de la poésie française*, etc. Paris, 1815-1821, p. 160-161) réunit aussi les deux Benoît; mais sa courte notice, faite à ce qu'il semble d'après l'abbé de La Rue, et un souvenir confus de Galland (*Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. II, p. 675) est sans aucune autorité. Il raconte que le poète a résidé en Angleterre, « l'on ignore les motifs qui l'engagèrent à revenir en France : après avoir débarqué en Normandie, il se rendit à Paris, puis à Beauvais. Ayant trouvé, parmi les manuscrits de la bibliothèque de la cathédrale de cette ville, la version de Darès le Phrygien, il en fit une traduction en vers français. Roquefort a malheureusement oublié de nous dire où il a pris ces intéressants détails, dont Benoît ne fait nulle mention. Je suppose qu'il a tout simplement lu trop rapidement le mémoire très-fautif de Galland, et que trouvant, page 674, quelques détails sur Benoît, et voyant au bas de la page 675 que l'auteur a trouvé l'original de son histoire

En un des livres de l'aumaire
Monsignor saint Pierre à Beauvais,

il n'a pas remarqué qu'il ne s'agissait plus ici de Benoît de Sainte-More, mais de l'auteur *d'Erec* et *d'Énide*, et qu'il a réuni les deux passages. — Auguis, dans *Les Poètes français depuis le XII[e] siècle jusqu'à Malherbe*, p. 94, copie Roquefort; il ajoute seulement, sur la *Chronique*, ce jugement pittoresque, qui n'a pas dû donner envie de lire le poète : « C'est un mélange de roman, de saxon, de suédois, de danois et surtout de latin estropié ou plutôt dégénéré par la multitude des abréviations. En général, ce poète n'a pas un style aussi clair et une versification aussi coulante que Wace. » La conclusion ne nous paraît pas plus solide que l'exorde.

(2) V. P. Paris, *Les Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi*, t. I, p. 72.

(3) V. *Histoire littéraire*, t. XXIII, p. 384; t. XXIV, p. 584.

L'érudit laborieux auquel on doit la publication de tant de textes du moyen-âge, et en particulier de la volumineuse *Chronique des ducs de Normandie*, s'est nécessairement trouvé en face du problème que nous agitons en ce moment. Il l'a même repris à deux fois, d'abord dans une introduction assez développée, en tête de son premier volume, puis dans sa *Description du manuscrit de Tours*, d'où il a tiré des variantes (1). Par malheur, il semble avoir été moins soucieux de le résoudre que de combattre l'abbé de La Rue, et de conjurer ce qu'il semble regarder comme un vrai danger public, celui de voir le bon abbé faire entrer dans sa phalange un anglo-normand de plus.

Ses deux conclusions se démentent et se troublent l'une l'autre, sans qu'il ait pu arriver à une affirmation nette et décisive. Dans l'Introduction datée de 1836, l'auteur de la Chronique est *Benoît*, il n'est pas de *Sainte-More*, il n'a pas écrit le *Roman de Troie*, et il est Normand. Dans la seconde préface, datée de 1844, Benoît tout court et Benoît de Sainte-More ne sont qu'un seul et même personnage; la Chronique et le Roman lui appartiennent, il n'est plus Normand, il est Tourangeau. Nous ne voulons pas insister sur les contradictions des deux passages, ni montrer combien la formule donnée à la seconde assertion la rend vague et tout-à-fait insuffisante pour le lecteur qui voudrait asseoir son jugement. Je veux seulement de ces affirmations retenir deux traits: de la première, « que rien sans doute dans la *Chronique des ducs de Normandie* ne nous empêche de croire que le Benoît qui s'y nomme ne soit auteur du *Roman de Troie* (2); » de la seconde, que les deux auteurs en réalité ne font qu'un (3).

C'est la conclusion à laquelle s'arrête l'éditeur. Il ne le dit pas d'une façon aussi explicite qu'on le pourrait souhaiter; mais il faut tenir compte de la situation particulière où il se trouve et de son embarras vis-à-vis de lui-même et de son premier jugement. Il mêle à cela une question de nationalité que nous aurons à examiner plus tard; mais ce n'est pas là le point le plus essentiel. En effet, que Benoît soit Normand ou

(1) V. *Chronique des ducs de Normandie*, t. I, p. XVI-XIX. — T. III, p. 397-398.

(2) *Ibid.*, t. I, p. XVI.

(3) *Ibid.*, t. III. « La réunion de ces circonstances peut faire croire que né à St-More, *dont le nom se trouve ajouté au sien dans le Roman de Troie.* »

Tourangeau, c'est-là un fait important sans doute, mais qui cependant est secondaire et intéresse surtout le patriotisme provincial; mais de savoir si l'auteur de la *Chronique* et celui du *Roman de Troie* sont un seul et même auteur, et par conséquent à quel moment a vécu le second, c'est-là un fait des plus graves pour l'histoire littéraire; car il nous peut donner la date de l'apparition du poème, il nous apprend à quel moment le moyen-âge a commencé à se passionner pour les héros antiques.

Je ne cite que pour mémoire les assertions du savant M. Wright (1). Elles ne sont pas le résultat de recherches personnelles. Il s'est contenté de reproduire la dernière opinion de M. F. Michel, comme le prouvent les termes mêmes de sa note.

On le voit donc, la plupart des témoignages s'accordent en faveur de l'identité des deux auteurs. Cependant, il est une autre opinion qui veut voir en Benoît de Sainte-More un personnage tout-à-fait différent du Benoît de la *Chronique*, qui signale en lui un élève de Chrétien de Troyes imitant assez gauchement son maître, et transportant dans les sujets antiques les embellissements chevaleresques que celui-ci avait appliqués aux histoires de la Table-Ronde, tandis que nous voyons au contraire en Benoît de Sainte-More un poète original, n'ayant pris conseil que de lui-même, et ayant donné à ses récits une teinte de galanterie chevaleresque, non pour copier un auteur en renom; mais parce que c'était la tendance générale du temps, et l'effet de la civilisation et des circonstances particulières dans lesquelles il a vécu. Comme d'un autre côté quelques-uns de ceux qui ont réuni les deux auteurs ne paraissent pas même avoir pensé qu'il y eût là une question possible, et qu'aucune des affirmations que nous venons de relever ne nous semble assez catégorique, assez précise, ni surtout appuyée sur des développements suffisants, nous croyons qu'il convient de chercher un supplément d'informations, et de reprendre la question textes en main.

Or, si l'on compare attentivement les deux œuvres, la *Chronique des ducs* et le *Roman de Troie*, on reconnaît bientôt des deux côtés les mêmes procédés de composition, les mêmes habitudes et pour

(1) V. Th. Wright, *Biographia Britannica literaria.* Anglo norman period., p. 258.

ainsi dire les mêmes plis de pensée, les mêmes allures morales, le même langage.

Des deux côtés, le poète prétend n'être que traducteur. Il le marque sans cesse et parfois de la façon la plus naïve. S'il traduit le début du huitième livre de Guillaume de Jumiéges, qui avait dit : « Pour ne pas interrompre le cours de cette histoire, il convient que nous disions quelque chose, en peu de mots, des deux frères de Henri, » Benoît écrit :

Ce quert l'estoire e le latin
Que de ses frères ne me tace.

Il traduit, en effet, avec assez d'exactitude, si l'on peut appeler exactitude le soin de n'omettre rien de son auteur, sans se refuser pourtant d'y ajouter beaucoup. Dans le *Roman de Troie*, il reproduit avant tout Darès ; dans la *Chronique*, Guillaume de Jumiéges (1) qui, écrivant son histoire avant 1087, avait lui-même arrangé le récit de Dudon de Saint-Quentin, composé une soixantaine d'années auparavant. Lorsque Darès lui manque, il le complète par Dictys, sans trop s'inquiéter s'ils ne se contredisent pas quelque peu, s'ils peuvent se rattacher bien exactement l'un à l'autre. De même, dans l'histoire des ducs, quand Guillaume de Jumiéges lui paraît incomplet, il s'adresse à un autre historien. Ainsi, Guillaume raconte avec beaucoup de sécheresse la mort du conquérant ; Benoît, qui le trouve trop bref, s'adresse alors à Orderic Vital. Il le reproduit avec autant d'exactitude qu'il l'avait fait pour Guillaume de Jumiéges ; il reproduit ses réflexions morales et toute sa rhétorique. « Vous tous qui me lisez, disait Orderic, après avoir raconté comment le roi, à peine mort, fut abandonné presque nu par les serviteurs, qui pillèrent tout le mobilier royal, contemplez, je vous prie, ce qu'est la fidélité mondaine ! » et le poète nous dit :

Eissi poez veer tot cler,
Si bien vos volez porpenser,

(1) Il se contente de changer quelquefois l'ordre des chapitres, commençant par le second, reportant plus loin le premier ; mais il reproduit sa description du monde, il cite comme lui saint Augustin, il le suit tout au long.

Saveir queus est la fei mondaine,
Cum ele est trespassable et vaine,
E cum lom a tost oblié
Iceo que l'om a plus amé (1).

« O pompe du siècle, s'écriait encore Orderic, combien tu es méprisable, parce que tu es trop vaine et périssable ! C'est à juste droit qu'on te compare à ces bulles que fait en tombant l'eau de la pluie, puisque tu te gonfles en un instant, et tout à coup tu es réduite à rien. Voilà le plus puissant des héros, à qui tout à l'heure plus de cent mille soldats obéissaient avec avidité ; voilà qu'il est dépouillé honteusement par les siens dans une demeure étrangère (2) ! » Benoît reproduit encore ce mouvement en le paraphrasant :

Ahi terrienne noblece,
E tote mundaine richesce,
Gloire, seignoremenz d'enpire,
Tant par fereiz à despire
Que tot vostre sol haucement
Repaire e revert à néent (3).

Certes, il est impossible de contester que Benoît, ici, ne soit simplement le traducteur d'Orderic, et il y a d'autant plus d'intérêt à le remarquer que l'on a assuré qu'Orderic Vital n'avait pu être connu de Wace (4). Il y a ici une démonstration sans réplique : ce qui était possible à Benoît de Sainte-More l'était également à maître Wace.

(1) V. *Chronique*, t. II, p. 191, v. 39692.

(2) « O secularis pompa ! quam despicabilis es, quia nimis vana et labilis es ! Recte pluvialibus bullis æquanda diceris, quæ in momento turgida erigeris subitoque in nihilum redigeris. Ecce potentissimus heros, cui nuper plusquam centum millia militum servichant avide, et quem multæ gentes cum tremore metuebant, ecce a suis turpiter in domo non sua spoliatus est. » Ord. Vit. *Hist. eccl.*, lib. VII. Édit. Duchesne, 661. B.

(3) *Chroniq. des Ducs*, t. III, p. 292, v. 39699.

(4) V. une dissertation de Depping, *Hist. de la Normandie*, *Rou*, t. I, p. 154. — M. Le Provost dit aussi (note sur *Rou*), en signalant la conformité de circonstances dans le récit de la mort de Guillaume par Wace et le récit plus détaillé d'Orderic, que le premier semble n'en être qu'une traduction libre et abrégée du second ; qu'il paraît néanmoins peu vraisemblable qu'il ait eu communication de l'ouvrage d'Orderic qui, à cette époque, n'était probablement guère connu hors de l'enceinte de St-Évroul, qu'ils ont pu puiser à une source commune. Cette citation de Benoît répond à ses doutes.

Cependant Benoît ne se contente pas de ces larges emprunts. Dans des additions, le plus souvent assez brèves, il fait preuve de lectures variées. C'est ainsi qu'il complète de temps en temps ou redresse le texte de Darès ; ainsi que dans sa *Chronique*, là où Guillaume de Jumiéges a cité saint Augustin, il joint le témoignage de Pline. Si son auteur décrit la Germanie et la Scythie, il ajoute aux détails qu'il donne, il remonte à Isidore de Séville, il semble avoir lu Jornandes (1). Il sait, à propos de Clovis, ce que ne dit pas Guillaume, le nom de celui qui le baptisa, saint Romiz (saint Rémy),

Eisi cum jeo'n l'estorie le truis.

Il ne se refuse pas d'ajouter aux témoignages des livres des légendes populaires, des souvenirs transmis par les jongleurs, que dédaignait la gravité des historiens latins. Guillaume de Poitiers nous dit qu'on célébrait Guillaume Ier dans des chansons ; mais il se garde bien de les citer. Benoît les enregistre avec soin. Ainsi faisait Wace ; il invoquait le témoignage des jongleurs :

A jugleors oï en m'effance chanter (2).

Et à cet endroit, il cite quelques faits que, sur cette seule autorité, il ne veut pas raconter plus longuement ; ailleurs, profitant davantage des souvenirs populaires, il leur emprunte d'assez longs récits. De même Benoît, dans le récit du règne de Richard Ier, aux événements racontés par Guillaume de Jumiéges et par Dudon de Saint-Quentin, ajoute des légendes comme l'*Histoire du Pommier*, comme celle du *Sacristain de St-Ouen*, et il dit :

Cist fait e autres mult plosors,
Que ne reconte li autors,
Fist saveir tot apertement
Del duc au pople et a la gent
Que del fiz Deu estoit amez.

(1) Jornandes était bien connu dès le XIIe siècle. On montre, dans une bibliothèque du collége Baliol, d'Oxford, un manuscrit où sont rassemblés Eutrope, Paul Diacre, Jornandes, Orose, etc., et qu'on croit annoté par Guillaume de Malmesbury.

(2) V. *Rou*, v. 2,108.

C'est alors qu'il s'abandonne avec le plus de complaisance à son imagination ; il en est de même, dans le *Roman de Troie ;* quand il ajoute à son texte.

Dans la *Chronique* et dans le *Roman*, nous trouvons le même soin à citer ses autorités, le même scrupule inquiet à se référer à son auteur, la même exactitude naïve à le constater, dans des termes identiques. Et cette similitude est d'autant plus frappante que ce ne sont pas de ces choses qui puissent charmer un imitateur : c'est là un trait de caractère, la marque d'un esprit honnête et timoré. A chaque instant, dans le *Roman de Troie*, le poète invoque le témoignage de Darès et de Dictys, et nous dit :

Si com reconte li escrit.
Si con g'en Daires truis lisant.
. . . Car bien savons retraire
Quant qu'en conte l'estoire Daire.
Tot ce que me retrait Dithis
Voldrai continuer enpres (1).

Et dans la *Chronique*, on lit :

Si cum retrait Ysidorus... (2).
Quand Charles li chauz fu feniz,
Si cum reconte li escriz (3).

A chaque instant, on rencontre dans les deux livres ces formules :

Si cum nos retrait l'escriture (4),

c'est-à-dire le texte qu'il traduit :

. . Si cum jeo truis :
Si cum en l'estorie trovums.

(1) V. plus loin *Roman de Troie.*
(2) V. *Chronique*, t. I, p. 4, v. 50 ; p. 15, v. 356.
(3) V. *Ibid.*, t. III, p. 370, v. 41857.
(4) V. *Ibid.*, t. I, p. 4, v. 40, etc.

Si cum je truis e sui lisans :
Et con j'es livres ai trové (1) :
Ceo dit la lettre et li escriz (2).

Malgré tous ses efforts pour varier l'expression de cette pensée, ces protestations reviennent sans cesse chez lui avec une naïve uniformité, jusqu'à en être fastidieuses, et nous arriverions au même résultat en multipliant trop nos preuves. Cela devient si bien une habitude machinale, qu'en vingt-six vers, il répète jusqu'à trois fois la même assertion. On dirait qu'il craint de ne pouvoir jamais assez protester de son honnêteté. Il le fait, par moment, en termes exprès :

Tant puis bien dire senz mentir
. . . . . .
Translatee ai l'estoire e dite
Eissi cum l'ai trovée escrite :
N'ai mis fauseté ne mençonge (3).

Quand il ajoute quelque chose à son texte, il a soin d'en prévenir son lecteur. Lorsqu'il décrit la nef de Jason, il nous dit qu'elle était « moult belle, et grande, et forte, et que le bord en fut très-bien garni ; il ajoute :

Ço solent dire li plosor,
Mes gie ne truis mie en l'auctor,
Que ço fu la première nef
Où onques ot veile ne tref,
Ne qui onques corust par mer (4).

Le faux Darès, en effet, s'était contenté de dire : « Navem ædificavit quam pulcherrimam. » C'est là, du reste, un trait de caractère qu'on retrouve chez les écrivains normands de ce temps, et qui pourra nous

(1) V. plus loin *Roman de Troie*, et *Chronique*, t. I, p. 76, v. 2068, 2072. — V. encore les vers 12700, 41890, 41910, 41890, etc.
(2) V. *Chronique*, t. I, p. 14, v. 353.
(3) *Ibid.*, t. III, p. 296, v. 39802.
(4) V. *Roman de Troie*, v. 898-903.

aider à retrouver la nationalité de Benoît de Sainte-More. Historiens latins, ou historiens en rimes vulgaires, ils tiennent à convaincre le public de leur véracité. Geoffroy Gaimar qui, quelques années avant Wace et avant Benoît, au moins avant 1146, écrivait l'histoire des rois d'Angleterre, a soin de nommer tous les auteurs qu'il a consultés, de dire où ils se trouvent, par quelles séries de puissantes entremises il a pu se les procurer, et, craignant de ne pas inspirer encore assez de confiance, il prend à témoin un personnage considérable, un des grands barons de l'Angleterre, Nicolas de Trailly, parent du propriétaire du plus précieux de ces volumes :

Et qui ne creit ço ke jo di
Demand a Nicol de Trailli.

Les mêmes exemples de conscience et d'exactitude lui étaient donnés par les écrivains latins, que Benoît suivait dans sa *Chronique ;* par Orderic Vital, par exemple, disant qu'ici il a pour guide Guillaume de Jumiéges, là Baudry. Mais aucun n'y a mis cette instance qu'y met notre auteur.

On retrouve dans les deux poèmes la même tendance à moraliser, à vanter par exemple les services rendus par l'instruction, l'utilité que peut présenter l'histoire. On lira plus loin le long prologue du *Roman de Troie*, où Benoît exalte les bienfaits du savoir ; on y trouvera de frappants rapports avec certains passages de la *Chronique* (1).

Et à ce propos, il convient de renouveler l'observation que nous avons faite plus haut. Ici encore, Benoît n'est que traducteur. Il se souvient d'Orderic Vital au début de son sixième livre : « L'esprit humain a besoin

(1) Voir, par exemple, la *Chronique*, t. I, p. 519, v. 12559, 12666, 12673, etc.

U l'om mult cler se veit et mire.
. . . . . .
Et s'in vivront plus sagement
Et mieux et plus honestement
. . . . . .
Nus n'a el sicele manantie
Fors cil qui meine honeste vie.
Bon sunt li fait à reconter,
Et mult les fait bon esculter.
Kar ceus en forment à bien faire
Qui les oent sovent retraire.
Autresi sunt cum mireors
Les estoires des ancesors ;
Maintes choses i ot l'om dire.

Cet autre passage ne rappelle-t-il pas encore exactement le même début du *Roman de Troie?* Après avoir parlé des difficultés de sa tâche, il dit :

de s'exercer et de se fortifier par des études assidues et de se former sagement aux vertus par la connaissance des choses passées. Ainsi chacun doit apprendre comment il doit vivre chaque jour, et pour sa propre utilité avoir sans cesse devant les yeux les exemples mémorables laissés par les anciens héros. Il arrive souvent que beaucoup d'événements retentissent aux oreilles des ignorants comme des choses inouïes. Fréquemment, de nouveaux faits se présentent tout à coup et n'offrent qu'obscurité aux yeux inexpérimentés de l'intelligence, si elle ne se rappelle pas les résolutions passées. C'est pourquoi les hommes studieux doivent s'appliquer à connaître les choses secrètes et mettre un haut prix à tout ce qui peut servir à instruire l'âme dans tout ce qui est bien (1). »

Il convient, du reste, de remarquer que c'est là un trait de race, aussi bien qu'un fait particulier à Benoît de Sainte-More.

Nous voyons que ces moralités, que ces réflexions édifiantes étaient dans l'habitude des écrivains normands du temps. Cela était bien dans le caractère sérieux et doctrinal de l'esprit normand lui-même. Nous voyons que Wace a commencé la première et la seconde partie de son poème de *Rou* par un développement analogue.

Et avant Wace et Benoît, et après Orderic Vital, Jean de Salisbury, dans le prologue de son *Polycraticus* écrit dans l'Angleterre normande, vantait, lui aussi, les services rendus par l'histoire, et disait comme

Mais ne m'i puis desconforter.
Sa mis sens est humle et petiz.
Jeo crei que le Saioz Esperiz
I uvera ensemble od mei :
Kar ne connois, ne jeo ne vei
Qu'en l'estorie ait riens se bien uun,
E doctrine, e cognitiun,
A ceus qui i voldront entendre ;
Maint bon essample i porrunt prendre.
Les diz les faiz des anceisors
Unt mestier éu as plusors.
Nul ne set rien parfitement
S'il n'ot, u ne veit e n'aprent.
Sens ne naist pas es quors humains,
De ceo vos faz jeo bien certains,
Cum fait un arbre en un vergier ;
Tut autre chose i a mestier :
Oir, veeir, aprendre, faire,
Retenir, ovrer, e retraire ;
Sens ceo ne puet de nul eage
Nuls estre prux, vaillant ne sage.
Tels sunt afaitié e curteis
E maistre des arz et des leis,
Si ne fust buens enseignemens,
Doctrine, oirs, retenemens,
Qui fussent sans discretion,
Vilain, sens sen et sens raison,
E emporte li oeor.
Cil qui sunt bon reteneor
Ne puet estre que li usages
Vaillans nes en face en face e plus sages.
(*Chronique*, t. I, p. 78, v. 2126-2156.)

(1) Orderic Vital, t. III, p. 1. Caen, Mancel, 1836.

Wace, qui paraît se souvenir de lui : « Quis enim Alexandros sciret aut Cœsares, etc.? »

On peut noter encore que la *Chronique* et le *Roman* affectionnent un même ordre de développements qu'on ne rencontre point ailleurs ; dans les deux livres, le poète va demander à une géographie plus ou moins exacte des ornements pour son poème. Au début de la *Chronique*, Benoît s'aidant d'Isidore de Séville place une longue description géographique de trois cent cinquante vers, tandis que Dudon de Saint-Quentin et Guillaume de Jumiéges, qu'il traduit, n'avaient que quelques lignes. De même dans le *Roman de Troie*, au moment de parler des Amazones, le poète s'arrête pour faire une longue description du monde (1).

Il est un autre trait tout-à-fait caractéristique, que l'on retrouve chez l'auteur du *Roman de Troie* et chez l'auteur de la *Chronique*, et qui ne se rencontre pas chez les écrivains du même temps qui ont traité des sujets analogues. Je veux parler de ces peintures d'amour, de cette galanterie chevaleresque, qui sera l'un des anachronismes les plus frappants du récit de Benoît, mais qui était en même temps une de ses grandes séductions, sans doute, pour les contemporains, et sa grande originalité. Nous verrons que Benoît s'est plu à enrichir d'ornements de ce genre son récit de la guerre de Troie : il ne les a pas moins prodigués dans sa *Chronique*, et c'est à ces développements qu'il s'arrête de préférence. Naturellement jamais Darès ni Dictys n'avaient songé à rien de semblable ; mais les historiens normands qu'il traduit dans sa *Chronique* ne lui offraient pas plus de modèles à cet égard. Là où Guillaume de Jumiéges nous dit que tel ou tel personnage a aimé, Benoît s'arrête avec complaisance à la peinture de cette tendresse, par exemple aux amours de Rou et de Popa. Guillaume de Jumiéges s'était contenté de rappeler le fait : « Il prit aussi dans cette ville (Bayeux) une très-noble jeune fille nommée Popa, fille de Bérenger, homme illustre. Peu de temps après il s'unit avec elle à la manière des Danois, et il eut d'elle son fils Guillaume et une fille très-belle nommée Gerloe (2). » Que Benoît ne

(1) Il est beaucoup question dans le *Roman de Troie* de *Inde la major*. Je la retrouve dans la *Chronique*, v. 42002 :

De ci qu'en Inde la major.

(2) V. Guillaume de Jumiéges, liv. II, ch. XII.

s'en tient pas quitte pour si peu ! Celle qui fut aimée de Rou était, nous dit-il :

Pope une pucele honorée :
N'aveit si bele en la cuntrée (1).

Il nous dépeint longuement ses charmes. Il décrit avec un soigneux détail les sentiments que sa vue éveille dans le cœur du chef barbare (2). Enfin il tient à bien marquer le caractère de leur union, à montrer en quel honneur l'a tenue Rou : ce n'est pas le mariage chrétien ; mais ce n'est pas non plus ce concubinage dont parle Wace :

Solum la costume e les leis
Qu'en Danemarche unt li Daneis,
L'ad prise à feme à grant hautesce,
A grant joie, a grant leesce,
Mult la tint honoréement.

C'est là à nos yeux un argument des plus considérables, et ce qui le rend tout-à-fait concluant c'est un rapprochement que le hasard nous permet heureusement de faire entre la chronique et les œuvres analogues. En effet, cette histoire des ducs de Normandie a été racontée dans le même temps par deux autres auteurs. Geoffroy Gaimar dans la première moitié du siècle, Wace dans les mêmes années que Benoît, ont retracé les mêmes faits. Aucun d'eux n'a songé à donner ces embellissements au livre qu'il traduit. C'est donc là un procédé de traduction, une sorte de mérite qui appartient au propre à Benoît, qui est du fait non du temps, mais de l'auteur, et qui prouve une fois de plus qu'il n'y a qu'un seul Benoît.

(1) V. *Chronique*, t. I, p. 226, v. 4128, etc.
(2) V. *Ibid.*, v. 5141.

Li corps li œil qui bien la veient
Ne puet estre ne se resceient
En desier et en dulçor
E en esveil de fin amor.
Rous, quant il la veit, si s'en esveille
En fine amor, n'est pas merveille ;
Kar de si très grand bealté fine
Mire son vis e sa peitrine
Que de voleir, ce li e vis,
En a tot le corage espris.
Mult est li sons cors esjoïs,
Quant il se veit de li saisir,
Mult l'onure, mult l'a chérie,
Sovent li plaist mult que la veie,
Sur trestote rien li agrée,
Tute li a s'amur donée.

Cette histoire de Popa et de Rou, que Benoît nous a si joliment contée, Wace la résumait brutalement en un vers :

Rou en a fet sa mie, ki mult l'a désirée.

Mais la différence est plus sensible encore dans le récit que les deux poètes contemporains font des amours du duc Robert et d'Arlette. Wace la raconte en six vers :

Une meschine i out amée ;
Arlot ot num, de burgeis née,
Meschine ert uncore e pucele ;
Avenant li sembla e bele.
Menée li fu à son lit,
Sun bon en fist e sun délit.

Dans Benoît c'est tout un poème, et un poème des plus originaux. L'auteur peint la rencontre, le ravissement du duc :

Un jor qu'il veneit de chacier,
En choisi une en un gravier,
Denz le ruissel d'un fontenil.....
Beaus fu li jorz, et li tens chauz.
Ce que ne covri sis blianz
Des piez et des jambes parurent,
Qui si tres beaus e si blans furent
Que ce fu bien au duc avis
Que neifs ert pasle e flors de lis
Avers la soe grant blancheor :
Merveilles i torna s'amor (1).

Il trace un gracieux portrait de la jeune fille au physique et au moral :

Fille ert d'un borzeis la pucele
Sage e corteise, e proz e bele,
Bloie, od bel front e od beaus oils,

(1) *Chronique*, t. II, p. 555, v. 31222-31239.

Où ja ne fust trovez orguilz,
Mais benignitez e franchise ;
Si n'en fu nule mieuz aprise.
E s'aveit la color plus fine
Que flors de rose ne d'espine,
Nés bien seant, boche e menton ;
Riens n'ot plus avenant façon,
Ne plus bel col, ne plus beaus braz (1).

A cette grâce de description, le poète joint une gravité et une élévation qu'on est presque étonné de rencontrer en un tel récit et qui lui donnent une physionomie très-particulière. Il ne s'agit plus d'une vulgaire galanterie, mais d'une union prédestinée, autorisée par un mystérieux consentement de Dieu, et d'où doit sortir une longue suite de rois. La jeune fille semble avoir conscience du rôle auquel elle est appelée et le pressentiment des grandeurs futures de l'enfant qui naîtra d'elle (2). Le poète lui a donné une détermination héroïque, une sorte de fierté féodale et biblique d'avoir été choisie par son seigneur, qui ôte à cette histoire tout caractère vulgaire, et la relève singulièrement. C'est elle-même qui décide son père hésitant. Mais elle n'ira pas au rendez-vous assigné, comme une maîtresse, comme une folle amoureuse. Ce sont des noces auxquelles manquera, il est vrai, la consécration de l'église, parce que la mésalliance est trop grande, mais qui se feront au grand jour. Ce n'est pas le libertinage qui la conduit, ni la séduction : elle a conscience qu'elle doit un prince à son pays. Il y a ainsi, sur toute cette histoire, comme une sorte d'éclat fatal et une gravité presque religieuse.

Des qu'eissi est à estre
Solon sa richesce e son estre
. . . . Fait robe fresche taillier,
Bele e bien faite et bien seante,
E a son cors bien avenante.

(1) *Chronique*, t. II, p. 556, v. 31240-31254.
(2) Le poète les rappelle, à ce moment, dans ces vers :

Des Hector le prox de Troie,
Cil qui fu fix del rei Priant,
Ne sui recors ne remembrant,
Que meudres princes fust puis nez
Qu'en li fu la nuit engendrez.

Les messagers du duc veulent la mener au château « tout en secret et à celei », cachée sous une chape de laine, « pour qu'il ne soit apercevance d'elle, ni parlance, ni mauvais propos entre la gent vilaine. »

Mais ce li fu ne bon ne bel.
Eissi fait la pucele sage :
Ne l'ai-ge unques en corage,
Que se li dux à sei me mande,
Qui mun gent cors quert et demande,
Que je auge cum soudeiere,
Ne cume povre chamberere;
Ainceis irai, c'en est la summe,
Cum pucele, fille a prodhome.
. . . . . .
Kar mauveistié ne legerie,
Ne aucune ovre de folie,
N'i sera ja sor mei reprise.

Elle demande donc qu'ils fassent venir leurs palefrois :

Ce vos pré e requer doucement,
Kar issi irom plus gentement;
Cil entendent son grant saveir.

Ils arrivent à la porte du château, la jeune fille descend de sa monture. Le portier était sur ses gardes, et le guichet ouvert ; les messagers entrent, mais la jeune fille ne les suit pas. Ils croient qu'elle hésite, qu'elle craint d'être vue :

Bele, funt il, venez avant,
Ne dotez que riens vos i sace.
Vez ! délivre est tote la place.

Mais autre est la pensée d'Arlette. Elle ne veut pas entrer honteusement par la porte dérobée ; il faut que la grande porte s'ouvre devant elle :

. . . . . N'est pas raison ne bien,
Quant li dux m'a à sei mandée,

Que sa porte me seit véée.
Ou vos la me fereiz ovrir,
Ou de rien n'ert à mon pleisir.
Des qu'eissi vout de mei li dux,
Par guichet, n'a si estreit us,
N'est gent que l'om passer me face,
Ne unques Damne Deu ne place.
Dunc n'est il grant chose de mei,
Des qu'il eissi me mande à sei?
Ovrez la porte, beaus amis.

Les messagers admirent « son grant escient, son sens et son afaitement », et cèdent avec empressement à son désir. Ainsi, la jeune fille marque nettement et hardiment son rôle et sa place, moins que la femme, plus que la maîtresse. Tout ce récit a évidemment une couleur tout-à-fait originale et fière, et vraiment poétique.

La différence entre le récit des deux poètes contemporains ne tient pas seulement ici à une différence de talent littéraire, mais surtout aux mœurs qu'ils représentent. Celui de Benoît appartient évidemment à une civilisation plus élégante. Dans Wace, le langage est d'une brutalité singulière. A un certain moment du récit, « li Duc, nous dit-il, demanda ke desveit », c'est-à-dire le duc lui demanda si elle était folle. Et le poète tient à son expression ; lorsque la jeune fille est agitée par un songe, le duc

Demanda li ceo ke desveit,
Ke si pleigneit e tressailleit.

Et quand elle lui a raconté son rêve :

Co iert bien, dist il, se Dex plaist;
Cunforta la, vers sei la traist.

Dans Benoît, le langage est plein de courtoisie :

E li dux enquist bonement:
Qu'est ce, bele? nel celez mie,

Por qu'avez esté effreie ?

. . . . . .

Quant li dux a la chose oïe,
Si li dist : « Bele duce amie...

On a pu remarquer la douceur de langage et les termes caressants. En toute circonstance, on retrouve ainsi chez Benoît tout le vocabulaire de la galanterie chevaleresque (1).

Et puisque nous avons rapproché ces deux noms de Wace et de Benoît, il convient d'insister sur cette comparaison qu'amenait naturellement le souvenir de leur rivalité : elle nous aidera à mieux connaître notre poète. Quand on a lu, l'un à côté de l'autre, le *Roman de Rou* et la *Chronique des Ducs*, on s'explique aisément pourquoi Benoît a remplacé Wace par la volonté de Henri II, dans la tâche d'historiographe de Normandie. Ce n'est pas seulement dans les galantes narrations, mais dans toutes la contexture de leurs livres que la différence éclate entre les deux poètes. A côté du maigre et sec récit de Wace, qui semble toujours occupé de résumer son auteur et de le réduire au strict nécessaire, la narration de Benoît se déroule avec abondance et ampleur. Il a l'air tout-à-fait à l'aise en tous ses récits. Que l'on compare, par exemple, cette légende du *Sacristain de St-Ouen*, que les deux poètes ont transportée dans l'*Histoire de Richard;* là où Wace se contente de rappeler brièvement les faits, Benoît abonde en jolis détails, il fait le portrait de la dame en termes qui rappellent La Fontaine, il déploie dans toute cette histoire l'amusante et piquante faconde des conteurs de fabliaux. Il a bien plus l'instinct poétique ; il voit ce qu'il raconte et le fait voir à ses auditeurs.

Wace se contente d'indiquer les choses, Benoît les décrit (2). Quelque

(1) Là où Wace, parlant d'une alliance entre Louis d'Outre-Mer et l'Empereur d'Allemagne, dit :

Par brief et par messaige manda li rois de France
Kil vienge prendre o li amor et aliance.

Benoît écrit :

Bien les porreit faire assembler,
E lier d'amor enterine,
Et leials, e tenable e fine.

(2) Comparer, dans les deux poètes, l'Histoire de la réception de Richard à Rouen, l'enthousiasme populaire, le banquet, le service, etc.

point de comparaison que l'on choisisse, l'avantage reste à Benoît. Voyez, par exemple, le *Songe de Rou,* chez les deux auteurs, qui, en ce point, traduisent tous deux un récit de Guillaume de Jumiéges, qui ne manquait ni d'élégance, ni de grâce. Le conte de Wace est d'une extrême sécheresse. On dirait le résumé d'un poète fait par un homme qui ne l'est pas. Benoît, au contraire, a gardé tout le charme de l'original ; il y a joint, cette grâce un peu enfantine, cette fleur de naïveté que donne l'usage d'une langue jeune, et que le français a gardé jusqu'à Jean Marot. Le récit de Benoît est facile, aisé, plein de descriptions agréables et de traits pris sur nature. Il connaît les personnages, il dépeint leurs traits, leurs allures, leur costume ; il les fait parler. Là, où Wace se contente de dire :

A Willame parla, si fist bien son message, etc.

Benoît sait et répète ce qui a été dit. On dirait, en toute circonstance, que Wace a voulu s'en tirer au meilleur marché possible ; il le confesse naïvement :

A Rou somes venu e de Rou vous diron.
Là comence l'estoire ke vos dire devon.
Mes pour l'ovre espleiter li vers abregeron,
La veie est lungue e grief, e li labor cremon.

On nous permettra de citer un dernier passage où la différence entre les deux auteurs est tout-à-fait saisissante. Quand Guillaume Longue-Épée a ménagé une entrevue entre Louis d'Outre-Mer et l'empereur d'Allemagne, les barons des diverses nations se disputent les logements. Pour apaiser la turbulence des Normands et faire tout rentrer dans l'ordre, Guillaume n'a pas besoin de se montrer lui-même ; il lui suffit d'envoyer sa grande épée. Wace se contente de dire :

S'espée i envcia, ses a fait despartir.

Benoît a trouvé là l'occasion d'un récit du plus grand caractère, et qui a tout l'éclat et toute la grandeur épiques. Cette formidable épée, il la connaît et la décrit longuement :

Sa grant espée d'alemaigne,
U out sis livres de fin or,
Entre le heut et l'entrecor,
Od pierres fines precioses,
E od ovres trop merveilluses,
Eisi faites, si entaillies,
E si sutivement deboissies,
C'une plus bele arme ne meillor
N'out quons ne reis n'empereor (1).

Et il exprime à merveille le tremblement et le respect.

Par un de ses barons i enveia s'espée;
Des ke cil ki la tint l'a sor Normanz mostrée,
N'i ot poiz ki osast doner colp ne colé e,

disait Wace. Combien le tableau tracé par Benoît n'est-il pas plus saisissant.

Cil prent l'espée qui resplent,
Qui plus vaut de cent mars d'argent,
Arière turne al bruiseiz,
E au trés fier comploteiz;
L'espée au duc lur a mostrée.
Et quand chascun l'a esgardée,
Od le dévié que cil lor fait,
Si n'i ot unc puis autre plait,
Mais del eissir senz demorance,
Od grant poür, e od dotance,
Que li dux od eus ne s'iresse.
Mult par out al eissir grant presse;
Nuls n'en issi si orgoillus,
Vers l'espée ne fust hontos,
Ne qui par devant li passast
Parfundement ne li clinast.
Paisible e quoi, e senz murmure,
Revienent au duc à dreiture (2).

(1) V. *Chronique*, t. I, p. 444, v. 10470-10478.
(2) V. *Chronique*, ibid., 10489-10506

On pourrait multiplier les exemples. Ceux-ci suffisent amplement pour prouver que Benoît de Sainte-More sait bien mieux écrire, qu'il est bien plus complètement et plus véritablement poète que son rival. Aussi dans toute la première partie de son œuvre, presque légendaire, et qui laissait par là même un champ plus libre à son imagination, il offre une lecture plus attachante. La valeur historique n'y gagne peut-être pas beaucoup ; on peut être en peine de distinguer entre ce qu'il sait et ce qu'il invente, mais nous ne voulons parler ici que du talent de narration et de l'effet produit sur le public. On peut dire que Benoît est plutôt un poète, Wace est plutôt un chroniqueur. Aussi par une suite toute naturelle, dans ce qui touche au règne de Guillaume-le-Conquérant et surtout à la bataille d'Hastings, dans cette partie l'une des plus intéressantes pour nous, Wace reprend l'avantage. Du débarquement de Guillaume à la fin de la bataille, Wace a deux mille quatre cent-soixante vers, Benoît n'en a que six cents, et son récit manque tout-à-fait de chaleur. Contrairement à ses habitudes, il ne fait guère que résumer la narration de Guillaume de Poitiers. Au contraire, de tout le poème de Wace, la partie où il retrace la bataille d'Hastings est celle qu'il a traitée avec le plus de soin, avec les développements les plus abondants, où il a mis plus de mouvement et d'intérêt. Son récit, vivant et animé, abonde en curieux détails de mœurs. On dirait par instant une véritable chanson de geste. Je crains même que parfois il ne fasse entrer dans sa narration, pour lui donner plus d'attrait, le souvenir de quelques-unes des plus belles chansons de sa connaissance. Il y a entr'autres un passage important qui rappelle de la façon la plus précise la Chanson d'Antioche. C'est le récit d'une scène des plus saisissantes, qui précède la bataille, lorsque Guillaume demande vainement à quelques-uns de ses plus fidèles barons de porter son étendard.

Grant merci, dist Raol, aiez (1);
Mais li gonfanon par ma fei
Ne sera hui porté par mei.
D'oltre chose vos servirai,

(1) *Roman de Rou*, v. 12730.

En la bataille od vos irai.
. . . . . .
Si apela Galtier Giffart :
Cil gonfanon, dist il, pernez,
En la bataille le portez.
Galtier Giffart li respondi :
Sire, dist il, por Deu merci,
. . . . . .
Mais jo serai en la bataille,
N'aveiz home qui mielx i vaille.

Ces propositions et ces refus qui se répètent dans les mêmes formes, l'héroïsme qui préfère le poste le plus périlleux et le rôle le plus actif à l'honneur de porter l'étendard, tout cela a quelque chose de vraiment épique. Mais dans la chanson d'Antioche, Godefroy de Bouillon faisait, aux principaux croisés, une proposition semblable accueillie par les mêmes héroïques refus.

La querelle d'Harold et de son frère Gurth, et les amers reproches dont celui-ci accable le roi, cette scène que Wace ne craint pas de répéter à plusieurs fois, le mépris qu'à deux reprises Guillaume témoigne pour des présages, présentent cette même affinité avec la chanson de geste, et semblent nous autoriser à penser qu'en bien des points Wace s'est plus soucié d'enrichir son récit que de le remplir de faits authentiques. Déjà, du reste, son savant éditeur avait donné lieu de douter de la véracité du vieux chroniqueur, quand il remarquait que la liste qu'il donne, le long dénombrement qu'il fait des Normands qui s'illustrèrent dans le combat d'Hastings, étaient pleins d'anachronismes et qu'il y fait figurer des familles qui ne furent fondées que plus tard, d'autres qui étaient éteintes en 1066.

Cependant malgré ces réserves, on peut dire que Wace connaît surtout les choses normandes, et cela explique la faveur qu'il a trouvée chez les Antiquaires de Normandie. Dès que la bataille d'Hastings est terminée, il semble ne plus rien savoir. Du reste du règne, de tout ce qui se passe en Angleterre, il ne nous dit presque rien; tandis que Benoît, plus complet et embrassant plus de choses, poursuit cette histoire avec

le même soin et la même abondance que le reste (1). De la victoire d'Hastings à l'incendie de Mantes, Wace n'a que cent-dix vers, Benoît en a seize cent-dix : la politique de Guillaume à l'égard des Anglais, les premiers efforts de l'indépendance saxonne, les conspirations, les guerres, les relations avec l'Écosse, les incursions des Danois appelés par les Saxons, tout cela est raconté avec un long détail. Il assure même que s'il ne s'étend davantage, c'est dans la crainte d'ennuyer son lecteur (2). Et ce n'est pas là une vaine parole. Il nous a prouvé en maint endroit de son livre qu'il tient compte des conditions littéraires.

De même en toute circonstance, de même pour le règne de Guillaume-le-Roux, Wace ne connaît bien que ce qui s'est passé en Normandie, ou dans le voisinage. Il n'y a pas trace chez lui des démêlés de Guillaume-le-Roux et de saint Anselme. Pour les mêmes raisons sa géographie de la Normandie est beaucoup plus complète et plus précise que celle de Benoît. Benoît semble peu connaître la Basse-Normandie. Il évite de citer des noms. Il laisse à cet égard un certain vague à ses récits. Wace, en toute occasion, précise le lieu. Quand, par exemple, Guillaume, jeune encore, est à Valognes en danger de périr sous les coups de quatre de ses barons, et ne leur échappe que par une fuite précipitée, Wace nous apprend que c'est à Ryes, près de Bayeux, qu'il est reconnu par un chevalier nommé Hubert qui lui donna un cheval frais et le fit conduire à Falaise par un de ses fils. Benoît sait seulement qu'il n'a osé passer à Bayeux, qu'il est allé

Loinz par desoz devers la mer

et que

Parmi une ville champestre
Passout, mais mult celot son estre.

(1) Benoît semble, en toute circonstance, plus exact et plus près de ses autorités. Il appelle Gurim comme Guillaume de Jumiéges, celui que Wace appelle Garin. Il dit l'île de Canzie (*Scanzia*, dans G. de Jumiéges) là où Wace écrit l'Escosse, etc.

(2) V. *Chronique*, t. III, p. 274-275.

Ne vos puis retraire, ne n'est leus,
(Kar des que trop dure li jeus,
Si est ennuis e vilanie)
Solement la setme partie

De ce qu'il fist, n'où il ala,
. . . . . .
Les leis, les dreis, les jugemens
Et les bons establissemens, etc.

La différence est sensible encore lorsque les deux auteurs rapportent ce qui précéda la bataille des Dunes, et les mouvements de l'armée du duc et de celle des barons révoltés ; mais surtout dans le récit de la dernière expédition conduite en Normandie par le roi de France Henri, et de la défaite de son arrière-garde à Varaville.

Benoît dit d'une façon assez vague :

Passent Oismeis e Bessin :
Riens ne content, o eus estrive,
Ci quil vienent as guez de Dive ;
Ne finassent desqu'à la mer,
Qui sis laissast en paiz aler.

Wace, au contraire, suit le roi de France pas à pas (1). Il ne connaît pas moins bien les étapes du duc. Il était à Falaise quand le roi était à St-Pierre-sur-Dive. Maintenant il longe l'armée du roi :

Par la valée lez Bavent
Conduist sa gent serréement.

Plus tard, lorsque le duc a donné sur l'arrière-garde française, que le pont de Varaville s'est rompu sous le poids des combattants, que le flot qui monte coupe toute communication entre les deux rives, et que toute une partie de l'armée d'invasion, séparée du corps principal, tombe sous les coups des Normands, le narrateur nous montre le roi, monté sur la hauteur, assistant impuissant au désastre des siens ; la vue de pays

(1) En Normandie sunt entré
Par de juxte Oismes sunt passé,
. . . . .
Tut Oismes volent trespasser
E Beessin tresk'à la mer,
A S[t] Pierre vindrent sor Dive.
. . . . . .
Li Roiz son ovre apareilla
Vers Baines, ce dist, ira,
Beessin tot essillera,
Et quant d'iluec repairera,
Par Varaville passera,
Auge et Lievin vastera.
Par Beessin Franceiz corurent,
Jusqu'à l'eve de Seule furent,
A Caem diluec returnerent,
A Caem Ogne passerent,
Encore ert Caem sanz chastel,
N'i aveit feit mur ne quesnel.
Quant li Reis de Caem torna,
Par Varaville s'en rala.

que décrit Wace est des plus exactes, et les baigneurs de Cabourg ou de Houlgate peuvent aller la chercher encore aujourd'hui :

Munté fu de suz Bastebore,
Vit Varaville, e vit Cabore,
Vit les marez, vit les valées
De plusors pars lunges e lées,
Vit l'ewe grant, vit li pons frait.

Wace n'oublie pas les *fosses* qui coupent toutes ces plaines, et que connaissent bien les chasseurs au marais. Il semble même apporter à toutes ces descriptions une certaine coquetterie. On y reconnaît un homme familier avec la connaissance du pays. On y apprendrait, si l'on ne le savait d'ailleurs, qu'il a longtemps vécu à Caen et dans le Bessin, qu'il a dû faire en tout ce pays des courses fréquentes, que la possession de la prébende de Bayeux n'expliquerait pas, mais qui étaient familières aux trouvères. Sans doute c'était en promenant ses chansons qu'il était devenu si exact géographe (1).

De ces remarques diverses que nous venons de rassembler, on peut tirer cette conclusion que Wace et Benoît de Sainte-More appartiennent à deux écoles différentes, différentes par le temps, par l'inspiration, différentes par le milieu social dans lequel elles se sont produites. Wace est tout-à-fait un poète à la vieille marque, un véritable chantre de geste. C'est pour cela que, dans la plus grande partie de son premier livre de *Rou*, il a pris tout naturellement la tirade monorime. Il se plaît avant tout à peindre les rencontres sanglantes, la bataille « l'âpre et rude fête. » Il se rattache certainement à une autre génération que Benoît. Au moment où il écrivait la seconde partie de *Rou*, Wace était très-avancé en âge.

(1) Ce n'est pas seulement pour la géographie, mais pour la narration tout entière que Wace, à propos de ce combat de Varaville, se montre mieux renseigné que Benoît. Son récit est d'une grande *réalité* et tout-à-fait saisissant. On dirait l'œuvre d'un témoin oculaire. Wace a ajouté un détail que ni Guillaume, ni Benoît son traducteur fidèle n'ont signalé. Ici le roi passe la rivière à gué, bientôt la mer monte et rend le gué impraticable ; Wace joint à cela un pont qui est vieux et qui se rompt sous le poids de l'armée. Je me demande si le pont existait bien au temps de la bataille, si Wace ne l'a pas ajouté de sa propre autorité pour embellir son récit, le faire plus détaillé et plus dramatique, ou tout naïvement parce qu'il l'a trouvé à cette place. On sait qu'il ne se refuse pas d'antidater les faits. C'est une recherche à faire dans les Archives des *Pontifes*.

Il invoque le témoignage de son père comme celui d'un témoin oculaire de l'embarquement de Guillaume en 1066, et les détails qu'il tient de lui sont si précis qu'évidemment son père avait atteint l'âge d'homme. Celui-ci lui a répété souvent, quand il était enfant lui-même,

Ke set cenz nès quatre meins furent,
Ke nès, ke batels, ke esqueis
A porter armes e harneis.

Cela conduit à penser que Wace est né au plus tard tout au début du XII[e] siècle, qu'il était plus que septuagénaire quand il achevait le *Rou*. Il est le dernier représentant d'une école finissante. Il n'est plus à la mode. C'est là ce qui explique pourquoi Henri II lui préfère un rival.

Benoît représente au contraire la jeune école. On sent qu'on est ici avec les contemporains des *Romans de la Table-Ronde*. Car les deux poètes diffèrent autant par l'inspiration morale que par l'âge.

Wace est tout-à-fait de la race des vieux trouvères, vivant avec le peuple, s'inspirant de lui, de ses goûts, de ses mœurs. Il paraît avoir eu une tenue médiocre. C'est lui-même qui nous l'apprend dans les vers qui terminent la première partie de *Rou* (1).

Les vers de Benoît, au contraire, témoignent d'un état de société tout différent. C'est un poète de cour, ayant passé sa vie dans une grande cour. Nous en aurons la preuve tout à l'heure ; toutes ses œuvres indiquent le goût et le besoin d'une civilisation plus relevée, qui n'a pu se développer ainsi que par le commerce des dames et des seigneurs déjà préoccupés d'élégance, et chez lui comme au temps où se formera chez nous la société polie, l'érudition s'unit à la galanterie.

Les traits divers que nous avons rassemblés jusqu'ici nous ont montré que la *Chronique* et le *Roman de Troie* avaient entr'eux les plus frappants rapports ; qu'ils se séparaient, au contraire, tout-à-fait des œuvres du

(1) Al duc de Normendie nos esteut repairier;
Mez daler lunges voies se pot l'en bien lassier ;
E de beles chansons se pot l'en envoisier.
Ki chante beivre deit, u prendre altre loier :
De son mestier se deit ki ke pot avancier.
Volentiers preist grace, quer de prendre ai mestier.

même temps. Si maintenant nous étudions de près la langue des deux livres, nous arriverons encore à une conclusion identique.

Ce sont d'abord des termes qui se présentent dans d'autres écrits, mais qui sont employés ici avec prédilection, avec insistance (1).

Ce sont d'autres mots que la *Chronique* et le *Roman* affectionnent, des mots caractéristiques qui ne se présentent point ailleurs. Ainsi, non-seulement ils se servent du mot *fait* pour *parfait*, et surtout du mot *faitement*, qui revient sans cesse dans le résumé qui précède le *Roman de Troie*; mais encore on rencontre à plusieurs reprises dans les deux œuvres une sorte d'augmentatif assez barbare de *faitement*, le mot *faiterement* ou *faitierement*, que je ne retrouve que chez un autre écrivain normand, Jordan Fantosme. La *Chronique des Ducs* dit au vers 10131 :

Joïz eisi faiterement

et au vers 6382 et 15083 :

Porquei ne con faiterement.
Furent si tuit faiterement.

Et le *Roman de Troie*, de son côté, aux vers 163 et 331, dit :

Donc orreiz con faiterement.
Puis dirai con faiterement.

Il est à remarquer, du reste, que les deux livres aiment tous deux ces longs adverbes et ces lourdes terminaisons, et qu'il en est qu'on ne trouve guère que chez eux, comme *demenement*.

Tel est encore ce terme de *macain*, qui semble d'origine germaine et rappelle l'anglais *to make* :

Trop esteit sages et macains

dit le *Roman de Troie* (v. 5295), en parlant d'Agamemnon, et la *Chronique* dit vers 16036 :

Sages est ceste genz e macaigne.

(1) Il serait fastidieux d'en donner ici la liste. On les trouvera indiqués dans le *Lexique*, à la suite du poème.

Deboissié ou *deboissi*, pour *travaillé*, revient souvent dans les deux poèmes. La *Chronique*, v. 10476, parle de pierres fines

Si entaillées
E si sutivement deboissées.

Ils emploient volontiers le mot *dévié* pour *interdiction* (1) : le mot *volenterif* ou *volunterif*, *volentrif*, *voluntif*, pour désireux.

On trouve chez tous les trouvères des mots en *eïs* pour exprimer diverses phases de la bataille : le *chapleïs*, l'*abateis*. La *Chronique* et le *Roman* s'en servent volontiers, et ils en ajoutent d'autres d'une formation analogue, comme *amasseiz*, *bruiseis*, *debruiseiz*, *complotéis* ; *retenteis* d'épée, etc., dans le *Roman de Troie*.

On retrouve des deux parts les mêmes termes de marine, placés de même. La *Chronique* et le *Roman* dépeignent de la même façon une tempête :

N'i a ne veile ne hobenc,
Utage, n'escote ne drenc.

On pourrait signaler encore toute une série de locutions qui reviennent très-fréquemment chez eux et qui leur sont particulières. On trouve dans la *Chronique* le mot *pez* ou *peis* pour vouloir :

Mes quens Herbert n'i ont ses pez.

De là ils ont fait *sor* ou *dessus son peis* pour dire contre son gré. Cette formule se rencontre fréquemment dans la *Chronique* ; elle y est jusqu'à trois fois dans onze vers : « E sus mon peis, desus tun peis, adonc sor mun peis. » De même dans le *Roman de Troie*, on lit en plusieurs endroits, et en particulier au vers 276 :

Desor son voil e sor son peis.

Le même roman emploie souvent d'une manière absolue les mots : *lor*

(1) Comme dans la *Chronique*, vers 10495 :

Od le devié que cil lor fait,

Et vers 15214 :

Cele devié trestuit retrait.

voil, lor oes pour dire: « Selon leur désir, selon leur vœu, si leur vœu était exaucé. » De même dans la *Chronique*, on lit:

Que ja, *lor veus*, mes a nul jor.

Telle est encore cette forme que le *Roman de Troie* semble affectionner : *au chief del tor*, pour « en fin de compte, en dernière analyse, » et qui se retrouve également dans la *Chronique*, aux vers 8838, 11633, 25495, 41146 :

Teu mérite a al chief deu tor.
Qui sis honist au chief del tor.
Tot li trespasse al chief de tor.

Et, puisqu'il est question de langage, on peut encore signaler dans les deux œuvres une même disposition oratoire. Nous marquions tout à l'heure que là où Wace se contentait de dire: « il parla et fit bien son message, » Benoît plaçait un discours abondant et généralement assez fluide. Évidemment la langue s'est dénouée. De même le poète prodigue les discours dans le *Roman de Troie* (1).

Tous ces rapports sont frappants. Jamais plus complète analogie entre deux œuvres n'a autorisé à y reconnaître la main d'un seul et même auteur (2). Mais le poète lui-même nous apporte un dernier témoignage qui seul pourrait sembler un peu vague, mais qui, appuyé de tous les autres, devient tout-à-fait décisif. Au moment où Benoît raconte la victoire de Guillaume à la bataille d'Hastings, il ajoute:

(1) On pourrait remarquer aussi que tous deux se plaisent à citer les *Proverbes du Vilain*. Mais on pourrait appliquer la même observation à Chrétien de Troie et à d'autres poètes du temps.

(2) Nous n'avons pas discuté l'objection qu'on pourrait tirer de la différence des noms, l'auteur de la *Chronique* n'étant jamais désigné que sous le nom de Benoît, tandis que celui du *Roman de Troie* se nomme lui-même Benoît de Sainte-More. Elle ne nous semble pas des plus considérables ; les œuvres mêmes du poète nous en offrent la preuve et nous fournissent la réponse. Ce n'est pas lui, en effet, qui nous a donné son nom dans la *Chronique*, il n'est nommé que dans les sommaires: et même dans le *Roman de Troie*, il ne prend ce nom de Sainte-More qu'une seule fois ; toutes les autres fois (et le cas se présente souvent), sans se soucier de mettre en péril son identité, il ne s'est jamais nommé que Benoît tout court; si bien que si le vers 127 avait disparu, il n'y aurait eu ni doute ni discussion possible. L'on voit que Benoît n'attachait pas grand intérêt à la chose.

Veez merveilles, *poez entendre*
Qu'en vos deit mostrer e aprendre
Qu'Agamemnon ne li grezeis,
Ne bien plus de quarante reis,
Ne porent Troie en dis anz prendre ;
Unques n'i sorent tant entendre.

Ces vers n'indiquent-ils pas de la façon la plus claire que Benoît, à ce moment-là, s'occupait de la composition du *Roman de Troie?*

Et ceci nous donne la date du poème. Il a dû suivre de près la publication de la *Chronique.* On trouve d'ailleurs dans le livre lui-même un détail qui nous aidera à la préciser davantage. Dans un passage du *Roman de Troie*, que ne paraît avoir connu aucun de ceux qui ont fait l'histoire de Benoît (car si on a souvent prononcé son nom, si on a cité son poème, on l'a peu lu, on l'on n'en a lu que les premiers et les derniers vers), nous trouvons une dédicace adressée à un personnage qui ne peut être que la femme d'Henri II. Au vers 12440, au milieu du récit des amours de Troïlus et de Briseida, l'auteur, qui raillait assez rudement le naturel des femmes, tout à coup s'interrompt. Il demande grâce pour ses vers à celle pour laquelle il écrit, dont il fait le plus grand éloge, et qu'il appelle « riche dame de riche roi. » Or, ce titre ne s'adresse à personne mieux qu'à l'épouse de Henri II, à cette Éléonore de Guienne, qui avait apporté en dot à son mari la moitié de la France. Or, comme c'est en 1184 que la reine est rendue à la liberté après une longue captivité, ce serait à cette année-là qu'il conviendrait de rapporter la composition du *Roman de Troie* (1).

Il est donc évident pour nous que l'auteur du *Roman de Troie* est le même que celui de la *Chronique des ducs de Normandie*, et dès lors tout ce qu'on sait du second se doit nécessairement appliquer au premier.

(1) Le *Roman de Troie* est évidemment antérieur à certaines parties du *Roman d'Alexandre*, œuvre, comme on sait, de plusieurs auteurs et de plusieurs temps, entre autres au récit du voyage du héros macédonien chez les Amazones. Car cette partie contient une allusion évidente au poème de Benoît de Sainte-More. L'auteur y parlant d'Amabel, la reine de ces vaillantes héroïnes, et voulant nous donner une idée de sa beauté, nous dit, se rappelant sans doute Hélène et Polyxène :

Il n'a si bele dame dusc'al siége de Troie.

Tous les renseignements que nous chercherions inutilement dans le *Roman de Troie* sur sa nationalité, sa condition, le milieu dans lequel il a vécu, nous pouvons les demander à la *Chronique*.

A quel pays appartient Benoît de Sainte-More? La question a été très-controversée. Benoît n'a pas eu tout-à-fait le même honneur qu'Homère. Cependant trois provinces au moins de notre France, la Normandie, la Touraine et la Champagne, se disputent la gloire de lui avoir donné le jour (1).

L'abbé de La Rue n'a pas hésité à le classer parmi les poètes anglo-normands; mais sans rien préciser sur le lieu de sa naissance.

M. Paulin Paris tient pour la Champagne, et son opinion est au premier abord des plus séduisantes. En effet, il y a à deux lieues de Troyes une petite ville de Sainte-More, bien connue encore aujourd'hui des antiquaires par son église gothique, et qui semble bien choisie pour être le lieu de naissance d'un poète, à deux pas du plus grand écrivain français de ce temps, de ce Chrétien qui sut donner tant de richesse, tant de délicatesse, tant de passion, et déjà tant de grâce à l'invention française au XII[e] siècle. Mais il y a plus, et tandis que les autres n'apportent à l'appui de leur dire que des conjectures et des vraisemblances, M. Paulin Paris a un texte. Il a retrouvé une ballade inédite d'Eustache Deschamps où, parlant des Champenois qui se sont illustrés par leur savoir, après avoir rappelé Pierre Comestor, qu'il appelle le Mangeur, le poète nomme Sainte-More :

Habile sont à l'escripture
Les pluseurs, et à concepvoir,
Dont cinq d'iceux met en figure,
Le Mangeur qui par tres grant cure

(1) On a même voulu, jusqu'à un certain point, faire entrer la Grèce en concurrence avec elles. Boivin, en effet (V. le Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale), sans se prononcer sur le lieu de naissance de l'auteur, croit que son poème a été composé à la cour de Baudoin, empereur de Constantinople : « Hujus poematis auctor Benedictus a Sancta Maura quem Constantinopolim migrasse urbe a Balduino capta crediderim. » Mais l'opinion de Boivin ne reposant que sur l'existence d'un exemplaire tronqué de l'*Histoire de Troie*, en grec politique, qu'il croyait sans examen être l'original du poème français, et où nul aujourd'hui ne songe à voir autre chose qu'une traduction mutilée de notre vieux texte, son assertion tombe d'elle-même, et il n'y a pas à la discuter.

Voulut scholastique traiter,
Saincte More Ovide esclairer, etc. (1).

Cela semble décisif; mais il est à noter d'abord que le nom de Benoît ne figure pas du tout ici : puisque le savant critique s'est peut-être un peu trop hâté, sur le témoignage un peu vague de ces vers, d'adjuger notre poète à « sa douce Champagne. » La phrase de Deschamps, en effet, semble indiquer non pas un homme qui s'est inspiré d'Ovide, comme le dit M. Paulin Pâris, mais un commentateur du poète latin, un de ceux qui le *moralisaient* comme Philippe de Vitry.

Cette très-vraisemblable supposition que nous faisons là se trouve vérifiée par les faits. Il y a eu, en effet, un écrivain, né en Champagne, qui a porté ce nom de Sainte-More, mais ce n'était pas notre Benoît; c'était un certain Chrestien Legonais de Sainte-More, qui avait justement traduit en prose l'Ovide moralisé de Philippe de Vitry (2).

Et cette rectification a une bien autre portée. Non-seulement elle prouve que ce n'est pas de Benoît qu'il s'agit ici, mais ces vers se retournent contre ceux qui les invoquent; ils démontrent de la façon la plus évidente que ce n'est pas en Champagne qu'il faut chercher la naissance de Benoît. En effet, puisque Eustache Deschamps a été si soigneux de nommer même un traducteur de Philippe de Vitry, il n'eût pas manqué de citer l'auteur d'un livre aussi populaire que le *Roman de Troie*.

Les prétentions de la Touraine ont trouvé de nombreux champions, même jusqu'en Normandie (3).

Ginguené, dans l'*Histoire littéraire de France*, incline à penser que Benoît est né dans la petite ville de S^te^-More, à quelques lieues de Tours; mais il n'apporte aucune preuve à l'appui de son opinion, et il est permis de supposer qu'il n'avait d'autre autorité pour l'appuyer que le nom même que porte le poète.

M. Francisque Michel, après avoir, dans son premier volume (4), par

(1) V. P. Pâris, *Manuscrits français de la Bibliothèque du roi*, t. VI, p. 435.

(2) V. *Hist. litt.*, t. XXIV, p. 456.

(3) Nous voulons parler de M. Pluquet (V. *Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm.* sur les trouvères normands, t. I, p. 397. 1824). Nous ne discutons pas son opinion, parce qu'il ne fait que reproduire le passage de Rochefort que nous avons indiqué déjà, p. 75, dans la note.

(4) V. *Chronique des Ducs*, tom. I^er^, Introd., p. xv.

des arguments qui nous paraissent mériter d'être repris, établi que Benoît était normand, semble dans le troisième, dans un passage auquel nous avons déjà fait des emprunts (1), se rallier à l'opinion de Ginguené. De l'existence d'un manuscrit de la *Chronique* dans le monastère de Marmoutiers (aujourd'hui à la bibliothèque de Tours), on pourrait induire, nous dit-il, que, né à Ste-More, il a fait profession à Marmoutiers et y écrivit sa *Chronique* dont un exemplaire, peut-être autographe, dut rester dans la bibliothèque du couvent; et il ajoute que sans doute Henri II avait choisi pour remplacer Wace un bénédictin de Marmoutiers, parce que son père, Geoffroy-le-Bel, avait trouvé un historien dans un des moines de cette abbaye.

Mais ce sont là de pures suppositions que tout vient démentir. On n'établit pas que le manuscrit soit du XII^e^ siècle. Rien ne prouve qu'il ait toujours habité les rayons de Marmoutiers. Sa présence ne prouverait pas que l'auteur soit né dans le voisinage. En supposant que le volume soit venu dès sa naissance occuper la place qu'il ne devait plus quitter pendant tant de siècles, ce que l'éditeur rappelle des relations de l'abbaye avec les rois d'Angleterre prouverait seulement que les moines avaient dû, de bonne heure, chercher à posséder l'histoire d'une dynastie qui avait témoigné faveur à leur couvent. La lecture des œuvres de Benoît montre de la plus éclatante façon qu'elles n'ont pas été composées au fond d'un cloître, et un passage de la *Chronique* prouve que celui de Marmoutiers aurait pu moins que tout autre réclamer cet honneur. En effet, racontant d'après Guillaume de Jumiéges que Henri I^er^ avait comblé l'abbaye de ses dons, le poète dit qu'il avait contribué puissamment aux grands travaux qu'on y faisait faire, et entr'autres,

> Faire lor fist, *ce dist l'autor*,
> Du suen mult riche dormeor.

S'il eût été lui-même un des habitants de Marmoutiers, il n'eût pas, sur des faits semblables, recouru seulement au témoignage de Guillaume; il y eût ajouté quelque témoignage personnel. Et on pourrait de tout

(1) *Chronique*, tom. III, p. 397.

ceci, contre l'attente du critique, conclure sans paradoxe, contrairement à lui, que Benoît n'était pas de Touraine.

Je n'ai pas besoin de discuter l'opinion de M. Thomas Wright. « Il y a, nous dit-il, de fortes raisons de croire ce trouvère natif de la petite ville de Ste-More dans le district de Tours (1). » Mais comme il avoue dans une note qu'il ne s'appuie en ce point que sur l'opinion exprimée par M. F. Michel (2), on voit que son témoignage n'ajoute rien au précédent.

Revenons donc à ces textes signalés par M. Francisque Michel, en complétant ses recherches. Nous y verrons en maint endroit l'auteur nous affirmer de la façon la plus explicite qu'il était normand. Sans cesse il dit « les nôtres » quand il parle de cette nation. Au vers 9540 de la *Chronique*, racontant la guerre engagée contre le duc Guillaume-Longue-Épée par des vassaux révoltés, il dit en parlant des troupes du duc :

Mult s'i contienent bien *les noz.*

Et plus loin, au vers 9558 :

Lor vont *les noz* plus tres hardiz
Que n'est li faucs vers la perdriz.

De même, en parlant des barons révoltés contre Guillaume-le-Bâtard, il écrit :

Maint *nos* en i unt abatu.

Et dans le récit de la bataille d'Hastings :

Dunt *li nostre* orent grand esmoi.
Ou *li nostre* erent au contenz (3).

(1) V. Th. Wright, *Bibl. Brit. litt.*, p. 258.

(2) *Ibid.* « This information is deduced chiefly from the circumstance of a fine ms. of the Chronicle of the Dukes having been recently discovered at Tours, which had belonged to the abbey of Marmoutier. See the appendix to the third vol. of M. Michel's edit. of Benoit. »

(3) *Chronique*, t. III, v. 37335 et v. 37368.

Et quand il parle des Français, il dit :

Plus ne se puent il tenir
De *nos* amerement haïr.

On pourrait supposer ici que, fidèle à ses habitudes de traduction exacte, il ne fait qu'emprunter une formule à son auteur, à Guillaume de Jumiéges, ou à tel autre. Il n'en est pas trace dans les passages qu'il reproduit.

D'un autre côté, il ne parle des Français qu'avec aigreur, avec amertume, avec ces rancunes persistantes de voisins qui se détestent et qui ont souvent maille à partir. Il applaudit à leurs malheurs, il y voit une punition providentielle de leur haine pour les Normands (1).

Ici M. F. Michel objecte que quelques-uns de ces vers cités d'abord par lui, comme prouvant que l'auteur était normand, peuvent tout aussi bien le désigner comme Tourangeau. Personne, dit-il, n'ignore que la Touraine faisait alors partie des possessions de Henri, sous le règne et par l'ordre duquel Benoît écrivait. Mais si au temps de Henri II, Normands et Tourangeaux étaient réunis sous la même domination, à l'époque à laquelle se rapportent les divers passages cités, ils n'avaient aucun intérêt commun, et partout Benoît a eu soin de bien spécifier qu'il s'agissait des Normands seuls, que c'était à eux uniquement que s'appliquait ce pronom *les nôtres*.

Il est cependant encore une objection possible et que nous ne devons pas négliger. Ce nom de Sainte-More que porte notre Benoît ne se

(1) Ci devra l'om essample prendre
Conoistre, aperceivre e entendre
Cum tox jors unt grant felonie
Franceis vers ceus de Normandie,
Cum tox jorz heent les seignors.
Ci orra l'om lur crueltez
E lur laides iniquitez
. . . . . .
Plus que la chievre ne s'apese
Des chous bruster, s'ele en a ese,
Plus ne se puent il tenir
De nos amerement haïr (*)
. . . . . .
S'erent franceis cruels e fels,
Mult reverteit sovent sor els,
E enz es laz que il tendeient
Par mult sovent feiz se perneient,
Des bastons qu'aveient coillix
Erent par maintes feiz laidiz (**).

(*) V. *Chronique*, t. I^er, p. 518, v. 12640.

(**) *Ibid.* V. encore t. III, p. 319.

trouve nulle part en Normandie, tandis qu'il existe, nous l'avons vu tout à l'heure, dans les deux autres provinces qui revendiquent le poète (1). Ici l'abbé de La Rue nous fournit une réponse et prouve que ce nom n'est pas si étranger qu'il semble tout d'abord aux Normands, conquérants de l'Angleterre ; il nous dit qu'il y a été porté par des familles d'origine normande ; que Leland, d'après la Chronique de Coventry, cite Hugues, Guillaume et Joscelin de Sainte-More (2).

A tous les arguments que nous avons apportés, il convient enfin d'en joindre un dernier qui se peut trouver dans les entrailles même du texte, et que celui-ci ne refuse pas. On sait que les rimes, en certains cas, même dans des copies altérées, peuvent fournir une indication de la nationalité première de l'œuvre, comme ces ossements de races disparues qui disent l'âge de certains terrains. Ainsi les imparfaits de la première conjugaison ont, dans le dialecte normand, une forme de terminaison spéciale. Par suite de cette particularité grammaticale, tandis que ces imparfaits chez les poètes de l'Ile-de-France riment avec les autres, et à chaque instant se mêlent et se confondent, dans le dialecte normand la séparation est rigoureuse et fatale. Et l'indice se conserve même à travers les altérations des copistes. Car le copiste français, pour franciser un texte

(1) Et même dans une troisième qui n'a pas songé à le réclamer. Il y a en Bourgogne, dans l'Yonne, je crois, un village de ce nom. —Dans un autre passage de Benoît on trouve une trace de rancunes de voisinage qui peut conduire à la même conclusion. Benoît n'aime pas les Bretons, il les maltraite souvent : il prétend qu'ils sont

Sorfaiz, orguillos e felons.

(2) On pourrait tirer du choix de certains noms, dans le livre de Benoît, une autre preuve de l'origine anglo-normande du Roman de Troie. Ainsi, parmi les fils de Priam, Benoît place un certain Cassibalan (V. *Rom. de Troie*, v. 7963), qui n'a certainement rien de commun avec la tradition homérique. Mais il est facile de le trouver ailleurs. On a reconnu ce Cassivellaunus (ou Caswallon), ce chef vaillant, indomptable champion de l'indépendance. Bretonne, qui lutta avec succès contre César et dont César lui-même a raconté l'histoire. (V. César, *Comment.*, liv. V, ch. XIX, etc.) Cassibelan figure avec honneur dans le *Brut* de Wace. Un autre est désigné (v. 7969) sous le nom du *filz Mahez* (Mathilde) ; c'est le nom de la mère d'Henri. On rencontre aussi dans le livre des noms à physionomie anglaise ; un des alliés de Priam est fils du roi *Doglas :* des termes qui ne se trouvent qu'en Angleterre comme la chose elle-même : un des héros du poème a les cheveux *auborne*, ce mot si anglais qui désigne des reflets si particuliers.—N'est-ce pas encore un souvenir de Henri II, que ce rôle et cette importance donnés par l'auteur aux bâtards de Priam ? On sait ce qu'Henri faisait pour les siens, et comment les fils de Rosamonde, Richard Longue-Épée et Geoffroy, qui fut évêque de Lincoln et archevêque d'Yorck, étaient élevés avec ceux de la reine Éléonore.

normand, n'a pas à changer les mots, il ne change que la finale, écrivant *oient* au lieu de *oent*. Au contraire, si l'on voulait arranger en normand un texte français, il faudrait sans cesse remanier les rimes. Nous avons fait l'épreuve sur la plus grande partie du roman de Troie; sauf trois exceptions, la règle y est constamment observée; les imparfaits de la première conjugaison n'admettent jamais d'étrangers à la rime. Ce ne peut être là évidemment une rencontre purement fortuite.

Cependant il reste encore une difficulté. Si l'auteur est véritablement normand, comme nous croyons l'avoir établi, ce sont les manuscrits normands qui devraient dominer; or, c'est justement le contraire qui se présente ici. Sur les vingt-deux manuscrits que nous connaissons, il n'en est qu'un seul, le numéro 2181 de la Bibliothèque impériale, qui soit franchement normand : deux exemplaires (les nos 1610 et 12600) gardent des traces, mais fort effacées, d'une rédaction normande; les autres appartiennent aux différents dialectes de notre vieille langue, mais surtout au français de l'Ile-de-France. Et de là ce fait singulier, et qui semble tout de suite détruire toute notre argumentation précédente, que la *Chronique des Ducs de Normandie* se lit seulement dans deux manuscrits normands, tandis que si l'on ne cherchait pas avec grand soin, on serait en droit de croire qu'il n'y a pas de manuscrit normand du *Roman de Troie*.

Mais on sait que souvent les copistes traduisaient naïvement en leur propre langue toutes les œuvres qu'ils voulaient reproduire. D'une part, ils les lisaient eux-mêmes ainsi; de l'autre, ils tenaient à être entendus le mieux possible de leurs auditeurs ou de leurs lecteurs. Le moyen-âge n'avait pas nos pieux scrupules sur l'exactitude des textes, notre respect pour les droits de l'auteur, notre préoccupation pour sa personnalité. Notre siècle, éminemment critique, s'intéresse à la date, à la nationalité, à l'originalité de l'écrivain. Le moyen-âge, comme un enfant, ne voyait que l'œuvre et s'occupait peu de l'auteur; dans l'œuvre même, il ne voyait que l'effet produit sur lui-même, l'intérêt et non les ressorts, ni les moyens employés. Peu lui importaient dans la cathédrale le nom et la personne de l'architecte, dans le poème la personnalité du poète. Ainsi, plus une œuvre était vite répandue, plus elle perdait vite la marque originelle. Les rédactions en dialectes divers étaient comme une

série de traductions, où le texte primitif avait souvent chance de disparaître, surtout lorsque, comme ici, il n'appartenait pas au dialecte de la majorité des lecteurs. La *Chronique*, avec son accent de patriotisme normand très-marqué, intéressait surtout ceux dont elle reproduisait l'histoire; elle s'est, par cela même, conservée dans leur langue. Le *Roman de Troie*, au contraire, offrait au point de vue de la nationalité ce caractère impersonnel, ce caractère avant tout général et humain qui devait faire, au moyen-âge comme aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, le succès de ce genre de sujets. Ils n'étaient ni français, ni anglais, ni italiens; c'était le passé commun des nations de l'Occident, de l'humanité instruite, des peuples initiés à la connaissance des langues classiques. Ainsi le succès même et la popularité du *Roman de Troie* avaient tout de suite effacé sa nationalité.

En outre, le manuscrit 2181 n'est qu'incomplètement normand. Il a gardé soigneusement les finales normandes : il écrit *seient, feseient, deslei, tornei*, etc.; mais partout où le son n'exige pas une orthographe particulière, il néglige l'orthographe normande, il a même des moments d'oubli, et écrit parfois par *eit* au lieu de *oi* les imparfaits de la première conjugaison. Évidemment ce manuscrit à l'aspect normand n'est pas l'œuvre d'un normand, mais d'un copiste français qui ne veut pas refaire les vers, qui voudrait même les reproduire exactement, mais qui les change instinctivement et les écrit à sa façon.

Mais ces singularités, loin de détruire notre thèse, en sont au contraire les appuis les plus incontestables et la démonstration même. Un texte tout-à-fait normand pourrait être la transcription d'un original français faite par un copiste normand. Ce texte-ci, au contraire, qui veut être normand, mais où, à chaque instant, échappent naïvement, instinctivement, des traces d'une orthographe différente, par cela même qu'il est incomplètement normand, et par la façon dont il l'est, prouve l'existence d'un original normand antérieur. Les traces beaucoup plus rares de formes normandes dans les autres manuscrits cités fortifient encore notre conclusion. L'étude attentive des textes amène donc invinciblement à conclure que Benoît appartenait à la Normandie elle-même, non aux provinces annexées par les ducs normands, qu'il n'était pas normand de soumission, mais normand de race.

Et par là, bien qu'il ait écrit en Angleterre et sous les yeux d'un roi anglais, il appartient bien à l'histoire littéraire de la France. Il convient de regarder de près ici ce qu'étaient ce prince et sa cour, pour bien connaître Benoît de Sainte-More et les conditions dans lesquelles son talent s'est développé.

Autour de Henri II, surtout dans les années paisibles qui s'étendent de son avènement aux débats avec Thomas Becket, une cour avait dû se grouper, qui avait été un grand foyer de culture sociale et intellectuelle. Une cour se forme, et les élégances sociales se développent tout naturellement autour d'un souverain riche, possesseur de vastes domaines, et attirant à lui une foule de grands seigneurs. Or, Henri II était certainement le plus riche et le plus puissant des princes de son temps. Si les poètes de cette époque, gallois, anglais ou normands, se sont plu à célébrer la cour du roi Arthur, souverain de l'univers, où se pressaient à l'envi les barons du monde entier, on est en droit de penser qu'une flatterie délicate à l'adresse de Henri n'était pas étrangère à ces peintures. Roi d'Angleterre, suzerain d'Écosse, conquérant de l'Irlande, roi de Galles, il était encore duc de Normandie et de bien d'autres provinces. Vassal du roi de France pour une partie de ses domaines, Henri était dans ce pays même plus puissant que son suzerain.

Avant qu'il possédât l'Angleterre, ses États se trouvaient deux fois plus étendus que ceux du roi de France. « Bientôt roi d'Angleterre, maître de tout le littoral de la France depuis la Flandre jusqu'aux Pyrénées, suzerain de la Bretagne, il prît l'Anjou, le Maine et la Touraine à son frère; il réduisit la Gascogne; il gouverna la Flandre comme tuteur et gardien en l'absence du comte; il prît le Quercy au comte de Toulouse. Allié du roi d'Aragon, comte de Barcelone et de Provence, il réduisit le Berry, le Limousin, l'Auvergne et acheta la Marche. A sa mort, il possédait les pays qui répondent à quarante-sept de nos départements et le roi n'en avait pas vingt (1). » C'était là un fait qui n'avait pas pu passer inaperçu des contemporains. Aussi Robert de Crickdale, dédiant son livre à Henri II, lui expliquait-il son hommage en disant qu'il n'avait pas cru convenable que le maître et l'arbitre de régions si

(1) V. Michelet, *Hist. de France*, t. II, p. 321.

nombreuses, ignorât les diverses parties de cet univers dont il dominait une si grande part (1).

Et il y avait surtout un pouvoir bien autrement effectif; le roi de France, pour la moitié de ses États, n'a qu'une autorité nominale, des États qui relèvent de lui, mais qui ne lui obéissent que par leurs souverains féodaux; Henri II, par lui-même ou par sa femme, est maître personnel des siens. Sa puissance militaire est énorme. Il a à la fois la puissance d'apparat, la force féodale, avec ses vassaux, barons et chevaliers, et la puissance réelle, la force moderne par ses soudoyers Gallois, Anglais, Brabançons, troupes qu'il a dans sa main, qui n'ont pas de liens de parenté ni de vasselage avec les ennemis qu'il veut choisir, qui servent quand il veut, où il veut, aussi longtemps qu'il veut.

L'Europe semble reconnaître le grand caractère de cette royauté. Les filles de Henri III entrent dans toutes les maisons souveraines. L'une d'elles devait être l'aïeule de saint Louis.

Aussi se plaisait-il à s'entourer de toutes les splendeurs de la puissance. Pour avoir une idée des magnificences qu'il déployait, il suffit de lire le récit de celles qu'étalait Becket quand il l'eut fait son chancelier. Voyez, par exemple, la description de ce cortége, de ce luxe où l'on retrouve encore quelques restes de barbarie, qu'il étale à ses entrées dans les villes de France, lorsqu'il marche contre Toulouse (2). En voyant défiler ce cortége triomphal, chacun s'écriait : Quel homme doit donc être le roi d'Angleterre quand son chancelier voyage en tel équipage !

Henri II paraît avoir été admirablement fait pour ce grand rôle. Il avait les grâces de la royauté. Girauld le Gallois, dans le passage que nous citions plus haut, nous dit qu'il était affable, souple, enjoué, et que, quelle que fût sa secrète pensée, il ne le cédait à personne en urbanité. On trouvait en lui toutes les aptitudes des hommes appelés à conduire des foules. On admirait l'étonnante puissance de sa mémoire. « Il n'oubliait jamais, disait-on, ce

(1) « In congruum fore tot et tantarum regionum dominum et rectorem ignorare partes orbis cujus non minima parte dominaris. » Wright, *Bibl. Brit.*, 1186.

(2) V. la description de William Faty Stephen, citée par Lingard, t. II, p. 321-328, note, et par Michelet, *Hist. de France.*

qu'il avait entendu une fois ; celui qu'il avait une fois regardé en face n'était plus un étranger pour lui (1).

Surtout, il avait tous les instincts d'un vrai roi tel qu'on l'entendra plus tard, ne voulant voir autour de lui aucune autorité qui ne relevât de lui. Selon Jean Brompton, il disait à ses familiers comme Alexandre, que le monde tout entier était bien peu de chose pour un seul homme puissant. La jalousie, ou plutôt la fureur de la domination, jalousie qui se traduira plus tard par la majesté et la hauteur, éclate parfois chez lui naïvement, d'une façon toute physique, presque bestiale. S'il rencontrait quelque contradiction, ses yeux s'injectaient de sang, ses regards semblaient enflammés. Un page lui ayant, dans une circonstance semblable, apporté une lettre, le roi se jeta sur lui et tenta de lui arracher les yeux, il ne put s'échapper sans blessures (2). Son ministre favori, Hamet, ayant voulu lui présenter quelques observations, il le poursuivit jusque sur l'escalier. En apprenant que son ancien protégé Becket avait osé de Vezelay excommunier six de ses plus chers amis, il jette son chapeau, son épée, ses habits, il arrache le tapis de soie qui couvrait son lit et se met à mâcher la paille (3).

Les panégyristes l'appelaient « un lion de justice (4). » Ses ennemis lui appliquaient la même épithète en la commentant : « Leo et leone truculentior, dum vehementius excanduit. » Il faut noter cependant que des écrivains, même ecclésiastiques, comme Guillaume de Newburg, se sont plu à célébrer la bonté et l'humanité de l'adversaire de Th. Beket. Il avait adouci les pénalités sur la chasse ; il avait pris en main la protection des naufragés et réprimé le droit d'épave. Il tenait à défendre les mineurs, les pauvres, les veuves. Il ne leva que des impôts modérés, n'aimant pas la guerre, quoiqu'il l'ait souvent faite, ménageant le sang de ses sujets, aimant mieux gagner par argent ou par adresse.

Il rêvait déjà d'établir l'égalité, en abaissant les grands, en élevant les petits. En ce temps de moralité féodale, où les castes sont de droit divin, on regarda cela comme une impiété, un outrage au droit, un crime

(1) V. Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. II, p. 316.

(2) V. Epist. S. Thomæ, 1, 45.

(3) V. *Scriptores fr.*, t. VI, p. 215. « Et cœpit stramineas masticare festucas.

(4) Leo justitiæ, c'était l'expression qu'on avait empruntée aux prophéties de Merlin, pour l'appliquer au roi Henri I^er^.

contre nature. C'est ainsi que le présente un écrivain contemporain qui, attaché à Thomas Becket et puni par le roi de ce dévouement, nous a laissé de lui un rancuneux et saisissant portrait (1). Unissant, nous dit-on, aux rejetons des plus nobles familles des filles de condition misérable, il a fait de tous leurs héritiers des gens de rien; unissant les nobles héritiers à des serfs, il a réduit tout le monde à la roture : « Filias miseræ conditionis corruptas et oppressas copulans clarissimis, heredes omnes mechanicos creavit. Servis generosas copulans, pedaneæ conditionis fecit universos. » C'est l'image que donne de lui Giraud de Barri, disant sans colère : Il fut très-empressé à établir la paix et à l'observer, aimant les humbles, écrasant la noblesse, foulant aux pieds l'orgueil; comblant de biens les affamés et renvoyant à vide les riches, exaltant les humbles et déposant les superbes, unissant ou plutôt confondant les droits du sacerdoce et de l'empire, et étant *tout à lui seul*, « et omnia solus existens. »

A son armée de Brabançons et de Gallois il en avait joint une autre non moins redoutable au clergé et aux barons, une armée de légistes. On a beaucoup célébré les légistes, comme ayant contribué à affranchir les peuples de la féodalité; ils ont été surtout, en tous les temps, les aides du pouvoir absolu lorsqu'il n'ose pas attaquer de front ce qui lui fait obstacle, aidant à tourner les résistances, à ressaisir par le détail ce qu'on semble abandonner en gros, à dévorer feuille à feuille les libertés ou les pouvoirs contraires. A tous les droits donnés par le ciel, il a substitué le droit du forum : « omne jus poli jure fori demutavit », disait l'écrivain que nous citions tout à l'heure. Petite phrase, mais qui dit beaucoup et montre que la haine fait découvrir bien des choses. Ce droit du *forum*, c'est-à-dire le droit romain substitué à tous les autres droits, au droit du ciel, au droit chrétien et au droit féodal, c'est la révolution que vont tenter tous les pouvoirs laïques, qu'après Henri II essaiera Philippe-le-Bel.

Auprès de cette royauté du XII^e^ siècle, il ne faudrait pas, bien entendu, songer à trouver par avance quelque chose de semblable, par exemple, à la cour de Louis XIV. C'étaient parfois de terribles courti-

(1) « Humilitatis amator, nobilitatis oppressor et superbiæ calcator. »

sans que ceux qui entouraient le roi d'Angleterre. On rencontre là les plus étranges et les plus violents contrastes. Il faut s'y attendre avec une société qui s'essaie aux élégances de la civilisation, mais qui, par certains côtés, est encore à demi-sauvage, et qui d'ailleurs a pour origine toutes les violences et les horreurs de la conquête. Horrible est le portrait que nous a fait d'eux un homme qui avait vécu en familiarité avec eux, le confident de Thomas Becket, Jean de Salisbury, dans ce livre bizarrement composé, bizarrement intitulé : *Polycraticus* ou de *Nugis Curialium*, des Folies des gens de cour (1). Ce mot de Curialis, l'*homme de cour*, qui, au XVI^e^ siècle et au XVII^e^, avec B. Castiglione ou B. Gracian, résumera toutes les perfections, est dans la bouche de Jean de Salisbury le synonyme de tous les vices, de toutes les violences, de toutes les abominations, de toutes les monstruosités morales. Le *Polycraticus* est la plus violente des satires. C'est, du reste, un fait à noter que l'abondance des satires à ce moment, satires latines et satires en langue vulgaire, satires contre les moines (2), satires contre les courtisans. Nous voyions la satire tout à l'heure avoir sa place dans les concours des écoliers. Le titre même de Jean de Salisbury, *De Nugis Curialium*, est repris par Gautier Map. Les satiriques sont de tous les auteurs latins les plus connus, les plus souvent cités. A chaque instant vous retrouvez ces mots : *ut ait Satiricus, ut ait Ethicus.*

A ces violentes et sauvages natures il fallait de violents exercices, des plaisirs de sang. Ce sont de rudes chasseurs. Voyez les ardeurs qu'ils y portent. Jean de Salisbury les a peintes d'affreuses couleurs, et n'a pas consacré moins de treize pages à ses invectives et à ses désolations morales. On y trouve des phrases terribles. Ce n'est plus un divertissement, mais une furie. Ils ne gardent presque plus rien d'humain, nous dit-il : ce sont à demi des bêtes féroces. On n'en trouve pas un qui sache ce que c'est que sobriété. Par des voies mystérieuses et véritablement miraculeuses, la vengeance divine semble se plaire à prendre pour théâtre de ses exécutions ces forêts conquises par le pillage, et théâtre de leurs sauvages plaisirs, ces forêts tant aimées des conquérants nor-

(1) V. Baldassar Castiglione, *Il Cortegiano*, Venise, Alde, 1528, in-f^o^. — *L'Homme de cour*, de Baltazar Gracian, trad. par Amelot de La Houssaye. Lyon, 1693.

(2) Par exemple, le *Speculum Stultorum*, de Nigellus Wireker.

mands, si jalousement gardées, au mépris de toute humanité. Ils y meurent en bêtes après y avoir vécu comme des bêtes. Joignez à cela la passion des tournois, ce heurt de deux lourdes machines de guerre où vainqueur et vaincu restent souvent étendus sur le champ, comme morts, pour le plus grand honneur des dames (1). Le Chevalier errant n'est pas une fiction des poètes du temps. On voit les grands seigneurs courir le monde en quête de cette gloire violente et brutale, comme ce jeune Henri que son père fit si malheureusement pour lui couronner de son vivant, et qui semblait beaucoup moins glorieux de son titre de roi que de ses prouesses en champ clos. Il avait passé trois ans à courir les cours du continent pour y disputer les prix des joûtes (2). Son frère Richard conquiert la même renommée. Joignez à cela les longs repas, où l'on répare les pertes de ces énormes fatigues, où la forte nourriture appelle les excès de boisson, qui dégénèrent bientôt en de bruyantes orgies, et que Jean de Salisbury compare aux festins des Centaures, d'où l'on ne revenait pas sans cicatrices « Convivia centororum a quibus sine cicatrice nemo revertitur. » Joignez à cela enfin les débauches les plus monstrueuses et les plus effrontées, impudemment violentes ; joignez-y les plus absurdes superstitions, astrologues, sorciers, magiciens, etc. Jean de Salisbury en compte jusqu'à treize espèces : *incantatores*, *arioli*, *aruspices*, *physici*, *vultivoli*, *imaginarii*, *conjectores*, *chiromantici*, *specularii*, *mathematici*, *salissatores*, *sortilegi*, *augures*, superstitions si bien enracinées que le moraliste qui les combat a peine à s'en défendre ; que non-seulement il écrit un chapitre entier *de Variis ominibus*, mais tout un livre sur ces faux prophètes, prétendus révélateurs de l'avenir.

Et cependant ces grands chasseurs, grands mangeurs et grands buveurs, contempteurs de tout droit et de toute justice, ces violents, ont déjà des instincts de civilisation très-prononcés. Ce livre même où Jean de Salisbury les attaque si violemment, au milieu de toutes ses

(1) *Polycraticus*, Gil., 1848, t. III, p. 24, etc. « Semiferi... Raro invenitur quisquam eorum modestus aut gravis, sobrius nunquam. Proceres nostros inter venandum veris variisque miraculis indignatio divina percussit, bestialemque sæpe invenerunt exitum vitæ, qui, dum licuit, bestialiter vixerant. — Divini judicii contemptores, in vindictam ferarum, imaginem Dei exquisitis suppliciis vexarunt, nec veriti sunt hominem pro bestiola perdere, quem unigenitus redemit sanguine suo. »

(2) « Præ universis mortalibus obtinuit gloriam et supereminentiam militiæ secularis. » Petr. Blesensis, Epist. 2.

invectives, nous donne l'idée d'une société déjà élégante et raffinée. On y voit qu'elle n'est pas encore arrivée à la politesse achevée, mais, ce qui est un signe de civilisation, qu'elle s'en préoccupe beaucoup. Une partie de l'ouvrage est une sorte de cours de civilité. L'auteur y discute tout ce qui touche aux convenances sociales, à la tenue d'un banquet, aux conversations qui doivent l'égayer. Il y indique la direction que le maître de maison peut donner à l'entretien, les plaisanteries même personnelles qui ne blessent pas; il dit comment il y faut mêler de sages et utiles propos sans pédantisme et « appeler avec la coupe mère de la joie les Nymphes et les Muses (1). »

Il signale la recherche des tables, il prétend qu'on a dépassé à cet égard les inventions des anciens, et que ce qu'on signalait chez les Romains comme excès et dépravation du luxe est devenu une marque de délicatesse et de vie élégante et de magnificence. Il parle de parfums rares, de viandes et de vins amenés à grands frais des pays les plus lointains. Déjà, dès le milieu du siècle, Guillaume de Malmesbury nous donnait des renseignements analogues; il signalait chez les Normands la recherche des vêtements, la délicatesse excessive de la table, « vestibus ad invidiam culti, cibis citra ullam nimietatem delicati », leur hospitalité facile et splendide, les recherches de leur magnificence, « diem sibi perisse existimat opulentus, quam non aliqua præclara magnificentia illustravit. » Jean de Salisbury dit de même : « Nostrates in luxus splendore gloriantur. »

Les auteurs du temps témoignent d'un grand adoucissement et même d'un amollissement de mœurs, qui est un signe incontestable de civilisation. Jean de Salisbury assure qu'au milieu de ces mœurs élégantes les chevaliers ont perdu le goût de la guerre, qu'ils sont uniquement occupés de tendre des piéges à la pudeur d'autrui, de prostituer la leur, de faire assaut de beau langage, de s'asseoir chaque jour à de splendides festins.

Et à ces banquets parfois si tumultueux ils appellent le plus souvent des intermèdes délicats que nous pourrions leur envier. Ils y écoutent des récits poétiques, ils y entendent chanter ou repètent eux-mêmes

(1) V. *Polycraticus*, lib. VIII, c. 10.

des chansons d'amour (1). Ils sont passionnés pour la musique. Parmi les écrits latins du temps, on trouve un traité *de Harmonia* ou *de Musica* de Richard-le-Sacristain. Et cette musique était déjà des plus savantes et des plus raffinées, si l'on en croit les longs détails dans lesquels est entré Jean de Salisbury, dont le témoignage a d'autant plus de prix qu'il déteste cette société. « Quum præcinentium et succinentium, canentium et decinentium, intercinentium et occinentium præmolles modulationes audieris, Sirenum concentus credas esse, non hominum, et de vocum facilitate miraberis. Ea siquidem est ascendendi descendendique facilitas, ea sectio vel geminatio notularum, ea replicatio articulorum, singulorumque consolidatio, sic acuta vel acutissima gravibus et subgravibus temperantur, ut auribus sui judicii fere subtrahatur auctoritas. » Le même auteur se plaint qu'on ait efféminé le chant d'église lui-même. Et devançant certains rigoristes de notre temps, il se plaint que dans le sanctuaire même « lascivientis vocis luxu, quadam ostentatione sui, muliebribus modis notularum articulorumque cœsuris stupentes animas emollire nitantur. Nostra ætas, prolapsa ad fabulas et quævis inania, oculorum et aurium voluptate suam mulcet desidiam, luxuriam accendit, conquirens undique fomenta vitiorum. Nonne piger desidiam instruit et somnos provocat instrumentorum suavitate aut vocum modulis, hilaritate canentium aut fabulantium gratia? Desidiam nostri prorogant histriones. »

Jean nous montre ses contemporains passionnés pour les spectacles de toutes sortes; « spectacula et infinita tyrocinia vanitatis. » Tout un chapitre du *Polycraticus* est consacré aux histrions eux-mêmes: « Hinc mimi, salii vel saliares, balatrones, æmiliani gladiatores, palæstritæ, gignadii, præstigiatores et tota joculatorum turba procedit. » Sa continuelle préoccupation d'élégance classique donne ici, comme en d'autres points, un certain vague à ses renseignements sur l'état social de son temps; on est en peine de distinguer entre ce qu'il lui prend et ce qu'il emprunte aux anciens, mais d'autres témoignages contemporains sont plus explicites. Pierre de Blois, par exemple, se plaint de voir le noble

(1) V. J. de Salisbury, *Polycraticus*, p. 44. « Convivia carminibus excitantur. Cytharis et lyra et tympano et tibia... » Il nous montre des hommes graves occupés à chanter « amatoria quæ ab ipsis dicuntur elegantius stulticinia et bucolica. »

talent de son frère Guillaume, au lieu de se consacrer aux saintes études, se perdre à écrire des comédies et des tragédies. M. Wright en a publié une intitulée : *Alda* (1). On sait qu'un certain Hilarius, élève d'Abélard, qu'on a cru reconnaître pour anglais à certains détails de ses œuvres, avait écrit dans la première moitié du siècle un miracle de saint Nicolas, un *Lazare*, un *Daniel*.

Le goût des plaisirs littéraires est si bien répandu que nous voyons déjà en honneur ces lectures publiques si recherchées aujourd'hui encore en Angleterre. Giraud de Barri nous raconte que lorsqu'il eut achevé sa *Topographie de l'Irlande*, divisée en trois livres ou « distinctiones », il la lut devant une réunion publique de l'Université d'Oxford et y consacra trois journées (2). L'auteur y déploya même des magnificences qui n'ont pas été souvent renouvelées depuis. A la lecture, il joignit des fêtes splendides qui ne durent pas peu contribuer à développer l'enthousiasme des auditeurs. Il donna chaque jour l'hospitalité, *hospitio suscepit et exhibuit*, le premier jour, aux pauvres de la ville; le deuxième, aux docteurs et aux étudiants les plus illustres; le troisième, au reste des écoliers, aux bourgeois et aux chevaliers.

Cette cour de Henri II, que nous venons d'essayer de peindre, était tout-à-fait française, et lui-même est un prince éminemment français. Il a fait, il est vrai, une rude guerre au roi de France; mais c'était vraiment une guerre civile, où une moitié de notre pays était sans cesse poussée contre l'autre. Né en France, ayant toujours parlé notre langue, Henri a passé une partie de sa vie sur le continent, allant sans cesse de l'Angleterre à ses possessions ducales, avec cette activité incessante qui lassait ses courtisans (3) et étonnait tant les contemporains dans un homme qui avait hérité de sa mère tous les traits de la race de Guillaume, la taille ramassée, l'obésité précoce, le ventre énorme et en pointe. Autour de lui, comme autour du roi de France, on ne connaît que deux langues : le

(1) V. Th. Wright, *Early mysteries*, in-8°, p. 192.

(2) V. Giraldus Cambrensis, *De Gestis*, lib. II, c. 16.

(3) Il était toujours sur pied : « A mane usque ad vesperam stat in pedes. » V. Lingard, p. 318 : « Après la chasse, il prenait un repas à la hâte, et se levant, en dépit des murmures de ses courtisans, il les faisait marcher ou se tenir debout avec lui jusqu'au temps du repos. » On croirait lire la contre-partie de l'histoire de Henri IV et du duc de Mayenne, et de la vengeance clémente du Béarnais. Ici, c'est par avance la revanche des hommes gras.

latin pour les savants, le français pour l'usage ordinaire. Nous en trouvons une preuve saisissante dans Girauld de Barri. Lorsque celui-ci va prêcher la croisade dans le pays de Galles, 1188, quoique Gallois par sa mère, attaché à l'église de St-David, et ayant longtemps habité le pays, il ne prêche qu'en latin et en français ; il y trouve, si on l'en croit, l'occasion d'un de ses plus beaux triomphes oratoires, qui rappelle ceux de saint Bernard en Allemagne. Quoique l'immense majorité de ses auditeurs n'entendît ni l'une ni l'autre de ces langues, touchés cependant de sa parole, ils fondent en larmes et se précipitent en foule pour prendre la croix (1). L'archevêque Baudoin disait qu'il n'avait jamais vu tant pleurer dans un jour.

La littérature courante est toute française ; il n'y est question ni de normand, ni d'anglo-normand. Wace, racontant la bataille d'Hastings, parle du succès des Français. C'est de France que vient la règle du beau langage ; et Gervais, de Pont-Ste-Maxence, peut s'écrier avec fierté dans son poème sur Thomas Becket :

Et bon est mon langaage, en France fu jeo né.

Sous l'influence française, il se produit dans l'Angleterre normande un magnifique développement d'imagination romanesque. Si, en effet, Luce du Gast ou du Gad, et Robert de Borron ne sont pas des noms légendaires, si les belles rédactions en prose du Lancelot, du Tristan et du Saint-Graal (qui malheureusement ne nous sont arrivées qu'évidemment remaniées) s'y écrivaient en même temps que les récits de Benoît de Sainte-More, il faut avouer que cette province littéraire de notre France n'avait rien à envier à la mère-patrie.

Presque tous les hommes qui s'illustrent dans les lettres ou les affaires ont tout au moins passé par la France ; ils sont allés achever de s'instruire à Paris, comme Jean de Salisbury, Girauld-le-Cambrien, Daniel de Merlay, etc. Les barons de Henri II sont français : de Normandie, d'Anjou, ou de Touraine. L'église anglaise est remplie de Français, au rang desquels on trouve cet habile et savant Pierre de Blois.

(1) V. Giraldus Cambrensis, *De gestis*, lib. II, c. 16.

Cependant, il ne faut pas oublier que, sous cette prédominance de la langue et de la race françaises, il y avait d'autres éléments qui tendaient à reparaître et qui donnaient à la cour de Henri II une physionomie particulière, qu'on a eu raison de signaler. Si, pour développer les intelligences, la diversité des études et des inspirations est un puissant excitant, nul centre, au moyen-âge, n'a présenté de semblables ressources. C'était un lieu de fusion des idées ; on a eu droit d'y reconnaître la source de tout un développement littéraire et de tout un cycle.

On y trouvait réunies les nationalités les plus diverses. On a pu, à juste titre, comparer le spectacle qu'elle offrait à ce tableau que Fortunat nous a tracé de la cour des Mérovingiens, où, par un curieux hommage au pouvoir de la civilisation, des rois barbares se faisaient honneur de grouper autour d'eux des poètes de toute race, parlant même des langues que ces princes n'entendaient pas. « A côté du dernier adorateur de la Muse latine, à côté de la lyre d'Achille retentissaient la harpe du barbare et la hrote du breton. » De même à la cour de Henri, quatre races, quatre langues et quatre génies étaient en présence. A côté des Français du Nord, il y avait des Provençaux, des Saxons, et des Celtes. Henri II, en effet, avait réuni sous sa loi tout le monde celtique : Celtes du pays de Galles qu'il avait réduits, Celtes d'Écosse et d'Irlande qu'il avait faits ses tributaires, Celtes de la Bretagne française, où il avait converti en suzeraineté effective la suprématie purement nominale accordée jusque-là aux ducs normands. Il paraît avoir été en particulier très-préoccupé des Gallois. Il les surveillait avec un soin jaloux. Il ne voulut jamais laisser Girauld de Barri occuper le siége de saint David, disant que l'orgueil et les prétentions des Gallois en seraient augmentés. Moitié par politique, pour rattacher à lui toute une partie remuante et jusque-là indisciplinée de l'Angleterre, moitié par un attrait d'imagination, il tint beaucoup à se rallier les Gallois et les Bretons en général. Il avait fait chercher et n'avait pas manqué de trouver le tombeau d'Arthur, « ce mystérieux tombeau dont la découverte devait marquer la fin de l'indépendance celtique et la consommation des temps (1). » Il y avait dans l'entourage de Henri II des Gallois d'ori-

(1) V. Michelet, *Hist. de France*, t. II, p. 329.

gine, qui, s'ils n'en parlaient pas d'habitude la langue, étaient familiarisés avec les choses galloises, en avaient gardé l'esprit et les traditions, les mettaient en latin et les répandaient autour d'eux, comme Gautier Map, originaire des marches de Galles, Glocestershire ou Herefordshire, comme Girauld de Barri ou le Cambrien, normand de grande race par son père, gallois par sa mère, et allié aux princes du South-Wales. Il y avait aussi des hommes de race anglo-saxonne, comme Becket et Jean de Salisbury. Celui-ci nous montre comment, sous Henri II, l'élément anglais reparaissait. Ce sont les Anglais, dit-il, qui ont assuré la soumission du comté de Bretagne ; ils se sont montrés au siége de Chinon : « Anglos et Normannos jam multiplex confederatio univit. »

La race anglaise se relevait aussi dans l'ordre des lettres et du savoir. Elle avait des rapports de plus en plus fréquents avec le Continent, surtout avec Paris, la métropole de la culture intellectuelle.

Il paraît y avoir eu à ce moment en Angleterre une vive ardeur scientifique. Les études astronomiques ont trouvé de nombreux disciples. Aux noms de Gerland, qui avait écrit vers 1082, d'Athelard de Bath, qui avait composé vers 1116 des livres d'astronomie, le règne de Henri II en avait ajouté plusieurs autres. Quelques esprits curieux ne se contentent pas des enseignements que peuvent leur apporter les livres, ils vont s'instruire aux foyers même de la science, ils vont la chercher à ses sources. Daniel de Merlay, né à ce qu'on suppose dans la ville de Merlay, en Norfolk, ou d'après ses propres déclarations dans le diocèse de Norwich, et qui paraît avoir écrit vers 1175, nous raconte qu'il est allé étudier à Paris, et que, peu satisfait de la science qu'il y a trouvée, il a passé en Espagne, et que sachant que c'est à Tolède que la science des Arabes, qui consiste presque tout entière dans le *quadrivium*, a trouvé de son temps le culte le plus fameux, il s'est hâté d'y courir pour y entendre les plus sages philosophes du monde. Il en était revenu avec une foule de livres précieux « cum pretiosa multitudine librorum (1) », et il avait écrit un livre d'astronomie en deux parties, dont la première traitait de la création, de la nature, de la matière et du monde ; la seconde, de la nature et des mouvements des corps célestes. Ces rapports

(1) D. de Merlay, *De naturis inferiorum et superiorum*. Préface. Cité par Th. Wright, *Biol. Brit.*, p. 227.

des écrivains anglais avec les Arabes n'étaient pas une rareté. On nous cite un certain Alfred, appelé encore Alfred de Sarchel qui, vers 1170, traduisait en latin des livres des Arabes et d'Aristote.

Au nom de Daniel de Merlay, il faut joindre ceux de Guillaume le clerc, astronome et astrologue de Jean, connétable de Chester, 1185; de Roger de Hereford qui, vers la même date, composa divers traités d'astronomie (1) et s'était occupé aussi de la transmutation des métaux.

On se livre aussi à des études géographiques. Girauld de Barri assure que, dans sa jeunesse, il avait composé une *Chronographie* et une *Cosmographie*. Vers 1154 Caradoc de Lancarvan écrit un livre de *Situ Orbis*. Nous avons vu tout à l'heure Robert de Crickdale abrégeant Pline-l'Ancien, y chercher avant tout la connaissance des parties du monde. L'exemple de cet auteur nous montre qu'on s'intéresse à l'histoire naturelle. Il nous enseigne en même temps pourquoi Benoît de Sainte-More citera Pline à plusieurs reprises. Gervais de Tilbury, dans ses *Otia Imperialia*, dédiés à l'empereur Othon, livre écrit sous le roi Jean, mais où il rappelle des événements datant de 1183, parle de la triple division du monde, et donne une description géographique de chaque contrée et de ses singularités.

L'ardeur pour les lettres est plus grande encore. M. Th. Wright n'a pas compté, sous le règne de Henri II, moins de soixante-neuf écrivains latins pour la plupart. Ce sont surtout des chroniqueurs ou des historiens. On peut signaler en effet à cette époque, en Angleterre, un grand nombre de travaux historiques. C'étaient la plupart du temps des histoires locales d'églises ou de couvents et des vies de saints; mais d'autres s'essayaient à retracer l'histoire générale. Un historien anglais, Robert Henry, remarque, à ce propos, qu'ils surpassent, tant en mérite qu'en nombre, ceux de toute autre nation de l'Europe à cette époque. La curiosité dépassait même les limites de l'Angleterre. On avait vu, dans la première moitié du siècle, vers 1140, Robert de Rétines traduire le Coran et écrire une vie de Mahomet. Il est resté, du même temps, d'énormes recueils de sermons, d'homélies et de traités théologiques. Les

(1) *Theorica Planetarum; de quatuor partibus Judicii astronomiæ*, en quatre livres, de *Ortu et occasu signorum*, et encore *Collectaneum annorum omnium planetarum*, 1170. Il a évidemment étudié les travaux des Arabes; il fait allusion à leur façon de compter les mois et les années.

poètes latins ne sont pas moins nombreux et s'exercent dans les genres les plus divers. On composait des codes poétiques à leur usage, comme la *Nova poetria* de Geoffroy de Vinsauf.

Les sources d'instruction s'étaient multipliées. A Londres, au temps de Thomas Becket, d'après Williams Fitz Stephens, auteur d'une vie du prélat, trois églises principales avaient des écoles célèbres : « Tres principales ecclesiæ scholas celebres habent de privilegio et antiqua dignitate »; d'autres s'ouvraient chaque jour sous les auspices de quelque notoriété philosophique. Et si l'on en croit ses descriptions, il y avait une grande activité d'études qui se manifestait dans des luttes publiques. Les jours de fête, dans les églises qui les célébraient, il s'engageait des concours entre les représentants des diverses écoles. On y faisait assaut de dialectique ou de rhétorique; c'était le lot des élèves les plus avancés. Les plus jeunes engageaient des luttes poétiques, « versibus inter se conrixantur », ou disputaient sur les principes de la grammaire. Il y a là quelque chose qui rappelle nos concours d'aujourd'hui; mais il s'y mêlait des exercices plus libres. Les adversaires, « avec une licence sans frein », échangeaient de mordantes épigrammes, attaquaient leurs camarades sans les nommer, « avec toute la licence de l'antique vers fescennin, » et souvent même, nous dit l'auteur, leur hardiesse s'attaquait plus haut, à la grande joie de l'auditoire. « Licentia fescennina socios, suppressis nominibus liberius lædunt, lædorias jaculantur et scommata; salibus socraticis sociorum vel forte majorum vitia tangunt vel mordacius dente rodunt theonino audacibus dithyrambis. »

D'autres écoles, dont la gloire devait subsister jusqu'à nos jours, étaient alors déjà fameuses. Oxford s'était relevé sous le règne de Henri II des désastres éprouvés au temps du roi Étienne, qui avait brûlé la ville et dispersé les maîtres et les disciples. Cambridge était déjà un séminaire de savoir. Il sortait de là chaque année, au témoignage d'un contemporain, une foule de maîtres qui allaient répandre l'instruction dans l'Angleterre tout entière. Pierre de Blois se plaît à témoigner de son état florissant. Les écoles cathédrales avaient repris une vie nouvelle. Quelques-uns de leurs maîtres ou scolastiques étaient comptés parmi les plus illustres savants du temps. Le scolastique de Lincoln était le fameux Guillaume du Mont, qui avait d'abord professé à Paris avec distinction.

On signale encore au même temps une autre école, celle de Dunstable, dépendant de l'abbaye de St-Albans, qui avait alors pour chef Alexandre Neckam. Les écoles monastiques s'étaient en même temps multipliées.

On ne sortait pas toujours de là fort savant. Si l'on en croit l'auteur d'une vie de Thomas Becket, écrite de 1172 à 1175, quelques-uns des messagers envoyés au pape par Henri II, ne témoignent pas d'une grande connaissance du latin ; si les uns s'en tirent à leur honneur, les autres maltraitent fort la langue de Cicéron :

> Tel qui fist personel del verbe impersonal,
> Singuler et plurel aveient tut par igal.

Mais les exemples abondent qui nous prouvent que d'autres savaient tirer un meilleur fruit de ces études. Il suffit de citer Jean de Salisbury et Joseph d'Exeter. Je ne parle pas de Pierre de Blois qui était venu du Continent. Aux portraits tracés par les satiriques, on peut opposer celui que ce dernier écrivain, chancelier de l'archevêque de Cantorbéry, nous fait des ecclésiastiques qui entourent le prélat ; il les peint comme des hommes qui connaissent parfaitement les lettres, chez lesquels on trouve toute la rectitude de la justice, toute prudence, toutes les formes du savoir, et qui s'exercent après l'oraison et avant le dîner à la lecture, à la discussion philosophique, à l'administration de la justice.

Henri II lui-même était plus que tout autre prince disposé à seconder ce mouvement intellectuel. Il s'intéressait vivement à toutes les choses de l'esprit. Une foule de livres de ce temps lui sont dédiés, livres en toutes les langues, poèmes français et poèmes latins, et travaux de toute sorte. C'était pour lui plaire que Wace écrivait ; c'est à lui que Benoît, à plusieurs reprises, consacre sa *Chronique*. Joseph Iscanus lui dédie sa *Destruction de Troie*, écrite en vers latins assez purs. C'est pour lui que Robert de Crickdale abrége Pline. Il a si bien l'amour de la poésie qu'il ne se contente pas de goûter celle qui vient s'offrir à lui, il va en chercher une toute nouvelle pour les hommes de race française. Les historiens anglais sont pleins de témoignages de son goût pour les vieux récits et les traditions poétiques des Gallois (1), et l'on nous dit qu'il

(1) V. Girald. Cambrensis. « Sicut ab historico cantore britone audiverat antiquo.—Ex gestis Britonum et eorum cantoribus historicis frequenter audiverat. » *Hist. Malmesb.*, apud Gales, p. 295.

allait jusqu'au fond du pays de Galles pour entendre chanter les antiques légendes d'Arthur.

Henri II était en même temps un juge des plus compétents. C'est un témoignage que Benoît, dans sa *Chronique*, se plaît à lui rendre à plusieurs reprises. Il déclare qu'il écrit pour le souverain du monde

> Qui meuz conuist œvre bien dite,
> E bien seant, e bien escrite.

On voit dans le même auteur que le roi se plaisait à se faire lire les œuvres littéraires. Benoît, parlant de sa *Chronique*, exprime le désir de la lire assez bien devant lui pour qu'il ne la blâme ni ne la dédaigne (1).

Et nous ne saurions voir dans les paroles de Benoît une simple flatterie ; son témoignage est confirmé par bien d'autres écrivains du temps. Robert de Crickdale, dans le préambule de son *Abrégé de Pline*, assure que si le roi est invincible dans les combats, dès qu'il a trouvé le repos, il ne cultive pas avec moins d'ardeur la science des lettres (2). Jean de Salisbury, à la veille du jour où il allait partager les épreuves et les ressentiments de Thomas Becket, faisait du roi le plus éclatant éloge (3). On est, du reste, disposé à accepter ces déclarations des écrivains, quand on sait qu'il était lettré aussi bien qu'homme de son temps. Girauld de Barri, qui a été si longtemps en lutte avec lui, le dit en termes exprès : *Citra animi turbationes et iracundiæ motus princeps eloquentissimus, et quod iis temporibus conspicuum est, litteris eruditus* (4).

Sa femme, Éléonore, n'avait pas moins le goût des lettres. Héritière du comte de Poitiers et d'Aquitaine, fille de cette France méridionale où la poésie des troubadours avait alors son plein épanouissement, elle

(1) Et que si devant lui la lise (je la lise)
Kil ne la blasme ne despise.
V. *Chronique des Ducs.*

(2) V. J. Saresb., *Opera omnia*, t. III. *Polycraticus.* Nous n'assignons pas à ce livre la date que lui ont donnée tous les biographes de J. de Salisbury. Ils la placent en 1156 : c'est là une erreur évidente. Ils n'ont pas songé à lire sa dédicace, adressée à Thomas Becket, alors chancelier de Henri II, et où on lit : « dum Tolosam cingitis. » Or, on sait que l'expédition contre Toulouse est de 1159.

(3) V. *Proœmium in Def. Plin.*, British Musæum. Ms. Reg. 15, c. XIV. « Siquidem notum est quia cum sis in bellicis negotiis invictissimus, parto otio, non minus es in litterali scientia studiosus. »

(4) V. *Script. fr.*, t. XIII, p. 213. — Giraldus Cambrensis, *Hibernia expugnata.*

avait vu sa jeunesse comme tout entourée de poésie. Un chroniqueur, Richard-le-Poitevin, gémissant sur la captivité où Henri II a jeté la souveraine du Midi, rappelle dans son latin demi-barbare et demi-poétique ces riants souvenirs et cette civilisation aimable: « La cithare a fait place au deuil. Nourrie dans la liberté royale aux temps de ta molle jeunesse, tes compagnes chantaient, tu dansais au son de leur guitare. Reviens si tu peux, reviens à tes villes (1). » Elle se plaisait, nous dit-on, à refaire autour d'elle une image de la patrie absente, de ce Midi si plein de fêtes. Elle s'entourait de troubadours.

Elle protégeait tous les poètes. M. de La Villemarqué nous montre cette reine de la Grande-Bretagne, à laquelle la Guienne, le Languedoc et la Provence étaient aussi soumis, faisant répandre dans toute l'Europe, par la langue et la poésie romane, l'épopée d'Arthur où sa race était représentée, comme l'héritière du roi breton qui avait porté trente couronnes. Elle avait été la protectrice de Wace. Un imitateur anglais du roman de *Brut*, au XIII^e^ siècle, Layamon, prêtre de Ernley, en parlant des sources diverses de son poème, dit entr'autres choses qu'il a pris un livre qui avait été fait par un clerc français nommé Wace, qui savait bien écrire, et qui donna son œuvre à la noble Éléonore, qui fut la femme de Henri le grand roi.

Benoît semble n'avoir pas été moins favorisé par la reine. Nous avons vu plus haut que c'était à elle qu'il dédiait le *Roman de Troie*, comme à sa protectrice ordinaire.

Il a dû être aussi en grande faveur et en grande familiarité auprès de son puissant époux. Nous en avons la preuve dans l'abdication chagrine de Wace. Nous y pouvons joindre le témoignage de Benoît lui-même (2). Sa reconnaissance éclate à tout instant, et cette reconnaissance même est une preuve de bienfaits reçus. Il parle sans cesse de Henri II sur un ton de respect et d'affection, avec une préoccupation tendre de son approbation, en même temps qu'avec une confiance entière dans son indulgence. Son premier livre se terminait par l'éloge du Roi

(1) V. *Script. fr.*, tom. XII, pages 20-21.

(2) V. *Chron.*, t. II, p. 383, v. 26518.

Or dunge Deus par sa ducor,
Qu'al pleisir seit de mun signor,
Del bon rei Henri fiz Maheut,
Que si benigne, com il seut,
Seit al oïr e al entendre.

et de la sûreté de son goût, par l'expression de l'ardent désir qu'avait le poète de le satisfaire (1). A la fin de l'histoire de Guillaume Longue-Épée, il montre le même dévouement tendre et passionné envers celui qu'il appelle le *bon roi* (2). Il est heureux de voir son œuvre en bonne voie. La tâche est lourde, mais le désir de plaire au roi la rendra légère (3). Il assure qu'il ne forme souhait plus ardent que de raconter sa vie (4). Il appelle sur lui toutes les bénédictions du ciel (5). Nous avons vu (p. 71) avec quel profond attendrissement il parlait des épreuves auxquelles le roi avait été soumis : il y trouve une occasion nouvelle de le glorifier (6).

(1) V. *Chron.*, t. I, p. 79, v. 21570 :

Avantage ai en cest labur — Qui meuz conuist oevre bien dite
Que al soverein e al meillur — E bien seant et bien escrite.
Escrif, translat, truis e rimei, — Deus m'i doint faire son plaisir,
Qui el mund seit de nule lei, — Kar c'est la riens que plus desir!

(2) V. *Chron.*, t. I, p. 547, v. 12619 :

Onques est ma pensée esjoie
Kar dès or est l'ovre envaïe.

(3) *Id.*, ibid., v. 12621 :

S'il ne pleust à mon seignor, — Kar riens sus ciel tant ne désir.
Trop i eust aspre labor — Deus m'i dunt tant terme e espace
E esmaiable e demorans; — Que l'ovre li achef e face,
Mais sis voleirs e sis talans — E que si davant lui la lise (je la lise)
Mes jois douçors à acomplir, — Kil ne la blasme ne despise.

(4) *Id.*, ibid., p. 658, v. 7930 :

La est mis cors et là s'atent : — Cume les suens faiz a retraire.
Kar riens ne me porreit tant pleire

(5) *Id.*, ibid., v. 7946 :

L'aimt, e le gart, e le maintienge, — Deserve la haute corone,
E qu'eissi seit, e si avienge, — Que Deus à ses chers amis done,
Qu'au soen grant pople governer, — Durablement od lui senz fin,
Qu'a à défendre et à garder, — En la compaignie serafin.

N'est-ce pas encore de la protection royale qu'il faut entendre ce passage (V. les vers 12709-12711) :

Des or dei corejà pleine veile — Qui es haus ciels luist e resplent.
Kar mult me conduit clere esteile

(6) *Id.*, ibid., p. 357, v. 7910.

Des reis humains — Et sor autres li plus loables
Est sor trestoz li soverains, — Tant est esauciez son haut nom
Sor toz saives, sor toz preisiez, — . . . . . .
E sor toz li plus esauciez, — Poi chose est de ceuz à lire
Sor toz poiez et celebrables — Qui avant unt tenu empire.

Quelles marques Benoît a-t-il reçues de la bienveillance royale, et quelle a été sa situation à la cour de Henri II, quelle était sa condition ? Nous n'avons pu trouver aucun renseignement précis à cet égard. Seulement après avoir lu attentivement sa *Chronique*, on peut sans témérité affirmer qu'il a été clerc. M. J.-V. Leclerc le croyait positivement ; se demandant si on pouvait attribuer à Benoît une sorte de cantique sur Thomas Becket, il disait : « l'habit qu'il se donne (les neirs dras) indique un bénédictin comme l'était le célèbre rimeur du XII^e^ siècle. » M. Fr. Michel, de son côté, remarque que Wace lui a donné le titre de maître, comme il se le donne à lui-même. On peut ajouter qu'un clerc seul devait être aussi familier avec la latine, que le supposent ces habitudes de traduction et la longueur même de la tâche accomplie (1). Son savoir, il est vrai, est très-relatif, et Benoît se montre parfois un assez médiocre latiniste. C'est à lui qu'est due cette invention, qui a fait fortune au moyen-âge, d'un Cornelius, neveu de Salluste ; c'est ainsi qu'il traduit Cornelius Nepos Sallustio suo. Mais quelqu'idée que ces erreurs puissent nous donner de sa latinité, il n'y avait qu'un clerc qui pût avoir ces connaissances et cette persévérance.

Benoît, du reste, a mis une certaine coquetterie à revendiquer ses mérites en ce point, et à marquer lui-même toutes les difficultés de sa tâche :

(1) V. *Chron.*, v. 26533. On lit encore t. I^er^, p. 78, v. 2123 :

Grant est l'estudie e le labors ; De si faite ovre translater :
Grant esmaiz sereit a plusors,

et ailleurs :

Soffert i ai grant labur.

Wace en disait à peu près autant de son côté (V. *Rou*, v. 2104) :

La geste est grande, lunge, e grieve a translater Mult mest doux li travail, quant jo kuid conquester.
Mais len me porreit bien mon engien aviver :

Et au vers 10439 :

Lunge est la geste des Normanz
Et a metre est grieve en romanz.

Et au vers 10461, là où il nous donne sa biographie :

Lunge est la geste ainz k'ele fin't.

Tous deux, du reste, avaient pu prendre la première idée de ces plaintes dans Orderic Vital.

... Ce sai bien, si m'est avis
C'un mult sage home e mult apris
Faut a poi dire assez sovent,
Si qu'il en pert par jugement;
Et je, qui nuit et jor ne fin,
Qui si *trois encombros latin*,
Se je i mesfaz n'est pas merveille;
Kar riens, for Deu, ne m'i conseille.

Et pour mieux faire acte de connaisseur, il signalait les lacunes de Wace: par exemple dans ce passage que nous avons cité page 70, lorsqu'il traduisait lui-même, d'après Dudon, le sermon adressé par Richard aux Danois, que son prédécesseur s'était contenté d'indiquer.

Nous trouverions une indication nouvelle de sa condition dans le soin qu'il a de relever, à propos de chaque prince, les dons qu'il a faits aux églises. C'est là un des mérites qu'il loue en Guillaume-le-Conquérant, et il regrette de n'avoir pas le temps de l'exposer avec détail (1). S'il fait l'éloge de Guillaume-le-Roux, il note que ses brillantes qualités ont été ternies par la guerre qu'il a faite au clergé et à toutes les maisons religieuses (2). Il rappelle ses démêlés avec saint Anselme et rapproche ce récit de celui de la mort du prince pour y faire sentir une punition divine. Il raconte avec complaisance le songe qu'eut Guillaume la veille de sa mort, son entretien avec l'évêque de Rochester, les conseils et presque le sermon de celui-ci (3) et cette croyance répandue à une révélation miraculeuse de la mort du persécuteur, faite au moment même à Hugues, abbé de Cluny, chez qui se trouvait saint Anselme.

Au contraire, il loue fort le roi Henri Ier,

Qui tant ama Deu e servi (4).

Et il énumère avec soin les églises qu'il bâtit, les abbayes qu'il fonda

(1) V. *Chron.*, t. III, v. 39205.
(2) *Id.*, ibid., v. 40432.
(3) *Id.*, ibid., p. 325-342.
4) *Id.*, ibid., v. 40442 et surtout les vers qui terminent le morceau :

Si fu li dus reis liberaus,
Si vers saintes gens comunaus, etc.

ou qu'il enrichit de ses dons. Il a pris le même soin à enregistrer toutes les pieuses fondations de Richard Ier (1). Enfin, quand il raconte le mariage de Guillaume et de Mathilde, et la condamnation ecclésiastique dont il fut l'objet, désarmé par la vue de ces deux belles abbayes qu'ils ont bâties à Caen, « riches, belles et bien servies », il espère que Dieu leur aura pardonné le mépris qu'ils ont fait des lois de l'Église (2).

On peut signaler, en outre, en maint endroit de son livre, un ton de religieuse gravité qui pourrait être une indication de plus. Son vers, tout imparfait qu'il est encore, ne manque pas de majesté quand il parle de Dieu (3). Comme un Bossuet du XIIe siècle, il se plaît à montrer, dans les malheurs des peuples, la main de Dieu, et la juste punition de leurs iniquités. C'est là l'enseignement qu'il tire du récit des effroyables dévastations des Normands (4). On retrouve ailleurs un développement analogue. Le poète aime à terminer les divers livres de son histoire par des méditations morales et philosophiques de ce genre. Lorsqu'il a raconté comment Robert meurt empoisonné à Nicée, il ajoute :

Si sunt trespassé li vaillant,
Li fort, li riche, li puissant.

(1) V. *Chron.*, t. II, p. 362.
(2) *Id.*, ibid., v. 35173-35176.
(3) Par exemple, dans ces vers :

Deus qui justz est, purs e igaus, — Par qui regnent et regneront
E reis de tos les reis mortaus, — Cil qui furent et qui seront.

Et encore au début de son deuxième livre :

Quant la supernelle providence — Qui tut governe et tut ordeine,
. . . De la haute majesté, — Qui tutes riens vivans asene,
En quei Deus maint en trinité, — Dunt tut biens vient et crie et naist,
Reis des Angels, faitres del mund, — Et qui tut fait, quanques lui plaist,
Peres des choses qui y sunt,

(4) *Id.*, t. I, p. 76, v. 2075 :

Ceste grant mesaventure, — Qu'il conevssent lur desleis,
Vile e huntuse a demesure, — E lur mesfaiz, e lur nonfeis,
Esteit eissi à avenir : — E lur orgueilz, e lur mautes,
Kar Deus le voleit consentir. — Lur orribles perversitez :
Par leur grans infidelitez, — Por ceo avint ceste feiée
E par leur grans iniquitez, — Que de vils gent, de reneiée,
Furent il del tut afliz, — Fussent destruit, mort e veincu.
E mors, e vencus, e hunis,

Certe chose est, si savon bien,
Que mort n'esparne nule rien;
Tot muert, tot vait et trespasse
For Deu servir e Deu amer, etc. (1).

Ce ton, qui est celui qui règne généralement dans la *Chronique* de Benoît, semble indiquer suffisamment un homme appartenant à l'Église, et comprenant toute la gravité de son état. Lui-même, d'ailleurs, dans le *Roman de Troie*, semble nous dire expressément que c'était bien là sa profession. Dans la description qu'il fait de la ville de Troie, sa formule ordinaire : « comme je trouve lisant », est remplacée par celle-ci : « ce trovent li clerc lisant. »

Quant à cette étrangeté d'un clerc racontant avec tant de complaisance les galantes aventures de Médée, de Briseida, ou d'Achille, non-seulement cela n'avait rien de choquant pour le moyen-âge, mais en particulier à cette cour de Henri II les exemples abondent. Pour n'en citer qu'un seul, Gautier Map, qui passe pour avoir le premier raconté les aventures des chevaliers de la Table-Ronde, et dont le *De Nugis curialium* est, en certains passages, un des ancêtres des *Contes de Perrault*, Gautier Map était archidiacre d'Oxford.

Cette condition sociale, vaguement indiquée, fait songer à un autre personnage du même nom que l'histoire littéraire nous présente à ce moment, à un autre Benoît qui est mort abbé de Peterborough. Il y aurait une tentation assez naturelle à les réunir; l'histoire de Benoît de Sainte-More se complèterait ainsi tout à coup, et les dates et bien des faits de leur vie s'y prêteraient à merveille. Ils ont vécu en même temps. Benoît de Sainte-More a été bénédictin, selon M. V. Leclerc; celui dont nous parlons ici a été abbé d'un monastère de l'ordre de St-Benoît. Benoît de Sainte-More annonce, en divers endroits de son livre, qu'il

(1) On reconnaît là le thème que développera sans cesse Bossuet dans ses *Oraisons funèbres*, entr'autres dans celle du prince de Condé. Voir aussi dans la *Chronique*, à propos du naufrage de la *Blanche-Nef* et des enfants de Henri Ier, sur l'inconstance de la fortune :

E cum les joies terriennes
Sunt estranges e alienes,
Fauses, decevanz, e muables,
A qui plus aime poi estables.

voulait écrire la vie de Henri II. Le plus important ouvrage qu'ait laissé Benoît de Peterborough, est une vie de ce prince (1).

Il est vrai que ceux qui ont parlé de Benoît de Peterborough ne citent de lui que des livres latins, mais nous savons que notre Benoît était très-familier avec cette langue, et il n'y a rien d'impossible à ce qu'il ait été à la fois écrivain religieux et historien en latin, et poète en langue vulgaire. Nous citions à l'instant l'exemple plus ou moins légendaire de Gautier Map, qui se trouve dans ce cas. Mais chacun d'eux a, de son côté, une histoire complète, indépendante, et on ne voit pas trop le point de contact, le point par lequel on pourrait les réunir. Nous trouvons le Benoît dont nous parlons ici, en 1175, prieur de l'église de la Ste-Trinité de Cantorbéry (2). En 1177, le roi lui donne l'abbaye de Peterborough (3). Il est signalé parmi les personnages qui assistaient au couronnement de Richard-Cœur-de-Lion (4). On nous dit que ce roi lui était fort attaché, qu'il l'honorait de sa familiarité, le regardait comme un de ses plus fidèles amis, qu'il avait pour lui un attachement tout filial et lui donnait même souvent le titre de père (5). L'historien de l'abbaye de Peterborough parle avec éloge de ses mœurs, de son administration

(1) « Benedictus abbas Petroburgensis, *De vita et gestis Henricii II* primum edidit Thomas Hearnius, Oxonii MDCCXXV, 2 vol. in-8°. — Dans la collection qui a pour titre : « Rerum Britannicarum medii ævi scriptores, Gesta Regis Henrici II, » Le docteur Giles a publié *Benedict of Peterborough edited from the Cotton.* Mss London, 1867, 2 vol. Outre sa *Chronique*, il a donné de lui l'*Histoire de la Passion de Thomas Becket* et quelques lettres. Il assure, dans sa préface, que D. Brial faisait bien peu de cas de l'édition de Hearne (underrated). L'ouvrage de Benoît commence ainsi : « Anno ab incarnatione domini 1170 Henricus rex Angliæ filius Mathildis imperatricis tenuit curiam suam apud Namnetim in Britannia, etc. » — On a quelquefois confondu Benoît de Peterborough avec Benoît de Sansetun, chapelain de Jean-Sans-Terre et évêque de Rochester en 1215.

(2) V. Baleus, *De scriptoribus maj. Brytanniæ*, cent. III, l. II, p. 246. « Primum fuit cantuarensis prior vel cœnobiarcha. — V. aussi Pitseus, *De illustribus Angliæ scriptoribus*, p. 271, oct. 13, n° 288 — Leland suppose qu'il avait été en grande familiarité avec Th. Becket.

(3) V. Leland, *De scriptor. Britan.*, p. 217. Abbas factus anno d. 1177. — *De Vita Henrici*, ed. Hearnius, p. 210, anno MCLXXVII. « Eadem die Dominus rex ibi concessit Benedicto priori ecclesiæ sanctæ Trinitatis Cantuariæ, abbatiam de Burgo. »

(4) *Rerum Britan., med. æv. script. Gesta regis Henri II*, tom. II, 79. Parmi ceux qui assistent au couronnement figure « Benedictus abbas de Burgo », dans l'éd. de Hearnius, p. 556.

(5) V. Roberti Swafhami, *Historia Cœnobii Burgensis*, tom. II. Script. Historiæ Anglicanæ a Josepho Sparkio editorum. « Erat enim dicto regi (Ricardo) valde specialis amicus et familiaris; in tantum ut ipsum dictus rex patrem suum vocare solebat », et plus loin il est dit. « A dicto rege tanquam pater bonus et amicus fidelissimus diligebatur.

épiscopale, de ses rapports avec les princes, et nous le montre très-empressé à enrichir la bibliothèque du couvent, *plurimos libros scribere fecit* (1), et à faire élever une église. Il mourut à la fin de septembre 1193, *in die sancti Michaelis* (2). Il a composé plusieurs livres latins, cette Chronique de son temps, dont nous parlions tout à l'heure, qui commence en 1190, dans l'année qui a précédé la mort de Becket, et finit à l'année 1192, chronique précieuse par la gravité du récit, le sérieux et le bon sens du narrateur, la quantité de documents officiels qu'elle renferme ; il a laissé, en outre, une vie de Thomas Becket et une relation de ses miracles (3). On ne dit nulle part qu'il ait jamais écrit en français. Il n'y a rien dans tout cela qui répugne absolument à ce qu'on le confonde avec Benoît de Sainte-More ; mais il n'y a rien non plus qui nous autorise positivement à le faire.

Avant d'en finir avec la *Biographie de Benoît de Sainte-More*, il nous reste à trancher une dernière question. Nous avons revendiqué pour lui la propriété de deux grandes œuvres : la *Chronique des ducs de Normandie* et le *Roman de Troie*. N'a-t-il composé que ces deux poèmes, ou convient-il de lui en attribuer d'autres encore ? Est-il l'auteur de l'*Eneas*, comme on l'assure généralement ? Convient-il de réclamer pour lui le *Roman de Thèbes* ? A-t-il écrit cette vie de Thomas Becket, signée du nom de Benoît, que M. F. Michel a publiée à la suite de la *Chronique des ducs de Normandie*, sans la lui attribuer ? Est-ce lui qui a, comme le voulait l'abbé de La Rue, écrit cette espèce de chant d'adieu d'un chevalier partant pour la croisade, qui se trouve inscrit à la suite d'un exemplaire de la *Chronique* ?

La question, au premier abord, peut paraître superflue. Quand on songe que la *Chronique* a 44474 vers, que le *Roman de Troie* en compte plus de 30000, que l'on arrive ainsi pour ces deux poèmes seuls au

(1) V. Robert Swafham, *Historia cœnobii Burgensis*, t. II, p. 97. Entre autres, *Petri Heliæ de grammatica cum multis aliis in uno volumine.*

(2) Id., *ibid.*

(3) *De Vita sancti Thomæ cantuarensis et Passione liber unus. — De ejusdem post mortem miraculis liber unus.*—V. sur Benoît de Péterborough, outre les écrivains que nous avons cités, Gerardus Joannes Vossius, *De Historicis latinis*, p. 398. Lugd. Batav., 1627, in-4°. — Possevinus — Gulielmi Cavei, *Hist. lat.*, t. II, p. 596. Genev., MDCCXX. — Th. Wright, *Bibl. litt. Brit.*, p. 359. — Gervas. apud Warton, A. Sacr., vol. I, p. 138.

chiffre effrayant de 75000 vers; il semble qu'il y ait là de quoi satisfaire amplement les ambitions d'un poète et surtout de son biographe.

Mais il convient de remarquer tout d'abord, comme le faisait M. Demogeot, que ses vers n'ont que huit syllabes, ce qui réduit déjà le total presque de moitié; et surtout, que l'argument qui serait d'une grande valeur s'il s'agissait d'un écrivain des âges classiques,

Vingt fois sur le métier remettant son ouvrage,

en a beaucoup moins quand il s'agit du moyen-âge, dont les compositions rappelleraient tout au plus le poète dont parle Horace, et qui souvent dictait deux cents vers sans s'arrêter, *stans pede in uno*. Les vers du XII^e^ siècle, en effet, étaient un peu plus faciles à écrire qu'une prose qui a conscience d'elle-même; on n'y voit nulle part la trace d'un travail de style; l'auteur ne craint pas de répéter sans cesse les mêmes formules; à chaque instant vous rencontrez de ces vers de remplissage, pour ainsi dire frappés à l'emporte-pièce, que l'écrivain a déjà employés, que d'autres avaient employés avant lui; les auteurs eux-mêmes ne semblent pas avoir attaché la moindre importance à la forme de leurs créations; elle était, sans aucun scrupule, sans cesse remaniée, et c'est pour cela même que l'idée de la propriété littéraire paraît à peine avoir existé au moyen-âge; que tant d'embarras nous ont été réservés, et que la recherche de la paternité poétique y est devenue si difficile et tant de fois illusoire. Il faut noter enfin que le rival malheureux de Benoît, Maître Wace, n'a pas écrit seulement le *Brut* en 15300 vers, le *Rou* en 16547 vers, et la *Vie de saint Nicolas*, et la *Conception de la Vierge*, mais qu'il avait, en outre (c'est lui qui nous le dit), composé une foule de romans :

De romanz faire m'entremis,
Mult en escris et mult en fis.

Ajoutons que l'auteur d'un J. César, traduction ou imitation de Lucain, en 10000 vers, nous avertit qu'il a consacré quatre mois à son œuvre :

Denz IIII mois fu accomplis.

Nous pouvons donc, sans scrupule, examiner les divers points de la question, à commencer par l'*Eneas*.

Ici Benoît a pour lui la *possession*. Tous ceux qui ont parlé de l'*Eneas* y ont, sans hésiter, attaché son nom. Ainsi ont fait l'*Histoire littéraire de la France*, M. Paulin Paris (Manuscrits de la Bibliothèque du Roi); Bartsch dans sa *Chrestomathie française;* M. Pey dans son *Essai sur li Romans d'Eneas*, etc. Cependant, comme aucun d'eux n'apporte de preuves à l'appui de cette affirmation, il est utile, il est nécessaire de reprendre la question comme si elle n'avait jamais été tranchée.

Marquons tout de suite qu'après l'avoir étudiée soigneusement et en grand détail, le résultat auquel nous arriverons sera cette même opinion courante, qui devra seulement en être fortifiée; que même, quelque regret que nous puissions éprouver, nous serons forcément moins affirmatif que nos prédécesseurs, que nous n'avons rencontré aucun argument décisif, que nous n'apportons qu'une suite de probabilités, mais qui, s'appuyant et se complétant l'une l'autre, sans prétendre devenir une certitude, en approchent cependant autant qu'on peut le faire en ces délicates matières.

Il faut remarquer, avant tout, qu'un grand élément d'information nous manque. L'*Eneas* n'est point signé. Dans le procès engagé tout à l'heure nous avions un nom; il s'agissait uniquement de savoir si Benoît et Benoît de Sainte-More n'étaient qu'une seule et même personne. Ici la question est bien plus compliquée et plus embarrassante. Il faut rendre un nom à l'anonyme.

Cet anonyme seul est déjà une grave objection à la revendication de l'*Eneas* pour Benoît de Sainte-More. Comment, en effet, cet homme que nous voyons dans le *Roman de Troie* si soigneux de signer son œuvre ne s'est-il pas nommé dans celle-ci? Nous présentons l'objection avec toute sa force, sans la débattre encore, et en laissant à la suite de la discussion le soin d'y répondre, en faisant pourtant remarquer qu'il est tout d'abord une réponse qui se présente, de la valeur exacte de l'objection. Nous verrons tout à l'heure que l'*Eneas* est antérieur aux deux œuvres dont nous nous sommes déjà occupé. Or, nous avons déjà vu que, dans la *Chronique*, Benoît ne s'est pas nommé non plus, que son nom nous était donné seulement par deux des sommaires du manuscrit

et par Wace, son rival. On peut supposer que c'est seulement assez tard que, se voyant disputer la propriété de ses œuvres, il s'est décidé à se nommer dans la troisième.

Nous écarterons avant tout de la discussion un argument qui a pourtant évidemment pesé d'un grand poids sur la décision de tous ceux qui ont parlé de l'*Eneas* : c'est qu'il se trouve dans les manuscrits réuni au *Roman de Troie*. C'est ainsi qu'on le rencontre dans le manuscrit 60 de la Bibliothèque impériale (1). Il vient immédiatement après, sans prologue, sans introduction ; il commence comme une continuation de l'autre :

> Quant Menelas ot Troie assise,
> Onc n'en torna tres qu'il l'ot prise,
> Gasta la terre et le regné.

Et le préambule, très-gauchement fait du reste, du manuscrit qui réunit le *Roman de Thèbes*, celui de *Troie* et l'*Eneas*, les résume tous trois comme ne formant qu'un seul ouvrage, comme si chacun d'eux n'était que la suite du précédent. Mais ce sommaire, bien postérieur aux poèmes (XV^e^ siècle), ne saurait constituer un argument pas plus que le rapprochement des deux textes dans le même volume. On sait, en effet, comment les recueils manuscrits du moyen-âge se sont la plupart du temps formés au hasard, et combien d'œuvres disparates, non-seulement par le nom des auteurs, mais par les sujets et les dates, s'y trouvent confusément entassées.

Lorsque les copistes ont prétendu y mettre de l'ordre, préoccupés uniquement de former un corps d'histoire avec des compositions tout-à-fait étrangères l'une à l'autre, et s'inquiétant peu des embarras qu'ils pourraient créer à la postérité, ils ont souvent réuni les écrits des provenances les plus diverses, sans se soucier aucunement des écrivains (2).

(1) De même dans un exemplaire manuscrit de la Bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier, n° 250, on trouve réunis le *Roman de Troie*, l'*Eneas*, le *Brut*. Et le Catalogue dit : Les trois romans semblent se continuer et n'en faire qu'un.

(2) Quelques-uns de nos manuscrits du *Roman de Troie* nous offrent des exemples frappants de ces confusions. Le n° 794 contient *Erec et Enide*, la *Charrette*, *Cliges*, le *Chevalier au Lion*, *Athènes*, le *Brut*, les *Empereurs de Rome*, *Perceval le vieil et la suite*, le *Roman de Troie*. Dans le n° 1450, il

Nous ne dirons pas non plus que celui qui avait commencé par raconter les épreuves des fugitifs de Troie devait être naturellement amené à retracer cette guerre même qui leur avait enlevé leur patrie, et qu'il devait regarder cette histoire comme sienne du droit de son premier succès.

Nous chercherons dans les textes seuls de l'*Eneas* et du *Roman de Troie* quelques indications précises.

Le *Roman de Troie* nous apprend tout d'abord une chose, c'est que l'*Eneas* lui est antérieur (1). L'auteur, en effet, écrit :

> ... Et Eneas s'en fu ralez,
> *Issi con vos oï avez*,
> Par mainte mer o sa navie.
> Tant quil remest en Lombardie (2).

Ainsi, avant le *Roman de Troie*, le *Roman d'Eneas* existait. Nous en avons ici une preuve sans réplique. Nous n'en voulons pas tirer d'autre conclusion pour le moment (3). Nous ne voulons pas de cette mention faite par Benoît, conclure qu'il renvoie le lecteur ou l'éditeur à une œuvre de lui-même. On sait que les trouvères ont souvent ainsi et à peu près en ces termes rappelé des compositions antérieures, sans en revendiquer pour cela la propriété. Seulement rapprochée d'autres indications, celle-ci prendra une importance particulière.

L'*Eneas* a dû être l'œuvre d'un normand. Les textes que nous en possédons aujourd'hui sont purement français; mais en les regardant de près, on s'aperçoit aisément qu'ils ont dû exister d'abord dans une rédaction normande. On peut leur appliquer la remarque que nous avons faite déjà pour le texte du *Roman de Troie*. On n'y trouve pas un imparfait de la première conjugaison rimant avec un parfait d'une con-

est réuni au *Roman de Rou*, à *Erec*, à *Perceval*, etc. : dans le n° 1553, à des poésies pieuses : dans le n° 821, à des traités en prose, à des poèmes religieux ou moraux : *Caton*, *Boece*, la *Passion*, le *Livre des Rois*, etc., etc.

(1) Cela est d'autant plus intéressant à remarquer qu'on croit généralement le contraire. Un savant critique, M. Leroux de Lincy, *Descript. des manuscrit du Brut*, p. XXIII, écrit à propos de l'*Eneas* du manuscrit de 1450 : « Il fait suite au *Roman de Troie*, et c'est visiblement dans ce but qu'il a été composé. »

(2) V. plus loin le *Roman de Troie*.

(3) V. *Li Romans d'Eneas*, p. 37, v. 26-27. Nous renvoyons au texte de M. Pey plutôt qu'aux manuscrits de la Bibliothèque impériale, parce qu'il sera plus facile au lecteur de recourir au premier.

jugaison différente. Les imparfaits de la première conjugaison s'y trouvent régulièrement réunis par la rime. Enfin, signe plus décisif encore, on en trouve quelques-uns que le copiste a été obligé de conserver, parce qu'ils rimaient avec un mot terminé en *ot*. Ainsi

Demanda li se ele amot :
Cele li dit qu'onques ne sot (1).

Et plus loin :

Et aperceust que l'esgardot,
Et sospira, que plus n'i pot.

Le livre a dû être écrit à la cour de Henri II et vers le temps de Jean de Salisbury et de Girauld de Cambrie. J'en trouve la preuve dans la grande importance donnée à un certain détail de mœurs très-particulier et très-caractéristique. Lorsqu'Amata, ennemie d'Énée ici comme dans l'*Énéide*, veut étouffer la passion naissante de sa fille pour le Troyen, elle accuse celui-ci d'un vice abominable. Cette imputation étrange, sur la voie de laquelle Virgile n'avait pu mettre le poète, et surtout la longue insistance de celui-ci, resteraient pour nous sans explication possible, si nous ne retrouvions des plaintes analogues dans des contemporains de Benoît de Sainte-More, si nous n'y voyions surtout qu'on attribuait ces abominations aux Gallois, qui se prétendaient alors même les vrais descendants des Troyens.

Dans la *Description du pays de Galles* par Giraud de Cambrie, on lit les phrases suivantes : « A peccatis urgentibus, et præcipue detestabili illo et nefando sodomitico, divina ultione, tam olim Trojam quam postea Britanniam amiserunt. Legitur enim in Romana historia quod Constantinus imperator Occidentali imperio B. Silvestro (sic) et successoribus suis, cum, Urbe relicta, Trojam reædificare proponens, ibique Orientalis imperii caput erigere volens, audivit hanc vocem : Vadis reædificare Sodomam. De Mailgone quoque Britonum rege aliisque plurimis in historia Britonum legitur eodem vitio laborantibus (2). » Jean de Salisbury,

(1) V. *Li Romans d'Eneas*, p. 55, v. 1 et 2.
(2) V. *Anglia sacra*, t. II, p. 454. — Giraldus Cambrensis, *De Illaudabilibus Walliæ*, cap. VII.

dans son *Polycraticus*, signale aussi avec un grand luxe de détails les mêmes dépravations : « Cum auctoribus suis quos Sodoma devoravit.... Sexus perdidit locum.... Venus mutatur in alteram formam (1). »

Et qu'on le remarque bien : nous ne prétendons pas dire que ce soit là un fait absolument spécial au temps de Henri II. Malheureusement cette triste accusation se retrouve à différents moments du moyen-âge. Nous la voyons dès le X^e^ siècle se faire jour dans les écrits de Gerbert, et bien d'autres la répètent. Ce qui fait à nos yeux l'importance de notre observation, c'est la réunion de circonstances que nous signalons.

On voit que le cercle se resserre de plus en plus. L'*Eneas* est antérieur au *Roman de Troie;* il est d'un auteur normand; il a été probablement écrit à la cour de Henri II. Ajoutons maintenant qu'il offre avec le *Roman de Troie* des rapports de composition singuliers.

Benoît de Sainte-More, racontant la guerre de Troie, a banni les dieux de son poème. Cependant, comme il sent bien qu'il faut parler aux imaginations, au merveilleux homérique il en a substitué un autre. Il éblouit son lecteur par la richesse de ses peintures, il sème l'or, les pierres précieuses, et il se plaît à décrire des inventions singulières, fantastiques, qu'il attribue aux enchanteurs, mais qui relèvent plutôt d'une mécanique ingénieuse que de la féerie. Il y joint les étonnements de l'histoire de la nature, telle que la connaissait le XII^e^ siècle, telle que la peignaient les *Volucraires*, les *Bestiaires*, les *Lapidaires*, prêtant aux plantes et aux animaux des vertus et des puissances singulières, etc. Enfin, il introduit bon gré mal gré dans ces sujets antiques des peintures galantes.

L'*Eneas* n'a sous ce rapport rien à envier au *Roman de Troie*. Les descriptions y ont la même splendeur ; elles sont même parfois plus riches dans le premier poème, comme si dans le second l'auteur sentant qu'il court risque de se répéter, usait plus discrètement de cette ressource. Carthage, telle que la décrit le poète, ressemble tout-à-fait à Troie. On a apporté la même magnificence dans la construction de ses murailles. On y voit également briller les marbres les plus précieux et des couleurs les plus éclatantes, couverts des plus précieuses sculptures; on y voit

(1) V. J. Saresber, *Opera omnia*. Oxonii, Parker, 1848, t. III, p. 206.

reluire l'or, le vermillon et l'azur. Le poète y ajoute un détail emprunté à cette prétendue érudition qu'il se plaît des deux côtés à étaler :

Tot environ ont fait trois rans
De maignetes (1), par molt grant sens ;
Li magnete est de tel nature,
Ja nus hom armés n'i venist
Que la piere a soi ne traisist ;
Tant n'i venissent à haubers
Ne fussent lues al mur abers (2).

Voilà qui laisse bien loin derrière soi, il faut l'avouer, les inventions modernes, les plaques de fer, les cuirasses et les blindages.

Le palais de Didon ne le cède en rien à celui de Priam. Le pin qui se trouve à la porte du dernier rappelle même à peine la vigne merveilleuse dont on peut voir la description dans l'*Eneas*, dont le cep est d'or, dont les grappes merveilleuses sont faites de pierres précieuses, et sur les branches de laquelle dix mille oiseaux en or émaillé, de toute taille et de tout plumage, font entendre une harmonie ravissante (3).

On trouve des deux côtés les mêmes fantastiques merveilles, où la féerie et la mécanique se mêlent. La description de la sépulture de Camille, dans l'*Eneas*, ce *colons* (pigeon) d'or qui retient dans son bec la chaîne à laquelle est suspendue la lampe qui toujours brûle sur la tombe, et qui ne tombera que le jour où un archer « tresgeté par grand art », assis en face du pigeon sur un perron de marbre, lui décochera la flèche qu'il tient toujours dirigée contre lui ; cette invention rappelle tout-à-fait les fantastiques merveilles de la *Chambre de Beauté*, telles qu'on pourra les lire plus loin dans le *Roman de Troie*.

Il est vrai que ce genre d'embellissements n'est pas absolument particulier aux deux poèmes. On retrouve, par exemple, dans un des plus charmants poèmes du XIII[e] siècle, dans *Floire et Blanceflor*, le *Paul*

(1) *Aimant.*

(2) V. Pey, *Essai sur li Romans d'Eneas*, p. 6.

(3) V. *Id.*, p. 8. — Il est à remarquer que la vigne d'or figure dans Dictys, le livre que traduira Benoît dans le *Roman de Troie*. C'est le présent qu'offre Priam à Euripylus, fils de Telephe, pour le décider à venir à Troie : « Vitem quamdam auro effectam et ob id per populos mirabilem. » Dictys, liv. IV, ch. XIV. C'est là un souvenir historique. Aristobule avait offert à Pompée une vigne d'or.

et Virginie du moyen-âge, des peintures analogues, la même richesse de descriptions, les mêmes prodiges féeriques (1). Mais on ne saurait invoquer l'autorité de ce petit poème contre Benoît de Sainte-More; car il est certainement postérieur. Quand on ne le saurait pas d'ailleurs, on en trouverait dans le livre même des preuves incontestables. La coupe que, dans la première des deux rédactions publiées par M. Du Méril, les marchands donnent en échange de *Blanceflor*, est décorée de scènes empruntées au *Roman de Troie* (2), et on y voit certains traits que le poète n'a pu prendre à la tradition antique, mais au poème français, comme « le riche doignon de Troie », souvenir évident de la brillante description de Benoît. Et l'auteur de *Floire* réunissant, comme nous le faisons ici, les deux poèmes, nous dit que cette coupe

> Li rois Eneas l'emporta
> De Troies, quant il s'en ala,
> Si la dona en Lombardie
> A Lavine qui fu sa mie.

Et sur le point particulier qui nous occupe, l'auteur anonyme de *Floire et Blanceflor* n'est de la façon la plus évidente que l'imitateur de Benoît de Sainte-More; il procède tout-à-fait de lui.

Quant aux prodiges de Virgile, l'enchanteur qu'on pourrait invoquer à ce propos, ils n'ont rien de commun avec ceci. Ce sont, en effet, des prodiges; ce ne sont pas ces inventions ingénieuses où une mécanique compliquée et plus ou moins fantastique semble avoir plus de part que la magie. Nous en dirons autant de certains récits épars dans le *Violier des histoires romaines* et dans d'autres livres du moyen-âge (3). Outre que les récits sont pour la plupart postérieurs, ce qui nous frappe surtout

(1) V. *Floire et Blanceflor*, publié par Éd. Du Méril, Paris, 1856. — V. en particulier pour les riches descriptions *La Tombe de Blanceflor*, p. 23, v. 542-580; *La Tour des Pucelles*, p. 65, v. 1595; *Le Harnais du cheval de Floire*, p. 40, v. 965-1000; — et, pour les détails féeriques, *La Tombe de Blanceflor*, p. 23, v. 580-653; *Le Verger de l'Émir*, p. 71, v. 1720.

(2) V. *Ibid.*, p. 19, v. 440 et suiv.

(3) Par exemple, dans le *Roman d'Abdalane*, de la fin du XIII^e^ siècle, peut-être traduit d'un original latin qui aurait existé en 1228. On y voit un bon nécromancien revenant de Tolède, une couronne magique destinée à descendre sur la tête de celui que les dieux désigneront pour souverain d'Abdalane, deux figures monstrueuses qui vomiront une horrible écume sur les usurpateurs, des monceaux d'or et d'argent devant les pas de l'élu du ciel, une vierge qui devait ouvrir son cœur dès qu'il paraîtrait.

ici, ce qui rapproche pour nous les deux poèmes, évidemment voisins par la date, c'est l'importance semblable donnée à ce genre de développements, c'est la place toute particulière qu'ils y occupent, c'est la complaisance avec laquelle l'auteur s'y arrête. C'est qu'il en fait un des éléments essentiels de son œuvre. Nous reviendrons, du reste, plus loin sur cette question.

Des deux côtés, par un anachronisme hardi, l'auteur introduit l'amour chevaleresque dans les sujets antiques, comme il l'avait introduit déjà dans les récits de Dudon de Saint-Quentin, d'Orderic Vital et de Guillaume de Jumiéges, qui n'avaient jamais songé à pareille chose. La peinture des amours de Lavinie et d'Énée fait songer aux tableaux du même genre que l'auteur du *Roman de Troie* introduit dans son poème, aux aventures amoureuses de Jason, de Pâris, de Troïlus et d'Achille. On retrouve des deux côtés la même complaisance à peindre ces tendresses; le même mélange de naïveté, de malice, de délicatesse parfois, unies à la rudesse et à la grossièreté persistante des mœurs; ces monologues où il y a de la finesse, parfois même de la subtilité, une analyse déjà pénétrante, et qui cependant ne ressemblent pas aux peintures analogues de la Table-Ronde.

Enfin, dans l'*Eneas* on retrouve, comme dans le *Roman de Troie*, le même esprit de sagesse, ramenant les inventions les plus hardies de la poésie antique aux proportions d'événements vraisemblables et naturels, et supprimant l'intervention des dieux : le sévère bon sens normand corrigeant et expurgeant la poésie.

Nous devons cependant reconnaître qu'on peut élever encore une autre objection. Si l'*Eneas* et le *Roman de Troie* sont l'œuvre d'un seul auteur, comment a-t-il fait jouer un si triste rôle dans le second au personnage qui était le héros du premier? Comment a-t-il pu le représenter comme le Ganelon du *Roman de Troie*? Ce serait lui supposer la mémoire bien courte que d'imaginer qu'il avait oublié le premier poème en composant le second. Mais à cela on peut répondre que la difficulté resterait la même si on admettait que les deux auteurs sont différents; que faisant allusion à l'*Eneas*, il eût dû protester contre l'erreur où était tombé son devancier; qu'avec cette disposition qu'ont les trouvères à se faire valoir aux dépens de leurs rivaux, il n'eût pas

manqué de montrer comme il avait des renseignements plus exacts et plus complets; que, s'il a gardé le silence sur ce point, c'est qu'il avait justement à ménager un auteur auquel il portait intérêt, que dans l'*Eneas* même il n'a pas craint d'élever contre Enée une accusation des plus odieuses. Et enfin et surtout, la grande raison à faire valoir, c'est que Benoît de Sainte-More est un traducteur, appartenant à un âge où la foi l'emporte sur la critique, où l'on est plein de vénération pour tous les monuments du passé, où les trouvères justifient leurs plus monstrueuses inventions en disant qu'ils les ont trouvées dans un livre en une armoire. Il reproduit ses auteurs, sans s'inquiéter si celui qu'il a suivi d'un côté contredit celui qu'il a suivi de l'autre ; à tous les doutes il répondrait volontiers : « C'était écrit » (1).

Tout cela ne constitue pas encore une démonstration, mais une simple présomption. Nous la donnons pour telle. Le vieux *distinguo* de la scholastique, tant critiqué, mais qui avait pourtant son mérite (car une bonne distinction est le fondement de toute connaissance), trouve bien ici sa place. Si, pour la *Chronique* et le *Roman de Troie*, nous avons pu affirmer l'identité des deux auteurs, ici nous nous contenterons de dire : il n'est pas impossible que l'auteur du *Roman de Troie* ait été aussi l'auteur du *Roman d'Eneas* (2).

(1) Aux preuves d'antériorité de l'*Eneas* que nous a fournies le texte du *Roman de Troie*, et que confirme l'autorité de l'imitateur allemand Herbort von Fritslar, renvoyant de son côté, dans le même endroit, à un poème allemand antérieur, l'*Emigration d'Enée*, on pourrait en joindre d'autres, tirés de l'*Eneas*. En effet, des nombreuses allusions à la ruine de Troie qu'on y rencontre, pas une ne se rapporte au grand poème de Benoît. Dans l'*Eneas*, c'est Ménélas qui a détruit la ville, c'est lui qui était le chef de l'expédition, c'est lui qui a tout fait : nulle part dans le *Roman de Troie*, il n'a pas ce rôle prépondérant. L'*Eneas* parle d'une coupe que possède Enée, et qui lui a été donnée par Ménélas quand il fut envoyé vers lui en ambassade; il n'est pas question de cela dans le *Roman de Troie*. Dans l'*Eneas*, le fils d'Anchise, descendant aux enfers, y voit, comme dans Virgile, les plus illustres de ses compatriotes tombés dans les combats. Si le *Roman de Troie* avait existé déjà, le héros troyen eût dû y retrouver Troïlus dont le poète a fait l'égal d'Hector : il n'est pas même nommé.

(2) Avant de quitter tout-à-fait l'*Eneas*, nous devons placer ici une petite rectification. Nous avons dit plus haut (page 139) qu'on n'y trouvait pas un imparfait de la première conjugaison rimant avec un imparfait d'une conjugaison différente. L'assertion sous cette forme est trop absolue. *Il en est jusqu'à trois.* Trois sur dix mille quatre cents vers! On serait en droit de les regarder comme le fait des copistes; et ils ne sauraient en tout cas fournir une objection sérieuse. Nous voyons, en effet, dans des textes incontestablement normands, que les poètes, usant des extrêmes libertés que donnait la rime, ne se gênaient pas, au besoin, pour altérer les formes de l'imparfait. Dans un poème bien plus court de Philippe de Than, je recueille plusieurs exemples de ce genre : *destruisouent* rimant avec *aloent*, *demenoent* avec *vendouent*, *estont* avec *signifiont*. (V. Wright, *Popular treaties*, etc., Londres, 1841.)

D'autres plus hardis (1) n'ont pas hésité à attribuer à Benoît non-seulement l'*Eneas*, mais un autre poème du même genre, emprunté également à l'antiquité classique, le *Roman de Thèbes* (2), imitation de Stace, comme l'*Eneas* l'était de Virgile.

Le *Roman de Thèbes*, comme l'*Eneas*, nous est arrivé anonyme. Il est souvent dans les manuscrits réuni à celui de Troie; on les trouve ainsi dans le manuscrit 60 et dans le manuscrit 375 : de là sans doute l'attribution. Mais nous avons déjà dit que ce rapprochement de deux textes, le plus souvent fortuit, ne pouvait être invoqué comme un argument sérieux en faveur de leur parenté. Et nous ne croyons pas qu'il y ait d'autre raison de maintenir cette réunion que le désir de donner un nom connu à une œuvre qui n'en porte pas.

Nous ne voyons pas, en effet, qu'on ait produit aucune preuve décisive; et nulle part nous ne trouvons aucun témoignage précis et formel qui permette de trancher la question. Il faut donc se contenter de rechercher quelques indications dans l'examen attentif et le rapprochement des deux œuvres.

Or, le résultat de cette comparaison, c'est qu'il y a entr'elles d'incontestables rapports; mais que les différences sont plus frappantes encore.

Ainsi le début du *Roman de Thèbes* rappelle, à certains égards, celui du *Roman de Troie* et semble en être comme le résumé (3). Mais outre que c'est là, ainsi que nous l'avons dit, une sorte de lieu commun du temps, je serais plutôt tenté d'y reconnaître (ce que je crois être la vérité) un imitateur de Benoît de Sainte-More, qui, tenté par le succès de son livre, essaie d'appliquer le même système à une autre œuvre de l'antiquité, que Benoît lui-même empressé de se recopier.

On retrouve, dans tout le livre, le même caractère. On peut noter

(1) Par exemple, l'*Histoire littéraire*, t. XIX, p. 666, qui se fonde sur l'analogie qu'on peut signaler entre les trois ouvrages.

(2) Le *Roman de Thèbes* nous a été conservé dans trois manuscrits de la Bibliothèque impériale. Mss. f. fr. 60, 375 (V. plus loin notre notice sur les Mss. du *Roman de Troie*) et 784, qui réunit le *Roman de Thèbes* et l'*Eneas*, et ne contient que ces deux poèmes; le *Roman de Thèbes* y compte 18,000 vers, 12,000 dans le Mss. 60, 13,500, dans le Mss. 375. La Bibliothèque impériale en possède en outre une traduction en prose, l'*Ystoire de Thèbes*, Mss. f. fr. n° 301.

(3) V. aux *Notes*.

dans le *Roman de Thèbes* et dans le *Roman de Troie* des procédés de composition analogues, mais comme le sont ceux d'un écrivain original et d'un imitateur.

Comme l'auteur du *Roman de Troie*, celui du *Roman de Thèbes* ajoute souvent à son modèle des développements auxquels le poète n'avait pas songé, et qu'il emprunte aux habitudes et aux mœurs de son propre temps.

Comme lui, il supprime le surnaturel; s'il n'exclut pas aussi absolument que Benoît les dieux de son poème, il les relègue en un coin, et ils n'ont aucune influence sur la marche des événements.

Comme lui, il remplace le merveilleux divin par le merveilleux des descriptions. Il se plaira, suivant son exemple, à décrire en détail le char d'Amphiaraüs, œuvre de Vulcain, qui y a dessiné des représentations merveilleuses; la tente du roi, où sont retracés les exploits des souverains de la Grèce, et, ce qui rappelle les entraînements géographiques de Benoît dans le *Roman de Troie*, l'Été, l'Hiver et la *Mappemonde*.

Comme lui, il fait ses héros amoureux; il semble que c'était là désormais une des nécessités premières de ce genre de compositions. Mais l'imitateur n'a ni la variété ni l'abondance de son modèle, et ces histoires d'amour, si complaisamment développées par Benoît, ne sont guère ici qu'indiquées.

Comparé à l'*Éneas* et au *Roman de Troie*, le *Roman de Thèbes* présente une évidente infériorité littéraire, si l'on peut bien appliquer ce terme en pareille étude.

Et cette infériorité, rapprochée de ce fait que nous allons établir, que le *Roman de Thèbes* est postérieur au *Roman de Troie*, nous paraît constituer un argument décisif. Si c'eût été là une première œuvre, on s'expliquerait sa faiblesse, c'eût été le germe des compositions suivantes; on pourrait supposer que l'auteur s'essayait à des développements tout nouveaux. Mais après le succès du *Roman de Troie*, on ne saurait comprendre que ces développements, tout à l'heure si largement traités, avortassent ainsi maintenant entre les mains du même auteur, et qu'il balbutiât avec cette timidité ses premières inventions.

Nous disons que le *Roman de Thèbes* est postérieur au *Roman de Troie*; c'est le livre lui-même qui nous en fournit la preuve dans certaines allusions que nous y pouvons relever.

On sait avec quelle prudence il faut user de renseignements de ce genre et combien pour la solution de ces problèmes, dont les données sont en général si vagues et formées d'éléments souvent contradictoires, il convient d'être réservé et de marcher toujours « bride en main ». Nous ne saurions affirmer avec une pleine sécurité que si nous avions sous les yeux les textes originaux de ces poèmes; mais les copies que nous possédons, plus ou moins postérieures à la naissance de l'œuvre, doivent laisser le critique très-incertain. On court bien des fois le risque de se trouver en présence d'interpolations. Il est clair, en effet, que le copiste, la tête pleine de souvenirs de poèmes analogues à celui qu'il reproduit, a dû bien souvent, de son chef, mettre l'œuvre qu'il transcrivait au courant des connaissances du moment, et la compléter avec son érudition personnelle. Ce qui complique encore ici le problème, c'est que les allusions à d'autres sujets antiques peuvent aussi bien s'appliquer aux poèmes latins qu'à leurs imitations en langue vulgaire, les trouvères, auteurs de ces imitations, devant nécessairement avoir fait des études latines et avoir été familiers non-seulement avec leur auteur, mais avec les autres poètes latins que l'on connaissait de leur temps. On ne peut donc se prononcer avec assurance que lorsque l'allusion porte sur quelque circonstance qui n'appartient qu'à l'œuvre du trouvère. Or, ces conditions se trouvent dans le témoignage que nous apporte le *Roman de Thèbes*. Non-seulement on y trouve deux vers qu'on pourrait appliquer à l'œuvre de Benoît, et qui pourtant, s'ils étaient seuls, ne fourniraient pas une preuve décisive, à un moment où l'*Histoire de Troie* a été si populaire; mais dans un autre passage on trouve une allusion bien autrement concluante. En effet, lorsque Tydée a succombé, pour consoler le père du héros, le roi Adrastus promet de lui envoyer son petit-fils, celui qui sera le grand Diomède; et le poète s'interrompt un instant pour parler de sa gloire à venir, et d'un combat où, sans l'intervention d'Hector, il eût vaincu et tué Énée (1).

Or, dans le *Roman de Troie*, nous trouvons (vers 11114-11130) le récit d'une rencontre de Diomède et d'Énée que le héros grec renverse en lui adressant un discours railleur, pour tomber un instant après

(1) V. aux *Notes* le passage du *Roman de Thèbes*.

sous l'épée d'Hector (vers 11145-11148). Et ce qui montre l'intérêt que le vieux trouvère attachait à cette rencontre, c'est qu'il l'a préparée de très-loin. Dans une ambassade de Diomède à Troie, qui rappelle quelque peu le grand lieu commun de la *Chanson de Geste*, comme le héros grec a bravé et provoqué les Troyens, et qu'Énée, se levant vivement, lui a répondu que, s'il ne respectait la présence de Priam, il lui ferait payer cher son insolent message. Diomède, relevant avec empressement le défi, donne rendez-vous à Énée sur le champ de bataille (V. *Roman de Troie*, vers 6603). Et c'est là une invention qui appartient tout entière à Benoît. Ni la provocation, ni la rencontre ne se trouvent dans Darès; et si Homère a mis Énée aux prises avec Diomède, ce n'est pas Hector, c'est Vénus qui le sauve de la fureur de son adversaire (1).

Dès lors que nous avons démontré l'antériorité du *Roman de Troie* sur celui de *Thèbes*, à plus forte raison devons-nous conclure à celle de l'*Eneas*. Nous pourrions, du reste, signaler ici le souvenir de l'*Eneas* en plusieurs passages (2).

Le *Roman de Thèbes* nous fournit une autre indication qui, venant à l'appui de celle que nous venons de signaler, peut nous aider à en préciser la date. Parmi les chevaliers de toutes les nationalités qui se rencontrent sous les murs de Thèbes, la Lombardie en a envoyé un, le seigneur de Monceniz, « le filz au marquis Boniface, qui tint Verziax : n'est-il pas permis de reconnaître ici le grand marquis Boniface de Montferrat, qui prit une part si considérable à la croisade de 1202; et comme il n'est pas question ici de ses exploits d'Orient et de sa royauté de Thessalonique, cela voudrait dire que le poème est de la fin du XII^e^ siècle.

Il semble enfin être le dernier venu de ces poèmes classiques : en effet, nous y lisons deux vers (3), qui, avec les réserves que nous indiquions tout à l'heure, peuvent être regardés comme une allusion au *J. César* de J. Forest.

(1) V. aux *Notes*.

(2) Ainsi, le rameau d'olivier dans la main des messagers et le sens qu'y attachaient les anciens, l'histoire d'Arachnée, certain proverbe de celui qui tirait le serpent du buisson, que Turnus appliquait à Drancès et qu'Étéocle applique à Daires qui l'a trahie.

(3) V. aux *Notes*.

Pour achever ces recherches de dates que nous avons faites dans le *Roman de Thèbes*, il convient de remarquer qu'il offre toute une série d'allusions, qui, à défaut d'autres renseignements, nous apprendraient qu'il a paru après la plupart des grands poèmes du moyen-âge, qu'il est postérieur à la chanson de *Roland*, à la chanson des *Saisnes*, à la chanson d'*Antioche*, au *Vilain Hervis* (une branche des *Lorrains*), même à *Hue Capet* (1).

D'un autre côté, il est antérieur aux poèmes d'*Ypomédon*, de Hugues de Rotelande, et de *Floire et Blanceflor*. Car nous trouvons dans ces derniers d'évidentes allusions à notre poème. L'*Ypomédon* renvoie au *Roman de Thèbes* pour avoir la suite des aventures de son héros, frère utérin de Capanée; et le *Roman de Floire et Blanceflor*, vantant la beauté des deux jeunes gens, dit qu'on ne saurait leur comparer « Paris de Troie..... Parthonopeus, n'Ypomedon.... ne Antigone, ne Ysmaine », les personnages principaux du *Roman de Thèbes*.

Quant à la nationalité de l'écrivain, il semble assez difficile de la préciser. A l'exemple de Benoît, aux noms que lui fournissait son auteur, il en a ajouté d'autres, qu'avec une parfaite impartialité il emprunte à toutes les races; on y rencontre des Juifs, des Turcs, etc., jusqu'à un duc de Roussie. Pour les nations chez lesquelles à cette date pouvait naître un poème français, nous voyons figurer dans le *Roman*, peints sous des couleurs également favorables, des Anglais, des Lombards, des Français. C'est cependant pour ceux-ci qu'il paraît montrer le plus de faveur; il revient avec complaisance aux choses françaises. Parlant d'une troupe de chevaliers dont il vante la belle prestance et la pompe guerrière, il nous dira qu'ils étaient tous armés à guise de France. Parthénopée, dont il célèbre la grâce, l'élégance et la beauté, était, nous dit-il, « vestuz en guise de françois. » Enfin, je ne trouve guère chez lui qu'une indication géographique moderne; il l'a prise d'une petite ville au cœur de l'Ile-de-France : « de Dimoe jusqu'à *Luzarches*. » On peut donc, sans trop de témérité, supposer que le poète lui-même appartenait à l'Ile-de-France.

On a été tenté encore de mettre au compte de Benoît de Sainte-More la *Chronique ascendante des ducs de Normandie*, que M. Pluquet

(1) V. aux *Notes* les passages du *Roman de Thèbes* qui le prouvent.

publiait en 1821 en l'attribuant à Wace (1). M. E. Du Méril a donné d'excellentes raisons pour la contester à celui-ci. Nous étendrions volontiers à Benoît, s'il en était besoin, la même argumentation (2). C'est, selon nous, l'œuvre de quelque compilateur des deux poètes. Il a lu Wace, on s'en aperçoit dès le premier vers où il se reporte au livre de celui-ci, loin de se donner, comme on l'a cru, pour Wace lui-même : plus loin, il semble copier Benoît (3). C'est, le plus souvent, une sorte de sommaire confus, bizarrement ordonné ou plutôt dérangé, du *Rou* de Wace. L'auteur affecte la forme et les allures des chansons de geste : son travail présente une série de couplets monorimes de longueur inégale, dont chacun commence par une reprise bien accentuée.

L'abbé De La Rue a voulu porter à l'actif de Benoît une autre œuvre qui n'a pas d'importance par elle-même ni par son étendue, ni par l'originalité du sujet ou des inventions, mais qui, si elle lui appartenait, fournirait un précieux renseignement sur la personnalité de son auteur. Il s'agit d'une sorte de chanson sur la croisade, qui se trouve à la suite de la *Chronique* dans le manuscrit de Londres (Bibl. Harléienne, 1717) et dans le dernier couplet de laquelle l'auteur demande à Dieu de le ramener à sa dame. L'abbé De La Rue n'hésitait pas à l'attribuer à Benoît et y voyait la preuve qu'il avait été chevalier. Conclusion doublement hasardée! Cette galante prière ne prouve pas du tout la chevalerie de son auteur, et nous avons déjà dit et répété combien

(1) V. *Mém. de la Soc. des Antiquaires de Normandie*, t. Ier, p. 444. Le chroniqueur renvoie à Fécamp ceux qui douteraient de ses assertions. Notons en passant que l'abbaye de Fécamp paraît jouer chez les écrivains d'origine normande le même rôle que l'abbaye de St-Denis pour les écrivains de France. Il a dû y avoir là une bibliothèque considérable. Les auteurs normands y vont chercher volontiers leurs autorités. C'est là que Wace renvoie le lecteur en un endroit; et ce qui semble prouver que ce n'est pas une attribution en l'air, c'est là aussi que Chrétien de Troyes assure avoir trouvé l'origine de son Perceval :

Je ne cuit c'onques hom humain — Si com li contes nos afiche,
Veist mes œvre aussi riche, — Qui a Fecam est tot escris.

L'*Histoire littéraire* commet la même erreur, on y lit : « l'auteur se nomme dès les premiers vers. »

(2) V. Édélestand Du Méril, *La vie et les ouvrages de Wace*, p. 42-43.

(3) Par exemple, ses ressentiments contre les Français :

Les boisdies de France ne sont mie à celer,
Tos tems voudrent Francheis Normans deseriter.

peu significative était cette rencontre de deux textes en un même volume.

Il reste un dernier poème sur lequel il peut y avoir lieu à discussion. C'est un chant en l'honneur de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, *de sancto Thoma archiepiscopo cantuariensi*, en couplets de forme lyrique, de six vers divisés en deux tercets, que M. F. Michel a publié (1) à la suite de la *Chronique des Ducs* et où l'auteur lui-même nous apprend qu'il s'appelle Benoît (2).

L'abbé De La Rue et M. F. Michel s'accordent à refuser cette œuvre à notre poète. Nous sommes de leur avis, mais pour des raisons différentes des leurs. Ils disent tous deux qu'il est peu vraisemblable que le poète se soit signalé à l'attention du roi en célébrant le martyr glorieux de l'homme qu'il avait fait assassiner. L'argument semble plausible; cependant on voit qu'il n'est pas solide en réalité, et que d'avoir écrit une vie de Thomas Becket n'était pas une cause de défaveur auprès du roi. Tel avait été le cas de cet autre Benoît que nous avons vu cependant, par l'influence de Henri II, élu abbé de Péterborough en 1177. On voit aussi le plus fameux et le plus habile de ceux qui ont raconté en langue vulgaire la vie de Thomas Becket, Garnier de Pont Sainte-Maxence, penser, qu'en écrivant ce récit, il mériterа les faveurs de toute la famille royale.

Le clergé, de son côté, n'avait pas gardé rancune à Henri. Guillaume de Newbury dit: « *Rerum et libertatum ecclesiasticarum, sicut post mortem ejus claruit, defensor et conservator precipuus, viros religiosos honoravit.* »

On peut remarquer, d'ailleurs, que le roi est ici traité avec grand honneur (3); qu'il est en général fort ménagé, autant du moins qu'il peut l'être dans un panégyrique de sa victime. On rappelle, il est vrai, la parole funeste qu'il a prononcée; mais l'auteur se hâte d'ajouter « qu'il n'a point donné l'ordre de « mal faire », qu'il n'en a fait le commandement à personne, « ni haut ni bas. »

(1) D'après le manuscrit de la Bibliothèque royale, fonds du roi, 7268, 23 A, f. CXXVIII verso, col. 2. Labbé De La Rue en signale un manuscrit, Bibliothèque Harléienne, n° 3775.

(2) V. F. Michel, *Chron.*, t. III, p. 509. « Frere Beneit le pecheur od les neir dras. »

(3) V. *Chron.*, t. III, appendice II, p. 464, v. 103.

Mais il y a d'autres motifs qui ne nous permettent pas d'attribuer cette œuvre à Benoît de Sainte-More. Le poète habile, souvent élégant, que nous connaissons, ne peut être l'auteur de cette rédaction barbare, incorrecte, où le rhythme français est sans cesse méconnu (1). On pourrait supposer que la faute en est aux copistes ; mais il est une foule d'endroits où, avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de les mettre en cause, et impossible de reconstituer les vers. C'est une œuvre naïve et toute populaire ; soit que, comme le croyait l'abbé De La Rue, elle ait été composée sous le règne d'Édouard III, dans un temps où l'Angleterre commençait à désapprendre le français, et où les oreilles anglaises n'en saisissaient plus bien les règles et les conditions fondamentales ; soit qu'elle ait été (ce qui nous paraît plus probable), écrite à une date plus voisine de la mort de Becket par quelque poète anglo-saxon s'essayant à rimer dans la langue des conquérants (2).

Nous n'en avons pas encore tout-à-fait fini avec le catalogue des œuvres de Benoît. Il rêvait une autre entreprise : il eût voulu raconter la vie de son protecteur Henri II ; c'est lui qui nous l'apprend à plusieurs reprises. A la fin de l'histoire de Guillaume Longue-Épée, il écrit :

Ci me repos et ci fenis,
Mais n'acheve pas mis travail.
Quels lignie est plus grans ne maire
De ceste, ainz que vienge *al buen rei ?*

(1) C'est aussi l'opinion de M. J. V. Leclerc (V. *Hist. litt.*, t. XXIII, p. 881). Il ne peut pas non plus reconnaître ici l'œuvre de Benoît. Tout en disant que le genre même de l'écrit pourrait en expliquer les faiblesses de rédaction, il ne croit pas que Benoît de Sainte-More, même pour se mettre à la portée de la foule des pélerins, ait jamais écrit ces mauvais couplets.

(2) Cette vie de Thomas Becket nous offre une rencontre assez particulière ; elle met en présence trois Benoît, qu'il semble impossible de réunir : Benoît de Sainte-More, Benoît de Peterborough, que nous avons dû déjà distinguer de lui, et un troisième Benoît, qui ne serait connu que par là : à moins qu'on ne veuille supposer que Benoît de Peterborough, pour populariser son livre et dans un but d'édification, avait pris la peine de se traduire lui même ;

Ceste vie vus a mostré
De latin en Romans translatè
Por vus aider ;

ou que l'auteur de la traduction française ne prétend pas se nommer lui-même, mais réclamer les prières des fidèles pour l'auteur qu'il traduit, pour Benoît de Peterborough.

Et plus loin, arrivé au règne de Henri I^er^, après avoir remercié Dieu qui l'a soutenu jusque-là dans son travail, il exprime de nouveau son désir de peindre Henri II et son vif regret d'avoir tant tardé (1) ; mais il n'a pu réaliser son dessein, ou l'œuvre n'a pas été conservée ; en tout cas, elle n'a laissé aucune trace.

Enfin, dans le *Roman de Troie*, il annonçait un autre projet. Après la description assez confuse qu'il a faite des diverses parties du monde, il assure qu'il voudrait consacrer à ce sujet un travail plus complet (2) :

Ici covient que gie m'en taise ;
Mès s'aveir puis et leu et aise,
Tel ovre voldrai embracier,
Et envaïr, et commencier,
Qu'en tot lo mont n'aura partie,
Ou qu'ele seit, que gie ne die.
Quels est, con granz, combien el tient
Ne qu'il i a, ne qui avient,
Quel nature ont li element,
Quels les contrées, quel la gent,
Tot i dirai se g'ai lo tens,
Qu'à ço souffist bien nostre sens.

Mais nous ne voyons pas qu'il ait jamais exécuté ce dessein (3).

(1) V. *Chron.*, t. III, p. 299, v. 39831-39837.

N'est dreis qu'à lui me recreie,
Qu'à tenir si la dreite voie
En ordre continuement
De ci là où mis quers s'atent,
Desqu'al bon rei Henri secunt,
Que c'otreit Deus e voille e dont
Que je les suens haus fais retraie !
Ce peise mei que tant delaie,
Qu'ausi cum l'om plastrist e teint
La maisière sor quei l'om peint
Por faire ses traiz plus formes
Plus soutis e plus coleres,
K'ai je lonc tens plastri por peindre
Sens desveier e sens mei feindre :
Por ç'i sui tant assiduus,
Volunteris e desiros
Que de ça fust l'ovre accomplie.

(2) En supposant que la pensée fût sérieuse, c'eût été probablement quelque livre *De partibus et situ orbis*, dans le genre de la *Mappemonde* qu'un certain *Pierre*, au début du XIII^e^ siècle (V. *Hist. litt.*, t. XXIII, p. 293), disait avoir composée d'après Solinus :

Uns livres dont il a estrait,
Et d'autres, le sens clairement.

(3) Leland., *Collect.*, V. 3, p. 189, signale un *Compotus* et un traité *Libellus de augmento et decremento lunæ* d'un Benoît. A-t-il quelque chose de commun avec le nôtre ?

Il est temps de tirer les conclusions de cette longue étude ; nous pouvons, ce nous semble, donner celles-ci sans trop de témérité :

Il est certain que le Benoît, auteur de la *Chronique des ducs de Normandie* et le Benoît de Sainte-More, auteur du *Roman de Troie*, ne sont qu'un seul et même personnage.

Il est certain qu'il a écrit sous le règne de Henri II, entre les années 1175 et 1185.

Il est certain qu'il était Normand d'origine, ou tout au moins il s'était si bien fait de l'Angleterre normande une seconde patrie qu'il a voulu lui-même passer pour Normand.

Il est plus que probable que c'est lui aussi qui a composé l'*Eneas*.

Et ainsi l'on voit que nous n'avons pas surfait son importance, et que Benoît de Sainte-More a des titres sérieux au souvenir de la postérité. Non-seulement il a été l'historien poétique de sa nation ; mais si, outre ce *Roman de Troie* que nous lui rendons, l'auteur de la *Chronique des ducs* a aussi le droit de revendiquer l'*Eneas*, il a résumé pour le moyen-âge presque toute l'épopée antique. Non-seulement, en effet, l'*Eneas* traduisait l'œuvre de Virgile, et le *Roman de Troie* remplaçait l'*Iliade* pour les hommes du XII^e^ siècle ; mais ce dernier poème leur offrait, au début, un abrégé des Argonautiques, à la fin un résumé de l'Odyssée ; il reproduisait les Cycliques, et racontait les tragiques aventures des Atrides. Ainsi Benoît était, auprès des imaginations populaires, l'introducteur des héros antiques, le révélateur de l'épopée gréco-latine, et le plus vénérable ancêtre de la *Renaissance*.

Nota.—*Nous ne donnons ici, le lecteur l'aura compris, qu'une partie du travail que nous devions consacrer et que nous avons consacré à Benoît de Sainte-More. Après avoir fait* l'Histoire de l'Auteur, *il convenait de faire* l'Histoire du livre, *de ses origines et de ses transformations, et des légendes troyennes en France et chez les nations voisines. Pressé de publier le texte de Benoît, nous donnerons plus tard cette partie de notre Étude qui est toute prête.*

SUR LES MANUSCRITS DU ROMAN DE TROIE

Nous avons déjà dit que les manuscrits du *Roman de Troie* avaient été des plus nombreux et qu'on en rencontrait dans toutes les bibliothèques de l'Europe. Nous allons en donner l'indication rapide, en commençant par ceux de la Bibliothèque impériale de Paris, que nous rangerons dans l'ordre de leur inscription au catalogue, en les désignant par une lettre. Ils sont au nombre de treize.

A. — Manuscrit f. fr., n° 60 (ancien 6,737[3]), XV[e] siècle, in-folio *maximo*, sur trois colonnes, de 44 à 48 vers par colonne, orné de grandes miniatures ; maroquin rouge, portant au dos et sur les plats les armes du roi. Il a appartenu, vers la fin du XVI[e] siècle, au célèbre Estienne Tabourot, seigneur des Accords, qui y a mis plusieurs fois sa signature et sa devise : « A tous Accords. » On lit au début : « Cy commence le *Roman de Thèbes*, qui fu racine de Troie la grant où il a molt de merveilles diverses. » Le livre a des sommaires, mais faits sans intelligence ; qu'on en juge par ceci : « Cy commence l'Histoire de Troie la grant et parle premièrement comment Omers le bon clerc le translata de grieu en latin, et coment Cornélius le translata de latin en roman. » Le *Roman de Troie* occupe du feuillet 42 au feuillet 147, 2[e] col. (1).

B. — F. fr., n° 375 (ancien 6,987) ; in-f° maj. XIII[e] siècle. Sur trois et quatre colonnes de 60 vers environ, maroq. rouge, armes de France sur le dos et sur les plats. Manuscrit énorme qui, outre le Roman de Troie, contient l'Apocalypse, les Prophéties de Cassandre, les Moralités des philosophes, des Sommaires de Perrot de Nesle, finissant f° 35 par ces mots :

Or disons tot, amen, amen,
Explicit ; ce fist Peros de Nesle
Qui en trover tos s'escervele ;

le Siége d'Athènes, les Dits de Jean Bodel, le Roman d'Alexandre, la Généalogie des comtes de Boulogne, une Branche du Roman de Rou, le Roman de Guillaume d'Angleterre, le Roman de Floire et Blanceflor, le Roman de Blancandin, le Roman de Cligès, le Roman d'Erec et Enide, le Conte de la Vieillette, le Roman d'Ille et Galeron, le Jeu de Théophile, le Roman d'Amadas et Ydoine, le Conte de la chastelaine de Vergy, des chants sur saint Étienne, des vers sur la Mort, des Miracles de Notre-Dame.

(1) M. Paulin Paris (*Les manuscrits de la bibliothèque du roi*) a décrit ce manuscrit, ainsi que les mss. B, C, D, F, G.

Le *Roman de Troie* occupe du f° 68 au f° 119, vers. 1re col. Il a été copié par Jehannes Madoz, neveu d'Adam, le Boçu d'Arras, qui a copié en même temps le *Siége de Thèbes*, f° 35 à 68. On lit en tête de cette partie du volume : « Les guerres de Troye et de Thèbes de Jehannes Madoz, neveu d'Adam, le Bocus d'Arras, MCCLXXX, à la Chandeleur. »

C. — F. fr., n° 782 (ancien 7,189), in-f°. XIVe siècle. 207 ff. moins le dernier verso, sur deux colonnes de 40 vers chacune. Couverture veau-racine; nombreuses miniatures, surtout au bas des pages, tenant les deux colonnes. C'est l'œuvre d'une main italienne, on le reconnaît au style des ornements. La rédaction en est barbare. On y rencontre une foule de vers tronqués, des mots qui n'ont pas de sens; on reconnaît là, encore plus qu'aux miniatures, la main d'un étranger.

D. — F. fr., n° 783 (ancien 7,189^{2}), in-f° XIVe siècle. 176 ff. sur deux colonnes de 40 vers chacune, maroquin rouge. Fonds J. P. G. Chatre de Cangé. Il manquait au f° 112 un très-long passage que Cangé a copié à la suite de sa belle écriture. On lit sur un des feuillets de garde : « Ce ms. a apartenu au roy Jacques, comte de la Marche et de Castres. Jacques de Bourbon, deuxième du nom, comte de la Marche et de Castres, épousa en deuxiemes nopces, en l'an 1415, Jeanne, deuxième du nom, reyne de Naples et de Sicile, ce qui luy fit prendre la qualité de roy. Il mourut le 24 septembre 1438 » (1).

E. — F. fr., n° 794 (ancien 7,191), Cangé, 73, in-f°. XIIIe siècle. D'une belle écriture gothique, sur deux colonnes de 44 vers. Il contient divers Romans : Érec et Énide, la Charrette, Cligès, le Chevalier au Lion, Athènes, le Brut, les Empereurs de Rome, Perceval-le-Vieil et la suite. Le *Roman de Troie* va du f° 184 au f° 286.

F. — F. fr., n° 821 (ancien 7,209), XIVe siècle. In-f° vélin de 290 ff. Deux colonnes, dont chacune contient 44 vers. Mêmes caractères que le n° 782, pas de miniatures, mais ornements du même genre. Les lettres ornées sont même plus soignées. Le texte est également incorrect. Le volume renferme des traités en prose et des poèmes : Caton, Boèce, la Passion de Notre-Seigneur, le Livre des Rois. Le *Roman de Troie* occupe du f° 81 au f° 250.

G. — F. fr., n° 903 (ancien 7,268), XIIIe siècle. In-4° mediocri. 204 ff. sur deux colonnes de longueur très-inégale : les unes ont 40 vers, d'autres 48, d'autres 55 et jusqu'à 65. Du feuillet 60 au f° 64 et f° 120-121, les pages ont trois colonnes. Il semble être de mains différentes, d'une écriture parfois régulière, grosse, nette; parfois maigre, irrégulière, à peine formée. On lit à la première page cette note : « Ce livre contient d'anciens vers sur la Bible; ils commencent à Noé. Dans la suite il y est traité des anciens héros comme Jason, Peleus, Achille. » Le renseignement est quelque peu superficiel. Du f° 1 au f° 54, l'auteur a traduit en effet la Bible, en s'arrêtant à la mort de Moïse, puis il copie le roman de Benoît en le prenant à son compte. Au f° 180 il revient à l'Histoire sainte, reprenant dans l'avant-dernier vers l'histoire de Josué, puis parlant de Samson, de Suzanne, etc. Au f° 186 on trouve l'histoire de Pyrame et de Thisbé; au f° 190 la généalogie de la Vierge, puis viennent les Livres des Rois. Les derniers vers retracent la haine de Saül contre David.

H. — F. fr., n° 1450 (ancien 7,535), Cangé 27, XIVe siècle. In-f°. Trois colonnes, 60 vers à la page, d'une écriture fine. Le *Roman de Troie* va du f° 1 au f° 83. Le reste du volume

(1) Le numéro suivant, f. fr., n° 784 (ancien 7,189^{4}, in-f°), est indiqué à tort par M. P. Paris comme un de ceux où se trouve le *Roman de Troie* : il ne contient que *Thèbes* et l'*Eneas*.

contient divers romans ainsi désignés : Romans des rois d'Angleterre, de Gasse; Érec, Perceval, Cligès, Chevalier-au-Lion; le Roman des Rois et des Barons de Bretagne, par Gasse; le Roman des Sept Sages.

I. — F. fr., n° 1553 (ancien 7,595). XIII[e] siècle. Gros in-4°, petite gothique, deux colonnes de 44 vers. Le *Roman de Troie* occupe les premiers feuillets, de 1 à 164. Le reste du volume est formé par une foule de poésies diverses où dominent surtout les sujets pieux. Aussitôt après le *Roman de Troie,* dans le même volume, on trouve une pièce « de Engerran Vesque, de Kambrai. » Au 1[er] feuillet du volume est une grande image de la Vierge : en tête de notre roman une miniature où l'on voit le roi Salomon debout, le sceptre sur l'épaule, la main étendue avec un geste de commandement vers son clerc qui écrit.

J. — F. fr., n° 1610 (ancien 7,624). XIII[e] siècle. In-4°, veau racine. Fleurs de lis et LL. couronnées sur les plats (Louis XVIII). 180 ff. et 1/2 à deux colonnes de 42 vers. Quelques miniatures dans le texte, lettres ornées. Aux ff. 17 et 18, 154 et 155, grandes miniatures assez grossières, de trois compartiments à gauche, deux à droite remplissant toute la page. Il semble que le copiste avait sous les yeux un original normand dont il reproduit de temps en temps quelques traces.

Cangé remarque qu'en plusieurs endroits « on voit l'aigle impérial à deux testes d'argent champ et gueules. » Le P. Menestrier, ajoute-t-il, dans son *Traité de l'origine des armoiries*, observe qu'il est difficile de marquer précisément le temps et l'occasion de ces deux testes.

K. — F. fr., n° 2181 (ancien 7,990). Fonds A. Lancelot. XIII[e] siècle. In-4° mediocri. sur deux colonnes de 40 vers, d'une écriture très-régulière. C'est celui que nous reproduisons.

L. — F. fr., n° 12,600 (suppl. 464). XIV[e] siècle. In-f°. 184 ff. Deux colonnes de 40 vers.

M. — F. fr., n° 19,159. In-f°. Les premiers vers manquent. Le livre commence à : Cil qui à Ataines le trova.

La Bibliothèque de l'Arsenal possède deux exemplaires du même poème; l'un :

N. — F. fr., n° 206, belles-lettres, in-f° de 189 ff., deux colonnes de 40 vers, provenant du marquis de Paulmy et portant quelques notes de lui, est daté de l'an 1237. M. de Paulmy y a écrit cette note : « Ce manuscrit est un des plus anciens de ceux que j'aye. Tout prouve qu'il est de l'an de la composition, c'est-à-dire 1237. » Nous avons donné les raisons pour lesquelles nous ne sommes pas de son avis. Il se termine par cette indication due à la même plume qui a tracé tout le volume : « Explicit li romans de Troie. Il fu fait an lan de mil et deus c. et XXXV ou mois de jugn. »

L'autre O, — f. fr., n° 207, belles-lettres, in-4°, se compose de 147 ff., dont un a été déplacé, à deux colonnes de 50 vers chacune. Le copiste s'est nommé lui-même à la fin du volume :

Cest livre escrist Gerars Lichaus,
U il n'a mis un mot de faus.

On trouve aussi à la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier, sous le n° 251, un volume in-f° vélin, du XV[e] siècle, fonds Bouhier, où le *Roman de Troie* se trouve réuni à l'*Eneas* et au *Roman de Brutus*.

Mais ce n'est pas seulement en France que le poème de Benoît de Sainte-More s'est conservé. La Bibliothèque de Vienne, sous le n° 2,571 (B. E. Bibl. Eugeniana, ms. LXVII), en

possède un exemplaire in-f° du XIV° siècle, contenant 189 ff., sur deux colonnes de 42 vers, avec de nombreuses et belles miniatures (1).

M. Frommann, nous l'avons déjà dit, en a donné de longs extraits. Malheureusement ce manuscrit, autant qu'on en peut juger par les extraits mêmes, est un des plus incorrects qui soient restés de Benoît de Sainte-More. On y trouve des vers tronqués ; les fautes y fourmillent et jusqu'à rendre le texte inintelligible. Il semble avoir été écrit par quelqu'un qui ne comprenait pas toujours l'original. Il est très-regrettable que l'éditeur ait cru en devoir donner une reproduction pour ainsi dire photographique, copiant avec fidélité des non-sens qu'il était facile de corriger, et pour le redressement desquels il suffisait souvent de séparer les syllabes (2).

On en trouve deux à la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise : l'un, f. fr. XVII, qui date du XIII° siècle ; l'autre, f. fr. XVIII, qui a été écrit au XIV°.

La Bibliothèque impériale de St-Pétersbourg n'est pas moins riche. On y peut voir deux exemplaires manuscrits de notre poème. En voici l'indication sommaire :

N° 3. — Le *Roman de la guerre de Troye*, tiré de Darès-le-Phrygien, et écrit au XIII° siècle (*sic*) par Benoît de Sainte-More. fol. 1, verso : « Ici commence l'istoire ancienne, etc. » Manuscrit de 167 ff., du XIII° siècle, à deux colonnes, orné de belles miniatures presque sur chaque page, et en outre surchargé d'autres ornements. La rédaction en paraît assez incorrecte et doit être, comme notre manuscrit français 782, l'œuvre d'une main étrangère, de quelqu'un qui n'entend pas bien le texte.

(1) V. le travail de M. Frommann, p. 99.

(2) Ainsi on lit: *La retraite faite edite*, au lieu de *e dite; ases maine*, pour *a ses mains; li a raissonne*, pour *l'araisone*. Citons encore quelques-unes de ces erreurs : on lit dans le texte de M. Frommann, p. 16, *gant* pour *quant*.

Et les bornes iluec fichs
Où Alexandres les trova

avait dit Benoît, en parlant d'Hercule ; le texte donné par M. Frommann porte :

E li boves ilec ficha.

Benoît avait dit :

Et en estor et en tornei,

M. Frommann écrit :

Et au sertor et au tornoi ;

On lit encore à la page 84 :

A vos meesnie di ge bien
Qen cest pais nena restes
I ensiement vos en reales.

Page 73, dans le récit de la mort de Troïlus :

Sel detrencha tot per morseaus
Des or ail molt ses aveaus.

Page 76, dans le discours d'Ajax à Pâris :

Fait aieus soie Paris
Dare daulior,

N° 6. — Le *Roman de Troie*, en vers, écrit par Benoît de Sainte-More. Le poème commence au fol. 2. Manuscrit du XV° siècle, de 182 ff. à deux colonnes, avec les initiales en couleur (rouge et bleu). Ce manuscrit vient de la bibliothèque du duc de La Vallière. Il est doublement précieux. Il avait appartenu à Charles V, roi d'Espagne et empereur d'Allemagne, dont la signature se lit au commencement et à la fin du volume (1).

Le British Musæum, Bib. harléienne, n° 4,482 72 b., a aussi un exemplaire manuscrit sur vélin du *Roman de Troie*, qui, selon le *Catalogue*, remonte au XIII° siècle ou même plus haut encore. On y lit, p. 103 : « The Hystory of Troy in the french romance rhyme in verses of eight syllables and containing near twenty thousand lines, it is written by Beneit or Benoit de Sainte-More of where work's considerable illustration, has been given by the Abbé de la Rue in the 12th vol. of the Archeologia, p. 314-323. » Le catalogue harléien semble supposer que ce livre est une traduction de « Guy de la Coulompne. »

Il reste donc à notre connaissance vingt-deux manuscrits du vieux poème.

La plupart d'entre eux (n°° 60, 375, 782, 783, 794, 821, 1,450, 1,610, 12,600, 19,159 de la Bibliothèque impériale; 206 et 207 de l'Arsenal, le manuscrit de Vienne, les deux de St-Marc, celui de Montpellier, celui de Londres, les deux de la Bibliothèque impériale de St-Pétersbourg) sont écrits dans le dialecte de l'Ile-de-France ou des provinces voisines; les n°° 782 et 821 de la Bibliothèque impériale, et le n° 3 de St-Pétersbourg semblent avoir été copiés en Italie. Trois manuscrits seulement appartiennent à d'autres dialectes. Un, le ms. K (2181), est, comme nous l'avons dit, franchement normand; un autre, I (1553), est incontestablement picard; un troisième, G (903), semble bourguignon.

Quelques-uns de ces manuscrits nous donnent le nom de leur copiste. Le manuscrit B. (375) est l'œuvre de Jehan Mados; le n° 903 a sans doute été écrit, au moins en partie, par ce Jean Makaraume qui en est l'auteur; le n° 207 de l'Arsenal est signé d'un certain Gérars Lichaus, qui proteste en finissant de son exactitude.

Quelques-uns portent leur date avec eux. Le plus ancien est le n° 206 N. de l'Arsenal; il a été écrit en 1237. Le ms. J. (1610) est de 1264, comme il résulte de cette indication qui le termine : Cist romans fus escrits en lan nostre Seignor mil et dos cens et sesante et quatre o mois de May. Le manuscrit B (375), œuvre de Jean Mados, est daté de MCCLXX à la Chandeleur.

D'autres ne portent ni nom d'auteur ni date; mais on peut aisément leur en assigner une. Outre les n°° 375 et 1610 de la Bibliothèque impériale, 206 et 207 de l'Arsenal, les n°° 783, 794 et 2181 appartiennent au XIII° siècle. Il en est de même du n° 1553 où, à la suite du *Roman de Troie*, se trouve une complainte sur « Engerran vesque de Cambrai qui fu »; et on sait qu'il est mort en 1285. Le manuscrit de Montpellier, celui de Londres, le n° 17 de la bibliothèque de St-Marc, n° 3 de St-Pétersbourg seraient du même temps. Au XIV° siècle appartiennent les n°° 60, 782, 821, 1450, 12600 de la Bibliothèque impériale, le ms. de Vienne, le ms. XVIII de St-Marc; au XV°, le n° 6 de St-Pétersbourg.

Le début est le même dans tous les manuscrits. La plupart se terminent par ces deux vers de notre texte :

(1) Je dois ces renseignements, ainsi que la copie de quelques passages des textes, à l'obligeante communication de M. Tiesenhausen, secrétaire de la commission archéologique de St-Petersbourg, et membre correspondant de la Société des Antiquaires de Normandie.

Celui gart Dex et tienge en joie
Qui bien s'avance et monteploie,

qu'ils répètent avec de légères variantes.

Quelques-uns cependant se terminent différemment. Le copiste du manuscrit E (794) s'arrête après les vers :

Ce que dit Daires et Dithis
I avons si posé et mis.

Il ajoute de son cru :

Que plus ne meins n'i a mestier.
Ci voldré autre comencier
Et cestui leiré aitant.
Beneoiz (1) soit de Deu le grant
Qui le comança et feni :
A Deu comant l'ame de lui.
Explycyt Troja.

Le manuscrit 3 de St-Pétersbourg supprime les quatre derniers vers ; il change ainsi les six qui les précèdent :

Et s'il pleust as jugleors
Je les prioroie (*sic*) par honors
Qil ne se meissent en tant
Que cist livre n'alast chantant :
Ore moi dont Dex à joie vivre
Que plus ne voil de Troie escrire.

D'autres ajoutent des terminaisons supplémentaires ; ainsi F (821) :

Et que doint Dex à joie vivre
Que je ne voi mais Troye escrivre ;
Celui quest mestre soverain
Gart al scribain la destre main
El cors e l'ame autresi
Pardon li face et merci.

Et J (1610) :

Ci faut li bons Romans de Troie :
Celui dont Dex honor et joie
Qui volentiers l'escotera,
Et le Romant ne blasmera.

(1) Il y a ici évidemment un jeu de mot dont le copiste a dû être très-satisfait.

Les manuscrits D (783) et H (1450), 207 de l'Arsenal et n° 6 de St-Pétersbourg, après le mot « monteploie, » continuent :

Icil ne vet (1) mie areus (*sic*) (1) et cil ne va (J)
Qui de néant vient al desus.
Miex vaut eurs et esperance (1); (1) que espérance (S. P.)
Et qui en Deu met sa creance
Ne li puet pas mesavenir.
Ci estuet le conte fenir
Icist fenist la mieudre estoire
Qui onques fut (1) mise en memoire (2). (1) Que nul homs oit (S. P.).
(2) En un tempoire (H).

Le manuscrit D et le manuscrit 207 de l'Arsenal ajoutent :

Jo n'en sai plus, ne plus n'en dist
Beneois qui cest romans fist

La copie de Jean Madoz porte des additions bien plus considérables, l'auteur y fait sa confession ; après les deux derniers vers qu'il a reproduits ainsi :

Celui gart Dieu et mete à voie
Qui si s'avance et monteploie, :

il écrit :

Que nului par dangier n'encline.
Explicit ; li livres define.
Devant vus ai dit et retrait
Qui premier ot trové et fait
La dite rime et le matere,
Qui prisié doit estre entière.
Mais cis qui c'escrit, bien sacies,
N'estoit mie trop aaissies ;
Car sans cotele et sans surcot
Estoit por un vilain escot,
Qu'il avoit perdu et payé,
Por le dé qui l'ot engignié.
Cis Jehannes Mados ot nom,
Con tenoit a bon compaignon.
D'Arras estoit ; bien fu connus
Ses oncles Adans li bocus,
Qui, pour revol et pour conpaignie,
Laissa Arras, ce fu folie ;
Car il ert cremus et amés.
Quant il morut ce fut pités,
Car onques plus engignex hons
Ne morut, pour voir le set on.

Se prions a Dieu bonement
Que s'arme mete a sauvement,
Et gart Madoc de vilonnie,
Qui l'escripture a parfornie,
Et si con vos oï l'aves.
Cis livres fu fait et fines
En lan del Incarnation
Que Jhus soufri passion
xx
IIII et M. et CC.
Et wit. biax fu li tans et gens
Fors tant ke ciex avoit trop froit
Qui surcot ne cote n'avoit.
Le jours *Purificationis*
Estoit *Beate Virginis*,
Con apele le Candelier.
Dieu le garde de destorbier,
Sil li plaist, et de vilain cas,
Quil ne perge jamais ses dras.

Ci faut de Troies et de Tebes li quarte
Et puis li siege d'Ataines.

La plupart de ces manuscrits, même les meilleurs, présentent de grandes lacunes. Il est nécessaire de les compléter les uns par les autres. Ainsi, le long et monotone résumé que Benoît a fait lui-même de son poème se trouve dans A, B, D, J, K ; il est tronqué dans C. Il manque tout-à-fait dans d'autres.

Dans le manuscrit B (375) il y a eu de nombreuses suppressions. On voit que Jean Madoz était pressé de gagner sa cotte. Non-seulement il abrège à chaque instant le texte original, mais il omet des passages tout entiers : ainsi plus de 400 vers correspondant aux ff. 58, 59, 60 de K; ailleurs 42 vers, ailleurs 40 vers, ailleurs près de 500 (f. 138, 139, 140 de K) de la mort de Pâris à la venue de Penthesilée. Tout le long détail géographique a disparu.

Le manuscrit D (783) n'a pas non plus reproduit ce passage. On y cherche inutilement toute l'histoire d'Achilles jusqu'à la fin de la treizième bataille.

Le manuscrit G (903), comme le manuscrit B, non-seulement réduit beaucoup le texte original de Benoît, mais il y manque plusieurs feuillets.

Plusieurs ont disparu également du manuscrit J (1610), dans la partie qui correspond au f° 94, etc., du manuscrit K (2181).

Ce manuscrit lui-même n'est pas complet. La fin tout entière a disparu ; il y a des lacunes en divers endroits : f° 87, recto ; f° 163, recto ; f° 175, verso.

On voit, d'après tout ce qui précède, que pour qui veut publier le *Roman de Troie* les secours ne manquent pas ; on serait plutôt embarrassé de leur abondance. On voit aussi qu'il ne faut pas songer à reproduire un texte unique, mais les redresser et les compléter les uns par les autres.

C'est à la Bibliothèque impériale, au milieu de ses treize manuscrits, et à l'Arsenal, et surtout dans les manuscrits du XIII° siècle, que nous avons cherché les éléments de notre édition. Il nous a semblé qu'il en était un qui s'imposait à notre choix : ce manuscrit 2181 qui avait gardé le plus de traces d'une rédaction première en dialecte normand.

Nous avons cependant fait observer plus haut qu'on ne pouvait pas le considérer comme reproduisant exactement le texte original, que le copiste avait eu évidemment celui-ci sous les yeux, qu'il en avait conservé certaines formes essentielles, mais qu'il n'avait pas toujours respecté l'orthographe normande. Il eût été facile de la rétablir partout. Les éléments principaux de cette restauration étaient aisément saisissables et nous étaient fournis par le manuscrit lui-même ; mais il nous a semblé qu'il y avait dans cette restauration ou plutôt cette substitution quelque chose d'arbitraire. Nous l'avons donc reproduit fidèlement, en demandant de préférence aux manuscrits B, D et J les moyens de le compléter.

Nous nous sommes attaché avant tout à constituer un bon texte de notre Roman. Comme nous ne disposions que d'une place restreinte, et que nous ne pouvions grossir démesurément ce volume déjà considérable, nous n'avons pas cru devoir relever toutes les variantes que fournissaient tant de manuscrits, et qui ne sont souvent que des fantaisies ou des erreurs de copiste. Nous avons signalé celles qui nous ont paru essentielles et qui intéressaient le sens ou la langue. Nous y avons ajouté quelques courtes notes pour expliquer les passages difficiles ou donner des éclaircissements indispensables.

Enfin, nous avons terminé notre travail par un Glossaire où nous n'avons pas voulu reproduire les mots qui se trouvent partout, mais ceux-là seulement qui par leur rareté pouvaient intéresser les lecteurs naturels d'un livre comme le nôtre, ceux qui étaient particuliers à Benoît ou qui se trouvaient chez lui sous une forme originale, un Glossaire

enfin qui ne fût pas une reproduction de ceux qui existent, mais qui aidât à les compléter.

Il ne nous reste plus qu'à réclamer l'indulgence du lecteur pour les fautes qui ont dû nous échapper.

Nous pensons qu'on nous saura gré de donner ici avant de finir un court échantillon de nos manuscrits.

A. (60). — F° 45. Résumé du poème :

Après raconte li escris
Com la jousta li fercis,
Li dolereus, li mortaus,
Où mourut tant de bons vassaus :
Com Troilus, li gens, li prous,
Dambe lI pars les vainqui tous,
Comme il navra Dyomedes
Parmi le cors de plain esles,
Ainsi com il le ramposna
Por sa mie Briseida :
Li reprouche furent mult lait
Et en maint lieu dit et retrait.
Adonc orrez com Achilles
Ne puet souffrir, n'endurer mes,
Arme len estuet issir hors
Et de mort deffendre son cors.

B. (375). — F° 119 r°. Nous n'en donnons que ces six vers. On a pu en lire tout à l'heure (page 162) un long extrait. Ceux-ci le précèdent immédiatement :

Et ci devroient estre taisant
De blasmer l'uevre en retraiant ;
Car tex i volroit afaitier
Qui bien i poroit empirier
Celui gart Diex et mete à voie
Qui s'i s'avance et monteploie.

C. (782). — F° 1. Dans le début :

Omers li clers fu merveilos
E saies et ensiantos
Si scrist de la destrucions
Del gran siegue de locisions
Por qoi Troie fu deseritée
Qi anc puis ne fu habitée.
Ou ne dit pas ses livres voir
Qe puis cent ans ne fu il nez
Ke li grand ost fu asemblez,
Ne est merveille sil a failli
Quant il en ot son livre fet
As anciès il fu retret
Si ot estrange con tençon
Damne leusent por reison
Por ce qot fet lex damedex
Combatre ot les homes carnex
Tenus li fu a desverie
Et a merveilleuse folie
Ke les dex cum homes humains
Fesoit combatre as troiains,
Et les deeses eisemant
Fesoit combatre ovec lajant.
Huis oirois la quarte bataile.

D. (783). — Fin, f° 175 v.

Assez vesqui Thelegonus
Cinquante anz tint l'enpire et plus,
Mont ot, mont conquist, mont valut,
Mont s'essauca et mont s'escrut.
Ci finerons, bien est mesure :
Auques tient nostre livre et dure.
Ce que dit Dayres et Dychis
I avons et retret et mis.
Que sil plesoit as jugleours,
Qui de ce sont acuseours,
Qu'autres ont fet et reprenanz
Et a trestoz bien annuiant,
Ne que ja rien n'aura honor
Quil n'en aient ire et doulor,
Si se pouroient il bien tere
De luevre blasmer et retrere.
Car tex i voudroit afetier
Qui tost i poroit enpirier.
Celui gart Dex et tiegne et voie
Qui bien s'avance et monteploie.

E. (794). — F° 186. Résumé du poème.

Après porroiz avant oïr
Con nel leissa Prianz issir
N'en pot avoir de lui consence ;
Et con la bataille comence,
Con li rois de Frise fu pris,
Qi à grant poine an estort vis,
Con Troyen orent le jor
De la bataille le poior,
Con li bastard si aiderent
Qui le jor trop i endurerent,
Com Hectors navra Achilles
E con cil le rocist apres :
Et puis orroiz le fier domage
Qui le jor vint à son linage.
Troylus fu biax à mervoille.

F. (821). — F° 1. Dans le début :

Et quant son livre recercherent
Por ice si lo refuserent ;
Mais tant fu Homers de grant pris
Qe tant fist pois si com je lis
Que ses livres fu receuz
Et a Tollete retenuz.
Apres i vint quant ce ot esté
Que Rome avoit piece duré
Au tans Salustius lo vailant
Qe len tenoit si a puisant
A riche et pros de haut parage
Et a clerc merveilous et sage.

G. (903). — F° 71. Discours d'Hécube, que Makaraume, l'auteur du manuscrit, insère de sa propre autorité dans le texte après le discours d'Hélénus. Il ne se retrouve pas dans les autres manuscrits. C'est ce qui nous a décidé à le donner ici.

Hecuba, la fame le roi,
Quant elle oit le grant desroi,
Leva soi de son faudestuel ;
Si a parlé, mais a grant duel.
« Helenus filz, ains qu'anfantai
Alixandre Paris, songeai
Que j'anfantoie I grant brandon
De feu ardant, qui anviron
Ardoit de Troye la noblesse.
Tex visions mon cuers trop blesse,
Consilla moi à la clergie ;
Si me dirent celle maignie
Que se Alixandres avoit fame
De Grece, tot ardroit an flamme
La grant cité, la noble Troye.
Esparnier cuida cette voie ;
Je prins Paris, et si l'anvoie
En la forest qu'est vostre et moie,
A la garde dou bois norrir.
Sovan tes fois ain que sorrit
A Enone et si l'aima
Anmors son cuer tant l'anflamma !
I poulpliers est, bien m'an sovient,
Lez la rive d'où Xanthus vient,

Ou Paris a lectre escrite
A la faucille, qui recite :
« Oenone ma douce suer
« Ainsois Xanthus riru au cuer
« A la fontaine, d'où sort fuer,
« Que Paris laisse Oenone
« Ains sera l'arme doucors torné. »
Or puet Xanthus torner arrière ;
Paris la lait, ço est misère.
Diable sont cil biaus qu'à toi
Sont aparu pour blécier moi :
Destruire voellent ceste cité,
Et nos ausis, ce est pité.
Por ce loereie par mon voil
Que là n'ailles pas mon consoil,
An Grèce, d'où vanra la guerre,
En la terre famme pour querre.
Miex vaut une honte petite
Souffrir, qu'aiens la mort subite.
Helenus rois, et vos Baron,
Destornez ceste folison.
Que diroie ? ne cruirent rien
Ce que la dame dit pour bien.

H. (1450). — F° 2. Résumé du poème :

Apres ores confaitement
Josterent puis lor parlement,
Com li consel furent doné
D'aler asseir la cité
S'ores des rices rois parler
Et l'un avant l'autre nomer
Qui là vinrent les Grius garnir,
Et les batailles maintenir.
Apres raconte li escrit
Com rajosta li fereis
Li dolerous et li mortaus
U reust mort tant bons vasaus,
U Troilus, li gens, li prous,
Dambes II pars les venqi tos,
Com il navra Diomedes
Parmi le cors de plain esles.

I. (1553). — F° 164.

Molt essaucha son regne et crut.
Chi fine l'ueuvre Beneoit ;
Car bien est mais reisons et drois.
Chou que dist Daires et Ditis
I a tout si retrait et mis,
Que si sofrent li jougleour
Ki de chou sont encuseour
Que il oent as autre dire.
Mais ja par iaus ne sera pire.
Cil qui se sont si reprenant
Ki a tous biens sont anniant,
Que ja nus hom n'ara honnour
Kil n'en aient ire et dolour
Il s'en poroient molt bien taire
Del oevre blasmer et retraire
Car tels i vauroit afaitier
Ki molt i porroit empirier.
Chelui gart Dex et tiengne en vie
Ki bien essauche et monteplie,
Et tel conduie à bonne fin
Par le proière S^t^ Martin.
Chi define li Romans de Troie.

J. (1610). — F° 160. Discours d'Ajax.

Ne di se Achilles fust vis,
Li proz, li vaillanz, li gentis,
Que je ja part sor lui clamasse,
Ne nule rien redemandasse ;
Suens fust, c'est bien chose seue.
Por lui, et por la soe aiue,
Somes nos de Troie seignor,
Par lui somes nos veinqueor,
Par lui sont mort li filz Priant,
Li prou, li hardi conbatant.
Ne fussons ore pas en vie,
Sil ne fust e la soe aïe,
Ja uns toz sols n'en eschapast
Que morz ne fust s'il ne l'ostast.
Par lui furent les granz citez,
Li chastel et les fermetez,
Et li reaume tuit conquis,
Et tuit nostre enemi ocis ;

Por lui fu mors rois Forbanta,
Qui durement nos guerroia.
Sa fille Diomedean
Dont Polibus trest grant haan
En amena, gente pucelle,
Encor n'a il el mont plus bele.
Il prist Syre et Gerapolin
O il lessa meint orphelin
Des peres qu'il livra a mort.
Mes n'i ot pas petit aport
Que il en fist en l'ost venir,
Por assager et replenir.
Nus hom ne vit si grant plantez,
Com il i ot por dos estez;
Il destruist toz noz malfaisans
Nos museors, nos guerroianz.

K. (2181). — Nous n'en donnons rien ici. Nous le reproduisons plus loin tout entier.

L. (12600). — F° 1. Dans le début.

Ne fussent touz vraiement
Alast li siecles à noient.
Come autre beste qui n'oit mie,
Que fust savoir, que fust folie,
Ne seust len que les garder,
Ne l'un de l'autre diviser.
Qui seit, sil n'enseigne ou ne dit
Ne puet muer quil n'entroblit;
Et qui plus seit plus en doit fere.

M. (19159). — F° 1. Début.

Cil qui a Ataines le trouva
Cornelius qui le translata
De grieu le torna en latin
Par son sens, par son engin.
Molt en devons mielz celui croire
Et tenir plus sestoire à voire
Que celui qui plus ne fu nez
De cent ans et de plus assez
Qui rien n'en sot, et ce savon,
Se par oïr le dire non.
Ceste hystoire n'est pas usée
Nen gaires leuz ne nest trovée
Ja retraite ne fust encore
Mes Benoit de Sainte More
La controuve et fait et dit
Et à ses mains les mos escript
Et si tailliez et si curez
Et si assis et si posés
Que plus ne mains n'i a mestier.
Cil voil lystoire comencier
Nulle autre n'i voldroi mestre
Le latin orrez et la letre
Sainsi non com je truis en escript.

Bibliothèque de l'Arsenal.

N. N° 206. Belles lettres. — F° 189, fin.

Ci ferons fin, ce est mesure;
Auques tient nostre livre et dure.
Ce que dit Daires et Ythis
I avons si retrait et mis;
Que sil plaisoit as iugleeurs,
Qui de ce sont ancuseeurs
Qu'autres hom fait, et reprènant,
Et à toz biens sont ennuiant,
Ne que jà riens n'aura esnor
Quil n'en aient ire et dolor,
Cil se devroient molt bien taire
De leuvre blasmer et retraire.
Car tiex i voudroit afaitier
Qui tost i porroit ampirier.
Celui gart Dex et teigne et voie
Qui bien essauce et monteploie.

O. Manuscrit 207. — De Briseida.

Ki s'i atent et ki s'i croit
Soi meisme vent et deçoit.
Salemons dist en son escrit,
Cil qui ot tant sage esperit,
Ki fort feme poroit trover
Le Creator devroit loer.

Fors l'apela par les feblors
Quil sot et conut des pluisors.
Fors est cele qui se deffent
Que fols corages ne la sorprent.
Beltez et chasteez ensanble
Est molt grant chose ce me samble.
Soz ciel n'a riens si covoitie.
Assez avient mainte foie
Ke par lanui des peiors
En sont vencues les pluisors :
Merveille est com riens se deffent
A qui on puet parler sovent.
S'est trovée bele et loials
Uns des Angeles esperitals
Ne doit, etc.

Des extraits des manuscrits de Vienne et de St-Marc ont été donnés par M. Frommann, et par M. Bartsh dans sa *Chrestomathie française*. Un assez long morceau de celui de Londres se trouve dans la *Bibliographia Lit. Brit.* de M. Wright, à l'article de Benoît de Sainte-More. Nous y renvoyons le lecteur. Nous donnerons seulement pour terminer quelques vers des deux manuscrits de St-Péterabourg.

Manuscrit n° 3, f° 167, fin :

Quant le vit grant joie en oit,
Tot en trobla sa collor ;
Atant ne vesqui puis nul jor
Qe de Ulixes ne li pesast,
Et qe a ses des oil nel plorast.
Assez vesqi Thellegonus,
Cent anz tint lempire et plus.
Molt oit, molt conquist, molt vallut.
Et molt assauca et molt crut.
Ci ferons fins, bien est messure ;
Mes encor tient le livre et dure.
Si com dist Daire et Ditis,
Et avons escrit et plus non mis.
Et s'il pleust as iugleors
Je les prioroie por honors
Qil ne se meissent en tant
Que cist livres nalast chantant.
Or moi dont Dex a joie à vivre
Qe plus ne voil de Troie escrire.

Manuscrit n° 6.

Benois soit qui lestoire a dite,
Plus ne mains ne nous en a dite.
Mes sil plesoit as iugleours
Qui de ce sont encuseours
Et en autres fes reprenans
Et attestous bien avinans
Ne que nul naura ja honour
Ci se pourroient il bien taire
De l'ueuvre blasmer et retrere
Car tex i voudroit afetier
Que tost i pourroit empirier.
Celui gart Diex et tiengne et voie
Qui le bien garde et monteploie.
Et cil ne vient mie areus
Qui de nient au dessus.
Miex vaut eux que esperance.
Et qui en Dieu a sa creance
Ne li puet pas mesavenir
Se il en Dieu se veut tenir.
Ici fenit la mieudre estoire
Que nul hons oit mes en memoire.

SOMMAIRE.

Prologue. — Éloge du savoir. — Homère et son livre. — Darès. — Vers 1-140.

Résumé du poème. — Vers 141-702.

L'expédition des Argonautes. — Haine de Peleus (Pelias) pour Jason. — Départ de celui-ci. — Amours de Medea et de Jason. — Magie. — Vers 703-2062.

Première destruction de Troie. — Hercules parcourt la Grèce, soulevant les princes contre Troie. — Surprise. — Bataille. — Mort de Laomedon. — Troie mise au pillage. — Vers 2063-2810.

Douleur de Priam en apprenant la mort de son père. — Ses enfants. — Priam rebâtit les murs de Troie. — Il en fait la plus belle des villes. — Description. — Vers 2811-3172.

Il songe à se venger. — Conseil. — Il veut d'abord essayer des voies pacifiques. — Il envoie Antenor réclamer sa sœur Ysiona (Hésione). — Antenor trouve partout une réception outrageante : chez Peleus, Thelamon, Castor et Pollux, Nestor. — Nouveau conseil : Priam propose d'envoyer ravager la terre de Grèce. — Discours d'Hector, de Paris, De Deyphebus, d'Helenus, de Troylus. — Paris part pour la Grèce. — Paris à Cythère. — Rencontre d'Hélène dans le temple de Vénus. — Le temple est mis à sac. — Retour de Paris. — Vers 3173-4752.

Menelas est averti de son désastre. — Lui et Agamemnon appellent tous les Grecs à la vengeance. — Vers 4753-5072.

Portraits des principaux chefs des deux armées et des princesses troyennes. — Vers 5073-5568.

Les Grecs s'assemblent à Athènes. — Dénombrement des navires. — Achilles va consulter l'oracle de Delfos (Delphes). — Il y trouve Calcas (Calchas), qui passe aux Grecs par l'ordre du dieu. — Sacrifice à Diane en Elida (*sic*). — Prise de Ténédos. — Tentative de conciliation. — Discours d'Agamemnon sur l'orgueil. Ambassade d'Ulixes et de Diomedes à Troie. — Achilles à Messe (en Mysie). Dénombrement des Troyens. — Vers 5569-6942.

Arrivée de Palamedes.—D'après son conseil, les Grecs vont débarquer à Troie. — La flotte en marche.—Première rencontre.— Mort de Prothesilax.—Exploits d'Hector.—Les Troyens sont repoussés jusque dans la ville.—Vers 6943-7561.

Le lendemain, Hector passe la revue de ses forces; il forme dix *échelles;* il laisse, en outre, une partie de ses troupes à la garde de la ville. — Agamemnon range les Grecs; ils forment trente *batailles.* — Vers 7562-8290.

Hector engage le premier le combat. Il tue Patroclus et se prépare à le dépouiller de ses armes. — Merion vient défendre le cadavre et renverse Hector de son coursier. — Danger d'Hector. — Menesteus va s'emparer de Troylus, qui lui est arraché par Misceres. — Ménélas et Remus. — Polidamas tue un neveu d'Hélène et le roi Célidis, aimé de la reine de Femélie. — Pris à son tour par Thelamon, il est délivré par Hector. — Générosité de Theseus. — Les Troyens plient. — Les bâtards de Priam à la rescousse; leurs exploits. — Theseus généreusement sauvé par Hector. — Thoas tue Cassibalan. — Venue des Crétois et des troupes de Nestor. — Exploits du roi Fion. — Lutte d'Eneas et d'Ajax. — Philithoas renversé par Hector. — Arrivée à la bataille des Crétois et des Thraces avec Ulixes; de Paris avec ceux de Perse. — Paris renversé par Ulixes, sauvé par Troylus. — Exploits de Troylus. — Hector est rejoint par sa bataille de vingt mille cavaliers, tous Troyens. — Thoas pris par les fils du roi, est délivré par Menesteus, mais couvert de blessures.—Hector va demander un renfort à Priam. — Scedius renversé. — Rencontres diverses. — Les Rhodiens et ceux d'Orchoménie se mêlent à la bataille. — Polibetes et ceux de Larise. — Hector tue Merion. — Il est lui-même blessé par le duc d'Athènes, qui s'enfuit épouvanté de son exploit. — Hector n'en terrasse que plus d'ennemis. — Rencontre d'Hector et d'Ajax. — A la prière de celui-ci, Hector rappelle ses soldats au moment où ils allaient mettre le feu aux vaisseaux. — Vers 8291-10124.

Rentrée triomphale d'Hector à Troie. — Le *mire* Goz. — Souper. — Les dames s'enquièrent du mieux faisant. — Trève. — On recueille les morts. — Lamentations d'Achilles. — Plaintes de Cassandra. — Vers 10125-10408.

Trouble dans le camp des Grecs. — Palamedes veut enlever l'autorité à Agamemnon.—V. 10409-10496.

Troisième bataille. —Les dames aux fenêtres.— Achilles et Hector se portent à terre. — Achilles une seconde fois renversé. — Troylus et Diomedes jetés à terre. —Hector tue trois rois aux Grecs. — Le soir, les Grecs se réunissent à la tente d'Agamemnon. — On cherche les moyens de détruire Hector. — Achilles jure de le tuer. — Vers 10497-10968.

Quatrième bataille. — On ne combat qu'à l'épée. — Agamemnon renversé

par Hector. — Achilles intervient et abat le casque d'Hector, qui n'a plus que la ventaille. Mais Eneas et Troylus viennent au secours d'Hector. — Entouré par eux, Achilles, tout couvert de blessures, va être pris quand Diomedes le sauve, renversant Eneas et blessant Hector. — Menelas jette Paris à terre. — Hector blesse Thoas qui est fait prisonnier. — Grande joûte. — Tous les rois luttent corps à corps. — Paris blesse Menelas. — Il est sauvé par Eneas et par Hector. — Vers 10969-11548.

Hector va visiter les blessés. — Conseil tenu par Priam sur le sort de Thoas. — Eneas et Hector prennent parti pour lui. — Eneas et Polidamas dans la Chambre de Beauté. — Hecuba réclame leur aide. — Tempête au camp des Grecs. — Vers 11549-11874.

Cinquième bataille. — Mort d'Hupoz. — Les deux frères Epistroz et Scedius tués par Hector. — Anfimacus tué par Eneas. — Les Grecs pressés, les rois confondent leurs troupes. — Achilles tue Eufemus. — Hector tue deux rois, Elpanor et Dorcanus. — Le roi de Lisonie Pistroplex et son *sagittaire*. — Les Grecs reculent jusqu'au milieu de leurs tentes. — Rencontre d'Hector et d'Achilles; ils sont renversés tous deux. — Achilles, relevé le premier, saisit le bon cheval d'Hector. — Il est reconquis par les Bâtards. — Antenor est fait prisonnier. — Vers 11875-12438.

Conseil des Grecs. — On propose d'échanger Antenor contre Thoas. — Sixième rencontre et bataille. — Les Grecs se découragent; Calcas les rassure. — Vers 12439-12670.

Septième rencontre; elle dure quatre-vingt jours. — De l'infection des cadavres étendus sur la terre, une contagion se répand dans les deux armées. — Les Grecs demandent une trêve. — Diomedes et Ulixes sont chargés de l'ambassade. — Ils rencontrent Dolon qui les guide. — Les Troyens consentent à une trêve de trois mois. — On élève de grands bûchers. — Conférence, échange de prisonniers. — Calcas, par l'entremise des rois grecs, réclame sa fille. — Entrevue d'Achilles et d'Hector. — Hector propose à son adversaire de vider leur querelle et de décider la guerre en combat singulier. Les princes des deux partis s'y opposent. — Vers 12671-13234.

Les amours de Troylus et de Briseida. — Costume. — Séparation. — Réflexions de l'auteur. — Vers 13235-13831.

Les trèves sont rompues. — Le poète décrit la sortie des principaux chefs. — Bataille. — Hector tue le roi Felis de Calcédoine. — Achilles et Hector se provoquent; ils sont séparés par la venue de Troylus et de dix mille chevaliers. — Menelas renversé; lutte engagée sur son corps. — Diomedes survient; il terrasse Troylus et envoie son destrier à Briseida. — Réponse de celle-ci. — Paris

et ses archers mettent le désordre parmi les Grecs. — Polidamas remonte Troylus sur Passelande, le cheval de Diomedes. — Troylus blesse Achilles. — Bataille de trente jours. — Hector est blessé d'un trait par les mailles de la ventaille et reste quinze jours étendu sur son lit. — Les Troyens sont battus.— Horrible carnage.—Priam demande des trèves de six mois.—Vers 13832-14552.

La Chambre de Beauté et ses merveilles. — La forêt réservée de Beletis. — Vers 14553-14892.

Les Grecs las du siége. — Diomedes amoureux. —Effets de l'amour. — Coquetterie de Briseida. — Elle accepte l'hommage de Diomedes. — Vers 14893-15112.

Huitième bataille. — Mortalité. — Trèves demandées. — Songe d'Andromacha. — Si Hector va à la bataillle, il y périra. — Elle essaie inutilement de le retenir. —Elle implore l'intervention de Priam. —Fureur d'Hector. — Sa mère, ses sœurs le supplient.—Andromacha, folle de douleur, va chercher le petit Asternantes et le jette aux pieds d'Hector. — Priam enfin averti par le cri des femmes et supplié par Andromacha, défend à son fils de sortir. — Bataille. — Danger de Misceres, roi de Frise, sauvé par Troylus et Polidamas. —Mort de Margariton.—Douleur d'Hector, sa colère, reproches qu'il s'adresse, il veut venger son frère. — Le roi le retient encore. — Les Grecs s'aperçoivent de l'absence d'Hector. — Menesteus renversé. — Les Troyens, malgré des efforts héroïques, sont repoussés jusque dans la ville. — Hector ne peut plus y tenir; il s'élance au milieu de la presse. — Dès qu'ils le reconnaissent, les Grecs s'enfuient. — Hector terrasse Euripilus, Letetes, cousin de Diomedes, Politenes promis à une sœur d'Achilles. — Il délivre Polidamas. — Il blesse grièvement Achilles. — Il abat un roi, et voulant l'emmener prisonnier, il le saisit par la ventaille; Achilles le voyant découvert, revient sur lui, le surprend et lui plonge son épieu dans le flanc. — Achilles terrassé par Mennon. — Vers 15113-16264.

Hector est ramené à Troie. — Lamentations des Troyens. — Priam se pâme sans trouver une parole. — Lamentations de Paris, d'Hecuba. — Hélène, Polyxena, viennent tour à tour gémir sur son corps. — Le lit funèbre d'Hector. —Effroi des Troyens. — Vers 16265-16526.

Nouvelles trèves. — Funérailles d'Hector. — Sa sépulture. — Merveilles de son embaumement. — La chapelle funéraire. — Vers 16527-16810.

Palamedes attaque de nouveau Agamemnon. — Il est élu à sa place. — Priam veut aller combattre en personne. — Ses exploits. — Il a le prix de la journée. — Combat de Sarpedon et de Neptolemus. —Mort du roi de Perse.— Famine chez les Grecs. — Vers 16811-17456.

L'Anniversaire d'Hector.—Les Grecs y viennent pour « les pucelles remirer. » — Achilles y voit Polyxena et s'éprend d'elle. — Ses agitations amoureuses. — Enfin vaincu, il envoie dire à Hecuba qu'il lui demande grâce pour le mal qu'il lui a fait; qu'il est prêt, si elle lui donne Polyxena, à quitter le camp des Grecs. — Réponse favorable d'Hecuba et de Priam. — Agitations d'Achilles. — Son discours aux Grecs. — Situation difficile. — Il veut les décider à abandonner Troie. — Thoas et Menesteus combattent vivement sa proposition. — Colère d'Achilles.—Il se retire sous sa tente et défend aux siens de combattre.— Puissance de l'amour proclamée par le poète. — Vers 17457-18454.

Rencontre des Troyens et des Grecs. — Resa est tué par Deyphebus. — Deyphebus, à son tour, est mortellement blessé. — Douleur de Paris. — Deyphebus ne veut pas mourir avant que Paris ne l'ait vengé. — Sarpedon combat contre Palamedes et le blesse. — Il est tué lui-même. — Paris tue Palamedes d'un trait dans la visière. — Les Grecs effrayés de sa chute reculent jusqu'à leurs tentes. — Suprême effort des Troyens. — Ils mettent le feu aux vaisseaux. — Ajax, fils de Thelamon, les défend avec vigueur. Trop fortement pressés, les Grecs implorent le secours d'Achilles.—Le fils d'Heber, le roi de Thrace, blessé à mort, vient lui reprocher son inaction. — Trois messagers de Thelamon accourent le supplier. — Achilles reste insensible. — Les Grecs sont battus. — La fin du jour les sauve seule d'un complet désastre. — Les Troyens sonnent la retraite. — Deyphebus meurt content en apprenant qu'il est vengé.—Les Grecs gémissent de la mort de Palamedes.—Sur le conseil de Nestor ils élisent de nouveau Agamemnon. — Treizième bataille, livrée sous une pluie violente. — Exploits de Troylus.—Trèves demandées et obtenues. — Honneurs funèbres rendus à Palamedes et à Deyphebus. — Vers 18455-19394.

Nouvelle ambassade à Achilles : Ulixes, Diomedes, Nestor. — Représentations d'Ulixes. — Réponse ironique d'Achilles. — Réponse blessante de Diomedes. — Nestor. — Les envoyés s'éloignent. — Vers 19395-19779.

Conseil des Grecs. — Agamemnon expose ce qu'ont fait les messagers. — Menelas demande qu'on persiste; mais il est combattu par Ulixes et Diomedes. — Les Grecs sont prêts à quitter la partie, quand Calcas « li vielz de Troie » intervient. — Nouvelle rencontre. — Exploits de Troylus. — Quinzième bataille. — Les Troyens ont toujours l'avantage. — Diomedes est renversé par Troylus, qui le « ramposne. »—Agamemnon est blessé par Troylus; les Grecs demandent une trève de six mois.—Monologue de Briseida qui, voyant Diomedes blessé, se décide à lui donner son cœur. — Vers 19780-20330.

Les Grecs se désespèrent de l'absence d'Achilles. — Agamemnon et Nestor

vont de nouveau l'implorer. — Il leur donne ses Myrmidons. — Seizième bataille. — Nouveaux exploits de Troylus. — Sa rentrée triomphante dans Troie. — Il est désarmé par les dames. — Discours d'Hecuba. — Chagrin de Troylus pensant à son amie. — Vers 20331-20678.

Les agitations d'Achilles en proie à l'amour. — Dix-septième bataille. — Trouble d'Achilles, ses hésitations. — Les Grecs sont battus, ils obtiennent à grand'peine une trève pour ensevelir les morts. — Vers 20679-20866.

Dix-huitième bataille. — Antenor perd son cheval. — Exploits de Filimenis. — Antilogus tue Brun de Gimel. — Combat. — Venue de Troylus. — Les Myrmidons interviennent. — Ils sont repoussés. — Troylus et les siens pénètrent jusqu'aux tentes. — Les fuyards arrivent aux tentes d'Achilles. — Ils l'appellent à grands cris. — Celui-ci n'y tient plus. — Il s'arme. — Il reparaît terrible. — Rencontre d'Achilles et de Troylus. — Les deux chevaliers se renversent; mais Achilles dans sa chute est grièvement blessé par son haubert. — Ses Myrmidons le tirent de la presse à grand'peine. — Vers 20867-21175.

Colère de Priam en apprenant le retour d'Achilles. — Hecuba essaie de l'excuser. — Chagrin de Polyxena. — Dix-neuvième bataille. — Achilles recommande aux Myrmidons de s'attacher à Troylus. — Celui-ci est entraîné à terre par son cheval. — Achilles accourt et le tue, et traîne le cadavre à la queue de son cheval. — Mennon le poursuit, le terrasse et lui arrache le corps. — Achilles, guéri de ses blessures, cherche Mennon et le tue avec trente de ses chevaliers. — Vers 21176-21652.

Hecuba résout de se venger d'Achilles par trahison. — Elle confie son projet à Paris, qui cède à regret. — Elle fait dire à Achilles qu'elle est toujours prête à lui donner sa fille; elle lui donne rendez-vous dans le temple d'Apollon. — Paris va s'y cacher avec vingt chevaliers. — Achilles part sans armes, suivi du seul Antilogus. — Après s'être vaillamment défendus, ils sont tués tous deux. — Vers 21653-22256.

Désespoir des Grecs et surtout de « la mesnie » d'Achilles. — Joie des Troyens. — Paris veut qu'on laisse les corps sans sépulture. — Helenus les fait rendre. — La sépulture d'Achilles. — Conseil des Grecs. — Ils envoient consulter l'oracle qui leur ordonne d'envoyer chercher le fils d'Achilles. — Une nouvelle bataille s'engage. — Témérité d'Ajax : il va sans armes à la bataille, il est mortellement blessé par Paris et le tue. — Les Troyens découragés sont repoussés jusque dans la ville. — Lamentations sur le corps de Paris. — Plaintes d'Hélène. — Son désespoir. — Les Grecs assiégent la ville, mais elle ne craint aucun assaut. — Priam défend toutes les sorties en attendant un nouveau secours. — Vers 22257-23054.

Le royaume de Fémenie. — Description du monde : ses fleuves, ses montagnes. — L'Orient. — Les Amazones. — Venue de Pantesilée, bataille. — Exploits de Pantesilée. — Les Grecs effrayés se décident à rester dans leurs pavillons jusqu'au retour de Menelas et à l'arrivée de Pirrus (Pyrrhus).—Accueil fait à celui-ci par les Grecs. — Sa venue à la bataille, il renverse et prend Filimenis qui lui est enlevé par Pantesilée. — Leur rencontre. — Deuxième rencontre. — Pirrus est renversé et sur le point d'être pris. — Pendant un mois continue le succès des Troyens. — Nouvelle rencontre : Pirrus est blessé. — Il reçoit un tronçon de lance dans la poitrine. — Il fond sur Pantesilée, lui tranche un bras, la renverse et la tue. — Les Troyens épouvantés s'enfuient. — Les Grecs en font un grand massacre. — Les Troyens s'enferment dans la ville. — Vers 23055-24328.

La trahison. — Les Grecs veulent se venger de Pantesilée. Ils jettent son cadavre dans le fleuve Achandre. — Antenor, Eneas, Polidamas et Anchises prennent la résolution de rendre aux Grecs Hélène et tout ce qui a été apporté à Troie avec elle. — Ils en font la proposition dans le conseil du roi Priam. Elle est combattue par Anfimacus : appuyée par Eneas. — Priam se plaint que ceux-là même qui conseillent la paix aujourd'hui aient été les premiers à conseiller la guerre.—Il décide de faire tuer Antenor et Eneas à un souper.— Ceux-ci, avertis, se résolvent à trahir leur patrie en garantissant leurs amis et leurs parents ; « ils auront leur rente et leur avoir tout quittement. » — Antenor est chargé par Priam de rendre au peuple compte de son ambassade. —Il découvre que Grecs et Troyens descendent également de Pelops et doivent vivre en paix. Il excite l'esprit des Troyens contre Priam et les engage à se réunir pour acheter la paix des Grecs. — Lamentations de Priam. Il se résigne à demander la paix. — Antenor et Eneas vont trouver les Grecs et leur demander leurs conditions. Ils reviennent avec Ulixes et Diomedes. — Antenor leur révèle le secret du Palladium. — Les Grecs imposent de dures conditions, que Priam accepte. — Ulixes et Diomedes sont témoins d'un prodige menaçant pour les Troyens. — Antenor séduit Theano, le gardien du Palladium.—Calcas, pour apaiser la déesse dont le temple a été violé, conseille aux Grecs de faire un cheval de bois. — Les alliés des Troyens quittent la ville. — Filimenis emmène avec lui le corps de Pantesilée. — Serment solennel entre les Grecs et les Troyens. — Les rois grecs jurent perfidement de tenir ce qu'Antenor a proposé. — Priam promet de recevoir le cheval ; on l'introduit dans la ville en abattant les murailles. — Les Grecs s'en vont jusqu'à Sigée, reviennent la nuit et surprennent la ville endormie. — Meurtre et pillage. — Les Grecs en assemblée décident de donner aux traîtres le prix de

leur marché. — Sur la demande d'Antenor, Helenus est mis en liberté. — Mort de Polyxena et d'Hecuba. — Vers 24329-26484.

Ajax et Ulixes se disputent le Palladium. Les Atrides l'adjugent à Ulixes en récompense de ce qu'il a sauvé Hélène. — Eneas et Antenor. — Antenor en Italie. — Vers 26485-27427.

Retour des Grecs. — Tempête. — Naufrage d'Ajax. — Naulus. — Calomnie contre Palamedes; les ruses d'Ulixes. Palamedes est tué en trahison par lui et par Diomedes. —Vengeance de Naulus.—Son fils Oeaus va chercher partout des vengeurs à son frère Palamedes. — Il excite Egial et Climestra (Clytemnestre) contre leurs époux.—Mort d'Agamemnon.—Diomedes va secourir Eneas.—Épouvantée, Egial traite avec son mari.—Agamemnon est vengé par son fils.—Retour de Menelas.—Jugement d'Orestes.—Menetius jette son gage en faveur d'Orestes. Il est mis en possession de son royaume.—Vers 27428-28418.

L'Odyssée selon Benoît de Sainte-More. — Vers 28419-28940.

Pirrus venge Peleus par trahison. — Peleus exilé par Alcastus. — Récit des noces de Peleus et de Thetis. — Pirrus trouve son aïeul Peleus caché dans une grotte. — Il surprend à la chasse et tue Plestines et Menalipus, fils d'Alcastus. — Alcastus lui-même est sauvé par l'intercession de sa fille Thetis. — Les restes de Mennon précieusement ensevelis par sa sœur. — Pirrus enlève Hermione, femme d'Orestes. — Jalousie d'Hermione pour Andromacha. — Pendant une absence d'Orestes, Hermione et Menelas, appelé par elle, veulent faire périr Andromacha; elle est sauvée par le peuple. — Pirrus, à Delphes, est tué par Orestes. Thetis recueille Andromacha et ses deux fils: Landomata, fils d'Hector, et Achillides, fils de Pirrus. Amitié des deux enfants. — Vers 28941-29626.

La mort d'Ulixes. — Il assemble ses devins et leur raconte le songe qu'il a eu. — Ceux-ci lui conseillent de se défier de son fils. — Ulixes cédant à leurs conseils fait enfermer étroitement Telemacus. — Circe.—Telegonus, fils de Circe et d'Ulixes arrivé à l'âge de quinze ans se met à la recherche de son père. Repoussé par les portiers, il en tue quinze, et lui-même est couvert de blessures. — Ulixes accourt attiré par le bruit du combat, et blesse Telegonus. — Celui-ci le frappe mortellement sans le connaître. — Douleur de Telegonus. — Ulixes lui pardonne et le reconcilie avec Telemacus. — Douleur de Circe. — Adieu du poète à son livre. — Apostrophe aux envieux. — Vers 29627-30106.

LE ROMAN DE TROIE

DE

BENOIT DE SAINTE-MORE.

SALEMONS nos enseigne et dit,
Et si lit len en son escrit,
Que nul ne deit son sen celer,
Ainz le deit len si demostrer
Que len i ait prou et enor;
Car si firent li ancessor.
Se cil qui troverent les parz,
Et les grans livres des sept arz,
Des philosophes les traitiez,
Dont toz li monz est enseigniez,
Se fussent téu, veirement
Vesquist li siècles folement;
Come bestes éussent vie.
Que fust savoirs ne que folie
Ne séust len sol esgarder,
Ne l'un de l'autre desevrer.
Remembré seront à toz tens
Et conéu par lor grant sens.
Et science qui est téue
Est tote oubliée et perdue.
Qui seit, et n'enseigne, et ne dit,
Ne puet estre ne s'entroblit;
Et science qui est oïe
Germe, et florist et fructifie.
Qui velt saveir, et qui entent,
Sachiez que mielz l'en est sovent:
De bien ne puet nus trop oïr,
Ne trop saveir, ne retenir,
Ne nuls ne se deit atarrier
De bien faire, ne d'enseignier,
Et qui plus set, et plus deit faire;
De ço ne se deit nus retraire.
Et por ço me voil travaillier,
Et une estoire comencier,
Que de latin où gie la truis,
Se j'ai lo sen, et se jo puis,
La voldrai si en romanz metre,
Que cil qui entendent la letre
Se puissent deduire al romanz.
Molt est l'estoire riche et granz,
Et grant ovre i a, et grant faiz.
En maint leu aura len retraiz
Savoir con Troie fu perie;
Mès la vertez est poi oïe.
Omers qui fu clers merveillos,
Des plus sachanz, ço trovon nos,
Escrit de la destruction,
Del grant siege et de l'acheson,
Por quei Troie fu desertée,
Qui ainc puis ne fu rabitée;

Mès ne dit pas sis livres veir.
Kar bien savon sans nul espeir
Qu'il ne fu puis de c. ans nez
Que li grant oz fu assenblez.
N'est merveille s'il i faillit,
Qui onc n'i fu, ne riens ne vit.
Quant il en ot son livre fait,
Et à Athenes fu retrait,
Si ot estrunge contençon.
Dampner le voldrent par raison,
Por ce qu'ot fet les Damledex
Conbatre o les homes charnex :
Tenu li fu a desverie,
Et a merveillose folie.
Et quant son livre retroverent,
Plusor por ce le refuserent.
Mès tant fu Omers de grant pris
Et tant fist puis, si con gie lis,
Que sis livres fu recéuz
Et en auctorité tenuz.
Après lonc tens que ç'ot esté
Que Troie ot ja piece duré,
El tens Saluiste lo vaillant,
Qui tant fu sages et poissant,
Riches, et proz de huuz parages,
Et clers merveillosement sages,
Cist Saluistes, ço truis lisant,
Ot un neveu forment sachant,
Cornelius fu apelez,
De letres sages et fundez :
De lui estoit molt grant parole,
A Athenes tenoit escole.
Ung jor gardoit en un armaire
Pour traire un livre de grammaire :
Tant i a quis et reversé
Qu'entre les altres a trové
L'estoire que Daire ot escrite,
En greque langue fete et dite.
Cist Daires que vos ci oez
Fu de Troie norritz et nez,
Dedenz esteit, onc n'en issi
Desi que l'ost s'en departi.
Mainte proesce y fist de sei,
Et en essalt et en tornei.
En lui aveit clers merveillos
Et des set arz escientos.
Por ço qu'il si grant vit l'affaire,
Que ainz ne puis ne fu nus maire,
Si volt les faiz metre en memoire :
En gregois en escrist l'estoire.
Chascon jor issi l'escriveit
Com il a ses ielz le veeit.
Tot quant il feseient lo jor,
Ou en bataille ou en estor,
Tot escriveit la noit après.
Et cist que gie vos di Dares
Unc par amor ne se volt taire
De la verté dire et retraire.
Por ço qu'il fu des Troïens
Ne se pendi plus vers les siens,
Ne plus que vers les altres fist,
De l'estoire le veir escrist.
Long tens fu sis livres perduz,
Qu'il ne fu trovez ne véuz.
Cil qu'à Athenes le trova,
Cornelius le translata,
De grieu le torna en latin,
Par son sen et par son engin.
Molt en devons mielz celui creire
Et l'estoire tenir a veire,
Que celui qui puis ne fu nez
De cent ans et de plus asez,
Que riens n'en sot, iço savon,
Se par oïr dire le non.
Ceste estoire n'est pas usée
N'en gaires leus n'en est trovée :
Ja retraite ne fu unqore,
Mès Beneeiz de Seinte More
L'a contrové et fait et dit,
Et o sa main les moz escrit,
Et si tailliez, et si curez,
Et si assis, et si posez,

Que plus ne meins n'i a mestier.
Ci voil l'estoire comencier :
Le latin sivrai et la letre,
Nule altre rien n'i voldrai metre,
Se si non con le truis escrit.
Gie ne di pas qu'alcun buen dit
N'i mete, se faire le sai,
Mès la matière ensivrai.

Dire vus dei ci a bries motz
De quel fait iert li livres toz
Et de quei il voldra traitier.
Sempres ici au comencier
Vos parlerai de Peleus
Qui bien vesqui c. anz et plus :
Gente feme ot dame Thetis
Einsint ot non, ço mest avis.
De cels dous fu Achilles nez,
Qui molt fu prouz et enorez.
Et si vos redirai après
Coment Jason et Hercules
Par engin, et par traïson,
Alerent querre la Toeson ;
Com Medea par son saveir
La lor fist conquerre et aveir.
Puis dirai par quelle achaison
Il craventerent Ylion.
Et tote Troie en icels anz,
Qui adonc n'esteit gaires granz ;
Com Laomedon fu ocis
Qui sire et reis ert del pais,
Donc orreiz con faiterement,
Après icel destruiment,
La refunda Prianz li reis,
Qui sages esteit et corteis ;
Com el' fu grauz, com el' fu lée,
Et de quel gent el' fu fondée ;
Com li conseil furent puis pris
O dans Hector et o Paris
Da querre Ysiona lor ante ;
Com Antenors li riche chante
L'ala en Grèce demander.
Après orreiz dire et conter
Com danz Paris en espleita
Qui dame Heleine en amena,
Et com li temples fu brisiez
Où m. homes ot detrenchiez,
Les noces et l'ajostement,
Que conpara puis mainte gent.
Après orreiz les propheties
Qui pas ne voldrent estre oïes
Ne créues, ne tant ne quant :
Por ço fu puis destruit Priam,
Quant Gamennon et Ménélax,
Palamedes et Aïax,
Et Thelamon et Ulixes,
Li dus d'Athene et Achilles,
Et c. riche et preisié
Vindrent sor Troïens irié,
Par mer, o navie molt fier.
Unques tant riche chevalier
Ne jostèrent, ne ainz ne puis,
Si com g'en l'estoire le truis.
Le nombre orreiz de la navie,
Et coment fu si establie,
Et les façons, les contenances,
Les morz, les teches, les senblances
Des reis, des princes, des danzeles,
Et des dames et des puceles.
S'orreiz parler del grant concire,
Et auquel fu livré l'enpire,
Et la seignorie de toz ;
Et com danz Achilles li proz
Ala el Deféis as respons,
Là où il vit les visions ;
Et com Calcas o li s'en vint,
Qui dist puis quant qu'il lor advint,

Et com Agamennon li reis
Sacrefia véant Grezeis
Por l'orage fere cesser,
Qui lor toleit mer à passer.
Après orreiz de Tenedon
Coment fu pris, et coment non;
L'ire qu'en fist danz Achilles,
Et Thelefus filz Hercules,
Sor cels de Messe qu'il venquirent,
Et coment il se conbatirent;
Com Thelefus ot lo païs,
Quant reis Theücer fu ocis.
Puis vus dirai con Ulixes
Et sis conpains Diomedes
Alerent porter lo message,
A requerre dreit de l'outrage,
Qui en Grece aveit esté fait,
Et les rampognes et lo lait
Qu'il oïrent, que dit lor fu,
Et quant qu'il i ot respondu;
Et com Palamedes revint,
Cil qui l'enpire ot puis, et tint.
Apres orreiz confetement
Josterent Griu lor parlement;
Com li conseil furent doné
D'aler assoer la cité.
S'orreiz des riches Reis parler,
Et l'un avant l'autre nomer,
Qui la vindrent vers Grex garnir,
Et les batailles maintenir;
Com les nès furent establies,
La grant estoire et les navies;
Coment Protheselax li proz
Coreit o c. nès avant toz;
Com les altres vindrent après
O c. M. chevaliers et mès,
Des Troïens qu'il recoillirent
Et qui les porz lor defeudirent;
Com par force, et par estovoir,
Se logierent sempres lo soir.
S'orreiz com Troie fu assise,
Qui de x. ans ne fu puis prise,
Et la merveille et la dolor,
La bataille et lor fier estor;
Com Hector ocist Patroclus,
Et bien M. chevaliers et plus.
Et orreiz com il fu navrez
Et chièrement puis conparez,
Et com fu mors Cassibalan,
Qui sis frere ert, et filz Prian;
Et com sor Grex torna li max,
Ne fust Thelamon Aïax,
Qui à Hector se conbateit,
Quant li uns l'autre conoisseit.
S'orreiz des trieves qu'il requistrent,
Qu'il s'entredonèrent et pristrent.
Lo duel qu'Achilles demena
De Patroclus que trop ama:
Com Cassandra, la fille au Rei,
Remist cels dedanz en effrei
Por ses parfonz devinemens
Et por ses prophetizemenz.
Adonc vous redirai après
Com faitement Palamedes
Fu plaingnant de la seignorie
De la princie, de la meistrie,
Qu'Agamennon ot sor Grezeis
De sor son voil et sor son peis,
La bataille qui après vint
Qui molt redura puis et tint.
Dirai en ordre mot à mot
Iço que chascons i fist tot;
Et com Griu orent lo peior,
Par la force et par la vigor
D'Ector lo prou, lo merveillos,
Et sor toz autres vertuos:
Com li conseil refurent pris
De lui, coment il fust ocis.
Puis orreiz la quarte bataille
Et la grant paine et la travaille
Que il mistrent o cels dedenz,
Dont il i ot trei. M. sanglanz;

Com faitement li rei puissant,
Qui esteient devers Priant,
Josterent o cels cors à cors
Qui plus prisié erent defors;
Coment li reis Thoas fu pris,
Qu'Ector trencha lo nès del vis:
Quant volt li reis Priant plus faire,
Que'l comandot rompre et detraire;
Com Antenors et Eneas,
Troylus et Polidamas,
Furent ès Chambres de Bialtez,
Où assez furent sarmonez,
Et amonesté de bien faire.
Après porreiz oïr retraire
Com fu de la quinte assemblée
Qui par grant ire fu jostée.
Si vus dirai tot a devise
Com fu morz li reis de Larise;
Com fu morz de Rodes li reis,
Uns des plus hauz de l'ost grezeis,
Et com fu mors Epistrofus,
Et sis freres reis Cedius,
Et des autres reis set ou dis,
Qui molt estoient de grant pris.
S'orreiz après de Galatée,
Com por lui sorst après meslée:
Ço estoit li chevax Hector
Qui son pois valeit de fin or;
Com Anthenor fu pris lo jor
Dont Troïen orent dolor;
Com la bataille defina
Qui l'endemain recomença,
Pesme et cruex, orrible et male,
Dont set millier remestrent pale.
Après orreiz dire et conter
Com Griu s'en voldrent retorner,
Et com Calcas par son saveir
Les fist à force remaneir.
Puis dirai con faiterement
Erent tuit livré à torment
De la puor del cors porriz
Qui n'estoient enseveliz,
Com trieves lor covint requerre
Por cors arder et metre en terre:
Et Diomedes i ala,
Et Ulixes que molt ama;
Com Dolon les prist et conduit
En dreit ore de mienuit;
Com la trieve dura treis meis,
Malgré Hector et sor son peis.
Com li cors furent amassé
Et com en furent grant li ré;
Com refu pris li parlemenz,
De cels dehors o cels dedenz;
Com Thoas fu quites de joie
Par Antenor lo viel de Troie;
Et com Calcas li devineres,
Et li tressages Augureres
Requist sa fille et demanda,
Qui avoit non Briseida,
Que Troylus avoit amée,
Et com Prianz lor a quitée;
Et com Hector et Achilles
Véant M. chevaliers et mès
Se conbatirent cors à cors:
Mes cil dedens et cil defors
Unc ne lor voldrent consentir.
Après porreiz avant oïr,
Com la fille Calcas lo proz
Issi de Troie véant toz,
Le doel que fist au desevrer,
Et com la préia puis d'amer
En l'ost de fors Diomedes.
De ço vus traiterai après,
Com à son père fu marrie,
Par sa malté, par sa folie,
Des Troïens qu'il ot guerpiz.
S'orreiz la Chambre de Bialtez.
Après dirai lo grant tornei,
La grant bataille et le desrei
Qu'Ector i fist, qui toz les veint:
Et il l'ont puis ploré et plaint,

De ço qu'il fut griement navrez.
S'orreiz la Chanbre de Bialtez
Qui de l'aubastre fu bastie,
Et coment el' fu establie.
Iloec orreiz enchantement,
Et treget merveillos et gent,
Si grant com cuers puet porpenser,
Molt la fera buen escolter.
Donc vus dirai la fine amor,
Et la destresce et la dolor,
Que soffri lo filz Tideus
Puis por la mie Troylus.
Puis orreiz la bataille oitaine
Qui plus dura d'une semaine.
Puis vos dirai la vérité
D'une estrange mortalité,
Qui en l'ost fu une foiée.
Et orreiz com fu esmaiée
La feme Hector Andromacha
Des forz songes qu'elle songa,
La desverie et la dolor,
Qu'elle fist d'Ector son seignor,
Qu'il nen issist à la bataille;
De par les Dex li dist sans faille,
Si aleit, n'en tornereit vis,
Qu'il i sereit le jor ocis:
Puis vus dirai les grans dolors
Qu'en fist sa mere et sa serors.
Après porreiz oïr avant
Com nel lessa issir Priant,
N'en pot aveir de li conscence,
Et com la bataille comence;
Com li reis de Frise fut pris,
Qui à grant peine en estorst vis;
Com Troïen furent le jor
De la bataille li peior;
Com li bastart s'i aïuèrent
Qui le jor trop i endurèrent;
Com Hectors navra Achilles,
Et coment cil l'ocist après.
Adonc orreiz lo fier domage
Qu'en orent cil de son lignage:
Troïen furent a doel mis
Par les portes de marbre bis.
Com rei Mennon, ço savon nos,
Torna contre Achilles toz sous.
S'orreiz les dels et fiers et granz
Que d'Ector fet li reis Prianz,
Paris sis frères, et Troylus,
Eneas et Deiphebus;
Com fu de lui ensevelir,
Del cors embasmer et vestir.
Parlerai de la sepulture
Qui tant fu riche a demesure.
Ja quant ele vus ert retreite
Ne diriez que sa pers fust faite.
Après orreiz la descordance,
La tençon, la malevoillance,
Que Palamedes comença,
Qui Agamennon desposa;
Par ses porchaz et par ses diz
Fu de la princie dessesiz.
Puis orreiz lo complaignement
Que reis Prianz fet à sa gent
D'Hector son filz que Griu ont mort,
Et li tolent son regne à tort.
S'orreiz com il lo vait vengier,
A lespée trenchant d'acier:
Molt fet le jor parler de sei,
Tot lo pris a de cel tornei.
Del rei Sarpedon lo vaillant
Et de Neptolemus lo grant
Vos conterai lo fier estor,
Et qui en fu lo sordeior.
Adonc porreiz oïr maneis
Com ci fu morz li reis Perseis,
Et Troïen estre lor gré
Furent lo jor del champ torné.
Adonc porreiz oïr avant
Confeitement li rei persant.
En fu en son païs portez,
Et com il fu plainz et plorez,

Et enterrez à grant hautesce.
Dunc parlerai d'une destresce,
D'une chierté qui en l'ost fu,
Et com il furent secoru;
De l'anversaire del duel grant
Que d'Ector fet lo rei Priant,
Des sacrefices quil retrait,
Et com danz Achilles i vait;
Com il ama la dameisele
Polixenam, qui molt fu bele;
Com il en volt l'ost faire torner,
Tant fust sopris de li amer!
Qu'en respondi li reis Thoas,
Que ço n'esteroit mie à gas:
Ne refist el Menesteus,
Cil qui d'Athene ert reis et dus.
Avant orreiz la descordance,
Et l'ire, et la malevoillance,
Qu'à cels del ost a Achilles,
Qui jure que ja n'auront mès
De lui nul jor secors n'aïe.
A ses homes dit et chastie
Qu'uns toz sols mès, por riens qu'il oie
Ne seit noisanz a cels de Troie;
Et si porreiz oïr conter
Com lessa armes à porter.
La doziesme bataille ert grant
Que li livres retrait avant,
Si com Resa li reis d'Aresse
Aux Troïens point et eslesse.
Puis dirai com Deyphebus
L'ocist, veant M. grex et plus,
Et com Thelamon Aïax
Y est sor toz come vassax;
Coment Palamedes li reis,
Qui sire et mestre ert des Grezeis,
Ocist lo jor Deyphebus,
Et Paris lui: ne dirai plus.
Adonc vus dirai à dreiture
Com fu de la desconfiture
Des paveillons qui furent pris,
Et del fu qui fu ès nès mis;
Coment fussent arses cel jor,
Sanz defense et sans retor,
Ne fust Thelamon Aïax,
Qui i perdi M. buens vassax.
Adonc dirai confeitement
Li filz Eber, qui Trace apent,
Vint el tref Achilles iriez,
Toz decolpez et detrenchiez;
Com il lo ledenge et folie,
Por ce que il ne lor aïe;
Com il chiet morz devant ses ielz,
Jones estoit, non mie vielz:
Cil l'esgarde qui riens n'en chalt.
Puis dit con la bataille falt;
Com Deyphebus est plorez,
Et de toz plainz et regretez,
Et reis Sarpedon altresi;
Et com li Griu en sont marri,
Ja homs si grant duol n'orra mès,
De lor prince Palamèdes.
Adonc orreiz del grant concire
Là où josta tot lor enpire,
Et com Agamemnon li reis
Par l'esgart comun des Grezeis
Refu esliz à enperere,
Et sor les princes comandere.
Puis orreiz del trezieme estor
Com Troylus lo veint lo jor
Et si refist il l'endemain,
Bien vus en fait Daires certain.
Après i rout triesves donées
Qui bien furent asséurées.
S'orreiz coment Diomèdes,
Nestor li vielz, et Ulixes,
Alèrent Achilles prier
Qu'ès granz torneiz lor vienge edier,
Mes n'i porent nul bien trover;
Par tant s'en quiderent aler,
Mès Calcas li buens devineres
Et li très sages augureres,

Par son sen et par son saveir,
Les a trestoz fait remaneir.
Après reconte li escriz,
Com rajosta li feréiz,
Li doleros et li mortax,
Où morurent M. buens vassax,
Où Troylus, li genz, li proz,
D'anbedous parz les venqui toz;
Com il navra Diomedes
Parmi lo cors de plein eslès,
Et si com il le rampogna,
Por sa mie Briseida:
Li reproche furent molt lait
Et en meint leu dit et retreit.
Adonc orreiz confeitement
La fille Calcas se repent,
Par ço qu'elle a d'amor boisié,
Falsé, et menti, et trichié.
Adonc orreiz le parlement
Que Griu firent comunement,
D'Achilles requerre et somondre,
Mès ne lor volt nul bien respondre.
Desor son voil et sor son peis.
Lor bailla ses Mirmidoneis.
Mès Troylus au fier corage
Sovent et menu les damage,
Sovent lor fait les cors sanglanz.
De c'est Achilles molt dolanz,
Et molt destreiz et molt iriez;
Car forment se voit damagiez.
Puis dirai lo definement
De la bataille et del content,
Com Troylus fu desarmez
Dedans la Chambre de Bialtez,
O sa mere feseit tel duol
Que morte fust M. feiz son vol.
Adonc orreiz com il se claime
De la fille Calcas qu'il aime
Son ennemi fel et mortal;
As puceles en dit grant mal.
Après porreiz oïr conter
Com Achilles muert per amor,
Qui confort ne conseil ne trove,
Ne n'est si hardiz qu'il se move,
Ne que il noise as Troïens.
Adonc orreiz qu'en peu de tens
I rout bataille grant et fière,
Tel dont tel M. furent en bière.
Antilogus, li preuz, li biax,
I geta mort Brun de Gimiax.
Donc vus dirai quant Troylus
I vint, ne se pot tenir plus.
Adonc orreiz con Achilles
Nel pot sofrir, n'atendre mès.
Armé l'en estuet issir fors
Et por mort deffendre son cors.
Donc porreiz mervelles oïr
De ço quil fist à l'avenir,
Dont en l'estor dis et novain
Ocist Troylus de sa main,
Par le grant esfort de sa gent;
Bien vus sera retrait coment.
Tot en ordre vus retraira
La vie que mène Ecuba,
Por ses filz qui sont mort languist:
S'orreiz quel enging el' porquist;
En traïson, que n'en puet mès,
Fist tost detrenchier Achilles.
Li grant esmaiz, et li dehet,
Et li fort duol qui furent fet
Vos serront toz contez et diz,
Que li sièges fust departiz
Ne fust Calcas qui prist respons,
Et qui fist tant par ses sarmons
Querre Pirrus, qui tant fu proz,
Que d'armes les venqui puis toz.
Quant vient la bataille mortax,
Orreiz coment reis Aïax
Ocist Paris et Paris lui:
Issi finerent andui.
Retrait vus iert lo duol Elaine;
Mès jo ne quit que rieus humaine

Féist unques si angoissos,
Si pesme, ne si doleros.
Lo Monde orreiz trestot descrire,
Et retraire, et conter, et dire,
Coment est faiz, en quel mesure,
Ço com en trove en escripture.
Donc vos ert l'ovre recontée,
Confaitement Pantesilée
Vint à secore la cité;
Mès sa proesce et sa bonté
Conparèrent molt li Grezeis,
Ainz que passassent li dui meis.
Donc reporreiz oïr conter
Qu'en tot lo monde n'ot sa per;
Dit vus sera com el' define,
Et la grant eve où l'on traïne
Son cors, à duel et à pechié.
Après orreiz del grant traitié
Que fait Dithis d'ore en avant,
Com len traïst lo rei Priant,
Coment li traïtor ovrèrent,
Qui la traïson porpalèrent.
Que il furent, com orent non,
Qui enbla lo Pallodion,
Com li chevax fu establiz,
Et al temple Minerve oscis,
Com en fu arse la citez,
Et Ylion vis craventez,
Et Prianz li reis detrenchiez,
Dont granz dels fu, et granz pechiez.
S'orreiz la grant occision
Et la fiere destruction:
Ja ne direiz qu'ainz fust tex fete
Quant vus sera dite et retreite.
Orreiz qui fu mené chaitis,
Et cels qui en estorstrent vis,
La meslée et la contençon,
Qui refu del Palladion,
Vos serra tot reconté ci,
Et com Thelamon fu murdri,
Com Ulixes sor qui fu mis,
S'en est de nuiz alé fuitis.
S'orreiz con fu rendu Heleine
A son seignor, à molt grant peine,
Com Polixena la pucele,
La fille au rei Priant la bele,
Fu puis au tonblel decolée
D'Achilles, qui molt l'ot amée,
Com fu grant dels et grant dolor;
Puis lo conparerent plosor.
Bien est que l'acheison oïez,
Por que Eneas fu eissilliez;
Coment li Griu repairerent,
Et coment il reperillièrent,
Com il alerent à dolor
Coment furent mort li plusor;
Com Agamennon fu multriz,
Et com l'en venga puis sis filz
De sa mere demeinement:
Assez orreiz vus bien coment.
S'orreiz la peine et les ahanz
Que Ulixes soffri set anz;
D'Anthenor com il espleita,
De sa cité que il funda:
De Pirrus le fill Achilles
Qui asez fu fels et engrès;
Savoir porreiz com il l'en prist
De ses dous oncles qu'il ocist,
Et com rocist lui Orestes,
Por sa feme lonc tens après.
Com Andromacha la vaillant
Lessa grosse d'un bel enfant,
Que lo filz Hector fist puis rei,
Trestot avant que ne fist sei;
Les songes qu'Ulixes songa,
Ja gentix homs, mès tel n'orra;
Coment sis filz Thelegonus,
Qui l'avoit quis treis meis ou plus.
L'ocist puis par mesaventure,
Issi com retrait l'escripture.
Les ovres que ci sont nomées
Sont el livre si recontées,
Qu'à tote rien iert à pleisir,
Et molt le fera buen oïr.

Peléus fu uns riches reis
Et prouz et sages et corteis :
Par Grece alout sa seignorie,
Et del regne out bien grant partie;
Sa terre tenoit quitement,
Bien, et en pès, et sagement.
Icil reis avoit un suen frere,
Filz de son pere et de sa mère,
Eson fu par non apelez,
Et Penolope la citez :
Ne sé s'ert quens ou reis ou dus,
Car le livres ne m'en dit plus.
Et cil avoit un filz Eson
Qui estoit apelez Jason,
De grant bialté et de grant pris,
Et de grant sen, si com gie lis.
Grant force avoit, et grant vertu,
En maint regne fu conéu,
Molt fu corteis, et genz et proz,
Et molt estoit amé de toz.
Molt pardemenot grant noblesce,
Et molt amot gloire et largesce.
Trop ert de lui grant reparlance,
Et tant avoit fet en l'enfance,
Que molt ert conéuz sis nons
Par teres et par regions.
Quant ço vit li reis Peléus
Que Jason montot plus et plus,
Et que chascon jor essalçot,
Dotanz en fu, poor en ot,
Que ne créust tant, et montast,
Que de la terre lo getast,
Et creit que s'il vit longuement,
Qu'il ne l'en lessera naient.
Molt a grant dote Peléus
Que le regne ne li lest plus,
Car se il s'en vuelt entremetre,
Bien l'en porra del tot fors metre.
Molt ot le cuer vers lui felon,
Et ne feseit se penser non,
Savoir par con fete mesure
Porra ja prendre enging et cure,
Com il alast à male voe,
Si que la tere ne fust soe,
Ne de riens nel poïst gregier :
Molt se penot del engingnier,
Ja seit ço que molt s'en celot,
Ne nis un senblant n'en mostrot.
En icel tens, ço truis lisant,
Avoit une merveille grant,
En l'isle de Colcos, en mer,
Issi l'oi en l'auctor nomer ;
Là ot, ce set len, un molton
Qui tot avoit d'or la toison.
Mes n'estoit riens de cel poeir,
Ne par force, ne par saveir,
Qui séust engingnier ne faire,
Coment d'iloc lo péust traire.
A riens n'estoit chose séue
Com la toison en fust éue :
Unques nus hom savoir nel pot,
Et sachez bien, dex l'esgardot.
Ja de l'aveir n'éust envie
Qu'il i perdist molt tost la vie.
Maint s'i alèrent essaier
Qui il ne lut puis repairier.
Peléus fu en grant porpens,
Ne vit enging, ne leu, ne tens,
Com fetement poïst ovrer
De son neveu à mort livrer :
Sis niès esteit, molt lo dotot,
Ne voleit pas, ne il n'osot,
Porpensa sei qu'il requerreit,
Et en toz sens porchacereit,
Coment Jason là en alast,
Si que jamès ne retornast.
Bien set s'il lo poet fere aler,
Ne l'estoet mès de lui doter,
Ne del repairier n'a dotance,
Ainz est de ço bien à fiance
Que là iert sa fin, là morra,
Et que jamès ne retorra.

Ne demora pas puis un meis,
C'une grant feste tint li reis.
Grantz fu la corz qu'il ajosta,
Et granz la genz qu'il asembla,
Assez i ot contes et dus,
Et chevaliers set cenz et plus.
Jason i fu et Hercules,
Cil qui sostint maint pesant fes,
Et mainte grant merveille fist,
Et maint felon jaiant ocist,
Et les bonnes ilec ficha
Ou Alixandres les trova :
Ses granz merveilles et si fait
Serront mès à toz jorz retrait.
Granz et plenière fu la corz,
Et quant ele ot duré treis jorz,
S'a li reis Jason apelé,
Oiant toz l'a aresoné.
« Oiez biax niès, fet Peléus,
Riens qui set vive gie n'aim plus
Que je faz tei, ço sachez bien,
Mès mostrer te voil une rien.
Molt par ies biax, molt ies hardiz
Et chevalier grant et forniz,
Molt as gent cors, et grant vertu,
Si t'ies en maint leu conbatu,
Toz jorz en as victoire éue,
Mainte chose t'est avenue,
Dont tu te puez fere molt liez,
Et dont tu iers molt essalciez.
Nus n'est or vis de nul aage,
Qui proesce, ne vasselage,
Ait envers tei en nule tere :
Trop par porras unquor conquerre ;
Molt as grant pris, et grant valor,
Molt as conquise grant enor,
Mès conquerre la puez molt maire,
S'une chose poeies faire,
S'estoies si prouz ne si os,
Que tu la toison de Colcos,
Qui est de fin or sans dotance,
Et dont il est tex reparlance,
Poïssez por nul sen aveir :
Donc porreies tu bien saveir
Que tu auroies plus conquis
Que nul hom qui unques fust vis.
Et sachez, sor les Dex te jur,
Et leiaument te faz séur,
Se tu la toison puoz aveir,
De mon regne te ferai eir,
Et à mon tens, et à ma vie
T'en liverai la seingnorie.
De tot serras et mestre et sire,
Ja ne voldras penser ne dire
Cele chose que gie ne face,
Que biau te seit, et que te place. »
Jason oït que li reis dist,
Et la promesse qu'il li fist,
Sot les granz biens qu'il li retrait
Des granz proesces qu'il a fait.
Molt l'en fu bel et molt li plot,
Et molt grant joie en sei en ot.
Set qu'il a tant sen et vigor
Et force et proece et valor,
Que la toison sanz faille aura,
Des que il s'en entremetra ;
Ja ne sera en leu tant fort,
Ço lis est vis, ne l'en aport.
Grant cuer a, et grant volenté
D'aler en estrange regné,
Et de voier les regions
Dont a oï nomer les nons,
Et molt voldroit faire tel rien
Que len li atornast à bien,
Et donc il essalçast son non,
La pramesse ot, et le grant don,
Que sis oncles li prameteit,
Nul mal enging n'i entendeit,
Ains quidot bien certainement,
Sanz nul altre decevement,
Que por son bien li loast faire,
N'i entendeit mal ne contraire.

Molt bonnement li respondi :
« Sire, fet-il, vostre merci ;
Bien sai et vei, n'en dote rien,
Que m'enor volez et mon bien,
Halte chose me prometez,
Grant merciz vos en rent et grez.
Là irrai gie, quant biau vus est,
Molt volentiers, vez m'en tot prest;
Ja n'i quier plus lonc sejor faire.
Se Dex me garist de contraire,
O me s'en viendra la toisons,
Ja n'iert si gardé li moltons. »
A gariz se tient Peléus :
Mander et querre fet Argus,
Engignieres fu buenz provez,
Li plus tres sages qui fust nez,
L'on ne savoit soz ciel son per,
Ne qui si bien séust ovrer.
Quant li reis l'ot a sei mandé,
Préié li a et comandé,
C'une nef seit fete et hastée,
Fort et siglanz, et atornée
Por endurer un fort torment,
Et un orage et un grant vent.
Argus respont : « jusqu'à un meis,
Ou s'esdevient bien tost anceis,
Vos rendrai si preste la nef
N'en iert à dire masc ne tref. »
Cil se pena de la nef faire
Qui molt en sot bien à chief traire.
Bele fu molt, et grant et forz,
Et fu molt bien garniz li borz.
Ço solent dire li plosor,
Mes gie ne truis mie en l'auctor,
Que ce fu la première nef
Où onques ot veile ne tref,
Ne qui onques corust par mer.
Cil qui osa primes entrer,
Ço fu Jason, ço dient bien;
Mès en l'auctor ne truis gie rien.
Cil ot la nef apareillie,
Et clavelée et chevelie,
Et encordée de funains,
Et governail i ot et rains,
Veiles, utages et hobans,
Et forz chaables, et granz drens,
N'i ot plus riens que aprester.
Desor puet len aler sigler,
Parmi la mer, à haltes veiles,
Et au soleil et as esteiles.
La novele fu ja alée
Par Grece, et par l'autre contrée,
Que Peléus li reiz feseit
Une nef fere a grant espleit,
Et Jason i devoit entrer
Qui en Colcos voleit sigler,
Car avoir quidot la toison
Qui de fin or est el molton.
Des plus prouz et des plus vaillanz
Et qui d'els erent plus edanz,
Plus redoté, plus conéu
En sont dreit a Jason venu.
Offert, promis, et dit li ont
Qu'ensenblement o lui iront :
Et il trestoz les en mercie,
Et dolcement lor dit et prie,
Que quant il auront bon orage,
Et il verroient son message,
Apareillié fussent et prest
De venir là où la nef est.
Issi li ont tot otréié,
Après ont pris de lui congié.

Ço fu el tens de ver le bel,
Que dolcement chantent oisel,
Que la flors paroist blanche et bele,
Et l'erbe verz, fresche et novele,
Et li vergier sont gent flori,
Et de lor foilles revesti,
L'ore dolce vente soef,
Donc fist Jason traire la nef
Dedanz la mer, ne tarda plus.

Argo ot non, del non Argus,
Argus l'avoit fete et conrée,
Por Argus fu Argo nomée.
Garnir la fist Peléus bien,
Ne lor defailleit nule rien,
De quant qu'il lor estoit mestier.
Venu furent li chevalier,
Et tuit li autre companion,
En la nef entrent à bandon :
Ensemble o els vait Hercules
Qui parenz Jason esteit près.
Un venz corut de vers la tere,
Qui la nef tost del port deserre,
La veile ont fete el masc drescier,
Buen vent orent et dreiturier.
Donc comencièrent à sigler,
A haltes veilles par la mer.
Tant ont siglé à veille plaine,
Que ainz que passast la semaine,
Arrivèrent as porz de Troie
A grant leesce et à grant joie :
El havre de Simoneta
Sai bien que la nef arriva.
Fors s'en issirent andui,
Jason et Hercules o lui.
Tuit li altre conpaignon
Grant joie meinent el sablon,
Lor eve dolce ont refreschie,
Que la mers avoit enpeirie,
Sor lo rivage el biau gravier
Ont fait conréer lor mengier.
Dous jors avoient demoré,
Car anques estoient lassé.
N'avoient mie grant corage
De fere el païs lonc estage,
Mes molt lor ert et buen et bel,
De séjorner en leu novel,
Et d'alques reposer lor cors.
Tuit estoient de la nef fors,
Mal ne domage ne feiscient,
En la contrée, où il estoient.
Li reis de Troi Laomedon
A oï dire que Jason
Est arrivez, et Hercules,
Et altre chevalier adès,
Plus de set.c. prouz et hardiz,
Et de Grece des plus esliz,
Sont de lor tere ça venu ;
Tot lor païs iert confondu,
Del païs iert prise la preie,
Se il molt tost nes en enveïe,
Nes i voille ja consentir,
Car granz mals l'en porreit venir.
Laomedon fu de grant sens,
Crient et dote en son porpens,
Se cels de Grèce consenteit,
Et à nul sen lor amordeit
Qu'il arrivassent à ses porz,
Il en seroit honiz et morz ;
Bien en porreit perdre s'enor,
Et quant vendreit au chief de tor
Tost li feroient let damage.
Li reis a pris un suen message :
Quens estoit cil de halt parage,
Prodome avoit en lui et sage,
Son talent li encharge et dit,
Et cil l'a bien mis en escrit ;
Pois est montez el palefrei,
Dous conpaignons mena o sei,
Tant chevalchent à grant espleit,
Que al port sont venu tot dreit,
Lo seignor ont tant demandé,
Que li autre li ont monstré,
Qui sire et mestre esteit des suens.
Son message lor dit li quens:
« Jason, fet-il, entent à mei,
Oiés que di de par lo rei.
A tei primes noméement
Et à ces altres ensement
Mande qu'issiez fors de sa tere,
En pès la velt tenir sanz guerre :
Sanz son congié et sanz son gré

Estes en son païs entré.
Il ne set pas por quel afaire,
Mes molt li torne a grant contraire
Dont vus onques ci arrestastes,
Ne que dedenz sa tere entrastes.
Ne velt que plus i demorreiz,
Ainz velt tres bien que vus sacheiz,
Ne vos i aséurez mie;
Tost vus torreit a grant folie.
Issiez vos en grant aléure,
Ainz qu'il vous face altre ledure.
S'un sol jor auriez enfrait
Le devié que par moi vus fait,
Ne porreiz puis un sol baillier,
Que tot nel fist detrenchier,
De vus fereit fere justise,
Ja n'en sereit reançons prise. »
Jason oï la deffiance,
Grant ire en ot, et grant pesance:
« Por Deu, fet il, seignor Grezeis,
Grant honte nus a fet li reis,
Qui de sa terre nus congie,
Et nos deffent, et nus devie,
Que demain n'i séons trové.
Nos déusson estre enoré
Par lui, et par la soe gent,
Mès de tot ço n'a il talent.
Malvesement nos i enore;
Mès onquor quit voier tel ore
Qu'il s'en repentira molt chier. »
« Vassax, fet il au messagier,
Dire poez à vostre rei,
Que par les Dex à vostre lei,
Quant nos ici préimes port,
Damage, ennui, honte ne tort,
Ne volions fere en sa terre,
Nos n'avions talent de guerre.
Et s'il en Grece i fust venuz,
A grant joie fust reçéuz,
Il ne fust mie congéez,
Anceis i fust molt enorez.
A maint sera unquor retraite
Icest enors qu'il nus a faite,
A tex qu'il molt en pèsera,
Gie quit ja faille n'i aura.
Hercules a dit au message:
« Vassal, lo port et lo rivage
Guerpiron nos, oi ou demain;
Mès d'une chose seit certain
Laomedon vostre seignor,
Jusqu'à tierz an verra tel jor,
Qu'en cest païs arriveron,
Que ja congié ne l'en querron,
Ne ja par vié, ne par menace,
Ou bel li soit, ou li desplace,
N'i lesserons à sejourner.
Ennoier nos deit et peser
De la honte qu'il nos a fet,
Bien en devreit avoir tel plet
Qui li tornast à desenor,
Ains qu'il venist au chief de tor,
Et dont toz jorz se poïst plaindre,
Si aura, il ne puet remaindre. »
Li messagiers fu molt corteis:
« Por Dé, fet-il, seignor Grezeis,
Lede chose est de manacier:
Se ne vieng pas à vos tencier.
Mon message vos ai dit bien,
Ne quit qu'i oubliasse rien.
Gie n'ai or plus de vos que faire,
Anceis me metrai el repaire.
S'il vos plest, si vos en ireiz,
Et s'il vos plest, si remandrez;
Mès, ço sacheiz, jo loereie
Que vos meissiez à la veie. »
Atant s'en part, si s'en retorne,
Et cil remestrent triste et morne.
Une chose poez savoir,
S'il en véissent lor poeir,
Ja de la tere n'en ississent,
De si que damage i féissent;
Mes poi sont gent al comencier,

Içe le lor a fet lessier.
Ni oserent plus remaneir,
En lor nef entrerent lo seir,
De la contrée s'esloignièrent,
Forment siglèrent et nagièrent :
Molt regrette sovent Jason,
Ço que li fet Laomedon,
A lui et à ses conpaignons.
Tant ont tiré as avirons,
Et tant siglé as pleines veilles,
Et à la lune, et as esteilles,
Qu'il arrivèrent en Colcon.
De la nef est issuz Jason,
Hercules et si conpaignon,
Sor le rivage el biau sablon ;
Vestirent lor cors gentement,
Riche furent lor garnemens,
De dras de soie à or brosdez,
De gris et d'ermine forrez,
Li plus povres ot vestéure
Riche, et bien fete à sa mesure.
Une cité ot ilec près
Que len clamot Iaconites;
Bele ert et granz et forz et gente.
Tors i avoit bien plus de trente,
Closes estoient de buen mur,
De fin marbre serré et dur.
Molt i avoit riches maisons,
Et granz palès, et hauz danjons,
Et chevaliers et marchaanz,
Riches et sages et mananz,
Dames i ot molt et puceles,
Et borgeises cointes et beles.
Molt fu la cité bien fondée,
Et molt fu riche la contrée;
De fruit, d'oisiax, et de poisson,
I ot, ce sachez, grant foison;
Bele et riche ert Iaconites.
Li reis avoit non Oetes,
Assez avoit riche tenue,
Quar molt ert bien l'isle vestue.
Biax fu li tens, et cler lo jor,
Com el termine de Pascor.
Jason li prouz et Hercules,
Et tuit li conpaignon après,
Sont venu dreit à la cité.
Gentement furent conréé,
Bien senblerent gentil mesnie,
Car molt fu bien apareillie.
A merveille les esgardèrent,
Quant il en la cité entrèrent,
Cil des rues et des soliers,
Des fenestres et des planchiers.
Molt estoient engrant d'enquère
Dont il vienent, et de quel tere.
Mès cil ne pristrent fin ne ces,
De si qu'il vindrent al palès,
Où Oetes li reis esteit,
Qui un grant plet lo jor teneit.
Devant la sale de la tor,
Fors des arsvols del parleor,
Ot une place grande et lée
De halt mur tot avironée
Le trait à un arbelastier.
La vinrent maint buen chevalier,
Conte et baron, et soldeier,
La se vont tuit esbanéier,
As dez, as eschez, et as tables,
Et as altres geus delitables;
Asez i en avoit lo jor.
Maint buen cheval, maint buen ator,
Et maint bien riche garnement,
I poïssiez voier sovent.
Par la porte entrent li Grezeis :
Oetes vait contr'als li reis;
Si baron et si vavassor,
Les recoillent a grant enor.
Quant li reis sot qui il estoient,
Où alouent, et dont venoient,
Enora les de grant manière,
Et molt lor fist joiose chière.
La nuit lor fist si bel ostel,

Unc puis qu'il murent n'orent tel;
A mengier lor dona assez,
Et molt les a bien conréez.
Assez i mestrent longement,
Prou i ot claré et piment.
Li reis es chambres envéia.
Et si tramist por Medea,
C'ert une fille qu'il aveit,
Qui de molt grant bialté esteit,
Il n'aveit plus enfant ne eir.
Trop fu cele de grant saveir,
Molt sot d'enging et de mestrie,
De conjurer, de sorcerie.
Es arz ot tant s'entente mise,
Que trop par ert sage et aprise;
Astronomie et nigromance
Sot tote par cuer de s'enfance;
D'art savoit tant et de conjure,
De cler jor feist nuit oscure,
S'ele volsist, ço fust viaire
Que volassent parmi cel aire,
Les eves feseit corre arriere,
Molt fu sage de grant maniere.
Oï que li reis la mandot,
Donc s'atorna plus bel que pot,
D'une porpre inde à or gotée,
Richement fete et bien ovrée;
S'out un bliaut forré d'ermines
Et un mantel de sebelines,
Covert d'un drap oltre marin,
Qui ses set pois valeit d'or fin.
Quant gentement se fu vestue,
Si est fors de sa chanbre issue,
Sis puceles mena o sei,
Desi que fu devant lo rei.
Trop fu bele de grant maniere,
De cors, de façon et de chière.
Bendée fu d'un trecéor,
Unques nus hom ne vit meillor;
A ses chevels esteit ors laiz,
Altre parole ne vos faiz;
Mès el païs, ne el regné,
N'aveit il riens de sa bialté.
Parmi la sale vint lo pas;
La chiere tint alques en bas,
Plus fine et fresche et colorée,
Que la rose quant ele est née.
Molt fu corteise et bien aprise.
Oetes l'a lez lui assise.
Bien ot enquis et demandé
Dont cil furent, de quel regné.
Quant ele certainement sot
Que c'ert Jason, forment li plot.
Molt en avoit oï parler,
Et molt l'avoit oï loer,
Molt le ama enz en son cuer.
Ne poeit pas à nesun fuer
Tenir ses ielz, se a li non.
Molt esteit de gente façon:
La forme esgarde de son cors,
Chevelz recercelez et sors,
Et a bialx ielz, et bele face,
M'ait Dex, or criem que trop li place.
Bele boche a, et dolz regarz,
Biau menton, biau cors et biax braz,
Large ot et grant l'afforchéure,
Si a molt simple parléure,
Sages est de molt grant manière.
Sovent l'esgarde enmi la chière,
Molt i a Medea ses ielz,
Dolz, frans, et simples, sans orguilz.
Molt le remire dolcement:
Sis cuers de fin amor esprent.
Molt par li plest, molt li agrée.
Tost li auroit s'amor donée;
S'esteit en leu qu'il li quéist,
Ne quit que l'en escondéist.
Unc mès nul jor n'i entendi,
N'amer ne volt, ne n'ot ami.
Or i atorne si son cuer,
Que ne leia a negun fuer
Que tot n'en face son poeir,

Poi prisera tot son saveir
S'el n'en aconplist son corage :
Molt le desire à mariage.
Issi souffri à molt grant peine ;
Toz les set jorz de la semaine,
N'ot bien, ne repoz, ne solaz.
Desor la tient bien en ses laz
Amors, vers qui riens n'a defense ;
Sovent esgarde et si porpense,
Coment ele ait voie plenière,
Car destreite est de grant manière.
Molt en dote le comencier.
Un jor, quant vint après mengier,
Si l'ot li reis à sei mandée.
Dedenz la sale encortinée,
Assez la conjot et enbrace,
C. feiz la beïse en la face,
Comande li, et dit enprès,
Que à Jason et Hercules
Parolt par bien, tant li consent ;
Et cele qui d'amors esprent
S'en vient a els molt vergondose.
De parler fu escientose :
Molt par li fet Jason grant joie.
Soef, basset, que l'on ne l'oïe,
Li dit : « Vassal ne tenez mie
A Mavestié n'à legerie
Se à vos me voil acointier :
Il ne vos deit pas ennoier.
Dreiz est et bien, ço m'est avis,
Qui veit home d'altre païs
Que le parolt et aresont
Et que léal conseil li dont. »
« Dame, certes, vos dites bien,
Merciz vos rent sor tote rien,
Que vos première m'apelastes.
S'un estrange home aresonastes
Fet i avez que de bon aire,
Et quant tant vos en plot à faire
A toz les jorz de mon aé
Vos en dei mès saveir bon gré.
Molt par poez grant joie aveir,
Car pleine estes de grant saveir,
Bele estes, et de grant franchise
Et haltement estes aprise. »
« Jason, amis, très bien savon
Que vos venez por la toison,
Unques por el ça ne venistes ;
Mès grant estoltie enpréistes.
Car si tuit erent assenblé,
Cil qui furent, ne or sont né,
Ne porreient mie engingnier,
Ne porquerre, ne porchacier,
Por qu'il la poïssent avoir.
Ja n'en séez ore en espoir,
Por neient le quideriez.
A quei vos traveilleriez ?
Essaié s'i sont ja plosor,
Qui furent mort au chief de tor ;
Unc n'oï qu'uns en eschapast,
Qui de lie aveir se penast.
Li Deu i ont la garde mise,
Par tel manière et par tel guise,
Et gie te dirai, si tu vels,
Mars i a mis d'arain buos dels ;
Quant ire et mal talent les toche,
Parmi les nés, et par la boche,
Getent de lor cors feu ardant.
Ja de la mort n'aura garant
Qui'n iert ateint et conséuz
Qu'il n'arde ensement comme futz.
Par art et par conjureison,
Unt cist en garde lo molton :
Qui la toison voldra aveir,
Si convendra par estoveir
Que il les poisse si danter,
Que traire les face et arer :
Mars, li poissanz dex de bataille,
Les i a mis issi sans faille.
Enqore i a el à passer,
Qui'l fet assez plus à doter :
Car uns serpenz qui toz jorz veille,

Qui oncques ne dort, ne sommeille,
Le regarde del autre part,
Par grant enging et par grant art,
Que ja riens n'i aprochera,
Si tost com ileques morra;
Car il gete feu et venin,
Qui tolt la vie à son veisin.
Granz est et fiers, et trop hisdox,
Unc hom né vit plus merveillox:
Ne porreit mie estre conquis,
Ne engingniez à estre ocis.
Que vos feroie grant sermon?
Ne poez avoir la toison,
Por riens qui seit, ne quidez mie;
Enprise avez trop grant folie.
Gie te di bien, si tu i vas,
Jamès vis n'en retorneras. »
Jason respont com afetiez
« Bele dame, ne m'esmaez:
Ne sui mie por ço venuz
Que m'en retor, com esperduz,
Mielz voil morir; et si ne sai
S'en nul sen avoir la porrai.
S'o mei ne l'en puis amener
Jamès ne m'en quier retorner;
Car à toz jorz honiz seroie,
Si que jamès enor n'auroie.
Por ço m'en convient à passer,
Tant en ai fet, nel puis muer;
Seit max, seit biens, que que me vienge,
Ne puet estre que ne m'en tienge. »
« Alors, amis, tres bien entent:
N'en crerreies chastiement,
Séurs puez estre de morir,
De ço ne te puet nus garir.
Dels et pitiez me prent de tei.
Là en iras, ço sai et vei,
Mès se de ço séure fusse
Que gie t'amor avoir péusse
Qu'à feme espose me préisses,
Et que jamès ne me guerpisses,
Quant en ta tere retornasses,
Qu'en cest païs ne me lessases,
Et me portasses leial fei,
Bien prendroie enging et conrei,
Que ceste chose parferoies,
Que mort ne mehaing ne prendroies.
Riens ne ti puot fors mei edier,
Ne avier, ne conseillier.
Mais gie sai tant de nigromance,
Que j'ai aprise de m'enfance
Que quant gie voil trestot puis faire,
Ja ne m'iert peine ne contraire.
Ço que t'est griès, ço m'est legier,
N'ia ne peine ne enconbrier.
Or esgarde que tu feras,
Saveir se le m'otreiras,
Di mei ton cuer sanz deceveir,
Ton corage voil tot saveir. »
« Bele dame, et gie que diroie?
Sor toz les Dex vos jureroie,
Et sor trestote nostre lei,
Amor porter et tenir fei;
A feme vos esposerai,
Sor tote rien vos amerai,
Ma dame sereiz et m'amie,
De moi aureiz la seingnorie,
Tant entendrai à vos servir,
Que tot ferai vostre plesir,
Menerai vos en ma contrée,
Ou vous serrez molt enorée,
Tuit vos i porteront enor,
Et li plus riche et li meillor;
Vos i aureiz plus de delit,
Que ne vos ai conté ne dit. »
« Biax amis chiers, plus ne demant;
Gie vei alques vostre semblant.
Ço remendra, jusque ne veis
Que ce sera cochiez li reis.
A ma chanbre vendrez toz sous,
Ja conpaignon n'aureiz o vous;
Là me ferez cel séurrance,

Que puis n'aie de vos dotance ;
Puis vos dirai com fetement
Porreiz les buos et le serpent
Veintre, et danter, et justisier,
Que n'i auroiz nul enconbrier. »
« Ma dolce amie, issi l'otréi ;
Mès, se vos plest, venez por mei,
Car ne sauroie quant lever,
Ne en quel leu devroie aler. »
« Biax dolz amis, ço iert bien fait. »
Congié a pris et si s'en vait,
Arrière en sa chanbre s'en entre.
Molt li tressalt li cuers el ventre.
Esprise l'a forment Amors.
Molt li ennoie que li jors
Ne s'en vet à meillor espleit,
Molt se merveille que ço deit.
Tant par a la nuiz atendu,
Que li soleuz esconsez fu.
Molt li tarda puis l'anuictier,
Qui son plet li fet porloingnier,
Et quant li jorz s'en fu alez,
Ne li fu pas unquore assez.
Soventes feiz a esgardée
La lune, se ele ert levée,
Molt crient que ne perde la nuit.
Ne li torne mie a déduit
Que tant veit veillier en la sale.
Mue color vermeille et pale.
Son vol fussent ja endormi :
Molt par en a le cuer marri.
A l'uis des chanbres vet oïr
S'unquor parolent de dormir.
Ilec escote, ilec s'estait,
Ne volt tenir conte ne plait.
« Unt il juré qu'il veilleront
Ou oimès ne se cocheront ?
Qui vit mès gent ne se cochast ?
Qui vit mès gent qui tant veillast ?
Malvese gent, fole provée,
Ja iert ja mie nuit alée :
Molt a mès poi desi qu'al jor.
Mès il a en moi grant folor :
De quei me sui jo entremise ?
Molt devroie or mielz estre prise,
Que cil qui est trovez enblant.
Malvès corage et fol senblant
Porreit len or trover en mei,
Que ci m'estois ne sai por quei.
Estuot me il estre en effrei,
Que volentiers ne vienge à mei,
Si tost com verra mon message ?
Ne faz gie donques que malsage,
Qui ci estois, et ci atent ;
Tant en ai fet, or m'en repent. »
De l'uis s'en part en itel guise,
Vient a son lit, si s'est assise.
Mès gie quit au mien escient,
Que n'i serra pas longuement.
Relieve s'en, n'i puet plus estre ;
Si vait ovrir une fenestre,
Vit la lune qui fu levée.
Adonc li fu s'amors doblée :
« Desor, fet ele, est il ennuiz !
Passée est ja la mie nuiz. »
Clot la fenestre, si s'en torne,
Iriément, pensive et morne,
Enmi la chanbre s'aresta,
Tot en estant si escolta.
La noise ert alques abeissiée
Car ja departeit la mesniée.
A l'uis s'en vait pensive et pale,
Si esgarde parmi la sale,
As chanberleins veit les liz fere.
Adonc li estait à viaire,
Que jusqu'à poi se colcheront,
Et que gaires plus n'i seront.
En la chanbre s'en entre, puis
Molt sovent revient al pertuis,
Tant que trestuit furent cochié :
Bien a véu et agaitié
Lo lit où Jason se cocha,

Une soe mestre apela,
Tot son conseil li a géhi,
Qu'ele se fiot molt en lui.
« Dreit a cel lit, fet ele, iras,
Tot soavet le petit pas,
Cel qui i gist ameine o tei,
Trestot sanz noise et sans effrei. »
« Ma dame or vos cochiez avant,
Si sera molt plus avenant :
De la nuit est alé partie,
Si'l tendreit tost à vilainie
Qu'à cochier fusseiz à tele ore. »
Et Medea plus ne demore ;
Molt a tost devestuz ses dras,
Et coche sei en eslepas,
En un chier lit d'or et d'argent,
C'onques nus hom ne vit plus gent.
Li quatre pecol par igal
Furent bien ovré à esmal,
A esmeraldes verdeianz,
As rubis clers et luisanz.
Colte i ot grant, qui fu de paille,
Onc meillor n'en ot en Tessaille,
Et lincels blans dolgiés de seie,
Ne quit que mès nus meillors veie.
Molt i ot riches oreillers,
Unques pucele n'ot plus chiers.
Covertor i ot riche assez ;
D'unes bestes fu toz orlez,
Que reluisent com ors primenz.
D'altres molt chieres fu dedenz.
Vols fu d'un drap saregoseis
D'or et de soie trestoz freis
El lit se coche la pucele,
Qui molt est sage et gente et bele,
Bien estoit digne de tel lit,
Qu'onques nus hom sa per ne vit :
Et la vielle s'en est issue.
Dreit au lit Jason est venue,
Tot belement et en segrei
Lo trait parmi la main à sei.
Et cil se lieve isnelement,
Si s'afuble coietement.
Tot belement et à celé
S'en sont dedenz la chanbre entré.
Clarté i ot, bien i voieient,
Car dui cirge grant i ardoient.
La mestre a l'uis clos et serré.
Quant desi qu'al lit l'a mené
Et Medea lo vit venir,
Puis a fet senblant de dormir.
Et cil ne senbla pas vilain,
Lo covertor lieve o sa main ;
Cele tressalt, vers lui se torne,
Alques fu vergondose et morne.
« Vassal, fet el, qui vos conduit ?
Molt par avez veillé à nuit.
Tel noise ai tote nuit oïe
Or m'ere à grant peine endormie. »
« Dame, certes, n'i quier guion
Se vos, ou vostre mestre non.
S'en vostre prison me sui mis,
Il ne me deit pas estre pis. »
La mestre ensenble les lessa,
En altre chanbre s'en entra.
Jason parole toz premiers
« Dame, gie sui li chevaliers,
Qui vostre quites sans partie
Serra toz les jorz de sa vie.
Vos prie et requier dolcement
Que'l recevez si ligement,
Que nol jor mès chose ne face
Que vos seit grief, ne vos desplace. »
Medea respont : « biax amis
Grant chose m'avez molt pramis,
Se vos lo me volez tenir,
Vos ne me poez plus offrir.
Séurté voil que gie en aie,
Puis atendrai vostre manaie. »
« Dame tot à vostre plesir :
Sanz falseté et sanz mentir,
Vos en ferai itel fiance

Que jamès n'en aureiz dotance. »
Une pelice nere et grise
Vest Medea sor sa chemise,
Del lit s'en est à tant levée.
Si a une ymage aportée
De Jupiter lo Deu poissant
« Amis Jason, venez avant,
Vez ci l'image à l'un des Dex,
Gie ne voil mie fere à giex
De moi et de vos l'asenblée;
Por c'en voil estre asséurrée.
Sor l'image ta main metras,
Et sor l'image me jurras
Fei à garder et à tenir,
Et moi à prendre sans guerpir,
Et que t'aurai d'ore en avant
Leial seignor, leial amant. »
Jason issi li otreia,
Mes envers lie se parjura,
Covenant ne lei ne li tint;
Espoir por ço li mesavint.
Mes gie n'ai or de ço que faire,
Del reconter, ne del retraire,
Assez i a d'el a traitier,
Ne vos voil or plus ennoier.
Tote la nuit se virent puis,
Issi congie el livre truis,
Et nu et nu, et braz à braz.
Altre celée ne vos faz.
Se il en Jason ne pecha
Cele nuit la despucela;
Car se il volt, elle ensement:
Et quant vint al ajornement,
« Dame, fet il, ne tardera
Gaires, que il ajornera,
Ni porrai mès gaires ester,
Que il ne m'en estoisse aler.
Or m'est mestiers et grand besoing
Que de moi penseiz sanz aloing.
Car en vos en est m'esperance,
Et mes conselz, et ma fiance. »
« Si m'aït Diex, biax dolz amis,
Gie en ai tot mon conseil pris. »
Andui se sont d'ilec levé,
Ja voient del jor la clarté,
Un escring d'or prist Medea,
Véant Jason le defferma,
Si en a traite une figure
Fete par art et par conjure.
« Amis, ço porteras o tei,
Car gie te di en bone fei
Ja tant come sor tei l'auras
Nule riens qui seit ne crendras. »
Après li baille un oingnement,
Ne sé ou fu fet, ne coment;
« Amis de ço serras bien oinz,
Car de ço t'iert graindres besoinz,
Pois n'auras ja de feu dotance
Que a ton cors face noisance;
Et si retien cestui anel,
Tu ne verras jamès plus bel,
Et si saches bien que la pière
Ne puet estre mie plus chière.
Soz ciel n'a home qui seit vis,
Dès que il l'aura sor sei mis,
Qui ja puis crienme enchantement.
Ne feu, ne arme, ne sarpent,
Ne li puent fere enconbrier,
Ne eve ne le puet néier.
Tant com l'anel auras sor tei
Mar auras dote, ne effrei.
Unqore i a altres vertuz:
Se tu ne vels estre véuz,
La pierre met dedenz ta main,
Et gie te faz de ço certain,
Que ja rien d'oil ne te verra,
Et quant ço iert qu'il te plera,
Que tu de ço n'auras besoing,
Clo la pierre dedenz ton poing,
Si te verra len com altre home.
Unques Oteviens de Rome
Ne pot conquerre tel aveir,

Qui la poïst contrevaleir.
Biax amis, l'anel gardez bien,
Car gie l'aim plus que nule rien. »
Après li rebaille un escrit,
Et si li a conté et dit :
« Jason quant le molton verras,
N'aler ja puis avant un pas,
De si qu'aies sacrefié,
Que li Deu ne soient irié ;
Bien puet estre se nel feseies,
Et tu molt chier le conperreies,
Por içe les apaieras.
Dementres que tu le feras,
Cest escrit diras belement,
Treis fiées contre orient,
Car bien soies apercéuz.
Amis, tien veiz ci ceste gluz
Par cel manière destenprée
Que ja à riens n'iert adésée,
Dont jamès dessevrée seit.
Grant aléure va tot dreit,
As nès et as boches des buos
L'espant tote ; car bien tes oes
Por ço les auras si conquis :
Feus ne sera de lor cors mis.
Arer les feras quatre reies,
Mes clo tes ielz, que tu nes veies.
Puis t'en va tot séurement
Conbatre encontre lo sarpant.
Bataille grant i troveras,
Mais ja mar lo redoteras ;
Car ja vers tei n'aura poeir.
Mes gie te voil fere saveir,
Les denz de cel serpent prendras,
En la terre les semeras,
Que tu as buos auras arée.
Si est la chose destinée
Qu'en altre guise ne puet estre :
Ilec verras à tes ielz nestre
Des denz chevaliers toz armez
Et de lor armes adoubez,
Et en poi d'ore seront nascu,
De hialme et d'aubers et d'escu
Sera chascuns apareilliez :
Molt iert li uns vers l'autre iriez.
Veiant tes ielz s'entrociront,
Si tost com il s'entreverront.
Adonc auras tot achevé.
N'aies lo cuer entroblié,
Por ço qu'auras éu victoire,
Graces en rent à Dé de Gloire.
Treis feiz feras affliction,
Et puis iras vers le molton,
La toison pren, lai le ester,
Et ne te chalt à demorer,
Mès tost te remet el repaire,
Car ilec n'auras plus que faire.
Ne te sai plus que enseignier,
Mès dolcement te voil prier
Que de tot ço riens n'oblier.
Des or t'en puoz oimès aler,
Ne poons or plus estre ensenble,
Grant jorz est mès si com moi senble. »
Entre ses braz soef la prent,
C. feiz la beise dolcement,
Puis a de lie son congié pris ;
Si s'est arrière en son lit mis.
Bien a tot repost et mucié
Ço que cele li ot baillié.
Or est Jason joianz et liez
Dedanz son lit s'est tost cochiez
Endormi sei en eslepas ;
Car toz esteit de veiller las :
Et quant il ot dormi grant piece,
Tant qu'il estoit ja halte tierce,
Levez s'est, puis si s'apareille,
Aler en velt à la merveille.
Grant poor et grant soupeçon
Unt de lui tuit si compaignon.
Quant Oetes veit qu'il velt faire,
Belement li prist à retraire :
« Jason, ço saches, de ta mort

Ne voil estre blasmez à tort ;
Por ço lo di, se m'en creiciez,
Ja le pié là ne portereies.
Onc n'en vi nul qui i alast
Qui arrière s'en retornast.
Li Deu i ont lor garde mise,
Qui ne volent en nule guise
Que hom charnex i mete main,
De ço somes nos bien certain.
Se tu i vas, fins iert de tei.
Mès ne t'iert ja véé par mei ;
Force sereit que te fereie,
Bien sai que blasmez en sereie.
Fé en quant que tu en voldras,
Ja mar por mei le lesseras. »
Quant qu'Oetes li reis a dit
Prise Jason assez petit.
De la cité s'en ist premiers,
Ne li fist plus li estagiers,
Li rei, li prince et li baron,
Hercules et si compaignon
Lo convoient jusqu'al rivage,
Où il devoit prendre passage.
Ilec li covient à passer,
Ou voille ou non, un bras de mer ;
Mès estreiz est, ne dure mie
Gaires plus de lieue et demie.
De l'altre part est li isliax
Non mie granz, mès molt est biax.
Dit li ont qu'ilec trovera
Ço qu'il quiert, et où il va.
Lez lo rivage, el sablonei,
Mist ses armes et son conrei.
Primes chalça ses genoilliers,
El siecle n'aveit il plus chiers.
D'or fin furent li esperon,
Taillié à l'ovre Salemon :
Après a son hauberc vestu,
Unques mieldres forgiez ne fu,
Tailliez fu bien à sa mesure,
La maille en fu sarrée et dure,
Poi li pesa quant vestu l'et.
Son hialme lace al mielz qu'il sot,
Cler luist, si est de bone taille,
Ja par arme ne fera faille.
Li cercles est d'or esmerez,
Des Dex i ot nons toz letrez.
Li nasax fu d'un chier onicle,
El front devant ot un bericle ;
Cil qui meillor et plus biau quist
De la folie s'entremist.
Après a ceint un branc d'acier,
Onc ne vi mellor ne plus chier.
Clers fu, trenchanz come rasor ;
El mont n'ot onc, ço quit, mellor.
Un escu ot d'os d'olifant
Fort et bien fet et riche et granz :
La boucle fu d'or espaneis,
Et la guise tote d'orfreis.
Un grant espié, cler reluisant,
Li baillièrent d'acier tranchant.
Quant bien l'orent appareillié
Si a de toz pris le congié,
Bese Hercules et sa meisniée,
Qui por lui remaint tote iriée :
Grant duel demeinent li plusor,
Car poor ont de leur seignor.
En un batel s'en est entrez,
De la terre s'est eskapez ;
N'ot o sei point de marinier,
Ne onques n'i mena destrier.
Ço savez bien, n'en ot que faire,
A tel besoing ne a tel affaire.
Nage vers l'isle à grant espleit,
Al mielz qu'il sot et au plus dreit.
Medea fu en une tor :
Vit le, si mua la color,
Des ielz plore, nel puot muer,
Quant vi celi enmi la mer ;
Belement dist entre ses denz :
« Jason, sire, biax amis genz,
Molt sui por vos en grant error,

Car gie vos aim de fine amor.
En grant dotance m'avez mise,
Ne puot mès estre en nule guise,
Que gie me puisse asséurer,
Tant que vos voie retorner.
Grant poor ai et grant dotance,
Que de ço n'aiez remenbrance,
Que vos ai dit et enseignié.
Jamès n'aurai le mien cuer lié
Tant que me voie entre vos braz.
A toz les Dex oreison faz
Qu'il ne soient vers toi irié. »
A tant a ploré de pitié.
Jason a tant ja espleitié
Que jusqu'en l'isle est nagié.
N'i ot puis altre demorance;
Son escu a pris et sa lance,
Donc est issuz fors del batel,
Puis si est entrez en l'islel,
Les buos choisist, et lo serpent,
Et lo molton qui molt resplent;
Vit la clarté de l'or vermeil
Contre la raie del soleil.
Des nés et des boches as bues
Issi tex flanbes et tex feus,
Ço ert avis qui's esgardeit,
Que toz les isles esbraseit.
Jason son oingnement a pris,
Son cors en oint, et puis son vis.
La figure a sacrefiée,
Que Medea li ot bailliée,
Mist la sor l'ialme, et atacha,
Com Medea li enseigna,
Après fist as Dex sacrefise,
A la manière et à la guise
Que la pucele li ot dit,
Et li ot par treis feiz escrit.
Vers les bous va de maintenant,
Trestot parmi le feu ardant.
Maneis fust totz arz sis escuz;
Mès il ne fu mie esperduz.
La glu es boches espandi,
Qu'onques puis flanbe n'en issi.
Lor vertu ne monta puis gaire;
Quatre reies lor a fait faire,
Si com li ot dit Medea;
Mès onc nes vit, bien s'en garda,
Onques n'i osa esgarder,
Car il ne volt pas trespasser
Ço que li aveit dit s'amie,
Que ne li tornast à folie.
Quant ço ot fet delivrement
Ala requerre lo serpent.
Quant lo serpenz lo vit vers sei,
En halt sibla, si ot effrei.
Les escherdes hérice et trenble,
Feu et venin gitot ensenble,
Sovent trait hors son aguillon:
Tote la terre art environ.
Soz ciel n'a riens qui onc fust née
Que ja vers lui éust durée.
Ne fust Jason si bien garniz,
En petit d'ore fust feniz,
Que de l'arson, que del venin,
Maneis fust alez à sa fin.
Mès l'oignement, et la figure,
Où furent escrit li conjure,
Et li anials que il portot,
Lo defendeit bien et gardot.
Sor lo peçoie son espié,
Sans ço que de riens l'ait plaié.
En mainte guise s'i essaie,
Ainz que li puisse fere plaie.
De s'espée tex cols li done
Que toz li isles en résone,
N'i puot entrer, ainz s'en resort;
Tant a la pel et dure et fort!
Desoz li l'abat mainte feiz,
Si anguissos et si destreiz,
Que il en falt assez petit,
Que ne l'esteint ou nel ocist.
Cele angoisse a, quant il le toche,

Qu'il roit lo sanc parmi la boche ;
Tele angoisse a que toz tressue,
Mès tant s'efforce et esvertue,
Et tant i chaple de s'espée,
Que la teste li a colpée.
S'un poi durast plus la bataille,
Morir le convenist sanz faille.
Les denz en trait, si'n a semée
La terre qu'il avoit arée.
Maneis en sont chevalier né
De lor armes bien adoubé.
En eslepas se corent sore,
Entrocis se sont en poi d'ore.
Donc ot Jason tot achevé
Son grant travail, et a finé.
Granz merciz en a Dex rendues
Des victoires qu'il ot éues,
Puis est venuz dreit al molton,
Si en a prise la toison.
N'i volt fere plus lonc estage,
Que ne li tornast à damage,
A son batel vint tost errant,
Si entra enz demaintenant.
Destage le et si l'enpeint,
De tost nagier pas ne se feint.
Medea lo vit el retor,
Qui fu as estres de la tor.
S'ele ot joie vus ne demant ;
Qu'onques pucele n'en ot tant.
Li sans li revint en sa chière ;
Desore atent joie plenière.
Hercules et li chevalier
Virent lor seignor repairier.
Tel joie en ont, nel sé vus dire.
Mès molt en ot li reis grant ire.
Jason est à terre venuz,
Fors del batel s'en est issuz ;
Recéuz iert molt liéement
De tous les suens comunement.
Et cil qui Jason plus amèrent,
Isnelement le desarmèrent.
Tote la genz de la contrée
I est venue et assenblée,
Por esgarder la grant merveille ;
Onques nus ne vit sa pareille.
Molt longuement l'ont esgardée,
Dient que c'est chose faée.
Bien affichent veraiement ;
S'as Dex ne venist à talent
Ne poïst mie estre engignié
Se Dex ne l'éust otreié,
Confetement, ne en quel guise,
Fust ele par home conquise.
Bien est Jason de toz loez
Et dient tuit qu'il est faez.
En la cité li reis l'en meine,
De lui enorer molt se peine.
Quant Jason el palés entra
Encontre lui vint Medea,
V.C. féiées le besast
Molt volentiers, se ele osast.
Parmi les flans l'a enbracié,
Soavet li a conseillié,
Que la nuit vienge à lie parler,
Quant il ert leus, sans demorer.
« Dame, certes molt lo desire,
De tot feraï vostre pleisir. »
Lì bainz li fu appareilliez.
Quant lavez se fu et baigniez,
Isnelement s'en est issuz.
Molt est de riches dras vestuz,
Que sa mie li ot tramis.
Après sont al mangier assis ;
Servi furent molt haltement :
Ni faz altre porloignement.
Tote la quinzaine et le meis
Se séjornèrent li Grezeis.
Li dui amant ont buen lesir
De lor bien dire à lor plaisir.
Molt par demeinent bone vie
Jason et Medea s'amie.
Quant ço avint qu'il s'en ala

Grant folie fist Medea :
Trop a le vassal aamé,
Quant por lui let son parenté,
Son père et sa mère et sa gent;
Puis l'en avint molt malement.
Car si com li auctors reconte
Puis la lessa a molt grant honte :
Elle l'ot gari de la mort,
Puis la lessa ; si fist grant tort.
Trop l'engingna, ço peise moi,
Ledement li menti sa foi.
Les Deu vers lui s'en corocièrent
Qui trop asprement la vengièrent.
N'en dirai plus, ne nel voil faire
Car trop ai grant ovre à retraire.
Quant en Grece furent venu,
Au port dont il erent méu
Recéu sont joiosement.
De grant peine et de grant torment
Sont eschapé, ço lor est vis ;
Grant joie ont fet à lor amis.
Fière parole demenerent
Quant cele merveille esgardèrent;
Molt en reçut Jason grant pris,
Et grant enor par lo païs.
Sis oncles l'a molt enoré,
Ne li a nul senblant mostré,
Qu'il fust iriez de sa venue,
N'esteit pas chose apercéue
Qu'il le haïst, ne qu'il ne volsist
Que max, ne ennuis li venist.
De sa vie ne de son fait
Ne sera plus par moi retrait.
Gie ne le truis pas en cest livre
Ne Daires n'en volt plus escrivre;
Ne Beneiz pas nel alonge,
N'en velt fere acreire mençonge;
Daires n'en fet plus mencion.
Mès qui or velt oïr chançon
De la plus halte ovre qui seit,
Si com Beneiz l'aparceit,
Des batailles granz et cruex
Des plus fières, des plus mortex,
D'où grezesche chevalerie,
Qui adonc esteit, fu perie,
Et destruite la grant citez;
Dont iert dite la veritez :
Car gie retrairai tote l'ovre,
Si com li auctors la descovre.

Cil orent conté et retrait
Ço qu'à Troie lor ot len fait,
Si com li reis les congéa,
Qui la terre lor devéa,
Nes i volt mie consentir,
Ainz les i quida molt ledir.
Molt par en ont tenu grant conte.
Grant tort, grant despit, et grant honte,
Lor fist Laomedon li reis,
Molt en a pesé as Grezeis.
En desdeing pristrent et en gros
Ço que cil fu onques si os,
Qu'onc de sa terre lor fist vié.
Molt par en sont trestuit irié.
Juré li ont tuit et pramis,
Qu'il gasteront tot son païs
Et confondront tote sa terre,
Séurs puet estre de tel guerre,
Dont il sera honiz et morz.
Mal lor véa onques ses porz.
Ne se velt pas tere Hercules,
Sor lei en prist lo greingnor fes,
A toz ses amis lo mostra :
Tant quist et tant se porchaça
Que cels de Grece a esméuz,
Vers Troïens toz irascuz :
Par son porchaz et par ses diz,
Si com reconte li escriz,
Mot le damage et le contraire,
Que vos orreiz avant retraire.
A Parte ala, ne tarda plus,

Là trova Castor et Pollus.
Frère estoient andui rei,
Riches iert chascons en dreit sei,
Molt ont grant joie fet de lui.
Tant lor a dit que andui
Li ont promis qu'o lui iront
Et sa honte li vengeront :
Endreit els n'i aura tardance
Que ne seit prise la vengance.
Bien puet estre li reis séurs
Ja si forz tors ne si halz murs
N'aura, qu'à force ne le prengnent,
Et qu'à sa honte ne li vengent.
Molt par s'en fet Hercules liez,
Et molt les en a merciez,
Et parfondement lor encline ;
Puis est alez à Salamine,
Thelamon trove lo corteis ;
N'ot en Grèce meillor Grezeis,
Ne plus riche ne plus hardi,
Ne plus aidant à son ami.
Tote l'ovre li a retraite
Et la honte qui lor fu faite :
« Se vous certes de rien m'amez,
Or i parra, donc en venez
A Troie ; car nos i alons.
Prou avons gent, si vos avons.
Molt par seroit let et destros,
Se nos i alions sanz vos,
Molt iert honiz qui remandra. »
Tant li dist et tant li préia
Que il ira, ço lor afie.
Et Hercules molt l'en mercie.
Puis est venuz à Fice arrière,
A Peléus fere preière
Que de l'aler prengne conrei,
Et de mener ensenble o sei
Les meillors homes de sa terre,
Et cels qui plus sevent de guerre.
« La terre est riche et d'aveir pleine ;
Sanz grant travail et sanz grant peine
Porron lo païs essillier,
Et nostre honte bien vengier. »
« Por fei, ço respont Peléus,
Tant i merrai contes et dus,
Et chevaliers prouz et hardiz,
Que toz seiez séurs et fiz,
Qu'en la terre soriornerons
Un an ou plus, se nos volons. »
Fait Hercules : « Vos dites bien :
Ne me poïsseiz dire rien
De qui j'éusse graignor joie
Come d'aler sor cels de Troie. »
A Nestor est tot dreit alez
Qui riches ert et renomez.
L'ovre li commence à retraire
Et ço que ils voloient faire.
Cil ne se fet de rien eschis,
Ains dit très bien : « le vos plevis,
Gie serai toz li primerains
A destruire les Troïains.
Ja ne verrai vostre message,
Si tost com m'aureiz al rivage,
Tex conpaignons merrai o mei
Qui tost movront un grant effrei.
Gie n'oï mès, pièce a, novele,
Qui plus me fust bone ne bele. »
Or a ço qu'il velt Hercules,
Nule chose ne li falt mès.
Al port fet traire XV nès :
De mas, de veiles, et de très
Les appareillent et garnissent,
Et de vitaille les enplissent.

QUANT vint al tens qu'Ivers duise,
Que l'erbe verz pert en la lise,
Lan que florissent li ramel,
Et dolcement chantent oisel,
Merles, malviz et oriols,
Et estrouviais et rossignols,
La blanche flors vient en l'espine,

Et reverdoie la gaudine,
Que li tens est dolz et soefs,
Lors partirent del port les nefs.
Cels qu'Hercules avoit semons,
Les dus, les princes, les barons,
Ot toz mandez et atenduz,
Ainz que del port se fust méuz;
Pois se mistrent es haltes undes,
Là où eles sont plus parfondes,
Traient et siglent à efforz.
Des qu'ils furent parti des porz,
Il ne cessent, ne prennent fin,
Ne jor, ne seir, ne à matin,
Desi qu'ils virent la contrée,
Qu'il avoient tant désirée.
Molt par orent trestuit grant joie,
Quant virent lo païs de Troie.
Lo jor lessièrent trespasser,
Et quant il vint à l'avesprer,
Al port de Siege s'en tornèrent,
Totes lor nès i arrivèrent.
Quant ils les orent arrivées,
Si les ont bien enchastelées,
Par les bretesches metent armes,
Haches danesches, et gisarmes,
Que s'il aveneit aventure
Qu'il tornast à desconfiture,
As nès refust lor forterece,
S'il lor tornot à grant destrece.
Quant la nuiz fu bien anuitiée,
Et la lune se fu cochiée,
Sor lo rivage, el biau sablon,
S'en issirent fors li baron.
Un parlement ont donc josté,
Peléus a primes parlé :
« Oiez, fet-il, seignor ami,
Riche et sage, prou et hardi,
El siecle n'en a tex vassax,
Pour souffrir peines et granz max,
Ne qui aient altant conquis
Riches terres et buens païs.
Mainte bataille avez vencue,
Mainte enor en avez éue :
Par tot vos est bien avenu,
Car onques ne fustes vencu,
Ne ne sereiz ja por nul plait.
Tant avon espleitié et fait
Qu'en cest païs somes entré,
Ne nel set onquore home né.
A ço nos covient ore entendre,
Et tel conseil entre nos prendre,
Que issi le poïsson faire,
Et ceste chose à tel fin traire
Que nostre en seit or la victoire,
Le pris, et l'enor, et la gloire.
Treis choses vos voldrai mostrer
Qui bien i font à esgarder,
Et que chascuns deit bien saveir,
Que fere en deit tot son poeir :
L'une est de prendre vengement
Del let qu'il firent nostre gent,
Quant de cest païs les chacièrent,
Et lédement les manacièrent;
L'autre est des testes chalangier
Qu'il ne nos poissent damagier.
N'aura en els que corocier,
Quant verront la terre eissillier.
Molt se peneront del défendre
Et de nos cors ocire et prendre;
Mes de ço ne m'esmai de rien,
Que vos le fereiz par tot bien.
La tierce chose que gie dis,
Se nos vencon nos enemis,
A Troie sont li grant tresor,
De pailes, et d'argent, et d'or,
Et de tote altre manantie;
Ne nos n'avon pas la navie
Où la meitié en portisson,
Quant nos nos en retorneron.
Toz jorz en serron mès manant,
Et nos terres, et nostre enfant,
Et Grece en serra mieldre adès,

Quant serron mort M. ans après.
Or n'i a plus, la nuit s'en vait,
Ne covient pas faire grant plait.
Tens est oimes de nos armer,
Jusqu'à poi verrons ajorner.
Parton noz genz et ordenon,
Et nos eschieles devison,
Par tel sen et par tel manière,
Que plus nos seit chose legière.
Et quant ço viendra au bien faire,
Que nos ne nos poon retraire,
Qui bien saura, si'l face et die
Que ne séons gent esbaïe. »
Hercules respont tot premier;
« Leial conseil et dreiturier
Oez seignor, sanz nule dote.
Faison armer nostre gent tote;
A Troie en aille une partie,
L'autre remaigne à la navie.
Gie et Thelamon veirement
Iron devant la nostre gent,
Et vos vos ensivreiz après,
Por sostenir lo graingnor fes;
Chascuns aura sa conpaingnie.
Ainz que l'aube seit esclargie,
Nos enboscherons près del mur,
En leu convenable et séur.
Li autre qui ci remandront,
En treis conreis se partiront;
En l'un sera li reis Nestor,
Et en l'autre sera Castor,
Pollus aura lo tierz conrei.
Devant les nès, el sablonei,
Tendreiz à els torneiement.
Ço sai gie bien veraiement,
Dès que li reis ci nos saura,
A quant que il aveir porra,
S'en istra maneis à l'escri:
En eslepas les auron ci.
Tant voldront estre à la meslée,
Ja la cité n'iert regardée.
Et cil qui ainz ça en viendront
Dès que la novele en orront
Molt sera tart as Troïains
Qu'il nos truissent fors as plains:
Ja n'i aura regne tenue,
Desi qu'i ait targe fendue.
Vos n'aiez cure de desrei,
Ici maintenez le tornei.
Nostre gent sera enbuschiée:
Quant la vile sera voidiée,
De nostre enbuschement saldron,
Tot a delivre i enterron:
Ja n'i auron defendement,
Car fors sera tote la gent.
Quant les portes auron sesies,
Et de nos chevaliers garnies,
Après lor dos batant poindron,
En itel sen les forsclorron.
Sorpris serront de grant manière,
Quant escrié seront derrière:
Estrangement seront enclous,
Quant nos les assaldron as dous;
S'arriere volent retorner,
Par nos les coviendra passer:
Ainz ne virent si fort passage,
Ne qui lor tort à tel damage.
Leialment vos jur et plevis,
Que issi seront ou morz ou pris.
Qui mielz saura die altrement.
Ço m'est avis, mon escient,
Que j'ai, ço quit, alques bien dit. »
Onques n'i ot grant ne petit
Qui le conseil à bon ne tienge,.
Coment qu'en avant en avienge.
As armes corent à eslès.
Quant le jor virent alques près,
Sor le rivage, el sablonei,
Chascons d'els a pris son conrei.
De buens haubers, d'ialmes aguz
Et de mainte color escuz,
Molt s'appareillent gentement:

Après dessevrèrent lor gent.
Ja en i aura de feruz
D'espiez trenchanz et d'esmoluz.
Hercules chevalche premiers ;
Bien ot deus mile chevaliers.
Et Thelamon o altre tant
Serréement chevalche avant.
Dou mile en meine ensenble sei,
Soz les hialmes et bron et quei.
Après chevalche Peléus,
Qui ot chevaliers assez plus :
Quatre mile, tuit alosé,
En vont o lui vers la cité.
Molt sont riches les treis conpaignes ;
Couvertures et entreseignes
Orent de tant mainte color.
Anceis qu'il véissent lo jor,
Se repostrent par les vergiers,
Qu'il troverent granz et pleniers,
Contre lo tens d'Esté novel,
Estoient flori cil ramel,
Et li arbre vert et foillu
Les ont gari et deffendu
Que nus ne les i aparçut.
Li clers matins qui venir dut,
Ne tarda gaires, l'aube crieve,
Et li solauz s'espant et lieve.
Li païsant de la contrée
Virent la grant gent aünée,
Virent les nès et les armez :
Ço les a forment effréez.
Li criz lièvo par lo païs,
Dès qu'il virent lor enemis :
Granz fu la noise et li resons,
Fuient as bois et as boissons.
En la vile est li criz levez,
Li plus séurs est effréez,
Laomedon ot molt grant ire,
Quant il oï conter et dire,
Que li Griu erent retorné,
Pol lui destruire et son regné.
Isnelement arme son cors,
De la ville s'en issi fors,
O tant de gent com il i ot,
Et o quant qu'en avoir en pot ;
Vers els chevalce iriément.
Et quant il aparçut lor gent,
Tot maintenant les vait ferir,
Lo plus hardi a fet fremir.
La ot maint chevalier malmis,
Et maint abatu et ocis ;
Et dès qu'il vindrent as espées,
Molt s'entredonent grant colées.
La ot maint hialme decerclé,
Et maint chevalier decolpé.
Par molt grant ire se requièrent,
Espessement ensenble fièrent.
Nestor avec la soe gent,
Les encontre premierement,
Le pis en ot al comencier.
Molt i ot as suens grant mestier,
Grant pièce tindrent lo tornei
Ainz que venissent li conrei,
Qui o Castor et Pollus erent.
Mès puisque le besoing esmèrent,
Si secorent lor conpaignons,
Lors vint Castor o ses barons
Lances bessiées, escuz pris,
Vont encontre lor enemis.
Là ot grant presse et grant huée,
Et mainte fort targe estroée.
Molt se tindrent li Troïen,
Estrangement lo firent bien.
Unc de la place ne se murent,
Toz tens espoisserent et crurent.
Lor genz vienent à granz conpaignes,
Par valées et par montaignes,
Une envaïe lor ont faite,
Où mainte espée ot nue traite.
Là ot mainte sele voidiée :
Chaciez les ont plus d'une archiée.
Mès se la bataille Pollus

Ne venist, que il tardast plus,
Donc i perdissent li Grezeis;
Mès li autre qui vindrent freis,
Lors leissièrent chevals aler.
Là veïssiez estor lever
Estrange et pesme et doleros,
Lait, et mortal, et angoissos.
Grant sont li hu, grant sont li cri:
Là conut len li plus hardi,
Au departir les granz colées,
Quant les conpaingnes sont jostées.
Si ront la place recovrée,
Mes molt lor a petit durée;
Et neporquant li Troïen
I perdirent, ço sai gie bien,
C. chevaliers pronz et vaillanz,
Et de toz les mielz conbatanz.
Laomedon qui esteit reis,
A esgardé que li Grezeis,
Unt ja molt damagié sa gent.
S'il ne les teneit altrement,
Trop folement se desreioent,
Nule mesure ne gardoent,
Molt i perdeient par ço plus.
Li reis les a fet traire sus,
A une part les a sevrez;
Or se conbatront mielz assez.
Or i aura joste sanz faille,
Ainz que departe la bataille.
Li reis Nestor fu molt hardiz,
Et chevaliers granz et forniz.
Armez fu bien el milsoldor,
Soz ciel n'aveit cheval meillor,
Un sors baucenz fu de Castele;
Ne s'i tenist pas arondele.
Les menuz salz en vint as rens.
S'a en corage et en porpens
Que il ira ferir les lor,
Où Laomedon tient l'estor.
Ses homes chadele et estreint,
De bien ferir pas ne se feint.
Unques nus hom de mere nez
Plus gentement ne fu armez.
Riches armes ot à merveille,
D'une porpre tote vermeille,
Ot coverture et entreseigne,
Et en sa lance grant enseigne,
Les langues l'en batent as poinz;
Nestor broche vers lui toz joinz.
Li reis le vit vers lui venir,
De plein eslès le vait ferir.
Tant com cheval poent aler,
Se vont granz cols entredoner.
Parmi les boucles des escuz,
En font passer les fers aguz.
Li reis peceia donc sa lance,
Mes gie vos di bien sans dotance,
Nestor éust navré à mort,
Se il n'éust hauberc si fort.
Nestor refiert li par vigor,
Si que la targe peinte à flor,
Li a fendue et decassée,
Et si a la broine falsée,
Alques l'a bien navré à plain,
Parmi lo braz et en la main,
Puis l'a enpeint par tel vertu,
Que del cheval l'a abatu.
Li reis fu merveilles iriez,
Isnelement sailli en piez,
Ainz que Nestor féist son tor,
Ot trait lo vert brant de color,
Treis cols l'en dona granz et fiers.
Nestor fu molt buens chevaliers.
Un Troïen, Cedar ot non,
Jone, sanz barbe et sanz grenon,
Unquor n'esteit li anz passez,
Qu'il avoit esté adoubez.
Molt ot grant duol, molt se marri,
Por poi qu'il n'ot le cuer parti,
Quant à terre vit son seignor;
Nestor vait ferir par vigor,
En mi lo piz tel lui dona,

Que la lame en clices vola :
Oltre envoiast lo gonfanon,
Se il n'eüst hauberc si bon,
Et ne porquant, au par hurter,
L'a fait à la terre enverser.
Li hialmes feri el gravier,
Si que'l virent M. chevalier.
Trestoz li premiers que la vint,
Ço fu li reis qui son brant tint,
Cler et tranchant lo tint tot nu,
Parmi l'hialme l'en a feru,
Par tel aïr que le nasal
En a abatu contre val,
Que de la levre et del menton
Puet l'en voier sor le sablon.
Bien quit que s'en venjast li reis,
Se nel hastassent li Grezeis ;
Mes tant en i a assenblé,
Que l'un de l'autre ont desevré.
Mès ainz que fussent remonté
I ot maint colp de brant doné.
Li Troïen bien se edièrent
Et des Grezeis tant damagièrent,
Ocis en ont tex trente et sis,
Qui molt estoient de halt pris.
Castor a bien Cedar véu
Qui Nestor aveit abatu,
Molt le vit bien edier et poindre,
Et molt sovent as Grezeis joindre.
Devers lo rei n'ot en la place,
Uns trestoz sols qui mielz le face.
Sor un cheval d'Espaigne sor
Sist bien armez li reis Castor,
Parmi les rens vint eslessiez,
Vers Troïens fels et iriez.
Uns Troïens li corut sore
Por lui damagier eneslore,
Seguradan avoit à non ;
Biau vis, biau cors, bele façon,
Avoit sor tote creature :
Riches hom ert à desmesure,
Il et Cedar furent cosin,
Molt par i aveit biau meschin.
Il et Castor s'entrencontrèrent,
Enmi les rens donques jostèrent.
De tel aïr com li cheval
Porent moveir de lor estal.
Bien i parut que lor escu
Furent estroé et fendu.
Seguradan sa lance brise,
Unques n'i ot altre devise.
Bien quit, s'ele ne peceiast,
Que jus à terre le portast.
Castor le navra al joster,
Unc li haubers nel pot salver,
Son gonfanon el cors li baingne.
Li dels des suens creist et engraigne.
Cedar vit son cosin navrer,
Bien quide morir et desver ;
Ja morra s'il nel puet vengier.
Isnelement point lo destrier,
Castor a ateint en travers :
De la lance trencha li fers,
L'escu li perce et la ventaille,
Si que li fist li haubers faille,
Parmi la chiere l'a navré,
Et del cheval jus enversé.
Par la reigne print lo destrier,
Si le baille à un esquier,
Par grant proece l'a conquis.
Bien deit Castor estre entrepris ;
A terre fu entre tel gent
Que ne l'amoent de naient.
Cedar li dist : « Sire vassax,
N'est mie vostre li chevax,
Alques ai mon cosin vengié,
Dont m'avez fet mon cuer irié.
Del gaaing de ceste contrée
N'aureiz la perte restorée :
Gage nos i avez lessié,
Et plus perdu que gaaignié.
M. en gisent sor la marine,

Dont nos n'auron jamès haïne ;
En cest païs nos remandront,
Jamès en Grece ne torront. »
Castor est pris et retenuz,
Qui molt s'est à pié conbatuz.
Mès Pollus l'ot tost secoru,
Qui lo quidot aveir perdu ;
Mès il ne lor en lerra mie,
Tant com aura el cors la vie.
D'ire tressue, en eslepas
Molt tost se fiert enmi lo tas,
Set cent Grezeis de grant valor
Lo sievent enprès en l'estor ;
Ja i aura fiere meslée,
Trop iert la joste conparée,
Que Castor fit : ja i parra
Com bon chevalier en lui a.
En la bataille ne se feignent,
D'els entrocire molt se peinent :
La terre est coverte des morz.
Plus qu'en diroie ? par esforz
Est Castor rescous et montez ;
Mès bien fu en set leus navrez.
Par vive force lor tolirent,
As branz la presse departirent.
Pollus lor i fist grant damage,
Qui le filz lo rei de Cartage
Lor a ocis en cel estor.
Niès fu lo rei, de sa seror ;
Jones esteit, de poi d'aage,
Mes biau vallès esteit et sage.
Eliachin fu apelez,
Assez fu plaint et regretez.
Quant li Troïen mort le virent,
Poez saveir, grant duol en firent.
Plorent et crient, grant duol font,
Chascuns por lui ses chevels ront.
Li reis trova mort son nevo,
Plora des ielz, et fist un vo,
Que jamès Troie ne verreit,
En desi que vengié l'aureit.
Ses barons a trestoz semons :
« Poignon, fet-il, filz à barons,
Si destroion noz enemis,
Si'n delivron nostre païs.
Cist gloton nos volent ocire,
Livrer à duol et à martire.
Veez vos freres, vos amis,
Et mon nevo qu'il m'ont ocis.
Or verrai gie qui me sivra
Et qui son ami vengera. »
Atant a fet li reis soner
Un corn d'oliphant halt et cler.
Li renc fremissent environ :
Coarz n'i seit sa garison.
Felons les trovent et engrés,
Oimès les requerront de près.
Li reis chevalche o les premiers,
Bien ot X.M. chevaliers.
Les escuz pris, lances bessiées,
S'entrerevienent les mesniées,
Lors véissez estor mortel,
Jamès nus hom ne verra tel.
Nel porent li Grezeis souffrir,
Le champ lor covint à guerpir,
Jusqu'à la mer ne tindrent place,
Assez perdirent en la chace.
Ja ne tenissent mès conrei,
Quant uns messages vint al Rei.
Daires ot non de Salamine,
Parent prochains ert la reïne.
Parmi lo cors ot une plaie,
Qui de la mort forment l'esmaie.
« Laomedon, fet il, que fais ?
Sire, porquoi ne t'en revais ?
Oi cest jor ies morz et traïz,
Tu serras senpres desconfiz.
Veiz lor gent venir après mei.
Set mile sont et plus, ço crei.
Troie ont prise par traïson,
Jamès dedanz ne retorron.
Es tors, es murs et es portax

A plus de M. de lor vassax :
La vile ont prise et si garnie,
Que perdue l'as à ta vie.
Part tei de ci delivrement,
Si chevalche contre lor gent ;
Mielz est qu'encontre lor ailleiz
Que vos ci les atendisseiz. »
Molt fu espoentez li reis
Quant il oï que les Grezeis
Avoient sa cité sesie :
S'il s'esmaia n'en merveil mie.
Si grant duol a et si grant ire,
Ne seit qu'en fere ne qu'en dire.
Bien veit n'en puet sans perte aler.
Un gresle a fet en halt soner,
Sa gent estreint environ sei,
Mès ne pot aveir son conrei.
Car les Grezeis ne li lessoent,
Qui de naient nes esparnoent.
De près estoient lor veisin,
Morir les font à male fin.
Li reis dolanz et entrepris,
Vait encontre ses enemis.
D'ire et d'angoisse, voille ou non,
Li cort l'eve par le menton.
Sa perte veit et son damage,
A peine se tient qu'il n'enrage.
Tex M. en veit vers lui venir,
Qui maintenant l'iront ferir.
Ne puet estre mès à nul sen
Que n'i perdent li Troïen.
Nestor et Castor et Pollus
Les assaillent, n'en porent plus,
Quant Hercules et sa mesniée
Qui molt fu bien appareilliée,
Les vit devant sei aprochier,
M. gonfanons i a bessiez.
De plein eslès lor corent sore,
Molt en ocient en poi d'ore ;
Cil furent las, cist furent freis,
Enclos les orent li Grezeis.
Detries les fierent et devant,
M. en ocient maintenant.
Molt i oïsseiz granz criées
Et retentissement d'espées
Sor un cheval sist Hercules ;
Mès nus n'orra parler jamès
De tel cheval, ne de son per.
Assez vos en puet len conter :
Mès à peine créu sereit,
Coment fu nez, ne qu'il valeit.
Iriez, lo brant d'acier a trait,
Par la graignor presse s'en vait,
Fiert et caple, bote et enpeint,
Tot detrenche quant qu'il ateint.
Tex cols i fiert del brant d'acier,
Dous meitiez fait d'un chevalier.
Entor lui muorent et fenissent,
Tote la place li guerpissent.
Tant a venu, tant a alé,
Laomedon a encontré,
Il nel vait pas plus loing quiérant ;
Tel colp li a doné del brant,
Que la teste li a trenchiée,
Veiant le plus de sa mesniée.
Quant il virent lor seignor mort,
Unc puis nus d'els n'i prist confort :
Chascuns pense de sei garir.
Quant virent lor seignor fenir,
Lo champ guerpissent maintenant,
Vers la vile s'en vont fuiant.
Devant lor sont venu Grezeis,
Qui les ocient treis et treis.
Plus que diron ? à grant dolor
Furent mort et destruit le jor.
Laomedon i fu ocis,
Poi i remist des altres vis.
Quant departie est la meslée,
Et la bataille fu finée,
En la cité par force entrèrent,
Unques contredit n'i trovèrent :
De femes et d'enfanz petiz

I fu trop granz li ploréiz.
As temples as Dex s'enfuieient,
Quant aillors garir ne saveient.
Mainte dame, et mainte pucele,
Mainte borgeise et riche et bele,
Veïst len foïr par cez rues,
Pooroses, et esperdues,
En lor braz portent lor enfanz;
Trop par i esteit li dels granz.
Unques ne fu en nul leu maire,
Ne nus nel vos saureit retraire.
Totes ont les maisons guerpies,
Pleines de riches mananties.
Molt en troverent li Grezeis,
Bien i esturent plus d'un meis.
Maint grant aveir et maint tresor
De pailes et d'argent et d'or,
Et mainte pierre et maint anel,
Et d'or et d'argent maint vaissel,
Et maint cheval et maint ostor,
Et maint riche drap de color
En portèrent en lor contrée.
Trestote ont la vile robée.
Les fortereces ont fondues,
Et les riches tors abatues;
Unc n'i remest mesons entière,
Ne murs, ne tenple, ne mesière,
Ne buen palès, ne bons maneirs.
Des dames firent lor voleirs:
Assez en i out vergondées.
Si'n ont des plus beles menées.
La fille au rei, Ysiona,
Jamès plus bele ne sera,
Ne plus franche ne plus corteise,
Grant ire en ai et molt me peise,
Cele en a Thelamon menée;
Danz Hercules li a donée,
Por ço qu'en Troie entra premiers.
Ne fu pas malvès chevaliers,
Et s'il à feme l'esposast,
Ja de naient ne m'en pesast.
Mès il la tient en soingnantage,
Si fist honte son buen lignage.
Quant lor buens orent aconpli,
Et lor navie bien garni,
Enz s'en entrèrent à grant joie,
Si partirent des porz de Troie.
Par mer siglèrent et nagièrent
Tant qu'en Grece repairièrent
Grant joie en firent lor ami,
Et trestuit li altre altresi,
Granz graces ont as Dex rendues
Des aventures qu'ont éues:
Molt lor en font biax sacrefises,
Et voz renduz et granz servises.
Molt granz aveirs ont departiz
A lor peres et à lor filz,
Tant en donent à lor mesnies,
Et as prochains de lor lignies,
Onc puis povreté ne conurent,
Riche vassax et manant furent.
De Troie et de sa manantie,
Fu tote Grece replenie.

Ore vient ovre, s'est qui la die,
Jamès tex ne sera oïe.
L'ovre et l'acheson vos ai dite,
Si com ele est à Troie escrite,
Dont vint, et quels fu l'achesons
Porquei fu la destructions.
Par assez petit meffet mut,
Mes l'ovre monta puis et crut;
Vnques chose, si com gie truis,
Ne monta tant ne ainz ne puis;
Car d'icel tens tuit li meillor
Furent ocis à grant dolor.
Par assez petit comença
La guerre qui tant puis dura.
Al comencier fu molt dotose,
Et la fin en fu perillose.
Ore est la chose comencie

Qui molt sera griement vengie.
Mès li proverbes dist molt bien,
Qui onques ne failli de rien :
Tex quide sa honte vengier,
Qui se met plus à l'enconbrier.
Mès ço puet or bien remaneir.
Qui la chose voldra saveir,
Si entende que vos diron,
Solon ço qu'el livre trovon,
Com fetement la chose ala,
Qui perdi et qui gaaigna,
Qui fu ocis, et qui ocist,
Et qui puis la venjance prist,
Qui fu malveis et qui fu proz,
Et qui li plus loez de toz,
Qui len tint plus à prouz et sage,
Et qui plus ot hardi corage.
Içe qu'en l'estoire en truis,
Vos dirai se gie sai et puis.
Ja'l porra oïr reconter
Qui bien me voldra escolter.
Gie li dirai ja tel merveille,
Ja nus hom n'orra sa pareille.

LAOMEDON un filz aveit,
Riches, sages et prouz esteit,
Et esteit appelez Prianz.
De sa feme avoit oit enfanz.
En ost esteit loing del païs
Où sis peres l'avoit tramis.
Un chastel avoit assegié :
Et quant ço li fu annoncié,
Que Troie et tote la contrée
Estoit destruite, arse et robée,
Et sis pere ocis et sa mere,
Et ses serors et tuit si frere,
Fors une sole, la plus sage,
Qui en fu menée en servage,
Quant la novele fu séue,
Et cil Prianz l'ot entendue,
S'il ot grant duel nus nel demant :
Unc mès nus hom ne l'ot si grant.
Assez plora et fist grant duol,
Tot maintenant fust mort son vol.
Molt a son pere regreté,
Et sa valor et sa bonté,
Et dist : « Laomedon, biau sire,
Tant a mon cuer mis en grant ire,
Pere, qui vos a mort. Nul jor
Ne vivrai mès sanz grant dolor.
Onc mès ne fu fet tel oltrages :
Moie est la honte et li damages,
Poi pris et aim tote ma vie.
Ahi ! bone chevalerie,
Com estes morte en poi de tens !
Bien devroie perdre lo sens.
Tenir se deit à confondu
Qui tel damage a recéu.
Ahi ! très noble gent de Troie,
De vos parti à si grant joie !
Ore estes à honte essilliée,
Morte, et ocise, et detrenchiée.
Franches dames, franches puceles,
Tant par a ci freides noveles !
Tant sont malement departi
De vos vostre charnel ami,
Vostre frere, vostre nevo,
Vostre mari, li biau, li pro !
Toz les ont les Grezeis ocis,
Et essillié lo biau païs,
Tote ont destruite la contrée,
Et si ont ma seror menée.
Bien sai, vilment la tendra cil
Qui l'en a menée en essil.
Ah las, com puis de duol morir !
Mès coment le puis gie souffrir ?
Coment porrai mès joie aveir ?
S'éusse force ne poeir,
Que venjance en poisse prendre,
Onquor poïsse joie atendre :
Et se Dé plest, ainz que gie muire,

Lor quit gie tant forfere et nuire,
Dont il reporront duol aveir :
Ne puet la chose remaneir. »
Ses genz manda, ne tarda plus ;
Dist que n'i en remandra nus.
O ses veisins, o ses amis,
Chevalche dreit en son païs ;
Sa femme avec lui en mena,
Qui avoit à non Ecuba.
Molt par fu proz, molt ert vaillanz,
Si aveit del rei oit enfanz,
Li V. vallet, les treis meschines ;
Dignes fussent d'estre reïnes.
Hector ot non li ainz nez fiz,
Unques mieldres ne fu noriz.
Il fist de sei tante bonté,
A toz jorz en sera parlé ;
Et li altres ot non Paris,
Cil fu molt biax et de grant pris.
Li tierz ot non Deyphebus,
Et li quarz après Helenus :
Cil Helenus deviner sot,
De merveillos sen home i ot.
Li quinz Troylus avoit non,
Gent ot lo cors et la façon,
Trop fu de grant chevalerie ;
Ça avant iert assez oïe,
Et la valor qu'il ot en sei :
Cil ot le pris de maint tornei.
Des treis filles ot non l'ainz née
Andromacha fu appelée,
Molt fu bele, molt fu corteise,
Molt ama enor et proeise.
Cassandra ot non cele après,
De deviner savoit adès.
Polixena fu la meins née ;
Mès à Troie, n'en la contrée.
Ço vos di bien por verité,
N'ot onc feme de sa biauté.
Li escriz dit que XXX enfanz
Avoit onquor li reis Prianz,
Qui estoient buen chevalier,
Mes n'erent pas de sa moillier.
A tant de genz com li reis ot,
Vint à Troie com il ainz pot :
La cité trova eissillie
Et la gent morte et detrenchie,
Tot trova ars et confondu,
Robé, malmis et abatu,
Unc n'i trova meson entière,
Ne tor, ne temple, ne mesière.
Les primerains treis jorz plorèrent,
Que de viande ne gostèrent ;
Por les ames de lor amis
Qui avoient esté ocis,
Firent as Dex granz sacrefices,
Si com dreiz est, et granz services.
Enprès ne tarda pas grament,
Prianz prist conseil à sa gent,
Que la cité restorereit,
Meillor et grainor la fereit,
Et plus defensable, et plus fort,
Qui ne crieme orguil ne tort,
Ne malvoillance de veisin,
Ne se seient vers els aclin,
Ne de Grezeis n'aient dotance,
Puis en porront querre venjance,
Que grand damage lor ont fait.
N'i firent mie trop lonc plait,
Ovriers quistrent ; assez en orent,
Et al plus tost qu'il onques porent,
Comencièrent le marbre à traire,
Et lor cité tost à retraire.
Ço trovent bien li clerc lisant,
Et encore est apparissant,
C'onques en terre n'ot cité
Qui la resenblast de biauté
Ne de grandor, ne de largesce,
Ne de plenté, ne de richesce.
Riche i ont fait le fondement,
Et l'ovre qui desus s'estent.
Molt la trovèrent degastée,

Mès C. tanz l'ont mielz restorée.
Molt par la firent bele et gente,
Molt i mist Prianz grant entente,
Molt la fist clore de buens murs,
De marbre fort, espès et durs.
Molt en erent halt li terrier,
A plus que del trait d'un archier.
Tors i aveit tot environ,
Faites à chals et à sablon.
De marbre fin et de liois,
Jalnes, indes et verz et blois,
Estoient trestuit li quarrel,
Molt bien entaillié à cisel.
En plosors leus ot fortereces,
Buens eschaiphals et bretesches
Sor granz motes en halt levées,
De granz fossez avironées.
Tex M. mesons i ot et plus
A reis, à contes et à dus.
La meins fors n'éust pas dotance
De trestot l'enpire de France.
La genz des terres environ
Et de tote la region
I fu tote atraite et venue :
Poplée l'ont, et si vestue,
Que treis jornées par devise
Durot et assez plus l'asise.
Molt i furent beles les rues,
Et de bones mesons vestues ;
Molt i avoit de biax palais,
Si riches ne verreiz jameis.
En tote Troie n'ot bordel
Où éust pierre ne quarrel
Se de marbre non entaillié.
Ja nus hom n'i soillast son pié :
Car les rues erent voltices,
L'unes as altres sont jointices ;
Desoz erent pavimentées
Et desus à or bien ovrées.
A une part font Ylion,
De Troie le mestre danjon.
Cel fist Prianz à son oes fere,
Et si vos puet len bien retrere,
Onques nus fet n'en fu autex
Par nul home qui fust charnex.
El plus halt leu de Troie sist,
Molt fu mestres cil qui la fist.
Sor une roche tote entière,
Fu entaillez en tel manière :
En un conpas tot à roont
S'estreigneit alques tot amont.
N'esteit si estreit de desus
V. C. teises n'éust et plus.
Ilec ont Ylion assis
Dont l'en sorveit tot lo païs.
Si esteit hauz, qui l'esgardeit,
Ço li iert vis, et ço quideit
Que jusqu'as nues atensist ;
Unques Dex cel enging ne fist
Qui i poïst estre menez,
Par nul home qui onc fust nez.
De marbre blanc, inde, safrin,
Jalne, vermeil, vert et porprin
Furent assis en tel manière
Tuit li quarrel de la mesière,
Issi com il divers estoient,
Par les colors quis departoient.
Furent les ovres par devise,
A flors, à bestes, en tel guise,
Azur, ne teint, ne vermeillon,
N'i avoit se de marbre non.
D'or entaillié et de cristal
Furent ovré li fenestral.
N'i ot chapitel ne piler
Que len ne féist tresgeter
D'une ovre estrange et deboissie
Et à cisel bien entaillie.
Riche furent li pavement,
Assez i ot or et argent.
Dis estages larges et lez,
Biax et bien fez et bien ovrez
Trovot len des le primerain

Ainz qu'en venist au dederain.
Les batailles et le crenel
Furent tuit ovré à cisel.
Images de fin or entières
Ot l'en assis par les maisières.
Et quant fu parfet Ylion,
Molt par fu de riche façon,
Molt sist en orgoillose place :
Tote riens par senblant manace.
Manacier puet qui riens ne crient,
Se devers le ciel ne li vient.
Tot l'enpire, tote la gent,
Qui sont desi qu'en Orient
N'i forfereient une pome :
Trop par est forz ; ço est la some.
Une sale fist Priamus
De marbre fin et d'ebenus,
Riche fu molt l'entaléure
Et plus riche la coverture.
Molt ot assis de riches pières
En plosors sens par les mesières.
Molt par fu granz et molt fu lée,
Et molt fu richement ovrée.
Onc ne fu véu pavemenz
Tex come fu cil, ne si genz.
Tant i ot des ovres levées
Ne sé com furent porpensées.
A l'un des chiès fu fez li deis,
Où mangera Prianz li reis ;
Les tables i sont arengiées,
Où mangeront ses granz mesniées.
A l'autre chief, de l'autre part,
Par grant conseil et par esguart
I fist li reis un bel autel,
Onques nus hom ne vit itel.
Issi com Daires le retrait,
D'estrange richece fu fait.
Ne puet demi conter la letre
Le grant aveir c'on i fist metre.
L'image au Dé où miels creieient
Et où graignor fiance aveient,
C'est Jupiter li dex poissanz,
Cel fist faire li reis Prianz,
Del meillor or qu'il onques ot,
Ne que il onques trover pot.
Grant séurté et grant fiance
I avoient, et atendance
Que par ço fussent deffendu
Et lor enemi confondu.
Chanbres voltices et fornax
Verrières, cloistres et praiax,
Fontaine, puis, i ot adès :
La rivière lor cort de près.
Quant li mur furent achevé,
Qui clostrent tote la cité,
Alsi riche, si com gie truis,
Ne furent ne ainz ne puis.
Sis portes i ot solement,
Se li livres ne nos en ment ;
Ço dit Daires qui ne falt pas.
L'une ot non Antenoridas,
La seconde qui ert après
Apelot len Dardanides,
La tierce avoit non Ylia,
La quarte apelot len Cea,
La quinte resteit apelée,
Si com gie truis lisant, Tynbrée.
Troiana ot la siste non.
Ne vos en dirai se veir non,
Ja nus hom nel me tort à mal.
Sur chascune ot tor principal,
Halte et espesse, et deffendable.
N'i ot si povre conestable,
Qui len en baillast la menor,
M. chevaliers n'ait de s'enor ;
Et de rentes, au plus eschars,
Plus de vaillant C. M. mars.
Que sereit ço que gie direie?
De folie me penereie ;
Ne sereit pas senpres oïe
Solement la disme partie
Des merveilles et des façons

Des murs, des tors, et dès mesons.
Ennuiz sereit à escolter,
Et mei greindre del aconter.
C'est la fins : el sicle vivant
N'ot mès si riche ne si grant.
Quant Ylion fu achevez
Et Troie la riche citez,
Grant joie orent, molt furent lié,
Molt ont as Dex sacrefié.
Geus establirent et trovèrent,
Et maintes feis s'i deportèrent.
Unc el monde n'ot majestire
N'afetement qu'en poïst dire,
Dont len éust deduit ne joie
Que ne trovassent cil de Troie.
Eschès et tables, geus de dez
I fu, içe sachez, trovez,
Et maintes ovres convenables,
Riches, mananz et delitables.

QUANT li reis Prianz ot ço fait,
Et de ses ovres à chef trait,
Sa cité vit forte et entière,
Et la terre riche et plenière,
Tens fu et leus, ço li fu vis,
De requerre ses enemis.
Ne pot oublier par nul plait
Le damage qu'en li ot fait
De son pere et de sa lignée,
Qu'en li ot morte et essilliée.
Jor a assis de parlement,
Le mielz a mandé de sa gent.
Si fil i furent tuit fors un,
Buen bacheler ot en chascun :
Hector ot tramis sans essoine
Es granz parties de Pevoine,
Le grant affere porchacier,
As granz besoignes alier.
O les altres qu'ot assenblé,
Qui sage furent et sené,
Se conseilla qu'il ot à faire ;
Oiez qu'il lor prist à retraire.
« Seignor, fet il, entendez mei,
Vos qui m'amez en dreite fei,
Bien savez la malaventure,
Et la lede desconfiture,
Que li Grezeis, par lor oltrage,
Firent de nostre buen lignage :
Mon pere ocistrent par nul fuer.
Ne m'istra mès l'ire del cuer,
Ne ne fera jamès por veir,
Se gie n'en puis venjance aveir.
De ma seror qu'ai tant amée,
C'uns vassax a assoingnantée,
Ne la daigne prendre à moillier,
Peser m'en deit et ennoier.
Si, fet il, veir Dex, quel domage,
Que fille a rei est en servage !
Grant ennui nos firent et lait.
Qu'en diroie ? tant nos ont fait
Que ja ne devons joie aveir,
Desi que Dex nos dont voier
Le jor que lor poissons merir
Ço dont tant les devons haïr.
Fort vile avons et bien garnie,
Et de plosors parz bien aïe :
Molt est bien tens de guerreier.
Ja nel loasse porloignier,
Ne fust por ma seror raveir.
Mès primes nos covient saveir,
Se par nul plait la nos rendront ;
Car molt me poise que il l'ont.
Manderai lor qu'il la me rendent,
Et puis après s'il la contendent,
A vos trestoz et à mes fiz,
Que ne soie del tot honiz,
Prendrai conseil de guerreier,
Ou de haster, ou de tardier. »
Li fill lo rei et si feeill
Tindrent à molt buen cest conseil :
Nus ne porreit meillor doner.

Li reis en a fet apeler
Un son riche conte baron
Molt de grant sen et de grant non,
Antenor esteit apelez,
Contes et riches et senez,
Molt sot de plet, molt sot de leis.
Molt bonement li dist li reis,
Que lui estoveit là aler,
Sa seror querre et demander.
« Ne sé, fet il, qui envoiasse,
Sire Antenor, se vos lessasse,
Meillor n'i puis nul envoier;
Or pensez bien del espleitier.
A cels dites qui furent ça,
S'il me rendent Ysiona,
Jà n'en orront puis tenir conte
Del let, del tort et de la honte,
Qu'il firent d'ocire mon pere,
De mes serors et de ma mere.
Li me rendent, plus ne demant,
Car honte m'en ont fete grant.
Ore i metez sen et poeir,
Coment la poïsson raveir.
Molt en serai liez et joios,
Se la me ramenez o vos. »
Fet Antenor: « gie vos di bien,
Por message n'i perdreiz rien.
Dès que gie là en dei aler,
Ne quier tardier ne demorer. »
La parole est remese atant.
Le seir, quant vint al anuitant,
Fu la nef bien appareilliée,
Si fu del port tost esloingniée,
A espleit sigla à la lune,
Buen vent li a doné Fortune.
Siglé ont tote la semaine,
Onc n'i souffrirent mal ne peine;
A Maresse prirent port dreit,
Où Peléus li reis esteit;
La cité fu soe demeine,
Et Antenor et cels qu'il meine
Vindrent à lui, sis herberja:
Antenor treis jors sejorna,
Tant qu'il pristrent à merveiller
Qu'ilec esteit venuz espier
Antenors qui mot ne li sone,
Ne de naient ne l'aresone:
Molt se merveille qu'il a quis
En la terre et el païs.
Vers Troiens n'a nule pais,
Ne ne quidot aveir jamès,
Demanda (li) que il vint querre
En la contrée et en la terre.
Dist Antenors: « ço est bien dreiz,
Que gel vos die et qu'el sacheiz.
A vos mande Prianz li reis
Et a toz les autres Grezeis,
Que molt li estes tuit meffet:
Grant tort, et grant honte, et grant let
Féistes de son pere ocire;
A duol, à honte et à martire
Livrastes tote la contrée;
Quant l'éustes arse et robée,
Si'n amenastes sa seror,
Qui est à molt grant desenor;
En soignantage la tient cil
Qui l'en amena en eissil:
Grant honte en féistes lo rei.
Or si le vus mande par mei,
Que sa seror avoir li faces,
Il ne vos fet altres manaces;
Mès qui en pès la li rendra,
En bone pès la recevra.
Il n'a cure d'el demander,
Ja n'en orreiz par lui parler.
Assez vos éust à requerre,
Mès ja par lui n'aurez vos guerre,
Noise, ne tençon, ne meslée,
Si sa suor li est delivrée. »
La parole entent Peléus,
Si fu iriez que ne pot plus,
Por ço qu'alques vers lui pendeit

La requeste que cil feseit.
« Amis, ço sacheiz vos très bien,
Par mei n'espleitereiz vos rien;
Car gie n'en ai de ço que faire.
A poi que ne vos faz deffaire.
Se cil que vos tenez à rei,
En enveiot jamès à mei.
Molt durement le comperreit
Li primerains qui i vendreit.
Or vos metez tost à la voie;
Si gardez que mès ne vos voie,
Trop avez en ma terre esté,
Gardez n'i seiez mès trové.
Se Dex me doint enor et joie,
Jamès n'en iriez à Troie. »
Antenor plus ne se demore,
A la nef en vient en poi d'ore,
N'i a un sol qui ne se hast;
La veile traient sor le mast,
Et quant il furent entré enz
Molt s'esjoïrent cil dedenz :
Unc ne furent séur de mort,
Tant qu'esloignié se sont del port.
Lez le rivage de Boëce,
Qui est es parties de Grece,
S'en partirent oltre un matin,
Puis ne cessent, ne prennent fin
Desi qu'al port de Salamine,
Sor le rivage, en la marine,
S'en issirent tuit fors au plain
Icele nuit jusqu'al demain.
Demandé ont bien, et enquis
Se Thelamon est el païs,
Et len lor dit qu'en la cité
Aveit grant pièce sejorné,
Qui besoing a d'o lui parler
En la vile le puet trover.
Quant Anthenor entendu l'a,
Molt gentement s'apareilla,
Molt richement son cors vesti,
Et si conpaignon altresi,
Puis sont ès palefreiz montez,
Ne furent pas trop effreez :
Ja à cel tens regart n'éust
Nus messagiers, quels que il fust.
Parmi la vile chevalchièrent
L'anbléure, tant espleitièrent,
Tant quistrent et tant demandèrent
Rei Thelamon, qu'il lo trovèrent
Delez la sale en un herbier,
Desoz l'onbre d'un olivier.
Descendirent cil que vos di,
Ja poeit bien estre midi :
Delez la tor en un vergiez
Lor fu Thelamon enseigniez,
Par un guichet les i menèrent
Trei chevalier que il trovèrent.
Sor un paile de feltre bis
Jut soz l'onbre d'un ciparis,
Ne fu pas trop à eschari;
C. chevalier prou et hardi
Furent o lui, et cointe et bel,
De lui tenoient maint chastel.
Anthenors fu sages parliers :
« Sire, fet il, ses messagiers
Vos a envoiez et tramis
Li reis Prianz en cest païs.
Ne lerrai (ja) que nel vos die,
Par mei vos mande molt et prie
Que vos li rendeiz sa seror,
Qu'avez ja tenue maint jor.
Fille à rei est de halt parage,
Ne la devez en soignantage
Tenir, n'aveir, car molt est lait :
Rendez li, si sera bien fait.
Onquor sereit bien mariée,
Si la ravoit en sa contrée. »
Thelamon art et esprent d'ire,
De maltalent prist à sozrire.
« Vassax, fet il, à votre rei
N'ai rien à faire, n'il à mei.
Ço sai gie bien qu'à Troie alames,

Por un tort fet que nos venjames.
Por ço que g'i entrai premiers,
M'en fu renduz un biax loiers
D'une pucele fille à rei.
Cele en amenai avec mei.
Tenue l'ai, tenir la voil,
Car molt est franche et sans orguil,
Bele et sage de grant manière :
Aimer la dei et tenir chière.
Donèrent la moi li baron,
Por ma proece en guerredon;
Par grant proece l'ai conquis,
Et, si'n ai bien mon conseil pris
Que ja nul jor ne la rendrai,
Tant come sains et vis serai.
De ma victoire fu loiers;
Ja puis ne serai chevaliers,
Que vos ne altres l'en merreiz.
N'i envoit il mie altres feiz,
Car assez tost le conparreit
Li premiers qui ça i vendreit.
A vos méismes di gie bien,
Que vos gardeiz sor tote rien,
Qu'en cest païs ne demorez:
Isnelement vos en alez,
Car gie aurai lo cuer pesant,
Si vos i trois dorenavant. »
Anthenor et si conpaignon,
Ne firent mie lonc sarmon,
Dreit à lor nef s'en repairièrent,
Car le demorer plus ne quièrent.
Dreit vent orent et buen oré,
Le long de la mer ont siglé,
Dreit à Achaie sont venu,
Ilec pristrent port à salu.
Conréèrent sei gentement,
Et sans altre detenement,
Ont Castor et Pollus tant quis,
Qu'il les trovèrent, ço m'est vis.
Anthenors lor a dist très bien
Son message, n'en lessa rien.

« Seignor baron, Prianz vos mande,
Et par mei vos prie et comande,
Que sa seror li faceiz rendre.
Et se mis sires velt dreit prendre
De vos, si en seit uns jorz pris:
N'a soing d'aveir trop enemis.
Il aimereit molt l'acordance,
Trop a duré la malvoillance.
Castor et Pollus respondirent,
Qu'onques a Priant ne forfirent,
Mes ço set len certainement,
Que sis peres premierement,
Forfist vers nos et vers les noz,
Don damages vint puis as voz.
Laomedon le comença,
Qui ledement le conpara.
Et qui de rien nos en apele,
Ne nos puet aporter novele,
Dont meins nos seit : ne ne prison
Cels de Troie, se petit non.
Mielz amon nos la malvoillance,
Que estre vers els à bone estance,
Et cil qui ça vos enveia,
De petite amor vos ama.
Ne queron que ça nus en vienge,
Mès que chascons à ço se tienge.
Or vos metez tost al repaire;
Car tost ennui et grand contraire,
Vos fereit len ci entre nos:
Ja n'en sereit altre por vos,
Et quant vos ça préistes port
Petit redotastes la mort. »
Anthenors entent le respons,
Qui ne li fu ne biax ne bons :
Molt li est tart qu'il seit arrière,
Car len li feseit lede chière.
Sans congié prendre, s'en retorne,
Irie chière fet et morne.
En lor nef entrent, si s'en vont,
A dreite bise que il ont.
Ont tant nagié et tant siglé

Que à Pirre sont arrivé.
Li reis Nestor en esteit sire,
Qui molt fu fels et de grant ire.
Un des plus vaillanz fu des lor,
Molt ot en lui sen et valor;
Bien esteit de sa terre sire :
Poi li estoit d'un home ocire,
Maint en aveit à ses mains mort,
Que ne li fesoient nul tort;
Nestor ert fels et deputaire
Et molt li ert poi de mal faire.
Anthenor a tant dit et fait,
Son message li a retrait
Tot mot à mot, riens n'i oblie,
Que tot ne li reconte et die,
Quant que Prianz li enchercha;
Unques por poor nel lessa.
Nestor le regarde en travers,
D'ire devint pales et pers :
« Filz à putain, malvès et maz,
Por un petit ne vos deffaz.
Com osastes venir vers mei ?
Molt sui iriez quant gie vos vei.
Por poi que ne vos faz deffaire,
Ou à cheval vilment detraire.
Vers vostre reis hontos, malvais,
Ne querron nos aveir ja pais.
Sis peres li chaitis dolanz,
A molt grant tort laidi nos genz,
Qui riens meffait ne li avoient,
N'en sa terre ne forfaiseient.
Et quideroit or vostre sire
Vengier la honte et le martire
Que nos féismes des chaitis,
Quant destruisimes lo païs.
Quidereit nos il fere creire,
Qu'amor et pès nos tenist veire ?
Dehé ait or qui quiert s'amor.
Ne qui s'i fiera nul jor !
De grant folie se porpense.
N'a pas l'aveir ne la despense,
Qu'il poïst vers nos forceier,
Ne dous meis del an guerreier.
Tot quant qu'il a ovré et fait,
S'il ne se garde de fol plait,
Auron nos tost ars et gasté.
Gardeiz que ne seiez trové
Demain en la cité de Pire.
Ne criens lo rei ne son empire,
Soz ciel n'a rien que gie tant hace,
Com gie faz vos. Ja Dé ne place,
Qu'entre nos ait ja bone amor,
Ne pès, n'acorde mès nul jor. »
Anthenors n'est pas bien séurs,
Ja volsist estre fors des murs.
Bien veit qu'il vait querant folie,
A poi sor lui n'est revertie.
A sa nef vint plus tost qu'il pot,
A tel gent com avec lui ot.
Tost s'est de la terre esloigniez :
Or voldreit estre repairiez.
Ja son vol mès port ne prendra,
Tant qu'à celui arrivera
Dont il mut. Bien treis jorz entiers,
Les tint uns tormenz granz et fiers,
Molt fu la mers neire et bisdose,
Oscure, et lede, et tenebrose.
Grant poor ot, molt se demente
Anthenors por la grant tormente.
Li venz et la mers le deffie,
N'a esperance de sa vie.
Cil de sa nef gisent as denz.
Molt se claime chascuns dolenz,
Molt lor fu grief à endurer,
Ja n'en quida nus eschaper.
A grant dolor et à grant peine,
Anceis que passast la semaine,
Sont arrivé en lor païs.
Grant joie ont faite o lor amis.
Li reis et li baron de Troie,
Les reçurent à molt grant joie.
Par les temples Anthenors va,

Molt dolcement aś Dex ora,
Por ço qu'il l'ont de mort gari,
Un sacrefise lor offri.
Après ert el palès venuz,
Mès n'i est pas tesanz ne muz.
Oiant lo rei, oiant ses fiz,
Oiant les chevaliers esliz,
A tot conté et tot retrait,
Com faitement il l'aveit fait,
Et dist por poi qu'à cest message,
N'a recéu molt grant damage.
« Trop par nos héent cil de là,
Jamès ço quit pès n'i aura.
A Peléus alai premiers,
Molt par fu et roides et fiers,
Quant mon message li oi dit,
Sachez molt en failli petit,
Que molt grant ennui ne me fist.
Puis si comanda bien et dist,
Que g'ississe de son païs,
Nul jor ne sereit nostre amis,
Il ne vos amera jamès,
Ne quiert vers vos triève ne pès.
Altre chose n'i poi trover. »
« Puis me remis arrière en mer,
Thelamon quis et demandai,
Tant qu'à grant peine le trovai.
De par vos li dis et requis,
Molt m'en penai et molt li dis,
Qu'il vos rendist vostre seror;
Car tenue l'avoit maint jor.
Qui chalt qu'assez m'estolteia,
Et vos méisme lendenja?
Por vos, ço dist, riens ne fereit,
Ne bien ne mal, ne tort ne dreit.
Pollus me redist autretel,
Molt me fist lait à son ostel,
Et dist que Troïens haeit:
Molt me fist malvès acoilleit.
« Ne fereit por vos, ço dist, rien,
Ne qu'il fereit por un viel chien;
Ne vos i atendisseiz mie. »
Assez me dist honte et folie,
Gie souffri tot à morne chière,
Pois me remis en ma charrière.
Nestor quis tant qu'à lui parlai,
Vostre message li contai.
Qui chalt que il me dist très bien
Que il ne vos amot de rien?
Des ielz me fereit tost deffaire,
Ço dist, ou à chevax detraire;
Manace vos à essillier,
Et tote Troie à trebuscher.
Gie vos di bien, onc ne conui
Home plus orgoillos de lui,
Ne qui plus tost déist un lait.
Que vos en feroie lonc plait?
Il ne vos prisent rien ne aiment,
Ne cels qui de par vos se claiment;
Ainz vos estuot d'els bien garder:
Ne vos poez de riens fier
En els. Et il reseivent bien,
Que vos ne les amez de rien.
Prenez conseil que devez faire,
Tel dont vos poisseiz à chief traire,
A vostre prou, à vostre enor.
Car ço recontent li auctor,
Qui grant chose velt envaïr,
La fin à quei en puet venir
Deit esgarder, se il est sages,
Que mals ne l'en vienge et damages. »
Molt fu iriez Prianz li reis,
Quant il oï que li Grezeis
Avoient despit son message.
Forment l'en pese en son corage,
Les manaces ot et le lait
Que Antenors lor a retrait,
Et les reproches et les diz.
A ses homes et à ses fiz
Le prist à dire et à mostrer.
« Seignor, en vos me dei fier.
Oïr poez l'adrescement,

Et la pès et l'acordement
Que cil de Grece nos fereient,
S'ese et tens et leu en avoient.
De nos n'ont crieme ne dotance,
Molt dotent poi nostre poissance,
Ma seror ne me rendront mie;
Or ne sai mès que gie en die.
Assez nos i vient mielz morir,
Que ceste honte issi souffrir:
Dehaiz ait qui le souffera,
Et qui a tant ne s'en metra,
Que len ne nos emblast a tort!
A morir avons d'une mort.
Assez a len sovent véu,
Que cil qui estoient vencu
Venquirent puis lor enemis,
Et orent puis enor et pris.
Fort vile avons: jusqu'al joïse,
Ne sereit ele à force prise;
Chevalerie avon assez,
Et bien jusqu'à V. ans passez
Avons nos viandes adès.
Molt nos devons metre à grant fès,
Que de l'ire dont somes plein
Éussons pris conseil certain
Por fere à cels honte et damage
Qui le firent nostre lignage.
Seignor, qui estes corajos
Cest affere les gie sor vos;
Que que en die et que que non,
Riens n'iert fete se par vos non.
Et ne porquant ma volenté,
Et mon corage, et mon pensé,
Biens est, et dreiz que gel vos die,
O seit saveir, o seit folie,
Eslisons tant de nostre gent,
Com il nos vendra à talent,
De chevaliers prouz et hardiz,
De totes armes bien garniz;
Si enveions en lor contrée,
Tot belement et à celée,
Ainz que la chose seit séue,
Por la terre estre confondue,
Lor home mort, lor terre prise.
Ne quident pas en nule guise
Que nus osast sor els aler,
Ne en lor terre à force entrer.
Ahi! ahi! franc chevalier!
Qui l'orgoil porreit abessier,
Molt grant almone i aureit fete.
Mès dites mei que vos enhete.
Itant vos di gie bien de veir,
Se vostre aïde puis aveir,
Qu'à mei ne la garront jamès
Ne n'i auront trièvе ne pès. »
N'i a un sol qui l'en desdie.
Chascuns li promet et affie,
Qu'il en feront tot son voleir,
A lor force et à lor poeir.
Comant, et die son pleisir,
Il seront prest de l'obéir.
Molt s'en est li reis esjoïz
Puis a apelez toz ses filz:
Si lor a dit que, son escient,
A d'els fet bon norrissement,
Car bials les veit, hardiz et proz.
« Mestre sereiz, fet il, de toz,
Chascuns aura sa conpaignie
Bien ordenée et establie.
Chascuns sera prince des suens,
Et dus et sire et mestre et quens.
Or i parra qui plus donra
Et qui les suens plus enorra.
Or gart chascuns que tex lor seit
Qu'altre seignor nus ne coveit,
Ne qu'il ne perdent lor valor
Par malvestié de lor seignor.
Or iert véue l'atendance,
La norreture et l'esperance,
Que gie ai fete et atendue.
Desor sera bien conéue
La proece que g'i espeir.

Mes, fei que dei à Dé lo veir,
Qui bien nel fera en dreit sei,
Por naient s'atendra à mei.
Mès cil qui porra endurer
La grant peine d'armes porter,
Les sofraites, les peines granz,
Qu'il seit segurs et conbatanz,
Cil iert mis filz, si l'amerai,
Tote sa volenté ferai,
Tot le mien prenge, suens sera,
Jà nus dangier ne l'en fera.
Hector, biau filz, tu ies li maire,
Sire seras de cest affaire,
Tu en seras li chief de toz,
Car tu ies molt sages et proz,
En tei sera li recovriers,
Tu lor seras buens conseillers.
Ne voil qu'i ait filz de baron
Qui riens face, se par tei non.
De toz auras la seignorie,
La poesté et la baillie,
Et tu garde que salve i seit.
Por ço i auras meillor dreit.
Gie te ferai de mon regne eir;
Li Deu en facent mon voleir ! »
Hector respont come senez :
« Biax sires chiers, vos volentez
Voil gie molt fere, et dreiz est,
De vostre pleisir me faz prest,
Volentiers m'en entremetrai,
Et tot mon poeir en ferai.
A toz les Dex pri et requier
Que mon aiol poisse vengier :
De trestot seit à lor pleisir,
De nos garder et maintenir,
Très qu'éussons venjance prise
De cele gent qui poi nos prise.
Trop sera let si lor enfant
Se vont de nos escharnissant,
Et s'il remaneient es pais
Des lez, des torz qu'il nus ont fez.
Bien nos devons tuit essaier
De nostre grant honte vengier.
Molt par m'est tart, et molt coveit
Que de noz genz bataille seit
Envers la lor, molt la voldroie;
Volentiers m'i essaieroie.
Ço peise me que ne portons
Armes vers genz que nos haons;
Vers cels les voil gie bien porter.
Mès primes nos covient garder,
Se nos le començons à faire,
Que a buen chief en poissons traire.
Molt sont forz genz, molt ont aïe,
Molt dure loin lor seignorie.
Se nos ne nos poons vengier,
Grant honte aurons del comencier.
Qui bien comence, que li valt,
Se en la fin par tot li falt?
Comencement deit len haïr
Dont len ne puet à fin venir.
Li vilains dit : mielz valt lessier
Que malveisement comencier.
Bien savons tuit qu'en tot le mont
N'a il si fort gent com il sont.
Veez Europe que il ont,
La tierce partie del mont,
Où sont li meillor chevalier,
Et li plus dur de guerreier
Que len sache : car onc nul jor
Ne servirent d'altre labor.
Cels puot len bien en ost mener,
Ou seit par terre, ou seit par mer.
Cels auront tot à lor talent,
Et toz icels d'Ase ensement.
Icil d'Ase n'ont cure d'al
Mès que adès soient à cheval.
Plus volent guerre qu'altre rien,
Unc n'amèrent ne pès ne bien.
Ço resavon nos bien de veir,
Cil resont tuit à lor voleir.
Esgardeiz que vos en fereiz,

Ja mar por me le lessereiz.
Gie nel di pas par coardie.
Ensorquetot n'avez navie,
Por quei sor els poissons aler.
Ne gie n'en sé consel doner,
Mès que nès fetes tot ovrer,
En quei la mer poissons passer.
Sans nès ne sé com fetement
Lor poissons fere noisement.
Molt i avons poi d'appareil :
Si'n devons prendre tel conseil
Dont len poisse à tel chief venir
Que nus ne gart au departir.
Car l'enor de vos et le bien
Voldroie gie sor tote rien. »
Sor ço redistrent lor talant
Li plosor qui sont en present;
En plosors sens le volent faire,
Ennui sereit de tot retraire.
Après els toz parla Paris :
« Tot iço, seignor, rien ne pris.
Riche gent somes et vaillant,
D'aïe et d'aveir bien manant :
Ceste vile ne crient nul home.
De mon conseil est ço la somme
Que des Grezeis queron venjance.
Car gie sai de fi, sanz dotance,
Qu'il nos en avendra grant biens;
De ço seit toz li blasmes miens.
Seit la navie appareillie,
Et si seit en Grece envoïe,
Delivrement, sanz nul sejor.
Li Deu en volent nostre enor.
Si vus dirai coment gel sai.
L'autrier ès kalendes de Mai,
Chaçoe en Inde la major
Un cerf, onques ne vi graignor.
Le jor le chacièrent mi chien,
Assez corui, onc ne pris rien.
Molt fist grant chalt d'estrange guise;
Le jor ne venta gaires bise.
Mes veneors et toz mes chiens
Perdi ; el vals de Tariens
Lez la fontaine où nus n'aboivre,
Très desoz l'onbre d'un geneivre
M'estut dormir, nel poi muer,
Anceis qu'avant poïsse aler.
Trestot maneis en avison
Vi devant moi Mercurion ;
Juno, Venus et Minerva,
Vindrent o lui. Il m'apela,
Par treis feiz, molt isnelement,
Puis dit : « Paris à moi entent.
Treis deesses vienent à tei,
Por lo jugement, d'un otrei.
Une pome lor fu gitée
D'or massice, tote letrée.
Les letres dient en grezeis
Qu'à la plus bele d'eles treis
Sera la pome quitement.
Entr'eles a descordement,
Chascune plus bele se fait,
Et molt forment avant se trait.
N'i a cele qui bien ne die,
Que par biauté ne perdra mie :
L'une la velt, l'autre l'envie,
Onquor n'est à nule otréie,
Onquor n'en est nule sesie,
Molt est l'une à l'autre marie.
Conseil quistrent, gie lor donai,
Et par bone fei lor loai,
Que tot ço que tu en diras,
Et cele qui tu la donras,
Des altres li seit otreiée,
De bialté seit la plus preisiée.
Eles otroient bonement,
Que tu faces lo jugement ;
Cele l'aura que tu diras,
Et de bialté plus loeras.
Par tei lor covient à saveir,
Qui la pome devra aveir. »
Cascune conseilla à mei,

Privéement et en segrei,
Soz ciel n'a rien que gie volsisse,
Qu'à icele ore n'en traisisse.
N'i ot cele molt ne m'offrist.
Et Venus me preia et dist,
Que se la pome li donoie,
Et de bialté plus la looie,
Feme de Grece me donreit,
La plus bele qui i sereit.
La pome issi li otreiai,
Et de bialté plus la loai.
A lie me tieng de sa promesse.
Gie sé très bien que la deesse
M'aïdera, gie n'en dot rien.
Sire, se vos le volez bien,
Gie i irai molt volentiers,
Mès que gie aie buens chevaliers,
Qu'en lor terre poissons forfere;
Ainz que seons mis el repere,
Lor aurons tel damage fet,
Qui à toz jorz sera retret. »
Anceis qu'onques respondist nus,
Parla primes Deyphebus :
« Bien deit, fet il, estre loez
Cist consalz qui ci est donez.
A lui m'en tieng; molt a bien dit,
Ne deit aveir nul contredit.
Bien crei et quit, se il i vait,
Que les Grezeis nos feront plait,
Et qu'il rendront Ysionan.
Anceis que vienge au chief de l'an,
Plait nos feront à noz comanz.
Facen les nès bones et granz,
Et si aillent hastivement,
N'i ait altre porloignement. »
Après reparla Helenus,
Frere Paris, filz Priamus,
En piez esteit devant lo rei :
« Sire, fet il, entendez mei,
Gie sé auques de deviner,
N'en véistes onques mon per.
Mainte chose ai prophetiziée,
Qui est provée et essaiée.
Onques chose ne fis acreire
Por veraie, qui ne fust veire.
Ja de riens nule n'i faldrai;
Et sacheiz bien que rien ne sai,
Se Paris a de Grece fenne,
Ne de la terre, ne del regne,
Si Troie n'en est essillie,
Arse, et fondue et trebuschie.
J'otrei que je seie dampnez,
Et en fu ars, et puis ventez,
Se ço n'est veirs que gie ai dit;
Et si sera mis en escrit.
Véu en ai les visions
Treis feiz, et les divins respons,
De ço me faz gie très bien mestre;
Et si ne puet autrement estre,
Se il de Grece feme ameine,
Sanz duol, et sanz mort, et sanz peine,
N'en porra eschaper uns sols.
Car les Grezeis vendront sor nos,
Ylion abatront sanz faille,
Par vive force et par bataille :
Ja n'i aura si halt terrier,
Que il ne facent trebuschier,
Peres et filz tot ociront,
Et tot le regne destruiront;
A grant dolor et à torment,
Ociront tote nostre gent.
Por ço sereit bien, ço m'est vis,
Que n'i alast mie Paris.
Remaigne sei, que grant damage
Nos porreit fere à son passage.
Grant chose deit len desvoleir,
Por pis ester, et remaneir. »
Quant Helenus ot achevée
La parole, qu'il ot mostrée,
Tuit furent à la cort tesant,
N'i ot parlé ne tant ne quant.
N'i avoit un seul mot tenti,

Quant Troylus en piez sailli.
Des filz lo rei n'i ot menor,
Mais ço savon nos par l'auctor,
Poi ert meins forz en son endreit,
Ne meins hardiz qu'Ector esteit.
« Avoi, fet il, franc chevalier,
Porquoi vos voi si esmaier
Por la parole d'un proveire,
Qui ci nos fet mençonge acreire ?
Trop est folz qui ço quide et creit
Que il sache qu'à venir seit
D'ui en treis anz : gie nel crei mie.
Ço li fet dire coardie.
Provoire sont toz jorz coart :
De poi de chose ont il regart.
Cist ne fet mie à escolter,
Ne pris gaires son deviner.
Ne deit estre entre chevaliers,
Ainz voist orer en cez mostiers,
Et guart qu'il seit et gros et gras ;
Nos vies ne s'acordent pas.
Penst bien de son cors aesier,
Qu'il n'a d'altre chose mestier.
Peine et travail, por pris aveir,
Devons plus amer qu'altre aveir.
Et qui, por son devinement,
Lera à prendre vengement
De la grant honte et del grant lait
Que li Grezeis nos ont ja fet,
Cil seit mès à toz jorz honiz,
Et de trestoz les Dex partiz. »
A cele parole ot grant bruit.
« Molt a bien dit, ço dient tuit. »
Chascuns loe, chascuns otreie
Que Paris se mete à la veie.
Par les paroles d'Eleni,
O ait veir dit, o ait menti,
Ne remaigne : non fera il.
Por ço souffrirent maint peril.
Issi fu li consalz donez,
Seit li navies aprestez,
En Grece en alt, pas ne remaigne,
Qui que s'en lot, qui que s'en plaigne.
A cele feiz ne dirent plus :
Prianz tramist Deyphebus
En Pevoine, loinz del païs,
Chevaliers querre il et Paris.
La en alèrent erramment,
Molt en orent hastivement,
Molt en amenèrent et orent,
Pois s'en tornèrent com ainz porent.
Après manda li reis Prianz
Un parlement qui molt fu granz,
Tuit i vindrent cil de s'enor,
Et li plus riche et li meillor.
Mandé furent comunalment,
Molt par i asenbla grant gent.
Li reis Prianz voleit saveir,
Et lor talanz et lor voleir.
« Seignor, dist-il, mandé vos ai :
Oiez por quei, gel vos dirai.
Oïe avez la grant dolor,
Com furent mort nostre anceisor,
Que cil de Grece detrenchièrent,
Et Troie et la terre essillièrent :
N'en a esté prise vengeance.
Or sachez bien, et sanz dotance,
Ne remandront mès par nul plait
Qu'alcune chose ne seit fait.
Dreiz est qu'à vos me conseillasse,
Ainz qu'altre chose començasse.
Anthenor i tramis l'autrier :
Savoir voloie et essaier,
S'il me rendroient ma seror,
Qu'il tienent à grant desenor.
Il ne me voldrent rendre mie,
Molt li distrent lait et folie.
Or n'i a plus, j'ai conseil pris,
Que g'i voil envoier Paris,
Por forfaire, par vengement,
Del lait qu'il firent nostre gent.
Mais tot enquore voil saveir

Le los de vos et le voleir.
Car s'il vos plest, il i ira,
Et se vos plest, il remandra.
Et s'il à l'un de vos desplest
Cist afferes, por poi s'en test,
Mès die tot qu'à vis li iert :
Conseil creie qui conseil quiert. »
Panthus uns vassax molt senez,
De letres sages et fondez,
A comencie sa raison,
Si que l'oïrent li baron.
« Reis, oiez, que je voil retraire,
Par fei gie nel voil mie taire.
Ne dei chose celer vers tei,
Dont deie trespasser ma fei.
Car sa fei ne tient pas cil bien,
Qui vers son seignor cele rien,
Por quei il seit deseritez,
Ne morz, ne pris, ne enconbrez.
Trei C. et LX. anz et plus,
Ot mis peres Eufobius,
Ainz que passast de ceste vie ;
Molt ot grant sen et grant clergie,
Des arz et del conseil devin,
Maint en furent à lui aclin.
Unc cele chose ne pramist,
Qui à son terme n'avenist.
Gie ai oï mainte feiz dire,
Que tote Troie et tot l'enpire,
A Paris molt enpirereit,
Se il de Grece feme aveit.
Por cel vos di, se il i va,
Et se il feme prent de là,
Veire fera la prophetie,
Que mis peres dist à sa vie.
N'aiez mie ço en despit,
Que li sages hom sot et dist.
Molt te vient mielz en pès ester,
Et ton païs en pès garder,
Que estre en peine et en effrei,
Que n'en vienge li max sor tei.
Tu as bone pez et franchise,
A ton gré et à ta devise,
Ne querras pas, se tu bien fais,
Que tu perdes enor et pais.
Molt desert cil male merite
Qui de son gré se deserite.
De noble vie et de gentil,
Te vels enbatre en grant peril. »
Tuit ensenble comunalment,
Cil qui furent al parlement,
Contredistrent l'auctorité,
Et ço que Pantus ot mostré.
N'en firent rien, n'en orent cure,
Ço esteit lor mesaventure.
Au rei dient que lor comant
Trestot son buen et son talant :
Ne quirent terme ne respit,
Qui qu'il plese ou seit en despit.
Molt les en mercia li reis,
Et à la guise de lor leis,
Lor a à toz doné congié.
Après a pris et porchacié
Molt buens ovriers à lor nef faire,
N'ot soing de lonc termine à traire.
Tost furent fetes et garnies,
Et de vitaille resplenies.
Desor lor tarde li orez.
Hector li prouz en est alez,
Por assenbler et porchacier
Maint vaillant riche chevalier ;
I amena par sa prière
Qui ne retorna puis arrière.
Cassandra fu fille lo rei,
Qui molt sot del devin segrei,
Respons prenoit et sorz gitot :
Cele conut très bien et sot,
Se feme a de Grece Paris,
Destruite iert Troie et le païs.
Mostré lor a et dit très bien :
« Nel pensez, fet ele, por rien.
Que s'en Grece vont les navies,

Poi poons mès preisier noz vies.
Troie en vertira tote à cendre,
Nus ne nos en porra deffendre.
A mal iront et à peril,
Et li plosor en lonc eissil. »
Molt lor deffent et molt lor vée,
Et molt s'en fet triste et iriée.
Bien lor annonce chose veire;
Qui chalt que ne l'en volent creire?
Se Cassandra et Helenus
En fussent créu, et Pantus,
Enquor n'éust Troie nul mal,
Ne li très nobile vassal.
Mès fortune ne le volt mie,
Qui trop par fu lor enemie.

Al tens que chantent li oisel,
Qu'il orent tens seri et bel,
Furent les nès appareilliées,
Qui seront en Grece enveiées;
XX et II furent et non plus.
Molt par venta dreit Éurus.
Li chevalier et li marchis,
Que Paris ot semons et quis,
Et sis freres Deyphebus,
A Pevoine trei M. et plus
En sont venu d'armes garni,
Deffensable, prou et hardi.
En la bataille, ne en estors,
N'en poïst len mener meillors.
Li reis Prianz à toz parla,
Et si lor dist bien et mostra:
« Seignor baron, or iert véue
La grant proece et conéue,
Que len quide que en vos seit.
Li Grezeis ont tort et vos dreit.
Sor els vus envei por forfere.
Gardez, quant len l'orra retraire,
Que si richement l'aiez fait,
Que n'i aiez honte ne lait.
Paris sera princes de vos,
De la venjance desiros:
Si fetes quant que lui plera.
Deyphebus o vos sera,
Et vos i ireiz, Eneas,
Ensenble o vos Polidamas:
Là où vostre conseil saurai,
Sacheiz plus séurs en serai.
S'Ysiona m'en poez traire,
N'aurai puis talant de malfaire,
Et se ne la poez aveir,
Ne par force ne par poeir,
Si revenez molt tost à mei,
Et gie lealment vos otrei,
Se mestier avez de secors,
Tel gent i merrai a plein cors,
Ja n'i aura si fort cité,
Chastel si clox ne si fermé,
Que il nel preignent par destresce,
Jusqu'à la mestre forterece. »
Ni ot puis altre parlement.
Es nés entrent comunement.
Dreit vent orent et coie mer,
Por corre tost et por sigler;
Congié prennent à lor amis,
Tóst ont esloingnié lo païs.
Vers Grece ont dreciées lor veiles,
Tot dreit à l'asen des esteiles.
Anceis que en Grece arrivassent,
Ne que il à nul port tornassent,
Fu Menelax entrez en mer;
Dreit à Pirre voleit aler,
Nestor l'avoit mandé à sei,
Mès gie ne sé dire por quei.
Menelax fu molt riches reis,
Et prouz et sages et corteis.
En vostre tens, n'en vostre aé,
N'out onc feme de tel bialté,
Com sa feme, ne de tel pris,
Ne jamès n'aura, ço m'est vis.
Quant cil dès nès s'entrechoisirent,

Et li un d'els les autres virent,
Ne sorent dire ne penser
Li uns de l'autre ò volt aler ;
Ne se voldrent tant aprochier,
Que l'un poïst l'autre aresnier.
A la cité d'Estrimestrée,
Qui molt est sage et renomée,
Esteit lo jor Castor alez,
Et Pollus sis freres ainz nez :
A icels dous fu suor Heleine,
Dont il orent puis assez peine ;
Cist Menelax esteit sis sire,
Qui par mer en alot à Pire.
Heleine une fille en aveit,
Qui o ses dous freres esteit,
Hermione esteit apelée,
Molt iert de ses oncles amée,
Molt l'amoent et cherisseient,
A grant enor la norrisseient.
Li Troïen tant espleitièrent,
Tant siglèrent et tant nagièrent,
Qu'il arrivèrent el païs,
Qui esteit à lor enemis.
Citherea, tesmoing l'auctor,
Avoit non l'isle, à icel jor,
Où il arrivèrent lor nès.
Molt fu le tens douz et soès.
Un tenple riche et merveillox,
Molt ancien et preciox
Avoit en ceste isle, à l'enor
Venus la deesse d'amor.
Tuit cil del regne d'environ,
Y venoient à oreison.
Molt fu li temples chier tenuz,
Là aorèrent lor vertuz,
Là fesoient lor sacrefises
Les genz del païs à lor guises,
Molt i offrirent riches dons,
Et prenoient devins respons.
Lors i fesoient une feste,
Ço dit l'estoire de la geste.
Cil del païs i furent tuit,
A grant joie et à grant deduit.
Par anz s'i solent assenbler,
Por cele feste celebrer.
De la grant deesse qu'avoient
Sacheiz que la feste fesoient,
C'esteit Venus la soveraine.
Paris et la gent qu'o lui meine,
En sont venu al tenple dreit,
Où la grande assenblée esteit.
Molt fu de grant bialté Paris ;
De cors, de façon, et de vis,
Sor les autres fu li plus genz,
Si ot molt riches garnemenz ;
Il n'ot si povre conpaignon,
Ne resenblast prince ou baron.
Un sacrefice appareilla,
A la deesse Diana,
A la Troïene manière,
Molt simplement et o preière,
Molt le fist acceptablement,
En la presence de la gent.
Cil del païs molt demandoient,
As Troïens, à qui parloient,
Qui estoient, et que queroient,
Ou aloent, et dont venoient.
Et cil respondeient briement,
Et distrent lors à cele gent,
Qu'iço li filz Prianz esteit,
El païs envoyé l'aveit,
Por Castor et Pollus requerre,
Qui jadis furent en sa terre,
Quant Troie et lo païs destruistrent ;
Une dameisele en aduistrent,
Molt par fu gente la pucele,
Sauriez en dire la novele,
Ante est Paris et suor lo rei.
Cil la tienent à estrelei.
Querre la vient, s'il la r'avoient,
Molt volentiers la remerroient.
S'en ne la rent, estre porra,

Que grant damages en sordra. »
Molt est isnele Renomée,
Savoir fist tost par la contrée,
Que Paris à totes ses nès,
Estoit en l'isle au port remès.
Heleine en oï la novele,
De totes dames la plus bele,
Ainz nus ne vit plus avenant.
Ne se prise ne tant ne quant,
S'ele à ceste feste ne vait :
A ses privez dit et retrait
Qu'ele a, pièce a, un veu voé,
A rendre à cel jor devisé.
Sor l'autel velt ses dons offrir,
Ço dist, et ses respons oïr.
Son eire fist appareiller,
Puis espleita de chevalchier.
Al tenple vint o sa mesniée,
Molt par s'en fist joiose et liée.
Quant Paris sot que fu venue,
Il ne l'avoit onques véue,
Molt la coveita à véeir,
K'oï avoit dire por veir
Qu'ele esteit la plus bele riens,
Qu'onques véist hom crestiens.
Tant dist, tant fist, tant porchaça,
Et tant revint, et tant ala,
Que il la vit, et ele lui :
Molt s'entregardèrent andui.
Ele ot demandé et enquis,
Qui filz, et qui esteit Paris.
Fière bialté i esgardot,
Molt l'esgarda et molt li plot.
Paris fu molt escientos,
Visdes, cortois et enartos,
Tot sot, tot vit, et tot conut,
Et son dolz senblant aperçut,
Et quant bien conut son corage,
Ne se fist mie trop salvage,
Anceis se mist tant en avant,
Qu'alques li dist de son talant.
El voier et al parlement,
Qu'il firent assez briment,
Navra Amors et lui et li.
Ainz que se fussent departi,
En lor aé, en lor enfance,
En lor forme et en lor senblance,
Les a griement sesiz amors,
Sovent lor fet muer colors :
Tant furent bel, ne m'en merveil.
S'il volsissent estre pareil,
Tex dous ne poïst nus trover.
Tel leisir orent de parler,
Qu'alques i distrent de lor buens.
Paris s'en vait o toz les suens,
Si a d'Heleine pris congié,
Dreit à lor nès sont reperié.
Heleine sot molt bien de veir
Paris la revendreit véeir.
Quant d'Heleine fu reperiez,
Alques fu li solaus bessiez,
Et il ot sa gent assemblée,
Privéement et à celée.
Anthenors et Polidamas,
Deyphebus et Eneas,
Et li autre comunalment,
Sont assenblé al parlement.
Paris parla avant els toz,
Qui molt esteit sages et proz.
« Seignor baron, en cest païs,
Nos a li reis Prianz tramis,
Por fere à cels honte et domage,
Qui le firent nostre lignage.
Il n'est riens de ma ante aveir :
Ja en ço n'aiez vos espeir.
De lie avoir est nule chose.
Ne l'ont pas en tel leu enclose,
Que ramener l'en poïssons,
Por rien que fere séussons.
Si nos covendreit engingnier,
Com nos les poissons damagier,
Et tel chose lor poissons fere,

Dont il aient honte et contraire.
En cest païs somes venu,
Ja est en plosors leus séu.
Vos savez bien certainement,
Que il n'aiment pas nostre gent.
Tant lor ont fet hontes et lait,
Jamès n'en sera fet nul plait.
N'out en nos nule séurté,
Se il s'estoient apensé :
Annui et honte nos feroient,
S'en lor païs nos ateignoient.
Por ço les nos covient deceivre,
Ainz qu'il se poissent aperceivre.
Une chose i ai esgardée,
Qui ja nos iert dite et contée,
Les genz assenblées se sont,
A ceste feste que il font.
Venu i sont à ceste enor
Tuit li plus riche et li meillor :
Assez i a or et argent,
Et maint chier riche garnement,
Avoir i a molt amassé,
Molt en i ont tuit aporté.
S'i a une molt bele feme,
Qui est dame de tot cest regne,
N'a tant prisie ne loée,
Ne ci, ne en altre contrée.
S'est feme lo rei Menelax.
Avec li a de tex vassax,
O molt auroit riches prisons.
Esgardez or quel là ferons.
Ne quit par terre ne par mer
Poissons jamès nul jor aler,
Qu'à tant en poïssons venir.
Die chascons tot son pleisir.
Nos n'avons pas gent amenée,
Por fere force en la contrée ;
Ja par la gent que nos avons,
Cité par force ne prendrons ;
Et se nos bien l'avions prise,
Ne valdreit tant en nule guise
Li gaainz que nos ferion,
Com cest que nos ici véon,
Molt i a riche trovéure.
Ore esgardez quele aventure !
Molt lesserons nos enemis
Honteos dolanz et pensis :
Jusqu'à M. anz en ert parlé.
Die chascons sa volenté,
Et tot son buen et son pleisir,
Car n'avon mie grant leisir.
Haster nos covient cest affaire,
A quel que chief en deions traire,
O seit del faire ou del lessier,
Ou d'altre chose comencier. »
Cil qui ceste parole oïrent,
Diversement i respondirent,
Mès à la parfin s'acordèrent,
Et bien voldrent tuit et loèrent
Que le tenples fust assailliz
Contre la nuit, et envaïz,
Par force peceiez et pris.
« Or n'i a plus, ço dist Paris,
Senpres quant la lune iert cochiée,
Et la grant noise iert abeissiée,
Nos armerons comunement,
A toz lo mielz de nostre gent.
Tot belement et à celée,
Sanz noise fere, et sanz criée,
Les sorprendrons en tel manière,
Que ja nus d'els les noz ne fière.
Toz les aurons senpres sorpris,
Et tot l'aveir robé et pris.
Et cil qui remandront as nès,
Aient sus trait ancres et très.
Que si tost com auron chargié,
Seions nos del port esloignié.
Tel covenance lor donons,
Qu'il sachent bien qui nos serons. »
Molt devisent bien lor affaire.
Li jorz s'en vait, la nuiz repaire.
Cil mengièrent qui çure en orent,

S'il orent quei, et se il porent.
Et quant il vient à l'anuitier,
La lune prist cler à raier.
Ainz prinsome se fu cochiée,
Armée se fu la mesniée.
Lo petit pas, estreit serré,
En sont al temple dreit alé.
Cil del païs veillièrent tuit,
A grant joie et à grant deduit:
Li plosor de veiller lassoient,
Par dreite force s'endormoient;
N'avoient poor ne regart
Que max vienge de nule part,
Molt fu la contrée segure.
A Dex! com grant mesaventure,
Avint par ço qui là fu fait!
Ne vos en voil fere lonc plet.
Li Troïen ont tant alé,
Au tenple vinrent tuit armé.
Un gresle sonent à l'entrée:
Lors a chascun traite l'espée,
Isnelement et en poi d'ore
Iriement lor corent sore,
Molt en detrenchent et ocient,
Et maint en i prennent et lient.
La bele, la corteise Heleine,
I pristrent tote primeraine.
Ne se fist mie trop ledir,
Bien fist senblant del consentir:
Maintes dames, maintes puceles,
Pristrent o lie riches et beles.
Cil del tenple sont esbaï,
Car d'armes furent desgarni:
Ne sevent d'els prendre conrei,
Muçant s'enfuient trei et trei,
Pris en ont et liez assez.
Molt fu li tenples tost robez:
Ne lessièrent or ne argent,
Drap de soie, ne garnement;
Tant en i pot chascons trover,
Qu'il ne l'en pot demi porter:
Ainz tex gaainz ne fu mès faiz.
Granz fu li criz, gries fu li braiz.
Tuit furent mort et detrenchié.
Paris éust bien espleitié;
Mès sor le port ot un chastel,
Helée ot non, et fort et bel:
Fort gent avoient et hardie.
Des qu'il orent la noise oïe,
Tuit effréé se sont vestu,
Pois sont à lor armes venu,
Ainz gent plus tost ne fu armée.
Tot dreit en vont à la meslée.
Fuilles portèrent et brandon,
Tot font resplendir en viron.
Les Troïens ont encontrez,
D'aveir et de prisons trossez,
Virent lor genz qu'il enmenoient,
Qui de granz brez sovent gitoient:
Si feseient lo leu tentir,
Que riens ne poeit gote oïr.
Cil del chastel furent ensenble,
Hardi cuer a qui il ne trenble.
De maintenant les vont ferir;
La oïssiez testes croissir,
Ferir de lances et d'espées,
Et de gisarmes acerées,
De maçues et de coignies;
Trop i souffrirent granz haschies
Li Troïen por els deffendre,
Et cil del chastel por els prendre.
Se il desarmez les trovassent,
Jamès à Troie ne tornassent.
Cil d'Elée molt les ledissent,
A poi que toz nes desconfisent.
Merveilles furent plus blescié,
Por ço qu'il estoient chargié.
Ne lor esteit mie besoinz,
Que lor nès fussent alques loinz;
Mès ils orent maintes colées
Anceis prises, altres donées,
Qu'il i poïssent parvenir.

Assez en i estut morir.
Mès dès qu'il orent lor prisons
Bailliez as altres conpaignons,
Et la robe fu mise ès nès,
A cels qui esteient remès,
Donc retornent sus as Grezeis,
Si les refièrent demaneis;
Les escuz priz, espées traites,
Lor ont de mortax plaies faites.
Il méisme s'entrocieient,
Car nuiz esteit, poi i voieient.
Desconfit sont cil del chastel,
N'en orent mie le plus bel,
Jusqu'ès portes les enbatirent,
A grant dolor s'en departirent.
Li Troïen ne se tardièrent,
Dreit à lor nès s'en repairièrent.
L'eschec de la desconfiture
Ont senpres chargié à dreiture,
Puis s'en entrèrent en lor nès;
Des vis n'i a nus d'els remès;
Mès des morz i leissent il tant,
Dont lor ami seront dolant.
Ainz que del port fussent parti,
Virent le jor molt esclarzi,
Molt fu bele la matinée,
Qu'il partirent de la contrée:
Molt devint quoie mer salée,
N'i parut pas onde levée,
Onc n'i parut nul onde orrible,
De grant manière est mers pesible:
La nuit traient as avirons.
Paris fu liez de ses prisons,
Des damages qu'ot fet des lor,
De son gaaing et de l'enor;
Alques les ont estolteiez,
Assez en i leissent d'iriez,
A tant ne remandra il mie,
Desore engrosse la folie.
Li Troïen erent en mer,
Molt desiroent l'arriver;
Set jorz i furent aconpliz.
Adonc lor est li venz failliz,
Et Paris ot buens conpaignons,
Qui nagent tant as avirons,
Qu'il pristrent port à Tenedon:
A grant joie issent li baron.
Tenedon esteit uns chastiax
Sor la marine, genz et biax,
De mur marbrin ert clox et joinz,
Set lieues fu de Troie loinz.
Tor i ot forte et bien assise,
Tant esteit fort d'estrange guise,
Molt par i aveit gent repaire.
Ne vos en quier lonc conte faire.
Li Troïen sont fors des nès,
Ilec se sont la nuit remès,
Molt i furent bien herbergié.
Paris a molt tost envoié
Un message forment batant
Novele dire au rei Priant.
Li mès s'est tost mis à l'estrée;
La nuit, quant vint à l'avesprée,
Fu à Troie, lo rei trova,
Et tot l'ovre li conta,
Qu'à Tenedon sont herbergié,
Et coment il ont espleitié.
Quant il ot oï les noveles,
Sacheiz que molt li furent beles.
Grant joie font; mès tex i ot,
Qui il pesa molt et desplot.
Tel en furent joios et lié,
Qui puis en furent tuit irié.
Paris et tuit si conpaignon
Furent la nuit à Tenedon.
Dame Heleine feseit senblant
Qu'ele éust duel et ire grant,
Plorot, et molt grant doel feseit,
Et durement se conplaigneit,
Son seignor regretot sovent,
Ses freres, sa fille et sa gent,
Et si regretot ses amis,

Et son lignage et son païs,
Sa joie, s'enor et sa richece,
Et sa bialté, et sa haltesce.
Ne la poeit nus conforter,
Quant les dames voeit plorer,
Qui o li esteient ravies,
Et molt petit prisent lor vies,
Quant lor seignors reveient pris,
Navrez, detrenchiez et ocis,
A poi li cuer ne lor parteient.
Cels esgardent qui pris esteient,
Qui lor erent seignor et pere,
Oncle et nevo, et filz et frere;
Mais de laisor n'aveient tant,
Qu'il parlassent ne tant ne quant:
De l'une part li home esteient,
Car issi sevrez les aveient;
Unques tels dels ne fu oïz,
Com il feseient, ne tel criz.
Paris nel pot plus endurer;
Heleine vait reconforter,
S'entente meteit chascon jor
A lie reconforter de plor.
Tot dreit à lie est revenuz,
Senblant fist que fust irascuz;
« Dame, fist-il, ço que sera
Itel dolor qui soufrira?
Ço ne vos falt ne jor ne nuit.
Quidez vos que molt ne m'ennuit?
Dur cuer aureit et reneié
Cil qui de vos n'aureit pitié:
Nul home qui vos ot plorer,
Ne puet de joie remembrer.
Dames, confortez vos un poi,
Car par la fei que gie vos doi,
Plus aureiz joie en cest païs,
Que n'aviez de vos amis,
Quant vos estiez ès contrées
Dont nos vos avons amenées.
Altre chose est or de prisons,
Que len meine en chetivesons.
Vos ne sereiz ja vils tenues,
Ne sereiz pas à cels tolues,
Qui vos aiment et vos amez:
Quites et delivres serez.
Celes qui lor amis ont ci,
Se chascune i a son ami,
Si l'aura tot quite et delivre:
En ceste terre porreiz vivre
A grant joie et à grant baudor,
Et sanz honte et sanz desenor,
Tot por l'amor ma dame Heleine.
Ja n'i aureiz ne mal ne peine,
Ele sole vos gardera,
Ja torz fez ne vos i sera.
A son voleir, à son pleisir
Ferai tote Troie obeir:
Cist regnes iert en sa baillie,
Soe en sera la seignorie.
Ja mar aura poor de rien
Qui ele voldra fere bien.
Riche et manant le porra faire,
Ja nus ne l'en fera contraire.
A la plus povre qui ci seit,
Porreit doner, s'ele voleit,
Graignor enor qu'onques n'en ot
La plus riche, ne avoir pot.
Confortez vos, ne plorez mie. »
Chascune donc merci li crie,
As piez li chient les plosors
Qu'il ait merci de lor seignors,
Qui sont ès liens e si destreiz.
Il dist: « toz vos biens en fereiz,
Et le pleisir à la reïne. »
Ele profondement l'encline:
« Sire, fet el, se Deu pléust,
Ja ne volsisse que si fust;
Et quant gie vei ço et entent,
Que il ne puet estre altrement,
Si nos covendra à soufrir,
Voillons ou non, vostre pleisir.
Bien ait or qui bien nos fera,

Et qui enor nos portera :
Almone i porra grant aveir. »
« Dolce dame, vostre voleir
Ferai si tot, se Dex m'aït,
Com parmi vostre boche iert dit. »
Par la main destre l'a donc prise,
Sor un faltre de porpre bise,
Sont andui·alé conseiller.
Donc la comença à preier;
« Dolce dame, ço sacheiz bien,
Onques mès n'amai nule riens,
N'onques mès ne soi riens d'amer,
Onc mès ne m'i voil atorner;
Or ai en vos si mon cuer mis,
Et si m'a vostre amors espris,
Que de tot suis remès à vos;
Leiax amis, leiax espos,
Vos serai mès tote ma vie.
De ço seiez séure et fie,
Tote m'enors vos enorra,
Et tote riens vos servira.
Se vos al de Grece amenée,
Plus bele et plus riche contrée
Verreiz assez en cest païs.
Vos sereiz entre vos amis,
Tot iert fet quant que vos voldrez,
Et si com vos comandereiz. »
« Biax amis chiers, ne sé que dire,
Mes qu'assez ai et duol et ire,
N'en puet aveir nule riens plus.
Car gie vei bien, se gie refus
Vostre pleisir, poi me valdra.
Bien sé por veir qu'il m'estovra,
Voille o ne voille, consentir
A fere tot vostre plesir,
Quant deffendre ne me porreie.
Donc por naient m'escondireie;
Nel puis faire, ço peise mei,
Si me portez enor et fei,
Sauf l'aureiz solonc ma valor. »
Lors ne se pot tenir de plor.
Molt l'a Paris reconfortée,
A merveilles l'a enorée,
Molt la fist la nuit bien servir,
Ço poez saveir sanz mentir.

Renomée qui tost s'espant,
Ne se tarde ne tant ne quant;
Par tote Grece a reconté,
Com il ont lo tenple robé,
Com Paris et sa conpaignie
Ont Heleine prise et ravie.
La Renomée a tot retrait,
Issi com il l'aveient fait;
Molt en furent Grezeis irié.
Reis Menelax la lon noncié,
Qu'il aveit sa feme perdue,
Et Paris li avait tolue,
A Troie l'en aveit menée,
Ja poeit estre en sa contrée.
Molt fu Menelax anguissox,
dolanz et tristes et hontox;
Molt fu destreiz, molt l'en pesa.
Arrière à Parte retorna,
Nestor en amena o sei,
Qui molt l'ama par bone fei.
De sa honte et de son damage
Li pesa molt en son corage.
Menelax un message prent,
Si l'envoia isnelement
A son frere que il aveit,
Qui molt buens chevaliers esteit.
N'avoit en Grece plus vaillant,
Ne plus riche, ne plus sachant,
Agamennon iert apelez:
Icil fu à Parte mandez.
Paris qui fu à Tenedon,
Il et si altre conpaignon,
Quant l'endemain furent levé,
Et del jor virent la clarté,
Biau tens fist, com el tens Pascor,

L'on veit ès arbre foille et flor,
Monté furent es palefreiz,
Assez orent richez conreiz.
L'aveir et la robe ont chargié,
Qu'il en Grece orent gaaignié.
Si l'enveient dreit à Troie,
Et lor prisons à molt grant joie.
Paris tint par la regne Heleine,
De lie enorer molt se peine :
Sis cors de grant bialté resplent.
Prianz, o lo mielz de sa gent,
S'est par matin de Troie issuz,
Treis lieues encontre est venuz.
Estrange joie demenèrent,
Là où primes s'entrencontrèrent,
Et cil qui les prisons meneient,
Et les granz aveirs conduiseient,
Les presentent au rei Priant.
Il les reçut à joie grant ;
Son fils Paris aime et joïst.
Et cil li reconta et dist,
Trestot issi com il alèrent,
Où, et coment il arrivèrent,
Coment li tenples fu brisiez,
Et li granz aveirs gaaingniez,
Et coment il fu assailliz,
Ainz qu'as nès fussent revertiz.
Conta li la desconfiture,
Que il firent par nuit oscure,
Et mostra li cele qu'il meine,
Qui pas n'est lede ne vilaine.
Or quide estre li reis gariz,
Or quide estre séurs et fiz
Que por Heleine seit rendue
Sa suor qu'il ont tant tenue :
Avoir les quide en sa merci,
Ainz qu'il en seient mès sesi.
Li reis fu sages et corteis,
Les regnes as noiax d'orfreis
A pris del palefrei Heleine ;
Il toz sols la conduit et meine,
Molt la conforte et molt li prie,
Que ne s'esmait et ne plort mie,
Assez li a dit et pramis
Que dame sera del païs.
Tant chevalchièrent et parlèrent,
Qu'ès rues de Troie en entrèrent.
Unques nus hom à icel jor,
Ço savon nos bien par l'auctor,
N'avoit oï anceis parler
De si grant joie demener,
Com il firent de lor amis :
Molt par ot grant joie ès païs.
La nuit furent bien celebré,
Et esalcié et enoré.
Et l'endemain à grant haltece,
A grant joie et à grant leesce,
A Paris Heleine esposée :
Li reis Prianz li a donée.
Molt li a riches noces fetes ;
Jamès tex ne seront retretes.
Tuit cil de Troie celebrèrent
VIII jorz qu'onques n'entroblièrent.
Grant joie ont de ço que Paris
A si menez lor enemis.
Por essalcement de la gloire,
Et por l'enor de la victoire,
Dura la feste VIII jorz et plus,
Si com il avoient en us.
Heleine fu molt enorée,
Et molt joïe et molt amée,
Del rei Priant et de sa fenne,
Et de toz les autres del renne.
Li frere Paris l'orent chière,
Et ses serors de grant manière,
Fors la devine Cassandra,
Qui molt grant noise demena,
Qui qu'onques fust liez et joiox,
Lie feseit doul merveillox.
A halte voiz à toz diseit
Que tot certainement saveit
Qu'or sereit Troie desertée,

Ja ne sereit mès rabitée :
Molt en esteit la fins prochaine.
Molt sovent mal diseit Heleine,
Et mal diseit lo mariage,
Qu'il annonçot lo grant damage
Qui lor vendreit prochainement,
Et dureit pardurablement.
« Lasse, fet ele, quels dolors
Iert, quant charront ces haltes tors,
Quant verrai chaïr ces donjons,
Et ces palès, et ces mesons !
Hau ! quel dolor quant mi biau frere
En seront mort avec mon pere !
A tort se clamera chaitis,
Quant il les verra toz ocis.
Ecuba, mere, quel pechié !
Tant aureiz vostre cuer irié,
Tant aura ci forte aventure !
Et dolerose portéure
As fet, mere, de tes enfanz !
Toluz les t'a li reis Prianz.
Cest mariage a ajosté ;
De ço plaing la noble cité,
Com granz dolors qu'or fenira !
Jamès nus ne la refera.
Franches dames, franches puceles,
Com aura ci froides noveles,
Quant vos orreiz de vos amis,
Qui por naient seront ocis !
Fuiez vos en, car bien est termes,
Où prendriez vos tantes lermes ?
Ço vos coviendra à plorer :
Sovent verra l'une pasmer
L'autre de vos à cuer dolant.
Molt desirasse chièrement
Mort avenir, s'estre péust,
Ainz que li termes venuz fust,
Qui s'appareille chascon jor
D'amener la mortal dolor. »
Issi criot, issi braeit,
Si fete vie demeneit
Cassandra : ja repos n'éust,
Por nul chasti qui fez li fust,
Tant qu'il ne porent endurer ;
Donc la fist li reis enfermer,
En une chambre, loing de gent,
O puis fu assez longuement.
Endementres que ço fu fait,
Que gie vos ai dit et retrait,
Fu cil Agamennon venuz,
Qui tant ot esté atenduz,
Dreit à Parte o Menelax ere.
Molt trova dehetié son frère,
Por lo hontage de sa fenne,
Por lo damage de son renne,
Qui li Troïen li ont fait,
Qui sera mès toz jorz retrait.
Agamennon qui molt fu proz,
Son frere conforte sor toz.
« De ço, fet il, bien vos gardez,
Que ja nus hom de mere nez,
Se poisse aparceveir ne dire,
Que vos en aiez doul ne ire.
Li preisié home de lonc tens,
Qui tant orent valor et sens,
Ne conquistrent pas les enors,
En dels, en lermes ne en plors.
Mès quant len lor feseit ledure,
Si prenoient enging et cure,
Com il se poïssent vengier.
Issi le font buen chevalier.
Qui n'a guerre, n'aversité,
Ne damage, ne povreté,
Coment conoistra sa valor ?
Mès qui à autrui tolt s'enor,
Qui les granz cols a à souffrir,
Et les mesnies à tenir,
Qu'il seit povres et soufraitos,
Or seit riches, or beseignos,
A la foiée gaaignanz,
Et à la foiée perdanz,
Que sis pris isse et monte adès,

Et del bien faire seit engrès,
Icil puet bien conquerre enor;
Que si firent nostre anceisor:
Issi puet len à pris venir.
Or n'i ait rien de plus souffrir.
La honte, et li lez est molt granz,
Que nos a fet li reis Prianz.
Or porchaçons delivrement
Qu'en aions tost lo vengement,
Que nostre enors i seit séue,
Et par tot le mont conéue,
Que, jusqu'à M. anz ça avant,
Poissent dire petit et grant,
Qu'onques si haut dreiz ne fu pris,
Come de ço qu'a fet Paris.
Grant parole n'a ci mestier;
Mès or pensons del envoier,
Par totes terres sus et jus,
A reis, à contes, et à dus,
Semons seient d'aler à Troie.
N'i a celui qui de grant joie,
Ne s'apparelt à son poeir,
A quant que il porra aveir.
Quant nostre gent iert assenblée,
Et por bataille conréée,
Soz ciel n'a vile, ne cité,
Tor de chastel, ne fermeté,
Qui de nos se poïst deffendre.
Et qui Paris porreit vif prendre,
Si le pende come larron.
Or en fesons tel contençon,
Que tote Troie seit fondue,
Et craventée et abatue. »
Sans altre conseil qui fust pris,
Ont par Grece les mès tramis.
N'i ot rei, ne duc, n'aumaçor,
Riche conte, ne vavassor,
Qui n'i venist, s'il fu semons.
D'auquanz porreiz oïr les noms.
Danz Patroclus et Achilles,
Et li vassax Diomedes,
Et li biax reis Eurialus,
Et li forz reis Neptolemus,
Vindrent à Parte où cil esteient,
Qui de l'ovre s'entremeteient.
Conseil pristrent comunalment,
Mès qu'il aient tote lor gent,
Que il iront sanz demorance
D'Heleine prendre la venjance.
De l'ost joster ont conseil pris,
Et que li navies seit quis.
Icil que vos ai ci nomez,
Et cil qu'il orent assenblez,
Firent Agamennon seignor
Et sor els toz enperéor.
Tote la gent qu'il ajostèrent,
Qu'il à Troie à siege menèrent,
Seront desoz sa seignorie,
Et de toz aura la mestrie;
A lui del tot obeiront,
Et del tot son plesir feront.
Altresi riches i ot dus,
Com il esteit, quatorze et plus,
Justisera mès nequedent:
Par grant sen, par esgardement,
L'ont il eslit desus els toz:
Car molt esteit sages et proz.
Molt est ja ceste ovre ahatie,
Et de rechief Grece banie.
Querre les vont en tel manière,
O seit par force, o par preière,
Ja n'i aura grant ne petit,
Qui de l'aler prenge respit.
De nès, d'armes et de harneis
S'appareillièrent demaneis,
Si qu'al terme qui posez est,
Fussent trestuit garni et prest.
A Temesse dreit al rivage,
Assenbleront tot le parage,
Puis moveront comunalment,
Des quis auront oré et vent.
S'a Troie poent arriver,

Molt en seront fort à geter,
Molt en seront ainz lances fretes,
Et espées de fuerres tretes,
Anceis auront M. chevaliers
Abatuz morz de lor destriers,
Assez en estovra morir ;
Altrement ne puet avenir.
Ço fu dedanz cele quinzaine,
Que Paris ot ravie Heleine,
Se mistrent li dui frere en mer,
Por lie secore et ramener ;
Mès à male ore s'en esmurent.
Quant al port de Lesbie furent,
Si tost n'orent tere perdue,
Que tormente lor est venue.
Toz les treis jorz venta si fort.
Que nès n'osa moveir de port.
Molt fu la mers fiere et orrible :
Onques d'oit jorz ne fu pesible.
Unques n'en fu novele oïe,
Fors de fole gent esbaïe,
Qui a poi creient maintes riens,
Ne sevent qu'est max ne qu'est biens.
Par icels fu dit et quidié,
Qu'il n'erent mie perillié,
Ne poeient mie morir,
En mer ne en terre porrir :
Issi distrent la gent vilaine.
Et à travail, et à grant peine,
Les quist len puis, desi qu'à Troie ;
Mès qui qu'en féist dol ne joie,
Ne pot estre por riens séu,
Que il esteient devenu.
Castor et sis freres Pollus
Issi finèrent, n'en sé plus.
Cist i ont ja éu estraine,
Por lor bele seror Heleine.
A maint covint altel receivre,
Qui l'ame del cors fu desseivre.

Benéiz dit que riens ne let
De quant que Daires li retret ;
Ainz velt tot dire et reconter,
Et les senblances demostrer,
De la forme qu'aveit chascons :
As iels les vit toz uns et uns.
Quant cil de Troie et li Grezeis
Aveient trieves par dous meis,
Ou par meins, ou par plus d'espace,
En très, en loges et en place,
Les aleit Daires regarder,
Por lor senblances reconter.
S'estoire voleit fere pleine,
Por ço s'en mist en si grant peine.
Des dous qu'erent peri en mer,
Oï retrere et reconter,
Qu'il erent anbedui d'un grant,
Et d'une groisse et d'un senblant :
Chevox avoient lons et blois,
Sor les espalles par granz trois,
Anbedui avoient gros ielz,
Pleins de fierté et pleins d'orguilz,
Les faces avoient molt beles,
E nès et boches et meisselles ;
Cors avoit chascons trop bien fet,
Si com l'estoire me retret.
Heleine qui ert lor seror,
De trestotes bialtez la flor,
Unques ne nasqui en cest monde
Dame si bele ne si blonde,
De totes fu la soveraine.
Ausi com est colors de greine
Plus bele de nule altre chose,
Et tot ausi come la rose
De bialté tote rien sormonte,
Ço dit Daires, qui ço reconte,
Sormontot de bialté Heleine
Tote rien qui nasqui humaine.
Por verté li plosor diseient,
Que si frere la resenbleient.
Enz el mileu des dous sorciz,

Qui dougié erent et tretiz
Aveit un seing en tel endreit
Que merveilles li aveneit.
Li cors de lie ert biax et gras,
Molt par se vesteit bien de dras;
S'esteit si franche et de bon aire,
Que nus hom nel saureit retraire.
Agamennon qui esteit reis,
Et sires de toz les Grezeis,
Esteit membruz a granz merveilles,
Et si aveit armes vermeilles.
De cors esteit molt aïros,
Et penibles et traveillos.
Sa charz et sa cringne dolgie,
Ert plus blanche que neis negie.
Ja de parler ne fu ateinz,
Trop esteit sages et macainz.
Molt esteit nobles et penos,
D'aveir riches et gracios.
Menelax n'ert grant ne petit,
Reis ert biaux et prouz et hardiz.
Molt esteit de cors acceptables,
Et en tote rien augurables.
Achilles fu de grant bialté,
N'onques en nule réialté,
Ne fu nez mieldres chevaliers.
Les ielz aveit hardiz et fiers
Chevox aveit lons et aubornes.
Ne fu mie pensis et mornes:
La chière avoit lie et joiose,
Et vers son enemi irose.
Larges esteit et despensiers,
Et molt amez de chevaliers.
Grant pris avoit d'armes porter,
En nule terre n'ot son per,
Fors uns tot sols; assez orreiz
Son non, et bien le conoistreiz.
Mort ert hardiz et corageus,
Et de victoire coveiteus.
Patroclus ot lo cors molt gent,
Et fu de molt buen escient,
Biax fu, et genz, et lons, et granz,
Et chevaliers molt avenanz:
Les ielz ot vers, onc n'ama ire,
Biax fu molt à la verté dire.
Doneres esteit merveillos,
Et d'armes trop chevaleros.
Aïax fu gros et quarrez
De piz, de braz et de costez:
Molt par iert biax et espalluz,
Toz jorz ert richement vestuz.
Molt par esteit et forz et durs,
Et en estor prouz et séurs:
Mès de parole esteit legiers
Et molt se joot volentiers.
Un altre Aïax i aveit,
Que len Thelamon sornommeit:
Icil esteit de grant valor,
Molt ot en lui buen chaceor,
En sa jovente fist mains sons,
De trestoz biens ot granz renons.
Neir chief avoit recercelé,
Molt esteit de grant simpleté:
Mès encontre son enemi
Ot lo cuer cruel et hardi.
Ja en estor ne en tornei,
Ne portast à nul home fei.
Soz ciel n'aveit tel chevalier,
Ne mains s'en vant après mangier.
De grant bialté, ço dit Dares,
Les sormontot toz Ulixes.
N'ert mie granz ne trop petiz,
Mès de grant sens esteit garniz.
Merveilles esteit biax parliers,
Mès en X. M. chevaliers
N'en aveit un si tricheor,
Ne altresi biau menteor;
De sa boche isseit granz gabeis,
Mès larges esteit et corteis.
Fors refu molt Diomedes,
Groz et quarrez et granz adès,
La chière avoit molt felonesse.

Cist fist mainte false promesse,
Molt par fu hardiz et veisos,
Mès de parole esteit noisos,
Et molt esteit fox sorparlez.
Tant esteit sis escuz dotez,
Qu'à grant peine poeit trover
Riens qui li poest contrester.
Mès par amor trest maintes feiz
Et granz peines, et granz destreiz.
Nestor fu granz et gros et lez,
Force por veir aveit assez.
Tant par ert sages de parler
Que nus hom ne trovast son per.
Molt par donot tost un conseill
A son ami buen et feeill,
Mais puis qu'ire le sorportast,
A nul home fei ne gardast,
Que son bien ne féist maneis :
Plus esteit blans que nule neis.
Or ne resteit de riens itax
De senblance Protheselax,
Que merveilles esteit isniax,
Et forz, et genz, et prouz et biax.
Neptolemus ert granz et lons,
Gros par le ventre com un trons,
Merveilles esteit vertuos,
Et de mainte chose enginnos.
Biau cors aveit et bele chière :
Ne ja n'éust robe si chière,
S'uns conterres li demandast,
Que erramment ne li donast.
Les ielz aveit gros et roonz,
Neir chief aveit, n'iert mie blonz.
De plait saveit molt et de lais,
Molt enorot et clers et lais.
Palamedes nel senblot pas,
Gent cors aveit, n'ert mie gras,
Gresles esteit parmi les flans :
Dolz et soès fu molt et frans,
Halz, lons, et blons, et biax, et dreiz,
Et les mains blanches et les deiz.
Polidarius ert si gras,
Qu'à granz peines alot un pas :
Molt par esteit de grant noblesce,
Mès onques jor n'ama leece.
Ainz le cerchast par mainte terre,
Qui plus orgoillos volsist querre.
Molt par esteit prouz et vaillanz,
Mès adès ert tristes dolanz.
Machaon ert merveillos reis,
Mès il n'esteit mie corteis.
Lo cors aveit trestot roont,
Et poi chevols enmi lo front.
Molt par manaçot richement,
Et molt ert fels à tote gent.
N'estoit trop granz ne trop petiz,
Mès molt se dormeit à enviz.
Li reis Pelidri fu molt granz,
Et molt riches, et molt poissant.
Lo vis ot gras et lentillos,
Chevaliers esteit merveillos.
Briseida ert avenanz,
N'ert trop petite, ne trop granz.
Plus esteit bele et bloie et blanche
Que flor de lis, ne neis sur branche:
Mès li sorcil qui li giseient,
Auquetes li mesaveneient;
Biax ielz avoit de grant manière,
Et molt esteit bele parlière.
Molt fu de buen affetement,
Et de sage contenement.
Molt fu amée et molt ameit,
Mes sis corages li changeit,
Et si esteit molt amorose,
Sinple et almosnière et pitose.
De cels de Grece vos ai dit
Les senblances, solonc l'escrit;
Itant com g'en i ai trové,
Vos ai tot dit et reconté.
Gie n'i ai dit ne plus ne meins;
Or redirai des Troïens.
Molt par fu bials et lons et granz,

Ço dit l'escrit, li reis Prianz,
Lo nez et la boche et lo vis
Ot bien estant, et bien asis :
La parole aveit auques casse,
Voiz ot soeve, et dolce, et basse.
Molt par esteit buens chevaliers,
Et matin menjot volentiers.
Unques nul jor ne s'esmaia,
Ne onques losengier n'ama.
Molt par esteit buens justisiers,
Et de parole dreituriers.
Contes et fables et chançons,
Et estrumentz et noviax sons
Oeit sovent ; s'i delitot
Et chevaliers molt enorot.
Des Troïens li plus hardiz
Por veir esteit Hector sis filz,
Des Troïens, veire del mont,
De cels qui furent, ne qui sont,
Ne jamès jor ne deient nestre.
Des buens lo fist nature mestre ;
Et des bontez c'on poisse aveir,
En lui mostra tot son saveir,
Fors que plus biau le poïst fere,
Mès nul meillor ne sé retrere.
S'en lui veeir rien mesavint,
Par le bien fere li covint :
Ço savez bien qu'altre proesce
Abesse molt cri de ledece.
Or vos dirai d'Ector la somme,
Ja mielz ne l'orreiz por nul home.
De pris toz homes sormontot,
Mès un sol petit balbeiot ;
D'andous les ielz boirnes esteit,
Mès point ne li mesaveneit.
Chevels ot blons recercelez,
Par les espalles esteit lez,
Cors ot bien fet, et fornis menbres,
Mès ne les aveit mie tendres ;
Kar puis qu'il vint au grant besoing,
Ne se volt mie traire loing
D'armes porter et nuit et jor,
Unc n'ama repos ne sejor,
N'onques à armes n'ot si dur,
En tot le mont, ne si séur.
De sa largesce n'esteit riens ;
Car si li mondes fust toz siens,
Si'l donast il à bone gent,
Ne retenist or ne argent,
Ne bon destrier ne palefrei,
Ne riche ator, ne biau conrei.
Sa proece li remaneit,
Et li frans cuers, qui'l sarmoneit
Toz jorz de largement doner.
Plus qu'il n'aveit à armes per,
N'éust il nul à sa largesce ;
Donc esteit bone la proece.
Sa corteisie par fu tex,
Que cil de Troie et cil des Grex
Envers lui furent dreit vilain :
Ainz plus cortois ne menja pain.
De grant sen et de grant mesure
Sormontot tote creature.
Kar por joie, ne por grant ire,
Ne fu menez jusqu'à mesdire,
N'a nul fors fet, n'a nule faille,
Jamès n'iert cors d'ome qui'l vaille.
Bruns chevaliers ert de visage,
Lo cuer ot franc, et dolz, et sage.
Tant par esteit de riche cuer,
Qu'il ne déist, à negun fuer,
Parole laide ne vilaine.
Unc ne nasqui hom de sa peine
D'armes porter, ne de souffrir,
Ne del suen à trestoz offrir :
Ne vit onques nus hom meillor ;
Molt par ameit pris et enor.
Unques nus hom de mere nez
Ne fu en vile tant amez,
Com cil de Troie tuit l'amoient,
Petit et grant qui i estoient :
Dolz et pix ert as citaains,

Et contre amors n'ert pas vilains.
Tot autretex ert Helenus,
Et sis freres Deyphebus;
Com lor peres Prianz estoit,
Entr'els difference n'avoit,
De cors, de forme, fors d'aage,
Et fors de sens et de corage.
Lor formes erent molt senblanz,
Mès divers erent de talanz.
Forz esteit molt Deyphebus,
Et de grant sen ert Helenus,
En lui aveit molt bon devin;
De maintes choses dist la fin.
Troïlus fu biax à merveille,
Chière ot riant, face vermeille,
Cler vis apert, le fronc plenier,
Molt covint bien à chevalier.
Chevels ot blons, molt avenanz,
Et par nature reluisanz,
Ielz vers et pleins de gaieté;
Ainz ne fu riens de sa bialté.
Tant com il iert de buen talant,
Par esgardot si dolcement,
Que deliz ert de lui veeir.
Mès une rien vus di por veir,
Qu'il iert envers ses enemis
D'altre senblant et d'altre vis.
Halt ot le nès, et par mesure,
Car por armes lo fist nature.
Bele boche ot, et blances denz,
Plus que n'est ivoire ou argent,
Menton quarré, lonc col et dreit,
Tel com a armes coveneit,
Les espalles molt ben saanz,
Aval traitices, descendanz,
Les flans forniz desos les las,
Bien fetes mains, et biaux les braz.
Bien fu tailliez par la ceinture,
Molt li fist bien sa vestéure.
Endreit les janbes fu pleniers,
Merveilles fu biax chevaliers.
Janbes ot dreites, vox les piez,
Trestoz les menbres bien tailliez,
Et ot bien large afforchéure:
Si fu de molt bele estature.
Grant iert; mès bien li covenoit
A la taille que bone aveit.
Gie ne quit or si vaillant home,
Jusque là où la terre assomme,
Qui plus aimt joie ne deduit,
Ne meins die qui trop ennuit,
Ne qui tant ait riche corage,
Ne tant covoit pris et barnage.
Ne fu forfez ne oltrageus,
Mes frans et dolz et amoreus.
Bien fu amez et molt ama;
Maint pesant fez en endura.
Bachelers ert et jovençals,
De cels de Troie li plus bials,
Et li plus prouz, fors que sis freres
Hector, qui fu dreiz enpereres,
Et dreiz sires d'armes portanz:
Bien nos en est Daires garanz,
Qu'il fu flors de chevalerie.
Et cil l'en tint molt bien frarie,
Bien fu sis freres de proece,
De cortesie et de largece.
Paris esteit de tel bialté,
C'onques en nule reialté,
Plus bel de lui ne covint quere,
Mès enbrons ert un poi vers terre.
Chevels avoit crespes et sors,
Et reluisanz plus que fins ors.
Sages esteit et vertuos,
Et d'enpire molt coveitos.
Seignorie molt desirot.
Bien fete chière et biax ielz ot.
Traire saveit merveilles bien,
Et de bois sot sor tote rien;
Hardiz et prouz, et conbatanz
Fu de ses armes, et aidanz.
Eneas ert gros et petiz,

Sages et en fez et en diz :
Molt saveit bien home aresnier,
Et son prou querre et porchacier.
Merveilles esteit biax parliers,
Et en causes dolz conseilliers.
Molt aveit en li sapience,
Force et vertu, et reverence.
Les ielz ot vers, lo vis joios,
De barbe et de chevels fu ros,
Molt par esteit pleins de proece,
Et molt par coveitot richece.
Anthenor fu gresles et lons,
Molt sot paroles et sermons.
Vesiez esteit molt et sages,
Et molt saveit de toz langages.
Cointes esteit et enparlez.
Del rei Priant ert molt privez.
Sovent jugeit ses conpaignons,
Quant il i troveit achoisons.
Un filz aveit Polidamas,
Dont li livres ne se test pas.
Car merveilles esteit preisiez,
Et biax, et prouz, et enseigniez,
Gresles, et lons, et bruns de vis,
De buens affetemenz apris,
Forz, et hardiz, et deffensables,
Et en toz estoveirs metables.
Nus de son cors plus ne valeit,
Larges, et frans, et dolz esteit.
N'esteit pas feinz, poi ert iros,
A armes esteit vertuos.
Li reis Mennon fu gens et granz,
Et chevaliers molt avenanz.
Si ert, ço conte li escrit,
Par les espalles bien forniz,
Piz aveit dur et forz les braz,
Chief cresp et blont et aubornaz.
Et ot lonc vis brun et tretiz,
Les ielz roonz et très hardiz.
Poi enveisiez, poi enparlez,
As armes ert desmesurez
Riens ne dotot, riens ne cremeit.
Et par tot bien li aveneit.
Maint dur estor rendi et prist,
Merveillos fu, merveilles fist.
Sa grant proece, et si grant fait,
Seront mès à toz jorz retrait.
D'Ecuba ne voil mie taire
Ço que Daires en volt retraire.
Issi aveit non la reïne,
Si esteit de molt franche orine.
Granz fu assez et bele adès;
Et resenbloit home à bien près.
N'aveit pas feminin talant,
Ne corage, ne tant ne quant,
Juste ert, et pie, et dreiturière,
Et simple dame et almosnière.
Andromacha fu gresle et blanche,
Plus que n'est la neis sur la branche;
Blons fu sis chief et ver si oill,
Franche et sinple, et sanz orguil.
Le col aveit de lonc espace,
Bele fu de cors et de face,
En son cors ne en sa senblance
N'aveit un point de mesestance.
Legerie, ne fol senblant
N'aveit en lie, ne tant ne quant.
Cassandra fu de tel grandor,
Que ne pot estre de meillor.
Rosse ot la chière et lentillose;
Merveilles iert escientose :
Des arz et des segreiz devins,
Saveit les somes et les fins;
De la chose qui aveneit
Diseit tot quant qu'il en esteit.
Les ielz ot vers et reluisanz.
Divers esteit li suens senblanz,
Et sis senblanz et sis pensez
Ert d'altres femes devisez.
De la bialté Polixenain
Vos porreit len conter en vain,
Ne porreit mie estre descrite,

Ne par mei ne par altre dite.
Halte ert et blanche, bele et dreite,
Par les flans dolgie et estreite,
Lo chief ot bloi, les chevels lons,
Qui li passoent les talons,
Ielz clers, et vers, et amoreos,
Les sourciz dougiez anbedous,
Face vermeille et blanc lo vis,
Si come rose et flor de lis.
Molt avoit de gente façon
Les ielz, la boche, et lo menton.
Lo col avoit auques longuel,
Bien s'affublot de son mantel.
N'ot pas espalles encroées,
N'erent trop corbes ne trop lées.
Plus aveit blanche la peitrine
Que flors de lis ne d'aube espine.
Lons braz aveit et beles mains,
Les deiz dolgiez, gresles et plains.
Onc pulcele ne fu meins fole.
Lo cuer ot dolz et la parole,
Et biau senblant et dolz corage.
Ainz pucele ne fu plus sage;
Ne plus large, ne plus corteise
D'afetemenz et de proeise,
Ne de bialté ne de valor,
Ne nasqui onc riens en l'enor.
Se la biauté de tote gent,
Fust tote en un don solement,
Si somes nos de ço certain,
Qu'en éust plus Polixenain.
Plus esteit bele et enseignée,
Et de totes la mielz preisiée.
Altres genz ot à Troie assez,
Prouz et corteis et renommez,
Dont n'a ci fete mention,
Ne recontée la façon,
El livre n'en truis plus escrit,
Ne de nul Dares plus n'en dit.
Por sol itant s'en velt tesir,
Ensorquetot n'aveit leisir
De totes lor façons escrire.
Trop aveit à fere et à dire
Del siege et de la mortel guerre,
Et de continuer l'afere.

Vait s'en ivers, estez repaire,
Et li termes de cel affaire
Qui ne puet mès longues tardier.
Avant que trespassast Genvier
Furent li Grezeis assenblé,
A Athenes la grant cité,
Quant qu'il porent de gent aveir,
Ne par force, ne par poeir,
Par gré, ne par altre manière,
Par semonse, ne par preière.
A Athenes fu l'asenblée,
Unques si grant ne fu jostée,
Ne ja si grant n'ert mès oïe.
Aprestée fu la navie,
Lor nès i orent amenées
Li riche baron des contrées,
Bien garnies, gel vos plevis,
Contre lor mortex enemis.
Ne vos en quit de riens mentir.
De Micenes i fist venir,
Agamennon C. nès garnies,
D'omes et d'armes replenies.
De Parte en i ot Menelax,
Quarante pleines de vassax,
Et de Boece de l'enor,
Entre Archelax et Prothenor,
En i orent L. beles,
Trestotes fresches et noveles.
Aschalafus et Alinus,
L'uns esteit quens et l'altre dus,
En orent XXX à lor partie
De la terre d'Orcomenie.
Reis Epistroz et Scedius,
En orent L. et non plus,
De la terre de Focidis

Bien garnies, gel vos plevis.
Thelamonius Aïax
I vint molt bien come vassax,
L. en ot en la marine,
Qu'ot fet venir de Salamine :
Theücer ot à conpaignon,
Et Anfimac et Dorion,
Polixenart et Theseus,
Li plus povres ert reis ou dus.
De Pile en i aveit oitante
Li vielz Nestor. Si'n ot L.
Tot par conte li vielz Thoas
De la cité de Tolias.
Trente et set en ot Archelax,
Oeleus, et Aïax,
De Logres lor terre demeine :
N'i aveit cele ne fust pleine
D'omes, d'armes et de vitaille,
Tuit volenterif de bataille.
Trente en aduist de Calcedoine
Sanz contredit, et sans essoine,
Filitoas et Antipus :
Li uns ert quens, et l'autre dus.
Idomenex et Merion
De Crete, et de la region,
En i amenèrent oitante.
Et si en ramena L.
De Trace, granz, et forz adès,
Ço m'est avis, danz Ulixes.
Emelius en i ot dis,
De la contrée de Tygris,
De la terre et de la contrée,
Qui Palarche esteit apelée.
En ot L. Portacus
De la terre de Iotarus,
Et il et danz Protheselax,
Qui molt esteit riches vassax.
Danz Machaon, dans Pelidri,
Qui furent filz Ascalopi,
En amenerent XXX tex
De la terre de Treciex.
De Fice qui de lie est près,
En i ot quarante Achilles,
Totes pleines de chevaliers,
Et de vitaille et de destriers.
De Rode, une isle sor la mer,
En fist X pleines amener
Leopolus, uns riches reis,
Qui molt ert amé des Grezeis.
Euripilus d'Orcomenie
Fu reis de molt grant seignorie,
L. en ot très bien garnies,
Et bien chargies et enplies.
D'Elide une terre salvage
En orent quatorze au rivage
Danz Zantipus et Anfimas.
N'en ert à dire très ne mas,
Si com la letre nos devise.
LX en i ot de Larise
Polibetes et Léurcins,
Qui esteient germains cosins.
Diomedes et Thenelus,
Et li biax Eürialus
Amenèrent oitante barges
De la terre et de l'enor d'Arges.
De la terre de Melibée,
Qui donc n'ert gaires habitée,
En i ot set Politenes,
Qui molt esteit fels et engrès.
Uns reis de Cipre Eunéus
X en i ot et naient plus.
L. en i ot de Themese,
N'en i aveit nule remese,
Patroclus qui en esteit sire,
Riches, poissans, de grant enpire;
Et Capador de Capadie
En ot L en la navie.
Et de Pise en ot Creneus,
Trestot à nonbre XX et deus.
Menesteus li dus d'Athenes,
En i aveit L. teles
Forz et garnies des meillors,

Ço dit et conte li auctors.
LX et nos furent par non,
Tuit riche rei, et fort baron,
Qui M. et C. nès amenèrent,
Et trente aïtant les esmèrent.
Issi com vos porreiz oïr,
Par verité et sanz mentir
Fu à Athenes l'assenblée,
Jamès n'en iert si grant jostée.
Cil qui tant ert sages et proz,
Et qui la cure aveit sor toz,
Ço ert Agamennon li reis,
Qui molt ert sages et corteis,
A sei manda toz les barons,
Par un et un les a semons,
Et reis, et dus, et chevetaignes,
Fors de la vile en unes plaignes.
Molt i ot riche parlement,
Car molt i ot de riche gent.
La conta len de chevaliers,
Et esma à set C. milliers.
Tant par en i aveit venu,
Qu'à grant merveille fu tenu,
Coment el siecle en aveit tant,
Mès onquore ja remanant,
Tel qui Troie bien deffendra
Et encontre els toz la tendra.
Agamennon lor prist à dire;
« Seignor, fet il, riche concire
Avons josté en cette place.
Trop pesaut fez prent et enbrace
Qui vers nos s'ahastist de guerre;
Molt aime poi sei et sa terre.
Tex cent vei ci, au mien espeir,
Que cil qui a menor poeir,
Devreit bien par force achever
Ço que nos a fet assenbler.
La honte et li lez est molt grant
Que nos a fet li rei Priant.
Méu somes por la venjance:
Car ne volon que la viltance,
Ne vilanie, ne hontage,
Seit reprochié nostre lignage.
Onc ne firent nostre anceisor
Rien qu'en poïst en mal retraire.
La seignorie et la noblece
Que Grece a oi, et la hautece,
Ne deit pas endreit nus bessier,
Ainz deit lever et eshalcier.
Car tant somes d'une acordance,
Et tant vait loing nostre poissance,
Qu'il n'est mès hom qui fere osast
Chose por riens qui nos pesast,
Ne mès qui ceste gent honie.
Qui mar virent lor grant folie,
Bien pert que malvès conseil ont.
Bien sevent tuit cil qui ci sont,
Que ne sai quant de nostre gent
Destruistrent si vilainement,
C'un sol hom vif n'i lessièrent:
Tote la contrée essillièrent;
Et ço que porent fere dis,
Ne porront fere XX et sis?
Puet cel estre qui'l lessereit,
Et qui venjance n'en prendreit?
Unquor vos fereient sordeis.
Ses adevancissons anceis.
Kar gent qui font honte et contraire
Ne deit len pas sor sei atraire;
Ainz les deit len si devancir,
Qu'il n'aient mie grant leisir
D'els garnir ne d'els enforcier,
Ne d'altrui honte porchacier.
Ço sé gie bien tot à estros
Que sont garni ja contre nos,
Et que grant sont les assenblées
De plosors diverses contrées:
A lor poeir se deffendront,
Et Troie contre nos tendront.
Se vos pleiseit, gie loereie,
Et endreit mei conseilleroie,
Avant que de ci méusson,

A Apollo envéisson
Prendre conseil de cest affaire,
Savoir à quel chief porrons traire.
Li Dex nos en dira lo veir,
Sanz faillir et sanz deceveir.
Bien conseiller se fet à lui.
De ço ne redot ja nului
Que nos de riens ja puis dotons
Qu'il nos aura doné respons.
Por ço nos est ore besoinz,
Ne n'est pas li Defeis si loinz
Que tost ne poissent repairier
Cil qui iront sacrefier. »
Ceste parole ont craantée
Tuit cil qui ele fu mostrée.
Par lo comun esgard de toz,
I vait danz Achilles li proz.
Patroclus i vait avec lui.
El Defeis vindrent anbedui.
Sanz eschar fere, et sanz ris,
Entrent el tenple Appollinis;
O crieme et o devocion,
I ont fete lor oreison,
Sacrefice ont appareillié :
Achilles a sacrefié.
La nuit oï, et sot de veir
Ço qu'il esteit venu saveir.
Li respons li a dit en bas :
« As Grezeis, fet il, nonceras
Qu'el diesiesme an sanz nule faille
Sera la fins de la bataille :
Ço ait bien chascuns en memoire,
Qu'el diesiesme an auront victoire;
Et sachez bien de verité
Que lors aureiz tot achevé.
Car Troie iert prise et abatue,
Et la gent destruite et vencue. »
Tot ço que li respons a dit
Achilles a mis en escrit :
Lo Deu aore et mercie,
Et devant l'autel s'umilie.
Oïr poez confetement
A icel jor demeinement
Esteit Calcas ilec venuz,
Sages poetes conéuz.
Filz ert Nestor un troïen,
Sages esteit, ço seit len bien,
Dons apporteit Appollini,
Au Deu veneit crier merci
Por cels de Troie, qu'il fereient,
Et coment il se contendreient.
Li rei, li baron del païs
I aveient Calcas tramis,
Por offrir sor l'autel lor dons,
Et por oïr devins respons,
Et saveir com lor aviendreit
De la gent qui sor els veneit.
Calcas ot respons d'Apollin :
« Garde, fet il, que par matin,
Ailles demain à la navie
De la grezesche conpaignie.
Sages ies, sis doctrineras,
Dreit à Troie o els en iras,
Tis sens lor aura grant mestier.
Nes en lé mie repairier,
Devant qu'il aient Troie prise,
Et de la gent fete justice.
Issi estuet à avenir,
Kar itel sont li mien plesir. »
Entre Calcas et Achilles,
Qui ne se furent véu mès,
Se sont el tenple entrencontré,
Puis ont ensenble molt parlé.
De lor segreiz se descovrirent,
Estrange joie s'entrefirent.
Achilles o lui l'enmena,
En son hostel le herberja,
Molt se pena de lui servir
Et de fere tot son plesir.
De porter fei et conpaignie,
Sont otreié par fei plevie;
Tant ont alé et espleitié

Qu'à Athenes sont repairié.
Achilles conta as barons
Ço que li ot dit li respons,
Tote l'ovre lor a retraite,
Et la promesse qui est faite.
Victoire auront, ço sachent bien,
Ja mar en doteront de rien.
Ainz tel joie ne fu oïe,
Com cil ont fet à la navie.
Calcas lor a dit et conté
Tot en ordre la verité :
Com cil de Troie l'envoioent
Al Deu, qui lor dons presentoent;
« Et por oïr et por saveir
Que Appollo lor déist veir,
Confaitement se contendront.
Et se il Troie deffendront,
Et se il le porront tenir,
Vers vos qui i devez venir,
Moi envoièrent et tramistrent,
Et sor mei la parole mistrent.
Venuz i esteie endreit els,
Molt en voloie le prou d'els,
Tot mon poeir fet en avoie,
Dedenz lo temple au Deu estoie,
Sor l'autel oi les dons posez,
Que de Troie avoie aportez,
Fet li avoie sacrefise,
A la manière et à la guise
Que gie soi que len deveit fere.
Ne vos en voil or plus retraire.
Mès ço me dist la voiz devine :
A Athenes, sor la marine,
Venisse ça à vos parler,
Por dire et por amonester
Que ne departisseiz jamès,
N'as Troïens n'éusseiz pès,
Devant que Troie fust fondue,
Et la gent ocise et vencue :
Comanda mei qu'à vos remaigne
Por enseignier vostre conpaigne.
O vos m'estuet à Troie aler,
Por vostre gent endoctriner.
Ço qu'Apollon vient à plesir,
Me covient fere et obéir.
Puisque li plest què aille o vos,
Ne m'en ferai ja refosos.
Son damage quiert et porchace,
Qui fet riens que Apollo hace.
Mès une chose vos di bien,
Blasme en aurai sor tote rien.
Tuit li Troïen m'en harront,
Et molt par s'en merveilleront.
Quant il orront qu'o vos serai;
Mès ja por ço ne remandrai.
Mielz me vient as Dex obéir,
Et fere del tot lor plesir,
Qu'à cels de Troie, ço m'est vis.
Içe que vos avez enpris
Faites sanz nul parloignement,
Buen orage avez et bon vent.
Ainz demain nuit, s'en sui créuz,
Iert li navies toz méuz. »
Molt esteient hetiez anceis
Et plein de joie li Grezeis,
Mès or sont il plus esbaldi,
Et por Calcas sont tuit gari.
A grant joie l'ont recéu,
Et à baudor l'ont retenu.
Or sont de l'aler tuit certain :
Ne demora que l'endemain,
Que il se mistrent en la mer,
Dreit à Troie volent sigler.
Mès ne puet estre, car orages
Lor a deffenduz les passages.
Une tormente merveillose,
Lede, et orrible, et perillose,
Lor a ne sé quanz jorz duré :
Molt en furent desconforté.
A poi ne furent tuit neié,
Molt par en furent esmaié.
Calcas fist ses esperimenz;

Tost sot par ses auguremenz
Que cist tenpiers senefiot,
Qui lo passer lor devéot.
Les barons a mandez à sei :
« Seignor, fist il, or sai et vei
Par quei cest tens avons éu :
A poi ne somes decéu.
Molt est Diane corecie,
Et molt par est vers nos irie,
De ço que ne l'avons requise,
Et que n'a éu sacrefise ;
Molt le nos a bien demostré.
Nos n'auron ja tens ne oré,
Davant que li vienge à plesir.
Mès mon conseil et mon avir,
Et ço que vos covient à faire,
Vos voil gie bien dire et retraire.
En la grant selve renommée,
Qui Elida est apelée,
Vos covendra à repairier.
La li estuet sacrefier.
Agamennon qui la mestrie
A de nos et la seignorie
Fera cest ovre de ses mains :
Puis seit chascuns fis et certains,
Qu'à bon oré et à grant joie
Porrons prendre le port de Troie. »
De ço n'i ot rien porloignié,
En Elida sont repairié.
Agamennon sols sacrefie,
Vers la deesse s'umilie,
De tot se met en sa manaie,
Vers lui s'acorde et l'apaie.
Après sont as nès repairié :
A toz a len dit et noncié
Que à passer nus ne remeigne.
Desor n'i a nus qui se feigne.
Molt s'esjoïssent li Grezeis,
Les ancres traient demaneis :
Halt sont li mas, tirent les veilles,
La nuit corurent as esteilles.
Parmi la mer les nès s'espandent,
Itel vent ont com il demandent.
Duitre, et meneor, et guion
Avoient tel com vos diron :
Filotetes, un hom de jors,
De la mer saveit toz les cors :
Cil les conduist, car bien saveit
Par onc li cors estre deveit.
A un castel sont arrivé,
Que Troie aveit en poesté ;
Riches esteit et biax et forz.
Maintenant fu pris par esforz ;
Sorpris furent si malement,
Deffence n'i valut naient.
En poi d'ore l'orent conquis,
De cels dedanz ont molt ocis.
Assez i ot gaaignié preie,
Or, et argent, et dras de seie.
A Tenedon d'ilec alèrent,
Maneis que plus n'i demorèrent ;
Mès cil qui n'en fu mie bel,
Clostrent les portes del chastel.
En crieme sont et en effrei :
Grant poor a chascuns de sei,
A deffendre s'appareillièrent.
Qui chalt? cil sont trop qui's requièrent,
Ne se poeient pas tenir,
Quant il s'en pristrent à foïr.
Molt orent tost lor cors armez,
Et li chastiax fu bien fermez.
Par les portes, et sor le mur,
S'en montèrent li plus séur.
Fort se deffendent des chaillox,
A cels de fors donent granz colz.
Des tors lor lancent pels aguz ;
Halbers, ne hialmes ne escuz,
Nel puet garir qui len ateint,
Jus el foussé en chaï maint.
A ço que halt sont li terrier,
Icil qui fet enz trebuschier,
Ne montera jamès arrière :

Molt en i ot la nuit en bière.
Icil qui chient contreval,
As montanz font merveillox mal ;
Car uns en abat plus de dis,
Qui tuit i remaignent ocis.
Molt sont li tai grant et parfont,
Li terrier roiste contre mont.
As portes fu granz li assalz,
Et la noise et li criz molt halz.
La véissiez hialmes croissir,
Et chevaliers espès morir ;
Molt se sont cil dedanz tenu,
Et molt par se sont chier vendu,
Molt chièrement lo conparèrent.
Car dui ne trei n'en eschapèrent.
Tuit i morurent povre et riche,
Si com l'estoire nos affiche.
Unc cil dedanz merciz n'en orent,
Ainz les ocirent com ainz porent.
Car del lor orent molt ocis,
Por ço li lor en fu molt pis,
Unc nus n'en vint à raençon,
Molt i ot grant destruction.
Tot destruistrent, tot trebuchièrent,
Et tote la terre essillièrent.
La contrée ont mise à dolor :
N'i a vilain ne vavassor
Qui ne guerpisse son maneir,
N'en i ose uns sols remaneir.
Li coreor, et li foirier
Ne leissent riens que peceier,
N'i lessent blé, n'i lessent preie,
Ne chose que len mengier deie.
Cil del païs sont en effrei,
Grant poor a chascuns de sei ;
Ne sevent lor garisement
Ne mès à Troie solement ;
La s'enfuient, et là s'en vont,
La, s'il poent, se deffendront,
Là reseront il bien requis,
Et de durable siège assis.

Quant conquis furent li chastel,
Qui si estoient fort et bel,
Assez en a len aveir trait,
Molt en a len grant gaaing fait.
Agamennon a fet joster
Tot quant que il en puet torner,
Puis l'ont departi en comun,
Sa dreite part donne à chascun.
Après ne tarda longuement,
Que Griu pristrent un parlement.
Li rei, li prince et li baron
I furent tuit mandé par non.
Agamennon parla premiers,
Qui molt fu sages chevaliers,
Et molt fu prouz et engignos
Et de l'afere curios.
« Oez seignor, dire vos voil
Que molt deit len haïr orgoil,
N'i vei nul home gaaignier,
D'orgoil vienent maint enconbrier.
Qui par orgoil velt ovre feire,
A peine en puet à buen chief traire.
Se len s'en loe au comencier,
Lon s'en plaint tost al derenier.
Ne ja orgoil ne orgoillos
Ne voil que s'aconpaint o nos.
Li Deu n'en orent onques cure,
Ainz lo heient à desmesure.
Maintes feiz en ont pris venjance,
Et molt aperte demostrance
Que riens ne deit len plus haïr
Que orgoil en sei maintenir.
Perte et damage et destorbier
Fet orgoil sovent comencier.
Contre un ami, o contre dous,
Que selt aveir home orgoillos,
A il C. enemis mortals :
C'est des vices toz li plus mals.
Cil qui mal seit, se il mal creit,
Se mals l'en vient, c'est à bon dreit.
Por ço vos voil dire et mostrer

Ço don nos covient à penser ;
Estre en devons toz curios.
Nostre enemi sont près de nos,
Entré somes dedanz lor terre,
Par force les volons conquerre ;
Tant en avons ja comencié,
Dont il sont vers nos molt irié.
Volentiers en prendront venjance,
Se il en poent avoir poissance ;
En lor cité se deffendront
De nos, tant com il plus porront.
Troie est molt forz estrangement,
Si a molt chevaliers et gent :
Venu i sont tuit por lor guerre,
Deffendre nos voldront lor terre.
Grant avantage a, ço m'est vis,
Qui se deffent en son païs.
Double force a, se il riens valt,
Envers alcon, quant il l'assalt.
Une vilete povre assez,
Où n'a granz murs, ne granz fossez,
Se deffent molt ainz que seit prise ;
Kar à molt grant peine est acquise.
Mes por içe nel di gie mie,
Que gie pens à nul jor ne die,
Qu'al loing se deffendent de nos ;
De ço ne sui gie pas dotos.
Mès une chose poons faire,
Issi com il m'est à viaire.
Sens et mesure tuit pareill
Deivent estre à nostre conseill :
Granz lez sereit, se fesions
Nule riens qui ne fust resons.
S'avons les plus riches chasez
Del mont qui si est lons et lez.
Sages deit estre, et bien est dreiz,
Li conseil qu'entre vos prendreiz.
Ço est molt bien chose séue,
Come cest ovre est esméue,
Li quel ont dreit, et li quel tort.
Maint chevalier en sont ja mort.
Laomedon lo comença,
Qui ledement lo conpara.
Molt en fu pris grieve venjance,
Unquore en ont li eir pesance.
Prianz nos fist l'altrier requerre,
En fine pès, sanz fere guerre,
Que li rendisson sa seror,
Que nos tenue avons maint jor.
Ne l'en volsistes rendre mie,
Ço fu orgoil et grant folie.
Tant meffet par li estiez,
Voleir la peis en deviez.
Ne seit mie, qui riens ne crient,
En ço poi d'ore mals li vient.
S'Ysiona fust donc rendue,
Heleine ne fust pas tolue,
Ja Paris ne se fust pensez
Qu'en nostre terre fust entrez.
Honte i avon, et il graignor,
S'avon perdu, et il des lor.
Feson en tant, ço lo' et voil,
Que nus nel tienge à orgoil,
C'onques nostres n'en seit li torz.
Quant les aurons conquis et morz,
Tot nostre pris en iert doublez,
Quant nostre tort n'i ert contez :
Molt nos sera bien eschaeit,
Quant il auront tort et nos dreit.
Qui len fait tort, et il se venge,
Estre li deit double loenge ;
Mais qui fait tort et honte et let,
Et l'on li a de riens meffet,
S'il l'en meschiet, ja n'iert plainz
Onquores est gabez de mainz.
Mandons Prianz, par noz messages,
Tex qu'en tienge à prouz et à sages,
Que il nos face rendre Heleine,
Et sache une chose certaine,
S'il ne nos fet dreit del meffait
Que Paris a en Grece fait,
Donc aura il tort et nos dreit.

Ne puet estre vencuz ne seit;
Jamès à nos ne la garront.
Mais sis la rendent et dreit font,
Qu'irions nos plus demandant?
Buen torner se fereit atant.
Gie voldroie qu'à nostre enor
Nos fussons ja mis el retor.
A mes paroles, n'à mes diz,
Ne quidez qu'en seie guenchiz;
Car sacheiz que tant en ferai,
Gie crei, que blasmez n'en serai. »
En plosors sens i respondirent,
Cil qui ceste parole oïrent:
Li un volent bien l'envoier,
Plosor nel puoent otreier.
Li un dient: « molt a bien dit, »
Et de plosors fu contredit.
Que vos en feroie lonc plet!
En la fin dient que seit fet.
Li messages fu enchargiez
A dous chevaliers molt preisiez.
Li uns ot non Diomedes,
Et li autre fu Ulixes;
N'i poïssent meillors choisir,
Por cest afere bien fornir.
N'i ot rien plus de porloignier:
Cil s'alèrent appareillier,
Molt se vestirent richement.
Car se li livres ne nos ment,
De dras de seie de colors
Ovrez à bestes et à flors
Furent vestu et affublé,
D'or et de pières tasselé,
Issi très bel, issi très bien,
Qu'il lor avint sor tote rien.
En lor chief orent dous chapax
Fez de la plume d'uns oisiax,
Qui conversent, tesmoing l'auctor,
En Inde la superior,
Soef olant, ço sai retraire,
Et si n'est colors qui n'i paire;
Cels portent por lo chalt d'esté,
D'or furent bien avironé.
Palefreiz orent genz et biax,
Soef anblanz, forz et isniax;
Merveilles furent bien taillié,
Et delivre et aisié.
Ne neis ne cisnes n'est si blans,
Com il orent ventres et flancs;
Ferranz, et bais, et pomelez
Orent cols, cropes et costez.
Enselé furent richement,
Et enfrené si gentement
Que por M. besanz moneiez,
Ne fust li lorainz achetez.
Cil montèrent delivrement,
Dous vallez meinent solement:
N'i voloient armes porter,
Car tex poïssent encontrer,
Que ja à reison ne méissent,
Ne d'els grever ne se feinsissent;
Mès qui quis truisse, ne qui non,
Ne lor dira rien se bien non.
Dreit à Troie tote l'estrée,
Chevalchierent la matinée,
N'orent garde ne destorbier,
Ne dotent riens li messagier.
Ainz ore de midi passé,
Furent venu en la cité.
Parmi les rues chevalchièrent,
Tant com plus porent espleitièrent.
Ainz que éussent tot trespassé,
Furent de plosors esgardé.
Si ot devant la sale un pin,
Dont les branches furent d'or fin,
Trégetées par artimaire,
Par nigromance et par gramaire.
Li pins fu fez de tel senblance,
Poi esteit plus gros d'une lance,
Mès desus fu espès ramuz,
Et parmi la place espanduz.
Por ço que si gresles esteit,

Et par sus si grant fès aveit,
Se sont li dui reis merveillié,
Coment ço fu appareillié;
A grant richece l'ont tenu.
Des palefreiz sont descendu,
As dous vallez les ont leissiez.
Parmi les degrez entailliez,
Sont el palès dreit monté sus.
Molt i aveit contes et dus,
Et maint buen chevalier gentill.
Reis Prianz i fu, et si fill:
Conseil prennent que il fereient,
Des Grex qui si les requereient.
Atant li messagier entrèrent,
Li plosors contrals se levèrent.
Devant lo rei sont aresté;
Ulixes à primes parlé:
« Reis Prianz ne te salu mie,
Car nostre gent t'est enemie.
Assez i a éu por quei.
Nos somes ça tramis à tei.
Agamennon te mande et dit
Que sanz nul terme et sanz respit
Rendes Heleine à son seignor:
Del let et de la desenor,
Que fist Paris en notre terre,
Te font Grezeis par nos requerre:
Fait vers els tel adrecement,
Que il prengnent craantement.
Tant a en eus sens et mesure,
Se tu lor vels fere dreiture,
La dame rendes et l'aveir,
Et faces dreit à lor voleir,
Ço te mandent qu'il lo prendront
Et en lor terre s'en riront.
N'aureiz ja puis de nos dotance:
Seurté, pès et ferme craance
Vos tendront dès ore en avant.
N'aiez or mie sen d'enfant;
Car se vos ço ne volez faire,
Tel damage ne tel contraire
N'avint onques, com en iert fait:
Jusqu'à M. anz sera retrait.
Legièrement puez adrecier
Ço que te puet tant damagier.
Le mal qu'en puet venir sor tei,
Puez or mielz covrir de ton dei
Qu'à brief terme de M. escuz.
Se gie de ço ne sui créuz,
M. homes n'i valdront que trei.
Ton talant lor mande par mei.
Conseille t'en, et si respon
Se tu le voldras fere o non. »
Prianz respondi al message:
« Vassal ne vos tieng mie à sage,
Quant vos quidez que me honisse,
Fox est qui quide que'l féisse.
Honiz me seroie gie bien,
Se de tot ço feroie rien.
S'il m'avoient en buies mis,
On en lor chartes set anz pris,
Si ne me querreient il plus.
Molt en ai or mielz le desus.
Por quei feroie hontos plet?
Ne voil qu'à mes eirs seit retret.
Gie lor aureie dreit à querre:
Princes destruistrent ceste terre,
L'or et l'argent et la richeise
Enporterent: mès plus me peise
De ço qu'il m'ocistrent mon pere,
Ne me remest seror ne frere,
Ami, parent, ne bien voillant.
Jà n'aurai joie à mon vivant,
Desi qu'en aie retor pris.
Gie m'en sui bien à mon dreit mis.
Anthenor i tramis antan,
Por cele dont ai grant aban:
Assez vilment me manacièrent
Et lui hontosement chacièrent;
Onquor la tient en soingnantage
Cil qui l'en mena en servage.
Ire et pesance en dei aveir,

Et il poent de fi saveir,
N'en sera pès n'acorde quise,
Si en sera venjance prise.
Or me ront ma terre essillié,
Et ma gent morte et detrenchié;
Après mandent que dreit lor face,
Com cil qui bat et puis manace,
Et en après demande dreit.
Agamennon mant ci endreit,
N'aura o mei triève ne pès,
Iceste guerre durra mès;
A toz les jorz que gie vivrai,
Tot mon poeir en mostrerai.
Ço sachent li Grezeis de veir
Que gie lor ferai à saveir,
Quel cuer gie ai, et quels amis.
Assez ai gent en cest païs.
Près m'ont requis; mais si gie puis,
Et dedanz ma terre les truis,
Gie lor i quit chalange metre.
Ço voil gie voer et pramettre
Que vers els n'aurai accordance,
Ne ferme pès, ne bienvoillance,
Tant com gie ai C. chevaliers.
Se vos ne fussiez messagiers,
Ja vos estéust malement.
Alez vos en hastivement:
Car ja, tant com gie vos verrai,
Ore sanz ire ne serai. »
Diomedes prent à soz rire:
« Par Dé, biax reis, jamès sans ire
Ne sereiz donc, se si vos vet;
Jusqu'à un meis orreiz tel plet,
Voeir en porreiz C. milliers,
Trestoz armez sor lor destriers.
N'i a celui qui n'ait enseigne,
Hialme, hauberc, chière griffaine.
Ja si forz lices n'i avereiz,
Qu'en poi d'ore nes guerpissez.
Es murs de marbre et ès portax,
Vos covendra pierres et pax.
Tant i verreiz des voz morir,
A l'assenbler et au partir,
Là verreiz tante mortal plaie,
Grant cuer aureiz s'il ne s'esmaie.
Quant ci avez de nos pesance
Qui n'i avon escu ne lance,
Bien la devreiz là donc aveir.
Longues durra cest tens por veir. »
Grant temolte sorst el palès,
De ço que dist Diomedes.
Dui cent en saillirent en piez;
Ja fust ocis et detrenchiez,
Quant li reis se mist entre dous,
Qui à grant peine l'a rescous.
« En ma cort n'a regart messages,
Quels que il seit, ou fox ou sages;
Ja n'en aurai retracion
Que j'aie fet tel mesprison.
Por M. mars d'or fin ne voldreie
Que nus d'els éust mal à Troie. »
Eneas sist joste lo rei.
« Sire, fet il, entendez mei.
Len dit et à dreit jugement:
Qui dit com fox, com fox repent.
S'il volent parler come fol,
Bien battent à chascons lo col,
La folie sor els reverte,
Si'n aient tote lor deserte.
Gie porreie ja ci tant dire,
Que vos me feriez ocire,
Ou pendre, ou en un feu ardeir,
Tant lor voil gie fere saveir
Que malement lor avendreit,
Se par vos non, et à buen dreit,
Que ci nos vienent rampogner:
Ço n'est pas buen à escolter.
D'oltrage dire sont trop os,
Tiengent lor voie par mon los. »
Diomedes li respondi:
« Biax sire chiers, vostre merci.
Conter savez bien et jugier,

Ço vos puet aveir grant mestier.
Bien entendon à vostre conte,
Qui que nos voldreit fere honte,
De rien ne vos en pesereit.
Or sachez bien, coment qu'il seit,
Ne vos mesconoitrai mès mie.
Unques de rien n'oi tele envie,
Com j'aureie de vos trover,
Où vos poïsse mercier
Del biau recoillet et del bon.
Trait avez vos oi tel sarmon,
Que en mainz leus sera retrez;
Et se osez issir as plez,
Où tant aura escuz et lances,
Chevax, haubers, et conoissances,
Et chevaliers de tante terre,
Si lors voliez pris conquerre,
Sacheiz grant l'auriez conquis,
Se me rendiez mort ou pris.
Là me quit acointier à vos :
Si ne vos faz tot corecos,
Jamès armes ne porterai
Ne grant estor ne maintendrai.
Ha ! quel vassal et quel baron !
Qui'n aureit treis en sa maison
Com il en porreit estre liez !
Ja ne sereit desconseilliez
De fere tost un hontox plet. »
Dist Ulixes : « desore est let.
Sire, fet il au rei Priant,
Ne puet pas remaneir atant.
Vostre respons ai bien oï,
Ne l'ai de riens mis en oubli.
Bien lo saurai as noz retraire,
Desor nos metrons al repaire. »
Molt engroissièrent les paroles,
Jà, ni éust onques de foles,
Quant Ulixes s'en est partiz.
Jus avalé des ars voltiz,
Sor lor palefreiz sont monté,
Puis chevalchent par la cité.
Totes les rues trespassèrent,
Mainte richesse i esgardèrent,
Maint chevalier et maint cheval,
Maint buen borgeis, et maint cheval.
Quant fors furent, lors espleitièrent,
Lor anbléures enforcièrent.
Tant ont alé et chevalchié,
Qu'à l'ost des Grex sont repairié;
Au tref Agamennon alèrent,
Jusque là regne ne tirèrent.
Des palefreiz sont descendu :
Tuit li halt prince i sont venu,
Molt i assenbla grant barnages,
Por oïr lo veir des messages.
Li messagier lor ont retret
Tot ço qu'il lor aveient fet,
Toz lor respons, tot lor parler,
Tot lor venir, tot lor aler;
N'i ot parole en la cort dite,
Une sole, grant ne petite,
Qu'il ne lor aient reconté.
Après sont as ostex alé;
Appareilliez fu li mengiers,
Et il s'assistrent volentiers.
Agamennon et li baron,
Furent dedenz son paveillon,
Où assez ot or espaneis,
Et buens pailles riches et freis.
En plosors sens ont conseil pris,
Mès ne l'ai pas por ço enpris,
N'est mie leus de tot retraire,
Altre chose ai assez à faire.

Mès or poez oïr après
Confaitement danz Achilles
Ala à Messe por chacier
Coment lor éust à mengier.
Li prince l'i ont envoié.
Il i ala por lor congié :
O lui ala dus Thelefus,

Et chevalier dui M. et plus.
Ço dit et reconte Dares :
Thelefus fu filz Hercules.
A Messe alèrent ço vos dis :
Molt i avoit riche païs,
Et plentéis et repleni,
Et de vitaille bien garni.
Il le trovèrent dur et fort,
Maint chevalier i reçut mort.
Car Théucer qui en fu reis,
Se conbati o les Grezeis :
Deffendre lor voleit sa terre,
Estrange gent n'ala pas querre,
Mès o tant com pot assenbler,
S'ala senpres o els mesler.
De maintenant s'entreferirent,
Mainte colée i departirent,
Ne s'entresparnièrent de rien.
Cil de Messe le firent bien,
Lor cors et lor païs deffendent,
Ço sacheiz bien que chier se vendent;
Et se ne fust une aventure,
Qui molt lor fu et pesme et dure,
Griu fussent desconfit lo jor.
Quant Achilles enmi l'estor
Conut lo rei, ferir le vait,
Si que mortal plaie li fait :
Adenz chaï enmi la place.
Lo hialme del chief li deslace,
Donc li éust lo chief trenchié,
Quant Thelefus li a préié
Que il éust de lui merci,
De son escu tost lo covri.
Achilles demanda porquei.
« Sire, bien a X. anz, ço crei,
Qu'en cest païs me herberja,
A son poeir m'i enora,
Molt se pena de mei servir,
Por ço nel puis veeir morir. »
Achilles molt joiosement
Li dist qu'en face son talent.
Cil de Messe furent vencu,
Qui lor seignor orent perdu.
Unc puis ne firent nul retor,
Ne puis ne meintindrent estor.
Li Griu cerchièrent lo païs,
Assez i ont robé et pris,
Unques ne fu tel manantie,
Ne si faite preie acoillie,
Come chascuns en meine et prent.
Li reis fu navré mortalment,
Bien sot que morir l'estoveit,
Ne par el passer n'en poeit.
De Thelefus velt son eir faire,
Car molt solt bien dire et retraire
Que sis peres li ot rendue
Sa terre, qu'il avoit perdue.
« Uns reis, fist il, me guerreiot,
Qui deseriter me quidot,
Mès Hercules m'en vient edier,
Là où g'en oi graignor mestier,
Lo rei ocist et detrencha,
Et ma terre me delivra,
Tote la me rendi en pès.
Por ço te guerpis or et lès,
Mon eir te faz, rei et seignor
Et de la terre et de l'enor :
Mener i purras grant richeise.
De ma mort vei que molt te peise,
Grant gré t'en sai : sevelis mei,
Issi com len deit fere rei.
Fé me fere ma sepolture,
Et mon service, et ma dreiture.
Guarde la terre, aime la gent,
Ne soffrir lor destruiement,
De bon pere seies bon filz. »
A cez paroles est feniz.
Sepelir le fet Thelefus,
Si richement com il pot plus.
En un sarqueu bien enbasmé
De vert marbre menu goté.
Quant son obseque orent feni,

De la tonbe se sont parti,
Puis à toz ses homages pris
Des plus hauz homes del païs,
Les fortereces fist garnir,
Tot lo regne ot à son plesir.
Quant ço fu fet, un poi après,
Se mist el repaire Achilles.
Thelefus li fist grant preière
Qu'en l'ost le lest torner arrière,
Altel velt fere com feront
Cil qui à Troie au siège sont,
Et si sera as granz torneiz,
Que il feront là maintes feiz.
Mès Achilles li dit et prie
Que il de ço ne parolt mie :
« Vos remandreiz, qu'il est besoinz
Que vos nos secorez au loinz :
Fere nos poez grant aïue,
Gardez que l'oz seit secorue
De vin, de blé, d'oile et de char,
Si nel tenez mie à eschar.
Ne l'obliez, car lez sereit,
Et grant blasme vos en vendreit. »
Remès est cil à quelque peine ;
Mès ainz que passast la semaine,
Fu Achilles en l'ost arrière,
Molt li firent joiose chière ;
Kar molt a l'ost enmanantie,
Et de vitaille replenie.
Agamennon et Menelax
Nestor li vielz et Aïax
Et des autres V. C. et plus,
Reis et contes, princes et dus,
Sont tuit à sa tente venu,
Et quant il furent descendu,
Chascuns d'els l'est alé beisier.
Grant joie en ont, car il l'ont chier,
Conté lor a confetement
Se combati et o quel gent,
Coment li reis fu morz et pris,
Et Thelefus ot lo païs,
Et tot lo regne quitement,
Rei en fist len isnelement.
« Del blé, del vivre del païs
Nos secorra, ço m'a pramis. »
Tot ensemble l'ont mercié,
Dient molt bien a espleitié
Et bele chevalerie faite :
Quant à Troie sera retraite,
Pesera lor, si deit il faire.

Mès or me conviendra retraire,
Anceis que gie trespasse avant,
Par biau dit et par avenant,
Quels aïdes ot Priamus,
Quels reis, quels contes et quels dus,
Et quels princes et quels barons,
D'auquanz poez oïr les nons,
Qui la riche cité garnirent,
Et qui lonc tens la deffendirent.
De Sezile i vint Pandarus,
Hupoz li vielz et Adrastus,
Gent amenèrent merveillose,
Et hardie et chevalerose,
De riches armes sont armé :
Cil deffendront bien la cité
Encontre cels qui l'ont assise,
Qu'ele ne seit arse ou malmise.
De Colopon une contrée
Qui de mer est avironée
I vint Carcas et Ficius,
Nestex li forz et Fimacus,
Icist furent tuit quatre rei.
Chascuns i amena o sei
Gent merveillose et bien armée
Et de bataille conreée,
Cil deffendront lo rei Prian,
Et por lui trarront maint ahan.
De Lice i vint li reis Glacus,
Et sis frere o lui Sarpedus,
Cil dui i ont gent bien armée,

Trei M. et plus de lor contrée.
Por ço i vindrent, o tel gent,
Qu'au rei de Troie erent parent.
Icist dorront les granz colées,
Et soufferront les granz meslées,
Ainz que Grex aient Troie prise,
Et par force la gent conquise.
Et de l'Ancoine qui tant valt,
I fist venir un amiralt,
Eüfemes, forz et hardiz,
M. chevaliers prouz et esliz
Amena cil en son conrei.
Cil maintendront bien lo tornei,
Cil firent mainte riche issue,
Ainz que la vile fust rendue.
Hupoz et Cupesus li granz
(De Larise fu reis poissanz)
Ne vindrent mie povrement.
Cils d'els qui meins amena gent
En pot V. C. aveir d'itals,
Li pires iert prouz et vassals,
Et desiranz d'armes porter.
Molt voldront ainz cil endurer
Granz souffreites, et granz mals traire,
Que malvés plet lor facent fere.
Li reis Remus de Cisonie
I vint o gente conpaignie :
Set contes ot et quatre dus
Et chevaliers III. M. et plus,
Si homme lige natural;
N'i ot un sol n'éust cheval
Ou II ou III ou V ou sis,
Toz milsoldors et toz de pris;
Armes ont fresches et noveles,
Hialmes, haubers, escuz et selles
Taintes d'un taint, d'une color,
Solonc lo voleir lor seignor,
Por ce qu'il s'entrecongnéussent,
En granz batailles où il fussent,
Et que il fust dit et retrait
Savoir com il l'aveient fait.
Cist briseront ainz mainte lance,
Et feront mainte desevrance
D'arme et de cors, que la cité
Seit ja prise par poesté.
De Trace une terre plainière,
Où la gent est hardie et fière,
Et adurée et conbatanz
Plus qu'autre genz qui soit vivanz,
I vint Pelex et Calamus,
Li uns fu reis, li autres dus;
Si vos di bien que ambedous
Ierent chevalier mervillous,
II. M. et C. vasax Traceis
Amenèrent contre Grezeis.
Molt en soufferront ainz grant peine
Que la cité soit lor demeine
Et de granz batailles champiax
Et grans estors et mervillax.
De Pevonie, une contrée,
Où mainte merveille est trovée,
Car en forestz et en montaignes,
Don il i a plus que de plaignes,
Voit len folez et satiriax,
Bestes salvaiges et oisiax,
De M. manieres et de plus :
S'en estoit reis Pretemissus,
Et Therepex uns siens cosins,
Li plus vielz fu jones meschins,
Et genz et biax, et enseigniez
Et en toz leus bien afaitiez.
M. chevaliers i amenèrent
Qui onques lances ne portèrent
Mais dars tranchanz de fin acier
Et javelox pour dreit lancier,
Forz ars turqueis : gent desarmée
Ne puet avoir contr'els durée.
Cist navreront maint chevalier
Et ocirront maint bon destrier;
De ce vos suis giè buens devins,
Ainz que del siege seit la fins.
De Frise i vint reis Xantipus

Et Misceres et Alcamus.
Cil n'ièrent mie chastelain,
Ne vavassor de basse main,
Ainz ierent rei riche et puissant
Fort et hardi et conbatant.
Cil amenèrent tel maisnie
Qui gent ierent appareillie.
Chascuns en a à sa conpaigne
VII. C. n'i a cel n'ait enseigne,
Hialme d'acier resplendissant,
Et espée bonne et trenchant.
De Boece vint Amphimas,
Fortins le proz et Sanias,
Conte esteient icil trei,
Ne se portèrent onques fei,
Toz tens s'esteient guerreié,
Mais or s'esteient apaié:
Por garnir Troie contre Grex
M. chevaliers ameinent tex,
N'i a uns sols, qui au tornei,
Face ja malvestié de sei;
Icil feront itex issues
Dont esteront palmes batues.
Et del grant regne de Botine
Terre salvaige oltre marine
Vint Boethes et Epistroz,
Et chevaliers VII. C. de proz,
Frere esteient icist germain.
Ainz en lor terre n'ot fait pain;
Especes bones, buens peissons
Fruits precios et venisons
Avoient à mengier apris;
Chascuns avoit cheval de pris,
Espié trenchant escu et broigne,
Molt auront ainz cil grant essoigne
Que la ville guerpissent mès,
Tant que la guerre seit en pès.
De Paflagoine, une contrée
Qui assez poi est renomée,
Car ci est loins vers le soleil,
Par grant maniere m'en merveil
Com faitement nus i ireit,
Et coment ci riens en vendreit,
Merveille fu, et iert toz dis
Coment en vint Filimenis,
Cist est sires de Paflagoine,
Mais ne quit pas qu'à tot le trone
Eüst II chevaliers plus granz,
Por poi que il n'esteit jaianz.
Molt estoit fort et vertuox
Fels et hardis et enginnox
Ne sai mie coment il sot
Le siege qui à Troie plot.
Venir n'i ot toz des semons
O tout II. M. conpaignons,
Et si an trairent molt granz paines
II meis entiers et II semaines.
Ainz qu'à Troie fussent venu,
Ot il molt de sa gent perdu.
Car en tex leus sovent veneient
Que par un poi ne perisseient.
Merveille fu quant s'i esmurent,
Ja à nul jor venir n'i durent.
Filimenis et sa conpaigne
Qui molt ert fière et molt griffaigne
Vindrent à Troie pour deffendre
Que Griu ne la poïssent prendre.
Armé ierent en autre sen
Que n'esteient li Troïen,
De cuir boli escu avoient
Qui de fin or resplendissoient
Mielz en valeient li pior
Que de Troie tuit li meillor;
Car de pierres de Paradis
De Eufrates et de Tygris
Esteient tuit doré et plain,
Et ensement tuit li lorain.
De porpre aveient connoissances
Et granz enseignes en lor lances.
Cist feront d'els sovent parler
Au torneier et au joster.
De poor ne de coardie

N'iert ja Troie par els guerpie.
N'i revint mie de trop près
De Ethiopes li rois Persès,
Ne Mennon li filz sa seror
Qui molt esteit de grant valor,
Et riches chevaliers assez,
Qui sires fu de X. cités.
Persès i vint molt richement
Et à noble contenement.
A venir mist VII. meis et plus,
Molt amena contes et dus,
Et chevaliers, et autres gens;
Mès onques pois ne atremens
Ne fu si neirs com il esteient.
Estranges chevax ameneient:
Ne saveient armes porter
Mais de traire ne de berser
Ne sot onques nus envers els,
Molt esteient hardiz et fels,
Et cil feront des Grex essars:
Car lor saiestes et lor dars
Sont encochié : ja n'en guerra
Uns homs qui navré en sera.
De Theresche i vint Theseus,
Il et sis filz Archilogus,
Au rei de Troie erent parent
Et si ami de longuement;
Fort home erent cil et gentil,
Chevaliers orent plus de mil,
De tex qui ja ne feront faille,
En dur estor ne en bataille;
Et cist secorront lor parenz
Mès que il seient mis dedenz.
D'Astesse une isle en mer loingtaine,
Dont la gent est fière et griffaigne
Vint reis Fion et reis Esdras,
Mès n'amenèrent mie à gas
O els chevaliers et servanz;
X. M. en ont de bien aidanz,
Molt i morront d'els et des lor,
Ainz que Griu n'aient le peior.
Del reialme de Lizonie,
Qui vers terre est de Femelie,
Où les chières especes sont,
Que len porte par tot le mont,
Vint Pistroplex un reis veillarz,
Qui molt ert sages des set arz,
Mainte merveille saveit faire.
Cist amena un sajetaire,
Dont el ost fu assez parlé;
Et que molt redoterent Gré.
Molt l'orent à pesme enemi,
Endementres que il vesqui.
Mès ne dura pas longuement,
Assez orreiz avant coment.
Tuit cil que j'ai ici nomé
Vindrent à Troie la cité :
Por los, por pris, et por amor,
Se mistrent dedanz li plosor,
Et li autre par seignorage,
Et li plosor par parentage.
Dès que Dex volt lo mont former,
N'oï onques nus hom parler
Que si faite chevalerie
Eüst une cité garnie.
A. C. et treis furent esmez
Icil que j'ai ici nomez,
Dont li pires ert reis ou dus
De M. chevaliers et de plus :
Et de toz cels qu'à Troie vindrent,
Et qui contre Grezeis la tindrent,
Fu Hector sire, à son plesir
Les coveneit toz obéir,
De toz aveit la seignorie,
La poesté, et la meistrie.
Paris sis frere, et Troylus,
Et ensement Deyphebus,
Anthenor et Polidamas,
Et ensement Danz Eneas,
Chascuns de cels del gent aveit
A lui dont garde se preneit.
Chascons aveit en sa baillie

Des deforains une partie.
Si esteit fet et ordené,
Et si l'aveient devisé,
Que nus à cheval ne montast,
Se sis princes ne comandast;
Ja nus fors des murs n'en issist
Jusque sis princes le volsist;
Bien les coveneit justisier,
Qu'orgoil avoient grant et fier.
Trop folement se contenissent,
S'à lor maistres ne atendissent.
Si atornèrent lor afaire,
Com onques mielz lo porent faire.
Et gie vos di bien sans faillance,
Qu'il n'orent crieme ne dotance,
Qu'il as murs fussent assailli:
Por ço ne fu mie establi,
Que il as murs se conbatissent,
Ne qu'il la cité deffendissent.
N'en orent onques grant besoing
Toz jorz en furent auques loing.

Li Griu, issi com nos lison,
Erent onquore à Thenedon,
Ainz fu Palamedes venuz
Que nus se fust d'ilec méuz,
Trente nès amena chargies
De chevaliers et de mesnies;
En trestote l'ost des Grezeis,
N'en aveit mie meillor treis,
Plus sage, ne plus engingnos,
Plus hardi, ne plus corajos.
Blasme aveit grant qu'il n'ert venuz,
Mès il s'en est bien deffenduz,
Dist qu'il aveit grant mal éu
Dont longuement aveit géu.
Ne pot à Athenes venir,
Mès si tost com il pot garir,
Issi tost vint à son poeir,
Ne l'en deit len mal gré saveir;
Molt ot grant joie, et molt li plot,
Quant fu gariz, que venir pot.
De sa venue sont tuit lié,
Et si l'en ont molt mercié.
Dient qu'il seit à lor conseilz,
Et apelez à lor segreiz.
Assez aveient engingnié
Et par plosors feiz porchacié
D'aler par nuit Troie asseeir,
Mes n'i porent enging veeir,
Ne nul conseil soz ciel doner
Coment i poïssent aler.
Ne la poent mie approchier,
Se as nès ne se font nagier;
Mès il feront molt grant folie
S'il l'aprochent o la navie.
Com la porreient issi prendre
Vers cels qui la volent deffendre?
D'issir des nès sereit dotance:
Molt i criement la meschaance.
Lonc tens en avoient doté,
Et maint conseil pris et doné,
Li baron un jor s'assemblèrent
Por cel afaire, si'n parlèrent.
Ne puis tot dire ne retraire
Ço que chascuns en loe à faire.
Mès ço que dist Palamedes
Porreiz jà oïr ci après.
Sa parole fu bien oïe,
Car en son sen chascuns se fie.
Seignor, fet il, grant desenor
Poez aveir en cest sejor.
Ja a bien près un an passé
Que vos estes ci arrivé,
Unquore n'avez Troie véue.
Assez i a puis gent venue
Qui contre nos la deffendront,
Se il force et poeir en ont.
Barres et lices et fossez
Poent puis aveir fet assez:
Grant leisir ont d'els enforcier,

De grant aïde porchacier.
Avis m'est, si'n feson senblant
Que nos n'oson aler avant.
Quideriez les vos sorprendre ?
A ço ne vos chaille à entendre.
Que ja nul jor nes asserreiz
De si qu'à els vos conbatreiz.
A ço ne poez vos faillir,
Que qu'après en deit avenir.
De tant com vos plus atendreiz,
Plus grant damage vos fereiz.
Molt vos dotèrent plus anceis,
Que il ne feront mès des meis.
Qui sot or tel conseil doner'
Ques lessastes asséurer,
Et enforcier, et querre aïe ?
Se fust alée la navie
A la cité tot dreitement,
N'éust mie, mon escient,
Grant contredit à l'arriver.
A ço ne sai conseil doner.
Mès lo matin, sanz plus tardier,
Fesons nos nès appareillier.
Quant les aurons enchastelées
Et por bataille conreées,
Et nostre cors seront armé,
Si coron dreit à la cité,
Ensenble o els nos conbaton :
Ne sé por quei plus tardisson.
Içe nos en covient à faire,
Qui qu'en vienge mals ne contraire.
Se par force ne sont conquis,
Ne sé coment il seient pris.
Alons trestuit, et si feson
Ço que nos à fere en avon.
Se nos avions prise Troie
N'i a uns sols qui à grant joie
Ne s'en alast en son païs.
Or n'i ait altre conseil pris.
Mes fetes en mon loement :
Demain sanz nul porloignement,
Seit cest ovre si envaïe,
Qui qu'en ait duel, ne qui qu'en rie,
Que par force et par estoveir
Poïsson la cité aveir. »
Tuit otreient sanz contredit
Icest conseil, grant et petit.
La nuit lessièrent trespasser,
Mès, l'endemain à l'ajorner,
Anceis que levast li soleill,
Orent tot fet lor appareill :
Les chastiax ont ès nès dreciez,
Garniz de lances et d'espiez.
Unques gent si ne s'atorna,
Ne si bel ne s'apareilla.
Des nès ont fet lor establies
Et lor conreis et lor parties,
Porvéu ont et ordené
Et departi et devisé
Li quel ireient primerain,
Qui après, li quel dederain.
En front devant en metent C.
Les veilles dreciées al vent,
Fetes de porpres de cendax,
Et de pailles enperiax.
M. enseignes i ont dreciées
Qui totes furent despleiées :
Molt par ont bien les borz garniz
De darz, d'escuz, d'espiez forbiz,
D'aches danesches, et d'espées
Et de gisarmes acerées.
Et qui si fete ovre esgardot,
Fière merveille li senblot.
Après cels en remistrent C.
Les veilles drecies al vent.
Donc siglèrent les granz conpaignes,
Où tant par ot mas et enseignes,
Grant quatre lieues d'un tenant
Ne pareist mer ne tant ne quant.
A la vile corent tot dreit,
Veiles levées, à espleit.
S'il trovent qui lor viet les porz

Ja n'i aura si granz esforz
De cels de là, ne tel poeir,
Ainz que vienge demain au seir,
Qu'il n'en i ait M. arrivées,
Mès ainz seront chier conparées.
Car ço reconte li escriz,
Dès que li monz fu establiz,
Ne fu jorz pris à tel meschief,
Maint i perdi anceis lo chief.
Quant cil de Troie les choisirent,
Comunement contre'els issirent,
A qui ainz ainz, sans nul conrei,
Nus n'i atent prince, ne rei,
Per, ne seignor, ne conpaignon.
Sor la marine, el biax sablon,
Se sont assenblé et coru,
Ja i aura maint colp feru.
Cil des nès virent bien et sorent
Qu'altre conseil aveir ne porent
Ne mès de lessier corre à terre,
Par force lor estoet conquerre.
Lor enemi sont ja garni,
Dont il seront bien recoilli.
Chascuns s'arma, com il mielz pot,
De celes armes que il ot.
N'i ot si buen qui ne dotast,
Et qui corages ne muast.
Protheselax vint premerains,
Hardiz et prouz et segurains,
De Palarche fu reis preisiez,
O les C. nès vint eslessiez.
Forz fu li venz qui les nès meine;
Alques à sec enmi l'areine
Les fist nagier veiles levées,
Peceiées et dequassées.
De tex i ot ilec néié
Qui assez esteient preisié.
Et si com il des nès issirent,
Les Troïens les recoillirent,
Qui en feseient fier martire,
Molt se penoent d'els ocire.
Hom vivanz ne porreit conter
Lo duel qui fu à l'arriver;
Car pluie, ne gresle par vent
Ne chaï plus espessement
Que font saietes barbelées,
Darz et engeignes enpenées.
D'espées fièrent maintenant,
Ne quide uns sols aveir garant.
Les C. nès esteient vencues
Qui à la terre erent venues.
N'aveient mès deffension,
M. en gisent par le sablon,
Qui jamès Troie n'assaldront.
Puis revindrent les C. de front:
Eslessiées et abrivées
Corent as porz veiles levées.
Quant les veiles furent bessies,
Et les nès furent assegies,
Li Troïens les assaillirent,
Qui l'issue lor deffendirent.
Cil des nès orent arbelestes,
Trei M. et plus à traire prestes.
El plus espès traient des lor,
M. en i perdent la color,
Freit et pasmez chient as denz:
Adonc branlèrent cil dedenz.
Atant s'en issi grant partie,
Qui as autres feront aïe:
Ensenble sont serré et trait.
Protheselax l'ot molt bien fait,
Molt ot sa gent bien secorue
A sa tranchante espée nue.
Maint lor en i ocist lo jor,
Et molt lor rendi dur estor.
Se sis cors ne fust solement,
Tuit fussent livré à torment,
Ja nus ne remassist en vie.
As Troïens fet envaïe,
Ja i aura trop let damage!
Cil qui furent sor lo rivage
Ne porent endurer tanz cols,

Ne il n'osent torner les dos,
Il ne sevent quel part foïr,
Et grant meschief est de souffrir.
A set C. homes set milliers
Ci comença estor li fiers :
Ainz mès nus hom ne vit ital,
Ne si pesme, ne si mortal.
As granz haches, trenchanz et lées
Se porfendent jusqu'as corrées.
Molt chaïrent espessement,
Tot lo rivage en fu sanglant :
De sanc i aveit granz ruissiax
De cels qui muerent as tropiax.
Cil de Grece se deffendoient,
Qui aillors garir ne savoient.
A terre volent mielz morir
Qu'en la mer neier et perir.
De totes parz erent enclox ;
Grant noise avoit detriès lor dox,
Grant temolte mainent les ondes
Qui de la mer movent parfondes,
Molt sont orribles et pesanz.
Devant els rest li perilz granz,
Kar tant i a des Troïens
Qu'ocis en ont en poi de tens
La siste part et plus assez.
Réusant les ont amenez
Por estoveir jusqu'à la mer,
Lors en i covint à entrer
Plus parfont que jusqu'as aisseles,
Maint en traïnent lor boeles.
Là ot grant desbaratement ;
Se ço lor durast longuement,
N'en eschapast ne lez ne biax.
Mès cil qui furent es chastiax
Qui par les nès erent drecié
Ont ensenble tret et lancié,
Par force les font trere en sus ;
Des lor i lessent M. et plus.
Atant arriva Archelax,
Et Prothenors, o lor vassax ;
Veiles levées ont port pris.
Peist ou place lor enemis,
De L. nès bien garnies
Sont issues lor conpaignies,
Armé por deffendre lor cors.
Mès ainz que fussent as chanz fors
Les ont molt Troïen gregiez,
Morz et ocis et detrenchiez.
Mès puis qu'il se furent josté
Et o les autres assenblé,
Donc lor retindrent la meslée,
Tant que lor genz fu arrivée
Que Nestor amena o sei :
En Pirre l'apela lon rei.
A LX. nès eschipées
Vindrent à port veiles levées :
Molt lor est tart que josté seient
Avec cels que conbatre veient.
Grant presse a à l'issir des nès,
Molt en a poi dedenz remès,
Grant desirrier ont d'els conbatre.
Qui lors les véist enz enbatre
Es graingnors presses que il trovent,
As branz d'acier très bien s'esprovent.
Tot detrenchent ço qu'il ateignent,
De l'arriver pas ne se feignent.
Archelax est enz en l'estor,
Qui grant damage fet des lor ;
Com buens chevaliers s'i aïue,
A la tranchante espée nue.
Prothenor est de l'autre part,
Fiers et hardiz come lipart,
Entr'als s'enbat, fiert les sovent ;
Molt li rocient de sa gent.
Reis Calaphus et Alanus
De l'arriver ne tardent plus,
O X.X.X. nès ont terre prise,
Unques n'i ot autre devise,
Tuit s'en issent sanz demorance,
Molt ont grant duel et grant pesance
De ço qu'il ont tant demoré.

Lo petit pas estreit serré.,
Sont venu dreit au chapléiz,
Réuser font les plus hardiz ;
Trei mile sont novel et freiz,
O l'autre aïde des Grezeis,
Troïens ont fet réuser.
Molt lo durent chier conparer ;
Car il ont sor els recovré,
Et as branz se sont esprové,
Desi qu'as nès les remenèrent,
Jusqu'à la mer ne s'arestèrent ;
S'îl trovassent longue charrière,
Jamès nus n'en tornast arrière,
Por la presse qui fu si granz
En i ot néié ne sé quanz.
Trop lor alot jà malement
Quant Ulixes vint o sa gent,
De L. nès qu'il ameine
Trest fors sa gent parmi l'areine.
Molt furent trestuit bien armé,
Mès de ço furent mal mené,
Qu'il ne porent al lor venir.
Bien vos puis dire sanz mentir,
Vint M. en aveit entre dous,
Dels entrocire coveitous :
Contr'als guenchirent à eslès.
Icist soffrirent molt grant fès,
Kar ainz qu'il éussent aïe,
Fu lor force molt afeblie.
Mès nequedent buen seignor ont
Qui bien les chadele et semont
Et se deffent à son poeir,
Molt en devra grant pris aveir,
Se il en puet vif eschaper.
Filimenis d'oltre la mer
L'argua molt de grant manière,
Ne lessera qu'il nel requierre.
A cheval fu et cil à pié
Et à dous mains tint son espié :
Filimenis lo vait ferir,
Molt l'a ateint de grant aïr ;
Parmi l'escu peint à lion,
Li a passé lo gonfanon,
Lo buen hauberc li a falsé,
A poi que ne l'a mort gité,
Ne pot lo grant colp endurer,
A la terre l'a fet verser.
Mès cil en piez tost resailli,
Si li lança l'espié forbi,
Desor la pene de l'escu
Li a l'auberc tot deronpu,
El col lo fiert lez lo menton,
Ne sé s'il en vivra ou non,
Fort fu maneis ensanglantez,
De l'angoisse chaï pasmez.
Molt en fu sa gent esbaïe,
Chascuns en plore et brait et crie,
Del cors n'i volent lessier mie,
Ne lor chalt mès qui les ocie.
Plorent, crient, grant noise font,
Plosor de duel neier se vont
qui quidoent que il fust morz.
Alques sont esloingnié des porz,
Sor son escu l'en ont porté,
Grant duol fesant par la cité,
De lor gent i ont molt perdu,
Ainz qu'il fussent del champ issi.
Ulixes ot sa gent jostée,
Mès ne fu cele destinée,
Qui avint de Filimenis ;
Maneis fussent tuit mort et pris.
Maintenant refu arrivez
Thoas li prouz et li senez,
Thelamonius Aïax,
Agamennon et Menelax.
Cil furent al port assechié
Qu'il n'ot à els trait ne lancié,
Car li autres les deffendirent
Qui fierement se conbatirent.
Des nès traient fors les chevax,
Coverz de paile et de cendiax,
Serz et baucenz et pomelez

Ferranz et neirs, bien acemez.
Cil s'armèrent de conoissances
Metent enseignes en lor lances,
Sor les haubers vestent bliauz.
Biax fu li jorz, leive li chauz;
Li escu peint à or vermeil
Reluisent contre lo soleil.
Et quant lor gent fu ordenée
N'i ot onc puis regne tirée;
Les escuz pris, lances bessiées
Vont tost rescorre lor mesniées.
Plus tost qu'il porent se requirent,
Parmi les escuz s'entrefirent,
Brisent lances, volent asteles,
Chevaliers guerpissent ces seles,
Traient espées, chaplent fort:
Tant i ont d'els navré et mort,
Nus nes puet dire ne esmer.
Là oïsseiz granz criz crier:
Qui len ocist, qui len mahaigne
Ne puet muer ne braie ou plaigne.
Protheselax se trait arrière,
Molt l'ot bien fait de grant manière.
Trop ot souffert et pris colées,
Et maint en rot as lor donées.
Sa gent veit morte environ sei,
Lez lo rivage el sablonei,
Molt li peise de lor contraire,
Ne n'est pas leus de dolor faire.
Et après ço que ço fu fait,
Furent des nès li autre trait;
A tant de gent come il en ot,
Qui de naient aidier se pot,
Monte por son duel esclairier
Et por sa mesnier vengier.
Tex M. s'eslessent en l'estor
Qui assez ont pris et valor.
Chascons ot buen cheval corant,
Hialme et escu resplendissant,
Hauberc et lance et bone espée,
Poignant vienent à la meslée,
D'ire et de maltalent espris,
Vont encontre lor enemis.
Il alèrent plus que lo pas,
Là où virent lo graignor tas,
Tost lessièrent chevax aler.
Là oissez hauz criz crier,
Et molt grant noise avec les criz,
Car granz i fu li feréiz.
Froissent escuz, fausent haubers,
Chient cil chevaliers envers.
De morz, de navrez, de toz freiz
Granz fu la noise et li effreiz.
Trenchanz espées retentissent
Sor les hialmes qui resplendissent,
Bien ont resvertuez les lor.
Li reis Sersès vint en l'estor,
Tex VII. M. homes meine o sei,
Chascuns l'ama et porta fei.
Molt fu Sersès prouz et hardiz,
I ot buens chevaliers esliz,
En tote l'ost n'ot tel conpaigne,
Si hardie, ne si griffaigne.
Chevax corranz ont arabeis,
Et saietes et ars turkeis.
Lo petit pas, estreit serré
Furent issu de la cité,
Chascuns porte son arc tendu,
Et quant il furent là venu,
Si poinstrent et si escrièrent,
Que tuit li val en resonèrent.
Là ot si faite traierece,
Et de cordes tel croisserece,
Tel occision, tel damage
De cels qui sont sor lo rivage,
Molt en ocient à cel poindre
Qui puis ne prist talant de joindre.
Nel porent longuement souffrir,
Vers la mer pristrent à foïr,
Tuit desconfit, sanz respit prendre,
Ne se poeient plus deffendre.
En mer s'en fiert VII. C. et mès,

Se lors ne fust Palamedes,
Tuit cil qui en la mer neiassent
Les Troïens les detrenchassent.
Palamedes vit lo martire,
Si grant duel a et si grant ire
Que por un poi que vis n'enrage.
Mès molt ot en lui vasselage,
Soz ciel n'a riens que il dotast
Qu'altres chevaliers fere osast.
Arrivé sont el sablonei
M. chevaliers qu'il a o sei.
Molt par i ot de buens vassax,
Beles armes, et buens chevax,
Covert furent de conoissances,
Lor escuz prirent et lor lances,
Puis chevalchièrent por grant ire.
Palamedes lor prist à dire :
« Ahi ! seignor, veier poez
Com Troïen ont réusez
Noz genz, n'ont mès deffension,
Molt a ci grant confusion,
Onc ne vi mès gent si ledie.
Oiez com chascuns brait et crie.
Secoron les, or lor besoigne,
Et qui de riens m'a chier, si poigne.
Si durement les encontron,
Qu'arrière el champ les retornon,
Tant que li nostre recovrassent
Et que tuit cil altre arrivassent.
Se fere issi le poïon
Molt grant enor en aurion.
Or me sivez franc chevalier. »
Atant point chascun lo destrier,
Palamedes devant toz vait
Assez plus loing que ars ne trait,
Sor un cheval sist d'Alemaigne,
Unques si buen n'issi d'Espaigne,
Bandes ot en l'escu d'argent.
Si com il vint premièrement,
Si ala joindre à Sicamor,
Cosin Mennon, filz sa seror,
Del rei Serxès teneit la terre,
Mès il n'estoveit soz ciel querre
Un meillor chevalier de lui.
Cil s'encontrèrent anbedui,
Ferir se vont de plein eslès ;
Mès la lance Palamedes
Li perça andous les costez,
Qu'il chaï morz acraventez.
Ço fu granz dels et granz damages,
Car molt ert biax et prouz et sages.
Li chevalier se sont méu
Qui ont Palamedes séu,
Lances bessies vont joster.
Si'n i firent tex C. verser,
Qui onques puis ne redrecièrent,
Ni contre Grex ne chevalchièrent.
Palamedes granz cols lor done,
Molt en ocit, molt en estone,
Molt en ocit, molt en mehaigne,
N'i a nul d'els qui ne s'en plaigne.
Bien s'i edièrent ço sachèiz,
Grant pris en ont à cele feiz ;
Tant i caplent, et tant i fierent,
Et si asprement les requierent
Qu'en poi les ont fet trere en sus,
Treis C. lor en ont morz et plus.
A tant li autre recovrèrent,
Qui volentiers lor redonèrent
Granz colées de maintenant,
Maneis les vont issi batant
Treis archies, molt l'ont bien fait :
Del recovrer n'i ot nul plet,
Ne féissent mès nul senblant,
Quant i avint Hector poignant
Sor un cheval d'Espaigne bai,
De nul meillor parler ne sai,
L'escu ot d'or à dous lions
Autex resteit sis gonfanons ;
Parmi la presse broche et point,
Protheselax trove, à lui joint,
Tel li done parmi l'escu,

Et par l'auberc qu'il ot vestu,
Qu'en dous meitiez lo cuer li part.
Desor poent aveir regart
Cil qui voie ne li feront,
Et qui a dreit colp l'atendront.
Les Grex covint aséurer,
Et Protheselax regreter :
« Protheselax, buens chevaliers,
Nobles et prouz, riches guerriers,
Quel damage quant estes morz !
Primes préistes vos les porz.
Ahi ! tant i avez souffert !
Trop a damage qui vous pert.
Jamès n'iert jorz ne seiez plaint,
Desor sereiz plorez de maint,
De vos est oi estrenez cil
Qui de Grezeis fera eissil.
Maint en morront par sa main destre :
Ne puet la chose altrement estre. »
Hector ne cesse, ne ne fine,
Martire fet et descepline,
En son poing tint l'espée nue,
Mainte colée en a ferue ;
En poi d'ore l'ont conéu,
Bien sorent lo jor qu'il i fu,
Conparée ont sa conoissance,
Et lo trenchant fer de sa lance.
Tant com Hector fu en l'estor
En orent Grezeis lo peior.
Quant il s'en vait et il est las,
Si recovrent en eslepas,
Et quant ço est que il revient,
Tant le dotent, nus ne se tient :
Set feiz ou X avint lo jor,
Tant qu'Achilles vint en l'estor.
Quant il vint vespres esteit bas,
Molt esteient li plosor las,
Molt avoient lo jor mal fait,
Josté i ot lancié et trait.
Ne vint mie sols Achilles,
Trei milie en ot o lui et mès,
N'i ot celui n'éust cheval
Covert de porpre enperial.
Les escuz pris, isnelement
Vindrent al grant torneiement,
Où tant ot fet chevalerie,
Et tant ame de cors partie.
Chacié avoient les Grezeis ;
O les autres qui vindrent freis
Lor alèrent isnelement,
Que puis n'i ot recovrement.
Unc puis ne porent tenir place,
Jusqu'as portes dura la chace.
Merveilles i fist Achilles,
C. en i a ocis et mès,
Molt fièrement les en conveie.
Altresi fuient de sa veie
Com fait li cors devant les chiens.
Desconfiz ont les Troïens :
N'en remest nus defors les murs,
Qui de la mort ne fust séurs.
Paris deffendi molt l'entrée,
Maint en i ocist o l'espèe.
Molt se contint hardiement
Et Troylus tot ensement.
Mainte envaïe lo jor i firent,
Ço sacheiz bien, qui molt soffrirent.
Molt lor dura li estor granz,
Mès par force les mistrent enz,
Par force les en font foïr,
Molt i perdirent au partir.
Molt i aveit grant foléiz,
Mès la nuit les a departiz.
Molt orent Griu bien espleitié,
Vont s'en arrière tuit hetié.
De lor genz i ont perte fet ;
Mès c'est costome de tel plet,
Que l'uns i pert, l'autre i gaaigne.

Lez lo rivage, en une plaingne
Les fist Agamennon venir,

Por ordener et establir
Coment li tré seront tendu.
Quant il orent tot porvéu,
Sis ont assis en plosors leus.
Desore est comencié li geus.
Gie ne voil pas ci demorer
Por descrire et por aconter,
Quel paveillon ot Ulixes,
Quel Menelax, quel Achilles,
Ne quel fu cil au rei Nestor,
Mes sacheiz que por C. mars d'or
Ne fust pas fet tel i aveit,
Merveillot sei qui's esgardeit.
Les gens de diverses contrées
Qui ilec erent assenblées
Qui assise ont la grant cité,
Sont departi et divisé.
Li prince i orent et li rei
Lor tentes et lor gent par sei.
Quant des nès sont les gens issues,
Et les herberges sont tendues,
Mervelles durent d'un tenant
Maint aigle d'or resplendissant
Et maint chier paile escharimant,
Vert et vermeil resplendissant,
Et pot len trover sans mesure
Que ja n'iert la nuit si oscure,
Qu'il ne voient com de cler jor.
La nuit soffrirent cel labor,
Poi mengièrent, et petit burent,
En estrange martire furent.
Enquor lor esteit alques bien,
Mès ne leront li Troïen
Qu'il nes assaillent par matin,
Jamès à els ne prendront fin.
Comunalment eschalgueitièrent,
Et cele nuit trestuit veillièrent;
Tant atendirent à lever,
Qu'il virent le jor bel et cler.
Assez éussent grant mestier
De or cors auques aeisier,
Et de mengier, et de dormir,
Et de lor morz ensepelir,
Et des mires querre as navrez;
Mes len les en a bien gardez.
Estranges jorz lor i ajorne,
Mainte pulcele en sera morne,
Et mainte dame esvevée,
Anceis que vienge la vesprée.
Cil de Grece sont someillos
Et de repos molt coveitos,
Mès Troïen ne volent mie
Qui molt héent lor conpaignie.
Li jorz fu et li matins biax,
Il orent molt cors et frestiax,
Flageus, flistes, estiviax,
Sor murs en haut et sor carniax;
N'i a bataille ne crenel,
Où n'ait enseigne ou penoncel,
Gonfanons riches et banières,
Entailliez de maintes manières,
Brosdées d'or, faites de seie;
Tot lo païs en reflanbeie.
Ainz tex bialtex ne fu mirée,
Ne tex richece porpensée:
Bien senble vile deffensable.
Cil qu'il orent fet conestable,
Seignor, et prince, et sire et mestre,
C'est Hector qui bien lo dut estre;
Kar si li mondes fust soens toz,
Tant esteit il sages et proz
Qu'il fust bien dignes de l'aveir.
Il nel mist mie en nonchaleir:
Bien par matin sa gent ordane,
Assez près del tenple Diane,
En unes places granz et lées,
A ses batailles ordenées,
Por saveir quantes en auront
Quant des portes de Troie istront.
Quant ço ot fet à son pleisir
Si fist Dardanides ovrir,
Ço est une des sis entrées

Qui arrière vos sont nomées.
Dardanides la porte ot non ;
N'i ot bretesche, ne danjon,
Mès tors de marbre granz et lées,
Forz, espesses, et bien ovrées,
Tot de gros marbre à or listé.
Ne sé home de mere né
Qui en ostast un des quarrials,
Ne le menor des capitials,
Li baile i sont grant et plenier
Et li fossé, et li terrier,
Et les lices et les trenchiées
Durent plus de quatorze archiées.
Ainz qu'Hector issist de la vile,
En a tornez tex dous C. mile,
Qui molt esteient corageus,
Et sor tote rien coveiteus
De destruire lor enemis.
Hector a pris dous suens amis,
Li uns fu filz au rei de Lice,
Glacon ot non, fiere justice,
Cist fu molt prouz et biax et sages,
Cist fist en l'ost mainz vasselages,
Parent li ert assez prochains
Por ço amot molt les Troïains.
M. chevaliers esliz et buens,
Que des son frere, que des suens,
A pris Glacon, li alosez.
Sor les milsoldors bien armez,
Hialmes laciez, haubers vestuz,
Pristrent et lances et escuz,
Si s'en issent tuit primerain.
Un filz lo rei les ot en main,
Freres Hector, non pas de mere,
Hardiz et prouz et conbatere,
Cicilanor aveit à non.
Gent ot lo cors et la façon,
Grant pris aveit et bien ert dreiz,
Conquis l'aveit par maintes feiz.
Armez fu bien Cicilanor
Sor un destrier d'Espaigne sor,
Escu ot buen, et molt fu durs.
Cil s'en issirent fors des murs,
Jusqu'à la lice dederaine,
Tot fors des murs en une areine.
A cez fu jostez Theseus,
Il et sis fils Archilogus,
De Theresche erent cil seignor :
Mès ço sachent grant et menor,
Que quant Hector les i eslut,
De grant proece les conut.
Entre le pere et le fill
Orent de chevaliers bien M.
Ne parlot ja nus de meillors :
Hialmes, haubers, escuz à flors
Orent de diverse manière,
De cels font l'eschièle première.
Si ot dous M. chevaliers
Hardiz et prouz et forz et fiers.
Estreit serré, lances dreciées,
S'arestèrent fors des trenchiées,
Tant que les batailles venissent
Qui onquore mielz et mielz issent.
Un altre en viendra ja après,
Li reis de Frise Misceres,
Et Xantipus et Alcamus,
Trei milie sont, ço quit et plus,
Tuit d'une terre, et d'un païs,
Armez, sor buens chevax de pris,
Hialmes laciés, espées ceintes ;
Ne furent pas lor armes teintes
Ne de sinople, ne d'azur,
Mès de fin or vermeil et pur.
Cil s'en issirent de buen gré,
Puis qu'Hector lor ot comandé,
De cels fu princes Troylus,
Meillor de lui ne demant nus :
Ja por la defaite de lui
N'auront contraire ne ennui.
Troylus fu molt bien armez,
Sor un cheval d'Espaigne nez,
Merveilles legiers et isnialx,

Armes aveit à lionciax
D'azor, en or vermeil assis.
Hector li a dit : « Biax amis,
Très bien vos gardez de desrei.
Car par la fei que gie vos dei,
Jusqu'à dous anz, que je n'i faille,
Porreiz à els trover bataille,
Et vos por Dé ne faites mie
Chose qui tort à grant folie.
Poor me fait li vasselages,
Et la proece, et li corages,
Que gie conois en vos si grant.
Dex vos remaint sain et joiant,
Ne vos partez de vostre gent,
Ne vos enbatez folement
Entre voz mortex enemis,
Dex vos remaint et sains et vis ! »
« Sire, ço respont Troylus,
Ne me comandereiz vos plus :
Tot ço voil faire et si'l desir
Qu'a gré vos vienge et à pleisir,
Ne voil aveir de riens que face
Vostre ire ne vostre manace. »
Atant s'en ist, et li trei rei,
Defors les lices el gravei.
Trei mile furent cil et mès,
Qui molt i soufferont grant fès,
Ainz que voient mès anuitier
Auront d'aïde grant mestier.
Hector lo tierz conrei devise,
En celui sont cil de Larise,
Sires en ert Hupoz li granz,
Li prouz, li forz, li conbatanz,
Et Cupelus qui molt fu maire.
Mès ço vos sai gie bien retraire
Qu'en tote l'ost n'ot son pareil,
Cil feront encui sanc vermeil,
Trop furent fort, trop furent grant ;
Assez senbloent mielz jaiant
Qu'il ne feseient altre gent.
Trei mile sont cil et set cent,
N'i a nul qui l'ialme lacié
N'éust, et lance, et buen espié.
Hector lor a baillié Dimart
Un des altres freres bastart,
Qui molt amot, et teneit chier,
Car trop i ot buen chevalier,
Et prou, et bel, et afetié.
Serré s'en issent et rengié
Tot fors des lices ès graviers
Delez les dous conreis premiers.
Remus li reis de Lisonie
La quarte eschiele ra fornie ;
N'i ot oimès nule si grant,
Ne si fière, ne si poissant.
Noblement fu armez li reis,
Molt fu riches li suens harneis.
Cheval ot buen, d'estrange pris,
Des meillors autres valeit dis.
D'or bruniz ert sis escuz toz,
N'avoit nul altre teint desoz,
De porpre esteit covert desus
Et entailliez par granz pertus ;
La porpre ert neire, et l'ors noviax,
Si'n esteit li escuz plus biax.
Cels ra Hector mis en la main
Polidamas lo segurain ;
Hector l'en a fait conestable,
Car prou lo sot et bien edable.
Sor un cheval sist arragon,
Que plus tost vait qu'esmerillon,
Aesiez fu, forz et isniax.
Ses armes furent à aigliax
D'or esmeré en vert assis.
Veiant Hector un poindre a pris :
« Sire, fet il, molt sui gariz,
Et de grant joie repleniz,
De ço qu'encui nos conbatron
Contre la gent que nos haon,
Et qui si près nos ont requis.
Or i parra qui aura pris.
Or se tairont li vanteor,

Et li coart encuseor,
Et li preisié seront hetié :
Dès or sont li geu comencié. »
Hector respont : « Biax dolz amis,
Qui qu'en seit mornes et pensis,
Vos en estes molt esbaldiz.
Li pris n'iert ja si departiz
Que n'en aiez la vostre part,
De ço n'ai gie mie regart.
Mieldres de vos, sage ne fol,
Ne pendra oi escu al col.
A heit guiez vos chevaliers. »
« Sire, fet il, molt volentiers. »
Issi issent estreit serré
Hors la trenchiée del fossé.
Cil de Pevoine s'en issirent,
Qui la quinte bataille firent,
De cels fu reis Pertemissus,
Estrex et li filz Menalus,
Icist n'orent espiez ne lances,
Ne enseignes, ne conoissances,
Chevax orent forz et isniax,
Ars, et saietes, et quarriax.
Merveilles bien armé esteient
Solonc l'usage qu'il teneient.
L'ars en la main, ne tarda plus,
S'en ist o cels Deyphebus,
Princes et mestres de cels ere
Por lo comandement son frere,
Tot plein lo coivre de saietes
De fin acier, à traire prestes ;
Se il les traist à cels de là,
Molt chierement les lor vendra :
Ainz n'en orent lo chier marchié,
Ne dont i fussent tant irié.
C'il d'Agresse sont apelé,
Qui molt refurent bien armé.
Chevax orent à lor voleirs,
Sors et baucenz, fauves et neirs,
Hialmes, haubers, escuz d'or fin,
De vert, d'azur, de fust charmin,
Espiez trenchanz de fin acier,
Et grosses lances de pomier.
De cels fu sires reis Hesdras,
Et reis Fion, li filz Doglas,
Cil qui conquist maint riche regne,
Mès puis l'enpoisona sa fenne.
Fion icist un curre aveit
Qui d'estrange richesse esteit,
En bataille esteit armé sus,
VII C. mars d'or i ot et plus.
Les roes furent d'ebenus,
D'or fin barrées pardesus,
D'ivoire estoient li limon
Et li aisol et li pesson
Ovré si tres menuement,
Et deboissié si soltilment,
Trop par en ert riche l'entaille,
Tex ne fu mené en bataille.
Li estres fu de cuir boliz,
D'olifanz toz peinz à verniz,
Tant i ot or et bones pières
Si precioses et si chières,
Molt s'en merveille qui lo veit,
Coment ovrez et fez esteit.
Dex ne fist home qui'l perçast
Ne arme qui ja le fausast.
Dui Dromadaire lo treieient
Qui isnel et corant esteient.
Li curres fu molt bien armez,
Assez i ot d'arz enpenez,
Hasches danesches et espées,
Dont il feront maintes colées.
Tuit cil qui'l voient lo remirent,
Car onques mès tel rien ne virent.
Au rei Fion, au rei Hesdras
Livra Hector Pitagoras,
Un de ses freres de soignant,
Hardi et prou et conbatant.
Pitagoras, mon escient,
Aveit unes armes d'argent,
A une bende de beli.

Sor un cheval sist arabi,
Et fort, et isnel, et hardi.
Sanz noise faire et sans estri,
S'en issirent lo petit pas.
Puis apele Hector Eneas;
« Oimès, fet il, vos en istreiz,
La sepme eschiele conduireiz
Que forniront cil de l'Ancone,
Meillor gent n'a pas soz lo trone.
Menez Eufeme l'amiralt,
Vielz est et frez; se Dex me salt,
Trop ferion grant perte en lui,
Car plus sage home ne conui. »
Fet Eneas: « tot est en Dé;
Mès par la moie volenté,
N'aura il ja nul destorbier.
Pensez oimès de l'espleitier,
Qu'Omers m'a dit que cil de là
Se sont appareillié pièce a:
Se ne vos hastez de l'issir,
Tost nos porront les chans tolir,
Si qu'à peine mès en istron,
Ne les lices ne passeron.
Naient iert oimès de conbatre,
S'il se poent sor nos enbatre. »
Hector respont: « vos dites veir,
Oimès aurons grant estoveir;
Dis M. en i a des armez,
Qui ja sont oltre les fossez,
Et par force se sont enz mis.
Or chevalchez, gie vus plevis
Que gie vos sivrai ja molt tost.
N'assenblez pas à cels de l'ost
De si que gie m'en seie issuz
O cels de Troie fervestuz
Et de bataille conréez. »
« Sire, fet il, ne demorez. »
Atant s'en ist o sa conpaigne
Danz Eneas fière et grifaigne.
Paris s'en ist o lo rei Serxe,
C'est li sires à cels de Perse,
Qui plorot et grant duel feseit,
Por son neveu qui morz esteit.
N'aveit nul altre desirrier
Mès qu'il poïst bien le vengier.
Li cuivre sont garni et plein
De saietes et en sa main
Teneit chascuns un arc turqueis,
Molt les poent doter Grezeis.
S'estait Paris li biax armez
L'ialme lacié, l'espée au lez,
Sor un cheval qui ja n'ert las,
Ne dote terre, pui ne bas.
Içe rest la bataille oitaine,
Qui des Grezeis n'est pas lointaine.
Hector ra toz cels assenblé,
Qui de la vile esteient né,
Buens chevaliers, armes portanz:
La none bataille fu granz
Et deffensable et redotée,
Ainz gent ne fu si bel armée.
Icez mena Hector o sei,
O cez maintendra lo tornei,
Et si'n fera a cels aïe,
Don li plosors perdront la vie.
X. de ses freres ot o sei
Qui fil erent Priant lo rei
De dameiseles de parage
Et de dames de halt lignage,
Chevaliers i ot prouz et biax.
Li un ot non Idoniax,
Antonius fu li segons,
Li tiers Esdron, li quarz Delons,
Li quinz ot non Sisiliens,
Et li sistes Quintiliens,
C'ert uns des plus amez de toz,
Car molt esteit et biax et proz;
Rodomorus esteit li septmes.
Car molt esteit cruex et pesmes,
N'iert enveisiez ne deduios,
Mès molt esteit chevaleros.
Cassibalan l'oimes a non

Et li noines Dimas Danon.
Doroscalus li filz Mahez
Esteit li dismes apelez ;
Cil esteit filz d'une pucele
Qui molt esteit corteise et bele,
Morte fu de delivréure,
Ço fu molt grant mesaventure.
Icist seront o lor seignor
Et maintendront o lui l'estor
Tant com il le porront edier,
Nel lerront il trop damagier.
Issi armé com fil à rei
S'en issirent fors au tornei,
Bien porent estre VII. millier
Qui tuit erent buen chevalier.
Hector monta sor Galatée
Que li tramist Morgan la fée
Qui molt l'ama et le tint chier,
Mès ne la volt o sei colchier,
Et por la honte qu'ele en ot
Si l'en haï tant com plus pot.
Ço fu li très plus biax chevax
Qu'ainz chevalchast nus hom mortax,
Li plus hardiz, li plus correnz,
Et li mieldres et li plus genz,
Ainz si bele riens ne fu née.
Hector, tote sa teste armée,
Ala parler au rei Priant.
« Gie m'en istrai, fet il, avant,
Et vos si revendreiz après
Et aureiz chevaliers adès.
Es lices seront cil à pié
Bien armé et apareillié.
N'en isse nus, se nel comant,
Ne ja ne venez en avant,
Que que s'avienge ne que non.
O vos aureiz vostre dragon,
Que por les gardes et por nos
Ne devron estre trop dotos,
Que il nos poissent riens tolir,
Ne fere entrer, ne nos ledir.
S'il tornent à desconfiture,
Vos lor saldreiz tot à dreiture,
Puis nos sivrez à la bataille :
Or si gardez que n'i ait faille.
Prianz respont : « issi puet estre :
Filz, molt me fi en ta main destre
Que par lie seit m'ire apaiée
Et nostre desenor vengiée. '
Gar que sovent vienges à mei,
Li Deu seient garde de tei ! »
Hector s'en ist l'ialme lacié,
Cruel home senble et irié,
Contre Grezeis a lo cuer gros,
Encui lor en fendront li os,
Mostera lor, au grant besoing,
Que s'il les aime, c'est de loing.
En son escu n'ot c'un lion,
Mès vermeil d'or fu environ,
Autretex sont ses conoissances,
Et les enseignes de ses lances.
Les conreiz à toz trespassez
Tant qu'as primerains est jostez.
Tost lor a dit que chevalchassent,
Envers les tentes s'aprochassent.
Les noz batailles chevalchièrent,
Que el ne volent ne ne quièrent
Ne mès josté seient ensenble.
Tote la terre crolle et trenble.
Tant i perent testes armées,
Et tant enseignes orfresées,
Et tant escu d'or et d'argent
Que toz li païs en resplent.
Les dames sont desor les murs,
Qui de riens n'ont les cuers séurs,
Et totes les filles lo rei,
Por esgarder lo grant tornei.
Heleine i fu molt poorose
Et molt pensive et molt dotose :
M. puceles et M. borgeises
I perent gentes et corteises
Qui molt ont les cuers adolez.

Tant est li reis Prianz alez
Qu'il fu en la cité foraine
Qui des altres est plus lointaine ;
Ilec a fet ses establies
De cels à pié et ses parties :
N'en lessa onc nul fors issir,
Bien lor a fet lo pas garnir.
Trente filz ot li reis Prianz
De sa moilleir et de soingnanz,
Les treze vos en ai nomez,
Les dis et set oïr poez
Qu'il a avec lui retenu,
Et il en sont molt irascu.
Lor vol fussent il primerain
Plus volentiers que dederain ;
Mès ço lor covient obéir
Qu'à lor pere vient à pleisir.
De cels ot non l'uns Menelus,
Li aldre Ydors, li tierz Chirrus,
Li quarz ot non Cheridoras,
Li quinz après Ermagoras,
Et li sistes Mondanz Clariax,
Li sepmes Sardex qui fu biax,
Margareton ot non l'oïsmes
Et si fu Achilles molt prismes
Devers une soe parente
Fille d'un rei, qui molt fu gente ;
Li noines ot non Favoel
Et li dismes Bruns de Gimel,
Li onzismes ot non Matan
Et li dozismes Madian,
Goluz d'Agluz fu li trezismes,
Hugodelez li quatorzismes,
Li quintismes ot non Doglas,
Nus hom ne saveit plus d'eschas ;
Sezismes fu Cadorz de Liz,
Mès Ansalot li filz Daviz
N'ot plus biau cors que cil aveit,
Forz et hardiz et prouz esteit.
Li autre dui furent nommé
L'uns Nez d'amors, l'altre Tharé,
Cels velt Prianz aveir o sei,
Car il l'aiment par bone fei,
Seit à pié, ou seit à cheval,
Cil li seront ami leal.
Li reis Pandarus de Sezire,
Ne reis Hupoz en son enpire,
Ne quatre rei d'altre contrée
Qui Colopon est apelée,
Ne li trei rei qui sont de Frise,
Où tant a or et manantise,
Ne tote la gent de Boece
Là où creist tante bone especе,
Ne cil del regne de Botine,
Ne de la terre oltre marine,
Ne trestuit cil de Paflagoine,
Qui molt en ont pesante essoine
Por lor seignor qui est navrez,
Qui molt les a desconfortez,
Ne cil qui sont de l'Azonie
Ne s'en issirent lo jor mie,
N'alerent pas au grant tornei,
En la vile s'esturent quei.
Ço fu grant sens, ne voldrent mie
Qu'ensenble fust lor gent ledie,
Ne si traveilliée en un jor
Que l'endemain n'i ait retor
Et qu'il n'en aient de toz freiz
A torneier vers les Grezeis.
Ne voleient pas li Baron
Troie remasist à bandon ;
Qui que s'en isse et qui que non,
N'i ot bretesche ne danjon,
Qui bien ne seit d'armes garni,
N'ot nul regart d'estre traï.
Agamennon pas ne sejorne,
Ses eschieles seivre et atorne,
Devise les coment vendront,
Coment eles se contendront.
Patroclus guie la première
Qui molt ert grande et bele et fière ;
Totes les genz Achilles meine,

Car quant qu'il a est suen demeine,
Li uns n'a riens que l'autre n'ait,
Sanz conte rendre et sanz nul plait :
Dui chevalier tant ne s'amèrent,
Ne tant de fei ne se portèrent.
Achilles fu un poi navrez,
Si ne s'est pas le jor armez.
Merion fu en la seconde,
Mès ne crei pas qu'en tot le monde
Éust chevalier de tel pris.
Donc s'en issi o ses aidis,
Don il ot bien dui mile et mès.
Et li dus d'Athenes après,
Li biax li prouz Menesteus
Chevaliers ot trei M. et plus.
La tierce eschiele ont bien fornie
Cil qui furent d'Orcomenie,
De cels fu reis Ascalophus
Et sis tres biax fils Alinus.
En la quarte sont il tel gent
Où molt ot pris et hardement.
La quinte font cil de Boece,
Tel gent n'aveit en tote Grece.
De cels esteit reis Archelax
Et Prothenor li buens vassax ;
Molt furent prou et segurain
Et s'estoient cosin germain.
Menelax fu en la sisaine
Qui sire et espos fu Heleine ;
De cels de Parte est justisiers,
Ço fu lor sires dreituriers.
Reis Epistroz, reis Celidis
O lor grant gent de Focidis
Firent la sepme des batailles,
Sanz genz à pié et sanz ringailles,
Mès de buens chevaliers esliz
Et toz corageus et hardiz.
Thelamonius Aïax
L'oitisme fist o ses vassax,
La gent conduit de Salamine
Qui envers lui est tote encline ;
Quatre amiralz ot cist o sei,
Et si ot Theücer lo rei,
Des quatre fu l'uns Theséus
Et li segons Anfimacus,
Li tierz Dorions aveit non,
Et li autres Polixenon.
En la none refu nomez
Thoas li prouz et li senez ;
Cil de Logres fist la disaine
Aïax li prouz qui les meine.
Onzisme sont Calcedoneis,
Filitoas en esteit reis.
La dozisme firent par non
Diomedes et Merion,
Cels de Grece meinent et guient
Come la gent où molt s'afient.
Li reis Nestor qui molt fu proz
Et uns des plus riches de toz
Fist la treszisme o cels de Pile
Dont bien i ot plus de X. M.
Si ne véistes onques gent
Armez d'armes plus richement.
O saietes, o ars turqueis,
Et o quarriax noviax et freis,
Sor tex chevax qui tost lor vont,
Li reis li neirs, li filz Mahont
Les chadele come les suens,
Il esteit chevaliers molt buens,
C'est la bataille quatorzaine.
Danz Ulixes fist la quinzaine
O cels de Trace qu'il chadele,
Iceste eschiele fu molt bele.
Seze furent o les Tigreis,
Dont Melius fu sire et reis.
Cil de Palarche grant duel firent
De lor seignor que il perdirent,
Del buen, del prouz Protheselax.
Mès Portacus o ses vassax
Ja nel lerront por nul dehet
Qu'il ne soient li X et set,
Lor bataille firent par sei.

La grant amor et la grant fei
Qu'il avoient à lor seignor
Voldront encui mostrer al lor ;
Car de riens ne lor est amis
Qui lor seignor lor a ocis.
En l'eschiele dis et oitaine
Furent la gent Traïciaine :
Machaon filz de Labius
Et li reis Polidarius
Les avoient à chadeler
Et à conduire et à garder.
Cil de Rode firent la lor,
Leopoldus ont à seignor
Qui molt sot de chevalerie.
Horopidus d'Orcomenie
Fist des batailles la vintaine,
Qui lo jor i souffri grant peine.
Cil de Lide resont garni
Et ordené et establi :
De cels fu sires Xantipus,
Il et li reis Anfimacus.
L'autre firent cil de Larise,
Ço est la gent qui molt se prise ;
Polibetes li preuz les guie,
Et Léurcius de Valjoïe.
Quant il les ont issi sevrées,
Si sont à XX et dous contées
Diomedes et Thelenus
Et li biax Ürialus,
Rei furent riche et conbatant,
Et cil d'Arges dont il ot tant
Firent l'autre bataille après.
Adonc a pris Politeres
Tote la gent de Melibée,
Si'n ra sa bataille sevrée,
Tele n'i ot plus deffensable
Ne plus souffrant ne plus edable.
Cil de Chipre resont monté,
Prest de bataille et conréé :
Prince orent molt à lor voleirs
C'est Decepenéus lor eirs
Qui en toz leus les garde et tient
Quant li graindres besoing lor vient.
Cil de Marfese se resenblent,
De hardement li cuer lor trenblent,
Armez se fu chascuns isniax,
Et reis Prothoïlus li biax
Les conduit dreit à la bataille,
De cels n'a crieme c'uns deffaille.
Reis Capador de Capadie
Rot merveillose conpaignie,
Et de tel gent qui molt valeient
Et qui très bien armé esteient.
Danz Agamennon fu derriers,
Qui assez ot plus chevaliers
Que nus des autres n'en aveit.
Cels de Micenes conduiseit ;
Tuit cil en sa bataille aloient
Qui en l'ost sans seignor estoient.
Trente batailles ont sevrées,
Qui molt sont granz et redotées ;
Tant i perent hialmes d'acier,
Tant buen escu et tant destrier,
Et tante enseigne despleiée,
Tante bele arme entreseigniée
Et tantes manches de bliauz
D'orfreis, de paile et de cendauz,
Unques nus hom de mere nez
Ne vit ensenble tanz armez ;
Li cheval meinent grant freor,
Tote la terre crolle entor.
Tuit li meillor et li plus sage
Orent poor en lor corage.
Hector josta trestoz premiers,
Veiant X. M. chevaliers.
Tant com uns ars traisist et plus
Li vint encontre Patroclus ;
Lor destrier furent plus isnel
Qu'esmerillon ne arondel,
Qui tost les firent assenbler,
Ne faillirent mie à joster.
Hector lo fiert parmi l'escu

De tel force et de tel vertu
Qu'oltre en passe li fers bruniz
Et l'enseigne de vert samis.
Patroclus sor la sele pleie,
L'arçon detriès brise et peceie,
Hector ne muet ne ne chancele;
Très parmi la targe novele
Et très parmi l'auberc menu
Que Patroclus avoit vestu
Conduit lo buen espié trenchant
Que tot lo piz li vait fendant,
Lo cuer li part en dous meitiez,
Envers chaï morz à ses piez.
Hector li dit : « bien sai de fi
Que n'avez or si chier ami,
Qui por vos préist ceste estreine ;
Bien conquissiez or cest regne,
Qui en pès lo volsist souffrir.
Por ço deit len adevancir
Ses enemis, qui fere el puet. »
Cil n'entent mès ne ne se muet.
Dès que Dex vint lo mont salver,
N'oï onques nus hom parler
Qu'uns chevàliers éust sor sei
Itex armes ne tel conrei,
D'estrange richece erent fetes.
Hector li éust ja fors traites,
Alques l'aveit ja désarmé,
Quant Merion l'a esgardé.
Veiant trei M. chevaliers,
Point vers Hector trestoz premiers,
Puis li a dit : « leus enragiez,
Altre viande porchaciez,
Jà de cestui ne mengereiz;
Ainz quit que chier lo conparreiz.
Tigres, lions, orse desvée
Quant ont lor preie dévorée,
Si la revont aillors porter :
Et tu te vels ci saoler.
En estrange leu descendoies,
X. M. chevaliers voieies,
N'i a celui qui son poeir
Ne face de ta teste aveir. »
Merion vait tot dreit et fiert,
Felenessement lo requiert
Parmi l'escu qui d'or clareie.
Hector chaï enmi la veie,
Mès son destrier pas ne guerpi,
Ainz par les reignes l'a seisi,
Tost remonta sans demorée,
Ainz que lor gent fust assenblée.
Desor puet saveir Merion
Qu'o sei porte sa raençon ;
Ja se Hector lo puet ateindre,
Ne le lerra de la mort pleindre,
A ço ne puet il pas faillir,
S'il velt lo besoing maintenir.
Glacon i vint o son conrei,
Et Theséus, anbedui rei,
Si vint sis filz Antilogus,
Chevaliers ot trei M. et plus.
D'ire et de maltalent espris,
Lances bessiées, escuz pris,
Sont alé contre cels de Fice,
Loins as plans chans, fors de la lice.
Glacon vint primes en l'estor,
I vait joster à un des lor.
Sa lance el cors li fit baignier,
Mort le trebuche del destrier.
D'anbedous parz sont assenblé.
Là ot un fier estor josté,
Là véissiez escuz percier,
Et tant vert hialme depecier,
Haubers deronpre et demaillier,
Et abatre tant chevalier,
Tant mahaignier et tant ocire,
Que nus nel puet conter ne dire.
La bataille que Patroclus
I amena ne tarda plus,
Mès molt i ot grant desconfort,
Quant trovèrent lor seignor mort.
Venu sont tuit à la bataille,

Et si poez creire sanz faille
Que granz i fu li feréiz.
De lances et d'espiés forbiz
Maint chevalier i abatirent
Et maint des lor i reperdirent.
Diomedes i est venuz
O bien X. M. fervestuz,
Ço sont Grezeis li poigneor,
Fièrement vienent à l'estor.
Merion est ensenble o els,
Por Patroclus cruex et fels.
Icil de Grece et cil de Fice
Se conbatent o cels de Lice.
Estor i ot et noise grant,
Maint chevalier i ot sanglant.
Hector i est lo cors venuz:
Espée traite est descenduz,
Qui qui gaaint, qui qu'il ennuit,
Ne lessera que nel despuit,
Ainz i perdra del sanc del cors
Que les armes ne traie fors,
Amées les a par amors.
Dreiz a, car soz ciel n'a meillors,
Ne plus riches, ne plus preisiées.
Ja li éust molt tost sachiées,
Mès Merion lo rei choisi,
Qui molt aveit lo cuer marri,
O bien C. chevaliers et mès
Li cort sore de plein eslès,
Ferir le vont bien plus de dis
Par les costez et par lo piz;
Des lances volent li esclat.
Or est Hector en grant barat,
Mès ne l'ont pas en char navré.
Hector se tint à mal mené
Quant à pié fu entre les lor;
Mès o lo vert brant de color
Lor done cols ruistes et fiers,
Toz lor detrenche lor destriers,
Trenche lor braz et poinz et piez,
Ocis en a et mehaigniez
Plus de L. sans mentir,
Onc por els toz ne volt guerpir
Son buen destrier; mès Merion
A mis lo cors sor son arçon,
Fors de la presse le velt traire,
Molt par en fait que de bon aire;
Mes gie resui en grant dotance
Qu'il ne l'en vienge à mesestance.
Atant s'en vait, Hector remaint;
Grant merveille est s'il ne se plaint
Des colées que tant a prises,
Mès molt seront bien en leu mises
A cels qui les li ont donées,
Encui seront chier conparées.
Bien se deffent, mès molt lo hastent
Tuit cil qui à lui se conbatent,
Perdre i poïst legièrement,
Car ne veeit nul de sa gent,
N'il ne se poeit tant pener
Qu'en son cheval poïst monter,
N'il ne li poeient tolir.
Dodaniez del pui de Vir,
Uns suens vallez qui molt l'amot,
Et dous lances li aportot,
Vit lo meschief de son seignor,
Au cuer en ot ire et dolor.
Une lance li volt giter,
Mes senpres ot altre penser,
Trop ot grant ire et grant rancune,
En sa main destre en a mis une,
Plus près se trest de la meslée,
Et vit Karut de Pierre lée
Qui son seignor molt requereit,
Lancé li a la lance dreit
Parmi l'escu et par lo cors,
La li a fete saillir fors;
Cil chaï morz en eslepas.
Et cil rest tost feruz el tas,
L'autre lance si a lanciée,
Mès bien la tint à enpleiée
Que un d'els en a mort gité,

Puis a à halte voiz crié ;
« Car retornez, franc chevalier,
Ferez les lor por esmaier. »
Là où il sot qu'Ector esteit
Cele part vait à grant espleit.
Entrals s'enbat come hardiz,
Trenche lor braz et buz et piz.
Atant Troïen recovrerent
Icil molt tost se remuerent,
En lor bataille se sont mis,
De C. en ont bien XXX ocis.
Hector est montez el destrier,
Mès n'i aveit que corocier.
Vers Grezeis s'est abandonez,
A toz trenche braz et costez,
N'en ateint nul qui ne se plaigne,
Et qui en la sele remaigne.
La bataille a parmi fendue
A la trenchante espée nue :
Se Merion puet encontrer,
Il li fera chier conparer
La rescose de Patroclus.
Atant i vint Menestéus,
Bien o trei M. Atheniens.
Biax fu li jors et clers li tens,
Molt i reluisent fers de lances,
Or, et verniz, et conoissances.
Lez la bataille s'en passèrent,
A cels de Frise s'assenblèrent.
Reis Xantipus, reis Misceres,
Reis Alcanus de Valades
Et Troylus li prouz, li genz
Orent à conduire tex genz,
D'anbedous parz si s'aprochièrent
Que parmi les escuz se fièrent.
Là ot des lances jostéiz
Et estrange peceéiz
Tex cols se donent des espées,
Qu'en retentissent les valées,
Mort et navré chient sovent.
La rot mortel torneiement
Li dus d'Athenes li preisiez,
Li biax, li prouz, li enseigniez
A si josté à Troylus,
Que del cheval l'abati jus.
Trop chaï en leu enconbros,
A molt grant peine i fu rescos,
Li dus lo prist par la ventaille
Por traire hors de la bataille,
Ne pot prendre retor de sei.
Tel noise i a, et tel trepei,
Des espées sor l'ialme agu
Lo fierent sovent et menu,
O morz o pris sereit sanz faille,
Se n'est rescos de tel qui vaille.
Misceres crie, et plore, et brait,
De ço que il issi lo lait,
Quant ne pot sa gent arester.
Si lor comence à crier :
« Ha, fet lor il, malvese gent,
Qui Troylus lo preu, lo gent,
Lo frere Hector, lo fil lo rei,
Leissiez issi prendre au tornei,
Qui sire et princes ert de nos.
Or si l'avon si bien rescos,
Jamès n'auron enor sor terre.
Que venimes nos ici querre ?
Encui seron mostré al dei.
Car s'en torgent sol C. o mei
Entrals l'irai ja ostagier,
A l'espée trenchant d'acier.
Reis Alcanus, fet il, tornez,
Trop ledement vos en alez. »
Cil se guenchist à une part,
Fiers et hardiz come lipart.
Une fort lance ot recovrée,
Qu'uns suens vallez li ot donée,
Sanz plus dire, sanz mot soner
Les est alé toz encontrer,
Un en fiert si parmi lo cors,
Qu'une alne en sort sa lance fors.
S'enseigne a criée treis feiz,

Ja'n i aura à mort destreiz.
Li suen li furent lues au dos
Qui d'entre Grezeis l'ont desclos.
Là ot si faite chaplerece,
Et si fière retenterece,
Si fete presse et si estrange,
Que l'uns por l'autre s'i eschange;
Tex lo fist bien que len rocist,
Ainz que li estorz departist.
Tant dementres que Xantipus,
Et li tres biax res Alanus,
Se conbatoient as Grezeis,
Reis Misceres et ses Friseis
S'en passa oltre la bataille,
Et si a cels choisi sanz faille
Qui Troylus avoient pris.
Là point de maltalant espris,
D'ire desvez, cruex et fels
S'est enbatuz primes entr'els.
Menestéus fiert en travers;
Se ne fust si buens li haubers,
Del cors li fust l'ame sachiée.
Atant i revint sa mesniée;
Dès que li monz fu estorez,
Ne fu estorz si effréez,
Si dotos, ne si pooros,
N'as Troïens si enconbros.
X. M. Grex virent venir,
Qui jà les feront departir.
Li dus d'Athenes molt s'iraist,
Ço sacheiz bien, molt li desplest
De son prison qu'il veit rescous,
Ainz mès ne fu si angoissous.
Molt lor vait sus, mès poi li valt,
Car par force et par dreit assalt
L'ont remonté; mès bien li peist,
Tote la force double et creist.
Et puis que il fu remontez,
Si lor fu dreite fermetez:
Car la presse ront et deffait,
Maint mort, maint pasmé en i lait.
Hector regarde près de sei,
Et veit lo doleros tornei,
Ou tant vert hialme retentissent
Et tant buen chevalier fenissent;
Cele part vint o M. des suens,
Ja resera li torneiz buens.
Reis Ascalor d'Orcomenie,
Il et tote sa conpaignie
Feseit secors Menestéus.
Ja lor remasist Troylus,
Li autre fussent mort ou pris,
Petit en eschapast de vis,
Hector et cil d'Orcomenie
Sont là venu en lor aïe,
Les forz escuz s'entrefondrèrent
Tant com lor lances lor durèrent.
Après traistrent les branz d'acier,
Là rot ocis maint chevalier.
Hector fet merveilles de sei,
Or velt estre mostré au dei;
Si sera il encui de mainz.
Sovent fait geter criz et plainz,
Sovent lo veient recovrer,
Sovent chacier, sovent joster,
Sovent ferir, sovent ocire,
Sovent Grezeis metre à martire,
Sovent faire tex envaïes
Dont maint des lors perdront les vies
Sovent rescot ses conpaignons.
Por lui font li suen oreisons
Que Dex son cors de mal deffende,
Et que sain et salf le lor rende.
Menestéus fu molt dolenz
De son prison et de ses genz
Qu'a perdu par mesaventure.
Là où la bataille plus dure,
Les est alez el tas ferir.
Atant veit Misceres venir,
Qui son prison li a tolu,
Très parmi l'ialme, el plus agu,
L'a si feru que tot chancele,

Et qu'il li fait voidier la sele.
Ne pot à lui plus recovrer,
Mès oltre l'a fet enverser.
Sovent i fiert, bien s'i aïue
A la trenchante espée nue.
Cil de Larise chevalchièrent,
Qui de riens plus ne se targièrent.
Dou mile sont cil bien et plus.
Hupoz li grant et Cupesus
Les conduistrent serréement;
Là ot maint riche garnement,
Tante bele arme, tant escu
De vert, d'azur, d'or esmolu,
Tant enseigne de buen orfreis,
Et tant cheval arragoneis:
Del pas les metent el galos.
Reis Archelax et Prothenos,
Quant Boecien les encontrent,
Altre parenté n'i acontent,
Mès maintenant des fers aguz
Les fièrent parmi les escuz:
Granz fu la noise à l'assenbler.
Qui vis en porra eschaper,
Dire porra: bien li estait.
Ha! tant en gist par lo garait
Qui jà ne feront mès noisance,
Ne mal, ne noise, ne pesance!
Cil de Larise recovrèrent
Qui vassalment s'i aïuèrent.
Chascuns i escrie s'enseigne.
La meslée creist et engeigne;
Cels convendra d'els à parler.
Sanz plus tardier, ne demorer,
Vint à l'estor li reis Remus
Trei M. chevaliers et plus
Ot en la soe conpaignie
Nez del son regne de Lisonie,
Tuit sont armé jusqu'as orteuz.
Molt rent grant clarté li soleuz,
Qui sor les hialmes resplendist.
Polidamas li prouz lor dist:
« Seignor, car feson une rien,
Se vos le m'atornez à bien,
Et ceste bataille eschivon,
De ça sor destre lor alon.
Ço m'est avis, et ço me senble,
Que trop sont ces noz gens ensenble.
Meins espleitent et meins i fièrent,
Et meins lor enemis requièrent.
Alon joster à cel conrei,
Où tante bele enseigne vei.
Molt semblent estre bien armé;
Se durement sont encontré,
Jà lor ferons lo camp guerpir. »
Cil responent: « vostre pleisir.
A vostre buen nos avez prez,
Ja mar eschiverez icez. »
A cez mourent plus que lo pas,
Jà les iront ferir el tas.
Menelax vit ses enemis
Encontre lui, les escuz pris,
Toz abrivez, toz desiros
De fere lor cors damaios;
As suens parla, mès petit fu.
« Seignor, fist il, ore iert véu
Qui onc m'ama ni qui m'ot chier.
Vez lo besoing et lo mestier:
Unques plus merciablement
Nus sires ne preia sa gent;
Unques ne vos fis se bien non,
Or me rendrez le guerredon
As branz d'acier sor cels qui vienent.
Por enemis mortals nos tienent.
Ne sai mie que chascons pense;
Mais gardez, tex seit la deffense
Qu'il seient jà si conréé,
Que M. en i chient pasmé.
Por mei et por vengier ma honte,
A or ici tant rei et conte,
Et tanz princes halz assenblez:
Mielz voldroie estre demenbrez
Que ja nus de ma conpaignie

Face semblant de coardie.
Vers mei pent li affere toz,
Si devons estre des plus proz
Et de la gent qui mielz lo face.
Ço voil gie bien que chascuns sache
Ja n'i réuserai plein pié,
Par poor d'estre detrenchié.
Vez en XX. M., qui rien ne taint,
N'i a celui qui ne se paint
D'enor aveir, d'eschiver honte,
Ne vos en ferai plus lonc conte.
Poignons sor els, car molt sont près. »
Atant brochièrent à eslès :
En meins del trait d'une arbaleste
Trova chascuns sa joste preste.
Mès qui abat lo chevalier
Ne s'en vait mie o son destrier,
Ja de sa main n'ert adesez,
Trop en serait des suens blasmez.
El i covient que cheval prendre,
Ou altre ocire, ou sei deffendre.
Si durement se sont enpaint
Que lance entière ne remaint.
Entre Remus et Menelax
Jus s'abatirent des chevax,
N'i à cel à qui sans ne paire
El gros del cors, ou el viaire.
Polidamas s'est eslessiez
Et vait ferir Meren de Biez,
Niès ert Heleine et riches dus,
Vint anz aveit et naient plus,
Preisiez fu molt en son païs.
Tel li dona sor l'escu bis
Tot li fent l'auberc et desmaile,
Si que l'enseigne de Thessaile
Li a el sanc el cors baigniée.
A grant angoisse et à haschiée
Est chaiez morz, ço fu damages,
Car molt ert biax et prouz et sages.
Quant Menelax vit Meren mort
Jamès ne quide avoir confort,
Car molt l'amot et teneit chier,
Or le quide très bien vengier.
Son escu priz, toz esleissiez,
Requiert Remus, triste et iriez,
Un si grant colp li done et rent,
Amont el hialme qui resplent,
Que jusqu'el test li aciers cole,
Si qu'en la presse et en la fole
Chaï pasmez ; s'or n'en est traiz
Or finez a toz ses malfaiz.
Icel colp virent M. des suens,
N'orent mie trestoz lor buens,
Quident que l'ame en seit alée.
Gent véisseiz desconfortée,
Dehetié sont et angoissos,
Ja par nul d'els ne fu rescous,
Ainz voloient lo champ guerpir,
Ja comencoient à foïr,
Quant les retint Polidamas,
Qui s'est alé ferir el tas.
En halt escria cil s'enseigne,
Maint en ocit, maint en mehaigne;
Et cil ront lui molt damagié,
En plus de VII leus l'ont plaié,
A grant peine a secors éu.
Tant ont des branz d'acier feru,
Que trei C. d'els et plus, sanz faille,
Remestrent mort en la bataille.
Li reis Remus ert tant navrez,
Tant fu de chevax defolez,
Que quant li suen l'en orent trait,
Qu'il ne quidèrent par nul plait
Que il fust vis, desi qu'al seir.
Reis Menelax, par estoveir,
Les a chaciez et remuez :
Por tant i perdirent assez.
Reis Celidis esteit molt biax
Gresles et dreiz, jones tosiax ;
La réine de Femelie,
Aveit esté lonc tens s'amie.
Por lie esteit molt essalciez,

Molt conéuz, et molt preisiez.
Les armes et son milsoldor
Li ot tramis par fine amor,
Et quant il en esteit armez
Molt sovent esteit esgardez.
Riens qui fust née, tesmoing Daire,
Ne séust sa façon retraire,
Tex armes ne verreiz jamès.
Reis Celidis, à grant eslès,
Ala ferir Polidamas
Sor son escu qui toz ert quas
Et estroez et depeciez.
Trenchanz fu et forz li espiez,
L'auberc deront et trenche et falt,
Entre l'auberc et lo blialt
Passe une alne del fust fresnin;
Molt a esté près de sa fin,
Bien l'a enpeint. Ne chaï pas,
Molt fu muez Polidamas,
Lo sanc mua et la color.
Vers Celidis ot grant iror,
O le brant d'acier esmolu,
L'a tot jusqu'as denz porfendu,
Puis li a dit: « ceste meslée
Avez chièrement conparée,
Voz m'aviez en bé coilli
Rendu vus en ai la merci,
Molt me poise por vostre amie
Qui en sera vers moi marie,
Qui molt est proz et riche et bele,
Or en ora freide novele. »
Griu firent duel de Celidis
Que Polidamas ot ocis.
Sa genz en plore, brait et crie,
Ainz tex dolors ne fu oïe.
Ore a Hector molt de ses buens:
O la grant aïde des suens
Les a chaciez une grant masse,
Par vive force les entasse.
S'orra conrei molt merveillos,
Ja i aura de lances tros;
Car ce sont cil de Salamine.
Thelamon veit la descepline,
Qui sire et mestres esteit d'els:
D'ire desvez, cruex et fels,
Ala un Troïen ferir,
Qu'en eslepas l'estuet morir;
Puis trait l'espée, si lor done.
Maint en abat, maint en estone,
Maint en ocit, maint en mehaigne.
Quatre amiralz de sa conpaigne,
Et Théucer qui esteit reis,
Et molt par iert prouz et corteis,
Les secorent, ço vos di bien,
Ja i perdront li Troïen.
Ennui deivent faire et rancune
Dous batailles qui sont contre une.
Reis Théucer fu en l'estor,
Sor un cheval bai milsoldor,
Plus isnel d'altre et plus corrant,
Plus fort, plus hardi, et plus grant.
A Hector point si qu'enz el piz
Li a falsé l'auberc tresliz.
Si ne brisast si tost sa lance,
De sei poïst estre en dotance.
Blecié l'a molt, s'est qui lo plaigne,
Mès ainz que li torneis remaigne,
Quit gie que tex lo conparra
Que nules coupes n'i aura.
De lui se fust il bien vengiez,
Mès molt li fu tost esloignicz.
Merion trove l'amiralt,
El li trenche que lo bliaut,
Ço fu del sanc et de la char.
Desor nel tient pas à eschar,
Trop veit grant gent environ sei,
Et trop li tardent li conrei.
En dous C. places se conbatent,
Ocient sei et s'entrebatent.
Biax et riches ert Theséus;
Treis anz aveit et naient plus
Que primes ot armes portées.

Si ot tex choses achevées,
Dont molt esteit sis prls créuz
Et dont il ert molt conéuz.
Vit de la gent que il avoient
Que à Hector se conbatoient,
Vit et quida tot à estrous
Qu'il ne poïst estre rescous
Qu'il ne fust morz, vencuz ou pris.
De tel chose s'est entremis
Qu'il li aura mestier encui.
« Hector, fet il, trop grant ennui
Souffrez ici, ne sé por quei,
Ne veez vos que cil conrei
Vos vienent edier et secore.
Moi est avis que trop demore.
Si vos chaez si entre nos
A grant peine sereiz rescous.
Pesereit m'en, ja Dé ne place
Qu'uns sols de nos mal vos i face.
Mandez, biax sire, vostre gent,
Qu'il chevalchent isnelement,
Car en poi d'ore mesavient,
Tost pert com fox qui riens ne crient.»
Hector respont: « molt granz merciz,
Bials amis frere, molt bien diz.
Grant gré t'en sai. se gie poeie
Bien le te gueredonereie. »
Danz Menelax, entre tant dis,
Polidamas en menot pris,
Thelamon l'avoit abatu,
Qui dur estor li ot rendu.
Pris iert issi sanz recovrier,
Perdu avoit son brant d'acier,
Sis hialmes li ert sus lo vis
Rompuz, et quassez, et malmis,
Entor lui est grant la meslée.
Hector lo veit qui pas n'agrée,
Cele part vint tot esleissiez,
Et sacheiz que molt fu iriez.
Tost a la presse departie
A l'espée d'acier forbie,
Plus de XXX lor en a morz;
Rescos fu cil par son esforz.
Mès maint grant colp i a souffert
Et si sacheiz que molt i pert
De la soe gent, en l'estor,
Trop par sont poi contre les lor.
Reis Epistrox, Reis Menelax,
Et Thelamon o ses vassalx,
Et la lor gent comunalment,
Pristrent tel envaïssement,
Sor Troïens, qui molt perdirent,
Que par force lo champ guerpirent.
Tot par force les ont chaciez,
Ja n'en eschapast la meitiez
Se ne fussent li XXV frere
Qu'Ector aveit le conbatere.
Del conrei s'estoient partiz
O les aveit mis, et guerpiz,
De lui criement et ont dotance.
D'els n'ert oi mès fet dessevrance
S'o lui se poent ajoster.
Les batailles virent mesler,
Virent les estranges meslées,
Et les resplendors des espées,
Adonc volsissent o lui estre.
Regardé ont devers senestre,
Virent Troïens desconfiz,
Oent les noises et les criz,
Ensenble alèrent cele part,
Fier et hardi come lipart.
Tuit li premier qui s'encontrèrent
A halte voiz lor escrièrent :
« Poigniez, font il, ne tardon mès
Qu'Ector i souffre trop grant fès,
Trop par i est or entrepris,
Son cheval ont soz lui ocis,
Mès n'i a nul qui prendre l'ost,
Car il lo conparreit molt tost. »
Anfimacus nel pot souffrir,
Avant ala por lui sesir,
Molt chièrement lo conpara,

Onc altre gage n'i lessa
Ne mès lo chief de sor le bu.
Atant sont li frere venu.
Carut broche vers Celidas
Qu'il l'abati enmi lo tas,
Et Epistrox Antonius
Que des chevax s'abatent jus.
Durement ra reis Thelamon
Parmi l'eecu feru Edron
Si que haubers ne l'à gari
Qu'oltre ne past l'espié forbi,
Si que del cors li sans li ist
A si grant fès que mot ne dist.
Ne refailli mie Dolon,
Qui l'amiralt Polixenon
A si feru qu'enmi Grezeis
Est morz à la terre remès.
Le destrier prent qui valt C. livres,
Isniax ert, et forz, et delivres.
A Hector vient et si li baille,
Il monta sus molt tost sanz faille.
Sisiliens ra si feru
Un amiral parmi l'escu
Que del cheval le desensele:
Entre ses braz tint sa boele
Qui del cors li chiet par la plaie,
Or a grant cuer, s'il ne s'esmaie.
Rodomorus i revait joindre,
Qui dous lor en enbat d'un poindre.
Cassibalan bien le refet,
O lo conte Glot de Valfret
Josta veiant Hector son frère,
Ne fust la maille si entière
Que de deus parz li fers n'en paire,
Bien set, ne puet mès vivre gaire.
Altre refiert Dinas Danon
Que il ne dit ne o ne non.
Doroscalus tost i revient,
Fiert l'amiral qui bien se tient
Que lui ensenble et le cheval
A abatu tot par igal,
Puis metent les mains as espées,
Si s'entredonent granz colées.
La véisseiz un estor tel,
Ainz nus hom ne vit si mortel.
Vint et V. freres s'i aiuent
Si que les treis conreiz remuent.
Molt grant esforz ont ilec fet,
Por tant sera toz jorz retret.
Cil de Peoine chevalchièrent,
Vers la bataille s'aprochièrent.
Un riche rei ont à seignor
Qui tost les ameine à l'estor:
Et Deyphebus les chadele.
L'arc en la main, n'a pas roele,
Ne nul escu en sa conpaigne,
Mès maint bon arc et mainte enseigne,
Maint quarrel et maint arbeleste,
I a sesie à traire preste.
Tuit entesant lo poindre ont pris,
Là ont maint chevalier ocis,
Et maint cheval mort et navré.
Deyphebus a avisé,
D'une saiete à trenchant fer
A si feru rei Théucer
Parmi l'escu, parmi l'auberc,
Qu'il li a fait un vilain merc,
Mès n'en iert bien gari des meis:
Por quant si li vait demaneis
Doner une si grant colée,
Que tote ensanglanta l'espée.
Reis Thereplex i trait sovent,
Molt i damage de lor gent.
Theséus vait par la bataille
L'ialme lacié et la ventaille,
L'escu al col, l'espée ceinte,
Del sanc des Troïens est teinte;
Molt en a oi fet granz damages.
Quintiliens, li prouz, li sages,
Ala joster ensenble o lui.
Tex s'entredonent anbedui
Par les escuz, par les haubers

Qu'oltre en passerent fuz et fers,
Si que les lances peceièrent,
Jusqu'à la terre trebuchièrent.
Après se donèrent des granz
Parmi les hialmes de lor branz.
Là vint poignant Rodomorus,
De l'espée fiert Theséus
Parmi l'ialme cols plus de dis.
Li dui frere l'avoient pris,
Le chief perdist demaintenant,
Quant i avint Hector poignant,
Bien lo conut, molt li fu bel.
« Leisseiz, fet il, lo dameisel;
Ne li vendra oi destorbier,
Là où li poisse avoir mestier.
N'a pas oi volu mon damage,
Molt est corteis, et prouz, et sage.
Dreit est que me repeist del suen.
En cel cheval qui molt est buen
Le remontez à salvement.
Voil que quites ralt à sa gent. »
Issi le firent, n'i ot plus,
Molt l'en mercia Theséus.
Thoas est al tornei venuz,
Bien ot plus de III. M. escuz,
Et Filitoas sans essoigne,
O la grant gent de Calcedoine.
Quant ces deus batailles i vindrent,
A molt grant peine se detindrent
Li Troïen, qu'il ne fuieient,
Mes ço sacheiz, trop i perdeient,
Merveilles fu ço que pot estre.
Si séussent Grezeis lor estre,
Mis les éussent à la veie.
Thoas avant toz sedesreie,
Et sist armez sor tel destrier
Qui M. livres valeit d'or mier.
Tant com onc pot trere de sei,
Vait ferir un des filz lo rei
Qu'en apelot Cassibalan,
Molt ert amez del rei Prian,
Car molt ert prouz, riches et biax:
Oi en sera fet dels noviax.
Thoas li a l'escu percié
Et li hauberc si desmaillé,
Que très parmi le gros del piz
Passe l'enseigne de samiz.
Morz trebuche veant tex C.
Qui molt par en furent dolent.
N'i a celui qui la venjance
Ne quière o espée o à lance.
Dol a Hector, ço vos di bien,
Ne lessera por nule rien
Que ja vers els ne s'abandont:
Pesera li se si s'en vont.
Son escu prent, son hialme afete,
De son frere molt se dehete,
Qu'il veit ocis devant ses ielz,
Desore engroisse li orgoilz,
Sa gent estreint environ sei.
Lors recomance lo tornei,
Issi estrange et issi dur
Que riens n'i esteit asséur;
Car M. et plus saietes volent,
Qui maint buen chevalier afolent.
Hector alsi come li leus
Qui de longes est fameilleus
S'enbat por sa proie tolir,
Que riens ne l'en puet dessesir,
Tot altresi s'est enbatuz
Entre set M. Grex fervestuz,
Fiert et ocit, detrenche et tue,
Tote la bataille remue.
Nel puis dire, car ne sauroie,
Mes cels qu'il trove enmi sa voie,
Fet tost aveir la fin prochaine,
Molt par i trest sis cors grant peine.
Molt le refont bien li bastart,
De cels de Grece font essart,
Le duol lor vendent de lor frere:
Tex n'i a colpes qui'l conpere.
Voillent ou non, sacheiz de veir,

Chaciez les ont par estoveir.
Mès molt i ont grant perte faite
Tot li plus riches sanz dehaite.
Mal lor alot à cele feis,
Quant venir voient treis conreis,
Ce sont Creteis et cil de Pire
Dont Nestor esteit reis et sire:
Mès chevalier si richement
Ne vindrent à tornoiement.
Venu i sont, n'i a pas treis
Qui n'aient bons gonfanons freis
Jalne o vermoil o inde o bloi :
N'en i senble pas avoir poi ;
Car qui esgarde ço li senble,
Se toz li monz esteit ensenble,
Si auroit il à els bataille.
Desor vous dis gie bien sanz faille
Qu'il i aura tel poignéiz
Dont i aura M. de feniz.
Le petit pas ont chevalchié,
Ja esteient molt aprochié
De là où cil se conbatoient
Qui à glaive s'entrocioient,
Quant une eschelle lor avint,
Qui à grant peine les destint.
Cil d'Agreste les encontrèrent
Qui onques nul jor nes amèrent.
Ço sachiez bien que cil d'Agreste
Sont chevalier proz et honeste ;
D'icels fu sires reis Esdras
Et reis Fion, li filz Duglas,
Cil qui le riche curre avoit,
Qui de si grant bialté estoit.
Fions esteit desus armez,
Bien deveit estre redotez :
Chose devine resemblot,
A qui que onques l'esgardot.
Pictagoras li filz le rei
Les ot amenez al tornei,
Qui molt iert proz et aïdables,
Sire esteit d'els et conestables ;
Et cil redrecièrent fes fuz
Et ressaisirent les escuz.
Lez la bataille s'en passèrent,
O les II conreis assamblèrent.
A venir ot brisiées lances,
Et deronpues connoissances,
Perciez escus, haubers falsez,
Hialmes et ventres esfondrez,
Chevaliers morz et malbaillis :
N'i ot huimès tex feréis.
Par la bataille Fion vait,
De son curre lor lance et trait
Dars enpennés de fin acier
Dont il ocist maint chevalier.
Dire nel puis, ne nel set riens,
Mès molt aïde as Troïens :
Les graignors presses des Grezeis
Fait departir tot sor lor peis.
Ne li puent gramment forfaire.
Sen véissiez M. a lui traire,
N'i a uns sols à ço n'entende
Que jus del curre mort l'estende
Tot piece à piece detrenchié,
Bien en quident estre vengié ;
Car enclox l'ont loing de sa gent.
Entor lui sont tex M. et C.
Qui l'asaillent de grant vertuz
Mès vassalment s'est deffenduz.
Por quant si l'a navré Ludel
Parmi la chière d'un quarrel ;
Ludel esteit bon chevalier
Et si ert merveillos archier.
Ne se poeit mès plus tenir,
Maintenant l'estéust morir
Quant l'a choisi Pictagoras.
« Sire, fait il au roi Esdras,
Véez la Fion qu'il ont pris,
Or i parra s'il a amis,
Ne bienvoillant à lui secore. »
Atant laissèrent chevax corre,
Tex M. i vont les brans nuz tret

Ja feront departir le plet.
Molt bien trovèrent qui's recoille
Et i lerront que la despoille,
C'ert des meillors membres qu'il ont.
Jusqu'à Fion la veie font,
Mais il fu fors à delivrer,
A mainz le covint conparer,
C. en remestrent en la place
Qui onc pois ne firent menace.
Cist ont l'escosse conparée;
Mès au partir de la meslée,
En furent Troïen li pire.
Car cil de Crete et cil de Pire
Pristrent sor els une envaïe,
Faite lor ont tel departie,
O dars, o lances, o espiez,
Dont molt ont morz et detrenchiez,
Meslepesle èrent li conrei.
Gie ne sei mie, ne ne vei,
Com ja mès seient dessevré.
Ja ot maint hialme escartelé
Et maint hauberc et maint escu
Trenchié, desmaillié et ronpu.
Des fez Hector que parleroie?
Bien quit que il fera la voie,
Qui qu'il avint, deci qu'as suens,
En talent l'a et en porpens.
Grant mervoille iert se il i passe.
Trestoz les detranche et dequasse.
Il n'en consut nus ne n'ateint
Que il n'ocie o ne meheint.
Si frere sont de lui molt près
Qui molt i soffrirent grant fès;
Deyphebus i fiert souvent
Qui nes esparne de naient.
Polidamas, ce di por veir,
En redevra grant pris aveir
Car molt le fait proosement.
Menelax rest entre sa gent,
Reis Thelamon entre les suens
Qui molt en i avoit de buens;
Molt i refont de grant esfort,
Et molt i ot Troïens mort,
Que merveille est et iert toz dis
Com chevalier en estort vis;
Mès par l'esfort que Hector si fet,
Si com li livres me retret,
Deronpirent de ci qu'as lor,
Qui en avoient lo pejor.
S'en ler a fet honte et pesance,
Or en puent prendre venjance.
Si firent il si merveillose
Qui lor fu pesme et dolerose;
Car des meillors de V. conreis
Lor leissèrent al champ toz freis.
Desconfit les ont malement,
N'i ot del recovrer neient,
Parmi lor gent les enbatirent,
Mès molt durement i perdirent.
Les batailles sont réusées,
Qui auques èrent effraées,
N'i ot conrei qui ne branlast,
Qui ne creinsit et ne dotast.
Ja iert li estors meintenuz
Quant Eneas i est venuz,
Cels de l'Ancoine ameine o sei,
Et Eufremes l'amiralt rei.
Iceste eschelle fu molt grosse.
Et tante enseigne i ot destorse,
Taut escu pris por aler joindre,
A l'avenir ont pris lor poindre,
Puis vont les grans conreis ferir,
Qu'Ectors ot fait lo champ guerpir.
Illuec ot un entasséis
Et un si grant abatéis,
N'i a Grezeis qui bien ne quit
Que il soient desconfit tuit,
Tex X. conreis ont mis à un
Qui molt grant gent ot en chascun
De treis M. chevaliers et plus
Furent Troïen au desus.
S'est qui fuie, bien chaceront;

Mais tresqu'à poi retorneront.
Car Aïax li buens vassax,
Quant voit que sor els vient li max
Et qu'il voit ses genz réuser,
Et por force del champ giter,
Ocire et desconfire et prendre,
Por poi ne leissent le deffendre,
Derriere sei voit maint conrei,
Maint amiral, maint riche rei,
Regarde des Grezeis la flor
Qui hui ne vindrent à l'estor,
Où sont tant vaillant chevalier,
Et où a si grant recovrier,
Soz ciel n'a telle gent sans faille
A qui ne tenissent bataille :
« Avoi, fet il, ce que sera,
Et ceste ovre à quei tornera,
Et que ont ore nostre gent
Qu'ensint s'en fuient ledement?
Ja ne poent il tenir place?
Bien font semblant que len les chace.
Molt conoi bien ce que gie vei.
Veez com branlent cil conrei.
Or voi gie bien, si com m'est vis,
Qu'à peine en auront mès le pris
Que il avoient hui matin.
Et si dot molt qu'à la parfin
Ne nos facent tote pesance;
Grant poor ai de mescheance.
Or n'i a plus, fet il, seignor,
Gardez n'en soions li peior
Ne li plus vil au departir.
Assez nos vendreit miels morir
Que faire malvestié de nos.
Ne soiez ja de riens dotos,
Sachiez, se me volez aidier,
Nos les ferons ja repairier
Vers les lices, mès bien lor peist.
Et se nostre force nos creist,
Com si fera de C. M. homes,
Se nos malvese gent ne somes,
Contre la porte et à l'entrée
Sera lor gent desbaretée.
Or i poignons, si n'i ait faille,
Ainz que ça vienge la bataille,
Qui ci nos vont si près as dos.
Et si gardez, n'i ait si os
Qui sanz mei parte de l'estor.
Li Dex nos en facent enor. »
Lors chevalchèrent come gent
Qui de bien faire orent talent,
Tant qu'as lances vindrent bessier.
Por veir vos puet en affichier
Qu'il les alèrent si ferir
Qu'en i covint C. à chéir.
Ci ot grant noise à l'assenbler,
Ci véisseiz estor lever,
Ci véisseiz lances brisier,
Escuz estroer et percier,
Ci véisseiz haubers falser
Et des hialmes le feu voler,
Ci véist len ferir d'espées,
Ci véist len testes copées,
Ci ot estrange feréiz
Et grant chaple et grant poignéis,
Meint destrier i a sanz seignor:
N'i ot éu en tot lo jor
Estor tant pesme et tant mortax!
Eneas joste o Aïax,
Tex se donerent ès escuz
Oltre en passa et fers et fuz.
N'i ot hauberc qui ne fausast
Ne nus des dos qui ne seignast,
N'i ot lance qui ne croisist;
Mès d'els n'i ot nus qui chaïst.
Desor les hialmes de lor branz
S'entredonnèrent de si grans
Que les cercles voler en firent,
Et les mailles en deronpirent;
Par les ventailles sans en raie,
Ne s'en partissent pas sans plaie,
Li quex que seit fust senpres morz

Ou anbedui, se lor esforz
Ne recovrast quis a partis.
Illuec fu grans li feréiz.
N'iert pas la bataille arestée,
Car la grant chace et la meslée
Durot onquor sor les Grezeis,
Où molt perdirent, ce fu veirs.
Philitoas de Calcedoine
O tote sa gent sans essoine,
Dont bien i ot III. M. de tax
Qui ja secorront Aïax.
Si firent il de tel menière
V. C. lor en mistrent en bière.
Retenu ont cil dui conrei
La gent de Troie et le desrei
Qu'il feseient sor la lor gent.
Ci ront mortel torneiement,
Molt se peinent d'els réuser,
Et d'els arrière retorner,
Et Troïens d'els desconfire;
Mès mei est vis que lor enpire,
Ne lor est pas legier à faire,
Por ceste chose mut contraire,
Li un vers les autres contendent,
Escuz, haubers, hialmes se fendent,
Trenchent lor bras, cuisses et piez,
Tant en gist morz et meheigniez
Tote la terre en est coverte,
D'anbedui parz est grant la perte.
Philitoas joste à Hector
Que la lance de sicamor
Vola en pièces sor l'escu,
Et Hector ra lui si feru
Par les II arçons de la sele
Que li buens destriers de Castele
Cheï sor lui; cil fu navrez,
C'une loée jut pasmez.
De la plaie puet bien morir,
Et s'en reporra bien garir.
Ci rot molt chevalier morz.
Ci recovrèrent lor esforz
Cil de Grece sor cels dedans;
Mès molt dura ainz li contens
Que cele place fust guerpie.
Meinte joste, meinte escremie
Meinte meslée et meint estor
Firent ainz Griu contre les lor,
Ainz que il onques recovrassent
Ne ainz que il se remuassent.
Mès Griu par force recovrèrent
Par une plaine lor alèrent,
Si durement se sont feru,
Par force les ont deronpu
Del champ, o volsissent o nor
Ci rot trop grant ocision,
Ci rot grant desbaretéiz,
Li huiz et la noise et li criz
Est tex sor Troïens levez
Por force les ont réusez;
Vont s'en arière leidement,
Car trop i perdent de lor gent.
Tuit li conrei se sont josté,
Qui au tornei orent esté,
Ensenble sont à un venu.
Onc tant hialme ne tant escu
Ne furent ainz mès tant ensemble;
Tote la terre en crosle et tremble.
Molt enforcèrent li Grezeis;
Tex batailles lor vindrent freis,
Qui molt furent granz et dotoses,
Et malfaisant et perilloses.
Car ce furent li Hermineis
O saietes et ars turqueis,
Humers li filz Mahon les guie.
Et ceste gent fu molt hardie.
Ulixes fu o cels de Trace
Qui Troïens het et menace.
O les Pigrois reis Emelins,
Cil ne chevalchent pas roncins
Mès buens chevax d'oltre Eufrate.
Ici por veir ot grant barate.
Cil trei conrei vindrent le pas

X. M. sont au plus eschas ;
N'i a I sol ne seit armez
Et de batailles conréez.
A ce que Troïen reusoent
Et vers la ville s'en aloent,
Cil i vindrent qui furent freis,
Quis alerent ferir maneis
Si durement que li escu
Et li hauberc sont deronpu,
Partent sei ventres et corailles.
Desor engroissent les batailles,
Desor i a marteléiz
Sor les hialmes des brans forbis,
Desor i chient chevaliers
Mort et navré de lor destriers,
Desor i a mortel estor,
Grezeis en ont or lo meillor,
Desore enmeinent cels dedanz
Et s'en font meint chéir as denz,
Pasmé et freiz, de la mort près ;
Issi ont sostenu grant fez.
Li plus hardi ne li meillor
N'i estoient mie à sejor.
N'est merveille si a dehet ;
XV. conrei sont contre VII.
Troïen se muèrent por veir,
Qui qu'en pesast par estoveir,
Quant cil de Perse i sont venu
Qui aportent maint arc tendu.
Paris li bialz li proz les guie,
Ci est molt riche conpaignie.
Haubers orent et haubergex,
De fer fu covert chascuns d'els.
De dras de soie et d'or freis
Li buen cheval aragoneis
Sont tuit couvert de congnoissances ;
Ars turqueis ont en leu de lances,
Le brant d'acier a chascuns ceint,
Ni a un sol qui ne s'enpeint
De venjance prendre des lor
Qu'il lor ocistrent en l'estor.
Serré ensemble chevalchièrent,
De la bataille s'aprochièrent,
Devers senestre sont venu.
Lores i ont levé le hu :
Tuit ensemble crient et traient,
Et chevax et chevaliers plaient,
Issi ot noise et traerece
Sempres s'esmaie qui len blesse.
Paris lor tret, bien i avise,
Ocis lor a lo rei de Frise,
C'est damages à ses amis,
Car molt aveit d'armes grant pris.
Cosins germains ert Ulixes ;
De lui vengier s'est mis en fez,
Le cheval point qui molt est buens,
Paris requiert entre les suens,
Tel li dona parmi l'arçon
Et par les pans de l'auberjon
Que l'enseigne de vert cendal
Met tote enz el cors au cheval.
Paris chaï, por poi n'est mors.
Et s'Ulixes éust l'esfors,
Sor lui s'arestast volentiers ;
Mès Troïlus i vint premiers,
N'ot point de lance, mès l'espée
Li a sor l'hialme presentée,
Contre le brant fent et deront
Que les mailles d'enmi le front
Li a enz el chief enbarrées,
Del sanc de lui ensenglantées.
Pendant ala plus d'une archiée
Por poi n'a la selle voidiée.
Sempres maneis fu toz senglanz,
Angoissos fu molt et dolanz,
D'un tronçon fiert enmi lo vis
Celui qui si près l'ot requis.
Sor le nès plie lo nasal,
Angoisse li a fet et mal,
Escrieve lui fornit et seigne,
Et la bataille molt s'engreigne.
De cels de l'ost molt i aplot

Chascuns s'aïde com mielz pot.
Lancent, traient, fièrent maneis.
Lor rechacèrent les Grezeis;
Lieve li huz et la criée,
Là ot meint colp feru d'espée.
Se Hector ne fu et Troylus,
Et ses freres Deyphebus,
Paris li biax et li bastart
Qui as espées font essart,
Car n'i ateignent chevalier
Qu'il ne guerpissent lor destrier,
Malveisement lor en fust pris;
Mais cil deffendent lor païs.
Bien le refet Polidamas,
Sovent lor i guenchist el tas
Tresqu'as lices les en rameinent,
D'els desconfire molt se peinent.
X. M. en entra enz et plus.
Illuec s'aida bien Troïlus.
Pris en devra avoir de maint,
Se por envie ne remaint.
N'i éust riens de plus tenir,
Ja convenist à departir,
Enz les méissent à droiture,
Mil en éussent sepulture,
Quant Hectors vint o son conrei
Qui ja fu auques en effrei,
N'avoient mie lor seignor,
Guerpi les avoit tot lo jor,
Sans els ot mainte lance freite
Et en mains leus l'espée traite.
XX. M. et plus sont en tropel,
Quant le virent molt lor fu bel,
Toz lor talenz lor mue et change.
Là n'ot un chevalier estrange
Del païs sont estreit et né,
Et il et tuit lor parenté.
Cil deffandront à lor poeir
Lor cors, lor terre et lor aveir,
Cil vengeront les granz torz fez
Que cil de Grece lor ont fez.
Et le grant tort et le grant let
Hector lor mostre et lor retret:
« Seignor, fet il, vos veez l'ovre
Qui or a primes se descovre;
Estrange en est l'a comencaille,
Ne sai qu'en iert la definaille.
Cil a sor nos molt riche gent,
Qui ne nos aiment de naient.
De tot le mont i est la flor,
Tuit li plus fort et li meillor
Venu i sont pour nos ocirre
Et por nostre cité destruire.
Jamès anceis ne s'en iront
Se por bataille ne s'en vont.
Et s'il nos poent hui leidir,
Molt nos en puet grant max venir,
Puis que lor gent ne nos criembra,
Tote lor force en doblera.
Molt les avons hui damagiez,
Ocis et morz et detranchiez
Que molt par l'ont bien fet li vostre.
Gardez qu'or en seit l'enors nostre.
Chaciez nos ont et remuez
Et sor nos geldons amenez;
N'i quident mès hui recovrier.
Mais si vos me voliez eidier,
Ja lor ferons tel envaïe
Dont meinte arme iert del cors partie.
Ja les feron del champ torner,
Ja lor feron cher conparer
La mort de nos riche parenz,
Des proz et des biax et des genz.
Venjon, seignor, nos ancessors
Qui nos conquistrent les enors
Que cist à tolir nos essaient,
Et qui nos ocient et plaient.
I de mes freres m'ont hui mort,
Dont j'ai grant ire et desconfort,
Cassibilan qui molt iert proz,
Li reis en iert iriez sor toz.
Savoir poons de fi sanz faille,

Se vencu ne sont en bataille,
Qu'il nos veintront et ocirront
Et nos méismes destruiront.
Si vos voil preier endreit mei,
Ainz que departons del tornei,
Que lor mostrons toz nos esforz,
Or n'i seit ja dotée mort.
Chascuns morra à son termine.
Sachiez que mis cuers me devine
Que il seront hui desconfiz.
Or n'en prenons ja plus respiz;
Mès ès non Dé alons as lor,
Que nos en facent hui enor. »
Lors chevalchent sanz demorance :
Là ot froissie meinte lance,
Et despleié meint confanon,
Et meint enseigne et meint pannon
Vert et vermeil de soie ouvré,
Et de fil d'or menu brosdé.
Là parut meint hialme d'acier,
Et meint escu et meint destrier,
Sor et baucent, gresle et ferrant.
Hectors les ameine I pendant.
Tote la bataille eschivèrent,
De grant enging se porpensèrent,
Car à travers bien loing des lor
Sont avenu al grant estor.
Et sachiez bien puis le joïse
Ne fu mès genz ensint requise,
Nus hons ne vit si dur estor,
Ne ne verra jamès nul jor,
Com cil rendront ja as Grezeiz.
Chascuns ot ire et furent freis.
Chascuns a l'enarme seisie,
Chascuns à l'avenir s'escrie,
Molt durement les vont ferir.
La oïsseiz lances croissir
La véisseiz gent bien edier,
Escuz estroer et percier,
Là ot maint hauberc desmaillié,
Et maint bon chevalier blecié,
Meint abatu sanz relever.
La oisseiz tex cols doner
Des branz sor les hialmes d'acier,
Là ne se set coarz edier.
Granz huiz i ot et grant criées,
La vole fex, et ponz d'espées
Fondent hialmes, falsent haubers,
Là chient chevalier envers,
Tranchent lor chiès et bras et cors;
De grant peril sera estors
Qui del champ porra vis issir.
Hectors lor fet lo branc sentir
Qui les ocist, qui les mehaigne,
Qu'en fet esclercir la conpaigne,
Desor lor mostre qui il est,
D'els ocirre le trouvent prest.
La bataille ot parmi percie;
Mès meinte sele en fu voidie.
Cil qui devant se conbatoient
Quant il entendent et il veoient
Que derrière sont envaï
Onques en furent esbaï,
C'or sunt enmi lor enemis
Qui meint des lor ont ja ocis,
Et cil recovrent devant els
Qui molt lor sunt fel et cruels.
Chascuns reprist son hardement.
Ici ot tel torneiement,
Onques n'oï parler de tel
Si doleros ne si mortel.
Par la bataille vet Thoas,
Sovent les fet ferir el tas,
A bandon en a son cors mis,
Molt damage ses enemis.
Cognéu l'ont li fil lo rei.
Quintiliens lor mostre au dei,
« Seignor, cist est nostre enemis
Qui nos a nostre frere ocis,
Poignons à lui et si vanjons. »
Le destrier fiert des esperons,
Odeneax point ensemble o lui

Cil le ferirent ambedui
Parmi l'escu qu'il l'abatirent,
Mès autre plaie ne li firent.
Ne lor estortra mie a tel;
Car seisi l'a por lo nasel
Romederius qui ja i vint.
Mès gueres longues ne le tint,
Car cil a tret le brant d'acier,
Bien se quida de lui vengier.
Parmi la mein tel lui dona
A peine mès seins n'en sera.
Odoneax l'a III cols feru
Sor l'ialme del branc esmolu,
Si fist Quintiliens tex VII
Dont il dut bien perdre le het.
Dui feiz o III l'ont abatu,
Mès dur estor lor a rendu,
D'els assez tost se delivrast
Se s'espée ne peceiast,
Sempres le vont seisir et prendre
Dès qu'il ne sot de quoi deffendre.
La ventaille li deslacoent,
Assez vilment le demenoeut,
Le chief perdist sanz demorance
Mès molt fu près sa delivrance.
Li dux d'Athenes i avint,
D'une grant lance que il tint
Fiert Odenel si qu'il l'abat
Jambes levées, trestot plat.
Molt la véu qui molt en peise;
Ce est Paris qui l'arc enteise,
D'une saiete l'a navré
Auques en char por lo costé,
Et Quintiliens li redone
Tel cop sor l'ialme, tot l'estone.
Volez lor est Thoas des meins,
Mès ne fu mie de tot seins,
Plaies a grant, mès guerir puet;
Por quant buens mires là estuet.
Si home lige natural
L'ont tost monté en un cheval,
Hors de la presse l'en ont tret,
Assez i ot crié et bret.
Menestéus fut secoruz,
C. chevalier i a venuz
Si home tuit de son païs,
Tret l'ont d'entre ses enemis,
Estanchié li ont sa plaie,
Que sans n'en ist plus ne ne raie.
Hectors de rien ne s'aséure,
Son pooir met tot et sa cure
En els ledir et desconfire;
Des gex partis auront le pire
S'il le puet faire au departir.
Nel porent mie Griu soffrir,
Trop les damage leidement.
Entre lui et la soe gent
Perciez et remuez les ont;
Cil de la terre bien le font,
Buen apui ont en lor seignor.
Humers li reis vint à l'estor,
Qui sires esteit d'Hermineis.
Entesé ot un arc turqueis,
Destent si fiert Hector el vis
Que por un poi ne l'a ocis;
Mès la saiete glaceia,
Si que gueres ne le navra.
Hector s'en est molt tost vengiez:
Lo chief li fent en dos meitiez.
Aïre sei por ce qu'il seigne,
Ses ardemenz doble et engreigne.
Un gresle sone por apel,
Meint l'entendirent qu'en fut bel;
Vers lui se traient tex VII M.
Que tuit erent né de sa vile,
Puis lor chevalchent derechief.
Lores i ot estor plenier.
La bataille ont parmi fendue,
Mès de lor gent ont molt perdue,
O lor conreis se rajostèrent,
Et quant ce vint qu'il assemblèrent
Si torneièrent longuement

Devant lor lices o lor gent;
Molt i ot fet chevalerie
Et maint ame del cors partie.
Les geldes i trestrent assez,
D'ocis i ot et de navrez,
Chevax i ot molt gaaigniez.
Hectors ne s'est mie atardiez
Vet à Priant le roi parler :
« Sire, fet il, voil vos mostrer;
Sachiez de veir, nostre enemi
Sunt molt grevé et molt leidi,
Et enviz est mès del soffrir
Quant de ci les poons partir.
Desconfit sont sans retor prendre,
Ne se porront de nos deffendre,
Ne tenir place, gel sai bien.
Or, si n'i a plus autre rien,
Mil chevalier me baillereiz
A resfreichir toz nos herneis.
Por rien del mont ce ne creireie
Que ja nos metons à la veie.
Chevalchiez mès hui après nos
O la grant gent qui est o vos;
Ja lor convient l'estor guerpir,
O els o nos toz à morir.
A ço ne puet mie avoir faille.
Chevalchiez mès hui par bataille,
Les geldes menez saigement
Et n'i ait d'els desreiement.
Prianz li dist : « chier filz amis,
Molt voi ensenglanté ce vis
Cel escu fret et estroé
Et cel vert hialme decopé;
Bien pert que as éu essoigne.
Parmi les mailles de la broine
Te saut li sans clers de meins leus,
Desor pert que n'est mie geus,
Trop doit estre mes cuers marriz.
Or va, si fei si com tu diz,
Si t'en dongent li Deu victoire,
Si qu'en aions enor et gloire.

Hectors retorne à la bataille,
Tex M. en meine o sei sanz faille
N'i a nus n'ait lance o espée,
Et qui bien n'ait la teste armée;
Ses freres meine Hectors o sei
Por le comandement lo rei.
A l'avenir le poindre ont pris,
Puis vont ferir les enemis
Si durement, de tel aïr
Que les rens font trestoz fremir.
A els hurtent, cil les recuillent
Qui en lor sanc sovent se muillent.
Hectors josta o Aïax
Que vis se portent des chevax.
Ne l'uns ne l'autre n'i ot plaie,
Ne l'uns l'autre plus n'i essaie;
Car ne lor lut por la grant presse.
Uns amirauz Morins d'Aresse
Est chéuz morz, ne vesqui plus,
Tel colp li dona Menalus.
Hisdoz ses freres i rateint,
Un riche conte a si enpeint
Que mort le seivre de la sele.
Chirrus sa lance i escartele,
Parmi le cors fiert un Grezeis
Estret de contes et de reis.
Melles d'Oreb, niès fu Thoas,
Josta à Celidonias
Que des arcons l'a enversé
Et parmi la chière navré.
Ermagoras son frere venge,
Celui fiert si desoz la renge
Que li pormons e la boele
Li chiet sor l'arçon de la sele.
Sedius iert I riches reis
Et molt preisiez entre Grezeis,
A lui josta Madan Clavoil,
Si l'a feru très parmi l'oil
Que fors del chief li est volez.
De l'angoisse chaïst pasmez,
S'il ne se fust tenu as mains;

Desor n'est mie del tout sains.
Bien fiert Sardines de Vert fuil
C'un chevalier de grant orguil
A si feru au premier poindre
Que mors l'a abatu au joindre.
Es rens s'est mis Margariton,
Puis va ferir roi Thelamon
Parmi l'escu de tel aïr
Que li a fet le fer sentir;
Se dreit alast, mort fust sans faille.
Cil trait l'espée qui bien taille:
Tel li donna, de set semeines
Ne furent pas ses plaies seines.
A Prothenor joint Phanoel
Que vis le porte de Morel;
Se n'i venist si tost aïe,
N'en portast mie de la vie.
Bruns de Gimax l'a secoru,
Prothenor fiert parmi l'escu,
Que les estriers li fet guerpir
Et les regnes del poing saillir,
Que l'hialme ferist el sablon,
En pardesus sont li talon.
A Ulixes josta Mathan
Qui puis en trest assez ahan;
Car en la cuisse le navra,
Que por I poi nel mahaigna.
Almadian le dut vengier,
Car la teste l'en fist seignier
Où il ferist tex III colées
Qui puis furent chier conparées.
Emelins et Doroscalcus
S'entredonnèrent ès escuz
Si que les lances peçoièrent
Et qu'à la terre s'abatirent.
O Archelax joint Godeles
Que des escus fendent les ès
Et des haubers ronpent les mailles,
Si que les enseignes de pailes
Sont de lor sanc ensanglantées,
Mès molt poi sont en char entrées.
A Théucer josta Duglas,
Mès trop porta sa lance en bas,
Le cheval fiert enmi le front
Que abatu l'a tot en I mont.
Duglas sor lui s'est arestez,
Mort fust o pris o enconbrez
Quant Menestéus le secort.
Mais gieo quit bien qu'ainz qu'il s'en tort
Aura il meinz cops recéuz
De lances, de brans esmoluz.
I grant espié d'acier molt cler
Li fet parmi l'escu passer
Qui d'ore en autre le li fent.
La maille de l'hauberc q'estent,
C. en rompirent d'un tenant;
Une plaie li fist molt grant.
Menestéus del branc d'acier
Li ra la chière fait seignier,
Tout le nasel li a tranchié
Et del nès tote la moitié.
Quant Nez d'amours vit et congnut
Qu'à son frere si mal estut,
De plein eslès fiert le vassal,
Que jus le porte del cheval.
Menestéus en piez sailli,
En son poing tint le branc forbi.
Vers les dos freres se deffent.
Mais il le hastent durement,
L'escu li tranchent o lor brant,
Et de l'auberc les pieces grant,
L'hialme li fendent sor le chief,
Trop par i est à grant meschief;
Car molt le requeroit Tharez,
Ce est des freres li meins nez,
Quant Théucer i est venuz.
Grant pièce s'esteit deffenduz
Quant Hector vint à la meslée.
Ja fust as premiers cols finée,
Mès Thelamonius Aïax
I est venus o mil vassax,
La rescosse fu conparée,

Car molt en sorst dure meslée.
Estrangement fu departie;
Car li riches reis de Persie
Rot sa bataille conreée,
V. M. sont de sa contrée;
Tuit entesé le poindre ont pris.
I gresle ra sonné Paris,
Hardement prist li plus coarz,
Li huz lièvе de toutes parz,
Quant les geldes virent venir,
N'i ot naient de plus soffrir.
Tuit ensemble communement
Ont pris sur Griu l'envaiement,
Desor les ont mis à la veie,
Hector au branc les en conveie;
Pour veir retrait et dist Darès
Qu'il en ocist M. à bien près.
S'est qui fuie, prou est qui chace
O pleise as Grex or lor desplace.
Menez les ont sans nul retor
Tant qu'il furent desor les lor.
Mais lors i ot grant contenson
Et estrange deffension.
Rodeis et cil d'Orcomenie,
Et cil de Lide la garnie,
Treis batailles fières et granz,
Ruistes et fières, et dotanz,
Sont à la meslée venues:
De lances et d'espées nues
Donèrent mainte grant colée,
La gent de Troie ont remuée,
Mès en poi d'ore recovrèrent,
Bien grant masse les remenèrent
Vers les tentes molt ledement:
Car esfreé esteit lor gent.
Donc i vindrent cil de Larise,
Et si sacheiz tot sanz devise,
Qu'il le firent merveille bien,
Ocistrent i maint Troïen.
Polibetes, qui est lor sire,
Les damage molt et enpire;
Onc chevalier de nul païs,
Ne ledi tant ses enemis.
A lui a trait Deyphebus,
En la cuisse le feri jus
D'une saiete barbelée,
Que jusqu'à l'os li est colée.
Tret sei arrière por la plaie
Fere estanchier; car molt li raie.
Donc rechacièrent cil dedenz,
Car molt s'esvertua lor genz.
Hector a choisi Merion,
Qui par devant un paveillon
Li est guenchiz et coruz sore,
« Ja avendra, fet-il, vostre ore.
As morz voil que seiez conpainz,
Qu'irié me feistes des ainz
De Patroclus que m'escossistes
Onques si mal salt ne féistes. »
Fiert le parmi l'ialme desus,
Que del cheval l'abati jus.
Cil se deffent, Hector l'assalt,
Mès por naient riens ne li valt.
Car il i a lo chief perdu,
Si vos di bien que mare fu.
Hector veit lo cors en la tente,
Son poeir a mis et s'entente
D'aveir ses armes, sil i trait.
Ço peise mei, car trop est lait.
Cil, qui en a le chief colpé,
L'aveit en la tente aporté.
Se danz Hector fust à plesir,
Il s'en poïst molt bien soffrir.
Mès trop les aveit aamées,
A poi ne furent conparées.
Li dus d'Athenes l'agaiteit,
A merveilles par se peneit
Com il le poïst damagier,
Il se penot de l'engingnier:
Un espié tint d'acier trenchant,
Et lesse corre l'auferrant.
Anceis qu'Hector l'éust véu,

Ne qu'il éust pris son escu,
Li a l'auberc si desmaillié,
Une alne i passe del espié.
Plaie i ot grande et merveillose,
Mès ne fu pas trop perillose.
Se travers dei tornast plus enz
Ilec chaïst toz morz sanglanz.
Li dus ne se volt arester,
Bien tost le poïst conparer.
Une enseigne de samis freis
A fet Hector pleier en treis,
Sa plaie li ont estanchiée
Et bien estreitement liée,
Pois est montez; molt ot grant ire,
Desore en fera ja martire.
Ço dist l'estoire por verté,
Que enprès ço quen lot navré,
En ocist plus que de devant.
Milliers, si com gie truis lisant,
En a lo jor mort de ses mains;
Et si n'iert il pas del tot sains,
Car molt l'avoient debatu,
Et en mainz leus del sanc tolu.
Trop i perdirent Griu lo jor,
Desconfiz furent sans retor,
Agamennon n'ot pas leisir
C'onques el champ poïst venir,
Ne des altres molt grant partie.
Si est lor genz espoorie,
Del retorner esteit naienz.
Gaaignièrent icil dedenz
Que plus de treis cenz paveillons
Toz pleins de riches garisons
En ont porté et gaaignié:
Molt en furent Griu damagié.
Le jor fust fins de la bataille,
En ço ne poïst aveir faille,
Quant Destinée ne lessa,
Qui cels de Troie guerreia.
Sacheiz porquei remest lo jor.
Prianz aveit une seror,
Ysiona ert apelée.
Adonc quant Troie fu gastée,
La dame un fill éu aveit,
Qui al siege venuz esteit,
Thelamonius Aïax,
Buens chevaliers, et buens vassax.
A Hector s'est tant conbatu
Qu'il se sont entreconéu.
Li uns à l'autre fet grant joie.
Hector l'en velt mener à Troie,
Por son grant parenté veeir.
Mès il en criensist blasme aveir,
N'i volt aler ensenble o lui.
Molt se beisièrent anbedui,
Molt s'acolèrent et joïrent,
Et lor granz aveirs s'entrofrirent.
Cil li a dit et fet preière
Que sa gent face trère arrière,
Et comant les à departir,
Qu'à ço porront bien revenir,
Chascuns jor mès tant que seit fins.
Hector li a dit: « biax cosins,
Vostre plesir en sera faiz,
Mès formeut nos est griès cist plaiz,
Ceste gent est sor nos venue,
Qui nostre terre ont confondue,
Si ne seivent dire por quei.
Mes g'en afi la meie fei
Ainz que seions deserité,
L'auront si forment conparé,
Alques lor ert ja chalongiée
Et mainte ame de cors sachiée.
Gie ne voil pas que il s'enfuient
Ne qu'il s'en aillent et esduient.
Bian m'ert quant ges verrai morir
Et toz à glaive revertir.
Li Dé nos en facent enor! »
Issi partirent de l'estor,
Issi remest, n'i ot plus fait
Si com l'estoire me retrait.
Les nès voloient alumer,

Quant il en fist les suens torner,
Et cil qui ardoir les voleient
Tote ese et leisir en aveient.
Arses fussent demaintenant;
Si n'en seront jamès atant,
N'auront ne force ne poeir
Que jamès les poissent ardeir.
Se Fortune volsist lo jor,
Le grant travail, le grand labor,
Fust si feniz que plus n'en fust,
N'altre damage n'i éust.
Ha Dex! com lor en fust bien pris!
Mès Aventure, ço m'est vis,
Ne voleit pas. Riens ne doton,
Quant, par si petite acheson,
Remest le jor lor delivrance,
Et la rescosse et la quitance,
Si iert la chose à avenir
Que riens nel poeit destolir.

Hector a fet sa gent remaindre,
Dont toz jorz mès se porra plaindre;
A molt grant force, et à travaille,
Parti ses genz de la bataille.
En la cité sont repairié,
L'un sont dolent, l'autre lié:
Qui pert ami, ne chier parent,
N'est merveille s'il est dolent;
Poi en i a qui perdu n'ait
Tel dont i a ire et dehait.
Par les ostex sont departi;
La nuit furent molt bien servi,
Li sain furent bien ostelé,
Et angoissos sont li navré.
Hector detriés entre en la vile,
Encontre vindrent tex XX. M.
N'i a celui ne plort de joie,
Quant le voient entrer en Troie.
Ne remest dame ne pucele,
Ne borgeise, ne dameisele,
Qui nel venissent esgarder.
M. en i vélst len plorer;
En halt s'escrient li plosor:
« Vez ci de toz vaillanz la flor,
Li soverains, et li plus proz;
C'est cil qui nos vengera toz
Des torz, des lez que fez nos ont.
Cil sires qui fist tot lo mont
Le nos deffende d'enconbrier,
Si com nos en avons mestier! »
Unques içe ne li failli
Jusqu'al palès qu'il descendi.
Sa mere le prist en ses braz,
Et les serors ostent les laz,
Del chief li ont li hialme osté,
Del sanc de lui ensanglanté:
L'auberc li traient de son dos.
La nuit n'ot gaires de repos.
Ses genoillières li ostèrent,
Celes qui de buen cuer l'amèrent
Remès est en un alqueton,
Porpoinz d'un vermeil ciclaton;
Li sans glaciez, pales et pers,
Le li ot si al dos aers
Qu'à grant peine li ont osté.
Là ot molt tendrement ploré
Dame Andromacha sa moilliers,
Qui il iert sor toz altres chiers,
Plora des ielz molt tendrement,
Et entor lie puceles C.
Là n'ot eschar, ne gap, ne ris.
En un chier lit de ciparis,
A entaillie sarrazinor,
D'or et de pierres fez entor,
Covert d'un feltre chier et freis,
D'un drap plus blans que flors ne neis,
Estelé d'or menuement,
Le colchièrent isnelement.
Li buens mires, Goz li senez,
Qui devers Orient fu nez,
Ne meins ne le preiseit len pas

Que Galien ou Ypocras,
Cil a ses plaies regardées
Et afaitiées et lavées.
Boivre li fist une poison
Qui'l traist molt tost à garison.
Li cors li est asoagiez,
N'en puet mês estre trop gregiez,
Un poi l'a fait desgéuner,
Puis fist la chanbre delivrer.
Ainz qu'il s'endormist vint lo reis,
Priqnz li prouz et li corteis,
Demande li com il estait.
« Sire, fait il, molt bien me vait:
Demain sans altre demorance,
Et o l'espée et o la lance,
Lor mostrerai se gie sui sains,
De ço seiez vos bien certains. »
La nuit ne dist len pas Prian
La mort son filz Cassibalan,
Celerent li, si firent bien;
Car il l'amot sor tote rien.
La nuit en fust plus dehetiez,
Plus dolenz et plus coreciez.
En la sale sont li mengier
Appareillié grant et plenier,
Qui volt mengier si'n ot adès;
Servi furent bien et en pès,
Puis s'en alèrent as ostels.
Et si'n i ot assez de tels
Qu'il n'orent gaires de repos.
Car si lor dolent piz et oz
Qu'il ne se poent vis torner.
N'ont mal apris à endurer;
Or l'aprendront, mès bien lor peist,
Car lor granz damages lor creist.
Les dames ont assez enquis
Qui en devoit avoir lo pris,
Enprès Hector qui lo donreient;
Mès bien certainement saveient
Que Troylus l'ot trop bien fait,
Car bien chascuns dit et retrait,
Et si n'i a ne halz ne bas,
Pris en redont Polidamas,
N'en i ot nus plus i souffrist,
Ne tot le jor mielz i féist.
Tel ne oï qui pas ne peise,
Qu'el n'ert vilaine mès corteise.
Qui bien l'ot fait ne fu téu,
Anceis fu bien dit et séu.
N'i abessent Paris de rien,
Ainz dient qu'il a fet molt bien.
Li bastart i ont bien lor leu;
Car tuit dient que molt sont preu,
Et de lor armes bien edant.

En paroles de tel senblant
Passent la nuit dessi qu'al main,
Que cil qui sont entier et sain
Revolent adouber lor cors,
Por els raler conbatre fors.
Ja s'esmovent par les ostax,
Monter voleient ès chevax,
Quant cil defors trièves requistrent
Mes cels des lor qu'il i tramistrent
Ne sé nomer, nes truis escrit,
Ne l'estoire pas nel me dit.
Les trièves furent demandées,
Et cil dedenz les ont donées:
Li Troïen et li Grezeis
Les plevirent jusqu'à un meis.
N'aura regart nis uns des lor,
Desor rauront assez leisor,
Grant leisir rauront li navré
De revenir en lor santé.
Lo champ où la bataille fu,
Où tant ot chief sevré de bu,
Où tant ot morz et detrenchiez,
Ont comandé que seit cerchiez.
D'anbedous parz i vont les genz,
Chascuns i cherche ses parenz,
O son ami, o son seiguor:

Là ot assez lermes et plor.
As morz donèrent sepolture,
Si com esteit leis et dreiture.
Achilles plore Patroclus,
Onques graignor doel ne fist nus.
Desus le cors C. feiz se pasme,
Molt se destruit et molt se blasme :
« Ne fis pas bien, biax dolz amis,
Quant gie sanz mei vos i tramis.
Alas com dure destinée !
Malvese amor vos ai portée.
Bien le conuis, miens est li torz,
Quant vus sanz mei i estes morz.
Car se gie fusse delez vos
Al torneiement perillos,
Ne criensissiez home vivant.
Quant gie de vos depart atant,
N'aurai amor ne conpaignie
A riens vivant mès en ma vie.
En vos esteit mis cuers trestoz,
Car molt estiez biax et proz,
Leiax et frans, et de bon aire.
Amis, jamès ne quit riens faire,
Dont gie aie joie ne leesce ;
Toz jorz serai mès en tristesce.
Amis, por quei vos ai perdu ?
Vostre genz cors com mare fu !
Vos m'amiez sor tote rien,
Car g'ere vostres, et vos mien.
O plors o lermes vos plaindrai
Toz les jorz mès com gie vivrai.
Vengerai vos, si fere el puis.
Bien sache Hector, si gie le truis,
Qu'il ocirra mei, ou gie lui.
Halaz dolanz ! que gie ne fui,
Là où il descendi sor vos !
Li mals cuverz, li coveitos,
Le conparast ; si fera il,
O gie i morrai ou tex M.
N'i aura cel n'ait teste armée ;
Bien lor sera l'ire mostrée
Que j'ai de vos. » Lors se pasma,
Estrange duol en demena.
Tot belement et à leisir
A fet lo cors ensevelir
Molt richement de grant manière.
Plosors geus firent à la biére,
De maint endreit, de maint senblant.
Car à cel tens ço truis lisant
Le feseit len as plus vaillanz,
Morz de cest siecle trespassanz.
Quant i aveit mort un baron
Granz chanz, granz geus i feseit lon,
Tex com à morz aparteneient,
Solonc l'usage qu'il teneient.
Un sarqueu fist faire Achilles
Et grant et bel et riche adès :
De vert marbre fu toz ovrez.
La fu li cors enseelez.
La tonbe fu entière et saine,
Et si soldée la plataine
Que rien n'i conoisseit jointure ;
Molt li fist riche sepolture.
S'il l'aveit à la vie amé,
Bien li a à la mort mostré.
Li vilains dist, mès il menti,
Que ja morz hom n'aura ami.
Icil ot molt chier Patroclus,
Qui tant en fist qu'il ne pot plus ;
Et à la mort, et à la vie,
Li fu amis sanz tricherie.
Agamennon que refereit ?
Mès richement en son endreit
Fu sepeliz Protheselax,
Et Merion li buens vassax.
Onques plus enoréement
N'orent dui rei enterrement.
Li Grezeis ont lo champ cerchié,
En X jorz ont tant espleitié,
Que tuit li lor sont sepeli,
Li Troïen font altresi,
Molt en ont bien porté les lor

Et sepeli à grant enor.
Delez le tenple Veneris
En un sarqueu de marbre bis
Ont Cassibalan enterré ;
Grant duol à Prianz demené,
Si frere l'ont ploré et plaint,
Et si firent il altres maint.
Quant Cassandra la fille au rei,
Oï la noise et vit l'effrei,
Et vit la noise et le martire,
A halte voiz comence à dire :
« Ha cuvertaille, gent haïe,
Porquei het tant chascuns sa vie ?
Porquei volez si tost morir ?
A ço vos estout toz venir,
Où cist sont que vos enterrez.
Toz vos tieng à maléurez.
Car fetes pès, ou se ço non,
Abatuz sera Ylion.
Franches mesniées, quel dolor !
Com decharreiz mès chascun jor !
Frere, amis chiers, quel destinée !
Tante lerme iert por vos plorée,
S'est qui'l face jusqu'à brief tens !
Se créuz en fust li miens sens,
De tot cest mal fusseiz en pès ;
Mès or ne puet remaneir mès
Desi que tuit seions destruit.
Que fet chascuns que ne s'enfuit ?
Coment porra cuers endurer
Les malx que avons à passer ?
Ha dex ! porquei ne me part il ?
Ha riche Troie, à quel eissil
Sereiz dessi qu'à poi livrée !
Maldite seit tel destinée,
Com nos avons por dame Heleine,
Et la dolors et la grant peine ! »
Iço diseit assez sovent,
En audience de la gent.
Onquor déist el mainte chose,
Mès il l'ont en tel leu enclose,
Où assez fu puis longement,
N'en isseit pas à son talent.
Par ses diz fu mainz en errance,
Et en poor et en dotance.
Les trièves furent si tenues,
Ne furent fretes ne ronpues,
Cil de la vile sont a ese,
Nul ne lor fet qui lor desplese.
Chevalerie i a assez,
Et de vitaille grant plentez.
Riches ostex i ot tenuz,
Et mainz chiers aveirs despenduz,
Maint bel convive fet sovent,
Et presenté maint bel present.
Prianz les sot molt bien aveir,
Que fet à chascun son voleir,
Et il sont tuit encoragié,
Que si com il ont comencié
De bien fere lo parsivront,
Jà en nul leu ne li faldront.

Cil de l'ost sont en molt grant cure,
Par quel enging, ne quel mesure,
Puissent grever lor enemis.
Entrals en ont maint conseil pris,
N'iert gaires jorz qu'il n'assenblassent,
Et que li sage n'en parlassent,
En plosors sens i esgardoient,
Et maint conseil s'entredonoient.
Palamedes molt s'en travaille
N'i a nus d'els qui plus i vaille.
N'en i a nus mielz i esgart,
Ne plus éust enging et art.
Mès une riens molt li desplest,
Et sachez bien pas ne s'en test,
Qu'Agamennon ait la mestrie,
Et sor els toz la seignorie.
Oiant les reis, oiant les dus,
Dont bien i a treis C. et plus,
En a parlé molt grossement ;

« Seignor, fet il, ne sé naient
Que plus bas home et meins sachant,
Et qui ne puot pas valeir tant
Com vos fetes plosor de vos,
Deie aveir poesté sor nos.
Ço ne tieng gie pas à saveir;
Molt en porrions meins valeir.
Tel covient que seit de nos sire
Qui bien sache tenir enpire,
Et qui poisse peine souffrir,
Et l'ost garder et maintenir
Et conseillier en maint endreit
De ço dont plus sereit destreit.
N'iert pas jostée la navie,
Quant il reçut ceste baillie,
Il ne l'ot pas par voz otreiz,
Ne il n'est pas resons ne dreiz,
Qu'il seit princes desus tant rei,
Se il n'en est à lor otrei.
En dreit mei ne le lo gie mie.
Et nel di pas par vanterie :
Se il est sages, et gie plus ;
S'ai altretant contes et dus,
Et chevaliers et altre gent,
Et plus qu'il n'a, mon escient;
Mielz sé les halz conseilz doner
Et les batailles endurer,
Et sé mielz conoistre al venir
Qui'n sera mielz al departir,
Mielz sé endurer dur estor
Et nos genz departir des lor,
Si sé mielz l'ost eschaiguaitier,
Et querre qu'ele ait à mengier,
Aler en guerre près et loing,
Si com il iert sovent besoing;
Mielz sé departir un comun
Et dreite part rendre à chascun.
Et se gie vei qu'il face à faire,
Bien lor saurai un sarmon traire,
Et mostrer ovres par senblance,
Por aveir d'els meillor fiance :
Et s'entre nos aveit discorde,
Pès en sé bien faire et acorde.
Jà por estre bien enseignié
Ne sera jor desconseillié.
Et dès que gie tant puis et sai,
Sacheiz que pas n'otreirai
Qu'il ait baillie de sor mei.
Se il est reis, et gie par fei,
D'altre sen et d'altre voisdie
Que il n'iert ja jor de sa vie.
Si fié ne tienent riens as miens.
Por ço n'est pas resons ne biens
Qu'il ait desor mei poesté,
Non aura il jamès mon gré. »
A ço que dist Palamedes
Ot dit et respondu adès.
Devers lui li plosor se tienent,
Car il l'aiment, dotent et criement.
Ne puis toz les respons retrere,
Assez ai altre chose à fere.
Issi remest, n'i ot plus ore;
Mès vos orreiz assez onquore
A quei la chose torna puis.
Mès si com gie el livre truis,
Les trièves furent aconplies
Et trespassées et faillies,
Desor vos redirons sans faille
Que fu de la tierce bataille.

AGAMENNON plus n'i atent,
Fet ses conreiz, seivre sa gent;
Achilles fu as primerains,
Qui molt par esteit d'ire plains;
Diomedes ala après,
Chevaliers ot prou et adès,
Deu M. en ot de sa contrée,
N'i a cel n'ait la teste armée.
Après icels vait Menelax
VII. M. en ot de tex vassalx,
N'i a celui qui jà n'i fière,

Sans force fere et sanz preière.
Après cels vienent li conrei,
Li duc, li amiral, li rei,
Bien establi et ordené.
Cil s'en rissent de la cité
Garni Hector et Troylus,
Et chevalier X. M. et plus.
Les batailles sont ordenées,
Et à lor princes comandées,
La lice passent deforaine,
Si s'espandent parmi l'areine,
Là véist len maint hialme agu,
Et mainte lance, et maint escu.
Là véist len maint buen cheval,
Et maint preisié cors de vassal,
D'anbedeus parz a grant orgoil,
Por tant en plorèrent maint oil.
N'iert mès li jorz anceis passez
N'i aient M. les chiès colpez.
Les dames sont parmi les estres
Et les entailles des fenestres;
Dame Heleine i est poorose
Et molt pensive et molt dotose.
Entor li resclarzist la place
De la resplendor de sa face.
Sa fresche chière colorée
Est lo jor de maint renommée,
Li uns la mostre à l'autre al dei.
Polixena la fille au rei
I est qui de riens n'est meins bele.
Et l'une d'eles l'autre apele,
As deiz mostrent: vez là Paris,
Là rest Hector, ço m'est avis,
Et rest de ça Polidamas,
Qui ja s'ira ferir el tas,
Molt resenble buen chevalier,
Vez com li siet l'ialmes d'acier;
Ça rest li conreiz Troylus,
Vez, or s'en ist Deyphebus.
Vez com or sont ja près a près.
Ja i aura, de plein eslès,
M. jostes fetes haïnoses,
Molt devons estre pooroses,
Qui les vies et les santez
Et les joies de nos aez
Veion en si fete balance.
Que mort ne face dessevrance
N'i a nule doter ne deie,
Que n'i a cele qui ne veie
Sa mort o ses ielz o sa vie.
Chascune vers Dé s'umilie,
Qui la lor gent gart et maintienge
Que meschaance ne lor vienge.
D'anbedous parz s'entreprochièrent
Cil qui par ire se requièrent.
Grant noise i a et grant effreiz,
X. M. gonfanons despleiz
Ja beissiez ne leveront,
Jusqu'en cler sanc se baigneront.
Hector et la soe conpaigne
Qui molt esteit fière et grifaigne,
Et Achilles avec les suens,
Qui grant plenté aveit des buens,
Assenblèrent primes le jor.
Molt se portèrent grant iror,
Et grant haïne, et grant rancure.
Parmi les escuz à peinture
Se fièrent si de plein eslès
Qu'il en desjostèrent les ès,
Et parmi les broines safrées
Sont les lances enastelées,
Qu'andui chaïrent en l'erbei.
Après comencent li tornei,
Pesme et felon et sanz amor,
Que dui M. escu peint à flor
Et trei M. hialmes vert gemez
I ot senpres escartelez,
Si qu'à mainz perent les cerveles,
Et que morz trebuchent des seles.
Par grant ire se sont requis,
Assez i en ot des ocis.
Hector i fiert, Hector i maille,

Hector tresperce la bataille,
Parmi les fent, et parmi vait :
Icil qui voie ne li fait,
Poez saveir mal est bailliz,
Car en petit d'ore est feniz.
Achilles mie ne sejorne,
Quant qu'il ateint ocit et orne,
Iriez fu molt, s'ire lor vent,
Enprès lui let lo champ sanglant.
Devant lui fuient Troïen ;
Ainz tel merveille ne fist rien.
Chascuns qu'il veit vers lui venir,
Se son cors ne puot destolir,
Toz est séurs de mort receivre,
Maint en i let de la mort seivre.
Sor un cheval sist de Nubie,
Fort et corant, où molt se fie,
En tot le monde n'ot si bel,
Ne plus hardi, ne plus isnel ;
Il sist desus issi plantez
Com s'il i fust nascuz et nez.
D'armes chières et precioses,
Forz, entières et merveilloses,
Fu sis cors armez gentement :
De la clarté li airs resplent.
Des que li monz fu estorez,
Ne fu véuz si biax armez,
Ne chevalier de si grant pris.
Il et Hector sont enemis,
Issi com des testes trenchier
Molt voldreit l'uns l'autre atochier.
N'i a nus d'els qui sa vigor
Et sa proece et sa valor
Ne volsist en l'autre esprover.
Portant lor estuot conparer,
Ne quit qu'il puisse altrement estre,
Mar vit li uns d'els l'autre nestre.
Tant sont venu, tant sont alé,
Que l'uns d'els à l'autre encontré;
Enealepas qu'il se conurent
De maintenant s'entrecorurent,
Requis se sont par si grant ire,
Com nus porreit conter, ne dire.
Parmi les escuz à lions
Se passèrent les gonfanons,
N'i ot haubers qui ne falsast,
Ne nus d'els dous qui ne seignast.
Al par hurter chiet Achilles
Enmi la place toz envers.
Hector a le cheval sesi,
Si poez bien saveir de fi
Que molt li fu forz à tolir.
Dodaniet del pui de Vir
Un suen vallet l'ot comandé.
Tost ont Gré Achilles monté.
Sore li cort le brant nu trait,
Hector a feru en tres hait
Deus si granz colps que toz chancele,
Por un petit ne guerpi sele.
Hector s'irest de maltalant,
L'espée trait o le cler brant,
Tex treis l'en a sor l'ialme assis
Que tot en a sanglant lo vis.
N'i ot riens d'els deus departir,
L'un d'els i estuest morir,
Ou anbedeus par aventure,
Mès maintenant et à dreiture
Se sont lor genz mis entre deus.
Là ot estor si angoisseos,
Si perillos et si mortel,
Ja mès nus hom ne verra tel.
Adonc i vint Diomedes,
O VII. C. chevaliers et mès,
Et de l'autre part Troylus
N'en ot pas meins, ainz en ot plus.
Cil leissièrent chevax aler,
Puis si s'en vont entredoner
Parmi les escuz de color
Et parmi les hialmes à flor.
Li hauberc blanc fort et doblier
Se desmaillent contre l'acier,
Parmi les cors passent les lances ;

Là ot d'ames fet dessevrances.
Si s'entredonent de molt granz
Parmi les hialmes reluisanz
Que dessi qu'as denz se porfendent.
Issi fièrement se contendent
Diomedes et Troylus,
S'abatirent des chevax jus :
La joste d'els est aspre et dure,
Car prou erent à desmesure.
Se les lances ne peceiassent
Jamès à nul jor ne jostassent.
Diomedes primes remonte :
A ço qu'il ot et ire et honte,
Fiert parmi l'ialme Troylus,
Si que le cercle en abat jus.
L'un fu à pié, l'autre à cheval,
N'estoient mie par igal.
Diomedes bien le requiert,
Et en mainz leus l'assene et fiert;
Et cil retrait le brant d'acier,
Si li a ocis son destrier,
Tot le fendi jusqu'el peitral.
Et cil qui ot lo cuer vassal,
Ne s'esbaï ne ne s'esmaie,
Ne Troylus pas ne manaie :
Granz se fierent et granz se donent.
Sor les hialmes li brant resonent,
Pleier les font sor les haubers,
Des mailles pareissent les mers,
Si s'enbattent parmi les chiès.
Trop par esteit li estors fiers,
Et sanz manaie, et sans merci,
Quant la presse les departi,
Ja i éust marriax mestrez,
Ja ainz ne remansist li plez.
Al departir des deus barons
Ot de lor genz grant contençons,
Maint chevalier i fu feruz
Et jus del cheval abatuz.
Diomedes, ço sai bien dire,
Ne fu de riens icel jor pire;
Se son cheval i a perdu,
Molt buen eschange en a éu,
Dès que lo Troylus en meine.
Merveilles i mistrent grant peine,
Et grant esforz à lui tolir,
Mès ne l'en porent dessesir.
Puis lor mostra en maint estor,
Et domaja assez dès lor.
Quant Troylus orent monté
Sor un cheval sor pommelé,
Qui molt fu biax et molt fu buens
O l'aïde qu'il ot des suens
Les vait ferir de tel vigor
Que molt i perdirent li lor,
C. chevalier et assez plus
Lor font arrière trère en sus.
Molt les menoient ledement,
Quant Menelax vint o sa gent,
Qui durement les a feruz.
Là ot assez des abatuz
Et des navrez et des ocis.
Adonc revint la gent Paris
Tote esleissie et abrivée :
Or respoisse bien la meslée
Et li contens d'anbedeus parz.
O les saietes volent darz,
N'i ose riens descovrir l'oil,
Mar virent onc lor grant orgoil,
Qui d'anbes parz i est si granz.
Hector li filz au rei Prianz
Vait toz iriez par la bataille,
O l'espée dont li branz taille
Molt done granz cols et mortex,
Lo jor lor en ocist de tex
Qui molt erent de halt parage,
Et où Griu orent grant damage.
Les banières et li conrei
Sont avenues al tornei,
Li un les autres envaïrent,
Sovent chacièrent et foïrent,
Sovent jostèrent, et menu

Sovent se sont entrebatu,
Sovent s'ocient et mehaignent,
Sovent perdent, sovent gaaignent.
De toz les meillors chevaliers
Des plus hardiz et des plus fiers
I perdirent lo jor deus C.
Et cil de fors et cil dedanz.
Li sires d'armes primerains
Cest Achilles li segurains,
Li prouz, li forz, li vertuos,
Sor toz les altres merveillos,
Recovra primes en la chace.
Mès gie voil bien que chascuns sace,
Merveilles fist ilec de sei :
Un des bastarz des filz lo rei,
Qui Doroscaluz avoit non,
Biax chevaliers et de grant non,
Celui trencha lo chief sans faille
Al plus espès de la bataille.
Et por lo mort del filz lo rei
Furent Troïen en effrei,
Sor cels de Grece molt perdirent.
Ço fu la mort que il malvirent,
Car Troylus toz s'en forsane
Qui à l'espée les assane,
Sor les hialmes tex lor assiet
N'en ateint nul qui ja reliet,
N'i a teste tant bien armée,
Se il l'ateint, ne seit colpée.
Paris de riens ne se delaie,
Molt en ocit et molt en plaie.
Si refeseit Polidamas,
Desor nel tieng gie mie à gas.
Li Troïen fort les acoillent,
El sanc des Grex sovent se moillent,
Des morz est la terre coverte,
D'anbedeus parz i ot grant perte.
Mes trop par est as Grex pesante,
Car, si com li livres nos chante,
Li reis Prothenors de Boece,
Des plus vaillanz de tote Grece
Fors et puissanz et biax et proz,
Et un des plus riches de toz,
Cil feri Hector à travers
Que del cheval lo porte envers,
Galatée quida sesir,
Mès molt s'en poïst bien souffrir,
Entremetre l'en fist pechiez.
Hector ot honte et fu iriez,
Lo brant nu trait li est coruz,
Halbers, ne hialmes, ne escuz
Nel puet garir que tot nel fende,
Jusqu'à la terre ne l'estende.
Ci reçurent Griu grant damage,
Car prodome i aveit et sage.
Hector monte, lo cheval prent,
Qui ses set peiz valeit d'argent,
A tel qui l'en meine lo baille,
Puis est entrez en la bataille,
Fels et cruex et aïrox
Lo brant nu porte perillox,
Par qui tant chevalier perissent,
Et tant en mourent et fenissent.
Quant Archelax veit que Hector
Lor a issi mort Prothenor
Tel duol en a et tel pesance
Que poi ne s'ocit de sa lance.
Cil estoit oncles à cestui,
N'amot nule riens avers lui,
Norri l'aveit enfant petit ;
Ainz si grant duol nus hom ne vit,
Com Archelax fet et demeine.
Oncques par force ne par peine
Ne porent Griu lo cors aveir,
El champ l'estut à remaneir.
Molt s'en entremist Archelax,
Là parut bien qu'il ert vassax ;
Car tant i a des lor ocis
Qu'à merveilles i ot grant pris.
Por le contenz del cors aveir,
Or puet len bien dire por veir
Qu'en morurent M. chevalier,

Et si l'estut Grex à lessier,
Onques ne l'en porent porter.
Ja començot à avesprer :
Vers les tentes par estoveir
Et par force et par poeir
Les avoient fez réuser,
Et par force del champ torner.
Molt i perdissent cil de l'ost,
Si la nuit ne venist si tost;
Molt estoient estolteié,
Navré, lassé et esmaié.
Por l'oscurté de l'anuitant
Se sont departi aïtant.
Li jorz failli et vint la nuit :
Cil qui furent usé et duit
Ont la bataille desevrée,
Chascuns en a sa gent menée
Estreit et serré tot lo pas.
Travaillié sont, navré et las.
Vers la cité vont Troïen
Qui lo jor l'orent fet molt bien,
Et as herberges li Grezeis;
En crieme sont et en soupeis
De ço qu'il sont si damagié :
Forment en sont trestuit irié,
Hector criement plus que la mort.
Et tot por icest desconfort,
Quant vint lo seir, enprès mengier,
Ainz que nuls d'els s'alast cochier,
Furent mandé trestuit li rei,
Et li prince, chascuns par sei,
Al tref Agamennon jostèrent.
Or oiez de quei il parlèrent.
Il lor a dit : « Seignor baron,
Molt estes prou et de grant non,
Fort ont esté vostre anceissor,
Molt ont éu pris et valor,
Onc de riens nule n'avillièrent
Les dignitez qu'il vos lessièrent.
Devez garder et essalcier
Qu'en ne vos en puisse abeissier.
Une tele ovre avez enprise,
Que bien savez tuit, sanz devise,
Se vos n'en venez al desus,
Que vostre pris ne durra plus.
Ci perira vostre poissance,
N'en iert puis fete remembrance.
La grant enor que vos avez,
Se vos ceste ovre n'achevez,
Iert tote cassée et perie,
Et vostre terre en iert honie.
Et se nos poons à chief traire
Ceste besogne et ceste affaire,
S'aurions conquis tele enor
Com nus porreit aveir graignor.
Mès ço que nos i puet plus nuire
Nos covendreit plus à destruire.
Fort enemi et pesme et mal
Avons trové en cest vassal,
Let damage nos a oi fet,
N'i a celui ne s'en debet,
Tex treis reis nos a oi ocis,
Qui molt estoient de grant pris.
Conseil en fet très bien à prendre,
Et tuit devons à ço entendre
Confetement poissons ovrer
De son cors prendre et enconbrer.
Sovent serons par lui malmis
S'il est alques longuement vis.
C'est lor esforz, c'est lor chastiax,
C'est lor apoi, c'est lor chadiax,
C'est lor adox, c'est lor fiance,
Ço est tote lor atendance,
Qu'il ne font riens se par lui non,
C'est lor enseigne et lor dragon,
As plus coarz done osement;
Sa grant proesce quis esprent
Nos feit nos presses departir.
Mès qui oi lor porreit tolir,
Que pris ou morz fust li suens cors,
A peine istroient il puis fors,
A peine auroient il vigor

De nos souffrir un tot sol jor.
Sacheiz que molt s'esmaieroient
Del damage qu'en lui auroient,
Ne nos porroient mès durer
Ne en bataille contrester.
Et por ço vos ai ci mandez
Qu'à si grant fès vos en metez
Qu'à ço soient tuit vostre esforz
Comment poisse estre pris ou morz :
Chascuns en face son poeir,
Car molt i a grant estoveir.
Bien se devroit de mort doter,
Puisque vos en voldreiz pener.
Danz Achilles, que gie voi ci,
A soen buen brant d'acier forbi
Li dona oi tex treis colées
Qui molt furent desmesurées,
Et se n'éust prochaine aïue
Tex essoines li fust créue,
Dont poïst bien mort receveir.
Or en fesons nostre poeir,
Et seit si asprement requis
Que demain seit ou morz ou pris. »
Molt en deprient Achilles
Que il de ço se mete à fes.
« De ço, fet il, ne parlez mie :
S'aveit chascuns juré sa vie
Qu'il n'éust mal ne destorbier,
Mort ne prison ne enconbrier,
Ne porreit il pas remaneir ;
Trop par me fet lo cuer doleir
De Patroclus qu'il m'a ocis,
Dont tant sui dolenz et pensis,
Qu'il n'ocie mei ou gie lui.
Toz afferes les por cestui,
Que nule riens ne gart ne pens
Ne mès que truis et leu et tens
Que del grant duol soie vengiez
Dont tant sui desvez et iriez.
Très bien poez de fi saveir
Que mon enging et mon poeir
I metrai tant que mort le rende :
N'est mès riens où aillors entende. »
Altretel a chascuns pramis ;
Mès, ainz qu'il l'aient mort ne priz,
Lor fera tex treis assaillies,
Dont mainz des lor perdront les vies.
Departent sei, mès l'eschalguete
Fu cele nuit richement fete ;
Car o M. chevaliers et mès
La fist la nuit Danz Ulixes.

La quarte bataille iert molt grant.
Qui or voldra oïr avant
Escolt ; car bien savons retraire
Quant qu'en conte l'estoire Daire,
Tot quant que fu et quant qu'avint,
Et com Hector vers els se tint.
Cil de Troie sont asséur :
Par les portes et sor le mur
Sont les gaites qui chalemelent
Et qui cornent et qui frestèlent :
A cels de l'ost dient folie.
Et quant l'aube fu esclarcie
Si se lièvent por les ostex,
As temples vont as Danledex
Sacremenz fere et oreisons,
Puis ont vestuz les alquetons ;
Sor blialz, sor peliçons vers
Lacent bialmes, vestent haubers.
Parmi la vile se arment tuit,
Sanz noise fere et sanz bruit.
Covrent chevax de conoissances,
Lacent enseignes en lor lances,
Les escuz pris, se sont montez,
Et lor conreiz ont devisez.
Par grant esgart et sagement,
Hector s'en ist premièrement ;
Cels de la terre estrez et nez
En a en son conrei menez,
Grant est et forz et redoté.

Eneas ist de la cité,
O cels qu'il ot à mestreier,
Plus de III. M. hialmes d'acier
Poïst len conter entor lui,
Riche conrei ot en cestui.
Paris s'en ist li biax, li proz,
Qui cels de Perse meine toz.
Après s'en ist Deyphebus,
Polidamas et Troylus,
Philimenis et Anthenor,
Reis Perseis et son fils Mennor,
Tote lor gent, tuit lor conrei,
N'i a remès prince ne rei.
Là véissiez maint hialme à or
Et maint destrier baucent et sor,
Covert de riche drap de seie.
Toz li païs en reflanbeie.
Quant issu furent de la vile,
Plus sont de C. L. mile.
Cil de l'ost ront lor armes prises,
Et de lor genz fet lor devises,
Lor conreiz seivrent et partissent,
A merveille bien se garnissent.
Qui veit les hialmes, les escuz,
Et les enseignes sor les fuz
Merveille sei dont tant gent vint
Et coment riens les entretint.
Grant merveille a quis veit as ielz.
Lor grant forfet, lor grant orgoilz
Charra onquor, ne puet altre estre,
Mar virent onc Heleine nestre.
Ço savez bien que rien ne fail,
Molt les a mis en grant travail.
Li grant conrei sont avenu
Et se sont si entreferu
Et des lances et des espées
Ne sont les testes si armées
Qu'à merveilles, ço dist l'auctor,
Ne s'entreocéissent le jor.
Estrange peine i endurèrent
Icil qui d'armes se penèrent.
Cel jor i ot molt poi josté;
Car si par sont entremeslé
N'i ot se chaple non d'espées,
Dont se donent mortax colées.
Griu n'orent force ne leisir
D'Ector enconbrer ne ledir
Çhascuns aveit molt à entendre
A son cors garder et deffendre.
Car la bataille iert molt dotose
Et felenesse et perillose.
Molt i chaeient mort sovent,
Maint chevalier i ot sanglant
Ou de son sanc ou de l'autrui.
Il ne departiront mès oi
Qu'à trei M. chevalier n'i ait
Qui jamès ne vendront à plait,
Ne ne pendront escu à col.
Li plus sages se tint por fol,
Car par male acheson s'ocient.
Les genz de Perse se ralient,
Le poindre ont pris, les ars tenduz.
Là ot assez des abatuz,
Et des navrez et des ocis.
Merveilles l'ot bien fet Paris;
Hardiement, par grant ruistece
Lor fist conoistre sa proece.
Bien se fet lo jor conoissant,
O l'arc turqueis et o le brant,
Coment que il ait aillors fet,
Le jor est dreiz que pris en ait;
Si aura il, car bien est dreiz,
Et or, ço quit, et altres feiz.
Agamennon fu entrepris
Qu'Hector li perce l'escu bis
Et le hauberc menu maillié:
A la terre l'a trebuchié,
Nel consut pas parmi lo cors,
A cel feiz li est estorz.
Achilles l'a del brant feru,
L'hialme li a del chief tolu;
Mès molt le dut chier conparer,

S'altre li léust recovrer ;
Car Eneas et Troylus,
Et chevalier L. et plus,
I sont venu tot à eslès.
Ne s'en ira mès or en pès;
Car as branz nuz molt le requièrent,
Molt le damagent, molt le fièrent,
Méu li ont tel encombrier,
As branz forbiz trenchanz d'acier,
Que jusqu'à poi, s'il n'a aïe,
Porra petit amer sa vie.
Sesir le vont de totes parz;
Mès senglers lions ne liparz
Ne se deffend si com il fet.
Ne vos porreit estre retret
L'une meitié de sa proece.
Molt en ocit et maint en blece;
Bien conurent icil lo jor
Et sa proece et sa valor.
Nus ne quidast que nus sols hon
Poïst avoir deffension
Tant com il ot. De set parties
Li furent ses armes faillies,
Toz sis escuz est detrenchiez,
Et sis hialmes à or vergiez,
Par les laz pendent li quartier.
N'avoit mie lo cors entier,
Car li sans li salt par mains leus.
Ja fust de lui feniz li geus,
Qu'Ector l'aveit pris et sesi
Et de la place departi,
Quant il fu dit Diomedes.
Cele part vint de plein eslès,
Le cheval broche, et se desroie,
Eneas trove enmi sa voie,
Tel li done parmi l'escu
Et par l'auberc maillié menu
Del costé li issi un rai,
Jus l'abati en mi lo tai
Puis li a dit: « Sire enorez,
Qui les altres conseilz donez,
Molt estes prouz, mais par ma fei,
Ne me pris pas meins endreit mei.
Quel damage se lon vus pert!
Ou iert trovez sers ne cuvert,
Ne losengiers mès qui vos vaille?
Ne venez mès en la bataille.
Car mal vos voil par le conseil
Que vos donastes non fecil
L'autrier al rei de mei ledir,
Fere vos en quit repentir.
Mar vos cola onques del col,
Tenir vos en poez por fol. »
Li filz Tideus traist l'espée,
L'ire li fu el chief montée,
Quant voit Achilles entrepris,
Par un poi qu'il n'enrage vis.
Hector feri qui le teneit,
Parmi le chief, amont, à dreit.
N'aveit hialme fors la ventaille,
Contre le branc l'aubers desmaille,
Une grant plaie li a fete.
Hector de riens ne s'en dehete;
Porquant cil li vola des poinz,
Qui mestiers ert et granz besoinz.
Hector fu toz d'ire abrasez,
L'espée trait qu'il ot al lez,
Tel la rendi Diomedes
Que del cheval l'esloigne adès:
Sor lui descendi Troylus
Qui l'haï tant qu'il ne pot plus;
Mès cil molt tost en piez sailli,
Qui vassalment se deffendi.
Dure escremie, n'en sé plus,
Se rendent il et Troylus.
Ne s'en foï pas Achilles,
Ainz se requièrent de si près,
Entre Hector et lui s'entredonent
Que tuit se blecent et estonent.
Agamennon ont remonté;
Entre tant dis que c'ot esté
A l'escosse vindrent tex C.

Qu'assez orent hardement.
Reis Menelax et Ulixes,
Et uns autres Polibetes,
Li forz, li granz Neptolemus,
Palamedes et Thelenus,
Reis Polidarius li gras,
Nestor li vielz, li reis Thoas,
Ascalaphus et Archelax,
Thelamonius Aïax,
Menesteus li prou, li sage,
Et le riche rei de Cartage,
Et li bials Eürialus,
Philithoas et Theseus,
Et tex L. autres Grezeis,
Li plus povres ert dus ou reis,
Cil vindrent tuit à la meslée,
Delà rot grant gent aünée.
Car li reis i fu Pandarus,
Arpon li vielz et Adrastus,
Li reis Nestex, li reis Carras,
Reis Misceres et reis Samas,
Reis Cupesus cil de Larise,
Et Leurcius li reis de Frise,
Li reis Remus de Cisonie,
Eüfemus de Lisonie,
Et li reis de Trace Alannus,
Reis Tereplex, reis Xantipus,
Reis Sarpedon. reis Eséus,
Et li très biax Archilogus,
Filimenis li biax li proz,
Icil furent al secors toz.
Paris i fu et li bastart,
Qui ne sont malveis ne coart.
Soz ciel n'a gent qui plus d'els vaille
En dur estor ne en bataille.
Vers els se trait Polidamas,
Et Anthenors qui nes het pas.
Puis que li monz fu estorez
Ne fu si riche estorz jostez,
Ne où tant éust riches genz,
Là ot tant riches garnemenz,
Tant preciox, tant chier vendu,
Tant hialme à or, et tant escu,
Tant buen cheval covert d'orfreis
Et tant gonfannon riche et freis!
Chascuns jure, et dit, et afie
Que ja fera chevalerie.
Ne sé que plus vos en diroie.
Lances bessies, escuz pris,
Se vont les escuz estroer,
Fers et pennons i font passer,
Les ès en fendent et desjoingnent,
Parmi les haubers s'entrepoignent,
Si que li sans des cors lor raie
Par desus l'erbe qui verdaie.
Agamennon et Pandarus
Se porterent des chevax jus,
Bien s'ateinstrent et se ferirent
Et durement se conbatirent.
Reis Menelax joste à Paris,
Si l'a feru, ço m'est avis,
L'escu soz la boucle li part,
Où il aveit peint un lipart,
Ja fust Paris sanz faille morz
Mès li haubers esteit si forz
Qu'il n'en pot maille desmaillier.
Mès Menelax l'a fet glacier
A l'enpeindre, tot contreval,
Par sor la crope del cheval,
Paris chaï, grant honte en ot
Por Heleine qui molt l'amot.
Entre Adrastus et Ulixes
S'entrevindrent de plein eslès,
Li uns fiert halt, et l'autre bas:
Reis Adrastus chaï à cas,
Si fu navrez parmi la boche
Dont grant dolors al cuer li toche.
Le destrier enmeine Ulixes,
Adrastus ne l'aura oimès,
Polimenes a si feru
Arpon li vielz parmi l'escu,
Que del col li porta en veie.

Cil trait l'espée qui verdeie,
Il l'envaïst, si l'a ateint,
Et si tres durement enpeint
Qu'à terre chiet à mort navrez.
Arpon s'en est à tant tornez.
Li gros, li blonz Neptolemus,
Et li biax reis Archilogus,
S'ateinstrent si que chascuns seigne,
Et s'abatirent en la plaigne.
Après se donèrent de granz
Parmi les hialmes de lor branz,
Et, s'en nes éust departiz,
Li quels que seit en fust mariz.
Polidamas de plein eslès
Fiert en l'escu Palamedes,
Si que li glaives toz i passe,
Et de lance une grant masse
Peceie, et fraint, et en astele,
Mès cil ne muot ne ne chancele,
Ainz refiert lui si durement
Parmi l'escu qui d'or resplent
Qu'oltre en passe li fers d'acier.
N'en ot si fort hauberc doblier,
Qu'il ne li effondrast la pel,
Tot chaï jus en un moncel
Et li sires et li chevax.
Puis li a dit: « Sire vassax,
Molt estes prouz, mès sachez bien
Que ne me pris pas meins de rien,
De sore en vendrons à l'essai,
Jamès en leu ne vos verrai
Que mis escuz vos seit guenchiz,
Anceis poez bien estre fiz
Que g'en ferai oïr novele
A tel dame qui est molt bele:
Poi l'en chaldra que qu'ele en oie.
Altres chevaliers a à Troie,
Plus prouz et plus vailanz de vos;
Trop vos fetes chevaleros.
De grant naient entre en barate,
Qui ço bargaigne qu'il n'achate.
Car de son gré ne à enviz
Ne sereiz jà de lie sesiz. »
Polidamas est toz desvez,
Les paroles conut assez;
Ja ne seront mès obliées,
Si les aura chier conparées.
Reis Thelenus et reis Carras
S'entrevindrent en esle pas,
De plein eslès s'entrencontrèrent,
Merveillox cox s'entredonèrent,
Parmi escuz jusqu'à haubers
Firent passer et fuz et fers.
Des lances volent li esclat.
Reis Thelenus Carras abat,
Sor lui s'areste, et fet que fox;
Car il li dona de tex cox
Que son cheval li a ocis,
Lui méisme navré el vis:
Issi se deffent chevaliers
Quant veit que il en est mestiers.
Li dus d'Athenes li preisiez
Vint par l'estor tot esleissiez
Sor un cheval baucent d'Espaigne,
Coverz esteit tot d'entreseigne,
L'ialme lacié, l'auberc vestu,
Par les enarmes tint l'escu;
En sa lance ot grant fer d'acier,
Et une enseigne d'un drap chier,
Chevalerie velt et quiert.
Filimenis lo cheval fiert
Des esporons, tant com plus puot,
Li uns d'els deus vers l'autre muot.
Le duc d'Athene ateint premier
Desoz la grant bogle d'ormier,
Li fist l'escu fraindre et casser,
Et sa lance parmi passer.
Joster li fet al cors le braz,
Del hauberc sont ronpu li laz,
Parmi la main le navre et plaie.
Et cils de riens nel remanaie,
Fiert l'en l'escu, trenche l'arçon,

Del hauberc li ront le giron,
Le braier trenche en deus meitiez:
Par soz la cuisse fu plaiez,
Enpeint lo bien, jus l'acravente,
Entor lui fu l'erbe sanglente.
Le destrier prent Filimenis
Qui molt ert biax et de grant pris,
A tot s'en vait, as suens le baille,
Puis est venuz à la bataille.
Misceres point le prou, le sage,
O le riche rei de Carthage,
Parmi lo cors, tot à bandon,
Li fist passer lo gonfanon,
Mort le trebuche de la sele,
Puis prent le destrier de Castele,
Que il avoit bien gaaignié,
Si l'a à un des suens baillié.
Philithoas ot le branc pris,
Armes ot d'or à lion bis,
Sor son hauberc ot un blialt
D'un drap de seie qui molt valt.
Lance bessie, l'escu pris,
Li vint Remus enmi lo vis,
Et sist sor un cheval ferrant,
Fort et isnel et tost corrant.
Ferir se vont de tel aïr
Que les lances firent croissir:
En halt en volent les asteles,
Andui ont voidies les seles.
Sor piez saillièrent de vigor;
O les branz trenchanz de color
Se sont alé entre envaïr
Et granz colées departir.
Reis Theseus vit la besoigne;
Sor un bai cheval de Gascoigne
Vint eslessiez parmi la presse.
Eurialus li reis d'Aresse
Li vint encontre les granz sals.
Parmi les escuz à esmals
Se font passer les fuz fresnins,
Si que les haubers doblentins
Sont deronpu et desmaillié:
Molt durement se sont blecié,
Parmi le cors se sont navré,
Molt a li uns l'autre grevé.
Li bastart ont josté as lor:
Ja al departir del estor
Nes en tendra len as peiors;
A lor escuz pert de colors,
Qu'il sont fendu et estroé
Et des fers des lances cloé;
O les trenchanz espées nues
En sont les boucles abatues.
Molt par sont hardi li vassal,
Gaaignié ont maint buen cheval,
Qui plus valeit de M. besanz,
Amer les deit li reis Prianz:
Si fet il tant qu'il ne puet plus.
Maint rei i ot le jor conclus
Et abatu de son destrier,
Molt par sont hardi chevalier.
Li biax reis, li prouz Thelamon
Ala joster à Sarpedon
Qui molt fu biax et molt fu durs
Et chevaliers pronz et séurs.
Sor les chevax, les escuz pris,
D'ire et de maltalant espris
S'entrevindrent de plein eslès,
Des forz escuz fendent les ès,
Des haubers deronpent la maille,
Si que les enseignes, sanz faille,
Passent parmi les nuz costez,
A terre chient chascuns pasmez,
Navré se sont trop malement,
La joste virent tels V. C.
N'i ot uns sols qui n'en pesast
Et qui grant duol n'en demenast,
Trop erent cil halt home et fort,
A maint ont donné desconfort.
Entre Thoas et Achilles,
Qui parent prochain erent près,
Se conbatirent à Hector,

Qui les hialmes cerclez d'or
S'estoient fet des chiès voler.
Onques ne d'ors ne de sengler
Ne fu tel bataille véue.
Le sanc rendent parmi la maille
Des blans haubers, n'est pas merveille.
Desoz eus est l'erbe vermeille.
Thoas i ot del nès trenchié
Bien les deus parz o la meitié :
L'esforz Hector ont esprové.
Les bastart sont si recovré.
Soz ciel n'a mès home vivant
Qui encontre els éust garant.
Por Thelamon qui fu navrez,
Qui toz por morz en fu portez,
Si retrestrent Grezeis en sus
L. chevalier et plus
I ont des lor les chiès perduz.
Thoas li reis fu retenuz,
Deyphebus l'en a mené
Et Anthenors en la cité.
Molt en fu Achilles dolanz,
Et il et tote la lor genz.
Por tant fu bien apparissent
Ainz que li trei jor passissent.
De cest estor fu molt parlé
Par l'ost et par la grant cité.
Joie en ont grant, car bien l'ont fet.
Lonc tens enprès fu puis retret,
Por ço que tuit li rei defors
Avoient josté cors à cors
A cels dedanz qui plus valeient,
Et qui de graignor pris esteient.
Perdu i ot et gaaignié,
C'est costume de tel marchié.
Quant li estor fu departiz
Où Thelamon fu si lediz
Si se restreintrent li conrei,
Assez tindrent puis le tornei,
Assez i ot puis chevaliers
Abatuz morz de lor destriers.
De granz quarriax lor trest Paris,
Maint lor en a le jor ocis,
O l'arc turqueis les en convoie,
De la cité velt qu'en le voie.
S'entente a mise Menelax,
O C. de ses meillors vassax,
De lui grever et entreprendre,
Sa feme li quide chier vendre,
L'ame del cors li quide traire ;
Mès alques li est grief à faire.
A el ne pense, à el n'entent,
Molt l'envaïst le jor sovent,
Molt le desielt par la bataille,
Volontiers l'ocireit sanz faille.
Paris l'a bien apercéu,
Regarde sei, si l'a véu,
Et dit : « ja vos traireiz arrière :
Bien gardez que gie ne vos fière
En cors de vos, o en cheval.
Si vos alez querant mon mal
Le guerredon vos en rendrai,
Vos saureiz jà que gie trairai. »
Une saiete a encochiée
Reide, trenchant et aguisiée,
Bien l'a visé, et trait d'aïr,
De près la li a fait sentir ;
Menelax fiert, et navre, et plaie.
De la coisse li sans li raie,
A poi qu'a terre ne s'estent
De la dolor qu'il a et sent.
En sus se trait, ire a et duol,
Jamès n'aura joie son vol,
Avant qe il s'en seit vengiez.
Si tost com il fu estanchiez,
Est remontez el aufferrant,
Bien dit et mostre et fet senblant
Qu'ainz en morra que il n'en muire,
Verra se riens li porra nuire.
Arrière vient o ses vassax,
Ensenble o lui vait Aïax,
Qui molt het Paris et manace.

Ensenble vienent en la place,
Molt l'agaitent, molt le coleient
Molt volentiers l'en reprendreient.
Enragié sont et fors de sens,
Qu'il ne se trait plus près des rens;
Et à li sereient plus veisin,
O les branz d'acier poitevin
Le ferroient se il poeient,
Que mort enz el champ l'estendreient.
Hector conut l'assenblement
Et sot lor cuer et lor talent :
Menelax ot véu navrer,
Et puis arrière retorner,
Vengera sei, ço sait de veir,
Se ese et leu en pot aveir,
A altre rien ne velt entendre,
Ne mès à Paris entreprendre.
Cele part vait o Eneas,
Tot a celé plus que lo pas.
Et cil furent jusqu'à lui point,
Lez lez costez serré et point.
En Menelax n'ot que irier,
Un glaive trait trenchant d'acier,
Vers Paris point; ja fust feruz
Et del cheval jus abatuz,
Se Eneas n'i avenist,
Qui entr'as deus son escu mist.
Paris s'esteit ja desarmez,
Car li soleuz ert resconsez,
Mès as lor esteit venuz traire
Quant se méissent al repaire,
Et por fere les poignéiz
Avoit ses garnemenz guerpiz.
Bien l'avoit Menelax sorpris,
Tote l'enseigne o le fer bis
Li méist parmi la forcele,
Jus le trebuschast de la sele,
Se Eneas sor son escu
N'éust si le còlp recéu.
Covert en a lo cors Paris,
Et de la presse toz fors mis,
Et por ço quil vit desarmé,
L'enmeine o sei en la cité.
Mès de tot ço n'i éust rien,
Morz fust Paris, ço seit len bien,
Se danz Hector nel deffendist,
Qui a grant fes son cors i mist.
Car bien M. chevaliers et plus
A fet par force trere en sus :
Ateinz en i a tex L.
Qui tuit sont mort, veire LX.
O l'aïde que des suens ot
Les a chaciez, tant com plus pot,
L'espée el poing les en convoie,
Trestuit lui fuient et font la voie,
Vont s'en, n'i ot le jor plus fet.
D'anbedeus parz se sont retret.
Vait s'en Hector par le tornei,
Ses genz enmeine devant sei.

Ainz qu'il se fussent desarmé
Ot li jorz perdu sa clarté,
Hector li prouz et li vassax
Vait sus et jus par les ostax
Por les navrez reconforter
Et por dire et por comander
Que len les face bien servir
A lor voleir, à lor plesir,
Puis vait el grant palès descendre.
A l'espée receivre et prendre
Ot assez dames et puceles,
Riches et proz, sages et beles.
Son cors desarment volentiers;
Onques serjanz ne esquiers
N'i atocha, se eles non.
Quant remès fu en l'alqueton,
Qui fu d'un drap sarragoceis,
Cel jor l'avoit vestu toz freis,
Or est rompuz et sanz color,
De sanc glacié et de suor
Est soilliez et envolumez.

D'un chier mantel est affublez
D'un drap de seie à or ovré.
Bien pert qu'il avoit manovré,
Car en son vis ont fet lor merc
Parfont les mailles del hauberc.
Les espalles avoit enflées
Del grant feréiz des espées,
La char a perse en plosors leus,
A lui peirt bien quels est li geus.
Bien fu chalciez d'un paille chier
Onques el mont n'ot chevalier
Qui'l poïst cors à cors souffrir,
Maintenant n'estéut morir.
Un tapis mistrent el palès
Qui granz et lez esteit adès;
Un faltre d'un chier ciclaton,
Qu'orent ovré dui esclavon,
Orent estendu par desus.
Car entre Hector et Troylus
Se sont alé anbedui seoir,
Entor els poïsseiz veoir
Maint duc, maint amiralt, maint rei
Plein de fierté et de desrei.
Paris s'en est venuz avant:
Senblant d'amour et joie grant
Li aveit dame Heleine fet.
Il méismes li a retret,
Com Menelax l'ot abatu,
Et il raveit lui si feru,
Que por un poi ne l'aveit mort.
« Sire, fet ele, n'a pas tort
Se il vos het; ainz bien est dreiz.
Desor se gart mielz altre feiz:
Car ço li covient, ço m'est vis. »
Quant assez ot oï Paris,
Dit qu'ele ira voier Hector,
Parmi la sale peinte à or,
En est tot dreit à lui venue,
Et, quant il l'a apercéue,
Salt contre lie et si l'enbrace,
Les ielz, la boche et la face
Li a béisié plus de V feiz.
« Bele dame, se véisseiz
Voz deus maris entremesler,
Paris chaier, celui navrer,
Com li uns à l'autre requis
D'ire et de maltalant espris,
Poor et crieme en éusseiz,
Se vos de riens les amisseiz. »
« Sire, fet ele, se gie nel vei,
N'en ai pas por ço meins d'effrei.
En crieme sui et en dotance:
Car poor ai de meschaance,
Dex vos en gart, si com gel voil. »
Adonc plorèrent si dui oil.
En une chanbre à or ovrée
Et de cristal pavimentée,
Qui plus reluist cler que soleil
D'escarbocles et d'or vermeil,
Portendue de pailes chiers
Manda Prianz ses conseillers,
L'un fu Paris et l'autre Hector,
Deyphebus et Anthenor,
Et Troylus et Eneas,
Et li septmes Polidamas.
Sor un faltre Sarragoceis
Qui plus ert blans que nule neis,
D'or et de soie toz ovrez,
S'assist Prianz come senez,
Li altre sistrent environ.
« Ore entendez, seignor baron,
Fet il, li reis Thoas est pris,
Qui riches est et de grant pris.
N'avoit en l'ost treis chevaliers,
Plus forz, plus prouz ne plus guerriers.
Venuz nos est deseriter
Et de cest regne fors giter,
Ço ne puet mie contredire.
Por ço vos voil mostrer et dire
Savoir quel conseil en prendrons,
Sera raainz, ou se'l pendrons,
O menbre à menbre seit deffez,

O à chevax vilment detrez.
Que cil qui çà nos ont requis,
Seient séurs, certains et fis
D'aveir un altretel mestier,
Ses poons prendre ne baillier;
Li plus hardiz en ert meins proz. »
Eneas respont avant toz :
« Sire, fet il, gie endreit mei
Vos lo et di en dreite fei
Qu'il ne seit deffez ne malmis.
Molt ert forz hom, trop a amis.
Se de lui est venjance prise,
A la manière et à la guise
Referoient Griu d'un des noz.
Li torneis sont cruels et forz,
Et vos i avez molt amis;
Quidez qu'il n'en i ait de pris?
Oil certes ne i aura faille,
Ainz que seit fins de la bataille.
Tant i avez filz de grant pris;
Se li uns d'els i esteit pris,
Arrivez sereit à mals porz,
Dure sereit la soe morz,
Tant en pendrout onquor, ço quit.
Por ceste chanbre d'or recuit
Ne voldreiz qu'il fust ocis,
Deffez, affolez ne malmis,
C'est mis consalz, et sachez bien,
Ne voldreie por nule rien
Que vos tel chose en féisseiz
Dont en plus vos repentisseiz.
Roiez que diront cist seignor
Qui molt ament tuit votre enor. »
Hector respont en eslepas :
« Sire, bien vos dit Eneas.
Seit or molt bien gardez li reis,
Et ainz, ço qit, que vienge un meis,
Saurons qe nos en porrons faire.
Tost reserons à lui detraire,
Ou raaindre, ou à delivrer,
Ou à son cors tot desmenbrer.
Ne savons pas les aventures :
Les batailles sont forz et dures,
Uns chevaliers molt tost est pris.
N'avez baron de si grant pris,
S'il esteit pris et retenuz,
Qui por cestui ne fust renduz.
Tresors vos ert à raençon,
Tant com le tendrez en prison. »
« Amis, ço dist Prianz li reis,
Senpres diront toz li Grezeis
Qui tant ont art, sens et veisdie,
Que malveistiez et coardie
Nos a si tost espoentez
Que toz nos a desesperez,
Et que n'osons cestui deffere
Ne justice de son cors fere :
Ço diront tost, sacheiz lo bien.
Ne voldroie por nule rien
Que malvestiez pensent de nos,
Et neporquant gel met sor vos,
Fetes en ço que vos voldreiz,
Car ço est bien reson et dreiz. »
Tant li ont dit et fet entendre
Que le respit li ont fet prendre
Del rei Thoas à mort livrer,
Conseil li sorent buen loer,
Et la fin del meis ne véist
Que chièrement s'en repentist.
Issi departent del conseil
Qui bien sont ami et feeil,
Eneas vait veier Heleine,
Polidamas o lui enmeine
Et Troylus et Anthenor.
Chascuns aveit un cercle d'or
Molt bien ovré entor son chief.
Lor vestement furent molt grief
A esligier, car V. C. mars
Valeient bien al plus eschars.
Dedanz la Chanbre de bialté,
Qui valeit une grant cité,
Et plus reluist cler et resplent

Que la lune del firmament
Trovent les dames, C. puceles
Avec eles gentes et beles,
N'i a nule n'ait en dreit sei
Pere, ou seignor, o frere à rei.
Ecuba fu prouz et corteise,
As barons rit, giue, et enveise,
De parfont sens à els parole,
Come cele qui n'est pas fole.
« Seignor, fet ele, ço sai bien,
Del prou mon seignor ne del mien
N'abeisseiz pas nostre corone
De ço que dreiz et leis nos done
Ne vos tresistes onc arrière.
Certaine amor et fei entière
Nos avez jusque ci portez.
Ore est la chose tant alée
Que conoistre nos estovra
Qui de bon cuer nos amera.
Desor appareistra l'amors
Et li granz sens et la valors
Qui est en vos, et l'atendance :
Car nos i avons grant fiance.
Ja por un halt conseil doner
N'i estuet altre demander.
Li reis s'est mis del tot sor vos.
Molt est cist siècles perillos.
Por Dé, si en prenez grant cure,
Car tost avient mesaventure.
Fetes la vile bien garder,
Ne vos lesseiz desheriter.
L'enors ert vostres et li prouz,
Si'n sereiz enorez sor toz,
Et nostre eir qui lo regne auront
Voz eirs toz jorz en ameront.
Se nos bessons, li bessement
En sera vostre, et à voz genz.
Or en aient li Deu pitié,
Et si en facent mon cuer lié
De cil qui ci nos ont gregiez,
Et ci enclos et assegiez. »
« Dame, Dame, ço dient cil,
En ceste ovre a molt grant peril,
Car à tant est la chose alée,
Ne puot mès estre trestornée,
Devant que il o nos sans faille
Seront tuit vencu en bataille.
Et si li Deu l'ont porvéu,
Molt aurons tost esconbatu
Nos et la vile et lo païs
De toz noz mortax enemis.
Estre l'estuot à lor plesir.
Ne poons altrement garir.
Toz noz aveirs et nos tresors,
Noz sens, noz vies et noz cors
Sont mis à ço en abandon
Que nostre poeir en feron,
Et ço creez et sachez bien
Ja ne vos en feindrons de rien. »
En la chanbre ont assez esté,
Et o Heleine molt parlé,
Et à conseil et en oiant,
Et molt lor a fet biau senblant.
Molt fu corteise et sage et proz,
De ses chiers aveirs done à toz,
Et il l'ont molt asséurée
Et en mainz sens reconfortée.
Polidamas toz sols se test,
Ço qu'il a del suen molt li plest,
Bien sai plus en volsist aveir,
Mès il n'ert pas à son voleir
N'a son cuer ne à son talant.
N'a entrels deus fet nul senblant
Ne parole, dont vilanie
Puisse estre dite ne oïe;
Mès grief chose est à averer
Voleir et corage assenbler.
Troylus bese sa seror,
Cele qui de bialté est flor.
Après s'en vont, congié ont pris.
Ne sé que plus vos en devis.
L'eve fu prise el grant palès:

M. chevaliers et M. et mès
I mangièrent à grant enor.
Qui qu'éust ire ne dolor,
Paris ot molt de son talant,
Car cele o le cors avenant,
Qui resplendist ielz boche et face,
Le tint la nuit entre sa brace.
N'est dreiz que riens ait doel ne ire
Qui entre ses braz la remire.
Doroscalcus li fils lo rei
Fu plainz, car bien i ot porquei :
Chevaliers esteit merveillox,
Forz et hardiz et vertuox.
Si freres l'ont plaint et ploré,
Et li comuns de la cité.
N'i a dame qui duol n'en ait
Et por s'amor ne se dehait.
Molt fu plorez del rei Prian.
Lès son frere Cassibalan
L'ont mis dedanz un sarqueu riche
D'une pierre qu'en claime oniche,
Qui molt reluit et molt est dure,
C. mars valeit sa sepolture.
En l'ost de Grece furent quei,
Qu'en crieme sont et en effrei.
Trop lor meschiet, ço lor est vis.
Molt i a ja des lor ocis,
Et des bleciez, et des navrez,
Molt les ont cil dedanz grevez.
Rei Thelamon plaingnent et plorent,
Là où il gist vont tuit et corent,
Grant poor ont que il ne muire.
Mès ço li ont bien dit li mire
Qu'ainz ne gaires sera toz sains,
De ço seit bien chascuns certains;
Nes espoente pas la plaie,
Ne quident pas qu'à mort le traie.
S'il fust gariz et respassez
Bien éust Grex reconfortez,
Ne fust por sol Thoas lo rei
Que il ont perdu al tornei.
Quident que ja n'ait raençon,
Se de la teste perdre non.
Dolent en sont et abosmé,
N'i ot la nuit ris ne gabé,
N'eschar fet, ne envoiséure.
Icele nuit fu si oscure,
Et tant tona, venta et plut,
Onc puis cele ore que l'ost mut
N'en orent trait si grant martire;
Mostré lor ont li Deu grant ire.
Li paveillon furent versé,
Et deronpu et desciré.
Chaié en sont la nuit V. cent,
Tant par ont esté grant li vent.
A l'ajorner chanja l'orage
Soef tens fist, molt assoage :
Or i aura tel poignéiz
Dont M. seront enseveliz.

Molt fu bele la matinée,
Et sans nule altre demorée,
Se rarmèrent tost et isnel,
Car venir voient tel cenbel
Où a X. M. chevaliers
Trestoz armez sor lor destriers.
N'i a cel n'ait hialme lacié
Et n'ait escu lance et espié
Cler et trenchant, d'acier molu.
Cil de Troie s'en sont issu,
Volenterif et desiros
De Grezeis fere corecos.
Des herberges s'en ist premiers
Bien o X. M. chevaliers
Danz Achilles les escuz pris,
D'ire et de maltalant espris.
Diomedes et sa conpaingne
Les sielt après parmi la plaingne;
Agamennon et Menelax,
Li dus d'Athene et Aïax
S'en sont des herberges issu,

Por els conbatre fervestu.
Des suens est partiz Achilles
Et vint poignant tot à eslès,
Sor un cheval qui plus tost vait
Qu'arbelaste, ne ars ne trait;
Par leus fu sors, par leus fu blans
Le col, la crope et toz les flans,
Molt par iert isniax et hardiz.
Del reialme de Léutiz
Li fu amenez à present,
Son pois valeit de fin argent.
Escu avoit, si com lison,
Vermeil, si ot d'or un lion,
Et l'ialme d'or encerclé.
D'un fresne dreit lonc et plané
Ot grosse lance et fer trenchant,
D'un paille vermeil aufricant
Ot gonfanon et conoissance,
Et sans nule altre demorance
Ala joster par tel devise
O Hupot li reis de Larise,
Qui ert molt forz et fu si granz
Qu'en diseit qu'il esteit jaianz.
Cil dui jostèrent primerain,
Davant les autres al champ plain.
Molt fu d'els deus la joste dure
Et lede la mesaventure.
Hupoz fiert Achilles premier,
Si que la lance de quartier
Li passa si près d'un des flans
Qu'à l'esporon raia li sans;
Molt en falt poi ne l'a ocis.
Achilles fu maltalantis,
Hupot feri parmi l'escu
Si que l'auberc maillié menu
A fet desronpre, et desmentir:
Ne le puot de mort garantir,
Le cuer li trenche en deus meitiez,
A la terre est jus trebuchiez.
Le destrier prent, à tel le baille
Qui li rendra, s'il puot, sanz faille.
C. mars d'argent valeit et plus,
Onques meillor n'ot quens ne dus.
Li reis de Larise fu morz:
Et sacheiz bien, grant desconforz
En ont le jor tuit cil dedanz,
Mès ainz que parte li contenz,
Sera vengiez, ne puet remaindre,
Assez rauront li Griu à plaindre.
D'anbedous parz s'entr'envaïrent,
Merveillos cox s'entreferirent,
Lances passent parmi escuz,
M. en i gist des abatuz
Qui les cors ont sanglanz et freis.
Par ire assenbla li torneiz,
Par ire se sont entrateint,
Grant sont li cri, grant sont li plaint,
Si par fu grant li poignéiz
Et d'espées li feréiz
Que maint en i pert la color,
Qui enz el champ muert à dolor.
En l'ost aveit un riche rei,
Qui sages ert et prouz de sei.
Orcomenis ert apelez,
Devers Inde sai qu'esteit nez.
M. chevaliers vaillanz de pris
Ot amenez de son païs;
N'i ot nès un n'éust conrei,
Com se ço fust le cors d'un rei.
Lor sires ert Orcomenis,
Qui molt aveit d'armes grant pris.
O Hector joinst, ço fu folie,
Parmi l'escu qui d'or flanbie
Li a passé lo fer d'acier
Et l'enseigne de paille chier.
Sa lance froisse et enastele,
Hector ne muot ne ne chancele,
Ainz li a si l'escu percié
Et le fort hauberc desmaillié
Qu'à la terre est mort craventez
Et del cheval jus enversez.
Cil orent doel qui plus l'amoient

Et qui grant enor li portoient ;
Ço furent si home demeine.
A grant travail et à grant peine
Traistrent cil lo cors des chevax ;
Bien s'i est edié Aïax,
Et Diomedes qui s'eslesse,
Qui choisit bien la graignor presse.
Si vait ferir rei Xantipon
Que lo foie et lo polmon
Li fet del ventre devaler.
N'est pas legière à restorer
La grant perte que Troïen
Ont fete en lui, ço set len bien.
Bien i pareist qu'Ector en peise :
Polimenis tant poi n'adeise
Que d'une lance nel trespert
Issi que l'ame del cors pert.
Polimenis ert riche dus
D'oltre l'ostum de Iotarus,
Molt aveit fet chevalerie,
Dont maint orent lo jor envie,
Et onqore plus en féist
S'Ector si tost ne l'océist.
Dui rei sont venu à l'estor,
Qui molt èrent de grant valor,
Frere estoient andui jumel,
Païs avoient grant et bel
Et riche et plentéif toz dis,
C'est l'enseigne de Focidis,
Une terre molt delitose
Et de trestot bien habondose.
O grant plenté de chevaliers
Garniz d'armes et de destriers
Erent venu en l'ost Grezeis,
Molt furent hardiz et corteis.
Li uns ot non Epistrofus,
Et li altres reis Scedius ;
Amoient sei d'amor certaine,
Parole lede ne vilaine
Ne voldrent onc l'uns l'autre dire.
Issi com Daire fist escrire,
Vos dirai com il lor avint.
Reis Epistroz un glaive tint
Cler et trenchant come rasor,
Hector choisit enmi l'estor,
Le domage veit qu'il lor fet,
Parmi la presse à lui se tret,
Colp li done grant à merveille
Si que la sele en fu vermeille,
Enpeint le bien, mès ne chiet mie,
Puis li a dit : « vostre estoltie
Nos damage ; mès ço sacheiz
Si griement les penéireiz
Que l'ame en lessereiz del ventre.
Bien redevez aler soentre,
Et enprès cels que avez morz :
Si lor sera grant reconforz,
Quant de vos les aurai vengiez. »
Hector l'entent, molt fu iriez :
« Vos les sivrez, fet il, premiers,
Et des altres XXX milliers,
Anceis que gie enprès els aille,
Et si ne quit que riens vos vaille
La manaie que m'avez fete. »
En sa main tint l'espée trete,
Parmi l'ialme qui resplent
Li done tel que mort l'estent,
Jus le trebuche del destrier,
Puis li a dit en reprovier :
« As morz dites que trovereiz,
Ja mal por mei le celereiz,
Que enprès els vos ai tramis,
Car n'estiez pas mis amis. »
Reis Scedius ses poinz detort
Por son frere qu'Ector ot mort,
Si grant duel a por poi ne muert.
Son vis debat, ses poinz detuert,
Sovent se pasme de dolor.
Et li autre tuit li plosor
En sont dolant et irascu,
Puis reprent chascun son escu,
Hector quierent, jal troveront,

Tex M. l'en assaillent d'un front
N'i a un sol à mort nel hée.
Ilec reçut mainte colée,
Abatu l'ont, molt le ledissent,
Ou mort ou pris le retenissent,
Se Eneas nel secorust
Malvesement li estéut.
Poignant i vint o tex V. cenz
Qui ja feront Grezeis dolenz,
Très parmi els se sont plungiez,
Fierent de lances et d'espiez,
Molt durement resont feru,
Mort et navré et abatu.
Reis Scedius il et sa gent
Se conbatirent durement,
Seit bien seit mal, que que l'en prenge,
Quant que il puet son frere venge.
Quant veit Hector entre les suens,
Donc quide aconplir toz son buens.
Abatu l'ont de son cheval,
Mès il lor a livré estal.
C'est li senglers, il sont li chien
Qui ne s'entresparnent de rien;
Car s'il le fierent il fiert els,
Dessi qu'à poi creistra li dels.
« Par Dé, coverz, fet Scedius,
Ici morreiz, ne vivreiz plus,
De mon frere prendrai venjance,
Ja conparreiz la dessevrance
Que vos avez de nos deus fete. »
O l'espée que il ot trete
Li est coruz come desvez,
Parmi l'escu qu'est d'or bendez
L'a si feru que li clavel
En sont volé et li chantel.
Un altre colp i a assis
Sor lo nasel enmi lo vis.
L'espée li torna es poinz,
Ço esteit bien Hector besoinz;
Car, se a dreit l'éust feru,
Malement li fust avenu,
Le nez perdist tot et la boche.
Grant ire esprent Hector et toche.
« Desor, fet il, sui gie honiz,
Se jusqu'à poi n'estes marriz. »
De lui est si bien aprochié
Le braz destre li a trenchié
Et le costé jusqu'al nonbril,
Icest colp virent plus de mil.
Cil chaï morz en esle pas.
Dreit à Hector vint Eneas,
Monter l'a fet en son destrier,
Ja i aura estor molt fier.
Car de Troie s'en ist Paris
O plus de III mil Perséis
Armez, sor buens destriers corranz.
Deyphebus en raduist tanz,
Plus sont de VII. M. à chevax.
Polidamas li buens vassax
Il et sis peres Anthenor,
Philimenis, li reis Mennor
Icil rissirent de la vile
Plus estoient de trente mile.
Lors lor retornent à l'estor
Que ja estoient el retor.
Eneas i ocist un rei
Qui riches ert et proz de sei,
Anphimacus l'apelot on,
Molt par ert halz et de grant non.
Hector quant qu'il ateint detrenche,
S'il l'ont ledi, griement se venge.
Ja fussent desconfiz Grezeis
Par cels qui erent venu freis
Quant les secorut Menelax
Li dus d'Athenes et Aiax,
Reis Thelamons et Ulixes,
D'Argos li prouz Diomedes,
Reis Archelax, reis Machaon,
Et li sages Agamennon,
A quant que puot aveir chascuns;
Fu li chaples entr'als comuns,
Molt fu engrès, molt fu felons.

Reis dus et contes et barons
I ot lo jor assez ocis.
Ja esteit bien passez midis,
Grezeis ont fet un parlement,
Si ront ensenble tret lor gent.
Quant lor batailles sont sarrées
Et lor eschieles ordenées,
Si rassaillent lor enemis
Tant qu'à la voie les ont mis.
A lor destreiz les ont hurtez,
Por poi n'i perdirent assez ;
A l'entasser del pas sesir
En i avint maint à morir.
Estreites furent les entrées
Et les presses desmesurées,
Partant i ot grant perte fete.
Achilles tint l'espée trete,
Molt en ocit, molt en cravente :
Entor lui est l'erbe sanglanté.
Un riche rei Eüfemis
Qui molt aveit d'armes grant pris
Trencha lo chief soz la ventaille ;
Et si poez savoir sanz faille
Que molt en pesera Priant
Et la bele al cler vis riant :
Parenz esteit lo filz lo rei,
Cosins germains, si com gie crei.
Trop i perdissent cil dedanz ;
Mès cil qui n'est courz ne lenz,
Hector li soverains de toz,
Li forz, li hardiz et li proz,
Quant des suens veit la meschaance,
Tel duol en a et tel pesance,
Que por un poi n'enrage vis.
Lo brant nu tret, ço m'est avis,
Est retornez tot primerains,
Deus reis lor ocit à ses mains
Forz et hardiz et conbatanz
Et en lor terres molt poissanz ;
Li uns avoit non Helpanor
Del reialme de Libanor,
L'autre Dorcains de Salatrée,
Une terre molt longue et lée.
Li recovriers fu enforcis,
Molt li aïda bien Paris,
Molt i souffri et endura,
Maint en ocit, maint en navra :
Tuit recovrèrent Troïen,
Li preisié d'armes le font bien.
Ne pui dire ne reconter,
Qu'ennui sereit à escolter,
Ço que chascuns fist endreit sei ;
Mès en la vile aveit un rei,
Qui sires ert de Lizonie.
O merveillose conpaignie
Esteit venuz Troie garnir,
Mains max ot éu al venir,
Reis Pistroplex ert apelez,
Molt esteit bien des arz fondez.
Quant il oï et dit li fu
Que li Griu erent tant venu
Que la lor gent esteit ledie,
Si fist armer sa conpaignie,
De la vile s'en est issuz
Bien o III. M. fervestuz.
Il ot o lui un saietaire
Qui molt fu fels et deputaire.
Des le nombril tot contreval
Ot cors en forme de cheval,
Il n'est riens nule, s'il volsist,
Que d'isnelece n'ateinsist.
Cors, chière, braz à noz senblanz
Avoit, mès n'ert pas avenanz.
Il ne fu ja de drap vestuz,
Car come beste esteit peluz.
La chière avoit de tel façon
Plus esteit roge d'un charbon ;
Li oil el chief li reluiseient,
Par nuit oscure li ardoient,
De treis granz liues sans mentir
Le poeit len très bien choisir.
Tant ot fier cors et tant orrible

Qu'el mont n'a nule riens qui vive
Qui de lui n'éust grant paor.
Un arc portot, non pas d'aubor,
Mès de cuir et de gluz boillie
Soldez par estrange mestrie :
Tant par ert forz riens ne traisist
Que par force nel destendist.
C. saietes de fin acier
Portot en un cuivre d'ormier,
D'alerion bien enpenées.
Es granz terres desabitées
Sont et conversent vers Midi.
Si fetement com gie vos di,
S'en issirent fors al besoing,
Ne quistrent pas Grezeis trop loing.
Près de la vile les trovèrent
Par tant vos di qu'il conparèrent.
Car Troïen sont recovré,
En sus les avoient boté,
Lors vindrent Alitoniens
Toz esleissiez parmi les rens.
Cels vont ferir qui les atendent
Et qui estrange estor lor rendent.
Ci ot des morz estrange perte,
Tote en fu la terre coverte.
Uns dus corteis de Salamine,
Polixenarz de la Gaudine,
Parenz Thelamon Aïax,
Buens chevaliers et prouz et biax,
Celui a Hector si feru
Que la teste desor le bu
Li fist el champ bien loing voler.
Adonc lessièrent cil aler
Le saietaire qui'l tenoient
Et qui en lor garde l'avoient.
Mostré li ont as quels forface,
As quels aït, et les quels hace.
Adonc salt et fet molt grant joie,
Molt le remirent cil de Troie,
Grant noise fait et brait et crie
Que par trestot en vait l'oïe.
Toz cels de l'ost fet merveiller,
Et quant il voient l'aversier
Qui à els trait et les ocit,
N'i a uns sels grant ne petit
A qui il ne prenge effraance,
Et sanz nule altre demorance,
Se traient sus, et cil lor vait
Qui estrange damage fet.
Li saietaires trait à els,
A un sol colp en ocist dels
Ou treis, ço dit l'escrit, sovent :
A cele pointe en ocit C.
De la boche li salt escume
Qui par l'er art (tot) et alume :
Les genz de Grece molt esmaie.
Ses saietes, ainz qu'il les traie,
Et moille et atoche et adeise,
Enprès si tost come il enteise
Flanbe li fers l'ers et li venz.
Se longes durast cil contenz,
Ja uns sols n'en portast la vie,
L'ost de Grece fust malbaillie
Par l'esfréissement de lui
Plus que par la force d'altrui,
En perdent tex deus M. le jor
Qui molt èrent de grant valor,
Desconfit les lo saietaires,
Ço dit l'estoire et l'escrit Daires.
Parmi les tentes s'enbatirent,
Mès ço sacheiz, grant perte i firent.
Tuit estoient à mort livré,
Ne poeit estre destorné,
Ne fust une estrange aventure.
As tres ert la desconfiture,
Grezeis à pié et à cheval
Se deffendoient comunal
A grant meschief, molt i perdoient,
Issi com il se conbatoient.
Li saietaires partot vait,
Tant redote chascuns son trait
Que riens n'ateint qui ne seit morz :

Haubers doubliers, ne escuz forz,
N'a de son dart deffension.
Par de devant un paveillon
Ert trespassez Diomedes
Qui s'en fuiet à grant esles :
Navrez ert li filz Tidéus
D'un dart parmi lo chief desus,
Mès il n'est mie à mort bleciez.
Molt par est dolenz et iriez
De ço qu'il ont tel perte fete.
Tot a cheval l'espée trete
S'enbat desus lo saietaire.
Entrepris est, ne seit que faire,
S'arrière torne c'est folie,
Senpres maneis perdra la vie.
Tel XX. M. le sieuent et mès
Qui n'ont o li trieve ni pès.
Le malfé crient de devant sei
Qui Grex a mis en tel effrei.
Lo saietaires le choisist,
Cria en halt, braist et henist,
La terre bondist soz ses piez,
A lui a tret, molt fu iriez,
D'un dart d'acier l'a si feru
Que onc n'aresta en l'escu,
L'auberc li trenche et lo costé,
Mès ne l'a mie à mort navré ;
Porquant se un poi plus entrast,
Jamès sa boche ne parlast.
Donc ra la main mise al turcais ;
Mès cil li vient de plein eslais,
Lo brant d'acier li fet sentir,
Molt ot grant force et grant air,
Andeus li trenche les costèz,
Si qu'à la terre est jus versez,
Ço qui d'home est chiet en la place:
Or remandra, ço quit, la chace.
Ço qu'est à beste ressenblant
Ala molt grant pièce corrant,
Tant que li Griu l'ont abatu
Qui recovrèrent lor vertu.
Se ne fust li filz Tidéus
Vencu fussent tuit et confuz.
Quant le saietaire ont ocis,
Si ront Grezeis hardement pris,
Par vive force et par aïr
Font cels dedanz des tres issir,
Loinz as plains chans les ont fors mis,
Si ront maint Troïen ocis.
Un reis i ot de cels dedanz
Qui molt ert biax et prouz et genz,
Filéus esteit apelez.
Norriz esteit et engendrez
Del grant regne de Palatine :
Oiez quels esteit sa destine.
Joster ala à Achilles,
Trop par enbraça pesant fes,
Car il l'en ocist de sa lance,
Ço fu as suens dels et pesance.
Hector le veit qui pas n'agrée,
Vers Achilles point Galatée.
Granz cols se donent entr'als dous,
Car molt estoient vertuox.
Li fort espié sont peceié,
Bien a li uns l'autre essaié
Quant à la terre sont chaï,
Mès il n'i ont gaires géu.
Achilles est montez premiers,
Puis rent la main al bon destrier,
Galatée sesist et prent,
Puis si s'entorne isnelement.
Desore aura molt de ses buens,
Se mener l'en puot jusqu'as suens.
Ire a Hector, as suens escrie
Qu'il ne l'en lessent mener mie :
« Franc chevalier, poignez enprès,
Car ja grant joie n'aurai mès
Se il si quitement l'enmeine,
Or i metez travail et peine. »
Donc en i poinstrent tant ensenble
Tote la terre soz els trenble ;
Por la rescosse del cheval

Sont mort et navré maint vassal.
Longuement en dura l'estor
Ainz que nus éust le meillor.
Maint bialme i ot ainz descerclé
Et maint fort escu desbocle,
Maint chevalier mort abatu ;
Mès si com gie ai entendu,
Li bastart l'ont rendu lo jor
Hector lor frere et lor seignor.
Lor grant esforz et lor proece
Lor hardement et lor vistece
Le fist celui voler des poinz
Qui Grius secort as granz besoinz.
Ainz que departist la meslée
Lor en fu bien s'ire mostrée,
Car Anthenor lor a toleit,
Dont cil dedanz sont molt destreit ;
Mis l'a par fei et retenu.
Quant Polidamas l'a séu,
Par un petit n'enrage vis ;
N'i esteit pas quant il fu pris,
Ja lor féist chier conparer,
Tot se voleit abandoner,
S'ire et son doel et son damage.
Mès li halt home li plus sage
Font departir la grant bataille
Por le jor qui lor feseit faille.
Vespres esteit et nuit prochaine.
A grant travail et à grant peine
Sont departi et dessevré.
Li un s'en vont en la cité,
Li altre vont as paveillons ;
S'il sont las ne nos merveillons.
En la cité s'en entre Hector,
El palez qui peint est à or
Est descenduz, et tuit si frere.
La réine Ecuba sa mere
S'espée reçut bonement,
Puis lo bese molt dolcement.
Troylus rebese sa suor
Polixena cele al franc cuor,
Heleine rebese Paris
Les ielz et la boche et lo vis.
Les haubers font fors des dos traire ;
Molt véisseiz grant luminaire
Environ els, al desarmer.
Prianz qui tant les puot amer
Ses filz bese toz et acole,
Puis n'i ot fete altre parole,
Ainz sont assis tuit al souper,
Enprès mengier vont reposer.

De cels de l'ost vos redirons.
La nuit jostèrent les barons
Et li prince et li halt home :
De lor conseil orreiz la some.
Agamennon s'ot molt preié
Que pas ne soient esmaié,
Conbatent sei proosement ;
Car il set bien à escient
Que de Messe tex genz vendra
Qui grant aïde lor fera,
Lor oz creistra mès chascun jor.
Or n'i ait naient de sejor
Se de conbatre non à tire,
Tant que cil en seient li pire
Et qu'il soient ou mort ou pris,
Ou en bataille tuit ocis.
« Veez, fet il, quel demostrance
Nos font li Deu par severance
D'un diable pesme et hisdos,
Qui oi s'est conbatuz o nos.
Tuit fussons mort, pris et vencu,
. . . . . .
Se ne fust li filz Tidéus,
Tuit fussons mort, gie n'en sai plus.
Bele aventure et grant enor
L'en ont li Deu fet oi cest jor,
Molt en est sis pris essalciez
Et il en deit bien estre liez,
Car il fu filz estrez et nez

Et del meillor pere engendrez
Qui onques jor ceinsist espée.
Un des plus halz d'iste contrée
Et des plus sages qui i seit,
Et qui le graignor leu teneit,
Qui plus i puot enprès le rei,
Et qui il plus dit son segrei,
Par qui conseil et par qui sen
Font ço qu'il font li Troïen,
Cel avons pris et retenu,
Molt nos en est bien avenu.
Car si com oi dire et retrere,
Toz noz voleirs nos féist fere,
Pez et concorde à noz agrez. »
« Mès malement somes menez
Del rei Thoas qu'il tienent pris,
Fet Achilles ; biax dolz amis,
Se nos delivrer le poon
Por Anthenor de la prison,
Molt nos en est bien avenu :
Trop avions en lui perdu. »
Or le rauront, si ert grant joie,
Por Anthenor le viel de Troie :
De ço li sorent molt buen gré
Tuit cil qui èrent assenblé;
A molt grant bien li atornèrent,
Tant com vesqui puis l'en amèrent.
La nuit se font eschalguetier,
Bien sont trei M. chevalier
Cil qui en ont esté bani.
Si fetement, com gie vos di,
Furent cil de la vile quei
Que n'i ot noise ne effrei.
Por Anthenor sont dehetié
Et molt en sont trestuit irié.
Trop ont en lui grant perte faite
Mès ço les reconforte et heite,
Que ne li feront se bien non
Por Thoas qu'il ont en prison.
Del saietaire ont molt parlé,
Dient que trop sont malmené,
De ço que si tost l'ont perdu.
Se sol lo jor éust vescu,
Tote fust quite la contrée,
Chier l'éussent Griu conparée,
Jamès ne tornassent arrière,
Si'n remasist C. M. en bière.
Assez ont plaint Eüfemis,
Hupot lo grant, et Filinis,
Astor, Menestron et Xantis
Erent VI reis poestéis.
Les quatre en ocist Achilles,
Les altres deus Diomedes.
Bien puet len creire, ço m'est vis,
Là où il ot sis reis ocis,
Que molt i ot altre gent morte.
Alques les rehete et conforte
Ço que Hector a le jor fet,
Qu'il sols lor en a ocis set.
Li sis en erent riche rei,
Li sepmes dus, si com gie crei.
L'uns avoit non Orcomenis
Et li altres Palamenis,
Reis Epistrox et Scedius,
Reis Elpinor, reis Xantipus,
Polixenarz li dus ot non,
Riches, poissanz, de grant renon.
Sacheiz qu'en la quinte bataille
Ocist Hector toz ces sanz faille.
Danz Eneas ocist un rei,
Qui molt ert riche et proz de sei,
Anfimacus ert apelez.
Ço a Troïens confortez,
Par tot en sont issi meillor,
Por un en perdent deus des lor.
Polidamas fu molt pensis
Por son pere que Griu ont pris.
Mès ço comence à porpenser,
Se demain vienent al joster,
Molt lor voldra chier s'ire vendre
Et tel rei d'els ocire ou prendre
Por qui sis pere ere ostagiez,

Ou s'il l'ocient chier vengiez.
La nuit passa, li jor repaire,
Que Lucifer et l'aube esclaire.
Un poi fu enbrons li matins :
Rosée moille cez jardins ;
Mais li soleuz rent grant clarté
Qui a departi l'oscurté.
Sus la fresche erbe verte et lée
Chaï des arbres la rosée,
Biax fu li tens, clers fu li jor.
Sacheiz, n'i ot altre sejor.
Mès de la vile s'en issirent,
Icil de l'ost les recoillirent,
Qui pas nes porent eschiver.
Mielz amassent à sejorner
Qu'à els conbatre à cest feiz,
Mès li besoinz et li destreiz
Le lor fet fere, ou peist ou place ;
Et o preière et o manace,
En sont venu el champ mortal.
Et cil qui furent bon vassal
S'entrencontrèrent as premiers,
Puis comença li estorz fiers,
Pesme et estrange et doleros.
La véisseiz tant angoissos
Qui sont navré et qui se plaignent,
Si s'entrocient et mehaignent.
Grant sont li renc et li conrei,
Grant la bataille et le tornei,
Granz les chaces, et les meslées.
Si n'ont les testes si armées
Qu'il ne s'espandent les cerveles,
Les entrailles et les boeles :
De lor sanc est granz la paluz.
Tant en i gist morz abatuz
Que nus n'en puot esmée faire.
Mès ço vos puis por veir retraire
Que l'estoire reconte et dit,
Et Daires qui as ielz le vit,
Que solement de chevaliers
I ot lo jor plosors milliers
Abatuz, morz et detrenchiez.
Molt se sont bien Grezeis ediez,
Molt ont le jor estrangement
A cels dedanz mort de lor gent.
Molt chièrement lor fu vendu
Le damage qu'orent éu.
Trestot lo jor se conbatirent,
Onc jusqu'al seir ne departirent.
Gries en fu molt la departie,
De cels i a poi qui s'en rie,
Molt sont gregié, molt sont lassé,
Et li plosor d'els sont navré.
Li jorz failli, la nuit vint tost,
As herberges vont cil de l'ost,
Et Troïen s'en retornèrent.
Dedanz la vile s'en entrèrent,
Irié, sans noise et sanz gabeis.
Espris sont d'ire vers Grezeis
Qui par orgoil les ont requis
Et lor homes morz et ocis,
Et par force les quident prendre
Et Troie ardeir et metre en cendre.
De sanc vermeil et de suor
Sont let et teint tuit li plosor.
Li cox des mains lor est failliz,
Tant a duré li feréiz.
Qui let ilec son ami mort
Si'n a dolor et desconfort.
N'en sont méu ne aporté.
Plaint i ot molt et regreté,
Et de chaldes lermes plorées.
Ore avendront les destinées,
Que li Deu ont en providence.
Ne falt pas l'ovre, anceis comence,
Si dolerose et si cruel
Que ja nus hom n'orra mès tel.
Que vos en feroie lonc plet ?
En l'ost i a plor et dehet.
Molt ont perdu, poi gaaignié,
Ne riens n'ont onquore espleitié ;
Fort gent ont encontr'els trovée,

Que chièrement ont conparée :
Par plosors jorz les ont lediz,
Chaciez del champ et desconfiz,
La vile est forz que riens ne crient,
Et lor secors toz jorz lor vient.
De vivre i a si grant plenté
Que trop sont riche et asazé.
Molt se dehetent li plosor,
Et molt volsissent le retor;
Mès c'est naient, ne sevent mie
Com mortex guerre lez deffie.
Calcas lor mostre granz resons,
Et si lor dit de tex sarmons,
Par quei plosor se rasséurent,
Tex qui la mort puis en reçurent.
Sans trieve qui entr'als fust prise,
Si com l'estoire le devise,
Icele sepme grant bataille
Dura oitante jorz sans faille :
Oitante se sont quatre vint.
Mainte merveille lor avint,
Maint dur estor, mainte meslée
Et maint grant colp feru d'espée,
Et maint chevalier mort et pris
It ot por veir, le vos plevis.
Danz Achilles et danz Hectors
Mainte bataille cors à cors
Firent à cheval et à pié :
Par plosors feiz se sont plaié
Par plosors feiz entr'abatu;
Mès n'est pas onquore avenu
Li jorz de lor grant destorbier
Qui ne puet mès longues tardier.
Pris en a grant Polidamas,
Sa grant ire n'oblia pas,
Que si son pere tienent pris,
Qu'il n'en seit as plosors de pris.
Sovent lor vent sa prison chier
O l'espée trenchant d'acier.
Ainz que li termes fust passez
Des oitante jorz devisez,
I ot de morz si grant merveille,
Que tote la terre est vermeille.
Li flove et les eves corantes
En estoient totes sanglantes.
De la charoigne ist la flairors,
Et li ers est pleins de puors
Des cors qui sont pieça ocis,
Qui ne sont ars n'en terre mis;
Et par l'olors qui si ert male
En gisent mile envers et pale.
La gens en enfle et en engrote
A poi qu'ele ne perist tote.
Il n'est hom soz ciel qui la sente,
Que toz li cors ne li desmente,
Qui navrez est ço le partue,
Ne li puet mires faire aïue;
Toz les ocist la fort puor.
Entrals trièves n'éust mès jor,
Se ne fust ço, gel vos plevis,
Jusque il se fussent tuit ocis;
Mès nel porent plus endurer.
Agamennon a fet joster
Trestoz les reis et les chadaines,
Les dus, les princes, les demeines.
« Seignor, fist il, franc chevalier,
Altres consels nos a mestier.
N'i a mès riens de plus souffrir,
Toz nos i covient à morir.
Ceste puors nos ocist toz.
N'i a si riche, ne si proz
Qui meins n'en puisse et meins n'en vaille.
Tant a duré ceste bataille
Des morz sont tuit li champ joinchié.
N'i a de terre demi pié
Qui seit delivre à nos conbatre.
XX jorz i a ou XX et quatre
Nos n'assenblasmes, ço m'est vis,
Se sor morz non et sor ocis.
Trieves nos besoingne requerre :
Si metra len cez cors en terre;
Passera l'airs et li venins

Qui nos fait fere male fins,
Puis revendra tens sain et freis.
Soient les trieves de treis meis
Prises o cels de la cité. »
Tuit ont cest conseil craanté.
La nuit, sanz altre demorier,
I alèrent li messagier.
Diomedes fist lo message
Et Ulixes li proz, li sage,
Armez d'armes sor lor chevax.
Encontre els deus vint uns vassax:
Riches hom ert, de Troie nez,
Dolon esteit cil apelez,
Chevaliers ert proz et corteis.
Quant il aperçut les Grezeis,
Demandé a à anbedous :
Diva, fist il, qui estes vous?
Armez vos vei, si est nuiz neire.
Reconisseiz mei chose veire,
Folx et estolz en ressenblez.
Que querrez vos, et où alez,
Qui or chevalchiez à ceste ore?
Ne gie ne vei qui vos secore,
Se il vos torne a grant besoing.
Mès de ço n'estes gaires loing.
Ne tornereiz mès oi arrière
Que gie al meins sor l'un ne fière.
L'auberc n'ert tant fort, se l'ateing,
Que gie ne li face entreseing
Tel, par qui l'ame en iert à dire. »
Diomedes prist à soz rire :
« Vassals, fet il, molt estes proz,
Conéu l'ai as premiers moz.
Se li dit i sont et li fet
Entré somes en malvès plet.
Porquant si n'i avez regart,
A ceste feiz de nostre part,
Se vers nos primes n'en chaez,
Séurs seiez, ne nos cramez,
Ja mar por nos fuireiz plain pié.
Li Griu nos ont ça envoié,
Parler alons al rei Priant.
Retorne o nos et va avant,
Si nos condui jusqu'al paleis,
Trièves volon tenir et pès
Deus meis ou treis se il le volent,
Por entorrer les morz qui olent. »
Dolon respont : « Ço sereit bien,
Ja nel desvoldront Troïen :
Molt nos a ateinz et affliz
L'olors des cors desseveliz.
Se por ço non qu'armez vos vei,
Gie vos menasse dreit al rei.
Trop en crendrai estre blasmez
Se devant lui vos meine armez.
Mès ja por chose que g'en crienge
Ne por damage qui me vienge
Ne lesserai qu'o vos n'en aille.
Mestiers vus est qu'à nuit vos vaille;
Car molt vos heent nostre gent.
Or chevalcheiz séurement,
Ne vus vendra nus destorbiers,
Qu'o vos n'en soie parçoniers. »
Danz Ulixes molt le mercie,
Et molt li pramet et affie
Que, se leus est, le guerredon
D'oi en avant vos en rendron.
Çavient en l'an, al mon espeir,
Que len ne quide ja véeir. »
Issi parlant, ont chevalchié.
De plosors furent aresnié,
Mès lor conduiz por els respont,
Dit que il quièrent et où vont.
Tant alèrent qu'el palès vindrent,
Onques anceis regne ne tindrent.
Al mengier iert assis Prianz.
Molt fu la cort plenière et granz.
Hector i fu, Deyphebus,
Paris li biax et Troylus,
Et tex trei mile chevalier
Qui furent assis al mengier.
N'i a pas X. n'aient testée,

Ou colp de lance ou colp d'espée,
Molt lor pareist bien à plosors
Qu'il ont souffert de durs estors.
Debatu sont et camoissié
Et des haubers entreseignié,
Les vis, les fronz ont escarriz.
Encens ne basmes ne raïz
N'oleit si buen, com il feseient;
De noise fere se teneient.
Molt furent servi richement
En chiers vaissax d'or et d'argent.
Cil sont venu devant lo deis,
Et Ulixes li plus corteis
Qui fust en l'ost de son aage
A dit al rei tot son message,
Si com Agamennon le mande;
Et Prianz lor dit et comande
Qu'il s'atendent, si parlera,
Enprès si lor en respondra.
Ses reis, ses dus et ses privez
A Prianz toz à sei mandez,
La parole lor a mostrée,
Qui molt lor plest et agrée.
« Seignor, fet il, or esgardez
Que vos en dites et loez.
Treis meis nos quièrent Griu de trieve
Por la puor, que si lor grieve
Des cors qui sus terre porrissent,
Il n'i a elmes, tuit perissent.
Mestier avons grant de sejor,
Las et navré sont li plosor,
Nel porrions mès endurer.
Chascuns en die son penser. »
Tuit l'otreient et molt lor plest,
Fors sol Hector qui ne s'en test:
« Seignor, fet il, ço m'est à vis
Qu'il ont trop grant trieves requis.
Decevant sont et engingnos;
Mès ço n'est pas li prou de nos.
La garison d'iste cité,
Le pain, le vin, la char, le blé
Nos volent faire degaster;
Mès molt avons mal sejorner.
Toleiz nos ont les gaaignages,
Les porz de mer, et les passages,
Por quoi nos soufferons enclos.
Et quei nos valdra li repos
Quant conbatre nos restovra?
Si savons bien que cil de là
Le font por nos plus damagier.
Pièce a ne les lut porchacier;
Tant par a duré la bataille
Que grant souffrete ont de vitaille.
Querre en volent, et près, et loing
Par estoveir et par besoing,
Nos ont de tel terme requis.
N'i éust prou de XV dis
As morz ardeir et enterrer
Et à toz les chanz delivrer?
Oïl, par le mien escient.
Mès l'art ne le descevement
Qui est en als ne conossiens?
Ne m'est pas avis que seit biens.
Non pas por ço que gie deffaçe
Chose qu'à toz seit bel et place,
Voz volentez otreïe et voil.
Trop i feroie grant orgoil,
Se desvoloie gie toz sous
Içe qui agrée à toz vous. »
Mainte parole i ot parlée,
Ainz que la triève fust donée.
La longue espace et le sejor
En aiment molt tuit li plosor;
Car molt sont las et ennoié,
Blecié, navré et traveillié.
Por ço fu de toz craanté.
Li reis Prianz l'a affié,
Et cil très bien de l'autre part,
Que neguns hom n'i ait regart.
Après s'en issent fors des murs.
La nuit n'iert pas li ciels oscurs
Ainz raia la lune alques cler.

Quant tot lor ot fet trespasser
Dolon les pas et les destreiz :
« Seignor, fet il, or en irez
Aet le pas souef ou tost,
Ne cremez riens desi qu'en l'ost. »
Andui ont pris de lui congié,
En l'ost des Grex sont repairié,
La trieve dient qu'est donée,
Del rei et des suens affiée.
Par les tentes en font grant joie,
Et altresi par tote Troie
N'i a un sols qui n'en seit liez.
Et quant lo jor fu esclariez,
Comunalment les cors amassent,
A C. à M. les entassent,
Par leus en font granz aünées,
Et granz moncials, granz assenblées.
Le bois atraient des montaignes,
Molt par i vait de granz conpaignes,
Molt par i souffrent grant labor.
Les cors ardent et nuit et jor,
Li ré ardent par plosors leus,
Molt en est lez et neirs li feus.
Cil de Troie les lor alument,
Tuit li couvers et li champ fument,
Contre le feu croissent li ox,
N'i a nul d'els qui seit si ox,
Tant com il art, qui s'i ost trere :
Si forment eult, et put, et flere !
Quinze jors entiers ont duré
Les granz ardors et li grant ré,
Molt i ont travailliez lor cors
Et cil dedanz et cil defors.
Li rei, li duc qui sont ocis
Sont regreté de lor amis,
En sarkeus riches de liois,
De fins marbres vermeils et blois,
Jalnes et pers, menu goté,
Sont sepeli et enterré.
Quant la terre fu delivrée,
Et cele puors trespassée,
L'ore venta soeve et seine,
Et cil qui orent trait la peine
Se reposèrent volentiers,
Car molt lor esteit grant mestiers.
Molt s'esjoïssent del sejor.
Mès Troïen ne cessent jor
D'els enforcier et d'atorner,
Et des granz douves reparer.
Les murs haucent là où sont bas,
Et granz trenchiées font as pas.
As mielz qu'il porent s'atornèrent
Tant dis com les trièves durèrent.
A parlement vinrent un jor
Li prince, li rei, li contor.
Prianz i fu et tuit si fil,
Et altre chevalier trei mil,
Li plus povres aveit cité,
Tor, ou chastel, ou fermeté.
Agamennon et Menelax,
Reis Pandarus et Aïax,
Et li halt home des Grezeis,
Contes, dus, amirals et reis
Resont venu de l'autre part ;
Des altres n'i ont nul regart.
Grant sont li renc et les conseiz
Qu'il se mandent par plosors feiz :
Mès onc requeste qui fust fete
Ne pot le jor estre à chief trete,
Fors d'Anthenor et de Thoas :
Cil furent quite en esle pas,
Por l'un a len l'autre quité.
Grant joie font par la cité,
Et de Thoas en l'ost Grezeis.
Calcas li prouz et li corteis
Ot une fille molt preisie,
Molt bien aprise et enseignie,
De lie esteit grant renomée ;
Briseida ert apelée.
Calcas l'ot dit Agamennon,
As altres reis, à Thelamon,
Que la demandassent Priant,

Ne voleit pas d'ore en avant
Que ele fust en lor commune ;
Car trop les het, ço set, Fortune,
Si ne velt pas qu'o els perisse,
En l'ost o lui velt que s'en isse.
Ceste requeste fu bien fete,
Mainte parole i ot retrete.
Calcas blamèrent Troïen,
Dient que plus est vils d'un cien.
De toz hontox et de toz vis
Ert il curaille li chaitis.
Riches et halz ert entre nos,
Puis nos guerpi, s'ala o vos. »
Li reis Prianz jure et affie,
S'aveir le puet en sa baillie,
Que male fin li fera fere
Et vilment à chevax detrere.
Se por ço non que la pucele
Est sage et preuz, corteise et bele,
Por lui fust arsse et desmenbrée.
Ne vos quier fere demorée,
Li reis Prianz la lor otreie,
Aler s'en puet, tienge sa veie,
Qu'il ne het riens, ço lor dit, tant
Come le viel, le sodduiant,
Ne velt que riens qui à lui taigne
Seit en sa cité, ne remaigne.

Achilles vait véeir Hector,
Sor un destrier d'Espaigne sor,
O lui seissante conpaignons
Qui molt erent de granz renons.
Li plus povres ert reis ou dus,
Trente reis i avoit et plus,
Chascuns avoit cité et rente.
Sus la rivière de Clarente
S'esteit retraiz en une arbreie
Sus l'erbe fresche qui verdeie
Hector et tuit si conpaignon,
V. C. erent trestuit par non,
Dont li pires valeit un rei.
La véisseiz maint bon conrei,
Maint buen cheval baucent et sor,
Et maint chier garnement à or,
De dras de soie et de cendé
Maint chier blialz d'orfreis bendé,
Tot li païs en reflanbeie.
Tant i a vestement de seie,
Ne senble pas gent à povre home.
Car Romulus qui fonda Rome
Ne les poïst mie esligier,
Sanz terre vendre ou engagier,
Ço dit Daires qui pas ne ment.
Hector fu vestuz richement
D'un drap vermeil sarragoceis,
Ovrez à lionciax d'orfreis,
Forrez esteit dedenz d'ermine.
Pantesilée la réine
Li ot presenté et tramis :
S'amie ert, et il sis amis.
Avant orreiz com ele vint
Secorre Troïe et que devint.
Mantel ot de porpre sanguine,
La pene ert nere sebeline.
Biax ert et parcréuz et granz.
Chevels ot espès et luisanz,
Un cercle d'or avoit entor,
Qui molt gete grant resplendor :
Le vis en a tot coloré.
Achilles a molt enoré,
Contre lui vait sor Galatée
Bien le traist d'une arbelastée,
Salué l'a premièrement,
Et cil li respont gentement,
Molt par s'entre font biau senblant,
Com genz qui s'entrehéent tant.
Lor mesnies et lor baron
Se sont rengié tot environ.
Molt par fu Hector regardez,
Et de Grezeis forment loez.
Li uns le mostre à l'altre al dei,

Por ço qu'onc mès fors en tornei
Ne l'avoient de près véu ;
Cel jor l'ont bien reconéu.
Tuit li plus preisié des Grezeis
De lui voier adès d'un meis
Ne poïssent estre ennoiez.
Sor son arçon s'est apoiez :
Achilles fu de l'altre part,
Ja parleront par grant esgart.
« Biau sire Hector, fist Achilles,
Onc de mes ielz ne vos vi mès,
Que n'éussiez la teste armée.
Trop truis vers vos dure meslée :
Se vos m'amez, ço est de loing.
Bien i pareist al grant besoing
Et ès estorz et ès batailles,
Plus m'avez ja de V. C. mailles
De mon hauberc fet desmentir,
Et vostre espée en char sentir.
Trop me mostrez cruel amor !
En mon escu n'a pas un d'or
Qui ne seit freis et estroez.
Mis hialmes rest si enbarrez
Par vostre brant et detrenchiez
Que ja n'iert mès par mei laciez.
Sovent m'en deronpez les laz.
Se de la force de vos braz
Ne me puis garder et deffendre,
Sanz recovrer puis bien atendre
La mort prochaine, ço m'est vis.
Plus de VI feiz, veire de dis,
M'avez ja el champ essaié,
Et el cors navré et plaié.
Trop par avez le cuor felon,
Don ne haez vos se mei non
De toz voz mortex enemis.
Grant duol avez en mon cuer mis
De Patroclus que avez mort,
Nus ne m'en puet doner confort.
La riens esteit que plus amoie
Sa conpaignie et la moie
Avez ore fet departir ;
Tart en sereiz al repentir,
Se j'ai un an santé et vie.
De nule riens n'ai plus envie
Fors seulement de lui vengier.
Por trestot mon cors detrenchier
Ne lerroie ne seit vengiez.
Une chose de fi sachiez,
Se sovent vos truis en l'estor
Gie vos ferai prendre tel tor
L'ame del cors vos estuot rendre.
Se retenir vos puis ou prendre,
N'aiez vos ja en mei fiance,
Tele ire m'a fait vostre lance
Que bien vos puis dire sanz faille,
Le chiez par desoz la ventaille
Me lereiz en ostage al meins.
Vostre mort port entre mes mains.
Bien vos puis dire sanz mentir
Ne vos porreit pas garantir
Trestoz li ors qui seit el monde
Que vostre force ne confonde.
C'iert, se gie puis, prochainement. »
Hector li respont sinplement,
Tot en riant : « Sire Achilles,
Se gie vos hé, gie n'en puis mès.
Si m'aït Dex, grant tort avez.
N'est pas resons, bien le savez,
Que gie nul home amer deie
Puisqu'il me grieve et me guerreie.
Amor de guerre pas ne vient.
Ne quidez pas, quant me sovient
Que me volez desceriter
Et de mon regne fors giter,
Qu'à vostre poeir essilliez,
Que gie n'en seie trop iriez.
Fei que gie dei le rei celeste,
Ço ne porreit en nul sens estre
Que fusse vostre bienvoillanz ;
Tant sui d'ire chalz et boillanz,
Totes les ores qu'il m'en menbre,

Que toz li cors et tuit li menbre
Me fremissent d'angoisse et d'ire:
Nus ne porreit conter ne dire
L'angoisse que mis cuers en sent.
Mès se Dex itant me consent
Que deus anz puisse espée ceindre,
Assez auront, ço quit, à plaindre
Li plus fier de mes enemis.
En fole ovre vos estes mis,
Qui me quidez si essillier,
Et par parole esmaier.
Se Dex me salve cest poing destre,
Mar me véistes onques nestre.
Porquant si ai dit vilanie;
De vanter sei est grant folie,
C'ai oï dire et reconter
Que nus frans hom ne puot monter
En grant pris por trop manacier.
Ne devez pas à mei tencier:
Vilanie est, bien le savez.
Mès se vos tant proece avez
Com fetes ici le senblant,
Ja sera bien apparissant.
Le talent avez de vengier
Patroclus qu'aviez si chier;
Tant amiez sa conpaignie
Que molt très cruel vilanie
En disoient la fole gent.
Endreit mei por M. mars d'argent,
Ne volsisse, ço sacheiz bien,
Que retez en fussez de rien.
Mès or seiez proz et corteis,
Conbatez vos por voz Grezeis,
A mei eors à cors solement.
Et gie vos di veraiement,
Se me poez en champ conquerre,
La cité et tote la terre
Vos guerpira toz mis lignages:
De ço vos donrai bon ostages.
Et, se gie vos repuis mater,
Si me fetes quite clamer
Mon regne, et quant qu'il i apent.
Si vos di bien qu'à mainte gent
Porrons issi salver la vie.
Ço ne devez refuser mie,
Car issi deit frans hom vengier
Son buen ami quant il l'a chier.
Se en chanp m'aviez conquis,
Doublez en sereit vostre pris. »
Ire et vergoigne ot Achilles,
Altresi grant n'en ot onc mès.
D'angoisse et d'ire tot tressue,
Li vis li teint, li sans li mue
De la parole qu'ot oïe.
Ne li faldreit de l'ahatie,
Qui li donreit V. C. mars d'or.
Aprismez s'est envers Hector.
La bataille voleit plevir,
Mès il n'ot pas tant de lesir
Qu'il li poïst la main estendre.
Alé le sont sesir et prendre
De totes parz bien XXX reis
Des plus preisiez de l'ost Grezeis;
Si les ont fet desassenbler.
La véisseiz genz amasser.
Entor Hector sont Troïen,
A Achilles vienent li sien,
De la bataille qu'ont enprise
Parolent tuit en mainte guise.
Là ot estreitement parlé
Et maint conseil pris et doné.
Agamennon et li halt home
Ne volent pas, ço est la somme,
Qu'Achilles face la bataille.
Mes gie vos di por veir sanz faille
Qu'en lui de riens pas n'en remaint.
D'els se claime, et d'els se plaint
Qui si le volent avillier
Que por le cors d'un chevalier
Nel lessent metre en aventure,
Molt s'en irest et molt en jure
Que jà de lui mès à sa vie

N'auront ne force ne aïe.
D'Ector que iroie contant ?
Par Troie est la temolte grant,
A la réine et as puceles
En sont contées les noveles :
Por la paor, por l'esmaiance,
Por la pitié, por la dotance,
En ont ploré et grant duol fet.
Que vos en feroie lonc plet ?
Ne volent souffrir Troïen
A negun foer, n'a negun sen,
Qu'Ector se conbate por els.
Ainz tel merveille ne tels dels
Ne véistes mès à gens fere ;
Tuit volent oster et deffere
Que la bataille pas ne seit.
A toz vos di qu'il despleseit
Fors solement al rei Priant ;
Mès à son dit ne à son senblant
Ne pareist pas qu'il le desvoille.
La soe face pas ne moille :
Que que chascuns parolt ne die,
Il seit très bien en qui se fie,
La bataille sé que volsist.
Se ès Grezeis ne remasist
Ja par lui ne fust desloée,
Senpres sesist Hector s'espée ;
Mès li baron ont dit et fet,
Que l'uns ne l'autre n'i a let,
Ne riens qui tort à desenor.
Issi departirent cel jor.

Qui qu'éust joie ne leece
Troylus ot ire et tristece :
Ço est por la fille Calcas ;
Car il ne l'amot mie à gas.
Tot son cuer avoit en li mis,
Si par ert de s'amor espris
Qu'il n'entendoit se a li non ;
El li ravoit fet de sei don
Et de son cors et de s'amor,
Iço seivent tuit li plosor.
Quant dire oï et sot de veir
Que par force et par estoveir
L'en covendreit en l'ost aler,
N'i avoit riens de plus ester,
Molt ot grant duol, molt ot grant ire,
Des ielz plore, del cuer sospire.
« Lasse, fet el, quel destinée,
Quant la vile dont gie sui née
M'estuot guerpir en tel manière !
A une assez vil chanberière
Sereit d'ester en l'ost grant honte :
Ni conois rei, ne duc, ne conte,
Que jà enor ne bien me face :
Or moilleront lermes ma face,
Chascun ior mès, sans atendance.
Ha Troylus, quelle affiance
Ai fete en vos, biax dolz amis !
Jamès nul jor que seiez vis
Ne trovereiz, si com gie crei,
Feme qui plus vos aimt de mei.
Mes or fenira vostre joie ;
Ja Dé ne plese que gie soie
Vive dessi qu'à l'ajornant ;
La mort quier, et voil, et demant. »
La nuit vait a lie Troylus,
Iriez est si qu'il ne puet plus,
Del conforter n'i a une ore.
Chascuns plaint et sospire et plore ;
Car bien seivent que l'endemain
Sera l'uns de l'autre lointain.
N'auront mès ese ne laisor
De faire assenbler lor amor.
Tant com lor leist et en ont ese,
Vos di que li uns l'autre bese.
Mès la dolor, qu'al cuer lor toche,
Lor fait venir parmi la boche
Les lermes qui lor chiet des ielz ;
Entr'als n'est ire ne orgoilz,
Dissension ne discordance.

En grant dolor et en pesance
Les ont cil mis qui ço lor font,
Ja Dex joïr ne lor en doint.
Lo pechié deit espenéir
Qui deus amanz feit departir,
Issi come les Grezeis firent,
Qui puis griement l'espenéirent.
Troylus les haï avant,
Puis lor mostra et fist senblant
Qu'il li avoient fet tel chose,
Dont li membra après grant pose.
Onc ne s'en sorent si garder
A mil nel féist conparer.
La nuit ont tote ensenble esté,
Mès molt lor a petit duré.
Assez fu grief li departirs;
Gité i ont plainz et sospirs.
A l'endemain, qu'il fist cler jor,
Fist la danzele son ator,
Ses chiers aveirs fist enmaler,
Et ses robes totes trosser;
Son cors vesti et atorna
Des plus chers garnemenz qu'elle a.
D'un riche drap à or bendé,
De beles ovres bien ovré,
Ot un blialt forré d'ermine,
Lonc, que par terre li traïne,
Qui trop fu chiers et avenanz,
Et a soen oes si bien saanz
Soz ciel n'a drap, s'el le vestist,
Quë plus de cel li avenist.
En Inde la superior
Firent un drap enchanteor,
Par nigromance et par merveille;
N'est pas la rose si merveille
Com le jor est, V feiz ou sis,
Ne plus blanche la flors de lis.
Le jor est bien de set colors:
Si n'a soz ciel beste ne flors
Dont len n'i voie portreitures,
Formes, senblances et figures.
Toz iorz est freis, toz jorz est bials;
De cel drap fu fez li mantials.
Un sage poete indien,
Qui o Calcas le Troyen
Ot esté longuement apris,
Li envoia de son païs.
Onc hom nel vit n'éust merveille
Qui est qui tel chose appareille.
Car à si grant ovre bastir
Covint grant sens et grant aïr.
Del mantel fu la pene chière,
Molt avenant, et molt entière:
Ni ot ne piece, ne costure.
Ço trovent clerc en escriture
Que bestes devers Oriant
Cele de treis anz est molt grant,
Len l'apele dindialos,
Molt valt la pials et plus li os.
Onc Dex ne fist cele color
En teint, en herbe, ne en flor,
Dont la pials ne seit colorée.
Gent salvage d'une contrée,
Qui Cenocefali ot non,
Let sont et d'estrange façon,
Cil les prennent, mès c'est à tart,
Et si vos dirai par quelle art.
Là où il sont a grant arson,
N'i a ne onbre, ne buisson;
Mès li mostre li aversier.
Prennent les rais del olivier,
Lor cors en couvrent et lor braz,
N'ont altres piges n'altres laz.
Et la beste qui n'est pas sage
Vient à la foille et à l'onbrage,
Ne set sa mort ne son enconbre,
Brosde, puis si s'endort en l'ombre.
Cil la trove qui maintes feiz
En est jusqu'à la mort destreiz,
D'arson esteint et de chalor:
Il n'i vont mie chascun jor.
De celes bestes fu la pene,

Basmes (ne) encens ne tubaine
N'elt si buens com ele feseit.
Tot le drap del mantel covreit,
Dolgié ert plus que nus hermines.
L'orlé n'ert pas de sebelines
Que d'une beste de grant pris:
Dedanz lo flum de Paradis
Sont et conversent, ço set lon,
Se c'est veirs que nos en lison.
D'inde et de jalne sont gotées;
Trop sereient chier achatées
Qui's trovereit; mès par ma fei,
Si com gie pens, et com gie crei,
N'en furent onques prises dis,
N'est nule beste de son pris.
De dous rubis sont li tassel,
Onques si riche ne si bel
Ne furent veu, ne esgardé.
Quant ot son cors gent atorné,
Congié a pris de mainte gent
Qui de li furent molt dolent.
Les puceles et la réine
Ont grant pitié de la meschine,
Et molt en plora dame Heleie.
Et cele qui n'est pas vilaine
Se part d'eles à molt halz criz,
Car molt par est sis cuers marriz:
Nus ne la veit pitié n'en ait.
Un palefrei li ont fors trait,
Unques pucele negun jor
Ne chevalcha, ço quit, meillor.
Li conveis fu des filz lo rei,
O li sen issent plus de trei.
Troylus a sa regne prise,
Qui molt l'amot d'estrange guise.
Mès or faldra desor remaint,
Por quei chascun sospire et plaint.
Mès se la danzele est irie
Par tens resera appaîe,
Par tens aura tot oublié
Et son corage si mué
Que poi li ert de cels de Troie.
S'el a or doel, el r'aura joie.
De tel qui ainz ne la vit jor:
Tost i aura torné s'amor,
Tost resera reconfortée.
Feme n'iert ja trop esgarée
Por ce qu'ele truist où choisir;
Poi durent puis li suen sospir.
A feme dure dels petit:
A l'un oil plore, à l'autre rit.
Molt muent tost li lor corage;
Assez est fole la plus sage.
Quant qu'ele a en set anz amé
A ele en un jor oublié.
Onc nule ne pot doel aveir.
Bien lor pareist de lor saveir:
Ja n'aura tant nul jor meffet
Chose, ne riens qui tant seit let,
Ço lor est vis, que qu'en en oie
Ja blasmer ne les en doie.
Ja jor ne quideront meffere,
De folies est ço la maire.
Qui s'i atent, et qui s'i treit
Sei méisme vent et deceit.
De cest vers criem estre blasmez
De cele qui tant a bontez,
Qui haltesce a pris et valor
Honesté et sen et enor,
Bien, et mesure, et seinteé,
Noblece, largesce, et bonté,
Si que mesfait de dames meint
Sont par le bien de li esteint;
En qui tote escience habonde,
A laquel n'est nule segonde
Qui el mont seit de nule lei:
Riche dame de riche rei,
Sanz mal, sanz ire, et sanz tristece,
Poisseiz aveir joie et leece!
Salemons dist en son escrit,
Cil qui tant ot sage esperit,
Qui fort feme porreit trover

Le Criator devreit loer.
Fort l'apele por les feblors
Qu'il sot et conut ès plosors.
Forte est cele qui se deffent
Que fol corage ne la prent.
Bialtez et chasteé ensenble
Est molt gries chose ço me senble ;
Soz ciel n'a riens tant coveitée.
Assez avient mainte fiée
Que par la main des peiors
En sont conquises les plosors :
Merveille est com riens se deffent
A qui len puet parler sovent.
Qui la trove bone et leal,
Un des angeles esperital
Ne deit estre si chiers tenuz.
Chières pières, ne ors moluz
N'est à cel tresor conparez.
Issi porrions (nos) dire assez ;
Mès n'est or leus : retornerons
A ço que porposé avons.
La danzele quide morir
Quant de celui deit departir
Qu'ele tant aime et tant a chier.
Ne li fine ore de preier
Que ne l'oublit, car à sa vie
Ne sera ja altrui amie,
S'amor toz jorz li gardera,
Jamès nus altres ne l'aura,
Ne nus joie n'aura de li.
« Bele, fist il, or vus en pri,
S'onc m'aimastes, or i pareise,
Ne voil que vostre amor desceise.
De moie part, vos di gie bien,
Qu'el n'amenuisera de rien.
Mon cuer aureiz toz jorz verai.
Ja por altre ne vos larai. »
De ço se sont entreplevi,
Ainz qu'il se soient departi.
Li conveiz i a tant duré
Qu'il furent fors de la cité ;
Cels la livrèrent qui il durent
Qui molt volentiers la reçurent.
Contre lie vint Diomedes,
Reis Thelamon et Ulixes,
Reis Aïax, Menestéus,
Cil qui d'Athene ert sire et dus,
Et chevalier bien tex cinquante
Dont li plus povre ert riche cante.
Troylus n'a joie ne ris,
Molt retorne triste et pensis.
Et li filz Tidéus l'enmeine,
Qui ainz en souffrera grant peine
Que il la best ne qu'o li gise.
« Bele, fist il, à dreit se prise
Qui de vostre amor fetes don :
Plus deit aveir cuer que lion.
Gie la prendroie par covant
Que vostre fusse à mon vivant.
Se non por ço que trop est tost,
Et que si près somes de l'ost,
Et que gie vos vei deheitiée,
Pensive et doteuse et iriée,
Gie vos criasse grant merci
Qu'à chevalier et à ami
Me recéussiez tot demeine.
Ainz en voldrai soffrir grant peine
Que gie vostre solaz n'en aie.
Mès ço me confont et esmaie
Que vostre cuer seit haïnos
Vers mei et vers cels devers nos.
A la gent qui vos ont norrie
Sé que sereiz toz jorz amie :
De ço ne vos deit nus blasmer.
Mès j' ai oï sovent parler
Genz qui ne se sont onc véu,
Ne acointié, ne conéu,
S'amoent molt, ç'avient ades.
Bele, fait sei Diomedes,
Onques d'amer ne m'entremis,
N'amie n'oi, ne fui amis.
Or sai q'amors vers li me tire.

Qui la bialté de vos remire
N'est merveille se il esprent.
Ço sacheiz vos certainement
Qu'en vos metrai tot mon poeir.
Ja ne quier mès grant joie aveir,
Dessi que j'aie asséurance
D'avoir vostre amor sanz dotance,
Et que j'aie vostre solaz,
Si faitement qu'entre mes braz
Vos bes et oil et boche et face.
Dolce amie, ne vos desplace
Riens que gie pri, ne que gie die,
Ne nel tenez à vilainie.
Priée serez et requise
D'amer, ço sai, en mainte guise.
Ci sont li plus preisié del mont
Et li plus riche qui i sont,
Et li plus belz et li meillor,
Qui vos requerront vostre amor.
Mès sachez bele, bien vos di,
Se de mei fetes vostre ami,
Vos n'i aureiz se enor non.
Preisiez deit estre et de grant non
Qui de vostre amor iert sesiz.
Bele, s'à vos me sui offriz,
Ne refusez lo mien homage.
Tel cuer prenez et tel corage
Que seie vostre chevaliers,
Leial amis et dreituriers.
Voz serai mès à mon vivant
A toz jorz mes dore en avant.
Mainte pucele aurai véue
Et mainte dame conéue
Onc mès à riens ne fi prière
De moi amer en tel manière.
Vos en estes la primeraine,
Si sereiz vos la dederaine.
Ja Dex ne place, s'à vos faille,
Que mès por altre me travaille.
Non ferai gie, ço sé de veir :
Et se vostre amor puis aveir,
Garderai la sanz riens meffere.
N'orreiz de mei chose retrere
Qui vos desplese à negun jor.
Des granz sospirs et del grant plor
Dont vos vei molt chargie et pleine,
Metrai mon cors en molt grant peine,
Que vos en poisse esleecier
O acoler et o besier.
Si metrons tel confort en vos
Dont vostre cuer serad ioios :
Desore en sui appareilliez.
Dex doint ne m'en facez deviez !
Car qui ço aime et prie et sert
Qui l'het, tote sa peine pert. »
Briseida ne fu pas fole,
Respondi li a brief parole :
« Sire, fet ele, a ceste feiz
N'est biau ne buen, reson ne dreiz,
Que d'amer vos donge parole.
Par trop legière et par trop fole
Me porriez toz jorz tenir.
Se dit me avez vostre plesir,
Bien l'ai oï et entendu ;
Mès ne vos ai pas conéu
A doner vos si tost m'amor.
Molt s'en desloent li plosor ;
Mainte pucele est escharnie
Par cels où est la tricherie,
Et qui sont mençongiers et fals :
Cils deceivent les cuers leals.
Molt est grief chose à acorder
Où len se deit d'amor fier.
Por un qu'en rit en plorent sis.
Ne voil entrer de mal en pis.
Qui tant a ire et esmaiance,
Et en son cuer duol et pesance,
Com gie ai, molt li est poi
De tot ço que dire vos oi.
Mon buen ami guerpis et les
Où ne quit recovrer jamès,
Que gie amoe et conoisseie,

A qui à grant enor estoie ;
N'est richece ne grant aveirs
Que je n'éusse à mes voleirs.
Or en sui mise del tot fors.
Por ço en ai meins chier mon cors.
N'est merveille se m'en dehait.
Ne n'est mie sens, se vos plaist,
A pucele de ma valor
Que o vos prenge fole amor.
Se en lie a point de saveir,
Garder se deit à son poeir.
Celes qui'l font plus sagement
En lor chanbres privéement
Ne se poent pas si garder
D'els ne facent sovent parler.
Ore iere en tel feire, en tel fole,
Sanz altres dames tote sole,
Ne voldroie pas chose faire
Que len poïst en mal retraire.
Non ferai gie, n'en ai corage.
Mès tant vos quit de halt parage
Et prouz solonc lo mien avis,
Bien affeitié et bien apris,
Ne vos voil fere chose acreire
Que bien ne fust leials et veire.
Soz ciel n'a tant riche pucele,
Ne si preisiée dameisele,
Por ço que riens déust amer
Qui pas vos déust refuser.
Gie ne vos refuse altrement,
Mès n'ai corage ne talent
Que vos n'altre aime aparmains.
Si poez bien estre certains,
S'a ço me voleie aprochier,
Nus plus de vos n'aureie chier ;
Mes n'en pense ne n'ai voleir,
Ne ja Dex nel me dont aveir ! »
Diomedes ot joie grant
Que bien parait à son senblant
Que n'esteit mie trop salvage.
Itant li dist de son corage :
« Bele sacheiz bien tot de veir
Qu'en vos metrai tot mon poeir.
Quant amors velt qu'à vos m'otrei,
Nel contredi ne nel devei.
A son agré, à son plesir,
Li voldrai mès toz jorz servir.
De vos me rendra guerredon,
Gie ne li quier nul altre don ;
Et se à ço ne m'atendeie
Jà de buen cuer nel servireie.
De sa mesnie serai mès ;
Et se gie sol sa boche bes,
N'i aura plus riche de mei,
En l'ost de Grece, devers sei. »
Molt déist plus Diomedes,
Mès jà erent des tentes près,
Ne poeit plus à li parler.
Ainz que venist al dessevrer,
Li a crié C. feiz merci,
Que de lui face son ami.
Un de ses ganz li a toleit,
Que nus nel seit ne aperceit.
Molt s'en fait liez, n'aperceit mie
Que ele en seit de riens marrie.
A tant Calcas i est venuz
Qui contre lie s'en fu issuz.
Molt l'a joïe et ele lui,
Et molt se sont besié andui,
Assez se sont entrebesié ;
Calcas en plore de pitié.
O sa fille le vielz parole,
Molt sovent la bese et acole.
« Sire, fet ele, dites mei,
Ço est merveille que gie vei
De vos qui issi l'avez fet ;
A toz jorz mès vos iert retret,
Qui ediez à vos enemis,
Que il destruient nos amis
Et la tere dont estes nez ;
Et qui voz tres granz eritez,
Vos richeces, vos mananties

Et voz enors avez guerpies,
Por estre povres eissilliez.
Com iert jamès vostres cuers liez
Qui de tel ovre estes edanz?
Vostre biau sens, li hauz, li granz,
Qu'est devenuz, où est alez?
Trop malement estes grevez,
Et si devez vos molt bien estre.
Evesque et pere et sire et mestre
Vos avoient sor toz els fet:
Trop a ici vergondos plet.
Molt deit len plus honte doter
Que mort foïr ne eschiver.
A morir a, ço set, chascuns,
Icist dons est à toz comuns.
Et qui morir puet enorez,
Li cors en est bienéurez,
Et l'ame en vait ès granz deliz.
Mès qui en cest siècle est honiz,
En l'autre sera toz hontos;
Li lez enfers, li tenebros,
Li est apretez, ço est bien dreiz.
Sire, molt est mis cuers destreiz
De ço qu'en si faite haïne
Vos ont Pluto et Proserpine,
Et li altre Deu infernal,
Por qui avez éu cest mal
Et ceste honte et cest damage.
Quant vos aviez tel corage
Qu'en la cité ne tornisseiz
Ne que vos ne revertisseiz,
Por quei fustes donc si cruex
Qu'avec noz enemis mortex
Venisseiz ci nos damagier
Ne nostre perte porchacier?
Mès alissiez vos sejorner
En un de cez isles de mer,
Tant que cist siéges préist fin.
Trop i mesfist Danz Appollin
Se il tel respons vos dona,
Ne se il ço vos comanda.
Maldiz seit oi icist augurs,
Icist dons et icist éurs,
Qu'à si grant honte vos revert.
Qui l'enor de ce siècle pert
Molt deit petit sa vie amer. »
Adonc comença à plorer,
Et si par ot serré le cuer
Ne parlast plus à negun fuer.
Calcas respont à la meschine :
« Fille, fet il, ceste destine
Pas ne volsisse que fust moie;
Bien sai que grant blasme en auroie,
Mès ne me poi pas escuser,
Ne lo buen as Dex refuser.
Ne poi desvoleir lor plesir;
Tost me poïst mesadvenir.
Ço m'estut fere et venir ça,
Puisqu'Apollo le comanda;
Onc ne fis riens à tex enviz.
Gie ne dei pas estre honiz;
Car se il fust à mon talent,
Cest ovre alast tot altrement.
Nus hom ne seit la grant dolor
Qu'en souffre mis cuer nuit et jor.
Mais se fusse si fox, ne tex
Que contre le voleir as Dex
Volsisse ovrer, ne chose fere
Qui lor fust de naient contraire,
De ço ne sui pas en dotance,
Qu'il n'en préissent tel venjance
Qu'à toz jorz mès me fust grevose,
Pesme et mortex et perillose.
Ensorquetot bien vei et sai
Que morz et destruiz les verrai :
Si vos vient mielz aillors garir
Que la dedenz o els morir.
Mort seront il, vencu et pris;
Car li Deu l'ont issi permis.
Ço ne puet mès longues durer.
Ne finoie ore de penser,
Com vos ça venisseiz à mei,

G'en estoie ore tot en effrei.
Quant or vos ai molt bien m'estait :
N'aurai mès ire ne dehait. »
Molt fu la danzele loée,
Li grezeis l'ont molt esgardée.
Molt est bele, ço dient tuit.
Diomedes tant la conduit
Qu'il descendi al paveillon,
Qui fu al riche Pharaon,
Cil qui noa en la mer roge.
Dant Calcas l'ot d'un suen serorge
Por aprendre li la mesure,
Combien li monz est lons ne dure,
Ne combien la terre est parfonde,
Et qui sostient la mer et l'onde.
Ço li aprist et fist saveir :
Assez l'en dona grant aveir,
Quant il le paveillon en ot.
Onques nesun clerc tant ne sot
Que la façon ne la merveille
De ço que li tres appareille
Poïst escrire en parchemin,
Ne en romanz ne en latin.
Tere m'en voil à ceste feiz :
Si fust il bien resons et dreiz
Que gie de la façon parlasse,
Mès ledement i demorasse,
Molt ai a dire et molt à fere :
Por ce n'en voil or plus retrere.
Molt fu riches et biax et genz,
Toz fu joinchiez d'erbes dedenz,
Qui o les flors furent coillies,
Ne furent flestres ne mesties,
Molt oleient bien et soef.
Quant la pucele fu el tref,
Ou sis conduiz l'ot descendue,
Qui sovent por lui color mue,
Congié a pris de li à peine.
Mes li halt prince et li demeine,
I sont venu li remirer,
Et des noveles demander ;
Et cele est molt et sage et proz,
Corteisement respont à toz.
Molt l'ont joïe et enorée,
Et molt l'ont tuit reconfortée.
Or li vait mielz qu'el ne quidot,
Car sovent vit ço que li plot.
Anceis que venist le quart seir,
N'ot el corage, ne voleir
De retorner en la cité :
Son corage est molt tost mué,
Poi veritable et poi estable ;
Molt sont li cuer vain et muable,
Por tel conperent li leial,
Sovent en traient peine et mal.

Sain et hetié sont li plosor :
Molt lor ennoie le sejor,
Molt voldreient que li respiz
Et li termes fust acompliz,
Qui de treis meis estoit donez ;
Assez fu anceis desirez
Qu'il fust trespassez et failliz.
N'i a cel n'en fust bien garniz.
Sain sont et freis et sejorné,
Et de lor plaies bien sané.
Lor armes ont renovelées
Et lor lances bien atornées ;
Penons, enseignes de color
I atachièrent li plosor :
Cler sont li fer et li trenchant
De fin acier resplendissant ;
Les hialmes ont fait esclarcir
Et les espées reforbir.
Sejorné sont li buen destrier,
Desore en puet len torneier
Et dures batailles fornir ;
A ço ne poent pas faillir,
A ço vendront il assez tost.
Demain iront desi qu'à l'ost,
Et cil dedanz els envaïr,

Et granz colées departir.
La nuit sont les trieves rompues
Qui tant ont esté atendues.
Enz en l'aube de cler matin,
Sanz nule altre ore de destin,
Covrent chevax de conoissances,
Lacent enseignes en lor lances.
Li chevalier se sont armé
Et por bataille conréé,
Si resont en l'ost de dehors;
Chascuns a bien armé son cors
D'auberz et d'ialmes et d'escuz
Forz et entiers, et d'or moluz.
Les batailles sont devisées,
Et parties, et ordenées.
De la cité s'en ist Hector,
L'ialme lacié à cercle d'or,
Gent est armé sor Galatée,
L'escu al col ceinte l'espée;
En l'escu ot peint deus lions.
Plus de X. M. conpaignons
L'ensièvent, tuit bon chevalier,
N'i a cel n'ait hialme d'acier.
Enprès cels s'en ist Troylus.
Cil en ravoit X. M. et plus,
Armez es chevax milsoudors
O covertures de colors
Entretrenchié de dras de soie.
Paris se rest mis à la voie
O cels de Perse qu'il chadèle;
La lor conpaigne fu molt bele.
Li turcais sont plains et garni
De saietes d'acier bruni,
Reides, trenchanz et acérées;
Li plosor portent deus espées
As mortex chaples maintenir.
Deyphebus s'en vet issir,
Et reis Mennon o lor conpaignes,
Qui molt sont fières et grifaignes.
Tuit li halt prince et tuit li rei,
Les batailles et li conrei,
Sont fors des lices es graviers:
Plus furent de VII. C. milliers.
Et cil de l'ost que refereient?
A poi que tuit ne se desreient;
De conbatre sont desiros,
Volenterif et coveitos.
Reis Menelax, toz primerains,
S'en issi contre Troiains
O bien VII. M. conpaignons,
En batailles durs et felons.
Diomedes enprès cels vient
Qui grant partie del champ tient;
Maint buen penon et mainte enseigne
Puot len choisir en sa conpaigne.
Danz Achilles plus ne sejorne,
Ses batailles fet et atorne.
Seurez en a bien tex set mire
Qui pas ne sont des altres pire.
Vers cels chevalchent et se traient
Qui de naient nes remanaient.
Agamennon enprès icez
S'en ist de bataille toz prez.
Quant par les chans et par les plaingnes
Sont ordenées les conpaignes,
Merveilles veit, merveilles mire:
Onc ne fu mès si grant enpire.
Fort pris i a et fort orgoil;
Des lances i sont grant li broil,
Et des armes les resplendors.
Sus el palès et par les tors,
Et ès fenestres d'or molues,
Sont les dames molt esperdues,
Molt pooroses, molt dotanz:
La bataille qui tant est granz
Volent voier et esgarder.
Qui lor véist les cors trenbler
Et les colors muer sovent
Merveillast sei confeitement
Poïssent vivre mès une ore.
Por qu'en feroie altre demore?
Dambedeus parz se sont requis,

Issi com mortax enemis.
Calcedoneis se desserrèrent,
Qui ledement le conparèrent.
Trei mil en ont les escuz pris,
Puis brochent les chevax de pris,
Lor enseigne crient en halt.
Des Troïens cil qui plus valt,
Hector o cels de son conrei
Assenbla o els al tornei.
Primerains poinst li reis Felis;
Armes ot d'or à lions bis,
Et en son hialme ot chaperon,
Plus blans que neis, jusqu'al menton,
Dont les langues batent aval,
Par sor la crope del cheval,
Qui plus se muot et plus tost vait
Qu'arbelaste ne ars ne trait.
Hector ateint qui vint premiers;
Voiant X. M. chevaliers,
Li vait doner parmi l'escu
Que d'ore en altre l'a fendu,
Sor le hauberc la lance archeie;
Esclat en volent, si peceie.
Hector l'encontre qui ne falt,
Parmi l'escu alques en halt
Et très parmi le gros del piz
Passa l'enseigne de samiz:
Mort l'a enpeint jus de la sele,
Puis prent le destrier de Castele
Qui valt son peis de fin argent;
A tel en fist le jor present
Qui molt en fist chevalerie,
Ainz que la presse fust partie.
Quant ço virent Calcedoneis
Les chevax brochent demaneis,
Cels vont ferir quis recoillent,
Et qui en lor cler sanc se moillent;
Dolenz est chascuns et pensis
De lor seignor qui est ocis.
Tant com les lances lor durèrent.
Escuz, haubers en estroèrent,
Et vassax cors de chevalier;
Molt en chiet mort jus del destrier.
Là ot d'enseignes grant train,
Et de forz lances de sapin
Grant froisséiz, grant crosserece.
Ilec se peinent par destresce
Tex M. qui la mort fu prochaine.
Ainz que trespassast la semaine,
Maint brant d'acier i ot sanglent:
Ço dit li livres qui ne ment.
Car il boivent jusqu'as cerveles
Et dessi qu'as arçons des seles.
Ha quel damage et quel merveille!
Et quelle occise i ra pareille!
Hector li forz, li vertuos,
Tint nu le glaive perillos,
Dont il lor trenche et chief et bus,
Treis C. lor en a morz et plus.
Reis Xantipus fu en l'estor,
Niès iert Felix de sa seror,
Genz chevaliers et prouz et biax,
Alques d'aé, non pas tosiax:
Son oncle venge, et sa grant ire
Des Troïens i fait martire.
Sol o la lance en a morz dis,
Et o l'espée XX et sis.
Hector requiert; mielz li venist
Quil esloingnast et quil foïst.
Porquant cil fiert ès hialme agu,
Que tuit li laz en sont rompu;
Del chief li a fet jus voler.
S'altre li léust recovrer,
Bien fust vengiez li reis Felix;
Mès Hector l'a si entrepris,
Ne li puot mès mie eschaper.
Dist li bien: « vos poez vanter
Que la mort vos depent à l'oil.
Trop envaïstes grant orgoil
De mei ocir, ne mei ledir:
Tart en sereiz al repentir.
Pesant fès prent cil et enbrace

Qui à ocire me manace :
Ço sont li vostre chascun jor.
Mès si ma force et ma vigor
Me volent li Deu garantir,
N'en i saura ja tant venir
Com g'en ferai ensevelir,
Et a cest brant d'acier fenir.
Ja saureiz, fist il, com il taille. »
Le chief par desor la ventaille
Li trenche si qu'en deus meitiez
Est jusqu'a terre trebuchiez.
Mort a et l'oncle et le neveu
Qui molt estoient andui preu ;
Ci est tote lor gent vencue.
Ici ont Griu grant perte éue,
Qui ledement les damaja,
Et qui molt les desconforta.
A tant i vint danz Achilles,
Et si sacheiz que pesant fes
Charia à cels de maintenant.
Là ot un feréis si grant
Qu'onc ne parolt jamès de tel
De si mortal, de si cruel.
Fière conpaigne ot Achilles,
Troïens requiert de si près
Qu'à C. en fet les chiefs voler,
Et de la place remuer.
Mès ne fu pas legier a faire :
Ne me dit pas en nul leu Daire
Que si dolerox feréiz
Ne si estrange chapléiz
I éust éu altre feiz.
La fu Hector issi destreiz,
Et si grevez et si confus
Que sor le conrei Troylus
Les réuserent par destrece.
Deus halz contes de grant richece
De la vile de Troie nez
Riches vassax et enorez,
C'ert Licaon de Porte Cée,
Mieldres vassax ne ceinst espée,
L'autre li quens Eufobius
Qui sires iert de Chasteldus ;
(Ço est uns merveillos repaire,
En la forest de Montesclaire).
Conte erent cil et de granz nons ;
Onques Hector n'ot conpaignons
Qui plus valussent de cez deus.
Iriez dut estre et angoisseus ;
Car veant lui, et assez près,
Les li ocist danz Achilles ;
N'orent les testes si armées,
Que ne lor ait des bus sevrées.
Ici a perte et fière et grant,
Car des altres i avoit tant,
Se Troylus tardast un poi,
N'éust Hector mès des meis joi :
De la place s'est remuez,
Et si i a perdu assez
Des plus vassax de sa conpaingne.
La chière li escrieve et saingne
D'une plaie ; mès n'est pas dit
Com ii l'ot, ne qui la li fist.
Quant il se vit ensanglanté
Et par force del champ gité,
Et vit Heleine et ses serors,
Et set C. dames par les tors,
Ire ot et honte tot ensenble,
De maltalent fremist et trenble,
D'ire est devez contre Grezeis.
Vit Merion un riche reis,
Cosins iert Achilles germains,
Del reialme des Indiains ;
Jones estoit de poi d'aage,
Mès molt ert de grant vasselage.
Celui ateinst Hector premier
De l'espée trenchant d'acier,
Li trenche l'ialme et la ventaille,
Que la cervele et la coraille
Li espant tote : cil chiet morz.
Jamès hom n'orra tel esforz
Come cil fist ici toz seus.

Achilles fu molt angoisseus
De son cosin qu'il vit morir.
Hector quida desadvancir ;
D'une lance grosse et trenchant
Li vait doner un colp si grant
Que les ès de l'escu parcièrent,
Et les manicles desmaillièrent,
A poi les deus deiz de la main
Ne li trencha trestot de plain :
N'est pas bleciez à mehaignier,
N'à l'estor guerpir ne lessier.
Hector se rest vers lui enpeint,
Deus cous sor l'ialme l'a ateint,
Si qu'enz el chief ont fet lor merc
XV des mailles del hauberc,
N'i a une sanc ne tresist.
Ne l'uns ne l'autre ne s'en rist.
Hector li dist : « Sire Achilles,
Ja ne treireiz de moi si près
Ne me retraie plus de vos.
Trop est cist miens branz perillos,
Et lez, et teinz de sanc de reis,
Qu'il s'en est oi baigniez en treis ;
Tant en a tret, remès sont freit.
Mès s'en cel vostre test ne beit,
Si qu'esclaches de la cervele
Voisent el plat de l'allemele,
Ne sera ja resaziez.
Et se vos ne vos esloigniez,
Gie quiderai bien aconplir
Son desirrier et son plesir :
Molt a grant seif de beivre en vos,
Il n'est de riens si angoissos. »
Achilles fu molt aïros,
Cruex, et fels, et orgoillos,
Ne s'oublia ne tant ne quant.
« Hector, fist il, malveis senblant
En fesiez onquor n'a gaire,
Quant vos metiez el repaire :
Le dox tornastes à noz genz,
Por remirer celes dedenz
Qui ne vos en seivent nul gré ;
Mes vos le fesiez de gré.
Por cele fei que gie dei vos,
De tel chose estes envios
Qui vos fera desconpaignier
De cel buen trenchant brant d'acier.
Altre seignor aura sanz faille,
Ainz que seit fins de la bataille.
Mès ja nel porra mès porter
Hom qui tant face à redoter,
Qui tel force ait et tel poeir
Com vos, lo savon bien de veir. »
Ne porent pas aveir lesir
D'altres paroles departir,
Car Troylus i fu venuz
Qui plus a de X. M. escuz.
Cels vont ferir qui les atendent,
Et qui estrange estor lor rendent :
Bien fièrent, bien resont feru,
Mort et navré et abatu.
Mès par force les remuèrent
Et de la place les gitèrent.
Plus en ocirent de VII cenz ;
Car venue i fu unes genz
Qui molt se mistrent à grant fès
De vengier la gent Achilles,
Et le damage de treis reis.
Bien reconurent les Grezeis
Quant Menelax i fu jostez.
Troïen perdissent assez,
Ne fust Mennon uns reis de Perse,
Trei M. ot d'une gent averse.
N'i ot celui qui ne jostast,
Et sa lance ne peceiast
En cors d'homes ou en escuz.
Ci ot tex deus cenz abatuz,
Dont puis ne leva la meitié :
Molt par se sont bien eschangié.
Ici fu li estors pleniers,
Trop i morut buens chevaliers.
Li vif passent desus les morz.

Des deus parz fu granz li esforz,
Trenchent les chiefs et piez et braz,
Que sans, à merveillos esclaz,
Lor salt des cors, espessement :
Del sanc d'els sont li champ sanglent.
Bien iert li estorz comunax,
Quant à Mennon joinst Menelax,
Abatu l'ot, navré el vis,
Mès en son tor fu entrepris ;
Car Troylus li est guenchiz.
Enz el mileu del gros del piz,
Li a sa lance peceiée,
Si que la sele en est voidiée.
Forz fu l'auberc quant ne falsa :
La grosse lance debrisa ;
Se tex ne fust la destinée,
L'ame li fust del cors sevrée.
Sacheiz, sor le rei Menelax
Est grant li chaples des vassax,
Mainte ame i ot de cors sevrée,
Ainz que departist la meslée.
Là se resont bien entr'ateint,
Ne tant ne quant ne se sont feint
Hector n'Achilles. Cors à cors
Trop ledement se sont amors,
Il i perdront, gel sai de veir ;
Ne puot pas anceis remaneir.
Pris et sesis fust Menelax,
Mès por la presse des chevax
Ne porent del champ esloignier.
Et sacheiz que lor chevalier
Le firent si que nule gent
Nel firent onc plus richement.
Ne sera oi del champ partiz
N'en i ait anceis M. feniz.
Enz en icel destruiment
Et en icel ociement
Vint poignant li filz Tidéus
Qui'n ot o li trei M. et plus
De tex qui furent bien armé.
Si com il vindrent abrivé,
Si vont les lances peceier
Et lor proeces essaier.
Tex i a d'els qui bien en prent,
Et tex i a qui s'en repent.
Cil qui se trove hors de sele,
Et qui traîne sa boele,
Ne puet muer ne s'en repente
Qu'il issi oi fors de sa tente.
Mes neporquant par vif besoing
Del champ deus traiz et plus en loing
Chacièrent Griu lor enemis ;
Molt lor ont de lor gent malmis,
Molt i perdirent por cel poindre.
Diomedes est alez joindre
A Troylus por la pucele,
Jus le trebuche de la sele.
Le destrier sesit par la regne :
Un dameisel molt tost aresne,
Apelé l'a, si la li tent.
« Va tost, fist il isnelement,
A la tente Calcas de Troie,
Et di à sa fille la bloie
Que gie li envei cest destrier.
Gaaignié l'ai d'un chevalier
Qui molt s'est oi penez por lui,
Et li diras que gie li pri
Que ne s'iresse de mes diz,
En li est toz mis esperiz. »
Cil s'entorne les salz menuz,
Devant la pucele est venuz,
Puis est entrez el paveillon,
Dont de fin or sont li pesson,
Li estages et li pommials,
Et li aigles qui fu molt biax.
Li filz Carin de Pièrelée
A la pucele saluée
De par son natural seignor.
« Dame, fist il, cest milsoldor
Vos envoie par druerie :
Sachez ne vos oblie mie.
De Troylus, ço sai retrairs,

Qui par vos selt tant jostes faire,
Le gaaigna, n'a se poi non;
Jus le trebucha de l'arçon.
Tel poindre en fist, veiant mes ielz,
Ne fu de là si granz l'orguielz
C. ne chaïssent tuit envers,
Li plus faisanz, pales et pers.
Por vos se peine, ço vos mande,
Et toz est en vostre comande. »
Par l'anelet d'or à cristal
Prent la pucele lo cheval.
« Di mei, fet ele, ton seignor
Que ci me porte male enor;
Car se riens le fet bien de mei,
Par mon gré ne par mon otrei,
Ne s'alcuns est mis bienvoillanz,
Tant com vers mei est depréianz,
Ne deit ledir ne damagier
Ço qu'iert de mei, anceis l'ait chier;
Bien sai, s'il m'aime de naient,
Por moi en ert mielz à ma gent,
Porter lor deit à toz manaie.
Mès s'il est qu'il le me retraie,
Assez orrai, ainz le quint jor,
Que il en aura tel retor,
Ou par sa lance, ou par s'espée,
Que bien iert la perte estorée.
N'est pas vilains à damagier,
Car n'a soz ciel tel chevalier.
Bien quit qu'il rescorra sa preie,
Si li chauldra poi qui le veie;
Et tex li quidera véer
Qui tost lo porra conparer.
Va arrière, torne à l'estor,
Si me salue ton seignor,
Et si li di que tort aureie,
Puisqu'il m'aime, si le heieie. »
Li danzials s'est de li partiz,
Si torne arrière al feréiz,
Al merveillos et al mortal,
Là où fenissent tant vassal,
Tant conte, tant riche baron.
Paris et tuit si conpaignon
Furent tuit à l'estor venu,
Lo petit pas, lor ars tendu.
Que direie? tel feréiz
Ne si estrange poignéiz
Ne vit nus hom, ne tel dolor.
Ne porent Griu souffrir l'estor,
Fuiant s'en tornent de la place.
Jusqu'as tentes dura la chace.
S'Agamennon nes secourust
Malveisement lor estéust.
X. M. Griu novials et freis,
Laciez les hialmes pavieis,
L'ensivent tuit, les escuz pris.
Cil reçurent lor enemis,
As buens glaives forbiz d'acier,
Falsent maint buen hauberc doblier,
Là derompent costez et piz;
Là ot assez des esbahiz
Qui ne se seivent conseillier.
Par le champ vont voit li destrier,
Des seles sont li arçon frét.
Que vos en fereie lonc plait?
Li Troïen sont resorti,
Si ont des lor el champ guerpi
Treis C. si com di li escriz.
Grant fu la noise, et grant li criz.
Parmi les destreiz les méissent,
Ja anceis mès ne resortissent,
Se n'i venist Polidamas,
Qui estoit sires de Damas,
Et reis Fion li prouz, li genz,
O lui avoit molt fières genz
De hardement bien esprovez;
Par els fu li champ recovrez.
Mès molt i ot anceis colées
Prises, rendues et donées,
Que li enchaz fust arestez.
Anceis i ot perdu assez
Milliers de genz, ço truis lisant;

Ci ot estor et dur et grant.
Devant les fossez, près des murs,
Fu li estors pesmes et durs
Tot le jor puis dessi qu'al seir,
Mès molt le porent bien veeir
Les puceles sus de la tor
Qui mielz se contient en l'estor.
Polidamas molt i josta,
Chevax assez i gaaigna,
Molt se pena d'armes porter.
Assez savoient son penser
Plosor qui nul plet n'en tenoient,
Et qui nul senblant n'en fesoient.
Il et Diomedes jostèrent
Qui tant ne quant ne s'entramèrent.
La joste fu molt aïrose,
Et à chascon molt perillose.
N'i ot un sels qui ne jostast
Et sa lance ne peçoiast;
Mès li chevax Diomedes
Torne de soz lui tot adès,
Sor lui chai, molt fu bleciez.
Ainz qu'il refust sailliz en piez,
Ot Polidamas lo destrier
Livré à un sien esquier,
A Troylus en fist present.
La joste virent plus de cent,
Qui molt en orent grant envie:
Et celes qui nel héent mie
L'ont l'une à l'altre al dei mostré:
Assez en ont ri et gabé,
Et molt grant bien retret et dit.
Quant Troylus le destrier vit,
Grant gré li sot del don si riche;
Enz en son cuer jure et affiche
Qu'il en fera chevalerie,
Si qu'en orra parler sa mie.
Et il si fist, ne tarda gaire,
Issi com vos m'orreiz retraire.
Trop les en presseit Achilles
Et se teneit des rens si près
Qu'il ne poeit nul d'els desjoindre,
N'a dreit aler, ne à dreit poindre,
Que il ne li fust à la chière.
Ja s'espée ne fu tant chière
Que de granz cols ne lor donast,
Et piez et braz lor decolpast.
Troylus sist sor Passelande:
Fox est qui nul meillor demande,
Car onc n'ot mès si buen destrier.
L'escu al col, bendé d'ormier,
L'ialme lacié, l'auberc el dox,
Le buen espié où fu entors
Li gonfanon que li donna
Dameisele Briseida,
Qui molt l'ama de fin amor,
Les granz salz sor le milsoldor
A le renc pris, bien esgarda
Que uns des suens poinst et josta
Por damagier les chevaliers.
Mès Achilles sailli premiers,
Si le feri parmi la chière,
Qu'il chaï morz en la poldrière.
Atant i avint Troylus,
Ne sé que alonjasse plus,
Devers senestre, enz el costé
Li a merveillos colp doné,
Si qu'oltre en est passé le fers;
Onc ne se pot tenir haubers.
Se Achilles ne se bessast,
Jamès sa bouche ne parlast.
Cil l'a hurté come vassal
Forment de sei et del cheval
Jus l'envoia del buen destrier.
Senti a si lo fer d'acier
Qu'il ne fu jor de la quinzaine
Qu'assez n'éust dolor et paine.
Ne fu mie trop esbahiz:
Molt refu tost en piez sailliz,
Son destrier prent isnelement.
Mès Troylus, molt egrement
Sor l'ialme li mist et done,

De l'espée qui cler resone,
Les flors en abat contreval.
Ci rot estor dur et mortal,
Ci fet Hector tex escremies
Dont M. des Grex perdent les vies.
Si vos di bien que li bastart
I font de cels de l'ost essart;
Là où il vont sont li renc cler,
Les chiefs en font à maint voler.
La rescousse ert molt angoissose,
Et as plosors molt perillose.
Onc hom ne vit tel foléiz
Ne d'espées tel feréiz.
Entre eus avoient Achilles
Cil qui s'en mistrent à grant fes,
Toz esteit pris et retenuz,
Quant Thelamon i est venuz,
Et li dus des Atheniens.
Cil ne fussent oimès à tens,
S'il tardassent ne tant ne quant,
Ja Achilles n'éust garant;
Mès il l'ont de la presse trait.
Et si ot maint espié frait,
De maint hialme li laz rompu,
Et maint chevalier abatu,
Et maint escu d'or enboclé
Tot detrenchié et decolpé.
Grant pièce dura la meslée;
Trop fu l'escosse conparée,
Trop let damage i éust fait
Quant la nuit vint; li jorz s'en vait,
Et por la nuit obscure et neire,
Ont d'andeus parz guerpi l'affaire;
Parti se sont et trait en sus,
A cele feiz n'i ot fet plus.
A l'herberge s'en retornèrent
Cil qui gaires n'i demorèrent.
Non refirent icil dedenz.
XXX jorz dura li contenz,
N'onques tant com li jorz dura
La meslée ne desevra
Devant que departi li seirs
Et li vespres oscurs et neirs.
Molt furent li trente jor fort,
Maint buen chevalier i ot mort,
Et affolez, et malbailli,
Anceis que il fussent failli.
Dui des bastarz i furent mort,
Qui donèrent grant desconfort
Al rei Priant et à Paris,
Et as meillors de ses amis.
En la primeraine bataille,
Par les mailles de la ventaille
Fu Hector navrez en la chière
D'un lonc quarrel en tel manière
Que par un poi ne fu ocis.
Puis avint bien tex XV. dis
Que sol l'auberc ne pot vestir
Ne fors des murs de Troie issir.
Molt en reçurent grant damage
Li plus prochain de son lignage;
Puis ont grant perte recéue
Tant com la bataille ont tenue;
Toz jorz en furent li peior,
Molt ert regretez chascun jor.
Molt en plorèrent tendrement
Cil qui le grant destruiment
I voient fere de lor genz.
Par maintes feiz les mistrent enz,
Par maintes feiz les réusèrent,
Et par maintes feiz recovrèrent.
Molt en avoient lo pejor;
Quant ils n'avoient lor seignor
N'avoient point de forterece.
Molt regretoient sa proece,
Molt en estoient angoissos,
Et dolent, et triste, et ploros.
Tant i furent mort chevalier
Covert en sont champ et vergier.
Ço disoient et affioent
Cil qui's veoient et esmoent
Qu'il en i aveit plus assez

Que quant il furent ars ès rez.
Ço diseient tuit li plosor :
N'en i ot pas tant l'autre jor.
Nel poeient plus endurer;
Car n'i aveit où assenbler.
L'olors et la puors ies chace.
N'i aveit mès ne champ ne place.
Et por Hector qui est navrez,
Qui molt les a espoentez,
Et por les places delivrer,
Fist Priant trieves demander.
Ses genz veieit, tesmoing l'auctor,
A milliers morir chascun jor.
Molt parceit bien que n'i ert mie
Cil qui avoit la seignorie.
Messages prist li noble reis
Li prouz, li sages, li corteis,
Agamennon les tramist
Qui des Grex sor toz s'entremist.
Sis meis requistrent trieve entière
Que len n'i traie ne ne fière.
Donée fu ; onc contredit
N'i ot de grant ne de petit.
D'anbedeus parz fu affiée.
Adonc fu molt grant l'assenblée
As rez faire et as cors ardeir.
Ne finèrent ne main ne seir,
Devant que tot ont aconpli,
Et que tuit furent sepeli
Et mis en cendre et en sarkeilz.
N'i ot si jones, ne si vielz,
Qui ne fu liez del lonc sejor.
En fuerre alèrent li plosor :
Mestiers lor en iert et besoinz,
Molt lor covient à querre loinz.
Li fil lo rei furent ploré
Le jor qu'il furent enterré;
Sarkeus orent trop preciox,
Bien les ont sepeliz andox
Delez lor frere richement
Solonc la lei molt haltement.

En pès furent et en sejor
Bien demi an, qu'onques nul jor
N'i ot josté ne torneié;
Gari furent tuit les plaié.
Goz, li puissanz, li plus senez
Qui de mescines fu chasez,
Ne d'oignement freis ne d'enplastre,
Dedenz la chanbre de l'Aubastre,
Gari Hector si dolcement,
Que nul mal ne dolor ne sent.
Vienent i dames et puceles:
Totes les riches dameiseles
Devant lui sont et nuit et jor,
Vienent i rei, Prince et Contor,
Vienent icil qui plus valeient
Et qui de graignor pris esteient.
Polixena i ert sa suor,
Et dame Heleine o le franc cuor,
Qui molt l'aime et enore et sert,
Et sa plaie li lie et tert
Molt franchement et de bon gré.
Assez en ont sovent parlé
Laquelle en tienent à plus bele
Ou dame Heleine ou la pucele;
Mes n'en seivent que affermer,
Ne la plus bele deviser.
Soz ciel n'a cuer qui purpensast,
Ne la boche qui devisast
Les bialtez ne les resplendors
De la meins bele d'eles deus.
En la chanbre de l'Aubastrie,
Où l'ors d'Arraibe reflanbie,
Et les doze pierres jomeles,
Que Dex en eslut as plus beles,
Quant precioses les nomma :
Ço est safirs et sardona,
Topace, brasme et crisolite,
Bericle, esmeralde, ametiste,
Jaspes, rubis, chières sardoines,
Escharbocles et calcedoines,
De cestes ot, de lonc, de lé,

Dedanz la chanbre à grant planté,
N'i covenait altre clarté ;
Car toz li plus biax jorz d'esté
Ne reluist si, n'en tel mesure,
Com el feseit la nuit oscure.
De brasmes vers et de sardines,
Et de bones alemandines
I firent listes et chasiz,
D'or d'araibe tregetéiz.
Des entailles ne des figures,
Ne des formes, ne des peintures,
Ne des merveilles, ne des geus
Dont molt i a par plosors leus
Ne quier retraire ne parler,
Qu'ennui sereit del escolter.
Mès en la chanbre, ès quatre angliax,
Ot quatre piliers lons et biax.
L'un fu d'electre preciox,
L'autre de jaspe merveillox,
D'une oniche li tiers enprès,
Et li quarz fu d'un gagarès ;
Plus de V. C. marz d'or recuit
Valeit li muendres d'els, ço quit.
N'est oi nus hom de tel poeir
Ne par force ne par aveir
Qui eslitast les deus menors.
Trei poete, sages auctors,
Qui molt sorent de nigromance,
Les assistrent par tel senblance,
Que sor chascun ot tregeté
Une ymage de grant bialté.
Les deus qui plus en erent beles,
Avoient forme de puceles ;
Li altre dui de jovencials,
Onques nus hom ne vit plus biax.
Et si estoient colorées,
Et en tel manière formées,
Qui es chières les esgardast,
Que vives fussent li senblast.
Des danzeles à la menor
Firent tenir un mireor,
En or assis cler et vermeil ;
Rais de lune ne de soleil
Ne resplent si com il feseit.
Qui conques en la chanbre entreit
S'i veeit bien isnelement,
Sanz deceveir veraiement.
Li mireors n'ert mie fals,
A toz icels iert comunals.
Quiquonques en la chanbre entreient
Lor senblances i esgardeient :
Bien conoisseient maintenant
Ço que sor els n'iert avenant,
Senpres l'avoient affetié
Et gentement appareillié.
Apertement sanz deceveir
Poeient conoistre et saveir
Les danzeles quant lor mantel
Lor sient bien et lor chapel ;
Plus séurement en esteient,
Et molt meins d'assez en doteient.
N'en esteit len gaires sorpris
De fol senblánt, ne entrepris ;
Tot demostrot li mireors
Contenances, senblanz, colors,
Tex que chascuns avoit en sei.
D'el servoient li altre trei.
L'altre pucele est molt corteise
Car tote jor geue et enveise,
Bale et tresche, et tunbe et salt
Desus un pilier si en halt
Que c'est merveille que ne chiet,
Et par maintes feiz se rassiet.
Lance et refiert les quatre angliax.
C. geus divers riches et biax
I fet lo jor, set feiz ou oit.
Sor une table d'or recuit,
Qui devant lie est lée et granz,
Fet merveilles de tex senblanz,
Que nes porreit riens porpenser
Bataille d'ors, ne de sangler,
De grip, de tygres, de lions,

Ne vol d'ostor, ne de falcons,
Ne d'espervier, ne d'altre oisel,
Geu de dame, ne de danzel,
Ne granz serpenz, volanz, hisdous,
Noituns ne monstres perillous
Que n'i face le jor joer,
Et les natures demostrer.
Conoistre fet bien et apert
De quei chascune geue et sert.
Merveille senble à esgarder:
Car len ne saveit deviser
Que devienent enprès les geus.
Des arz et des segreiz as Deus
Sot cil assez qui's tregeta,
Et qui l'image appareilla.
Qui esgarde la grant merveille,
Qui est qui tel chose appareille,
Merveille sei ço que puet estre:
Car ne fist Dex cel home nestre
Qui l'esgarde ne s'entroblit
De son pensé et de son dit,
Et qui entendre n'i convienge,
Et qui l'image ne detienge.
A peine s'en puet nus partir,
Ne de la chanbre fors issir,
Tant com l'ymage ses geus fet,
Qui desus le piler estet.
Uns des donzials de l'altre part
Fu tregetez par grant esgart.
Sor le piler se fu assis
En un fadestuol de grant pris,
D'une offiace bien ovrez.
C'est une pierre chière assez.
Cil qui la veit alques sovent,
Ço dit li livres qui ne ment,
En refreschit et renovele,
Et la color l'en est plus bele,
Ne grant ire le jor n'aura,
Que il une feiz la verra.
L'image ot son chief coroné
D'un cercle d'or molt bien ovré,
O esmeralde et o rubis,
Qui molt li esclèrent le vis.
Estumenz tient granz et petiz.
Si n'en sot onques tant Daviz
Qui les fist et appareilla,
Ne si dolcement ne sona,
Com fist l'image sans desdit.
Ilec par ot si grant delit,
Qu'il gigue et harpe et sinphonie,
Rote, viele, et armonie,
Saltier, tinbales, tinpanum,
Monocorde, lire, corum,
Içe sont li doze estrument,
Tant par les sone dolcement
Que l'armonie esperitals,
Néis li chans celestias,
N'est à oïr si delitable:
Tot senble chose esperitable.
Quant cil de la chanbre conseillent
A l'endormir, et quant s'esveillent,
Note et sone tant dolcement,
Ne dolor n'a, ne mal ne sent
Qui's puet oïr et escolter:
Fox corages, ne fox penser
Ne prent à gent, ne maltalant.
Ço fet grant bien à escoltant.
Quant que volent poent parler,
Nes puet len pas si escolter:
Si c'agrée molt a plosors,
Que sovent parolent d'amors,
Et de segreiz, et d'altre joie,
Que pas ne volent qu'on les oie.
Li dameisax qui tant est genz,
Après les sons des estrumenz,
Prent flors de mainz divers senblanz,
Beles, fresches, et bien olanz;
Adonc les gite à tel plenté
Desus le pavement listé
Que trestoz est de flors coverz;
Ja ne sera si granz iverz.
Ço fet l'image assez sovent

Si ne seit len confetement
Où tant en a, n'où tant en prent :
Ne dure mie longuement.
Delez l'image ot un aiglel
D'or tregeté sor un arcel,
Qui molt par est bien fez et bials ;
Oiez de quei sert li oisals.
A senestre de l'autre part,
Ra tregeté par grant esgart
Un satirel, hisdox, cornu,
En piez desus un arc volu.
Une masse d'or en sa main
Teneit roonde com un pain.
Tot dreit à l'aigle esme à giter,
Et quant il let la masse aler,
Volez s'en est toz et folz,
Tant que li cols est resortiz.
La pelote a tost recoillie
Li satirals, n'en lesse mie ;
Car il n'i poeit pas faillir
Al lancier ne al recoillir,
Mès tant com en dure li lanz,
Fuit li aigles et est volanz.
De ses eles et de sa plume
Ist vent, que c'est dreit et costume.
Si tost com il vient sor les flors,
Par l'artimaire des auctors,
Sont si seches et enelies,
Ainz que de riens seient flaties,
Que riens ne set qu'eles devienent.
Après celes altres rameinent,
Beles, fresches, d'altre color.
Issi avint deus feiz le jor.
Si tost com s'assiet li aigliax,
Sa masse ra li satirax,
Si respant l'image ses flors,
Molt bien olanz, et molt meillors,
Jonc, ne glaiol, n'erbe menue,
N'i aura ja altre espandue.
Des flors tienent à grant noblece,
Dient que c'est molt grant richece.

La quarte ymage reserveit
D'une chose qui molt valeit :
Car cels de la chanbre esgardot,
Et par signes lor demostrot,
Que c'iert que plus devoient fere,
Et qui plus lor iert nécessaire.
A conoistre le lor feseit,
Si qu'altres ne l'aperceveit.
S'en la chanbre fussent set C.
Séust chascuns à escient
Que l'image li demostrast
Içq qui plus li besoignast.
L'image saveit bien mostrer
Quant esteit termes de l'aler,
Et quant trop tost, et quant trop tart :
De ço se prent sovent regart.
Car l'image par grant mestrie
Les gardot toz de vilanie.
D'un grant topace cler et chier
Tient en sa main un encencier
A chaaines d'or entailliez
De bone ovre menu tregiez.
D'unes gomes esperitax,
Dont molt traite li mecinax,
Fu toz emplis li encenciers.
Ainz tant d'avoir ne fu tant chiers.
Une pierre ot enz alumée
Dont il n'ist flanbe ne fumée ;
Sanz descroistre art et nuit et jor,
Granz est li feus de sa chalor.
Des gomes qui dedans alument
Bone est l'olors puisqu'eles fument ;
Soz ciel n'est riens qui la receive
Ja fox corages le deceive.
Esperitals en est l'olors.
Soz ciel n'i a max ne dolors
Qui ne guerisse qui la sent.
Ici covint grant escient
A faire ci qui fust durable
Et à toz jors fust mès estable ;
Ici fust il tresqu'al justise

S'anceis ne fust la citez prise.
En la chanbre n'ot ainz mortier
Chauz ne sablon ne ciment chier,
Enduit ne moilleron ne plastre;
Trestote fu d'un alabastre :
C'est une pierre de grant pris,
Ne n'est si blanche flors de lis
Com est defors tote et dedenz.
Quant il i a aucunes genz
Veoir puéent tot cler parmi,
Mais il ne seront ja choisi.
Qui dedenz est defors voit cler,
Si ne set nus tant esgarder,
S'il est defors, ja dedenz voie.
Son avoir met bien et emploie
Qui en tel ovre le despent.
Li huis furent de fin argent
A esmauz fet molt bien ovré
Et li verroil d'or esmeré.
Li liz où se giseit Hector,
S'il i aveit argent ne or,
Ço iert tote la plus vix chose :
Car qui el lit gist ne repose
Ne sent dolor, peine ne mal.
Mielz en valoient li esmal
Que C. mars d'or, ço est la somme.
En sicle n'a feme, ne home,
Qu'il n'ennoiast à escolter
Se del lit voloie parler.
Ne m'en leist or plus à conter;
Car onqor sui en halte mer.
Maintes ovres sont comencies,
Qui sovent sont entrelessies :
Dex me doint si ceste achever
Qu'à dreit port puisse ancre giter !
Quant Paris ot pris dame Heleine,
Si li dona tote demeine
Ceste chanbre li reis Prianz,
Par le conseil de ses enfanz.
Onques à dame ne pucele
Ne dona len altre si bele,
Ne si bone, ço dit li livres :
Plus valeit de C. M. livres.
Dedenz les trieves seguraines
Jut danz Hector bien treis semaines,
Toz fu respassez et gariz,
Ainz que li meis fust acoupliz.
Sovent alot chacier Paris
Es granz forez de Beletis;
Et cil qui aler i voloient
Salvazine assez i prenoient,
Car tote en ert la forest plaine.
Sovent en tramet dame Heleine.
Molt en aportent veneison,
Molt en prennent à grant foison.
Onc de X. anz que li oz tint,
Grec n'i chaça ne n'i avint,
N'onques dedanz li chevalier
Por els n'i laissièrent chacier.

Cil de Grece sont en grant cure
Del siége qui tant tient et dure :
Chascun veit bien, et set, et pense
Le grant travail et la deffense
Qu'il leur estuot mener et fere,
Si ne s'en puot nul d'els retrere.
En tel folie se sont mis,
Dont il ont molt sovent malmis
Les gros des cors, bien le savez,
Si com oï dire l'avez :
Li siége pas onquor n'achève;
Molt les confont et molt les grieve,
Trop a duré, molt lor en peise,
Tex en rit, et geue, et enveise,
Qui en son cuer pense tot el,
Estre voldreit à son ostel,
Ne vendreit mès oan arrière
Par semonse ne par preière.
Li jovencel por deporter
Aiment molt armes à porter,
Et por faire chevaleries,

Qu'en oient parler lor amies;
Le siége aiment et molt lor plest.
Mès Achilles pas ne se test
D'Hector haïr et manacier.
Riens nel puet faire esleecier
Devant quil voie mort ou pris,
Vencu et abatu son pris.
Qui qu'ait joie, repos ne bien,
Li filz Tidéus n'en a rien :
Car por amor est si deffreiz,
Une ore est chalz, et altre freiz;
Ne puet dormir, ne a l'oil clox,
El sein la pucele est enclox.
Sis cuers, qui nuit et jor sospire,
Sovent a joie et sovent ire,
Sovent s'îrest, sovent se hete.
Amors li ot fet une entrete
Dont la colors sovent li mue :
Plus est pris qu'esperviers en mue.
Cil que Amors tient et enlace
Sovent li fet palir la face,
Altre ore li devient vermeille :
En amor a mainte merveille,
Que si tost fet muer un cuer,
Et tant amer, qu'à nesun fuer
Ne se porreit tenir ne taire
De son bien aconplir et faire.
Trop par sont gries ses chevalchies
Endurer font maintes haschies.
N'est mie del tot à sejor
Qui bien aime ; car un sol jor
Ne puet avoir joie ne pès.
Trop par aime Diomedes;
Poor a grant, n'est mie fiz
Que il ja seit de li sesiz.
En la fille Calcas de Troie
Est l'esperance de sa joie :
Il crient que ja soz covertor
Ne gise o lui ne nuit ne jor.
De ço se voldreit molt pener,
A ço tornent tuit si penser;
Se ele issi ne li consent,
Morz est sanz nul recovrement;
Molt par voldreit s'amor aveir.
Mès cele est tant de grant saveir
Qu'ele aperceit et conut bien
Que il l'aime sor tote rien :
Por ce li est treis tanz plus dure.
Toz jorz ont dames tel nature :
S'ele aperceit que vos l'ameiz,
Et que por lie soiez destreiz,
Senpres vos fera ses orgoilz;
Jamès ne vos torra les ielz,
Qu'il n'i ait dangier ne fierté.
Assez aureiz ainz conparé
Le bien que el le vos lest fere.
C'est une chose molt contraire
D'amer ço don len n'est amez,
Et ço avient sovent assez.
A merveille puet len tenir
Coment içe puet avenir.
Cil preie à qui fere l'estuot,
Forte chose est, car mès n'en puot.
Preier covient Diomedes
Qui tant aime que ne puet mès.
Sovent li vait merci crier,
. . . . . .
Sovent li dit que por s'amor
Ne puet garir ne nuit ne jor :
Le mengier pert et le dormir,
Penser et lermes et sospir
Le font penser et esmaier.
Molt est vilains de li preier.
Ne quit qne riens qui bien amast,
Tant dementre com il preiast,
Que il ne fust alques vilains.
En sa parole dit motz mains
Que il ne li sereit mestiers :
Adonc sereit tenuz plus chiers.
Ja nus ne s'iert tant porpensiez
Qu'al dire ne seit obliez,
De ço se test qui plus valdreit,

Et qui graignor leu li tendreit.
Diomedes fet altresi,
Soventes feiz met en oubli
Ço qui il mielz li vendroit dire;
Longuement souffri cest martire
Ainz que de li éust poeir
De joie ne de bien aveir.
Un jor iert alé préier
Qu'ele remirot le destrier
Qui Troylus avoit esté.
Len li ot bien dit et conté
Qu'à sa mie en esteit presenz.
Iriez en iert et molt dolenz.
Bien li requide metre en leu,
Avant que departent li geu.
Se la pucele l'osast faire,
Qu'el ne creinsist honte et contraire,
Volentiers li éust tramis;
Mès trop en éust enemis,
Et trop en fust en l'ost haïe.
Quant celi veit, si'l contralie.
« Sire, fet ele, grant largesce
Apovrist home et gate et blece :
Li plosor en sont soffraitox.
Ne fussez pas si besoignox,
L'altr'ier, el grant torneiement,
Quant cil qui vos het durement
Vos toli vostre milsoldor,
Dont onc puis ne vus fist retor,
Se lors éussiez cest destrier;
Il vos éust, ço crei, mestier :
Trop le partistes tost de vos.
Gie dot qu'en soiez besoingnos.
Se séusse vostre estoveir
Tost le repoïsseiz aveir.
Ne fet mie malves doner
A tel qui set guerredoner.
De grant folie s'entremet
Qui s'entente et sa peine met
En cels de là deseriter.
Ne sont pas legier à giter
De lor regne ne de lor terre;
Ainz en feront molt mortal guerre.
Chevalier sont prou et vassal.
Sire, fet ele, lo cheval
Vos presterai. Car recovrer
Ne porriez tel ne son per.
Molt vos en est bien avenu
Dès que le vostre avez perdu :
Cestuy aureiz; prest vos en faz.
Mès cil sont molt de grant porchaz,
Se nel gardez il le rauront,
Molt grant peine anceis i metront.
Icil qui del vostre est sesiz
N'est pas coarz ne esbahiz :
Nel puot aveir nus qui plus vaille. »
« Dame, fet il, ço n'est pas faille
Que il ne seit molt prouz de sei
En grant bataille et en tornei.
Mès ne fet pas à merveillier
Se chevaliers pert son destrier.
Qui bien se velt d'armes pener,
Et grant proeces demener,
Gaaigne et pert soventes feiz.
Trop besoingnos ne trop destriez
Ne fu gie pas, sacheiz lo bien,
Mes icestui sor tote rien
Garderai gie al mien poeir.
Trop aurai ainz grant estoveir,
Que gie le lès partir de mei;
Ainz lo conparront plus de trei.
Desor vei et conois et sai
Que la grant peine que gie trai
Por vos où mis cuer tent et tire
Sans aveir joie ne remire
Me tornera à joie entière.
Tant vos ferai longue prière,
Que vos aureiz merci de mei.
Içe atent, ico souplei,
Içe coveit, içe desir,
Ici fineront mi sospir,
De tot remaingne en vostre esgart,

Dolce amie, ne vienge à tart.
Vostre secors griement m'estait,
Se vos n'en prenez altre plet
S'en vos n'est ma fine espérance,
Jamais ne quit qu'escuz ne lance
Fust par mei portez ne sesiz.
Mielz valdreit qu'en fusse feniz,
Que vivre puis : la mieie vie
Sereit molt grief, ma dolce amie.
Tornez vers mei vostre corage.
Tant estes prouz et bele et sage,
Que gie ne puis gente facon
A riens entendre s'à vos non.
Si n'en sai mès altre conrei,
Mès à vos me rent et otrei. »
La dameisele est molt hetiée,
Et molt se fet joiose et liée,
De ço qu'il est si en ses laz.
La destre manche de son braz
Bone et fresche de ciclaton
Li done en leu de gonfanon.
Joie a cil qui por li se peine,
Ja est tochié de la veine
Dont les altres font les forfeiz
Qu'en a sovent diz et retreiz.
Desor puet saveir Troylus
Que ja mar s'i atendra plus :
Devers li est l'amors cassée,
Qui molt fu puis conparée.

ACONPLI sont tuit li sis meis.
Cil de la vile et li Grezeis
Rarmèrent bien d'armes lor cors,
Puis s'en issirent as chans fors.
Par doze jors se conbatirent,
Onc jusqu'al seir ne departirent
Molt i ot jostes et torneiz,
Et chevaliers à mort destreiz.
Molt par i ot d'estrange guise
De çà et de là grant ocise.
En iceste bataille oitaine,
Avant que passast la semaine,
Ot molt ocis de halte gent,
Se l'estoire ne nos en ment ;
Maint duc, maint amiral prisié
I ot ocis et detrenchié.
En cel termine, en icel meis,
Molt plus que il n'aveit anceis,
Morurent cil qui navré èrent.
Sachez que poi en eschapèrent.
Issi avint qu'en cel esté
I ot si grant mortalité,
Senpres èrent li navré mort.
Molt en orent grant desconfort
Et cil de fors et cil dedenz.
Tant rot duré icil contenz,
Que li damages fu si forz,
Et tant i ot chevaliers morz,
Qu'il nel porent plus endurer,
Trieves lor estut demander.
Agamennon i a tramis
Par lo conseil de ses amis,
Al rei Priant les ont requises.
Il lor dona par tex devises
Que XXX jor seient séur
Cil de la vile et fors del mur.
Li trente jor sont trespassé.
Quant li mort furent enterré,
Et ars ès rez, et sepeli,
Si refurent alques garni
Cil de la vile et affetié,
Lor pas orent bien enforcié.
Li reis Prianz par plosor feiz
Teneit parlemenz molt segreiz
As plus prochains de son païs
Et as meillors de ses amis
De tex choses qui lor nuireient
Se il garde ne s'en preneient.
Alas quel perte et quel dolor
Lor aviendra ainz le tierz jor,
Et com pesante destinée !

Ne sé com seit par mei contée,
Ne sé com nus la puisse oïr.
Cel jor déussent tuit morir
Qu'il lor avint ; ço fust bien dreiz,
Si angoissos et si destreiz
Furent puis tant com il durèrent
Qu'onques joie ne recovrèrent.
Ne gie ne sé mie coment
Desore orreiz confetement
Avint de la bataille emprès.
Ne quit que nus hom oie mès
Si grant dolor, si grant damage.
Ço que dist Cassandra la sage
Avendra tost desore mès.
Icele trieve, icele pès
Des trente jorz fu trespassée,
Lor genz fu saine et respassée.
A l'endemain chascuns s'atent
D'estre al mortal torneiement,
Al desfaé, al perillox,
Qui trop fu granz et angoissos.
A molt mal ore comença
Et a plus male defina.
Andromacha apelot on
La feme Hector par son dreit non.
Gente dame iert de halt parage
Franche, corteise, prouz et sage,
Molt iert leiax vers son seignor,
Et molt l'ama de grant amor.
De lui aveit deus biax enfanz
Li ainz nez n'avoit que V anz.
Landomata ot non li uns
Qui ne fu lez, ne neir, ne bruns,
Qui blans et genz, et blois et biax,
Et flors sor altres dameisiax.
Li altre ot non, ço dit l'escriz
Astarnantes; mès molt petiz
Ert li enfez et aletanz,
N'il n'aveit pas onquor treis anz.
Oiez com fet demostrement!
Icele nuit demeinement,
Que la trieve fu definée
Dut bien la dame estre esgarée.
Si fu ele, gel sé de veir.
Li Deu li ont fet à saveir,
Par signes et per visions,
Et par interpretacions,
Son grant damage et sa dolor.
La nuit ainz que venist le jor
Ot ele molt peine soufferte.
Mès de ço fu séure et certe
S'Hector s'en ist à la bataille
Ocis i estera sans faille,
Ja ne porra del champ issir,
Cel jor li estovra morir.
La dame sot la destinée
Qui la nuit li fu demostrée.
S'ele ot de son seignor dotance,
Crieme, poor et esmaiance,
Ço ne fu mie de merveille.
A sei méisme se conseille.
« Sire, fet el, mostrer vos voil
La merveille dont molt me doil.
Tel poor ai et tel effrei,
Que par un poi li cors de mei
Ne me desment et ne me falt.
Li soverain et li plus halt
Le m'ont mostré, que gie vos die,
Qu'à la bataille n'ailleiz mie :
Par mei vos en font deffiance,
Et merveillose demonstrance.
N'en revendreiz jamès arrière,
Qu'en ne vos en portast en bière.
Ne volent pas les Déitez,
Ne les devines Poestez,
Que vos isseiz oi à l'estor;
Car vos i morreiz sans retor.
Et quant il vos en font devié
N'i ireiz pas sans lor congié.
Si me creiez, gel vos di bien,
Garder devez sor tote rien
Que n'enfraingniez lor volentez,

Ne riens qui seit contre lor grez. »
Hector vers la dame s'irest,
Que ço li dit pas ne li plest.
La parole a bien entendue ;
Iriément l'a respondue.
« Desor, fet il, sai bien et vei,
Nel dot de riens ne nel mescrei,
Qu'en vos n'a sens ne escient ;
Trop avez fait grant hardement
Que tel chose m'avez nonciée.
Se la folie avez songiée,
Si la me venez reconter,
Et chalongier et devéer,
Qu'armes ne port ne ne m'en isse.
Mès ço n'iert ja, tant com gie poisse,
Que vers les cuvers ne contende,
Et que gie d'els ne me defende,
Qui mon lignage m'ont ocis,
Et issi assegié et pris.
Se li felon, li deputaire
Oieient dire ne retraire,
Et li baron de ceste vile,
Dont plus i a de VII. C. mile,
Que d'un songe, se le songeiz,
Fusse si pris, et esloigniez
D'armes porter et fors issir,
Com me porroie mielz honir ?
Né voille Dex que ja m'avienge
Que por iço dot mort ne crienge.
N'en parlez mès, ço sacheiz bien
Que n'en lerroie por vos rien. »
Andromacha plore et sospire,
Si grant duol a et si grant ire
Que la color qu'ele ot vermeille
Teinst et nerist n'est pas merveille,
Et par un poi lo sen ne pert.
Al rei Priant mande en apert
Qu'il le li viet et le detienge,
Que lez domages ne li vienge :
Sor tote rien gart, n'i ait faille,
Qu'à cel jor n'alt à la bataille.
Crient et dote li reis Prianz
Qui molt fu hombles et dotanz ;
En nul fors li n'a sa fiance.
Cest sis refuiz et s'esperance :
Set, se il muert, la perte ert lor,
Sor els revertira lo jor.
Ensorquetot ne puot muer
Qu'il nel retienge de l'aler.
La dame set de grant saveir :
Ne deit l'en mie desvoleir
Ço que par bien dit et ensaigne.
Paris a prise sa conpaigne,
Et Troylus et Eneas,
Reis Mennon et Polidamas,
Et Cupesus, li forz, li granz,
Qui esteit graindre de jaianz,
Reis Tereplex, reis Alcamus,
Reis Epistrox, reis Adrastus,
Reis Eseus et reis Fortins
Qui sires iert des Filistins
Philimenis, li granz, li proz,
Et les altres riches reis toz
A establiz et devisez,
Et les conreis fez et sevrez,
Qui molt par sont grant et plenier.
Quant covert furent li destrier,
Et les enseignes atachiées,
Et trenchanz lances aguisiées,
Et li vassal furent armé,
Et por bataille conréé,
Si comande Prianz li reis,
Qui molt ert sages et corteis,
Que s'en issent tuit li conrei,
Tot belement sans nul desrei.
Trop tardeient ; car cil de là
Sont jusqu'as lices, grant pièce a
Dès que ço vit Hector, et sot
Que sis peres li deveot
Qu'il n'i alast à cele feiz,
Enragiez fu et si destreiz,
Que par un poi n'a molt ledi

Cele qui ço li a basti.
Lui et s'amor à toz jorz pert
Quant ço a dit et descovert.
Sor son devié, sor sa manace
N'iert jamès jor qu'il ne l'en hace,
Et par un poi que ne la fiert.
Ses armes li demande et quiert.
La dame les ot destornées;
Mès, voille ou non, sont aportées.
Son hauberc vest isnelement.
Andromacha el pavement
Par maintes feiz estut pasmer,
Quant el li vit son cors armer.
Molt fet grant duol et angoissox;
Le jor redote perillox,
Molt li prie que il remaigne
Et que son corage refraigne,
Merci li crie molt sovent:
Riens ne li valt. Quant el l'entent,
Que n'i porra merci trover,
Ne par brere ne par crier,
Et veit que par nule manière,
Par dit, par fet, ne par preière
Ne le porra plus detenir,
Si a les dames fet venir
Sa mere et ses beles serors.
O cris, o lermes, et o plors,
L'ont deprié et conjuré,
Et en maint sen admonesté
Qu'il ne s'en isse, qu'il n'i aille;
N'i a prière qui riens vaille,
Ne lor monte, ne ne valt rien.
« Filz, fet la mere, or sé ge bien
Que tu n'as mès cure de mei,
Ne de ta feme, ne del rei,
Qui voz volentez contrediz.
Bien devreies creire noz diz,
Biax dolz amis, ne nos guerpir.
Com porrions sans tei garir?
Filz, chiers amis, que ferions
Se ton cors perdu avions?
N'i a cele ne s'océist
Et que li cuers ja ne partist.
Car remanez, filz, amis chiers,
Créez les diz de ces moillers. »
Qui donc véist com en grant peine
Polixena, et dame Heleine,
Se meteient al retenir,
Riens ne lor valt; car detenir
Nel porent pas por nule rien.
Ço lor affiche et jure bien.
Tant est iriez ne seit qu'en face:
Andromacha het et manace.
Quant ele veit que el n'en iert,
A ses deus poins granz cols se fiert,
Fier duol demeine, et fier martire,
Ses chevels sache, et rompt, et tire,
Bien ressenble feme desvée.
Trestot issi eschevelée,
Et tot issi fors de son sen,
Cort por son fill Asternanten,
Des ielz plore molt tendrement,
Entre ses braz le charge et prent,
A tot vint el palès arrières,
Où il chalçoit ses genoillières,
As piez li chiet et si li dit:
« Sire par cest enfant petit,
Que tu engendras de ta chair,
Te pri nel tienges à eschar
Ço que gie t'ai dit et préié:
Aies de cest enfant pitié.
Jamès des ielz ne te verra,
Se assenbles à cels de là.
Oi ert ta mort, oi ert ta fins,
De tei remandra orfelins.
Cruex del cuer, leus enragié,
A qui ne vos en prent pitié!
Por quei volez si tost morir?
Por quei volez si tost guerpir
Et mei, et lui, et vostre mere,
Et vos serors, et vostre pere?
Por quei vos lessereiz perir?

Com porrions sans vos garir ?
« Lasse, com male destinée ! »
A icest most chaï pasmée,
A quaz desus le pavement.
Cele len drece isnelement
Qui estrange duel en demeine,
C'est sa serorge dame Heleine.
Hector de riens ne s'amolleie
Ne por l'enfant ne s'asopleie,
Nel regarde ne n'en tient plet;
Ja li orent son cheval tret,
Monter voleit, n'i aveit plus.
Andromacha salt fors de l'us
Plaint sei, et à si halz criz crie
Que molt très loing en vait l'oïe
Si qu'el chastel premiers de Troie
N'a un tot sol qui cler ne l'oie ;
Plorer lor fet de chaldes lermes.
Alas com aproche li termes
Que chascuns voldreit estre morz !
Cele qui riens ne fet conforz,
Vint andeus les mains detortant
Tot dreitement al rei Priant :
Si grant duol a que mot ne sone,
A chief de pièce l'aresone.
« Diva, fet ele, ies tu devez ?
Trop ledement seras grevez,
S'Ector fenist à la bataille.
Ocis i estera sans faille ;
Gie l'ai véu par demostrance.
Les Deu l'en ont fait deffiance,
Par mei issi feitièrement.
Que s'il s'en ist o la lor gent
Il l'ociront, gart qu'en feras,
Jamès de tes ielz nel verras.
Va, sire, tost, et si'l retien.
Asternanten son fill et mien
Li aportai ore à sez piez ;
De sa mere a esté préiez,
De Polixena et d'Eleine ;
Mès ç'a esté parole vaine
Car onc n'en velt nul escolter.
Il deveit or endreit monter,
Quant acorui ici à tei.
Va tost, sire, retien le mei,
Molt m'a oi ledie et blasmée. »
Ne pot plus dire, ainz s'est pasmée
Devant le rei el pavement.
Il la relieve molt bonement :
Molt fu Prianz et fiers et durs,
Et vers ses enemis séurs,
Ne fu hardiz, legiers, n'estolz,
Franc cuer ot molt et sinple et dolz.
Quant les paroles ot retraire,
Et veit la dame tel duol faire,
El cors li prent une freor,
Et crieme et dotance et poor.
Sospirs gete et granz et lons :
Une pièce fu toz enbrons,
Lermes li moillent lo menton,
Et le blialt de ciclaton.
Son damage sent et aleine.
Sor un cheval monte à grant peine,
Si est hors dels palès issuz,
Dolenz, pensis et irascuz,
Hector ateint emmi la rue,
Qui toz de maltalant tressue.
Molt par l'avoient fet irié,
Por la noise, por le devié
D'issir s'en fors contre Grezeis.
Desoz le hialme pavieis
A le vis teint et coloré,
Alsi com s'il éust ploré,
Li sont el chief entlé li oill ;
Vérité dire vos en voill,
Plus les a vermelz d'un charbon.
Fierté de lipart, de lion,
A la soe ne monte rien.
Por vérité vos di gie bien :
Nul ne l'osast parmi la chière
Voieir, tant ert cruex et fière.
L'auberc vestu, ceinte l'espée

Sist toz armez sor Galatée,
Qui de dur mestier iert apris.
Prianz l'a par la regne pris :
« Bialz filz, fist il, vos remandreiz,
Sacheiz que oi là fors n'istreiz,
Sor ço qu'il a de mei à tei,
Et des Dex de la nostre lei,
Te conjur, et te faz devié
Que n'isses fors sans mon congié.
Ne deiz fere, n'à tort, n'à dreit,
Chose où li miens plesirs ne seit.
Sor tei aurai tel poesté
Que n'istras de ceste cité.
Oi en cest jor veiz quel criée
Ont cez dames por tei levée,
Veiz com chascune crie et brait ;
Soz ciel n'a riens pitié n'en ait.
Va descendre, bials filz amis. »
Molt por fu Hector entrepris,
Lo vié son père n'ose enfreindre,
Ne il ne set coment remaindre,
Honiz en crient estre à sa vie.
« Sire, fet il, itex folie
Com fu fete ne porpensée
Par une fole, une desvée,
Qui son songe vos a retret ?
Vos entremetez de fol plet ;
N'avenist pas, sacheiz de veir.
Trop i porrai grant honte aveir
Se gie remaing por tel affere.
Ne vos devreit mie desplere
Se à voz genz aloe edier
Qui encui en auront mestier. »
De tot içо n'a Prianz cure ;
Tant le prie, tant le conjure,
Qu'il l'en a fet torner arrière.
Tant par est fiers emmi la chière
Que ne l'ose nus esgarder.
Ne se volt mie desarmer
Fors solement de la ventaille.
Prianz envoie à la bataille
Toz cels qu'il a, ne aveir puet.
Tote la vile s'en esmuet ;
Toz s'en issent les armes prises.
Loins as plains chans, fors des devises,
Cil de l'ost sont molt aprochié
De bataille prest et rengié.
Diomedes ot gent conrei,
Et Achilles riche endreit sei,
Et Thelamon et Aïax,
Agamennon et Menelax,
Et li sages Palamedes,
Chevaliers ont prouz et adès.
L'ialme cler, et li blazon,
Les banières et li pennon
Resplendissent par la chanpaigne.
Diomedes o sa conpaigne,
Et Troylus o les Frisains
Assenblèrent toz primerains.
Icil dui com reis s'entrevindrent,
Qui grant partie del champ tindrent.
Li cheval meinent grant trepei,
De molt loing en ot len l'effrei,
Et la terre soz els bondit.
Bessent les fuz à l'avenir,
Brisent lances, percent escuz,
Et par haubercs mailliez menuz,
Froissent lances et enastelent
Et cors de chevaliers desselent.
Al bien venir, et al hurter,
En i covint maint à verser
De tex qui puis ne relevèrent.
Cil qui as lances eschapèrent
Traient les branz d'acier toz nuz.
Là ot estranges cols feruz.
Troylus escrie s'ensaigne,
N'aconsielt riens qui ne s'en plaingne,
Molt a ses enemis grevez.
Tant i a des morz et des navrez
Que toz li chans en est joinchiez.
Molt est Diomedes iriez,
Quant vit sa gent issi morir,

Et Troïens s'i contenir.
Le cheval point vers Troylus :
Tote la lance d'ebenus,
Où la manche ert de ciclaton,
Passa par l'escu à lion.
L'auberc en estut desmentir,
Et lez le flanc le fer sentir.
Mès Troylus ne refalt pas,
Ainz le refiert en esle pas :
L'escu li fait fraindre et percier,
Et le blanc hauberc desmaillier,
Si que li sanc del cors li raie ;
Mès n'i a mie mortal plaie,
Ne que li face grant noisance.
A ferir d'espée et de lance,
Tel geu voleient comencier,
O les clers trenchanz branz d'acier,
De quei les testes lor seignassent.
Jamès anceis ne dessevrassent,
Mes Menelax i est venuz
O plus de quatre M. escuz.
O Misceres le rei de Frise
Josta, n'i ot altre devise.
Ateint se sont li dui seignor,
Que les enseignes de color
Se font passer par les escuz.
Reis Misceres fu abatuz,
Sor lui fu li trepeiz si granz,
Et des Menelax i ot tanz,
Qu'il ne pot avoir aïe,
De toz cels de sa conpaignie.
Li reis de Frise ert retenuz ;
Ja ne fust mès secoréuz,
Se n'i venist Polidamas,
Qui esteit sires de Damas.
Oimès comment que li plez prenge
Ne l'en merront il sanz chalenge,
Secors aura desi qu'a poi.
« Troylus sire, avoi, avoi !
Com estes vos si resortiz ?
Griu choisissent des geuz partiz ;
Lessier vos quident le sordeis.
Tolu nos a Hector li reis,
Nos n'aurons oi secors par lui.
Puis cele ore que gie nez fui,
N'oï mès dire, ne conter,
Que chevaliers lessast porter
Armes, por songe et por alue,
Or cornerons la recréue. »
Troylus respont : « Biax amis,
Lo rei de Frise enmeinent pris,
Veez le là en tel tropel :
Secorons le tost et isnel. »
Adonc lessent chevals aler,
Et sanz nul altre demorer,
Lor vont les escuz peceier,
Et les blans haubers desmaillier.
Si par fu granz li poignéiz
Li chaples et li hurtéiz,
Que C. des Grieus i abatirent,
Ocis, et M. en mehaignierent,
Si que li feie et li polmons,
Lor gist devant sor lor arçons.
Ci ot grant noise et grant effrei,
Ci ot trop doleros tornei.
Polidamas maint en i blece.
Par vive force et par destrece
Ont lo rei de Frise rescous,
Qui molt en esteit beseignous.
La ventaille li deslaceient,
Dès que il vif ne l'enmeneient ;
Jà i perdist por veir la teste,
Mès Troylus sor lui s'areste,
Qui lor fist tost des poinz voler.
Là le véisseiz affoler,
Al brant forbi, maint chevalier,
Et mainte teste rooingnier.
Donc vint Thelamon Aïax
O plus de XX. M. vassax,
Armez, ès chevax arrabeis,
O armes, o gonfanons freis.
De dras de seie et de cendals

Orent toz coverz lor chevals :
A redoter fet li conreis.
Pas n'est merveille, bien est dreiz ;
Car molt par sont buen chevalier,
Prou et hardi, et fort guerrier,
Et tant par ont vaillant seignor
Qu'il ne poent avoir meillor.
N'erent pas Troien partiz
Del chaple, ne del poignéiz ;
Par tant lor en fu molt sordeis.
Cil vindrent abrivé et freis,
Sis vont ferir, molt i perdirent,
Et grant meschief i recoillirent.
Ne lor porent pas frois aveir,
De tex i estut remaneir,
Qui molt volentiers s'en alassent,
Se il poïssent et osassent.
Molt par ot ci estrange perte :
Des morz est la terre coverte.
Vers la bataille s'en tornèrent
Cil qui a grant meschief i èrent :
Vont s'en arrière desconfit.
Et reis Thelamon s'envancit.
Polidamas vait envaïr,
L'a abatu de son destrier.
La véisseiz molt bien edier
Troylus qui sor lui retorne,
Cels d'entor lui ocit, aorne,
O le brant d'acier lor toli,
Et molt grant pris i recoilli.
Trop gente retenue i fist :
N'ot conpaignon qui ne guenchist.
Polidamas est remontez,
D'estrange leu est eschapez.
Car ço sacheiz, qu'ilec charreit,
Lor devreit bien estre, perdreit.
D'ilec se furent deronpu,
Et si'n i ot maint abatu,
Ainz qu'il encontrassent Perseis.
Mes cil orent lor ars turqueis
Et furent bien set M. et mès
Qui's acoillent de plein eslès.
Traient saietes et quarrials,
N'i a d'auberc si forz clavials
Qui nes descloent et desjoinent.
M. en navrent, et M. en poignent,
Si que d'ambedeus parz del cors
Lor en raie li sans clers fors.
Ci ot ocise de chevax.
Paris le fait come vassax.
Molt les damage à grant manière,
Retraire les a fet arrière.
Ci ont Griu tant des lor perdu
Dont molt deivent estre irascu.
Si sont il veir ; se il poeient,
Li Troïen le conparreient.
De la bataille se traist près,
Il et sa gent Danz Achilles :
Parmi le champ veit mainte teste,
Sa gent semont et amoneste,
qu'il le facent proosement,
Tuit ensenble comunement.
Donc ont les enseignes bessies
Qui là mès n'ierent redrecies,
S'en seront C. ensanglantées,
En cors de chevaliers botées.
Ne porreit rien conter ne dire
La merveille, ne le martire,
Que ci souffrirent cels dedanz.
Molt se contient bien la lor genz,
Mès tant fu granz li frois de lances,
Et tant i ot de meschaances,
Que de la place sont geté :
Fuiant s'en vont vers la cité.
Et puis qu'il furent esméu
Et Achilles l'a parcéu,
Al brant d'acier en fet martire
Que riens ne dote ne revire.
Molt les acoillent de randon.
Là ot grant desbarateison.
Cil de Troie lessent ester

La bataille : car plus durer
Ne porent mès ; Gré les enmeinent
Toz desconfiz : molt par se peinent
De metre les parmi lo pas.
Molt s'en vait bel Polidamas
Et Troylus de joste lui,
Sovent guenchissent anbedui :
Grant merveille est com il tant durent.
Mainz des lor ilec secorurent,
Qui tuit i fussent mort ou pris.
Le brant d'acier retient Paris,
Environ lui depart la presse.
Molt le fet bien li reis d'Aresse.
Biau s'en vienent tries lor tropiax.
Des gens n'est pas lor li plus biax,
Quant li bastart les secorurent,
Qui entr'als affierent et jurent,
Que ja le conparront li lor.
Poignant en vienent à l'estor,
Parmi Grezeis se sont plongié,
Molt en i ont deschevalchié,
Dont li plus à la mort baaille.
Ila quels chevaliers en bataille,
Quels por granz presses départir,
Et quels por granz estorz fornir !
Com vassalment icist s'aiuent,
Si que toz les conreis remuent !
A l'espée trenchant d'acier
I font mainte teste saignier :
Entr'als abatent Thelamon.
Sesi l'aveit Margariton,
Quant i avint danz Achilles,
Que si le fiert de plein eslès
D'une lance par la forcele,
Que detries en salt l'alemelle,
La lance vole en deus meitiez.
Ainz qu'à terre fust trebuchiez,
L'en ont fors de la presse trait :
Ha, tant i ot crié et brait !
Car eil par esteit si vaseax,
Si biax, si proux et si leiax,
Que trop en sont li suen irié.
Ne li ont pas le cors sachié,
Ainz l'enportent en la cité.
Ha, com grant duol i a entré !
Com plorent dames et puceles,
Enfant et toses et anceles.
Sus el palès le menent dreit.
Et quant sis frere Hector le veit
Si li esteint li cuers et serre,
Que por un poi ne chiet arrière,
Sor une colte fu posez
D'angoisse s'est treis feiz pasmez.
Hector demande qui ç'a feit,
Et len li a dit et retrait
Qui le navra, où et coment.
« Par Dé, fet il, qnant il l'entent,
Bien me devreit li cuers partir,
Quant encontre els ne puis issir.
Gie nel puis mès plus endurer,
Là m'en estuot par force aler
Cestui vengier, se fere el puis.
Se gie dedanz del champ les truis,
Il me larront, ço quit, lor gage ;
Gie lor vendrai chier cest damage ;
Toz jorz mès seroie honiz
Se li lor estoie guenchiz.
Mès ja m'en istrai fors de Troie,
Que qu'en ait duol, ire ne joie,
Del cors li ont tret les escliz,
Et cil est devant lui feniz.
Donc demande Hector son destrier,
Et dit que il l'ira vengier.
Monter voleit, mès li Reis vint,
Qui à grant peine le detint.
Devant les doves des fossez
Se fu li torneiz arestez.
Grant pièce lor tindrent lo pas ;
Car venuz i fu Eneas
O tex VII. M. chevaliers,
Qui molt jostèrent volentiers,
Et molt par s'i edièrent bien.

Mès por veir vos di une rien,
Granz desconforz lor est à toz,
Et meins en sont hardiz et proz,
De ce qu'Ector n'est avec els.
Quant Achilles le sot, li fels,
Ne prise puis gaires lor genz,
Et dit que ja les metreit enz.
Agamennon l'est alé dire.
« Car chevalchiez, fet il, biau sire;
Si's alon toz ocire ou prendre;
Ne se porront vers nous deffendre.
N'ont point d'Ector; oi ne l'auront,
Dites por quei nos contestront.
Sacheiz que oi ne s'en istra.
Molt le regretent cil de là
Ne se sevent sans lui edier.
Fetes voz conreiz chevalchier.
Si soient là si envaï,
M. en remaignent espasmi. »
Atant s'esmurent li conrei,
L'uns avant l'altre sans desrei.
Ja i aura marrials mestrez,
Ne puot ainz remaneir li plez.
Li dus d'Athenes vint premiers,
O bien X. M. chevaliers,
Sor les chevals les armes prises.
Puis n'i ot fet altres devises;
Mès maintenant les vont hurter,
Et les forz escuz estroer.
Mès molt i perdirent des lor.
Ci comença li fier estor,
Que il n'est se merveille non.
D'andeus parz voident li arçon.
Ilec ot mort maint bon vassal;
Par le champ fuient li cheval.
Filimenis de Paflagoine,
O la soe gent sans essoine,
Josta o les Atheniens.
Si vos di bien qu'en tant de tens
N'oï onques nus hom parler
De tanz chevaliers decolper.
Granz sont et forz Paflagoneis,
Et molt redotent poi Grezeis:
Ne sevent rien de coardie,
La gent de Grece ont trop ledie.
Molt le fist bien Filimenis,
De mainz en ot le jor le pris.
O le duc d'Athenes josta,
En la boche si lo hurta,
Quatre des denz li fist voler,
Et jus del cheval enverser.
Ne li lut pas sor lui descendre,
Ne son cors pas sesir ne prendre:
Trop i aveit des suens assez,
Tost fu de la place levez.
Vers les herberges l'emportèrent
Cil, qui grant duol en demenèrent.
Palamedes les encontra,
Por un petit ne forsena,
Et dit que ja le conparront,
Cil qui l'ont fet, ja n'i faldront.
Les escuz ont pris et sesiz,
Ja'n i aura de toz marriz.
N'i ot onc puis frein retenu,
A la bataille sont venu,
Plus tost, ço sacheiz, que lo pas,
Puis si les vont ferir el tas.
Froissent et peceient les fuz,
Ou en haubercs, ou en escuz,
Ou parmi cors de chevaliers.
Si fu li estors si pleniers,
Ci ot estrange caplerece
Et de Perseis tel traierece,
Ci ot si fier torneiement,
Et si mortel destruiement,
Que nus ne'l porreit reconter.
Nel porent pas plus endurer.
Icil dedanz desconfit sont,
Sacheiz trop lede perte i font.
Parmi les lices les ont mis,
Molt par en ot ilec d'ocis,
Es doves chient des fossez.

Ainz qu'enz en fust li tiers entrez,
I orent si grant perte faite,
Ne porreit pas estre retraite.
Totes les lices dederaines
Ont cil defors en lor demeines;
Es barbecanes se sont mis.
Là se contint molt bien Paris;
O le brant d'acier de color,
Lor en ot maint ocis le jor.
Ha com le fet bien Troylus!
Ne s'en aproche de lui nus,
Que nel conpert molt ledement,
Bien mostre ilec son hardement.
Polidamas com le refait!
Icil retient le brant un trait.
Tant en ocist, tant en mehaigne
Qu'en sanc vermeil trestoz se baigne.
Molt se contient proosement:
S'il a damage, chier lor vent.
Filimenis li biax li proz
Icil por veir i est sor toz;
Ne gete colp qu'il n'en ocie,
A l'espée d'acier forbie.
Molt le font bien, mès ço qu'en chalt?
Riens ne lor monte, ne ne valt.
Puisque tel gent est resortie,
Et de champ sevrée et partie,
N'est mie puis chose legière
De fere les torner arrière.
Parmi les portes de la vile
En sont entré ja tex XX mile;
N'i a uns sols qui senblant face
De retorner arrière en place.
Li criz lieve par la cité
Que li lor sont des champ gité.
En la vile a si grant effrei
Que nus n'i prent regart de sei:
Montent sor murs et sor portals.
Li criz i est si comunals,
Que senpres quident estre pris,
Et tuit detrenchié et ocis.

Hector entent, et ot, et veit
La merveille; si aperceit
La grant dolor et le martire
Que nus ne seit conter ne dire.
La cité veit tote esméue
Et a la novele entendue
Que par les portes les ont mis.
Li sans li est montez el vis,
Et li cuers el ventre engroissiez;
Tant par est desvez et iriez
Que nus ne s'ose vers lui traire.
« Molt par me puot, fet il, desplaire,
Que nus desdit ço que gie voil. »
Par molt grant ire et par orgoil
Li sont li oil troublé el vis,
En son chief a son hialme assis,
Lacié li a uns dameisals.
Adonc refu li dels novials;
Plorent et crient par la sale,
Mainte gente dame i ot pale
Por la poor que de lui ont.
Halas! jamès nel reverront,
Qu'en oient joie ne leece!
Halas! quel perte et quel tristece,
Qu'il ne poeit cel jour souffrir,
Qu'il li devoit mesavenir!
Dedenz la sale qui fu painte
Monte el cheval l'espée ceinte,
Son escu prent, et si s'en ist.
Andromacha pasmée gist,
Tel duol a que n'ot ne ne veit;
Prianz nel seit, ne aperceit,
N'i alast mie, sil devient.
Cil qui ne dote ne ne crient
Est par les rues avalez.
De plus de M. fu aorez:
Quant l'aperceit la gent menue,
Molt ont grant joie recéue.
Encontre lui vont tuit et corent,
Et de pitié braient et plorent.
« Sire, font il, bien ont séu

Et molt l'ont bien aparcéu
Icil de Grece tote jor,
Que n'esteiez pas à l'estor.
Bien i ont feit tot lor talant.
Des noz est la perte si grant,
Que nus nel porreit reconter.
Mès or lor covient conparer
Jusqu'à petit, sanz nulle faille. »
Hector en vient à la bataille,
Mès la presse par fu si granz
Des desconfiz et des entranz,
Qu'à peine s'en puet fors issir.
Senpres maneis à l'avenir
Lor gite mort Euripilus
Qui d'Orcomene ert sire et dus.
Assidus ert quens merveillos,
Fiers et hardiz, et corajos.
A celui a le bras trenchié,
Si l'a navré et mehaignié
Que jamès ne ferra d'espée.
Là ot mainte enseigne escriée.
Sone tant cor, tanz meenel
Et tant olifant grant et bel,
Tuit li murail en retentissent,
Et totes les genz en fremissent.
Bien fu Hector reconéuz.
Tant tost com fu aparcéuz
Eneslepas sont resorti
Trestuit si mortel enemi,
Polidamas avoient pris
Al rescore Filimenis,
Parmi la presse l'enmenoient
Cil qui grant joie en demenoient.
Car molt les avoit fet iriez,
Et par maintes feiz damagiez,
Por ço li donoient de granz,
Parmi l'ialme, de lor branz.
Sa rescosse iert tote obliée,
Jamès n'en fust sachée espée;
Sovent fu Hector regretez,
De cels dont plus esteit amez,
Mès molt l'on bien reconéu
Cil qui arrière sont méu :
Toz lor est li cuers revenuz,
Polidamas fu secoruz,
Qu'Ector s'ala à cels mesler,
Qui ledement fist conparer.
La sesine qu'il en avoient;
Cels a ocis qui le tenoient.
Donc les aquielt al brant d'acier,
Maint en i a fet trebuchier,
Parmi le pas les fist passer,
Trop i perdent à l'entasser :
Toz desconfiz les meinent fors,
Molt gete Hector ames de cors,
Cil dedanz furent recovré.
A la trenchiée d'un fossé
Rentassent si lor enemis,
Molt en i ot morz et malmis;
C'est par l'esforz qu'Ector a fet.
Que vos en feroie lonc plet?
Loinz as plains chans les ont enpainz,
Si n'en fu pas lor li gaainz.
Amirals fu Loetetes,
Cosins germains Diomedes,
Riches esteit et alosez
Et de hardement trop osez.
Celui trest Hector la coraille,
Enz el mi leu de la bataille
Josta à lui, tel colp li done
Que li escuz toz en estone,
Où il avoit peint un lipart :
Soz la bocle parmi li part.
Le hauberc a rot et falsé,
Parmi le cors li a passé
Le gonfanon vermeil de seie,
Par detries en geta lo feie
Al fer trenchant, et les reignons :
Cil chaï morz jus des arçons.
Hector quant sa lance peceie,
Il trait l'espée, si essaie
Coment ele set fer taillier;

Maint hauberc en fist desmaillier.
Or le refont bien cil de Troie,
Desore ont il leece et joie,
Desor resont il par igal;
C'est par Hector le buen vassal.
Quant Achilles veit la merveille
Qu'Ector lor fet et appareille,
Que toz lor princes lor ocit,
A sei méisme pense et dit
Que, s'il puet vivre longement,
A duol, à mal et à torment
Sont tuit livré sans retor prendre.
Mès molt voldreit à ço entendre,
Qu'il le poïst desavancir,
Ou à tel encontre venir
Qu'il li féist l'ame roter;
A ço a mis tot son penser,
A el n'entent ne riens ne fait,
Tote altre rien por iço lait,
A iço a tot atorné;
Et son corage, et son pensé.
Jamès n'aura joie, ne ris,
Dessi qu'à ses mains l'ait ocis.
La gent de Grece fet morir;
Tant à Hector force et aïr
Que tot ocit et navre et tue,
Et de la place les remue.
Bien le font cil de la cité,
Forment resont asséuré:
Tuit en issirent fors as criz.
Puis que li monz fu establiz,
Ne vit nus hom tel contençon,
Tel chaple, tel occision:
A cenz milliers s'entrocient.
Par la cité cornent et crient,
Et as tentes font ensement.
Ço est avis à tote gent
Que la terre font soz lor piez:
Toz li chanz est des morz joinchiez.
Politenes esteit uns dus
D'oltre les puis de Calcasus,
Ço est vers Inde la major.
Molt ot grant force et grant valor,
Merveilles par iert prouz de sei,
Et molt aveit riche conrei.
Nus hom del sicle trespassé
N'aveit véu si bel armé.
D'or et de pierres precioses,
Resplendissanz et merveilloses,
Furent si garnement covert.
Achilles aime, enore et sert,
Por ço que doner li deveit
Une soe soer qu'il aveit.
Il iert chevalier merveillox,
A cels dedanz molt perillox;
Le jor lor en ot molt ocis.
Mès Hector l'a si entrepris
Qu'il ne li pot plein pié foïr,
En la place l'a fet morir,
Tot le fendi dessi qu'as denz.
Et quant il vit les garnemenz
Si riches, et si preciox,
Molt fu de l'aveir coveitox,
Oster les li voleit et traire.
Mès Achilles, son aversaire,
I est venuz qui les li vie.
Là ot mainte sele voidie,
Ci rassenbla li fier estor
Dont M. perdirent la color.
Hector et Achilles s'ateinstrent
Qui d'els ocire ne se feinstrent,
Maintes colées se donèrent
Sor les hialmes qui resonèrent,
Que tuit en ronpirent li laz,
Et tuit lor dolurent li braz.
Mès Hector sesi un espié
Cler et trenchant et aguisié,
A deus poins en fiert Achilles,
Parmi la coiffe de si près,
Qu'il ne lo pot pas jus abatre.
Adonc lessièrent lo conbatre
Cil qui estoient à l'estor,

En sus se retraient li lor.
Achilles fu griement navrez,
Dolor ot grant et ire assez,
Nus hom n'en ot ainz plus ne tant;
Por ço en fera bien senblant.
Sa plaie li ont bien fessiée
Et d'un pennon estreit liée,
Pois rest monté, l'ialme lacié.
Cler et trenchant tint un espié,
Por sa plaie pas ne sejorne,
En la bataille arrière torne.
Hector agaite issi navrez:
Mielz en velt estre morz gitez,
Qu'il ne l'ocie, ço dit bien;
A ço entent sor tote rien.
La bataille est molt aïriée,
Mainte ame i ot de cors sachiée.
Li cri i sont grant et li hu.
Hector a un rei abatu,
Prendre le volt et retenir,
Et as lor par force tolir:
Par la ventaille le teneit,
Fors de la presse le traeit,
De son escu iert descoverz;
Et quant l'aparceit li coverz,
Vers lui broche dreit lo destrier,
Nel pot souffrir hauberc doublier
Que le feie et le polmon
Ne li espandist sor l'arçon;
Molt le trebuche toz envers.
En poi d'ore est pales et pers.
Ha las! Com pesante aventure!
Tant par est pesme et tant est dure!
Et com pesante destinée!
Puis n'i ot altre demorée:
Vont s'enfuiant sanz nul conrei,
Uns sol n'i prent regart de sei,
Ço lor est biau qu'on les ocie,
Petit prise chascun sa vie.
Getent lances, getent escuz,
La mort Hector les a vencuz,
Et morz et si descoragiez,
Angoissous sont et si iriez
Que li plosor estre lor gré
Se sont enmi le champ pasmé.
Sis ocient sans nul retor,
Et sans rescosse d'un des lor.
Par force sont del champ gité,
Jusqu'as portes de la cité;
Les enmeinent molt ledement.
Là ot maint brant d'acier sanglant,
Poez saveir, molt en ocistrent
Et molt en navrèrent et pristrent,
Tant com il voldrent et non plus;
De ço sont il bien al desus.
Parmi les portes s'en entrèrent
Cil qui del champ vif eschapèrent.
Ilec en ocist Achilles
V. C. ço dit l'escrit et mès.
Espes les trove et entassez,
Tant en a mort, ainz que passez
Fussent, n'en puis esmée faire.
Mès, si com me reconte Daire,
Mennon guenchi contre Achilles.
Si le feri de plein eslès
Qu'il le porta jus de la sele.
Et cil qui sis geus renovele
Le ra sesi parmi l'escu,
Qu'à la terre l'a abatu;
Puis trait l'espée, si li salt.
Et rei Mennon ne l'en defalt,
Si li done deus cols ou treis
Qu'il ne li rende demaneis
Parmi l'ialme de desus
Si que del chief li abat jus,
Le sang li fet voler del vis;
Fièrement l'a Mennon requis.
Fière escremie s'ont rendue,
De lor sanc la terre enpalue.
Chascuns d'els est si gregiez
Qu'a peine puot ester sor piez.
Plaié se sont si et navré

Que del champ en furent porté.
S'éust Mennon un poi d'aïue,
Si tres grant peine fust créue
A Achillès, que jamès jor
Ne portast armes en estor.
Sor son escu en fu portez,
Treis feiz se fu anceiz pasmez
Qu'il fu dedans son paveillon.
Sor un faltre de ciclaton
Le colchièrent, si'l desarmèrent.
Quant les plaies li regardèrent
Quidèrent l'ame s'en alast.
Jamès sa boche ne parlast,
Ne fust uns mires d'Oriant
Qui de mecine saveit tant
Que nus hom ne poïst morir,
S'il i poïst à tens venir.
Cil l'a fet si assoagier
Qu'eneslepas le fist mangier
D'un chaldel preciox et sain.
Or sont tuit si ami certain
Qu'il est à garison tornez.
Ore ert gariz et respassez,
Ainz que trespassent gaires jor.
Grant joie en demeinent li lor.
Tote la perte qu'il ont faite,
Que d'els est dite, ne retraite,
Ne prisent il pas un denier
Quant vengié sont de lor guerrier
Et de lor enemi mortal,
Ja n'auront mès dolor ne mal,
Ço lor est vis, por nule rien,
Mès une chose di gie bien,
Encor auront de tex jornax
Où M. perdront de lor vassax.
Gie vos dirai de cels de Troie :
N'orent onc puis no bien ne joie.
Del champ fu li cors aportez.
Quant en la vile fu entrez,
Unc nel vit nus sor piez estast,
Et de dolor ne se pasmast.
Braient femes, braient enfant,
Toz le poples petit et grant;
Plorent li rei et li contor,
Prince demeine et vavassor,
Les puceles l'ont regreté
Et les dames de la cité.
« Sire Hector, dolz nobles guerriers,
Sire nobiles chevaliers,
Sire qui toz nos amiez,
Sire, qui toz nos gardiez,
Sire, qui tant estiez proz,
Qui nos deffendiez de toz,
Quel damage quant estes morz !
Tant par est grant li desconforz,
Jamès nus biens ne nos vendra,
Jamès nus hom ne nos voldra,
Jamès jor ne serons rescos,
Toz lor voleirs feront de nos
Li enemi, li renéié.
Ha com seront desconseillié
Li cheitif chevalier de Troie !
La lor deffense iert mès si poie.
Ja n'i aura mès porte overte.
Ha lasses, font eles, quel perte !
Ja ne serons mès mariées :
Chaitives en serons menées,
Doleroses en lonc servage.
La vostre mort est si salvage
Que il n'est pas dreiz, ne reson,
Que nos ore enprès vos vivon. »
Enprès li cors est tex li criz
Que nus si granz ne fu oïz.
Tuit le siévent jusqu'en la sale,
Tuit sont persi et freit et pale,
Là est li dels si angoisseos,
Si pesmes et si dolereos
Que nel porreit riens reconter.
Sor lui se vait Prianz pasmer,
Sor lui se gist reides et freiz,
Sor lui se pasme tantes feiz
Que il n'an ist funs ne aleine.

Osté l'en ont à molt grant peine
Si fill, si rei et si contor.
En une chambre peinte à flor,
En est portez si come morz;
Malvès iert mès li suens conforz.
Estrange duol refet Paris,
L'eve li cort aval lo vis,
De ses deus ielz tendrement plore,
Sovent maldit le jor et l'ore
Que li torneiz fu assenblez
Por quei Hector li est enblez.
Molt fet Paris dolente chière,
Son blialt fent de porpre chière:
Esteit li dras forrez d'ermine,
Si l'a fendu, que la peitrine
Li pert dessi qu'en la ceinture.
Molt par maldit cele aventure:
« Sire, dolz amis, sire chiers,
Vaillanz sor trestoz chevaliers,
Qui fera mès les granz esforz
Et qui vengera mès noz morz?
Qui nos sera mès gonfanons,
Chastiax, estendarz, ne dragons?
Qui nos saura mès maintenir?
Li cuer nos devroient partir,
Quant nos vos esgardons en bière.
La vostre morz par est tant fière,
Que nus ne set lo grant damage
Qu'en receit oi nostre lignage.
Par vos esteit toz deffenduz;
Mès ore est morz et confonduz.
Et, se Deu plest, cil en morra,
Ja nus garder ne l'en porra.
Vengiez sereiz demain sans faille,
Se trovez est en la bataille.
Mei ne chalt s'il m'aveit ocis,
Mès de lui fust vengement pris. »
Desus lo cors chaï pasmez;
Adonc i ot dolor assez.
Molt le regrete Troylus,
Car riens soz ciel n'amot il plus,
Et si refait Polidamas,
Et Anthenors et Eneas,
Tuit si ami et tuit si frere.
Adonc vient Ecuba sa mere,
Andromacha et dame Heleine,
Chascune esteit et pale et vaine,
Que ne se fussent ja méues,
S'eles ne fussent sostenues,
Ne poïssent sor piez ester.
Qui les oïst braire et crier,
Com chascune ses dras deront,
S'ilec fust li plus fels del mont
Ne poïst muer à nul fuer
Qu'il n'en éust dolor au cuer.
Quant sor lo cors chient pasmées
Si maldient les destinées
Qui tant lor par sont felenesses:
« Ha Cassandra, les vos pramesses
Et d'Eleni sont averées!
Molt nos héent les destinées.
Se andui en fussent créu,
Ne nos fust pas si meschaü,
Meschaü, lasses doleroses!
Com porrons mès estre joioses?
« Filz, fet Ecuba, quelle atente!
En qui metrai gie mès m'entente?
En qui sera mès mis deliz?
Li miens solaz est toz feniz.
Perdue est ma deffensions,
Où ert toute m'entencions.
Filz, dolz amis, parlez à mei:
Vos n'estes mie morz, ço crei,
Mal fetes qu'à mei ne parlez.
Ovrez ces ielz, si m'esgardez.
Filz dolz, vos nes poez ovrir.
La granz errors et li sospir
Que gie menoie chascun jor,
Senefiot ceste dolor,
Ceste angoisse, ceste merveille.
La terre vei soz vos vermeille,
Del sanc qui del cors vos devale.

Ahi ! com vei cel clers vis pale,
Douz, biaz et proz sor toz vaillanz !
Que fera mès li reis Prianz ?
Qui li fera jamès la rien,
Por quei il ait joie ne bien,
Confortement ne aleiance ?
Ha ! dolz amis, quele atendance !
Com vos departez tost de nos !
Dreiz est que nos moirons o vos,
Que nos ne nos veions honir,
Par force prendre et retenir
As enemis que Dex maldie,
Par qui avez perdu la vie.
Nel verrai ja lasse chaitive,
Ja Dé ne plese que tant vive. »
Li reis de Frise la sostient :
La Mort maldit que tost ne vient,
Et tox les Dex ledenge et blasme :
Desus le cors C. feiz se pasme.
Andromacha ot tant ploré
Et tant le jor brait et crié
Que parole n'en puot issir ;
Sovent fet senblant de morir,
Sovent est verte, et pale, et vaine.
Deli n'en ist funs ne aleine ;
Mès cil qui de bon cuer l'amèrent
En une chanbre l'enportèrent,
En un lit où il l'ont posée :
Là li ont la chière arosée.
Molt s'est malmise et enpeinée,
Tote lassée et depeciée ;
Toz ses chevels a esrachiez.
Se fust tenuz li suens deviez,
Onquor n'éust Troie nul mal ;
Car cil, al hardi cuer leial,
La deffendist vers tote gent.
Li doleros destruiment
Sont avenu et avendront ;
Ja mès gaires ne tarderont.
Dame Heleine ne s'est pas feinte ;
De dolor a la color teinte,
Et ses chevox roz et detrez,
Et sovent gete criz et brez :
N'i a nule qui tant en face.
Lermes li fondent sor la face,
Si que la peitrine a moilliée.
Tel dolor a et tel baschiée
Que son blialt ront et descire :
Plus devint jalne que n'est cire ;
Se morte fust ço li fu bel.
Molt l'en prisent mielz li danzel,
Et molt l'en sorent puis bon gré
Tuit li prochain del parenté.
De Polyxena que direie,
Quant retraire ne vos saureie
La merveille que fait de sei ?
N'i a duc, amiral, ne rei
Que ne face des ielz plorer.
Se gie voloie reconter
La verité de sa dolor
Iço durreit mès tote jor ;
Mès ne vos voil pas ennoier.
Desor me covient repairier
A l'afere continuer :
Desore i fait buen escolter.
En la sale qui molt resplent,
Où tant a or et fin argent,
Et tante preciose pière,
Ont mis le cors Hector en bière.
Premièrement l'ont desarmé,
Et de blanc vin set feiz lavé,
En chières especes boliz.
Avant qu'il fust enseveliz
L'orent bien aromatizié,
Et del cors sovent sachié,
Ostée en ont bien la coraille
Feie et polmon et l'autre entraille,
Lo cors ont dedenz embasmé,
Si'n i mirent à grant plenté.
Et si refirent il defors.
D'un drap qui iert en lor tresors,
Qui plus valeit de deus citez,

D'or et de pierres iert listez,
Li plus riches qui onc fust fez,
Ne qui jamès vos fust retrez,
De celli firent vestéure
Bele et bien fet à sa mesure.
Avis vos fust que toz fust vis;
En un chaalit l'ont assis,
Fors tant qu'alques se vit arrière
Toz apoiez à la litière.
Riches fu molt li chaaliz,
D'un blanc ivoire toz traitiz.
Li pecol sont bien entaillié
Et molt soltilment deboissié,
A besteles et à oisals,
Et à petites serpentials,
De floretes avironées.
Les ovres sont molt bien dorées.
Les espondes et li limon
Estoient des os d'un poisson
Que Plato nome en son escrit.
Onques nus hom de char ne vit
Si bele ovre, ne se bien fete.
De riche soie bien entrète,
Fu toz li liz desoz cordez,
A merveille bien atornez.
Feltre de paile imperial
I ot mis, nus hom ne vit tal;
Un grant paile d'Orient freis
Qu'en son tresor aveit li reis
Qu'il amot molt de grant manière,
Icil covri tote la bière;
En chandeliers d'or gitéiz,
Qui n'èrent mie trop petiz
Ot de granz cierges cler ardanz,
Ne vos sauroie dire quanz.
Tuit li poete et li clergie
De par trestote l'evesquie
Vindrent au cors, si vus di bien,
Que il ne se feinstrent de rien.
En bien chanter et en bien lire
Tote la nuit dura à tire.
Tuit veillièrent et conte et rei.
Mès il erent en tel effrei
Parmi la vile li borgeis,
Que nes traïssent li Grezeis,
Que tote nuit sont sor les murs;
Nus n'i esteit dedenz séurs.
Par tot aveit tel crierece,
Tel plor, tel noise et tel tristece,
Que cil de l'ost cler les oieient,
Qui durement s'esjoisseient.

QUANT cele nuit fu trespassée,
Et resclarzi la matinée,
Si pristrent conseil li Grezeis.
Agamennon parla li reis:
« Seignor, fet-il, bien nos estait;
Grant bien nos a cil à toz fait,
Qui d'Ector nos a delivrez.
Tuit estions à mort livrez,
S'il vequist un an solement.
Trop par avoit grant hardement.
Bien a cil nostre ovre avanciée
Qui l'a ocis, et espleitiée.
Molt en devons avoir grant joie.
Mort sont et vencu cil de Troie,
Ne nos poent mès freiz aveir.
Besoinz ert grant, et estoveir
Que li cuvers fust entrepris
Qui tanz reis nos avoit ocis,
Tanz barons et tanz chevaliers.
Se sol deuz ans vequist entiers,
Tuit fussons morz, pris, et vencu:
Molt nos i est bien avenu.
Danz Achilles fu molt bleciez,
Mès alques est assoagiez;
Il garra bien, molt a bon mire.
Mès une rien vos voil gie dire.
Ne lo pas que nos conbatons
Desi que sain et sauf l'aions:
Atendons qu'il seit respassez,

Car alsi somes trop lassez.
Et del conbatre, sai gie bien
Que cil dedenz n'en feront rien;
Trop ont perdu, deheitié sont:
Ja ore nel se penseront
Que vers nos issent à bataille:
Içe poez saveir sans faille
Qu'il n'en ont ore nul talant.
Mandons senpres al rei Priant
Que trieves nos donge deus meis.
Si sepelirons noz Grezeis,
Et il les lor; ço fet à faire.
Issi l'otreient sans contraire.
Li messagier montent en l'ost,
A Troie vindrent assez tost.
Molt ont bien forni lor message;
Car li meillor et li plus sage
De cels dedanz donent la triève.
Et sachez bien que molt lor greve;
Mès nel porent ore eschiver,
Ne vers cels de l'ost estriver,
A deus meis l'ont fete jurer
Et des deuz parz asséurer.
Cil de la vile font les rez,
En mainz leus les ont alumez;
Et cil de l'ost tot altresi.
Quant li mort furent sepeli
Si retornèrent al sejor.
Troïen plorent lor seignor:
El riche tenple Junonis
Le garderent bien XV dis.
Entretandis ont esgardé
Où n'en quel leu de la cité
Le porreient ensevelir:
Alques en orent de leisir.
Par le comun esgardement
Del rei Priant et de sa gent
Li ont fete sa sepolture,
Ço me reconte l'escripture,
Devant la porte de Tinbrée;
Issi ert par non apelée,
Deves l'ost des Grezeis esteit.
Un molt riche tenple i aveit
Fez en l'enor Apollinis,
De marbre blanc et vert et bis,
Et molt i avoit granz fetures,
Granz merveilles et granz peintures;
Molt par esteit bel atornez,
Et de richeces aornez.
Très de devant l'autel graignor,
Firent trei sage enchanteor
Un tabernacle preciox,
Riche, et estrange, et merveillox.
Quatre images firent estanz,
Igals de groisses et de granz:
Lions assistrent soz lor piez
D'or esmeré bien entailliez,
Les images d'or ensement.
Les deus ierent de biau jovent,
Les altres deus de grant aage.
Oiez que firent li trei sage;
Si fetement les ont ovrées,
Et en tel guise tregetées,
Que les bras destres estendirent,
Issi que les palmes ovrirent.
En chascune ot un pileret
D'un grant, d'un gros, alques longuet;
Mès al meins et al plus eschars,
Valeit li pires V. C. mars.
Car d'un jagonce grenu chier
Firent li sage lo premier,
L'autre d'un brasme verdeiant;
D'un gros estoient et d'un grant
Li altres ert d'une gazaine,
Soz ciel n'a pierre à si grant paine
Seit éue ne conquestée,
Ne qui plus chier seit achetée.
Bien vos déisse où l'en la prent
Et ses vertuz dont elle a cent;
Mès por l'interposition
Avient ici que le lesson.
Li quarz piliers ert d'un pedoire.

Issi com nos retrait l'estoire,
Dedans lo flum de paradis
A un arbre d'estrange pris :
Pomes chargent qui al fonz vont ;
Celes qui set anz i estont
Sont pierres carrées et dures.
Tex vertuz ont et tex natures,
C'ome desvé sans escient,
Qui riens ne set, ne rien n'entent,
Rameine tot en son memoire :
C'est la nature del pedoire.
V piez avoient largement.
A merveille tienent la gent
Des images qu'ilec estoient
Com fetement les sostenoient.
Des senestres mains s'apoieient
O bastonciax que il tenoient.
D'or estoient tuit à neel,
Bien entaillié, vermeil et bel.
Les cimeses des pilerials,
Qui tant erent riches et bias
Erent les deus de grisolites,
Et les altres deus d'ametistes.
Suz furent voltiz li arcel,
Tuit partot dobles et gimel.
Molt par i ot riche civoire ;
Car n'esteit de chalz ne d'ivoire,
Ainz fu d'or fin toz et de pierres
Molt precioses et molt chières.
D'ilec issi granz la clartez,
Plus ressemblot cielz estelez
Que nule riens qui fust el mont :
Trop ont grant sen cil qui ço font.
Sor le civoire ont fet mesière
Molt preciose et molt chière
De marbre de plosors colors ;
Vint piez en dure la hautors.
Volte i ot fete d'or voltée.
Quant ele fu tote aprestée,
S'ont un séel dedanz assis,
Et si n'est hom, ne nez, ne vis
Qui de si riche oïst parler.
Car pierres orent fet tribler
Esmeraldes, alemandines
Saphirs, topaces et sardines ;
En or sont de rechief fondues,
Et trestotes à un venues.
Li sage poete en ont fet
Un molle moillié et portret
De la plus riche ovre qui fust
Et que nus hom fere séust.
L'or et les pières i gitèrent,
D'estrange chose se penèrent,
N'i besoigna ne plus ne mains,
Que toz li molles en fu plains.
De la chaere que direie ?
Ja tant ne m'en porpensereie
Qu'ele ja fust par mei retrete
Quels est ne come ele esteit faite.
Mès l'enpereres d'Alemaigne,
Al mien espeir, et cil d'Espaigne
Ne la poïssent tel bastir,
Ço vos puis dire sans mentir.
Lo cors Hector ont aporté.
Quant il issi de la cité
Donc refreschi trestoz li dels :
Batent palmes, tirent chevels ;
Petit et grant braient et crient,
Et lo terme, et lo jor maldient
Qu'il nasquirent, ne qu'ont véu
La mort Hector qui tant mar fu.
N'i a un sol petit et grant,
Nes les femes et li enfant,
Qui ne vienge et qui duol ne face :
Maint en mururent en la place,
Li cuer des ventres lor partirent,
Tel mil et plus s'en esparmirent,
Qui por mort en furent porté.
Ne vos puet estre reconté
La siste part de la dolor.
Li sage mestre et li contor
Ont pris lo cors, gie ne sé plus ;

Enz en la volte de desus
L'ont gentement posé et mis
Et dedanz la chaiere assis.
Deus vassialx ont appareilliez
D'esmeraldes bien entailliez
Toz pleins de basme et d'aloès.
Sor un bufet de gargates
Les ont assis en tel endreit
Que ses deus piez dedanz teneit.
De basme grant plenté i ot;
Jusqu'as chevilles i en entrot.
Deus tueles d'or geteiz
Merveilles biax et bien fetiz,
Dessi qu'as nès li ateigneient,
Et dedanz les vaissiax esteient,
Si que la grant force et l'odor
Del vert basme, et de la licor
Li entroient dedanz lo cors.
Granz fu l'aveir et li tresors
Dont la sepolture fu feite.
Quant la chose fu a chief trete,
Si ont l'ovre aïtant menée
Que merveilles fu esgardée.
En la chaiere Hector seeit,
Un brant d'acier tot nu teneit,
Grezeis par signe manaceit,
Ço voleit dire et ço mostrot
Qu'encor sereit vengiez un jor.
Et si fu il al chief de tor
Si asprement, com vos dirons,
Avant qu'à la fin parveignons.
Oiez que firent li trei sage;
Desor, devant chascune ymage,
Firent lampes d'or alumer;
Onques nus hom nes vit fumer.
Tex est li feus, ja n'esteindra,
Ne a nul jor ne desceistra;
Si est fez et de tel nature
Que toz jorz art et toz jorz dure.
Chier furent molt li pavement,
Car tuit erent de fin argent;
Et si ot d'or plus de set listes,
Où en Griu ont letres escrites,
Et disent ço qui les liseit,
« Qu'Ector ilec entr'els geseit,
Hector qui tant fu proz de sei,
Qu'Achilles ocist en tornei.
Mès tant nos en ont mis defors
Nel conquist mie cors à cors.
Ne nasqui onques chevalier
Des le derrain jusqu'al premier
Vers qui n'éust deffension.
Ne trovon pas ne ne lison
Que sis pers nasquist onc de mere,
Si forz, si proz, si conbatere.
Puisque li mondes comença,
Ne jamès de là ne deça
Ne nasqui hom de sa valor,
Ne jamès ne fera nul jor.
Des vaillanz fu li soverainz;
Molt par ocist reis à ses mains
Car il ocist Protheselax
Qui molt par fu proz et vassax,
Et si ocist rei Patroclus,
Rei Merion et Scedius,
Rei Boetes et Prothenor,
Rei Xantipun, rei Helpinor,
Et si ocist Archilogus,
Polixenart et Yssidus,
Orcomenis et Dormenus,
Politetes, Loetetus,
Philipon et Meriones:
Et s'il vesquist deus anz, o mès,
Destruit fussent si enemi;
Mes destinée nel souffri,
Ne envie, ne destinée.
Trop ot as suens corte durée.
Des riches dus, et des demeines,
Des amiralz, des chevetaignes,
Dont il ocist plus de V. C.
Ne fait ici remembrement. »
Sis tenple fu si establiz,

Que de sains homes et d'esliz
I a li reis mis un covent,
Et si auront molt richement
Lor vivre à trestoz sofisant.
Ne sé qu'alasse porloingnant;
Mès onques cors de chevalier,
Dès le derain jusqu'al premier,
Ne vit el sicle a tel enor,
Ne ne fera mès à nul jor.

En la cité sont mu et quei;
Dreit ont; car bien i a de quei.
Tel perte ont fete et recovrée,
Que mès ne verront estorée.
Riens n'i giue, ne riens n'i rit,
N'en i a nul grant ne petit
Qui pas oblit la grant dolor
Qu'ont recéu de lor seignor.
Malade en ont géu assez
Tuit cil de qui ert plus amez.
Onques puis del lit ne leva,
Que il fu morz, Andromacha.
Ço li pesot qu'el ne moreit;
Tant par aveit son cuer destreit!
Si furent sans avoir joie
Lonc tens après tuit cil de Troie.
En l'ost de Grece sont hetié.
Molt ont lo terme coveitié
Que la triève fust aconpliz
Et deronpue et faillie.
Trop volentiers se conbatront
Puis qu'il Hector ne troveront.
A un jor que furent josté
Tuit li halt home et li sené,
Se conplaint molt Palamedes
Et dit qu'il ne souffrira mès
Qu'il ait sor lui seignoriement,
Poesté ne comandement:
Ne velt estre en subjection
A rei, n'a conte ne à baron,
Se par sa volenté n'esteit.
Li plosor dient qu'il a dreit.
« Onc par Dé, fet il, tel ne vi
Quant prince a sor mei establi,
Sanz ço qu'en fust parlé à mei,
Ne qu'en m'en requéist otrei;
Ne m'est pas bel, n'en voil mentir:
Por ço nel voil plus consentir.
N'est or molt bien reson et dreit
Que danz Agamennon mestreit
Ne mei ne riens qui à mei teigne,
Lo vaillissant d'une chastaigne.
Ne feroie gie pas por lui.
Ce poise moi que onques fui,
En leu où sor mei seignorast,
Ne à ma gent riens comandast.
Il ne sera or plus mis sire.
De vos et de trestot l'enpire
Seit or mès soe la mestrie,
Sor mei n'aura plus seignorie,
Se cele non qu'il i aveit
Al tens que sis peres viveit. »
Agamennon fu proz et sages:
Oiant les reis et les barnages,
Respondi tant come senez,
Dont il ne dut estre blasmez.
« Sire, fet il, ço sé gie bien
Que pris avez sor tote rien;
Se ne fussez, toz fussons morz,
Nus ne se prent à vostre esforz.
N'i a nus de nos qui rien vaille
Vers vos en estor, n'en bataille.
Molt dotent cil de là vostre ire,
Molt devez bien aveir l'enpire.
Tant par estes sages et proz
Que mestreier nos devez toz,
Et enseigner et governer.
Où trovereit len vostre per?
Que ferions se n'estiez?
Mès itant voil que m'ediez.
Se ge ai éu ceste baillie,

Quels damages, ne quel folie,
Quels hontes, quels avilemenz,
En est avenue à noz genz ?
Ai lor gie tet riens comencier
Ne tex ovraiges enbracier
Dont nus d'els seit trop malmenez ?
N'en dei mie estre si blasmez.
Se gie l'ai fet, ço peise mei.
En l'oill me fière de son dei,
S'il i a prince, ne baron,
Qui j'aie fet riens, se bien non.
Et vos qui avez tel envie,
Anceis que éussons vostre aïe,
Orent mestier de mon conseil :
Et sachez que molt me merveil,
Que desvolez, ne ça, ne là,
Ço que volent tex cent i a.
N'en ai oï nul refusos
De cest affere, fors que vos.
A vos desplest et desagrée
Quant la princie me fu donée.
Len ne vos i pot apeler,
Ne querre otrei, ne demander ;
Car, d'un buen an trestot entier,
Ne venistes al comencier.
Maint grant esgart, ço m'est avis,
Et maint conseil éumes pris
Ainz que fusseiz jostez o nos.
Et, par la fei que gie dei vos,
Nel porchaçai ne nel requis ;
Et quant sor mei s'en furent mis,
Plus me pesa qu'il ne me plot.
Onques onquore hom tant ne sot
Que toz sis sens n'éust mestier
Por qu'en bataille ait tel mestier.
G'es ai enseigniez jusque ici
Alques en pès, la lor merci.
Onc ne lor fis honte ne let,
Ne il nel ront vers mei meffet ;
Ne me plaings d'els, ne il de mei.
Or facent prince, gie l'otrei,
A lor voleir, et à lor gré :
Ne l'ai en fieu, n'en erité.
Gie ne demant sor els mestrie,
S'amistié non et conpaignie.
Volentiers les les et guerpis,
Sanz ço que nul en voille pis.
Eslisent prince à lor talant,
Et j'en serai por tot edant,
Son mon poeir et ma valor.
Ja ne m'en defaldra nul jor. »
La parole remest issi.
Dolant en furent et marri
Tuit li plosor et li alquant.
Que vos iroie porloignant ?
Lendemain sont tuit rassenblé,
Et li plus sage et li ains né,
Et li poples comunement
Vindrent ensenble al parlement.
Agamennon toz les manda.
Quant venu sont, lor comanda
Que se tenissent un petit,
Emprès lor a mostré et dit :
« Seignor, fist il, ço sacheiz vos
Que onques ne fui coveitos
D'aveir sor tanz reis la mestrie,
Ne poesté, ne seignorie ;
Ne fusse dignes de tel chose.
Eüe l'ai une grant pose ;
Or n'i a plus, vos la donreiz
Qui vos plera et vos voldreiz.
Et gie l'otrei molt bonement.
De veir sacheiz que pas n'en ment.
Une chose me soffireit ;
Ja li miens cuers plus ne voldreit,
Mès que la victoire éussons
De cels dedanz. Bien devrions
Querre conseil que destruit fussent :
Pièce a que estre le déussent.
En ço metrai tot mon poeir.
N'ai coveitié d'enpire aveir,
Fors de Miscenes et de l'enor.

Ilec me tient len por seignor,
Et tendront tant com gie vivrai :
A mes eirs iert, quant gie morrai.
Vostre eslection poeiz faire
Sanz malvoillance et sanz contraire.
Parolt et die qui voldra,
Et seit oï que il dira.
Seit esléuz al lox de toz
Tex qui molt seit sages et proz. »
Parlé i ot prou et adès ;
Mès molt par velt Palamedes,
Que sor lui tort l'eslection ;
Tant a sens et discretion
En lui, ço dit, que bien eslire
Le deivent à tenir l'enpire,
Ço est le mielz qu'il puissent faire.
Qui qu'il fust ennui et contraire,
Esléu l'ont, et prince fait,
Si com l'estoire me retrait.
Si lor en sot merveillox grez,
Et si's en a molt merciez.
Mès Achilles molt s'en iraist,
Molt li peise et molt li desplaist,
Et dit que il ja n'en jorront ;
Tel en sont lié qui en morront.
Molt par le tint à grant folie.
Par son voleir ne fu ço mie ;
Ainz est contre sa volenté.
Molt par en sot à cels malgré,
Qui ço ont fet et otreié
Sor son defens et sor son vié ;
Mal lor en volt à toz molt grant,
Si lor fu bien apparissant.
Que qu'en ennoiast Achilles,
L'enpire tint Palamades.
Les trieves furent aconplies,
Et deronpues et faillies.
La nuit jostèrent cil dedenz,
Et si fu tex li parlemenz,
Qu'enz en l'aube, de cler matin,
Se metreient fors al chemin,
Vers les tentes iront rengié
Et de bataille appareillié.
A toz crie Prianz merciz
Que seit vengiez Hector sis filz :
« Seignor, fet il, ne sé que dire ;
Mès le damage et la grant ire
Dont nos somes enpli et plein
Demostron bien à cels demain,
Qui mal nos ont fet et feront,
Toz les jorz mès que il vivront.
Soient si asprement requis
Que gie i aie enor et pris,
Et que la venjance seit prise
En tel manière et en tel guise
Que ne seions trop affebli,
Ne si del tot vers els guenchi,
Ne vencu issi plainement.
Gie di, fet il, veraiement
Que ma grant ire et ma dolor
Conparront, se gie puis, li lor.
Bien dei desore armes porter,
Quant si me vei descriter.
Ne sui pas onquor si affliz,
Que ja mis escuz seit guenchiz.
Contre lo cors d'un chevalier,
Demain el grant estor plenier
Sera mis hardemenz provez,
Se Achilles i est trovez. »
Ço plaist as Troïens sans faille
Que li reis alt à la bataille,
Plus en valdront el grant besoing.
Ne fu li termes gaires loing.
Enz el matin quant l'aube abande
Ainz que la grant chalors espande,
Ne furent pas trop endormi.
Par la cité sont estormi :
N'orent mie trop grant leisor.
Armé furent tuit li plosor,
Issu s'en sont fors de la vile
Plus de C. et L. mile.
Primes s'en ist Deyphebus,

Paris enprès et Troylus,
Li reis Prianz et Eneas,
Reis Mennon et Polidamas,
S'en issent hors o tex conpaignes
Où plus ot de XX. M. enseignes.
Fors des lices, ès biax graviers,
Ont devisez lor chevaliers
Et lor batailles devisées,
Puis chevalchent lances levées;
Les enseignes el vent balaient;
Lo pas vers l'ost des Grex se traient.
Et cil resont appareillié
Qui matin furent esveillié.
Palamedes gent les conreie.
Les fereors avant enveie,
De bien fere les entalente,
Sa cure i met tote et s'entente,
Molt en est sages et apris,
Desor velt aveir lox et pris.
Li un d'els ont requis les altres,
Lances levées sor les faltres
S'entrevienent molt aïrox.
Por ço seront encui terrox
L'agu des hialmes de M. d'els.
Desor espeissera li dels.
Qu'en feroie altre demorée?
Là ot si estrange assenblée
De lances trenchanz et agues
Et de bones espées nues,
Parmi escuz, parmi haubercs;
Alas! tant en i chiet envers
Qui jamès n'en releveront!
Dou M. lances tot d'un front
I véisseiz enesteler
Et par lo champ les trois voler.
Là ot d'enseignes tel traïn,
Tuit en sont joinchié li chemin,
Bien ont lor geus recomenciez.
Puis que li monz fu comenciez
Ne fu bataille si meslée,
Ne où tant fust feru d'espée,
Ne où tant escu estroassent,
Ne où tant hialme escartelassent,
Ne où plus dolerosement
S'entrabatissent mort sanglent:
Là n'ot ainc joste plaideice.
Li rei Prianz fu fors la lice,
O bien X. M. chevaliers,
Les escuz pris, sor lor destriers:
En sont venu al fier estor,
Tres parmi l'escu peint à flor
Feri Prianz Palamedes
Que del cheval l'esloigne adès.
Parmi l'escu qui d'or rogeie
Li mist le gonfanon de seie.
L'espée trait li nobles reis,
Puis si se fiert entre Grezeis:
S'il a ire, molt chier lor vent,
D'Ector son filz prent vengement.
Onques mès hom de son aage
De sei ne fist tel vasselage:
Tot s'est lo jor abandonez.
Des murs de Troie fu mirez
De plus de trei M. puceles;
Sovent en oent teles noveles,
Qui lor fet toz les cuers joiox.
N'i a nul si chevalerox,
Ne qui tant griet ses enemis;
Tant lor en a lo jor malmis,
Que tot lo pris li ont doné
De toz icels de la cité.
Gardes a bones près de sei,
Qui de cuer l'aiment et de fei,
Ce sont cil qui i font merveilles;
Lor espées portent vermeilles
Del sanc de cels qu'il héent tant.
Deyphebus, li filz Priant,
Lor a une envaïe faite,
Dont mainte grosse lance est fraite,
Et mainz forz escuz desbordez,
Et maint chevalier desselez,
Pale et navré, de la mort près.

Bien le refait Palamedes,
Et cil devers lui comunal.
Sovent lor ont livré estal,
Sovent les chacent et remuent,
Sovent les escrient et huent.
La véissiez maint afoler,
Et maint chief de lor bu sevrer,
Et maint chier escu parmi fraindre,
Et maint pennon en vermeil taindre.
A l'estor vint li rei de Lice
Qui les suens de bien faire entice :
Sarpedon esteit apelez,
Vassax esteit et renomez,
Et molt ot gente conpaignie,
Et bien armée et bien garnie
D'auberc et d'ialmes et d'escuz,
D'or enboclez et d'or voluz.
Les escuz pris alèrent joindre,
Sor cels de l'ost ont pris un poindre.
Là ot si fait peceéiz
De lances et d'espiez forbiz,
Là rot tant chevalier navré,
Là sont Grezeis molt réusé,
Ci les ra len alques leđiz,
Ou volentiers, ou à enviz
Les ont chaciez deus traiz et plus.
Donc i avint Neptolemus
Qui de l'isle de Rode ert reis;
En tout l'enpire des Grezeis
N'avoit nul meillor chevalier,
Plus grant, plus large, plus plenier,
Plus hardi, ne plus vertuox,
Ne d'armes nul si angoissox.
Cil amena tex M. Rodeis;
Toz li pires valt plus c'uns reis,
En la bataille se sont mis,
Irié contre lor enemis.
Fierent de lances et d'espées :
Là ot testes ensanglantées,
Ilec ot taint maint gonfanon,
Et desgarni maint chier arçon
Dont li seignor gisent adenz.
Enz el mileu del grant contenz,
S'entr'encontrèrent li dui rei;
Neptolemus li granz d'Argei
Feri Sarpedon en l'escu,
Desor la bocle l'a fendu.
L'aubers fu fors, ne falsa mie,
Et la lance, qui pas ne plie,
L'a fet des arçons devaler,
Et enz enmi lo champ voler.
A denz chaï emmi la place,
Et cil ne fist altre manace,
Anceis li corut maintenant,
En sa main trait tot nu lo brant,
Tex quatre cox li done ou set,
Dont il voide lo sanc aet.
Reis Sarpedon se resvertue,
Si a trete l'espée nue,
Un tel colp fiert Neptolemus
Que la coiffe jusqu'al braon
Li a trenchiée : cil rechiet,
Et si sai bien qu'ainz qu'il reliet,
Amera poi sa vie et sei.
Cist affie oimès lo tornei,
Et cels dedanz que plus nel fière
Estre lor gré, sanz lor preière.
La meslée, la contençon,
Ainz qu'il chaïst sor lo sablon,
Dura assez; mès Sarpedon
En fu li mieldres, ço savon.
La bataille est molt aïriée,
Mainte ame i ot de cors sachiée.
Li reis Perseis i fu venuz,
O plus de set mil ars tenduz.
Sa venue fu mult dotée;
Car mainte saiete enpenée
Trenchante, ague et encoschiée,
Est el sanc des Grezeis baigniée.
Rei Sarpedon fu secoruz,
Qui molt s'esteit bien conbatuz,
Molt ot souffert et enduré,

En plosors leus l'orent navré.
Molt l'a lo jor fet vassalment,
Mès de la engroissa lor gent,
Li dus d'Athenes i avint,
Et Aïax qui les Grieus tint,
Nestor li vielz et Menelax,
O plus de XX. M. vassax.
Cels troverent molt loing des lor
Qui trop orent séu l'estor.
Cil furent senpres assailli :
D'ambedeus parz molt en chaï ;
Des morz est la terre joinchiée,
Ci endurèrent grant haschiée.
Li Troïen ne purent mie
Des lor aveir socors, n'aïe ;
Enclos furent dedenz Grezeis,
Si fu ocis li reis Perseis
Et maint des suens, ço fu damage ;
Molt mainteneit cist lo barnage,
Grant leu teneit à cels dedenz,
Molt par en fu Prianz dolenz.
Por lui del tot affebloièrent,
Et durement s'en esmaièrent.
A l'estor n'esteit pas Paris,
Quant li reis Perseis fu ocis,
Entor lo rei Prianz esteit,
Avec ses freres lo gardeit,
Qui molt i font chevalerie.
Sarpedon et sa conpagnie
Fu desconfiz, molt i perdirent ;
Onques mès gent tant ne souffrirent.
Molt fu navrez, trop fu bleciez,
Parmi lo cors de deus espiez,
Parmi lo chief de deus espées,
Et li furent bien enbarrées
Parmi lo hialme jusqu'al test ;
Tel lo veient qu'il molt desplest,
Et poi en prenent de venjance.
N'i ot puis altre demorance.
Par dreite force et par justice
Les hurtèrent jusqu'à lor lice.
S'adonc ne fust Prianz li Reis,
Molt en éussent le sordeis.
Trop i perdist la soe gent.
Mès il le firent sagement,
Car trei M. chevalier esliz
Lor guenchirent enmi les piz,
O les fers trenchanz acerez
Lor departièrent les costez,
Tex trei M. lances peceierent
Qui en vermeil sanc se baignièrent.
La presse i est granz et li tas.
Sor les hialmes ot si le glas
Des espées d'acier trenchanz,
S'adonc ne fust li reis Prianz,
Tel perte i recéust sa gent,
Dont toz jorz mès fussent dolent.
Sacheiz que grant esforz i firent
Cil qui devant lo pas guenchirent ;
Tant souffrirent et endurèrent,
Que li altre tuit s'en entrèrent.
Mès il i furent trop grevé,
Quant Griu sont sor els retorné,
Qui parmi lo pas les ont mis ;
Trop par fussent ilec malmis.
Mès la gelde se fu rengiée
D'anbedeus parz de la chalciée,
Qui traient engeignes agues,
Et granz saietes esmolues,
Tanz, et à tanz si granz plentez
Que li ciels en est tot troublez.
Navrez i ot V. C. vassax
Et gitez morz treis cenz chevax ;
N'i ose hom descovrir la face.
Se alques fussent en la place,
Perdissent i de grant manière ;
Mès tost se resont tret arrière.
Porquant si lessent maint destrier,
Et maint buen cors de chevalier.
Tornez s'en sont, li chans est lor :
Molt par l'orent bien fet lo jor.
Por plosors feiz se conbatirent,

D'anbedeus parz molt i perdirent :
Contes, dus, amiralz preisiez
I ot molt morz et detrenchiez.
Prianz li reis, li bien apris,
De cest estor ot tot lo pris.
Molt en navra, molt en ocist,
Et de riches prisons i prist.
Mielz l'a li suens cors fet deus tanz
Que treis de toz les plus vaillanz,
Qui soient de çà ne de là ;
Sanz nul desdit lo pris en a.
A merveille s'en esjoïrent
Trestuit li suen, quant il l'oïrent.
Quant ço rot grant pièce duré,
Ront pris conseil en la cité
Que trieves querront vers Grezeis,
Ne sé pas quanz anz ne quanz meis.
Li messages vindrent en l'ost ;
Ço que quistrent trovèrent tost.
La trieve ont Griu asséurée,
D'anbedeus parz l'ont affiée :
Si furent sepeli li mort.
Troïen ont grant desconfort,
Quant perdu ont lo rei de Perse ;
Molt par en ont la color perse
Trestuit li plosors de ses genz :
Tant par ert biax et prouz et genz,
Que nel poent metre en oubli ;
Molt en sont dedanz affebli.
Car molt mainteneit bien l'estor,
Molt i ont perdu buen retor,
Et bon aïde et buen conseil,
N'avoient ami si feeil.
Por tant en mostrent bien senblant
Au duol que font petit et grant.
Del champ fu li cors aportez.
Quant en la vile fu entrez,
N'en sont mie trop esjoï ;
Car onc tel duol nus hom n'oï,
Com tuit en font grant et petit :
Ço conte l'escripture et dit.
Mennon sis niès n'a soing de rage,
Car por un poi que il n'enrage,
Molt le regrete, molt le plaint ;
Le vis en ot pali et teint,
Nul ne l'esgarde n'ait pitié.
Paris ra molt le cuer irié
Sor trestoz cels de la cité ;
L'a lo jor plaint et regreté.
En un tenple l'ensevelirent,
D'enperials dras lo vestirent ;
Treis jors et treis nuiz le gaitièrent,
Que ne burent, ne ne mangièrent.
Esgardé ont entre tant dis
Que de sa gent li meillor dis
L'en merront dessi qu'en lor terre ;
Là sera mis li cors en terre.
Bien est que gise à grant enor
Là où sont tuit si ancessor ;
C'est lor conseil et lor esgart.
Treis jors lo plorent, et al quart
Se sont à tot mis à la voie ;
Estranges poples le convoie.
Com plore al departir Prianz
Et Mennon sis niès et Drianz !
Paris estrange duol demeine ;
Molt en retornent à grant peine,
Molt fu angoissox li conveiz.
Pasmèrent sei par maintes feiz
Plosor de ses charnax amis ;
Mès sor toz est destreiz Paris,
Car molt l'amot de grant manière.
Icil errèrent o la bière ;
Dedanz un curre riche et bel,
Dont plus valeient d'un chastel
Sol les pieres et l'or vermeil,
Par lor gré et par lor conseil,
Ert si fetement enbasmez,
Que la chalors ne li estez
Nel porreit fere mal oleir,
N'est mie del tot sanz eïr :
Car deus filz a de sa moiller,

Qui par tens seront chevalier.
Meillor nul leu n'estovra querre,
Bien maintendront en pès la terre.
Issi avint à cele feiz.
En l'ost ot assez des destreiz.
Une chierté i ot si grant,
Uns peins i valeit un besant,
La char d'un bof deus mars ou treis.
Palamedes et li Grezeis
Pristrent conseil qu'il là fereient
Et les quels i envoiereient.
Ne sé s'il fu par malvoillance,
Mes içe sai bien sanz dotance
Qu'Agamennon i a tramis
Cil qui n'esteit pas ses amis.
Palamedes l'i enveia,
Et cil de riens nel refusa;
Sages hom ert, ne voleit mie
Que noise en sorsist, ne folie,
Ne destorbier, ne desacort,
Meis en fussent hardi et fort.
O chevaliers et o servanz
Hardiz et proz et conbatanz,
Fist Agamennon cest affaire.
Ainz que il fussent el repaire
Orent à Thesidas tramis
Por vitaille de lor amis.
Il estoient à Karantes
Où il en trovèrent adès.
Par Demophon s'en repairierent,
Ilec vos di qu'il se chargierent;
Car la contreie ert plentéive
De pain, de char, d'oile d'olive;
En Messe alèrent, n'en sai plus.
Comandé ert que Telefus
Envoiast en l'ost le froment
Del regne tot qu'à lui apent,
Et si fist il sans contredit.
Onques riens tel joie ne vit,
Com il a à Gamennon fete.
Quant la chose li fu retrete
De la princie qu'ert remuée,
Et à Palamedes donée,
Com il l'en avoient fort trait
Par traïson et par agait,
Molt l'en pesa, grant duol en ot,
Onques riens plus ne li desplot.
Mès Agamennon li a dit,
Que ne de grant, ne de petit,
Ne l'en pesa, ainz en fu liez,
« Ja mar en sereiz point iriez:
A escient demis me sui,
De riens ne me torne à ennui.
Molt fu bien fait icist afaires. »
S'il esturent ço ne fu gaires.
Lonc tens enprès fu bien garnie
L'oz de vitaille et replenie.
Tanz dis se rest appareilliez
Come sages et veziez
Palamedes par molt grant sens;
Molt a grant visde et grant porpens,
Les nès ont fet appareillier
Et bien border et chevillier:
Içe feseit molt bien à faire,
Et molt lor esteit necessaire,
Que qu'avenist, et que que non,
Ço esteit bien dreiz et raison
Que lor nès fussent atornées,
Et garnies et aprestées.
L'ost garni bien de totes parz,
Créuz est bien li suens esgarz.
Avironer a fet les tors.
Si'n ont assises des plosors,
De tels qu'ainz mès ne regardèrent.
Dedanz molt bien se ratornèrent.
Cele part où meins sont séur
Font haltes tors et contremur,
Fossez et vals et desrubiers.
A force trenchent les rochiers,
Lor deffensions appareillent,
A ço tendent, sovent en veillent,
A ço entendent chascun jor,

Poi ont repox, et poi sejor.

QUANT icil anz fu aconpliz,
Qu'Ector fu morz et seveliz,
Si vus puet len por veir retraire
C'onques plus riche anniversaire
Ne fu el siecle celebrez,
Que li a fet ses parentez,
Et toz li poples comunals;
Molt fu festivez li annals,
Molt par i chanta li clergiez.
Molt fu icil jor essalciez,
Molt par i despensa li reis.
N'i ot chevalier ne borgeis
Qui icel jor ne festivast,
Et qui à son talant n'entrast
Dedanz la riche sepulture,
Où li cors gist sans poreture.
Lo jor le virent bel et freis
Dames, chevaliers et borgeis.
Onc n'enledi, ne n'enpua;
Car cil qui l'aromatiza
L'engardast bien jusqu'al joise,
Se si ne fust la citez prise.
Trestuit l'enclinent et aorent,
Et de pitié devant lui plorent.
Ecuba et Polixenain
Tote la nuit jusqu'al demain
Veillent a dolor et à peine.
Ensenble o eles dame Heleine:
Mainte dame, mainte pucele
Et mainte riche dameisele,
Aveit o eles de grant pris,
Issi com gie el livre lis.
Por esgarder le sacrifice,
L'anniversaire et le service,
Et les geus qui sont establiz,
Que font poetes et esliz,
Pour les puceles remirer
I vindrent de l'ost esgarder.
Li ostelain rien ne cremoient,
Fermes trieves entr'als avoient.
Des plus preisiez de l'ost Grezeis,
Qui fussent amirals ou reis,
I venoient por esgarder
L'anniversaire celebrer.
Nes méismes danz Achilles
I vint desarmez de si près
Que bien poeit o els parler.
Mès mielz l'en venist consirer,
Mar i porta onques ses piez;
Car ainz qu'il en seit repeiriez
Ne de la feste retornez,
Se sera si mal atornez,
Sa mort metra dedanz son sain.
Véue i a Polixenain
Apertement enmi la chière.
C'est l'acheson et la manière
Par qui sera getez de vie
Et l'ame de son cors partie.
Oiez com fet Destinement;
Oimès orreiz com faitement
Il fu destruiz par fine amor:
Mar vit onc ajorner le jor.
Molt est fort chose d'aventure,
A plosors est et pesme et dure,
Grant mals vient à poi d'acheson.
La grant bialtez et la façon,
Qu'Achilles vit en la pucele,
Le cuist el cuer de l'estencele
Que ja par lui n'en ert esteinte.
En son cuer l'a escrite et peinte,
Ses très clers ielz vers et son front,
Et son biau chief qui tant est blont,
Plus que n'est ors fins esmerez,
Bien resenblot qu'il fust dorez;
N'a riens sor lui qu'à lui ne traie,
Et ne li face mortal plaie.
La resplendor qu'ist de sa face
Li met el cors fredor et glace;
Sis nès, sa face et sis mentons

Le resprennent de tex arsons,
Dont mès ardra dedanz lo cors.
Pinciez sera d'amors et mors.
Sis très biax front et sa peitrine
Li font prendre tel descipline,
Que ja n'ert mès ne nuit ne jor
Qu'il ne sente les traitz d'amor.
Sovent plus de quatorze feiz
D'amors sera sovent destreiz
Qu'il ne se saura conseillier;
Sovent li estovra veillier
Longues les nuiz sans clore l'oil.
Tost a amors plessié orgoil.
Poi li valdra mès sis escuz,
Et sis haubers mailliez menuz;
Ja s'espée trenchant d'acier
Ne li aura ici mestier.
Force, vertuz, ne hardement
Ne li valt contre Amor naient.
Achilles mire la pucele:
Ço li est vis que molt est bele;
Si est ele sanz nul desdit,
Onques hom plus bele ne vit,
Ne ne fera jamès nul jor.
Plosor se metent el retor,
Car la grant gent se departeit
Qui ilec assenblée esteit.
Vers lo palès totes iriées
Se sont les dames repairiées,
D'Ector plorent et ploreront
Toz les jorz mès qu'eles vivront.
N'est pas damage à oblier,
Ne perte qu'en puist restorer.
Avec s'en vait Polixenain.
Pris est Achilles de son ain,
Car de s'amor est aaschiez.
Onques ne remua ses piez,
Tant com ele fu en la place.
Sovent mue colors sa face,
Sovent l'a pale, enprès vermeille:
A sei méisme s'en conseille
Que ço puet estre que il sent,
Sovent freidist et puis esprent.
Senpres li esprent si le cuer
Ne se méust à negun fuer,
Tant com il voier la péust,
Por rien que nus dire séust.
Quant ne la veit, adonc retorne,
Chière fet et pensive et morne.
Molt vait petit, quant se regarde,
La place remire et esgarde,
Ou la dameisele ot véue.
Toz sis estres li change et mue:
Tant i pense, et tant i entent,
Que il n'ot mès, ne il n'entent
Riens nule qui dite li seit:
Tant l'a Amors el cors destreit!
Molt malades, molt debetiez
S'est en son paveillon cochiez.
N'a si privé qui i remaigne;
Desore a prou dont il se plaigne,
Et si fait il que n'en puot mès.
Amors li a chargié tel fes,
Qui molt est gries à sostenir.
Altrui enseigne o li partir
Qui'l sostienge de l'une part;
Cest socors aura il à tart.
Et de là coment li vendreit?
Soz ciez n'a riens, qui el mont seit,
Qu'il héent tant com il font lui.
« Alas, fet il, tant mar i mui,
Tant mar alai voier les lor,
Tant mar i vi la resplendor
Dont mis cuers sent mortal dolor!
Par lui perdrai joie et baldor.
Et gie de quei la blasmeroie?
Gie sai molt bien que tort auroie.
Se gie m'en plain, el n'en puet mès.
Altre home la virent ades,
Dont rien ne fu, ne rien n'en est.
Molt m'a Amors oi trové prest.
Trop m'estoie en sa voie mis,

Par tant m'a si laciez et pris
Que gie ne li puis eschaper.
Desor m'estuet merci crier.
Et gie à qui la crierai ?
James des ielz ne la verrai.
Et Dex merci, se lo savoié
Ja gaires longues ne vivroie.
N'est el ma mortex enemié ?
Oil ; mès or sera m'amie.
Voire ! car bien est à mon chois !
Gie meisme me trichie et bois,
Gie me deceif certainement ;
Car gie sai bien verraiement
Qu'el me voldreit avoir ocis.
Trop ledement sui entrépris,
Qui amer voil ço qui me hét.
Et Dex biax ! por qu'ele ne set
Lo cuer de moi et le pensé,
Com gie l'ai vers lie torné,
Com gie mi doing et mi otrei,
Come est Amors sesiz de mei ?
Içò me fust granz reconforz.
Mès el voldreit que fusse morz.
Ja n'aurai mal, qu'el ne volsist
Que C. itant m'en avenist.
Son frere Hector li ai ocis ;
Si grant duol ai en son cuer mis
Jamès jor ne voldra mon bien :
Ço m'ocira sor tote rien.
Se gie preiasse, et atendisse
Que gie à loing riens conquéisse
Ço me donast confortement.
Gie ne vei pas, ne n'i entent
Que gie vers li ja riens conquerre.
Onc mès ne quit qu'en tel manière
Amast nus hom. Gie sui desvez,
Et de mon sens sui forsenez,
Que gie ne sai que gie mefaz.
S'alques estreint Amors ses laz,
Gie sai de veir que gie sui morz ;
De nul leu ne me vient conforz.
Narcisus sui, ço sai et vei
Qui tant ama l'onbre de sei,
Qu'il en morut sor la fontaine.
Iceste angoisse, iceste paine
Sai que gie sent, gie aim mon onbre,
Gie aim ma mort et mon enconbre.
Ne plus que il le pot baisier
Ne acoler, ne enbracier,
Que rien n'en est, ne riens ne fu,
Ne que n'en puet estre sentu,
Plus ne puis gie avoir leisor
De lie avoir, ne de s'amor.
Fere m'estuot, gie n'en sé plus,
Tot içò que fist Narcisus,
Qui tant plora criant merci,
Que l'ame del cors li parti.
Ço rest ma mort, que qu'ele tart.
Car gie n'i vei nul altre esgart.
Narcisus por amor mori,
Et gie referai altresi.
Decéuz sui en sa senblance,
Ne rai pas meillor esperance,
Quant gie ne puis aïde aveir,
Ne plus qu'il ot, ço sai de veir.
Et neporquant penser devroie
Savoir s'en nul sen porverreie
Chose qui a prou me tornast,
Mès trop m'angois, et trop me hast.
A ço convenist grant leisir ;
Veire qui tant poïst souffrir.
Mais gie porroie tant atendre,
Sanz riens aveir et sanz riens prendre
Que gie ne me porroie edier,
Ne mei ne altre conseillier.
Qui le mal veit venir sor sei,
Si en deit prendre tel conrei,
Que garir poisse et respasser.
Tot altresi dei gie penser.
Malades sui, s'or ne porquier
Alcun conseil qui m'ait mestier.
Morz sui se si voil consentir ;

Trop est cist fès gries à soufrir.
Molt en voldroie estre devins,
Savoir quels en sera la fins.
Assez la quit, assez la pens;
Trop sui conquis en poi de tens :
Trop me dehait, et trop m'esmai :
Gie n'en puis mès. Car de fi sai
Que mis joies est ci feniz,
Et que ci est toz aconpliz,
Mès gie desir plus l'un que l'al.
Por ço me fet mis cuers grant mal,
Que gie remet trestoz, et font;
Desesperance me confont.
Or voil preier sanz altre alonge
A dam le Dé, que il me donge
Tel conseil prendre, et tel conrei,
Por quei el ait merci de mei. »
Un suen ami, un suen feeil
Qui molt savoit de son conseil
A fet venir de devant sei,
Puis li descovri son segrei,
Tot li a dit coment li vait,
Celée nule ne l'en fait.
Bien li encharja son message :
« A Ecuba, fet il, la sage
La feme al riche rei Priant
Diras tot ço que gie li mant.
Salue la de meie part,
Et di que molt me sereit tart
Qu'o lui éusse accordement.
Vers lie me sui trop ledement
Meslez par pechié et par rage,
Trop li ai fet pesant damage :
En grant dolor ai son cuer mis,
Qu'Ector son filz lui ai ocis.
Molt m'en peise et en suis iriez.
Sovent me prent al cuer pitiez.
Dreit l'en voil faire à sa merci
Tel, dont me tienge à son ami.
Sa fille me dont à moiller;
Et sel la me fet otreier
Al rei Priant et à Paris,
Gie m'en irai en mon païs;
Menrai en mes Mirmidoneis
Ja puis n'iert si hardiz Grezeis
Qui s'arest ci enprès mei.
Trestot leialment li otrei
Que gie ferai l'ost departir,
En bone pès porront tenir
Lor cité mès et lor païs.
Si'n osterai lor enemis.
Et puis que d'els serai partiz,
Jamès escuz n'en ert sesiz,
Home feriz, ne adesé.
Molt ont riche plet encontré,
Se il devers els ne remaint :
Ja ne troveront plus les aint
Que gie ferai dorenavant.
Lor fille o lo cors avenant
Sera garie et enorée,
Car richement iert mariée.
El chief li asserai corone,
Et se Dex tant vivre me done
Que gie de li sesiz me soie,
Ja riens plus ne demanderoie.
Tant me seroie enavancis,
Et sor toz altres enrichiz
Que del monde que tant est lez
Seroie li plus asazez,
Et oil qui graignor joie aureit.
Comenciez vostre erre or endroit.
Dex dont que ço seit à bone ore :
Trop me tarde, trop me demore,
Que gie vos revoie el repaire.
A la réine de bon aire
Direz tot ço que gie li mant. »
Li mès s'en est tornez atant.
Celeement et à privé
Est venuz dreit à la cité.
Cil fu bien sages et bien duiz :
En sa chanbre entre o bons conduiz,
A la réine saluz rent,

De son seignor priveement ;
Enprès li a dit son message :
« Ecuba dame, or seez sage,
Or poez aveir à ami
Vostre plus mortal enemi.
Par lui estes trop damagiée :
Or vus fera joiose et liée ;
Or vos fera enor et dreit
De quant que il vos à toleit.
Vostre fille à moillier prendra,
Et à grant enor la tendra,
Por vos, et por sa grant bialté.
Jamès en vostre reialté
Ne trovereiz chalonge i metre
Ne de guerroier s'entremetre.
Tote est remese, et falt la guerre,
En pès remandra vostre terre.
Puisque mis sires bien voldra,
Ja un toz seus n'i remandra.
En lor païs tuit s'en iront,
Jamès ça ne retorneront.
Ore en pensez sans nul respit,
Come por vostre grant profit,
Et por vos vies aquiter,
Ne vos leissiez deseriter. »
Ecuba fu merveilles sage :
« Bials amis, fet ele al message,
Grant chose est molt ço que tu quiers:
Porquant gel voldrois volentiers,
Se gel puis trover vers lo rei.
Dedanz tierz jor revien à mei :
Adonc en saurai son talant.
Ton seignor di que gie li mant,
Qu'en moi ne remandra il mie.
En grant dolor a mis ma vie,
Gie n'ai leece ne deport ;
Assez voldroie mielz la mort
Que vivre en si faite dolor,
Com mis cors souffre et nuit et jor.
Trop sui par ton seignor grevée.
Mès si ceste ovre ert achevée,
Onquor m'ireit il alques bien.
D'oi en tiers jor à mei revien.
Solonc ço que j'aurai aprise
A mon seignor et à Paris,
Lonc ço respondre t'en saurai.
S'il lo volent molt chier l'aurai. »
Li messagiers issi l'otreie,
Erraument s'est mis à la veie ;
Sanz ço que fust aparcevance,
De bien errer molt tost s'avance.
Repairiez est à son seignor
Qui molt esteit en grant tremor
Por saveir que il fet aveit.
Joie a molt grant quant il lo veit,
demande li que il a fait ;
Et cil li a senpres retrait
Tot lo respons à la réine.
Lo jor devise et lo termine,
Qu'ele li a posé et mis.
« Se ne s'en faint li reis eschis
Vostre besoigne iert achevée. »
Ore ot il qui molt li agrée,
Or li est li cuers revenuz,
« Or font, fist il, li Deu vertuz
Por moi, ço vei or bien et sai,
Quant alcun conseil troverai,
Par quei gie porrai aconplir
Ço que gie voil tant et desir.
Se cist consalz est craantez,
Donc aurai gie mes volentez
De la rien que gie plus coveit,
Par qui gie sui en tel desireit.
Et se à ço n'en puis venir.
Donc estot ma joie fenir. »
En une chanbre peinte à flor,
Al rei Priant son chier seignor
Parole Ecuba la réine :
« Sire, fet ele, grant haïne
Nos mostrent li Dé chascun jor,
Molt decline nostre valor,
Nostre gent et nostre barnage,

Noz filz et nostre grant lignage.
Nos reis, noz duz, noz chevaliers
Perdons à cens et à milliers.
Hector esteit nostre esperance,
Nostre vie, nostre atendance :
C'esteit nostre deffensions.
Puisque nos lui perdu avons
Molt est ceste ovre perillose
Et à nostre oes trop damaiose.
Sans plus souffrir, sans plus atendre,
En fereit bon conseil à prendre ;
Mès ne sai quil sache doner.
Achilles fet à mei parler ;
Priveement, et à segrei,
Que nel set hom fors vus et mei.
Polixenain quiert et demande,
Et si oiez que il vos mande.
Corone d'or li assera
El chief ; et réine en fera.
Le jor que il iert de lie sesiz
Sera li sièges departiz :
Ne serons puis requis par els ;
Si nos sera amis feels,
O nos sera vers tote gent.
Gie n'ai mie grant eschient ;
Mès del peril en quei nos somes,
Noz filz, nos filles et noz homes,
Fereit bien tel plet à receivre.
Et si vos voil bien amenteivre,
Qu'a grant meschief devez pès querre;
Trop a fort gent en nostre terre.
Si est pechiez et trop grant mals
Que tanz homes et tanz vassals
Morent à si fete dolor,
En granz batailles chascun jor.
Perilz i a de tantes parz
Que mestier i auroit esgarz. »
Li reis Prianz bessa son vis,
Une grant pièce, ço m'est vis;
Pensa que il ne volt respondre
De la chose qu'il ot espondre.
Trop li est à fere grief.
Et ne porquant dreca son chief,
Si'n dit son buen et son viaire
A la réine de bon aire.
« Dame, fet il, ne sai de veir
Ne conoistre n'aperceveir
Por riens qui avenir déust
Coment ço fet estre péust.
Car s'Achilles ert mes amis,
Si com il est mis enemis,
Si n'est il pas de mon parage ;
Trop besseroie mon lignage.
Pesera moi, ço sacheiz bien,
S'il endreit mei besse de rien.
Et s'il estoit de lie sesiz,
Com seroie séurs, ne fiz,
Qu'il féist departir lo siège ?
Or me quide prendre à la piège.
Honiz seroie et recréuz
Se g'estoie ore decéuz
Par celui que plus puis haïr.
Maint en i a de grant aïr
Plus riche de lui contre nos.
Adonc que quideriez vos
Que por lui del siège partissent ?
Ja jor par lui ça ne venissent,
Ne ja par lui ne s'en iroient,
Ne ainz ne s'en departiroient.
Et ne porquant s'il le puet faire
Que Griu se metent el repaire,
De lui sera pès et de nos ;
Ne li serons plus haïnos.
Pardoné seront li meffait,
Jamès ne li seront retrait.
Ma fille aura ; gie li otrei.
Sor toz les Dex de nostre lei,
Por ço qu'il n'ait vers nos dotance,
L'en ferai bone séurance. »
Quant la chose fu porparlée,
Qui molt fu puis chier conparée,
Si departirent del conseil.

Anceis que levast li soleil,
Fu li mès al tierz jorz tornez.
Molt fu li termes desirez.
Anceis que il fust aconpliz,
Dedanz la chanbre as ars voltiz
En est venuz à la Réine.
C. saluz rent à la meschine
De par son seignor qui li mande
A li se done et se comande :
Del tot velt metre en son voleir
Sei et sa terre et son aveir.
Ni puet longue parole faire ;
Car la réine de bon aire
Est de devant qui ne li lait,
Et cele n'en tient altre plait,
Ne nel receit, ne ne li dit
Orgoil, oltrage, ne despit ;
Ne fait senblant que li pesast,
Ne que de riens biau li senblast.
La réine qui molt fu sage
Parla, si a dit al message
Tot lo respons al rei Priant ;
Bien devise lo covenant,
Qu'Achilles bien séurs sera
Et il altre si refera.
« Issi, fet elle, puoz retraire :
Ci a grant ovre et grant affaire ;
Celée seit tant que seit faite,
Que ne seit dite ne retraite. »
Congié a pris li mès atant ;
De la vile s'en ist atant,
A son seignor est repairiez,
Qui de sens est molt dehaitiez,
Qu'Amors li mostre de ses tors.
Vers li ne puet valeir trestors
Que il n'en face son voleir :
L'un fait joïr, l'autre doleir.
A cels où est li suens plesirs,
Fait giter plainz et granz sospirs,
Géuner les fait et veillier,
En mainte guise traveillier,
Por estre à la riens ententis,
Dont il est mornes et pensis.
Là sont li cuer et nuit et jor :
Qui aime n'est pas à sejor.
Sovent a joie et sovent ire,
Sovent se plaint, sovent sospire,
Espris d'amor et de voleir,
Sanz bien et sanz repos aveir.
Cil qui i metent lor entente,
C'est li services et la rente,
Qu'Amors pramet mainte fiée
A cels qui sont de sa mesniée.
De cels est bien danz Achilles,
A lui a tret Amors de près ;
Bien li pareist enmi lo vis
Qu'il est des suens, ço m'est avis :
Amer le fait oltre mesure.
« Halas, fait il, quele aventure !
Si sui destreiz, si sui sorpris
Que por amor pert or mon pris.
Ne voil que hom parolt o mei.
S'onc fu sages, desor folei,
Qui en tel leu me sui donez
Dont ja n'aurai mes volentez.
Ges en auroie ! et gie coment ?
Ço sai gie bien certainement,
Puis que li mondes comença,
Ne jamès tant com il durra,
N'amera hom plus folement.
Se mis corages me reprent,
Ço que me valt bien sé de veir,
Que ici n'a mestier Saveir,
Ne Hardement, ne Vasselages.
Qui est qui contre Amor est sages ?
Ço ne fu pas fortins Sansons,
Daviz li reis, ne Salemons,
Cil qui de sens fu soverains
Sor toz altres homes humains.
Qu'en puis gie mès se gie folei ?
Encontre amor nul sen ne vei,
N'i a naient del conforter ;

Gie ne puis mie contester
De ço dont li sage anceisor
Ne porent d'els prendre retor.
Or n'i a donc nule altre rien.
Gie sai, et vei, et conois bien
Que à ço me covient entendre,
Coment que il me doie prendre.
Se g'ai en mei point de valor,
Bien paristra jusqu'al tierz jor
En penser et en porchacier
D'aconplir mon grant desirier.
El mont n'a riens que gie n'en face;
Et puis qui voldra si m'en hace.
Se totes genz ont lor talant,
Et gie n'en ai ne tant ne quant.
Ço que me valt gie dei penser
Coment mon cors puisse tenser.
Grant joie aurai, se tant puis faire
Que de la franche de bon aire,
La resplendors de bialté fine,
En qui est tote ma destine,
Mes buens, ma vie, et ma santez,
Se gie de lie estoie amez
Tot auroie conquis atant.
Ahi! fine de biau senblant,
Esperitax enluminée,
Sor totes altres desirée,
Cele de totes qui plus valt,
Com aigrement Amors m'assalt
Por vostre devine senblance,
Que mis cuers a en remembrance!
Quant là retort, ne sui pas sains;
Sovent en sui pales et vains.
Sovent me refreidist li cors,
Tant m'a Amors pincié et mors!
Sesi me tient et si m'asproie
Longuement vivre ne porroie.
Tant m'a destreit et si confus
De son voleir rien ne refus.
En moi n'a mès poi de dangier,
Tot mon corage a fet changier;
Et puis que si me fait doleir,
Donc redevreit bien mon voleir
Aconplir sanz altre demore;
Por Dé li pri que me secore,
Et que me face tel secors,
Com il selt fere as anceisors.
Qu'en mei ne perde sa costume:
La dolçor et la suatume
Qu'il done as altres me redont
Cil qui sire est de tot le mont!
Tel noveles me dont oïr
Qui mon cuer poissent esjoïr. »
Issi destreiz, issi sorpris,
Issi en amor ententis,
Attendi tant et consira,
Que sis messages repaira.
Quant il le vit joie ot et crieme:
Ço est reson d'amanz qu'il crieme.
Enquis li a et demandé
Savoir qu'en li avoit mandé;
Et cil ne l'en a fait celée,
Tote l'ovre li a mostrée,
Toz les respons, les covenanz
Que li tendra li reis Prianz,
Et la requeste que il font,
Et com il l'en asséurront.
« Pensez, fet il, com l'oz s'en alt;
Tant sai gie bien, se Dex me salt,
Ses poez faire departir
Et en lor terres revertir
Sesiront vos de la pucele,
Qui sor totes altres est bele.
Ainz ne sereiz vos ja sesiz,
Devant ques en aiez partiz.
S'en ceste chose dotez rien,
Il vos en asséurront bien,
Tot issi com devisereiz,
Et com mielz dire le saureiz. »
Achilles ot qu'el n'en sera,
De molt parfont cuer sospira;
Ire a et joie et atendance.

Molt par li plest la convenance ;
Molt est grief chose à aconplir
Içe que lor a fait offrir.
Et neporquant à l'essaier
Sera demain, sanz plus tardier.
Assez trest ainz peine et dolor,
Que il véist passé lo jor,
Molt li fu lons et ennoios,
Destreiz est molt et angoissos ;
La nuit veilla tote sanz faille,
Destreiz est molt de grant bataille.
En son lit fait la nuit maint tor.
Et quant il aparçut lo jor,
S'a pris conseil et engingnié
Com si halt home et si preisié,
Li duc, li prince, li demeine,
Li amiralt, li chevetaigne
Soient mandé al parlement.
Si sont il tuit hastivement.
Li conciles fu molt pleniers,
Molt i ot nobles chevaliers,
Parlé i ot por escience
En conseil et en audience,
De maintes riens i ot traitiez.
Achilles est levez en piez,
Bien fu oïz et escoltez,
Car cremuz ert et redotez.
Sages fu molt et veziez
Et enorez et essalciez.
Si com il sot qu'il l'ot à faire
Comence à mostrer son affaire.
« Seignor, fet il, mostrer vos voil,
Que par oltrage et par orgoil,
Avons assise ceste vile.
Ja'n i a mort tex trente mile
Qui molt erent prou en bataille ;
A çe vertirons tuit sanz faille.
Par cele fei que gie dei vos,
Ja n'eschapera nus de nos,
Qu'il ne seit à la mort aquis,
Ainz que cist regnes seit conquis,
Se altres conselz n'en est pris.
Trop fol plet avons entrepris,
Qui, por l'acheson d'une dame,
Avez chascun guerpi sa fame,
Et son reialme, et son païs.
Plus de V anz avons ci sis ;
Onquor n'i avons chose fete
Qui en bien puisse estre retrete.
A grant angoisse, à grant ahan,
Somes ici le plus de l'an.
Nostre gent est molt besoignose,
Et trop malement soufraitose.
Molt me merveille estrangement,
Que tant a ici sage gent,
Qu'il n'en ont pris altre conrei,
N'i voient pas çe que g'i vei.
Molt a ci malvese acheson,
Et nostre grant destruction.
Cil d'Europe, et cil d'Anfrique,
Cil d'oltre porz de Salenique,
Sont ci assenblé mort receivre ;
Çe vos voil gie bien ameinteivre,
Ne fu ainz mes fet tex folages,
Si granz orgoilz, si granz oltrages,
Que por une feme moron,
Et ci ilec tant demoron.
Mes biau seignor, içe que deit ?
Se danz Paris l'a, soe seit.
Ja'n remenèrent Griu s'antan,
La soer son pere Ysionain,
Qui molt fu quise et demandée.
Se cist en ra ceste amenée,
Quel tort, quel honte et quel damage
I puot aveir nostre lignage ?
Et nos méismes qui ci somes,
Toz i avons perdu noz homes.
Maint riche duc, maint rei preisié
En sont ja morz et detrenchié.
Sacheiz quant nos reconoistrons
La folie que faite avons,
Toz nos entendrons à moissarz.

Se créuz est li miens esgarz,
Atant remandra la folie,
Qui folement fu envaïe.
Riche serons et enoré.
Trop avons ici demoré;
Ralons nos en à nos meisniés,
Qui de nos sont desconseillies.
Si remariront plosors
Nieces et filles et serors,
Que besoinz est et grant mestiers.
Mielz voil gie estre chevaliers
En ma terre, que en estrange,
Gie n'ai mès cure de cest change;
Mielz aim ma terre que l'altrui.
En l'ost des Grex ne sont pas dui,
Qui o damage, et o dolor,
Et o molt grant perte des lor,
Ne s'en torgent, c'est veritez.
Ja nes verreiz deseritez
Cels de Troie, ço sai gié bien.
Se meffait lor avons de rien;
Si lor amendons ore après.
Sacheiz, ço est danz Achillés,
Qui jamès ne s'en armera,
Ne son hialme ne lacera.
Desore avant qui que se voille
Si s'en conbate et si s'en doille;
Qui que seit navré et ocis,
Leialment içe vos plevis,
Que jamès n'en serai batuz,
Ne de cheval jus abatuz.
Trop poet trover danz Menelax
Gentes femes a cors leiax;
Si'n prenge une qui seit preisiée,
Et lest ester ceste félée
Cesti, dès qu'avoir ne la puot.
Ço m'est vis que faire l'estuot.
N'en aura mie bien por veir,
Le poez tuit aperceveir.
Tant com li reis Prianz seit vis,
Savez que il m'en est avis,
Altres de moi la conquerra;
C'est cil qui ja plus n'i fera.
Ne gie, ne home que gie aie.
Qui que velt en mal le retraie!
Car par mon chief gie le pris poi. »
Donc dit Thoas: « Avoi, avoi;
Danz Achilles, molt dites mal.
Tant avez franc cuer et leial
Que ja ne se deit assentir,
N'ovre loer, ne consentir,
Où point aiez de desenor.
Sor toz vaillanz avez valor,
Et pris, et enor et proëce;
N'abeisseiz pas votre halteçe,
Ne malmetez ço qu'est en vos.
Véu l'ai ja de XX et dous,
Qui toz jorz l'avoient si fet.
Qu'en bien esteit par tot retret,
Puis retornoent à naient
Et à eschar de tote gent,
Malvese et vix en ert la fins.
Onc mès ne fustes vos devins:
Or l'avez comencié trop tost.
N'a si halt prince en tote l'ost,
S'il déist ço que vos oi dire,
Ne li déussiez contredire,
Et tenir lo à vil coart.
Trop nos avez doné à tart
Icest conseil: oiez coment
Ci avons ja sis longuement,
Por la vile que volons prendre,
Fondre, et ardeir, et metre en cendre;
Ou seit folie, ou seit saveirs,
Fez en ert tot nostre poeirs.
O els nos somes conbatu,
Alques avons ja abatu
Lor grant orguoil et lor grant pris.
Mès molt i ra et morz et pris
Et de nos reis et de nos dus;
Chevaliers trente M. et plus
Nos ont il ja en champ toleiz;

Porquant si les avons destreiz
Qu'il n'ont vigne, ne champ semé,
Port, ne rente, n'arpent de pré :
Sovent lor fesons granz damages ;
Dechaant vait molt lor barnages.
Mès n'avons pas onquor tant fet
Qu'à nostre enor féissons plet.
Puis qu'avons l'ovre comencie,
Se si esteit vilment lessie,
Com gie vos oi ici loer
Et à toz nos amonester,
Ço poons tuit de fei saveir,
Grant honte i porrions aveir.
Gie voldroie mielz estre ocis,
Ou forjurez de mon païs,
Que jamès nul jor n'i entrasse,
Que gie issi m'en retornasse,
Vencuz, fuitis, et recraanz.
Trop par i sont nos pertes granz,
A guerpir les si desvenchiées ;
Einz en soufferont grant haschiées
L. M. chevaliers,
Que si en voillons repairier.
N'i somes pas por ço venu.
Tuit serons ainz mort ou vencu,
Ou cil de la cité conquis,
Que nus s'en tort en son païs.
Gie nes tieng mie si affliz,
Ne de ceste ovre si guenchiz,
Qu'il en volsissent chose faire
Qu'en lor poïst en mal retraire,
Ne reproche fust à lor eirs.
Il n'ont mie si fols saveirs
Que ja sol en penser lor vienge.
Dex seit quis gart et quis mantienge.
Li vostres amonestemenz
N'est ore ici ne biax ne genz.
Ne somes pas en ceste peine
Por Menelax ne por Heleine,
Que por avoir enor et pris.
Puisque si bien l'avez enpris,
Ja n'en partirons sanz victoire,
Si que de nos seit feit memoire.
Molt est honiz qui recréue
Torne, tant com d'espée nue
Poisse ferir en grant bataille.
Blasmez en sereiz molt sans faille.
S'en seit qu'a certes l'aiez dit. »
Li dus d'Athenes s'en sozrit.
D'une chape de drap angreine,
Onc si buens ne fu fet de laine,
Traist arrière lo chaperon,
Puis s'apoia sor un baston
Que il avoit à terre pris.
Longuement ot esté pensis,
Mès ja dira tot son voleir,
Qui qu'après s'en doie doleir.
Iriez fu molt de la parole,
Sacheiz que trop la tint à fole.
« Desor, fet il, m'est il avis
Que conquerrons nos enemis ;
Senblanz en est, n'en dirai plus.
Mès par les Dex del ciel là sus,
Se tuit voleient otreier,
Dire et loer et conseillier,
Que l'oz issi s'en repeirast,
Ne nus de nos plus ne s'armast,
Sanz plet avoir tot à noz grez,
Mielz voldroie estre desmembrez
Que eusse esté à cest conseil.
Et sacheiz que molt me merveil ;
Dont ceste parole est venue
Ne déust pas la recréue
Ja estre cornée entre nos.
Cist parlement est trop hontos ;
A nos toz iert avillemenz,
Sel seivent icil là dedenz.
Ne fust pas en tel mal escrit,
S'uns de vos altres l'éust dit.
Mès, biau seignor, içoque valt ?
Tant riche rei, tant amiralt,
Tant riche duc et tant baron

A ci en ceste assenbleison,
Qui mielz voldroient estre pris,
Destrenchié, ou mort, ou ocis,
Que si s'en fussent repairié.
N'est pas en tel sen comencié :
Tot altrement ne puet muer.
Covient ceste ovre definer,
N'i a naient de desconfort :
Proud'hom ne deit redoter mort
Contre si faite desenor.
Demain nos conbatrons as lor ;
O les lances d'acier brunies,
Et o les espées forbies,
Sera li aler aprochiez,
En ferant iert pris li congiez ;
Demain seient si salué
Cil qui istront de la cité,
Que M. des plus oltrequidez
Nos otreient noz volentez,
Et toz noz buens à aconplir.
Faisons la chose parvenir
Hastivement à ço que deit.
Jamès n'iert nus jorz que ne seit
La nostre gent contre la lor. »
A ço respondirent plosor :
« Bien dit, bien dit ; ço est le mielz »
N'i a si jones ne si vielz,
Qui ço ne lot, quel cuor qu'il ait.
Que vos en feroie lonc plait ?
O noise, o ire, o tençons,
S'en revont à lor paveillions.
Assez ont or de quei parler,
Et Achilles de quei penser.
S'il est iriez vus nel demant,
Trop par en fait chière et senblant.
Nus ne li ose mot soner.
Sa gent a fet à sei mander,
Puis lor a dit qu'il gardent bien,
Sor lor vies, sor tote rien,
C'uns d'els ne ceigne mès espée,
En bataille, ne en meslée,
Ne à tornei, ne à cenbel.
« Ne m'est, fet il, ne buen ne bel,
Que de vos soient secoru,
Quant sont de mon conseil issu.
Mostrer lor voil que gie lor vail.
Molt ai or bien sauf mon travail
Que j'ai souffert bien a V anz ;
Ne lor serai or plus edanz,
Ne mei, ne riens qui a me teigne.
N'i orront plus crier m'enseigne,
Devant deus anz, ço sachent il.
Ainz en auront perdu XX mil
Et altres vint que gie m'en move.
Qui orgoil meine orgoil trove ;
Ço est bien dreiz. Ore iert véu
Et esprové et conéu,
Savoir quel conseil lor donoie,
Et se de riens lor aïdoie,
Ne s'il m'éussent à oïr
Ne ma parole à consentir.
Par els le feront or sans nos.
Gardez n'i ait uns sols de vos
Ja s'en move, por riens qu'il oie.
Ne nuissiez mie à cels de Troie.
Et qui mon vié en enfraindreit
J'amès à m'amor n'ateindreit,
Ne jamès ne sereit des miens,
Ne par mei ne li vendreit biens. »
Cest devié lor fait Achilles
Et si sacheiz qu'il n'en puet mès.
Car cil qui tolt sens et mesure
Qui ne garde lei, ne dreiture,
Noblece, honesté, ne parage,
Qui est qui contre Amors est sage ?
Ço n'est il pas, n'il ne puet estre ;
En Amor a trop grevos mestre ;
Trop par lit grevose leçon.
Ço parut bien à Salemon ;
Poi li valut trestoz sis sens.
De chascun home fet ses buens.
Craance, fei, pere, seignor

En ont relinqui li plosor,
Et granz terres, et granz païs.
Qui d'Amors est très bien espris,
Il n'a en sei sens, ne reison.
Issi par iceste acheison
Lessa armes danz Achilles;
Blasmez en fu lonc tens enprès.
La soe gent et sa meisniée
En ert coreçose et iriée,
De duol les véist lor plorer
Qu'il n'osoent armes porter.
Hontos en erent et destreit,
Mès à lor seignor ne chaleit.
Qui qu'en parlast ne bas ne halt
Petit l'en est, petit l'en chalt.
Mail est bailliz; car poi espleite
Ço que tant velt et tant coveite.

La triève fu tote aconplie,
Et des deus parz rote et faillie.
En pès trespassèrent la nuit.
Cil qui en sont usé et duit
Se ratornèrent par matin.
En grosses lances de sapin
Sont les enseignes atachiées,
D'orfreis, de paile, entreseigniées.
Li hauberc sont blanc et saffré,
Dont li plosor se sont armé;
Et li hialme cler et bruni,
Et li buen brant d'acier forbi,
Trenchant, o les ponz d'or massiz,
Et li escu et li verniz,
Font resclarcir la matinée;
N'i ot puis altre demorée.
Quant les batailles sont rengies,
Et de conbatre appareillies,
De la vile se traistrent près.
Primerains vait Palamedes,
Qui bien est sages, et apris
De molt grever ses enemis.

Cil de Troie se sont issu
Prest de bataille, fervestu;
Biax conreis ont, et bones genz,
Beles armes, biax garnemenz.
De ciclatons et de cendax,
Et de pailes enperiax,
Sont les destrier covert soz els.
Oi i aura damage et dels,
Si grant com gie dirai sans faille,
Ainz que seit fin de la bataille.
Li renc sont large et li conrei,
Et li chevalier mu et quei,
Fels soz les hialmes et iriez.
La terre crosle soz lor piez,
De la freinte del trepéiz
Que font li destrier arrabiz.
La noise par i est si granz
Del sonéiz des olifanz,
Que li grant pui, et li grant val,
Les haltes tors, et li mural,
En resonent et retentissent.
D'anbedeus parz s'entr'envaïssent.
Froissent lances, traient maneis
Trenchanz saietes d'ars turqueis.
Tex M. enseignes i bessièrent
Qui en vermeil sang se baignièrent.
Là ot de lances grant pecei:
Là assenbla mortel tornei,
Ci enfondrèrent li escu;
Ci se sont il entr'abatu,
Mort et navré, envers, adenz.
Ici ot doleros contenz:
Ci sont les espées sachiées
Quant les forz lances ont brisiées.
Sor les hialmes font marteleiz,
Et sor escuz peint à verniz.
A l'encontre des vis s'ateignent
Que jus des buens destriers s'enpeignent.
Onc tant dolerose assenblée
Ne pot voier nus hom jostée.
Cil crie et brait qui la mort sent,

Enz el mileu del grant content,
Là où esteit graindre la presse
Se conbatoient cil d'Aresse.
Resa ot non li sires d'els
Qui trop esteit cruex et fels.
Reis iert prouz et de grant parage,
Et molt par fesoit grant damage
De cels dedanz, ço sai bien dire.
Deyphebus en ot grant ire,
L'espée au poing li corut sore,
Tex trei cols li done en poi d'ore
Sor le hialme, tot l'a fendu
Et del cheval mort abatu.
Le destrier prent, crie s'enseigne;
Adonc n'i a nul qui se faigne.
Troïen lor lessent aler,
As Grezeis font estal muer.
Tex set conrei torment les dox,
Où n'en ot gaires de si oz
Qui d'els i préissent retor,
Ne qui tornassent vers les lor.
Effreiée fu molt la chace;
Tant en gist mort parmi la place
Que nus ne puet esmée faire.
Tant vos sai bien dire et retraire:
S'adonc ne fust Diomedes,
Et le conrei Palamedes,
Desconfiz fussent sans retor;
Mès cil avindrent à l'estor
Et furent bien X. M. et mès.
Les escuz pris, de plein eslès
Vont encontre les enchaçanz;
Li bruiz des lances est molt granz.
Parmi escuz, parmi chevax,
Et très parmi cors de vassax
Passent fust et fer, et penon.
Ci ot si flère contençon,
Que ne s'i seit nus conseillier,
A peine se puot nus aidier.
Qui done un cop set en receit:
Ci furent li coart destreit,
Et esbaï, et entrepris.
Mès cil qui ont enor et pris
Font molt la presse departir,
Et les verz hialmes retentir
O les branz d'acier esmoluz.
Bien furent Griu secoréuz.
Arestez ont lor enemis,
Mès molt par i a des ocis.
Quant les granz genz furent jostées,
Des batailles desmesurées,
Si firent rens par plosors leus.
Desore orreiz quels est lor geus,
Jostèrent i; mès bien savon,
Qu'onc chevaliers n'ot raençon
Qui i fust retenuz ou pris,
Senpres maneis ne fust ocis.
Reis Thelamon de Salamine
O les filz Prianz s'acosine;
Iriement al brant d'acier
Son parenté lor vent molt chier.
Felon le trovent et engrès,
Molt les requit le jor de près.
Un des bastarz, Sisiliens
Qui chevaliers esteit molt buens,
A le bras destre mehaignié,
Ainz plus ne puet ferir d'espié.
Deyphebus en ot grant duel,
Le vengera s'il puet son voel.
Tant atendit que vint à aise.
Sor un cheval sist de roaise,
L'escu sesi, la lance prise
Lo vait ferir par tel devise,
Qu'escu et braz li cost al cors:
D'estrange leu sera estors,
Se il en vit; mès neporquant
Et lui ensenble et l'auferant
A fait à terre trebuchier,
Puis met la main al brant d'acier,
Cox estranges li done et meist
Desus li hialme, qui qu'en peist,
Et dit: « vassax, poi estes sage,

Qui si volez vostre lignage
Desceriter et abessier.
N'i a mès riens del manacier.
Anceis que vienne la vesprée
Vos donge Dex male colée,
Si qui de vos besse li orgoilz
Et que ma tante en plort des ielz. »
Deyphebus iert molt iriez :
De poi fust sis freres vengiez ;
Mès li biax dus Atheniens
Vint esleissiez parmi les rens,
Sor un cheval bai d'Arragon.
Escu et lance et gonfanon
Ot de l'ovre Sarragoceise,
Ire a et duol et molt li peise
De Thelamon qu'il vit ledir.
Deyphebus ala ferir
Parmi la targe peinte à flor,
Si que l'enseigne de color
Li est passée par lo piz.
Ainz qu'il se fust d'ilec partiz
L'orent Griu entr'als abatu,
Et maint grant colp i ot feru ;
Que Troylus et Eneas
Et Paris et Polidamas
I avindrent à granz esforz.
Ici ot molt chevaliers morz.
Deyphebus volent rescore ;
Mès las, ço est à si male ore,
Nel porent fere remonter,
Ne de la presse fors giter,
Entre chevax chiet plosors feiz,
Si angoissos, et si destreiz,
Que par la boche sanc li raie.
Ne li portent point de manaie
Cil de Grece quant il l'ateignent,
O les lances detries l'enpeingnent,
A denz le refont trebuchier ;
Sor lui s'en passent M. destrier.
Parmi les mailles del blazon
Voide li sans sor lo sablon.
Ço dura molt et nequeden
Tant s'esforcièrent Troïen
Qu'il lo traistrent fors de la presse.
Sor un cheval lo rei d'Aresse
Est remontez eneslepas,
Puis si les vait ferir el tas,
Del brant d'acier lor fait present ;
S'il l'ont ledi, molt chier lor vent.
Le jor i ot mortal bataille.
Palamedes molt se travaille,
Com cil dedanz soient rusé,
Dreit as trenchiées del fossé,
Les suens semont, sovent s'escrie,
Et sovent fait chevalerie.
A lui brocha Deyphebus,
D'une grant lance d'ebenus
L'a si feru que toz chancele
Et par un poi ne perdi sele.
Cil ne ra pas à lui failli,
C'une lance d'acier bruni
Li a mis parmi la forcele.
Ha com a ci freide novele
Al rei Priant et à Paris !
Ici n'ot pas eschar ne ris,
Que duol estrange merveillox ;
Onc hom ne vit si angoissox.
Paris li biax l'en a porté,
O tot le trois en la cité.
N'est pas feniz, mès il morra
Tant tost com del cors li istra.
Le duol qu'il a ne seit rien dire,
A l'espée se velt ocire,
Sor lui se pasme et se devore,
Sovent maldit le jor et l'ore
Que il vit tant mès icel jor,
Se refera ocire al lor :
« Frere enprès vos ne vivrai plus. »
Les ielz ovri Deyphebus,
A lui parla et dist itant :
« Amis, fait il, gie vos comant,
Que vos torgeiz à la bataille,

Et si gardez que n'i ait faille.
De Palamedes me vengiez
Ainz que li trois me seit sachiez.
Tot i meteiz vostre poeir :
Car, se gie sa mort puis saveir,
Sanz ço qu'en fust m'ame marrie;
Trespasserai de ceste vie.
Tant retendrai mon esperite
Que veritez m'en sera dite.
Hastez vos bien, que poi en falt
Que mis espiriz toz ne me falt.
Paris plain d'ire et de dolor,
Est remontez el milsoldor,
L'eve des ielz li file aval,
A grant peine estait à cheval,
Plaint et regrete son damage
Et la perte de son lignage,
Destinée maldit sovent
Qui si creit et qui si atent.
« Chaitis, fist il, trop m'est pesante.
Por qu'en tendroie jamès cante?
Que biens nos vienge ne puot estre.
Gie me déusse o ma main destre
Ferir parmi les deus costez.
Halas! gie quit qu'il iert assez
Desi qu'à brief terme cil face.
Vivrai gie? et ja Deu ne place
Que gie enprès mes freres vive.
Ha, Ecuba, mere chaitive,
Com grant haschie vos atent.
Tant aureiz vostre cuer dolent
Quant vos verreiz vostre filz mort.
Biax dolz freres quel desconfort!
Bien somes mort et confondu,
Quant issi vos avons perdu.
Molt par coveit, molt par desir
Vostre voleir à aconplir.
Vengerai vos, n'i faldrai mie
Ou gie perdrai anceis la vie.
Enjoint m'avez ma penitance;
Mes de fi sache sans dotance
Palemedes que gel vois querre,
De l'un de nos sera la guerre
Achevée jusqu'à petit.
Et si trovon nos en l'escrit
Qu'il ot un arc de cor faitiz.
Figor li reis d'Eléutiz
L'ot par amor Priant tramis,
Et il l'avoit doné Paris.
Forz est li ars, et bien traianz
N'en préist mie M. besanz.
Une saiete a encochiée,
Reide, et trenchante, et aguisiée,
Donc prie as Dex que pas ne faille,
Grant erre en vait à la bataille,
Qui molt ert grant et perillose,
Et d'ambesdeus parz damaiose.
Granz huiz i a et granz criées,
Et sor hialmes granz sons d'espées.
Sovent chacent, sovent s'en vont,
Sovent tornent, sovent estont.
Li un les altres envaïssent,
A milliers morent et fenissent.
Palamedes est primerains
Qui molt damage Troïains;
Cels de Grece chadele et meine,
Son poeir met tot et sa peine
En desconfire cels dedanz.
A halte voix crie à ses genz :
« Franc chevalier, alons lor sore,
Li chans ert nostre en petit d'ore.
Se vos volez esvertuer,
Ja lor verreiz les dos torner;
Ja en sera la perte lor.
Se un poi maintienent l'estor,
Feson les hurter as destreiz;
Ja i remandra M. toz freiz. »
Un gresle fet lez lui soner,
Puis lor lessent chevax aler.
Fièrent de lances et d'espées.
Adonc i rot de granz meslées.
Bien se sont Troïen tenu,

Ne lor ont pas lo champ tolu ;
Mès molt i perdent, c'est la fins.
Reis Sarpedons ert uns meschins
Et biax, et genz, et affetiez,
Et molt esteit d'armes preisiez.
Cil avoit la cité garnie ;
Molt par ot noble conpaignie,
Dis anz avoit armes portées,
S'ot de tex choses achevées
Par quil esteit molt conéuz,
En mainz leus s'esteit conbatuz,
Maint esforz avoit fait de sei.
Cil vit le doleros tornei
Et le damage de si près
Que lor feseit Palamedes ;
O ses paroles, o ses diz,
A cels de Grece resbaudiz ;
Veit qu'il a mort Deyphebus,
Iriez est tant que ne pot plus.
Le brant d'acier del fuerre trait,
Le cheval broche, si li vait,
Sor lo hialme le fiert maneis
Deus molt granz colps, ne sé, ou treis.
Les mailles li sont enbarrées
Et soz lo hialme el chief entrées ;
En sanc burent tex XV i ot.
Mès as plus tost qu'il onques pot,
L'en rendi mortal guerredon ;
La coiffe o tot le vif braon
Li a trenchiée ; et cil chancele,
Toz espasmiz chiet de la sele ;
En poi d'ore a lo sanc voidié,
Mors est : ço est duol et pechié.
Molt ert de lui grant renomée,
Mais itex fu sa destinée,
Nel la poeit pas eschiver,
Ne son mortal jor trespasser.
Quant reis Sarpedon fu feniz,
Assez i ot noises et criz.
Cil de Grece ont joie et baldor
Et Troïen ire et dolor.
As cors traire fors des chevax
Perdent les chiefs mainz buens vassax.
Molt s'en peinent, mès ne pot estre.
Palamedes qui d'els est mestre,
Les damage tot son poeir :
Par force et par vif estoveir
Les remuèrent de la place.
Gie quit que molt dura chace,
Desi qu'as doves des fossez ;
Mès Paris vint toz entesez,
Bien a choisi Palamedes,
Sore li cort de plein eslès,
A lui visa, d'aïr i trait.
Ici a bien estrange plait,
Ne li a fet nul altre mal ;
Mès l'os et la veine orguenal
Li a trenchié par la ventaille,
Que morz chaï en la bataille.
Molt par a fet biau tret Paris,
Damagié a ses enemis ;
Onc mès oi si grant ne reçurent.
Cil qui à la bataille furent
Virent la fière destinée.
Là sorst tel bruit et tel criée,
Telz plainz, tels criz, et tel dolor ;
Quant Griu virent mort lor seignor,
Et le mestre prince de toz,
Si s'esmaie toz li plus proz
Que toz les cors issi perdirent,
A ço que il bien les ferirent.
Resbaudi furent Troïen,
N'i a celui nel face bien,
Sevent qu'est mort Palamedes.
Donc brochièrent de plein eslès,
Les branz nuz traiz, fels et iriez ;
Là en ot molt de detrenchiez,
Et de navrez et d'abatuz :
Maintenant fu li chans vencuz,
Desconfiz furent li Griu lo jor,
Molt par i perdirent des lor.
N'i ot conrei qui se tenist,

Et qui lo jor molt ne perdist.
Assez i torna Menelax,
Thelamonius Aïax,
Thoas li reis, et Ulixes,
Et si refist Diomedes,
Et li buens dus Atheniens,
Cil damage molt Troïens.
Ne s'en vont pas com esbahiz;
O les buens branz d'acier forbiz,
Font rescosses as lor sovent,
Molt se deffendent vassalment.
Mès poi ont qui à els s'apoignent,
As Troïens les dous ne doignent.
Solonc l'auctor, en diré veir,
Par force et par vif estoveir,
Les mistrent sans recouvrement
Parmi les tentes ledement.
Là se deffendent por la mort,
Mès molt i a grant desconfort;
Car molt perdent de grant manière.
Bataille souffrent grande et fière.
Dui M. et plus des citaains
Que filz et freres, que germains,
I descendent de lor chevax :
Et Griu lor ont livré estax.
Li tref et li buen paveillon
Lor sont paliz, tor et danjon.
Fort se deffendent al voir dire.
Halas quel duol et quel martire !
Qui onc vit mès si grant ocice ?
La farine que l'on tamise
Ne chiet pas si espès d'assez
Com darz et quarrials enpenez.
Poi i valent hauberc dobleiz
Contre les javeloz d'acier,
Morent, fenissent à tropiax.
V. C. paveillons bons et biax
Toz plains d'argent et de vaisselle,
Molt preciose et riche et bele,
I ont gaaignié cil dedenz.
Tant come dura li contenz,
Paris li biax, et Troylus,
Et chevaliers trei M. et plus,
Chevalchièrent dreit à la mer :
Si ont les nès fet alumer.
Al port erent les nès sechiées
Qui al chalt erent esseviées.
O ço qu'alques ert halz li venz
En i arstrent plus de V cenz.
Mar fust venuz icist jornax,
Ne fut Thelamon Aïax,
Tote fust arse la navie.
Mès o trop riche conpaignie,
L'ala rescore, c'est vertez,
Les suens a bien amonestez :
« Veez, fet il, ci n'a prison
Ne ostage, ne raençon;
Nus ne s'i rent, nus n'i est pris,
Senpres maneit ne seit ocis.
Cist nos sont mortal enemi,
Car nos l'avons bien deservi.
Quant tex en est la destinée,
Seit lor nostre ire demostrée,
Et que est en nos de valor.
Morir deit chascuns à son jor,
Par là nos en covient aler.
Or n'i ait riens del retorner,
Mès del fere proosement.
Sacheiz se cil sont mi parent,
Ja ne s'en sauront aperceivre,
Que n'en face des ames seivre
Toz cels que porrai damagier.
Vez lo besoing et le mestier.
Poignons et si's alons ferir;
Car n'i a rien de plus souffrir.
Chascuns deffende son escu,
Et la teste de sor le bu. »
Adonc lessent chevax aler,
Soz els font la terre trenbler.
Là sonent graisle et meienel.
Qui ot lance, ne panoncel,
Banière, ou gonfanon de soie,

Si'l lesse aler et si'l despleie.
Qui cest conrei veit chevalchier
Si puet bien dire et affichier
Orgoil i a grant sanz mentir.
Troïens sont alé ferir
Si durement, que des plançons
Volent asteles et tronçons,
Et que penon d'orfreis bendez
Lor remaignent par les costez.
Si s'en enversent tex set cenz
Qui toz orent les cors sanglanz,
Qui puis n'ot mestier esperon.
Ici ot chaple et contençon,
Et estor fet, et pesme et dur.
Les feus voient de sor lo mur,
Et la bataille perillose,
Qui lo jor fu molt angoissose.
As criz s'en issent de la vile,
Sans nul conrei, plus de X. M.
A la bataille vienent freis,
Mès molt se deffendent Grezeis.
Sor toz Thelamon Aïax
Prouz fu lo jor et buens vassax.
Que s'il ne fust, ço dit l'escrit,
Et Daires qui as ielz lo vit,
Mort fussent tuit et les nés arses,
Qui erent el gravier esparses.
Ja n'en i remasissent treis,
Ço savons bien que il est veirs;
Lo jor fust la guerre fenie,
Ne fust il et sa conpaignie.
. . . . . .
Troïen partent de l'estor.
Cornée ont plosor la retraite,
S'il n'éussent tel perte faite
Molt éussent bien espleitié;
Mès n'i a nul n'en seit irié
De ço qu'est mort Deyphebus.
Torné s'en sont, gie n'en sé plus;
Par les ostex de la cité
Sont descendu et desarmé:
Cil s'aesa qui fere el pot.
Ço sacheiz bien, grant duol i ot:
De Deyphebus sont marri,
Triste, ploros, et amorni.
N'esteit pas morz, anceis ert vis;
Molt coveitot voier Paris.
Il ert amoiz piece aveit.
Il n'oeit mès ne n'entendeit.
Sor lui se rest Paris pasmez:
Li dels fu trop desmesurez.
Et icil, qui la mort demeine,
Ovri les ielz à molt grant peine,
De parler tant s'esvertua,
Que par treis feiz li demanda
S'il ert vengiez. Quant il lo sot,
Molt li fu bel et molt li plot.
« Desor, fist il, m'ostez la lance,
Ne me fera mès Mort pesance.
L'ame d'Ector mon cher seignor
Verrai, si gie puis, ainz lo jor.
Dreit à la soe ira la moie
Desor m'est tart que gie i soie.
Confortez mei, fet il, mon pere
Et sor tote altre rien ma mere.
Li Deu lor soient en aïe! »
La parole li est faillie;
Clos a les ielz, morz est entr'els.
Adonc comença li granz dels.
Del cors li ont le trois osté,
Puis l'en portent à la cité.
Sacheiz que granz dels i entra,
Jamès nus hom si grant n'orra.
Tuit lo plaignent et tuit lo plorent
Cil qui sovent lo cors enorent.
El cors Prianz est si destreiz,
Que pasmez s'est L. feiz.
De la réine que diroie,
Ne que vos en aconteroie
La merveille de sa destresce,
De sa dolor, de sa tristece?
En grant dolor et en torment

Furent la nuit frere et parent,
Tant orent doel, ire et contraire,
Ne vos en sai lo quart retraire.
Sarpedon fu molt regretez
Et de trestoz plaint et plorez.
Trop sont de lui affebloié :
Dedanz n'avoit plus preisié,
Plus edable, ne plus vaillant.
En l'ost rot fait un duol si grant
Que rien nel saurait aconter.
Qui oïst à toz reconter
Palamedes, bien poïst dire
Qu'assez i ot et duol et ire.
Son grant saveir, sa grant biauté,
Et s'escience, et sa bonté,
Et son dolz cuer, et sa franchise,
Ont regreté en mainte guise.
La nuit orent assez dolor;
Blecié, navré sont li plosor.
Assez i ot ire et dehait;
Dient que malement lor vait,
Quant Palamedes ont perdu.
Mort sont, ço dient, et vencu;
Ne sevent mès où conseiller,
Ne qui l'ost sache mestreier,
Et por cest grant dehaitement
Jostèrent d'els un parlement.
Nestor li vielz et li senez
Les a trestot aresonez :
« Seignor, fet il, issi vait ore,
Nos ne devons pas onquore
Desesperer d'aveir victoire.
Ne vos sera mes adjutoire
Palamedes qui est feniz;
Par tant en somes malbailliz.
Molt saveit bien l'ost governer,
Et molt riche conseil doner,
Merveillos chevaliers esteit,
Nus de son cors plus ne valeit;
Perdu l'avons, ne puot altre estre
Or savez bien ne poons estre
Sanz prince, et sanz un chevetaigne,
Qui tote l'ost ait en demeine,
A qui nos seions ententif.
Or n'i ait noise ne estrif;
Mès maintenant seit esléuz,
Et se g'en estoie créuz
Agamennon i sereit mis.
Molt est de cest afere apris;
Nus n'en seit la tierce partie.
Tant com de nos ot la mestrie,
Ne nos vint onques, se bien non;
Gie otrei bien que l'eslison,
Et si reseit prince de nos.
Car par la fei que gie dei vos,
Nos n'i poons meillor eslire,
Qui si seit dignes de l'enpire.
Ne ait il mès de discordance;
Car tuit savez bien sanz dotance
Que ne porrions mielz choisir.
Si'n die chascuns son pleisir. »
Tuit l'otreient sanz contredit,
Qui seit de grant ne de petit.
Eslit le ront et fet seignor,
Ço li fu pris, et grant enor,
Trestot ala puis par ses mains;
Sor toz fu princes soverains.

Dasor porreiz oïr oimès
La treizième bataille enprès.
Beneeiz qui l'estoire dit,
Oiez confaitement l'escrit.
La nuit passa et l'oscurtez;
Quand del jor parut la clartez,
Anceiz que levast li solauz,
Ront fait dedanz lor apparauz,
Armé se sont el fil del jor.
Covert furent li milsoldor,
Et les enseignes atachiées,
Et trenchanz lances aguisiées;
Issu s'en sont de la cité,

Prest de la bataille conréé ;
Hardiement, ço vos plevis
Vont requerre lor enemis.
Et cil de l'ost se rappareillent,
O Agamennon se conseillent,
Qui les atorne, et qui's enseigne,
Et prie que nus ne se feigne,
Del jornal d'ier prengent venjance ;
N'i ot puis altre demorance.
Vestent les haubers doblentins
Et ceingnent les brans acerins,
Lacent les hialmes cler bruniz.
De ciclaton et de samiz
Sont gent covert li milsoldor.
De maint chier paile de color
Sont les enseignes atachiées,
Qui al vent furent despleiées.
Li airs est jalnes et vermeilz.
Molt est riche li appareilz.
Il sont monté es auferranz
Prouz et aatez et coranz.
Les escuz pris, chevalchent dreit
Vers Troïens à grant espleit.
Il nes ont mie trop loinz quis ;
Soz les ormials, as perrons bis,
Se sont li primerain ateint :
Feru se sont si et enpeint
Que les escu sont estroé,
Et li hauberc doublier falsé.
Tel M. en versent sor l'areine,
Dont puis n'isse funs ne aleine.
Griu et la gent al rei Priant
Sont haïnos et malvoillant.
Portant se requirent de près,
Et si'n i chiet sovent d'envers,
Pasmé et freiz, sans esperiz.
Onc tex chaples ne fu oïz,
Ne tels resons d'espées nues.
Les batailles sont avenues ;
Donc comença li feréiz
Sor les hialmes d'acier bruniz,
Boivre les font jusqu'as cerveles.
Espessement i voident seles.
Las ! qui vit mès si fet martire ?
Nel saureit nus conter ne dire.
Persant traient et Arabeis :
Trenchanz saietes d'ars turqueis
Plus espès i chient que gresile.
Oilz ne clot pas si tost, ne cille,
Com chevaliers i chient morz
D'ambedeus parz à grant esforz.
Griu perdent molt, et meintes feiz
Les remainent jusqu'as destreiz,
Et Troïen jusqu'as herberges.
Cel jor n'est pas li ciels tenerges
Sans recesser venta et plut,
Ço fu la riens qui plus lor nut.
Tuit sont moillié jusqu'as orteiz,
Et ne porquant par maintes feiz,
Se sont remué li conrei.
Trop i aveit pesme tornei
Et trop meslé et trop requis,
Et trop par i a genz ocis.
Ja iert del jor passé le plus,
Quant i avint danz Troylus
Bien o X. M. chevaliers.
Les escuz pris, sor lor destriers,
Vienent as Greus et lessent core.
Tant en abatent en poi d'ore
Que cil de l'ost sont resorti
Et par force ont lo champ guerpi
Et si les ont mis à la voie.
Sacheiz que len les en convoie
O vint M. nuz branz d'acier :
Sovent les fait len trebuchier,
Mort, et navré de lor chevax.
Alas com doleros jornals !
Merveilles firent si dui braz,
Lo pris en ot d'ambedeus parz,
Et si deit il très bien aveir.
Li meillor trei, ço sai de veir,
Ne firent tant com il tos sous,

O le brant d'acier perillous.
Venqait tex vint estors lo jor
Dont Griu orent lo sordeior.
Mes ço que chalt? trop sont gregié,
Et mort, et navré, et blecié.
Cil qui nel porent endurer
Le vont à Achilles mostrer.
Il ert dedanz son paveillon;
N'avoit home ne conpaignon
Qui s'i osast armer lo jor,
Por tant en orent grant dolor;
N'osent enfraindre sa manace.
Li filz Heber lo rei de Trace
Chevaliers biax et conéuz
Est, sei dismes, à lui venuz.
Ne senbloient pas chevaliers
Qui venissent de dogneier;
Car des hialmes bruniz d'acier
Furent fet pièces et quartier.
N'orent ne lance ne escu;
Les buens haubers sont deronpu,
Parmi les cors ont granz tronçons,
Pert lor li foie, et li polmons,
Detrenchié sont parmi les vis,
Si sont enpirié et malmis;
N'i a mie d'els deus ne treis
Que ja veie la fin d'un meis.
Un gonfanon a tot lo fer
Ot enz el cors li filz Heber,
Le braz ot trenchié en travers,
Ensanglanté et pale et pers.
Si com il pot parler à peine,
Car il sent la mort, et l'aleine,
A Achilles mis à reison :
« Cuverz, fet il, de traïson
Devriez bien estre provez,
Qu'à ocire nos esgardez.
Tuit somes mort, pris et vencu :
Onc n'en préistes vostre escu,
Ne n'éumes par vos socors.
La honte et le grant desenors,
Que oi receit vostre ligniée,
Déust par vos estre venchiée.
Vils, recraanz à toz jorz mès,
En sereiz tenuz por malvès,
Qui endurez por nule rien
Que si vos meinent Troïen!
Failli nos estes al besoing.
Halas! que cist trés est si loing
Des primerains de devers els!
Recraanz et cruels et fels!
Quel vergoingne deveiz aveir!
Et si quit que, par estoveir,
Le vos coviendra à leissier,
Car molt sont près lor chevalier.
Bien voi, nes i atendreiz mie,
Car proece vos est faillie.
Et si n'avez vos où foïr,
Qu'as nès n'a rien de revertir,
Arses ont oi de feu Grezeis. »
Adonc vindrent messagier treis
De par Thelamon Aïax :
« Sire, font il, nobles vassax,
Ço te mandent nostre seignor
Que tant ont conbatu as lor,
Le mielz de lor gent ont perdue.
Se or ne lor vais faire aïue,
Les nès sont arses et perdues,
Qu'il ont vassalment deffendues.
Sire, molt ont perdu Grezeis,
Mès or, à ço que tu ies freis,
Si venoient tu et tis genz,
Ja seroient mort cil dedanz.
Il n'ont conrei, ne gent sanz faille,
Ne seit venue à la bataille.
Vien biau sire, si's desconfis,
Si'n sera tuens trestoz li pris. »
Li filz Heber al rei de Trace
A respondu : « Ja Deu ne place
Que jamès chose puisseiz faire
Que nus hom poisse en bien retraire. »
Li sanc li ist del cors à fais

« Gie ne puis, fist il, vivre mès :
Toz les Dex pri, et cri merci,
Qu'ainz que cist anz seit aconpli
Sieve la soe ame les noz. »
Ne parla mie puis deus moz,
Del cors li est li cuers partiz,
En molt poi d'ore fu feniz.
Achilles fait chière et senblant
Qu'il ne l'en seit ne tant ne quant,
N'il ne respond, n'il ni entent.
A uns esches d'or et d'argent
Gieue à un chevalier des suens,
Pense qu'encore aura ses buens,
Et Griu feront par estoveir
Trestot son lox et son voleir.
Les trei li font molt grant preière,
Mais onc sol n'en leva la chière,
Ne ne fist senblant d'els oïr ;
Ç'afiche Daires sans mentir.
S'éust lo jor graignor durée,
La guerre fust tote finée.
Fins en esteit, ne fust li seirs,
Et l'airs del ciel oscurs et neirs,
Qui covri la clartez del jor.
. . . . . .
Com fet ovre, com fet pechié !
Tant regne en sera essillié,
Dont la gent vait ci à dolor,
Par grant forfet, et grant folor,
Et par molt petite acheison.
Se ne fussent li paveillon
Et les herberges et li tré,
Où tant se sont deffendu Gré,
Tant que solauz fu resconsez,
Sacheiz qu'il perdissent assez.
Molt lor estot malveisement.
Quant la clartez del firmament
Se roscura à l'anuitant,
Departi se sont aïtant.
A la cité lo petit pas
S'en retornèrent mat et las
Blecié, navré, et travaillié,
De pluie et de sanc sont moillié ;
Mès de ço lor vait alques bien,
Qu'esié sont sor tote rien.
Car ostex ont bons et garniz
Et de vitaille repleniz ;
Marchié trovent grant et plenier
De quant qu'à cors d'home a mestier.
Cele nuit ot corte durée,
A cels qui l'orent desirée,
Alques ert de repox mestier,
Lor voil durast un meis entier ;
Mes poi i orent de sejor :
Si tost com il virent le jor
Enz en l'aube del cler matin
Se resont mis fors al chemin,
El chiès ont les hialmes laciez,
Lor enemis vont querre iriez,
Trovez les ont, gel vos plevis,
Ne les ont mie trop loing quis.
X. M. lances esmolues,
Cleres, trenchantes et agues,
N'i a cele où ne pende enseigne
De drap de soie d'Alemaigne,
Sont bessies enmi lor ielz.
D'anbedeus parz est grant l'orgoilz :
Ferir se vont de plein eslès
Que des escuz fendent les ès,
Falsent hauberc et auqueton.
M. enseignes de ciclaton
Se baignent en cler sanc vermeil.
La sont chaü en tel trepeil,
Defolé sont et eschachié.
Tel ont lo tornei comencié
Qu'anceis qu'il departent oimès
En i morront trei M. et mès.
Poi i a jostes esleissiées,
Car les espées ont sachiées
Dont il se vont entre ferir
Et tex colées departir
Que des haubers ronpent li laz

Trenchent sei chiès, et piz, et braz,
Et fendent sei jusqu'ès arçons.
Li dels, la noise et li resons,
En est oï par lo païs,
Et par les tors de marbre bis,
Où les dames sont en error
En duol, en lermes et en plor.
Car chascun jor creist li damages
Des plus prochains de lor lignages,
De lor freres, et de lor filz:
Tant ont sovent les cuers marriz,
Que tote en ont joie oubliée.
Ha, tante larme i a plorée,
Et tant sospir, tant doleros!
Cist jornal fu trop damaios
A cels de l'ost, car Troylus
Lor a ocis contes et dus,
Et riches amirals preisiez,
De quei a molt Grex damagiez.
Grant ocise a de totes parz;
Car por saietes et por darz
Ne puot nus hom l'oil descovrir,
Trop par en i estut morir.
En ceste bataille trezaine
Toz les set jorz de la semaine
Dura à tire et sanz cesser.
Nel reporent plus endurer;
Icil de l'ost trieves ont quises
Al rei Priant par tex devises,
Qu'il les dona al loement
De Troylus et de sa gent.
Li Troïen et li Grezeis
Les ont plevies par deus meis.
En l'ost fu plainz Palamedes,
Et si n'orra nus hom jamès
Plus richement cors sepelir.
Soef fu fet et par leisir.
Tel sepulcre ne tel tonblel
Ne si preciox, ne si bel,
Ne fu onc fet ne ainz ne puis,
Issi com gie el livre truis.
O lui furent comunement
Tuit cil de Grece et si parent.
Tant com li siecles tient et dure,
Pareistra mès sa sepulture,
Tant riche iert, si qu'al finement.
Lor dus, lor princes, l'autre gent,
Ont sepeliz et enterez,
Et mis en sarqueuz et en rez.
Ne sé que g'en déisse plus.
Sepeli ont Deyphebus:
Mès molt fu plainz et regretez,
Et tendrement as ielz plorez.
Mis l'ont en riche monument,
Toz fet de pières et d'argent,
Et de fin or arrabieis,
Et alsi Sarpedon li reis,
A grant enor et baldement,
Com il plus porent richement.

Grant esmai ot entre Grezeis:
Dedanz la triève de deus meis,
A envoié à Achilles
Agamennon danz Ulixes,
O lui Nestor lo viel, le sage,
Qui forni ont maint grant message,
Et si i tramist o ces deus
Diomedes le corageus.
Tuit trei furent sage à merveille,
Et Agamennon lor conseille,
Que ço sera que il diront.
Dreit à son paveillon s'en vont,
Qui toz fu fet de pailes chiers,
O grant planté de chevaliers,
Si home lige natural,
Preu, et hardi, et bon vassal.
S'estut dedanz, mornes, pensis,
Com cil qui est d'amor espris,
Qu'il ne se set vis conseillier;
N'il ne puot boivre ne mengier,
Qu'il n'a repos ne nuit ne jor;

Si lo travaille fine Amor,
Qu'il n'en a joie ne deport.
Riens ne li puot doner confort,
Qui trait la peine que cil traient,
Qui por amor sovent s'esmaient,
Qui en tel leu ont lor cuer mis,
Dont n'ont deport, ne geu, ne ris,
Ese, voleir, ne atendance,
Icez ocit desesperance :
Ço est la riens dont Achilles
Porte et sostient plus pesant fes.
Sovent s'esmaie et desespeire,
Ne seit que quider ne que creire,
Une feiz pense aveir confort,
Altre feiz dit que c'est la mort
Qu'il sent lo jor plus de C. feiz,
Onc nus ne fu mès si destreiz.
Li viel Nestor et li dui reï,
Devant son paveillon tuit trei,
Sont des palefreiz descenduz;
Contr'als est Achilles coruz,
Toz treis les acole et enbrace;
Car n'i a nul des treis qu'il hace.
Sor un tapi frei de color
Qui vint del regne à l'aumaçor
Se sont trestuit ensenble assis,
Ne furent plus, si com m'est vis.
Primes parla danz Ulixes,
Et si a dit à Achilles :
« Agamennon, li vostre amis,
Nos a ici à vos tramis
Por vos mostrer et por requerre.
Venu somes en ceste terre
Por Troie prendre, et por gaster,
Et por Troïens deserter.
Ne ferons mie lons sarmons,
Bien en savez les achesons.
Venu en somes aïtant,
Perte i avons recéu grant
Et cil de là trop male assez.
Ci est toz li monz ajostez.
Cil nos deffendent lor païs;
Mès molt les avons fort requis,
Toleiz lor avons les passages,
Et toz les altres gaaignages.
Hector à la fière poissance,
En qui ert tote lor fiance,
Qui de proece ert soverains,
Vos l'océistes à voz mains.
Or ront perdu Deyphebus,
Dont mort sont, et morne, et confus,
Et chevaliers tex trente mile,
Dont febli sont molt en la vile.
Victoire nos en est pramise,
Bien en avons la chose enquise.
Certain en estes, ço sai bien.
Or si vos mostrons une rien :
Preisiez estes et redotez,
Plus que nus hom de mere nez.
Et sacheiz bien, de ceste ovraingne
Coment qu'à cez altres en preigne,
Est nostre pris doublez C. feiz.
Or si gardez que n'abeissiez.
A l'abeissier estes venuz,
S'altres consalz n'en est créuz.
Pris puot len tost avoir conquis;
Mès au garder, ço m'est avis,
Covient grant sen et grant valor.
En grant pris ont esté plosor,
Qui puis bessoient et chaieient
Et qui els et lor fez perdoient.
Ja nus de pris n'aura tant fet,
S'alques s'en esloigne et retret,
Que jamès jor retort arrière.
Ce n'est mie chose legière,
Qui son pris pert, del recovrer.
Por ço vos voil dire et mostrer,
Ne fetes pas que la gent die,
Que proece vos est faillie,
Ne que soiez malveis ne tex
Que si soiez del tot remès.
Sacheiz de veir, parlé en ont,

Lor contes en tienent et font,
S'or n'en prenez altre conrei.
Ou vos revendreiz al tornei,
Ou vostre pris ert tot partiz.
Recraanz estes et guenchiz.
Sacheiz que li criz de la gent
Torra sor vos si faitement,
Qu'anceis que passez seit li anz,
Sera de vos maldit set tanz
Qu'il n'en fu onques jor dit bien.
Ensorquetot li Troïen
Vos ont toleit de tex amis
Dont bien devez, ço m'est avis,
Al cuer aveir ire et pesance.
Enprès deit estre la venjance.
Si sera ele, se volez.
Car toz seront deseritez,
Mort et vencu, chacié et pris,
Quant à tant nos en somes mis,
Se vos plest, et se vos maintenez
Ço dont tant estes enorez,
Et conéuz par tot le mont.
Tote l'ost vos prie et semont
Que les maintenez et gardez,
Com vos avez feit altres feiz.
Ne les lessiez si damagier:
Besoinz lor est et grant mestier
Que de ceste ovre facez fin.
Trop somes povre et orfelin,
Quant sanz vos somes en l'estor;
Si s'en dehaitent li plosor:
Dès qu'il ne voient vostre escu,
Ja ne seront puis secoru.
Por Dé, ne malmetez por rien
Ço qu'est en vos, si ferez bien.
Molt estes prouz, riches et sages:
Trop par sereit pesmes damages
Que li pris de vos abessast,
Mes qu'il créust et qu'il montast.
Seit or la perte restorée,
Que si grande avons recovrée,
Despuis que vos n'i plot venir.
Or nos poez toz resbaldir,
Et metre cuer, et faire proz,
Tant que cil aillent el desoz.
Sacheiz que gie vos don conseil
Leial, dreiturier et feeil. »
Enbronz, et tesanz, et pensis
Fu Achilles, et molt eschis
Vers l'ovre dont cil l'aresone.
Donc grant pièce mot ne sone,
Puis li a dit: « Sire Ulixes
Ço sai bien que ja n'orrai mès,
Jor que gie vive, home parler
Mielz sache un bon conseil doner;
Si conoi bien, et sai, et vei,
Que molt amez l'enor de mei.
Por bien et par fei me loez
Trestoz le mielz que vos savez.
Bien oi qu'Agamennon me mande
Qui me prie et qui me comande.
Bien sai par conseil naientos
Povre et malveis, vil et hontos,
Quidames cest regne conquerre.
V. ans a durée la guerre;
Trop i avons grant perte faite.
Or ne me plost, ne ne me hete,
Tant voil gie bien que vos sacheiz,
Que plus en face à ceste feiz.
Iriez en sui et repentanz,
Dont gie onques en fui edanz,
Ne que gie onques jor i fui.
Por ço que gie ne me destrui
Por la feme danz Menelax,
Dont ja sont fet C. M. malz,
Maint home en sont mort à dolor,
S'ai por ço perdu ma valor,
Mon lox, et mon pris en arrière,
Est ço par force ou par preière
Ne port armes, si soi failliz
Malvès, recraanz et guenchiz,
Si sui del tot anaientez.

Par les devines poestez,
Des ciels et par les soverains,
Séur soient Griu et certains
N'i auront plus par moi aïue.
Seit la folie maintenue
Par els, itant com buens lor iert;
C'est Achilles qui pas n'en quiert
Qui'l meprise, ne n'ai qu'en faire,
Sacheiz de veir que ne pris gaire
Toz lor parler, lor gas, lor ris.
Vos qui amez enor et pris,
Vos conbatez por dame Eleine;
Car gie n'en serai plus en peine.
Vos en morreiz, ço iert enor,
Si come en sont ja mort plosor.
Fet en aureiz que bon vassax,
Se la rendez danz Menelax.
Sacheiz de veir n'en aura mie
Par moi ne par la moie aïe,
Ne serai por lui morz ne pris
En fiere ovre vos estes mis,
Qui sanz saveir et sans reson,
Et par si malveise acheison,
Vos fetes ici detrenchier.
Se Menelax a sa moillier,
Et tuit en somes à mort trait
Molt i aureiz grant gaaing fait.
Or en est Palamedes morz,
Et bien C. reis riches et forz.
Dont ne fust mielz, que vos est vis,
Que sain fussent en lor païs,
Por governer lor riches reignes,
Et maintenir enfanz et fennes,
Qui en remainent esgarées
Et qui en seront desertées?
Par cest ovraigne en seront M.
Deserité et en eissil.
Or ait dahé qui'l comença!
Car tante gent en perira,
Et tante gent l'ont conparé,
Ja li mont n'iert mès restoré,
Se de vil gent non et frarine!
En dolente torne et decline.
Ci perissent tuit li meillor,
Et li leial engendreor,
Dont li buen eir fussent estrait.
Ici a trop doleros plet.
Par ceste ovre erent abessiées,
Et destruites les granz ligniées,
Et li lignages soverains.
De bases genz, et de vilains
Sera li mondes restorez.
S'en decherront les dignetez.
Par ce periront les noblesces
Et les enors et les haltesces,
Valors et pris, joie et enors;
Ço est damages et dolors.
Periz est li monde et perduz,
Se l'aferes est meintenuz.
Mès tant estes saige et vassal,
Et tant i conoisseiz lo mal,
La perte et la destruction,
Que vos et li autre baron
Devriez porchacier et querre
Coment fust pès de ceste guerre.
Ço vos di bien veraiement
Dessi qu'al jor del finement
N'iert mès la perte restorée,
Trop a éu longue durée:
Pechié fetes del meintenir,
Tart en vendreiz al repentir,
Se ço mès alques tient et dure.
Par leialté, et par droiture,
Vos lo et pri qu'en voilliez pès.
Et si ne m'en apelez mès,
Que g'en aie la teste armée,
Ne que gie plus en ceigne espée,
Tant vos en poissez travaillier!
Mès, come sage chevalier,
Traitiez issi iceste ovraigne,
Que ceste merveille remaigne,
Ceste ocise, cest deableis.

Si s'en raillent nostre Grezeis,
Ço sera sen, ce sacheiz bien,
Que mès ne m'en movrai por rien. »
Enprès parla li reis Nestor
Qui tint les puis de Libanor :
« Iço, fet il, sereit granz biens
Quil trovereit es Troïens.
Mès en mal point, ço m'est avis,
Seroient oi de pès requis.
Lediz et desconfiz nos ont ;
Plus fier, plus orgoillos en sont.
La pès bien tost eschiveroient,
Quant al besoing ne nos verroient :
Quident qu'à nos aions failli ;
Sacheiz, molt en sont esbaldi.
Por ço l'avons chier conparé
N'a pas onquore quint jor passé.
Mès biau sire, venez o nos,
O le brant d'acier perillos.
Si les metrons en tel effrei
Nus n'i prenge regart de sei.
Et quant les aurons effréiz,
Chaciez del champ et desconfiz
Si'n fera donc meillor parler. »
Achilles dist : « lessez ester
Ceste parole n'a mestier.
Se vos revoleiz comencier,
Sanz moi ireiz, fei que vos dei,
Et sanz les genz qui sont à mei.
Gie conois bien ou vus tendez,
Que porchaciez et que querez,
Qu'en la folie me remete.
Ja nus de ço ne s'entremete ;
L'ovre ai guerpie a toz jors mès.
Parolt en tort et en travers
Qui se voldra, que moi n'en chalt :
Tex i ira, toz liez et balt,
Qui en sera portez en bière.
Ne m'en fetes ja plus preière ;
Car c'est la fins, gel vos di bien
Ne m'en entremetrai de rien. »
Diomedes ne set que dire,
Mes ço sacheiz qu'il ot grant ire
De ço qu'il ot, ne s'en puot taire.
« Par Dé, fet il, hontos affaire
A ci, se bien i gardiez.
Sire Achilles, molt nos besseiz
Et molt i recevreiz grant honte.
Bien sai et vei que riens ne monte
Nostre sarmons, ne nos conseiz ;
N'en fereiz riens à ceste feiz.
Si vos en lest len tot ester.
Je n'en quier ore plus parler.
De folie s'entremetreit
Qui plus de vos vos amereit.
Mar aiez vos lo pris conquis
Ci ne en tanz altres païs !
Se ne l'osez prendre ou leissier
N'estes mès mie à chastier ;
Bien vos apert à la color,
Qu'aillors pensez que à l'estor.
Cil qui en meinent tant grant plait
Ne sevent pas que vos estait.
Chascuns juge ço que il velt :
Altre est li cuers que il ne selt,
Ni a naiant del porforcier.
Or nos en poons repairier,
Ço m'est avis, dore en avant ;
G'en savoie bien altretant.
Or recevrons, sans vostre aïe,
Et lo savoir et la folie,
Lo pris, lo los, et lo damage.
Celui deit len tenir à sage
Qui son cors garde et por vasal
Vos n'i avez plus chier chatal.
Cel ostereiz, ço m'est avis
De la voie a vos enemis. »
Quant Achilles s'oi ramponer
Si a comencé à penser.
S'il ne séust Diomedes
Si ententis, et si engrès,
Ja li déist qui li pesast,

Einz que d'ilec se remuast.
N'en a mie fait grant senblant,
Et ne por tant, si dist itant :
« Sire, gie ne me merveil mie
Se vos amez chevalelie.
Si fetes vos, ne poez plus.
Mar fussiez vos filz Tidéus,
Se par vos n'est bien meintenue.
Si est il bien chose séue,
Por lui sont terres desertées,
Qui ja ne fussent regardées,
Ne asises, se par lui non.
Quis en ot il tel guerredon,
Que un malvès garz le gita mort.
A grant pechié et à grant tort,
Fist maint riche regne essillier,
Dont les barons fist detrenchier,
Al siége où il les assembla.
Jusqu'à mil anz lo conparra
Li siecles qui à venir est.
Or estes ci garni et prest
De fere autretel ou sordeis. »
Lors respondi Nestor li reis
« Sire tot ço puot bien remaindre.
Dès que nos ne poons ateindre
Vers vos ço que nos voldrions,
S'il vos plest, si nos en irons.
Sacheiz que nos amons tuit trei
Le bien de vos, par bone fei. »
S'ensenble les léust parler,
Bien tost poïst à mal torner ;
De tex paroles se déissent,
Dont bien tost mal s'entre volsissent ;
Mès cil issent del paveillon
Qui n'orent cure de tençon :
Ne distrent plus à cele feiz

Tuit deheitié, et toz destreiz,
Sont à lor mestre repairié ;
Tost li orent dit et noncié
Ço qu'ont o Achilles trové ;
Molt en furent desconforté.
Ainz en méisme la semeine
Furent mandé là chevetaine :
Agamennon lor a retret,
Savoir coment l'avoient fait
Achilles semondre et preier,
Mès ni poent riens espleitier.
« Séu avons por veir sans faille,
Ne vendra plus à la bataille ;
Ço li est vis que trop perdons,
De faire pès nos a semons.
Or si gardez que vos voldreiz
Et quel conseil vos en prendreiz ;
Chascun en die son plaisir,
Prest sui del fere et de l'oïr.
Bien en sivrai voz volentez
Toz vos voleirs et toz voz grez. »
Primes respont danz Menelax :
« Par Dé, fet il, molt est vassax
Danz Achilles ; bien deit l'en faire
Tot son talant et son viaire :
Mès gie ne sai pas, ne ne vei,
Coment tant prince ne tant rei
Se honissent si faitement.
Desi qu'al jor del jugement
En seron nos clamé vencu,
Depuis que ci somes venu,
Se nos en tornons sans victoire.
N'a pas son sen, ne son memoire,
Qui tel conseil receit ne done.
Chascun deit garder sa corone,
S'enor, son pris et sa haltece.
Par estoveir et par destrece,
Les devons toz deseriter,
Et fors de la terre giter,
Les tors abatre et les danjons
Et les palès et les mesons.
Bien nos en ont asséurez
Les soveraines déitez.
Ne nos devons pas esmaier

Por ço, s'il ne nous velt edier.
Mès semonge chascun sa gent,
Si qu'al premier torneiement
Les aions issi conréez
Qu'il en i ait dui mil pasmez.
Mort soient auques ateignons.
Qui ont il mès que nos dotons?
Et don n'ont il Hector perdu
Par qui il erent maintenu?
N'i a mès nul qui granment vaille;
Ja contre nous n'auront bataille.
S'un poi vos en volez pener,
Il ne nos poent plus durer. »
A ço respondi Ulixès
Qui de parole sot adès:
« Mal dites, sire, ço sacheiz.
Se estes par moi conseilliez,
Ja n'i donreiz nul loement.
Or quident tuit comunement
Por vostre moillier l'aiez dit.
N'i a un sol, grant ne petit,
Qui por Achilles ne s'esmait,
Dreiz est que chascun s'en dehait.
De mei sai bien, sanz nulle faille,
Mielz l'ameroie à la bataille,
Qui que m'en tienge por bricon,
Que aveir plus que n'en avon
M. chevaliers. As suen esforz
Ne se prent uns toz seus des noz:
Bien i pareist et paristra;
Ja ainz li geus ne remaindra.
Se nos a lui avons failli,
Poi nos tendront nostre enemi.
Senblant vos en font chascun jor.
Trop en somes li sordeior,
Quant son cors n'i poons aveir.
Par besoing et par estoveir,
L'en coviendra sont talant faire.
Car par mon chief, ço m'est viaire,
Dès que nos ne l'i aurions,
Se plus l'ovre maintenions,
Honte et damage et desenor
Porrons aveir en cest sejor,
Et el conbatre, et en l'ester.
Por ço sereit bien à loer
Que cest ovre fust si traitiée,
Et si faitement conseilliée,
Que si noz cors ne donisson
A mort et à destruction.
Totevoies i a enor
Qui dedans mals prent le meillor. »
« Seignor, feit sei Diomedes,
Molt avons enbracié grant fez,
Plus perillox et plus mortax,
Que ne quide danz Menelax,
Qui ci vos somont à ocire,
Et a livrer toz à martirs.
Lui que chaldroit qui fust feniz
Mès de sa feme fust sesiz?
A cez altres en lest parler;
Ne deit pas tele chose loer,
Que len ne voille oïr ne faire.
Si com moi senble et m'est viaire,
Ne conoist mie bien les lor.
N'ont mès ne force ne valor,
Ço dit, vers vos, ne grant vertu,
Dès que il ont Hector perdu;
N'i a mès nul qu'à creindre face.
Mais tant voil gie bien que il sache,
En tot lo mont qui molt est grant,
N'a chevalier de nul senblant,
Qui plus del cors Troylus vaille
En dur estor ne en bataille.
G'en ai essaié ne sai quanz;
Trop par est cist prouz et vaillanz.
N'est pas meins forz d'Hector son frere.
Trop est vaillanz et conbatere;
Molt est de grant proece pleins,
Ne quit qu'il vaille de riens meins.
Onc n'oï chevalier nomer
Que plus volsisse ressenbler. »
Autretel dist danz Ulixes

Ci dui volsissent bien la pès :
Menelax ont molt contredit,
Nel souploient grant ne petit.
Lo conbatre ont molt desloé,
Senpres fust altrement alé,
Quant Calcas salt li vielz de Troie
A halte voix dist que len l'oie.
« Seignor, fait il, que volez dire?
Ci a fol plet et fol concire,
Quant vos d'aler avez porpens,
Ne de pès fere as Troïens.
Sor lo devié as Dex sereit.
Sacheiz, tant lor en pesereit,
Qu'en mer vus feroient perir;
Naient sereit del repentir:
Aconplir estuot lor esgart.
Tant vos di bien de la lor part
Que vos veintrez vos enemis,
Ainz que voiez mès voz païs.
Ne puet estre destruit ne soient.
Il sevent bien que il porvoient.
Lor providence et lor segreiz
Et les lor halz devins conseiz
Sont molt rebouc à cuer humain.
Et neporquant soyez certain
Que de ceste ovre aurez enor.
Et, s'il en sont or li meillor,
Ja ço ne vos tort à esmai.
Par lo devin conseil lo sai,
Qu'il seront mort et essillié
Et de cest regne fors chacié. »
Par l'amonestement Calcas,
Ço truis lisant, ne voldrent pas
Parler de pès à ceste feiz :
Issi departi li conseiz.
En trièves furent li Grezeis
Vers Troiens toz les deus meis.
N'i ot trait ne feru d'espée ;
Bien fu tenue et fu gardée.
Entre tant dis se sont garni.
Quant li mois furent aconpli,
Si n'i ot que de l'assenbler ;
Cele nuit font haubers roller ;
En grosses lances de sapin
Sont mis li buen fer acerin
Et les enseignes de color.
Si tost com il virent lo jor,
S'armerent trestuit comunal ;
Gent furent covert li cheval
De cendax, d'audre, et de bofuz,
Et de pailes à or batuz.
Ses conreiz fet Agamennon,
Reis Aïax et Thelamon
Met toz premiers as fereors,
Cist ne sont mie des peiors ;
Sacheiz molt a buens chevaliers
En icez deus conreiz premiers.
Diomedes et Menelax
Ront grant planté de buens vassax,
Qui molt sont prouz et aduré,
Et richement sont tuit armé,
Et d'armes sèvent quant qu'en est.
Quant il furent garni et prest,
Si chevalchent vers cels dedanz,
Qui ne refurent mie lenz.
En la champaigne sablonose,
Qui n'iert desigals ne taiose
S'entrecontrèrent li conrei :
X. M. gonfanon desplei
I bessièrent à l'assenbler.
Là covint haubers estroer,
Là volent lances en asteles,
Là guerpissent chevalier seles,
Là falsent hauberc et blialt,
Que li trenchant fer de gomalt
Passent par piz et par forceles.
Oi en sordront freides noveles.
Là ot M. branz d'acier nuz traiz,
Et sor hialmes oschiez et fraiz,
Là s'entrefont les chiefs voler,
Là oïssiez braire et crier
Halz criz, mortax et dolerox.

Tuit font sanglant lo champ herbox,
Pleins est de lances et d'escuz.
M. en i gist des abatuz,
Qui ne se poent redrecier.
La vont tuit voit li buen destrier
Qu'il n'est que nul en balt ne prenge.
Et Troylus ses freres venge,
Qui tot detrenche et tot ocit,
Si faitement, ço dit l'escrit,
Là où plus veit la force d'els,
S'eslesse molt vers cels et fels.
Nel puet tenir presse ne fole;
Entr'als s'enbalt, entr'als se cole,
Dont fiert et chaple environ sei.
N'i a si orgoillos conrei,
Qu'il ne remut, quant il i vient.
Tant lo dote chascun et crient,
Que si plus mortal enemi
Li ont cel jor lo champ guerpi.
Jusqu'as tentes les convoièrent
Onques anceis nes lessièrent.
A ço fere a bones aïues,
Plus de XX. M. espées nues.
De la bataille de cel jor
Furent Troïen li meillor.
Sacheiz por veir, lo vos plevis,
Trop ledièrent lor enemis,
Molt lor tolirent de lor gent,
Qui el champ jurent mort sanglent.
Et plus assez lor en tolissent;
Mès par la nuit se departissent.
De deus cenz mile chevaliers,
Se Daire n'en est mençongiers,
Ot le jor li pris Troylus.
Ne sé que alonjasse plus.
Estreit et serré et rengié
Sont en la ville repairié.
Li mort sont plaint, et li navré
Furent la nuit bien ostelé.
Volentiers lor fet len tel rien
Qui's assoage et fet grant bien.

En l'ost sont morne et mu et quei:
Chascuns i a regart de sei.
N'i ot la nuit n'oise n'estrif.
Molt sont irié, molt sont pensif.
Sovent perdent et poi gaaignent,
Oient M. navrez qui se plaignent,
Dont ja ne garra la meitiez,
N'escu n'iert mès par els bailliez.
Cil qui poent armes porter,
Ne lor seivent conseil doner,
Fors tant que li prochain parent
En plorent des ielz tendrement.
Issi avient de tele ovraingne:
C'est dreiz que len en rie et plaingne.
Sans triève qui entr'als fust prise,
Ne demandée, ne requise,
Josta la bataille quinzaine.
Aïnz que trespassast la semaine,
Merveilles fu granz à desrei;
Molt i muerent et conte et rei,
Et amiral et duc preisié;
Ont Troïen lor mort vengié.
Vassalment se sont contenu,
Et chierement lor ont rendu
La conqueste qu'il deivent faire.
Deu mile en ont lessié à braire,
Qui el champ gisent pale et freit:
Sacheiz, grannment furent destreit.
Troylus vint à encontrer,
Mès ne vos sai pas deviser
Qui le feri ne qui ne quant.
A lui s'arestent li fuiant.
D'enseignes et de gonfanons
Et de lances et de tronçons
Fu tote la tere joinchiée.
N'ot pas sa lance peceiée,
Qu'au grant del renc, el plus espès,
Ala ferir Diomedes
D'une lance grosse et poignal
Si que l'enseigne de cendal
Li remest parmi les costez,

Por mort en fu la nuit portez,
Et si li dist en reprovier :
« Or sejornez o la moillier,
Avec la fille au viel Calcas
Qui ne vos het, ço dient pas.
Por soe amor vos manaiasse,
Se plus par tens m'en apensasse.
Et ne porquant sa corte fei,
Sa tricherie, et sis boufei,
Et ço qu'ele a vers moi boisiez,
Vos a tot ço appareilliez.
Sis pechié vos a enconbré,
Et ço que m'a d'amor falsé.
Par vos li mant : or somes dui,
Savez estes là où gie fui.
Molt i aura des acoilliz,
Ainz que li siéges seit failliz ;
Molt avez à eschalgueitier,
Se si l'avez sans parçonier.
Ne s'est pas onquore arestée,
Dès que li mestier li agrée.
Car s'il avient qu'un poi li plese,
Li ostelain i auront aise.
Ce sera sens, s'el se porpense
Dont ele traie la despense. »
Cist affit furent bien oï :
Nes ont mie mis en obli,
Ne cil dedanz, ne les Grezeiz.
Ne fu puis jor de tot li meis
Qu'en C. leus ne fussent retrait.
Assez ot là crié et brait,
Où Diomedes fu navrez.
Onques nus hom de mere nez
Ne vit plorer tant chevalier,
Et trop se peinent del vengier.
X. M. lances i croissirent,
Qui maint chevalier abatirent,
Et altretant espées nues,
Qui sor hialmes furent ferues.
Conparée fu la venjance,
Maint cors i fist d'ame sevrance.
Agamennon, ço truis lisant,
Por la perte qu'il vit si grant,
Quida Diomedes fust morz,
Atant com put avoir d'esforz,
Ala Troïens envaïr.
Et si vos di bien sanz mentir,
Estranges estorz ont renduz,
Dès que sis cors i fu venuz.
Molt le fist bien il de sa main :
De C. n'en sont pas li vint sain,
Qu'il a toz ocis et navrez.
Mès trop les a chier conparez.
Car Troylus l'ala requerre,
Entre les suens li mut tel guerre,
O le buen brant forbi d'acier
Qne del hialme trenche un cartier ;
Plaié la molt el chief griement.
Tuit cil de l'ost en sont dolent.
En perillons leu est la plaie,
Durement s'en crient et esmaie.
S'à dreit i ferist Troylus,
N'i covenist recovrer plus ;
Mès beslivant ala li cox.
Por quant del test pareist li ox,
A grant peril est il tailliez.
Enprès iço qu'il fu plaiez,
En furent Griu li sordeior,
Ne se tindrent onc plus lo jor ;
Molt en a Troylus ocis.
Ne truis le terme ne les dis
Que ceste bataille dura.
Mès cil dedanz et cil delà,
Ço dit Daires qui par tot fu,
Milliers de genz i ont perdu.
Mès la perte fu assez maire
A cels de l'ost, ço sai retraire :
Perdu ont éu contre un treis,
Nel porent plus souffrir Grezeis
Agamennon vit lo martire,
Et lo plus de ses genz ocire,
Et la perte sur els torner

Qu'il ne lor porent contrester,
Ne champ tenir ne frois aveir.
Par besoing et par estoveir,
Por l'afaire qui tant les grieve,
Requièrent demi an de trieve.
Ses messages i a tramis
Sages, corteis et bien apris,
Qui bien fornirent lor messages.
Prianz qui molt fu prouz et sages,
En prist conseil o ses norriz,
O ses barons, et o ses filz.
Tuit li ont dit comunalment
Qu'à ço ne s'acordent naient,
Que il si grant la preigne o els;
Mès par lor lox et par lor vels,
Se conbatront tant o les lor,
Qu'il en seront li sordeior
Et que il perdent tuit les vies,
Et que toz seit ars li navies,
Qu'il ne s'en poissent eschaper,
Ne en lor terres retorner,
Que tuit ne soient mort et pris;
Trop ont grant termine requis.
Sacheiz que molt fu contendue,
Mes ne sé par la qui aïue,
Fu totes voies otreiée;
Sis meis dura cele feiée,
Ne fu malmise ne enfraite.
Quant la chose fu a chief traite
. . . . . .
Des cors ardeir et sepelir,
D'els sejorner et porchacier
Et cil dedanz d'els enforcier.
Diomedes et Menelax
Cil ont plaies granz et mortax;
En grant peine et en grant soupeis
En est Agamennon li reis.
Mires ont buens à lor talant;
Porquant si jurent longuement.
Secors orent bon et aïue,
Qu'ainz que la trieve fust ronpue,
Les ont gariz et respassez.
Quant Diomedes fu navrez,
Et la fille Calcas le sot,
Conforta s'en al mielz que pot;
Mès n'en puet pas son cuer covrir,
Que plor, et lermes, et sospir,
N'issent de li a negun fuer.
Bien fet senblant que de son cuer
L'aime sor tote rien vivant.
N'en aveit ainz fet grant senblant,
Jusqu'à cel jor, de lui amer,
Mès adonc ne se pot celer.
Molt a grant duol et grant pesance,
Ne lesse pas por reparlance
Que nel voie dedanz sa tente.
Desore est tote à lui s'entente,
Desor l'aime, desor l'en tient;
Mès de lui perdre trop se crient:
Molt fu perillose la plaie;
Li oz des Griex molt s'en esmaie:
Et ele en plore o les deus ielz.
Ne remaint por Calcas li vielz,
Ne por chasti, ne por manace,
Ne por deffense qu'il l'en face,
Que nel l'aille sovent veeir.
Desor puet l'en aperceveir
Que vers lui a tot atorné
S'amor, son cuer et son pensé.
Si seit l'en bien certainement
Qu'el se meffet trop ledement;
A grant tort, et à grant boisdie,
S'est si de Troylus partie,
Qui trop est biax sages et prouz
Et qui d'armes les veint trestoz.
A sei méisme pense et dit:
« De moi n'iert ja fet bon escrit,
Ne chantée bone chançons.
Tex aventures, ne tex dons
Ne volsisse gie pas aveir.
Malveis sen oi, et fol saveir,
Que gie trichai vers mon ami

Qui onc nul jor nel deservi.
Ne l'ai pas fet si com gie dui,
Mis cuers déust bien estre o lui
Si atachiez et si fermez
Qu'altres n'en fust ja escoltez.
False sui, et legière, et fole,
Là où g'en entendi parole.
Qui leialment se velt garder
N'en deit ja parole escolter.
Par parole sont engingnié
Li sage et li plus vezié.
Desore auront prou que retraire
De moi cil qui ne m'aiment gaire.
Harront mei mès, et dreit auront
Les dames qui à Troie sont :
Honte i a fait as dameiseles
Trop lede, et as riches puceles.
Ma tricherie et mis meffait
Lor seront mès lonc tens retrait.
Peser m'en deit, et si fait el ;
Trop ai le cuer muable et fel,
Qu'ami avoie lo meillor,
Qui mès pucele dont s'amor.
Cels qu'il amast déusse amer,
Et cels haïr et eschiver
Qui porchassassent son damage.
Ici pareist com gie sui sage,
Qui a celui quil plus haeit,
Contre raison et contre dreit,
Ai ma fine amor otreiée ;
Trop en serai mès mespreisiée.
Et que me valt si m'en repent ?
En ce n'a mès recovrement.
Serai donc à cestui leiax
Qui molt est prouz et bons vassax.
Gie ne puis mès là revertir,
Ne de cestui mei resortir :
Trop ai en lui ja mon cuer mis.
Por ço ai fet ço que g'en fis ;
Et n'éust pas issi esté
Se fusse onquore en la cité.
Ja jor mis cuers ne s'en pensast,
Qu'il tressaillist, ne qu'il chanjast.
Mès ci estoie sanz conseil,
Et sanz amis et sanz feeil.
Si m'ot mestier tele atendance,
Qui m'ostast d'ire et de pesance.
Prou poïsse ci desirer,
Et plaindre, et mei desconforter,
Et endurer jusqu'à la mort,
Ne me venist de la confort.
Morte fusse pièce a, ço crei,
Se n'éusse merci de mei.
Sanz ce que j'ai faite dolor,
Des geus partiz ai lo meillor ;
Tel ore aurai joie et leece
Que mis cuers fust en grant tristece.
Tex en porra en mal parler,
Qui me venist tart conforter.
Ne deit len mie por la gent
Estre en peine et en torment.
Se toz li mondes est haitiez,
Et mis cuers seit tristes, iriez,
Içe ne m'est nule gaaingne.
Mès molt me delt li cuer et saigne
De ço que g'en sui en error.
Car nule riens qui a amor
Là où sis cuers seit point tirans,
Troubles, dotos et repentanz,
Ne puet estre sis geus verais.
Sovent m'apai, sovent m'irais,
Sovent m'est bel, sovent le voil,
Sovent resont ploros mi oil.
Puis que si est, gie n'en sai plus :
Dex donge bien à Troylus !
Quant nel puis amer, ne il mei,
A cestui me done et otrei.
Molt voldreie aveir cel talent,
Que n'éusse remembrement
Des ovres faites d'en arrière ;
Ço me fait mal à grant manière.
Ma conscience me reprent

Qui en mon cuer fait grant torment.
Mès or m'estuot à ço torner
Et mon corage et mon penser,
Voille ou ne voille desormès,
Confetement Diomedes
Seit d'amors à mei entendanz,
Si qu'il en seit liez et joianz,
Et gie de lui, puisque si est.
Or truis mon cuer garni et prest
De fere ço qui lui plera :
Ja plus orgoil n'i trovera.
Par parole l'ai tant amené,
Qu'or li ferai sa volonté
Et son pleisir et son voleir.
Dex m'en dont joie et bien aveir ! »

Dedanz l'espace de sis meis
Pristrent maint conseil li Grezeis,
Maint concile, maint parlement,
A esgarder confaitement
Trairaient de lor ovre à chief.
Trop par lor torne à grant meschief
De ço que il n'ont Achilles ;
C'est cil qui sosteneit lo fes,
Qui les granz estorz mainteneit,
Et qui les granz esforz souffreit,
Qui aveneit les aventures,
Qui les batailles forz et dures
Feseit à cheval et à pié ;
Molt ont perdu, poi gaaingnié,
Puisqu'armes lessa à porter,
Et els secore et aïuer.
Par la sentence et par l'esgart,
Que chascons fait de soe part,
I ont Agamennon tramis ;
. . . . . .
Nestor i meine ensenble o sei,
Qui molt ert sages de la lei.
Icil dui l'ont mis a raison,
Sol à sol, en son paveillon.
L'ovre li ont tote mostrée :
Mès poi li plest et li agrée,
Preié li ont molt et requis
Qu'al grant besoing lor seit aidis ;
Molt lor tarde, molt lor demore,
Molt li prient qu'il les secore,
En maint endreit l'en aresnièrent
Mès onc vers lui riens n'espleitièrent,
N'onques nel porent amener
A ço qu'il voille armes porter.
« De ço, fist il, mal parlereiz,
Sacheiz, jà el n'i trovereiz ;
Pès fetes, si ferez que sage.
Car trop a ci pesme damage,
Et trop i sera grant et fier,
Ainz que veiez un an entier.
Or en est mort Palamedes
Et trente reis riches et mès,
Dont granz dols est et granz martires,
Et dont toz li mondes est pires.
Ja tant com li monde ait durée
N'iert mès la perte restorée.
Et sacheiz bien, gie nel les mie
Par poor ne par coardie,
Mès por ço que si faiz hontages
Ne fu mès faiz, ne tels oltrages,
Ne tel forfait, ne tel orgoil :
Ne vos aiderai ; que ne voil
Que vos en atendeiz à mei.
Gie n'en enfraindrai pas la lei,
Les voz qu'en ai fez et jurez.
Mès tant nos somes entr'amez
Que gie ne puis issi del tot
De vos mei deffendre del tot.
Al grant damage maintenir,
Dont vos verrai molt repentir,
Vos baillerai mes chevaliers.
Et si nel faz pas volentiers ;
Mès tant vos aim, que ne sai mie
Coment del tot vos escondie.
Desor mon cuer et sor mon peis,

Enmerreiz mes Mirmidoneis,
Sanz mei les i porreiz mener.
Et si vos poez bien vanter
N'est oi hom vers qui gel féisse,
Ne por qui ges i traméisse. »
Agamennon merciz l'en rent,
Et li reis Nestor ensement;
Tuit joios en sont et tuit lié.
Issi ont pris de lui congié.
La treve dura tant et tint
Que li termes et li jorz vint,
Que d'ambes parz fu demandée.
Quant resclara la matinée,
S'orent il bien lor cors armez,
Et lor conreis feiz et sevrez,
Prez de conbatre et d'assaillir,
Et des granz estors maintenir.
Achilles fait le suen conrei :
Armer les fait dedevant sei,
Gent les ordonne et appareille.
D'une porpre chière vermeille
Les a toz fet entreseignier
Et dist lor : « seignor chevalier
Sanz chadel et sanz chevetaingne
Sera oi la vostre conpaingne :
Gardez por riens ne facez faille,
Quant vos vendreiz à la bataille.
Por ço vos entre conoistreiz,
Et por ço ensenble vendreiz.
Molt me grièvе, par bone fei,
De ço que i alez sanz mei. »
Li oil li fondent de pitié,
Et il ont pris de lui congié.
Joie ont si grant, riens nel set dire,
Molt par lor a bien fait lor sire,
Qui lor en a doné congié.
Mort estoient et engingnié
De ço qu'il ne portoent armes.
Encui lor fera len tex charmes
Dont lor seingneront li costé
Lo petit pas estreit, sarré,
Laciez les hialmes verz bruniz,
Sor les buens destriers arrabiz,
En sont venu al grant tornei,
Qui comencié ert el gravei.
Ja i aveit M. jostes faites,
Et M. lances par escuz fraites,
Et M. enseignes despleiées,
En sanc de chevaliers baignées,
Et M. blans haubers effondrez,
Et M. hialmes escartelez,
Dont parmi saillent les cerveles;
Plus de dui M. arçon de seles
Ja delivres, sanz lor seignor,
Qui à denz gisent par l'estor,
Freit, et pasmé, et pale, et pers.
Cil les abat sovent envers,
Qui enmi els lor rent estals,
C'est Troylus, li buens vassals.
Bien fiert de lance et d'espée,
Molt est cremue et redotez,
Poi en ateint qu'en deus ne fende,
Et qu'à la terre ne l'estende.
O le duc d'Athenes josta,
Qu'à la terre le trebucha,
Partant en retint le destrier,
Qui C. livres valeit d'ormier.
Li granz, li prouz Filimenis,
I ot lo jor d'armes le pris.
Et si ot en Polidamas.
Pris avoient lo rei Thoas,
Quant la gent Achilles i vint;
Guerpir l'estut celui qui'l tint
Qu'il furent freis, et desirant,
Hardi, et prou, et conbatant.
Plungié se sont es Troïens,
Ocis en ont en poi de tens
Tant que n'est se merveilles non;
Bien en sont teint li gonfanon
En sanc vermeil. Molt i ont fait,
Si les Persant n'éussent trait,
Qui lor depercent les costez,

O les trenchanz darz enpenez.
Trop chier lor vendent lor sejor,
M. lor en tolissent le jor.
Mès il les ont molt damagiez
Et en mainz leus les cors plaiez.
Troylus fu molt entrepris
En la bataille Nestoris,
Trop s'est en els abandonez.
Sis chevax li fu mort gitez,
Cent colées a recéues,
De lances et d'espées nues,
Ainz qu'il poïst avoir secors.
Paris, o ses freres memors,
Li buen bastart, li fil lo rei,
Le secorent par bone fei.
Morz ou pris esteit Troylus,
Se li secors li tardast plus.
Mès bien vos di certainement,
Cil l'estostrent si faitement
Que C. de cels qui lo tenoient,
N'oent puis gote, ne ne voient;
Par estoveir lor ont tolu.
Mès trop lor est mal avenu,
Car Magarra i est ocis
Un des bastarz, frere Paris.
Molt en fu irié Troylus
Et dit qu'il nel souffrira plus,
Ce champ lor coviendra guerpir,
N'i a naient del plus souffrir.
Soner a fet deus olifans :
Là où la bataille est plus granz,
Où estoient Mirmidoneis,
Les est alez ferir maneis.
Ilec ot estor grant et fier,
Car cil estoient chevalier,
Que tex n'aveit en tote l'ost.
Filimenis si est apost
Avec ses Paflagoniens;
Paris i est avec les suens,
Li bastart et Polidamas;
Là ot maint escu freit et eas,
Là ot tel estor comencié,
Dont VII. C. remestrent irié.
N'i a un sol qui seit en sele
Qui n'appareisse la boele.
Sacheiz que la gent Achilles
Souffri ici estrange fes.
Ensenble sont en un trepel,
I ont d'els fet mur et chastel,
Et si ne sont mie legier
A desconfire, n'à percier.
Molt le font bien ; mès sovenet
Les redamage et les malmet
Troylus qui molt les asproie.
A poi que nes met à la voie.
Ne se sont si serré, ne clox,
Que ne lor trenche et char et ox.
Au secors vint Agamennon,
Reis Menelax et Thelamon,
Li duc d'Athene et Ulixes,
Et o les suens Diomedes.
Cil vindrent abrivé et freis,
Ci fu joster mis en deffeis.
Ici lor morent li corage,
N'i ot tant hardi, ne tant sage :
Ici troublerent li coart,
Ci volerent saiete et dart,
Et grosses lances en tronçons.
Ci ot traïn de gonfanons :
Ici ot hialmes decerclez,
Et blanz haubers ensanglentez;
Ci ot de chevaliers traïn,
Ici moillièrent le chemin
Del sanc qui des cors lor devale,
Ci en ont M. envers et pale;
Ici ot mortal assenblée,
Onc tant fière ne fu jostée.
Ici ot brait et plaint et cri;
Ici sont Griu del champ parti.
Mès ne fu pas chose legière,
Tant en gist mort par la poldrière
Que tuit en sont li champ covert.

Ço dit li livres en apert,
Que Griu furent lo jor confus,
Par lo grant esforz Troylus;
Par la grant force de ses braz
Sont desconfiz, vencu et maz.
I ont perdu Mirmidoneis
C. chevaliers prouz et corteis.
Ne fust Thelamon Aïax,
N'en eschapassent mie à tax;
Cent paveillons en aportassent,
Des plus riches que il trovassent.
Mès ço lisons qu'il recovra.
Tant souffri, et tant endura,
Que puis fut dit assez lo seir
Qu'il en deveit lo pris aveir;
Ço fu bien chose conéue.
Par lui et par la soe aïue,
Et par son grant esforcement,
A bien deffendue la gent
D'estrange perte avoir lo jor.
Il ne volt onc guerpir l'estor,
Desi qu'à halte relevée,
Que la bataille est dessevrée.
Lié et hetié, et venqueor,
Sont mis Troïen el retor
De ceste bataille sezaine.
Ot Troylus en son demeine
Cent chevaliers riches prisons
Et cent chevals eslis et bons:
Arrivé sont al malvès port,
Mielz lor venist qu'il fussent mort.
Molt s'esjoïst li reis Prianz
Del damage qui est si granz
Le jor desus ses enemis.
Senblant li est bien et avis
Qu'il sont tuit livré à torment,
Se Troylus vit longuement.
Molt le cherit et molt l'enore;
Toz li poples comuns l'adore,
Sacrefices et oreison
Font, que de mort et de prison
Le garissent li soverain,
Qui tot lo mont ont en lor main.
Sa mere, ses beles serors,
O deus C. filles de contors,
Dedenz la chanbre de l'aubastre,
Où onques n'ot jonc ne metastre,
Le desarmerent icel seir,
Le cors blecié et pers et neir.
En deus C. leus ont fet lor merc
Les dures mailles del hauberc,
Sanc en ont trait en plosors leus:
A lui pareist quels est lor geus.
De darz trenchanz et acerez
Est sis cors toz despointurez,
Gros et enflé a tot lo vis.
Un mantel d'escarlate gris
Li gitèrent sor les espalles.
« Filz, fet la mere, à cortes alnes
Nos vendent Griu nostre païs:
Aveir en ont éu et pris
Tel, dont li cors de moi acore.
Morir m'estuot, gie ne gart l'ore.
Ço est honte que gie tant vif,
Ne que gie vers la Mort estrif.
Trop ai perdu à vivre en pès;
Ja feme tant ne perdra mès.
Morte fusse se por tei non.
Or ai en tei m'entencion,
Tu me sostiens, vivre me fais.
Mes li miens cuers n'est pas en pès,
De tei se crient, de tei se dote:
Filz, en tei est ma vie tote.
Si gie te pert, gie te di bien
Que gie ne vivrai plus por rien.
Sol la paor que g'en alein
M'estreint lo cuer C. feiz el sein,
Si feitement que gie nel sent,
Ne qu'en moi n'ai aspirement,
Si com est besoinz et mestier.
Si te gardent sain et entier,
Et si com il lo poent faire,

Cil qui el ciel ont lor repaire,
Si com gel quier, si com gel voil. »
Adonc plorèrent si dui oil,
Ses braz li met au col et lace ;
Les ielz et la boche et la face
Li a beisié plus de C. feiz.
Halas ! com iert sis cuers destreiz !
De lui desi que à brief terme,
Ou prendra ele tante lerme,
Com li coviendra à plorer ?
Molt la set bien reconforter
Et gentement et à bialz diz.
Enprès est assez escharniz
De sa mie qui l'a guerpi
Et a amé son enemi.
Les dames claime tricheresses
Et les puceles menteresses,
Dit : « mal fier se fait en eles ;
Car molt en i a poi de celes
Qui leialment seient amies,
Sanz falsetez et sanz boisdies.
Qui que s'en lot, ne m'en geu pas.
Trichié m'a la fille Calcas. »
Ele aprent or sovent noveles,
Molt s'en rient les dameiseles,
Molt la héent, grant mal li volent,
Ne l'aiment pas tant com il solent.
Honte lor a à totes fait ;
Partant li sera mès retrait.
Cele nuit furent Troïen
Hetié ; alques lor esteit bien.
Molt ont ledement damagiez
Grezeis qui trop en sont iriez.
Sacheiz que chier le lor vendreient
Molt volentiers, se ils poeient.
Molt ont entr'als ire et dehait,
Et dïent malement lor vait. »

Quant Achilles vit sa meisniée
Morte, leidie et enpiriée,
De C. n'en est uns repairiez,
Qu'al champ sont mort et detrenchiez,
Des vis i a plosors navrez,
Qui ont les cors ensanglantez,
S'il ot ire vus nel demant,
Puis en mostra assez senblant,
Que qu'il tardast, içe sacheiz.
Cele nuit fu il molt destreiz.
Bien se sont acointié en lui
Amors et Meffez anbedui.
Amors li dit : « que vels tu faire,
Ne a quel chief en vels tu traire
D'avoir Polixenain t'amie ?
Issi ne me servent il mie
Li mien sozget et mi amant.
Tu as mostré et fait senblant
Que tu te vels partir de mei ;
Mès molt conois poi mon segrei.
Gie te fesoie estre atendant
La bele fille al rei Priant,
Qui de bialté est resplendors,
Et d'altres dames mireors.
Et tu as enfrété ma lei.
Ne déusses pas al tornei
Envoier tes Mirmidoneis.
Cele qui plus blanche est que neis
S'en est griement à mei clamée,
Ceste ovre sera conparée.
Dreit en aura à son pleisir :
Grief le t'estuot espanéir :
Forz en sera la penitance.
De sa forme et de sa senblance
Quit bien qu'il t'estovra morir.
Ne me vels mie si servir
Qu'o genz respons, et o biax diz,
Et o estre toz jorz garniz
De fere mon comandement,
Et si grant bien qu'à tote gent,
Seit large, et frans, et sinple, et dolz,
Et que les suens enort sor toz.
Que tel sont cels de ma maisniée.

A cels ai ma joie otreiée ;
Icels seivent de quel savor
Gie sui enprès la grant dolor.
Mès tu n'en ies pas à trei deie
Que tu sentes mei ne la meie.
Gie n'en sui pas à guerroier,
Mès hunblement mei preier,
Et tot leissier et tot guerpir
Par ma volenté aconplir. »
« Remembre tei que tu atenz.
Dont n'est ta mie là dedenz ?
Ne li as tu ses freres morz ?
Damage li as fet et torz.
N'avoies tu en covenant
A la réine al cors vaillant
Que jamès nes guerroireies,
Ne lor mal ne porchaceroies ?
N'es tu de covenanz issuz
Et de parole deronpuz,
Là où tu ta gent traméis
Els damagier ? Mès ço m'est vis
Qu'il se sont molt bien deffendu,
De C. n'en est uns revenu.
Sez or com tu as espleitié ;
Bien t'a en treis sens damagié.
Tes homes perz ; si m'est avis
Que tu n'i as enor ne pris,
Quant il si faitement sanz tei
Vont à estor ou à tornei.
Tu perz ton pris et ta valor ;
Et si perz t'amie et t'amor.
N'en auras aïue ; si morras,
Jamès par lie secors n'auras.
Et si n'en iras pas à tant :
Ge voil qu'el face son talant
De tei ocire et crucier,
Quel te toille boivre et mengier,
Dormir, repos et aleiance,
Sanz buen espoir, sanz atendance,
Desor li appareil et faz
Com el te destreinne en ses laz. »
Issi faitement a parlé.
Crucefié et tormenté
Fu Achilles desi qu'al jor.
En duol, en lermes et en plor
Est por Amor, qui lo destreint ;
Molt est iriez et molt se plaint,
Molt a peine, molt a travaille,
Ne sont pas soen li enviaille.
« Des geus partiz n'ai pas lo chois,
Gie méismes me triche et bois.
Nus ne me fait mal se gie non,
Molt ai lo cuer pesme et felon,
Il me traïst, il me deceit,
Mes mals conoist et aperceit,
Ne m'en esloigne, ainz m'i atrait.
Ahi bele, tant mal m'i vait !
Tant sui par vos desavoiez,
Et de joie desconseilliez.
Rien ne me puet fors vus valeir ;
Içe me torne à desespeir,
Que gie ne puis à vos parler,
Ne vostre face remirer,
Ne conter vos ma grant dolor.
Ha dolce, fine fresche flor,
Sor les beles esperitax,
Et sor totes angeliax,
Come gie pert par vos la vie,
Sanz avoir secors ne aïe.
Ovre de nature devine,
De trestotes bialtez réine,
A vos s'en vait mis espiriz ;
Mès las ! il n'iert pas recoilliz.
Qu'Amors me nuist, ço sai et vei,
Ne s'en tient mie devers mei.
Polixena, a vos m'otrei.
Se n'en prennent li Deu conrei,
G'en ferai ço que gie ne dei,
Ne sé qu'en dire, mès muir mei. »
As laz où ont esté plosor,
Fu Achilles issi maint jor,
Tant que Grezeis et Troïens,

Ainz que passast gaires de tens,
Rassenblèrent à la bataille,
Où ot molt gent morte sanz faille.
Ceste fut la dissesetaine,
Qui plus dura d'une semaine.
Trestuit li prince et tuit li rei
Agamennon ot devers sei;
I furent, ço sé gie deveir
O quant que chascuns pot aveir.
Icil dedanz joios et lié
De riens ne se sont esparnié;
Ainz se requistrent mortalment.
Por ci parut estrangement;
D'anbedeus parz ot tel damage
Que li plus prou et li plus sage
D'els i furent en tel esmai.
Mès gel vos di, qui bien lo sai,
Que Troylus i fist merveille.
Enprès lui est l'erbe vermeille.
Onques lo cors d'un chevalier,
Dès lo derrain jusqu'al premier,
Ne fu plus cremuz ne dotez.
Molt a lediz et malmenez
Et apeticié lo tropel
De cels, qui n'en ert mie bel.
Et Achilles vis en enrage;
Par maintes feiz a grant corage
D'aler les secore et vengier,
Mès ne s'en set vis conseiller,
Qu'Amors le li defent et vie,
Por qui souffre mortal haschie.
Et sa proece li renvie
Que tex ore est que toz s'oublie.
Si est desvez, si est iriez
Que ne li menbre d'amistiez:
Aler i velt; mès en poi d'ore
Li est Amors si coruz sore
Qu'il n'i ose lo pié porter.
Proece et sen li tolt amer,
Et hardement et vasselage;
Molt est destreiz en son corage.
Il n'est de riens sire de sei:
Amors le tient pris en son brei,
Que ne li laissa gent edier
Qu'il veit ocire et detrenchier.
Ço fet li filz Prianz li proz,
Qui en bataille les veint toz,
Quis desconfit et qui les chace,
A qui ne poent tenir place.
Quant ceste bataille ot duré
Oit jorz, ès plus lonz jorz d'esté,
Si vit Agamennon l'ocise,
Et sa gent navrée et malmise,
Molt par en fu sis cuers dolenz.
. . . . . .
Trieves ont quises et demandées
Mès molt furent cortes données,
Sol tant que soient enterré
Li mort, et li champ delivré.
Issi l'ont fet, sepeli furent
Solonc iço qu'à lor lei durent.
Ne remest cors à enterrer,
Ne champ ne place à delivrer.
Enprès revint ovre cruex,
Molt dolerose et molt mortex,
Dont mort furent M. chevaliers,
En sol les quatre jorz premiers.
Le jor de cest assenblement
I ot molt grant tornoiement.
De cels dedenz i fu la flor,
Et li plus riche et li meillor,
Balt et hetié, ço lor est vis.
Poi dotent mès lor enemis,
Lediz les ont et desconfiz,
Et si les ont molt malbailliz.
Sor les chevax sont arabeis,
Laciez les hialmes pavieis.
En X batailles granz et fieres,
Et redotées et plenieres,
Sont dessevré et departi.
Molt luisent li hialme bruni
Et li verniz et l'ors d'Espaine,

Griu vienent parmi la plaine ;
En vint conreiz fiers et dotez,
El menor a trei M. armez ;
Lor cheval ne sont pas poutrel,
Ainz sont corrant, fort et isnel ;
Haubers ont blans, durs et sarrez,
Et fors escuz à or bendez.
Li hialme, et li ors fins vermeil
Resplendist contre lo soleil.
Li brant sont trenchant d'Alemaigne.
Ne m'est mie avis que remaigne
Oimès que cors de chevaliers
Ne chient morz de lor destriers.
Les conpaignes s'entraprochièrent,
Qui par grant ire se requièrent.
D'anbedeus parz s'entrenvaïrent
X. M. lances i croissirent.
Mainz buens escuz i fu perciez
Et maint hauberc blanc desmailliez,
Et mainte enseigne ensanglantée,
Verte, vermeille, à or bendée ;
Molt par en sont grant li traïn :
Joinchié en sont tuit li chemin,
Sentier et voies et herbous.
Li chevalier sont aïros,
Et deffensable et fort et fier ;
Partant i a des branz d'acier
Sor les hialmes tel feréiz
Qu'il i en a M. espasmiz,
Qui des cors issent les boeles,
Et qui pareissent les cerveles,
Qu'il ne poent ester sor piez ;
Car toz les cors ont detrenchiez.
Avenu sont li grant conrei.
Donc par i ot si fier tornei,
Si fort estor et tex meslées,
Qu'il maintienent o les espées,
Grant merveille est et iert toz dis
Com chevaliers en estort vis.
Paris josta o Menelax,
Qu'il s'abatent jus des chevax,
Polidamas et Ulixes,
Cele ne fu mie de près,
En estrange marche fu faite.
Mainte bone espée i ot traite,
Teinte et oschiée en sanc vermeil ;
Mainte ovre i fist len sanz conseil.
Par ço pareistra ainz lo seir,
Ne puot la chose remaneir.
Menesteus li reis preisiez
Vint par les rens toz esleissiez,
Par les enarmes l'escu pris,
Vers Antenor s'est ademis,
Ne failli mie à lui ferir,
Les deus arçons li fist guerpir,
Al meins i perdi son destrier,
Et si i fu maint chevalier
Feru por son cors delivrer.
Filimenis d'oltre la mer,
Li forz, li vertuos, li granz
Qui esteit maires que jaianz
Cil josta à Agamennon,
Et se ne fust reis Thelamon,
Ocis l'éust senpres maneis.
Cil fet martire des Grezeis.
Devant son colp n'a riens vertu
Hauberc, ne hialme, ne escu.
Altresi les detrenche et tue,
Com la falz feit l'erbe menue.
Reis Thelamon l'a si sorpris
Qu'un gonfanon vermeil et bis
Li a passé molt près del cors,
Et cil ne li est mie estors,
Qu'il ne li donge tel colée
Qui molt par fu desmesurée.
Voidier li a fet les arçons.
Mès cil ot vassax conpaignons
Qui tost le firent remonter.
Et si ne se sot onc garder
Filimenis, qu'en treze leus
Ne li fust pareissanz li geus ;
Deus C. colées i a pris,

Dont nus altrés n'eschapast vis.
Antilogus fu filz Nestor,
La chière ot brune, et le chief sor,
Dreiz fu, et lons, et biax, et granz,
Et chevaliers prouz et vaillanz;
Jones esteit de poi d'aage,
Mès molt i aveit vasselage.
Son pere aleit fere secors,
Mès un des bastarz li est sors
Qui avoit non Bruns de Gimials,
Chevaliers esteit prouz et bials.
Enmi l'estor se sont ateint,
Des chevax se sont jus enpeint.
Antilogus en esta bien,
Qu'à cele feiz n'i perdi rien.
Mès feru a Brun de Gimele
Trestot à dreit par la forcele,
Si qu'en la place est morz remès.
La sont josté X. M. Gres
Et altretant de Troïens,
En poi d'ore et en poi de tens,
I ot mainte espée sachiée,
Si fu la place si joinchiée
Des morz et non pas d'altre flor.
Ici aveit si fier estor,
Quant Troylus li prouz i vint,
Mès onques puis Griu ne se tint.
De son frere set la novele;
Por ço li moille la maissele
De chaldes lermes, grant duol fait,
Mès o le brant qu'il a mi trait
En prent venjance; ire a et duol,
Maint en fendi jusqu'al braiol;
Onc mès chevaliers ço ne fist.
Ja puis uns sol ne se tenist,
Ne fussent la gent Achilles;
Mès cil furent dui mil et mès,
Sor lor destriers d'armes garniz,
Avenu sont al feréiz.
Ne sé que plus vos en devis;
Recéuz ont lor enemis
As trenchanz lances acerées.
Là ot tant seles dechirées,
Dont li seignor sont departi,
Et en molt poi d'ore feni.
Bien i fierent Mirmidoneis,
O les verz branz d'acier maneis;
Sachez que molt ont chier vendue
As Troïens lor avenue.
Tant les entassent en la chace
Que recovrée fu la place.
Trop i perdissent cels dedenz,
Mès ne réusa pas lor gens.
Dreit vers les tentes s'en alèrent.
Trop sai que cist i demorèrent,
Par poi que n'eschapa uns sols:
Trop par i furent angoissols.
Onc chevalier ne s'aïdièrent,
N'est merveille s'il i perdirent,
Car lor gent ne recovra mie,
Et cil qui de mort les deffie
C'est Troylus qui's en envoie,
Enprès les autres les convoie;
Doleros est trop li conveiz,
Mainz en i a à morz destreiz.
Li criz et la noise est levée,
N'i ont onc puis regne tirée,
Parmi les tentes les ont mis,
Et si'n i ot il tant de pris
Que nus ne set lo conte dire.
Por la noise et por lo martire,
Et por la grant desconfiture,
Qui jusqu'al tref Achilles dure,
Tel M. s'en passent par devant,
Qui ne font chière, ne senblant,
Qu'en els ait plus deffensions.
Noise font grant as paveillons,
Sovent s'escrient: « Achilles
Vostre enemi sont ja ci près,
Et se ci les volez atendre,
Ja n'i verreiz M. descendre,
N'i a celui qui ne vos meisse,

Tant que damages vos i creisse.
Perdue avez oi vostre gent :
Detrenchié sont, mort et sanglant.
Al besoing nos estes failliz,
Mès cil vos en rendront merciz
Qui n'ont à vos ne pes ne triève. »
Molt li desplet, et molt li griève
Ço que il ot, et ce qu'il veit.
Angoissos est et si destreit,
Qu'il n'en a sens, ne remembrance.
Isnelement, sans demorance,
Gete son hauberc en son dous :
Molt a le cuer el ventre grous.
El chief li ont son hialme assis ;
Ne sé que plus vos en devis.
Mès montez est el milsoldor
Prist son escu peint de color,
Une lance grosse poignal
A une enseigne de cendal
Li a baillié uns dameisials,
Puis fait soner deus meieniax.
Ne li sovient, tant a iror,
Adonc d'amie ne d'amor,
Ne fait senblant qu'onc l'en fust rien.
Desor se gardent Troïen :
Desor dot gie que li choisiz
Ne seit pas lor deus gens partiz.
Altresi fait com fait li leus,
Entre les aignialx fameilleus,
Qui destreiz est de géuner
Et qui ne puet plus endurer,
A qui ne chalt qui que lo veie,
Quant il velt acoillier sa proie.
Tot altresi fait Achilles ;
Il ne li chalt qui'l voie mès.
Fels et desvez et d'ire espris,
Sailli entre ses enemis,
Eissil fait d'els com leus d'oeilles,
Plus de deus C. testes vermeilles
Lor i a fet en petit d'ore,
Il est li leus qui tot devore.
Es graignors presses se treslance,
Fiert de l'espée et de la lance.
Molt rest feru, mès ço que chalt ?
Riens ne monte, ne riens ne valt.
Les granz presses part et desseivre,
Son brant d'acier fait sovent beivre
En cerveles et en corailles ;
Totes remue les batailles.
Tant fu dotez li suens escuz !
Dès que il fu reconéuz,
Tote est sa gent resvigorée,
Par lui est tote en champ tornée,
Par lui resont tuit esbaldi,
Et Troïen sont resorti,
Sor els granz est levez li huz,
Molt i chiet morz des abatuz.
En l'estor sont Mirmidoneis,
Par lor seignor novel et freis,
Lor ire vendent et lor perte :
Des morz est la terre coverte.
En poi d'ore et en poi de tens,
Ont molt grevé les Troïens,
Loins as plains chans sont réusez,
Et si i ot perdu assez.
Trop vent Achilles son sejor.
Conparé l'ont ja M. des lor,
Et conparront. Mès Troylus
Ne pot souffrir n'endurer plus,
D'ire desvez prent un espié
Trenchant et cler et aguisié,
Par les enarmes l'escu tient,
Les menuz salz al renc en vient.
O les bastarz, o les vaillanz,
Gie di avec les filz Prianz,
O les nobiles chevaliers,
S'esteit meslez li aversiers,
Ja i aura merei mestrait ;
Car Troylus les salz li vait.
Bien le ra choisi Achilles.
Ne s'entrevindrent pas de près,
Que de plus loing d'une versaine,

Dure est la terre, igals et plaine,
Et li cheval fort et corsier.
Aduré sont li chevalier,
Molt se héent de mortal guerre,
Par grant ire se vont requerre.
Tost les portent li aufferrant,
Des lances tornent li trenchant,
Parmi les escuz se ferirent,
Si que les lances i croissirent.
As cors lor sont josté li braz;
Si se hurtent des talevaz
Que n'i a tenple ne s'en doille,
Ne nus d'els deus, tant le desvoille,
Qui lo hialme n'en ai terros.
Andui chaïrent en l'erbos;
Sor els verserent li cheval,
Assez en furent par igal.
Mès Achilles fu molt navrez,
Par lo hauberc qui fu falsez,
El gros des braz, et par les deiz;
A grant merveille fu destreiz.
Onc puis cel jor ne l'endemain
Ne reçut nus colp de sa main
Ne chevalier, ne home à piè;
De grant manière fu blecié.
Sesi l'avoient li bastart,
Il éust ja rescosse à tart,
Ne fussent si Mirmidoneis.
Mès cil o les verz branz maneis
Ont d'entor lui deffait la presse:
Et Troylus naient n'i lesse
Del buen destrier; anceis l'enmeine.
De tant dure mès la semaine,
Ne se verra il en l'estor,
Desor li a mestier sejor.
Mostrer en puet très bien l'essoigne,
Parmi les mailles de la broine;
Por lui departi li torneiz,
N'i ot plus fet à ceste feiz.
Molt par i ot morz chevaliers.
Tot les altres set jorz entiers
Se conbatirent, ço dit Daire
Et si puet len bien retraire
Que Troylus lo pris en ot.

Mès quant li reis Prianz lo sot,
Que Achilles contr'als esteit,
Molt l'en pesa, et si ot dreit,
Qu'il n'i entent riens de son prou.
Son serement fist et son veu
Que jamès sa fille n'aureit,
N'à bien, n'à mal, n'à tort n'à dreit.
Dures paroles en parla
Avec la réine Ecuba.
« Dame, fet il, poi saviez
Quant vos le cuvert si creiez
Le deffaé, le reneié,
Qui nos par a tant damagié,
Qu'il pès ne trieve nos tenist,
Ne qu'il Polixena préist.
Or poez conoistre et saveir
Que si nos quidot deceveir,
Et se g'en créusse voz diz
Trop ledement fusse honiz:
A toz jorz mès m'en repentisse,
Se vostre conseil en féisse. »
« Sire, fet ele, issi est ore;
Mès chierement volsisse onquore
Que il nos en mostrast senblant.
Bien a esté aparissant
Qu'il n'esteit pas as granz meslées;
Plus de M. testes a salvées
La parole qu'en a esté;
Cil de là l'ont chier conparé
Par set batailles ou par dis,
En a sor els esté lo pris,
Que par poi ne s'en sont alé.
Or ra altre conseil torné.
Ço peise moi, dolente en sui;
Molt dot qu'il ne nos face ennui.
Dex nos en gart, ne sai el dire,

Issi com mis cuers le desire. »
Polixena sot ces noveles.
Sacheiz, ne li furent pas beles,
Tant en avoit parlé sa mere,
Qu'il li pleseit et biau li ere,
Qu'il la devoit prendre à moillier.
Oï aveit del messagier
Qu'il esteit molt por li destreiz,
Et saveit bien qu'ès granz torneiz
Ne veneit pas, tant quidot faire
Que l'ost se méist al repaire;
Essaiez s'i esteit lonc tens.
Quant ore a pris altre porpens,
Molt l'en poise, si deit il faire.
Desor poez oïr retraire
La bataille dis et novaine,
Et la dolor et la grant peine
Qu'en avint puis à cels dedenz.
Molt par fu Achilles dolenz,
Molt fu angoisseus et iriez;
Veit que trop par est engingniez,
Demorez s'est d'armes porter,
Por la fille Priant amer,
Sofferte en a mortal dolor,
Sanz bien aveir ne nuit ne jor,
Sanz ço que ja li vaille rien;
N'en aura mie, ço set bien,
Desor ne s'i atent il mès.
Por quant si souffre si grant fes,
Qu'il n'a repox joie ne bien;
Destreiz en est sor tote rien.
Quant l'en remembre toz s'oublie;
Mès mis se rest en la folie,
Ne set coment il se retraie.
Ire et dolor li fait la plaie;
Pense s'il en esteit gariz,
Se celui trove al feréiz,
Chier li fera trop conparer;
Parmi les mains l'estuot passer;
Ou seit à dreit, ou seit à tort
Séurs puet estre de la mort.
Vers lui a molt lo cuer enflé,
Par itant sera bien mostré,
C'iert grant damages sanz mentir;
Mès issi iert à avenir.
Cel jor qui fist à redoter
Vint li termes sanz demorer
Qu'armé se sont dedanz la vile.
Plus s'en ist de LX. mile.
N'i a cel n'ait cheval corrant,
Fort et legier et remuant,
N'i a cel n'ait escu et broine,
Hialme, espée de Sessoine,
O loberenge, ou d'Alemaigne:
Es lances parut mainte enseigne
Et maint penon ovré d'orfreis;
Trestuit s'en issent demaneis.
Fors des lices ès plains graviers
Ont devisez lor chevalters.
Contr'als revienent cil de l'ost,
Serré lo pas, non mie tost:
Achilles fu cruex et fiers.
Qui atorne ses chevaliers
Et les doctrine à son voleir.
« Tant, fet il, vos faz à saveir
Que n'alliez pas al feréiz,
Tant qu'il aient les nostres partiz
De champ, de bataille et de place:
Issi voil que chascuns lo face.
Car gie ne hé nul home tant,
Que Troylus lo filz Priant;
Trop m'a ledi et enpeirié,
Et de ma gent molt damagié,
Lo sanc m'a fet del cors issir;
Si l'en devreit bien repentir.
Si fera il, ne puet remaindre:
A vos m'en dei clamer et plaindre.
Quant les vos en verreiz venir,
N'i ait naient de plus souffrir.
Donc chevalchiez estreit serré,
Et quant vous l'aurez encontré,
Si gardez bien qu'il ne s'en ralt:

De nul des altres ne me chalt.
N'aiez jamès fiance en mei,
S'il s'en revait sains del tornei.
Or verrai com vos le fereiz.
Gie vos di bien que m'i aureiz
Al grant mestier, al grant besoing.
Ne serai pas de vos trop loing;
Mès gie ne m'ose traveillier
Qu'en mes plaies me dot blecier. »
Issi devise son affaire;
Mès mielz l'en venist, co creiz, taire,
Que se cil la force en avoient,
Tot altrement l'atorneroient.
Cil de l'ost sont tuit à cheval;
Porpris ont ja lo champ mortal.
En la grant plaingne sablonose
Comença l'ovre perillose.
Griu chevalchent tuit abrivé,
Par granz eschieles devisé.
Quant des herberges as plains issent,
C. M. hialmes i resclarissent,
Contre la raie del soleil.
Sanz demander altre conseil,
Se sont requis en tel manière
Que bien parut à la poldrière.
A bandon metent les peitrines,
Encontre M. lances fresnines:
N'i valt escu, hauberc doublier,
Que li cler trenchant fer d'acier
N'i trespercent piz et corailles.
Assenblées sont les batailles,
Et li conrei comunalment.
Adonc i ot torneiement,
Si pesme, et doleros, et fier,
Que nus ne s'i set conseillier,
Ne ne quide aveir garison.
Sanglant en sont li gonfanon:
As espées d'acier brunies,
I ont maint perdues les vies.
La presse fu grant et la fole,
Tex s'i enbat et muce et cole,
Qui onc puis ne torna arrière,
Se lon ne l'en porta en bière.
Plosor en gisent el sablon,
Qui n'atendent se la mort non.
Molt en i ra de dehaitiez
Qui ne poent ester sor piez,
Ne els edier, ne altrui nuire,
Ne puet estre que n'en i muire.
Tant ot la bataille duré,
Que bien fu vers midi passé.
Adonc i vint, ne tarda plus,
A molt grant force Troylus,
Trei M. hialmes enprès son dox.
Adonc n'i ot Grezeis si oux
Qui senpres ne chanjast estal.
Adonc sont brochié li cheval.
Là ot chacié et abatu,
Là sont li cri grant, et li hu.
Tel noise i font li olifant,
Que len n'i oïst Deu tonant.
Là ot si grant abatéiz,
Troïen ont Grex desconfiz.
Fuiant ont guerpi la place;
S'est qui fuie, assez est qui chace.
Ja esteient des tentes près,
Quant sorst la meisnie Achilles.
Treis M. sont en un conrei,
Sanz qu'en fussent pas li trei
Sanz blanc hauberc, et sanz fort broine.
Sanz demander nule altre essoine,
Vont encontre lor enemis,
Lances bessiées, escuz pris.
Icil les ont bien recoilliz
As pointes des buens fers bruniz.
Atant est remès li chaciers,
Qu'il ne fust pas desor legiers.
N'orent corage, ne talant,
Iço sacheiz, d'aler avant.
Al secors des Mirmidoneis,
Recovrèrent senpres Grezeis.
La rot si faites assenblées,

Tex occisions, tex meslées,
Que nus nel vos saureit conter.
Ne voldrent pas cil oblier
La preière de lor seignor.
Troylus cerchent par l'estor,
A la soe eschiele s'aponent,
De maintenant granz cols se donent
De lances et d'espées nues;
Maintes testes i ot fendues,
Et trenchiez poinz et piez et braz;
La fu estranges li baraz.
Troylus est toz forcenez,
Quant entor lui veit amassez
Cels qui por mort le vont querant.
Trait a lo brant d'acier trenchant,
Navre les, ocit et detrenche,
N'a nul regart que toz nes venche
En la graignor presse s'en vait,
Qui il ateint de lui est fait.
Onc crestiens, ço truis en Daire,
Ne vit un sol home ço faire.
Ocis i a tant de lor gent,
De sanc corent li ru sanglant.
Toz les aveit desbaratez,
Ocis, detrenchiez, et navrez,
A la voie les avoit mis,
Quant sis chevals li fu ocis.
Feruz esteit de deus espiez,
Ne poeit mès ester sus piez,
Enmi la place s'estendi,
Et Troylus sor lui chaï.
Fu Achilles sor lui venuz:
Alas! tanz cols a recéuz,
Et Achilles s'en met atant,
Qu'il à altre chose n'entant,
Qu'il ot la teste desarmée.
Dur estor et dure meslée
Lor a rendu; mais ço que chalt?
Ne li monte, ne ne li valt.
N'a mie longuement duré,
Que cil li a lo chief colpé,
Ainz qu'il poïst avoir aïe.
Grant crualté, grant felonie
En fist; bien s'en poïst souffrir.
Onquor s'en puisse il repentir!
A la coe de son cheval
Atacha lo cors del vassal,
Traïné l'en a enprès sei,
Si que'l virent cels del tornei.
La novele fu tost séue.
Quant Troïen l'ont entendue,
Tuit fremissent et se restreinent,
Braient, plorent, crient et plaignent.
En la bataille et en l'estor
En chaïrent pasmé plosor.
Paris le sot et Eneas,
Et Mennon et Polidamas,
Tex ire et tex dels lor en prent,
Que uns sols d'els à riens n'entent.
Or renovele lor pesance,
Amenuisiée est lor poissance,
Desor ont il assez affaire.
Quant Mennon vit lo cors detraire,
Vilment à coes de chevals,
Isnelement o ses vassals,
L'ala rescorre maintenant;
Mès une presse i ot trop grant.
Perseis, si home natural,
Vont enprès lui come vassal;
O les espées esmolues
Ont tost les presses deroupues,
Desi qu'al cors en sont venu;
Maint chief i ot sevré de bu.
Mennon li dit: « Ja le laireiz,
Fel, griement l'espeineireiz,
Trop aveiz fait grant cruelté.
Cuverz, coment l'avez pensé
Que le fil lo rei traïnastes?
De grant orgoil vos apensastes.
Trop avez longement vescu,
Trop avez lonc landon éu.
Ceste honte sera venchiée

Ja n'iert mès longues respeitiée.
Trop est granz dels que vos vivez,
Ne que vos tant armes portez.
Hector et cestui avèz mort,
A grant pechié et à grant tort,
Onc tex damages ne fu faiz.
Desore en estes loinz de paiz.
A cist miens branz vos en deffie. »
A halte voix s'enseigne escrie,
Lo cheval fiert des esperons;
Parmï l'escu as deus lions,
Et par l'auberc lez la peitrine
Li fait passer l'anste fresnine.
A poi venjance n'en a prise,
Puis a la main al buen brant mise,
Li vait la preie chalongier.
Sor lo hialme bruni d'acier,
Treis cols i fiert desmesurez
Que li cercles en est volez :
Li sans del chief li file aval.
Volsist ou non, de son cheval
Chaï pasmez, à poi n'est morz.
Par grant proesce et par esforz
Fu li cors Troylus rescous.
Mès molt i ot des angoissons,
Qui furent navré et blecié,
Et qui i furent detrenchié.
Molt i fu bleciez Achilles,
Bien le requist Mennon de près.
Chaüz fu, mès sans demorer
L'ont fait si home remonter,
Qui mainte colée i reçurent,
Molt par i soffrent et endurent.
De la bataille l'ont fors trait,
Et il vers ses tentes s'en vait.
Et Reis Mennon li est guenchiz,
O bien trei M. fervestiz,
A lui s'est de rechief meslez.
Puisque li monz fu estorez,
Ne vit nus hom plus fier estor,
Plus sanz merciz, et sanz dolçor.
Grant los en ot Mennon li reis.
Molt l'ot bien fait o ses Perseis.
Granz envaïes fait sovent
A Achilles et à sa gent,
Et quant il plus nel pot souffrir,
Et vit Mennon si contenir,
Et la soe gent damagier,
Il n'ot en lui que corecier,
Contre lui torne, en halt l'escrie.
Lors i rot fait chevalerie.
Il et Mennon se sont ateint
Qui ne se sont de naient faint.
Molt iriement se requièrent,
Desmesurez cols s'entrefièrent;
Mès la presse les departi,
Qu'il ne porent plus fere ici.
Oit jorz dura li feréiz,
Si com reconte li escriz,
Que Achilles pas n'i veneit
Por ses plaies dont il giseit.
Mès ainz que fust la trieve prise,
Si com l'estoire me devise,
Fu il gariz et respassez,
Si qu'en l'estor vint toz armez;
Mennon haeit à grant merveille,
As suens le dit et le conseille,
Qu'il gardent qu'il seit entrepris,
Et que pas n'en estorte vis.
« Ledi m'a, fet il, et meffait.
N'est merveille se m'en dehait.
Mès se gie puis, il i metra
Des plus chiers membres que il a.
Car ne éusse hauberc vesti,
Jusqu'à un meis tot acopli,
Se por lui non, qu'ocire voil,
Et si abesserons l'orgoil
De cels dedanz poi et petit. »
Trestot issi, com il l'a dit,
Le font le jor à la bataille.
Onques de riens n'i firent faille.
Mesler s'alerent as Perseis

Comunement Mirmidoneis
Ainz tex estorz ne fu véuz,
Ne où tant éust d'abatuz,
Et sachèiz que poi en i chiet
Qui en estorte, ne qu'en liet.
Achilles et Mennon jostèrent,
Des chevax jus s'entreportèrent,
Enprès traient les branz moluz
Lors i ot de granz cols feruz.
Mirmidoneis s'esvertuèrent,
Tant i ferirent et chaplèrent
Qu'as Perseis tolent lor seignor.
Halas! tant i ot duol et plor!
Tot le detrencha Achilles.
Mès vos n'orreiz parler jamès
De si angoissose escremie.
S'éust Mennon un poi d'aïe
N'i morust pas, ço trovon nos.
Grant dels est qu'il ne fu rescos;
Car onc en cest siecle vivant
N'ot un chevalier plus vaillant,
Plus large, plus franc, plus hardi,
Ne plus aidant à son ami.
Quant li cuvers, li enemis
L'ot issi vencu et ocis,
Si'l detrencha tot par morsials.
Desore a il toz ses avials;
Mès ne porquant en XV leus
Li est apparissanz li geus.
Li sans li cort jusqu'al talon,
Parmi les mailles del blazon,
Tant en a perdu que sovent
Li falt li cuer et li desment.
Porté l'en ont sanz plus atendre
Plus verz, plus pale que n'est cendre,
Li un dient qu'il en morra,
Et li altre que non fera.
A plaindre a assez veirement,
Que de son cors et de sa gent,
Dont a perdu plus de V. cenz,
Puis qu'il alerent al contenz.
En l'ost n'a ne prince, ne rei,
Que tant ait perdu endreit sei:
Non pas por ço qu'estrangement
N'aient perdu comunement;
Si com en l'estoire trovon,
N'i ot mès tele occision.
Puisque li reis Mennon fu morz
Qui mainteneit les granz esforz,
Et Troylus li prouz li sages,
Si s'esmaia toz li barnages,
Tuit furent mort et acoré,
Esbaï et desesperé,
Et si durent il estre bien.
Onc puis n'i ot fet altre rien,
Mès de la place haïnose,
Pesme, mortal et perillose,
Se partirent plus tost que porent,
Tot sagement al mielz qu'il sorent.
Mès se ne fust Filimenis,
Et Polidamas et Paris,
Malveisement lor estéust,
Ja uns sols eschapez ne fust;
Trop par i souffrirent grant faiz;
Tant com li siecles dura mès
N'en sofferront chevalier tant.
Ici fu bien apparissant
Quels vassax fu Filimenis,
Et Polidamas, et Paris,
Quels reis Fion, et quels Esdras;
Cil deffendirent tant lo pas,
Que lor genz s'en fu tote entrée.
Parmi la vile fu levée
La granz noise, et la granz dolors,
Es murz batailliez et ès tors,
De M. dames, de M. puceles,
De maintes riches dameisèles,
Qui halz criz getent et granz braiz:
Jamès tels dels ne sera faiz.
Molt se dotent que li Grezeis
Prengent la vile de maneis.
Cil qui fors furent as trenchiées

I souffrirent mortals haschiées.
Car Thelamon et Aïax,
Menesteus et Menelax,
Thoas li prouz et Ulixes,
Et desus toz Diomedes,
Les en chacent et les destreignent,
Fierent, ocient et mehaignent.
Par estoveir les ont enz mis.
Mès assez i en ot d'ocis.
Lor maltalant lor ont mostré.
Cil s'en sont en la vile entré,
Les portes clostrent et fermerent
Et cil de l'ost s'en retornerent;
Car la nuit esteit ja venue.
Estrange perte i ront éue;
Molt vont regretant li plosor,
Qui son ami, qui son seignor,
Son frere, ou son cousin germain,
Ou alcun suen parent prochain.
Ainz virent lo ciel estelé
Que il se fussent desarmé.
Molt par ont la nuit regreté,
Et grant duol fait, plaint et ploré;
Mais ço lor est grant reconforz
Que Troylus li proz est morz,
Et Mennon cil de graignor pris
Qui lor seit remès el païs.
Por ço dient que molt s'apaient,
Et li mire pas ne s'esmaient
Qu'Achilles ne garisse bien.
Ces conforte sor tote rien.
Cele nuit sont en la cité
Morne, pensif et abosmé,
Nus hom n'i but, ne n'i menja,
Ne se desvesti, ne cocha;
Dès que Troylus sevent mort,
Riens ne lor puet doner confort.
Et por Mennon lo rei Persant
Priamz i fait un doel si grant
Que nul nel veit qui bien ne die
Qu'il ne puet pas durer en vie;
Ne parole, ne rien n'entent.
Onquor vait il plus malement
A la réine cent itanz
Qui a perduz ces trés enfanz
Morir l'estuot, ne vivra plus:
« Biax filz, fet ele, Troylus,
Tant par a ci freides noveles.
Por qu'aleitastes mes mameles,
Porquei nasquistes vos de mei,
Quant devant mei ocis vos vei?
Biax sires dolz, biax sire amis,
Por quei vif gie anceis languis?
Fu mès mère qui ço souffrist
Que à ses mains ne s'océist?
Molt me peise que tant sui vive.
Fu onc mès mère si chaitive?
Ahi lasse, quel portéure,
Et com dolerose aventure!
Ahi reis Mars, reis Jupiter,
Ahi Pluto, li Deu d'enfer,
Quel merveille, quel cruelté!
Tant par m'avez coillie en hé.
Quant il issi l'estoveit estre,
Porquei me feistes vos nestre?
Porquei soffristes vos que fusse,
Ne que onques enfanz éusse?
Porquei les mes avez toleiz?
Ne deffendoient il lor dreiz
Mei et lor pere et lor amis?
Porqu'amez plus nos enemis?
Quel parenté ont ils vers vos,
Ne quel vaillance plus de nos?
S'il ont dreit mostré lor avez.
A grant tort nos deseritez.
Molt par a ci doleros plait.
Tant sacrefice vos ai fait,
Tant riche tenple preciox.
Par ço m'estes si haïnox,
Que plus ne me poez grever,
Ne me poez mès bien doner.
De mortal geu, de plorement,

De bret, de cri, de ullement
Avez enplies mes entrailles;
Ici a trop dures batailles !
Filz Troylus, por vos lessoie
Que por Hector ne m'oceioie.
Par vos m'estoie asséurée,
Piece a ma vie fust finée ;
Mès mon pensé se deliteit
Et mis espeirs se reposeit.
Or n'i ai mès attendement;
Filz, ço sacheiz certainement,
Qu'ele s'en ira après vos,
Lo cors guerpira perillos ;
Gie voldroie qu'ele fust fors. »
Adonc se pasma sor lo cors,
Si que n'en ist funs ne aleine,
Mès porter l'en a fet Heleine,
Dedanz la chanbre qui resplent.
Ilec vit assez longement :
Onques de treis jorz n'en issi,
N'a rien vivante n'entendi.
Dames, borgeises et puceles,
Et les preisies dameiseles,
Font si grant doel, qu'a riens vivant
N'oï nus hom fere si grant.
Trop l'amoent, trop ert preisiez,
Dolz et franz et bien enseigniez.
Ne sé que die de Paris,
Mielz volsist estre morz que vis.
C. feiz se pasme de dolor,
En une nuit et en un jor.
Ne vos auroie reconté
Le duol que font par la cité.
Sovent le plaint Polidamas,
Qu'il ne s'amoent mie à gas.
Ne quit que de deus chevaliers
Fust li uns à l'autre plus chiers.
Oiez que si faitièrement
Furent en peine et en torment
Tote la nuit li Troïen ;
Onc nus n'i ot repos ne bien,
N'ont point del cors Mennon lo rei,
Morz esteit remès al tornei,
De doel s'en ocit sa mesnie,
Trop par en ert desconseillie.
Et tuit cil qui a Troie sont
Comunalment grant doel en ont;
Dreiz est, car molt i ont perdu.
Jamès n'auront tant bon escu,
Si riche, ne si deffensable,
Ne si vaillant, ne si edable.
Li jorz vient, la nuit est fenie,
Et quant l'aube fu esclarcie,
A pris Prianz ses messagiers,
Sages, corteis et bons parliers,
Par lo conseil de ses amis
Les a à Gamennon tramis :
De ço lo requiert et semont
Que trieves lor otreit et dont.
A son conseil en a parlé,
Et il ont tuit très bien loé
Que XXX jorz seit affiée ;
Tot issi l'ont acrantée ;
Affié sont li trente jor.
Adonc n'i ot point de sejor,
Ainz donent as cors sepolture :
Lor leis lor font et lor dreiture.
Lo cors Mennon ont assenblé,
Qu'Achilles avoit decolpé,
N'en fu à dire pié ne braz :
Altre conte ne vos en faz.
Mès onques puis ne fu hons nez
Dont si faiz dels fust demenez.
Plosor, ço sai, de sa meisnie
En morurent à tel haschie
Qu'onc puis lor boche ne menja.
Prianz li reis appareilla,
Et fist à ses engingneors,
Et à ses plus mestres doctors,
Fere à chascun son monement.
Or cuit et pières et argent
Lor livra, tant com il en quistrent.

Se disoie com il le mistrent,
En quels sarkeus, de quel façon,
Trop vos feroie lonc sarmon,
Mès gie ne quit pas, ne ne crei,
Qu'amiral, ne conte, ne rei
Géussent mès si richement,
Si biau, si preciosement.
Quant bien les orent sepeliz,
Et li services fu feniz,
Si reporent donc sejorner
Els, et lor armes atorner.
Ço firent ils molt volentiers,
Car il lor esteit grant mestiers.
La réine ne fu pas saine,
Por lo grant doel qu'ele demeine.
Ne s'apaie ne tant ne quant,
Ne fait de vivre nul senblant.
Rien ne li puot confort doner.
Un jor comença à penser,
Com seroient si fil vengié
Del traïtor, del reneié,
Qui les a si morz et toleiz.
Pensé i a a maintes feiz,
Si engingnié par traïson
Sa mort et sa destruction
Com de lui se poisse vengier.
Nus hom ne s'en deit merveiller
N'à grant mal n'à blasme torner.
Paris a fait à sei mander,
Il ert de ço toz conéuz
Qu'il ert de covenanz menuz;
A li vint mornes et pensis,
Qu'en lui n'avoit ne geu ne ris.
Sa mere conforte et sarmone,
Mais poi de haitement li done.
« Filz, fait Hecuba la réine,
Tu veiz qu'à grant dolor define
La vie qui el cors me dure;
De si dolerose aventure
N'oï onc mès nus hom parler.
Gie ne puis mès longues durer;
Morir m'estuot, tu le veiz bien.
Mès preier te voil une rien.
Done à m'ame confortement
Et à ton chier pere ensement,
Done à ma vie sostenance,
Et alege un poi ma pesance.
Saches que malement me vait.
Done confort à mon dehait.
En cest lit me plaing et sospir,
Cochiée m'i sui por morir.
Saches jamès n'en leverai,
Ne de mes ielz ne te verrai,
Se tu n'aconplis mon voleir.
Iço saches tu bien de veir,
Garde que tu en respondras,
Si me di que tu en feras. »
Paris respont: « Dame, porquei
Avez de ço doté vers mei,
Seit mals ou biens, sens ou folie,
Que de riens nule vos desdie?
Comandez mei, prez sui del faire,
A quel que chief g'en deie traire. »
« Filz, fet la mere, granz merciz.
Or entent un poi à mes diz.
Vez, tu sez bien, cist enemis
T'a tes freres issi ocis.
Par lui perdon nos eritages
Par lui perist nostre lignages;
Bien a mort ton pere Priant.
Car, se si fil fussent vivant,
Ja de guerre ne fust affliz:
Trop nos a malement bailliz,
Trop nos a let damage fet.
N'enquor de riens ne se retret.
Molt nos a malement mené:
Pramis nos a et affié,
Que ta serors prendrot à fenne,
Et delivrereit nostre regne
De toz nos mortels enemis,
Molt a esté de lie espris,
Amée l'a de grant manière,

Et molt m'en a fet grant preière,
Et molt en a fet son poeir,
Ço sai gie bien trestuit de veir,
Que il nes en puet fere aler :
S'il nos a fet chier conparer.
En pes, et en tele atendance
Que ne m'en ot fait deffiance,
M'a mort mon fils le prou le sage.
Gie li voil trametre un message,
Que il vienge parler à mei,
Celeement et en requei,
Fors de la porte de Tinbrée,
Par nuit oscure et a celée,
Dedenz le tenple Apollinis :
Et tu te seies dedenz mis,
A tant de gent que ne t'estorce :
Garde que toe en seit la force.
Filz, fai le desirrier ta mere,
Si que soient vengié ti frere.
Gie ne crei que riens le retienge
Que volentiers à mei ne vienge,
Des qu'il orra le covenant,
Que manderons mei et Priant.
Et tu garde qu'il seit ocis,
Et por riens nule n'eschat vit.
Issi m'auras reconfortée,
De mort à vie retornée. »
Paris respont : « de deuz periz
M'avez estranges geus partiz
Morir nos vei, ne sé coment
Gie ne face vostre talent.
N'os desdire vostre pleisir.
Bien sai que vos dei obéir,
Mès ci a molt grant mesprison,
Puis que il torne à traïson.
Si a honte cil qui l'a fait,
Trop me sera en mal retrait.
Abessier en criem mon valeir.
Ensorquetot n'os desvoleir
Nule riens, mere, qui vos place.
Por ço vos otrei que gel face.
A qui que tort, prest m'i aureiz,
Ja por mei mar i demorreiz. »
Si fu ceste chose enprise.
Maintenant, sanz altre devise,
Prist la réine un messagier,
Car n'ot cure de plus tardier,
Ses paroles et son pensé
Li a enchargié et mostré,
Et cil a pris de li congié.
N'esteit pas onquore anuitié,
Vers l'ost s'en vait grant aléure.
Nuit fu, quant il i vint, oscure.
El paveillon soltil ovré
De pierres et d'or esmeré,
Et où li aigles d'or resplent,
Trove Achilles avec sa gent.
Li messagiers fu veziez,
Devant lui s'est agenoilliez,
En un chier lit turkeis, feitiz
De pierres toz et d'or massiz
S'esteit, n'aveit gaires, cochiez,
Alques pensis et dehaitiez.
Cil li raconte son message.
« Sire, Ecuba, fet il, la sage
M'envoie à vos : si vos di bien
Que ne leisseiz por nule rien
Que ne viengiez à li parler ;
Car sa fille velt vos doner.
Demain à seir sanz demorée,
Ainz que la lune seit levée,
Vos mande et dit que vos vengiez,
Et que de fi la trovereiz
Dedenz lo tenple Appollinis ;
Et Polixenain au cler vis
Donra à vos en mariage :
Li reis Prianz qu'en tient à sage
Le velt de bon cuer et desire.
Entr'als et vos n'aura mès ire.
Ço sevent, et de ço l'ont fi,
Dès qu'il vos en auront sesi,
Que porchacereiz lors lor bien,

Et lor enor sor tote rien.
De vos quident bon ami fere,
Et c'est le mielz qu'en quident traire.
En vos restorront lor enfanz,
Ainz que d'elz seiez departanz
Sereiz tuit un par serement.
Sacheiz par cet ajostement,
Aureiz joie et bone aventure.
Car tant com li monz tient et dure,
N'a deus femes, tant seient beles,
Soient dames, soient puceles,
Se lor bialtez esteit en l'une,
Qui ne fust pale et lede et brune
Avers cele dont la sesine
Vos fait sa mere la réine.
Bien est qu'à el vos acordez;
Kar trop domagiez les avez.
Or avez oï que j'ai quis,
Et por quei sui à vos tramis;
Responez mei vostre pleisir,
Car molt m'est tart de revertir. »
Un poi s'est téuz Achilles.
Or a joie, si grant n'ot mès;
Oï a ço que plus voleit,
Et que sis cuers plus coveiteit.
« Amis, fet il, ço puez retraire
A la réine debonaire
Que gie l'en rent molt granz merciz:
Dore en avant serai sis filz,
Leials amis, et sans boisdie,
A toz les jorz mès de ma vie.
Par mei aura la terre quite,
N'aura guerre grant ne petite,
Ço li afi, et jur, et vou.
Ja ne voldra mès tant mon prou,
Que altretant le suen ne voille.
A tel ovre voil qu'el m'acoille,
Que ses enfanz restort en mei.
Ço qu'ele mande bien otrei,
A li irai demain à seir.
Dex m'en doint bien et joie aveir;
Enz el tenple, si com el mande;
Quer einz que l'aube se respande,
Referai ci; kar ne voil pas
A jous n'acertes ne à gas,
Que ceste chose seit séue,
Ne par nul home aparcéue.
Ne porreie pas puis si bien
Querre lor prou por nule rien.
Va t'en et si me la salue;
Di à ma dame et à ma drue
Que toz sui suens et serei mès,
Et par li iert fete la pès. »
Cil prent congié, si s'en repeire,
Bien a espleitié son affeire:
A la réine vient tot dreit.
Molt li est biau quant elle le veit,
Molt li est tart qu'ele ait oï
Se il vendra parler o li.
Et cil li dist confaitement
Il a enpris lo parlement,
Et com il s'en fait bauz et liez.
« Pensez, fet il, et espleitiez
Com vos en voldrez à chief traire.
N'i ait naient mès que del faire. »
La réine fu angoissose
Et de ceste ovre coveitose,
A sei a fet venir Paris.
Ne séi que plus vos en devis.
Conté li a, dit et retrait
Com sis messages l'aveit fait,
Et si com il joiosement
Vendra sanz faille al parlement
« Demain, fet ele, t'apareille:
A tex en parole et conseille,
Qui bien t'aïdent el besoing,
Li termes n'est mès gaires loing:
Conpaignons pren des plus esliz,
Des plus vaillanz, des plus hardiz.
Car cil est si proz et si forz
Qu'à peines iert ja pris ne morz. »
Paris respont: « D'el ne me dot

Mès qu'il ne remaigne de bot.
Car se tant est, ne estre puisse,
Que devant la vile lo truisse,
El me lera que lo mantel,
Ço iert del sanc et de la pel.
Prez en sui d'aller à l'essai
Demain, ja plus ne tarderai. »
Quant cele nuit fu trespassée,
Et l'endemain à la vesprée,
S'est bien Paris appareilliez,
Pris a XX chevaliers preisiez,
Tex dont très bien esteit certains
Qu'il n'i aveit plus segurains.
A l'anuitant se sont tuit mis
Dedenz le tenple Appollinis.
Crotes et voltes et chancials
I ot assez et genz et bials.
Hector i esteit sepeliz,
Por c'esteit li leus plus cheriz.
En quatre parz se devisèrent,
Tex entreseinz s'entredonèrent,
Si tost com il iert tens et ore
Tuit ensenble li corront sore.
Bien ont les repostals garniz;
Bien puet estre séurs et fiz
Achilles, que s'il s'i enbat,
Que il l'enverseront tot plat.
Et il i a si son porpens,
Qu'il n'i quide ja estre à tens.
Molt le desire, molt le velt,
Or est espris plus qu'il ne selt.
Amors li a li sen toleit,
Qu'il ne seit rien, ne aperceit,
Ne dote mort, ne l'en sovient:
Ço fet Amors que rieus ne crient,
Leander fist tot altresi,
Cil qui en mer en est peri,
Qui tant ama Ero s'amie
Que, sanz batel, et sans navie,
Se mist en mer par nuit oscure,
Ne redota mesaventure.
Tot altresi Achilles fait,
Ne redote nul felon plait.
Ne dota peril, n'enconbrier,
Qu'Amors li font lo sens changier.
Qui home fet et sort et mu,
Si l'a sorpris et decéu,
Que nule riens plus ne desire,
Qu'aler au doleros martire
Et à sa pesant destinée.
Polixenain mar vit onc née,
Bien se traï, bien se tua
Lo jor que il voier l'ala.
Sa resplendor et sa senblance
Le font ester en ceste errance,
Que ne pot onc puis avoir bien.
Or desire sor tote rien
Que li termes fust avenuz.
Uns chevaliers esteit sis druz,
Antilogus aveit à non,
Jones sans barbe et sans grenon.
Al vielz Nestor esteit cil filz,
Et sacheiz qu'il ert molt hardiz,
Et prouz et sages et corteis,
Et molt preisiez entre Grezeis.
A cestui a s'ovre gehie;
Ou seit saveir, ou seit folie,
Otreie li qu'o lui en alt,
Toz en est prest, pas ne l'en falt.
Ja començot à anuitier,
Et la lune cler à raier,
Quand des herberges departirent:
Molt fist oscur, petit i virent.
Ne fust ço que raioit la lune,
Molt fu la nuiz oscure et brune.
Dreit al tenple tenent lor voie,
Nus ne les sielt ne nes convoie.
N'ont escu ne auberc doublier,
Fors solement lors branz d'acier.
Tant ont erré qu'el tenple vindrent,
Onques anceis regne ne tindrent.
Li leus fu oscurs et segreiz,

Hisdors lor est prise et effreiz,
Descendu sont li dui vassal,
Chascuns aregne son cheval,
Li sans lor monte amont ès vis.
Dedenz lo tenple Appollinis
S'en entrèrent; merveille ont grant
Qu'il n'i trovèrent rien vivant.
Esbaï sont en lor corage :
Ja i parra com il sont sage.
De quatre part sont assailli.
A une voix et à un cri,
Li vint qui erent enbuschié
XX darz d'acier lor ont lancié;
De plus de X. en sont feru
Par les costez et par le bu.
Escrié sont et assailli
Et de totes parz envaï.
Quant Achilles set et entent
Qu'il est traïz tot plainement,
Son bras molt tost et molt isnel
A bien entors de son mantel,
S'espée trait et lor cort sore,
Maint lor en ocit en poi d'ore.
Antilogus fort li aïue,
Mainte colée i a ferue,
Parmi lo tenple les dechace.
Et Paris molt les suens manace :
« Porquei fuiez, franc chevalier?
Ne veez vos treis darz d'acier
Qu'il a parmi lo cors toz dreiz?
Rassaillons le une altre feiz
Comunalment, ja l'aurons mort. »
A toz donne cuer et confort :
Tuit l'assaillent et tuit i fierent,
Et tuit vassalment le requierent.
Icil se sont molt deffendu,
Mès de lor armes sont tuit nu.
S'éussent les haubers vestiz,
Mal les éussent assailliz,
Quar ja d'els n'en eschapast piez,
Mès en mainz leus les ont plaiez :
Li sans lor ist des cors à fais,
Qui molt lor done grant esmais.
N'est merveilles s'il affebleient.
La mort sentent et la mort veient,
Mès neporquant trop chier se vendent,
Fort bataille et dure lor rendent.
Des cors ont fet chastel et mur,
Mès malement sont asséur;
Nus nes ateint, n'i face plaie.
Por lo sanc qui des cors lor raie,
Falt lor li cuers et espasmist.
Antilogus princes s'asist,
Ne poeit mès ester sor piez,
Qu'en XV leus esteit plaiez.
En plorant dist à Achilles :
« Bials sires dolz, ne vos puis mès
Edier : itant poez saveir
Asis me sui par estoveir.
Quant or vos fail, Dex, quel damage
Quant perdons ci lo vasselage
Et la grant haltece de vos!
Iriez en sui et angoissos.
Vostre mal sens nos a traïz. »
A cest mot rest en piez sailliz,
Qu'Achilles esteit trebuchiez,
Que Paris l'ot de deus espiez
En lançant feru mortalment.
Del redrecier i ot naient,
Quant Antilogus lor cort sore :
Deus lor en ocit en poi d'ore,
De sus lui les a réusez.
Achilles est en piez levez,
Un des espiez lance à Paris :
Feru l'éust parmi lo vis,
S'il nel véist vers lui venir,
A grant peine li pot guenchir.
Antilogus se rest pasmez
El pavement qui fu listez,
Et Achilles molt longuement
Sor lui s'estait et si'l deffent;
Pitié en a plus que de sei :

« Ami, fist il, ço peise mei
Que de mort vos sui acheson.
Se gie dotasse traïson,
Il i alast tot altrement.
Decéuz sui trop malement.
Icest plet m'a basti Amors,
Souffrir me fait mortex dolors.
Ne somes pas li primerain,
Ne serons nos li dederain
Qui en morront ne qui sont mort.
Biax dolz amis, n'i a confort.
Delez vos, ou me peist ou place,
M'estuet morir en ceste place.
Ne me puis mès gaire aïdier.
Ne porquant à cest brant d'acier
Vos vengerai, se onques puis.
Se gie Paris ateins, ne truis,
Gie li rendrai lo guerredon
De ceste mortal traïson. »
Li tenples ert cler alumez,
Et molt i ert grant la clartez,
Mès la véue li troubleit
Del sang qui del cors li coreit.
Faite lor a une envaïe
A l'espée d'acier fourbie,
Deus en a morz, XV navrez.
Et Paris li est sore alez,
Si'l fiert que lo braz en vola,
Lez Antilogus s'en rala :
Ilec se rest molt deffenduz,
Mès a force fu abatuz.
A genoillons, et en gisant,
Dessi que ne pot en avant,
Deffent son conpaignon et sei.
Paris li dist : « or vos otrei
Que conparreiz cez drueries.
Mar ont par vos perdu les vies
Hector et Troylus mon frere.
Par lo comandement ma mere
Les vengerai de vostre cors.
Trop par vos estiez amors
A nos ledir et damagier,
Mès or lo conparreiz molt chier;
Car ci morrez à molt grant joie
A trestote la gent de Troie. »
Desus lo pavement listé
S'esteient andui pasmé :
N'i aveit mès deffension.
Ne trovon pas ne ne lison
Qu'onc chevalier tant se tenissent,
Ne que lor cors tant deffendissent,
Qui tuit esteient desarmé.
S'ai en l'escrit Daires trové
Que il les a toz detrenchiez :
Issi a ses freres vengiez.
Fors del tenple les a gitez,
Ainz qu'il parust del jor clartez.
Et, quant il prist à esclarzir,
Si fist les suens ensepelir
En biax vaissax et en beau leu;
Car molt erent hardi et preu.
Ceste novele fu séue,
Tost se fu partot espandue.
Quant Griu le sorent, ço sacheiz
N'i ot uns seus n'en fu destreiz.
Onc si grant dels ne fu véuz,
Com fu en l'ost de toz renduz.
Desor sont il desconseillié,
De duol plorent et de pitié :
Desor n'ont il mès nul espeir
De la cité par force aveir;
Desor s'en voldreient aler,
N'i a naient de plus ester;
Desor sont il tesant et mu,
Traï sont tuit et confondu ;
Et se ne fust par cele alée,
Qu'il aveit fete en recelée,
De qu'il l'ont molt entr'als blasmé,
Molt l'éustent plus regreté.
De sa mesniée que diroie,
Quant reconter ne vos sauroie
Le dol que font por lor seignor ?

Morir se sont lessé plosor.
Aler volent querre lo cors ;
Ja esteient des tentes fors,
Qu'il ne lor chalt qui les ocie.
Chascuns i plore et brait et crie,
Et al retorner met grant peine.
Agamennon qui les enmeine
Dit lor que senpres maintenant
Querra lo cors al rei Priant :
Et si fist il, ne tarda gaire.
Mès ore oiez que quidot faire
Paris ; il n'aveit del cors cure,
Que il fust mès en sepolture ;
Tant par lo het, ne pot soufrir
Que Griu lo facent sepelir.
Venu i sont tuit cil de Troie,
Sor lo cors demeinent grant joie.
Quant voient qu'Achilles est morz,
Ne quident mès par nul esforz
Que Griu lor poissent gramment nuire,
Ne la noble cité destruire.
Molt sont joios et molt sont lié.
De toz esteit bien otreié
Ço que Paris en voleit faire.
Mès Helenus prist à retraire
Qu'il n'esteit pas reisons ne dreiz,
Lessier lor fait à cele feiz.
Issi furent li cors rendu.
Onques tex dels oï ne fu
Com firent Griu quant il les virent,
Molt haltement les sepelirent.
Mès Nestor est si angoissox,
Si destreiz, et si dolerox,
Quant il veit mort Antilogus,
Qu'il n'avoit filz ne fille plus ;
Il l'amot assez plus que sei :
Al repeirier le féist rei.
Si home l'ont molt regreté,
Et longuement plaint et ploré ;
Molt i éussent bon seignor.
Nestor se muert por sa dolor :
Tant s'est pasmez que riens n'entent.
Ne puet mès vivre longuement ;
Car molt est vielz, si li durra
Toz les jorz mès que il vivra.
Li dels fu trop et granz et fiers.
Agamennon prist chevaliers,
Et si manda al rei Priant
Qu'il li plese et que il comant
Qu'Achilles face sepolture ;
Car resons est bien et dreiture.
Tant a esté vaillanz et proz,
Mestres et sires de sor toz,
Tant par i ot buen chevalier
Que il lor deit bien otreier !
Fet en a son pleisir li reis,
Trieves lor a doné un meis.
Or ont assez terme et leisir
D'els enterrer et sepelir.
Une semaine tot entière
Tindrent les cors andeus en biere
Enoinz et aromatiziez
Et richement apareilliez.
Ploré estoient come rei,
Et porchanté solonc la lei.
Li soverain engingneor
Et cil qui sont mestre doctor
Ont fet de marbre coloré,
D'inde et de vert menu goté,
Une ovre issi tres merveillose
Et si riche et si preciose
Que nus peinturiers à pincel
Ne formast beste ne oisel
Ne flors, ne laz avironez,
Mielz que li marbres est ovrez.
Sox ciel n'i a deboisséure,
Ne ovre qu'en face en peinture,
Qu'il n'i forment si parissant,
Que toz jorz mès sera durant.
Tantes feiz come moilleront,
Par tantes feiz esclairiront.
De fin betum et de ciment

Qui durra jusqu'al finement
Fu l'ovre si en halt levée
Qu'a merveilles fu esgardée,
Hom qui la voit ne die mie
Qu'onques tel ovre fust batie.
Une ymage d'or tregeterent,
Et sachez bien, molt se penerent
Que Polixenain fust senblant.
Ne fu ne mendre, ne plus grant;
Triste la firent et plorose,
Et par senblant molt angoissose,
Por Achilles qui mort esteit,
Qui à feme la demandeit.
Formée l'ont en tel manière,
Que molt en fait dolente chière.
Si fist ele, ço vos di bien,
Qu'il l'en pesa sor tote rien:
S'osast, qu'en mal ne fust retrait,
Merveillos duol en éust fait;
Vers sa mere en fu molt iriée,
Qui l'ovre aveit apareilliée:
Por li est morz, et si l'en peise.
Mès n'est pas fole, ne borgeise;
Sage est, si n'en velt fere mie
Riens qui li tort à vilainie.
Por ço s'en tut, si fist que sage:
Grant mal l'en volsist son lignage.
En son cuer ot puis grant iror
De ço qu'il ert morz por s'amor;
Onc puis ne fu ne l'en pesast,
Et que sa mere n'en blasmast.
L'image fu de sa senblance
Formée, o ire et o pesance:
Entre les braz tient un vaissel,
De rubi preciox et bel.
Por ço que li cors ert plaiez
Et par mainz leuz toz detrenchiez,
N'i poïst aveir sepolture,
Qui ne tornast à poreture;
Por ço l'ardent, la cendre ont prise,
Dedenz lo chier vaissel l'ont mise.
Ja hom l'image n'esgardast
Qui o les deus ielz ne plorast.
Bien plest à toz comunalment,
Dient bien est à lor talent.
Levée l'ont sor l'ovre en halt
Ilec où ele acheve et fait.
Assise l'ont sor un pomel
Fait d'un topace riche et bel.
De Troie fu tot cler véue,
Fiere parole en ont tenue.
Dient qu'onques si richement
N'ot chevaliers enterrement;
Rendu li ont à la detrece
Lo guerredon de sa proece.
Quant la chose fu achevée,
Si ont l'entrée saélée
Que riens ne séust porpenser
Par quel leu len i deit entrer;
L'estopéure ne l'entrée
N'iert mès jusqu'à la fin trovée:
Bele fu trop l'ovre defors.
Son fil ra pris li reis Nestors,
Si l'a tramis en son païs,
Là velt que seit en terre mis,
Et si fu il si richement
Que nus plus preciosement
Ne vit el siecle trespassé.
Longuement l'ont plaint et ploré.
Toz les jorz puis de sa viellece
En fu sis pere en grant tristece.

En l'ost ot grant dehetement.
Josté i ot un parlement,
Conseil pristrent qu'il là feroient,
Et coment il se contendroient.
Agamennon lor mostre et dit:
« Seignor n'i a grant ne petit
Ne deie aveir ire et pesance.
Tant par est grant la meschaance
Que riens ne la puet restorer.

Se vos en vei desconforter,
Sacheiz que pas ne m'en merveil.
Or si prenez si halt conseil
Qui a toz nos seit enorables,
Dreiz, et leials, et profitables.
Josté estes ci tant vaillant,
Et tant riche home et tant poissant,
Ja se Deu plest, ne feron jor
Riens qui nos tort à desenor.
Ici a grant esgart mestier.
Qui or nos saureit conseillier
Si ne seit pas tesanz ne muz:
Bien seit oïs et entenduz;
Qui mielz saura, mielz i ament.
Car ço sacheiz certainement
Ne somes pas tuit ci à ese.
Poi i en a qui ne desplese. »
Téu s'en sont tuit li plosor,
Et li plus sage et li meillor:
Ne volt chascuns choses loer
Qui bien ne face à craanter.
Cist parlemenz granz et pleniers
Dura treis jorz trestoz entiers.
As uns esteit molt à pleisir
En lor contrées revertir,
Et as altres de trere a chié
Ço qu'il avoient comencié.
De divers cuers diversement
Furent treis jorz, onc altrement
Ne porent traire à un acort,
Tant que li sage et li plus fort,
Et li comuns a esgardé,
Et establi, et devisé,
Qu'ore envoient prendre respons;
Ço fu tot li bries et li lons.
Esléuz ont cels qui i aillent
Que il quident qui plus i vaillent;
Gie ne truis pas escriz lor noms.
Mès ço lor distrent li respons
Que il facent querre et cerchier,
Sans demorer et sans tardier,
Lo germe Achilles et son eir;
Car ço sachent enfin por veir,
Par lui iert fins de la bataille,
A ço ne puet pas aveir faille;
Issi en est la destinée,
Que par lui seit l'ovre achevée.
Li segreiz fu à toz retret.
N'i a celui qui ne s'en hait,
Et qui ne seit joios et liez.
Aïax est sailliz en piez:
« Seignor, fet il, desore est bien.
Or lo que facez une rien.
Soient tramis vostre message
Al rei Licomedes lo sage;
Car il fait norrir un vallet,
Filz de sa fille, alques grandet:
Porquant si puet aveir XV anz;
A chevaliers est assez grant.
Neptolemus est apelez,
Cil fu d'Achilles engendrez.
Forme et ymage et contenance,
Sanz un sol point de messenblance,
A autel com sis pere aveit:
Qui onques vit l'un l'autre veit.
Ja ne dira que riens vivant
Puisse estre à altre si senblant.
Cil qui ont lor seignor perdu,
Dont tels dels est onc tel ne fu,
Facent de cestui lor chadiax,
Qui molt ert sages prouz et biax.
Il est lor eirs, gie lor di bien,
Si ert hardiz sor tote rien:
Son pere vengera, ço crei. »
N'i ot baron, prince ne rei,
Qui bien ne voille qu'il seit quis.
Cest affaire ont posé et mis
Sor Menelax, qui volentiers
En fu querrere et messagiers.
Il i ala ce truis lisant.
Et si sacheiz bien qu'entretant
Qu'il demora à repairier,

I ot tornei estrange et fier,
Et bataille grant et plenière,
Tex dont set M. jurent en bière.
Que qu'il tardast, li termes vint
Que cele trieve plus ne tint.
Donc i ot fait granz apareiz :
Desore i en aura de freiz.
En juing que sont plus lonc li jor,
Que li solauz rent grant chalor,
Se rassenblerent par grant ire,
Et par orgoil, ço sai bien dire.
De l'ost partissent li conrei :
XX. M. gonfanon desplei
I véist len, vert et vermeil,
Contre la raie del soleil.
Resclarcist tote la champaine
De cler verniz et d'or d'Espaigne.
Reis Aiax i vint primerains,
Tant par est d'estoltic plains
Qu'armes ne prent, ne nes i baille,
Toz nuz en vint à la bataille.
S'il ne se garde, il fist que fox,
Que molt i dourra len granz cox.
Fort pel aura, si len l'ateint,
Qu'ele ne perst et navre et saint.
Diomedes vint enprès cez,
De bataille garniz et prez.
Li dus d'Athenes vint enprès,
Et Thelamon et Ulixes,
Tuit li prince, et tuit li rei.
Agamennon lor tint conrei,
O plus de XXX. M. armez,
Forz, séurs, et bien adurez.
Lo pas chevalchent vers la vile.
D'els i a tels L. mile
Qui ainz auront grant estoveir,
Iço vos di gie bien por veir,
Qu'oimès soient del champ gité.
Troien s'arment par la cité,
Et quant il n'i ont Troylus,
Ne Hector, ne Deyphebus,
Molt en sont triste et angoissox;
Le jor redotent perillox.
Paris s'en ist l'ialme lacié :
Molt a le cuer el ventre irié
De ses freres qui sont ocis :
L'eve li file aval lo vis.
Bien seit qu'il en aura besoing,
Ne quit qu'il en seit gaires loing.
Halas ! com fiere destinée
Li ert cel jor determinée !
Enprès lui vient Polidamas,
Filimenis, li reis Hesdras,
Danz Eneaz et tuit li lor.
Ainz que bien fust primes de jor
Furent tuit prest enmi la plaingne.
La véist l'en mainte conpaingne,
Preste, et garnie, et bien armée,
Tant fer, tante enseigne orfresée,
Tant buen cheval baucent et sor,
Et tant chier garnement d'or,
Tante coverture entaillie,
De dras de seie entreseingnie,
Tant bruil de lance de sapin.
Onquore esteit assez matin,
Quant il s'entr'alèrent ferir.
Senpres maneis, à l'avenir,
I ot si merveillos estor,
Que X. M. targes à flor
I fendirent et dequassèrent,
Et M. haubers i enfondrèrent.
Tres enmi les ventres s'ateingnent,
Si que les lances i enpeingnent,
Et que li sans lor salt del cors.
A estrange geu sont amors.
Sovent lor en croist li bacins,
O les fers d'aciers peitevins,
Si qu'il en trebucent des seles,
Et lor pareissent les boeles.
Paris o la soe conpaingne,
Perde ou gaaint, com que l'en preingne,
O cels de Logres s'est meslez.

Là ot tanz fers ensanglantez,
Tanz darz d'acier, et tanz quarrials,
Parmi costez et par boials,
Parmi chieres et parmi ielz,
N'i a si jones ne si vielz
Qui vivre puisse une loée;
N'i a broine, si dur safrée,
Par où li sans ne raie à fil.
El champ en gesoent tex mil,
Dont li plus sains est refreidiz
Qu'en els n'a ame, n'esperiz.
Diomedes i est venu:
Feru se sont et abatu
Entre lui et Filimenis,
O les branz nuz se sont requis:
Dure escremie se rendissent
Se lor deus genz nes departissent.
Ci rot pecéeiz de lances
Et deronpues conoissances,
Et grant retentéis d'espées
Tres parmi les testes armées.
Ci desjoingnent cercle et nasal,
Et ci trebuche maint vassal,
Mort et freit desor son destrier:
Ci falsent li hauberc doublier.
Grant et fort sont Paflagoneis,
Fiere ocise font des Grezeis,
Nel pot souffrir Diomedes:
Quatre archiées ou V bien près
Les ot chaciez et remuez
Si'n ot à cent les chiès colpez.
Adonc i vint Menestéus
M. chevaliers ot bien et plus:
N'i a cel n'ait lance planée,
O enseingne d'orfreis bendée.
Sor les chevax toz abrivez,
Ont Paflagoneis encontrez,
Lor enseingne crient en halt,
Ci vos di bien que nus ne falt.
L'espeisse i est granz et li tas:
Ici sont desbocié et quas
Li fort escu peint à color.
Si comença li fier estor,
Que hom mortals ne vit son per,
Ne tant féist à redoter.
Trenchent sei chiès et braz et piez.
Menestéus vint esleissiez,
L'escu al col, lance levée,
Sor la bocle d'or nouelée
A si feru Polidamas,
Que d'or en altre est frez et quas.
L'auberc li trenche et le samiz;
Ne l'ateinst pas el gros del piz,
Morz fust senpres de maintenant;
Porquant si fu l'auberc sanglant.
Polidamas ra lui feru
Desor la pene de l'escu;
Sa lance froisse et enastele.
Al par hurter guerpi la sele:
S'espée traist Menestéus,
De lui fust senpres al desus,
Maintenant l'éust mort ou pris,
Quant le rescot Filimenis,
Qui Grius ocit, et qui's requiert,
Et qui estranges cols les fiert.
Bien lor mostre qu'il est vassals,
A mainz en trenche les nasials,
Les nès, les mentons et les boches;
Ne geue pas à els as toches.
Paris tandis se conbateit,
O cels de Logres contendeit.
O l'arc les berse demaneis,
Et o l'espée treis et treis.
Maint en ocit, maint en mehaingne,
Maint en ocit enmi la plaingne,
O la force des suens les chace:
Grant perte i a d'els en la place.
Se ne fussent Athenieis,
Molt par i perdissent Grezeis;
Mès secoruz les ont sanz faille.
Ici comença tel bataille
Dont set C. chevaliers vaillan

Orent testes et piz sanglanz.
Aïax vait par la bataille,
Qu'il n'a hialme ne n'a ventaille,
Hauberc vestu, n'escu al col:
Bien se devreit tenir por fol,
Qui en tel leu s'est enbatuz,
Le piz et les costez toz nuz.
C'est merveille com il tant dure.
Oiez quels esteit l'aventure.
Molt par damaiot Troïens,
Et molt aleit cerchant les rens;
N'est chevaliers si bien armez,
Que plus s'i seit abandonez.
Sovent i fiert, sovent i maille,
Sovent tresperce la bataille.
Sor un cheval sist merveilleus,
De besanz valt un moi ou deus,
En Grece n'ot onc son pareil,
Covert l'ot tot d'un drap vermeil.
Sovent le poinst, tot se remue,
Maint en ocit, et navre, et tue.
Quant Paris veit que li desvez
S'est si entr'als abandonez,
Sa gent li veit forment ledir,
Ne l'ot cure de plus souffrir.
Une saiete a encoschiée,
Reide, trenchante et aguisiée,
Enteise bien et trait d'aïr;
Feru l'a bien et sanz faillir,
Parmi les deus costez l'enpoint,
Si que l'eschine li desjoint.
Cil a sentu le colp mortal;
Adonques broche lo cheval,
Fiers et cruels, desvez et fels,
Si fiert parmi la presse d'els,
Fiert et done cols perilleus,
Morz en a plus de XX et deus,
Paris a quis tant qu'il lo trove.
Si vos di bien qu'ainz qu'il se move.
S'entredonront de granz frestiax
Desus parmi les hateriax,
Si que les testes lor seingnierent.
Felenessement se requierent,
Fet Aïax: « Sire Paris,
G'espeir qu'ore estes entrepris.
Se trait avez à moi de loinz,
Vers vos me sui serrez et joinz.
Ocis m'avez, gel voi et sent.
Porquant ja iert premierement
Vostre ame en enfer que la moie;
Gie voil que se mette à la voie.
Ja ne traireiz mès d'arc d'aubor.
Ici dessevre vostre amor
Et l'Eleine, qui mar fust née,
Que tante gent l'ont conparée.
Por li morreiz, et gie si faz. »
Aïax le sesist as braz,
Qu'il a plus forz que nus jaianz,
Molt li done fiers cols et granz.
Sa mort li velt paier et soldre.
Ne se puet de lui estoldre.
Parmi la chière l'a feru,
De la pointe del brant molu,
Senpres maneis l'estut morir,
Et de cest siecle departir.
En la place chiet morz Paris,
L'espée ot dreite par le vis:
Et cil par est si detrenchiez,
Qu'il n'a entier ne mains ne piez,
Teste ne piz, costez ne braz;
Plus fu vermelz que un cendaz:
Dex ne fist home, s'il lo veit,
Que toz li cors ne l'en esfreit.
Vers les tentes l'en ont mené
Cil qui molt l'ont plaint et ploré,
Ço est sa meisniée demeine.
A grant travail et à grant peine,
Li est l'ame del cors issue:
A poi que as denz nes menjue.
Si tost com il orent sachiée
La saiete qu'ert entoschiée
Sanz sanc, toz freis, pales et vains,

Fenist tantost entre lor mains.
Paris fu morz, li prouz, li sages :
Ço fu as Troïens damages.
Molt en furent descoragié,
Desconforté, et esmaié.
Tel duol en ont qu'onc puis le jor
Ne tindrent place ne estor.
Diomedes a fet soner
Un cor d'olifant halt et cler,
Ses genz restreit et ses batailles.
Desor veit len les devinailles
Que Cassandra avoit pramis.
Porté en ont lo cors Paris
En la cité sor son escu,
Et Griu orent levé le hu
Sor Troïens qui les acoillent.
Tant en ocient et esboillent,
Com il lor plest et naient plus.
Sacheiz que li filz Tidéus
En fet à mil les dos torner,
N'i a naient de plus ester.
Menestéus fort s'i aïue
A la trenchant espée nue.
Entre lui et Diomedes
Les en font entrer si adès,
Que M. en lessent defors clox,
Qui n'ont entier ne pel ne ox ;
Parmi la porte les ont mis,
Ço lor a fet la mort Paris.
Li filz Tidéus les aquielt,
Qui les ateint et les consielt ;
Parmi la vile o els s'est mis,
Quatre archiées ou V ou sis,
Tres parmi la rue demeine.
Jamès par force ne par peine
N'en fust sevrez ne deronpuz,
S'il fust des suens bien percéuz.
Arriere le convient torner.
Sacheiz por fol i dut entrer,
Car li bastard l'en mirent fors,
En maint leus ont plaié son cors.
Les portes clostrent cil dedenz,
Lasse et matée est molt lor genz.
Agamennon que fera al ?
Devant l'entrée del portal,
A fet la nuit Grezeis logier.
M. d'els a fet la nuit veillier.
Bien sont assis li pan des murs ;
Dedanz n'a gaires des séurs,
Ne des heitiez, ne des joios,
Car duol i a trop angoissos.
La nuit se sont eschalgueitié
M. chevalier riche et preisié.
Sepeliz fu li cors Paris
Dedenz lo tenple Junonis,
Si fetement que filz de rei
Ne fu plus richement, ço crei,
Ne n'iert jamès jusqu'à la fin.
Tuit li poete et li devin
I sont al mestier dire et faire.
Gie ne vos porroie retraire
Les merveillos dels et les granz
Que de lui fait li reis Prianz,
Et la réine qui s'en muert.
Andeus ses mains sovent destuert,
Sovent li velt li cuers partir,
Sovent se velt lessier morir,
Sovent s'escrie et sovent brait,
De veir sacheiz que mal li vait.
Grant duol fait molt Polidamas,
Grant Anthenor, grant Eneas,
Grant li estrange et li privé.
Sacheiz qu'onc mès en la cité
N'ot si grant duol, puis que fu fete.
Tote riens vivant s'i dehete.
Qui veit Heleine bien puet dire
Que sor toz d'els est la soe ire ;
Onc mès n'ot riens si grant destrece.
Sovent regrete sa proece,
Et sa bialté et sa valor ;
En duol, en lermes, et en plor,
Fet el : « biau sire amis, morrai,

Quant gie issi perdu vos ai.
Plus vos amoe que mon cuer.
Ço ne puet estre a negun fuer
Qne enprès vos remaigne en vie.
A Mort pri que ele m'ocie.
La terre plus ne me sostienge,
Ne jamès par feme n'avienge
Si granz damages que par mei.
Tant riche duc, tant riche rei,
Et tant riche amiral preisié
En sont ocis et detrenchié !
Lasse ! à quele ore fu or née !
Por quei oi gie tel destinée
Que li monz fust par mei destruiz ?
Molt engendra estrange fruiz
Mis pere en mei, quant gie conçui.
Granz dolors est que onques fui.
O ma nessance vint sur terre
Ire et dolor et mortal guerre.
Ja tex feme ne nesse mès !
Del monde chaçai joie et pès.
Li cuers me partireit mon vol !
Ha ! tante dame ai mise à dol,
Dont li seignor et li ami
Sont ja par mei enseveli.
Por mei n'iert ja fete oreisons.
Sor mei torront les maldiçons
De cels qui sont et qui seront,
Et qui el siecle mès nestront.
Lasse ! porquei serai haïe ?
Ço peise mei que sui en vie.
Ja ne volsisse estre engendrée.
Ço peise mei qu'onques fu née.
En maldite ore començai,
En plus male deffinerai.
M. muis de sanc de cors vassax,
De chevaliers prouz et leiax
Sont espandu par m'acheson.
Qui me fera benéiçon ?
Ço n'iert ja nule riens vivanz.
Que ne m'ocit li reis Prianz,
Qui par mei est vis confonduz,
Et qui gie ai ses filz toluz ?
Par mei se veit desceriter ;
Molt me devreit bien desmembrer.
Ecuba, dame, que fereiz ?
De moi coment vos vengereiz ?
Toleiz vos ai voz biax enfanz,
Les prouz, les riches, les vaillanz.
Dame ne fist tel portéure,
N'à si dolerose aventure.
Jamès jusqu'à la fin del mont
De cors de feme tels n'istront.
Comandez, dame, en quel manière
Ma mort sera plus pesme et fière,
Venez vos tost vengier de mei ;
Ne voil plus vivre ne ne dei.
Del cors me traient les mameles
Dames, meschines et puceles,
Qui par mei ont perdu lor joie,
En la noble cité de Troie.
Lasse ! mar m'i virent venir :
Ja nel déussent consentir
Les Deu, ne la mer, ne li vent.
Bien me déust neier torment !
Ço fust granz joies, et granz biens,
Et granz profiz as Troïens.
Sire Paris, biax dolz amis,
Ne seit vostre esperiz eschis,
Del mien voille la conpaignie :
Ja sui gie vostre dolce amie,
Cele qui por vos se forsane,
Que riens ne conforte, ne sane,
Cele qui por vos sent la mort,
Cele qui onc ne vos fist tort,
Ne qui, onques jor de la vie,
Vers vos ne pensa vilainie,
Cele qui ne desire rien,
N'altre confort, ne altre bien
Ne mès m'ame o la vostre seit.
A la Mort pri qu'ele en espleit.
Si la sivra ainz que seit loinz',

Içe est or toz mis besoinz,
Et ço sent tuit mi desirrier.
Ha ! por Dé, Mort, ne retardier,
Vien plus ahait et si sivrai.
Mon chier ami, trop tardié ai.
Atendez moi, biax dolz amis,
Tant que gie bese vostre vis,
Vos ielz, voz faces, vostre boche. »
Altresi tost com ele i toche,
S'espasmist si que à grant peine
En issi puis funs ne aleine.
Reide por morte en fu levée ;
En un chier lit l'en ont portée.
Par maintes feiz se resperist,
Par maintes feiz se respasmist,
Par maintes feiz se feit mener
Al cors, por plaindre et por plorer;
Sovent lo prent entre ses braz,
Sovent rechiet sor lui a caz.
De lui a ten graignor pitié
Que de Paris l'une meitié.
M. lermes fist la nuit plorer,
Ne la poeit riens esgarder,
Hom ne feme, jones ne vielz,
Qui ne féist lermer les ielz.
Tote la nuit à ço duré :
Quant del jor parut la clarté,
Si fet Prianz apareillier
Dedenz un tenple riche et chier
Fondé en l'onor de Minerve :
Al cors velt que len chante et serve ;
Car molt par i a grant covent,
Et molt i a de sainte gent.
Li reis aveit en son tresor
Un chier sarqueu qui n'ert pas d'or,
Ainz ert d'un jaspe vert goté :
Onc en cest siecle trespassé
Ne fu véuz si chier vaissel.
Al cors en a len fait tonbel.
A son cors l'estoiot li reis :
Aillors girra, se li Grezeis
Poent aveir de lui sesine.
Devant l'autel à la devine,
A la deesse, à la poissant,
Firent quatre lions d'un grant,
D'or esmeré tregeteïz,
Et si ne furent pas petiz.
Sor cez ont lo sarqueu assis,
Puis i metent lo cors Paris,
Bien enbasmé et richement :
Molt ot preciox monument,
One filz de rei n'en ot plus bel.
Li reis Prianz prist son anel,
El dei li mist de la main destre,
Et sa corone et son esceptre,
El chief li assiet la corone,
Benéiçon à s'ame done,
Ne volt que Griu en fust sesiz.
Là ot assez et braiz et criz,
Et ullemenz et pasmeisons.
Ciment fet o sanc de dracons
Ont pris li sage et destenpré,
Si'n ont lo sarqueu seélé,
En une molt chière plataine,
De pierre qu'en claime egiptaine,
Plus preciose et plus riche,
Que calcedoine, ne oniche.
Ne sai dire ne reconter
Lo duol qu'il font al enterrer.
Tant li a dame Heleine fait,
Et tant i a crié et brait,
Que Prianz et li parentez
L'en sorent puis merveillos grez.
Molt en fu puis de toz amée,
Et molt l'en ont tuit enorée.
La réine, ço vos di bien,
L'en ama puis sor tote rien,
Come sa fille la teneit,
Et merveilles la cherisseit,
Por ço qu'onc n'avoient véu
Que ele éust lor mal volu,
Ne fet regret de son païs,

N'amé lo prou lor enemis,
Por ço l'amoent altretant,
Com se fust fille al rei Priant.
Ç'avez oï que j'ai conté,
Que si furent en la cité,
N'osoent les portes ovrir,
Ne por conbatre fors issir.
Cil de l'ost ont la vile assise;
Mès les murs ne sont pas de glise
Ne de palu, ne de terrace;
De marbre sont plus plain que glace.
Vert sont et pers, jalne et vermeil,
Molt reluisent contre soleil.
Halt sont et dreit et bataillié
Ni ateindreit lance n'espié.
Cargié sont de chaillox cornuz,
Et de grandismes pels aguz.
S'a dedanz tels XX. M. tosiax
Qui deffendront bien lor kerniax,
Molt volentiers et sanz preière,
Se il trovent qui's i requière.
Mès onc n'i ot doné assalt;
Trop sont li mur espes et halt!
Les tors, li mur et li danjon,
O molt poi de deffension,
Se tendroient jusqu'à M. anz.
Li oz des Grius fu fiers et granz:
Agamennon les fist armer,
Et par eschieles deviser.
A cels dedanz mandent bataille;
Mès cele feiz lor en font faille.
Ne let Prianz c'uns sols s'en isse
A cele feiz, desi qu'il puisse
Aveir esforz à cels souffrir,
Si qu'il les face revertir
As herberges et as chans plains.
Oiez dont il esteit certains
D'un secors merveillos et fier,
D'un grant, d'un riche, d'un plenier,
D'un plus biax qui onc fu fet;
Oiez que l'estoire en retret.

Ço que terre et mer avirone,
Si com la letre dit et sone,
Est oceanz dreit appelez.
En quatre parz est devisez
Li mondes toz; est orianz
Meridiens, et occidanz,
Septentrion; en ço contient
Li cercles qu'abismes sostient.
Julius Cesar li senez,
Qui tant fu sages et discrez,
Fist tot cerchier et mesurer.
Soz ciel n'ot ne terre, ne mer,
Isle, province, pui ne flun,
Ne pople en tot le mont nesun,
Que il ne méissent en letre:
Grant chose fu de l'entremetre;
Trente et set ans i demorèrent
Cil qui grant peine i endurèrent.
Trente mers distrent que aveit,
En tant com li mondes teneit;
N'en i a plus, ne plus ne distrent,
Et ço sacheiz, plus n'en escristrent.
Devisez sont, et totes un,
D'eles renessent grant li flun,
Qui par les terres sont corrant
Et qui en eles sont rentrant.
L. VI. tant solement,
En tant com tient lo firmament,
N'en i ot plus que cels nomez,
Qui aient principalitez.
Maint eves sont et mainz ruissails
Qui ne sont mie principals;
N'i a ne mès L. et sis,
Issi com g'en l'estoire lis.
LX. et doze isles resont,
Si n'en a plus en tot le mont,
De quei seit fete remenbrance,
N'où riens vivant prenge naissance.
XL. pui tot par igal
Resont qui soient principal.
Plosor et maint en sont assez;

Mais n'en est traite auctoritez,
N'en fu en la description,
Ne mès XL. mis par non.
Les provinces furent contées,
Et à LX. et X. nombrées;
Sacheiz que plus n'en i trovèrent
Cil qui par tot le monde alèrent,
En treis parties devisées,
Qui arrière vos sont nomées.
Ço est en cele d'Oriant
Et en icele d'Occidant,
Et en Septentrion trovèrent,
VI. vinz et V. genz i nonbrèrent.
En la partie de Midi,
Ne pot estre séu n'oï
Des genz nule diversité,
Par le grant chalt desmesuré.
Por les deserz, por les vermines
Granz, orribles et serpentines,
N'i voldrent pas les piez porter;
Onc n'el l'osèrent sol penser,
N'en distrent rien, ne il ne porent,
Car onc la verité n'en sorent.
Se gie fusse alques lesantis.
Dreiz fust, et bien ço m'est avis,
Que cestes terres vos nommasse,
Et que les choses devisasse,
Dont ci est faite mencions,
Mès n'est or leus, ne ne poons,
Trop grant estudie covendreit
Qui de trestot parler voldreit.
Trop par i est grant la matire,
Que qui comencereit à dire,
N'en sereit pas senpres à fin,
Molt i covendreit parchemin;
Ici covient que gie m'en taise.
Mès s'aveir puis et leu, et aise,
Tel ovre voldrai embracier,
Et envaïr et comencier,
Qu'en tot lo mont n'aura partie,
Où qu'ele seit, que gie ne die,
Quels est, com granz, com bien el tient,
Ne qu'il i a, ne qui avient,
Quel nature ont li element,
Quel les contrées, quel la gent;
Tot i dirai se j'ai le tens,
Qu'a ço souffist bien nostre sens.
En la partie d'Orient,
Dont gie parlai premierement,
A sol VIII. mers : c'est Caspiton,
Et l'autre mare Persicon;
La tierce a non, ço m'est avis,
A dreit, mer Tyberiadis,
La quarte rapelent après
La mer par non Alfatenes,
Et la quinte mare Rubrum,
La siste mer Arabicum,
La sepme mers a non Caforte,
Et l'oime apelent la mer morte.
Icil auront assez affaire
Qui bien voldront dire et retraire
Com eles sont, de quels manières,
Et dont eles sont plus plenières.
Nof isles ra en Orient,
En totes nof conversent gent,
Ypopodes la plus loingtaine
En appelent la primeraine.
Taprobanes est l'autre enprès,
Qui deus tens est plus granz et mès.
La tierce a non Selephantine,
Maint chiere espece et medicine
Creist en lie bons et preciox.
La quinte isle ra non Herox,
Chypre, Rodes, Cytharea,
Crete la grande et Calphata :
Qui les merveilles vos direit,
Qui sont es isles qu'en i veit,
A merveilles le tendriez,
Tant volentiers riens n'orriez.
Set puiz i ra : c'est Carcasus
Syna, Cametes, Libanus,
Armenius et Boidan

Et li sepmes mont Cassian.
Qui direit les descriptions,
En quels leus, n'en quels regions
Il sont, ne quels floves en sort,
. . . . . .
A grant merveille vos tendreit
Com faitement ço avendreit,
En icels leus orientals,
XX et deus floves principals
A solement : ço est Ganges
Sigoton et Theriocles
Erox, Camestes, Sigota,
Eüphrates et Carmanta;
Armodius, e'est li noveins
Qui de meinte merveille est pleins,
Suse, Cortace, Ydaspes,
Cisora li trezeins enprès,
Diopagite et Pactolus,
Alibeta et Taxius,
Eléuter et Azonis,
Et li vinteins a non Tygris,
Cisons, Jordains, cist sont derrier.
Qui sor icez voldreit traitier,
Et dire de quels leus il vienent,
Et en quels mers ils se contienent,
Quels viles sont sor els assises,
Ne de quels terres sont devises,
Qu'il a en els, ne qu'en i prent,
Bien sai de veir certainement
Que volentiers i entendroient
Cil qui retraire le m'orroient.
En cest oriental partie,
De ço ne redotons nos mie,
A treze provinces contées.
Oiez com eles sont nomées:
Perse, Inde, Ysaure et Azonis
La quinte Armon, ço m'est à vis,
La siste a non Apamena,
L'autre Mesopotamia,
Phenice, Sire, Comantine,
L'onziesme apelent Palestine,
Syre la plus chalde, l'ardanz,
Et Mede qui molt par est granz.
Toz Orienz trestoz entiers,
Qui del monde est l'un des quartiers,
Est en icez choses conpris,
Et des altres treis parz devis.
Gie n'en voil ore plus traitier,
A ço me covient repairier,
Por quei gie ai de ço tochié.
Ço nos recontent li treitié
Et li grant livre historial
Qu'en la partie oriental
Est Azoine province grant.
Oiez que nos trovons lisant :
De femes est tote habitée,
De tant com dure la contrée,
N'aura ja home à negun jor.
Mès si com dient li auctor
Delez lor terre près assez
A une isle qui molt est lez
L lieues tient al meins.
D'erbes precioses est pleins
Et de pierres espiritax.
Plains est li isles, et igax,
Et delitable, et riche et bel.
Là vont contre lo tens novel,
Biau s'atornent et noblement,
Molt sont riche lor vestement,
De drap de soie à or batu
Richement sont lor cors vestu.
Dès qu'est li meis d'Avril entrez,
De si qu'ivers s'en est alez,
I sont à joie et à baudor.
Li home des regnes entor
Vienent à eles, c'est lor us.
Treis jorz i sont, et naient plus.
A molt grant joie les receivent,
Adonc enpreignent et conceivent.
Les plus beles, les plus preisiées,
N'i sont éues ne atochiées
Se de cels non qui ont valor,

Et qui plus ont pris et enor,
Li plus vaillant as plus vaillanz.
Ilec aportent les enfanz,
Qui masle sont et d'eles né.
As peres sont adonc livré,
Que ja un sol n'en retendront,
Ne plus d'un an nel norriront.
Les meschines celes norrissent,
Et quant ço vient qu'il departissent
Tot l'an sont, puis ja de lor ielz
Ne verront ne jones ne vielz.
S'en la terre meteit ses piez,
Senpres sereit toz detrenchiez.
D'eles i a molt grant partie,
Qui ja à nul jor de lor vie,
Ne seront d'omes adesées,
Ne ja n'ièrent despucelées.
Armes portent, molt sont vaillanz,
Hardies, prouz et conbatanz,
Et en toz leus en sont preisiées.
Avenu est maintes fiées
Qu'eles issent de lor païs
Armes porter por aveir pris.
En icels tens, en icels anz,
Que cist siéges esteit si granz
A Troie, esteit en lor contrée
La réine Pantesilée,
Proz et hardie, et bele et sage,
De grant valor, de grant parage.
Molt iert preisiée et enorée;
De lie esteit molt renomée.
Por Hector que voleit voeir,
Et por pris conquerre et aveir,
S'esmut por venir al secors.
Molt fu riches de granz ators,
Molt amena noble conpaigne,
Et fière et hardie et grifaigne,
M. dameiseles bien armées,
Forz et edanz et adurées,
O les buens destriers arabeis:
Molt par orent cointe harneis.
Tant trespassèrent des contrées,
Tant errèrent par lor jornées,
Qu'à Troie vindrent; c'ert mestiers.
Deus meis et plus trestoz enfiers,
Avoient Griu sis as portax,
Que n'en esteit issuz vassax.
Prianz ne lessot porte ouvrir
Qu'il les atendeit à venir.
Quant noncié fu Pantesilée
La dolerose destinée
Qu'Ector ert morz, molt l'en pesa,
Un si fait duol en demena,
Que riens ne vit onc si grant faire,
Par poi ne se mist el repaire.
Bien fust séu qu'ele l'amast,
Se fust qu'en vie le trovast.
Troïen sorent sa venue:
Contr'als s'en est la genz issue.
Li reis Prianz lor fait grant joie,
Et tuit icel qui sont à Troie.
Pantesilée a grant duol fait,
Quant li reis li dit et retrait
Son duol, et son grant desconfort,
Et com si fil estoient mort.
« Sire, fait la francha réine,
Trop a ci fiere destinée:
Onc mès tel perte ne fu faite.
Sacheiz de veir, molt me dehaite
Que gie Hector ne truis en vie,
Toz jorz mès en serai marrie.
Plus l'amoie que riens vivant,
La perte de lui tieng à grant.
Mès en ço n'a mès recovrier.
Faites vos genz appareillier,
Si irons as Grezeis parler.
Gie lor voldrai par tens mostrer
Quels puceles j'ameing o mei,
Ne qu'eles valent en tornei.
Duol ai d'Ector sor tote rien,
Par tens s'en aparcevront bien,
Sa mort lor ferai conparer,

Je si ne s'en sauront garder.
Que vos iroie porloignant ?
Semons sont toz del reis Priant
Et tuit bani, nus n'i remaigne.
La ot atachié mainte enseigne,
Et maint penon en fust planez :
Tote s'estormist la citez,
Tuit s'arment mainte comunal.
Là ot covert maint bon cheval,
Là ot eschieles devisées,
En unes places granz et lées,
Delez unes tors anciennes
S'armerent les Amazonieues.
Un hauberc vest Pantesilée
Plus blanc que neis desus gelée.
Onques nus hom, ço sai de veir,
Si bel arme ne pot voeir.
Deus puceles molt enorées,
Et de la dame molt amées,
Li ont el chief son hialme assis :
Riches dut estre et de grant pris ;
Car li cercles et li nasals
Fu toz a pierres principals,
Plus resplendissanz que nul rai.
En un destrier d'Espaigne bai,
Plus grant, plus fort et plus vaillant
D'altre cheval, et plus corant,
Est montée delivrement,
Pleine d'ire et de maltalent.
Coverz fu toz d'un drap de soie,
Qui plus que flors ne neis blanchoie.
C. escheletes cler sonanz,
Petites d'or, non gaires granz
I atachent. Sans plus tardier
A ceint le brant trenchant d'acier,
Dont el fera granz cols manels.
L'escu qui plus est blanc que neis,
O une boucle de fin or
Orlé de pierres tuit li bor,
De bueus rubis clers et ardanz,
Et d'esmeraldes verdeianz,
Par la guige d'orfreis l'a pris :
Si l'a au col sarré et mis.
Une lance de fust fresnin,
O un trenchant fer acerin,
Li a baillié une pucele,
Et enseigne fresche et novele.
Hastivement, sanz demorer,
A fet sa mesnaiée monter.
M. sont et plus, n'i a pas diz
Qui bien n'aient armez les piz,
Les chiès, les braz et les costez.
Sor les haubers doubliers safrez,
Vont les biaus crins toz destreiez,
Si reluisanz et si peingniez,
Qu'ors esmerez senblast oscurs.
O hardiz cuers, et o séurs,
Chevalchent dreit vers les portax,
Les escuz pris, sor les chevax.
Puis que li mondes comenca,
Ne jamès tant com il durra,
N'en iert véue tel conpaingne.
N'i a cele qui n'ait enseingne,
En grosse lance et fer d'acier.
Molt oïssiez les Dex preier,
As gentix dames enorées,
Qui de la vile esteient nées,
Que les deffendissent lo jor
De mal, de perte et de dolor.
Armez se fu Filimenis
Qui iert prochains de lor païs.
Cil lor voldra estre en aïe,
Tant com aura el cors la vie.
O lui sont si Paflagoneis,
Qui onc jor n'amerent Grezeis.
Li rei, li prince, li demeine,
Chascuns de s'atorner se peine,
Com le puissent le jor si faire,
Et tuit lor enemis forfaire,
Porquei des portax les desjoingnent,
Et enmi les chans les esloingnent.
Sor le mur halt et crenelé

Sont li arbalestier monté,
Et cil qui les chaillox cornuz
Et les granz pesanz pelz aguz
Geteront si, que mort seront
Tuit cil qui d'els s'aprocheront.
Qu'iroie gie lonc plet fesant?
Par lo congié le rei Priant
Est dit li quel istront premier,
Li quel enprès, li quel darrier.
Toz primerains, ço m'est avis,
S'en est issuz Filimenis,
O sa soe gent enorée,
Qui molt est fière et redotée.
Dardanides ont fet ovrir:
Donc poïssiez temolte oïr
Granz sons, granz noises et granz criz,
Tost ont lor cors d'armes garniz.
Cil de Grece sanz demorier
Resont monté en lor destrier.
Cil qui s'en issent del portal
Sont aduré et buen vassal;
Hors s'en issent isnelement,
Puis les requierent egrement,
Que sor haubers et sor cuirées,
Lor ont lor lances peceiées.
Des ateinz chiet sor lo sablon
Maint qui ne dit ne ou ne non.
Les mains ont mises as espées,
Si en donent de granz colées
A cels de fors que mare virent.
Si faitement les recoillirent
Que bien lo tierz ou la meitié
En ont senpres deschevalchié.
Se donc ne fussent li archier,
Et des murs li arbalestier,
Malveisement lor en fust pris.
Molt le fait bien Filimenis,
Molt rescot bien les abatuz,
Et chier lor a les morz venduz.
L. morz lor a rescous,
Qui pasmé gisent en l'erbous.
A la rescousse des premiers
S'en issi bien M. chevaliers.
Sor les chevax, pris les escuz,
O les buens espiez esmoluz,
Envaïr vont lor enemis,
Et aïuer Filimenis.
Polidamas li prouz les guie,
Qui haltement s'enseigne escrie.
Un rei ateinst, ne failli pas,
Mort lo gita enmi lo tas.
Ici reffondrent mainte broine,
Et si vos di que grant essoigne
Lor i crut quant icil dedenz
S'en issirent o lor granz genz,
X. M. et plus sarré estreit.
Qui icele assenblée veit,
Dire puet bien qu'onc tel dolor,
Ne si desmesuré estor
Ne vit, ne ja nel verra mès.
Là trenchent des escuz les ès,
Et des hialmes les coinz aguz.
Del sanc i est granz la paluz,
Qui de M. cors chiet et avale,
Si que tuit sont et freit et pale.
Icist contenz dura assez
Sor la trenchiée des fossez,
Tant que li prouz Diomedes,
Li dus d'Athene et Ulixes,
Thelamonius Aïax,
Agamennon et Menelax,
Lor firent un envaïement.
Et si vos di certainement
Que cil de fors enz entrisseient
Molt volentiers, s'il poïsseient.
Mès de poi de gent fu l'entrée
De la porte si estoupée,
Que n'en i pot la disme entrer.
Por ço les covint atorner.
Si firent il com por la mort.
La ot si redotée sort,
Que n'i ot nul, tant fust hardiz,

Qu'ilec ne fust toz effreïz :
Damage a grant d'anbedeuz parz.
Mès o saietes et o darz,
Et o quarrials que cil lor traient,
Qui trop en ocient et plaient,
Ont fet les Grius retraire en sus.
V. C. de lor homes et plus
Lessent dedenz les granz fossez;
Sor els fu toz li criz levez.
Fort s'i aïdent cil dedenz,
Recovrée fu bien lor genz.
Adonc i vint Pantesilée
O sa gent estreite et sarree,
Qui molt fière est et conbatanz.
Li bruiz des lances est si granz,
Halt s'escrient à l'avenir.
Mès dreiz naienz est à oïr
Envers eles lais de breton;
Harpe, viele, n'altre son
N'est se plors non envers lor criz.
Sor les escuz peinz à vernis
Les vont ferir tot sans demore.
Tant en abatent en poi d'ore
Que toz en covre li herbeiz.
Desor engroisse li torneiz.
Enmi les ventres les ateignent,
Si que des arçons les enpeingnent
Et si que li gros fuz planez
Lor remaint parmi les costez.
Quant les lances sont debrisiées,
Si ont les espées sachiées,
Puis en fièrent granz cols et fiers.
Ci ot traïn de chevaliers,
Ci ot si fet abatéiz,
Et si angoissous trepéiz,
Que riens nel poent pas souffrir.
Ço puis bien dire sanz mentir
Que cil de fors sont si branlé,
Qu'à peine sont puis retorné.
Merveilles fait Pantesilée,
Ja nul colp n'i ferra d'espée,
Que n'en ocie. Mès griment
Remalmetent cil de sa gent.
O Menelax josta la bele,
Qu'envers le porte de la sele.
Al meins en ot le milsoldor,
Maint en i gaaigna lo jor.
Lie et Diomedes jostèrent,
De plein eslex tex se donèrent,
Que les lances en astelèrent,
Et que les escuz estroèrent.
Jus le fit voler la réine,
Mès el n'ot pas de lui sesine.
Conéue a cil sa vistece,
Et sa valor, et so proece,
Redotée est en petit d'ore.
Es graignor presses lor cort sore,
Sovent lor fait muer estax,
Et guerpir seles et chevax.
Bien li aïdent ses puceles,
Sanc i respandent et cerveles.
Toz les conreis fet traire arrière,
Si vos di bien que la poldrière
Est en sanc vermeil destenprée,
Rei Thelamon molt desagrée
Ço que il veit, nel pot souffrir.
Pantesilée vait ferir,
Souprise l'a, ne le vit pas,
Jus l'abati enmi lo tas.
Puis met la main al brant d'acier,
Enmi eles se vait plungier,
A treis en fist les chiès voler.
Mès mielz l'en venist consirer,
Qu'abatu l'ont de son destrier.
Par XV. leus li font raier
Lo sanc du cors parmi la broine.
Si li dut creistre grant essoine,
Qu'o l'aïde Filimenis,
L'enmenoient entr'eles pris,
A peine pot secors aveir;
Mès par force et par estoveir
Le tor toli Diomedes,

Qui d'armes i souffri tel fès,
C'onques puis l'ore qu'il fu nez,
Ne fu en estor si grevez.
Anceis que il fust departiz,
En i ot tanz des espasmiz
Que nus n'en sot lo nombre dire.
Onc si fait duol, ne tel martire,
Ne vit riens née de ses ielz :
Desore abesse li orgoilz.
Pantesilée se rescrie,
Ses puceles o sei ralie,
Puis si chevalche maintenant.
Lors i ot il feréiz granz,
Et grant bataille tote jor.
Mès, si com gie truis en l'auctor,
Par l'esforz des Amazoneises,
Des franches puceles corteises,
Furent Griu si estolteié,
Et si navré, et si plaié,
Et tant perdirent de lor gent
Que, sanz altre recovrement,
Lor estuot les murs à guerpir,
Et as herberges revertir,
Molt ledi et molt desconfit.
Se la nuit ne préist respit
De la bataille mal estast :
Sacheiz, ja piez n'en eschapast.
La réine Pantesilée
Lor a le jor l'ire mostrée
Qu'ele a d'Ector. Conparé l'ont,
Et plus s'el puet le conparront.
Sacheiz, issi com nos lisons,
Pris les énst ès paveillons
Morz, et ocis, et detrenchiez,
Que ja n'en estortist nus piez,
Et les nès arses tot lo plus,
Ne fust sol li filz Tidéus.
Mès il si le lor destoli
Que grant fez d'armes i souffri.
Jamès n'en auront tel laisor.
Ainz qu'il partissent de l'estor,
Fu vespres bas et nuit prochaine,
Assez orent trest mal et peine.
Li Troïen font lor conreiz.
Serré, lo petit pas, estreiz,
Si'n entrerent, molt l'ont bien fet.
De trestoz fu dit et retret
Que la réine, sanz desdit,
Que fust de grant ne de petit,
Avoit lo pris de cel jornal,
Si que li dui meillor vassal
N'avoient d'els fet tant d'esforz,
Ne tant des lor ocis ne morz,
Come ele aveit fait solement.
La nuit li firent maint present,
Molt fu joïe et enorée,
Cele nuit l'ont bien celebrée
Et fez ses buens et ses talanz.
Toz quide estre rescouz Prianz
Par lie et par la soe gent.
Entre ses braz l'acole et prent,
Merciz li rent, tot sei li done,
Et quant qu'il a li abandone.
Molt li fait grant pitié li vielz ;
Car tendrement plore des ielz
Por ses filz et por son damage.
Et cele, come prouz et sage,
Le conforte molt bonement.
La nuit furent séurement
En la cité ; mès li Grezeis
Furent en crieme et en soupeis
Qu'il ne soient l'endemain pris,
Et par assalt del tot conquis.
Esgardé ont qu'as paveillons
Sera tant lor deffensions,
Que Menelax seit repairiez
De là, où il est envoiez,
Et que li filz Achilles vienge ;
N'i a cel d'els qui ne se crienge.
Tote la nuit se sont garni.
Quant virent le jor esclarzir,
Si se rarmèrent cil dedenz,

Fors s'en issi tote lor genz,
En biax conreiz bien devisez :
Ainz que li solauz fust levez,
Furent molt près des paveillons.
Quant ils virent les gonfanons,
Et les conpainies venir,
Lor armes sont alé sesir ;
Deffendront sei, ou altrement
Lor ira ja trop malement.
Devant les tentes se rengièrent,
Et cil de Troie s'aprochièrent
Qui's vont ferir sanz altre esgart.
Là volèrent saietes et darz,
Là ot assalt dur et mortal,
Là ot detrenchié maint vassal,
Là furent Griu requis à mort,
Molt par se deffendirent fort.
Il perdent molt, mès nequeden
Chier lo conparent Troïen.
Cil assalz fu et durs et fiers,
Tant com li jorz dura entiers.
La réine de Femenie
Lor i a fet mainte envaïe,
Entre lie et ses dameiseles
Lor font oïr fredes noveles ;
Par maintes feiz les deronpoient
Delà où il se defendoient.
Unc tel dolor gent ne souffrirent,
Ne si faite perte ne firent.
Et cist assalt, et cist martire,
Lor ont duré trestot à tire,
Que uns sols jorz n'en defailli,
Tant que Menelax reverti.
Tant ont alé et tant ont fait,
Si com l'estoire me retrait,
Que Menelax en sol deus meis
Fu repairiez en l'ost Grezeis.
Li dameisax fu molt joïz,
Et a grant joie recoilliz.
En l'ost n'en ot si orgoillos,
Si riches, ne si desdeignos,
Qui encontre ne li alast,
Qui nel joïst, qui nel besast,
Et qui ne li ait fet enor.
Recéu l'ont com lor seignor
Mirmidoneis joiosement,
Del pere ont buen restorement,
Et tel com vos porreiz oïr,
Anceis que vienge al departir.
Neptolemus fu recoilliz
En l'ost de granz et de petiz.
Des armes son pere Achilles,
Ço nos reconte et dit Dares,
Le firent en l'ost chevalier.
Et si li ceinst lo brant d'acier
Thelamon Aïax plorant,
Par otrei et par covenant
Qu'il venge son pere s'il puet.
Ja demander ne vos estuot
Se il festivèrent cel jor.
Tuit li firent joie et enor :
As Damledex ont sacrefices
Fez et renduz en maintes guises.
Por ço qu'il les ont conseilliez.
Aste les vos appareilliez
De conbatre vers Troïens :
A ço n'a mès gaires de tens.
Cele nuit font en l'ost Grezeis
Et grant enor et grant herneis
D'els reconbatre l'endemain ;
De ço sont bien fi et certain,
Qu'or reseront tuit mort ou pris,
Ou il veintront lor enemis.
Tote lor ovre iert mès à un,
Que ço est en l'esgart comun.
N'atendront mès, ço dient bien,
Qu'es assaillent li Troïen ;
Des herberges contr'als iront,
Près des lices les troveront.
Si firent il ; ço fu vertez,
Quant del jor parut la clartez.
Si s'armèrent et cil isnel,

Puis sont devisé li tropel,
Et li grant conrei merveillox,
Fier, et doté, et perillox.
Bien ordené et bien assis,
Se sont tuit à la voie mis,
Troïens quident devancir,
Mès belement et par leisir
S'en sont issu de la cité,
Prest de bataille et conreé.
De ço molt efforciement,
Pantesilée d'Orient
S'en est cel jor molt entremise.
Tot issi com il lor devise,
Issi est tot tenu et fait.
Ne vos en quier faire lonc plait
Mès ainz que fust prime de jor
Furent josté li nostre al lor,
Et si tres dolerosement,
Que li escu envols d'argent
Sont freit, et quas, et desbocié,
Et li hialme tuit decolpé.
Parmi lor perent les cerveles,
Et par les haubers les boeles.
X. M. darz i ot lanciez,
Enteinz, et en sanc chalt moilliez.
N'i a si fort hauberc doublier
Qui ne desmente vers l'acier
Des trenchanz quarrials enpenez:
Li sans lor raie des costez.
Ci aurait assez à faire,
Qui voldreit conter et retraire,
A dire com faitierement
S'entrerequièrent mortalment,
Com li conrei, sanz plus souffrir,
S'entr'alèrent entreferir
Des lances d'acier esmolues,
Sor les granz targes d'or volues,
Issi que li peceéiz
Et li estrange abatéiz
En est oïz par la cité,
Et par le grant palès listé.
M. dames i ot pooroses,
Ploranz, pensives et dotoses;
Car chascun jor creist lor damages.
Pirrus li prouz, li forz, li sages,
Vint al tornei o sa conpaigne,
Armez, sor un cheval d'Espaigne,
Le plus très bel et le meillor
Qu'éust onc filz d'enpereor.
Molt li siet bien l'ialmes el chief;
Dur enemi et for et grief
I ont recovré Troïen:
Jusqu'à tierz jor le sauront bien.
Ne senbla pas tousel n'enfant,
Ainz fu à toz de molt biau grant
Molt resenble bien chevalier.
D'un drap de soie riche et chier
Ot en sa lance penoncials;
Armes ot a deus lioncials.
Bien le doctrinent, bien l'enseingnent
Icil qui de riens ne se feingnent,
Ço sont si home dreiturier.
Ço ne vos quier plus alongier.
Devant trestoz ses conpaingnons
Plus affilez qu'esmerillons,
Vait joster à Polidamas,
Que li escuz est freiz et quas.
Se sa lance ne pecéiast,
Jamès sa boche ne parlast.
Polidamas grant li redone,
Si que li forz espiez tronçone,
Et qu'en volent halt li esclat.
Et neporquant Pirrus l'abat,
Si que li coinz del hialme agu
Feri enz el chemin herbu.
Sor lui s'est arestez Pirrus,
Veiant M. chevaliers et plus,
L'a sesi parmi la ventaille,
De lui fust senpres fait sanz faille,
Quant le rescost Filimenis.
Parmi l'escu al lion bis,
Vait ferir lo filz Achilles,

Que de l'escu partent les ès :
Très parmi lo cors à bandon,
Li méist tot lo gonfanon,
Se il n'éust hauberc si dur.
O hardi cuer et o séur,
Le refiert si, qu'enmi la plaingne
L'abat de son cheval d'Espaigne,
Puis met la main al brant d'acier,
La mort son pere lor vent chier.
Paflagoneis sont molt irié,
Quant veient lor seignor à pié,
Et abatu si ledement.
Cels vont ferir isnelement,
Qui lo prennent devant lor ielz.
D'anbedeus parz fu grant l'orgoilz.
Mirmidoneis sont en rivel,
Joie ont de lor seignor novel,
Qu'il voient si bien contenir,
Ne li ont talent de faillir,
Tant com il soient dui ne trei.
Ilec assenbla tel tornei,
Et tel estor et tel meslée,
Dont la terre est ensanglantée,
Et joinchie de detrenchiez,
Et des navrez, et des plaiez.
Pirrus s'est en grant peine mis
De retenir Filimenis,
Et si home de lui raveir.
Mès par force et par estoveir
Les ont rusez Mirmidoneis.
Ici n'ot eschar, ne gabeis,
Que duol estrange, et braiz et criz.
Par nof foiées ou par diz
Recovrèrent sor lor seignor,
Mès si grant force i a des lor
Que tant ne se sevent pener
Quil puissent faire remonter.
Por lui se livrent à martire,
A detrenchier et à ocire :
Bien l'éussent, c'est veritez,
Ou ainz fust trop chier conparez,
Quant Thelamon i est venuz
O plus de quatre M. escuz.
Cels vont ferir come vassal,
Là remoistrent voit li cheval,
Là lor covint les dous torner.
Si n'oï onc nus hom parler
De gent qui si se defendissent.
Trop sai que cil dedenz perdissent,
Sanz recovrer, vencuz et las,
Les méissent parmi lo tas
De maintenant sans plus atendre,
N'i éust riens de plus deffendre,
Quant i avint Pantesilée,
La prouz, la franche, la senée,
La plus vaillant qui onc nasquist
Ne qui el siecle plus valsist,
Et cele qui plus ot enor.
Dameiseles de grant valor,
Armées sor chevax braidis,
Forz, et corranz, et maltraitis,
Granz et genz, n'en i a pas treis
Qui n'aient hialmes pavieis,
Escuz, haubers blans et tresliz.
De ciclatons et de samiz
Sont les enseignes ès espiez,
Qu'els ont trenchanz et aguisiez,
Et ès granz lances acerées.
Molt les a bien amonestées
Lor dame totes, n'en sai al;
Mès tot lo pendant d'un costal
Sont avenues al tornei.
Halt s'escrient solonc lor lei;
Mès riens ne fu, ço sai conter
El mont si bel à escolter.
Ne senblent pas voiz feminines
Mès d'espiritals riens divines.
Adonc lessent chevax aler,
Toz cels de l'ost vont encontrer.
Des lances reides de sapin,
Dont li buen fer sont acerin,
Lor vont doner par les forceles,

Et es ventres, que les boeles
Lor espandent sor les arçons;
Asteles volent et tronçons.
Ci a escuz perciez et frez,
Ci a mil branz d'acier nuz trez,
Oschiez et teinz en sanc vermeil,
Ci ot si doleros trepeil
Que rien n'i quide avoir durée.
Thelamon et Pentesilée,
Jostèrent, et si s'entr'ateignent
Que des chevax corranz s'enpeingnent.
Molt ressaillirent tost en piez,
Enmi la place toz iriez.
Sore li cort Pentesilée,
Tel colp li done de s'espée
Parmi lo hialme de desus,
Que de son chief li abat jus.
Forz fu, et de molt grant aïr,
Des deus palmes le fist venir
A la terre, volsist ou non.
Ilec ot si grant contençon
Que dui mil chevalier preisié
I sont ocis et detrenchié.
Bien s'i aïdent les danzeles,
A cels de l'ost font voidier seles,
Lor dame ont fete remonter,
Hastivement, sans demorer.
A tant vindrent Paflagoneis
Mort et navré, vencu et freis.
« Dame, font il, nostre seignor
Nos ont tolu el champ li lor;
Veez, cil là l'enmeinent pris. »
« Est ço, fet el, Filimenis,
Cil qui est nez de mon païs? » —
« Oil, dame, li vostres amis. »
« Dameiseles, fet el, poingnez,
Gardez que si seit ostagiez
Que C. des plus oltre quidanz
En aient ja les piz sanglanz. »
Atant lessent chevax aler.
Ne vos sai plus que deviser;
Mès maintenant sans plus tardier
Lor vont les forz escuz percier,
Et les haubers des dous desjoindre.
Ici ot bien estrange poindre
Que riens vivant ne vit onc mès
Si dur estor ne si engrès.
Mirmidoneis sont buen vassal,
As donzeles livrent estal:
O eles sont Paflagoneis,
Ici reperdent li Grezeis.
La réine de Femenie
Vos di que nes esparne mie,
Les chiès lor trenche et les costez,
Li suens brant est molt redotez.
Voie li font li orgoillos,
Et tuit li plus chevaleros.
N'est merveille s'ele est dotée;
Bien fiert de lance et mielz d'espée.
Por l'escosse Filimenis
Sorst si grant noise et tex estris,
Dont C. chevalier trebuchièrent,
Qui onques puis ne redrecièrent.
Li filz Achilles veit l'ovraingne,
Et la bataille qui engraingne,
Celi guerpit qu'il teneit pris.
D'ire et de maltalant espris,
Reprent l'escu par les enarmes:
Ja lor fera, ço quit tel charmes,
Dont li costé lor seigneront.
Toz les suens escrie et semont:
« Tornez, fet il, franc chevalier,
Trop par vos laissiez damagier.
Ci sont femes, ço m'est avis,
Qui ci vos tolent vos amis,
Vos conpaignons, les biax, les proz;
Més s'or ne revont al desoz
Jamès ne quier armes porter.
Ennoier nos deit et peser
Dont femes vers nos tienent place. »
Pantesilée ot la manace:
A poi l'en est, petit l'en crient.

« Tousel, fet ele, ses devient
Tu quides que nos seions tals
Com altres femes comunals,
Qui les cors ont gais et legiers.
Mès ço n'est pas nostre mestiers.
Puceles somes, n'avons cure
De malvestié, ne de luxure.
Le renne qui nos apartient
Deffendons si que riens ne crient,
N'est peceiez, ars, ne malmis.
Porter armes, por aveir pris,
Somes à cest secors venues.
N'est mie del tot sanz aïues
Qui mes conpaignes a et mei ;
Et si, come gie pense et crei,
Tu sauras, ainz que gie m'en aille,
De quei nos servons en bataille :
A tei et à la toe gent
Voil que seit fet bien conuissent.
Por Achilles, qui tu ies filz,
Qui à Prianz a mort ses filz,
Hector le prou et lo vaillant,
Qui de son cors par valeit tant,
Qu'en tot le siècle trespassé
N'en fu onc nus de sa bonté,
Dont ai dolor ire et pesance,
Te deffie de mort ma lance.
Ja sauras bien, se gie t'ateing,
S'est à certes, ou se me feing. »
N'i ot puis fet altre devise.
L'escu al col, la lance prise,
Chevalche de molt grant eslès ;
Et Pirrus le filz Achilles
De graignor ire la receit.
Tres parmi les escuz à dreit
S'entrefierent par si grant aïr,
Com li cheval poent venir.
Escu fendirent et percièrent,
Et li fort hauberc desmaillièrent.
Lez les costez passent les fers,
Si sont apparissanz les mers
Qui sont de sanc chalt et vermeil,
Qui lor file jusqu'à l'orteil.
De l'autre part deus grant cotées
Passèrent bien ensanglantées
Les enseignes de dras de soie ;
Et la lance Pirrus archoie,
Sus vers le ciel en sont volé
Li grant esclat del fust plané.
Bien le renpeinst Pantesilée,
Si que de la sele dorée
La sorlevé et porté jus.
En piez ressalt Neptolemus,
O le brant nu li corut sore,
Treis cols la fiert en petit d'ore,
Et cele ra si ateint lui,
Que ço sacheiz, si com gie qui,
Se la presse nes despartist
Legierement l'en meschaïst.
Por la joste sorst grant meslée,
Grant contençon, grant assenblée.
Mirmidoneis ont remonté
Pirrus lo nouvel adoubé,
Lor natural seignor novel.
Molt sont joios, molt lor fu bel
De ço que si hardiement,
Si bien et si proosement,
Fait, veant els, chevalerie.
Ci ot mainte lance croissie
En vassals cors de chevaliers.
Ci fu li estors si pleniers,
Qu'Agamennon i est venuz,
O plus de XXX. M. escuz,
Et Diomedes ensement,
Qui molt i amena grant gent.
Lor duc, lor amiralt, lor rei,
Lor batailles, tuit lor conrei,
Tote lor force s'i aüne,
Mais ore iert bien l'ovre comune.
La réine de Femenie
Ra ajosté sa conpaingnie.
Hastivement ot fet monter

Filimenis d'oltre la mer.
Grant gré l'en sot, molt l'en mercie,
Dit que li a rendu la vie.
Ses genz restreint environ sei,
Ja i aura pesme tornei.
Polidamas i est venuz
Qui longuement s'est conbatuz
Contre Thelamon Aïax.
Grant plenté ot de buens vassax.
Remus li reis de Cisonie
Fu en ceste conpaingnie :
Eneas ot riche conrei ;
Car cels de l'Ancoine ot o sei.
Prianz revient à la bataille,
O tex qui ja n'i feront faille,
Ne ja en champ nel guerpiront.
Dès que Dex comença lo mont
Ne fu ovre plus abatie,
Plus cremue, ne plus haïe.
Li feréiz est comenciez,
Grant bruit i a des forz espiez,
Puis s'effondrent ventres et piz :
Des plus preisiez, des plus esliz
I chiet sovent pasmez et treiz,
Ilec en ot molt de destreiz
Li filz Achilles s'esvertue,
A la trenchant espée nue :
Se plunge es presses molt sovent,
De son pere prent vengement,
Maint en ocit, maint en mehaingne,
Enprès lui moille la chanpaigne
De sanc, de cors de chevaliers :
Tant com dura li jors entiers,
Fu la bataille si meslée
Que ne pot estre dessevrée.
A pié se conbatent plosor,
En plosors leus parmi l'estor.
Pantesilée o ses puceles,
Lor fet oïr fredes noveles,
Près se tienent des fers des lances :
As Grezeis sont les meschaances.
Glaucus esteit buens chevaliers,
Filz Anthenor, hardiz et fiers,
Enfes esteit, jounes tousiax,
Mès molt par esteit genz et biax :
Cel a Pirrus mort de sa lance ;
Ço fu as suens duol et pesance.
Por la venjance, vo di bien,
I brochièrent maint Troïen
Et M. puceles enorées :
La rot molt seles delivrées,
Dont li seignor jurent envers,
Parmi l'areine, pale et pers.
S'ire et son maltalent lor vent
Pantesilée d'Orient
Al filz Achiles qu'ele trove ;
Ainz que chevax des lor se move,
Se sont il trenchié les escuz,
O les verz branz d'acier moluz,
Et des hialmes ronpent li laz,
Si qu'as deus envers et toz plaz
S'entr'abatirent el sablon.
Longues dura la contençon.
A ceste feiz de ceste estor
En ot Pirrus lo sordeior,
Le chief, le vis, et la peitrine
Li ensanglanta la réine ;
Sesi l'aveit par la ventaille,
Quant sor els versa la bataille
Quis a partiz et dessevrez.
Polidamas fu si desvez
De son frere qui est ocis,
Que par un poi n'enrage vis.
Molt le plaint et regrette et plore,
Es graignors presses lor cort sore,
Fiert et chaple, molt en adente,
Maint en ocit, maint en cravente.
. . . . . .
Par la merveille que il fet,
Et par l'esfrez Pantesilée,
Quant vint le seir à la vesprée,
Les deronpirent si a fes,

Que plus de M. arpenz et mès,
Les chacièrent à tel desrei,
Que nus n'i prent regart de sei.
Griu i perdirent mainz des lor
Et perdissent molt plus lo jor,
Se ne fust li filz Achilles,
Thelamon et Diomedes :
Cil recovrèrent de la chace,
Mès à peine en tindrent plus place,
Molt en orent puis le sordeis.
Si ne fu jorz de toz lo meis,
Qu'il n'en fussent en altretant,
Et si com nos trovons lisant,
Molt s'ocistrent des deus parties,
X. M. i perdirent les vies,
Ainz qu'i éust parlé de trieve.
Pantesilée molt les grieve,
Molt destruit Griu et les mehaingne
Par la force de sa conpaingne ;
Sovent repert de ses puceles,
Des plus nobles et des plus beles.
Molt se héent ele et Pirrus :
Por ço lor est sovent en us
D'els conbatre, d'els envaïr,
Et d'els sovent entreferir.
Sovent se sont entreplaié
Tant à cheval et tant à pié
Qu'el derrain jor s'entrencontrèrent.
En maldite ore s'assenblèrent ;
Parmi les escuz se ferirent,
Si tost com il s'entrechoisirent.
La joste fu molt esleissiée ;
Sa lance i a Pirrus brisiée,
Et la réine le rassane
Qui se desve, qui se forsane ;
Dont il de lie tant se deffent,
Parmi lo cors, tot plainement,
Li met s'enseigne de cendal,
Mès ne l'abat pas del cheval.
La lance est parmi troncenée :
Ainz que del cors li fust ostée,
I ot assez ploré et plaint.
Por lui vengier brochièrent maint.
Li sanc li troble lo cervel :
Se il or muert, ço li est bel,
Ne vivra plus se ne s'en venge.
Lo tros el cors, que que l'en prenge,
Vait envaïr Pantesilée.
Oiez com faite destinée !
Quant el lo vit vers sei venir
Première lo quida ferir ;
Mais Pirrus tant s'esvertua,
Qu'un colp merveillos li dona,
Entre lo cors dreit et l'escu,
Lo braz li a sevré du bu,
Tot le li trencha en travers,
Ensanglantez, pales et perz,
Et de M. morz la ra sesie.
O l'esforz de sa conpaignie,
Qui des danzeles le deffendent,
Et o les Troïens contendent,
L'a trebuchie del destrier.
Molt a le cuer cruel et fier,
Granz cols mortals li paie et done
Del brant d'acier qui cler resone,
Sor l'erbe vert fresche et novele
Li espant tote la cervele,
Toz les membres li a trenchiez ;
Issi se rest de li vengiez :
C'est damages, tex ne fu mès.
Pirrus voide lo sanc adès,
Enmi la place chiet pasmez.
Adonc fu plainz et regretez,
Grant noise i font et grant criée,
Dotent que l'ame en seit alée ;
Porté l'en ont as paveillons.
Et des danzeles que dirrons ?
Voient que lor dame ont perdue,
N'i ot onc puis regne tenue :
Fors de lor sen et pleines d'ire
Se volent totes faire ocire,
As plosors est li cuers partiz :

Ileques sorst grant feréiz
D'eles envers Mirmidoneis,
De Troïens contre Grezeis,
Que riens nel vos saureit conter;
Tuit se volent à mort livrer.
Mesle mesle s'entrefereient
Et si espes s'entrocieient
Que soz les morz erent li vif.
Demi jor a duré l'estrif,
Que il n'orent où ressortir,
N'où eschaper ne où foïr,
Ne ne savoient qui veintreit,
Ne as quels d'els li chans sereit,
Tant que ço truis el livre lisant:
Por la perte qu'il ont si grant,
De la réine qui fu morte,
Dit que chascuns se desconforte,
Et por la mesniée enorée,
Qui tant s'est puis abandonée
De lie vengier, que mortes sont
Qu'eles n'ont piz, ne braz, ne front,
Qui de sanc vermeil ne decore.
Sanz plus ester, et sanz demore
Prennent le branle vers la vile;
Ço dit l'escriz, plus de X. M.
En ocistrent à l'entasser:
Ja nus hom n'orra mès parler
De si tres doleros jornal.
Ne sont si large li portal
Qu'espessement ne s'i estreingnent.
Et cil de Grece ne se feingnent
D'els ocire, d'els detrenchier;
Jusqu'as ventres sont li destrier
En sanc vermeil. Nus ne puet dire
La merveille, ne lo martire,
Qui lo jor fu sor cels dedenz.
Morte et vencue est si lor genz,
Que jamès des portes n'istront,
Ne cil de fors nel souffriront.
Cil qui de l'ocise eschapèrent,
Clostrent les portes et sarrèrent.
Assez i ot duol et dehait;
Et cil par si estrange plait,
Rassistrent les murs environ,
Ne trovons pas ne ne lison
Que puis en fust arme sesie
Prise bataille ne hacie:
Dite vos en ai la darrière.
Mès or orreiz en quel manière
En fu la fins; et quellement
Avint lo grant destruiment,
Qui cil firent qui'l porchacièrent
Et coment il en espleitièrent,
Toz lor diz et lor parlement,
Et tot lor grant decevement.
Si com Ditis le dit et Daire,
Le me porreiz oïr retraire.
Riches chevaliers fu Dithis
Et riches clers et bien apris,
Escientos de grant memoire,
Come Daires escrit s'estoire;
Cist fu de fors, en l'ost Grezeis,
Chevaliers sages et cortais.
Les ovres, si com il les sot,
Mist en escrit com il mielz pot.
Icist Dithis nos fist certains
Saveir lequel des citoains
Porparlèrent la traïson,
Et coment le Palladion
Fu del tenple Minerve enblez,
Et as Grezeis de fors livrez,
Et coment par seduction
De nuit sesirent Ylion,
Com la citez fu enbrasée,
A feu et à flanbe livrée,
Li quel furent mort et ocis,
Et li quel d'els mené chaitis.
Enprès iço porreiz oïr
Com Ditis les fait revertir
En lor contrées dont il vindrent,
Et les merveilles qui avindrent
As plosors d'els et les dolors;

Tot ço que conte li auctors,
En retrairai sanz demorer :
Desore i fait buen escolter.

En la cité ot grant dolor
Grant perte, grant esmai, grant plor,
Nule riens n'i prent haitement :
N'i voient mès confortement,
Com aient secors ne aïe.
La réine de Femenie
Fu plainte molt et regretée,
Et tendrement as ielz plorée.
Cil de fors ont lo cors miré,
Et dient que de sa bialté
N'en virent onques riens vivant.
Parlé en ont petit et grant,
Saveir que del cors sera fet.
Dient que grant honte et grant let
Lor fist de venir encontre els ;
Si lor a fet damage et dels.
Par lie, et par lo suen esforz,
I a des lor X. M. morz,
Par maintes feiz les a vencuz ;
Tex guerredons l'en seit renduz
Que ja ne seit ensevelie.
Neptolemus n'agrée mie,
Anceis velt qu'el ait sepolture,
Et son servise et sa dreiture.
Tot ço desvelt Diomedes,
Sor toz en est fels et engrès ;
A trestoz velt faire otreier
Qu'à chiens seit donée à mengier,
Ou en un des floves gitée.
Ço est la verité provée
Qu'en Achandre la traïnèrent,
Ilec savons qu'il la gitèrent :
C'est une eve grande et parfonde.
Damledex trestoz les confonde !
Car molt i firent que vilain.
Quant de Pirrus furent certain
Qu'il garreit, molt lor en fu bel.
Desor resont lor geu novel :
Li pan des murs et li portal
D'entor et d'amont et d'aval,
Furent assis et cel de près.
Ja Troïen n'en istra mès ;
Treis jorz furent si abosmé,
Qu'ome n'i ot aresoné.
Entre Anthenor et Eneas,
Anchises et Polidamas,
Ont pris conseil et demandé,
Qui qu'il desplace, ou vienge à gré,
Rendront Heleine son seignor.
Si n'i lerront aveir n'ator,
Drap de soie, ne or molu,
Que tot ne seit o li rendu,
Trop lor ont Griu por li meffait.
Ici n'en ot nul altre plait ;
Mès venu sont al rei Priant :
Veiant sa cort qu'il ot molt grant,
Li dient tuit que desore creie,
Prenge conseil et si porveie
Coment des males aventures,
Qui tant par sont pesmes et dures,
Traira à chief, qu'en voldra faire,
Car tuit li Deu li sont contraire.
Tuit conuissent et voient bien
Que son prou ne volent de rien.
Mostrée li ont bien la fin,
Et la promesse d'Appollin,
Et tot lo prophetizement,
Et lo parfont devinement.
Prianz plain d'ire et de manace
En sospirant maldit fortune,
Chaitis se claime et dolerox,
Et à toz les Dex haïnox,
Dit lor que s'en conseillera,
Et enprès lor en respondra.
« Sire, font il, si vos pleseit,
Dreiz et resons très bien sereit
Que tu nos conseilz en oïsses,

Et s'il sont buen, si les féisses.
Porquei nes feroies tu bien?
T'enor volons sor tote rien.
Sacheiz, chascuns de nos se crient
Del grant damage qui te vient.
Là où tu perz, là perdons nos,
De ton prou somes corios. »
A ço respondi Priamus :
« Vostre conseil pas ne refus.
Dire poez, et nos orrons :
S'est bien à faire, si'l ferons.
Donc leva Anthenors en piez,
Qui sages fu et enseigniez ;
« Sire, fait il, bien est séu,
Et esprové et conéu
Par tot le mont, tant com il dure,
Que, se ne fust mesaventure,
Vengié nos fussons des torz fez
Que cil de Grece avoient fez
A vos et à voz anceisors :
Et ç'a duré et anz et jorz,
Tant que cist regnes est detruiz,
Ne n'avons blez, ne vinz, ne fruiz.
Tant nos en somes conbatu
Que nostre fil nos sont tolu,
Li biax, li prou, et li vaillant,
Dont nos avons damage grant.
N'avez mès qui por vos contende,
Ne qui vostre cité deffende.
De vostre gent ont mort la flor :
N'i avez mès aïueor,
Qui gaires seit crienz ne doté,
Ne qui d'armes seit renomez.
Fort sont encontre nos Grezeis,
Onquore i a L. reis,
N'i a celui mal ne nos voille,
Qui ne plaigne, et qui ne doille
De lor perte qui molt les grièvе :
Desor nos sont molt près à siège.
Onquore i est reis Menelax,
Thelamonius Aïax,
Diomedes li corageus,
Et Ulixes li engingneus,
Menestéus qu'en tient à sage,
Et Nestor cil de grant aage,
Agamennon li prince d'els,
Et Pirrus, li cruels, li fels,
Et des autres milliers et cenz,
Qui valors font et hardemenz,
Qui ça dedenz nos ont assis,
Et morz et vencuz et ocis,
Qui talant n'ont ne volenté,
De nos guerpir, ne la cité,
Jusqu'il l'aient par force prise,
Et de nos toz fete justise.
Se vos pleseit, s'avendreit bien,
Que nos porchacisons tel rien,
Por quei nos poïssons garir,
D'estre destruit et de perir.
Cist damages et ceste peine
Nos est venuz par dame Heleine.
Seit desormès rendue al lor.
Puis qu'ele a perdu son seignor,
Quel bien sereit d'el retenir?
Quel bien nos en puet avenir?
Rendue seit, morz est Paris,
O tot l'aveir qu'o lie fu pris.
Si seit parlé et engingnié,
Et fet, et quis, et porchacié,
Coment poïssons pes aveir :
Il le covient par estoveir. »
Atant se tot, ne parla plus.
Donc salt en piez Anfimacus,
C'ert li mieldres des filz Priant,
S'en nel tenist à mesdisant.
Anthenor a molt contredit,
Molt ledengié et molt despit,
Et molt ledi, et molt blasmé.
« Ahi, fet il, quel séurté
Poons aveir en vos desore?
Assez sera véu onquore
Ço que cuers pense et qu'il velt fere.

Gentil sarmon nos savez trere ;
Mès vos n'en serez ja créu.
Ainz en seront X. M. escu
Percié et fret et desbouclé,
Que cest plet aions craanté.
Ou tuit morront, ou tuit morrons,
Ja d'altre pès ne parlerons.
N'est pas ceste ovre ici alée
Que pez en deie estre parlée,
Ne fins, s'o les branz non toz nuz,
Que mort en soient et vencuz,
Ou nos deça, ou il de là.
Issi crei gie qu'il avendra,
Et avienge d'ore en avant.
Grant pechiez est qu'il tarde tant.
A ço n'ait mès longue durée. »
Mainte parole a cil parlée,
Orgoillose, lede et vilaine ;
Et danz Eneas molt se peine
De lui blandir et chastier,
Et de mostrer et d'enseignier
Qu'en ço qu'il desire et coveite
N'a se folie non reverte :
De conbatre n'i a mès rien,
Iceste chose set len bien,
Ne d'els en bataille souffrir,
Ne d'encontre els portes ovrir.
Devers nos est fete la guerre ;
Altre conseil nos covient querre.
C'est de pès fere, n'i a plus. »
Adonc respondi Priamus
Iriement as deus vassalx :
« Seignor, molt senblez desleiax
Et estranges et desleiez,
Qui tel chose nos conseilliez.
Por poi gie ne me desespeir :
Grant honte i porriez aveir.
Par vos consalz, ço m'est avis,
En ai gie fet ço que en fis.
Danz Anthenor que gie vei ci,
Quant il de Grece reverti,
D'Ysiona qu'il ala querre,
Dist Griu venoient en ma terre
Mei destruire, mei essillier ;
Il me loa à envoier
En lor terre Paris rober.
Ja ne me venist en penser
Qu'il, ne altres, par mon envei,
Lor méust guerre ne effrei,
Se il ne le m'éust loé,
Et fet fere et amonesté.
Par lui le fis, or sui vencuz,
Mes filz, mes homes ai perduz ;
Or velt que pez reface o els :
Sache que trop a dit que fels.
Gie ne sai mie porpenser
Com il tel chose m'ost loer,
Et vos, sire, et sire Eneas.
De ço ne vos resovient pas
Que fustes a Heleine prendre,
Qui bien le poïssiez deffendre.
Se volsissiez, ja jor Paris
Ne l'amenast en cest païs.
Ço qu'en fu fet vos en féistes,
Et vos méismes la tolsistes ;
Or si volez que gie m'acort
O cels qui m'ont vencu et mort,
Et qui mes buens filz m'ont toleiz.
Angoissous dei estre et destreiz
Se as lor pès nos covient faire.
Mès il n'aura saiete à traire,
En ceste vile, ne quarrel,
Ne tor entière, ne crenel,
Quant gie à ço serai trovez. »
A merveille les a blasmez.
Vers lui s'irest most Eneas,
Et, sacheiz bien, ne s'en test pas ;
Grosses paroles et enflées
I ot retraites et parlées.
Il retornèrent as ostals ;
Conparez fu puis cest jornals.
Li reis Prianz ne seit qu'en face,

L'eve li cort aval la face.
Cels dote et crient, et si a dreit;
Car bien conoist et aperceit
Qu'il n'aura plus aïde d'els,
Bien seit qu'il sont cruex et fels.
En une chanbre peinte à flor,
O le vallet son filz menor
Parole, et dit li reis Prianz
Que sovent a poors molt granz
De ces vassax qu'il nel traïssent,
Qui si faitement l'envaïssent
De pez fere : ne dote mie
Que il n'i pensent felonie.
« Fort sont et bien enparenté.
Trestot le mielz de la cité
Porront aveir à lor pleïsir,
Et à lor ovre consentir.
Gie sai, s'il ne sont davanci,
Que nos serons por els traï;
Gie lo qu'en lor trenche les chiés.
Porquant s'est cist afferes griès;
Mès de deus mals deit l'en eslire
Li quels est mieldre et li quels pire.
Ço iert granz mals qu'en les ocie :
No alz sereit que fust traïe
Ceste citez, ne nos par els :
Trop sereit let damage et dels.
Por ço, fet il, le te concrei,
Que n'ai plus chier ami de tei.
Tis peres sui, et tu mis fiz.
Gar que soies prouz et hardiz,
Et seit celée ceste ovraigne,
Que n'en poissent voier enseigne.
Demain à seir seront mandé,
Si com il ont acostumé,
Por prendre o els conselz estreiz,
Los et paroles, et segreiz,
Et por faire un devinement
Et un grant sacreficment.
Enprès les ferai conjurer
Que il remaignent au sonper,
Et tu te seies bien armez,
O de tes conpaignons privez.
Garde que nus ne s'en alt vis.
Se tu les avoies ocis,
Molt porrions poi puis doter;
Qu'es murs ne puet riens habiter,
Ne assaillir, que trop sont halt :
Sè sol vitaille ne nos falt,
Jusqu'a M. anz ne cremon rien.
Or gar que tu le faces bien. »
Ço li respont Anfimacus :
« De ço, fet il, rien ne refus.
Car cist conselz est molt salvables
Et buens, et dreiz, et profitables. »
Issi remest ceste parole.
Mès Renomée, qui tost vole,
Lor fist saveir de maintenant
Tot le pensé lo rei Priant.
Ne vos puis dire chose certe
Com ceste ovre fu descoverte,
Mès bien lo sot danz Eneas,
Anthenor et Polidamas,
Et Anchises et quens Dolon,
Et li sages Eucalion.
Hastivement pristrent conseil;
En crieme erent et en esveil,
Com faitement s'aïuereient,
Ne coment il se deffendreient.
Que vos en feroie lonc conte?
Si com l'estoire me reconte,
Plevi se sont et affié
Que il traïront la cité,
O ço que lor possessions,
Et lor aveirs et lor mesons,
Et lor ami et lor parent,
Éussent pez tot quitement.
Ço sera parlé as Grezeis,
Que ço jureront sor lor léis.
Enprès ont esgardé coment
Vendront al fin del parlement.
Anthenor dist qu'il soufferoient,

Et que tuit ensenble atendroient
Que les mandast li reis Prianz ;
Donc fust lor conpaigne si granz
Qu'il nel dotassent ne ses filz.
« Puis resera tant acoilliz
De pès fere, qu'oltre son gré
Nos sera dit et comandé,
De sa boche demeinement,
Qu'en l'ost aillons à parlement.
Dès qu'il nos trovera garniz
De son agait, est desconfiz :
Il n'en sera ja altre rien.
Quarante anz a gel conois bien,
Et dès que nos aurons leisir
D'aler en l'ost et de venir,
Si porrons donc apareillier,
Faire, parler et porchacier
Com ceste ovre seit achevée,
Que nos avons ci porparlée. »
Issi se resont departi,
Mès bien se sont entr'als garni,
Que qu'avienge, ne que que non ;
Car molt redotent traïson.
Issi com gie vos ai conté,
Furent en l'endemain mandé.
Ço puet l'en bien creire et saveir
Que molt avoient grant poeir
Josté ; car les chiès cele nuit
Quidoent perdre sans respit.
Li reis Prianz est affebliz
De ses homes et de ses filz.
Quant il sor ço à cort aloient,
Poeiz savoir, grant gent menoient,
Et tel qui bien s'entraïdast,
Al grant besoing, s'il lor tornast.
Tost conut Prianz lor corage,
Qu'il estoient garni et sage
De traïson d'estre entrepris,
Veit que ne porront estre ocis,
Ne engingnié por nule rien.
Angoisseus fu, ço vos di bien,
Veit que n'est leus de comencier,
Anfimacus a fet lessier
Ço que il apareillié ot ;
Ne lor fist riens, car il ne pot.
Ses genz manda li reis Prianz,
La cort josta plenière et granz.
Adonc i ot assez parlé,
Et maint conseil pris et doné.
Poi se tienent à un acort.
Li un dient : « li reis a tort,
Qui toz nos velt fere morir,
Et faire destruire et perir.
Son rengne veit à force prendre,
Et si n'a mès de quei deffendre. »
O Eneas tença li reis ;
Mès comandé a sor son peis :
« Alez, fet il, quant mès ne puis,
Et quant altre conseil ne truis,
Si engingniez, et si querez,
Et si sachez lor volentez,
Que ço sereit qu'il requerroient,
Ne que il nos demanderoient.
Puis le me saureiz à redire.
Alas com doleros concire !
Com me devreit li cuers partir !
Plus hé mès vivre que morir. »
La cort se depart aïtant :
Lermes issent des ielz Priant,
Poor a grant d'estre engingniez.
Et cil s'est tost apareilliez :
Sor les murs monte et sor l'esclive,
En sa main tint un raim d'olive,
Pour mostrer as Grex séurrance ;
Et cil li ont fait demostrance,
Qu'à els s'en aille toz séurs :
Et Anthenors s'en ist des murs.
Benignement fu saluez,
Et recéuz et enorez.
Entor lui est grant gent venue,
Chascuns lo joïst et salue,
De lui font lox et dient bien,

Qu'il est sages sor tote rien.
Par lui si ont amentéu,
Ne lor sont pas cil mal venu :
Prient qu'il die et qu'il espande
A toz qu'il quiert et qu'il demande.
« Seignor, fist il, une merveille
Que nus ne vit onc sa pareille
Avient toz jorz à cels de Troie,
Qui ja n'auront repox ne joie,
Ne grant prospérité ne pès.
Bien oïstes com Hercules
Destruit cest regne et cest païs,
Com Laomedon fu ocis,
Com ceste citez fu fondue,
Robée, et arse, et abatue.
Sanz grant forfez, sans achesons
Fu icele destructions.
Prianz icest qui est sis fiz,
Chevaliers vaillanz et hardiz
Refist la vile noblement,
Enprès ot conseil de sa gent,
Qu'il enveiast sa seror querre
Ysiona en altre terre,
Que Thelamon de Salamine
Teneit vilment com sa meschine.
Gie méismes i fu tramis.
Mès molt trovai toz ces eschis
A qui g'en fis requerrement.
Il fust alé tot altrement,
Içe sacheiz, s'el fust rendue ;
Ja puis guerre ne fust méue.
Li reis aveit filz merveillos,
Et hardiz, et chevaleros ;
Distrent ja ço ne souffreroient,
L'ire et lor honte vengeroient.
Assez en furent destorbé,
Et par mainz desamonesté.
Mès ne lor pot estre toleit,
Qui qu'éust tort, qui qu'éust dreit.
Fet en sont puis li fier damage :
Tant buen chevalier prou et sage
Et tant fort rei en sont ocis,
Et deserté de lor païs.
Jamès desi qu'al finement
N'en aurons nos restorement ;
Tot issi l'estoveit à estre.
Nostre seignor et nostre mestre
M'ont ci endreit tramis à vos,
De la pès fere desiros.
Gie sui venuz à vos parler,
Se vos i voldreiz atorner.
Bien deit aveir ceste ovre fin.
Cil qui erent jone meschin
Sont or tuit viel et tuit chanu.
Seient de vos tant esléu
Com vos plera à ço traitier ;
Car issi a oes et mestier.
Puis nos trairons à une part,
Et si prendrons itel esgart,
Por quei remaigne cest contenz',
Et que pès seit entre nos genz. »
Ceste parole fu graée.
Senpres n'i ot plus demorée,
Ne pris ne trieve ne respit.
Agamennon i ont eslit
Lo rei de Grece, et Ulixes,
Et avec els Diomedes :
Issi com reconte Dithis,
Sor ces quatre fu l'esgart mis.
En un paveillon riche et bel,
Dont l'egle iert d'or et le pomel,
Et li pesson d'ivoire chier,
S'en entrèrent por conseillier ;
Longues paroles i ot faites,
Qui aillors ièrent bien retraites.
Porparlée ont la traïson,
Issi com nos a vos dirron,
Qu'Eneas ait tot quitement
La rente qui à lui apent,
Et son aveir sans perdre rien ;
Issi li asséurent bien :
Que l'aveir comunalment pris,

Quant sera partiz et devis,
Aura tel don et tel partie,
Que toz les jorz mès de sa vie
Sera d'aveir enmanantiz,
Riches, conblez et repleniz.
A Anthenor offrent et dient,
Et bien li jurent et affient,
Que si aveir seront gardé,
Et que cil li auront quité
Quil voldra et qui li tendront
Et qui riens li apartiendront.
Demi lo reialme Prianz,
Tant com tient, et com il est granz,
Aura sis filz Polidamas,
Qui maintes feiz les a fet las.
Puis plevirent tot lor affaire,
A bien celer et à bien faire.
Danz Anthenor enprès lor dit
Que une trieve et un respit
Prengent entr'els et cels dedenz,
Tant qu'enterrée seit lor genz.
Car s'avient bien, si est mesure
Que li mort aient sepolture.
Enprès ra fet tot son poeir
Del cors Pantesilée aveir.
Molt en furent anceis préié
Que li éussent otréié;
Mès li halt prince et li demeine
Donent la trieve à quelque peine,
Tant qu'en terre seient les cors.
Merciz lor en rent Anthenors;
Congié prent d'els, gie n'en sai plus.
Mené en a Taltibius,
Un rei qui ert de grant aage
Et qu'il tenoient molt por sage.
Por sei covrir lor a requis,
Et cil de l'ost li ont tramis
En son conduit que riens ne crienge,
Et que damages ne l'en vienge.
Quant cil furent andui entré
Dedenz les murs de la cité,
Chevaliers, dames et puceles,
Li ont demandé quels noveles
Il ont aporté des Grezeiz;
Nel saura pas Prianz li reis.
« Seignor, fait il, leissiez ester;
N'est or pas leus de reconter.
Car vespre est bas et nuiz prochaine.
Ainz que demain seit meriane,
Porreiz oïr, se buen vos est,
De quei il sont garni et prest,
Qu'il requierent, ne qu'il feront. »
Issi departent, si s'en vont.
Cele nuit fu bien herbergiez,
Bien enorez, bien essalciez
Taltibius o Anthenor:
Sacheiz, molt li fist grant enor.
Longuement sistrent à souper.
Donc comença à sarmoner
Danz Anthenors toz ses enfanz
Et ses prochains apartenanz
Qu'il gardassent sor tote rien
Qu'à cels de Grece fussent bien,
Ci seient lor entendement.
Dit lor que soz ciel n'a tel gent,
Grant séurté, grant atendance
A en aveir lor bienvoillance.
« Toz me sui, fet il, esbahiz
Del bel apel et des biax diz,
Et de l'enor que il m'ont faite. »
Mainte chose lor a retraite,
Por son oste faire esjoir,
Et por lui plus à gré servir.
Comande lor que l'endemain
Soient el champ tuit primerain
Son fil querre; car pez auront
Tuit cil qui aler i voldront.
La nuit passa; le jor enprès
Se rassenblèrent el palès
Comunalment cil de la vile.
Granz fu la corz, et al concile
Anthenors et Taltibius,

Ne sé que j'alonjasse plus,
En vienent et Polidamas ;
Enpres rala danz Eneas.
Grant pièce furent mu et quei :
N'i a baron, prince ne rei,
En qui n'ait ire ne dehet.
Que vos feroie plus lonc plet ?
Li reis Prianz a comandé
Que ço qu'Anthenors a trové
A cels de Grece, conte et die.
La parole fu bien oïe.
« Oieiz, fet il, riche seignor,
Qui tant avez éu enor,
Et richeces totes vos vies,
Possessions et mananties,
Or estes tant de guerre afflit,
Plain de dolor et si despit,
Que n'i a cel qui ne s'en doille
Et qui la pès, ço quit, ne voille.
Par l'acheison d'une moillier
Avons éu cest enconbrier,
Et ceste grant destruction.
Onc mès par si feite acheson
N'avindrent issi fet damage.
Seignor nos somes del lignage
Pelepis et estreit et né,
Trestuit somes d'un parenté
Tuit descendons d'une lignée,
Noble et sor totes essalciée,
Tuit venismes d'un anceisor.
Molt déust aveir grant amor
Entre Grezeis et Troïens.
Seignor, qui verra mès le tens
Que un sol jor poissent cesser
De faire duol et de plorer ?
Las ! se gie n'en avoie plus
Ne mès ! de mon biau fil Glaucus
Si'n avoie gie trop en tant !
N'aurai mès joie en mon vivant
Mort sont li frere et li neveu.
N'avons encore perdu prou.
Desire tant li reis Prianz
Perdre ces chaitis remananz.
Tost les porra aveir perduz,
S'altres conselz n'en est créuz.
L'angoissox resaziement,
Et li mortax destruiment,
Dont tant par somes ennoié,
Mort et navré, et traveillié,
Nos deit parforcier à pez faire :
Itant vos sai gie bien retraire.
Molt par sont Griu de grant saveir,
De grant force, et de grant poeir :
Molt gardent bien ço qu'il affient,
Et ço qu'il pramettent et dient.
Molt ont les trieves bien tenues,
Onc par els ne furent ronpues ;
Onques onquor ne fu oïe
Lor traïsons, lor tricherie.
Veritable sont et leial,
Large, poissant et comunal.
Gie ai parlé ensenble o els,
Nes ai trovez cruels ne fels,
Ne de conbatre ataïnos,
Come gent qui si est sor nos,
Et de si grant chose al desus.
Seignor, tendreiz vus onquor plus
En ceste cité dame Heleine ?
Iert mès toz jorz por lie en peine,
Et en dolor et en misere ?
Il n'a soz ciel fille ne mere,
Ne riens vivant qui or seit née,
Qui por lie ne nos blasme et hée.
Por lie auroit toz li monz joie,
Se arse ou fondue esteit Troie.
S'il ne la volsissent baillier,
Sis en déusseiz vos preier,
Car en dolor vos a toz mis :
S'estes haï de vos amis,
Et esloignié de lor amor.
Que se mais non por ceste enor,
Et por cest regne restorer,

Nos devrions bien racorder
O els, et reconcilier.
Sacheiz qu'il nos en est mestier,
De ceste grant occision
Ne m'aura len plus conpaignon.
Que que faciez d'ore en avant,
De moi vos di gie bien itant,
Qu'en tel leu m'en voldrai aler,
Ou gie n'en oie ja parler.
Qui porreit si lonc duol souffrir?
Mielz vos vendreit à un morir
Que languir à si grant dolor.
Alas! ja vi gie ja tel jor,
Tex tens, tex termine et tex anz
Que la joie par ert si granz
En cest regne et en cest païs!
Nus n'i ert mornes ne pensis,
Ne dehaitiez ne dolerous.
Toz li poples ert joious,
Et assaziez et repleniz.
Mès las, ore est si apovriz
Et si del tot anaientez!
Ahi! Troie noble citez,
Qui vos vit, et or vos verreit,
Ha com poi s'i reconoistreit!
Ja ne direit ço fussiez vos:
Tant sont destreit et angoissos,
Cil qui en vos estont et maingnent!
Ne voil que ja plus m'aconpaingnent.
N'i ai cure de tant ester,
Que gie véisse craventer,
Fondre abatre, ne trebuchier.
Li tenple preciox et chier
De sanc sont teint et margoillié.
Li Deu n'ont mès de nos pitié,
Misèricorde ne merci:
Leissiez nos ont et relinqui.
Sacheiz de veir que nos n'auron
Jamès par els deffension.
Que porrious nos donc plus faire
Dès que li Deu nos sont contraire?
Ne poons pas contr'als aler:
Seit ore içe lessié ester,
Et si seit uns tex esgart pris,
Par qui remaingnent cist estris,
Que ne soient déserité
Li eir de nos estreit et né.
Riches mesons et bien garnies,
Et conblées de mananties,
A en ceste cité assez:
Prou i a d'omes assazez
Qui ont grant tresors et pleniers,
Et molt ont or cuit et deniers.
Cil se traient à une part,
Et si prennent si fait esgart,
Que chascuns tant offre et promete,
Et chascuns tant i donge et mete,
Que raainz en seit cist païs
Des mains as mortals enemis,
Noz et nos vies rachatées
Qui molt auront cortes durées,
Se ço tient longues, ne ço dure.
Li tenple sont à desmesure
Preciosement aorné:
S'il nos torne à necessité.
Si'n soient pris li ornement,
Si'n prenge len l'or et l'argent,
Si seit doné sanz demorance,
Por pez aveir et acordance.
Des granz tresors qu'a nostre reis,
Ne li suen citaain borgeis,
Ne de ce qu'ont si chevetaigne
N'i ait ja riens, tot li remaigne,
Tot seit quites li lors aveirs.
Or paréissé ci sis saveirs,
Sis sens, et sa discretion,
Et voille nostre garisen,
Nostre rescosse et sa salu.
Qui mès ne puet, senble vertu.
Ja set toz noz segreiz et veit.
Affebli somes et destreit,
Tant que n'osons mès fors issir,

Ne les portes de Troie ovrir. »
Ço dist, puis fist assez senblant,
Que angoisse et duol éust grant :
D'andeus les ielz plore griement.
Li poples dit comunement
Que molt a buen conseil doné.
Si ot maint grant sospir gité,
Et des ielz mainte moillie face,
A Priant prient que il face
Ço que lon por bien li conseille,
Si que seit fins de la merveille.
Et de l'ocise et de l'essil,
Et del torment et del peril.
Ço feront tuit qu'Anthenors dit.
Ja n'i aura grant ne petit,
Qui son aveir por ço repoigne,
Que tot por pez fere nel doigne.
Quant la grant noise est trespassée,
Et la cort fu rasséurée,
Prianz li reis fist duol estrange,
Si qu'il pert tot le sens et change.
Ses lons chevox blans et chanuz
A à ses deus mains deronpuz,
Et si angoissosement plore,
Si se maldit, si se devore,
Que ço dit bien, d'ire et de duol
Li partireit li cuers son vol.
« Las, fet il, malaventuros !
Ne me sont mie haïnos
Solement li Deu soverain.
Car or n'ai ami tant prochain,
Qui de riens plaingne mon damage.
Eschif me sont tuit et salvage.
N'a onquor pas treis anz passez,
Se cist consalz me fust donez,
Ainz qu'Ector mis filz fust ocis,
Troylus li prouz et Paris,
Qu'il me fust grant profit de faire.
Mès or quant ne puet estre maire
Ma honte ne ma desenor,
Si me racheterai des lor ?
Fière ovre a ci à endurer.
Gie ne puis pas sols contester
Vers vos ne vers els, ço vei bien :
Ço peise mei sor tote rien.
Las or n'ai mès ou gie m'apui.
Dès or conuis bien où gie sui.
Ahi ! fortune dolerose,
Com estes pesme et tenebrose !
Tant me fustes ja liée et bele !
Sor le plus halt de la roele
M'asséistes et me posastes,
Mès quant vos vos i atornastes,
Trop ledement, sanz demorer,
Me ravez fait jus devaler,
Qu'ore sui gie desoz vos piez,
Povres, vils et desconseilliez,
Sanz atente, sanz esperance,
D'aveir mès joie ne leiance,
Sans resordre, sans redrecier.
Portant me covient otreier
Ço que cist seignor volent faire ;
N'i auront plus par mei contraire,
Com puet si halt, quant mès ne puis,
Et quant altre conseil ne truis.
Li mien aveir prengent premier :
Ja mar en i leront denier.
Facent, mei l'estuot consentir,
Por ço que gie nel puis oïr,
Mès nois il lor dongent sanz mei.
Facent la pez : gie lor otrei. »
Ploros, pensis, muz et tesanz,
Ist del palès li reis Prianz :
Duol a, ne puet pas aveir maire.
Et cil traitièrent lor affaire :
Esgardé ont comunement
Qu'Anthenor alt premièrement
A cels de Grece, si enquière
Tot lor voleirs et lor manière,
Que ço sera qu'il requerront,
Et que iert que il lor donront.
Eneas ont avec tramis,

Issi com Anthenor a quis,
Et par son enging porchacié.
Par les ostex sont repairié.
Vespres iert bas et nuiz prochaine,
Lo jor orent trait molt grant peine
Cil qui as cors furent alé :
Et quant furent tuit amassé,
Et ars et en la terre mis,
Glaucus li fiz Anthenoris
En aportèrent si ami.
Cele nuit l'ont enseveli,
Et plaint, et ploré jusqu'al jor.
Et cil qui l'amoent d'amor,
C'ert sis pere et Polidamas,
Li firent fere un riche vas
De marbre vert et inde et pers,
Là le cochièrent tot envers :
Sepolture ot bele et bien fete.
Pantesilée refu trete
Del flum où ele fu gitée,
En la vile fu aportée.
Ja si grant duol n'erent retret,
Com ses puceles en ont fet,
Et com en firent Troïen.
Enbasmée fu bel et bien.
Puisque li monz fu establiz,
Ne fu mès cors enseveliz
Si richement, n'a tele enor,
N'où tant éust ire ne plor.
Portée en ert en son païs;
Car ne velt pas Filimenis,
Se la pès est, qu'il ne l'ameint :
Molt la regrete et molt la pleint.
Le cors a fait tant demorer,
Qu'il oie à quei voldra torner
Cele ovre, s'il iert pès ou guerre.
Qu'o lie s'en ireit en sa terre :
Ne por vivre ne por morir,
Ne la voldra ja ainz guerpir.
Cist parlement furent retrait
A dame Heleine, qui duol fait
Estrange et pesme et doleros,
Par nuit, quant l'aers est tenebros.
Preier, crier merci de sei
Vait belement et à requei
A Anthenor; dit bien espeire,
Et plosor li ont fait acreire,
Qu'ele iert rendue son seignor.
Vilment, à honte et à dolor
Crient qu'il la face desmenbrer :
Por ço li vait merci crier.
« Sire, se parlez à Grezeis,
O les princes, et o les reis,
Si les preiez, por Dé, de mei. »
Fet Anthenor : « Gie vos otrei
Que gie en prou vos en estace,
Et que tot mon poeir en face. »
Cil ne voldrent plus demorer,
Si tost com virent lo jor cler,
Vindrent en l'ost, cels demandèrent
O qui lor ovre porparlèrent.
Des comunes choses dedenz
Fu grant entr'als li parlemenz,
Tote la some de l'affaire
Ont porparlée sanz contraire.
Granz preières ont fet enprès
Coment dame Heleine éust pès,
Et pardon envers son seignor,
Et séurance entre les lor.
La traïson, com ele iert faite,
Ont dite, parlée et retraite,
Enprès l'ont bien asséurée.
Puis n'i ot altre demorée,
Ne altre parole ne font.
Congié ont pris, et si s'en vont :
O els enmeinent Ulixes,
Son conpaignon Diomedes,
Par l'esgart del comun conseill :
Ici n'ot fet altre appareill.
En la cité sont repairié,
Molt se firent Troïen lié,
Quant il ont les deus reis choisiz,

Séurs quident bien estre et fiz,
Que del ovre seit pès et fins.
Onquore esteit assez matins
Quant li conciles rassenbla
Et que toz li senez josta.
Par le porchaz Anthenoris,
Issi com reconte Ditis,
Firent il dire à Ulixes,
Que ja o els n'auroient pès,
Ne pluz n'en sereit escoltez,
Se del regne n'esteit gitez
Anfimacus si faitement
Que mès n'éust repairement :
Ço volent Griu et ço requièrent.
Enprès parlèrent et traitièrent
Coment il fussent bienvoillant.
Là où li conseil erent grant,
Lors sorst uns envaïssemenz,
Une noise, et uns criemenz
Grant, et merveillos à deslei,
D'amont del grant palès lo rei.
Cil qui erent al parlement
Qnidèrent tot certainement
Que ço fussent li fill Priant,
Si chevalier et si servant,
Qui les deus reis venissent prendre.
Sanz plus ester, sanz plus atendre,
Saillirent mainte comunal.
Grant poor orent li vassal
Des testes perdre maintenant.
Icil effreiz remest atant :
Molt en quistrent que ç'ot esté.
Et quant tot ço fu trespassé,
S'a pris Anthenors les deus reis :
N'i ot plus d'omes fors el treis.
En un arcvols peint soltilment
Se sont assis loinz d'altre gent.
« Molt me travail, fet ils, seignor,
Com avoir poisse vostre amor,
Voz bienvoillances, et voz grez.
Conoistre et savoir le poez.
Une chose vos voil gehir,
Et tot le segrei descovrir
Qui ceanz est, qui nos sostient,
Qui nos garde, qui nos maintient,
Por quei nos avons atendance,
Deffensions et segurance.
Ylus li reis des primerains
Qui fu apelé Troïains,
Qui fonda Troie et Ylion,
Et qui li enposa son non,
Un jor quant il establiseit
Tenplum Minerve qu'il feseit,
N'orent onqor desus covert,
I vint del ciel tot en apert
Uns signes fiers et precioz,
Et sor toz altres merveillox.
Pallas, nos nel mescreons mie,
Deesse de chevalerie,
L'i envoia per segurance,
Que ja ne fussent en dotance
Li eir de perdre cest païs.
Sacheiz del ciel i fu tramis.
De fust est ; mais ne sai à dir
Ne la façon ne la matire
Com faitement fu manovrez,
Et entailliez et conpassez.
El tenple s'assist de cler jor
Veiant toz sor l'autel grainor.
Onques puis ne fu remuez,
Ne atochiez, ne adesez.
Appelez est Palladion,
En si grant veneration
Est tenuz, qu'en nule manière
Riens en terre n'avons si chière.
C'est le confort as Troïens,
C'est lor refuiz et tot lor biens.
Bien est promis, bien est sorti,
Bien ont tuit li Deu establi
Que por ço sera deffendue
Ceste vile, ja n'iert perdue,
Ne la Troïene ligniée

Nul jor ne sera essilliée,
Qu'il aient lo Palladion.
Ço savon bien et ço creon,
Qui l'adesereit de sa main,
Que li celeste soverain
Le destruiroient demaneis.
Mès s'en erent sesi Grezeis,
Qu'il fust sol fors des murs de Troie,
Aveir porroient si grant joie,
Com cil qui tot avoient fet.
N'i aureit ja puis altre plet,
Ne mès d'aconplir lor voleirs. »
Fet Ulixes : « puet estre veirs
Qu'il seit issi ? » — « oïl sanz faille. »
« Donc ne sai gie que ço nos vaille,
Quel parlement tiendrions nos,
Ne o les autres, ne o vos,
Quant naient ne porreit valeir.
Mès tant estes de grant saveir,
Se volez estre nostre amis,
Et nostre bien volentéis,
Ne fere riens que as Grex place,
Sanz ço que ja granz genz lo sache,
Le nos donriez ; don saurions bien
Qu'à nos estes sor tote rien,
A porchacier com biens nos vienge
Et coment cist affere avienge.
Li grez par i sera si granz
Que toz referons voz talanz
Et vos voleirs, n'en dotez mie. »
Diomedes bien li affie,
Qui molt le prie et le losenge.
Dist Anthenors : « com que m'en prenge
Ja seit içe que des meschies
Seit icelui toz li plus gries,
Gie le ferai se fere el puis,
Et gie o Theano le truis.
Theans le guarde nuit et jor,
Prestres sagrez, de grant valor ;
Ja n'iert éuz por nule rien
Se par li non, ço sai gie bien.
Tornez vos en ore aïtant,
Et gie irai al rei Priant,
Parler de ço qu'en requerez,
Et de l'avoir que demandez.
A covrir vers lui nos covient :
Car molt se dote et molt se crient. »
En l'ost des Grex joios et lié
S'en sont li dui rei repairié,
Et Anthenor a ajosté
Les halz homes de la cité.
Al rei Priant tot en oiance
Fu retraite la covenance,
Et la requeste que font Gré :
« V. M. besanz d'or esmeré
Et X. M. d'argent sanz leis,
Bien esmeré, et à buen peis,
Et par X anz tot ensement
X. M. charges de froment,
Velt et requiert Diomedes,
Reis Thelamon et Ulixes,
Agamennon et rei Nestor
Tant requièrent, n'i a tresor
Si grant un sol, qui que lo gart,
Que il n'en aient la lor part.
A effondrer le nos estuet,
Malgré en ait qui mès ne puet.
Com poons nos, n'en poons mès :
Ne poons plus souffrir tel fès.
Nos les avons tant deffenduz,
Et tant vos estes conbatuz
Que vos ne poez mès avant. »
« Donc n'i a plus, fet sei Priant,
Ne meins : seit toz li aveirs pris
Demandez, porchaciez, et quis,
Et de totes parz amassez.
Mès anceis qu'il lor seit livrez,
Ne qu'ils l'aient, ne qu'il le tiengnent,
Seions séur que pès nos tiengnent. »
Issi fu li plez agraez
Qu'il ne pot estre destornez.
Par granz esguarz ont fait la mise

Quant el fu aünée et quise,
Si granz aveirs ne fu véuz.
Un jor qu'Ulixes fu venuz
Et li filz Tideus o lui,
Parler à Anthenor andui,
Enz el tenple Minerve estoient,
La traïson establissoient
Com a chief la porroient traire :
Car molt esteit grief chose à faire.
Danz Eneas là devisot,
Qui engingnos fu, et molt sot.
Une merveille fière et granz
Avint ilec, lor ielz veianz,
Qu'un devin sacrefiement
I voloient faire la gent.
Granz i esteit li apparelz,
Molt i aveit jones et vielz ;
De saintuaires molt preisiez
Fu li autex pleins et chargiez :
Les sacrefices i posèrent,
Par maintes feiz les alumèrent,
Mès onques li feus n'i dura,
Ne rien n'i arst, ne n'i tocha,
Si com il soleit faire avant.
Ici ot signe fier et grant,
Et molt grant noises et granz criz :
Tot li poples fu esbaïz.
Por conoistre que ço mostrot
Et que tex riens senefiot,
Et por saveir certainement
Tote la fin del parlement,
Corent sanz eschar et sans ris
Dreit à l'autel Appollinis.
Les entrailles et les boeles
Des bestes masles et femelles
Ront desus posé humblement,
Et fait lor sacrifiement.
Le feu ralument de desoz ;
Mès quant qu'il font n'est bien ne prouz,
La flamme esteint, riens n'i adeise:
Cels qui ço voient forment peise ;
A terre chiet, pas n'i remaint,
Chascun sospire et plore et plaint,
Ne se sevent vif conseillier.
Oiez un signe pesme et fier,
Estrange, orrible et perillox,
Qu'uns aigles granz et merveillox,
Criant, braiant un si halt cri
Que loinz et près l'a len oi,
Veiant tot le pople, sesi
Ço que de sor l'autel chaï,
Le sacrefice porte o sei,
Ici par ot estrange effrei,
As nès le pose en l'ost Grezeis.
Troïen ont crieme et soupeis,
Dehaitement et esmaiance ;
Ces mist en tel desesperance,
Com puis ne fu, ne lor fust vis,
Que tuit erent traï et pris.
Entr'als devinoent sovent
Que ço mostre destruiement
Lez, et hastis, et molt prochains.
Séurs erent bien, et certains
Li quatre vassal sans doter,
Que ço voleit senefier.
Bien disoient que nule rien
N'i conoissent ne mal ne bien.
Grant senblant font que molt s'effreient
De ço qu'il oent et qu'il veient.
Molt par ont, oiant toz, loez
Les leus devins sainz et sacrez,
Où si faites choses avienent.
Merveillose parole en tienent
Li Griu entr'als que ço puet estre.
Mès danz Calcas, qu'il ont à mestre,
Dit que li aigles a mostré
Que seignor sont de la cité :
A ço n'a mès grant demorance.
Cil de Troie sont en errance,
Et en dolor, et en dehet.
Ecuba la réine i vait
Por l'iré as Danledex bessier.

Fere lor velt sacrefier,
Maiesmement Appollini,
A Minerve tot altresi.
Fet lor a granz oblations,
Molt lor offre de riches dons.
Desor l'autel est toz estainz
Li sacrefices, come ainz.
Li Deu mostrent, chose provée,
Que lor desplest et desagrée,
Ne receivent riens qu'en lor face.
Cassandra prient que ne tace,
Ceste merveille enseint, et die
Que si faite ovre senefie.
Dit a à peine et enseignié
Qu'Apollo ont molt corocié,
Por son tenple qu'ert violez
Et ledement ensanglantez,
Por ço refuse, c'ert raisons,
Lor sacrefices et lor dons.
« Alez, fet ele, si portez
Là où Hector fu enterrez :
Sis alumez, ilec ardront
Et li Deu se rapaieront.
Ne seient or plus ennoié. »
Fet ont ce qu'ele a enseignié :
Li Deu n'ont pas le feu esteint,
Anceis art tot quant qu'il ateint.
Quant ço fu fet et aconpli,
Par les ostex sont departi ;
Alques se sont rasséuré.
Grant joie ont quant li Dampledé
Se sont vers els apaïé.
Cele nuit n'i a plus tardié
Danz Anthenor : oiez que fet,
Et que Ditis conte et retret.
El tenple Minerve est entrez,
Ja ert li ciels clers estelez.
Theanz lo prestre soverain,
Qui en garde avoit et en main
Le tenple et le Palladion,
A li cuvers mis à raison.
« Gie sui, fet il, venuz à tei ;
Si te descovre mon segrei.
Li Griu m'ont prié et requis,
Et tant doné et tant promis
De lor chiers aveirs preciox,
Que ne serai mès souffraitox,
Ne tu meismes apovriz,
Sor toz seras enmanantiz,
Riches et mananz et conblez.
Mès il prient que seit enblez
Et livrez lo Palladion.
Ceste chose sor els meton.
N'iert ja quidé que l'aions fet,
Ne ja n'iert sol dit ne retret.
Sor Ulixes sera tot mis,
Ja n'en iert demandé ne quis.
Raaint seront et pain querant,
Por ceste pès, tuit li manant,
Et souffreitox et apovri,
Et nos serons enmananti.
Gie n'en aurai ja deus deniers
Dont tu ne soies parçoniers.
Cist ne te sert, ne ne te valt ;
Que te grieve, ne que te chalt,
S'il l'ont dès que la pès est fete ?
Ja n'en ert mès espée trete.
Gie l'ai si quise et porparlée
Que lor genz s'en iert tote alée,
Desi qu'a XV jorz al meins ;
Et tu seras conblez et pleins
De ço, dont ja, jor de ta vie,
Ne te vendreit force n'aïe. »
Theanz s'en fait molt ennoiox,
Molt estrange, molt desdeignox.
Tote la nuit se fist preier,
Ainz qu'il le volsist otreier.
Mès tant parla cil losengié,
Tant li a dit et tant preié
Qu'a molt grant peine li otreie.
Ses ielz repont que il nel veie.
Quant Anthenor l'ala sesir,

Bien l'en dénst mesavenir ;
Si féist il par tel endreit,
Mès Minerve le consenteit,
Que senpres perdist les deus ielz.
En l'ost des Grex fu ainz li vielz
Que il fust gaires esclarci.
As reis le dona et offri,
Qui maintenant bien escoussé,
Et bien estreit enveloppé,
L'ont tramis par leials messages,
Par tex que l'en teneit à sages,
A Ulixes qui'n ot grant joie ;
Car desor seit que lor est Troie :
Toz est certains, ne dote mie
Que desore est l'ovre fenie.
O molt grant veneration
Estoia lo Palladion :
Ne retraireit nus hom humains
Lo joie don il esteit plains.
Quant il virent lo biau jor cler
S'ont lor conseil fet assenbler.
Grant et plenier font lo concire.
Donc lor prist Anthenor à dire :
« Seignor, fet il, ço vos di bien
Que haïz sui sor tote rien
Del rei Priant et de sa gent,
De ço que vos tieng parlement,
A iço met tot mon poeir
Qu'anpli soient vostre voleir ;
Et par mei et par mon porchaz
Vos apareil à toz et faz
Com chascun ait ço qu'il demande.
Ainz qu'altre novele s'espande,
Vos prierai que me gardeiz,
Et que leialment vos tengeiz
En ço que nos avons parlé,
Fait, et promis, et devisé. »
Dist Ulixes : « séurement
Estez si, n'en dotez naient.
Sacheiz, si vos serons ami,
Ja de riens ne vos iert menti,
Que vos aions en covenant.
Tuit vos serons mès bienvoillant.
Chascuns de nos par bone fei
Vos gardera mès come sei.
Pensez de ceste ovre achever :
Si nos remetrions en mer ;
Si ririons vers noz païs :
Car trop par avons ici sis.
Dites la deffinition,
Et enprès si repenseron
Com ço seit aconpli et fet. »
Et Ulixes dit et retret
Que cil qui meins aureit des reis
Deus C. M. besanz de peis
Et altretant de fin argent.
Seignor, issi feitierement
Fu li palladioñs enblez.
Quant Anthenors s'en fu alez,
Si'l fist aporter li comuns,
Si que lo pot voier chascuns.
Parlé en ont et grant lox fet
Et dient tuit que bien lor veit.
Grant joie ont fete et festivé.
Et Calcas a amonesté
Il et Crises que sacrefient.
Enprès lor comandent et dient
Por le tenple qu'ert violez
Dont li Pallades ert enblez,
Que Minerve n'en fust irie,
Fust une chose appareillie,
Grant ensenblance de cheval :
Ço voldrent tuit, gie n'en sai al :
Et comande, quant il iert fez,
Qu'à force seit menez et trez,
Tant qu'el tenple seit presentez,
Dont li Pallades fu enblez.
A ço fu quis danz Epius.
Preié li ont, gie n'en sai plus,
Qu'il traie à chief de ceste ovraingne,
Et Crises li dit et enseingne
Com ele ert fete et establie.

Et cil a si l'ovre envaie
Que puis ne ainz ne fu tel fete :
Quant la chose vos iert retrete,
A grant merveille vos torra.
Li grant conciles rassenbla
En l'endemain defors les murs :
Là volt estre Prianz séurs
Que pès li tiengent ferme et seine.
Li duc, li prince, li demeine,
Qui de mort furent eschapé
Virent que cil de la cité
Feseient plet vil et hontox,
Et a lor oes trop vergondox.
Del rei Priant pristrent congié
Alé s'en sont et repairié :
Ne voloient estre apelé
Al jor qu'orent determiné
Que del jurer ert establiz,
Que l'en les tenist por honiz.
Cil s'en portent, com qu'il estace
A cels que l'ost des Grex manace,
Qui remaingnent en la cité,
Icist lor sont mès eschapé,
Totes ont de gaaing lor vies.
S'il sejornassent les treis dies,
Griu les éussent detrenchiez,
Ja n'en eschapast nus piez.
Vait s'en li reis Filimenis,
Molt angoissos et molt pensis :
De set M. chevaliers esliz,
Ne meine que deus C. et diz.
Cist en conduit Pantesilée
Qui tant fu prouz et enorée,
Que desi qu'à la fin del mont
Sor totes celes qui nestront
Sera retraite sa haltece,
Et sa valor et sa proece.
En un biau curre inperial,
D'or et de pierres, et d'esmal,
Qui plus valeit de deus citez,
Ert li cors molt bien enbasmez :
Ne por esté, ne por chalor
N'en puet pas issir male olor.
De ses puceles enorées,
Dont ele avoit M. amenées,
N'en tornèrent que quatre cent
Et trente set, mon escient.
Celes font duol desmesuré :
En un des plus lonc jorz d'esté
Nel porreit len pas reconter,
Ainz qu'il venist al enterrer
Del cors ço que len ot osté,
Com ne fu nus tant regreté,
Ne plaint si dolerosement.
Sepolture ot et monument,
Tant que se Plenius fust vis,
Ou cil qui fist Apocalis,
Nel vos sauroient il retraire :
Por ço si m'en dei gie bien taire.
N'en dirai plus, que n'osereie ;
Trop halte chose envaïroie.
Filimenis qui l'ot gardée,
Et en son reialme amenée
En ot loier et guerredon
Tot itel com nos vos diron,
Qu'il, et sis eirs, et sis lignages,
Treis puceles cointes et sages
Aura mès par an del païs :
Issi fu puis et iert toz dis.
Ne voil la chose porloingnier.
En l'endemain sanz plus tardier
Ont fait porter les saintuaires,
De fors les murs, en unes aires.
Là sont aüné li Grezeis,
Là est issuz Prianz li reis,
Il et sa gent communement.
Là sont eslit li serement,
Là sont retret li covenant.
Diomedes jura avant,
Et en après si compainon,
O si faite condition
Que ço tiengnent et ço maingnent

Que il ne cassent ne n'enfraingnent
Ço qu'Anthenor ot porparlé :
Issi l'ont plevi et juré.
Enprès jure Idomenéus,
Thoas li reis, Emelius,
Jura Nestor et Menelax,
Et reis Thelamon Aïax.
Jura Neptolemus li proz,
Enprès les firent jurer toz.
De ço iert Jupiter garanz,
Et Apollo li Dex poissanz,
Soleil, et lune, et terre et mer.
Ilec orent fet alumer
Deus sacrefices departiz ;
Fez les orent et establiz,
Por ço que tuit cil qui juroient,
Par entredeus se trespassoient :
C'esteit signes et demostrance
Qu'il tenissent la covenance.
Si firent il, car Eneas
Et Anthenors li vielz Judas,
L'orent en tel sen porparlé,
Que pas ne s'en sont parjuré :
Ço quident bien, ço lor est vis.
Enprès, si com Griu l'ont requis,
Ont fet à cels dedanz jurer
Qu'il sivront iço sanz falser :
Ico firent joiosement.
Quant fet furent li serement,
Trestuit ensenble s'en font lié,
Joï s'en sont et enbracié :
Li uns vers l'autre s'umilie.
Prianz li reis n'oblia mie
Que d'Heleine, dont molt fist bien,
Ne les preiast sor tote rien,
Et dit que sor celes del mont
Qui sont nées et qui nestront,
La tient il à la plus senée :
A merveilles lor a loée,
Merveilles a bien dit de li.
« A toz, fait il, requier et pri
Qu'or ne li facez desenor. »
Li rei, li prince et li contor,
Li ont preié, dit et requis,
Ainz qu'il torgent en lor païs,
Lor lest Minerve presenter
Un don qu'il li font aprester.
« Nostre evesque, font il, nos dient,
Et bien nos jurent et affient
Que toz noz neiera à tormenz,
Se ne li est fez cist presenz,
Nos sera proz et à vos maires ;
Car c'est tele ovre, et tex affaires,
Por quei Troie ert mès enorée.
Onc dès l'ore quel fu fondée,
N'i entra riens qu'à ço montast,
Ne dont ele tant s'essalsast.
Minerve quiert et velt cest don.
O joie, o procession
Lo recevez : car ço li plest. »
Li reis Prianz à ço se test,
Ne respont rien, ne mot ne sone.
Mès Eneas l'en aresone,
Et Anthenor, qui li font faire.
Otreié lor fu sans contraire.
Issi departisent lo jor :
Grant joie font li traïtor.
Li poples tot comunalment
Quide de veir certainement
Que, par lor diz et par lor faiz,
Seit la cité de Troie en paiz.
Halas com fière l'ont parlée !
Griu ne firent plus demorée ;
Mès la merveille, n'en sé plus,
Qu'ot fete et dreciée Epius,
Sor roes forz et granz et dures
Ont sus levées les faitures,
Les laz et les entravemenz.
Adonc s'i prist tote la genz
Comunalment qu'uns ne s'en faint :
Chascuns i trait, bote et enpeint,
A molt grant peine ont l'ovre traite.

En forme de cheval fu faite :
Si est halte, si par est granz,
Que ne l'esgarde riens vivanz,
Qui n'ait merveille, et qui ne die,
Com si faite ovre fust bastie.
O sons d'estrumenz et o baus
Fu amenez jusqu'as portaus.
Et cil dedanz se festivoient,
Qui lor grant joie i esperoient.
O merveillox dediemenz,
Et o grant sacrefiemenz,
Li alèrent encontre fors.
Mès tant ot halt et lonc lo cors,
Que portes n'i valurent rien :
Et quant ço virent Troïen,
Conseil pristrent que des terralz
Abatroient les granz muralz,
Les biax, les granz, que Neptunus
Ot fet; M. anz aveit et plus,
Et qu'Apollo ot dedié.
Halas ! com se sont engingnié !
Com sont malement decéu !
Quant li mur furent abatu,
S'a Ulixes parlé as suens :
« Desor, fet il, est il bien tens,
Sanz tardier et sans demorer,
Des aveirs querre et demander.
Dementres que si est l'affaire,
Ne lor lesserons mès retraire
Les murs, n'enz tirer lo cheval,
Dessi que tuit nostre vassal
Aient lor dons et lor loiers,
Que ja n'en faille uns sols deniers. »
Ço fu crié, ço fu requis ;
Cil qui sont mort et entrepris
L'ont tot livré : c'est dels et mals.
Adonc fu enz trez li chevals
O si granz venerations,
Et o si granz processions,
Qu'en ne set pas conter la joie,
Que de lor mort font cil de Troie.
Entretandis fu li navies
Raffeitiez, et les nès garnies.
Li granz aveirs, li granz trëuz
Qui de Troie lor est renduz,
I est portez, chargiez et mis.
Un estrange conseil ont pris,
Que Heleine pas ne prendroient
Dessi que la cité auroient
Prise et gastée, arse et fondue.
Car s'il l'avoient recéue,
Puis sereit let, s'auroient tort
Que il la livrassent à la mort ;
Et il volent qu'el seit dampnée.
Ço desplest molt et desagrée
A Menelax, ço vos di bien;
Mès il n'en puet fere altre rien.
Por lui n'en sereit plus ne meins :
Vers els en fu molt d'ire pleins.
Acreire ont fet par covreçon
Al rei Priant qu'à Sigeon
Conduiroient lor conpaignies,
Totes lor genz et lor navies :
Donc trametront por dame Heleine;
Car ne volent li chevetaingne
Que li poples comuns la veie.
N'i a nul haïr ne la deie ;
Car il ont par lie perdu tant
qu'en cést siècle n'a rien vivant
Qui de mort la poïst garir,
S'entr'als la poieient tenir.
Celeiement i trametront.
Issi l'enginnent, si le font.
Ço velt Prianz, ço lor otreie :
Desor se metront à la voie.
Quant lor buens orent aconpliz,
Et li navies fu garniz,
Si ont lor loges alumées :
De Troie en voient les fumées.
Molt erent grant li atret
Que il avoient de loinz fet.
Molt s'i ierent bien hebergié,

Bien atorné et bien logié.
Volentiers i ont les feus mis
Si com Daires dit et Dithis.
Desor n'i ont plus demoré;
Mès des porz sont desaancré,
Vont s'en à joie et à baudor.
Treis M. veiles de color
I pareissent sor mas dreciées,
De dras de soie entreseigniées.
Cil de Troie molt s'esjoïssent,
Quant enmi la mer les coisissent;
As Deux prient qu'il les tormentent,
Qu'il les tuent, qu'il les craventent,
Et que la mer toz les sorbisse,
Si qu'uns sols n'en eschat, n'en isse;
Car ledement les ont gregiez,
Morz et destruiz et eissilliez.
Que vos feroie lonc sarmon?
Lo jor vindrent à Sigeon,
N'alèrent plus, ilec tornèrent,
De halt vespre s'i aancrèrent:
Molt sont joiant, molt sont hetié.
La nuit, quant il orent mangié,
Si se resont appareillié,
Arrière as porz sont repairié,
Des nès issirent as chans fors,
Puis armèrent molt bien lor cors.
De bones armes maintenant,
Grant pièce avant que li cos chant,
Furent garni et apresté,
Puis chevalchent vers la cité.
Lor signe virent parissant:
Ço esteit d'un grant feu ardant,
Que Sinon alumé aveit,
Qui dedenz lo cheval esteit.
Issi li esteit comandé,
Quant il orreit qu'en la cité
Serroient asséur et quei;
Lors i vendreient à desrei,
C'ert o les traïtors enpris.
Ahi! Prianz, dolenz, chaitis!
Com mal regart prenez de vos!
Par la cité furent joios,
De ço qu'alé s'en sont Grezeis,
N'ont mès ne crieme ne soupeis
Ne dotance de nule part.
Il n'i avoient mès regart,
A cele feiz, d'ome vivant.
Travail avoient éu grant,
Dolor, et peine, et esmaance,
Que por la pès, por l'aleiance
Erent de dormir desirox,
Et de reposer coveitox.
A ço que prou béu avoient,
Et que riens nule ne dotoient,
S'erent colchié et endormi,
N'i aveit home resperi.
Griu trovèrent les murs fonduz,
Et peceiez, et abatuz,
Por la merveille qui iert faite,
Qu'il orent enz tirée et traite.
Vint M. d'els i a entré;
Porté se sont et dessevré,
Et por mainz sens et por mainz leus.
Oscure iert la nuiz et li ciels:
Signes se sont entredoné.
Ainz que del jor paire clarté
En orent il X. M. ocis.
Li granz palès de marbre bis
Sont envaï et depecié,
Et cil dedenz tuit detrenchié:
N'i esparnierent rien vivant,
Morent i meres et enfant.
Li criz et la noise est levée.
Halas! com fière destinée!
Com pesant nuit à cels dedenz!
Onc si fet dels ne tex tormenz
Ne fu ne n'iert jusqu'à la fin.
N'i remaint povre, n'orfelin,
Jones ni vielz qu'il i ateignent.
Del ocise li palès seingnent;
Tuit decorent li pavement,

De sanc sont vermeil et sanglent :
N'i a ne rue, ne sentier,
Ou n'ateigne jusqu'al braier.
Par les rues, par les veneles,
Par les sales riches et beles,
Et par les tors de marbre bis,
Morent dames à cors gentiz.
Halt criz crient si angoissos,
Tex damages si doleros,
Com pot estre si porpensé.
Li portal furent bien gardé,
Que nus n'en issist, n'eschapast,
Qui en la mer ne s'en entrast.
Es braz des meres aletanz
Ont detrenchiez les biax enfanz,
Puis font des meres altretal :
Cele ocise font comunal.
Tote la nuit dura issi,
Desi que l'aube resclarci.
As forz mesons as traïtors
Ont envoyé buens gardeors,
Qu'eles ne soient alumées,
Ne peceiées, ne robées.
Li tenple furent despoillié,
Et tuit cil mort et detrenchié
Qui por garir foï i erent.
Tot cerchièrent et tot robèrent,
Or et argent, pailes et dras,
Bacins, et colpes, et hanaps,
Et altres aveirs preciox,
Chiers, biaus et buens et delitox,
Et prennent tant que plus ne quièrent;
Par mil foiées se chargièrent.
Li reis Prianz oï les criz,
Sot et conut qu'il ert traïz.
Esbaïz fu et entrepris,
L'aigue li cort parmi lo vis,
C. feiz se pasme de dolor.
Si com recontent li auctor,
Foïz s'en est mort receveir,
Com cil qui n'a de vie espeir.
Devant lo tenple Appollinis,
Sor lo vert marbre blanc et bis
Se rest pasmez, falt en petit
Que il méismes ne s'ocist.
L'ovre mortal et la destine
Conoit Cassandre la devine,
Veit ço que tant a prononcié,
Et promis, et prophetizié.
S'ele a dolors riens nel demant.
Tote sole s'en vait fuiant,
Que riens ne la conuist ne treve,
Enz el riche tenple Minerve.
Là se detort, là se degete,
O doleros plainz se regrete.
Ne sei qu'alasse or acontant.
L'ocise par i font si grant,
Que ainz ne puis ne vit len maire,
Ne riens nel vus saureit retraire.
Dedenz la Chanbre de Bialtez,
Où tant par est ors esmerez,
Et chières pierres precioses,
Sont les dames si angoissoses,
Que ne se seivent conseillier.
Quant li jorz prist à esclarzier,
Ont Griu assailli Ylion :
N'i troverent deffension.
Anthenors, li cuverz Judas,
Et Auchises, et Eneas,
Les i ont conduiz et menez,
Fels et cruez, et deffaez.
Coment lor puet li cuers soffrir ?
O duel puissent ils revertir !
Tex damages tant doleros
Sont avenu por traïtos.
Mès sor trestoz fu ço li maires,
Come conte Ditis et Daires,
Que Pirrus a ocis Priant,
Devant l'autel al Dé poissant.
Là li fist si lo chief voler,
Que l'autel dut ensanglanter.
Por ço en fu vers lui iriez

Danz Jupiter li dex preisiez :
Par signe et par grant demostrance
En prist puis de son cors venjance.
Sus el palès qui d'or resplent,
Font doleros ociement.
Riens n'i garist, riens n'a pardon,
Riens n'i a de mort raençon.
Ecuba et Polixenain
Fuient envers un sozterrain.
A la mort fuient : ço que chalt ?
Riens ne lor monte, ne ne valt.
Halz criz crient molt angoissos
Ainz hom n'oï si doleros.
La réine veit Eneas :
« Cuverz, fet ele, Sathanas,
Vils et hontos et reneiez,
Et sor toz altres desleiez,
Com osastes ço porpenser ?
Ne coment poez endurer
Que len, ci endreit, vos veiant,
A detrenchié lo rei Priant ?
Ne pareit pas à vostre face
Que de riens vos peist et desplace.
Par vos est oi Troie esseilliée,
Nos mort et la halte ligniée,
Qui ert de Dardanus estrete.
Ahi, cuverz qui l'avez faite,
A honte en puisseiz vus aler ! »
Sor le marbre l'estut pasmer.
De li n'en ist funs ne aleine.
Puis li a dit, à quelque peine :
« Cuverz, traistres renaiez,
Quant de mei ne vos prent pitiez,
Ne de Troie qui si decline,
Menez en sol cele meschine
Si qu'enemis n'en seit sesiz.
Ja mar de mei auront merciz ;
S'il ocire ne me voloient,
S'ai gie deus mains que m'ociroient. »
A donc rechiet pasmée à caz.
Eneas prent entre ses braz
Polixenain tote por morte :
Isnelement o sei l'enporte.
Nel set, nel veit, ne ne l'entent,
N'i a qu'un poi d'espirement.
Menelax est alez tot dreit
A la chanbre où Heleine esteit :
Ne la ledit, ne la detire,
Ne fet senblant de lie ocire.
Esgardé ont li Griu entrals
Savoir ce qu'il feroient de cels
Qui es tenples s'en sont entré,
A ço se sont tuit accordé
Que len par force les en traie,
Si n'aient ja de mort manaie.
Si lo firent : mal lor dont Dex !
Onc ne les garanti autex.
Et cil furent cerchié trestuit,
Qui s'estoient repost la nuit ;
N'orent garrison li derrier,
Ne qu'orent éu li premier.
Andromacha la proz, la bele,
Et Cassandra qui iert pucele
Ont Griu del tenple fors sachiées,
Mès nès ont mortes, ne tochiées.
Li corteis, li prouz Aïax,
Les deffendi come vassaz.
Des beles dames, des preisanz,
Des puceles et des enfanz
I ot molt retenu des vis.
Quant tot orent robé et pris,
S'ont la riche vile enbrasée,
Frete, fondue et craventée.
Toz est trebuchiez Ylion,
Les riches tors et li danjon,
Et li riche palès marbrin,
Les sales peintes à or fin :
N'i remestrent mur ne portal ;
Tot ont fet plain et tot igal.
A ço fere mistrent grant tens.
Cil où ot plus valor et sens,
Firent les aveirs amasser,

Et ensenble tot ajoster.
N'ot si hardiz en tot l'enpire,
Qui riens en osast fere à dire ;
Amassez fu comunalment.
Trop i ot or et trop argent ;
Et des pierres riches et chières,
Et dras de C. M. manières,
De soie et d'or fez et teissuz :
Ja tex aveirs n'iert mès véuz.
Quant trestoz fu aplanié,
Et Griu furent rezazié,
Et las de destruire et d'ocire,
Si jostèrent un grant concire,
En la tor Minerve, en la grant,
Si com g'en Daires truis lisant.
Agamennon là s'umilie,
Tos les Dex aore et mercie,
Quant il lor ont tant consentu
Que li Troïen sont vencu.
Li rei loent par un et un,
Et li autres poples comun ;
Puis dist : « Seignor ore entendez,
Bien séustes et bien savez
Les covenanz et les otreiz,
Dont nos somes par les noz feiz
O cels qui nos ont fet seignors
De la cité, et des enors.
Tot nos ont fet et aconpli,
Ço dont o nos furent plevi.
Or si gardez quel là ferons,
Saveir se nos lor retendrons
Ço dont il ont noz séurrances,
Nos seremenz et nos fiances. »
A ço respondirent Grezeis :
« Ne seit enfraite nostre leis.
Tot aient ço qu'en lor pramist
Et qu'en lor otreia et dist. »
Issi fu de toz craanté.
Enprès furent tuit apelé :
Com à amis et bien voillanz
Ont toz renduz lor covenanz,
Ne lor en fu onc fet boisdie,
Ne falseté ne tricherie.
Puis ront parlé et conseil pris,
Com li aveirs sereit devis,
Et departi o tele igance
Que n'i ait ire ne pesance.
Molt fu destreit danz Menelax :
Car cist Thelamon Aiax,
Et li altre prince plusor,
Volent que muire a desenor
Heleine sanz aveir pardon;
Car ço mostrent bien par reison
Qu'ele a sor toz mort deservie.
Riens ne li poeit faire aïe,
Quant Ulixes s'en entremist,
Par la preière que li fist
Danz Menelax. Granz jugemenz
Et granz noises, et granz contenz
Tindrent de li treis jorz entiers.
Mès Ulixes li buens parliers,
Li sages et li engingnos,
Li a son cors de mort rescox.
Veiant trestoz et sor lor peis,
La rot danz Menelax li reis ;
Car cil, par son grant escient,
L'en fist sesir par jugement.
Reis Agamennon tant refist
Et tant reporchaça et quist
Que Cassandra li fu donée.
Merveilles l'aveit aamée :
Sor tote riens la desirot,
Sacheiz que pas ne s'en celot,
Molt par iert de s'amor espris :
Ço nos retrait et dit Dithis.
Merveilles se tint à gari,
Quant il se vit de lie saisi.
Deus gentes dames, Climena,
Et l'autre avoit à non Estra,
Donerent à deus riches reis,
L'une à Demophon le corteis,
Et l'autre rot reis Athanas.

Danz Anthenors, danz Eneas,
Resont en grant concile entré.
Assez furent à dei mostré.
Primes parla danz Anthenor.
« Sire, fet il, Agamenno,
Ore escoltez nostre raison,
Et comandez que la dison. »
« Dites, car bien sera oïe. »
Et Anthenors merci li crie
D'Andromacha et d'Elenus,
Qu'il ne desvoldrent onc rien plus
Que la guerre qui a esté :
Se fust par la lor volenté,
Il n'en éust ja esté rien.
« Tot ço lor en promistrent bien,
Treis anz avant qu'el començast,
Ne que Paris en Grece alast.
Lo cors Achilles firent rendre,
Que len voleit as forches pendre.
Mal ne vittance, enging ne art
N'avez éu de la lor part,
N'ont deservi mort ne servage.
Tant estes noble, riche et sage,
Qu'il besoigne que si gardez
S'il vos plest que la delivrez. »
A ç'ot mainte responce fete.
Mès si com l'ovre me retrete,
Toz li comuns velt lor quitance,
Lor franchise et lor delivrance.
Quant Helenus fu delivrez,
Et sis aveirs quites clamez,
Molt humblement en mercia
Cels de Grece, puis lor preia
Que sa mere li rendissont.
Longe parole et grant en font :
Plus le desvelt que nel otreie.
Mès Agamennon tant les preie,
Ço trovon nos et ço lisons,
Qu'il li firent de mort pardon.
Avec lui les retint Pirrus,
Et por Andromacha le plus
Fist les deus filz Hector quiter,
Qu'il voloient à mort livrer.
Les gentix dames enorées
Furent quites et delivrées
Par lo comun esgardement
De l'ost des Grex comunement.
Fu mis del tot à lor voleir
De l'aler ou del remaneir.
O sorz et o devotions,
Et o comunes portions
Fu toz li aveirs asingniez :
As plus riches et plus preisiez
Fist len solonc ce qu'il estoient,
Et que il deservi l'avoient.
Solonc lor fez et lor valors,
Sonc ço, donot len as plosors :
Departiz fu et devisez
A lor voleirs et à lor grez.
Ço fu bien fait sanz discordance,
Sanz haïne, et sans malvoillance.
Enprès parlèrent de l'aler ;
Mès si orrible orent la mer
Si hisdose et si reversant,
Qu'en nul sen ne mostre semblant
Qu'il jamès dedenz lie entrassent,
Qu'en eslepas tuit ne neiassent.
Chascuns jor iert si forz li venz
Et par la mer tex li tormenz,
Riens n'i entrast, n'éust la mort,
Et qui jamès venist à port.
Ço dura plus d'un meis entier,
Tant que toz prist à ennoier ;
Calcas distrent qu'il enquéist
Que ço esteit, si lor déist.
Ses respons prist, ses sorz gita,
Et enprès si lor anoncia,
Que ja li venz n'abesseroit,
Ne la mers ne s'apeseroit,
Desi que les infernax furs
Éussent éu lor dreitures,
Et l'ame Achilles vengement ;

Cele demande et cele atent :
Ne lor espialt ne meins ne plus.
Lors s'apensa Neptolemus
O cele esteit, ne qui l'aveit,
S'ele ert morte, o s'ele viveit,
Por quei sis peres fu ocis.
Demandé l'a molt et enquis.
Tuit dient que n'en sevent rien ;
Ainz afferment et jurent bien,
Que quant la citez fu éue,
Ne fu trovée ne véue.
La parole fu essalciée,
Et demandée, et enpeschiée,
Tant qu'Antenor en fu blasmez,
Felenessement accusez.
Agamennon l'en fist apel,
Que il n'esteit ne buen ne bel.
Cil en parole o Eneas :
Si li dit que ne loe pas,
S'il la saveit, qu'el fust celée ;
Car tost sereit chier conparée.
Molt li prie que veir en die ;
Car trop par a fet grant folie,
De l'ost des Grex vers els marrir.
Ne li volt onques descovrir,
Ne dire qu'il en séust rien.
Anthenor, qui pas ne fist bien,
L'a quise en ses mesons un jor.
Es chanbres d'une vieille tor,
La trove reposte et musciée.
Parmi les braz l'en a sachiée,
Al rei Agamennon la rent,
Qui en a fet don et present
Al filz Achilles, al cuvert.
Et Ulixes dit en apert
Que l'en l'ameint delivrement
Al tonblel et al monument,
Où Achilles gist, l'a l'ocie ;
Donc iert la venjance aconplie,
Et li infernal apaié
Qui nos font de l'aler devié.
Ço fu graé, issi le firent,
Mès griement le respenéirent,
Issi com vos m'orreiz conter,
Anceis que vienge al deffiner.
Toz li poples sot la novele,
Qu'ocire volent la pucele ;
Tuit i corent, nus n'i remaint :
Chascuns la plore, et crie et plaint.
Chascuns qui remire sa face,
Ne puet muer ne li desplace,
Ço qu'en la velt à mort livrer,
A M. en véisseiz plorer.
Pitié en ont, n'est pas merveille :
Li lis et la rose vermeille
Sont envers lie descoloré.
Quant qu'ot Nature de bialté
Mist ele en li par grant leisir,
Onc Dex n'i sot mielz avenir.
Las quel damage et quel dolor !
Le mont tenist len a meillor
Se de lie fussent eir issu :
Ge qu'ert de bel i fu perdu.
Sor altres fussent remirable
Et de bialté resplendissable
Cil qui de lie fussent estret.
Las tant i ot doleros plet !
Com pesme mort et com haïe
Fu ! ne l'aveit pas deservie.
Ço pesa lie, el n'en pot mès,
Quant Paris ocist Achilles :
Onques n'en fu o lie parlé,
N'onques ne fu par le suen gré.
A la mort veit que len l'ameine,
Parole à els, mès c'est à peine ;
Car de poor trenble et tressalt,
Le cuer li mue et change et falt.
« Seignor, fet ele, vil concire
Avez tenu de mei ocire.
Onc ne fu mès venjance fete,
Qui fust en si grant mal retrete.
Halt home estes et riche rei,

Que si vil rien faire de mei !
N'ai mort ne peine deservie,
N'onques ne fis jor de ma vie,
Porquei gie fusse si traitiée.
Tant par sui de reial ligniée,
Pucele jone, sanz malice.
Se vos pléust, ceste justice
Poïst bien remaindre de mei.
Ocis avez Priant lo rei
Ses filz, ses freres, ses nevoz
Et ses altres bons amis toz.
D'ocire et d'espandre cerveles
Et d'estre en sanc et en boelles
Déussiez estre tot saol
Et aveir ce à grant refol,
Qu'un meis entier avez esté
Si cruelment ensanglanté
De l'ocise des cors dampnez,
Que c'est merveille que avez
De ma mort faim ne desirrier.
Volez vos vos resazier
Onquor de mei ? Ço sacheiz bien
Que gie ne voil por nule rien
Vivre enprès si faite dolor.
Ja ne verroie mès nul jor
Chose qui me reconfortast,
Ne qui leece me donast.
N'istra de mei fille ne fiz,
Porquei seit vils n'abastardiz
Li lignages dont gie sui née.
Ne refus pas ma destinée :
O ma virginité morrai.
Biau m'est quant gie ne malmetrai
La haltece de ma valor.
Ne dei aveir jamès amor
A riens vivant. Ja Dex nel dont !
Or ne voil pas qu'en me pardont,
Qu'en m'assoille, molt le desvoil.
Trop plorassent sovent mi oil.
Que me valdreit vivre en dolor,
N'en mortal glaive, ne en plor ?
Vienge la morz, ne la refus,
Gie n'ai talent de vivre plus.
Mon pucelage li otrei,
Plus biau n'en ot onc filz de rei.
Ne voil pas que cil l'aient pris
Qui mon chier pere m'ont ocis.
Car ne fust mie sals en els
Ja ne l'aura cruex ne fels.
Molt sui liée quant gie fenis,
Et quant gie d'els me despartiz :
Molt haïsse lor conpaignie.
Tant a or porchacié Envie
Qui de ma bialté se plaingneit,
Et qui tant me par haïsseit :
Or n'iert jamès de moi irię.
Ne fusse pas à mort jugie,
Se Envie nel féist faire,
Ço vos puis bien dire et retraire.
Ne fust criente la destinée,
Se poïst estre rachatée,
Li comuns toz de l'ost Grezeis
La rachatast d'or set C. peis.
Mès ço que Calcas lor enseingne,
Por quei la tormente remaingne,
Covient faire. Dex, quel domage !
La bele, la prouz et la sage
Et de totes la plus preisiée
A Neptolemus detrenchiée
Sor la sepolture son pere.
Tot ço vit Ecuba sa mere.
Del sanc de ses fines bialtez
Fu li tonbliax ensanglantez.
De la réine ne sai dire,
Mais à ses mains se velt ocire ;
De doel, d'angoisse, de haschiée
Ist de son sens tote enragiée,
Issi desperse, issi desvée
Si estrange, si forsenée,
Que riens ne la poeit tenir,
Ne par batre, ne par ferir.
Les reis, les contes honisseit

Et tote jor les ledisseit.
A els lançot cotials aguz
Ou pierres, o bastons cornuz,
Sovent les mordeit o les deuz,
Ne la poeit souffrir la genz.
Ço dit Dithis, qui ço reconte,
Qu'assez li firent puis grant honte,
Et puis fu lapidée à mort.
En Albidée, loin del port
Li firent faire sepolture,
Grande et halte qui onquor dure.
Por lie qui si faitièrement,
Se fist ocire malement,
Apelerent lo leu Engrès,
Por ço que lo cuer ot pervers,
Et sanz amour, et sans raison.
Ço distrent puis et ço lison,
Qu'ele se fist fole à escient,
Por receivre mort et torment.
Ne voleit sor terre languir,
Ne tel dolor longues souffrir.
Por ço velt faire et engingnier
Que son cors féist lapier.
Damage fu granz et dolors
Que li avint tex desenors,
Car en cest siecle trespassé,
N'ot dame de graignor bialté,
Plus preisiée ne plus amée,
Ne de plus halte renomée.

Issi com gie vos ai conté,
Et com g'es livres ai trové,
Avint icest destruiment:
Desore orreiz confaitement,
Ravindrent lor grant enconbrier,
Et lor damage for et fier:
Desore orreiz les destinées.
Quant gie les vos aurai contées,
Ne direiz pas qu'à nule gent
Avenist onc plus malement.
Tuit alèrent puis, ço lison,
A duol et a perdition.
Esgaré furent et destreit,
Saveir qui lo Pallade aureit,
Despuis qu'Achilles esteit morz.
Ja s'il vesquist, ennuiz ne torz
Ne l'en fust fez, ne contredit,
Qui fust de grant ne de petit.
Ço dist Thelamon Aiax
Que il est si vaillanz et tax
Et tant aura l'ost socorue,
A la trenchante espée nue,
Tantes feiz l'a resaziée
Que ele esteit si mesaisiée,
Et souffraitose de vitaille,
Soufferte en a tante bataille,
Que si com il dit et retret,
Bien est dreit et raisons qu'il l'ait.
Diomedes le redemande,
Et si prie à toz et comande
Que il en facent tel esgart;
Car par raison n'i a tel part
Nus com lui: suens est quitement.
Si mostre bien, et dit coment
Les granz estorz a meintenuz,
Et les mortal estorz veincuz,
Sis a rescox par meintes feiz
Si angoissos et si destreiz,
Que aler les en covenist,
Se il toz sols nes deffendist,
N'i a nuls d'els tant ait souffert;
Se il par jugement lo pert,
Sor tote rien l'en pesera,
Mès a souffrir li covendra.
A ces requestes ço lisons
Ot granz noises et granz tençons;
Reis Thelamon molt s'i aïre,
De granz orgoilz i prist à dire.
Ne s'en tenist mie Ulixes.
« Seignor, fist il, desoremès
Ne deit il bien estre à viaire

Qu'or n'avez plus de mei affaire.
N'avez cure de mon parler;
Mès bien vos déust remembrer
Que gie vos trovai si affliz,
Et si ateinz, et si guenchiz,
Que par force et par estoveir,
Se ne fussent mi grant saveir,
Vos en parlisseiz altrement,
N'i éust ja vers mei content,
N'en entendisseiz ja raison.
Coment gie del Palladion
Fusse par altre dessesiz?
Ço sont li gré et les merciz
Qu'ai deserviz, qu'or me rendez.
Malvesement vos remenbrez
De ço que gie ai porchacié,
Et fet, et quis, et engingnié,
Com vos seiez venu à chief
De ço que tant ert pesme et grief.
Par ma parole et par mes diz,
Ai toz vos voleirs aconpliz.
Se ne me méisse en tel paine
Onquore fust entière et saine.
N'éusseiz pas l'or et l'argent,
Dont vos estes riches manant:
Onquor fust or li mur entiers.
Et dont ne parlai gie premiers,
Com li Pallade fust enblez,
Sanz vos séuz et sanz voz grez?
Et don nel porchaçai gie tot,
Si qu'onques n'en séustes mot?
Dessi qu'Antenor l'aporta,
Et par ço qu'il ne me trova,
Le vos bailla, si vos di bien
Que l'en pesa sor tote rien.
Mès n'i osot plus arester
Qu'arrière voleit retorner,
Que l'ovre ne fust conéue
Descoverte, n'aparcéue.
Por ço que tuit bien vos saviez
Que raisons ert, et ço veiez,
Qu'ès ma herberge fust portez,
Et mei bailliez et comandez,
Le m'envoiastes vos maneis.
Or si volent nostre Grezeis
Que len le me toille, et quel rende;
N'est mie dreiz qu'o els contende;
Mès, sacheiz, molt me pesera
Qui issi m'en dessesira. »
Thelamon Aïax respont:
« Fols deit estre cil qui fox tont.
Bien nos auriez toz tonduz
Se de ço estiez créuz.
Tonduz nos auriez bien près
Se si vos remaneit en pès
Li Pallades; mès ço n'iert mie,
Tant com el cors aie la vie.
N'aurai ne force, ne valor,
Ami, conpaignon, ne seignor,
Ço sacheiz vos enfin por veir,
Qui ci ne face son poeir.
Trop est grant honte et grant viltance
Dont vus ici faites vantance;
Ne don vos tant quidez valeir
Que il vos deie remaneir.
Por ço s'estes trichières lerres,
Et traïtres et deceveres,
Et por ço que par vostre fet
Nos sera mès toz jorz retret,
Et si nos tendra len à fals,
A mençongiers, à desleials,
Bien nos avez appareilliez,
Molt en devez estre preisiez.
A ço que faire déusson,
Par preière, sanz traïson,
Ço vos avez si atorné,
Dont serez a toz jorz blasmé.
Por c'est bien dreit qu'il vus remaigne.
C. dehaiz ait la vostre ovraingne.
Mès gie qui Cronerese et Trace
Conquis, n'i a celui nel sace,
Qui en aportai lo tresor

Et tot l'aveir Polinestor,
Qui me rendi Polidorus,
Le menor des fiz Priamus,
Qu'a norrir li aveit tramis,
Car molt par esteit lor amis,
Et quant gie l'en oi aporté,
Por ço que pas à vostre gré
Ne feseit pas li reis Prianz,
L'océismes ses ielz veianz :
Deus mille pierres i lançasmes,
Molt près des murs le lapidames.
Polinestor fis nostre aclin,
C. M. muis entre pain et vin
M'a puis envoié sanz desdit,
Dont orent puis grant et petit
Altre part, com gie en aveie.
Si vos vantez, là où gie seie,
C. dehez ait iceste joie !
Et que féissent Griu à Troie,
Se ne fussent li mien porchaz,
Et la grant force de mes braz?
Ne conquis gie lo rei de Frise,
Dont l'aveir et la manantise
Fis venir à l'ost replenir,
Qu'il n'i avoit que del foïr,
Où gie trovai M. engrotez,
Et M. de faim neirs et enflez?
Ne fis gie venir lo froment
Le pain, le vin, l'or et l'argent,
Ne lor fis gie tot departir?
Onques n'en voil riens retenir,
Fors la fille au rei, Temissa,
Que toz li comuns m'otreia,
Qui molt iert prouz, de grant parage,
Franche et corteise, et bele, et sage.
N'estoient Griu si malbailli,
Si engroté, et si affli,
Qu'il n'osoent en fuerre aler,
Quant gie lor alai delivrer
Les regnes de ci environ?
N'i ot rei, prince ne baron,
Qui pas me poïst contrester :
A mainz en fis les chiès voler.
La terre de Botrillancie,
Où tant aveit de manantie,
Conquis gie tote et delivrai,
Si qu'onques home n'i lessai,
Qui puis damages nos tenist,
Ne qui à l'ost des Grius nuisist.
Gargare, Cepsim, Larissan,
Riches regnes, et Arisban
Conquis gie tot et despoillai,
Et la richece en amenai.
Onc Ulixes en son vivant
En issi poi ne conquist tant.
C'est bien séu, jusqu'à C. anz
En aurons nos des remananz.
Si grant plenté mis entre vos,
C'onc puis ne fumes souffretos,
Ne povre, ne mesaesié,
Ne de gent defors damagié.
Ne conquis gie par mon travail
Com nos éussons l'anerail;
Que li vilain orent foï
Es pui d'Idée, où gel sesi,
Es plus fort leu qui onques fust
Ou hom riens criembre ne déust.
C. M. bestes engressiées
Qui en l'ost ont esté mengiées
En fis des tertres devaler,
Enprès les fis si diviser
Qu'en l'ost n'ot si povre Grezeis
Qui n'en éust ou deus ou treis,
Ou diz ou quinze, ou vint ou cent.
Bien sevent tuit comunement
Que j'ai tant fait que par raison
Dei aveir lo Palladion,
En fine quitance et en pès.
Se dire velt danz Ulixes
Qu'il i ait graignor dreit de mei,
Gel contredi et si'l devei
Qu'il n'est si vaillanz ne si prez,

Ço li proverai veiant toz
Qu'il nule part n'i deit aveir.
Une chose puet bien saveir :
S'il l'a ne l'aura pas en pès.
Gie quit qu'il enbrace tel fès,
Qu'il ne porra gaires porter,
Ne li convienge à conparer.
Ne di se Achilles fust vis
Li proz, li vaillanz, li gentis,
Que je ja part sor lui clamasse
Ne nule rien redemandasse ;
Suens fust, c'est bien chose séue.
Por lui et por la soe aïue
Somes nos de Troie seignor,
Par lui somes nos veinqueor,
Par lui sont mort li fiz Priant,
Li prou, li hardi conbatant.
Ne fussons ore pas en vie,
S'il ne fust et la soe aïe ;
Ja uns toz sols n'en eschapast
Que morz ne fust, s'il ne l'ostast.
Par lui furent les granz citez,
Li chastel et les fermetez,
Et li reiaume tuit conquis,
Et tuit nostre enemi ocis.
Par lui fu morz reis Forbanta,
Qui durement nos guerroia :
Sa fille Diomedean
Dont Polibus trest grant ahan,
En amena gente pucele ;
Encor n'a il el mont plus bele.
Il prist Syre et Gerapolin,
O il laissa meint orphelin,
Des peres qu'il livra à mort ;
Mès n'i ot pas petit aport
Que il en fist en l'ost venir,
Por assazer et replenir ;
Nus homs ne vit si grant plentez,
Com il i ot por dos estez.
Il destruit toz noz malfeisanz,
Nos museors, nos guerroianz :
Il conquist toz les granz tréuz,
Que l'en vos a puis toz renduz :
Il conquist lo roi de Cilharres
Dont il ot de besanz III charres,
Et tex III dous, au plus eschars,
Qui valoient X. M. mars.
En Cilias conduist sa gent,
De Linerse ot l'or et l'argent,
Le roi ocist et Armoné
Qui molt estoit de grant fierté,
Riches et proz et averox,
Et hardiz et chevalerox.
Del grant avoir qu'il li toli
Chargea ses nès si et empli
Qu'a grant peine s'en pot venir
Sans tormenter et sanz perir.
Sa fille qui molt ert preisie
Et bele et saige et afeitie
Astronomen fille Crises
En amena danz Achilles.
Ne servoit pas de lobes treire,
Ne d'estre fels ne deputeire,
Ne d'engignier seductions,
Multres mortex ne traïsons.
Cil le déust avoir sanz part.
Trop a en vos prové coart
A recevoir si grant enor ;
Mès cil qui de toz portoit flor,
Qui prist et conquist Pedason,
Et la cité de Ligeron
Dont Brises estoit reis et sire,
Sires estoit de tot l'empire,
Qui s'estrangla et se pendie
Por son meffet por son pechie,
Por ce que il veoit conquis
Tot son reialme et son païs.
D'Achilles ne se pot deffendre,
Ne a lui ne se voloit rendre :
Portant en fut si d'ire pleins
Qu'il se pendi à ses dos meins ;
Ses realmes fut toz conquis,

N'i remest ors ne vers ne gris
Ne blez ne vins ne autre aveirs,
En l'ost en ert granz estoveirs.
Devisa le et departi,
Trestote l'ost en repleni,
Et sa fille Ypodomia
En aconduist et amena;
Et por cest grant conquerement
Nos firent Greu comunement
Si grant enor que de loriers,
O fresches flors de balsamiers,
Nos coronèrent veianz toz.
N'i ot si hardi ne si proz
En l'ost, de qui fust autant fet,
Ne de qui seit ja ce retrait.
Cest trionphe, ceste victoire,
Et ceste enor et ceste gloire
Conquéismes nos autrement
Que par hontox decivement.
Danz Agamennon que ci vei,
Que molt vei oi teisant et quei,
Set bien se ge di veir o non;
Car cele à la gente façon,
Astrinomen la proz, la saige,
Fille Crises de haut paraige,
L'en dona por s'amor aveir;
Si l'en déust bon gré saveir.
Trestot quant que il gaaigna
Departi tot et devisa,
Fors la bele Ypodomian,
Et solement Diomedan :
Sol icez does filles de reis
Retint por l'otrei des Grezeis,
Por lor otreiz et por lor grez.
Puis en fu a grant tort menez,
Com je dirai, car il est dreiz.
Crises, qui fu forment destreiz
D'Astrinomen sa fille ainz née,
Qui Agamennon fu donée,
Toz revestuz de ses tuniques,
Et toz chargez de ses reliques
En vint en l'ost, si li requist
Que por ses Deu la li rendist.
Assez li fist de granz sermons
Et de molt grant conjureisons;
Mès n'en ot mie à icest jor.
Portant en fist as dex clamor.
Bien l'oïrent, bien le vengièrent,
Nostre ost ensint endomagièrent.
Tuit li home comunement
Moroient si feitièrement
Que, se durast II meis o treis,
Destruiz fust toz li oz grezeis.
Molt i avoit mortalité,
Trop chièrement l'ont conparé
Le véement de la réine;
La venjance qui vint devine
Nos dut trestoz fere perir,
Tant que nel porent Griu soffrir.
Calcas que je vei là ester
Nos sot molt bien dire et conter
Que c'ert por la fille Crises,
Ne ja li Deu n'auroient pès
Devant qu'ele li fust rendue.
Et quant la chose fut séue,
Si fut par meintes feiz requis,
Tant que torna tant li estris
Que la princie et la baillie
Et trestote la seignorie,
Qu'aveit en l'ost, li fust tolue,
S'Astrinome n'esteit rendue.
Quant vit que fere l'estoveit,
Contre reison et contre dreit
Si volt et quist et demanda
Qu'il éust Ypodomia,
Ceste rendreit se cele avei.,
O autrement n'à tort n'à dreit
Ne la partiroit ja de sei.
Puis en vint l'ost en tel effrei,
Et tant nos entrecorreçasmes,
XX. M. hialmes en laçasmes;
Se ne fust Achilles, gie cuit

Que nos nos entroceissons tuit.
Mès il ot pitié de sa gent,
Et de tot l'ost comunement.
Mielz volt la donzele livrer,
Et si fete ocise eschiver,
Et apaisier les granz periz
Des dex qu'il orent si marriz;
Ne volt soffrir plus en fust fet.
Grant tort, grant honte et molt grant let
L'en fist len, c'est la veritez,
Et trop en fu à tort menez.
Tot fust à un, se il volsist.
Sacheiz de veir que tant en fist,
Dont il dut avoir greignor grez
Que vos qui ici vos vantez
De vos vix hontox parlemenz
Et de vos vix decevemenz.
Sol en ceste ovre ce set lon
Conquist il le Palladion
Mielz de vos, por quant que féistes,
Puis icele ore que nasquistes.
Ce sont ovres qu'en deit retraire;
Mès vos vos devriez bien teire
De cels com ci vos oi vanter;
N'en poez en nul pris monter.
Onc de fere d'els dos la pès
Ne vos méistes en grant fès:
Mielz amiez la descordance
Que l'amor et la bienvoillance.
Je l'encerchai et tant la quis,
Tant preiai Crises et requis
Que il rendi sa fille arière;
Por mon fet et por ma preière,
A Agamennon la rendi.
Et, quant je l'en revi seisi,
Se li fis rendre meintenant
La bele au gent cors avenant.
Par mei la reprist Achilles,
Que ja jor ne la baillast mès:
Por mei et por mon loement
Li fis feire le serement,
De sa main destre le jura,
Qu'o li nè jut ne n'atocha,
N'en ot charnelment conpaignie.
Ço ne porparlastes vos mie;
Plus amisseiz, n'en dotons rien,
La descordance que le bien.
Dans Ulixes, vostre conselz
Ne fu onques sains ne feelz,
Vos n'en devez en leu parler,
Où gie soie, ne demander
Chose où gie bes et vus halciez;
Car il n'est pas resons ne dreiz.
Trionphes ne vos tient de rien;
N'en parlez plus, si ferez bien. »
En concile sont aïrié:
Ledi se sont et manacié.
Partiz s'en est Diomedes,
Et dit: « ja n'en parlerai mès
Sor issi faite discordance: »
Grant ire en a, et grant pesance.
El covenir les en a mis;
Onc puis par lui ne fu requis.
Ço dit Dithis, qui'l vit as ielz,
C'onc si grant let ne tex orgoilz
Ne furent mès pensé ne fet,
Com il se sont dit et retret.
Mès Agamennon l'enpereres,
Et Menelax li reis, sis freres,
L'ont à Ulixes otreié.
Molt en furent Griu corocié,
Molt lor pesa, molt en parlèrent,
Por poi qu'o els ne s'en meslèrent.
Ço firent por amor Heleine,
Où il aveit mise sa peine,
Que de mort l'aveit delivrée.
Grant fu la noise et la criée
Que fist li poples comunals.
Dient Thelamon Aïax
Le déust aveir quitement,
Sanz nul desdit, sanz nul content,
Qu'il aduist le froment de Trace,

N'i a celui qui bien nel sace,
Qu'il a porté le graignor fes
De l'ost, fors lo cors Achillés,
Gardez les a al grant besoinz
Et secoruz et près et loing.
Bien remenbrent le grant mestier
Que lor aveit sis branz d'acier;
A mort le tienent, à honiz,
Qu'il n'est del Pallade sesiz.
Les deus freres ont molt blasmez,
Molt lediz, et molt acusez.
Honte, vergogne, et lecherie
A sormonté chevalerie.
Ço dient tuit, nus ne s'en test,
Molt lor peise, molt lor desplest.
Thelamon est toz enragiez,
Si angoissos et si iriez,
Que par un poi lo sen ne pert.
En audience et en apert
Les manace, sanz porloingnier,
A toz les testes à trenchier:
Lo sanc del cors lor espandra;
Ja altrement ne remandra.
Soz ciel n'est plez qu'il en féist
Qu'à ses deus mains nes océist;
Par poi que senpres nel comence.
O els content, et o els tence,
Tant qu'il resont tuit departi.
Desor sont mortal enemi,
Desore auront très bien mestier
Qu'il se sachent eschalguetier.
Tuit veillièrent par les ostax;
A chevaliers bons et vassax
Firent la nuit lo cors garder.
Molt feseit cil à redoter,
Qui d'els s'est malement partiz.
Oiez que conte li escriz:
Icele nuit sans plus tardier,
Quant li jorz prist à esclarcier,
Trovèrent Thelamon ocis;
Les braz, lo cors et tot lo vis
Ot detrenchié d'espées nues.
Ci ot assez palmes batues.
Sor Ulixes, sor Menelax,
Et sor les autres deus vassax
Fu sa mort mise. « Ç'ont il fet »
Ço dit l'uns à l'autre, et retret.
Tant furent vers els dreciés
Si haïnos, et si irié,
Qu'il n'i a el que d'els sesir,
D'els ocire, d'els assaillir.
Molt fu Thelamon regretez,
Molt fu de toz plainz et plorez:
Molt ont retrete sa proece,
Et sa valor et sa noblece.
Gent ne fu onc si angoissose,
Plus destreite, plus dolerose,
Lor joie est revertie en plor.
Car, plus de trente feiz lo jor,
S'armèrent por aler requerre
Cels qu'il heent de mortal guerre,
Par maintes feiz fu comencié.
Trop estoient vers els irié.
Neptolemus fet duol estrange,
D'ire pert tot lo sens et change;
Car molt l'amot de grant manière.
Lo cors fist sevelir en bière,
Molt richement, à grant enor,
Si com furent si anceisor.
La rez fu faite à lui ardeir,
Et si sacheiz enfin por veir
Que la poldre fu bien gardée,
Bien coillie, et bien ajostée.
En une juste de fin or,
Qu'aveit Prianz en son tresor,
Preciose d'estrange guise,
Fu tote seelée et mise.
Enprès li fist faire un tonbiel,
Issi très riche, issi très bel,
Com il onques soz ciel plus pot;
Mostré li a que molt l'amot.
Li rei, li prince, li baron,

Furent ovreor et maçon.
Si distrent tuit comunalment
que s'il fust mort premièrement
Que li plet fussent porparlé,
Ja n'en fussent mès escolté,
Ja cil dedenz ne se pensassent,
Ne pès, ne treve porparlassent.
S'il l'éussent anceis perdu,
Il n'éussent pas abatu
Yllion, ainz fust toz entiers.
Dedanz les quatre jorz premiers
Que ço fu fet, fu en effrei,
Et en si grant poor de sei
Danz Ulixes, qu'il ne dormeit
Ne qu'ore desarmez n'esteit.
Regart aveit de sa caboce,
N'il n'aveit mie si grant force
Qu'il se poïst vers toz deffendre.
Ardeir ou detrenchier ou prendre
Le voleient sor tote rien.
Cil sot, et vit, et conut bien
Qu'il n'i aveit riens de l'ester :
Foïz s'en est de nuit par mer,
Ço truis lisant, en Ismaron.
Lessié ot lo Palladion
A Diomedes son ami,
Son conpaignon et son plevi.
Ne dotot pas qu'il l'envaïssent,
Ne que par force le tolissent :
Porquant si n'iert il pas séurs,
Que quant li ciels esteit oscurs,
N'éust treis cenz vassax armez,
Chascune nuit lez ses costez,
A lui garder com lor seignor :
Altre tel en font li plosor.
Cassandra la fille Priant
Feseit duol angoissos et grant :
Véu l'aveit tot detrenchier,
Enprès sa mere lapier,
Polixenain, sa suer, s'amie,
Veiant ses ielz, tolir la vie.
S'ele aveit lo cuer dolerox,
Dolent, ne triste ne plorox,
N'iert pas merveille, anceis ert dreiz.
Replenie ert des halz segreiz
De la soveraine escience,
Que li Deu ont en providence ;
Mainz dels, maintes adversitez
A prononciez et destinez.
Agamennon dit que seit fiz
Qu'en sa meison sera traïz ;
Sa mort li ont appareillie
Li plus privé de sa mesnie.
« Del rei Priant, qui fu ocis
Devant l'autel Appollinis,
Seit tost li termes aprochiez
Coment Prianz sera vengiez :
Appollo velt que si seit fet.
Honte li fist icil et let
Qui son autel ensanglanta,
Mès griement l'espeneira.
Li reis Oïlex Aïax
N'en eschapera mie atax ;
Del tenple Minerve m'osta,
Mal m'i sesi, mal m'adesa.
La deesse quiert et espleite
Com dels li vienge et meschaance.
Altretel auront li plosor :
A honte, à mal et à dolor
Et à dehait et à torment,
Et à eissil, et à duol grant
Seront livré : li Deu l'otreient,
Qui si l'esgardent et porveient.
A mainz en mist ès cors effrei :
Chascuns dota et crienst de sei.
Icist estris dura assez,
Tant qu'Anthenors o ses privez
Les vint preier molt de pès fere.
Si lor set bien dire et retrere
Que malement se baillisseient.
Car tex ovraignes en sordreient,
Par qu'il seroient si destruit

Lor eir, lor terres, et lor fruit,
Que jamès jusqu'al finement
N'en auroient restorement.
Molt lor dit, molt les amoneste.
Après a fet d'els molt grant feste :
A mangier convia les reis
Et toz les princes des Grezeis,
Et si servi molt richement;
Enprès lor fist maint biau present,
De dons les a toz repleniz.
Il en i aveit de marriz
O Eneas, qui sor lor vié,
Sor lor peis, et sanz lor congié.
Aveit Polixenain celée,
Prise, reposte et resconsée,
Enfret aveit son serement.
De ço li firent jugement,
Que il aveit lor pès forfet.
Ne vos en quier faire lonc plet.
Essillié l'ont, et a reison,
Et por assez poi d'acheson
Preié li ont qu'o els s'en alge,
Car n'i a cel qui jà li falge :
Tot altretant de dingneté,
D'enor et de prosperité,
Ait com un d'els, et naient meins.
Cil fu desvez et d'ire pleins;
Les vint et deus nès lor a quis,
En quei en Grece ala Paris,
Où il s'en alge o ses mesniées.
Totes li furent otreiées,
Et donent leisir et espace
Qu'il les ratort et les reface.
Dolcement requist Helenus,
Oiant toz les princes, Pirrus
Que les deus filz Hector li rende ;
Tant de retor et tant d'amende
Li face de tot son lignage.
Molt l'en trova fier et salvage.
Mès tant preia cil humblement
Les reis, les princes et la gent,
Qu'il les li rendi anbedeus ;
Molt en fu Helenus joios.
Anthenors, ço me dit Dithis,
Guerpi la terre et lo païs ;
Mès il ne me reconte mie
Où il ala, n'en quel partie.
Puis ra Neptolemus semons
Toz les princes, toz les barons
Qu'il féissent dels, plors et cris,
De Thelamon qui ert ocis.
Là où il l'orent enterré,
L'ont par treis feiz plaint et ploré,
Que onc ne furent deschacié,
Ne desvestu, ne despoillié :
Ço firent qu'onc gent ne fist mès ;
Res et tondu se sont enprès,
Ilec remestrent lor chevol,
Ço lor avint de molt grant dol.
Agamennon et Menelax
Ont molt apelez desleials,
Dient que tant se sont honi
Que de la lignée Atréi
Ne seront il mès apelé.
Plestenidas furent nomé;
C'est naienz nobles en Grezeis.
Ainz que passast la fins d'un meis,
Virent qu'à els ne la garreient,
Ne altre fin ne troveraient.
Molt ont requis, molt ont preié
Que d'aler lor dongent congié.
Quant vers els ont si grant rancune,
N'est mie dreiz qu'en lor comune
Soient : lessent les en aler.
A ço estut molt demorer,
Ainz qu'il en eussent otrez.
Lor navies fu molt tost prez,
Vilment chacié et deboté.
Se sont del port desaancré,
Forment furent joiant et lié,
Quant en mer se sont esloingné.
Por tot le renne de Bavière,

Ne retornassent il arrière.
Reis Thelamons aveit deus fiz,
Assez jones, assez petiz,
De deus gentes filles de reis:
N'aveit mie esté sor lor peis,
Mès de lor bones volentez.
Antides esteit apelez
Li uns des fiz, nez de Glauca,
Sor tote rien le resenbla.
L'autres ot nom Entresacis,
Et Temissa, ço m'est avis,
Sa mere: issi l'apelot on.
Molt erent de gente façon,
Molt erent bel et enseignié
Et sor toz altres affetié.
A Théncer furent livré,
A riche rei et enoré,
Qui les norrisse et tienge chiers,
Tant qu'il les face chevaliers.
Il les reçut molt liément,
Qu'il erent si prochain parent.
Enprès que tot iço fu fet,
Que vos ai conté et retrait,
Virent Griu iver qui veneit
O venz, o pluie et o freit,
O granz orez et o tormenz.
Sanz altres lons porloingnemenz,
Pristrent conseil de mer passer.
N'i aveit riens de plus ester
L'ivers et li neirs tens felons,
Cil qui despoille les boissons
De lor bialté et de lor foille,
Qui la terre enpalue et moille,
Parquei sont li oisel tesant
De lor dolz sons et de lor chant,
Qui la voiz dolce mue et change,
Qui les manace, et les estrange
De mer passer à grant navei,
S'il n'en prenent prochain conrei.
Ou lor pesast, ou lor fust bel,
Par lo defalt del tems novel
Se mistrent en mer tenebrose,
Lede et orrible et perillose.
A Troie est Eneas remès,
Par lo comandement as Grus,
Tant qu'il se seit appareilliez,
Puis s'en ira com essilliez.
Ses nès atorne en la marine,
Quant veit que tex est la destine.
Si apela lo remanant
Qui de l'ocise lede et grant
Furent gari et eschapé,
Et si lor a dit et mostré:
« Seignor, fet il, issi vos vet;
Assez a ci doleros plet.
Puisque li siecles comença,
Ne jamès tant com il durra,
Ne sera gent plus malbaillie.
J'ai aprestée ma navie;
Par estoveir, com de morir,
Me covient Troie à degnerpir,
Terre querrai où gie remaingne.
Cil qui vendront en ma conpaigne
Sachent que ja ne lor faldrai,
Tant com gie l'ame el cors aurai.
Amerai les et aurai chiers,
Dolz lor serai et dreituriers,
Secorrai les à lor besoing,
Sonc mon poeir et près et loing.
Cil qui voldront ci remaneir,
N'auront parent prochain ne eir
De la lignie Dardani,
Dont vos aiez prince establi.
Les marches sont ci molt près
Où li home sont trop engrès
Et malfesant et robeor;
Se vos estiez sans seignor,
Estre vos en porreit de pis.
Gie ne vei pas, ne ne choisis,
Conseil vos seit ne plus salvables,
Ne plus vaillanz, ne profitables,
Que d'Anthenor faire venir.

Sages est et de grant aïr,
Molt est vaillanz et molt est proz :
Bien vos saura maintenir toz,
Garder, tenir et essalcier,
Altre conseil n'a ci mestier.
En lui aurez pez et refui,
Fastes tost envoier por lui,
Seignor en faites et chadel. »
Ço plot a toz et lor fu bel ;
Por lui tramistrent maintenant.
Danz Anthenors ot joie grant.
Quant la chose fu nonciée.
Isnelement à sa mesniée
Est revenuz à grant espleit,
Mès fet i ont fol acoilleit.
Oiez quel conseil aveit pris
Danz Eneas entretandis :
Ne sereit pas cil recoilliz,
Ne sor els princes estabiiz ;
Del païs velt que seit chaciez,
Qu'en Troie ne mete ses piez.
Demandé aveit et enquis,
Et bien quidot aveir apris,
Que par lui fu deseritez,
Et descoverz et accusez,
Por la fille lo rei Priant.
Bien en aveit fet lo senblant ;
Car se sis cors ne la cerchast.
Ja hom des lor ne la trovast.
Après avoient tot lessié,
N'erent de riens vers lui irié,
De ço qu'il les ot conviez.
Là fu li forfez remembrez
Porquei l'en estoveit aler,
Et s'il nel eust fet mander,
A lui se meslast assez tost.
Devie et mande que il s'ost
Del païs et de la contrée,
Qu'il n'i face plus demorée.
Bien fu Anthenors refusez,
Et de la terre congitez,
Honte et vergoingne li ont fet.
Malgré en ait, il si s'en vait,
Co prenge qu'il a deservi ;
Del tot l'ont ore dessesi.
Si com est veirs que nos lisons,
Deus M. et set C. conpaingnons
Aveit soz son seignorement ;
Et si vos di certainement
Que toz en fu li conselz pris
Qu'avant qu'il issent del païs
Serait assailliz Eneas.
Nel loèrent si ami pas :
Dirent que merveilles sereient
Se de rechief s'entr'ocieient.
Issi remest : n'i ot plus fet,
Ne il n'i ot puis altre plet ;
Mès ès nès entrent, si s'en vont :
Avec els portent ço qu'il ont,
N'i lessent rien que pas ne treient,
Que jamès la terre reveient.
Vont s'en plain d'ire et de rancune,
Quel part ques velt mener Fortune,
Ne sevent certe remanance,
Où aient pès et séurtance :
Ne se sevent en qui fier.
Molt entendoient à sigler ;
Maint gort, maint gouffre ont trespassé,
Et maint torment et maint oré,
Tant qu'en mer Adriaticon
Parvindrent, si com nos lison.
La furent assailli et pris,
Navré et robé et ocis,
Es mains as plosors gens chaïrent
Qui mainz granz domages lor firent,
Maint mal, maint ennui et maint tort.
Par force sont torné à port,
Ne se sorent vif conseillier,
Mès très desus un grant rochier
Fermèrent une forterece,
Par dreit besoin et par destrece.
La place fu forz et li lius

Riens ne crient fors d'amont des cius.
N'i covient faire enforcement,
Car dusqu'al jor del finement
N'i porreit len faire un assalt.
La roche est plaine et dreite et halt,
Al treis costez batent les ondes
De mer, hisdoses et parfondes,
De l'autre part li cort Tygris :
C'est un des fluns de Paradis,
Bialz, granz et riches et pleniers.
Ainz que passast VII meis entiers,
Orent il faite tel cité
Qui molt par fu de grant bialté,
Close de marbre de colors.
Biau sont li mur, beles les tors,
Biau li tenple, biau li palès.
Se sol deus anz avoient pès
Ja ne sereient mès conquis.
La terre est riche et lo païs,
Et plentéive la contrée.
Ne firent force, ne meslée,
Pecei, arson, ne roberie
Vers cels del renne Simulie.
Dans Anthenors sachiez de veir
Que molt les sot très bien aveir,
Ne se fist pas d'els escurdos,
Ne malfesant ne haïnos.
De ses chiers aveirs lor presente,
A ço met sa cure et s'entente
Qu'il ait d'els pès et séurance,
O plosors d'els fait aliance.
Tant l'amèrent, tant le joïrent
Qu'en lor demeines l'accoillirent.
Tant fu sages et fu discrez,
Anceis que li anz fu passez,
Ot il à son comandement
Celui qui li regnes apent.
Apelez ert Oendéus :
Reis esteit de Gerben et dus,
Halz hom riche et enorez :
De celui par fu tant amez,
Que prince en fist de sa meson
Et de tot sa region.
De tot le realme enterin
Furent à lui li home aclin,
Par lo comandement del rei.
Et Anthenor li porta fei,
Tele come il pot graignor.
Bien li servi com à seignor,
Sanz vilanie et sanz malté.
Riche et bele fist sa cité :
Corchirre Menelan ot non.
Partot sot len tost, c'est reson ;
Renomée qui partot vole,
En a tenue grant parole,
Dit que molt est à cels bien pris,
Cité ont bel et biau païs.
De l'ocise del remanant
De la terre lo rei Priant,
Qui à Troie furent remès,
Rechargièrent puis XI nès :
Tant espleitièrent et siglèrent
Qu'a Corchirre dreit arivèrent.
Anthenors les a reçéus,
A chascuns dit bien seit venuz.
Li un les altres recoillirent,
Merveillose joie se firent.
En poi d'ore, et en poi de tens,
A tant venu des Troïens,
Que qui les volsist damagier,
Et de la terre fors chacier,
Ne fust mie legier à faire.

DESOR poez oïr retraire
Coment cil de Grece espleitièrent,
Qui en halte mer navièrent.
Saveir as quels porz il tornèrent,
Quels de lor nès primes montèrent ;
Saveir quel refurent chacié,
Quel refusé, quel essalcié,
Li quel robé, li quel ocis.

Tot ço que me retret Dithis,
Voldrai continuer enprès :
Home qui vive n'orra mès
A nule gent ço avenir,
Que vos porreiz oimès oïr.
En mer erent où il sigloent,
En lor terre s'en repairoent,
Heitié, et joios, et manant :
Des granz tresors lo rei Priant
Et des aveirs de la cité
Sont li dromont plain et rasé.
Molt ont buen vent qui tost les mene;
Avant que passast la semaine,
Orent il siglé, ço lison,
Desi qu'en la mer Egeon.
Là lor est molt li tens changiez,
Tex lor est sors et cómenciez,
Dont n'i aura cel ne s'en plaingne,
Ainz que s'abest mès, ne remaigne.
L'airs oscurci et espeissa,
Soleil ne lune ne raia,
Les nues d'amont s'abeissièrent,
Qui en mer burent et chargièrent;
Veiant lor ielz, li vent ventèrent,
Qui tencièrent et estrivèrent,
Tuit quatre se sont irascu.
Adonc tona de tel vertu
Que toz li monz fu enbrasez :
Fiers fu li venz et li orez;
La mer fu grosse et tenebrose,
Lede et oscure et perillose.
Ci ot braiet de tel aïr,
Tot menaçot à transglotir.
Undes reversent et escument,
En V. C. M. leus alument
Les nès qui dedanz sont ateintes;
Sont molt sachiées et enpreintes.
N'i remaint mas, funals, ne tref,
Jalne, vermeil, ne pers ne blef.
Ronpent utages et hobens
Les chaaignes et li arens.
Peceient verne et governail,
Molt ont peine, molt ont travail :
N'i a si sage marinier,
Qui s'i sache vif conseillier.
Grosse pluie, sorversion,
Lor chiet d'amont à tel foison
Que n'i a cel si coveitox
Qui, o perdant un menbre ou dox,
Ne volsist estre à Cartage.
Icil torment, icil orage
Lor ont duré treis jors entiers,
Ainz que s'apesast li tenpiers.
Si departi, si perillié
Furent il, si esparpeillié,
Que l'uns ne sot où l'autre fu.
Li grant aveir furent perdu,
Gité furent en mer parfonde,
Por estre plus legier sor l'onde;
Sacheiz que poi lor en remaint.
Chascuns se muert et si se plaint,
L'uns à l'autre conseil ne done.
Al segont jor, puis ore none,
Neia la flote des Grezeis.
Oïlex Aïax li reis
S'en eschapa par aventure,
Noant, ço truis, par nuit oscure;
Sis cors li fu batiax et barge;
A grant dolor vint al rivage.
Mainte onde ot anceis encontrée;
Tant ot béu de mer salée,
Toz en est pleins, gros et enflez.
De grant peril est eschapez.
Adenz se gist sor lo rochier,
Onc ne se pot sor piez drecier,
Si fu anceis prime de jor.
Cist ot assez peine et dolor.
Trente set nès i ot perdues :
Foldre de ciel li a tolues;
N'i ot cele qui n'alumast,
Et qui al fonz de mer n'alast.
Li home furent toz peri :

Et cil qui de mort sont gari,
C'est par les braz et par les mains,
Dont firent governalz et rains;
Poi en estortrent, c'est vertez.
Quant del jor parut la clartez,
Et il orent la mer rendue
Qu'il avoient sans seif béue,
Chascun se rest tant esforciez,
Qu'il se dreça desor ses piez,
Puis se quistrent por la marine.
Sovent maldistrent la destine.
Lor seignor trovent sor l'areine
Qui pot à els parler à peine ;
De la mer est gros et enflez.
Mal fu li tenples violez
Por Cassandra qu'en fu sachiée,
S'en est Minerve si vengiée.
Quant qu'il fussent riche manant,
Or sont il povre et pain querant,
N'ont où il prengent un disner;
Ne se sevent quel part aler,
Ço les grièvе, ço les enserre,
Que pas ne conoissent la terre.
La grant perte desmesurée
Que il ont faite et recovrée
Prisent molt poi, quant gari sont;
Et ne porquant molt grant duol font.
Se Troïen sont essillié,
Cist n'i ont gaires gaaignié ;
N'en torneront pas lor chatals.
Al rei Ollex Alax
Avint issi com vos ai dit.
Or si oiez enprès l'escrit.
Naulus esteit uns riches reis
Prouz et sages en totes leis,
C. anz aveit très bien et mès :
Cist ert peres Palamedes
A l'engingnos, qui molt fu proz,
Et enpereres sor Griuz toz,
Cui Griu donèrent la mestrie,
L'eslection, la seignorie,
Qu'Agamennon teneit lo jor.
Cist Naulus plorot nuit et jor ;
Dit li aveit len et noncié,
Ne sé com ço fu engingnié,
Que par merveille et par envie
Orent son fil gité de vie ;
Ç'orent fet Griu en l'ost entr'els,
Qu'Ulixes li cruex, li fels
Lo haeit, et ço mortalment,
Cil qui par ert de tel escient
Qu'en l'ost ne féissent ja rien,
Ne halte ovre, ne mal ne bien
Se ço non qu'il comandast
Que il volsist, que il loast ;
Por ço li ert cil haïnox,
Et mal cerchanz et engingnox.
Ore oiez quel decevoison
Il fist de lui par traïson.
Deus briès escrit en deus senblances,
Et si i ot tex covenances
O Troïens, qu'il traïsseit,
Por lor aveir qu'il en preneit,
L'ost de Grece, ço ert escrit.
Bien se garda, bien se porvit,
Qu'en tel sen fu la letre escrite,
Que ne poïst estre desdite.
Li terme ièrent bien posé,
Et icil jor tuit devisé,
En quei ço deveit estre fet.
Or poez estrange aguet :
Trestot l'or et trestot l'argent
Et tot l'aveir entièrement
Qu'il en preneit et aveit pris
Aveit en l'un des seials mis.
Li covenant et li segrei
Et tuit li fait et li otrei
Ert en l'autre. Puis atendi
Que dit li fu et qu'il oï
Qu'en l'ost esteit uns hom tuez :
Sor cel les a mis et posez
Celeement, riens nel conut,

Ne riens nel vit ne aperçut.
Puis rot tant quis et engingnié
Et tant parlé et porchacié
Cist que vos di danz Ulixes
O un serjant Palamedes
Qu'à metre consentu li ot
L'aveir que li bries demostrot :
Trestot itant, ne plus ne meins.
Cil qui de traïson fu pleins,
Rot fet cerchier l'ome tué :
Sor lui furent li briès trové.
Tost furent lit, tost fu séu,
Et tost fu partot espandu,
Tost furent as princes mostré,
Tost se furent entremandé,
Tost rassenbla li comuns d'els.
Quant Ulixes le sot, li fels,
Merveilla s'en et fist senblant
Qu'il ne séust ne tant ne quant ;
Dit qu'il ne poeit pas quider
Qu'onques venist sol en penser.
Palamedes grant plet en meine,
Molt se porchace, molt se peine
Com il se poisse à mort livrer
Bessier et honir et dampner.
Li conciles fu fiers et granz ;
Et Ulixes li sodduianz
Prent les briès, si's comence à lire,
Oiant le barnage et l'enpire.
Ceste ovre fu à toz retrete
Que cil aveit parlée et fete,
Li suen covenant et li lor :
Tuit le tienent por traïtor.
Deffendist s'en, mès il ne pot
Car li uns des briès demostrot
L'aveir trestot où il esteit,
Ne conbien il en i aveit,
Desoz son lit, ço dit la letre.
Il n'i voldrent altre trametre.
Cil i vont qui plus sont sachant,
Plus fort, plus riche, plus vaillant :
Et Ulixes les i conduit.
Trové l'ont si qu'il voient tuit.
Denier à denier fu contez,
Et veiant toz set feiz pesez :
Ne menteit de riens li seials.
Ore a Ulixes ses avials,
Palamedes veit entrepris ;
Molt est angoissos et pensis
Qui ne se set de tot deffendre.
Maintenant fu jugiez à pendre
Ou à ardeir ou à deffaire.
Ne vos saureit nus hom retraire
La temolte ne la dolor,
Ne les granz criz, le brait, le plor
Que meinent cil de sa meisniée,
Mainte arme i ot appareilliée
A lui deffendre demaneis.
En l'ost n'ot tant hardi Grezeis
Senblant féist de lui sesir,
Qu'il s'en poïst tost repentir ;
Nus n'i met main, nus ne l'adeise.
As plosors desplest molt et peise
Ço qu'il de riens est accusez.
As autres fu voleirs et grez
Qu'il fust destruiz, mès n'est qui'l face.
Et cil les ledange et manace,
Dit que mar fu ço porpensé,
Qu'onquor sera chier conparé,
S'il puet saveir qui ç'a basti.
En tote l'ost n'ot tant hardi
Qui l'osast envaïr premiers.
Plus de set mile chevaliers
En ont les haubers endossez.
Et cil s'est si abandonez,
Qu'il s'en deffendra maintenant
Envers un d'els, le plus vaillant,
Qu'il cel ovre ne porparlast,
Ne ne la fist, ne ne pensast,
Ne l'aveirs qui esteit trovez,
Ne li fu pramis, ne donez,
Qu'il nel séust, ne l'éust mis,

La où il fu sesiz et pris,
Et se il de ço est vencuz,
Bien otreie qu'il seit penduz.
Nus ne se volt metre en avant.
Or escoltez del sozduiant :
Veit qu'altre chose n'en ert faite,
Molt li peise, molt se dehaite ;
Tost rot pensée altre merveille :
As princes dit, loe et conseille
Que ço remaigne, n'en seit al,
Mès facent jurer al vassal
Que l'ost maintienge et aint et gart,
Et qu'il n'aient de lui regart.
Et ço reparla tot premiers,
Quant vit que mal ne enconbriers
Ne li porreit por ço venir.
Merveilles porreiz jà oïr :
Molt li aïue par senblant.
Veiant celui, se met en grant
Com il ait pès et bone estance :
Issi fu fait sanz demorance.
Si s'en sot Ulixes covrir,
Que, quant il vint al departir,
Que cil l'en mercia assez ;
Les merciz en ot et les grez.
Palamedes ne s'aperceit
Pas nel dote, ne ne mescreit
Que de molt li ait aïué,
Et ait forment por lui pené.
Molt l'aime et sert, et molt s'i fie,
Et cil ne s'aséure mie,
Tot ço lessa asséurer,
Tot remaneir et tot passer,
Tant que il est à lui venuz,
Senblant fet que molt seit sis druz,
Dit que il et Diomedes
Ont un tresor trové molt près :
X. M. mars i a vaillant ;
Mès ne l'a dit à riens vivant :
Granz est li aveirs et pleniers
Velt qu'o els en seit parçoniers.
Cil quide bien que veir li die,
Grant gré l'en sot, molt le mercie.
A l'endemain, sanz demorer,
Pristrent lo terme de l'aler.
Chascuns monte sor son destrier :
Quant la lune prist à raier,
S'apele l'uns l'autre et semont ;
Mès nus ne set quel part il vont.
Le pui trovent sanz demorée,
Là ont lor ovre devisée,
Qu'enz entrereit Palamedes
Et il sostendreient lo fès
De l'aveir tirer contremont.
Si lo devisent, si lo font.
O un funail fort bien cordé
L'ont el parfont puiz devalé,
Enprès li gitent granz quarrials.
Del chief li espant li cervals ;
Tot l'esquachent, tot le lapient,
Issi estrangement l'ocient.
Puis fu en l'endemain trovez,
Et si fu plainz et regretez,
Nel demant len ja solement.
Trestot issi faitièrement
L'ot len Naulus son pere dit.
Quant il sut, et conut, et vit,
Que Griu de là s'en repairoient
Et en lor terres s'en raloent
Molt lor velt faire honte et lait.
Or escoltez qu'il lor a fait.
Ne velt qu'uns en estorte vis,
Ne qu'uns en tort en son païs,
Quant sis chiers biax filz là remaint,
Qu'il plore chascun jor et plaint ;
Ne volt qu'il sols fust damagiez.
Oiez com les a engingniez.
Vers elz aveit fière haïne :
Sor les roches de la marine
A fet molt granz feus alumer,
Que Griu les veient de la mer :
Là prendront port, et là corront

De la grant tormente où il sont.
Halas ! que cil lor appareille ?
Fist ainz mès nus si grant merveille ?
Tant par i sont grant li peril !
Trop velt vengier la mort son fil !
Que vos iroie plus contant ?
Quant Griu virent le feu ardant,
Quident qu'aient la gent pitié
D'els qu'il ne soient perillié.
Li fiers tormenz, li enragiez,
Les aveit si treis jorz chaciez,
Que n'i aveit mès de la mort.
Tot dreit al feu corent al port.
La nuit fu neire com el dut ;
Car merveilles venta et plut.
Eboean li leus a non,
Là corurent por garison.
Parmi la mer sont li rochier,
Et li destreit, li enconbrier.
Là s'enbatent, là vont hurter,
Là les covient à affondrer.
Descloent, deschevillent bort ;
Arrivé sont à malvès port,
Neient, perissent à dolor :
Grant sont li cri, grant sont li plor.
Ainz que del jor parust clartez,
En i ot X. M. affondrez.
Sor les faleises ert Naulus,
O lui sa gent XX. M. et plus.
A fin gari se tint li reis,
Quant il se venche des Grezeis.
Tex M. roches sor els entassent,
Que XXX bof ne traïnassent ;
Et quant avient qu'as nès ateingnent,
Totes les dequassent et fraingnent.
Les premières furent peries,
Mès les altres sont resorties,
Par les granz criz que il oïrent
Quant que il porent se guenchirent.
Et la clartez del jor lor vint,
C'est ço qui graignor leu lor tint.
Fuient la terre et les montaignes ;
Molt se plaingnent les granz conpaingnes
Del feu ardant, conparé l'ont,
Mès ja atant ne la garront,
Ainz iront de mal en sordeiz.
Un filz aveit Naulus li reis,
Oeaus esteit apelez,
Freres Palamedes puis nez.
Cil fu sages et engingnos,
Et de mal cerchier enartos :
Oiez com il ot espleitiez.
Ainz que Griu fussent repairiez,
Ot il parlé à Egial ;
C'esteit la femme al buen vassal,
Al filz Tideus, al preisié.
Icist li a dit et noncié
« Que Diomedes vient de Troie
O grant leece et o grant joie ;
Car amie a de halt parage,
Bele et corteise, et proz et sage,
Fille de rei qui s'est donez :
Ja tant com il seit vis, ne nez,
N'amera mès riens, se li non,
Dame sera de sa meison.
Veiant dis reis, li a juré
Que ja n'aura à son costé
Dame, fors li mès à nul jor.
Tant par est espris de s'amor,
Que ne fereit à tort ne à dreit
Se ço non qu'el comandereit.
Noveles a de vos oïes
Bien estranges et effréies ;
N'aveiz fet riens dit ne li seit.
Molt vos manace, et si a dreit,
A escient vos en garnis.
Gardez tel conseil aiez pris,
Porquei ne seiez engingniée,
Ne de vostre terre chaciée.
Car à ço ne faldrez vos mie,
S'aveir vos puet en sa baillie.
Oïr poez estrange engein. »

Altretel dist il Climestrin
Qu'Agamennon la destruireit,
Ja riens soz ciel ne la garreit:
C'ert sa femme; quant qu'ele a fait,
Li a esté dit et retrait.
Soz ciel n'a riens que il tant hée;
Car la vie qu'ele a menée,
Li a été trestote dite,
Bien la porte en son cuer escrite.
Que vos feroie demorance?
Car ço savons bien sanz dotance
Qu'Egial ot tant porchacié,
Et tant doné, et tant preié
Que cels d'Arges a si saisiz,
Qu'il dient tuit n'iert recoilliz
Diomedes, aillors ira,
Jamès lor sires ne sera.
Egial ert, ço dit Dithis,
Fille ainz née Pollinicis,
Al fil al buen rei Adrastus.
Un frere aveit, c'est Assandrus;
En tot le siècle trespassé,
N'aveit éu de son aé
Plus biau chevalier ne meillor.
Ocis fu el premier estor
Que Griu firent vers nule gent:
Si vos dirons où et coment.
A l'aler orent molt siglé,
Tant qu'il lor plot et vint à gré
Qu'à Eboean torneroient
Por vivre, et sejor i prendroient:
Ço voldrent faire, n'i ot plus.
Mès cil qui ert reis Telefus
Lor devea, ço que il pot.
Fière bataille et dure i ot,
Treis jorz dura, ço truis, entiers,
Molt par i ot morz chevaliers.
Cist Assandrus, frere Egial,
I ressenbla molt buen vassal,
Merveille i fist, molt i fu proz,
Sacheiz le pris en ot de toz.
Thelefus, qui senblot jaiant,
L'ocist d'un espié en lançant.
Se fust chose qu'à Troie alast,
Ne que il là armes portast,
Redotée i fust molt sa lance,
Petit i éust de s'igance.
Si ami et si bienvoillant,
Et si prochain apartenant,
Orent preié Diomedes,
Qui parenz prochains li ert près,
Qu'il le gardast sor tote rien.
Dit or que si fereit il bien,
Il n'aurait mal sanz lui, ne mort.
S'il fu ocis n'i ot nul tort;
Molt l'en pesa, bien fu séu,
Et esprové et conéu,
Que enz enmi ses enemis,
Là où Assandrus ert ocis,
L'ala chargier desus son col,
Puis s'en dut il tenir por fol.
Car ainz qu'il fust fors de l'estor,
Ot il assez souffert dolor,
Plaies mortals et cols pesanz;
Li dels qu'il en fist fu molt granz.
Porquant si'n fu il molt blasmez;
Car males genz disent assez
Por ço qu'il erent parçonier
Del regne, lui et sa moillier,
Voleit il bien qu'il fust feniz,
Por ço qu'il fust del tot sesiz.
Einsint, et por ço quos oez
Fu molt haïz, c'est veritez.
Sa fenne, la suer Assandrus
Dist que sis sires n'iert il plus,
Si com Dithis conte ot retrait.
Trestot issi le li ont fait.
Refusez fu, et eissilliez,
Et de la terre fors chaciez.
Agamennon fu recéuz,
Mès malement fu decéuz.
Car Climestra ot aamé

Un vassal riche, renomé,
Qui n'esteit reis, ne quens, ne dus :
Apelez esteit Egistus.
Pris l'ot à noces, ço sai dire,
Et fet seignor de tot l'enpire.
Une fille en ot ja éue,
Qui ert en grant chierté tenue ;
Erigona l'apelot on.
Cist en multre et en traïson
L'ont la première nuit ocis,
Qu'il arriva en son païs.
Sa moillier en ot pris conrei,
Porté li a estrange fei.
Issi avient qu'en lonc estage,
Puet len sovent aveir damage.
Cist a mortalment conparée,
Ç'avez oï, sa longue estée.
Mort l'ont, ço fu dels et pechiez ;
Car molt ert sages et preisiez,
Et sor toz altres enorez.
Ainz que seit toz liz n'achevez
Li livres, sera bien retrafte
La venjance qui en fu faite.
Iceste dame Climestra,
Qui si faitement espleita
Vers Agamennon son seignor,
Aveit un fil solon l'auctor,
Ne plus ne mains n'aveit enfanz.
Cist iert pefiz ne gaires granz :
Biaus ert et de gente façon,
Orestes sai qu'il aveit non.
Al bueu rei Idomenéus
L'en a fei Taltibius ;
Car s'Egistus en fust saisiz,
Jamès ne fust plus grant norriz.
Nel volt soffrir Taltibius ;
A Ceriute vint, n'en sé plus,
Al rei de Crete à tot l'enfant.
De son seignor feseit doel grant
Qui en traïson ert ocis.
Son dameisel o le cler vis,
Son lige natural seignor
Li a livré, o doel, o plor,
Qu'il le norrisse et qu'il l'ait chier
Tant qu'il le face chevalier,
Qu'il puisse estre reis coronez
Del reialme dont il est nez,
Qui li eschiet, qui li avient.
Idomenéus le retient,
Molt volentis et molt joieus,
Mès del pere fu angoisseus,
Qui si esteit morz ledement.
Sanz altre lonc porloingnement,
Vint o l'enfant en son païs.
Sa feme aveit non Terasis :
C'ert une dame molt preisiée
Et sage et proz et enseigniée.
Del rei aveit une pucele ;
C'ert Climena qui molt ert bele.
Cil d'Athenes les recoillièrent
Et enorèrent et joièrent,
Tant que lor nès ot raffetiées
Que la tormente ot depeciées.
Diomedes fu eissilliez
Et de son regne fors chaciez.
Tenerus esteit uns vassax,
Frere Thelamon Aïax,
Plus jones de lui et puis nez.
Cist avez oï dire assez
Com faitement ocis l'avoient
Icil qui blasmé en estoient.
Diomedes quidot vertir
A Salamine por garir,
Et por prendre enging et conrei,
Et por ses amis et por sei,
Coment il recovrast son renne
Qu'Egial li toleit sa fenne.
Molt i trova durs acoilleiz ;
Car Tenerus, fust torz, fust dreiz,
L'a en tel sens à raison mis,
Que por un poi ne l'a ocis.
Dist, s'il volsist, o ses edis,

Sis freres fust onquore vis :
Conteniuz s'en esteit vilment ;
Car par raison de tote gent
Li déust estre secorables,
Et feels amiz et aidables.
Ço li fu dit por verité,
Qu'il aveit al conseil esté
Par quei Ulixes le multri.
Molt a Diomedes ledi.
Li citaain de Salamine
L'ont si requis sor la marine,
S'il ne se reméist en mer,
Chier le féissent conparer
La mort de lor seignor demeine ;
Molt par lor estorst à grant peine.
Reis Demophon et reis Samas
Ne se redurent paier pas :
Car de lor terres furent hors.
N'i ot si hardi, ni si os,
Qui osast i entrer ne venir.
Grant merveilles poez oïr :
Robé furent et dechacié,
Et de lor terres eissillié.
Cil qui estoient eschapé
Et del torment et del oré,
Furent à Corinthe assenblé,
Grief et marri et trespensé.
Mal ont en terre et pis en mer,
Ne sevent pas quel part torner.
Angoissos sont et dehetié,
A grant merveille sont irié ;
Pris ont conseil et esgardé,
Et ço a molt à toz graé
Qu'il aillent conbatre à lor gent,
S'ocient tot comunalment
Femmes, enfanz et maisniées.
« Si destruions lor granz ligniées :
Chaciez nos ont, rechaçons els,
Si lor seions cruels et fels
Que ja n'i ait gardé parage,
Ne amistié, ne parentage,
Qu'il ne soient à mort livré ;
Desi que tot seit achevé,
N'aient jamais repos ne bien. »
Ço plot à toz sor tote rien.
N'i aveit fors del comencier,
Quant Nestor lor a fet lessier,
Qui merveillose peine i mist,
Qui lor mostra anceis et dist
Que si grant damage fereient
Jamès Grece ne poplereient ;
Gens d'altres terres i vendreient,
Qui a lor oes la conquerreient.
« Jamès desi qu'al finement,
N'i aureit riens habitement,
Qui de vos fust nez ne estreit :
Gardez com ci aureit mal plet.
Soient requis li citaain,
Li ami, li parent prochain,
Si soient preié et blandi,
Tant que nos seions recoilli.
Enprès, quant nos aurons nos veus,
Et nos verrons qu'il sera leus,
Si soient cil mort et honi
Qui vers nos l'auront deservi.
Nus hom qui ait disception,
Ne en qui ait sens et raison,
Ne dira ja que le faceiz,
Ne que issi les destruiez.
Tot ço covient lessier ester.
En altre sens l'estuot aler,
Que por assalt et por ocise. »
Si com la letre nos devise,
Eneas qui esteit remès
A Troie, à rafermer ses nès,
Fu assailliz et nuit et jor.
Li home des regnes entor
Le voleient à mort livrer,
Ne lor poeit mie eschaper,
Soventes feiz fu assailliz,
Puis que li oz s'en fu partiz.
Onc puis n'orent repox ne bien,

Grevé erent sor tote rien.
Toz les i estoveit morir,
Il ne poeient plus souffrir,
Quant lor messages envoièrent,
Et si mandèrent et preièrent
Diomedes, qu'à els venist,
Por amor Dé sis rescossist,
Sanz demorier et sanz sejor.
Içe dit et conte l'auctor
Qu'Eneas vint delivrer,
A tant de gent com pot mander.
A Troie en vint; ço fu là veire,
Et ço me fait Dithis acreire,
Qu'il se conbati par V jorz :
Molt i retrova durs estorz,
Et de granz batailles champals.
Mès il, come proz et vassals,
Les a si morz et detrenchiez,
Qu'à peine en eschapa nul piez;
Gaaing i fit estrange et fier.
Quant Egial l'oï noncier,
Et cil qui son renne teneient
Poor ont grant, si s'en effreient,
dotent que d'els face altretal.
Son message prist Egial,
Si li mande concorde et pès;
Ne li forfera riens jamès,
A li vienge par acordance,
Ja mar aura de li dotance :
Içe li mande, molt lo velt,
Plus l'amera qu'ele ne selt.
Diomedes issi le fist,
Nel desvolt ne nel contredist,
Conéu l'a com son seignor,
Son realme rot et s'enor;
Et Eneas s'en fu ralez,
Issi com vos oï avez,
Par mainte mer, à sa navie,
Tant qu'il remest en Lombardie.
Cil de Grece ont la chose oïe :
La genz en fu molt effreiée.
Conseil pristrent quel là feroient :
Car deffendre ne se porroient
De cels qui, par lor granz vertuz,
Ont Troïens pris et vencuz,
A qui nus ne fait desenor,
Dont il n'aient molt buen retor.
Plus par poor que par amor,
Tramet chascuns por son seignor,
Pardon lor quièrent et merci.
Par plosors leus sont recoilli :
Les citez qui erent guerpies
Ont refaites et restablies.
Par dreiturier rassenblement
Ralèrent puis lor jugement.
A grant enor, ço dit Dithis,
Fu recéuz en son païs
Li reis de Crete Idomenex,
Qui sires en ert naturex.
Recéuz fu molt richement
Et si chevalier ensement.
Molt par les ont toz celebrez,
Et essalciez et enorez.
Lonc tens furent puis en la terre
En bone pès sans fere guerre,
Tant qu'Orestes fu chevaliers,
Qui ot passé XV anz entiers.
Lo rei Idomenex requist,
Tant li preia, et tant li dist,
Qu'il li bailla M. chevaliers
Garniz d'armes et de destriers.
Sor Egistus velt chevalchier,
Son pere Agamennon vengier.
A Athenes premièrement
Conduist Danz Orestes sa gent :
Là reçut secors et aïue :
D'altretant est sa gent créue.
Deu mile sont, ço crei, et plus.
Par ire velt querre Egistus :
N'i a nuls d'els, se il l'ateint,
Qui de l'ocire ne se peint :
Ars iert s'il poent ou penduz.

Ainz qu'il i fussent parvenuz
Ot Orestes sacrefié
En un tenple saintefié.
Conseil ont pris de cel affaire,
A quel chief il en porront traire.
Les Dex preia chascun por sei.
Ço li distrent li halt segrei
Que sa mère ocie à ses mains :
Et Orestes en fu certains
Que ja anceis n'aureit l'enor,
Ne del reialme demi dor,
Traira sa mere les mameles,
Et si orra len les noveles
Que de lui iert pris vengeison,
Et de la mortel traïson,
Qu'el fist de son seignor multrir :
Issi l'estuot à avenir.
Orestes ot oï l'augure,
Et les respons, et la dreiture,
Que les Deu volent que il face :
N'i entent rien qui li desplace.
As suens l'a dit et reconté ;
Ço plot à toz et vint à gré.
A Trofion, cité vaillant,
Vindrent, si com gie truis lisant.
Florentes aveit non li sire
De la contrée et de l'enpire.
Cist haï de mort Egistum
Si vos en dirai l'acheson.
Une fille que il ameit,
Qui de molt grant bialté esteit,
Pucele prou, et gente et sage,
Li ot donée en mariage.
Guerpie l'aveit et lessiée
Por Climestren la reneiée,
Qui son seignor aveit multri.
A Orestes dist et offri
Qu'o lui ireit à la venjance,
Car en son cuer a grant pesance
Del grant tort que il li a fet.
Que vos en feroie lonc plet ?
A treis C. chevaliers armez,
Se rest ensenble o lui jostez.
Ne firent lonc porloingnement :
Sans nul altre delaiement,
Sont à Micenes dreit venu,
Mès n'i furent pas recéu ;
Ainz lor clost len bien les portals :
N'i esteit mie li vassals,
Egistus li cuverz, li fels.
La cité ont assise entr'els,
Assalz i firent granz et fiers,
Et molt i ot morz chevaliers.
Mès prise l'ont ainz la quinzaine.
Cil reçurent tuit mortal peine,
Qui lor avoient contendue,
Ne garnie, ne deffendue.
Cil qui de la mort lor seignor
Orent esté consenteor
Furent tuit ars et tormenté,
Et a forches halt presenté.
Orestes a sa mere prise,
Et si n'i ot altre devise ;
Mès il méismes, à ses mains,
Veiant les ielz as citaains,
Les mameles li traist del cors ;
Esrachier li fist totes fors.
Loinz de la vile, ès quarrefors,
Ço me raconte li auctors,
La fist mangier trestote à chiens :
Gardez se ço fust mal ou biens.
Ne li plot mie, ne n'ot cure
Que li cors éust sepolture.
Molt en fu cruex la venjance,
Et molt fu griès la penitance,
Que ot ici des homes fait,
Si com gie le vos ai retrait.
Egistus ot la chose oïe :
O estrange chevalerie
Veneit secore la cité.
Malvesement s'i est gardé ;
Car Orestes li a bastiz

Aguez de chevaliers esliz,
Par là où il deveit venir.
Et cil l'alèrent si ferir
Que maintenant les desconfistrent.
Qu'en diroie ? Trestoz les pristrent,
Ocis en ont et detrenchié
Bien les deus parz ou la meitié.
Pris et lié fu Egistus ;
Veiant M. chevaliers et plus,
Le fist Orestes traïner
Toz nuz sanz braie et sanz soller
Par les rues de la cité.
Enprès l'ont à forches levé.
Tant i estut, tant i pendi,
Que par pièces s'en descendi.
Par tote Grece fu retret :
Dient ço qu'Orestes a fet,
Come sa mere aveit ocise ;
Parlé en ont en mainte guise.
Li un dient qu'il a fet dreit,
Et li autre que non aveit.
« Ço n'est resons, n'a dreit, n'a tort,
Que filz livre sa mere à mort,
N'est mès dignes par jugement
Que en terre ait seignorement ;
Ainz seit dampnez de felonie,
En eissil mès tote sa vie. »
Issi diseit la gent commune.
Si com le demeneit fortune,
Ert reis Menelax arrivez,
En Crete molt desbaretez.
La grant tormente et li orages
Li aveit fet trop lez damages.
Poi en failleit qu'il n'ert periz,
Et en mer parfonde sorbiz.
Conter oï à icel port
Que l'en aveit son frere mort,
Et la venjance qu'en iert faite
Tote li fu dite et retraite.
Issi com reconte Dithis,
Tote la gent de cel païs
Veneient voier dame Heleine,
Par qui li monz a trait tel peine,
Par qui Grece est si apovrie
De la bone chevalerie,
Par qui li monz est en error,
Par qui li halt et li menor
Sont mort, vencu, et detrenchié,
Par qui sont li renne eissillié,
Par qui Troie est arse et fondue :
Si fière gent ne fu véue.
Com il la veneient regarder,
Et à merveille remirer,
Fière parole en ont tenue :
Entr'als conte la gent menue.
Reis Menelax grant doel feseit
D'Agamennon qui morz esteit.
Mainte chose ot dire et noncier
Qui assez font à merveillier.
Il lor reconte toz iriez,
Que Théucer fu essilliez,
Chaciez de son realme et res,
Mès il ert en Chipre remès :
La a une cité fondée,
Qui Salamine est apelée,
Bele et granz, close de halt mur :
Ja est dedenz tot asséur.
Enprès reconte un enconbrier
De Canopus son marinier,
Que un sarpenz li aveit mort,
Dreit à l'arivement del port,
Dont molt a esté pooros,
Et besoingnanz, et souffraitos.
Enprès ne demora granment :
Dès que il ot oré et vent,
Si siglèrent tant a lor veilles,
Et à la lune et as esteilles,
Qu'à Micenes orent port pris ;
Ce fu lor renne et lor païs.
Onc ne fu mès gent si servie,
N'a si grant enor recoillie.
Desor repoent sejorner

Et grant richece demener.
Orestes fu molt deparlez,
Et de maintes gens accusez,
Por sa mere qu'ocise aveit.
Reis Menelax molt l'en haeit.
Maint grant enging et maint aguet
Li ont appareillié et fet ;
A la parfin ont esgardé
Que li halt home et li sené
A Athenes s'ajosteroient,
Et là entr'als esgarderoient
Solonc ço qu'Orestes direit,
Et sonc ço qu'il s'espurgereit
De la merveille qu'il ot fete,
Qui est par tot lo mont retrete :
S'il dreit a, si dira coment :
Solonc ço feront jugement,
Et si que nus nel contredie;
Car tele ovre ne covient mie
Issi lessier, qu'il n'en seit fet.
Ne vos en voil faire lonc plet.
Tuit cil de Grece, li vaillant,
Li plus riche, et li plus poissant,
Ajostèrent à cest affaire.
Qui lor arz vos voldreit retraire
Ne sereit mie oi achevé.
Mès li forfet furent conté,
Qu'Orestes ot sa mere ocise,
Et com li Deu itel justise
L'en orent comandé à prendre.
Menetius l'offre à deffendre
Contre toz cels qui voldrent dire
Qu'il ne seit dignes de l'enpire,
Et del reialme governer :
Qui que'l voille desleialter,
Il l'en garra vers tote gent.
Enmi la cort son gage en tent,
Que por iço terre ne pert,
Ne qu'il n'i a ne n'i desert
Eissil ne deseritement :
Ce mosterai vers tote gent.
Ne fu qui l'en contredéist.
Ne qui plus en plet l'en méist.
Quant Orestes fu assoluz,
Et del crime si deffenduz,
Comandé fu que icel plet
Ne li seit plus en mal retret.
Por l'esgart de la cort plenière,
Li rendirent la terre arrière,
Trestoz ses dreiz et ses enors.
Si com reconte li auctors
A Miscenes s'en repaira :
Li dus d'Athenes l'i mena,
Qui'l fist coroner haltement
En la presence de la gent :
Riches reis fu et enorez.
Une merveille oïr poez.
Erigona esteit pucele
Et assez gente et assez bele,
Suer Orestes de par sa mere.
Ceste ot tel dol et tel misere
De ço qu'il esteit delivrez,
Qu'il n'est essilliez et dampnez,
Tant en fu sis cuers d'ire pleins,
Qu'el se pendi à ses deus mains.
Quant Menelax sut et conut
Qu'Orestes ot, si com il dut,
Son reialme tot quitement,
Pès li quist et acordement.
Li reis de Crete en fit tel pès
Qu'il ne s'entrebatront jamès :
Car à feme li a donée
Hermiona sa fille ainz née
Que dame Heleine aveit éue
Deus anz avant qu'el fust tolue.
La dameiselle fu molt sage
Qu'Orestes prist en mariage :
Fille ert son oncle et sa germaine.
Les noces firent à Miçaine
Riches, gentix et merveilloses,
Et à cels del renne joioses.
En icel tens senpres après,

Arriva en Crete Ulixes,
En deus granz nès à marchaanz,
Qu'il ot loées o besanz;
Car les soes aveit perdues :
Par force li erent tolues.
De son aveir, del grant, del fier.
Li vailleissant d'un sol denier
Ne l'èn esteit mie lessié.
Molt par l'avoient dechacié
Les genz Thelamon Aïax,
Li orent fait assez granz max;
Car pris l'orent et destorbé,
Et s'il ne lor fust destorné,
Morz fust ou à forches penduz.
Enquor fust il plus mal venuz,
Et C. itant de la Mort près;
Car li peres Palamedes
L'ot pris et si en fu sesiz :
Bien en voleit vengier son fiz.
Ja hom de char qui seit vivanz
N'eschapera mès de si granz.
Qui contereit com il ovra,
Et coment il s'en eschapa,
Grant merveille porreit aveir.
Son grant enging, son grant saveir
I fu molt bien apparissant.
Desor poez oïr avant
La merveille de sa dolor
Qu'il i souffri et nuit et jor.
Li reis de Crete Idomenex,
Quant vit qu'Ulixes esteit tex
Si povres et si mesaisiez,
Et si durement damagiez,
Demanda li que ço deveit
Que il issi povres esteit,
Et coment ço aveit esté
Qu'il ert en si grant povreté
Venuz de si très grant richece.
Le bien de lui et la proece
Veit, poi en falt, tote perié;
Molt li prie que veir l'en die.
Danz Ulixes li a conté
Tot en ordre la verité,
Com a esté et com ce fu,
Et coment li est avenu,
Com faitement enmanantiz
Esteit d'aveir et repleniz,
Et de fors conpaingnons edanz,
Et de nès bones et vaillanz
Forz, entières et atornées,
D'or et d'argent totes conblées.
« Et si ere en Myrre arrivez.
Là ne fui onc de rien grevez,
Ne assailliz ne guerreiez,
Ne de nule rien damagiez.
Ilec ne fis pas lonc estage,
Ainz costeiai tot lo rivage,
Qu'à Lotofagos pris puis port,
La ne me fist len mal ne tort. »
Puis li redist qu'en mer entrèrent,
Deus jorz nagièrent et siglèrent
A orage contraliox,
Lez et oscurs et tenebrox,
Qui en Cezile les chaça,
A malvès port les arriva
Fortune et male destinée.
Deus reis aveit en la contrée
Lestigorus et Ciclopain,
Andui furent frere germain :
Cist virent l'aveir grant et fier
Dont chargié i ot maint somier.
Là en pristrent où biau lor fu,
Ne lor pot estre deffendu.
Puis li retrait et li reconte
Que maint ennui et mainte honte
Li firent icil dui seignor,
Onc ne porent aveir retor.
Enprès revindrent lor deus fiz
Qui èrent chevaliers esliz
Alfat et Polixenius.
« C. de mes conpaignons et plus
I detrenchièrent et ocistrent

Et ço robèrent tot et pristrent
Que nos en volions porter.
Ja n'orra mès nus hom parler
De gent qui onc fust plus honie,
Ne plus morte ne plus ledie.
Pris furent tuit mes conpaignon,
Sanz merci, et sanz raançon.
Un meis nos tindrent bien et plus,
Merci'n ot Polixenius,
Hors de prison si nos gita,
Et molt puis nos i enora,
Et i fumes à grant enor. »
Icil aveit une seror
Fille lo rei, Destrigora.
Danz Anfenors tant la ama,
Qui conpainz esteit Ulixes,
Que por li ert de la mort près.
Anfenors ert de halt parages,
Et chevaliers et prouz et sages,
Danz Ulixes l'aveit molt chier,
Car en li ot molt grant mestier.
Buen conpaignon aveit en lui,
Molt s'entramoent ambedui.
Por la dame lo vit languir,
Ne s'en poeit pas departir,
Que morz ne fust sanz nul retor :
Tant par ert espris de s'amor !
Ne poeit pas à li parler,
Car bien la feseient garder
Sis pere, sis freres et sa gent.
Retret li fu com faitement
Il s'en teneit à malbailli.
Celui veeit mort et peri :
Par besoing et par estoveir,
Par art, et par son grant saveir,
Enbla, ço dist, la dameisele
Qui à merveilles esteit bele :
Forte chose fu à venir.
Ses buens en pot toz aconplir
Danz Anfenors ; si ot il fet
Ainz qu'il fust séuz ne retret.
Sor tote rien grant gré l'en sot,
Car durement la coveitot,
Por ço qu'ert la plus bele rien
De tot cest siècle terrien :
De fille a rei corteise et sage
Li fist aconplir son corage.
La chose sorent li parent,
Qui merveille en furent dolent.
Doel en firent et grant et fier.
Polixenus monta premier
O tex V. C. n'i a pas deus
Qui ne lor fussent haïneus,
Et desiranz des chiès trenchier.
« Ne lor poïsmes esloingnier.
Ateint fumes ; mès par boisdie,
Par artimaire, et par mestrie,
Lor eschapames, n'en sai plus.
Sa suer rescost Polixenus :
L'oill i perdi à tot le mains,
Car gie li crevai à mes mains,
Ço fu par estrange aventure,
Car molt esteit la nuit oscure.
Son pere la rendi arrière,
Qui l'aveit sor tote rien chière,
Despucelée et enpreingniée.
Molt en fu la danzele iriée,
Et sis cuers marriz et ploreus,
De ço qu'el ne s'en vait o eus. »
Enprès redist com faitement
Le demena oré et vent
Parmi les isles d'Oloi :
La furent il bien recoilli.
Car deus réines i aveit,
Nus hom plus beles ne saveit :
C'esteit Cirxes et Calixa.
Jamès nus hom parler n'orra
De deus femes de lor baraz.
Nule mençonge ne vos fas :
Ço dit et conte li auctors,
Qu'eles n'avoient mie seignors,
Mès les repaires des errauz,

Qui par mer erent trespassanz,
Contes, et princes, et demeines,
Erent par eles en tex peines
Que mielz volsissent estre mort:
Qu'eles savoient art et sort.
A herbergier les convioient,
Et en après les enchantoient,
Que senpres erent si sorpris,
Et de lor amor si espris,
Qn'en els n'aveit resons ne sens.
Se li tresors Octoviens
Fust lor, si lor donassent il,
Issi en ont servi bien M.
De partir d'eles est naienz,
Trop est grevains li lor tormenz.
Cil qui est en lor mains chaeiz
Est molt sovent à mort destreiz.
Car tant est d'eles enbéuz,
Et de lor amor decéuz,
Qu'il ne pensast jamès aillors:
Griement vendoient lor amors.
Tot devoroent et preneient,
De riens vivant merci n'aveient.
Maint hom riche et vaillant
Feseient povre et mendiant.
O eles se jurent plosor;
Mès ço n'esteit pas fine amor,
Que traïson et decevance:
Griès en esteit la desevrance. »
Içe recontot Ulixes.
Quant il chaï es mains Cirxes,
Bien en aveit oï parler,
Mès ço ne pot pas eschiver,
Et el de lui maint jor aveit,
Quant de si grant bialté esteit,
Pensé, qu'ele le retendra,
Jamès de li ne partira.
Ses sorceries et ses essais
A fait por lui, et ses charais.
Forz sont les arz et li conjure.
Alquès se torne à sa mesure
O lie se coche, molt li plest
Qu'il la conoisse et qu'il la best,
Et si fait il, c'est veritez.
Ainz que li meis fust trespassez
Fu el grosse de lui, et preinz.
Fors sol lores, ne puis ne ainz,
N'ot ele de nului enfant,
Que len sache, nel truis lisant.
Cist fu en fière ore engendrez
Et en male ore refu nez.
Bien dirons al definement
Com il erra, où et coment.
Mès ici vos dirons enprès
Com faitement Danz Ulixes
Se departi de la réine,
Qui d'amor ert vers lui acline.
S'el sot des arz, il en sot plus,
Tant que il en vint al desus;
Ne li sot riens bastir ne faire,
Puis que il volt, qu'il preisast gaires.
Ses ovres, ses conjureisons,
Ses charaies et ses poisons
Ne li valurent puis deus alz,
Sus lie reverti li travalz,
Et la grant peine et la dolor,
Qu'ele traist puis por lui maint jor.
De son tresor qui molt est granz
Ot il plus de C. M. besanz.
Ele nel pot pas retenir,
Puis que il li vint à pleisir.
Lors conut bien et vit Cirxes
Qne poi sot envers Ulixes,
Mestre a trové à sa mesure,
Tel qui ne crient sort ne conjure,
De son aveir en porte assez,
Et si li lesse les costez
Toz pleins, ço quit, de vif enfant.
Al departir en fist doel grant.
Par maintes feiz l'estut pasmer,
Quant Ulixes en vit aler.
Bien li estot, bien fu gariz,

Ou volentiers ou à enviz.
O Lacafise la réine
Redemora un grant termine.
Cele li fist maint geu parti,
Dont n'erent pas suen li choisi :
Cele en fist alques son voleir,
Car molt esteit de grant saveir.
O li le tint et demora
Grant pièce, tant com li senbla.
Cele li fist tant pesmes sorz,
Que il volsist miels estre morz,
Et ne porquant de ç'alot bien
Que bele esteit sor tote rien.
Molt fu li solaz agreables,
Et sis cors fu trop delitables,
S'el nel vendist si chièrement.
Nel poïst pas faire altrement
Car itele esteit s'aventure.
. . . . . .
S'en eschapa danz Ulixes.
Onc tel poor, ço dit, n'ot mès
Com de ço qu'ele le tenist,
Ne que jamès ne s'en partist ;
Car onc ne s'en sot tant pener,
Qu'il li poïst ses arz falser,
Ne deffaire, s'à peine non.
Quant il fu fors de sa prison
Molt s'en fist liez, molt fu joios.
A un oracle precios,
Sainz, vertuoz, et si sacrez,
Que les devines poestez
I donoient certains respons ;
Ulixes o ses conpaignons
I a fet sacrifiemenz,
Al mielz qu'il sot et biax et genz.
Là vont saveir que deveneient
Les ames qui des cors isseient,
Ço qu'il en quist sot et oï.
Et quant d'ilec se departi,
Fier pas ot un à trespasser ;
Ço furent Sereines de mer.
Soz ciel n'a riens, s'il les oeit,
Ço set len bien, qui morz ne seit,
Des perilz de mer est lo maire :
Molt sont males et deputaire,
Voiz ont cleres, angeliax,
Sor trestoz chanz est li lor biax :
Qui l'ot à el ne puet entendre,
Ne ne se puet d'eles deffendre.
Ilec où l'on les ot chanter,
Sont tuit li grant peril de mer.
Nus n'a crieme, n'entencion
De riens, se d'eles oïr non.
Lor nès i perdent et desvoient,
Senpres affondrent et peceient,
As nès se prennent à dreiture ;
Tex est lor geus et lor nature ;
Sis enmeinent al fonz de mer.
Là covint Ulixes passer,
Là en oït chanter treis C.
Mès il fit tex enchantemenz
Et si granz arz et tel mestrie,
Que uns sols de sa conpaignie
Nes pot oïr, ne n'i garda,
Ne por eles n'entroblia
Son cors verrai et dreiturier.
Plus en ocistrent d'un millier,
Qui as nès sovent s'aardoient,
Et qui perillier les voloient.
Cist perilz lor dura assez,
Mès par granz seus sont eschapez ;
Onc gent n'eschapèrent de tals.
Mès or comence lor grant mals,
Lor martires, et lor dolors ;
Là ot assez et duol et plors,
Tant qu'il furent près de la fin
Entre Sillain et Caridin,
Là où sont li nonblil de mer,
Que riens ne puet oltrepasser.
De XV lieues ou de plus,
N'est riens d'igals ne sus ne jus
Al gouffre et al sorbissement :

Riens n'eschape d'icel torment,
Là entre aval jus en abisme,
Puis ressalt sus tot par méisme,
Par tel aïr que jusqu'as nues
En sont les granz ondes venues.
De quinze lieues, ço vos di,
Vienent les nès al grant nonbli,
Plus destendent qu'une saiete,
Ne que quarriax ist de arbeleste.
Qui dedenz chiet, mal est bailliz;
Car en petit d'ore est feniz.
Danz Ulixes o sa navie,
Et o tote sa conpaignie,
Rasa de lez icels periz,
Mès malement i fu traïz;
Car ne pot pas bien eschiver
Les leus qui font à redoter.
Dedenz chaï molt de sa gent,
Dont il ot molt lo cuers dolent.
Veiant ses ielz, sont perillié
Bien les deus parz ou la meitié:
De devant lui i sont sorbies
De ses nès bien les deus parties.
Poor ot grant et doel et ire,
Plus que ne sot conter ne dire.
O cels qui li furent remès,
Il ne dist pas en quantes nès,
Chaï en mer as guerreianz
Ou Fenices sont repairanz.
C'est une gent qui Dé ne sert;
Bien se retue et bien se pert
Qui entrals chiet, morz est sanz faille.
A toz cels ont guerre et bataille
Que de riens poent sormonter.
Uslague sont toz jorz par mer.
D'icez dist Ulixes por veir,
Que il orent si son aveir
Qu'un sol denier ne li lessièrent:
Trop ledement le damagièrent.
En lor prison l'ont tant tenu
Que puis en ont merci éu.

« Hors ne mistrent de lor prisons
Entre mei et mes conpaignons.
Issi, fist il, m'est avenu,
Issi ai mon aveir perdu,
Issi m'a demené Fortune
Qui molt m'a fet doel et rancune.
Poi m'a lessié, trop m'a toleit.
Molt est fox qui en lie se creit.
Jamès jor ne m'i fierai,
Por tant com en vie serai. »
Quant Ulixes ot reconté
Et la peine et l'aversité,
El mont n'a home, s'il l'oïst,
Qui à merveille nel tenist.
Li reis de Crete l'a joï,
Et enoré et recoilli,
Et herbergié à grant enor.
Molt li dona riche sejor.
Deus nès li fist appareiller
A l'ore que il volt nagier,
Assez li dona garnemenz,
Et autres aveirs biax et genz.
Séur conduit li a baillié,
Et si l'a tot dreit envoié,
A Alcenon, un rei vaillant
Qui molt li a fait biau senblant.
De lui et de sa sapience,
De son sen et de s'eloquence,
Aveit maint jor oï parler:
Molt par le voleit enorer.
Molt haltement l'a hostelé,
Et sor tote rien enoré.
Ilec a Ulixes apris
Les noveles de son païs,
De Penolope sa moillier,
Que trente riche chevalier,
Halt home fort d'altre contrée,
L'ont puis requise et demandée.
Chascuns la voleit esposer,
Et en sa contrée mener.
Lonc tens l'en avoient preiée,

Mès ne s'ert à nul otreiée,
N'en voleit parole escolter;
Car dreite fei voleit porter
A Ulixes son chier seignor,
Lui desirot et nuit et jor.
Lores li fu noncié et dit
De celui qui as ielz le vit,
Que en sa méson trovereit
Icels vassals, se il voleit,
Qui sa moillier voloient prendre;
Mès ne voleit parole entendre.
O lui sejornent, peist ou place;
Car poi redotent sa manace.
Molt l'orent longuement preiée:
Ço li desplest, si'n est iriée.
Ulixes oï la novele,
Qui ne li fu mie molt bele.
Al rei Alcenon merci crie,
Qu'il li otreit sa conpaingnie,
Qui alge o lui à sa moillier,
Les torz que len li fait vengier.
N'i a mie molt à sigler:
Tost auront passée la mer.
Tant l'a preié, tant l'a requis,
Qu'à la voie s'est o lui mis.
Là vindrent que qu'il ait targié.
Ulixes a bien espié
Toz les estres de ses mesons,
Celer fist toz ses conpaignons.
La grant ost que icil demeinent,
Qui por Penelope se peinent,
Tel noise font et tel deduit,
Toz li païs entor en bruit.
Sonent i harpes et vieles.
Thelemacus sot les noveles,
Que sis peres esteit venuz;
Molt par est tost à lui coruz,
Joie li fist sor tote rien.
Enprès li dist qu'il celast bien
Ço qu'il velt fere, et qu'a pensé;
Et cil li a tot reconté
Li quel i sont et li quel non.
Ne sé que vos porloingnisson.
La nuit, quant il furent cochié,
Tuit enivré et tuit hetié,
Les a Ulixes decolpez,
Ne s'en est nus vis eschapez,
Toz les a morz et detrenchiez;
Issi s'en est la nuit vengiez.
Quant par le païs fu séu
Que lor sires esteit venu,
Et par la terre d'environ,
O joie et o devotion,
Et à grant esleecement,
L'ont recéu comunement.
Unc mès ne fu hom si joïz,
Ne à tel joie recoilliz,
N'onques mès à nul home né
Tant don ne furent presenté,
Ne tant buen preciox aveir.
Totes li fist len à saveir
Les avantures d'en arrière:
Sa feme ama molt et ot chière;
Car merveilles l'en ont bien dit
Comunement grant et petit.
Sis biens fu molt montipliez,
Et sis nons par tot essalciez.
Molt fu preisiée et enorée,
Et de molt halte renomée;
De fin cuer et de buené amor
Ama toz jorz puis son seignor.
Ulixes a tant espleitié
Et tant a Alcenon preié,
Que sa fille a son fill donée,
Qui Nausica ert apelée.
Ne sé que vos déisse plus:
Mariez fu Thelemacus,
Molt i ot riche mariage;
Car la pucele ert proz et sage.
Issi avint à Ulixes:
Ore a assez et joie et pès,
Il n'a mès ire ne rancune,

Desor li est bone fortune,
Desor li est joiose et lie,
Mès molt rest tost vers lui irie :
A ço n'aura mie faillance,
Ne lonc terme, ne demorance.
Par lui l'en recovient passer,
Jà si ne s'en saura garder.
En icel tens si com gie truis,
Fu enprès morz, ne vesqui puis,
Li reis de Crete Idomenex.
A ses deus enfanz est remez
Sis regnes, qu'il lor a livré,
Et departi et devisé :
C'ert Merion et Laerta.
Mès ainz li quinz jorz ne passa
Que morz en refu li ainz nez.
Poi a esté sires clamez,
Molt li ravint tost si obiz.
Plainz fu li peres et li fiz,
Ço est bien dreiz : damage et mals
Est de perdre tels deus vassals.
La fille Alcinon Nausica
Conçut un fill, et enfanta :
Grant joie en ot Thelemacus
Et Ulixes C. itant plus,
Poliberus fu apelez,
Lo jor méisme qu'il fu nez,
Et par lui fu molt essalciée,
Ço dit l'estoire, sa ligniée.

DESOR vos redirons enprès
Coment li filz danz Achilles
Erra, qu'il fist, et qu'il devint.
Endementres que ço avint
Quant del perill fu eschapez,
Qui arrière vos est contez,
Si vint à port a quelque peine
Avec la soe gent demeine.
A Molose fist rafeitier
Ses nès, dont li ert grant mestier.
N'i aveit riens entiers remès,
Ne masc, ne governail, ne très;
Perdu en estoient li rain,
Et deronpu tuit li funain.
Freit esteient li bort entor.
Tant dis com il iert à sejor,
Ilec oï que Alcastus
Avoit essillié Peléus.
Si aiol erent anbedeus ;
Mès Alcastus ert haïneus
Verz lui et vers tot son lignage ;
Fet li aveit maint graint damage.
Or si le refeseit gaïtier,
Por lui ocire et detrenchier.
Molt li pesa de Péleus,
Altretant com de sei ou plus,
Dit que cest deseritement
Sera conparez chièrement.
Ja por poor, ne por dotance,
N'iert obliée la venjance :
Aler i velt ; mès conseil prent
Qu'il i enveit premierement,
Por saveir et por espier,
Com il porra mielz espleitier,
Por saveir les covines toz.
Icil furent sages et proz
Qu'il i tramist, ço fu Crispus,
Et uns suens conpains Adrastus ;
Sage, corteis, et bien menbré
Furent andui et enparlé.
Dreit en Thessale chevalchièrent.
Tant errèrent et espleitièrent,
Qu'il vindrent là où ont trové
Un vassal riche et enoré ;
Danz Assandrus l'apelot on,
S'oï dire, par son dreit non.
Cist n'aveit onques consentu
Qu'à Peleus fust mal venu :
Iriez esteit et tot deves
De ço qu'il ert deseritez.
Alcastus et sa felonie

Aveit haï tote sa vie.
Ja à fere ses crualtez
Et ses males orribletez
N'ert par lui fet aïdement.
Cil li demandent bonement
Que il lor die coment vet.
Oiez que Assandrus retret.
Tote a contée l'acheson
De cele deseriteison,
Une grant guerre, et un tribox,
Lez et mortex, et tenebrox.
Enpres lor dist com faitement
Il s'amèrent premièrement
Entre lui et reis Peléus,
Bien a trente set ans et plus,
Que il prist à feme Thethis
En la meson danz Chironis,
Où tuit li rei qui erent né
Furent semons et ajosté,
A festiver, à joie faire.
De totes fu cele la maire :
Car come Dex la celebroient
Et come Dex les festivoient.
Conte de noces, del mengier
Que nus ne sot appareillier,
Ne establir, ne deviser,
Coment le sot cuers porpenser.
Conte que tuit li rei enfin,
Et li poete et li devin,
Qui là furent, i karolèrent,
Et s'i desduistrent, et chantèrent
A voiz dolces et asonanz
Et o estrumenz acordanz :
Les nons as damledex des ceus
S'entrapeloent en lor geus :
Les roïnes et les puceles,
Et les preisiées dameiseles,
Qui treschièrent et firent gas,
Furent apelées Musas.
Ne lor pot en graindre enor faire.
N'a mil anz saura len retraire
Que ço fu le convive as Dex ;
Ainz tex ne fu, ne n'iert mès tex.
Crispus et Adrastus apristrent
Ço qu'il voldrent et ço qu'il quistrent.
Après n'i ont fait lonc sejor ;
Reperié sont a lor seignor,
Conté li ont tot et retreit •
Ensint com il l'avoient feit,
Com il ont Assandrus trové
Qui tot lor a dit et conté
Les convines et les aguez
Que Acastus lor avoit fez.
Pirrus fut durement iriez ;
Car leidement ert domaigiez,
Et mers et vent li sunt contraire,
Et li home mult deputaire
Des contrées et del païs ;
Partot a mortex enemis.
Totes voies ot sa navie
Ratornée auques et garnie.
En mer se metent vers l'iverz ;
Lez est horribles et cuverz.
Lassé, chacié et tormenté,
Resunt à un port arrivé
Qui estoit apelez par non,
Ce m'est vis, Sepeliadon.
Por poi qu'en cel arrivement
Ne ra perdu tote sa gent.
A grant peine s'i embatirent ;
Merveilles fu qu'il n'i perdirent.
Le port pristrent à grant dolor,
Meint home i perdirent des lor.
Pirrus se pleint et se demente,
Grant mal li a feit la tormente.
Parmi le bois veit tot a pié,
Molt a le cuer triste et irié.
Une fosse trove reonde,
Molt par estoit granz et parfonde :
Erbeise estoit tote et mossue
Et molt i ot petite oissue
Au fonz acaive grant et lée,

Et de soz terre loing menée.
Or escoutez com grant merveille
Savoir que venture appereille.
Son aiol trove ilec mucié
Que Acastus aveit dechacié
Repoz s'esteit, maint jor aveit;
Là desirot, là atendeit
Que sis nies revenist de Troie.
Quant il le vit si'n ot grant joie.
Sor les faleises de la mer
Alot sovent por esgarder
S'il le véist ne près ne loinz :
Ço li ert mestiers et besoinz.
Quant le conut, tant par fu liez,
Qu'à peine pot ester sor piez;
De joie plore Peléus,
C. feiz le beise et C. et plus.
Or li est vis qu'Achilles voie,
Quant son neveu tient et manoie,
Sa forme veit et sa senblance.
Desor a alques d'aleiance;
Il ne ii chalt mès qu'il devienge,
Or n'a mès home el mont qu'il crienge.
Longue parole li a fete,
Tote l'ovre li a retrete,
Com il esteit et coment non.
Pirrus n'i a fet lonc sarmon :
Quant l'afere ot trestot enquis,
Et toz les estres del païs,
Si fist ses conpaignons mander :
Aler en velt sanz demorer
Cels envaïr qu'il hait de mort.
Ja estoient bien loinz del port,
Quant dit lor fu que Plestinès
Veneit chacier el bois molt près,
Et sis freres Menalipus.
Cil estoient fill Alcastus;
Oncle estoient al dameisel.
Quant il l'oï, molt l'en fu bel;
A els, ço quit, s'acointera,
Desi que poi lor mostera
Qu'il n'aime point lor parenteis.
Son cors a vestu demaneis
D'uns dras tot neirs et toz usez,
Puis si s'en est toz seus tornez,
Remaneir fist sa conpaingnie
Trestote ensenble à la navie,
N'enmeine o lui ne biau ne let.
Oïr poez estrange fet.
Un brant trenchant et acéré
A ceint, repost et esconssé.
Tant est hardiz que riens ne crient.
A l'oïe des cors en vient,
Par lo bois vet toz seus à pié :
Vers ses oncles a cuer irié.
Las est, molt par li grieve et coste;
Tant a erré qu'à els s'ajoste,
Et cil li demandent en erre
Dont il est nez et de quel terre,
Et dont il vient, de quel païs.
Demandé li ont et enquis,
Et Pirrus lor dit et retret,
Que de Grece est, mès mal li vet,
Car en la mer sont perillié,
A honte, à doel et à pechié.
De XX. M. homes n'en est mie
Gari la centiesme partie :
« Et mei, fait il, par aventure
Gita la mer à terre dure.
Deuz jorz ai géu sor l'areine,
Que de mei n'isseit funs n'aleine :
N'ai mie onquor lo cors bien sain,
Car de salse ai lo ventre plain,
Rendu en ai plus d'un sestier.
Voz cors oï de cel gravier,
Ça acorui por conseil querre :
Ne sai où sui, ne en quel terre. »
Cil li dient qu'o els s'en vienge,
A els s'estache, à els se tienge,
Bien li feront, n'i faldra mie.
Et cil envers els s'umilie.
Un cerf trovèrent maintenant,

De XX ramors et fier et grant.
Les moetes li ont descoplées
Bones et bien entalentées.
La chace comença si bele,
Lais de harpe ne de viele
N'i valsist riens à escolter ;
Car la forest retintot cler.
L'uns des freres chaça premiers,
Et li autres veneit detriers.
Delez lui s'acosta Pirrus,
Senpres l'a mort, gie ne sai plus.
Senpres rateinst lo primerain,
A un tot sol colp de sa main,
Li a fet la teste voler,
Desor s'en puet li cers aler,
Ne sera plus chaciez par els,
Trop a esté lo siècles fels.
Quant Pirrus ot ses oncles morz,
Ainz que il fust alez as porz,
Fu il d'aler à pié molt las :
Encontre lui vint Cinaras
Qui lui demande à grant effrei
S'il a véu les filz lo rei,
Error li prent et esmaiance :
Et Pirrus li dit sanz dotance
Que il vienge avec li parler.
Mielz l'en venist fuiant aler !
Tant fait Pirrus qu'as mains le tient,
Puis li demande don il vient
Et quels noveles d'Alcastus.
« Sire, fet il, gie n'en sai plus,
Mès oi me departi de lei ;
Ja sera ci, si com gie crei.
Gie ne sai pas par quels espies,
Quels noveles il a oïes ;
Mès ça en vient molt effreez,
Iriez est forment et desvez. »
Tot maintenant esnelepas,
Ra Pirrus ocis Cinaras.
Pechié a fet, ço quit et crei ;
Car il l'ot apelé à sei.
Tost se corut appareiller,
Et toz ses malvès dras changier.
Son cors vesti demaintenant,
Com s'il fust uns des fiz Priant,
Que Pirrus enmenast o sei,
Pris et lié en son navei.
Quant vestuz fu de meillor dras,
Contre Alcastus en vait lo pas.
N'aveit mie gramment alé,
Quant l'a véu et encontré.
Merveilles fu granz et menbruz,
Et s'esteit il blans et chanuz,
Forz et despers et merveillox :
Un espié tint molt perillox,
Molt par esteit de grant fierté.
Pirrus a forment esgardé,
Demanda li qui il esteit,
Et où alot, et dont veneit.
Et cil li dist demaintenant
Qu'il iert de Troie filz Priant.
« Pirrus m'en ameine en servage,
Qui là se dort sor cel rivage :
Las est d'aler par mer naiant,
Et del torment qu'éu a grant,
Qui ses nès a perilliées,
Et fendues et depeciées.
En une fosse là devant
S'en entra or, mes ielz veiant,
De la mer lors et estordiz
Pour la lasté s'est endormiz. »
Acastus mue la coulour,
De mautalent tremble et d'iror ;
El chief li alument li oil,
Iriez et fels et plains d'orgoil.
Onques hom plus amerement
Ne haï altre mortalment
Que Pirrus altretant ne hée.
Là cort et tint nue l'espée,
De lui ocire coveitox,
Volenterif et desirox.
Thetis esteit fille Alcastus

Et feme espose Peléus ;
Ilec esteit à icel jor
Venue querre son seignor.
El saveit bien, quar dit li ere
Que mort estoient ses dui frere
Et que sis pere iert ja ocis.
L'eve li cort aval lo vis,
Crient et dote que ja seit fet,
Là cort tot dreit et là en vet
Plore forment, molt est marrie.
Quant el le veit, si li escrie :
« Cuverz, fait ele, desfeiez,
La vostre grant malignetez
Et vostre cruex felonie
Vos fera ja perdre la vie.
Li vostre nies li biau Pirrus
Vos a ocis Menalipus
Et Plestines, voz deus filz genz :
En cest bois gisent morz sanglenz,
En cest grant forest oscure.
La vostre grant mesaventure,
Ne vostre mort ne puet targier ;
De vostre cors se velt vengier,
Il a grant dreit, qu'el féisseiz
De lui se fere el puisseiz
Tot altretel ; il le seit bien.
Ne vos puet garir nule rien.
Vez lo venir, ja est molt près :
C. chevaliers esliz et mès
L'ensivent tuit por suen bien faire,
Ja sera ci lor force maire. »
Alcastus veit son desconfort,
Set qu'il ne puet garir de mort,
Ot qu'il a perduz ses deus filz ;
Li cuers li falt et l'esperiz,
Pasmez chaï enmi la place.
Et Thetis son neveu enbrace,
Les ielz li bese et le menton ;
Ne li pot dire oïl ne non.
Quant el le mire et el le veit,
Ço li est vis qu'Achilles seit,
Toz altretex come il méisme.
De parler fet senblant et esme,
Mès el né puet, quant l'en sovient.
Ele l'acole et elle le tient.
Si se pasme, si fait tel doel,
Que morte fust adonc son vol.
A chief de pièce, d'ire pleine,
Parole à lui, à molt grant peine :
« Biax nies, fet ele, biax amis,
Mes deus freres m'avez ocis,
Ne fetes pas ore altresi,
Aiez de mon pere merci.
Ses deus filz li avez toleiz ;
Si sereit bien resons et dreiz
Que de lui fust pès et de vos.
Trop vos a esté haïnos,
Trop vos a fet mal et ennui ;
Totes veies sa fille sui :
S'il vos a fet et honte et tort,
Por ce ne dei voleir sa mort.
Peléus voil qu'il li perdont,
Mès que son regne li redoint. »
Ço li a respondu Pirrus
Que face venir Peléus,
Et si orra lo suen corage.
Tost i envoient un message.
Venuz i est, merci li crie,
Et dit ne velt pas qu'il l'ocie,
Ne que en lui mete ja mains ;
Car de sa char est si prochains,
Que toz li siècles qui l'orreit,
A grant merveille le tendreit.
Ne velt que ja s'en entremete :
Sa bienvoillance li promete,
Si li perdont por els sa mort,
Et si seient mès d'un acort.
Qu'en diroie ? lor volenté
Lor otreia tote et lor gré.
Pardonée est la malvoillance ;
Faite est la pès et l'acordance.
Tuit trei se sont entrebesié,

Chascuns i plore de pitié.
Alcastus set qu'il est gariz,
Et set qu'il a perduz ses fiz :
Vielz, et sanz eirs et sanz amis,
S'en a conseil requis et pris.
Done à Pirrus s'enor et rent,
Et tout içq qu'à lui apent,
Son eir en fet el bois foillu ;
L'en a sesi et revestu,
Non par force, mès par bon gré.
Pirrus l'en a molt mercié,
Et dist que ço sache il bien :
A grant enor, sor tote rien,
Le tendra chier et gardera,
Toz les jorz mès que il vivra.
Thetis ot joie et Peléus.
Ne sai que en contasse plus.
Tuit ensenble balt et hetié
Sont en Thessale repairié.
La novele fu tost séue
Et par le païs espandue :
Senpres lo sot tote la gent,
Mandé furent comunement.
Ses homages li firent faire,
Nus ne s'osa de ço retrere.
Veiant trestoz, fu coronez,
Et del renne sires clamez ;
En bone pès l'ot et le tint.
Enpres orreiz com li avint.
Li fil au reis dont je vos dis,
Que dant Pirrus avoit occis,
Furent en riches sarquex mis
De marbre blanc et vert et bis.
En pès et en grant quitié
Rot reis Peléus son regné.
Entre lui et dame Thetis
S'en ralèrent en lor païs
A grant joie et à grant enor.
Ilec vesquirent puis maint jor,
Tot lor aage i achevèrent
En pès, jusqu'al jor qu'il finèrent.
Ço que me reconte Dythis
Del rei Mennon qui fu ocis
Por veir orreiz se vous voulez.
Une seror ot belle assez
Et halte dame et honorée
Qui Helainne esteit apelée.
Ceste en fist duel qui molt l'ama,
Et nuit et jor le regreta.
Ne pot guerir, ne pot durer,
Por li querre se mist en mer :
Assez ot o lui conpaignons,
Qui o veiles o avirons
Ont tant siglé qu'il ont port pris,
La où il ert en terre mis.
Molt par aveit riche tombel
D'or et d'argent fet a neel.
Enfoïz ert lez Troylus ;
Desterré l'ont, ge n'en sai plus.
Trestoz entiers ont les os pris,
Les ont en I. vessel d'or mis.
Sacrefié ont haltement
A tous les Dex comunement
Qu'il li facent verai pardon
Si que s'ame ait benéiçon.
En mer rentrèrent, tant nagièrent
Qu'en lor terre repairièrent :
Palioton ert apelée,
De toute richesce asazée
Et replenie de toz biens.
Ne sarazins ne crestiens
Ne vit oncques tel apareil
D'escharboucle et d'or vermeil,
Com li a fet apareillier,
Dedenz I. temple riche et fier.
Fu molt Mennon vassax et proz,
Et hautement jut desor toz.
Et quant sa suer li ot ce fet,
Si com l'estoire me retret,
Onc ne sot nus qu'elle devint ;
La gent à merveille le tint.
Parolent en en maint senblant :

(Mlt 1610)

Et si en distrent li auquant
Que à sa mere estoit alée
Que je ne sai deiesse o fée :
Li autre de forsenement,
D'angoissox duel, de marriment,
S'estoit por son frere perie,
Que ja véue ne oïe
Ne fust mès de feme ne d'ome,
Ne que el chief n'éust courone;
Puis refut dit qu'ele ert enblée
Et en lointien païs menée
O grant avoir et merveillox.
Puis en furent tos jorz dotox;
Onques vertez n'en fust séue
Comment la chose ere avenue.
Après ensint com nos lison,
De nuiz par consance à larron,
Prist danz Pyrrus Hermiona
Feme Orestes, si l'enmena
Ensemble o lui en sa contrée,
Prise l'a puis et esposée;
Molt par l'ama de grant amor,
Si li porta moit grant hanor.
Orestes en fut molt dolenz,
Et molt hontex vers totes genz.
Meinz enconbriers et meinz aguez
Li a appereilliez et fez;
Mès n'en pooit prendre venjance,
Molt par en avoit grant pesance.
Tant qu'il dut en Delfox aler
Toz les Damedex mercier
Et Apollo meesmement
De ce qu'avoit pris vengement
Des Troïens et de Paris
Qui son pere li ont ocis.
Quant son oirre ot appereillié,
Et ot tot feit et pris congié,
Si ot leissié Andromaca
La feme Hector qu'il molt ama
En sa meison o sa moillier.
Ci ot contraire grant et fier,
Malevoillance et grant envie;
Ne se porent consentir mie.
La fille Menelax cuidoit,
Ce li ert vis et li sembloit
Qu'el n'avoit mie fin amor
Ne verai cuer de son seignor;
En la feme Hector ert sa cure.
Cele amoit il a desmesure,
Cele avoit de lui bel semblant
Et tot son cuer et son talent:
Molt la haï Hermiona.
Oiez qu'il li appereillia.
Si tost n'en fut Pyrrus alez,
Comme ses peres fut mandez.
Quant venuz est ele se cleime,
Et dit ne tant ne quant ne l'eime
Danz Pyrrus, bien s'en aperçoit;
La feme Hector li a toloit :
De lui n'a bien ne bon solaz,
A tart la tient entre ses bras.
Dit li et prie qu'il l'ocie;
Car molt par het sa compaignie,
Neis le suen fil Landomata,
Qu'Ectors li cuiverz engendra,
Et ja en cuide son hoir feire,
Del ort, del chien, del deputeire;
Quel chaalet à aluchier,
Honte li vienge et destorbier;
Car destruite est nostre lignie
Por son pere et exillie. »
Menelax voit feire l'estuet,
Et que retreire ne s'en puet;
Ne velt sa fille mesoïr.
Ja voloit la chose envaïr.
Quant s'aperçut Andromaca,
En ses bras prist Landomata,
A tot s'enfuit hors à la gent,
Merci lor crie molt sovent,
Et force lor quiert et aie :
Por Deu qu'il ne perde la vie,
Ne la lessent livrer à mort,

Car ce seroit pechié et tort.
Hauz criz lor crie et merciables,
Que il li soient secorables.
Li comuns pueples est sailliz,
Vers Menelax fel et marriz,
Par poi qu'entr'els ne l'ont ocis.
A grant peine s'en estort vis;
Ja riens nes dut mès retenir,
Très qu'il l'éussent feit morir.
Bien ont la dame deffendue,
Et a si grant hanor tenue
Que tot son buen et son talant
Ont feit dès cel jor en avant.
Cez novelles sot Orestes,
Qu'il n'ot à Pyrrus nule pès:
Por sa feme grant mal li volt,
Et porchaça tant com il pot:
S'il puet, ja longues n'en jorra,
De ce que tolue li a.
Einçois que Menelax s'an mueve,
Est là venuz: quant il le trueve
Si li redist et amoneste,
Qu'Andromaca tranchast la teste.
Ce fut tot de rechief enpris.
Si com moi semble et m'est avis
Ne l'osèrent onc envaïr,
Tart en fussent au repentir.
Danz Orestes, entretandis,
Ot envoiez dos suens amis
Après Pyrrus, por espier
Quant del Delfo doit reperier.
Se tant est et faire le puisse,
Qu'en nul leu l'ateigne, ne truisse,
Ocirra le a ses II. meins.
Quant Menelax en fut certeins,
N'i volt estre pris a congiez,
A Parte s'en est reperiez.
Et cil qui en furent alé
Sunt reperié et retorné.
Destorner volstrent, ce cuidon,
Cel murtre et cele traïson,
Juré li ont qu'en Delfo furent,
Onc n'oïrent ne aperçurent
Que Pyrrus estoit devenuz,
N'avoit onc là esté véuz;
Ne au venir, ne à l'aler,
N'en oïrent onques parler.
Molt s'en correça Orestes,
Et dit que ja nes croira mès,
Qu'il mentent, ce cuide et croit,
Bien le conoist et aperçoit.
Alez i est, bien fut séu,
Et por tout dit et conéu,
Qu'il l'i ocist, c'est veritez;
Puis fut assez pleins et plorez.
Quant la chose fut descoverte,
Et à tote gent feite aperte,
S'en ra danz Orestes menée
Hermiona en sa contrée,
A Miceines l'ot et la tint.
Por li cist domaiges ravint:
Morz en fut cil qui plus valoit,
Et qui de greignor pris estoit
En tot le mont à icel jor.
Rois Peléus ot grant dolor
De ces novelles, et Thetis.
Ne sai que plus vos en devis.
Mès en Delfo alerent droit,
Si angoissox et si destroit
Par poi li cuer ne lor partoient.
Iluques trovent et si voient
La sepulture et le tombiel
A lor nevou Pyrrus le bel.
Par III jorz l'ont pleint et ploré,
Puis ont molt grant avoir doné:
Au temple par amor de lui
Sacreflé ont ambedui
Granz sacrefices et pleniers.
Griès lor fut molt li reperriers.
Enquise ont l'oevre et demandée:
Cil distrent tuit de la contrée
Qu'Orestes i fut bien véuz,

Et de plusors d'els conéuz.
Il s'en estoit molt escondis,
Mès or en est certeins et fiz
Que ce avoit en murtre feit.
Molt par li ont en mal retreit,
Molt par en fut de meinz blasmez,
Et molt en fut puis redotez.
Voient qu'il a quite en demeine
Hermiona la fille Heleine,
Qu'a la chose del tot provée.
Molt fut de male renomée;
Mès il ne l'en chalut granment,
Puis qu'aconpli ot son talent.
Par Tessaile s'en vint Thetis
Et Peléus, ce dit Dythis.
Andromaca virent enceinte,
Jaune et pale, la color teinte:
De lor neveu est, s'en ont joie.
Avec le fil Hector de Troie,
Landomata, qu'ert jovenceax,
Qui tant par estoit proz et beax,
Les menerent ensemble o els,
Que Orestes, li chiens, li fels,
Et sa feme qui molt les het,
Tant com ele onques puet et set;
N'en seront ja mès poestis;
Que bone dame fit Thetis.
Quant vint que li anfès fut nez,
Bien fut norriz et bien gardez,
Esmerez fut sor autres beax,
En poi de tens fut granz toseax;
Au fil Hector ot tel amor
Onc hons à autre n'ot greignor.
Sachiez de voir, bien resemblèrent
La frenche orine dont il erent,
Des peres et des ancesors;
De toz anfanz fut ce la flors.
A els n'ot mestier norriçons:
Puis qu'il orent sens et raisons,
Tot apristrent et tot conurent;
Sor toz autres jovenceax furent,
Molt ot en els bone estorance,
Chevalier furent sanz dotance,
Hardi, et prou, et honoré,
Et molt par furent renomé.
Par els refut puis lor lignie
Tote alevée et essauciée,
Et li cheitis, li exillié,
Hors de servaige et conseillié:
Par ces dos lor vint li secors,
Dont il orent puis granz hanors,
Et les granz terres desertées
Qui puis refurent d'els puplées.
Par le fil Pyrrus solement,
Achillides, le prou, le gènt,
Furent puis li cheitif de Troie
A grant hanor et a grant joie:
Son frere fist porter coronne.
Si veit hanor cui Dex le done.
D'els nos porrions molt retreire,
Mès desor voldrai à chief treire
M'oeuvre: ne vos en merveilliez;
Car molt sui las et travailliez.

Or entendez ici après
Com feitement danz Hulixes
Fut morz et trespassez de vie:
Tex merveille n'iert mès oïe.
Entrepris fut et angoissox,
Poorox, pensis et dotox,
De songes et d'auguremenz.
Assembler fist totes ses genz,
Et les devins de toutes parz,
Et cels qui savoient les arz.
Dist lor qu'en un lit s'ert colchiez,
Trestoz joianz et toz hetiez:
Avis li ert c'une samblance
De tel beauté, de tel poissance,
Que forme, ymaige ne peinture,
Ne chose d'umeine nature
Ne pot estre de sa beauté:

Bien pooit estre entre home et dé ;
Nature humaine trespassoit,
Mès as dex ne s'apereilloit,
Meins beax estoit, mès ce set bien
Forme d'ome n'i montoit rien ;
Entre la nature devine
Et l'umaine ert la soe fine.
Itex estoit, et tex le vi,
Merveillei m'en et effréi,
Que ce m'ert avis meintenant
Ne poi parler ne tant ne quant,
Dont ce venoit si sodemant
En une hore et en I momant.
A une part de la meison
S'estoit tornez en ma vison,
Ne s'aprismoit mie de moi ;
Portant en ere en grant effroi.
Que ce m'ere avis meintenant
De desirrer et de talant
De lui enbracier et tenir,
Que me déust li cuers partir.
Anbedos mes meins li tendoie,
Tant l'amoie, tant le voloie !
De moi se traioit auques près,
Et si me disoit : Hulixes
Saiches, ceste conjuncions,
Cist voloirs, ceste asembloisons,
Que de moi et de toi desirres,
Ce sunt dolors et mortex ires.
Onc plus dolorose assemblée
Ne fu dite, ne recontée.
Des paroles fui molt destroiz,
Proiai li molt par meintes foiz
Que il m'enseignast à savoir,
Et me féist aporcevoir.
A ce covint molt grant proière ;
Puis me mostroit une manière
D'un signe itel, com vous dirai.
Bien m'en membre, bien l'avisai.
De desus le fer d'une lance,
Qui molt reluisoit sanz dotance,
Portoit une coronne ovrée
D'os de poisson de mer salée.
Ce me mostroit, mès ne savoie,
Ne autrement ne l'enqueroie,
Que c'ert, et que senefioit,
Ne que tel chose demostroit.
Puis me disoit au departir,
O duel, o lermes, o sospir,
Que c'iert d'ampire conoissance
Et si aperte demostrance
Que por ce seroient devis,
Et si très mortex enemis,
Que l'uns par l'autre periroit,
Et l'uns par l'autre feniroit,
Tant me disoit, ne plus ne meins.
Angoissox fui, et d'ire pleins,
Que je ne sai que ce velt dire.
Cil sera mes druz et mes sire,
Qui me saura adeviner,
Sanz decevoir et sans fauser. »
A ce n'ot nul delaiement :
Tuit l'i distrent communement
Que ce senefioit dolor,
Domaige, exil, et deshanor ;
Ensorquetot, sor tote rien,
Et nuit et jor se gardast bien.
Des aguez son fil, ce li dient :
Molt l'en menacent et deffient.
Hulixes fut sospecenox,
Poorox, pensis et dotox,
De l'augure, des visions.
Son fil prist, ensint com lisons,
Thelemacus, s'el fist mener
En Cefalania sor la mer,
Là fut si fort enprisonez,
Et en si granz buies rivez,
Et si gardez par tel mestrie,
De cels ò Hulixes se fie,
Si feitement jamès ne isse,
Ne à lui adeser ne puisse,
Par nul enging ne par nul art ;

Rien ne crient mès de cele part :
Ja mar en dotera mès jor.
Si ne fut onques greindre amor
Que avoit à lui Hulixes,
Mès garder se velt desormès.
Duel feit Thelemacus li beax,
Quant en buies et en aneax,
Se voit ensint mis et serrez.
De son pere se pleint assez,
Dit que trop grant honte li feit,
Sanz ce qu'il l'oit vers lui forfeit,
Ne en oevre ne en voloirs :
Mal li mostre qu'il soit ses hoirs.
Fiere parole en ont tenue
Par le reigne la genz menue.
Hulixes crienst molt et dota,
Que pas ne s'en aséurra.
Eschiver volt ces visions
Et ces interpretacions.
En I. fort leu lointain de gent,
O riens n'avoit conversement,
S'en ala par iceste ovraigne
A molt escherie conpaigne :
N'i ot home d'autre contrée,
Fors solement sa gent privée.
El plus fort leu qu'il pot chosir,
O feisoit plus mal avenir,
Fist ses meisons feire et fermer,
Et de bons murs avironer,
Bien batalliez, et hauz, et granz,
Et d'eves parfondes corranz.
En tot le mont, mon escient,
N'ot tel repeire, ne si gent.
Les portes a si commandées,
Et a si bons serjans livrées,
Que closes sunt et nuit et jor :
Por parenté, ne por amor,
Qu'il oit à nul home vivant,
Ne leissent jà entrer avant.
Cil otroient, qu'ensint feront,
Jurent que ja nes ovreront
A nul home, n'à tort n'à droit,
Por nule rien qui el mont soit.
Desore est avis Hulixes
Que rien ne doie doter mès ;
Mès or orroiz la destinée,
Qui li estoit determinée.
Circes, icele qui tant sot,
Qui les homes transfigurot,
Et muoit en meinte sanblance,
Par l'estrange art de nigromance,
Icele avoit un damoisel,
D'Ulixes, saige et prou et bel,
Qui nomez fut Thelogonus.
XV ans pot ja avoir et plus ;
Nus ne savoit, ne loing ne près,
Qu'il fust ses filz, fors sol Cyrces.
Quant entendre cil sot reison,
Qu'il ot sens et discretions,
Si enquist molt, et demanda,
Quex huens ce fut qui l'engendra,
S'il ert hauz hons o de bas pris,
Et s'il estoit o morz o vis.
Ce ne mist mie en nonchaloir,
Tant que sa mere l'en dist voir,
La verité l'en descovri,
Quant mès n'en pot ; ce pesa li.
Thelogonus s'apareilla,
Onc par rien nule nel leissa.
D'ire et de duel cuida morir
Circes, quant nel pot retenir :
Enseigne li quel voie tienge,
Et si li dit que tost revienge ;
A Hulyxes, qui fut ses druz,
Mande par lui V. C. saluz,
Mil fois se pasme au dessevrer.
Cil n'ot ne compaignon ne per,
Ne volt que nus o lui alast,
Ne riens o lui s'aconpaignast.
Une cote ot et cort mantel,
D'escarlate fres et novel ;
Les ielz ot vairz et le chief blont,

Le nes et la boiche et le front
Ot si bien estanz et si beax,
Que flors ert d'autres damoiseax.
Sor un grandisme chaçaor
Fort, et isnel, et ambleor,
S'est tot drot à la voie mis,
Tost fut esloigniez del païs.
A granz jornées trespassa
La terre, par ont il alla.
Un signe de poisson de mer,
Por ceste chose demostrer
Dont il estoit, de quel contrée,
En semblance de tor ovrée,
Portoit en une lance en son.
Par tot le mont le faisoit lon :
Ja huens n'oisist de son païs,
Qui ne fust morz deffez ou pris,
Se desus lui ne fust trovez
Li signes dont il estoit nez.
Itel l'avoit Thelogonus.
Passé avoit mil anz et plus,
Qu'en la terre n'ot autre éu.
Partot l'avoient cognéu.
Cil oirre, qui point ne s'esmaie,
Tant qu'il vint droit en Acaïe.
Là enquist molt, et demanda,
Savoir quel part il trovera
Hulixes, que tant a cerchié.
Plusor le li ont enseignié.
Cele part s'est tost avoiez,
Molt par s'en feit joiox et liez.
Quant il en set chose certeine,
Le premier jor de la semeine,
Est là venuz ; mès cil qui'l virent
Isnelement li deffendirent
L'entrer del pont et del portal.
Et il lor dist : « seignor vassal,
Mar i feites, laissiez me aler,
Ne me devez pas deveer
Que je mon chier pere ne voie,
Et que huimès o lui ne soie.
Si le verrai, com je doi faire ;
Ne m'en deves estre contraire,
Car de molt loing en sui venuz.
Molt en devroie estre irascuz,
Se ne m'i lessiez entrer.
IIL mois a ne finai d'errer ;
Onc nel vi, n'a lui ne parlai.
Mès desormès le conoistrai,
Si li serai amis et bons,
Si com il est droiz et reisons. »
Cil nel volent leissier entrer,
Eins voloient les huiz fermer :
Dient ja n'i mestra les piez.
Thelogonus fu molt iriez,
Molt angoissox, et molt destroiz ;
Proié lor a par meintes foiz,
Qu'il l'acuillent, ne facent mie
Tel cruelté, tel felenie :
Nel fist onc mès nule genz née,
Qu'à fil deveast en l'entrée,
Qui son pere volsist besier,
Joir, acoller, n'enbracier,
Qui de loing le fust venuz querre
D'autre reaume et d'autre terre.
Ce qu'il lor dit ne monte rien,
Eins jurent tuit, et fient bien,
Que fil ne fille n'ot onc plus,
Fors solement Thelemacus.
Cil jure qui molt est marriz,
Et dit por voir qu'il est ses fiz.
N'en fut oïz, ne escotez,
Einz fut empeinz bien et botez.
Thelogonus forment s'irest,
Poez savoir, molt li desplest.
S'il éust un petit d'apui,
Volentiers lor féist anui ;
Et ne porquant ne pot muer,
Ne plus soffrir, ne endurer,
Que o cex meslée ne face.
Ne lor fist pas longue menace,
Mès l'un en fiert si del poin clos,

Que del col li desjoint les os :
Mort le geta jus à ses piez.
Puis s'est des autres aprochiez,
Il en sesist, sies ra boutez,
Por vive force, ès granz fossez.
Icil naierent meintenant,
Onc n'en porent avoir garant.
Grant noise i sort, et grant meslée.
A l'un d'els tolli une espée :
Tant est hardiz, et preuz et fors,
Plus de XV lor en a mors.
Ne pot estre, ne je nel di,
Qu'il ne raient lui molt leidi ;
Molt durement i est navrez :
Ne sai com lor est eschapez,
Que meintenant ocis ne soit.
Por vive force et par destroit,
Se met entr'els parmi le pont ;
Mès il n'a piz, ne bras, ne front,
Qui de sanc vermeil ne li rait :
Savoir poez que mal li vait.
Hulixes entendi les criz,
Molt durement s'est effréiz,
Quant il oï et il entant
Qu'en li ocist ensint sa gent.
Cuide Thelemacus le face,
Qu'il ensint mortelment le hace,
Por ce qu'il l'a feit enbuier,
Enprisoner, et feit lier.
Cuide por voir, et s'en est fis,
Que il celui i oit tramis,
Por lui ocirre de meintenant.
Prent une lance bien tranchant,
Roide, forbie, et acerée,
Que il avoit maint jor gardée ;
A la meslée vint les saus,
De maltalent vermeils et chaus,
Le damoisel de loing chosist,
Ne sot qu'il li apertenist,
Voit ses homes qu'il avoit morz,
Dont il li est grant desconfors,
Cuide qu'il oit cuer et talent,
Qu'il face de lui autretant.
Par grant aïr li a lancie
La lance roide et aguisie,
Si le feri, que les costez
Ot sempres toz ensanglantez :
Se il ne fust un poi guenchiz,
Ja fust por voir morz et feniz.
Thelogonus ot grant effroi,
Grant crieme et grant poor de soi :
Car en son sanc sovent se muelle,
Ne trove qui en pès l'acuelle.
La lance ot seisie à dos meins ;
Toz forsenez, et d'ire pleins,
Son pere fiert parmi le cors,
Qui de meint peril fut estors,
Et de meinte bataille dure ;
Mès itex estoit s'aventure.
A la terre cheï envers,
Ansanglantez, pales et pers.
Voit qu'il est mort, molt est hetiez,
Et molt s'en feit joiox et liez
De ce que les devinemenz,
Les songes, les auguremenz
A engingnié et sormonté,
Et qu'il ne sunt mie averé
Sor son chier fil Thelemacus ;
Nule rien ne querroit il plus
Ne mès qu'il en lui n'enchéist,
Por que son regne ne perdist.
Joie a quant de ce le set sein,
Et quant autre huens i a mis main,
Des qu'ensint ere à avenir.
Il n'i avoit mès del morir.
Quant il retint son esperit,
A grant peine parole et dit :
« Qui es, feit il et dont es nés ?
En quel terre est tes parentez,
Coment as non, et dont venis,
Qui si as Hulyxes ocis,
Le très saive, le conéu,

Qui molt grant bien aura éu,
Et meinte hanor et mainte gloire
Meinte desirrée victoire ?
Comme venis ci envaïr ?
Bien t'en déust mesavenir.
Jamès n'en iert diz, ne retrez,
Que tex domaiges soit mès fet,
Par un home de ton aage.
Trop a en toi grant vasselaige ! »
Thelogonus voit et entent
Qu'il a esploitié malement,
Son pere a ocis par pechié ;
Molt par en a le cuer irié.
Plore des ielz, et bret, et crie ;
Ce quiert et velt que len l'ocie.
Enmi la place chiet pasmez,
Onques nus hons de mere nez
Si dolorox duel mès ne fist.
A Hulixes parla et dist :
« Sire, doz sires, chiers amis,
En si male hore vos ai quis,
Et en si estrange vos voi ;
Porquoi ne part li cuers de moi,
Quant morir vos voi par mon fet ?
Trop a ici dolorox plet !
Pere, feit il à Hulixes,
Vos m'engendrastes en Circes,
En la réine, en la vaillant,
En cele qui vos ama tant.
Vostre filz sui Thelogonus.
Mès je ne quier mès vivre plus ;
Car jamès jor joie n'aurai,
Puisque à mort navré vos ai. »
De l'isle dont il estoit nez
Les entreseinz en a mostrez,
Puis se repasme, et chiet adenz,
Si qu'il n'en ist aspirement.
Hulixes sot ses fiuz estoit,
Et que voirs ert ce qu'il disoit.
Tot recognut, or set de fi,
Que cil n'avoient pas menti,
Qui les interpretacions,
Les songes et les visions
Li avoient contez et diz.
Totes voies l'a mort ses fiz,
Molt par en a le cuer dolent :
Mès ne pooit estre autrement,
Itex estoit sa destinée !
Ainz que l'ame s'en fust alée,
A molt joï Thelogonus,
Et acolé C. foiz et plus,
Et conforté molt bonement ;
Dit que sanz nul requirement
Li soit cele morz pardonée.
Manois sanz autre demorée
Refeit Thelemacus venir,
Que en prison feisoit tenir.
L'oevre sot bien, dite li fu ;
Merveillox duel en a éu,
Tot desmembrast Thelogonus
Manois, se por son pere non.
Mès il en a feit l'acordance,
Et la pès, et la bienvoillance,
Séure, ferme, sanz malfeire.
Ne puet len dire, ne retreire
L'estrange duel desmesuré,
Que font tuit cil de son regné,
Et ses chiers filz Thelogonus.
Trois jorz vesqui, et neent plus,
Ensin morut, com vos oez.
Molt par estoit granz ses aez,
Maint jor et meint anz ot éu ;
Porquant s'ere il de grant vertu,
Et de grant force encore au jor.
Seveliz fut a grant hanor.
En Acaie l'en ont porté,
Là l'ont enoint, et enbasmé,
Là li firent I. tel tomblel,
Qu'en tot le monde n'ot si bel.
A merveille vit hautement.
Pleinz et plorez fut longuement.
Thelemacus reçut l'empire,

Après sa mort fu de tot sire.
Coronez fut à grant hautece,
Grant valor ot et grant proesce,
Saiges fut molt et droituriers,
Quatre vinz anz reigna entiers,
Son frere tint Thelogonus
Ensemble o lui, I. an et plus,
De ses plaies le fist garir,
Mires ot bons a son pleisir,
Puis en fist chevalier novel.
Mieldre plus saige ne plus bel
N'ot en nullui, ce sei de voir;
Puis eissirent de lui tel hoir,
Qui molt furent haut et proisié,
Et el siecle molt essaucié.
Molt li donna à son plesir
Or et argent, au departir,
Puis li bailla tel conpaignie,
Bone et leial, ò molt se fie:
Ensint revint en son païs.
Circes sa mere o le cler vis
Ot longuement pleint et ploré:
Bien li estoit dit et conté
Com feitement l'oeuvre ere alée,
Tote savoit la destinée,
Cremoit Thelogonus fust mors;
Ne bien ne joie ne conforz
N'avoit éu puis qu'el le sot;
Quant el le vit, tel joie en ot,
Tote en oblia sa dolor.
Porquant onc puis ne vesqui jor,
Que d'Ulixes ne li pesast,
Et que chascuns jor n'en plorast.
Assez vesqui Thelogonus,
LX. anz tint l'empire et plus,
Molt ot, molt conquist, molt valut
Moult s'essauça et molt se crut.
Ci ferons fin, bien est mesure:
Auques tient nostre livre et dure.
Ce que dist Daires et Dithis
I avons si retreit et mis.
Que si pleisoit as jugleors,
Qui de ce sunt accuseors
Qu'autres ont feit, et repernanz,
Et à trestoz biens envianz,
Ne que ja rien n'aura hanor,
Qu'il n'en aient ire et dolor,
Ci se porroient il bien teire
Del livre blasmer et retreire.
Car tex i voldroit afaitier
Qui tost i porroit empirier.
Celui gart Dex et tienge et voie
Qui bien s'avance et monteploie.

EXPLICIT LI ROMANS DE TROIE.

NOTES, ÉCLAIRCISSEMENTS ET VARIANTES.

Page 53, ligne 8. — Je note encore dans *Flamenca* ces allusions au *Roman de Troie :*

Paris, Hector et Ulixes	Quant a lui non foran presat
Que totz trez en un ajostes	Per sen, per valor, per beutat.

Aux indications fournies par *Flamenca*, on pourrait en joindre beaucoup d'autres du même genre. Dans le prologue d'un poème de Richard-Cœur-de-Lion, traduit de français en anglais au temps d'Édouard Ier, selon Wharton, et certainement antérieur à 1300, après une énumération des héros les plus populaires, Roland et Olivier, Alexandre et Charlemagne, Arthur et Gauvain, Turpin et Ogier, le poète consacre à Troie une mention toute spéciale :

Off Troye men rede in tyme	Off Ector and off Achylles
What werre ther was in olde tyme	What folk they slewe in that pres.

Et dans une sorte de second prologue, que l'auteur a placé dans le cours de son ouvrage, parlant de romans connus, il cite Parthenopée, Ypomedon, Alexandre, Charlemagne, Arthur, sire Gauvain, Lancelot, Beuves (Beffs), Guy, Sere Sydrake, Ury, Octavien; il nomme Hector le redoutable « the strong man », Jason, Hercules, Eneas et Achilles.

L'auteur d'un ancien poème, le livre des histoires, appelé *Cursor Mundi*, traduit du français, et qui est une histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, cite les récits qui étaient en son temps les plus populaires, « des chants de rimes diverses, anglaises, françaises et latines; » on lit, dit-il, des romans de diverses manières d'Alexandre-le-Conquérant, de Julius César l'empereur,

> Of Grece and Troy the strong stryf,
> There many a man lost his lyf:

de Brut, le premier conquérant d'Angleterre, du roi Arthur, de Gauvain, Kay, Charles, Rowland, Tristan et Yseult, roi Johne et Isombras, Amadas et Ydoyne.

Page 82, ligne 7. — Nous n'avons pas voulu multiplier les exemples pour ne pas trop fatiguer le lecteur: peut-être même pourra-t-on déjà trouver que nous en avons abusé; mais nous aurions pu en signaler bien d'autres. Du vers 12291 au vers 24208 du *Roman de Troie*, en douze mille vers, nous avons relevé quarante-quatre de ces *renvois;* voici l'indication de quelques-uns : vers 12291, 12303, 12586, 13988, 14048, 14333, 14345, 14523, 14883, 15126, 16205, 16210, 16593, 16638, 16982, 17332, 17488, 18726, 18859, 18952, 19272, 19937, 19996, 20020, 20111, 20140, 20570, 20571, 21173, 21395, 21515, 21520, 21557, etc.

Page 83, ligne 1. — Aux noms cités, on peut joindre celui d'Alexandre de Bernay (normand aussi): dans la partie du *Roman d'Alixandres*, qui est probablement son œuvre, on retrouve souvent des protestations du même genre et en termes presque identiques.

Page 104, ligne 10. — A ceux qui tiennent pour la Normandie, nous ajouterons l'éditeur du *Roman de Troïlus* (*Nouv. franç. du XIVe siècle*) qui, parlant de Benoît, dit sans hésitation « le poète normand. »

Page 110, ligne 7. — Non-seulement les imparfaits se trouvent régulièrement assemblés, mais il est des rimes où un imparfait normand en *ot* est seul possible, où la forme en *oit* supprimerait la rime, où l'imparfait rime avec *sot* ou *pot* ou *plot*. On en pourrait citer plusieurs exemples. En pareil cas, certains manuscrits ne se donnent pas même la peine de rimer, et constatent ainsi d'une façon bien plus saisissante le texte primitif. Ainsi, dans notre manuscrit, on lit au vers 13821 :

Or li vait miels qu'il ne quidot
Car sovent vit ço que li plot.

J. écrit, sans plus d'embarras :

Or li veit miels que ne cuidoit
Car sovent voit ce que li plot.

D. a corrigé :

Car sovent vi qui li plesoit.

Voir encore les vers 29773, 29774 et les vers 27025, 27026 :

Com il onques sox ciel plus pot
Mostré li ot que molt l'amot.

Page 119, ligne 22.— M. Renan, *État des beaux-arts au XIV^e^ siècle*, fait une remarque analogue et dit : les termes de musique accusent de grandes délicatesses. Il cite en preuve un passage d'une chronique du couvent dominicain de Ste-Catherine de Pise, qui emploie, dit-il, pour exprimer le talent musical des religieuses du couvent, les expressions les plus recherchées (V. *Hist littér.*, t. XXIV).

Page 135, ligne 11. — Il faut supprimer ces trois lignes. J'aurais dû dire d'une manière beaucoup plus explicite qu'il n'y avait rien de commun entre les deux personnages.

Page 135, ligne 28. — On s'est beaucoup trompé sur le nombre des vers du Roman de Troie ; l'*Hist. littér.* entre autres disait 23000. Notre texte montre que le nombre exact est de 30108.

Page 142, ligne 17. — Dans le *Roman d'Alixandres*, postérieur, au moins en partie, au *Roman de Troie*; car celui des auteurs qui a raconté les rapports du héros macédonien avec les Amazones, fait allusion au second de ces poèmes. Parlant de la reine Amabel, il dit :

Il n'a si bele dame dusc'al siége de Troie.

Dans l'*Alixandres* (V. Bains de Porus), il y a une *vignette* (petite vigne) dont les feuilles sont d'argent, le fust de jagonce, les raisins de cristal.

Page 143, ligne 21. — Les prodiges de Virgile prennent une forme nouvelle, et qui les rapproche beaucoup des inventions de Benoît dans le *Roman de Cleomades*, par Adenez (V. Éd. du Méril, *Mélanges archéol. De Virgile enchanteur*) ; on y retrouve une histoire qui rappelle beaucoup certaines descriptions de la Chambre de beauté, et l'archer et le colomb de l'Eneas (V. aussi *Violier des Hist. romains*, ch. CVII). Mais Adenez est postérieur à Benoît et ne peut par conséquent être invoqué contre lui.

L'histoire de la lampe et de l'arc est chère au moyen-âge. On la retrouve au ch. CXXIX, *Gesta Romanorum* (composé au XIV^e^ siècle), du *Violier des Hist. romaines*. — Il y est question « d'un corps géant : Dessus son chief estoit une lanterne qui ne se povoit par aucune liqueur ne par aucun soufflement de vent estaindre jusques à ce que soubs la flamme par ung pertuis, l'air fust léans mis avecques ung arc. »

Page 144, ligne 5. — Je tiens à bien préciser ma pensée. Je n'ai pas prétendu dire que ces inventions appartinssent en propre à Benoît. Longtemps, bien longtemps avant lui, l'imagination populaire s'amusait de contes de ce genre. On les retrouve dans l'histoire de Gerbert, telle que la raconte Guillaume de Malmesbury. Gerbert descend dans un souterrain plein de merveilles et de trésors, etc. « Dans un angle, un escarboucle admirable et de petit volume dissipait par son éclat les ténèbres de la nuit. Dans l'angle opposé, un enfant debout, armé d'un arc, le nerf tendu, la flèche prête à partir, etc. » C'est peut-être de ce passage que s'est inspiré Benoît. Tout ce que j'ai voulu dire et ce qui est particulier à Benoît, c'est d'avoir le premier transporté dans la poésie ces contes populaires.

Page 145, ligne 19. — Comme nous n'apportons à cette discussion aucun parti pris, et que nous cherchons seulement la vérité, à côté des rapports que nous avons signalés entre le *Roman de Troie* et celui d'*Eneas*, nous devons remarquer que l'écrivain ici n'a plus ces préoccupations de conscience inquiète, qui étaient devenues chez lui une sorte de manie, et qui lui faisaient dans la *Chronique* et le *Roman de Troie* rappeler à chaque instant son auteur.

Page 146, ligne 21. — Le *Roman de Thèbes*, en effet, débute ainsi :

Qui sages est nel doit celer ;
Ains doit pour çou son sen montrer
Que quant il ert dou siecle alés
Tos jours en soit mès remembrés ;
Se dans Omers et dans Platons,
Et Virgiles et Cicerons
Fussent lor sens alé celant
Jà n'en fust mès parlé avant.

Le *Roman d'Athis et de Porphirias*, par Alexandre de Bernay, commence à peu près de la même façon :

Qui sages est de sapience,
Bien doit espandre sa science,
Que tex la puisse recoillir,
Dont bons essamples puist venir.

Page 148, ligne 30. — Voici les deux vers auxquels je faisais allusion :

N'en l'ost de Troie, dont len conte,
Ne fu tant prince ne tant conte ;

Et les vers du *Roman de Thèbes* où il est question de Diomède :

De l'enfant vous di une rien :
Molt restora son père bien ;
Car puis que il vint en aage,
Molt par fu de grant vasselage,
Chevaleries fist ades,
Et si ot non Dyomedes.
En l'ost de Troie fu dehors,
Et se combati cors à cors
A Eneas, qui molt fu prous,
Fors Hector li miendres de tous ;
Se cil n'en éust la victoire,
Dyomedes en fust la gloire.
(*Roman de Thèbes*, f° 44, col. 1).

Page 149, ligne 18. — Il est vrai qu'on trouve dans le *Roman de Troie* lui-même un passage qui semblerait au premier abord pouvoir contre-balancer celui-ci, et être signalé comme une allusion au *Roman de Thèbes*. Achille félicitant ironiquement Diomède de sa persévérance au siége de Troie, lui dit :

Sire gie ne me merveil mie
Si vos amez chevalerie,
Si fetes vos, ne poez plus ;
Mar fussiez vos fils Tideus,
Se par vos n'est bien meintenue.
Si est il bien chose séue
Por lui sont terres desertées
Qui jà ne fussent regardées,
Ne assises se par lui non.
Quis en ot il tel guérredon
Que un malvès gas le gita mort.
A grant pechié et à grant tort
Fist maint riche regne esillier,
Dont les barons fist detrenchier
Al siege qu'il les assembla.
(*Roman de Troie*, vers 19747-19761.)

Mais ici il n'y a rien de bien particulier, rien qui ne puisse s'appliquer au texte de Stace aussi bien qu'au roman français. Au contraire, le passage que nous citions plus haut n'appartient qu'au *Roman de Troie*.

Page 149, ligne 29.

Onc ne fu mès tel aünée
Fors la Cesar et la Pompée.
(*Roman de Thèbes*, f° 13.)

Page 149. — Parmi les souvenirs du *Roman de Troie*, il en est d'assez étrangement placés. Benoît a donné au cheval d'Hector le nom de Galathée. Le *Roman de Thèbes*, à propos du cheval d'Étéocles, rappelle ce même nom; mais il l'applique non plus au cheval lui-même, mais à la donatrice :

Cil li tramist l'autre an sa drue,
Galathea ot non sa mie,
Si fu fille au roi de Nubie.

Page 150, ligne 7 et note. — L'auteur compare Tydée à Roland :

Cors ot petit et le cuer grant,
De prouesce sembla Rolant.

Et en d'autres passages (f° 32, etc.), on lit :

Ne tant gens cox ne fist Turpins
En Espaigne seur Sarrazins.
Oneques, en l'ost de Romenie,
Ne josta tel chevalerie,
Ne tant n'ot *Karles* en *Espaigne*
Quant il conquist cex de Sassoigne.
N'a en *Sessoigne* se grant *Saisne*
Qui el (sa lance) ne fust à porter grieve.
One l'espée au duc *Godefroi*
Ne mist les Turs en tel esfroi.

L'allusion que je signale au *Vilain Hervis* et à Hugues Capet me paraît se trouver dans ces trois vers que donnent les mss. de *Thèbes* 784 et 60 (le ms. 375 ne les donne pas) :

Ne parlerai de *pelletiers*,
Ne de *vilains*, ne de *bouchers*,
Mès de deus freres parlerai.

Je sais que ceci est en contradiction avec l'opinion émise par le savant éditeur de *Hugues Capet* (V. Préface, p. XXI), qui le place au plus tôt après 1312, peut-être après 1340. Mais le texte que nous citons ne semble pouvoir trouver d'autre application. Il prouve tout au moins qu'il y avait déjà à cette date un poème de *Hue Capet*, qui a pu être refondu dans la suite. D'ailleurs, on se figure difficilement qu'un poète se fût avisé si tard sous les Capétiens de réveiller pour la première fois cette vieille légende. Passe encore pour Dante, qui trouve amer le pain de la France. — Mais nous ne voulons pas discuter, nous signalons seulement le fait.

Page 157, ligne 21. — On nous dit qu'un autre manuscrit de la *Chronique de Benoît*, qui a disparu, existait dans la bibliothèque de M. de Foucault, intendant de Caen au XVII^e^ siècle.

Page 159, ligne 13. — On trouve en outre, à Oxford, dans la Bodléienne, Mss. Douce 353, un remaniement assez récent du *Roman de Troie* (V. *Arch. des Miss. scient.*, rapport de M. P. Meyer, 1868). Cela fait donc à notre connaissance, avec le ms. de Foucault, vingt-six manuscrits de notre poème. Cette *publicité*, que n'a obtenue aucun autre poème de ce genre, prouve l'immense popularité de l'œuvre de Benoît de Sainte-More.

Page 168, ligne 9. — Nous ajouterons à nos extraits une courte citation du ms. de Montpellier. Elle se rapporte au vers 4701 de notre texte.

« Sire, fet el, se Dieu pléust
Ge ne vosise c'ainsi fust;
Mès puis que je voi et entent
Qu'il ne puet estre autrement
Si nos covendra à soufrir,
Volons ou non, vostre plaisir.
Bien ait or qui bien nos fera,
Et qui henor nos portera!
Almone i porra grant avoir. »
« Douce dame, vostre voloir
Feré si tost, se Diex m'ait,
Com parmi vostre bouche iert dit. »
Par la main destre l'a dont prise,
Seur I. feutre de porpre bise
Sont ales andui conseillier.
Lors la comença à preier;
« Douce dame, ço sachiez bien
Onques mès n'amai nule rien,
Onques mès ne soi rien d'amer,
Onc mès ne m'i voil atorner. »

Page 168, ligne 9. — Ajouter au début de la phrase : Montfaucon a donné quelques vers du ms. de Milan (Voir le *Diarium Italicum*, p. 19).

VARIANTES. — V. 2. B. *et sel lit on.* — 4. B. et E. *ensi.* — 6. B. *fisent.* — 11. E. *s'il.* — 12. E. *foiblement.* — 15. E. *en fors l'esgarder.* — 16. E. *desevrer.* — 23. E. *escience.* — 26. E. *de mielz.* — 27. V. *de bien n'en puet len trop oïr.* — 34. E. *en.* — 38. B. et E. *qui n'entendent.* — V. *que cil qui entendra la letre.* — 42. E. *mains leus.* — E. *en maint san aura tan retret.* — 58. H. *l'ot.* — 64. B. *que les Dieus as homes humains.* L. *come homes humains.* — 62. B. *fesoit combatre as Troiains.* — 66. B. *rejetèrent.* — 70. F. *et à Tolete retenuz.* — 72. H. *Rome.* — 73. L. *Salutes.* Salluste était en grand honneur au moyen-âge. Orderic Vital, parlant de Guillaume de Jumièges, auquel il a emprunté la matière de ses récits, ne trouve pas pour lui d'éloge plus flatteur que de le comparer à Salluste. Il adresse le même compliment à Guillaume de Poitiers (V. liv. IV, p. 209). « Jusqu'ici, Guillaume de Poitiers a écrit son histoire en imitant le style de Salluste, et raconté avec habileté et éloquence les actions du roi. » — 74. L. *que l'on tenoit si a saichant.* — 79. H. *Corineus.* — 90. V. *fu en Troie.* — 94. H. *et assaut.* — 99. B. *si vaut.* — 100. C'est la leçon de B. K. donnait *en romanz.* — 103. B. *grant qu'il.* — 104. B. *u.* — 105. B. *cil.* — 107. B. *aiue.* — 110. H. *epand.* — 112. H. *Tos jors voloit conter à dreit.* — 129. B. *contrové.* D. *comencié.* H. *translaté.* K. *conceue.* — 135. B. *saurai.* — 158. V. *cra- venterent.* — 148. V. *don puis mesavint à Priant.* — 190. B. *lor vice conte.* — 193. B. *ne furent josté.* — 198. B. *testes.* — 205. Defeis, Delphes. — 215. V. *l'œuvre que fist.* — 217. Messe, Mysie. Dyctis écrit Mesia. Dares fait de Telephus l'allié des Grecs. — 234. V. *asaillir.* — 296. D. *qu'Estors trencha.* autre *qui Hector.* — 297. *quan vousist.* — V. 303. J.

Après poroiz oïr retraire
Del orage grand et fière
Que les tendes fist trebuchere,
Les tres de paille et de samis.
Après reconte li escris

— 315. C.

Apres porois oïr retraire
Comant avint del saietaire
Et sa semblance et ce qil fist
E com Diomedes l'ocist.

— 316. C'est-à-dire : comme après cela un combat s'éleva pour lui. — 340. J. *sor son pois.* V. *outre son pois.* — 368. J. *sorreiz les respons et les dis.* V. *sa rampogne et ses diz.* — 393. J. *la desverie.* V. *lo devié.* — 405. Frise, Phrygie. — 407. V. *orent.* — 428. C'est-à-dire : qu'on n'en fit jamais une égale. — 468. C'est-à-dire : ne serait pas par raillerie, serait sérieux. V. *que ço ne tenoit.* — 483. V. *Ressus.* — 585. B. *Gimel.* — 594. B. *disenovain.* — 644. B. *ofris.* — 693. C'est la leçon de J. ; K. donnait *mes dex.* — 698. B. *retraint.* C. *retraient.* — 699. B. *oevres.* — 702. C. écrit partout *mont* pour *molt.* — 753. C. *Coriot.* — 892. C. *U se je puis bien tost ainçois.* G. *par adventure plustost ansois.* — 894. G. *Malx.* — 908. G. *chevillie.* — 911. D. *Estragles.* J. *Hutaiges.* — 939. K. donnait mal à propos *d'Iver.* — 973. J. *et tuit li altre conpaignon.*

1014. *Et cil l'a bien mis en écrit*, expression ici toute métaphorique, équivaut à notre expression moderne « il en a bien pris note ». Cela ne tire pas à conséquence pour l'instruction du chevalier. — 1044. J. *que tost nel feist.* autre *ne feist vif à écorchier.* — 1090. C. *al cief del tor.* — 1092. C. *si fera il.* — 1197. C. *sistrent.* — 1473. C. *illuec s'estut.* — 1543. C. *conte.* — 1550. V. *d'une beste qu'a non enices.* — 1551. G. *et reluisans com ors premiers.* V. *que soef flaitent cum plumenz.* G. *or pigments.* — 1552. V. *clos fu.* — 1610. G. *grant li besoinz.* — 1669. V. *criembre.* — 1677. D. *tien defors tes mains.* — 1684. Oteviens, *Octavien* se retrouve encore au vers 28594. La richesse d'Octavien est proverbiale au moyen-âge. On lit dans le *Jeu de saint Nicolas*, de Jean Bodel :

Si grans tresors ne fu oncques,
Il a passé l'Octovien,
Tant n'en ot Cesar ne Eracles.

V. *Flores historiæ per Mathæum Westmonasteriensem collecti*, 1601, p. 197, les suppléments du *Gesta Rom.*, par Th. Grosse. Dresde, 1842, ch. VIII et XXI, la préface du *Violier des Hist. rom.*, p. XXXII.

Il y avait, au moyen-âge, un *Romanz d'Otheviens* d'environ 5600 vers qui commence en ces termes :

Seignoor preudom or escoutez, *D'une tant bone oïr porrez,*
Qui les bones chançons aimes, *Ja de meilleor dïrs n'orrez.*

Octavien est un empereur de Rome, beau-frère de Dagobert, roi de France. Nous retrouvons là l'histoire, si souvent répétée au moyen-âge, d'une femme calomniée par sa belle-mère, chassée par grâce avec ses enfants, et dont l'innocence est enfin reconnue. La femme d'Octavien se voit enlever un de ses fils par une lionne, qui le lui rend et devient la protection et le garde du corps de la mère et de l'enfant, etc. Les trésors d'Octavien étaient très-populaires en Angleterre. Ils figurent dans une histoire fantastique, que Guillaume de Malmesbury rapporte à propos de la non moins fantastique histoire de Gerbert. Un vieux moine de son pays lui a raconté, nous dit-il, dans son enfance qu'étant allé tout jeune en Italie, il y vit une montagne percée d'une ouverture au-delà de laquelle les habitants disaient qu'étaient cachés les trésors d'Octavien. Il y a pénétré, et en fait une description éblouissante. (V. dans le *Recueil de Savile*, Francfort, 1601, G. de Malmesbury, liv. II, p. 67.)

Dans un inventaire du roi Henri VI, on voit que le roi Henri V possédait dans son palais une tapisserie représentant « l'histoire de Octavien, roi de Rome. »

Le poème avait été traduit en anglais et en allemand. La traduction en prose est, selon Weber, un des livres les plus populaires chez les paysans allemands; il n'en connaît pas d'antérieur à 1587. Dans le *Old general Catalogue du British Museum*, v. 56, $\frac{315}{2}$ K. j'en vois mentionnée une de 1535 : « Octavien ein schone und Kurhweilige histori von den Keiser Octaviano neulich uss frankosischer sprach in teutch verdolmetscht, » by W. Saltzman, f°, Strasseburg, 1535.

La version anglaise a été publiée dans *Early english poetry ballads and popular litteratur of the middle ages edited from origin.*, mss. and scarce publications by J. O. Halliwell. Lond., 1864. — 1695. V. *eriembe seroit.* — 1701. D. *que tu ne soies esperduz.* — 1702. D. *or te baillerai ceste gluz.* — 1785. D. *il ne se velt plus delaier.* — 1876. J. *que toz li isle.* — 1885. D. *et trois foies lut l'escrit.* — 1889. *totz*, se rapproche plus de totus.

2010. V. *de faire ensemble lor talant.* — 2050. C. *car dire ni veut pas mençoigne.* — 2082. K. donnait *vaa*, *vea* est dans C. — 2066. C. *roialme.* — 2090. C. *le damage mut et l'afaire.* — 2095. V. *ambedui.* — 2127. Fice, probablement la Phthie. — 2167. C. *devise.* — 2172. C. *roussillos.* V. *estornel.* — 2173. C. *pert.* — 2174. C. *reverdoie.* — 2193. Siége, Sigée. — 2294. C. *esnelepas.* — 2331. C. *as armes corent a esles.* — 2538. C. *ensseulore.* — 2659. J. *hui cest.* — 2710. G. *retenteis.* — 2879. *poi pris*, je prise peu. — 2938. *Andromeda.*

3039. G. *com à compas tot à viron.* — 3040. G. *s'estreignoit aval jusqu'au son.* — 3065. C. *deboissie.* — 3089. C. *entailleure.* — 3090. C. *cidre.* — 3092. C. *en plosors leus.* — 3096. B. *estoient fait d'or et d'argent.* — 3102. Nous donnons la leçon de C. K. disait : *servant mesniées.* B. *ses granz mesniées.* — 3116. J. *ne qui il onques trover pot.* — 3136. Les portes Scées fameuses dans l'*Iliade*. G. *atha.* — 3188. Pevoine, Pæonie. — 3190. J. *et à la grant besoigne alier.* — 3278. J. *qui l'estoient venu.* — 3317. V. met les deux premiers vers en style direct. — 3336. cil dedenz, les Troyens : cil defors, les Grecs ; les deux expressions reviennent sans cesse. — 3339. Boece, Béotie. — 3360. C. *messages.* — 3372. V. *so un faltre de paile.* — 3383. J. *ne leisserai.* — 3431. Notre texte donnait *à Cage.* C. *archage.* G. *à Chaie.* — 3432. *et salu.* — 3463. C. *viegne.* — 3464. C. *mais com que cascuns à ce tiegne.* D. *et ce que chascuns à se tengne.* — 3480. Pire, Pylos. — 3495. C. *encarga.* Tout ce dont le chargea Priam. — 3496. C. *onques pour paour.* — 3521. V. *frontoier.* — 3576. c'est la leçon de C. K. disait *enrievres.* G. *enresdes.* — 3594. V. *laidenja.* — 3611. D. *les II ielx me voloit deffaire.* — 3653. C. *dehet.* — 3655. c'est la leçon de B. K. donnait *que l'on ne nos blasme à tort.* — 3656. Id. K. *à morir avons donné mort.* — 2785. V.

S'en la fin pert del tot et faut. — 3795. V. *et li meuz duit de guerroier.* — 3800. Ase, Asie. — 3814. Nous avons replacé, comme le sens l'exigeait, le vers qui se trouvait 3812e dans notre ms. Ce vers et le précédent manquent dans d'autres manuscrits. — 3819. V. *con ne se plaigne au departir.* — 3843. D. *Yde.* Il s'agit en effet du mont Ida ; mais est-il bien sûr que Benoît ne s'y soit pas trompé lui-même et n'ait pas confondu *Inde* et *Ida?* B. *caçoie en Inde la menor.* — 3855. B. *citariens.* D. et G. *trovai en bois de Cythariens.* — 3861. Notre manuscrit donne avec raison *vi devant moi Mercurion.* C. D. et G. écrivent à tort *vint* devant moi *Mercurion*, ce qui n'a plus de raison d'être. *Mercurion* est l'accusatif latin *Mercurium.* — 3866. B. *dieuesses.* — 3868. B. *punie.* — 3878. B. *la vie.* — 3879. B. *or n'est ele a nulsy donée.* — 3936. et sachez-le bien, ou je ne sais pas prophétiser, ou il est vrai que, si Paris amène une femme de Grèce, Troie sera détruite. — 3967. Après ce vers, Makaraume place un long morceau de sa composition, un discours d'Hécube qui interrompt la suite du récit. Nous ne le reproduisons pas ici ; nous l'avons donné p. 165, dans une note sur les manuscrits de Benoît.

4073. Les divers manuscrits conservent avec soin ce chiffre fabuleux. Il est à noter, du reste, que ce nom d'Eufobius, Eufonorbius, Euforbius, ou plutôt Euphorbius, est celui d'une des incarnations de Pythagore. — 4076. V. *mestrie.* — 4087. V. *la prophétie avoirera.* — 4129. c'est la leçon de D. K. donnait *respons privez.* — 4200. C. *tot droit al asseus des estoiles.* B. *à l'assens des estoiles.* G. *à l'asen des estoiles.* — 4220. *Estrimestrée ;* c'est ainsi que l'auteur écrit Clytemnestre. B. *Estimestrée.* G. *Themestrie.* — 4257. D. *de lor geste.* — 4276. D. *ou simple vou, ou simple chière.* — 4294. D. *a grant desloi.* — 4299. C. *des respons.* — 4300. C. *oirre.* D. *ouvre.* C. *aparillier.* — 4322. C. *que fust el siecle terrien.* — 4340. C. *ne peust on.* — 4350. G. ajoute ici un discours de Paris :

Ha fait Paris ne puis durer — *Dame quant remire vostre vis*
Car ferus suis d'une saieste — *Je suis si prins et au las mis*
D'amours mes cuers tout en volesle. — *D'amours, jamais n'aurai joie.*

4501. Chacun put tant y trouver à prendre qu'il ne put seulement en emporter la moitié. — 4508. Sans doute Élée. On voit que la géographie embarrasse peu Benoît, qui met Élée dans l'île de Cythère. Le nom n'était pas dans Darès. — 4545. G. *lanternes.* — 4697. B. *es lyens en destroit.* — 4698. B. *Il dist tous lor bons en feroit.* — 4782. Parte, Sparte. — 4793. J. *l'en envoient.* — 4893. J. *c'or.*

5002. D. *et que la navies seit quis.* — 5024. *de remanoir.* — 5029. B. *à Athenes.* — 5045. B. *s'i esmurent.* — 5046. Lesbie, Lesbos. — 5060. B. *périr.* — 5069. *male estraine.* — 5094. B. *orgiels.* — 5104. B. *en graine.* — 5123. J.

Fu grant merveilles et membrus — *Merveilles estoit aires*
Grant fu sa force et sa vertu — *Et penibles et travailles.*

5130. J. *saiges et cointes et maquains.* — B. *trop ert rices et de sens plains.* — 5132. B. *molt ert rices et glorious.* — 5133. B. *et d'avoir rices et penos.*

5136. B. *accreables.* — 5197. B. *voisols.* — 5198. B. *siençous.* — 5199. B. *emparlez.* — 5207. J. *le nez ot corbe.* — *de parler.* — 5212. *nule mesure en soi n'avoit.* — 5220. B. *come trons.* — 5229. J. *les sorcilz avoit gros et lez.* — V. *sorcilles lées.* — 5230. *com si les dust toz enflez.* — 5237. Polidarius, Podalire. — 5264. G. *mais ces sorcilles li joignoient.* — J. *n'ot en lui rien mesavenant.* — 5300. G. *pooir.* — 5303. B. *n'en lui.* — 5310. B. *babilloit.* — 5316. *et si nes avoit.* — 5328. c'est-à-dire : il n'était personne d'aussi généreux que lui. — 5343. B. *n'à tort fait ne à nule faille.* — 5401. B. *vox les piez.* — 5438. c'est-à-dire : et sut tout ce qui regardait la chasse. — 5459. J. *bien desjugiot.* — *gabiot.* — 5494. *del cors sembloit hom à bien prés.* — 5504. *en li n'ot rien qui gent n'estace.* — 5539. J. *plus li blancheoit la peitrine.* — 5543. *pulcele ;* c'est la vieille forme ; c'est ainsi que le mot se retrouve dans le Mystère des Vierges sages et des Vierges folles, *pulcellas.* — 5559. *puis.* — 5593. *Boesce.* — 5594. C. *Archelaus Prothenor.* — 5597. A. *Scalophus.* D. *Ascalopius.* J. *Ascalophus.* — A. *Alignus.* — 5600. A. *Epistrophus, Celidus.* B. *Chedius.* D. *Chelidus.* — 5610. A. *Asimac.* C. *Anfimac.* — 5611. A. *Polizenam.* C. *Poltisenart.*

D. *Polixenat.* — A. *d'Ermioneis.* C. *Esimeois.* D. *Oximiois.* — 5646. Tolias, Etolie. D. *de Choylas.* — 5647. C. *Caphus.* — 5648. C. *Oilenius.* A. *Ayaus.* C. *Aius.* D. *Aiaus Olieus.* J. *Olienus.* — 5649. C. *Lougres.* J. *Logre.* — 5625. A. *Philisteas.* C. *Philitoas*, *Santyeus.* D. *Filithoas*, *Cantippus.* — 5627. *Armenius.* D. *Domenius*, *Sinerion.* — 5638. A. *Eumenius.* C. *Eumelius.* D. *Hemelius.* — 5634. A. *Pergris.* — 5636. A. *Pilarce.* D. *Pylatre.* — 5637. J. *Potarchus.* — 5641. A. *Poligri.* D. *Polydri.* — 5642. Ascalopi, d'Esculape. A. *Ascalos.* B. *Lefici.* C. *Eschalopi.* D. *Aschalopin.* J. *Ascoliphi.* — 5643. B. *XXX et dous.* — 5644. C. *la terre d'Etriceus.* B. *Crecious.* D. *Traciens.* J. *Triecex.* — 5645. A. et D. et J. *Frise.* C. *Fice.* G. *Scise.* — 5649. A. *Nisdon.* — 5651. A. *Teofilus.* D. *Theophylus.* J. *Teopolus.* V. *Thelopolas.* — 5653. A. *Eutiphus.* D. *Euryphilus.* — 5659. A. *Xantipus*, *Anfimacus.* — 5663. A. *Leoncius.* C. *Leurcin.* D. *Liveitius.* J. *Leuercin.* — 5665. A. *Stenelus.* — 5666. *Antyalus.* C. *et li tres biaus Eurialus.* J. *Eurualus.* — 5671. A. *Polibetes.* — 5673. K. donnait *Dux Decipimeus.* B. *trois rois de Chypenneus.* D. *Eumexus.* C. et J. *Un roi de Cypre Euneus* — 5675. A. *Marese.* B. *Menesse.* G. *Manese.* — 5681. A. *Tenedus.* B. *Epionex.* D. *Proithoïlus*, *Tenedeus.* — 5749. c'est-à-dire : peut-il être quelqu'un qui renonçât à en prendre vengeance ? — 5964. J. et D. *à li s'acorde*, *à li s'apaie.* — 5999. D. et J. *ne se porent pas bien tenir.*

6000. D. et J. *quant il se virent assaillir.* — 6034. *lor en fu molt de pis.* — 6035. J. *avint.* — 6057. c'est-à-dire : on en a retiré de grandes richesses. — 6093. D. *et qui mal aime et le mal croit.* J. *et qui max aime et qui max croit.* — 6147, D. *tant por li estiez meffaiz.* — 6148. D. *voloir en deüssez la paiz.* — 6158. Ce vers et les neuf suivants manquent dans C. et J. — B. *glacons.* D. *que nel tienge nus.* — 6178. c'est-à-dire : il est impossible qu'il ne soit pas vaincu. — 6213. B. *capiax.* — 6224. D. *bien aaisié.* — 6251. On dirait que ce pin merveilleux est un souvenir de celui auquel Sylvius Æneas (*Chroniq.*, p. 139 et ch. LXVIII) a consacré une mention à deux reprises et qu'il appelle le beau pin. *Digna fuit arbor quæ nomen haberet.* C'est de là, dit-il, que l'on comptait les distances. — 6379. D. *n'i auroiz.* — 6409. que la folie retombe sur eux, qu'ils en aient tout ce qu'ils en ont mérité. — 6434. B. *molt avez trait vilains sermons.* — 6513. G. *Trechans.* — 6556. c'est-à-dire qu'il n'en pouvait passer par autre chose. — 6653. Colopon, Colophon. — 6663. Lice, Lycie. — 6664. Sarpedus, Sarpedon. B. *et ses fies.* — 6673. Ancoine, Anconium. B. *Anconie.* — 6674. B. *font.* — 6675. B. *Eufremes ot non li hardiz.* — 6676. B. *gentiz.* — 6705. Ce passage jusqu'à 6863 manquait dans le ms. K. — est en B. et G. — 6724. B. *plus que nul altre gens vivans.* — 6725. B. *Arcasmus.* — 6785. Pevoine, Peonie. B. *Paonie.* — 6787. B. *fossez.* — 6744. G. *chascuns estoit.* — 6749. B. *ars.* — 6750. G. *gauvelos.* — 6752. B. *vers els.* — 6785. Paflagoine, Paphlagonie. — 6795. D. *ainz qu'il soit de la guerre pès.* J. *devant que tote soit en pès.* — 6798. J. *qu'à grant merveille.* — 6800. J. *et coment on s'en revenoit.* — 6805. J. I. *chevalier.* — 6806. J. *a poi ne resembloit.* — 6810. *le siége qui a Troie alot.* — 6811. J. *venir i volt.* — 6881. B. *Lissonie.*

7071. *Haches danesches.* Orderic Vital, liv. XII, montre le roi Étienne se défendant ainsi héroïquement : « et tant qu'il eut avec lui trois soldats, il ne cessa de combattre avec l'épée ou la hache norwégienne, *securis norica*, qu'un jeune homme lui avait procurée. » — 7198. peist ou place, *qu'il pese ou qu'il plaise à leurs ennemis.* — 7202. as chans fors, *dehors aux champs.* — 7575. Il y en avoit de tels que pour cent marcs d'or on ne les eût pas faits. — 7648. Nous empruntons ici deux vers à B. — G. donne :

Molt sont oï cors et frestiax
Flautes muses et citines.

alias, *bucines.* — B. *flagos*, *flestres.* — 7620. G. *sor tors*, *sor murs et sor eschines.* — 7683. et c'était bien justice. — 7744. vous n'aurez plus à me commander. — 7819. leçon de B. K. donnait *sivez.* — 7825. Pevoine, Péonie. — 7828. B. *Therepex filz.* — 7856. Nous empruntons cette leçon à B. et C. — K. avait supprimé *puis.* — 7889. C. *del bestie.* — 7892. B. :

Unes armes et d'arabit
Sor un cheval siet de bonit.

7962. B. *Odonials.* J. *Odoneax.* — 7967. B. *sizismes.* — 7967. J. *Romoderius.* — 7969. B. *designos.* — 7971. B. *Cassibilain.* J. *Carsibilan.* Souvenir évident du Cassivellaunus de César, Cassibellanus de Bede, Cassibellianus dans Girald le Cambrien, *Descript Kamb.* (p. 207.) Caswallawn dans The welsh Triads. Le nom du héros de l'indépendance bretonne était resté populaire en Angleterre. Lydgate, au début de sa guerre de Troie, entr'autres poèmes connus, en cite un sur Cassibaldan. — 7974. B. *nuesmes, Disladanos.* — 7975. B. *Dolocanus.* — 7978. B. *qui molt de grant belté fu bele.* — 7979. K. donnait *de partéure. delivréure* appartient à B. et à J. ; mais le vers y est inintelligible : *mès morte en fu delivréure.*

8039. Les neuf escadrons chevauchèrent, car il ne demandent pas autre chose que de se rencontrer. — 8074. B. *Hidous.* — 8075. B. *Celidamas.* J. *Celidomas.* — 8076. J. *Pictagoras.* — 8077. B. *Madans.* G. *Mandaclavoil.* J. *Madanz Claruel.* — 8084. B. *noemes.* D. *Samuel.* J. *Favueux.* — 8084. J. *Lisimeax.* — 8086. B. *Armadian.* — 8087. B. *Gilors.* G. *Gillor d'Agles.* — 8088. G. *et gideles.* — 8091. B. *Cadot.* — 8092. Ansalot, Absalon. — 8096. c'est la leçon de J. ; K. donnait *li uns d'amors.* — B. *Fudanor Daré.* — 8185. B. *nueme.* — 8186. B. *li alosez.* — 8187. B. *Locres.* — 8204. B. *Huymiers li rois.* — 8219. B. *Pigrois.* — 8227. B. *Larbus.* — 8317. B. *conquesissies.* J. *conquisez.* — 8390. Hector y est venu en courant. G. *Hector est sor lo cors venuz.* — 8401. G. *qui qui i gaint ne qui qu'il coust.* — 8436. Il en gardera bon souvenir et les rendra avec usure à ceux qui les ont données. — 8446. B. *Dedanié del pui de voir.* C. *Dodaniez del pui de Tir.* — 8500. B. *s'aparismièrent.* — 8502. K. donnait *pilitéiz.* B. et C. *pestelés.* — 8524. J. *si lor comença.* — 8740. B. *Mereus.* G. *Merant.* — 8838. B. *sor l conroi molt orgoillox.* G. *sor un conrei.* — 8862. Tel en souffrira qui n'en sera pas coupable. — 8865. B. *Dorius.* — 8866. leçon de B. ; K. donnait à tort *et li tranche.* il lui tranche autre chose que le bliaut ; il lui tranche de la chair. — 8899. B. *Hector l'en rent.* — 8961. B. *Torius.* — 8986. B. *abat.* — 8988. B. *Gyon.*

9043. G. *cox granz.* Cette ellipse singulière, cette suppression du mot *cols, coups*, se retrouve souvent dans le poème. — 9120. Tel n'y est pas coupable, qui le paie. — 9121. Pire, Pylos. — 9152. *Doglas.* C'est aussi le nom d'une rivière du pays de Galles. On lit dans Nennius, à propos des guerres d'Artus : les quatre combats suivants furent livrés sur une rivière nommée par les bretons le Douglas (à l'extrémité méridionale du Lothian). — 9159. G. *Jeconias.* — 9172. G. *huimais.* — 9176. J. *le jor oeist tant chevalier.* — 9177. G. *com il le fist nes sauriens riens.* — 9193. G. *d'Inde.* — 9196. G. *sempres le convenist.* — 9204. G. *qui n'en partirent mie en pais.* — 9206. au lieu de *et* il faut *el*, autre chose. — 9221. G. *mesle mesle.* — 9252. G. *qui estoient li soudouor.* — 9309. J. *tant estoient desavanei.* — 9310. J. *qu'à peine ierent huimes hardi.* — 9311. J. *si cam crent.* — 9340. C. *en chient au departir.* — 9349. G. *Ci veist on abateis.* — 9350. G. *et tant bons chevaliers faillis.* — 9356. G. *et tant chevax.* — 9377. J. *cox.* — 9378. G. *dont secorux fu.* — 9415. G. *pour ax reversassent.* — 9466. *Desor en sont Griu au.* — 9468. G. *mains en i font.* — 9501. G. *dont molt furent dolant Grizois.* — 9508. J. *aubion.* — 9517. G. *fent et quasse, et plie et ront.* — 9523. G. *après lui fu li leus.* — 9525. G. *diretor.* — 9529. J. *escrieve.* — 9531. G. *molt i apluet.* J. *molt i aplot.* — 9532. G. *chascuns s'aide au miex qu'il puet.* — 9545. G. *as brans d'acier quel comparront.* — 9546. G. *cil qui par force armé se sont.* — 9572. G. *les hontages et les tors.* — 9855. J. *Madan Claruil.* — 9856. *qu'il a feru très parmi l'uil.* — 9865. Il s'est mis à la place de Margariton. — 9881. J. *mès tost le ront monté li son.* — 9891. G. *rois Euclius.* J. *Gilor d'Aglus.* — 9900. emprunté à G. — 9998. C. *qu'irié.* G. *qui me ranvoiastes des ains.* — 9999. que vous m'avez enlevé en venant à sa rescousse.

10029. Si elle eut pénétré plus avant d'un tiers de doigt. — 10139. B. supprime ici 358 vers, 10139-10497. — 10217. G. *qu'à peine se puevent torner.* — 10219. G. *or lor apanra, bien lor poit.* — 10220. G. *li grant damages qui lor croit.* — 10231. telle en a entendu parler, qui n'en est pas fâché. — 10232. G. *ne borgoise.* — 10337. J. *que refesoit.* — 10359. G. *ha truandaille.* — 10371. S'il reste quelqu'un pour le faire. — 10484. J. *ot respondu et cel ades.* — 10596. B. *ocit et torne.* — 10604. B. *maint en i fait de mort dessoivre.* — 10642. B. *Tir.* — 10646. B. et G. *entresait*, lat. *interea.* — 10701. B. *s'enbarrent.* — 10705. B. *meriax mestrez.* G. *merex.* — 10736. B. *respesse.* — 10760. Ici Makaraume (f° 106, col. 3, f° 62 de K.) donne 44 vers qui ne se trouvent pas dans les autres manuscrits.

Entre les Grex tout demanois
Vint Boetes I riches reis,
L'escu au col, hyaume lacié,
Vers Troïens le cuer irié,
I. confanon porte en sa lance :
De ces armes par cognoissance,
Le jor feist chevalerie,
Se ne li fust adevancie.
Mais cil la li mist au desfois
Qui plus damage les Grezois,
Ce est Hector li plus hardis.
Sor les escus peins à vernis
Se donent tel que li cartier
Volent des lances de pomier.
Hector et fait molt tot son tour,
O le tranchant brant de color
Li donne tel sor l'yaume agu
Que jusqu'as dens l'a porfendu :
Veiant M. Grex chaï cil mort.
Que ço lor fu grant desconfort ;
Car il iert molt riches et pros
Et un des plus amez de tos.
Hector enmaine le destrier
Qui cent livres valoit d'ormier.
Archilogus voit et entant
Hector li a mort son parent,
Et son ami que molt anmoit.
Tel a le vi com il plaisoit
Traire le destrier de Castelle ;
Le va ferir sor la mamelle
Trois mailles fauces dou blason,
Si que tres parmei l'auqueton
Li saut I ruis de sane molt gros.
S'auques entrast li fers amoro
Sempres fust ales à sa fin ;
Mais la hanste de fust fremin
Est debrisiée et quassée.
Hector a trait la bonne espée,
Celui ateint, I colp li moist
Cui que soit bel ne cui que poist
Dont le trencha jusqu'au nombril :
Ice cop virent tel trei M.
Qui molt le redouterent puis
Ici com gie au livre truis.

10891. Ce fut son péché qui le fit s'en mêler. — 10899. Il convient très-bien d'en délibérer. — 10929. B. J. et K. donnent *de mort disner*. G. ajoute ici 8 vers. — 10945. Quand chacun aurait juré sur sa vie qu'il ne lui arriverait ni malheur ni mort, la chose ne saurait être empêchée.

11134. Le conseil vous est mal à propos sorti de la bouche. — 11236. B. *à quas*. — 11374. On le voit à leurs écus. — 11432. ici G. omet 66 vers. — 11428. B. *se restrainsent*. — 11431-32. B. donne *aparissant* et *passissant*. — 11491. J. *le suivent*. K. donnait *l'acoloient*. B. *colient*. — 11549. Ici longue lacune dans G. jusqu'à *Paris s'en est venuz*. — 11560. J. *engluez*. — 11821. *a qui resplent*. — 11996. J. *le flun de lotharus*. Q. *le flun de Testarus*. Le Sagittaire de Benoît est sans doute le Pandarus de Dictys combiné avec le souvenir du Centaure (V. Dictys, *Edit. ad us Delph.*, p. 57) ; il est tué aussi par Diomède. Ne serait-ce pas lui qui figure dans la marque de G. Eustace (V. Brunet, t. II, p. 1155).

12183. B. *Dornus de Saletrie*. J. *Dornus de Satalée*. — 12207. Pris à B. ; K. donnait un texte inintelligible. — *Aste vos a li toniens*. G. et J. *lors vindrent Alizoniens*. — 12278. *l'air*. — 12335. *turcais* : pour l'arc turcais, *turc*. — 12359. B. Palestine. — 12443. B. *lor a proyé*. — 12459. J. fussent. — 12508. lacune dans J. jusqu'au vers 12845. — 12752. pris à B. ; K. donnait *ne vos tamez*. G. *movez*. — 12764. K. donnait *orors*. — 12821. Dares disait : trois ans. Benoît a trouvé sans doute le terme invraisemblable. — 12881. B. *ales souef le pas u tost*. G. *volez le pas, volez plus tost*. — 12969. J. *de tos hontes et de tos vices*. — 12970. J. *est il contrarios et nices*. — 12987. J. *Achilles voit venir Hector*. La leçon de notre manuscrit est la vraie, le sens le prouve ; seulement il faudrait *Hectors*. Mais outre que notre copiste en use librement avec la règle de l's, la rime autorisait à la supprimer. — 12994. B. *Carente*. G. supprime ici 60 vers jusqu'à *biax sire Hector* : le reste, jusqu'à l'histoire de Briseida, est résumé en 28 vers.

13060. On se rappelle, dans le *Misanthrope*, l'homme qui a du d'or sur sa jaquette. — B. *plaidor*. J. *un tor*. — 13152. B. *en fuisse*. — 13176. *celui la ne*. — 13214. d'ordinaire *fuer*, à aucune condition. — 13248. Il n'y avait pas lieu, pas moyen de rester davantage. — 13263. F. *n'amera vos riens plus de moi*. — 13264. F. *ce m'est fet par Priam le roi*. — 13305. F. *qui de sa terre nous envoie*. — 13274. E. *seront parti bientost au main*. — 13305. B. *tos aûner ; torser*. — 13335. J. *la peine*. — 13336. J. *tote entereigne*. — 13339. G. *d'une beste fu faite grant*. J. *qui de bestes fut d'Orient*. — 13340. G. *qu'en trueve vers*

Orient. J. *dont la gent ont merveille grant, qui ne sont oisel ne serpent.* — 13541. J. *les claime Dyndialos.* Je ne trouve nulle part ce nom, n'est-ce pas l'*Aptalos* (V. Hippeau, *Bestiaire*, p. 82), ou *Antalus*, *Antalops*. Benoît avait pu le trouver dans le *Bestiaire* de Philippe de Thaun. Faut-il le reconnaître dans l'*Anaballa* dont parle Vincent de Beauvais avant d'arriver à l'*Aptalos* : « Albas habet maculas, colorem rutilum valde membra singula distinguentem ; cumque tanto decore sit animal respersum, pellis multum spectabilis carius venditur ad luxum oculorum. » Aucun de ces écrivains ne dit comment se fait la chasse de l'animal. — 13542. J. *pels.* — 13561. B. *trueve.* G. *tue.* J. *cil la tue.* — 13566. B. *Tibiane.* G. *Tumyanne.* J. *Tubiane.* — 13570. *orle* et non *orlé* ; en terme de blason *bord.* J. *Sabelines.* — 13601. E. *mès ce faudra desor.* — 13605. B. et J. *son duel tost.* — 13606. J. *remué.* — 13608. B. et J. *ele aura.* — 13610. J. *doné.* — 13612. J. *si.* — 13613. B. *portant qu'ele.* J. *porquoi ele truist.* — 13615. J. *dueil.* — 13616. B. *oel.* — 13617. J. *mue.* — 13619. B. *qanques.* — 13620. B. J. *ra.* — B. J. *III.* — 13622. — J. *il lor pert.* — 13624. J. *qui li soit let.* — 13625. J. *ce li est vis quoi qu'ele.* — 13626. J. *que len ja blasmer les en doie.* — 13620. B. *celi.* — 13629. B. *ne qui.* — *croit.* — 13631. B. *crieng.* — 13634. B. *douçour.* — 13635. B. *noble et large est en honestés.* — 13636. B. *cortoise, gente de biautés.* — 13637. B. *à cui meffait.* — 13644. B. *péusse.* — 13649. B. *floibors.* — 13654. B. *amenent molt bien.* — 13655. *soz ciel n'a rien qui tant bien sie.* — 13657. B. *de piecurs.* E. *par l'enchaux des prouecrs.* — 13667. B. *mais or est lieus que retornons.* — 13680. E. *mien amors descroisse.* — 13682. E. J. *n'enpirera.* — 13689. c'est la leçon de B. et de E. ; K. donnait : *cels là vinrent qui il durent.* G. *à cex la livrent cui il durent.* — 13691. F. ajoute à vers :

La dameisele plure fort, *De Troylus a grant dolor*
Rien ne li puet doner confort. *Qui si s'eloigne de s'amor.*

— 13703. E.

Qui de vostre amor est sesis
Le cuer de vos, les esperis
Voldroie avoir por covenant.

— 13713. E. *en demaine.* — 13715. E. *qu'aucuns biens de vos ne me viengne.* — 13723. E. *de genz.* — 13754. E. *ofriz.* — 13765. J. *la derahaine.* — 13767. *s'a vos faille*, c'est-à-dire si j'échoue auprès de vous. — 13795. E. *s'an desvoient.* — 13619-13620. E. renverse les deux vers. — 13625. B. *or ire.* — 13627. c'est-à-dire : désormais je serai en telle foule, en telle presse. — 13638. J. *proisie ne si bele.* — 13639. J. *doie.* — 13642. J. *nei.* — 13643. B. *ja mains.* J. *ne autre mès a por meins.* — *aparmains.* — 13645. *aprismier.* — 13649. E. *Diomedes fu sage et proz.* J. *Diomedes bien s'aperçoit.* — 13650. *come li hom qui molt savoit.* — E. *bien entendi as premiers moz.* — 13655. E. *vialt.* — 13656. *de noi.* — 13664. E. *de vostre boche.* — 13747. E. *fere esturdeus.* — 13748. E. *ne montre les deus refuseus.* — 13779. E. *molt fu la donzele esgardée.* — 13780. E. *molt l'ont Grezeis entrax loée.* — 13783. V. *la descend.* — 13785. V. *noia.* — 13790. V. *nequi.* — 13802. E. *et sagement.* V. *longement.* — E. *ni, m'i.* — 13808. E. *blesmies.* V. *masties.* — 13808. V. *des noveles.* — 13817. *corteisement et abries mos.* — 13829. D. *pou cel.* J. *por ce.* — 13913. J. *sevré.* — 13973. J. *qui les recoillent.*

14076. *n'éust Hector joie de soi.* — 14090. *Meriones.* — 14117. J. *n'i ot une sanc n'en tresist.* Il n'y en a pas une seule qui ne fît jaillir le sang. — 14192. en son tour, c'est-à-dire comme il tournait. — 14259. J. *Carus.* — 14264. J. *cil qui.* — 14279. *se fet.* — 14328. J. *vuit.* — 14392. c'est-à-dire il ne tint pas tellement à son épée qu'il ne leur en donnât de grands coups. — 14399. J. *o dos.* — 14400. J. *la lance el poing o fut.* — 14419. J. *Troylus hurte le.* — 14420. J. *lui.* — 14421. J. *jus l'en envoie.* — 14443. B. *entre eus est.* J. *qu'entre en menoient.* K. *oltré avoient.* — 14481. J. *et en la septiesme.* — 14497. J. *i voient.* — 14525. J. *paroit. n'iere.* — 14557. *Broz li puillanz, l'apulien*, dit un manuscrit. — 14558. J. *mecines.* C'est le mot véritable, qui posséda la médecine, qui fut savant en médecine. Quelques copistes ont compris qui fut chassé de Messine. — 14585. Les douze pierres jumelles, les

pierres principales ; elles doivent ce titre d'honneur à un souvenir de l'histoire des Juifs. C'étaient les pierres qui figuraient sur le *rationarium* ou vêtement sacré qui couvrait la poitrine du grand-prêtre. Sur chacune d'elles était gravé le nom d'une des douze tribus d'Israël (V. *Exode*, ch. XXVIII[e]). Benoît peut se souvenir ici d'un poème d'Hildebert de Tours : « De Duodecim Patriarchis Allegoriæ per lapides Rationarii summi pontificis designatis. V. Venerabilis Hildeberti carmina miscellana. » Déjà ces douze pierres principales figurent dans l'Apocalypse, où elles servent de fondement à la cité Céleste. Benoît avait pu s'inspirer aussi du livre de Marbode, évêque de Rennes, *De Gemmis*, où il décrit quarante-neuf pierres précieuses avec leurs vertus. On peut lire ce traité à la suite des œuvres d'Hildebert. V. Marbode, *De Gemmis*, traduction du *Pseudo Evax*, et la vieille traduction française, édit. de Beckmann. Marbode écrit :

Nec dubium cuiquam debet falsumque videri
Quin sua sit gemmis divinitus insita virtus
Ingens est verbis virtus data maxima gemmis.

On connaissait chez les Alexandrins un poème Orphique sur le même sujet ; mais les seize pierres dont il parle ne sont pas les mêmes que cite Benoît. Il avait pu connaître aussi les *Institutiones monasticæ de Bestiis et aliis rebus*, attribuées à Hugues de Saint-Victor. D'ailleurs, Isidore de Séville, qu'il a connu évidemment et qu'il cite dans sa *Chronique*, suffisait à le mettre sur la voie (V. *S. Isidori opera omnia*, Paris, Michael Sonnius, 1580, p. 105, etc.). C'est-là que Benoît a pu trouver ce nom de pierres principales. Isidore dit : « quæ principalia sunt annotabimus. » V. encore « Elucidari de las proprietas de totas res naturales » (Bibl. Ste-Geneviève, ms. 1523 $\frac{3}{4}$). Tout cela se retrouve au siècle suivant dans Albert-le-Grand, *De Mineralibus*, Vincent de Beauvais, *Speculum*, Barthelemy de Glanville, *De Proprietatibus rerum*, dans l'*Image du monde*, de Gautier de Metz, le *Trésor*, de Brunetto Latini, le poème Orphique sur les pierres (V. Hippeau, *Bestiaire divin*, introduction). Dans le catalogue de la Bibliothèque de Bobbio (X[e] siècle), on trouve *De Mirabilibus gemmarum*, lib. I ; *De diversis generibus monstrorum*, lib. I ; Lib. ad Pascen., *De mirabilibus gemmarum breviter excerptus* ; c'est le premier livre qui figure sur le Catalogue. — 14589. B. *blame*. J. *prasme*. — 14600. *Alemandines* ; dans Isidore de Séville, *Alabandina*. — 14601. J. *sont les listes environées*. — 14602. J. *et d'or d'Araibe trejetees*.—14614. Gagates, jayet. B. *gagates*. G. et J. *gargates*. On lit à son sujet dans le livre des pierres :

A sardine si resemble
Que par poi ne sunt ensemble.

C'est le nom de l'agathe dans Isidore de Séville. — 14616. B. *li noadres*. J. *noandres*. K. *noals d'els*. — 14619. B. et J. *qu'en esligast*. — 14633. Le miroir magique, qui dit à chacun s'il est bien vêtu, se retrouve sous diverses formes dans le moyen-âge ; dans le *Roman des sept sages*, il y a un miroir magique qui avertissait de l'endroit où les trésors étaient cachés, des guerres à venir. Dans Cleomades et dans Renard contrefait un miroir magique où l'on peut voir à une journée de marche tous ceux qui ont volonté de nuire à Rome. Caxton, dans le *Troyebohe*, remplaçait le *Palladium* par un miroir magique, qui avertissait de l'approche des flottes ennemies. — 14680. Ici G. ajoute 6 vers :

Ne mes prisons ne repostax, *Ne nus divers poissons de mer,*
Batailles traïsons vasax, *Ne batailles de champions,*
Ne nes singlans par haute mer. *Ne hommes cornus ne marmions.*

B. et J. *luitons*. — 14707. *offiace*. Ne se trouve pas dans Isidore de Séville ; il parle seulement d'un marbre ophites ; et ailleurs de l'*aurum Ophax*, un nom hébreu, dit-il. Le nom d'offiace venait sans doute d'ὄφις, serpent et de quelques légendes. B. *offraine*. — 14724. V. *paroit*. — 14732. J. *curres*. — 14747. V. *et d'autres di:*. — 14748. V. *qui pas ne valent estre oï:*. — 14756. V. *et par estez et par*

iverz. — 14767. V. *sauteret.* — 17785. alias, *esnelies.* B. et J. *si marcies.* — 14786. B. *ainz que de rien soient flesties.* J. *flestries.* — 14817-14861. sont empruntés à J. manquaient en K. — 14829 G. *gemmes.* 14835. G. *c'on puisse avoir c'a mort n'éust.* — 14836. G. *qu'il n'en guérisse qui l'éust.* — 14841. G. *n'airement.* — 14843. G. *moirons.* — 14844. G. *la lambatre.* — 14846. J. *blanche est ausi com flors de lis.* — 14847. J. *trestote dehors.* — 14852. J. *hons.* — 14854. G. *bien mest son.* — 14857. G. *à noiax fais.* — 14858. G. *li tournours.* — 14975. G. *le bien ainz le daigne faire.* — 14981. G. pris de J. ; K. donnait *preier covient.* B. *prayer convient qui faire velt.* G. *proier convient an fere estuet.* — 14982. pris à J. ; K. donnait *forte chose a en fere l'estuot.* B. *fors cose a u faire l'estuet.* C. *grant chose a en ferre l'estuet.*

15005. Il semble qu'il faudrait : *ço que mielz li vendroit.* — 15027. l'autre hier. — 15049. de grande folie se mêle celui qui met sa peine à les priver de leur héritage ; ils ne sont pas faciles à chasser de leur royaume. — 15076. V. *senz avoir joie ne revire.* — 15095. *gente façon.* — 15106. *ja est toché de la veine.* — 15424. J. *que molt par sont de loing oïz.* — 15425. *chastel perring.* — 15510. *les diz son pere.* — 15549. Frisains, Phrygiens. — 15585. pris de J. ; K. donnait *li gros.* — 15621. G. et J. *treslue.* — 15669. J. *ne porent pas forson.* — 15850. Ici le ms. J. présente une lacune de plusieurs feuillets. — 15691. J. *chaoit.* — 15750. J. *trais.* — 15759. dont la plupart. — 15780. J. *mais n'en ont pas le tros sachié.* — 15840. B. *merials mestrais.* J. *mereax.* — 15850. Lacune de plusieurs feuillets en J. — 15975. nous empruntons cette leçon à B. ; K. donnait *ses davient*, qui ne nous semble pas donner de sens. C. *se deveent.* D. *n'i alast mie ce devient.*

16005. B. *mangonel.* C. *moienel.* — 16038. Hector chasse beaucoup d'âmes de leurs corps. — 16225. J. supprime *s.* — 16375. J. *las ! meschéu.* — 16483. J. *fors tant.* — 16495. G. met Pline à la place de Plato. — 16659. *Grisolites, Chrysolithes.* — 16700. La sépulture d'Hector représente très-exactement la disposition du *ciborium* dans les églises du moyen-âge. V. dans Viollet-le-Duc la description de la Sainte-Chapelle. Ainsi, sur une voûte, on place les saintes Reliques. — 16725. *Gargates.* V. plus haut. — 16731. B. *giteis.* C. *gitteis.* — 16765. ici G. abrège encore. — 16794. V. *mesaventure ne soufri.*

17037. B. *tres par matin que l'aube brande.* C. *blande.* — 17191. J. *cist done treves au tornoi.* — 17261. K. donnait *l'espoisse.* — 17299. Il a deux fois mieux fait ; il s'est plus vaillammemt comporté. — 17333. B. *song.* — 17381. B. *d'un buef.* — 17401. On pourrait ici soupçonner quelque peu Benoît de faire le contraire du singe de La Fontaine et de prendre un homme pour le Pirée. Darès avait écrit : Demophoontem et Athamantem quos legatos Agamemnon præfecerat ut commeatus comparent. » Benoît traduit : *Il estoient à Karantes* (Athamantem) ; *par Demophon s'en repairièrent.* Deux vers plus haut il traduisait : « legatum mittit ad Thesidas » *Orent à Thesidas tramis*, faisant un nom propre singulier d'un nom générique au pluriel. — 17567. Ce n'est pas de ces dommages qu'on peut oublier. — 17571. B. *car de la mort est aacies.* — 17585. B. *a petit vait ne s'arestace.* — 17586. B. *pour remirer encor sa face.* — 17600. B. *autre covient a lui partir.* — 17601. *qui le soustaigne.* — 17606. hélas ! j'y allai bien mal à propos. G. *fui.* — 17665. *baillier.* — 17688. Pour cela il faudrait grand loisir, si quelqu'un pouvait si longtemps attendre. — 17699. B. *s'ensi voel consentir.* — 17756. Ils ne trouveront qui les aime davantage. — 17834. leçon de J. ; G. donne *dolor.* K. *error.* — 17907. B. *et dit son sens et son viaire.* — 17953. qui lui mande qu'il se donne et recommande à lui. — 17970. G. *ja endreit li ne remandra.* — 17979. Car amour lui montre de ses tours. — B. et J. *trestors.* — 17996. pris de J. ; K. donnait *c'est lor service et lor atente.*

18021. J. *fortins*, fortis Samson ; c'est l'épithète de l'Écriture. L'auteur ou le copiste semble en avoir fait ici un nom propre. — 18028. J. *contrester.* — 18044. B. *coment j'aie joie d'amer.* — 18052. B. *hai bele de fin senblant.* — 18076. B. *souautume.* — 18107. Achilles apprend qu'il n'en sera pas autrement. B. *Achilles oit com en sera.* — 18176. *se Paris l'a, oi sieue soit.* — 18190. B. *musars.* — *Toz à bricon nos en tendrons.* — 18199. J. *remarierons.* — 18244. J. *portez la flor.* — 18321. B. *se c'est.* — 18326. B. *sa main post sor un baston.* — 18410. B. *qui orguel a, orguel i trueve.* — 18583. les 6 vers suivants manquaient dans K. ; nous les empruntons à G. — 18588. B. *d'Arvaise.* J. *d'Aroaise.* — 18591. B. *quest.*

J. *quelt.* — 18665. B. *mais duol.* — 18692. J. *car poi s'en faut.* — 18693. *que ne me ment li cuers et faut.* — 18701. J. *car trop li feit et mal et honte.* — 18702. G. *à quoi tendroie jamès n'entende.* J. *ah qu'en tendroie, fait il, conte?* Lacune de 40 vers dans B. — 18728. *Fegor.* — 18796. G. *mais c'est par grant pechié.* — 18858. *qui les dous ne doignent;* c'est l'expression latine, *terga dare.* — 18879. J. *doblier.* — 18886. J. *tandis.* — 18891. J. *au chaut furent.* — 18892. J. *qui au port erent ataichiés.* Ici B. passe 60 vers. — 18959. Il y a ici un trouble évident dans notre manuscrit; nous avons cru devoir seulement le signaler. La suite de ceci est au vers 19167 jusqu'à 19277. — 18975. B. *amoïz.* J. *amuiz.* — 18979. J. *et icil cui la mort demeine.* — 18291. Confortez-moi, confortez, consolez pour moi, consolez, je vous en prie, mon père.

19067. J. *n'i oit il point de discordance.* — 19173. J. *le jor tex XX estors.* — 19174. *dont il n'ot gueres de secors.* — 19188. *doneier, jouter en tournoi, de donoi,* qui désigne les élégances chevaleresques (V. pour la valeur du mot, Fauriel, *Litt. pros.*). — 19277. G. *qui la clarté covri del jor.* — 19278. reprendre ici la suite des vers, de 18960 à 19166. — 19432. G. ajoute ici un galant monologue d'Achilles de 26 vers. — 19506. On dira de vous sept fois autant de mal qu'on en a jamais dit de bien. — 19564. Ici G. abrège et supprime 14 vers. — 19575. J. *d'en arrière.* — 19576. J. *et se par force.* — 19593. *al chief de tor.* — 19599. G. *n'iere por lui ne mort.* J. *n'en serai pas.* — 19600. J. *en fole.* — 19601. B. *sans forfait.* — 19605. J. *tout en soient.* — 19606. pris à J. *i aura.* K. donnait *molt aura ci estrange plet.* — 19608. G. *et XXX.* — 19613. J. *remendront.* — 19617. G. *mal dahaz ait.* — 19618. emprunté à J.; K. donnait *car tante gent le comparra.* — 19621. *fors de.* — 19622. *en chetive.* J. *a grant cheitiveté decline.* — 19624. J. *et li real.* — 19627 J. *estront.* — 19630. J. *por ce perira nobletez.* — 19666. les puis de Libanor, le mont Liban. — 19703. Il y avait ici un grand trouble dans le manuscrit. K. a recopié à deux endroits (v. 19900) différents le même discours et en a interverti l'ordre; nous l'avons rétabli d'accord avec J. — 19720. Il n'y a pas lieu de vous conseiller. — 19748. V. *si li commença à peser.* — 19742. c'est le mot donné par J.; K. écrivait *a si tenuz.* — 19758. J. *que par lui sont Thebes gastées.* V. ajoute ici 2 vers :

Que por lui et por son effort
Furent cinc mil home mort.

— 19829. *o ques ateignon,* en quelque endroit que nous les atteignons. — 19950. J. *d'andre.* — 19980. J. *Gontaut.* — 19992. pris à J. — 19993. J. *si haut.*

20052. J. *vendu.* — 20057. ici J. passe 10 vers. G. abrège. — 20087. Ceci fait songer au discours du père de Desdemone au More. — 20133. G. *belloiant.* J. *eschivant.* — 20176. mais je ne sais par l'aide de qui. — 20181. J. *si orent puis molt grant loisir des cors ardeir.* Notre vers 20181 doit devenir le 20182e. — 20188. J. *sospeis.* — 20206. E. *de parlance.* — 20250. F. *e mult grant leidure as puceles.* — 20255. F. *ce qu'il amast.* — 20264. F. *trop moins en doi estre prisée.* — 20276. *qu'elle haïst.* — 20303. J. *ne pot joer de cuer verai.* — 20317. *sovent me jeu, sovent m'esmai.* Mais désormais il me convient tourner et mon cœur et ma pensée à ce que Diomèdes réponde à mon amour. — 20327. G. *tant mené.* — 20341. *lui avenoient.* — 20350. J. *sevent qu'il estoit ses amis.* — 20379. et sachez-le bien, je n'abandonne pas la guerre par peur. — 20496. J. *fièrement.* — 20501. J. *Margoras.* — 20529. J. *soventet.* — 20600. F. *le lor gardent.* — 20606. G. *maumestre.* — 20608. F. *le cors de li est mult destreiz.* — 20618. vendre à courte aulne, faire mauvais marché, être mauvais marchand, nous font payer cher. — 20625. J. *a vivre après.* — 20626. J. *vivrai mès.* — 20641. F. *einsi com.* — 20626. *mès tu n'en ies pas à troidoie.* J. *car tu t'en is hors de la voie.* Mais tu n'est pas si près de sentir moi et ma douceur. — 20727. je ne suis pas de ceux contre lesquels on peut lutter; mais il faut me prier. — 20771. *des gens partiz n'ai pas lo chois.* expression proverbiale : je n'ai pas le droit de choisir. — 20815. *por ce i.* — 20835. J. *le.* — 20846. amour le tient en ses gluaux. V. *Brai* au glossaire. — 20858. J. *plus ont perdu que cil dedenz.* — 20885. J. *et li escu à or d'Espaigne.* — 20935. J. *dus.* — 20998. J. *qu'il a nu trait.*

21000. Benoît ne devrait pas tant admirer ce haut fait; il est familier à la chanson de Geste; c'est un

des exploits que la chanson d'Antioche prêtait à Godefroid de Bouillon. — 21014. J. *o les trenchanz branz viennois.* — 21049. *moisse.* V. le Glossaire. C. donne :

N'i aura cil qui ne vos noisse
Honte et domage vous i croisse.

D. :

N'i a celui qui ne vous moisse
Honte et doumage vous i croisse.

J. :

N'i aura cel ne vos i moisse
Honte et domaige vos i croisse.

— 21073. J. *qu'il en soit rien.* — 21078. V. *qui de longues est.* — 21081. V. *ce ne li chaut qui qui le voie.* — 21084. *quel quil voie ne li chaut mie.* — 21127. J. *mereau mestrez.* — 21206. J. *en a esté si tor li pris.* — 21210. J. *molt dot et crienge.* — 21211. J. *que lés domages ne nos vienge.* — 21356. J. *qu'il ont les Grex toz desconfiz.* — 21381. J. *a ses eschieles molt tost.* — 21392. J. *son mantalent et son duel venche.* var. *qu'il ne se venche.* — 21394. celui qu'il atteint s'en est fait de lui. — 21395. J. *oncques nus hom, ce me dit Daire.* — 21396. J. *ne vit a cors d'hom ce faire.* — 21397. *tel maisel.* — 21398. *de sanc i corent grant rusel.* — 21406. *ne avoir compaignon ne per.* — 21407. *ainzois qu'il se peust lever.* — 21450. J. *cuverz griement le comparroiz.* — 21456. J. *brandon.* — 21457. J. :

Deja est il asses de vos ; *Cest hontaiges vengiez sera,*
Venir vos en estuot por nos, *Et guères mès ne tardera.*

— 21458. *il n'i aura pas long repit.* — 21473. J. *Troylus.* — 21499. K. donnait à tort *lons.* — 21645. J. met à tort *desconforz.* — 21648. J. *qui soit remès au roi Priant.* — 21657. J. *par Troilus sont demi mort.* — 21670. E. *vos qu'al.* — 21672. E. *quant je veis el.* — 21675. V. *pourquoi lenguis.* — 21677. *quant je sui vive.* — 21695. J. *si ont, mostré le nos avez.* — 21707. J. *mès m'arme en toi se reposoit.* — 21710. J. *et mis espirs se delitoit.* — 21715. J. *doleros.* — 21813. G. paraphase longuement cette pensée mauvaise. — 21815. J. *se n'est vengiée de ce fait.* — 21816. J. *plus n'iert sa mere, ne li plait.* — 21895. G. supprime mal à propos la résistance de Paris. — 21911. G. *ainsi fu cele cose.* J. *quant ceste ovre fu ensint prise.* — 21932. ici G. donne une rédaction différente ; c'est au nom de Polyxène qu'est fait le message. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que la rédaction première, qui n'entache pas la jeune fille, est plus délicate. — 21946. G. *ce set il bien et s'en est fiz.* — 21992. J. *einz qne li jor.* — 21995. ou plutôt *reserai.*

22035. Il me laissera autre chose que son manteau ; ce sera du sang et de la peau. — 22067. V. *tot autresi com Leandes.* — 22068. V. *qui noia en la mer d'Elles.* — 22075. qui fait l'homme sourd et muet. — 22153. J. *ja d'els n'en eschapast un piez.* — 22289. J. *des cors il n'aveit cure.* — 22293. J. *mangier le volt faire as mastins.* — 22294. J. *as avoutours as corbins.* — 22416. K. donnait : *l'ainz si sacelée.* J. *la viz.* — 22418. J. *por où len i péust entrer.* — 22473. J. *qu'en voierent.* — 22474. remarquer ici la forme proverbiale et populaire : *as dex ; ce fut toz lor sermons.* — 2249h. J. *por non Pirrus.* — 22502. J. *dessemblance.* — 22520. Makareaume a voulu ici faire preuve d'érudition ; il a inséré l'histoire d'Achille à Scyros en la mettant au compte de Néoptoleme. Voir G. f° 162.

Ci acheta joiax avant, *A valeton affierent miex.*
Fuisiax, vertax, et autre chose, *Lonc conte ne vous ferai mie :*
Escus et lances, armes, qu'il panse *Ulixes vint o sa maignie*
Que par se (ce) soit trovés li anfes. *En la maison devant dist roi,*
. . . . . *Ne fist mie trop lonc desroi,*
Fusiax, vertax, l'autres richesse *Sa marcerie a espandue :*
Les cuers de femmes qui anesse ; *Chascune fame i est venue,*
Armes et lances et escus *Si prant ce qu'apartient à lei.*

Pirrus esta, son oil vertì
Vers les armes et vers les lances ;
Mais n'i va mie pour la deffance
De sa mere, lors a maudie
L'ore que fu en celle abeie.
Ne fust pour ici, demonstra
Que il est hons, plus n'aresta ;
Cest grant honte quant a vestu
Roube de fame. L'a desqueneu
Ulixes, viat tantost son euer,
Si li a dit qu'il giette fuer
Ceste vesture. Je te queroie ;
Prant les armes, si vien à Troye :
Atandu t'avons ja grant pièce ;
Par toi convient c'on la despièce.
Mors est tes peres en traïson,
Vange le tost sens aquison.
Que vos iroie plus contant ?

— 22542. *que ne trespert et nevre et seint.* — 22602. G. *coment qu'il praingne.* — 22702. un moi, *un muids.* — 22721. L'imprudence d'Ajax rappelle celle du jeune chevalier dans le fabliau de la Chemise. — 22746. G. *et sordre.* J. *es voldre.* — 22801. nous prenons ce vers en J. ; K. donnait : *torne des bors en son demeine.* — 22811. J. *Agamennon les conforte.* — 22829. J. *braiz.* — 22865. *quand je concui ;* quand je fus conçue, exemple d'actif pris passivement. — 22870. mon cœur éclaterait si Dieu en croyait mon désir. — 22967. ici J. abrège et réduit à 20 vers les 80 vers suivants.

23020. V. *lise.* — 23055. J. *environne.* — 23060. Souvenir du dénombrement fait par ordre d'Auguste. Benoît confond Jules César et Auguste. La faute est vénielle, rapprochée de tant d'autres confusions du moyen-âge. — 23121. J. *que je ces terres.* — 23125. J. *leisir i coviendroit.* — 23145. Caspiton, *Caspienne.* — 23157. J. *et lor.* — 23158. leçon de J. ; K. donnait : *ne queles sont.* — 23159. J. *noes.* — 23163. emprunté à J. *Tabrabanas*, disait K. — 23165. A. *silefantine.* — 23166. J. *epice a medecine.* On peut remarquer à ce propos que Benoît de Sainte-More est ici plus près de la vérité que Joinville près d'un siècle plus tard. On sait quelle étrange légende il raconte sur la provenance des épices venant sur le Nil du Paradis terrestre. — 23168. A. *isle terreuse.* J. *terels.* — 23169. pris à J. A, *Citerea.* K. donnait : *Cipris Rodes et Cithea.* — 23170. A. *Carphata.* J. *Calphata*, peut-être Carpathos. *Calpes* dans Isidore. — 23175. *Carcasus*, Caucase. A. *Calcasus.* J. *Acasus.* — 23175. Sinaï, Carmel. — 23177. les monts d'Arménie. A. *Bodians.* J. *Boidan.* — 23178. probablement le mont Cassin. A. *Casians.* — 23182. J. *li quex en nest, li quex en sort.* — 23189. A. *Cameros.* J. *Enos, Cametes, Sygotha.* — 23190. A. *Carmeonta.* — 23193. J. *Cortace, Hisdaspes.* — 23194. J. *Crisoras.* — 23195. J. *Dyopagite.* — 23196. J. *Alibotra, Tracius.* — 23197. A. *Ausonis.* J. *Eleuzer.* — 23199. J. *Crisos, Jordan.* — 23204. ni de quelles terres ils forment la séparation. — 23215. A. *Apomea.* — 23223. J. *en sol itant est acontez.* — 23235. J. *n'i entrera ja hons nul jor.* — 23240. J. *de precios arbres.* — 23241. J. *d'erbes chières especials.* — 23249. *par tot s'armèrent comunal.* — 23450. J. *ne o ne non.* — 23453. J. *que molt mal virent.* — 23477. J. *cressoit.* — 23548. J. *remalmetent.* — 23625. J. *mès il tot sols le lor toli.* — 23667. J. *cele nuit se sont bien.* — 23691. J. *Feminie.* — 23705 et 23706. J. remplace ces deux vers par dix autres :

Que Pirrus amena o soi,
Lycomedes le riche roi
Qui peres iert Deidamia
La damoiselle qu'il porta
Le li ot baillié en plorant.
Norri l'avoit petit enfant ;
S'en ot pitié au departir,
Bien en cuida de sens oisir.
Sa mere Deidamia
Estrenge duel en demena.

— 23734. *dès or se sont aparelié.* — 23761. *et molt très efforciblement.* — 23806. G. *pleniers et longes fu et granz.* J. *le cors ot molt plenier et grant.* — 23878. G. *remaindrent.* — 23907. J. *se sai conter.* — 23926. J. *jostèrent, que si s'entratainstrent* — 23927. *que des chevaus corens s'enpainstrent.* — 23944. J. *qui desconfit orent Grezeis.* — 23998. J. *se devient.*

24006. G. *gardomes.* — 24016. J. *vendrai encui mon maltalent.* — 24157. *si com l'estoire me retret.* — 24195. J. *rasene.* — 24290. *ne hatie.* — 24293. *veraiement.* — 24294. *vous dirai le.* — 24297. alias *queienement.* — 24303. *molt par estoit de bon memoire.* — 24304. J. *contre Daire rescrit l'estoire.* —

24353. V. ajoute 2 vers :

Dolor seroit et retraçon,
De s'arme auroit damnation.

— 24359. G. *Eschandre* ; c'est sans doute le Scamandre. — 24365. *des or resont en lor gabel.* — 24378. J. *n'i remandra avoir n'ator.* — 24385. J. *griege.* — 24444. J. *tienent près le siege.* — 24495. L'œuvre n'en est pas venue à ce point qu'on doive parler autrement de paix qu'avec les épées toutes nues, que nous de ce côté ou eux de cet autre ne soient mort et vaincus. — 24509. J. *quant ce qu'il dit et qu'il convoite.* — 24510. J. *n'a se folie non revoite.* — 24555. *s'il me convient tel pès à faire.* — 24594. J. *neans seroit s'estoit traïe.* — 24612. *o feels compaignons.* — 24628. *nos est salvables.* — 24634. *Eucalion*, Ucalegon. — 24640. La trahison d'Antenor était déjà connue avant Dares et Dyctis; Lycophron en parle; déjà elle était populaire au temps de Polygnote; nous voyons par Pausanias, X, 27, p. 875, qu'il l'avait rappelée dans un de ses tableaux. Strabon, XIII, p. 905 B. parle de la peau de panthère qu'il avait suspendue à sa porte pour la faire reconnaître des Grecs. On nous dit que Sophocle, dans son Ἁλώσις τοὺ Ἰλίου avait raconté cette histoire « σὺμβολον τοὺ ἀπόρθητον ἐαθῆναι τὴν οἰκίαν. » Il a écrit une pièce ayant pour titre : Ἀντηνορίδαι. — 24664. Il y a quarante ans que je la connais bien. — 24686. J. *se a nul besoin lor.* — 24720. *angoissous duel mene Prianz.* — 24723. G. *l'eschieve.* J. *par l'eschive.* — 24735. J. *ce ont bien menteu.* — 24786. J. *ne lor est nul mal avenu.* — 24835. V. *car ce avient bien, ce est mesure.* — 24850. *a molt sage.* — 24860. B. *n'aura sa pes Priam li reis.* J. *et seurai pes Priam le reis.* — 24873. B. *sisent.* G. et J. *sistrent.* — K. *mistrent.* — 24876. J. *et ses plus près.* — 24888. V. *esbaldis.* — 24897. Anthenor et Taltybius et Polydamas y viennent (je ne veux pas allonger davantage). — 24923. *de Pelops.* — 24934. J. *ne mais que de mon fil.* — 24935. G. *s'an auroie je trop et tant.* J. *s'en averoie trop en tant.* — 24943. G. *li angoissos tornoiement.*

25043. B. *atorné.* G. *d'or et de pierres aorné.* — 25044. leçon de B. et J.; K. donnait : *s'il torne a besoin n'a bieté.* — 25105. B. *n'i a mes o je m'apui.* — 25149. *ceux qui sont allé chercher les cors.* — 25197. B. *por Deu si lor priez de moi.* — 25243. V. *effreimenz.* — 25375. J. *ce somes nos n'en poons mès.* — 25380. J. *n'i a donc plus respont Priant.* — 25381. *ne mès ; li avoir seient pris.* — 25387. G. *creantez.* — 25388. G. *trestornez.* — 25447. B. *que puis n'avint, ce lor est vis.* — 25448. *que il furent traï et pris.* — 25473. J. *meesmement.* — 25529. G. *raenz.* — 25532. J. *enavanci.* — 25546. *paourous*, détourne, abaisse, lat. *reponit*. Ainsi dans plusieurs textes. J. *ses ielz a clos.* — 25552. B. *c'on ne le voie.* — 25555. G. *et a bon droit.* J. *en tel endroit.* — 25557. C. *car endos i perdist ses ielz* ; c'est-à-dire : il ferma les yeux pour ne pas voir ; il eut dû en perdre les deux yeux ; mais Minerve y consentait. — 25561. B. *mainienant fu bien rescoussez.* — 25691. B. *tex si Virgiles estoit vis.* V. *se Plato.* — 25692. B. *Jehans qui fist Apocalis.* — 25744. B. *que il se rendront.* — 25767. B. *tout. metra à tormenz.* J. *noieroit.* — 25789. hélas combien cruelle est celle qu'ils ont traitée. — 25795. nul ne s'y épargne. — 25805. B. *estrumenz biax.* — 25809. B. *aclinement.* — 25859. J. *si com lison.* — 25851. J. *let feroient et honte et tort.* — 25852. J. *se puis la livroient à mort.* — 25938. G. *esperi.* — 25973. J. *com pot sol estre.*

26029. Je ne sais ce que je pourrais raconter encore. — 26065. Parenthèse un peu forte; que l'on a ici sous vos yeux mis en pièces le roi Priam. — 26080. *sevials* disait K. B. *si vaus.* J. *seveax.* — 26084. aussi bien ai-je deux mains qui suffiraient à me tuer. — 26106. B. *mès ne qu'orent éu.* — 26130. qui osât faire rien qui fût à reprendre. — 26173. B. et J. *par tel manière.* — 26174. B. et J. *que chascuns oit sa part entière.* — 26209. B. *Acaynas.* — 26213. J. *premiers.* — 26259. J. *et o devisions.* — 26260. J. *et en.* — 26289. B. *cures.* — 26292. B. *por autre rien ne sont li vent.* — 26293. B. *ce lor respont.* J. *ce lor espeot ne meins ne plus.* — 26350. J. *encore en fussons nos meillor.* — 25351. J. *hoir.* — 26360. G. *elc n'out pas mort deservie.* — 26364. G. *ne n'i fu fait par le suen gré.* — 26372. G. *qu'en si grant mal nous fu retrete.* — 26374. G. et J. *a faire tel chose de moi.* — 26380. pris à J.; G. *et ce vos plaist ceste justice.* K. *que sous pléust.* — 26386. pris à J. ; K. donnait : *ensive jusqu'as cervelles.* — 26388.

pris à J. ; K. donnait : *en tel refol.* — 26411. assoille, *absolue.* — 26418. G. *aussi bel n'out ne quens ne roi.* — 26421. sals, *sauf.* K. donnait : *nel vochasse pas salf.* B. *ne fust mie sals.* G. *qu'il ne fust mie sans en ex.* J. *car ne fust mie sans en els.* — 26422. G. *traitor fu nul et fex.* J. *traïtor sunt cruel et fels.*— 26435. si l'on n'eût craint la destinée, si elle eut pu être rachetée, toute l'armée grecque l'eût rachetée, etc. — 26449. B. *et d'angoisse et de haschie.* J. *tant est pleine de rage et d'ire.* — 26450. B. *de son sens ist si enragée.* — 26451. B. *nus hom ne la pooit tenir.* — 26464. Albidée, Abydos.— 26469. *ce leu Engrès.* — 26471. G. *lapidée fu sans raison.* — 26472. G. *fole ce fist, si com lison.* — 26504. J. *tant proz et vassax.* 26526. J. *sanz.* — 26521. J. *s'en.* — 26532. J. *plus que ne puis conter ne dire.* — 26569. leçon de J. ; K. donnait : *baillai.* — 26680. J. *l'overal.* — 26681. V. *le grant le fier qui ert fui.* — 26682. *o gel sui.* — 26721. V. ajoute deux vers ; *por lui fu Libion asis.* — 26722. *robez et ars et frais et pris.* — 26734. *mès ne fu pas petit l'aport.* — 26740. *nuiseors.* — 26742. *qui en l'ost nos.* — 26743. *citarge.* — 26744. charge.— 26747. *cilicas.* — 26765. Achille aurait dû l'avoir sans partage. Vous nous avez trop montré que vous étiez un lâche pour recevoir si grand honneur. Mais il revenait à celui qui, etc. *Cil le devoit.* — 26766. V. *mès trop le sai assez choart.* — 26770. Lelegum dans Dictys. — 26771. J. *Brives* p. Brises. — 26779. B. *qu'il s'estrangla par son péchié.* — 26780. B. *et se pendi par malvestié.* — 26787. V. ajoute : *sa fille qui des gentevrs.* — 26788. V. *estoit biautez et mireors.* — 26789. V. la très-belle. — 26801. V. ajoute 2 vers :

Ne que o langues trocheresses
Fälles et vils et menteresses.

— 26806. V. *de grant aage.* — 26831. V. ajoute encore 2 vers :

Li cheval et les camelles,
Li boef les vaces les oelles.

— 26868. V. *et s'Achilles volsist li proz.* — 26871. V. *qu'il ne voloit que il fust fet.* — 26893. B. *le quis.* J. *encercha.* — 26894. J. *preia.* — 26901. B. *le requist.* — 26902. B. *baisast.* — 26908. *Astrinome.* D. *Astrigona.* — 26910. V. *le mal et l'ire que.* — 26911. J. *de vous n'oissi onques conselz.* — 26912. J. *qui onques fust ne genz ne proz.*

27022. J. *saelée.* — 27051. Ismaron, Ismaros, ville de Thrace. — 27058. alias, *car.* — 27146. qu'il lui accorde cela en retour et en réparation de ce qu'il a perdu de sa famille. — 27165. souvenir fidèle des mœurs grecques. Seulement Benoît prend cela pour une marque de douleur exceptionnelle. — 27175. nous avons déjà signalé ce témoignage des connaissances de Benoît en grec. J. *traistres en Grezeis.* — 27177. c'est la leçon de J. — 27178. *altre pès.* — 27182. il n'est pas juste qu'ils fassent partie de la même commune. — 27191. K. donnait : *Biauvière.* — 27195. Il faut remarquer ce soin qu'à l'auteur de marquer qu'on ne leur avait pas fait violence. Nous sommes ici au moyen-âge, non dans l'antiquité homérique. — 27201. Entresaces au lieu d'*Eurysaces.* — 27202. Temissa, Temessa. — 27230. J. *hastif.* — 27250. J. *estevoir.* — 27310. J. *mandé li a bien que il s'ost.* — 27336. J. *là ò les veit meinant Fortune.* — 27361. singulier renseignement géographique. — 27378. J. *Sumelie.* — 27380. V. *escurous.* — 27381. J. *contr'els.* — 27405. J. *à son seignor tint leautez.* — 27406. J. *fut.* — 27407. Menelan, Μέλαναν. — 27408. V. ajoute encore ici 4 vers :

Icest honors et icist drois — *La bien estanee fu d'andos*
Fu fais et pris sans vos conseis — *Onques n'en fu parlé à vos.*

— 27450. Egeon, lat. *Ægeum.* — 27467. B. *crient et braient.* J. *crioit, braioit.* — 27475. B. *hutage et obens.* J. *hurge.* — 27476. B. *caables.* — 27547. Leurs chefs ne s'en retourneront pas. Un autre texte donne : *ne trouvent mie lor chaptaus ;* ils ne retrouvent pas leurs biens. Il semble qu'on pourrait, en

supprimant une lettre et mettant *orneront* pour *torneront*, trouver un autre sens; ils n'ajouteront pas à leurs biens le butin de Troie. Chatal peut s'entendre aussi chaptel, *biens*. B. et J. disent simplement : *n'orent gueres de lor aviax*. J. *aveax*. — 27575. *chatal* ou *chatel*. c'est la leçon de J. et de B.; K. donnait aux deux vers *seduction*. — 27592. J. *seax*. — 27700. J. *envers les rois se met en grant*. — 27704. Ce secours apporté par Ulysse à Palamède rappelle la conduite du duc de Guise, venant, au lendemain de la conjuration d'Amboise, s'offrir pour être le second du prince de Condé, lorsqu'il désespéra de le voir englobé dans le désastre des conjurés. — 27775. J. *qu'il n'atendoient fors la mort*. — 27779. Eboean, *Eubœum* (*littus*); le rivage d'Eubée; l'auteur prend un adjectif latin pour un substantif. — 27792. J. *de sa gent ot*. — 27810. J. *Oieax*. — 27825. à laquelle il s'est donnée. — 27846. Climestrein, Clytemnestre. — 27859. Arges, Argos. — 27889. K. donnait *ne*. — 27892. B. *petit ont éu de vivance*. J. *petit en éust de suivance*.

28001. J. *Treverus*. — 28004. de lui vous avez assez entendu dire comment l'avaient tué ceux qui en étaient blâmé. — 28017. J. *eidis*. — 28033. alias *reis Athamas*. — 28034. B. *ne s'en pooient aler pas*. — 28043. leçon de V.; K. donnait : *acointié*. — 28079-28080. leçon de V.; K. donnait : *fez* et *lex*. — 28121. J. *et velt* alias *li*. — 28030. Lombardie; c'est-là que le moyen-âge conduit Enée. C'est le terme dont se sert aussi le *Recueil des Histoires romaines*, f° XXX vers. « Comment Eneas arriva en la terre de Italie, qui est à présent nommée Lombardie. » Herbort a traduit ce passage, v. 17379. — 28197. Trofion, *Strophyus* dans Dictys. Benoît fait un nom de ville d'un nom d'homme. — 28199. Le nom n'est pas dans Dictys; je ne vois que *Phocensis* mal lu qu'il ait pu traduire ainsi : « is namque Phocensis. » — 28317. Le vers est ainsi dans les divers manuscrits. — 28333. On aura remarqué l'erreur historique; Menelas n'était pas roi de Mycènes. — 28471. Myrre, *Ismarum* dit Dictys. — 28483. Cezile, Sicile. — 28487. Lestigorus et Cyclopain. C'est Dictys qui est ici le coupable et qui a fait de Cyclope et de Lestrigon deux hommes et deux frères. — 28499. Alfat et Polixenius, dans Dictys *Antiphates* et *Polyphemus*. — Anfenor, Elpenor. — 28541. c'est la leçon de J.; K. donnait : *mès icil plez*. — 28552. Polixenus monta le premier à cheval avec cinq chevaliers, chevaliers dont il n'y avait pas deux qui ne les détestassent. — 28561. On remarquera comment Benoît introduit ici cette histoire d'Ulysse crevant l'œil de Polyphême, histoire qui n'est pas dans Dictys, mais qui était très-familière au moyen-âge; on la retrouve dans le Dolopathos. — 28573. les isles d'Oloi, les îles d'Eole. — 28577. Calixo, Calypso. — 28599. K. disait : *chaiez*. La rime *destreiz* indiquait la leçon que nous avons rétablie. — 28644. Elle ne lui dut rien bâtir ni faire, que, dès qu'il le veut, il prise guères. J. *puisqu'il bien volst*. alias. *ele veit*. — 28667. Lacafise, Calypso. Benoît donne un double nom au même personnage. Il a tout à l'heure parlé de Calypso. J. *Acalypse*. — 28706. Sereines, Sirènes. — 28742. Scylla et Charybde. *Li nombtil de mer, les tourbillons*. C'est ainsi qu'il traduit *illata sorbere solitum* de Dictys. — 28761. J. *passa delez*. — 28776. J. *Sinices*; K. donnait : *Sineres*. B. *à Mycènes*. Il y a dans Dictys *Phœnices*. 28795. un ms. ajoute ici deux vers :

Trop m'a esté long temps orrible,
Et trop parverse et trop penible.

— 28813. Alcenon, Alcinoüs. — 28899. J. *bone*. — 28925. Laerta, fils d'Idoménée; nouvel exemple de ces confusions, qui du reste sont du fait de Dictys, non de Benoît. — 28929. Bientôt arriva son obit; la mort lui arriva bientôt. — 28937. Poliberus. — 28949. à Molose; prend encore ici un nom de peuple pour un nom de ville. — 28977. Benoît rarrange à sa guise les noms donnés par Dictys, et fait des noms latins avec des noms grecs. Les messagers dans Dictys s'appellent Chrysippus et Aratus.

29022. leçon de C.; K. donnait : *et si estreitement chantèrent*. — 29023. C. *acordanz*. — 29024. C. *oustrumenz cler sonans*. — 29025. leçon de C. D. *les nomz as danledex des ceaus*. K. donnait : *les noms as dames deus et deus*. — 29026. D. *porchantèrent o sons noveaus*. — D. *en lor grex*. — 29030. leçon de C. et de D.; K. donnait : *vestues de bons dras*. — 29037. Ici jusqu'à 29070 il y avait une

lacune dans B. et K.; nous suivons le ms. D., f° 174. — 29072. Un ms. ajoute 2 vers ; *pleine d'espine et de coldreaus.* — 29073. *et d'aiglentiers et d'olmeaus.* — 29058. Sepeliadon. — 29107. Plestines, *Plisthenes* dans Dictys et dans le ms. D. — 29158. alias *bandes.* — 29164. J. derrière. — 29218. leçon de C.; K. donnait : *dort lais.* — 29223. C. *noe.* — 29226. C. *la lasece ; endormiz* appartient à D.; K. donnait : *enemiz.* — 29276. D. *o ne non.* — 29299. leçon de D.; K. donnait : *velt.* — 29324. leçon de D.; K. donnait : *se veit sans conseil qu'en fust pris.* — 29327. leçon de C.; K. donne : *home.* — 29366. Himera, selon Dictys. — 29380. le ms. de l'Arsenal 207, f° 141, ajoute ici 2 vers :

Et de la char plain un buat
Ovré d'un jagonce grenat.

— 29387. leçon de C.; J. *Paulionon.* Dictys donne *Palliochis.* — 29396. *oit.* alias *iert.* — 29402. Les derniers feuillets du ms. 2181 ont disparu. A partir de ce vers, nous empruntons notre texte au ms. 1610 (J). — 29404. C. *qui ert ne sai deesse o fée.* D. *ne set s'elle est deesse o fée.* — 29409. C. *ne d'ome ne de feme.* — 29410. N. *ne tenist terre ne regne.* — 29412. D. *lointains, portée.* — 29414. D. *toz tans doutex.* — 29424. c'est la leçon de D.; J. omettait le mot *si.* — 29432. D. *mercier.* — 29457. D. *à lui se claime.* — 29465. D. *nqis son filz.* — 29469. qu'il fallait l'attirer dans un piège. C. *quel chaulet a enluichier.* D. *quel chaaloit à naluschier.* — 29498. D. *qui o Pirrus.* — 29501. D. *ne vivra.* — 29507. D. :

Se il trueve qu'il li contende — *Les face tos à mort livrer ;*
Qui li vielt, ne qui la defende, — *Car prest li est de l'avier.*

— 29511. D. *ce m'est avis.* — 29520. V. *eschiver.* — 29523. D. *cuidon.* — 29530. D. *avoient oï.* — 29531. D. *à els s'iraist.* — 29534. D. *iluecques trouvèrent et voient.* — 29556. D. *de.* — 29556. D. *bien congnéuz.* — 27575. C. *dou tot menée.* D. *id.* — 29585-29586. D. renverse les deux vers. — 29590. D. *puet et fet.* J. met à tort *ne* au lieu de *et.* — 29593. C. *a Molose fu l'enfans nez.* — 29598. D. *que hom.* — 29614. D. *essaucié.* — 29624. c'est la leçon de D.; C. donnait : *ensi li vait an des lui done.* J. *si veit d'eur.* V. *ensi li vait cui Dex lui done.* — 29626. D. *veul ge.* — 29638. D. *fors ceuls.* — 29639. *dist lor qu'en nuit.* — 29653. J. écrit à tort : *vit.* D. *voi.* — 29579. D. *me feist à savoir.* — 29683. c'est la leçon de D.; de même au vers suivant. J. donne à tort *dira* et *avisa.* — 29710. D. *tristor.* — 29738. D. *sans ce que rien li oit meffet.* — 29747. leçon de D.; J. donnait : *soltil.* — 29760. D. *portiers.* — 29764. D. *aler.* — 29766. D. ou verront. — 29777. D. *et suivoit.* — 29784. D. *que fuiz il ert.* — 29788. D. *quiex homes ce fu.* — 29806. D. *ne qu'à lui riens.* — 29814. D. *fort et delivre et courcour.* — 29822. D. *les i voit on.* — 29826. D. *que il ne fust ou mors.* — 29833. D. *ovre.* — 29856. C. *II. mois a ne finis d'errer.* D. *je mis à l'errer.* — 29882. D. *deboutez.* — 29883. D. *si test.* — 29892. D. *que tous li a froissez.* — 29896. *qu'il ne porent.* — 29902. D. *que XV d'euls en i a mors.* — 29905. D. *s'i est mellez.* — 29907. N. *soz ciel n'a rien ne s'an mervalt.* — 29908. N. *par vive force les aquiault.* — 29920. N. *fort lier.* — 29932. *dont a au cuer.* — 29940. D. *mueille et aqueille.* N. *meuille et aqeuille.* — 29943. D. *sanc vermeil.* — 29952. D. *descoulourez.* — 29980. D. *que nus homs tex.* — 29995. D. *quant si mort et ploié vos voi.*

30000. leçon de D.; J. donne : *nos.* — 30011. leçon de D.; K. donnait : *qu'ensint estoit.* — 30090. D. *s'escrut.* — 30002. Après ce vers, N. en ajoute quatre :

Desore trait cette estoire à fin, — *Et finé ai mon travail fort ;*
N'en i convient mais parchemin, — *Kar arrivé fus à droit port.*

— 30093. D. *finerons.* — 30096. Nous avons signalé (*Note sur les manuscrits de Benoît*, p. 161) les différences que présentent ici quelques manuscrits. — 30097. D. *s'il.* — 30099. C. *reprendant.* 30100.

D. *trestoz bons anvianz.* E. *à toz biens anvianz.* H. *bons anoiant.* — 30103. D. *ci.* — 30104. D. *de l'uevre.* V. *datraire.* — 30105. H. *poroit.* — 30107. A. *celui gart Dex et tiengne en vie.* B. *celui gart Diex et mete à voie.* C. et J. *et tienne en joie.* — 30108. A. *et bien essauce et monteptie.* B. *qui si s'avance et monteploie.* — Nous ayons indiqué (V. *Mss. de Benoît*, p. 162) les additions faites au poème par quelques-uns des copistes.

GLOSSAIRE.

A.

A, *avec*. As granz haches. 7163. —à sa navie. v. 28429.

A dreite bise que il ont. v. 3478.

— à tot *avec*, à tot l'enfant. v. 27965. — *en façon de.*

Taillé à l'ovre Salomon. v. 1804.

ABANDER, *apparaître à l'horizon.*

Enz el matin quand l'aube abande. v. 17037.

ABATEIS, *carnage, massacre.* (Id., *Chronique des ducs de Normandie.*)

Là ot si grant abateis. v. 21355.

ABOIVRE, pris au neutre, *s'abreuver.*

Les la fontaine où nul n'aboivre. v. 3855.

ABONDOX, *qui a en abondance.* abondox de biens. v. 12008.

ABOSMÉ, *désolé, triste, accablé.*

Morne pensis et abosmé. v. 21654 et 11859.

ABSOLUMENT (mots pris), son oes, *à son gré.* — son vol, *si on croyait son désir.* — que morte fust adonc son vol. v. 29286. — son peis, *contre son gré.*

ACERIN, *d'acier.* fer acerin. v. 23386.

ACHEVER, pris au neutre. où ele achève et falt. v. 22406.

ACLIN, *disposé pour, penchant vers.* (Id., *Chron.*)

Aclin maint en firent à lui. v. 4078.

ACOILLIR, *recueillir.* v. 6552. acoillir à, *recevoir avec :*

Les aquielt al brant d'acier. v. 16083.

ACOILLEIT, *accueil.* v. 27288.

ACONDUIRE, *amener.* v. 26788.

ACONSIELT, *atteint.* v. 15568.

ACORDEMENT, *accord*, pès et acordement. v. 3644.

ACORER, v. neut., *être désolé.*

Dont li cors de mei acore. v. 20621.

ACOSINER (se), *être cousin.*

O les fils Priant s'acosine. v. 18576.

ADAVANCIR et ADEVANCIR, *devancer, prévenir*, adevancir ses enemis. 8320.

Ses adevancissons anceis. v. 5752.

ADEMIS, ademetre (se), *se diriger vers.*

Vers Antenor s'est ademis. v. 20938.

ADENTER, *faire tomber sur la face.*

Fiert et caple, maint en adente. v. 24155.

ADENZ, ASDENZ, *tombé sur les dents, tombé la face contre terre.* Dans la traduction de Troïlus par Beauvau, on lit : « et cecy dit recheut *adens* sor son lit tout pleurant. » Se retrouve encore aujourd'hui dans les campagnes normandes.

Cil de sa nef gisent as dens. v. 3551 et 6231.

Adenz se gist sor le rochier. v. 27509.

ADEVINER, *deviner.* v. 29703.

ADOS, *appui, soutien.* (Id., *Chron. et Partho-nopeus.*)

C'est lor adox, c'est lor fiance. v. 10907.

ADRESCEMENT, *redressement de torts.*

Oïr poez l'adrescement. v. 3643.

ADRESCIER, *rencontrer.*

Legerement puez adrecier
Ce qui te puet tant damagier.

ADUISTRENT, *amenèrent*, de adducere ou advehere, aduist. v. 5623.

Une dameiselle en aduistrent. v. 4280.

AÉ, *âge*, estre d'aé, *être âgé.*

Alques d'aé, non pas tosiax. v. 14000.

AFFICHER, *affirmer, assurer.*

Bien afflchent veraiement. v. 1979.
En son cuer jure et affiche. v. 14382 et 18930.

AFFIER, *promettre, assurer.*

Chascuns li promet et affie.

AFFILÉ, *leste.*

Plus affilez qu'esmerillons. v. 23816.

AFFIT, *assertion, affirmation.*

Cist affit furent bien oïz. v. 20095.

AFFLIZ, *abattu.* v. 17027 et 18304.

AFFONDRER, *aller au fond, enfoncer.*

Là les covient à affondrer. v. 27784 et 17790.

AGRÉ, *gré.*

A son agré, à son plesir. v. 13657.

AGUET, *perfidie, piéges.* V. covines et aguez. v. 29043.

Oïr poez estrange aguet. v. 27588.
Meinz encombriers et meins aguez
Li a appareilliez et fez. v. 29427.

AHASTIR (se), *s'empresser.*

Qui vers nos s'ahastist de guerre. v. 5717.

AIDABLE, *secourable,* proz et aidables. v. 9161.

AIDANT ou EDANT, *secourable.*

Et qui d'els erent plus edanz.

AIDIF et EDIF, pris subst. *aide;* ses aidis, *ses hommes.*

Donc s'en issi o ses aidis. v. 8148 et 27017.

AIDIF, adj. aidis à : lor soit aidis. v. 20358.

AINZ, *avant,* à qui ainz ainz. v. 7095. *à qui passera le plus tôt.* ainz ne gueres, *bientôt.* v. 11849.

AINZ, subst. *entrée,* dans le ms. K. v. 22416.

Si ont l'ainz si saelée.

AISOL, *essieu,* de axis. v. 7862.

AIUEOR, *aide.*

N'i avez mie aiueor. v. 24436.

AL. comme EL, *autre.*

ALABASTRE et AUBASTRE, *albâtre.*

ALEINER, *haleiner, respirer, sentir.*

Sol la paor que g'en aleine. v. 20635.

ALEVÉ, *élevé,* appliqué à la lignée;

Par els fu tote alevée. v. 29610.

ALMONE, *profit.*

Almone i porra grant aveir. v. 4709.

ALOING, *retard.*

Que de moi penses sans aloing. v. 1642.

ALONJASSE, de alonjer, *allonger.* 14412, etc.

ALUE, *hallucination,* même racine que *treslue, berlue.* por songe et por alue. v. 15021. — G. et J. donnent *treslue.*

ALUMER, intransitif, *prendre feu.*

Si ont les nes fet alumer. v. 18890.
En V. C. M. leus alument. v. 27470 et 27515.

ALUCHIER, AALUSCHIER, *allécher, attirer dans un piége.*

quel chaalet aaluschier. v. 29469.

ALZ, *aux,* pl. de ail.

Ne li valurent puis deus alz.

AMBLEOR, *cheval qui va l'amble.* v. 29812.

AMENTEIVRE, *avertir, faire songer.* v. 17892 et 18172.

AMENTER, *conseiller.*

Qui miels saura, miels i ament. v. 22453.

AMENTÉU. v. 24735.

AMENUISIER, *diminuer,* v. neutr.

Qu'il n'amenuisera de rien. v. 13482.

AMI, terme de pure courtoisie. commence un discours menaçant de Pélée à Anthenor. v. 3317. C'est le premier mot que Médée adresse à Jason, qu'elle ne connaît pas encore.

AMOLLEIE (se), *s'amollit, s'attendrit.* v. 15417. (Id., *Chron.*)

AMORDRE, *consentir.*

Et a nul sen lor amordeit. v. 1004.

AMORDRE (se), *s'attacher à, combattre, se prendre corps à corps.*

Trop ledement se sont amors. v. 14208.

AMORNI, *rendu morne.*

Triste, ploros et amorni. v. 18972.

ANDRE.

Cent furent coverz li cheval
De cendax d'andre et de bofuz. v 19955.

ANERAIL, *troupeau* (d'agneaux). v. 26680.

ANGELIAX, *angelique.* v. 20788.

ANNUITIER, v. act.

Quant la nuit fu bien annuitiée.

AORNER, *tuer, achever* (*un blessé*).

Cels d'entor lui ocist, aorne. v. 15684.

APAREIS, *apprêts.*

Donc i ot fet grant aparciz. v. 22526.

APARMAINS, *tout de suite.* v, 13643. (Id., *Rou.*)

APERCEVANCE: sanz ço que fust apercevance, *sans qu'on l'aperçût.* v. 17831. (Id., *Chron.*)

APERT, fet apert, *découvert.* v. 29540.

APETICIÉ, *diminué.* v. 20827.

APLOT, de APLOVOIR, *venir en grand nombre.* (Id., *Rou, Chron.* et *Parth.*)

De cels de l'ost molt i aplot
Le siege qui a Troie aplot. v. 6810.

APOST, *placé, appositus.* L'i est apost (à la bataille). v. 20514.

APPARAUS, *préparatifs,* v. 19084.

APRÎSMER (s'), *s'approcher.* Le ms. 875 donne, au v. 8499, *aparismier.*

Aprismez s'est envers Hector. v. 13178 et 29659.

ARBELASTE, *arbalète.* v. 11900.

ARCHEIER, *se plier en arc.*

Sor le hauberc la lance archeie. v. 13159.

ARENS, *attache,* de AREGNER.

Les chaaignes et li arens. v. 27476.

ARER, *labourer.* v. 1940. (Id., *Chron.*)

ARESNIER, *araisonner, entretenir.* v. 4220.

ARGUER, *combattre, mettre à l'épreuve.*

L'argua molt de grant manière.

ARRAGON, *arragonois,* cheval arragon. v. 7795.

ARRIVER, v. act. *mettre à la rive, faire aborder, attacher à la rive.*

Totes lor nès i arrivèrent. v. 2194.
Quant il les orent arrivées.
Où il arrivèrent lor nès. v. 4241.
(Fortune) à malves port les arriva. v. 28485.

Se prend aussi au neutre.

Anceis que en Grece arrivassent.

On voit que notre mot si commun arriver était d'abord une métaphore.

ARRIVEMENT, action *d'aborder, arrivée.* v. 29059.

ART; s. fém. comme en latin. v. 13350, etc.

ARTIMAIRE. v. 14784. *magie,* lat. *ars major;* dans Flore et Blanceflor *artimage.*

ARVOL, ARVOLT, *arc voûté, voûte, plafond.*

Fors des arsvols del parleor. v. 1172.

ASENS, *direction.*

Tot dreit à l'asen des esteiles. v. 4202.

ASPIREMENT, *respiration.* v. 30008.

ASPROIER, *traiter avec rigueur,* si m'asproie. v. 18063. — molt les asproie. v. 20531.

ASSANER, pour *asséner.*

Qui a l'espée les assane.

ASSEGIE, *assujétie.* v. 7142.

ASSEMBLEISON, *assemblée, réunion.* v. 18356 et 29670. (Id., *Chron.*)

ASSEZ, D'ASSEZ.

Et molt meins d'assez en dotoient. v. 14654.

ASSIS, *placé.* asseoir un coup.

Tex trei l'en a sor l'ialme assis. v. 10651 et 10697.

ASSOAGER, *calmer, adoucir,* quis assoage. v. 20028.

ASSOLU.

ASSOMMER, *arriver au but, se terminer.*

Jusque là où la terre assomme.

ATAINOX, *violemment désireux.*

Ni de combatre atainox. v. 24961.

ATAX, *intact.*

N'en eschapast mie atax. v. 27090.

ATEINSTRENT (se), *s'ateignirent.* v. 11219, etc.

ATOCHIER, *toucher.* v. 28381.

ATORNER, *tourner, disposer,* atorner a bien. v. 8671.

ATTENDRE (se).

ne vos i atendisseiz mie. v. 3603.

AUBASTRIE, *construction en albâtre,* la chambre de l'Aubastrie.

AUBORNE, AUBORNAZ, couleur de cheveux très-particulière, châtain avec reflets fauves. La chose et le mot se retrouvent en Angleterre.

Chevox aveit lons et aubornes. v. 5141.
Chief cresp et blont et aubornaz. v. 5478.

AUFRICANT, *d'Afrique.*

D'un paile vermeil aufricant. v. 11912.

AUGURABLE, *faisant toute chose à point.*

Et en tote rien augurables. v. 5136.

AUGUREMENT, *action de consulter les augures.* v. 5932.

AVALER, *descendre, aller à val.* v. 15977.

AVENIR, *arriver, aborder;* à l'avenir, *à l'arrivée, au premier abord.*

Chascuns à l'avenir s'escrie. v. 9648.

AVENTURE.

Que s'il aveneit aventure
Qu'il tornast à desconfiture. v. 2199.

AVERER, *dire vrai*, à averer. (Id., *Chron.*)

AVEROX, *riche, qui a de l'avoir.* v. 26751.

AVERS, *détesté, païen*, gent averse. v. 14474. (Id., *Chron., Rol., Parth.*)

AVERS pour *envers, en comparaison de.* Avers cele. v. 21963.

AVERSIER, *le maudit.* v. 12265. en parlant du Sagittaire; ailleurs en parlant d'Achilles.

O les nobiles chevaliers
S'estoit meslez li aversiers 21126.

AVIAL, AVEL, *désir, gré*, du latin *avere.*

Or a Ulixes ses aviaus. v. 27646 et 21560, etc.

AVIER, *mettre en chemin, en bonne voie.* Discours de Médée :

Riens ne te puet fors mei edier,
Ne avier, ne conseillier.

AVIR, *conseil*, rime avec *plaisir.*

Mès mon conseil et mon avir. 5946.

AVISON, *vision.* (Id., *Chron.*)

en avison
Vi devant moi Mercurion. v. 3861.

AVOI, semble vouloir dire : *allons, courage, en avant ;* en anglais, *away.* On le trouve au début de quatre discours, de Troïlus aux Troyens, d'Ajax aux Grecs, de Polydamas à Troïlus, de Thoas à Achilles. C'est une sorte d'appel à l'attention. Cet emploi du mot ne donne-t-il pas l'explication du fameux *aoi* de la chanson de Roland. (V. *Chron.*)

Avoi, fet il, franc chevalier. v. 3977.
Avoi, fet il, ce que sers. v. 9304.
Troylus sire, avoi, avoi. v. 15612.
Avoi, 'avoi, danz Achilles. v. 16238.

AVOIER, même sens que AVIER. Cele part s'est avoiez. v. 29837.

AVOIR, pour y *avoir.*

Mès il a en mei grant folor. v. 1462.

B.

BAAILLIER, *bailler.* v. 15759.

BAILE, *lieu fermé de palissades, premières défenses.*

Li baile i sont grant et plenier. v. 7653.

BALDEMENT.

A grant enor et baldement. v. 19393.

BALSAMIER, *arbre à baume.* v. 26792. alias *bausemier.*

BALT, BALD, BAUD, *vif, alerte, dispos, hardi, allègre*, baudor, *joie ;* d'où *resbaldir*, ranimer, remettre en joie. v. 19549.

Et li plus riche et li meillor.
Balt et hetié. v. 20875.
Tex ira tot lié et balt. v. 19698.

De là le nom de *chien baud* dans le Livre de Chasse de Gaston Phébus. « Chien baud est parfaitement bon et de tieulx n'en vis je oncque trois ; car chien baud doit être baud et lie. » De là aussi sans doute le nom de cette puissante famille des Baux, qui tint une si grande place en Provence et y possédait les quatre-vingt seigneuries baussenques.

BANIR, *mander par ban*, Grece banie. v. 5020 et 23345.

Cil qui en ont été bani. v. 12496.

Dans le *Roman de Thebes*, BANIER, ceux qui convoquent l'armée.

BARAT, en provençal barat, *confusion, empêchement, dispute.* K. écrit *barate.* v. 9441. rimant avec Eufrate.

La fu estranges li barat. v. 21386.

BARBECANES, BARBACANE, *ouvrage avancé.* v. 15907.

BATAILLES, *créneaux*, batailles et crenel. v. 3072 et 7620. (*Chron.*, bataillé, *crénelé*, murs batailliez, tours batailliéez.) — murs batailliez. v. 29755.

BATIAX, *bateau.*

Sis cors li fu batiax et barge. v. 27503.

BEL, pris adverbialement pour bellement. *biau*, id. v. 21792.

Ainz gent ne fu si bel armée. v. 7950.

BES (OIR), *je baisse*, subj. v. 26915.

BESLIVANT, BELLIVANT, *baissant.* (bes, *pejus*, de là bestourné, d'où (*Chron.*) besloi, besleier, besjuger.)

Mès beslivant ala li cos. v. 20133.

BESOING, pris pour *bataille.* au grant besoing.

La pès bien tost eschiveroient,
Quant al besoing ne nos veroient. v. 19674.

BESOIGNER, *faire besoin.*

Içe qui plus li besoignast. v. 14810.

BESTELES, dimin. de *beste*. v. 16489.

BETUM, *beton*. de fin betum et de ciment. v. 22359.

BIALTEZ, *beauté*. emploi assez curieux du mot.

Du sanc de ses fines bialtez
Fu li tonbliax ensanglantez.

BIENVOILLANCE, *bon accord*. v. 30034.

BIENVOLENTEIS, *qui veut du bien*.

Se volez estre nostre amis
Et nostre bienvolentéis. v. 25328.

BOIRE, *se plonger*.

Boivent jusqu'as cerveles. v. 13989.

BOTER, *frapper*. v. 2719, 29880, etc. *pousser*. (Wace a le substantif *bot* p. *heurt*. Ne dotent ne colp ne bot.)

BOUFEI, BOFET, *tromperie*.

Sa tricherie et sis boufei. v. 20078.

BRAI, *matière agglutinante, mélange dont se servent les calfats ;* ici *glu*.

Amors le tient pris en son brai. v. 20845.

BRAIDIF, en parlant d'un cheval, *hennissant, fougueux, furieux*. (Id., *Chron.*)

Armées sor cheval braidis. v. 23893.

M. le comte Jaubert, dans son *Glossaire du centre de la France*, signale un mot semblable, *brédi* ou *berdi*, sans donner de sens.

BRAIET, *tapage, bruit*.

Ci ot braiet de tel aïr. v. 27467.

BRASMÉ, *pierre précieuse ;* provençal brasa, *braise*.

BRETESCHE, *construction en bois, garnie de meurtrières et de créneaux, souvent appliquée aux murailles comme travail avancé*.

Par les bretesches mettent armes.

BREZ, BRET, *cris*. v. 4520.

BROIL, BRUIL, *forêt*. (Id., *Chron.*).

Des lances i sont grant li broil. v. 13924.
Tant bruil de lances de sapin. v. 22585.

Même métaphore en latin.

BRON, *brun, sombre*, d'où embrun, *rembruni*.

Sos les hialmes et bron et quei. v. 2346.

BROSDER, *brouter*. v. 13360.

BUAT, *vase*. Ms. de l'Arsenal 207, f° 141. au lieu du v. 29832.

Et de la char plein un buat.

BUES, ailleurs BUOS, *bœufs*.

BUIES, *entraves, fers*. v. 29732.

S'il m'avoient en buies mis. v. 6319.

C.

CAMOISSIÉ, *couvert de meurtrissures*. (Id., *Chron.*)

Debatu sont et camoissié. v. 12799.

CAR.

Seignor, car fesons une rien. v. 8670.

CAS ou QUAZ, *brisé*, chaï à caz. v. 15413.

La ot maint escu freis et cas. v. 20518.
D'ore en oltre est frez et quas. v. 22654.

CASSÉ ou QUASSÉ, *évanouie*, de cassum.

Devers li est l'amors cassée. v. 15111.

CERTE, adj. fém., *certaine*, lat. *certa*.

Mès de ço fu séure et certe. v. 15214.

CERTES, A CERTES, *sérieusement*.

S'en seit qu'à certes l'aiez dit. v. 18321.

CERVALS, CERVEL, *cerveau*. v. 2774. rime ici avec quarrials.

CHAALIT, *civière, bois de lit*.

En un chaalit l'ont assis. v. 16842 et 16845.

CHADIAX, CHADEL, *guide, chef*. (Id., *Chron.*)

C'est lor apoi, c'est lor chadiax. v. 10906.

CHADELER, *conduire, commander*.

Ses hommes chadele. v. 2459.

CHAIER, p. *chaïr*. Paris chaier. v. 11614. chiet. v. 28779. part. *chaiez* et *chaeit*. prét. *chaï*. v. 28014. *chaü*. v. 21847. *meschaü*. v. 28765.

CHALANGE, *surenchère*.

Ge lor i quit chalange metre. v. 6361.

CHALANGER, *attaquer*, des testes chalangier. v. 2337.

CHALT, *chaud*, de chaldes lermes. v. 12621.

D'ire chalz et boillanz. v. 13120 et 29926.

CHALDEL, espèce de breuvage, de bouillon. v. 16249. dans La Fontaine (l'Ivrogne et sa femme) *chaudeau*.

CHALT, v. *importe*, il ne l'en chalut. v. 29575.

Qui chalt que il me dist tres bien. v. 3609.
Qui chalt que ne l'en volent croire. v. 4144.

CHAMPAL, bataille champal, *bataille rangée* (Id., *Chron., Rol., Parth.*)

Et de granz batailles champals. v. 28105.

CHANCIALS, CHANCEL, *clôture, balustrade.* v. 22047.

CHANTEL, *côté, morceau.*

li clavel
En sont volé et li chantel. v. 12094.

CHAPLER, CAPLER, *frapper*, chaple de l'espée. v. 1935.

Fiert et caple, bote et empeint. v. 2719.

CHAPLERECE, CAPLERECE, *bataille, heurt, action de frapper.*

Ci ot estrange caplerece. v. 15891 et 8551.

CHARAI. v. 28622. *conjuration, sorcellerie.* Charaie. v. 28646.

CHARMIN, *de charme;* fust charmin, *bois de charme.* v. 7848.

CHARRIÈRE, *voie.*

Pois me remis à ma charrière. v. 3606.

CHASEZ, *propriétaire de fiefs.*

S'avons les plus riches chasez. v. 6129.

CHASTIER, *conseiller;* chasti, *conseil;* chastiement, *id.*, comme castoiement. On connaît le *Castoiement du pere à son fils.*

A ses homes dit et chastie. v. 476.
Ne creireies chastiement. v. 1390.
Por nul chasti qui li fust fait. v. 4912.

CHATAL, CHATEL, *homme de corps.*

Vos n'i avez plus chier chatal.

Chef, conducteur. V. la note aux Variantes.

N'en torneront pas lor chatals.

CHETIVESON, *captivité.*

Que len meine en chetivesons. v. 4666.

CHEVELI, *chevillé*, clavelée et chevelie. v. 908.

CHIEF, CHIÉ, *tête, sommet;* chief de tor, *point essentiel.* Un copiste, qui ne comprend pas cette locution, écrit *au cef dotor*, et *au chief del cor.* (Id., *Chron.* v. 7866.)

Et quant vendreit al chief de tor. v. 1008.
Ainz qu'il venist al chief de tor. v. 1090.
Qui furent mort au chief de tor. v. 1334.

CHIER, *cher;* tenir chier, *aimer.* v. 7989. avoir chier. v. 13471.

CIL et CIST, en lat. *ille, iste.*

Cil furent las, cist furent freis. v. 2705.

CILLER, *en parlant de l'œil*, oilz ne cille. v. 19138.

CIRGE, *cierge.* v. 1568.

CIVOIRE, *ciboire, ciborium.* v. 16668.

CLAVIALS, CLAVEL, *cheville, clavette, fermoir.* v. 12093. clavel du hauberc. v. 15700.

CLAVELÉ, *retenir avec des clous.* v. 908.

CLICES, *morceau*, d'où *éclisses.* (Id., *Chron.*)

La lance en clices vola. v. 2502.

CLOER, *cloué.*

fendus, estroez,
Et des fers de lances cloez.

CLOSTRENT, *fermèrent.* v. 5994.

COILLIR, *prendre;* coillir en hé, *prendre en haine.* v. 21684.

COISIR, p. CHOISIR, *voir.*

COL, COLP, *coup*, plur. *cox.* v. 12616. Supprime volontiers le mot.

Enmi lo piz tel li dona. v. 2501.
Tel li done parmi l'escu. v. 2121.
Après se donèrent des granz. v. 9043.

COLÉE, *coups.*

Molt s'entredonent grant colées. v. 2390.

Le sens donné ici au mot indique ce qu'il signifie dans la cérémonie de l'adoubement : la *colée*, le coups sur la nuque, et non l'*accollée*, l'*accolade.*

COLER, *couler, sortir.*

Mal vos cola onques del col. v. 11131.

COMENÇAILLE, *commencement.*

Estrange en est la començaille. v. 9577.

COMUN, *le peuple.* departir au comun. v. 10463, etc.

COMUNE, s. f. *communauté, la commune, respublica.* n'est mie dreit qu'en lor comune seient.

CONCIRE, *assemblée.* (Id., *Chron.*)

CONCLUS, *pris*, maint rei conclus.

CONDUIZ, *conducteur.* v. 12785.

CONGEER, CONGIER, *donner congé, renvoyer.* (Id., *Chron.*)

Qui de sa terre les congie. v. 1051.
Si com li reis le congea. v. 2065.

CONGIÉ, estre pris à congié. v. 29517.

CONJUNCTION, *réunion*, v. 29669.

CONQUEREMENT, *conquête.* v. 26789.

CONSEILLER, *causer, s'entretenir.* v. 14785. Paris et Heleine

Sor un faltre de porpre bise
Andui sont alé conseiller. v. 4715.

CONSENCE, *aveu, assentiment.* (Id., *Chron.*)

N'en pot aveir de li consence. v. 403 et 29418.

CONSENTIR, *être d'accord.* ne se porent consentir. v. 29444. pris activement :

Si cels de Grece consenteit. v. 1003.

CONSENTEOR, s. m. *qui consent.* v. 28232.

CONTENDRE, v. act. *disputer.*

Qui lor avoient contendu (la cité). v. 28229.

CONTENEMENT, *contenance.*

Et de sage contenement. v. 5266.

CONTENT, *lutte.*

De la bataille et del content. v. 567.

CONTRAIRE, *querelle.* contraire grant et fier. v. 29442.

CONTREMUR, s. m. v. 17450.

CONVERSEMENT, *fréquentation.* v. 29746.

CONVIVE, *festin.* lo convive as Dex. v. 29035. (Id., *Chron.*)

COR, *cuir*, un arc de cor. v. 18727.

CORAGE, courage, *cœur*, comme dans Corneille.

Forment l'en pese en son corage. v. 3636 et 4774.

désir, volonté.

Et si orra lo suen corage. v. 29305.

CORECOS, *courroucé.* Grezeis fere coreços. v. 11885.

CORN, *cor*, corn d'oliphant. v. 2686.

CORRÉES. v. CUIRÉES.

CORS, *cours*, lat. *cursus.*

De la mer saveit tos les cors. v. 5979.

COST, *coud, attache.* v. 18591.

COSTURE, *coûture.* pièce ne costure. v. 13337.

COTÉE, *mesure.*

Par l'autre part deus grant cotées. v. 24041.

COVENIR, *convenir*, avec un régime direct.

Morir le covenist sans faille. v. 1938.

COVERTURE, *caparaçon armorié.* v. 2352.

COVINE, *projet, complot*, covines et aguez. v. 29045.

Por saveir les covines toz. v. 28975.

COVREÇON, *dissimulation.*

Acreire ont fet par covreçon. v. 25859.

CRAANTEMENT, *confiance.*

Que il prengnent craantement. v. 6288.

CRIÉE. lever une criée. v. 15506.

CRIEM, *je crains.* v. 21905. de CREMIR, de CREINDRE.

CRIEME, subst. f., *crainte.* (Id., *Chron.*)

D'els n'ont crieme ne dotance

Troien ont crieme et soupeis. v. 25444.

CRIEME, subj. du v. *craindre*, lat. *cremat.*

Qui ne crieme orgoil ne tort.

Qui ja puis crieme enchantement. v. 1669.

CRIENTE, part. *crainte*, criente la destinée. v. 26433. (Id., *Chron.*)

CROSSERECE ou CROISSERECE, *bris, rupture bruyante.*

Grant frosseiz, grant crosserece. v. 13983.

CUER, cœur, *pensée.*

Mès n'en puet pas son cuer covrir. v. 20197.

CUIRÉE, *cuirasse en cuir.*

Sor haubers et sor cuirées. v. 23447.

CUIVRE et COIVRE, *carquois garni de cuivre ;* métonymie, le métal dont est fait l'objet pour l'objet lui-même ; carquois en général.

Cent saietes de fin acier

Portot en I. cuivre d'ormier. v. 7857.

Ne faut-il pas lire aussi de cette façon, *coiure* dans Wace, le mot que l'éditeur a lu *couires*, et qu'il explique par carquois en cuir bouilli pour mettre les flèches (V. *Chronique*, cuevre).—Dans l'*Eneas*, on trouve le même mot dans le même sens :

Le cuivre au col, l'arc en la main.

Espées cuivres et dars.

A son col pend un coivre d'or. (f° 79.)

CURAILLE, *reste, ordure.* comme CORAILLE, *entrailles, boyaux* (Id., *Chron.* v. 9340 et 12553).

De toz hontoz et de toz vis

Est il curaille li chaitis.

CURE, *envie, désir.* v. 4461. *souci.* 29449.

CURRE, *char.* v. 128.

CUVERTAILLE, *race de* CUVERTS, *de perfides.* v. 10359.

D.

DANESCHE, *danois.*

Hasches danesches et gisarmes. v. 2198.

DE, *pour.* delie avoir est nule chose. v. 4873. *on ne saurait l'avoir à nul prix.*

— *Que.* compar.

Plus orgoillox de lui. v. 3616.

Qui plus de vos vos ameroit. v. 19716.

DESI QUE, EN DESI QUE, *jusqu'à*, desi qu'al jor. v. 1481.

DEBOISSEURE, *sculpture, travail précieux.*

Sos ciel n'i a deboissëure. v. 22358.

DEBOISSIÉ et DEBOISSI, *bien fouillé, dont le bois a été bien travaillé, sculpté*, très-fréquent ici. (Id., *Chron.*)

D'une ovre estrange et deboissie. v. 3065. etc.

DEDIEMENT, de dédier, *offrande.*

O merveillos dediemens. v. 25809.

DECORENT, *découlent*, de DECORRE; decorent de sanc. v. 23963.

DEFFAÉ, DESFAÉ, *sans foi, sans merci.* v. 21187. tornei desfaé. v. 15183. desfeiez, même sens. v. 29521. (Id., *Chron.*)

DEFFERE, *défaire.*

Volent oster et deffere
Que la bataille pas ne seit. v. 1328.

DEFFENSABLE, *propre à la défense*, en parlant d'un écu.

DEFFIANCE, *défense.*

Par mei vos en font deffiance. v. 15233.

DEFFIER, *menacer.*

Li vens et la mers le deffie. v. 3549 et 12642.

DEFFREIZ, DE FREIS, *fractus*; d'amor deffreiz. v. 14929.

DEFINAILLE, *fin.*

Ne sai qu'en ert la definaille. v. 9778.

DEFORAINS, *gens du dehors.* v. 6922.

DÉGETER, *jeter de côté.* v. 26017.

DEHAIT, DEHET, DEHAITE, *chagrin.* (Id., *Chron. et Parth.*) sanz dehait. v. 9124. done confort à mon dehait. v. 21834.

DEHETER, DEHAITER, *décourager.*

N'i a nuls ne s'en dehet. v. 10816.
Dreis est que chascuns s'en dehet. v. 19896.
Dehait ait or qui quiert s'amor. v. 3517-3653.

DEI, *doigt*, velt estre mostré au dei. v. 8608. pris dans un sens favorable.

DELAIER (se), comme DELAIER, *tarder.*

Paris de rien ne se delaie. v. 10783.

DELIVRE, adj., *libre, délivré.* v. 4670 et 4678.

DELIVREURE, *délivrance, accouchement.*

Morte fu de delivréure. v. 7979.

DEMEINE, *qui appartient en propre*, la cité soe demeine. v. 13513. la soe gent demeine. v. 28948. recéussiez tot demeine. v. 13513. demeine seigneur. (Id., *Chron. et Thèbes*, f° 26.)

Les dus, les princes, les demeine. v. 12696.

DEMEINEMENT. venger demeinement, *venger royalement.*

DEMORER (se), *s'arrêter*, plus ne se demore. v. 3331.

DEMORANCE, *retard.*

DEQUASSER, *mettre en pièces.*

Trestoz les detranche et dequasse. v. 9232.

DÉSAGRÉER, v. act., *déplaire à*, Rei Thelamon molt désagrée ço qu'il veit. v. 23570.

DESADVANCIR, *devancer, prévenir, tuer.* v. 16079. (Id., *Chron.*)

Hector quida desadvancir. v. 14104.

DESBARATEMENT, *déconfiture.* v. 7187. desbarateis. v. 9423. desbarateison. v. 15736. (Id., *Chroniq.*)

DESCENDRE (se), *tomber.*

Que par pièces se descendi. v. 28271.

DESCHEVALCHIER, *renverser de cheval, démonter.* v. 15758.

DESCHEVILLER, *perdre ses chevilles.*

Descloent dechevillent bort. v. 27785.

DESCLOER, *déchirer.* v. 11868.

DESCLOER, pris dans un sens neutre, *perdre ses clous.* v. 27785.

DESDEIGNOS, *dédaigneux.* v. 28710.

DESENOR, s. f., *déshonneur.*

Et nostre desenor vengié. v. 8020.

DESERITEISON, *exhérédation.* v. 29000.

DESERTER p. DESHERITER, *priver de son héritage.*

Et por Troïens deserter. v. 19450.

DESEVRANCE, *séparation.* v. 28612.

DESFEIEZ, comme DESFAÉ.

DESGEUNER, *prendre des aliments.* v. 10193.

DESIELT, DESUIVRE, *suivre.*

Molt le desielt par la bataille. v. 11461.

DESIGALS, *inégal.*

Qui n'est desigals ne taiose. v. 19972.

DESJOSTER, *disjoindre.*

Qu'il en desjoterent les ais. v. 10576.

DESLEI, *manquement à la loi, excès.* (Id., *Chron.*) Ici le sens est très-étendu et tout métaphorique.

Merveillos à deslei. v. 25245.

DESLEIALTER, *déclarer déloyal.* v. 28372.

DESLOER, *refuser.*

Ja par lui ne fust desloée. v. 13229.

DESMENTIR, *fausser, plier.* subj. desmente. v. 12686.

L'auberc a fet desmentir. v. 11931.
Li cuers me desment. v. 15229.

DESORE, *désormais.* v. 914 etc.

DESPERS, *féroce*, lat., *de perditus.* (Id., *Chron.* et *Parth.*) DESPERSE, *égarée.* v. 26451, appliqué à Hécube.

Fors et despers et merveillos. v. 29211.

DESPIT, *mépris.* avoir en despit. v. 5089.

DESPLEI, *déplié*, gonfanon despléi. v. 19974.

DESPOILLE, *enveloppe.*

Et i lerront que la despoille.

DESPOINTUREZ, *piqué en maint endroit.*

Et sis cors tot depointurez.

DESREIEMENT, *dérangement, désordre.* en parlant d'une troupe de soldats. v. 9806.

DESRUBIERS, *fossés très-inclinés*, prov. deruben.

DESSEVELIR, *tiré de la sépulture.* v. 12764.

DESSEVRER, v. n., *se séparer.* v. 14470.

DESTAGER, *détacher.*

Destage le et si l'enpeint. v. 1955.

DESTENPRÉ, *détrempé.* v. 23569.

DESTINE, *destinée.* ceste destine. v. 13744 et 27240.

DESTINÉES, les destinées que li Deu ont en providence. v. 12623.

DESTINEMENT, même sens. v. 17516.

DESTOLIR, *enlever.* (Id., *Chron. Rol.*)

Si son cors ne peut destolir. v. 10602.

DESTORNER, *enlever.*

Et s'il ne lor fust destorné. v. 28432.

DESTREIT, *passage étroit, gorge d'une fortification.*

A lor destreiz les ont hurtez. v. 12151.
Parmi les destreiz les méissent. v. 14335.

DESTREIT, adj., *à l'étroit, souffrant, affligé.*

Qui destreit est de géuner. v. 21079.

DESTRUISTRENT, *détruisirent.* v. 6037.

DESVENCHIÉ, *non vengé, sans vengeance.* v. 18298.

DESVOLEIR, *dévouloir*, desvoille. v. 13223. desvolt. 18124 et 26245. On voit que Roquefort avait tort d'attribuer l'invention du mot à Malherbe.

Grant chose deit len desvoleir. v. 3965.

DESUS, estre al desus, *être maître;* en venir al desus, *triompher.* v. 28642.

De ço sont bien al desus. v. 16202.

DETERMINER, *fixer.* la distance déterminée. v. 29772.

DETIRER, *mettre en pièces.* v. 26093.

DETREZ, DETRAIT, *tiré, mis en pièces.*

O à chevax vilment detrez. v. 11752.

DETRIES, *derrière.*

Detries les fierent et devant. v. 2707 et 1865.
Par detries en gita la feie. v. 16060.

DEVEER, *empêcher.*

DEVERS, *du côté de*, devers lo rei. v. 2531.

DEVIN, adj., p. *divin*, chose devine. v. 9457.

DEVINE, *prophétesse*, épithète appliquée à Cassandre.

DEVIS, *divisé.* v. 26172. p. la rime.

DEVISES, *partie des fortifications.*

Loinz as plains chans, fors des devises. v. 15536.

DIES, *jour.* La forme latine conservée, au lieu de *dis* qu'on trouve d'habitude, *treis dies* rimant avec *vies.*

DISCEPTION, *faculté de distinguer*, alias *discretion.*

Nus hom qui ait disception. v. 28083.

DISNER, mot donné par K là où J donne *doter.*

Bien se devreit de mort disner. v. 10929.

DOBLENTIN, *double*, haubers doblentins. v. 11366. (V. *Chroniq.*, doblencins.)

DOLOIR, *souffrir*, sub., me doil. v. 15226. s'en doille. v. 21143. dolurent. 16140.

DONER, DONGE. v. 25036 et 27186. doigne. v. 25077. donriez. v. 25331.—dourrai, au futur. Dorrai se retrouve dans le *Roman de Thèbes*, f° 10 et 50. De même dans l'*Eneas*, *dourrai* se trouve deux fois, f°s 71 et 74, ainsi que *dourroit.*

Ele li dourra hardement.
El li dourra prochainement.

DOS, DOUS; donner le dos, *fuir*, lat., *terga dare.*

DOTOSE, *douteuse, dangereuse.*

Al comencier fu molt dotose. v. 2825.

DOVE, *douve*, *bord du fossé*, les doves des fossez. v. 15813.

DREIT, *droit*, *vengeance*.

Jamès si halt dreiz ne fu pris. v. 4965.

DREITURE, *droit*.

DREN, *cordages*, *drosse de la vergue*.

Et forz chaables et forz drens. v. 912.

DUITRE, *conducteur*. v. 5975.

DUR, employé avec *de*.

Et li plus dur de guerreier. v. 3794.

E.

EDANT, EDIF OU EIDIS, v. *aidanz*, *aidif*.

EFFONDRER, *éventrer*, *ouvrir violemment*, *déchirer*.

Qu'il ne li effondrast la pel. v. 11167.

EFFRAANCE, *effroi*. v. 12269.

EIRRE, *provisions de voyage*.

Son eirre fist appareiller. v. 4313.

EL, comme AL, *autre*.

Onques por el ça ne venistes. v. 1323.

ELLIPSE. Est fréquente dans le style du *Roman de Troie*. L'auteur supprime des substantifs ; il écrit : Dès que lo Troylus enmeine. v. 10715. pour *enmeine le cheval de Troylus*.

Que des son frere, que des siens.
Et des Menelas i ot tant. v. 15602.

p. *de ceux de son frère*, — *des soldats de Menelas*.

Il supprime les prépositions : *à*

Quant il fu dit Diomedes.
Les menuz sals en vint as rens. v. 2455.
A la mesiée vint les saus. v. 29925.
Car Troylus les sals li vait. v. 21128.

Son vol, p. *à son vol*, *à son gré* ; son oes, *même sens*.

Tot maintenant fust mort son vol. v. 2870.
Son vol fussent ja endormi. v. 1469.
Taillié à l'ovre Salomon. v. 1804.
Si travers X. tornast plus ens. v. 10027.
Bien grant masse les remenèrent. v. 9975.
Ne lerroie ne seit vengiez. v. 13087.

Il supprime les conjonctions. V. plus loin QUE.

Il écrit sans cesse *ot* p. *i ot* (il y eut) ; *a* p. *i a* (il y a).

N'ot onc feme de tel bialté. v. 4212.
Et cil d'Arges dont il ot tant.

On trouve chez lui de véritables anacoluthes.

Vos covendra pierres et pax.

ELT ou ELT, *sent*, lat. *olet*.

N'elt si buen com el feseit. v. 13367.

EN, construit avec l'infinitif : *en avoir*. v. 24882. comme en grec, ἐν τῷ ἔχειν.

ENARTOS, *ingénieux*, *habile*. Épithète de Paris : corteis et enartos. v. 4332. (Id., *Chron.*)

Et de mal cerchier enartos. v. 27816.

ENASTELER, *se briser en éclats*.

Sa lance brise et enastele.

ENAVANCIR (se), *gagner*, *faire des progrès*.

Tant me seroie enavanciz. v. 17765.

ENBALT (se), *s'élance*, *s'engage*.

Entr'els s'enbalt, entr'els se cole. v. 20000.

On serait tenté de lire simplement *s'embat*, qui est d'un usage fréquent au moyen-âge.

ENBÉU, *enivré*.

Car tant est d'eles enbéus. v. 28601.

ENBOCLÉ, *qui a une bossette*, escu d'or enbocle. v. 14455.

ENBRON, *sombre*, *soucieux*, fels et enbrons.

ENBUIER, *mettre aux fers*. v. 29919.

ENCHARGER, ENCHERCHER, *charger*.

Son talent li encharge et dit. v. 1013.
Quant que Prians li enchercha. v. 3495.

ENCHASTELER (en parlant d'un navire), *garni de chateaux*.

Si les ont bien enchastelées.

ENCHAZ, ENCHAUZ, *poursuite*.

ENCOMBRE, *accident*.

Ne set sa mort ne son encombre. v. 13359.

ENCONBRER, *faire outrage*, mettre obstacle, empêcher.

Hector enconbrer ne ledir. v. 11044.

ENCOSCHIER, *mettre une flèche dans la coche d'un arc*.

Une saiete a encoschiée. v. 22711.

ENEMI, dans le sens de *maudit*. Li cuverz, li enemis. v. 21563. On désignait de même le diable au moyen-âge.

ENESLEPAS, *sur l'heure, sur le champ.*

Eneslepas se corent sore. v. 1943, etc.

ENESLORE, *en hâte.*

Pour lui damagier eneslore v. 2538.

ENFORCIER, *devenir plus fort.*

Molt enforcièrent les Grezeis. v. 9435.

ENFRET, *rompu, enfreint.*

Enfret aveit son serement. v. 27125.

ENFRETER, *enfreindre.* Enfreter la lei. v. 20703.

ENGEIGNE, s. f., pour *engin.* v. 7120. Engeignes agues. v. 17277.

ENGRANT, *désireux.*

Molt estoient engrant d'enquerre. v. 1165.

ENGRÈS, même sens.

Et del bien faire seit engrès. v. 4952.

ENGROSSER, *augmenter.*

Desore engrosse la folie. v. 4582.

ENGROTER, *tomber malade;* ENGROTÉ, *malade.*

La genz en enfle et en engrote. v. 12683.

ENHETER, *exciter.*

Mès dites mei que vos enhete. v. 3694.

ENMALER, *mettre en une malle.* v. 13303.

ENMANANTIR, *enrichir.*

Sor toz seras enmanantis. v. 25520.

ENOINT, *embaumé.*

Enoinz et aromatisiez. v. 22339.

ENOR, HONOR, *honneur*, s. fém. v. 13694, etc.

ENOREEMENT, *honorablement.* v. 10340.

ENPALUER, *devenir humide, devenir comme un marais.*

De lor sanc la terre enpaluc. v. 16226.

ENPARLEZ, *habile parleur.*

Cointes esteit et enparlez. v. 5457 et 5481.

ENPEINDRE, *frapper, pousser.*

Destage le et si l'enpeint. v. 1955.

Fiert et caple, bote et enpeint. v. 2719.

ENPEIRIR, *empirer, gâter.*

Que la mer ateit enpeirie. v. 976.

ENPUER, *prendre mauvaise odeur.* v. 17475.

ENRIEVRES, *endurci, entêté, raide.* Ms. K. au v. 3573. (Id., *Thèbes*, f° 48.)

ENRIEVRETÉ, *entêtement.*

ENSEIGNE, dans une acception singulière, *royaume.*

C'est l'enseigne de Focidis. v. 12006.

ENSEMBLANCE, *ressemblance, image.*

Grant ensemblance de cheval. v. 25625.

ENSERRER, *gêner, faire souffrir.*

Ço les grieve, ço les enserre.

ENSORQUETOT, *surtout.* v. 3810.

ENTASSÉIS, *entassement.*

Ilec ot un entasséis. v. 9277.

ENTASSER, *entassement, presse, foule.*

A l'entasser del pas sesir. v. 12153.

Trop i perdent à l'entasser. v. 16036.

ENTEINT, *teint, trempé.*

Enteinz et en sanc chalt moilliez v. 23776.

ENTEISER, ENTESER, *bander, ajuster.* v. 12282. (Id., *Chron.*)

Enteise bien et trait d'aïr. v. 22713.

ENTENDRE A, *travailler à.* v. 9183.

ENTENTIF A et EN, *qui fait attention à, qui songe à.* v. 17987 et 18082.

ENTICER, *exhorter, exciter.* (Id., *Chron.*)

Qui les suens de bien faire entice. 17138.

ENTORS, *enroulé.* v. 14400. *enveloppé.* Son braz a bien entors de son mantel. v. 22134.

ENTRAILLE, au singulier.

Feie et polmon et l'autre entraille. v. 16471.

ENTRAVEMENT, *entraves, entrelacements.*

Les laz et les entravemenz. v. 25795.

ENTRE, explétif : ENTR'ELS, *ensemble.* La cité ont assise entr'els. v. 28224. Entre Hector et Achilles, *Hector et Achilles.* v. 29347. Id. v. 11588 et 29357.

Entre Calcas et Achilles. v. 5837.

Entre mei et mes conpaignons. v. 28790.

ENTRECHOISIR (se), *s'entreregarder.*

Quant cil des nès s'entrechoisirent v. 4215.

ENTREFONDRER, *percer réciproquement.* v. 8603.

ENTREMESLER, *en venir aux mains.*

Vos deus maris entremesler. v. 11513.

ENTREPLEVIR. SE — *se promettre réciproquement.*

De ço se sont entreplevi.

ENTREPROCHIER (se), *s'approcher.*

D'anbedous parz s'entreprochièrent. v. 10560.

ENTRESEIGNER, *marquer.* (*Thèbes*, entreseignie.)

ENTRESEING, *marque, impression, trace laissée.* v. 12742.

ENTRESEINGNES, *marques distinctives, armoiries.*

Covertures et entreseignes. v. 2352.

ENTRESHET, *inopinément.* (Id., *Chron.*) V. Rayn., atresag.

Hector a feru entreshet. v. 10646.

ENTRESPARNIER (se), *s'entrépargner.*

ENTRETE, ENTREITE, *assaut.*

Amors li ot fet une entrete. v. 14936.

ENTRISSEIENT, *entreraient.*

Que cil de fors enz entrisseient. v. 23497.

ENVAÏE (prendre une), *attaquer.*

Prirent sor els une envaïe. v. 9277.

ENVAÏR, *entreprendre.* Envaïr une ovre. (Id., *Chron.*)

ENVANCIR (se), *s'avancer.* v. 15078.

ENVEISER, *jouer.*

As barons rit, giue et enveise. v. 11740, 14662 et 14912.

ENVEISEURE, ENVOISEURE, *gaîté, divertissement.*

Eschar ne fait n'envoiseure. v. 11860.

ENVERS, *renversé.* (Id., *Chron.*)

Envers chaï mort à ses piez.

ENVIAILLE, *défi*, selon Carpentier; Roquefort donne Envial, *voyage*, en disant qu'il n'a pas trouvé l'exemple de *Parceval* indiqué par Borel.

Ne sont pas soen li enviaille. v. 20770.

ENVIS, *à regret*, pris subst.; *répugnance*, à tex enviz. v. 13753. pris adject.

Enviz est mès del souffrir. v. 9789.

ENVOLS, *entouré, enveloppé.* (*Chron.*, envous.)

Que li escus envols d'argent. v. 13770.

ERBOS, HERBOS, adj., *couvert d'herbe.* v. 18988.

ERBOS, HERBOS, subst., *herbage, prairies.* (*Chron.*, erbei.)

Sentiers et voies et erbos. v. 20909 et 21146.

ERRANT, *voyageur.*

Mès les repaires des errans
Qui par mer erent trespassans.

ERRE, EIRRE, OIRRE (Ms. J.), *voyage.*

Quant ton oirre ot appareillié. v. 29437.

ERROR, *effroi*, v. 29179.

ESCARI, *dépouillé de la chair.*

Les viz les fronz ont escariz. v. 12801.

ESCARTELÉ. v. 9842.

ESCEPTRE, *sceptre.* v. 22986.

ESCHACHIÉ, *chassé.* v. 19327.

ESCHAEIT, *échu.*

Molt nos sera bien eschaeit. v. 6163.

ESCHALGUETIER, ESCHAIGAITIER, *faire sentinelle*, activ. *veiller sur.*

Si sé miels l'ost eschaigaitier. v. 10459.

ESCHARNI, *raillé, moqué.* v. 20654. Escharni de sa mie. *raillé à propos de sa maîtresse.*

ESCHEC, *profit, ce qui échoit.* (*Eneas*, eschet.)

L'eschec de la desconfiture. v. 4561.
Molt grant eschet ont le jor fet (*Eneas*, f° 93).

ESCHELETES, *clochettes* (description du cheval de Penthesilée). Carp. donne *eschiele.*

ESCHERDES, *écailles.*

Les escherdes herice. v. 1905.

ESCHIELE, *escadron.* v. 9445.

ESCHERIE, ESCHAIRIE, *choisie*, o escherie compaigne. v. 29758.

ESCHIF, *qui se soustrait, qui abandonne.*

Eschief me sont tuit et salvage. v. 25094.

ESCHIPÉ, *équipé.* v. 7211.

ESCLACHE, *éclats.*

Si qu'esclaches de la cervelle. v. 14127.

ESCLAS, *jaillissement.*

Que sanc à merveillos esclas. v. 14186.

ESCLIS, ESCLIC, *tronçon de lance.*

Del cors li ont tret les escliz. v. 15807.

ESCLIVE.

Sor les murs monte et sor l'esclive. v. 24723.

ESCONBATRE, *délivrer en combattant.*

Molt aurons tost esconbatu
Nos et la vile et lo païs
De tos nos mortax enemis. v. 11782.

ESCOSSISTES, *arrachâtes.*

De Patrocle que m'escossistes. v. 9999.

Patrocle que vous m'arrachâtes en venant à sa rescousse.

ESCRIEVE, *crève, se déchire.*

La chiere li esctieve et saigne. v. 14080.

Est substantif au vers 9529 : escrieve lui fornit et saigne ; à moins qu'il ne faille lire : escrieve lui forment et seigne. Mot à mot *son nez se déchire et saigne.*

ESCRIT, *répété, mis en escrit, dont on a pris note.*

Que la pucele li ot dit
Et li ot par treis feis escrit. v. 1886.

ESCURDOS, *dédaigneux.* escurdos d'els.

Ne se fist pas d'els escurdos,
Ne malfaisant ne haïnos. v. 27381.

ESDUIENT (se), *s'échappent.* v. 10098.

ESFORZ, *le plus fort*, s'éust l'esforz. v. 9512.

ESFREISSEMENT, l'esfreissement de lui, *l'effroi qu'il inspire.* v. 12287. (Id., *Chron.*) dans un ms., v. 25243, *effreiment.*

ESLEECEMENT, *transport de joie.* v. 28883.

ESLEISSIÉ, *engagé avec ardeur.*

Poi i a jostes eslcissiées. v. 19331.

ESLIT, *élu.*

ESLOINGNIER, *séparer, jeter à bas.*

Que del cheval l'esloingne ades. 11148.

ESMAIER, *effrayer.*

une plaie
Qui de la mort forment l'esmaie.

ESME, *opinion, idée.*

De parler fet semblant et esme. v. 29282.

ESMÉE, *compte.* v. 12585. faire esmée, *compter.* v. 16209.

ESMER, *croire, penser*, lat. *æstimare.* Esme à giter. v. 14770.

Mès puis que le besoing esmerent. v. 2402.

ESPANDRE, *dire, exposer.*

Prient qu'il die et qu'il espande. v. 24737.

ESPANDRE, *se répandre.*

Ainz que la grant chalors espande. v. 17038.

ESPARPEILLER, *éparpiller.* v. 27490.

ESPASMI, *pâmé.* v. 15838.

ESPEISSE, *foule.*

L'espeisse i est granz et li tas v. 21577.

ESPEISSER, *épaissir, grandir.*

L'airs oscurci et espeissa. v. 27455.
Espeissera li dels. v. 17070.

ESPENEIR, *expier.* v. 12030.

ESPERIMENT, *expériences.*

Calcas fist ses esperimenz. v. 5931.

ESPERIZ, ESPERIT, *esprit.* v. 29274.

ESPIALT, *développe*, lat. *explicat* (J. donne *espeot.*)

Ne lor espialt ne meins ne plus.

ESPIREMENT, *respiration.*

N'i a qu'un poi d'espirement. v. 26090.

ESPERITAX, *excellent, supérieur*, experitax enluminée. v. 18053. Sor les beles esperitax. v. 20287. (Achilles en parlant de Polyxène.)—Pierres espiritax. v. 23241.

ESPLEIT. A espleit, *en hâte.* v. 3067 et 3267.

ESPOIR, pris absolument, pour *peut-être.*

Espoir, por ço li mesavint.

ESPONDE, *en parlant d'un char.*

Les espondes et li limon. v. 14493.

ESPONDRE, *exposer, exponere.* v. 17901.

ESPOORIE, *épouvantée.* v. 10052.

ESPRENDRE, *éprendre*, pris activement.

Esprise l'a forment Amors.

ESPURGER (se), *se défendre en justice.* v. 28350.

ESRACHIER, *arracher.* v. 28240.

ESSART, *ravage*, proprement *défrichement.*

Qui as espées font essart. v. 9540 et 9118.
De cels de l'ost font essart. v. 14436.

ESSAYER, *vérifier par un essai.*

Qui est provée et essaiée.

ESSEVIÉ, *mis au sec, essuyer* ; dans Carpent., esseuwer.

Qui al chalt erent esseviées. v. 18892.

ESTACHER (se), *s'attacher.* A els s'estache. v. 29154.

ESTAGE, *en parlant d'un pavillon.*

Li estages et li pommials.

— *séjour*, faire el païs lonc estage.

ESTAGIER, même sens.

Ne li fist plus li estagiers v. 1786.

ESTAL, *position*, estax. v. 18534, etc.

Sovent lor feit muer estax. v. 23563.

ESTÉE, *séjour*. A conparé sa longue estée.

ESTER, *de stare;* ester sor piez; bien li estait. v. 8653. de la bataille mal estast. v. 23615.

Que ço n'esteroit mie à gas. v. 468, 13255 et 18696.

Iluec escote, ilec s'estait. v. 1473.

N'i porrai mès gaires ester. v. 1639.

prét. estot, bien li estot. v. 28665. estont. v. 16641, 18742 et 25007. (Id., *Chron.*)

ESTIVIAX, *sorte de cornemuse*. v. 7619. estive. v. 5430. Les glossaires donnent seulement *estive*, connue particulièrement dans la Cornouaille, dit Carpentier. J. Lefèvre, dans sa traduction du poème de *Vetula*, parle aussi des *freteaulx* et *estives* et de la *fleute de Behaigne*.

ESTOIER, *garder, tenir en étui;* estoiot. v. 22971 et 25576.

ESTOISSE, subj. de ESTOVOIR; estuet. v. 1640. prét. esturent. fut. estovra. v. 4740.

ESTOLDRE.

ESTOLTEIEZ, *frappé de stupeur, mis hors de soi, ébahi*. v. 22780.

Alques les ont estolteiez. v. 4579.

ESTOLTIE, *folie*. v. 22540.

ESTOLZ, *hors de soi, insensé*. v. 12733.

ESTONER, est-ce *retentit* ou *reste étonné?*

Que li escuz tos en estone. v. 16054.

ESTORANCE. de *instauratie, établissement*.

Molt ot en els bone estorance. v. 29607.

ESTORS, *échappé, tiré des mains*. v. 11076.

ESTORTRENT, *sortirent*. poi en estortrent. v. 27521.

ESTOVEIR, ESTOVOIR, *convenance, besoin*. por estoveir; très-fréquent.

En l'ost en ert grant estovoirs. v. 26784.

ESTRE, *extérieur* (Id., *Eneas.*)

Li estres fu de cuir boliz. v. 7867.

ESTRE, *contre*, lat. *extra;* estre lor gré, *contre leur gré;* estre lei, *contre la loi*.

Cil la tienent à estre lei. v. 4294.

ESTRÉE, *voyage*.

Li mès s'est mis tost à l'estrée. v. 4605.

ESTREINDRE, *serrer*.

Ses homes chadele et estreint. v. 2459 et 2681.

ESTREIT, *étroitement*. v. 16154.

ESTROER, *troué*. v. 9809, etc.

ESTROZ (à), *à grant peine*.

Ço sai gie bien tot à estroz.

ESVEVER, *rendre veuf*, mainte dame esvevée. v. 7611.

F.

FAILLANCE, *manquement*.

A ço n'aura mie faillance. v. 28915.

FAIRE. Comme dans *il fait bon; cela fait très-bien*.

Conseil en fet tres bien à prendre. v. 10899.

— supprime la préposition *à:* qui le firent nostre lignage, p. à nostre lignage. v. 3670. — A, p. *faire;* ont fet à savoir. v. 15208. — A, p. *être;* qui font à redoter. v. 28764. facen, *faisons;* — li plus faisanz, *les plus vaillants*. v. 1472.

FAILLIR, *échouer;* s'a vos faille, *si j'échoue auprès de vous*. — *tromper*.

Ço savez bien que rien ne fail. v. 11029.

— *manquer*, li cuers li falt. (Id., *Eneas.*)

FAITEMENT. v. 270, 271, etc. (Id., *Chron.*, v. 3385, 6456, 7230, etc.)

FAITEREMENT, FEITIEREMENT, *complètement*. — avec *com*. (v. 330), etc. dirai com faiterement; avec *si*, moroient si feitièrement. v. 26832. (Id., *Chron*. v. 1031.)

FEIÉES, FOIÉES, *fois*. v. c. feiées. v. 1991.— V. aussi v. 4949.

FEINDRE, *manquer*.

Ja ne vos en feindrons de rien. v. 11792

FEINDRE (se), *se ménager*.

En la bataille ne se feingnent. v. 2600.

FEIRE, s. f. (foire), *foule, presse*.

Or iere en tel fole, en tel feire. v. 13627.

FENDRE, intransitif, *se fendre*.

Encui lor en fendront li os. v. 8028.

FENIR, *finir*, fenira. v. 13265.

FENNE, *femme*. v. 27919. — Le mot se retrouvait dans la rédaction première de l'*Eneas;* il y rimait avec le mot *regne* (renne). Des copistes l'ont remplacé par *fame* et ont ainsi supprimé la rime (f° 95). La même altération se retrouve dans le *Roman de Thèbes*.

Fors seulement lui et sa fame;

Sa moulier avoit nom Evaine.

FER, semble pris dans un sens général p. *arme*, le fer d'acier. v. 14420.

FEREOR, *combattants*. de *ferire*. (Id., *Chron.*)

Les fereors avant enveie. v. 17060.

FES, *fardeau*, *entreprise grave*.

A si grant fez vos en metez. v. 10924.

FESSIER, *bander*, plaie fessiée. v. 16153.

FETURE, *œuvres*, *travaux*. v. 16601.

FIER, *méchant*, lat. *ferus*.

Molt fu la mers fiere et orrible. v. 5051.

FIERTÉ, *férocité*. v. 15486.

FIN, *parfait*, fine bialté.

En fine quittance et en pès. v. 26695.

FINEMENT, *fin*, *la fin du monde*.

Dusqu'al jor del finement. v. 27358.

FIZ, fém. FIE, *sûr*, *certain*.

Or quide estre séurs et fiz. v. 4820.

De ço seiez séure et fié. v. 4726.

FLAIROR, *odeur*. v. 12677.

FLESTRE, adj., *flétrie*, flors flestres. v. 13808.

FLORS, *fleur*, *le premier*.

Flors sor toz altres dameisiax. v. 15198.

De toz porter flor, *être le premier de tous*. v. 26768.

FLOVE, *fleuve*. v. 12675.

FLUM, *id*.

Dedanz le flum de Paradis. v. 13372.

FOÏR, pris dans un sens actif, *emporter en fuyant*; Benoît dit de Taltybius: al rei Idomenex l'en a foï.

FOIRIER, *fourier*. v. 6013 et 6043.

FOLÉIS, *action de fouler*, *presse*.

Onc hom ne vit tel foléiz. v. 14441.

FONDRE, *détruire complètement*, fondre une ville. v. 18264. fortereces fondues. v. 2771.

Devant que Troie fust fondue. v. 5887.

FORAIN, *extérieur*; Priam va « en la cité foraine. » v. 8055.

FORCE, faire force, *l'emporter par la force*.

Por fere force en la contrée. v. 4416.

FORCEIER, même sens.

Qu'el poïst vers vos forceier. v. 3521.

FORFEZ, pris adjectiv., semble vouloir dire *trompeur*, *de mine trompeuse*. opposé à *franz* et *doiz*.

Forfez ne fu ne oltrageus. v. 5413.

FORJURER, *bannir*, *mettre en dehors du droit*. forjurez de mon païs. v. 18288.

FORNAX, *voûte*, *chapelle voûtée*. v. 3121.

FORSANER (se), *perdre le sens*.

Car Troylus toz s'en forsane.

FRAINDRE, *se briser*. fraingnent. v. 27798.

FREINTE, *fracas*, *craquement*.

De la freinte del trépéiz
Que font li destrier arabiz.

FRARIE, *rang de frère*.

Et cil l'en tint molt bien frarie. v. 5424.

FREDOR, *froidure*. v. 17534.

FREIDIR, v. n., *devenir froid*. v. 17578.

FREIT, FRET, *mis en pièces*. v. 9809.

FREIZ, FREIT, FREZ, FRET, *brisé*, *mis en pièces*, lat. *fractus*. v. 26118, etc. Id., *Eneas*, f° 32, dit d'un vieillard « viex crolanz et freiz. »

De morz de navrez de toz freiz. v. 7371.

autre emploi du mot : (d'où orfreis.)

D'or et de soie trestoz freiz.

FRESNIN, *de frêne*. v. 23385.

FRESTIAX, FRESTEL, *flûte*, *flageolet*. v. 7619. semble ailleurs vouloir dire *coups*. v. 23771.

S'entredonront de granz frestiax. v. 22759.

FROIZ, *heurt*. li froiz des lances. v. 15727.

FUER, *droit*.

Mon pere ocirent por nul fuer. v. 3201.

FUNAIL, *cordage*. funain. v. 28954.

Ni remaint mas funals ne tref. v. 27473.
O un funail fort bien cordé. v. 27737.

FUNS, *fumée*.

De mei n'isseit funs ne aleine. v. 16811 et 29146.

FUST, *bois*, *manche de lance*, lat. *fustis*. fust charmin. — penon en fust planez. v. 23347.

G.

GAAIGNAGES, s. f., *profits*.

Et toz les altres gaaignages. v. 19460.

GAAIGNE, id., p. GAAING, *gain*. v. 20297.

GAI, *libertin*.

Com altre femes comunals
Qui les cors ont gais et legiers. v. 24001.

GAP, GAB, *raillerie, jeu.* v. 10175.

GARAIT, *guéret.*

Ne tant en gist par lo garait. v. 8654.

GARDER, *regarder.*

Mès princes vos covient garder. v. 3776.

GARGATES, *joyet.* V. le mot aux variantes. v. 16731.

GARISON, *richesse.* v. 10056 et 12835.

GARNEMENT, *vêtement.* v. 13806 (Id., *Chron.*)

GARNI DE, *prêt à.* Garni de faire. v. 20716.

GARNIR, *défendre.* La cité garnirent. v. 6643. — *prévenir.*

A escient vos en garnir. v. 27839.

GARRA, *guérira.* v. 20035.— *se défendre.*

A mei ne la garront jamais.

GAS, *risée.* à gas, *par plaisonterie.* il ne l'amot mie à gas, *il l'aimait sérieusement.* v. 13238.

GAZAINE, *espèce de pierre précieuse.* v. 16629.

GEHIR, *confesser.*

Une chose vos voil gehir. v. 25267.
Tot son conseil li a gehi. v. 1523.

GELDE, GELDON, *troupe à pied.* v. 9781, 9805, 9951, 17275. nos geldons. v. 9596. (Geldons, *Thèbes*, f° 36; Gelde, f° 42. où il veut dire *troupe* en général.) Le mot se retrouve dans Wace. Selon l'éditeur, milice rustique, paysans armés d'une longue lance ou de bâtons ferrés.

GENT, acception particulière: gie ne puis gente façon. v. 5095. pour *je ne puis en aucune façon.*

GERME, *fils.*

Lo germe Achilles et son eir. v. 22481.

GESTE. l'estoire de la Geste. v. 4256. *Le récit du livre historique.*

GETER, *faire sortir.*

Molt gete Hector ames de cors. v. 16054.

GEU, GEUER, *jeu, jouer.* A giex, *à la légère:*

Gie ne voil mie faire à giex
De meie et de vos l'asenblée.

jeu parti, expression qui revient sans cesse; appliqué métaphoriquement, *alternative.*

Cele li fist maint geu parti v. 28669.

GISARMES, GUISARMES. (Id., Wace: donne ce nom aux grandes haches saxonnes.)

GISEIENT. Les sorcil qui li giseient, *qui se rejoignaient.* v. 5261.

GIST (se), p. GIST. Sor lui se gist. v. 16309.

GITEIS, *travaillé*, comme tregeteiz.

En chandeliers d'or gitéiz. v. 16507.

GLACOIER, GLACEIER, *glisser.* (Id., *Chron.*)

Mès la gaiete laçoia. v. 9761.

GLAZ, *bruit éclatant*, v. glatir. le glaz des espées. v. 17262. *Eneas*, f° 79, le glat des chiens.

GLISE, *glaise.* v. 23022.

GORT, *golfe*, horvég. *tjord.*

Maint gort, maint gouffre ont trespassé. v. 23741.

GOTE, *goutte.* on dit n'y voir goutte, on disait n'entendre goutte. V. *Thèbes*, n'i dormi nule goutte.

Que riens ne poeit gote oïr. v. 4522.

GOTÉ, *goutté, tacheté.* menu goté. v. 12915. d'inde et de jalne gotées. v. 13375.

GRAER, *convenir, être en gré.*

Et ço a molt à toz graé. v. 28050.

GRANDISME, superlatif de grand. v. 29811.

GRANDOR, *grandeur.*

Cassandra fu de tel grandor. v. 5509.

GRANT, pris subst. Au grant del renc. v. 20065. — p. *grandeur.*

Qu'il erent ambedui d'un grant. v. 5089.
Igals de groisses et de granz. v. 16610.
D'un grant, d'un gros. v. 16622.

GREGIER, *tourmenter.* v. 10192. (Id., *Chron.*)

GREINE, *écarlate.*

Ainsi com est colors de greine. v. 5104.

GRESLE, *trompe.* v. 9948.

Un gresle a fet en halt soner. v. 2680.

GREVOS, *pénible, déplaisant.* (Id., *Chron.*, *Parth.*)

Qu'à toz jors mès me fust grevose. v. 13765.

GREZESCHE, *grecque.*

GRIP, *griffon.* v. 14675.

GROISSE, *embonpoint.* groisses. v. 16610.

Et d'une groisse et d'un semblant. v. 5090.

GROS, pris subst. Dans les gros des cors. v. 11907. d'un grant, d'un gros. v. 16622.

GUENCHIR, *incliner de côté, se détourner pour fuir.* Li est guenchiz. v. 9995.

Que jà mis escus sert guenchiz
Contre le cors d'un chevalier.

— *qui a manqué.* De cest ovre si guenchiz. v. 18032.

GUERRIER, dans le sens d'*adversaire, celui qui fait la guerre.*

Vengié sont de lor guerrier. v. 12258.

GUISE, *l'attache du bouclier, lien, courroie.* guige. v. 24385.

Et la guise tote d'orfreis. v. 1826.

H.

HAIT, HET, *joie, santé, désir, gré,* et par suite *vie.*

Dont il dut bien perdre le het. v. 9710.

J. Lemaire, *Illustr.*, p. 75, écrit : Paris le prit et but à son hait.

HAITE, HEITE, HETE, verb. *encourage.* v. 12504.

Mès ço les reconforte et heite.

HAITEMENT, *joie.*

Mès poi de haitement li done. v. 21820.

HALT, *haut, puissant.* XXX. chevalier halt homme fort. v. 28825.

HATERIAX, HATEREL, *cou.*

Desus parmi les hateriax.

HERNEIS, *préparatifs.*

Font grant enor et grant herneis
De combatre. v. 23738.

HISDORS.

Hisdors lor est prise et effrei. v. 22114.

HONTE, *chose honteuse.*

Asez me dist honte et folie. v. 3604.

HOSTEL. Leur fist bel hostel. v. 1198. *leur fit belle réception.*

I.

IGANCE, *égalité.*

Petit i éust de s'igance. v. 26173 et 27892.

IL, pris absolument au neutre pour *cela.*

Qu'il tornast à desconfiture. v. 2200.
S'il lor tornot a grant destrece. v. 2202.

IL, expletif. (CIL s'emploie de même.)

Il erent en tel effrei
Parmi la vile le borgeis. v. 16518.

INDE, *bleu, indigo.* v. 3051.

INFINITIF, employé pour l'impératif comme en grec.

Ha, por Dé, Mort, ne retardier. v. 22934.

IRIÉE, IRIE, *désolée.*

Qui por lui remaint tote iriée. v. 1832.
Irie chiere fet et morne. v. 3476.

ISLES, au masculin, toz li isles. v. 1924.

En un de ces isles de mer. v. 13730.

ISLIAX, *petite île.*

De l'altre part est li isliax. v. 1794.

ISNELECE, *rapidité.*

Que d'isnelece n'ateinsist. v. 12212.

ISTE, lat. *ista.* iste contrée. v. 12470.

J.

JOIE. Avoir joie de, *jouir.* Joie n'aura de li. v. 13477.

JOINDRE, *en venir aux mains.*

Et molt sovent as Grezeis joindre. v. 2530.

JOÏR, *fêter, féliciter.*

Le roi de Crete l'a joï. v. 28803.
Son fils Paris aime et joïst. v. 4807.
Et molt joïe et molt amée. v. 4858.

JOISE, *jugement.* Jusqu'al joise. v. 3661.

JORNAL, *journée, bataille.* (*Id., Chron.*)

Cist jornal fu trop damaios. v. 19350 et 19166.
Comparé fu puis cest jornals. v. 24508.

JUSTE, *boite.*

En une juste de fin or. v. 27019.

JUSTICE, pour *justicier.* On dit encore en anglais : a justice of peace, *un juge de paix.*

Glacon ot non, fiere justice. v. 7664.

L.

LAISOR, *loisir.* v. 4639.

LAIT, *parole laide, outrage.*

Ne qui plustost déist un lait. v. 3617.
Molt me fist lait à son hostel. v. 3598.

LANGUE, *découpure d'une enseigne.*

Les langues l'en batent as poins.

LANZ, *lancement.*

Tant com en dure li lanz. v. 14779.

LAPIER, *lapider*. v. 26478.

LARMER, *verser des larmes*.

Qui ne feist larmer les ielz. v. 22956.

LASSE, *infortunée*. v. 16294 et 16375.

LASTÉ, *lassitude*. v. 29228. C. donne *lasece*.

LATINES (Terminaisons). Benoît, pour les noms propres, garde volontiers les terminaisons latines, en respectant la déclinaison ; il suit en cela l'exemple de Wace. En voici des exemples : — Génitif, de Pelepis. v. 24923. delez le temple Veneris. v. 10349. li filz Anthenoris. v. 25152. le conseil d'Eleni. el riche temple Junonis. v. 16585. Templum Minerve. v. 25277. par le porchaz Andenores les vos promesses et d'Eleni. v. 16371. en la bataille Nestoris. v. 20484. En la meson danz Chironis. qui furent filz Ascalopi. v. 5642. dreit à l'autel Apollinis. v. 25422. de la ligniée Atrei. v. 27172. Dardani. v. 27263. — Datif, Dons aportot Apollini. v. 5815. sacrefiot Apollini. v. 25473. Cette forme laisse un substantif français : Calcas ot respons d'Apollin. — Accusatif, Ysionam. Polixenain, *Polyxenam*. De même dans l'*Alexandre* l'accusatif de Flore est Florain, *florain*. Adriaticon. v. 27343. rei Xantipum. v. 16786. vi devant mei Mercurion. v. 3861. Cela peut nous apprendre en passant comment, au moyen-âge, on prononçait l'accusatif; c'est encore la prononciation provençale. Benoît, du reste, conserve souvent mal à propos les terminaisons des déclinaisons latines, et de manière à nous donner une médiocre idée de sa latinité. Il fait de Polixenam un sujet; il écrit encore : et furent apelées Musas. Voici aussi une construction toute latine :

Si l'en devreit bien repentir. v. 21286.

LEDURE, *outrage*. faire ledure. v. 4937.

LEGIER à, *facile à*. (Id., *Chron.*) légier à faire. v. 27427.

LEI, *loi, tout ce que la loi demande*..

Lor leis lor font et lor dreiture. v. 21770.

LEI, *science*.

Proux et sages en totes leis. v. 27552.

LEIST, *il est permis*, lat. *licet*. tant com lor leist. v. 13277, 14879 et 13277. — LUT, *il fut permis*, lat. *licuit*. v. 9835 et 15869. — LÉUST, *liceret*.

Qui il ne fut puis repairier
S'altre li léust recovrer. v. 11080.

LENDENGER, p. LAIDENGIER, *outrager*.

Et vos meisme lendenja.

LENTILLOS, *marqué de taches de rousseur*. v. 5511.

LESANTIF, *ayant loisir*.

Se gie fusse alques lesantis. v. 23119.

LEU (mettre en), *mettre de côté pour le rendre avec usure*. Ces colées

Molt seront bien en leu mises
A cels qui les lui ont donées.

LEVER, *grandir*. lever et essalcier. v. 5734.

LICE, *clôture faite de pieux*. passim.

LIGE.

Son lige natural seignor. v. 27969.

LIT, *lu*. tost furent lit. v. 27611.

Ainz que seit tot liz li livres. v. 27948.

LO, pris absolument.

Merveilles l'ot bien fait Paris. v. 11062.

LOER, *louer*. Ce conseil deit estre loez. v. 3913. de bialté plus loée. v. 3896. — *conseiller*.

je loereie
Que vos méissiez à la veie.
Ja nel loasse porloingnier. v. 3220 et 11718.

LOEMENT, *conseil*. v. 7031, etc.

LONC, *selon*.

LONGUEL, *un peu long*.

Le col aveit alques longuel. v 5536.

LONGUES, *longtemps*. Longues durer.

LORAIN, s. m. *rênes*. v. 6232.

LOS, *avis*. le los de vos. v. 4054. par mon los. v. 6420.

M.

MACAINZ, *puissant, habile*. L'origine du mot est germanique ; l'allemand a gardé *machen*, et l'anglais *to make*. (Id., *Chron.* v. 16036.)

Trop esteit sages et macainz. v. 5130.

Id., J.

Sages et cointes et maquainz.

MAIESMEMENT, MEESMEMENT, et non *meismement*, comme donnent quelques manuscrits, du latin *maxime* surtout. Les Grecs offrent des sacrifices aux dieux

Maiesmement Apollini. v. 25473.
Et Apollo meesmement. J. v. 29433.

MAIESTIRE, *art, science*, de *magisterium*.

Unc el monde n'ot maiestire. v 3165.

MAILLER, *frapper comme avec un mail ou maillet.*

Hector i fiert, Hector i maille. v. 10589.

MALMIS, *maltraité.* v. 6652.

MALTALENTIS, *irrité.* v. 11928. (du subst. maltalent ou mautalent). (Id., *Chron.* et *Parth.*)

MALVOIR, verb.

Ce fu la mort que il malvirent.

MANAIE, *protection, repos, retard.*

Si n'aient ja de mort manaie.

Et sans manaie et sans merci. v. 10703.

La manaie que m'avez faite. v. 12041.

MANAIER, *faiblir, se reposer.*

Ne Troylus pas ne manaie. v. 10696.

MANAIER, *protéger.* vos manaiasse. v. 20075.

MANANT, *riche.* manant de, *riche de.*

Toz jors en seront mès manant. v. 2253.

Manant des tresors de Priant. v. 27444.

D'aïe et d'aveir bien manant. v. 3830.

MANANTIE, *richesse.*

Et de tote autre manantie. v. 2249.

MANICLES, *où l'on passe la main, attaches de l'écu.*

Et les manicles desmaillièrent. v. 14108.

MANOIER, *tenir en main.*

Quant son neveu tient et manoie. v. 29094.

MANOVRER, *travailler des mains.*

Bien pert qu'el aveit manovré. v. 11572.

MAR, *à tort*, v. 8686.

MARCIE, *flétrie.* du lat. *marcescere.* v. 14785.

MARGOILLIÉ, *souillé.*

De sanc sont teint et margoillié. v. 25013.

MARMION. (Addition du ms. G. au v. 14680. V. aux variantes.) *Petit homme, marmouset, nain.* En vieux français merme, *très-petit*, d'où mermet. Selon quelques dictionnaires celtiques, marm, *petit.* — V. Du Cange, *Gloss.*, aux mots MARMO et MORMYLUS. Selon M. Littré, « marmot, anciennement nom du singe. » En patois normand, marmionner, *gronder sourdement.* On trouve dans le Calvados *Fontenay-le-Marmion*, possédé au XII^e^ siècle par Robert Marmion.

MARRIAX, MERIAX, MEREI, *coups.* (G. Guiart meriasu.)

Ja i éust marriax mestrez. v. 10705.

Ja i aura marriais mestrez. v. 15841.

Ja i aura merei mestrait. v. 21127.

MARRIMENT, *douleur.* v. 29406.

MARRIR, *fâcher.* MARRI, *irrité.* v. 29488.

De l'est des Grex vers els marrir. v. 26315.

MARTELEIS, *coups répétés comme si l'on frappait avec un marteau.* (Id., *Chron.*)

Desore i a marteléis

Sor les hialmes de branz forbiz. v. 9461.

MASC, MAST, *mât.* v. 894, etc.

MASSICE, *massive.* pome d'or massice.

MAT, *las, abattu.* Dans Pétrone, matus, *étourdi par l'ivresse.*

S'en retornèrent mat et las.

MEENEL, MEIENAX. v. 21070. MEIENEL. v. 18925. *espèce de grande trompette.*

Sonent tant cor, tant meenel. v. 16005.

MEFFET (estre), pour *avoir* meffet.

Que molt li estes tuit meffet. v. 3291.

ME, explétif.

Sachez que mis cuers me devine

Que il seront hui desconfiz. v. 9622.

MEMOIRE, s. masc. v. 19812.

MENU.

Les menus salz en vint as rens. v. 2455.

MENUEMENT.

Estelé d'or menuement. v. 10181.

MERC, pl. MERS, *marque.*

Si qu'enz el chef ont fet lor merc. v. 14115.

Des mailles paraissent les mers. v. 10700.

MEREI, v. Marriax.

MERIANE, *méridienne, heure de midi.* v. 24864. *Eneas*, f° 84, *miedi*, lat. *media dies.*

MERCIABLE, *digne de pitié.* hauz cris et merciables. v. 29485.

MERIR, *rendre.*

Lo jor que lor poissons merir. v. 3215.

MERITE. s. f., *récompense.*

Desert cil male merite. v. 4099.

MERREIZ, fut. *de mener.* l'en merreiz. v. 3415.

MERVEILLE, avoir merveille, *s'émerveiller.*

Onc hom le vist n'éust merveille. v. 13331.

MERVEILLES, pris absol. p. *merveilleusement.*

Merveilles ert escientos. v. 5512.

MÈS, comme mès que, *pourvu que.* mès de lui fust vengement pris. v. 16348. — mès que, *sinon.*

N'ont cure d'al

Mès que adès soient à cheval. v. 3802.

Mès que nos fetes tot ovrer. v. 3813.

MESAVENIR, *être messéant.*

Auquetes li mesavenoient. v. 5262 et 5302.

MESOÏR, *refuser d'entendre.*

Ne velt sa fille mesoïr, v. 29475.

MESLE-MESLE, *pêle-mêle.* G. v. 9221. J. donne *mesle-pesle.*

MESLER (se), *en venir aux mains.* a lui se meslast assez tost : *il en fut bientôt venu aux mains.* v. 27309.

MESTIE, *flétrie*, lat. *marcescere.* flors mesties. v. 13808.

MESTIER, *besoin, service.*

Car en lui ot molt grant mestier. v. 28522.

MESTRE, s. fém., une soe mestre. v. 1522. — Id., adj. f., jusqu'à la mestre forterece. v. 4194. — Id., adj. m., ses plus mestres doctors. v. 21702.

MESTRET, MESTRAIT, *traité de main de maître :* marriax mestrez. V. marriax.

MESURE, *projet.*

Alques se torne à sa mesure. v. 28624.

METASTRE. Sorte de plante.

Ou onques n'ot jonc ne metastre. v. 20606.

MIE, *demie.*

Iert ja mie nuit alée.

MIELZ, pris subst.

Li miels a mandé de sa gent. v. 2184.

MOETE, *meute.* v. 29159.

MOILLERON, alias moiron, *mortier.* v. 14885.

MOIRONS, subst. de *morir.* v. 16402.

MOISSART, *niais.* v. 18191. (Id., *Chron.*)

MOISSE, ici MEISSE, *mêle, secoue, combatte ?* On serait tenté par le sens de le faire venir de *moveat;* vient probablement plutôt de *misceat.* On aura fait moistre et moisse de *miscere, misceat,* comme congnoistre et congnoisse, *de cognoscere,* sans tenir compte de la différence des conjugaisons. Notre texte donne :

Ni a celui qui ne vos meisse,
Tant que domages vos i creisse. v. 21409.

Voir aux variantes les diverses leçons. Carpentier donne seulement l'infinitif MOISTRE, sans indiquer le sens, et ces vers de G. Guiart :

Dotant qu'aucun ne l'ocëist
Par granz malaventures moistre,
Ne s'osa onc faire conoistre.

— La forme de l'indicatif MOIST se trouve dans un morceau que G. donne seul, et qui se place après notre v. 10760. V. aux variantes, p. 555 :

Celui ateinst, I colp li moist,
Cui que soit bel ne cui que poist.

MOLLE, s. m., *moule.* v. 16686.

MONTER, *grandir.*

Mès l'ovre monta puis et crut. v. 2816.

MORNE.

Je soffri tot à morne chière. v. 3605.

MORT, pris dans le sens actif. A mort ton pere, *a tué ton père.* v. 21855.

MOSSUE, *moussu.* J. v. 29071.

MOVOIR, v. n., *se mettre en mouvement.* (Id., *Chron.*) Prét. gie mui. v. 17606. dont il mut. v. 3543. Subj., méussons. v. 5768. Prét. mourent, lat. *moverunt.* v. 8647.

Por assez petit meffet mut. v. 2817.

MU, *muet.*

Qui home fet et sort et mu. v. 22077.

MUCIER, MUCIÉ, *caché.* muçant. v. 4596. On dit encore en patois normand *se mucher.*

Bien repost et mucié. v. 1753.
Tex si enbat et muce et cole. v. 21334.

MUER, *empêcher*, faire autrement que. (Id., *Chron.*)

Ne puer muer ne li desplace. v. 26342 et 29885.

MULTRE, *meurtre.* multres mortax. v. 26724.

Cist en multre et en trahison. v. 27936.

MULTRIR, MEURDRIR, *tuer.*

Ulixes le multri. v. 28017.

MURAIL, subst. m. tuit li murail. v. 6007.

MUSEOR, *qui fait languir, qui tourmente.*

Nos museors, nos guerroianz. v. 26740

N.

NAIENTOUS, *vain.* de naient, si souvent employé.

Bien sai par conseil naientous. v. 19559.

NASEL. v. 12096.

NAVEI, en son navei, rimant avec sei. A grant navei v. 27220. rime avec convei.

NAVIER, *naviguer.* navièrent. v. 27480.

NAVIES, subst. Benoît le fait masculin.

Iert li navies toz méuz. v. 5912 et 5002.
Lor navies fu molt tost prest. v. 27486.

NE QUE, *pas plus que.*

No fereit por vos rien
No qu'il fereit por un viel chien. v. 3601.

NEEL, *nielle.* v. 16655. (Id., *Chron. Parth. Flore.*)

NEGIE, *tombé en neige.* neige negie. v. 5028.

NEIER, *noyer,* intrans. pour *se noier.* v. 7172.

NEIS, *ni même.* v. 14732.

NERIST, *noircit.* v. 15280.

NEVO, *neveu.* v. 2893. — pris dans le sens de *petit-fils,* comme en latin. v. 29722.

NOE, *pâturage, pré bas.* Ms. C. v. 29225. au lieu de *fosse,* qui est en K.

NOIAX, *nœuds.* v. 14857.

Les regnes as noiax d'orfreis. v. 4826.

NOISOS, *blessant,* lat. *noxius.*

Mès de parole esteit noisos. v. 5198.

NOITUN, *monstre marin,* altération de Neptunus, se retrouve dans l'*Eneas* et dans *Thèbes,* f° 57. — B. et J. donnent *luiton.*

Noituns ne monstres perillox. v. 14680.

NONBLIL, NOMBRIL, *tourbillon.*

Là ou sont li nonblil de mer. v. 28743.

NONCHALOIR. Mettre en nonchaloir, *négliger.* v. 29789.

NORRI. Ses norriz qu'il a élevés, *ses hommes.*

En prist conseil o ses norriz. v. 20161.

NORRIÇON, *éducation.* v. 29601.

NOVAIN, *neuf,* lat. *novem.* v. 594.

NOZ, *les nôtres.* v. 4450.

NUT, *nuisit.* v. 19146.

O.

OAN, *cette année même* (*hoc anno*). v. 14915. mesoan, *Thèbes,* f° 43. Se retrouve encore dans J. Marot.

OBIZ, OBIT. dit d'un homme mort jeune :

Molt li ravint tost si obiz. v. 28929.

OES, *vœu, désir, gré.* v. 25648.

Cil fist Priam à son oes faire. v. 3031.
Qui a lor oes la conquerroient. v. 28070.

OFFIACE. v. 14707. Nom d'une pierre douée de propriétés merveilleuses. Sans doute de ὄφις, *serpent.*

OFFRIS, au lieu d'OFFERT.

Bele s'à vos me sui offris. v. 13554.

OILE, *huile.* v. 6605.

OISSUE, *issue.* J. v. 29672.

OITAINE, *huitième.* On trouve encore novaine, disetaine. Burguy, signalant ces formes dans la *Chron. des Ducs,* disait ne les avoir retrouvées nulle part ailleurs.

OLEIR et OLEIER, *sentir, olere.* v. 17371.

OLOR, *odeur.* v. 12681. male olor. v. 25678.

ONT, *où.* par ont. v. 29818.

OR.

En mon escu n'a pas un d'or. v. 13060.

Dans Molière, porter du d'or sur sa jaquette.

ORAGE, dans le sens de vent, sens favorable de *aura.*

Que quant il auront bon orage. v. 933.
Buen orage orez et bon vent v. 5910.

ORE, *vent,* lat. *ora.*

L'ore dolce vente soef. v. 945.

ORE, *côté.* Qui d'ore en outre le fendirent. v. 9913.

ORÉ, *vent, souffle,* de *ora.*

Dreit vent orent et bon oré. v. 3429.

ORGUENAL, *qui intéresse les organes de la vie, essentiel.* veine orguenal. v. 18820. *Eneas,* f° 92, v. c. I. l'orginal veine.

ORNER, comme AORNER, *achever.*

Quant qu'il ateint ocist et orne. v. 10596.

ORPIGMENS, ORPRIMENZ. v. 1551. V. PIGMENT.

ORRIBLETÉS, *horreurs.*

Et ses males orribletez. v 28994.

ORTEUS, *orteil.* Tuit sont armé jusqu'as orteus, expression proverbiale.

OS, OUX, *osé, audacieux.* n'i ait si os. v. 9332.

D'oltrage dire sont trop os. v. 18536.
N'i ot si hardi ni si os. v. 28036.
N'i ot Grezeis si oux. v. 21348.

OSCHIÉ, *auquel on a fait des entailles.* familièrement des *hoches.* Oschiez, *entaillez.* v. 20931, 23921 et 19984.

OSCIS, *monté,* ital. *uscito.*

Et al temple Minerve oscis.

OST, OZ, subst. m., *guerre.*

Onc de X. ans que li os tint. v. 14895.

— subst. f., *armée.* L'oz secorue. v. 6604. L'ost enmanantie. v. 6618. Trestote l'ost. v. 6949 et 10460.

OSTAGIEZ, *admis à donner étage, racheté.* v. 12549 et 25952.

OSTELAINS, *gens de l'ost.* Ici *les Grecs.*

OSTUM, lat. *æstum.*

D'oltre l'ostum de Iotarum.

OTREI, *accord.* d'un otreiz, *d'un seul accord.* v. 3866.

P.

PALME, *main.*

Des deus palmes le fist venir. v. 23934.

Batent palmes, tirent chevels v. 16784.

PALS, PAX, *pieux, piquets.*

PALUE, *boue.*

Li mur ne sont pas de palue. v. 23023.

PALUZ, s. f., *marais.* v. 12585.

PARAGE, *parenté.*

Que ja n'i ait gardé parage. v. 28057.

PARCIER, v. n., *se partager.*

Que les ès de l'escu parcièrent. v. 14107.

PARÇONIERS, *qui prend part.*

Dont tu ne seies parçoniers. v. 25534.

Velt qu'o els en seit parçoniers. v. 27722, 20088 et 27913.

PARLIER, *parleur.* biax parlier. v. 5445. bele parlière. v. 5264.

PAROLER, v. act., *parler à.* on dit encore dans les campagnes normandes : *elle le parle.*

Que le parolt et aresone. v. 1307.

PARTÉURE, *enfantement, accouchement.* K. v. 7977.

PARTIR, *séparer.* Partons nos gens. v. 2261.

PARTIR (se), *s'en aller.* part tei de ci. v. 2669.

PARTIE, *côté.*

de set parties

Li furent ses armes faillies. v. 11101.

PARTUER, *achever de tuer.*

Qui navrez est, ço le partue. v. 12687.

PAS, *passage, entrée de l'enceinte.*

Metre les parmi lo pas. v. 15741.

Parmi lo pas les fist passer. v. 16035.

PASCOR, *de Pâques.* Com el tens pascor. v. 4787.

PASSER (lo), *le passage.* v. 5934.

PECÉIZ. v. 8502, 23789, etc. action de mettre en pièces. Verb. PAÇOIER. Carpent. donne pecboiéis.

PEDOIRE, *pierre précieuse*, dont Benoît raconte la légende. v. 16637 et 16648.

PEINE, *patience, force à endurer la fatigue.*

Onc ne naqui hom de sa peine.

PEINER (se), *se mettre en peine de.* v. 6541.

D'els entrocire molt se peinent. v. 2602.

PEINES (à), pluriel au lieu du singulier.

A peines iert pris. v. 22030.

PEINTURIER, *peintre.*

Que nus peinturiers à pincel. v. 22349.

PEIST, subj. de PEISER, PESER. peist ou place. v. 28841.

PEIZ, *poids*, employé au pluriel.

Qui ses set peiz valeit d'argent. v. 10810.

— *chagrin.* sor son peiz, *malgré lui.*

PENE, alias panne, *fourrure.* la pene du manteau. v. 13335.

PENER (se). V. *se peiner.*

PENOS, *qui ne craint pas la peine.* Pénible s'emploie encore dans ce sens en Provence dans le langage populaire :

Molt esteit nobles et penos. v. 5131.

J. riches et penos.

PERDONT, subj. de PERDONNER, *pardonner.* v. 29301 et 29315.

PERI, avec le mot furent. Furent péri. v. 27517.

PERSI, *rendu livide.* tuit sont persi. v. 10304.

PERST, subjonctif du verbe PERSER, *percer*, ici *se déchirer.*

Ne perst et navre et saint. v. 22580.

PESANCE, *ce qui pèse, douleur.*

En pesance les ont mis. v. 13284.

Et alege un poi ma pesance. v. 21832 et 29438.

PESSON, *pieux, jantes d'une roue.* v. 7862.

PETIT. jusqu'a petit, *bientôt.*

PIALS, PEL, *peau.* v. 133.

PIECE, PIECE A, *depuis longtemps*, d'où le vieux mot *pieça.*

Gie n'oï mès, pièce a, noveles. v. 2159.

Qu'ele a, piece a, un veu voé. v. 4309.

PIGES, *pièges.* v. 13356.

PIGMENT, *pigmentum.*

Que reluiseit com or pigmenz. v. 1551.

K. donne primenz. B. ors premiers.

PILERIAL, *petit pilier.* v. 16657.

PINCIEZ, *pincé*. Pinciez d'amors. v. 17538.

Tant m'a Amors pincié et mors (mordu). v. 18062.

PILITÉIZ, *action de piler comme dans un mortier*. v. 8502. au lieu de pécéeiz que donnent d'autres manuscrits. B. et C. donnent *pesteléis*, de pesteil, *pilon*.

PIX, *pieux*, lat. *pius*.

Dolz et pix ert as citaainz. v. 5359.

PLAIDEICE, *judiciaire*.

Là n'ot ainc joste plaidéice. v. 17091.

PLAIT, *traité, accord*. par nul plait. v. 3719, etc.

Bien quit et creie se il i vait
Que les Grezeis nos feront plait. v. 3917.
Plait nos feront à nos comanz. v. 3921.

PLANER, *raboter*. Fust plané. v. 23347.

PLAT, *étendu à plat*.

l'abat
Jambes levées, trestot plat. v. 9724.

PLATAINE, *pierre du tombeau*. (Id., *Chron.*)

Et si soldée la plataine. v. 10326 et 22995.

PLEVI, *lié par une promesse*, pris subst.

So compagnon et son plevi. v. 27055.

PLEVIRENT, *jurèrent*. v. 10254.

POEIR, *pouvoir*. A vostre poeir, *autant que vous le pouvez*. v. 13115. — faire son poeir de, *faire tout son possible pour* :

N'i a celui qui son poeir
Ne face de sa teste aveir.

POESTIS, POESTEIS, *qui a en son poeir*. n'en sera poestis. 29589.

POETE, a quelque peu le sens de devin et de magicien, en souvenir du latin *vates*. L'*Eneas* appelle aussi Calcas un *pouete*, f° 76.

Tuit li poete et li clergié. v. 16511.
Et li poete et li devin
Sont al mestier dire et faire. v. 22826.

POI, *peu*. Molt li est poi, *il s'inquiète peu*. v. 13607. — por poi que ne, *peu s'en est fallu que*.

Et dist por poi qu'à cest message
N'a reçu molt grant damage. v. 3571.

POI, *je pus*. de poeir, *pouvoir*. POIEIES, imparf.

POIE, *petite*.

La lor deffenée iert mès si poie. v. 16292.

POINTE, *galop, charge*. de POINDRE.

A cele pointe en ocit. C. v. 12276.

POISON, *potion, breuvage*.

Une poison boire li fist. v. 10189.

POISSEIENT, lat. *possent*. s'il poisseient. v. 23498.

POMMIALS, *pommeau*, dans la description d'un pavillon. v. 14257.

PORCHANTER, *chanter tout au long*.

Et porchante solonc la lei. v. 22342.

PORFORCIER, *forcer, contraindre*. v. 19727.

PORLOINGNIER. Ne sai que porloingnisson, *je ne sais pourquoi nous prolongerions notre récit*. (Id., *Chron.*)

PORPENS, *réflexion*, de PORPENSER. grant porpens. v. 17434.

PORTAL, *porte*. v. 28220.

PORTER (se), comme *se porter à bas*.

Que vis se portent des chevax. v. 9832.

PORVIT (se), *se pourvut*. v. 27582.

POSE, PAUSE, *moment*. On dit encore en Normandie : attendre une pause.

Dont li membra après grant pose. v. 13294.

POUTREL, *jeune cheval*. v. 20889.

PRAIAX, *oratoire*. cloistres et praiax. v. 3122.

PREINSE, *enceinte*. v. 28629. enpreinguiée. v. 28567. même sens.

PREISANT, *ayant du prix*.

Des beles dames, des preisanz. v. 26113.

PRENDRE COLÉE, *recevoir des coups*. v. 7345.

PRENDRE (en), à qui bien en prent, *qui se trouve bien de* :

Tex i a d'els qui bien en prent. v. 14237.

— *à*, v. n., *survenir*. pensée ne prent à genz. v. 14741. — *à*, v. act., *commencer*, lat. *cœpit*.

Oiez qu'il lor priat à retraire. v. 3194.

— Subj., *prenge*. Forme affectionnée par les écrivains normands. Se retrouvait de l'*Eneas*; des copistes, en le changeant, en ont donné la preuve.

Molt iert dolent s'il ne se venge
Mès ne set coment il l'en praingne. f° 91.

PRÉSENT (en), *à présent*. Qui sont en présent. v. 3824.

PRÉPOSITION. Benoit supprime volontiers la préposition, V. plus haut *Ellipse*. — Construit quelquefois d'une façon toute latine.

Que besoing a d'o lui parler. 3351.

Ne la répète pas là où elle serait nécessaire :

Et de maintes colors escus.

PRIMENZ.

Que reluisent com ors primenz. v. 1551.

PRINCIPAL, *qui a le premier rang.* pierres principals. v. 23364. qui ne sont mie principals. v. 23086. tor principal. v. 3142.

PRINCIPALITEZ, *premier rang.* qui aient principalitez. v. 23084.

PRINSOME, *l'heure du premier somme.*

La lune prist clair à raier;
Ainz prinsome se fu cochiée. v. 4465.

PRISTRENT, prét. de *prendre.* v. 1167.

PROEISE, *prouesse.* Enor et proeise.

PRONONCIER, non pas *prononcer*, mais *annoncer, prédire.*

Veit ço que taut a prononcié. v. 26011.

PUIZ, *puits.* v. 27738.

L'ont el parfont puiz devalé. v. 27738.

PURRAS. v. 6571. *pourras.*

Q.

QUANT, *combien*, lat. *quot.*

Que ne sai quant de nostre gent. v. 5743.

QUANT QUE, *tout ce que.*

Quant que il font n'est bien ne proz. v. 25428.
Tot iert fet quant que vos voldrez. v. 4733.
Beneiz dist que rien ne let
De quant que Daires li retret. v. 5073.

QUE, *tandis que*:

Maint en avoit à ses mains mort
Que ne li fesoient nul tort. v. 3488.

QUE, *tellement que:* cil ne ra pas à lui failli, c'une lance

Li a mis par la forcele. v. 18659.

QUE, explétif:

Que si firent nostre anceisor. v. 4954.
A plaindre a assez veirement
Que de son cors et de sa gent. v. 21578.

QUE, *vu que:*

C'ai oï dire et reconter. v. 13139.
Qu'Ulixes le haeit. v. 27566.
Qu'ele se fiot molt en lui.

QUE, *autant que:*

Mès ce n'esteit par fine amor
Que traïson et decevance,
Ne somes pas en ceste peine
Por Menelax ne por Heleine
Que por aveir enor et pris. v. 18311.
Ici n'ot pas eschar ne ris
Que duol estrange. v. 18864.

QUE, *ce que:*

Et que est en nos de de valor. v. 18909 et 4410.

Parfois il est lui-même supprimé:

N'iert mès li jors passez
N'aient M. les chiès copez. v. 10525

QUEI, *coi, calme*, lat. *quietus.* bron et quei. v. 2346.

Dreit vent ore et queie mer.

QUEL, comme *tel que:*

Ne quel onques trover pot.

QUI. écrit *qui* au datif au lieu de *cui.*

Qui qu'il pleise ou seit en despit. v. 4112.
Qui il pesa molt et desplot. v. 4614.
Hardi cuer a qui il ne tremble. v. 4524.

c'est-à-dire *celui-là a le cuer hardi, à qui le cœur ne tremble.* — au génitif, là qui aïe, *l'aide de qui.*

Mès ne sé par la qui aïe. v. 20476.

— à l'accusatif, pour *que:*

Qui molt amot et tenoit cher. v. 7771.

QUI, p. *si quelqu'un.* Qui en pès le volsist souffrir, *si quelqu'un le voulait souffrir.*

QUERRERES, *qui va chercher.*

En fu querrere et messagiers. v. 22515.

R.

R ou RE, en composition, indique une reprise, un redoublement d'action, lat. *rursum.* Dans Benoît elle a souvent un autre des sens de *rursum;* elle ne veut pas dire *une seconde fois*, mais d'un autre côté. — Quelquefois aussi elle est simplement explétive. V. plus loin.

RADAMAGIER, *endommager de nouveau.* v. 20530.

RAFERMER, *raffermir, consolider*, rafermer ses nès. v. 28084.

RAIE, s. f., *rayon.* la raie du soleil. v. 21315.

RAIER, *jaillir.* car molt li raie. v. 9990.

RAÏS, *racine.* v. 12802. Au figuré *race*, dans *Thèbes.*

RALER (s'en), *s'en retourner.*

Et en lor terre s'en riront. v. 6294.

RANCUNE, *chagrin.* v. 8849.

RANCURE, comme *rancœur*, *rancune.*

Et grant haïne et grant rancure. v. 10573.

RARMER (se), *s'armer de nouveau.* v. 11877.

RASÉ, *rempli jusqu'au bord, au ras du bord*, en parlant des *dromons* (grands vaisseaux).

RASSAILLIR. Rassaillons le. v. 22144. (Id., *Eneas*, f° 75.)

RAVINT, p. *avint, advint.* v. 28929.

RAVOIR, *avoir de nouveau.* Eslit le ront. v. 19073.

S'el a or duel, elle raura joie.

— *avoir de son côté.* rot. v. 7344 et 8268.

Et quel ocise i ra pareille. v. 13992.

— comme *avoir.*

Hector ra tos cels assenblé. v. 7945.

REBOUC, *fermé, caché.* Burguy donne : à reboct, *en cachette, repostus.*

Sont molt rebouc à cœur humain. v. 19929.

RECOILLET, *accueil.*

Del biau recoillet et del bon. v. 6433.

REALME, REAUME, *royaume.* J. v. 29872.

RECOVRER, *reprendre le dessus.* v. 8658.

RECOVRIERS, *recouvrement.*

En tei sera li recovriers. v. 3741.

RECREUE, *retraite.* soner la recréue, torner recréue. v. 18317.

REFALT, *manquer, être en défaut.*

Troylus ne refalt pas. v. 15581.

REFOL, *répugnance, refoulement.*

Et aveir ce à grant refol. v. 26388.

REFUSOS DE, *qui refuse.* De cest affaire refusos. v. 16899.

Ne m'en ferai jà refusos. v. 5896.

REFUI, *refuge.* v. 27279.

REGART, *crainte, sujet de crainte.* — Paraît affectionner l'expression. Se retrouve v. 27694, 20030, 7846, 3359, 14814 et 3986. (Id., *Chron.* et *Thèbes*, f° 26.)

De poi de chose ont il regart. v. 10255.

N'aveient poor ne regart

Que mar vienge de nule part. v. 4473.

Et qu'il n'aient de lui regart. v. 27694.

En ma cort n'a regart messages. v. 6397.

Nus n'i prenge regart de sei. v 19680.

Ni ot nul regart d'estre trahi. v. 8130.

REHETER, v. act., *rendre courage.*

Alques les rehete et conforte. v. 12524.

RELINQUIR, *laisser.*

En ont relinqui li plosor. v. 18438.

Lessiez nos ont et relinqui. v. 25016.

REMAINDRE A et EN, *dépendre de.*

En moi ne remandra il mie. v. 17815.

A lui de rien pas ne remaint. v. 13197.

REMAINDRE (se), v. réfl. Remaigne sei. v. 3963.

REMESTRENT. v. 26153. REMES, *resté*, f. REMESE. v. 5676. — REMASSIST. v. 7451. — REMASIST. v. 18228.

REMALMETRE, *maltraiter.* v. 23548.

REMANAIER, *être inférieur, céder en quelque chose.* de rien nes remanaient. 13916.

Et cil de rien nel remanaie. v. 11324.

REMIRE, *repos.*

Sanz avoir joie ne remire. v. 15076.

REMENER, *ramener.* REMERREIENT, *rameneraient.* v. 4296. subj. remeint. v. 7742. ou remaint.

REMUER, *faire reculer*, remuer les batailles. v. 21098.

Chasses nos ont et remues. v. 9595.

RENDRE, *faire sentir.* dit en parlant d'Hector, qui vient de tirer son épée :

Tel la rendi Diomedes. v. 11147.

RENTASSER, *repousser.* Rentasser ses enemis. v. 16041.

REPAIRE, *retour.* Me metrai al repaire. v. 1100.

REPAIRIER (s'en), *s'en retourner.* v. 27846, etc.

REPAIRIER, pris subst., *le retour.* Gries fu li repairiers. v. 29562.

REPOEIT, *pouvait de nouveau.* repoent. v. 28337.

REPONTRE, *cacher, couvrir*, lat. *reponere.* Repont ses ielz. v. 25552. *baisse les yeux.* Le sens est donné par les variantes, « ses ielz à clos. » Partic. repont, *caché, secret.* — Subj. repoigne, lat. *reponat.*

Qui son aveir por ce repoigne. v. 25077.

REPOST, *mis à l'écart, caché*, lat. *repositus*. repost et esconsé. v. 29126 et 26104. reposte. v. 26319.

Bien a repost et mucié. v. 1753.

REPOSTAL, *retraite, cachette.*

Bien ont les repostals garnis. 22055.

REPROCHER, v. actif.

Car ne volons que la viltance
Seit reprochié nostre lignage.

C'est-à-dire : nous ne voulons pas qu'on reproche à notre race la honte, etc.

REPUIS, *je peux de mon côté.*

Et se gie vos repuis mater. v. 13161.

REQUERREMENT, *requête, demande.*

A qui g'en fis requerrement. 24761.

RESAVOIR, *savoir de son côté.*

Et il resoivent bien
Que vos ne les amez de rien. v. 3623-24.

— p. *savent.*

Ço resavon nos bien de veir. v. 3805.

RESERVIR.

La quarte image reservoit. v. 14799.

C'est-à-dire d'un autre côté la quatrième image servait.

RESCORRE, *délivrer*. rescot. v. 22700. delà RESCOSSE. Le ms. 903 écrit *la resqueusse.*

RESPASSÉ, *guéri*. v. 16555.

RESPEITIÉE, *répit.*

Ja n'iert mès longue respeitiée. v. 21458.

RESPERI, *éveillé*. v. 25938.

RESPOISSER, RESPEISSER, *grossir.*

Or respeisse bien la meslée. v. 10736.

RESPONS, *réponse*, lat. *responsum*. ses respons prist. v. 26285.

RESPLENDOR, *éclat.*

La resplendor qu'ist de sa face. v. 17533.

RESPRENDRE, *enflammer.*

Le resprennent de tex arsons. v. 17536.

RESORTIR (se), *sortir de.*

Gie ne puis mès là revertir
Ne de cestui mei resortir. v. 20720.

RESON, *retentissement.*

Li d'els, la noise et le resons. v. 19338.

RESTRE, REST, RESTEIT, *être de nouveau*, non pas de *rester*, mais *r-esteit, rursum erat.* — reseit prince. v. 19063. tost resera reconfortée. v. 13411. — *est, était d'un autre côté.*

La quinte resteit apelée. v. 3137.
Or ne resteit de riens itax. v. 5215.
Devant els rest li parelz grans. v. 7178.

— simplement p. *être.*

Qui molt refurent bien armez. 7844.
Ici rest la bataille oitaine. v. 7943.
Cil resont tuit a lor voleir. v. 8806.

RESTREINDRE (se), *se resserrer, se replier sur soi-même, se désoler.*

Se restreinstrent li conrei. v. 11445.
Tuit fremissent et se restreinent. v. 21427.

RESVERTUER, *ranimer, relever le courage.* v. 5374.

RETENTÉIS, *bruit, retentissement.* Retentéis d'espées.

RETENTERECE, *retentissement.* v. 8551.

RETENUE, semble vouloir dire *lutte de pied ferme.*

Trop gente retenue i fist. v. 15687.

RETEZ, *accusé.*

Que retez en fusseis de rien. v. 13152.

RETOR, *restitution.*

Tant de retor et tant d'amende
Li face de son lignage. v. 27146.

— Sanz retor prendre, *sans espoir de retour.*

RETORRA, fut. de RETORNER. jamès ne retorra. v. 784.

RETUER, p. *tuer.*

Bien se retue et bien se pert
Qui entr'els chiet. v. 28778.

RETRESTRENT, *retirèrent*. v. 11423. de RETRAIRE.

REUSER, RUSER, v. act. *repousser*. v. 18651. v. neut. *reculer*. v. 13189 et 22135. Burguy ne donne que le sens neutre.

REVIRER, *redouter, regarder en arrière.* ne redote ne revire. v. 15734. (Id., *Chron.*)

REVERTIR, *revenir.*

A si grant honte vos revert. v. 13737.

REZ, *bûcher.*

La rez fu faite à lui ardeir. v. 27015.

RICHE, pris sans cesse pour *puissant.*

RICHEMENT. Menaçot richement. v. 5249. géussent richement. v. 21791.

RIME. autorise une grande liberté, qui va parfois jusqu'à altérer le sens des mots. — *Cesse* devient *ces* pour rimer avec *palès*. v. 1177; *esclarzir, esclarzier* pour rimer avec *conseillier*; *proesse, proeise* pour rimer avec *corteise*. v. 2940; *pendié* au lieu de *pendi* rimant avec *pechié*; *trei deie* au lieu de *trei deis* pour rimer avec *la meie*. v. 20725; *rendissont* pour rimer avec *font*; *ordane* (ordonne) rimant avec *Diane*. v. 7637; *hors* rime avec *os*; *treve* (trove) avec *Minerve*. v. 26015; Le poète écrit *Prian* au lieu de *Prianz* pour rimer avec *ahan*. v. 6561; *losengié* au lieu de *losangier*; *tax* pour *tex*; *rent* pour *rente*. v. 29327; *cante* (conte) pour rimer avec *cinquante*; *mire* pour *mile* rimant avec *pire*; *joi* pour *joie* rimant avec *poi*; *parenteis* pour *parenté* rimant avec *demaneis*. v. 27117; *traitos* pour *traitors* rimant avec *doleros*; *nequeden* pour rimer avec *Troien*. L'*Eneas* écrit *serquiz* au lieu de *serqueus* pour rimer avec *ars voltiz*; *Theseu* au lieu de *Theseus* ou *Theseum* pour rimer avec *escu*.

RINGAILLE.

Sans gens à pié et sans ringaille. v. 8170.

RIVEL, semble vouloir dire *réveil, joie*.

Mirmidoneis sont en rivel,
Joie ont de lor seignor novel. v. 23849.

RISSIR, *sortir à son tour*.

Cil s'en rissent de la cité. v. 10512.

ROBE, *butin*; le mot est resté en anglais, rober, *voleur*.

Et la robe fu mise es nès. v. 4543.

ROBER, *voler*.

ROCIR, *tuer à son tour, de son côté*.

Et com rocist lui Orestes. v. 687.

ROGEIER, *rougir*.

Parmi l'escu qui d'or rogeie.

ROÏR, *entendre d'un autre côté*.

Roiez que diront cist seignor. 11683.

ROISTE, *raide*. (Id., *Chron*.)

Li terrier roiste contre mont. v. 6020.

ROIT, verbe, comme RAIT, *rend avec force*.

Qu'il roit lo sanc parmi la boche. v. 1932.

ROOIGNIER, *trancher*.

Et mainte teste rooignier. v. 15650.

ROT, *rompu*, lat. *ruptus*. v. 16057. rote. v. 18456. rox, pl. v. 16435. (Id., *Chron*. v. 3356.)

ROTER, *rendre*.

Qu'il li féist l'ame roter. v. 16081.

RU, primitif de *ruisseau*. — (Id., *Eneas*, f. 83, le ru du sanc.)

De sanc corent li ru sanglant. v. 21398.

RUISTE, *rude*. Ruistes et fières. v. 9968.

RUISTECE, *impétuosité, violence*. Les glossaires donnent seulement *ruiste*.

Hardiement par grant ruistece. v. 11063.

RUSER, comme AÜSER.

S.

SACREFIER, *honorer*.

La figure a sacrefiée,
Mit la sor l'ialme. v. 1879.

SAGE DE, *qui connaît*. sage de la lei. v. 20352. *habile à*:

Tant par ert sages de parler. v. 5207.

SAGE, *habile homme, enchanteur*.

Oiez que firent li trei sage. v. 16751 et 22993.

SAINTUAIRES, *reliques*.

De saintuaires molt preisiez
Fu li autex pleins et chargiez. v. 25405-6.

SALS, *sauts*. Construction particulière.

Li vint encontre les granz sals. v. 11368.
Cil s'entorne les sals menuz. v. 14253.

SALSE, *eau salée*.

Car de salse ai lo ventre plein. v. 29148.

SALVAZINE, *gibier*. v. 14890. — *Eneas*, f° 76, *sauvagine*.

SANER, *guérir*. v. 22922.

SARRAZINOR, *sarrazine*.

A entaillie sarrazinor. v. 10177.

SATIREL, *petit satyre*. v. 14767.

SAUF. l'avoir sauf, *ne pas y perdre*.

Sauf l'aurez solonc ma valor. v. 4747.

SAVOIR DE, *se connaître à*.

Et de bois sot sor tote rien. 5438.

SEGREI, *oracle.*

Ce li distrent li halt segrei. v. 28180.

SEGURE, *sûre.* Contrée segure. v. 4476.

SEINTEÉ, *sainteté.* v. 13435.

SEIVRE, *séparer.* v. 9841. d'où *desseivre.*

SEIVRE, adj.

Maint en i let de la mort seivre. v. 10604.

SEJOR, *paix, repos.* v. 14553 et 14949, etc. être à sejor, *reposer.* sejornée, *repos.*

SEMBLANT. Faire semblant, *montrer*, non pas *feindre.* v. 4620.

SENEZ, *sénat.* v. 25230.

SE NON, *sinon.* Les deux particules admettant entr'elles d'autres mots :

N'i ot se chaple non d'espée. v. 11041.

SENTIR, SENTU. v. 17668. rime avec *fu.*

SEPELI, *enseveli.* v. 12946.

SEREINES, *les Sirènes.* v. 28704.

SERPENTIALS, dimin. de *serpent.* Carpent. donne *serpentelle.*

Et a petites serpentials. v. 16490.

SESINE, *saisie, possession.*

La sesine qu'il en avelent. v. 16044.

SESIR, *mettre en possession :*

Qui de vostre amor iert sesiz.

SEVERANCE, *destruction.* Severance d'un monstre. v. 12456. V. plus haut, *seivre*, adj.

SIELT, *suit.* de suivre. v. 22108. — s'en *suivi.* v. 7454.

SINPHONIE, nom d'un instrument. v. 14725.

SOATUME, *douceur extrême*, lat. *suavitas.* (Id., *Eneas.*)

La dolçor et la soatume. v. 18076.

SODEMENT, *soudainement.* v. 29655.

SOLDÉ, *soudé.* v. 12228.

Soldez par estrange mestrie. v. 12228.

SOMME, *abrégé d'une science, résumé encyclopédique, substance. La Somme* de saint Thomas.

Des ars saveit les sommes et les fins. v. 5514.

SON, *sommet.* En son, *au sommet.* v. 29821. Il y a près de la Grande-Chartreuse le Grand-Son et le Petit-Son.

SONEIZ, *l'action de sonner.* soneiz des olifanz. v. 14894.

SOR, *par dessus, contre.*

Sor son deffens et sor son vié. v. 16994.

SORBIR, *engloutir.* v. 28768. Sorbissent. v. 25895. (Id., *Chron.* et *Thèbes.*)

SORDEIS, *pire.* v. 19765. Sordeior, *Id.*

SORPARLEZ, *fanfaron, présomptueux.* fox sorparlez. v. 5199.

SORPORTER, *transporter.*

Mais puis qu'ire le sorportast.

SORST, *jaillit, s'élance*, de *sordre.* v. 9942. Grant temolte sorst. v. 6391. — Part. sors. — Imp. subj. sorsist. v. 17592.

Mès un des bastarz li est sors. v. 20976.

SORTIR, *décidé par le sort.*

Bien est promis, bien est sorti. v. 25303.

SORVEIT, de SORVOIR, *voir de haut, dominer.*

SORVERSION, *inondation par en haut.*

Grosse pluie, sorversion. v. 27481.

SOSPEÇONNOX, *soupçonneux.* J. v. 29713.

SOUFFRAITOS, *souffrant.* v. 28328.

SOUFFRIR, *patienter.* v. 15967 et 24651.—Souffrant, dans le sens de *patient, dur à la fatigue.*

Ne plus souffrant ne plus eidable. v. 8254.

SOUPEIS, *inquiétude, souffrance.*

En crieme tot et en soupeis. v. 10858.

SOUPLEIER, *supplier*, avec une idée plus physique que chez nous, plus près de l'origine du mot.

Ico atent, iço souplei. v. 15050.

SOVENET, fréquentatif de sovent, *souvent.* J. soventet. v. 20529.

SOZDUIANZ ou SODDUIANZ, *qui se dérobe, perfide.* v. 27626. (Id., *Chron.*)

SUBJONCTIF. à la première personne supprime la finale *e.* — à la troisième met généralement un *t.* Voici une série d'exemples : s'abest (*s'abaisse*). v. 27454. — s'aconpaint (*accompagne*). — ait (*aide*). v. 12260. — aimt (*aime*). v. 5409. — alt (*aille*), il y a une autre forme, alge.—aresont (*entretienne*). v. 1307. — ameint (*amène*). v. 26527. — s'apparelt, s'apparest (*s'apprête*). — s'arest (*s'arrête*). v. 17745. — best (*baise*). — chant (*chante*). v. 25910. — comant (*commande*). — conpert (de *comparer, acheter*). — coveit (*convoite*). v. 5412. — demant (*demande*). v. 26015. — desdit (*dédire*). v. 15955.

— despuit (*dépouille*). v. 8404. — doint. v. 17739. et dont. v. 26409 (*donne*). — s'enfuit (*s'enfuit*). — ennuit (*ennuie*). v. 4654. — enseint (*enseigne*). v. 25483. — eschat (*échappe*). v. 21892 et 25895. — s'esmait (*s'étonne*). v. 4830. — estort. v. 21544. se hast (*se hâte*). — lest (*laisse*). v. 19713. — liet (*lève*). v. 21544. et reliet. — lot (*loue*). v. 18383. — mestreit (*soit maître*). v. 16850. — s'ost (*s'ôte*). 27310. — otreit (*accorde*). v. 21760. — oublit. — pardoint. v. 26410. et perdont. v. 29301 (*pardonne*). — se peint. v. 28172 (*se peine*). — peist (*pèse*). v. 26411. — penst (*pense*). — ratort. v. 27142 (de ratorner). — s'en retort (*s'en retourne*). v. 19849. — test (*se taise*). — tort (*tourne*). v. 27754. — sevant. — viet (*défende*). — rait (*coule, jaillisse*). v. 29909. On trouve aussi quelques autres formes : viengiez, tiengnent, mainquent, enfraingnent, torgent, assoille, qui li falge. v. 27131. alge. v. 27139, etc. estorte. v. 27753. semonge. v. 19825. forface. v. 12259. voist (*aille*). v. 1990.

SUS (se traire), *se soustraire, se retirer*. v. 12271.

T.

TAI, *marais, bourbier*. v. 6019 et 11119.

TAINT, *touche*, lat. *tangit*. v. 8719.

TAIOS, *boueuse*. campagne taiose. v. 19972.

TALEVAZ, *sorte de bouclier*. Si se hurtent des Talevaz. v. 21142. Des Glossaires expliquent ce mot par *bouclier aux bords taillades*, ce que justifieraient ces vers du *Roman de Thèbes* :

Talevas semble sis escus ;
Car d'ore en autre fu fendus.

On connaît dans l'histoire de Normandie Guillaume Talevaz.

TAMEZ, *craignez*. leçon de K. les autres mss. donnent *cremez*. (Id., *Chron.*)

Séurs seiez, ne vos tamez.

TANT, pris subt., *fois*. Mielz fet deus tans, *deux fois mieux*. v. 17299.

TANT (se mettre à), *se mettre en peine, à l'œuvre*.

Et qui à tant ne s'en metra. v. 3654.

TANT DIS, *autant de jours que*. Cette forme explique l'origine de notre mot *tandis*.

Tant dis com les treves durèrent. v. 12930.

TART. Molt me sereit tart, *j'aurais grande hâte*. v. 17728.

TARDIER (se), *tarder*.

Li Troien ne se tardièrent. v. 4559.

TAS, *entassement*.

La presse i est granz et li tas. v. 17261.

TASSELÉ, de *tassel, agrafe*.

D'or et de pierres tasselé. v. 6210.

TECHES, *qualités, mérites*. les teches, les semblances. v. 197. (Id., *Eneas*.)

TEMOLTE, s. f., *tumulte*.

La temolte ne la dolor. v. 27653.

TENERGES, *clair*. mot singulier qui semble un souvenir du grec ἐναργης, à moins qu'il ne vienne de *tergere*, qui se retrouve dans le vieux français, *terdre, terge, ters*.

Cel jors n'iert pas li ciels tenerges. v. 19144.

TENIR, SE TENIR, *lutter contre*, en parlant d'un cheval :

Ne s'i tenist pas arondele. v. 26352.

TENPIERS, *temps*, lat. *temperies*. v. 5933. — *tempête*.

Ainz que s'apaisast li tenpiers. v. 27488.

TENTIR, *résonner*.

N'i ot I. sol mot tenti. v. 3971.
Si feseient lo leu tentir. v. 4521.

TENUE, *tenance, domaine*.

Assez aveit riche tenue. v. 1151.

TERDRE, TERT, *nettoie*, lat. *tergit*.

Et sa plaie li lie et tert. v. 14470.

TERMINAISONS. Notre manuscrit termine volontiers en *i* les mots en *ié* : irie, apaïe, voidie, rengie, appareillie, comencie, vengie, detrenchie, essillie, etc. Écrit à l'indicatif *vie* pour *vée*.

TERRAL, *terrassement*. v. 25815.

TERRIER, même sens.

Molt en erent halt li terrier. v. 2995.

TERROS, *terreux, couvert de terre*. v. 17068, etc.

TESANT de. Tesant de lor dolz sons. v. 27225.

TEST, *tête*.

Por quant del test pareist li os.
En vostre test ne boit. v. 14126.

TESTÉE, *blessure à la tête*.

N'i a pas X. n'aient testée. v. 12795.

TIRE (combattre à), *combattre sans repos.* v. 12450.

TOCHES, *sorte de jeu.*

Ne geue pas à els as toches. v. 22672.

TOLEIT, part., *enlevé.* (V. Wace, *Rou*, v. 11179.) trop m'a toleit. v. 28795 et 29460. toleiz. v. 24555. tolu. v. 18764 et 29501. (Id., *Chron.*, toleite. v. 35205.)

L. de ses gans li a toleit. v. 13673.

TOMBLEL. J. v. 29553. p. TOMBEL, *tombeau.*

TOR. al chief de Tor. V. *chief.*

TORGE (s'en), *s'en retournent.* de *torner.* v. 18209. Torgez. v. 18681.

TORMENT, *tempête.*

Les tint un tormens granz et fiers. v. 3544, etc.
Bien me déust neier tormens. v. 22914.

TORRA, TORRONT, TORREIT, de *torner.* Jamès en Grèce ne torront. v. 2586. (*Eneas*, f° 43, retourra.)

Tost vost torreit à grant folie. v. 1038.

TOURNOURS, *barre*, de *tornus*, *turnus.* G. v. 14858. y remplace le mot *verroil.*

TRAIERECE, *action de tirer, lancement de traits.*

Et de Perseis tel traierece. v. 15892.

TRAÏN, *action de traîner.* (Id., *Chron.* Enchauz et train.)

TRAIT. Un trait, *un moment.* v. 15916.

TRECEOR, *tresse.*

Bendée fu d'un treceor. v. 1231.

TREPEI, TREPEIL. v. 19325. TRÉPÉIZ. v. 18491. *trépignement, agitation, bruit des chevaux.* v. 8515. (*Eneas*, Trepeil.)

Li cheval menent grant trepei. v. 15553.
Tel noise i a et tel trepei. v. 8516.

TRESCHER, *danser.* v. 14663, etc.

TRESGETER, *barrioler, entremêler, travailler avec art.* v. 14689, etc.

N'i ot chapitel ne piler
Que len ne féist tregeter
D'une ovre estrange et deboissie. v. 3065.

TRESPENSÉ, *préoccupé.* Marri et trespensé. v. 28044.

TRES QUE, *jusque.* v. 29492.

TREST, prét. de *traire*, lat. *traxit.* v. 5203 et 26728.

TRIBLER, *piler.* v. 16680.

TRICHER vers, *tromper.* tricher vers son ami. v. 20233.

TRIES, *derrière.* v. 15750.

TROIS ou TROS, *éclat, morceau.* les trois de lance. v. 17080, 28668, etc. et par suite *masse*, en parlant des cheveux.

Sor les espalles par grans tros. v. 5092.

TROPEL, *troupe.*

XX. M. et plus sont en tropel. v. 9563.

TROVEURE, *trouvaille.* v. 4423.

TUBAINE, alias *tibiane.*

Basmes, encens ne tubaine. v. 13366.

TUELE, *tuyau.* v. 16731.

TUNIQUE. v. 26821. Rime avec *Reliques.* Les Glossaires donnent seulement TUNICLE.

TURCAIS, TURQUEIS, *turc.* ars turcais. v. 9486. et, à cause de la supériorité des Turcs à lancer des flèches, TURCAIS seul se prend ici pour *arc* et pour *carquois.*

Donc ra la main mise al turcais. v. 12335.
Li turcais sont plein et garni. v. 13887.

U.

UNES, fém. pluriel. Unes plaignes. En unes places. v. 7639. Unes armes d'argent. v. 7890. En unes aires. v. 25708. On trouve des exemples analogues en provençal (V. Raynouard, *Lexiq.*, t. V, p. 447).

L'unes as altres sont jointices.

USÉ, *habitué, ayant l'usage.*

Cil qui furent usé et duit. v. 10850.

USLAGUE, *pirate, banni, hors la loi.* Angl. *outlaw.*

Uslague sont tos jors par mer. v. 26782.

V. *Chron.* v. 12082. M. F. Michel dit *itague*, anciennement *utaque.*

UTAGES, *boutehors.* peut-être la même origine que l'anglais *out.* (Id., *Chron.*, v. 2080.)

Veiles utages et hobans. v. 941.
Rompent utages et hobens. v. 27475.

V.

VAILLEISSANT, *vaillant, la valeur de.*

Li vailleissant d'un sol denier. v. 28426.

VAIN, *pâmé, évanoui.* Pales et vains. v. 18060.

VALOIR, pris subst.

Abeissier en criem mon valeir. v. 21905.

VÉER, VIER, VAER, *défendre*, lat. *vetare*. (Id., *Chron.*)

Mal lor vea onques ses pors. v. 2062.

VEINE, *influence*.

Ja est tochié de la veine
Dont les altres font les forfes. v. 15106.

VEIR, VERAI, *vrai*.

Por veraie quï ne fust veire.

VEISOS, *sage, avisé*. v. 5197.

VELS ou VEUS, subst., *vouloir, désir*. Par lor vels. v. 20166.

VENDRE, *faire payer cher*.

Le duol lor vendent de lor frere. v. 9119.

VENELE, *ruelle*. d'où la vieille expression enfiler la venelle, *avoir peur*.

Par les rues, par les veneles. v. 25967.

VENGEISON, *vengeance*. v. 28187.

VENGEMENT, *id*. v. 29434.

VENIR (en). mielz l'en venist, *il lui eût mieux valu*.

VERBE. Met quelquefois un verbe actif sous une forme intransitive :

Se il en Jason ne pecha.

VERGONDÉ, *déshonoré*.

Assez en i ot vergondées. v. 2771.

VERNE. Les Glossaires donnent seulement VERNÉ, *orné, garni*.

Peceient verne et governail. v. 27477.

VERSAINE, *jachère*. v. 21131.

VERTAX, synonyme de *fuseau*. ms. G., f° 162. V. variantes, au v. 22520.

Fusiax vertax et autre chose.

VERTIRONS, *tournerons, viendrons*. A ço tuit vertirons. v. 18146.

VESTUE, *peuplée, cultivée*.

Quar molt ert bien l'isle vestue. v. 1142.

VIAIRE, *opinion*, comme *vis*. Com il m'est à viaire. v. 6124.

VIÉ, *défense*, lat. *vetitum*. Sor lor vié. Prov. *vetz*.

Qu'onc de sa terre lor fist vié. v. 2075.

VIF, adj., espèce d'explétif.

Qui s'i sache vif conseillier. v. 27480.

VILS, plur. fém. p. *viles*. Les mots qui en latin ont la même terminaison au masculin et au féminin, l'ont aussi dans notre vieux français. *vil, tel, quel*, etc.

VIS, *pensée, avis*. de *visum*. Ce li ert vis. v. 29446.

Mès dic tot qu'à vis li est. v. 4059.

VIS, *regard*. cler vis apert. v. 5875.

VIS, VIZ, *à peine*, lat. *vix*.

Qu'il ne se poent vis torner. v. 10217.

VISDE, *sagesse*.

Molt a grant visde et grant porpens. v. 17434.

VISDE, *avisé, sage*.

Visdes corteis et enartos. v. 4319.

VISON, *vue*. v. 29658.

VOCHER, *réclamer*, VOCHASSE. Nel vochasse pas salf. (Ms. 2181, au vers 26421.)

VOE, *voie*.

Com il alast à male voe. v. 745.

VOER, *faire un vœu*. Veu voé. v. 4309.

VOIER, p. VERIS, *voir*.

Desi que Dex nous dont voier. v. 3214, etc.

VOIT, VUIT. se dit des chevaux, *sans cavalier*.

Par le champ vont voit li destrier. v. 14328 et 29238.

VOL, *vouloir, gré*. v. 2870 et 1469.

VOLENTERIF, *désireux*.

Tuit volenterif de bataille. v. 5622.

VOLS, vox, du latin *volutus, arrondi, voûté, entouré en cercle, enveloppé. Eneas*, f° 46. Estoient vox amont. Dans A. de Honnecourt, p. 215, on lit : quant ces voies sont *volses*. On trouve même (*Mon. Ren.*) *volsée* et le composé *envoulsé*. d'une beste ot envoulsé la peau. (*Chron.*, VOUZ, *voûté*. palès coverz et vouz.)

Vols fu d'un drap saregoseis. v. 1553.
Jambes ot dreites, vox les pies. v. 5401.

VOLU, même sens et même origine. Arc volu. v. 14768. targes d'or volues. v. 23788.

VOZ, VOSTRE.

Voz serai mès à mon vivant. v. 13557.

VOZ, *vœux*.

Et voz rendus et grans services. v. 2802.

ERRATA.

Page 67, ligne 6. Un poète de ce nom, *ajoutez :* de Benoît.

Page 130, ligne 11. *Rétablir un mot omis :* la langue latine.

Page 139, ligne 26. *Au lieu de :* imparfait, *lisez :* un imparfait.

Page 156, ligne 24. (Sur les mss. de Benoît) *avant* le Siége d'Athènes, *lisez :* Thèbes.

Vers 642. Pallodion, *lisez :* Palladion.

Vers 1677. dedenz, *lisez :* de fors.

Vers 3288. qu'el sachiez, *lisez :* que'l sachiez.

Vers 8084. ii, *lisez :* li.

Vers 12030. les penéirez, *lisez :* l'espenéirez.

Vers 13370. l'orlé, *lisez :* l'orle.

Vers 14450. Achilies, *lisez :* Achilles.

Vers 16005. sone tant cor, *lisez :* sonent.

Vers 16030. Supprimer le point à la fin du vers.

Vers 16148. ensus, *lisez :* en sus.

Vers 16756. deceistra, *lisez :* decreistra.

Vers 18320. Il ne faut qu'une virgule à la fin du vers.

Vers 19727. ni a naient, *lisez :* n'i a.

Vers 19955. audre, *lisez :* andre.

Vers 20327. tant amené, *lisez :* tant mené.

Vers 20732. ta mie, *lisez :* t'amie.

Vers 20998. qu'il a mi trait, *lisez :* nu trait.

Vers 21174. et si puet len, *lisez :* et si vos puet.

Vers 22540. d'estoltic plains, *lisez :* d'estoltie.

Vers 22274. l'eustent, *lisez :* l'eussent.

Vers 25328. *lisez :* bienvolentéis, *d'un seul mot.*

Vers 26327. l'en, *lisez :* len.

Vers 26329. l'a l'ocie, *lisez :* là.

Vers 26365. l'en, *lisez :* len.

Page 580. *Ajoutez :* FAMEILLEUS, *affamé*, en parlant du loup.

Page 582. Au mot GEU PARTI, *ajoutez :* l'explication du mot se trouve encore dans l'*Eneas.* Turnus, déclarant au roi Latinus qu'il va provoquer son rival, dit :

Je te ferai I. giu parti,
Ou je l'ocirrai, ou il moi.

Page 585. au mot MAT, *ajoutez : Eneas*, ms. 7535, MATIR, *flétrir.*

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES

DE NORMANDIE.

3ᵉ Série. — 7ᵉ Volume.

XXVIIᵉ VOLUME DE LA COLLECTION.

DEUXIÈME PARTIE.

PARIS,

DERACHE, RUE MONTMARTRE, 48 ;

CAEN, F. LE BLANC-HARDEL, RUE FROIDE, 2 ;

ROUEN, LE BRUMENT, RUE DE L'IMPÉRATRICE, 11.

1870.

BENOIT DE SAINTE-MORE

ET

LE ROMAN DE TROIE,

OU

LES MÉTAMORPHOSES D'HOMÈRE ET DE L'ÉPOPÉE GRÉCO-LATINE AU MOYEN-AGE,

PAR M. A. JOLY,

Membre de la Société.

(Suite).

III.

COMMENT BENOIT A ÉTÉ AMENÉ A ÉCRIRE SON LIVRE. — LES TRADITIONS TROYENNES DANS L'ANTIQUITÉ, EN FRANCE, EN NORMANDIE ET EN ANGLETERRE.

Nous croyons avoir suffisamment établi que le *Roman de Troie* est bien l'œuvre d'un poète de la cour de Henri II d'Angleterre. Mais on est aussitôt tenté de se demander comment Benoît de Sainte-More a pu être conduit à raconter cette histoire ; comment, en un temps qui semble tout occupé de lui-même, de querelles entre la papauté et le pouvoir temporel, de guerres civiles et de guerres avec la France ou de préparatifs de croisades, un poète normand a pu être amené à traiter ces sujets qui semblent tout d'abord si éloignés de toutes les préoccupations courantes. Comment a-t-il pu imaginer qu'il intéresserait les contemporains de Thomas Becket, de Bertrand de Born et d'Éléonore de Guyenne aux infortunes d'Hector et aux destinées de Pergame ?

Tout étonnement cesse pour qui connaît l'histoire littéraire du XII^e^ siècle, et l'état intellectuel et moral du moyen-âge en général. Il était préparé à entendre de pareils chants, à la fois par son ignorance et

son savoir. Par son savoir, car l'antiquité latine était très-familière au moyen-âge. Nous avons vu en particulier tout ce qu'il y avait autour de Henri II de goût pour les choses littéraires, de connaissance des auteurs latins. Le latin n'est pas pour les hommes de ce temps une langue morte, c'est pour tous les gens qui se piquent d'un peu de culture intellectuelle la langue courante; c'est la langue des hautes connaissances, la langue de la foi et la langue de l'Église, comme la langue de l'école ; c'est la langue des affaires, la langue de la diplomatie, la langue de l'histoire, de celle qui se fait comme de celle qui se raconte. C'est aussi la langue du droit ancien qui est en train de devenir le droit nouveau, la loi royale; la langue du droit romain qui, à ce moment même, sort de l'école et commence à entrer dans les faits, s'impose, devient la règle pratique, amenant avec lui la théorie romaine du pouvoir (1). Le latin est ainsi la langue de l'âme; de l'esprit et du fait. Les ouvrages latins sont des livres de lecture ordinaire; ils sont feuilletés, commentés, cités, copiés. Il y avait donc déjà tout un auditoire préparé pour entendre parler de sujets antiques.

Mais Benoît ne s'adresse pas au public savant ou même simplement lettré. Il écrit dans la langue vulgaire pour tous ceux que charment les *Chansons de Geste* et les *Romans de la Table-Ronde*. Il fallait donc que ces sujets fussent également accessibles à la foule, et ils l'étaient grâce à une disposition particulière de l'esprit du moyen-âge, qui n'était pas moins préparé à les goûter par son ignorance même. Ce qui lui manque en effet surtout, c'est la critique, et par là même, pour les esprits cultivés comme pour la multitude à leur suite, pour les hommes qui ont reçu la culture latine et pour le peuple qui en a de temps en temps par eux de vagues échos, la guerre de Troie pouvait sembler très-naturellement un événement national, une page de l'histoire des ancêtres.

(1) V. Michelet, *Histoire de France*. — En 1111, dit M. Michelet, la fameuse comtesse Mathilde, la cousine de Godefroi de Bouillon, l'amie de Grégoire VII, avait autorisé l'école de Bologne, fondée par le bolonais Irnerio. L'empereur Henri V avait confirmé cette autorisation, sentant tout le parti que le pouvoir impérial tirerait des traditions de l'ancien empire. Le jeune duc d'Anjou, Henri Plantagenet, fils de la normande Mathilde, veuve de ce même empereur Henri V, trouva à Angers, à Rouen, en Angleterre, les traditions de l'école de Bologne. Dès 1124, l'évêque d'Angers était un savant juriste. Déjà avant lui le fameux italien Lanfranc, l'homme de Guillaume le Conquérant, avait d'abord enseigné à Bologne et concouru à la restauration du droit. Nous avons dit plus haut, page 113, comment Henri II avait favorisé le développement du droit romain en Angleterre.

Il faut se rappeler, en effet, que l'histoire, que la connaissance de l'antiquité est soumise alors à de tout autres lois qu'aujourd'hui. Le moyen-âge n'a aucune donnée de la chronologie. C'est là le caractère des peuples enfants : tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de distinguer entre *hier* et *autrefois*. Non-seulement l'Arabe se soucie peu des dates de l'histoire, il ne compte pas même les jours; le temps n'est rien pour lui. Le paysan même ne peut se faire une idée des degrés d'antiquité, il sait seulement que « *c'est bien ancien.* » En réalité, il ne connaît que deux dates, le présent et le passé, et tous les passés se valent; ils se confondent dans le même éloignement et la même brume. C'est pour cela que le moyen-âge ne s'inquiète pas de distinguer entre les diverses antiquités, entre l'antiquité païenne et l'antiquité juive ou chrétienne (1). Il mêle la Bible et le paganisme, la Grèce, Rome et l'Orient. Il ne connaît que les *Anciens*. Feuilletez les livres de l'un des hommes les plus instruits de ce temps, de celui qui a le plus lu et retenu, de Jean de Salisbury, ses œuvres sont une vaste encyclopédie, une bibliothèque de traits historiques empruntés à toutes les époques, à tous les peuples ; tout cela pour lui compose l'histoire des anciens (2). Mais ce ne sont pas seulement les anciens, ce sont les ancêtres « *majores nostri* », comme eût dit un sénateur de Rome. Jean dit *notre* en parlant des auteurs latins « *noster Terentius* (3). » Et l'assimilation, l'identité se font si naïvement complètes en son esprit que cela nuit à l'intérêt et à l'utilité de son livre. Dans ce traité, qui prétend être une satire des mœurs de la cour de Henri II, les souvenirs de l'ancienne Rome et les souvenirs du XII^e^ siècle se confondent si bien qu'on ne sait pas s'il se souvient de ses auteurs ou s'il peint d'après nature, s'il nous décrit un personnage qu'il a connu ou s'il ne l'a contemplé qu'à travers Horace

(1) Benoît les confond sans cesse. S'il veut parler d'un narrateur fameux, il dit qu'on n'en pourrait trouver un plus habile quand Plinius serait vivant « ou cil qui fit Apocalis. » Ses personnages font les mêmes confusions : Achille, amoureux et combattu entre *Amour* et *Meffait*, cherche dans ses souvenirs des héros qui aient succombé à la passion; il cite tour à tour Narcissus, Fortis Sanson, David et Salomon; il dit qu'il a pour lui l'exemple des « ancessors. »

(2) Orderic Vital, dans ses prologues, passe de Béhemoth à Erynnis. Il leur fait une place égale dans ses lamentations. Il explique également par leur intervention les iniquités des hommes.

(3) V. Joann. Sal., *Op.*, t. III, p. 293, comment il parle de Trajan et la prétendue lettre de Plutarque à Trajan, qu'il reproduit.

ou Juvénal, s'il l'a vu passer dans le Forum et la Suburra, ou bien dans la rue du Fouarre, près du petit Pont, ou dans la cité de Londres.

On s'explique dès lors comment les héros de l'histoire grecque et romaine pouvaient devenir aussi populaires que ceux de la *Chanson de Geste.* C'étaient tous des *ancêtres*, seulement un peu plus anciens les uns que les autres. On sentait vaguement cette différence d'âge, mais sans y attacher grande importance.

Et, entre tous les souvenirs de l'antiquité, ceux de Troie étaient particulièrement, et pour les causes que nous allons dire, familiers à tous les esprits. Nous verrons encore que nul n'était plus qu'un clerc normand naturellement amené à se préoccuper de l'histoire des Troyens, et à y reconnaître un thème populaire et presque patriotique.

Nous voyons, en effet, que l'historien de la guerre de Troie, qui a remplacé Homère et fait autorité au moyen-âge, est très-répandu et en grand honneur dans les monastères normands, que la préoccupation des origines troyennes avait pénétré depuis longtemps dans l'esprit des historiens de la Normandie, et était devenu pour ainsi dire « croyance d'État »; enfin, qu'un autre courant, le courant breton, venant, grâce à une série de causes que nous indiquerons, se rencontrer et s'unir avec le courant normand, la cour de Henri II et l'Angleterre étaient une grande officine de contes troyens, et nous verrons ainsi se produire tout naturellement en l'esprit du poète un désir qui, sans cela, semblerait si loin de toutes les inspirations du temps.

Mais, après avoir établi que ce poème devait tout naturellement se produire à la cour toute française de Henri II, il ne nous sera pas moins facile de montrer comment il devait devenir aussitôt populaire dans la vieille France. Il y avait des siècles, en effet, que non-seulement l'histoire de Troie était répandue en France, mais que nos vieux historiens, jaloux de réclamer pour nous toutes les gloires du passé et d'ennoblir les origines de notre race, les avaient fait remonter jusqu'au plus grand fait de l'antiquité et proclamé notre parenté originelle, non-seulement avec la race de Priam, mais avec Philippe et Alexandre. Ce qui, en passant, explique non-seulement comment Benoît a été amené à raconter le siége de Troie, mais aussi, ce qu'on n'a pas remarqué jusqu'ici, comment d'autres avaient pu être tentés de chanter la vie et les combats

d'Alexandre, et comment ces poèmes avaient eu chez nous un tel succès : Alexandre et les Macédoniens étaient les parents des Français. C'étaient donc là des sujets nationaux au premier chef, quelque invraisemblable que cela paraisse au premier abord. Essayons d'établir cette filiation d'idées et comment la tradition est venue de Troie à Benoît de Sainte-More.

Déjà, l'auteur de l'*Iliade* avait annoncé à la race d'Énée de grandes destinées. On est assez surpris de rencontrer chez lui cette prophétie :

νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρωέσσιν ἀνάξει,
καὶ παίδων παῖδες, τοὶ κεν μετόπισθε γένωνται.

Iliade, ch. XX, v. 307.

« *C'est Énée qui règnera sur les Troyens, et les enfants de ses enfants dans la suite des âges.* »

Les Romains s'en sont emparés et l'ont convertie à leur usage ; Virgile l'a reproduite en l'amplifiant et donnant aux fils d'Énée le monde au lieu de l'héritage d'Ilion :

At domus Æneæ cunctis dominabitur oris,
Et nati natorum et qui nascentur ab illis.

Æneid., liv. III, v. 97.

On sait quel emploi les autres poètes du temps d'Auguste ont fait de ces souvenirs de la guerre de Troie. Mais l'idée des origines troyennes de Rome n'était pas uniquement leur œuvre. Virgile et Horace ont détourné au profit d'une famille une tradition nationale ; ils ne l'ont pas créée. Bien longtemps avant eux, nous la trouvons adoptée à Rome. Nous n'avons pas à chercher ici quelle en était la légitimité. Les historiens des premiers temps de Rome peuvent et doivent distinguer entre les éléments divers de ce mythe, marquer ceux qui sont empruntés à des époques différentes, y signaler des confusions, des invraisemblances ; pour nous, nous n'avons qu'à les constater (1).

Les historiens romains, d'accord avec les poètes Nœvius et Ennius, sont unanimes à placer aux origines de l'histoire romaine Énée, son arrivée en Italie avec les Troyens fugitifs, son établissement au milieu des

(1) Voir, pour la discussion de ce point, Niebühr, *Hist. rom.*, trad. de Golbéry, t. 1, p. 250 et suiv.

Latins, dans lequel se fond le peuple nouvellement venu, hôte plutôt que conquérant. S'ils varient sur la réception qui leur est faite, sur les détails de leur établissement, du moins ils s'accordent sur le fait d'une colonisation troyenne (1).

Et ce ne sont pas seulement les écrivains de l'époque impériale ou de la République finissante et inclinant déjà vers l'Empire qui enregistrent cette tradition. Ce qui est plus concluant, une série de faits se rapportant à diverses époques de la République, constate que ce fut vraiment à Rome, dès un temps reculé, « un article de foi politique. »

Niebühr a remarqué que les premières négociations que l'on connaisse entre les Romains et les États de la Grèce proprement dite, eurent pour objet la liberté des Acarnaniens demandée par le sénat aux Étoliens ; et cette intervention était motivée sur leur reconnaissance envers un peuple dont les ancêtres, seuls entre tous les Grecs, n'avaient pris aucune

(1) Salluste rappelle brièvement la tradition sans essayer même de distinguer entre les fondateurs de Rome même et de la puissance romaine (V. p. 16, *Catilina*, ch. XVI). Tite-Live a consigné cette croyance au début de son immense ouvrage, à la première ligne, et rien n'est plus solennellement affirmatif, plus décisif, plus magistral que son témoignage à cet égard : « C'est un point bien constaté qu'après la prise de Troie, tous les autres Troyens furent exterminés : seuls, Énée et Anténor furent épargnés par les Grecs par égard pour un ancien droit d'hospitalité, et parce qu'ils avaient toujours conseillé de faire la paix et de rendre Hélène. Plus tard, Anténor, après des accidents divers, pénétra jusqu'au fond du golfe Adriatique. Banni de son pays par un désastre analogue (*ab simili clade*), mais réservé par les destins à fonder une puissance plus haute, Énée vint d'abord en Macédoine..... puis aborda aux champs de Laurentum et les occupa, etc. » Et il conduit sans interruption la race d'Énée, d'Ascagne, fils d'Énée, à Romulus et à Remus par Silvius, Æneas Silvius, etc..... — La gens Julia n'était pas la seule qui fût allée chercher des ancêtres dans la guerre de Troie : nous voyons par Horace (lib. III, od. 17) que les Lamiæ prétendaient descendre de Lamus, roi des Lestrigons ; les Mamilius remontaient à Ulysse.

On peut supposer que Velleius Paterculus racontait la même histoire. Son ouvrage, qui débute aujourd'hui avec la fin des infortunes des chefs grecs au siége d'Ilion, et les colonies fondées par eux, racontait probablement d'abord l'histoire de ceux de ces fugitifs de Troie qui intéressaient le plus les Romains. Le siége de Troie est une des dates auxquelles il se rapporte, une époque. Denys d'Halicarnasse dans ses *Antiquités romaines* (Paris, Robert Étienne, 1546, p. 28, etc.), raconte avec de longs détails l'histoire d'Énée, sa sortie de Troie, ses voyages, son arrivée en Italie et toutes les traditions qui s'y rapportent. Justin raconte, d'après Trogue Pompée (*Hist.*, ch. XLIII), que les premiers habitants de l'Italie furent les Aborigènes sur lesquels régna d'abord Saturne... ; que, sous son troisième successeur, Faunus, Evandre aborda en Italie... ; que, sous le règne de Latinus, petit-fils de Faunus, Énée, abandonnant Troie prise d'assaut par les Grecs, vint en Italie, etc... (V. aussi Lycophron, vers 1250, si le passage n'est pas interpolé). Diodore de Sicile (lib. VII, ch. II et III ; édit. Didot, t. I, p. 312) rappelle brièvement comment Énée sortit de Troie, et comment il devint roi des Latins : « παρέλαβε τὴν τῶν Λατίνων βασιλείαν ». Plutarque, dans ses *Questions romaines* (284, 287), désigne les Romains comme Τρώων ἀγλαα τεκνα μεμιγμένα παῖσι Λατίνων.

part à la guerre contre « les Troyens ancêtres des Romains. » Niebühr pense que cet acte ne doit pas être antérieur à l'an 507 de Rome, mais qu'il ne saurait être non plus postérieur à 515 ou 516.

A la même époque, les Romains témoignent un vif intérêt aux habitants fort obscurs d'Ilion. Dans une lettre écrite au roi Séleucus, qu'on croit être Callinicus, qui régnait dès 509, le sénat réclame pour condition d'un traité de paix et d'alliance l'exemption de tributs en faveur de cette petite ville. Les Romains la comprennent dans le premier traité conclu avec la Macédoine. Quinze ans plus tard, ils proclament d'une façon solennelle cette parenté. Quand les Scipions traversèrent l'Hellespont, ils témoignèrent une grande satisfaction de revoir la patrie de leurs ancêtres; le consul se rendit à la citadelle pour offrir un sacrifice à Minerve.

Il y avait là sans doute un acte théâtral et une complicité des deux parts; les Iliens savaient bien et les Romains devaient savoir, comme l'a remarqué Niebühr (1), que les Iliens étaient une colonie d'Éoliens qui n'avaient pas même gardé la pureté de leur origine. Car les rois de Macédoine, qui tantôt agrandissaient la ville et tantôt en changeaient l'emplacement, avaient encore mêlé aux anciens citoyens une multitude prise dans toutes les nations. Il ne faut pas, en effet, donner trop d'importance à ces faits signalés par l'auteur allemand. Ils ne signifient pas que le Sénat romain ni les Scipions fussent bien convaincus de la parenté ni voulussent faire un acte de foi à propos des origines de Rome. De la part du Sénat, qui n'agissait guère par des raisons de sentiment, il y avait là une pensée politique. Il avait déjà les yeux tournés vers la Grèce; il s'y préparait des motifs d'intervention; il reconnaissait volontiers au loin des parents pauvres dont il pût, au besoin, réclamer la protection, ou se ménageait des successions collatérales. C'est ainsi qu'on le verra reconnaître les Samothraces pour les parents du peuple romain (2). A ce moment, du reste, la légende est répandue, acceptée, proclamée de toutes parts. Les poètes de Rome, Ennius, Nœvius, l'inscrivent dans leurs livres; les généraux romains saisissent les occasions de l'affirmer

(1) V. Niebühr, *Hist. rom.*, tom. I, p. 265.
(2) V. Servius, *Ad Æneid.*, III, 2.

publiquement ; Flaminius, après la guerre de Macédoine, consacre dans le temple de Delphes des boucliers attestant l'origine troyenne des Romains.

Les Grecs avaient d'autant plus volontiers accueilli ces prétentions du sénat romain, que, dès que leurs historiens avaient commencé à se préoccuper de Rome, la majorité d'entre eux avait accepté cette idée des origines troyennes de Rome, d'une part au moins faite à l'élément troyen dans la naissance de la ville (1). Leur amour-propre y trouvait son compte, ils étaient les fils des vainqueurs (2).

Au milieu de la diversité des récits sur ce point, il était un fait constamment admis, celui d'un grand mouvement de peuples en Italie, d'une colonisation à la suite de la guerre de Troie. Ce n'était pas, en effet, Rome toute seule qui prétendait à ces origines troyennes. Une foule de villes en Italie, comme Metaponte, Petelie, Arpi, Padoue (3), faisaient remonter leur histoire jusqu'à ce grand désastre, jusqu'à ce grand siége qui avait laissé un tel souvenir dans les nations de l'antiquité classique : les unes se réclamant des Troyens, les autres des Grecs, quelques-unes d'un mélange des deux peuples ralliés et humanisés sous la main de la destinée et l'impression de ces grandes infortunes. L'histoire d'Achéménide le Grec accueilli par les Troyens qu'attendrit sa misère est comme un écho dernier de ces sentiments.

Si l'origine de cette croyance à Rome se perd dans la nuit des temps, elle s'y perpétue même lorsque l'empire a quitté la ville éternelle ; lorsqu'il est installé à Bysance, nous voyons qu'on revendique encore les origines

(1) Niebühr a pu conclure de là que ce ne sont pas les Grecs qui ont fourni aux Romains des origines, que cette croyance s'est imposée aux Grecs eux-mêmes : qu'elle était répandue à Rome avant que la littérature grecque y fût devenue populaire. On en retrouve la trace dans la religion même des peuples latins. Timée de Sicile, écrivant vers l'an 490, dit qu'il tient de quelques Laviniens qu'on adore à Lavinium des pénates d'argile apportés par les Troyens. — V. Lycophron, V. 1242, 1252, 1253. — Denys, I, 72, p. 58. — Festus—Scylax dans Strabon, p. 4. — Strabon à propos de Démétrius Poliorcète, p. 232. — Callias, hist. d'Agathoclès.

(2) D'après Solin, quelques historiens attribuaient à des Grecs la fondation de Rome. V. C. J., Solini polyhistor. Henri Estienne, 1577, p. 10.

(3) On peut remarquer à ce propos que des deux côtés de l'Adriatique on se vantait d'une origine troyenne. Les Illyriens prétendaient avoir reçu une colonie de Troyens sous le nom de Dardaniens. Antonius Sabellicus, VI[e] liv., Ennéade 7, parle des Troyens d'Illyrie. — Claude l'Illyrique comptait parmi ses titres l'honneur d'être issu des Troyens.

troyennes. On s'appuie désormais de l'autorité du génie de Virgile. Son témoignage a pris pour les Romains la même gravité que celui d'Homère avait eue pour les Grecs (on sait quelle part énorme les anciens font aux poètes dans la constitution des traditions officielles). On lit dans les Novelles de Justinien, n° 47 : « Si quis enim respexerit ad vetustissima hominum et antiqua reipublicæ, Æneas nobis trojanus rex reipublicæ princeps, et nos quidem Æneadæ ab illo vocamur (1). »

L'exemple de Rome devait trouver des imitateurs. Dès que Rome eut commencé à être bien décidément la reine des nations de l'antiquité, les peuples barbares eux-mêmes voulurent retrouver au plus profond de leurs annales les traces d'une origine commune avec les dominateurs du monde ; ils se piquèrent d'être, selon l'expression originale de Belleforest, « les bons et loyaulx cousins des sénateurs de Rome. » On a souvent cité le mot qui termine une lettre de Cicéron (2), et où il fait allusion à la parenté avec les Romains réclamée par les Éduens. Cicéron a l'air de s'en amuser : « Una mehercule nostra vel severa vel jocosa congressio pluris erit quam non modo hostes, sed etiam fratres nostri Ædui. » Et rien chez lui n'indique sur quoi reposait cette prétention : elle semble n'avoir rien de commun avec l'origine troyenne, et n'avoir été fondée que sur des rapports de bonne amitié.

Diodore de Sicile fait aussi allusion aux Éduens lorsque, parlant des diverses nations qui habitent la Gaule, il dit qu'il en est une qui a avec les Romains une parenté antique et une affection qui subsiste encore aujourd'hui : συγγένειαν παλαιάν καὶ φιλίαν τὴν μεχρὶ τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων διαμένουσαν.

Lorsque Claude proposa d'étendre à la Gaule tout entière le droit de cité romaine, Tacite nous apprend que les Éduens furent les premiers auxquels fut accordée l'entrée du sénat de Rome. Il ajoute : « Ce fut un privilége donné à l'ancienneté de notre alliance, et à ce que, seuls entre les Gaulois, ils échangent avec le peuple romain le titre de frères (3). »

Ces souvenirs sont rappelés encore dans un panégyrique prononcé par Eumènes devant Constantin, au nom des Flaviens (4).

(1) Cité par M. Leroux de Lincy (analyse du *Roman de Brut*, p. 92).

(2) V. *Epist. ad div.*, liv. VII, ep. 10, ad Trebatium.

(3) V. Tacite, *Annales*, liv. II, ch. XXV.

(4) « Quelle nation, dit-il, dans l'univers entier, pourrait prétendre obtenir, dans la tendresse du peuple

De même les Bataves, d'après une inscription antique trouvée à l'embouchure du Rhin (*apud Grut.*, p. 499), s'intitulaient *Civ. Batavi fratres et amici populi romani.*

Jusqu'ici, cependant, et dans les témoignages officiels, nulle trace de communauté dans une origine troyenne. Juste-Lipse, qui cite les passages d'Eumènes, pense avec raison, selon nous, qu'il n'y a là qu'un terme d'affection, une expression empruntée aux habitudes de langage des Gaulois et des Germains, chez qui on donne le nom de frères et d'amis à des alliés fidèles.

Chez les poètes, et à partir de l'*Énéide* et de son grand succès, la prétention à la parenté par les Troyens se précise. Lucain dit que les Arvernes osaient se prétendre les frères des Latins, et *issus comme eux du sang troyen :*

> Arverni que ausi Latio se fingere fratres
> Sanguine ab Iliaco.

Sidoine Apollinaire réclame aussi pour sa patrie ce titre d'honneur :

> Est mihi quæ Latio sé sanguine tollit alumnam
> Tellus clara viris.

Et, ailleurs, il écrit : « Audebant se quondam Latio fratres dicere et sanguine ab Iliaco populos computare (1). » A mesure que la domination romaine s'affermissait en Gaule, et que la culture littéraire s'y répandait, accueillie ardemment partout, ces traditions avaient dû de plus en plus s'y enraciner.

L'histoire elle-même se prêtait jusqu'à un certain point à ces altéra-

romain une place supérieure à celle des Éduens. Ce sont eux qui, les premiers entre ces nations barbares et sauvages de la Gaule, ont été par plusieurs sénatus-consultes appelés les frères du peuple romain; et tandis que, des autres peuples situés du Rhône au Rhin, nous ne pouvions attendre tout au plus qu'une tranquillité suspecte, seuls ils se glorifiaient du titre de nos parents. » Et ailleurs : « Les Mamertins en Sicile, les habitants d'Ilium en Asie ont réclamé une origine fabuleuse. Seuls les Éduens, sans être poussés par la crainte, ni par un sentiment d'adulation, mais par une simple et franche affection, ont été acceptés comme les frères du peuple romain. »

(1) V. Sidonii Apollinaris *Opera*, Lutet., 1598, lib. VII, ep. 7, p. 447.

tions de la vérité. Des colonies grecques étaient venues, dans une antiquité déjà reculée, s'établir en Gaule. Marseille était une colonie phocéenne. Bientôt l'imagination complaisante des peuples avait pu oublier Phocée, et rattacher ce fait d'une colonisation grecque au souvenir bien plus fameux de la dispersion des Grecs après le siége de Troie. C'est là ce que semble dire un passage d'Ammien Marcellin, qui écrit, sans discuter cette croyance : « Aiunt quidam post excidium Trojæ fugientes Græcos, undique dispersos, loca hæc occupâsse tunc vacua (1). »

On comprend ces prétentions, fruit de la politique et de l'adulation. Les sujets se rapprochaient ainsi de leurs vainqueurs. Grâce à ces inventions si faciles et si conformes à la tradition poétique de l'antiquité, ils relevaient et ennoblissaient leur servitude. Ce n'était plus une conquête, c'était une rentrée dans une famille qui avait longtemps oublié ses liens. Ce qui est plus frappant, ce qui montre quelle impression de grandeur s'attachait au nom de Rome, même déchue, et quel ébranlement cette colossale puissance avait laissé dans les imaginations, on vit les barbares mêmes qui s'en partageaient sans résistance les derniers débris, fascinés par la grandeur de ce vaincu, s'écrier comme Henri III devant le cadavre du duc de Guise : Mon Dieu, qu'il est donc grand ! il est encore plus grand mort que vivant ! Leurs chefs voulurent se rattacher à elle, se draper dans un lambeau de sa pourpre. Ils étaient fiers de porter des titres romains, de s'appeler consul ou patrice. Ils essayaient de parer leurs jeunes monarchies d'un reflet de l'ancienne grandeur romaine. Les plus puissants d'entre eux rêvèrent d'être les continuateurs des Romains. Ce ne fut pas même assez pour eux, et ils furent jaloux de se retrouver dans la nuit des temps une parenté plus ou moins authentique avec ceux dont la défaite était encore si imposante.

On retrouve ces traditions chez les Francs dès la plus haute antiquité (2), au moins dès leur arrivée sur les bords du bas Rhin. Leurs premiers chroniqueurs voulant faire à la fois œuvre de patriotisme et d'érudition essayèrent de rattacher l'histoire de nos origines à celles des origines de

(1) V. Ammien Marcellin, liv. XV.

(2) V. Rothe, *Die trojasage der Franken*. Germania, t. I, p. 34-52. Rothe croit que l'hypothèse de l'origine troyenne des Francs est purement mythologique.

Rome, telles que les poètes du temps d'Auguste les avaient désormais imposées à toutes les imaginations.

Dès le milieu du VII[e] siècle, Frédégaire le Scholastique (1), dans cette chronique qu'il prétend extraire d'Eusèbe, traduit par saint Jérôme (2), et qu'il sème de toutes sortes de légendes populaires qui ont cours de son temps, et dont ni saint Jérôme ni Eusèbe n'ont soupçonné l'existence, donne aux Francs cette étrange origine : « En ce temps, dit-il, Priam « (sic) (3) enleva Hélène; Memnon et les Amazones vinrent à son « secours. C'est à lui que remonte l'origine des Francs. Priam fut leur « premier roi. Il est écrit ensuite dans les livres d'histoire comment ils « eurent pour roi Friga (4), puis comment ils se divisèrent en deux « parties, dont l'une se dirigea vers la Macédoine, et prit le nom de Macé- « doniens, du peuple par lequel elle avait été accueillie (5). Là ils défen- « dirent vaillammeut le pays attaqué par de puissants voisins, et se con- « fondirent par des alliances avec leurs nouveaux concitoyens, et on vit « aux jours de Philippe et d'Alexandre ce que valait leur courage.

« Une autre partie du peuple troyen sortie de Phrygie, trompée par « Ulysse, mais échappant à la captivité, erra en beaucoup de régions « avec ses femmes et ses enfants. Ils se choisirent pour roi un certain « Francio qui donna son nom aux Francs. Sous la conduite de ce chef « intrépide, ils ravagèrent une partie de l'Asie, passèrent en Europe et « s'établirent entre le Rhin, le Danube et la mer. C'est là que mourut « Francio (6). »

(1) V. *Rer. Gall. Script.*, t. II, p. 461. « In illo tempore, etc. »

(2) « Antiquiores nostri auctores quorum primus et precipuus Eusebius, postquam imitator ejus Ieronymus, post Prosper et Sigebertus, » dit Lambert d'Ardres.

(3) Déjà le nom de Priam, roi franc, se trouve dans Prosperi Tyronis Chronicon. V. *Rer Gall. Script.*, tom. I, p. 636, à l'année 382 post Christ. « Priamus quidem regnat in Francia quantum altius colligere potuimus. » Mais on pense que tout ce qui touche les rois francs dans cette chronique n'y est que par interpolation.

(4) Il n'est pas besoin d'avertir que ce nom du roi Friga n'est probablement qu'une forme vicieuse du mot Phryga, dont l'ignorant narrateur a fait Frigam et un nom d'homme.

(5) V. *Rerum Gall. Script.*, tom. II, p. 461 : « Ex aliis Fredegarii exceptis delecta quæ ad histor. Francorum pertinent. »

(6) Fréret, tom. V, pag. 155 et suivantes, de l'*Origine des Français*, pense que la première source de toutes ces légendes est peut-être dans la ressemblance des noms de Phrygia et Phrysia, le séjour de la première nation des Francs qui passa en Gaule longtemps avant Julien, d'autant mieux que dans le

« La tradition affirme que de la même origine est sortie une troisième « nation, celle des Torci. Lorsque les Francs eurent parcouru l'Asie en « combattant, ils pénétrèrent en Europe et une partie de la nation s'établit « sur le rivage du Danube entre l'Océan et la Thrace. Ils élurent un « roi nommé Turquotus, de qui la nation prit le nom de Torci (1). « Les Francs de cette expédition menaient en marche avec eux leurs « femmes et leurs enfants, et il n'y avait pas de nation qui pût leur résister « en bataille. Mais ils livrèrent plusieurs combats lorsqu'ils s'établirent « sur le Rhin (2). Ils étaient alors en petit nombre. De la captivité de « Troie à la première olympiade il s'écoula 460 ans (3). »

Tel est le récit confus, médiocrement intelligible en quelques-unes de ses parties, que nous fait Frédégaire sans indiquer où il en a pris les éléments.

On voit comment se préparait par les lettres cette idée que Charlemagne allait bientôt faire éclater dans la politique, comment les Francs se proclamaient déjà les légitimes héritiers des Romains, comment à ce titre ils allaient tout naturellement revendiquer l'empire de l'Italie contre d'autres barbares qui ne songeaient pas à réclamer la même parenté.

Il semble du reste que Frédegaire n'avait pas été l'inventeur de la légende troyenne, mais qu'elle était déjà répandue et populaire avant lui : en effet, au temps même où il écrit, nous voyons les chancelleries la consacrer officiellement. Nous voyons les princes se parer solennellement de cette ori-

VII[e] siècle les peuples de Frise étaient appelés Frigones, comme on le voit déjà dans l'anonyme de Ravennes. On changea de même, dit-il, le nom d'Ansegises en celui d'Anchises ; de Priarius, roi des Allemands sur le haut Rhin on fit un Priamus, et là-dessus on bâtit un roman dans un temps d'ignorance où il en fallait encore moins pour autoriser une tradition.—Peut-être cependant y a-t-il au fond de tout cela un vague ressouvenir d'émigrations de peuplades d'origine phrygienne en Thrace d'abord, puis dans les contrées voisines du Danube, et de là vers les bords du Rhin. Cette tradition troyenne, abandonnée complètement pendant deux siècles, a retrouvé de nos jours un défenseur convaincu. V. Moet de la Forte-Maison, *Les Francs, leur origine et leur histoire*. Paris, Franck, 1868. — Braun, *Les Troyens sur les bords du Rhin* (1836), admet aussi la possibilité d'un fond historique.

(1) V. plus loin, chapitre VIII, une note sur ce passage et les Torci.

(2) Le texte ajoute ici « dum a Turquoto *minuati* sunt. » N'est-ce pas plutôt *nominati* qu'il conviendrait de lire ?

(3) Il est à noter que Grégoire de Tours, lib. II, ch. 9, n'a point raconté toutes ces belles choses. Il se contente de dire : « Tradunt multi (Francos) de Pannonia fuisse digressos et primum quidem « littora Rheni amnis incoluisse, dehinc, transacto Rheno, Thoringiam transmeasse, ibique juxta pagos « vel civitates, reges crinitos super se creavisse de prima, et ita dicam nobiliori suorum familia. »

gine antique (1). L'importance qu'elle pouvait avoir nous est révélée par ce fait que le premier qui ait songé à s'en faire un titre de gloire est un prince qui a été comme un essai de Charlemagne sous la première race. On lit dans une charte de Dagobert que les Francs sont sortis du très-noble et très-antique sang des débris de Troie « ex nobilissimo et antiquo Trojanorum reliquiarum sanguine nati, » et le souvenir de cette déclaration s'est perpétué sur les bords du Rhin. Dans une inscription de Trèves qu'a connue le cardinal Baronius on lit : « Ego qui persecutor domini et sponsæ suæ ecclesiæ fui, videlicet Ragnerus, qui non sum dignus vocari dux, sed prædo, filius justi ac boni Sadigeri, filii Ferrici »; suit une liste généalogique qui se termine ainsi « Filii Marcomiri, filii Clodii, filii Dagoberti *ex præclara Trojanorum familia orti*, Francorum orientalium et occidentalium regum et ducum filiis. »

Le récit que nous venons de lire dans Frédégaire se retrouve à peu de chose près, mais plus bref et plus précis, dans un abrégé de Grégoire de Tours, qu'on attribue au même auteur (2).

L'auteur des *Gesta regum Francorum*, empruntés à Grégoire de Tours et à d'autres, qui écrivait vers le même temps que Frédégaire (3), et que l'on a désigné sous le nom du « Fabuleux anonyme », reprend le récit de Frédégaire en le complétant sur certains points. Il commence son livre en ces termes : « Rapportons le principe et l'origine de la nation des Francs et les actions de ses rois, « regum gesta. » Il y a donc en Asie une ville des Troyens où est la cité d'Ilion, « oppidum Trojanorum ubi est civitas quæ Ilium dicetur, » où régna Énée. Ce fut une race forte et vaillante. Contre Énée, roi des Troyens, se levèrent les rois des Grecs, avec une nombreuse armée, et ils combattirent contre lui, avec un grand carnage. Énée, vaincu, se réfugia dans la cité d'Ilium. Après un

(1) C'est la remarque que faisait déjà au XVII[e] siècle Audigier (de l'*Origine des Français*), en parlant de cette opinion qui, avec Hunibald et Manethon, tire les Français de Francus ou Francion, supposé prince troyen : « à quoi nos propres monarques semblent avoir applaudi, se trouvant des titres tendant à cela sous chaque race. »

(2) V. Duchesne, *Script. franc.*, tom. I, p. 723. *Gregorii Turonensis Chronica excerpta ex Fredegarii Scholastici historia miscella franc. epitomati*, Ed. Ruinart, p. 548. Cette opinion a été soutenue par Heeren, *Histor. Werke*, t. II, p. 255.

(3) La chronique qui porte ce titre va jusqu'en 740, sous Thierry IV (de Chelles). Mais les éditeurs des *Gall. Rer. Script.* y reconnaissent plusieurs auteurs, dont le premier se serait arrêté en 641.

siége de dix ans, il s'enfuit en Italie pour soudoyer ces nations et s'assurer leur secours, « locare gentes illas ut ei auxilium ferrent. » Deux autres de leurs princes, Priam et Antenor, avec d'autres guerriers de l'armée troyenne, au nombre de douze mille, s'enfuirent sur leurs vaisseaux. Pénétrant jusqu'aux bords du Tanaïs, ils naviguèrent à travers les Palus-Méotides et parvinrent aux confins de la Pannonie, et occupèrent les espaces qui touchent aux Palus-Méotides, et ils commencèrent à y élever une ville qui conservât leur souvenir, et ils l'appelèrent Sicambrie (1), et ils y habitèrent de longues années et formèrent une grande nation (2). »

Sous le règne de l'empereur Valentinien, ils forcent les Alains dans les Palus-Méotides, et sont baptisés par l'empereur « du nom de Francs en langue attique, ce qui se traduit en latin « fier » de la dureté ou de la fierté de leur cœur. » L'empereur les exempte en même temps de tout tribut pour dix années. Au bout de ce terme ils refusent de s'y soumettre de nouveau. Attaqués par des forces supérieures, après une défense héroïque et après avoir perdu leur chef Priam, ils sont forcés de battre en retraite ; ils quittent Sicambrie, et viennent s'établir sur le Rhin avec leurs chefs, Marcomir fils de Priam, et Sunnon fils d'Antenor (3). Sunnon meurt, et Marcomir les engage à se donner un seul roi. Ce fut Pharamond, « et levarunt eum super se regem crinitum. »

Les récits de Frédégaire et de l'anonyme se retrouvent plus ou moins altérés dans tous nos vieux historiens : dans la *Chronique* de Moissac (4), dans le *Chronica rerum Francorum breviter digesta* (5), dans Aimoin, moine de St-Benoît-sur-Loire (6), dans Roricon (7), dans Adon, évêque

(1) Bonfini, dans son *Histoire de Hongrie* au XV^e^ siècle, retrouvait les traces de Sicambrie dans Bude la vieille, Alt-Offen. On prétendait qu'on y avait découvert, au temps de Mathias Corvin, une inscription attestant qu'elle avait été bâtie par la légion sicambrienne. Lazius, *de Aliq. gent. Mig.* ; Bertius, *Rer. Germ.*, etc., ont répété cette histoire.

(2) Rigord, plus instruit, dira *arctica lingua* au lieu de *attica*. Dom Bouquet, tom. II, préf., supposait que ce pouvait être *hattica* pour *cattica*, la langue des Cattes.

(3) Ces deux noms de Marcomir et de Sunnon ont été pris à Grégoire de Tours. L'an 389, Arbogast traite avec deux chefs de ce nom, « subreguli ou regales » des Francs.

(4) V. *Rer. Gall. Script.*, t. III, p. 648.

(5) V. Duchesne, t. I, p. 797.

(6) V. *Rer. Gall. Script.*, t. III, p. 21.

(7) V. Duchesne, t. I, p. 799.

de Vienne (*De sexta mundi ætate*), dans le *Draco Normannicus* (1), dans Sigebert de Gembloux (2), dans Hugues de Saint-Victor (3) et dans Jean de Marmoutiers (4). Chez ces divers narrateurs, la légende présente des différences de détail ; l'imagination des écrivains s'est donné libre carrière quand il s'est agi de marquer le premier auteur de la race ; mais les détails essentiels se retrouvent chez tous. Les Francs sont sortis de Troie ; ils se sont établis d'abord en Pannonie ; par une migration dernière, ils sont venus sur les bords du Rhin, et de là en Gaule.

Ces idées étaient devenues si populaires, qu'on voit tous les panégyristes rattacher leurs héros à ces souvenirs de Troie, en s'emparant des moindres ressemblances de noms. Paul Diacre (Warnfried) qui, d'abord secrétaire de Didier, s'était ensuite attaché à Charlemagne, découvre qu'Ansegise, fils d'Arnulf, évêque de Metz, descendait d'Anchise le Troyen ; il l'insinue dans son livre sur les évêques de Metz et dans l'épitaphe de Rothaïde, fille de Pépin.

Les princes de la seconde race, comme ceux de la première, s'em-

(1) V. *Notices des manuscrits*, t. VIII, p. 297, chap. XIV, Sommaire.

(2) V. *Rerum Gall. Script.*, t. III, p. 332.

(3) Voici comment le dernier de ces narrateurs, Hugues de Saint-Victor, raconte ces mêmes faits (j'emprunte la traduction de Cl. Malingre, *Traité de la loi salique*, 1614).

« Après la totale subversion de la très-noble cité de Troye, qui fut environ 3977 ou 80 ans après la création du monde et 1190 ans avant l'incarnation de Jésus-Christ, 2 ans avant le trépas de Samson, juge d'Israël, un nommé Francion et ses frères, enfants d'Hector aisné fils du roi Priam, avec Turcus, fils de Troilus, et en leur compagnie Helenus, leur oncle, grand devineur et astrologien, s'enfuirent et eschappèrent subtilement le danger des flammes et le glaive des Grecs avec grande multitude de Troyens, comme aussi firent semblablement Énée, fils d'Anchise, Anthenor le jeune, Priam, nepveu d'Énée, et plusieurs autres qui peurent s'échapper et se sauver..... »

« Francion et ses gens s'en allèrent en Pannonie, aujourd'hui appelée *Hongrie*, où ils édifièrent une cité qu'ils nommèrent *Sicambre*, laquelle longtemps après fut destruite, et auprès du lieu où elle était fut rebâtie une autre belle cité qui de présent est appelée *Bude*, et commencèrent alors les Sicambres, habitants de ladite ville de Sicambre, à s'appeler François, à cause dudit Francion, fondateur de leur cité, et qui premier les avait là menez, ce qui arriva environ le temps où David régnoit en Judée. Quand ils eurent là demeuré environ 230 ans, leur peuple creut et multiplia de telle sorte qu'il n'y avait plus assez de pays ni de terre pour les nourrir. Et pour ce se débandèrent d'eux bien vingt-deux mille hommes sous la conduite d'un duc nommé Ubros pour aller ailleurs chercher lieu à eux convenable pour habiter. Ils passèrent à ceste fin le pays de Germanie, traversèrent les fleuve du Rhin et de la Marne et pénétrèrent jusqu'en Gaule au pays de la rivière de Seine, où demeurèrent ainsi les premières nations de Gaule appelées François de Francion. Ce fut la naissance du nom François. »

(4) V. *Historiæ Gauffredi ducis Norman.*, etc., lib. II, Bibl. L. Bochelli. Paris, Chevallier, 1610, à la suite du *Grégoire de Tours*.

pressent de consacrer officiellement la tradition. Charles le Chauve, dans une charte, dit comme Dagobert : « Ex præclaro et antiquo Trojanorum sanguine nati. »

L'opinion est si bien admise que l'*Histoire de Troie* de Darès est considérée comme le premier des livres nationaux. Dans le plus ancien manuscrit que nous en possédions (1), le récit est intitulé la *Geste des Troyens, explicit Gesta Trojanorum*, et il a pour suite la *Geste des Français, incipit Gesta Francorum a S^to Gregorio.* L'auteur a donné pour préambule aux emprunts qu'il fait à notre vieil historien un récit en une page et demie de tous les faits que nous venons de lire. Un manuscrit de la bibliothèque de Montpellier, indiqué dans les catalogues comme un exemplaire de Darès, mais qui n'en est qu'une réduction, un abrégé d'abrégé, s'intitule plus explicitement encore *Historia Daretis de Origine Francorum.* Et, quand l'auteur a achevé son résumé très-bref et très-infidèle, comme le manuscrit de Paris, il rappelle rapidement la ruine de Troie, et il ajoute : « *Et exinde origo Francorum fuit ;* et ce fut là l'origine des Français. »

Mais les Français n'avaient pas été les seuls à se réclamer d'une origine troyenne. Il semblait que ce fût là la condition même de la noblesse d'un peuple ; on se plaisait à dire, comme plus tard Jean Le Maire : « De toute ancienneté la fleur de la noblesse d'Asie s'est venue rendre en Europe, dont elle n'a depuis bougé. » Ajoutons avec M. du Méril que la suprématie religieuse de Rome au moyen-âge devait rendre plus général et plus vif encore le désir des peuples de se rattacher aux mêmes origines (2).

Des écrivains allemands réclament le même honneur pour leur pays. Otto de Freysingen mort en 1158, dans sa Chronique (Cuspinianus, Strasbourg) après avoir dit comme Frédégaire que selon quelques historiens « les Francs ont pris leur nom d'un certain Francon, prince des Troyens, qui s'établit près du Rhin, » ajoute, comme preuve du fait, qu'on montre encore une ville qu'il construisit et appela Troie du nom

(1) Bibl. imp., fonds latin, n° 7906.

(2) M. Ed. de Méril signale dans des poèmes latins du moyen-âge de nombreuses allusions au souvenir de Troie qui en prouvent la popularité.

de sa patrie et qu'il donna au fleuve qui la baignait le nom de Xanthe. « Détruite par les Sarrasins, elle fut rebâtie par les chrétiens et s'appelle encore Xanthis (1). » Il dit ensuite que Conrad de Franconie descendait par sa mère des princes gaulois qui, eux, étaient issus de la race antique des Troyens (2). Otto de Brunswick (liv. II, ch. 26 de son histoire) répète presque textuellement les paroles d'Otto de Freysingen. La même tradition a été recueillie dans la vie de Saint Anno (3).

Ces inventions étaient si bien devenues le patrimoine commun de l'Europe que nous les voyons gagner jusqu'à l'extrême Nord et se mêler aux traditions scandinaves primitives. Le compilateur de *l'Edda* (4) dans le prologue et l'épilogue qu'il a donnés pour cadres aux vieux chants qu'il a rassemblés, les rattache hardiment aux souvenirs de Troie. S'emparant de ces réminiscences d'Orient qui se montrent dans les poèmes scandinaves et des rapports que peut fournir de nom de *Ases*, il voit en eux les hommes de l'Asie. Il nous dit dans son préambule que la plus magnifique des villes bâties par les hommes était Troie, située près du centre de la terre (5); que les héros les plus célèbres du Nord ont toujours tenu à honneur de descendre des princes de Troie et les ont mis au nombre de leurs aïeux, que dans leur admiration ils ont même remplacé Odin par Priam. Il rappelle l'illustration d'Hector « l'homme le plus fameux du monde par sa force, sa taille et son habileté guerrière. » « C'est de là qu'Odin était sorti, et il prit, ainsi que ses compagnons, le nom de Troyen, tant ce nom inspirait de respect. » Plus loin il assure qu'Odin arrivé dans la Suède et y fondant la ville de Sigtuna, y établit, conformément à la coutume de Troie, douze chefs chargés de rendre la justice suivant les lois de cette ville. Dans

(1) H. Th. Leodius *De Sicambris* dit qu'il y a une ville de Xanthum « in Cliviis non procul a Passiburgio. »

(2) Otto préfère de beaucoup l'autorité des apocryphes à celle de Virgile; il dit en parlant d'Énée : « Viro forti ut ipse (Vergilius) adulatur, ut vero ab aliis traditur, patriæ proditori ac necromantico, ut« pote qui etiam uxorem suam diis suis immolaverit, ut scribit Vergilius. »

(3) On retrouve encore la légende troyenne que nous savons dans *Domus Carolingiæ genealogia* (V. Pertz, t. II, p. 310); *Annales Quedlinburgenses* (Pertz, t. III, p. 30); *Petri diaconi chronologica Roman. regum, etc.* (Pertz, t. III, p. 319); *Folcuini gesta abbatum Lobiensium* (Pertz, t. IV, 55). Elle est aussi dans la chronique de Salerne (Pertz, t. III, p. 515).

(4) V. *Edda Islandorum*, anno. Chr. MCCXV. Islandie conscripta, etc. Petr. Joh. Reseini op. et stud. Havniæ 1565, in-4°.

(5) « Les fils d'Odin élevèrent une ville au centre de la terre et l'appelèrent Asgord; nous lui donnons le nom de Troie, c'est là que demeuraient les dieux. »

l'épilogue, expliquant en quel esprit les chrétiens doivent lire les poétiques inventions des Skaldes, il essaie de montrer comment les événements de l'*Edda* ne sont que la reproduction, sous d'autres noms, des principaux événements du siége de Troie, comment ce que les Ases appellent les flammes de Surtur n'est que l'embrasement de Troie, etc... La légende troyenne s'est glissée dans le corps même du récit, soit grâce à certaines analogies de mots complaisamment admises, soit sous forme de glose appartenant évidemment au compilateur.

Tout cela n'a certes rien à démêler avec la tradition scandinave authentique (1); mais on y peut voir la preuve que les pays Scandinaves eux-mêmes au moyen-âge avaient été conquis par l'influence gréco-latine. On voit déjà se produire ici cet effort de la Renaissance pour dénationaliser en quelque sorte tous les souvenirs primitifs et les absorber dans la seule tradition classique.

Cette croyance était répandue depuis longtemps chez un peuple scandinave aussi d'origine, mais établi en terre gallo-romaine.

A peine fixés sur notre sol, les Normands s'étaient empressés d'élever la même prétention; nous la voyons se faire jour chez leurs plus anciens historiens. Aux origines de leur race, ils placent les Daces qu'ils confondent avec les Danois, et ils saisissent avec ardeur l'occasion de rapprochement que le nom de ceux-ci permet de faire avec un nom de l'épopée antique, ne songeant pas que c'est le nom des Grecs; « Igitur Daci nuncupantur a suis Danai vel Dani », écrit Dudon de Saint-Quentin, qui écrivait vers 1015. Seulement, comme les Romains avaient pris pour eux la descendance d'Énée, les Francs celle d'Hector, les Normands ont dû se contenter d'un ancêtre un peu moins noble. Ils descendent, assure le chroniqueur, d'Anténor qui jadis, après la dévastation de Troie, s'échappant du milieu des Grecs, pénétra avec les siens jusqu'aux frontières de l'Illyrie (2). Ainsi les peuples se partageaient les héros de la guerre de Troie.

(1) C'est cependant ce qu'a cru et affirmé un annotateur de Wharton (V. *The hist. of engl. poetry*, t. I. p. 131). Donnant à ces faits une importance et une antiquité qu'on ne saurait leur reconnaître, il y voit une tradition vraiment nationale des Scandinaves et croit pouvoir soutenir que c'est de là qu'elle se serait répandue chez les Bretons et les Francs. C'est là un système tout-à-fait inadmissible.

(2) V. *Mém. de la société des Antiq. de Norm.*, XXIII^e^ vol., 2^e^ partie, édit. Lair. « Glorianturque « se ex Antenore progenitos; qui quondam Trojæ finibus depopulatis mediis elapsus Achivis Illyricos « fines penetravit cum suis. »

Le *Draco Normannicus* que nous avons vu tout à l'heure enregistrer les origines troyennes des Francs ne contient dans ses sommaires aucune allusion à une descendance semblable pour les Normands.

Mais Guillaume de Jumièges a soin de la revendiquer (1). Il dit que les Normands sont venus des Goths sortis de l'île de Scanza..... qui de là sont allés s'établir dans la Dacie appelée aussi Danemarck, et il ajoute : « Ils prétendaient en outre que les Troyens étaient issus de leur race, et racontaient qu'Anténor, à la suite d'une trahison qu'il avait commise, s'échappa avant la destruction de cette ville avec deux mille chevaliers et cinq cents hommes de suite ; qu'après avoir longtemps erré sur la mer, il aborda en Germanie, qu'il régna ensuite dans la Dacie, et la nomma Danemarck, du nom d'un certain Danaüs, roi de sa race. C'est pour ce motif que les Daces sont appelés Daniens ou Danois (2). »

Guillaume de Poitiers, racontant la vie de Guillaume-le-Conquérant, n'a pas à rappeler les origines de la nation ; mais il est tout plein d'allusions aux souvenirs de la guerre de Troie. Il nous dit que Guillaume n'eût pas craint de lutter en combat singulier avec Harold, que les poètes comparent à Hector ou à Turnus, pas plus qu'Achille ne craignit de se battre avec Hector, ou Énée avec Turnus. C'est à lui que Benoît emprunte cette pensée de la rapidité de la conquête de l'Angleterre comparée à la lenteur du succès des Grecs devant Troie. Et, un peu plus loin, le même écrivain, parlant de la soumission des villes anglaises, écrit : « Si elles avaient été défendues par les remparts de Troie, le bras et l'habileté d'un tel homme les eussent bientôt renversées. » C'est sans doute en partie à cause de ces continuels retours à l'antiquité que les contempo-

(1) V. Guillaume de Jumiéges, *Hist. des Normands*, liv. I, ch. IV.

(2) Benoît reproduit ces traditions au début de sa *Chronique des ducs :*

Icist Daneis cist Dacien
Se rapeloent Troien ;
E dirai vos en l'achaisun :
Quant cravantes fu Ylion
Si 'n fu exilliez Antenors
Qui mult emporta grans tresors ;
Od tant de gent come il en out
Sigla les mers que il ne sout,
Maintes feiz i fu assaillis
E damagiez et desconfiz,
Tant que il vint en cel pais
Que vos oez, dunt jeo vos dis ;
Ci prist od ses genz remasance,
E de lui sunt Daneis estrait.
Ceo quident bien, issi le dient,
E, sachez, mult s'en glorifient.

rains de Guillaume de Poitiers se plaisaient à l'exalter comme le digne rival des historiens anciens (1).

Les Normands avaient donc, comme les Français, leur légende troyenne. Portée en Angleterre, elle s'y rencontrait pour ainsi dire avec un troisième courant troyen, celui-là d'origine bretonne (2).

A l'origine des dynasties bretonnes, avant Locrin, Camber et Albanach, on rencontre un prince de nom romain et d'origine romaine, et venu en droite ligne du *Latium* et de *l'Enéide* de Virgile (3). L'*Enéide* sert ainsi de préambule et de frontispice au *Brut y Brenhined*, aux triades bretonnes et aux *Mabinogion*.

Le premier livre où l'on rencontre ces traditions nettement et complètement formulées est une composition étrange, barbare, intitulée *Eulogium Britanniæ, sive Historia Britonum* (4), que l'on attribue généralement à Nennius, mais dont on n'a pu préciser d'une façon bien satisfaisante ni la date ni l'auteur (5).

(1) On pourrait citer encore Hugues de Fleury, qui écrivant à Adèle, fille de Guillaume, comtesse de Blois, parle en passant, comme d'une chose courante, de la légende des Troyens, qui, sous Antenor et Priam, au nombre de douze cents, s'étaient réfugiés dans les Palus-Méotides.

(2) On peut noter encore que ces traditions étaient populaires même parmi les Saxons. Witlaf, roi des Saxons orientaux, dans une charte datée de 833, entr'autres cadeaux faits à l'abbaye de Croyland, lui donne une robe sur laquelle était brodée la destruction de Troie (V. Note on Wharton, *English Poetry*, 1840).

(3) Selon Jeffery, le nom de Bretagne, en souvenir de Brutus, aurait été donné au pays par Merlin, sous Cadwallader, qui régna de 676 à 703. La tradition de Brutus était donc déjà répandue auparavant. On y trouve des allusions dans quelques prophéties des Bardes. Selon M. Leroux de Lincy, Taliésin, au VI^e^ siècle, parle d'une colonie troyenne en Angleterre. On lit, en effet, dans un poëme mystique de Taliésin : I was in Britain when the Trojan came. M. Günn explique *Trojan* par *Romains*. Cependant, selon ce même M. Günn, les Bretons, dès le VI^e^ siècle, se vantaient de l'origine troyenne. M. Ed. du Méril cite un passage du *Kambriæ Epitome*, v. 173, où l'origine troyenne est revendiquée par les Bretons.

Extollunt Trojæ sanguinem,	Propinquos satis reputant,
De quo ducunt originem,	Quos centum gradus separant.

Jean de Salisbury faisait venir du Gaulois Brennus le nom de la Grande-Bretagne. C'est, dit-il, une tradition des Siennois.

(4) V. *Monumenta historiæ Britannica*, by Petrie, published by command of her Majesty, 1848, p. 47. *Eulogium Britanniæ, the Historia Britonum*, commony attributed to Nennius from a M. discovered in the library of the Vatican palace, by the reverend W. Günn, B. D. London, 1819.

(5) Il est assez difficile de dire d'une façon précise quand a été écrit ce livre. L'auteur lui-même assigne l'année 655 pour date à la fin de son récit. Seulement, on trouve dans les divers manuscrits des listes plus ou moins longues de rois, qui s'étendent bien au delà de ce terme, et qui peuvent, du reste, y

Du reste, ces questions nous touchent médiocrement. Ce que nous tenons à constater, c'est que, dès une antiquité très-reculée, ces croyances se retrouvaient parmi les Bretons, comme elles s'étaient rencontrées chez les Francs mérovingiens.

En effet, dans le troisième chapitre de Nennius, nous trouvons racontée

avoir été ajoutées à diverses époques. Selon M. Petrie, l'examen des manuscrits amène à en placer la rédaction entre les années 831 et 976. « Quelques érudits en fait de documents bretons, sincèrement originaux, dit M. Gautier (*Epopées nationales*, t. I, p. 424), ne croient qu'à la *Chronique de Nennius*, rédigée au IX^e^ siècle. » M. Wright nous dit : Le plus ancien manuscrit établit que l'année où cette histoire a été écrite est 976. V. Wright, *Bibl. angl.-sax.*, art. *Nennius*. « The oldest manuscript states the year in which this history was written to be A. D. 976. » M. de la Villemarqué dit de son côté : « On sait que ce manuscrit est de l'écriture du X^e^ siècle, » et il place Nennius en 822. C'est la date aussi que lui assigne M. Leroux de Lincy.

L'histoire de Nennius lui-même est pleine d'incertitudes, et le dernier éditeur de la chronique qui porte son nom a eu raison de lui en disputer la propriété et de dire qu'il ne fallait l'attribuer ni à Nennius, ni à Gildas comme d'autres l'ont cru, mais se résigner à y reconnaître un compilateur anonyme.

Selon Leland, Nennius aurait été abbé de Bangor, où il avait été élevé ; échappé en 603 au massacre des moines il aurait trouvé un asile dans les îles écossaises. Les antiquaires gallois prétendent qu'il est plus ancien encore, et que le premier rédacteur de ces chroniques avait été un Nennius qui lutta contre César en combat singulier, et qui compila les traditions des bardes et des prêtres. Le Nennius de Bangor n'aurait été que le traducteur et le continuateur du premier.

Si, à propos de l'auteur anglo-saxon Beulan qui, selon Tanner (*Bibliotheca*), avait écrit un commentaire sur Nennius, *Annotationes in Nennium*, on avait autre chose que ce bref renseignement, nous aurions quelque chance de savoir quand a vécu Nennius lui-même ; malheureusement toute l'histoire de Beulan paraît se borner à ce nom et à ce titre.

Selon un des manuscrits consultés par M. Petrie (B. C.), Beulan aurait été le maître de Nennius. On y lit, en effet, après les généalogies dont nous allons parler tout à l'heure : « Sic inveni, ut tibi Samuel, id « est infans magistri mei, id est Beulani presbyteri, in ista pagina scripsi. »

M. Petrie nous dit que Nennius a été le disciple de l'évêque Elbodug ; que, né vers le VIII^e^ siècle, il aurait vécu jusque vers le milieu du IX^e^ ; qu'il acheva son histoire en 858 par ordre de ses supérieurs. Il assure s'être servi de traditions, d'écrits, des monuments des anciens Bretons, des annales des Romains, des chroniques des saints Pères, de S. Jérôme, S. Prosper, Eusèbe (des parties des chapitres III^e^ et XII^e^ sont en effet tirées d'Eusèbe), d'Ysidore, des histoires des Scots et des Saxons. C'est là ce que nous apprend une première préface ou prologue, qu'une seconde répète en la résumant. Par malheur, on a tout lieu de les croire toutes deux apocryphes, elles ne se trouvent que dans cinq manuscrits du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle, sur les trente que possède l'Angleterre. Le nom même de Nennius ne commence à paraître que dans des manuscrits du XIII^e^ siècle. Si bien qu'on a pu se demander si l'œuvre du prétendu Nennius n'était pas d'une date relativement récente. On remarque, en effet, qu'il n'y a pas d'allusion à ce livre antérieure au XII^e^ siècle. Les écrivains du XII^e^ siècle lui croyaient, au contraire, une antiquité bien plus grande. Guillaume de Malmesbury, qui écrivait ses *Gesta regum* avant 1215, Henri de Huntingdon et Geoffroy de Montmouth attribuent l'histoire des Bretons à Gildas, moine de Bangor, qui, né en 516, était mort vers 570. Ainsi fait Girald de Cambrie, et Geoffroy Gaimar écrit : « Ke Gilde dist en la Geste, » faisant sans doute allusion à cette même histoire. Cela semble avoir été l'opinion la plus commune du temps ; c'est à Gildas aussi que l'attribuent les manuscrits du XII^e^ siècle.

tout au long une histoire de l'origine des Bretons, telle à peu près que la racontera tout à l'heure Geoffroy de Monmouth et que maître Wace la traduira d'après lui. On y lit en effet : « In annalibus Romanorum sic scriptum est. Æneas post Trojanum bellum cum Ascanio filio suo venit in Italiam et superato Turno accipit Laviniam filiam Latini regis.... Ascanius autem Albam condidit et postea uxorem duxit et peperit ei filium nomine Silvium. Silvius autem duxit uxorem et gravida fuit. Et nuntiatum est Æneæ quod nurus sua gravida esset, et misit ad Ascanium filium suum ut mitteret magum suum ad considerandum uxorem et exploraret quid in utero haberet ; si masculum vel feminam. Et venit magus et consideravit mulierem et reversus est, dixitque Ascanio, Æneæ filio, quod masculum haberet uxor ejus in utero et fatus ejus erit fortis, quia occidet inquit patrem et matrem suam et erit exosus omnibus hominibus (1). Propter hanc vaticinationem occisus est magus ab eis, et sic evenit ut in nativitate illius mulier est mortua, et nutritus est filius, vocatumque est nomen ejus Brito. Brito vero filius Silvii, filii Ascanii, filii Æneæ, filii Anchisæ, filii Capen, filii Assaraci, filii Tros, filii Erictonii, filii Dardani, filii Jovis de genere Cain, filii maledicti videntis et ridentis patrem Noe (2). Post multum etiam intervallum temporis, juxta vaticinationem magi, dum ipse luderet cum aliis inopino ictu sagittæ occidit patrem suum non de industria sed casu. Propter hanc causam expulsus est ab Italia et Ariminis fuit ; et venit ad insulas maris Tyrrheni et expulsus est a Græcis pro causa occisionis Turni, quem Æneas occiderat, et pervenit in Gallos et ibi condidit civitatem Turonorum, et vocavit eam a nomine cujusdam militis sui qui vocatur Turnus, et postea ad istam venit insulam quæ a suo nomine accepit nomen, id est Britanniam, et implevit eam cum gente sua et habitavit ibi. Ab illo siquidem tempore habitata est Britannia usque in hunc diem (3). »

(1) Un manuscrit BB porte : « Et filius esset omnium Italorum fortissimus et amabilis omnibus hominibus. »

(2) Après ces généalogies, le manuscrit déjà cité ajoute : « Hæc genealogia non scripta in aliquo volumine Britanniæ, sed in scriptione mentis scriptoris fuit. »

(3) *Eulogium Britanniæ*, ch. III. — Nennius donne dans les chapitres XI, XII et XIII, une série d'explications des plus contradictoires sur l'origine du premier roi des Bretons ; mais le résultat final est toujours le même ; il vient toujours d'Énée.

Et l'auteur après cela a soin de nous marquer les dates. Il nous dit que « Énée régna trois ans chez les Latins, Ascagne trente-sept ans; qu'après lui Silvius, fils d'Énée, régna douze ans et Posthumus trente-neuf ans : il eut pour successeur Brito. Au temps où Brito régnait en Bretagne, Heli était juge en Israël et l'arche du Seigneur était au pouvoir des infidèles. »

Il est facile de deviner comment a pu se composer ce récit. On y reconnaît à la fois l'influence galloise dans l'histoire du mage du roi et de la peine qu'on lui fait subir, histoire qui rappelle quelque peu celle de Merlin, et des souvenirs confus de Virgile et surtout de Tite-Live.

De quand dataient ces inventions (1)? Étaient-elles d'origine populaire? Sont-elles nées dans la grande île, chez les Bretons eux-mêmes, qui, à la suite de la conquête romaine, se sont inventé une parenté avec les descendants d'Énée? Sont-elles écloses en Armorique de l'imitation des chroniqueurs français? Sont-elles sorties de l'imagination de quelque moine du IX^e^ siècle trouvant toutes ces belles choses dans les nuages de son érudition, et qui, cherchant un nom classique à placer aux origines de sa nation, aura été mis sur la voie par le nom même de son pays? Ce que nous voulions seulement établir, c'est la haute antiquité de la tradition.

Le souvenir venait d'en être réveillé dans l'Angleterre normande, à la veille même du jour où Benoît de Sainte-More écrivait son poème, par un livre qui a eu dans le moyen-âge le plus grand retentissement et qui, bien que semblant ne s'adresser qu'à une curiosité restreinte, portait dans ses flancs toute une littérature. La légende de Brito ou Brutus, troyen d'origine (2) et fondateur de la royauté bretonne, se retrouve en ses principaux traits, avec seulement un peu plus de précision et moins d'incohérence, dans l'histoire des Bretons ou des antiquités légendaires de la Bretagne racontée par Geoffroy de Monmouth (3).

(1) M. Leroux de Lincy pense que la croyance à l'histoire de Brutus, roi de la Grande-Bretagne, s'est répandue en Angleterre avec la littérature classique au XI^e^ siècle (V. *Analyse du Roman de Brut*, p. 28).

(2) Sur la tradition troyenne en Angleterre (V. *Cambo-Britton*, sept. 1820, juin 1821).

(3) V. Galfridus Monumetensis, *De Origine et Gestis regum Britanniæ*, libr. XII. Apud *Rerum Brit. Script. vetustiores*, Heidelbergiæ, 1587. Le récit de Geoffroy est trop connu pour que je veuille le

Geoffroy ne tenant aucun compte de Nennius dont il allait cependant reproduire en bien des points les récits, assurait qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait connu ces histoires. Pour lui, il avait été assez heureux pour pouvoir les lire dans un livre des plus précieux, où étaient rassemblées toutes les anciennes traditions de la race bretonne. « Au milieu, nous dit l'auteur, d'études et de méditations diverses, étant arrivé à l'histoire des rois de Bretagne, je m'étonnai fort de voir que dans la narration si développée que leur ont consacrée Gildas et Beda, il ne se trouve rien sur les rois qui avaient habité la Bretagne avant l'incarnation du Christ, rien non plus sur Arthur et leurs autres successeurs après l'incarnation, tandis que l'on sait que leurs exploits ont

reproduire ici. (V. l'analyse du *Brut* de Leroux de Lincy, pages 18 et 19, et les sources qu'il indique.) On croit que Geoffroy était originaire de la ville dont il porte le nom dans l'histoire; que, moine de l'abbaye bénédictine de cette ville, plus tard archidiacre de son église, patronné par Robert, comte de Glocester, fils naturel de Henri I^er^, et par Alexandre, évêque de Lincoln, tous deux fort amis de la culture littéraire, il mourut vers 1154, évêque nommé et sacré, mais non installé, de St-Asaph en Cornouailles, où il avait été nommé dès 1152. Il est appelé parfois Geoffroy Arthur, l'enthousiasme populaire lui ayant fait un nom nouveau du nom du héros de ses contes.

Quant à la date de son livre, elle ne saurait être postérieure à 1154. On en connaît dans la bibliothèque de Berne un exemplaire où il est précédé d'une dédicace au roi Étienne, qui régna de 1105 à 1154, et d'ailleurs la traduction ou l'imitation de Wace est de 1155 :

Puis que Dex incarnacion
Prist por nostre redemption
Mil et cent cinquante cinq ans
Fist Maistre Gasse cest romanz.

M. Th. Wright pense que l'œuvre doit avoir été composée en 1147. (V. Th. Wright, *Bibl. Brit. litt.*, p. 146.) Il croit voir dans une phrase du prologue du VII^e^ livre, dans une forme de verbe, la preuve que l'évêque Alexandre était mort au moment où écrivait l'auteur. Or, comme le prélat mourut au mois d'août 1147 et le comte Robert à la fin d'octobre de la même année, il en conclut que le livre a dû être terminé dans cet intervalle. Mais il nous semble qu'il accorde trop d'importance à l'imparfait qu'il signale et que l'histoire de Geoffroy dut être écrite plus tôt. J'en trouve la preuve dans des vers de Geoffroy Gaimar, qui nous dit que Robert de Glocester, qui avait fait faire le livre, l'avait envoyé à Gautier Espec, sur la demande de celui-ci, et que Gautier l'avait prêté lui-même à Raoul, le fils de Gilebert, qui, sur les instances de sa femme, avait envoyé à Helmeslac le lui emprunter. Tous ces emprunts et ces voyages du volume supposent un certain intervalle entre son achèvement et la mort de son propriétaire. Et d'ailleurs Geoffroy Gaimar écrit lui-même avant 1147, puisqu'il parle de Robert de Glocester comme vivant encore.

D'ailleurs, Henri de Huntingdon nous apprend qu'il en a vu, en 1139, un exemplaire dans la bibliothèque du couvent du Bec. M. Paulin Pâris (*Romans de la Table-Ronde*, Paris, Techener, 1868) tranche la difficulté en déclarant que le livre de Geoffroy « a dû subir plusieurs remaniements à des dates assez éloignées l'une de l'autre. »

mérité l'immortalité, et sont depuis longtemps et chez plusieurs nations célébrés dans de beaux chants qui se transmettent de bouche en bouche aussi fidèlement que s'ils étaient écrits. » Déclaration précieuse à recueillir; elle nous montre, contrairement à l'opinion de ceux qui ont voulu faire honneur à Geoffroy et à Wace, de la diffusion de ces récits, que bien avant eux les aventures des rois bretons étaient déjà populaires et répandues parmi le monde; et Wace lui-même avait, du reste, franchement déclaré qu'il n'était pas le premier poète qui se fût occupé de l'histoire d'Arthur (1). Notons de plus que Geoffroy n'a pas, comme on l'a dit, prêté des inventions à son original, que ce n'est pas à lui qu'appartiennent les embellissements poétiques; car il nous dit expressément que le texte qu'il reproduit était plein de beaux récits « perpulchris orationibus. » « Tandis, continue Geoffroy de Monmouth, que j'étais occupé de ces pensées et d'autres semblables, Gautier, archidiacre d'Oxford (2), instruit dans l'éloquence et dans les histoires étrangères, *m'offrit un très-ancien livre en langage breton*, depuis Brutus, premier roi des Bretons, jusqu'à Cadwalander, qui retraçait en de beaux récits, dans un ordre non interrompu, les actions de tous ces rois. *Cédant à ses prières*, je me suis appliqué à traduire en latin ce manuscrit. Robert, duc de Glocester, favorisez mon travail, etc. (3). »

Et pour plus de netteté, il écrit encore à la fin de son œuvre : « Je laisse à Karadoc de Lancaburn, mon contemporain, le soin de raconter l'histoire des rois qui se succédèrent depuis lors dans le pays de Galles. Je laisse à Guillaume de Malmesbury et à Henry de Huntingdon les rois saxons; mais je leur interdis de parler des rois des Bretons, puisqu'ils n'ont pas ce livre en langage breton, *librum illum Britannici sermonis*, que Gautier, l'archidiacre d'Oxford, a rapporté de Bretagne, livre

(1) C'est ce qu'a montré M. Leroux de Lincy en citant quatre vers de Wace lui-même. (V. *Analyse du Brut*, p. 49.)

(2) Gautier Calenius (*of Willingford*, selon M. P. Pâris). On retrouve sa trace comme archidiacre aux années 1110, 1138, 1147. C'est vers 1125 qu'on place son voyage en France. (V. Hersart de Villemarqué, p. 25.)

(3) Geoffroy était tout-à-fait apte à une telle besogne. Il était, en effet, très-versé dans la connaissance de la langue bretonne ou galloise. Non-seulement il est l'auteur de cette version du *Brut*; mais pendant qu'il était occupé de ce travail, il avait traduit les prophéties de Merlin.

composé en toute vérité en l'honneur de ces princes, et que j'ai essayé, comme on vient de le voir, de traduire en latin. »

Il est impossible à coup sûr de souhaiter une déclaration plus explicite. Geoffroy a traduit le précieux volume du breton en latin, à la prière de Gautier d'Oxford lui-même, et dédié sa traduction à Robert de Glocester. Cependant l'œuvre de Geoffroy a suscité des discussions très-diverses et très-vives qui ont laissé subsister bien des nuages. Ce n'est pas ici le lieu de soulever de nouveau ces questions (1). Ce qui

(1) Nous nous contenterons de les indiquer sommairement. On nous dit tout d'abord que le texte de la *Légende des Rois*, *Brut y Brenhined* ou encore *Brut Tysilio*, du nom du moine auquel les Gallois en ont mal à propos attribué la rédaction, de l'avis des plus compétents, n'est pas le texte original rapporté par Gautier, mais seulement la traduction du livre de Geoffroy de Monmouth, traduction d'une date relativement récente.

Quant à cet original lui-même, en quelle langue était-il rédigé? Si l'on prend au pied de la lettre la déclaration de Geoffroy de Monmouth, le texte découvert par Gautier d'Oxford était en breton, une langue qui n'était déjà plus tout-à-fait la même que le cambrien parlé par les Gallois. C'est ce que constate expressément un écrivain gallois du XIII^e^ siècle, cité par M. de Villemarqué, et qui nous dit : le livre *breton* fut mis du dialecte breton dans le dialecte kimrique par Gautier, archidiacre d'Oxford.

M. H. de Villemarqué suppose que sous cette forme nouvelle la compilation armoricaine circula obscurément parmi les Gallois, jusqu'au jour où Robert de Glocester la rendit célèbre en patronnant dans toute l'Europe la traduction latine de Geoffroy de Monmouth. (V. *Rou*, p. 25.)

M. de Villemarqué voit encore une preuve de l'origine bretonne du livre dans ce fait que les Bretons du continent y sont sans cesse mis au-dessus des Bretons d'Angleterre. Cependant Gautier lui-même déclare que le livre qu'il a trouvé était écrit en *welsh*, en *gallois*. L'éditeur anglais du *Brut Y Tywy-Sogion*, Londres, 1860, le révérend John Williams ab Ithell M. A., partisan lui-même d'une première rédaction bretonne, croit pouvoir trancher la difficulté en remarquant que, comme il y a entre les deux dialectes breton et kimrique une grande parenté, comme ils ont de très-fortes ressemblances, il est possible qu'un écrivain gallois enthousiaste les ait réunis sous le même nom et ait considéré le premier comme son langage propre. Du reste, l'éditeur montre les deux termes pris indifféremment l'un pour l'autre, à la fin d'une copie de Geoffroy de Monmouth dans le Livre rouge et dans les analyses (statements) ajoutés à deux autres copies dans le *Myvyrian Archeology of Wales* (V. *The Myv. Arch. of Wales*, being a collection of historical documents from ancient M^ss^. London, 1806, 3 vol. in-8°, préface du tome I^er^). Dans le premier, en effet, on lit : ils n'ont pas le livre *breton* que Gautier, archidiacre d'Oxford, *traduisit du breton en latin ;* dans les deux autres ils n'ont pas le livre *welsh*.

Ces termes que nous soulignons nous indiquent une seconde difficulté. Quel est le premier traducteur latin du *Brut y Brenhined?* Geoffroy de Monmouth nous a tout à l'heure formellement déclaré que c'était lui-même, et le témoignage de Mathieu Paris lui vient en aide: « Historiam Britonum de lingua Britannica transtulit in latinam. » (V. Math. Paris, *Angl. hist. major. Paristis*, 1644, in-f°, f° 60, col. 1, anno 1181.) Cependant nous voyons que l'on fait dire à Geoffroy, dans la phrase que nous rapportions tout à l'heure, que Gautier aurait mis lui-même en latin le livre découvert par lui. Mais nous avons vu dans le texte même de Geoffroy qu'il ne dit rien de sem-

importe et ce qui est hors de doute aujourd'hui, c'est que Geoffroy de Montmouth n'a pas inventé la matière de ses récits, c'est qu'il a reproduit avec plus ou moins d'exactitude, plus ou moins d'embellissements de style, des traditions authentiquement bretonnes. Et au premier rang de ces traditions se retrouve la légende troyenne.

Ces vieux récits dans leur rédaction originelle n'auraient eu qu'un nombre restreint de lecteurs. Dans le latin de Geoffroy de Monmouth, ils avaient bientôt fait le tour du monde. Ils avaient, il est vrai, trouvé quelques incrédules. Quelques-uns des contemporains eux-mêmes n'avaient qu'une confiance médiocre dans l'authenticité de toutes ces belles histoires. Guillaume de Newbury accusait Geoffroy d'avoir répandu sur le compte d'Arthur des fables empruntées aux vieilles légendes bretonnes et augmentées de ses propres inventions, et d'avoir inventé l'histoire des Bretons avant César ou reproduit comme authentiques les fictions des

blable; au contraire, il réclame expressément pour lui-même l'honneur d'avoir traduit le livre que Gautier, dit-il en finissant, *a rapporté* de Bretagne; il ne parle pas de traduction. Ne serait-ce pas qu'on aurait ici altéré le texte de Geoffroy pour le mettre d'accord avec une déclaration que le même recueil attribue à Gautier et qui est en désaccord complet avec l'assertion de Geoffroy de Monmouth. On lit, en effet, à la fin du *Brut y Brenhined :* « Moi, Gauthier, archidiacre d'Oxford, j'ai traduit ce livre de *welsh* en *latin*, et dans un âge plus avancé je l'ai traduit une seconde fois de latin en welsh (gallois). » Si Gautier, comme il le prétend ici, a traduit lui-même en latin le livre qu'il avait rapporté de Bretagne, on ne s'explique pas comment il s'est plu à se susciter à lui-même une concurrence en la personne de Geoffroy; à moins de prendre ici le verbe dans le sens que lui donnaient parfois les Romains et de croire que traduire signifie faire traduire.

Il y a dans la phrase de Gautier d'Oxford quelque chose encore qui demande explication, c'est ceci : « Et dans un âge plus avancé je l'ai traduit une seconde fois de latin en welsh. » Owen a donné de ce fait, étrange au premier abord, une explication quelque peu embrouillée. D'après lui, Gautier eût bien été ce curieux fortuné qui avait recueilli les traditions bretonnes, dont la poésie du moyen-âge allait, dans le *Roman de la Table-Ronde*, tirer un tel parti; mais, en outre, ce serait lui qui les aurait traduites en latin. Geoffroy de Monmouth se serait emparé de ce livre quelque peu aride, l'aurait augmenté, embelli, mis dans une langue plus élégante, et l'œuvre nouvelle serait bientôt devenue tellement populaire que l'auteur même de la découverte de ces contes, charmé comme tout le monde, les aurait repris ainsi transformés et traduits en gallois, afin que ceux qui les avaient donnés aux autres nations ne fussent pas seuls moins bien partagés que les autres. Il semble que tous ces doutes devraient être dissipés depuis longtemps. Si l'original armoricain existe encore, et cela semble résulter nettement d'un mot de M. de Villemarqué (*Romans de la Table-Ronde*, p. 27): « A défaut de l'original armoricain encore inédit » (*inédit* non point *perdu*), pourquoi ne pas le publier, ce qui permettrait la comparaison avec Geoffroy et ferait tout de suite tomber toute espèce de doute, au lieu de recommencer sans cesse des discussions à perte de vue sur les diverses transformations et traductions du livre ?

autres. Girald de Cambrie parle des mensonges de l'histoire fabuleuse de Geoffroy : « Sicut fabulosa Galfridi Arturi mentitur historia » ; il dit ailleurs : « Notre fameux, pour ne pas dire notre fabuleux Arthur. »

Mais, en dépit de ces protestations, le livre avait fait fortune ; il y en eut bientôt d'innombrables copies. Les chroniqueurs anglais, d'origine anglaise ou française, s'étaient empressés de se saisir de cette proie qui leur était offerte. « Henri de Huntingdon, Alfred de Beverley, Robert du Mont dans sa continuation de Sigebert de Gembloux, avaient copié l'œuvre de Geoffroy de Monmouth. Geoffroy Gaimar et Wace en avaient fait autant de leur côté (1). »

L'œuvre était faite pour plaire à l'Angleterre. Elle y trouvait toute une antiquité ; et ses maîtres nouveaux, les Normands venus du continent, devaient d'autant plus applaudir à la trouvaille qu'ils pouvaient aisément, on l'a remarqué, s'en faire un secours politique, une sorte de justification de leur conquête. Grâce à ce livre si plein de la haine de la race saxonne, ils pouvaient donner la main aux anciens possesseurs du sol par dessus les Saxons usurpateurs, auxquels ils avaient fait sentir à leur tour le poids de l'esclavage : ils n'étaient plus des envahisseurs ; mais unis par une parenté originelle, dans la descendance troyenne, à la race indigène, ils en étaient les vengeurs et les continuateurs, les héritiers légitimes des rois bretons. Des prophéties attribuées à Merlin annonçaient que de la Neustrie viendrait le peuple qui rendrait aux anciens habitants leurs demeures et chasserait les oppresseurs. « Ce jour-là (le jour du triomphe des Normands), faisait-on dire au vieux devin, les montagnes de la Cambrie tressailleront d'allégresse, les fontaines d'Armorique jailliront, les chênes de la Cornouaille reverdiront. » Comment, dit M. de Villemarqué, la politique des conquérants eût-elle négligé de répandre les chants d'un prophète qui faisait d'eux les Cyrus d'un autre Israël ? Tout ce qui touchait aux origines bretonnes devait donc être vu avec plaisir et accueilli par les conquérants.

(1) Guillaume de Malmesbury avait déjà regretté de n'avoir pas de renseignements plus authentiques sur le roi breton ; faisant des emprunts à Nennius, il gémissait de voir que l'on n'eût pas plus longuement parlé d'Arthur : « De quo Britonum nugæ hodieque delirant, dignus plane quod non fallaces somniarent fabulæ sed veraces prædicarent historiæ ; quippe qui labantem patriam diu sustinuerit infractasque civium mentes ad bellum acuerit. »

Il est vrai qu'avec le temps ces illusions avaient disparu, et les dispositions avaient changé. Les Bretons de Galles n'avaient pas tardé à s'apercevoir que les Normands avaient conquis uniquement pour eux-mêmes. Plusieurs parmi les Gallois songèrent désormais à une restauration pour leur propre compte. Je lis dans l'*Itinéraire* de Girald le Cambrien ou le Gallois (Girauld de Barri), que les Gallois ont conçu les plus hautaines espérances (1). « Gloriantur ad invicem, prædicant et confidentissime jactant, toto (quod mirum est) in hac spe populo manente, quoniam in brevi cives (les indigènes, les possesseurs légitimes) revertentur, et juxta Merlini vaticinia, exterorum tam natione pereunte quam nuncupatione antiqua, in insula tam nomine quam omine Britones exultabunt (2). »

Mais la prétention des rois anglo-normands de représenter les vieux rois bretons après les avoir vengés n'en devait pas moins subsister.

Toutes ces imaginations troyennes nous semblent bien puériles. Cependant elles étaient universellement acceptées comme des faits historiques. Girald le Cambrien, qu'on ne peut accuser de partialité pour Geoffroy de Monmouth, et qui certes ne s'inspire pas de lui, car il a pris soin (nous venons de le voir) de nous mettre en garde contre son autorité, proclame, en maint endroit de ses écrits, l'origine troyenne des Bretons. Et son témoignage en ce point est d'autant plus intéressant que, tout savant qu'il est, il nous a conservé

(1) Henri II a paru souvent préoccupé des Gallois, il craignait de leur voir prendre trop d'importance. En 1176, Girauld de Barri, d'une grande famille normande mais de mère galloise, est élu évêque par les chanoines de St-David. Henri II s'y oppose parce qu'il est Gallois et allié de très-près aux princes et nobles Gallois. Il dit que l'orgueil et les prétentions des Gallois en seraient augmentées ; il craignait que l'activité bien connue du nouvel évêque ne battit en brèche la primatie de Cantorbéry.

(2) Girauld de Barri, dans cette description du pays de Galles, donne une singulière preuve d'impartialité. Après avoir établi soigneusement comment il est possible de réduire les Gallois, tout à coup il se ravise, il songe que comme fils de Normand il doit souhaiter la soumission du pays, mais que comme fils de Galloise il est intéressé à son affranchissement, et il écrit : « Sed quoniam pro Anglis hactenus diligenter admodum et exquisite disseruimus; sicut autem de utraque gente originem duximus sic æque pro utraque disputandum ratio dictat; ad Kambros demum in calce libelli stilum vertamus, eos de arte rebellandi breviter, sed tamen efficaciter instruamus. » Et ce professeur d'insurrection indique avec beaucoup de soin et le plus grand détail les ressources particulières qu'offre pour la résistance ce pays accidenté, « terra tam hispida tam minutissima », et les meilleurs moyens de les utiliser.

plus que personne les souvenirs et les traditions populaires de son temps. Girald nous dit que ce qui peut inspirer aux Gallois l'audace de la rébellion, c'est « le souvenir non interrompu de *leur antique noblesse*, et non-seulement *de leur noblesse troyenne* (témoignage remarquable dans la bouche d'un Gallois, et qui prouve que ce n'est pas une invention apocryphe et née d'hier), mais aussi de leur empire breton et de cette longue et antique majesté royale. » Auparavant il avait écrit : « C'est ainsi qu'ils ont perdu Troie jadis, comme naguères ils ont perdu la Bretagne » (1).

S'il vante leurs instincts guerriers, il nous dit que c'est ainsi que leurs ancêtres

Æneadæ in ferrum pro libertate ruebant.

Quand il parle de la science des devins gallois, il dit que c'est un don qui leur est venu de leurs ancêtres, une marque de leur origine troyenne, que les devins étaient nombreux à Troie, et il cite Chalcas, Helenus et Cassandre (2).

Les allusions aux souvenirs de Troie viennent le plus naturellement du monde se placer sous sa plume. Il appelle Henri le Jeune, le fils de Henri II, Hectora Priamidem, Priameius Hector, ajoutant naïvement qu'il y a cependant entre eux cette différence qu'Hector combattait pour son père et qu'Henri le Jeune a combattu contre le sien.

Dans le V^e^ livre de ses *Invectives*, racontant avec fierté sa lutte contre le roi Henri II, et voulant montrer que sa défaite définitive ne doit pas faire tort à sa gloire, c'est dans l'histoire de Troie qu'il va chercher un exemple et une consolation. « Si l'on considérait, dit-il, la ruine de Troie en elle-même et qu'on en jugeât les événements seulement par le résultat final, on serait tenté de rabaisser la gloire d'Hector que cepen-

(1) V. Giraldus Cambrensis, *De Illaudabilibus Walliæ*, c. VII.

(2) Le nom du pays de Galles, Kambria (V. *Descript. Kambriæ*) se rattache aussi selon lui aux origines troyennes. Il lui vient de son chef Kamber, un des trois fils de Brutus. « Brutus enim ab Ænea mediantibus avo Ascanio et patre Sylvio descendens. » C'est de Kamber que le pays s'est appelé Kambria et les habitants Kambri ou Kambrenses, *patriotæ Kambri*. C'est là le vrai nom; celui de Wallia n'appartient pas au breton.

dant l'univers entier exalte, parce qu'il a si vaillamment défendu son père et sa patrie, et il rappelle le vers d'Ovide :

Hectora quis nosset felix si Troja fuisset ?

Il prétend trouver de grandes conformités entre le gallois et le grec, et il pense qu'il n'y a pas lieu de s'en étonner si l'on songe au long séjour que les Bretons, qui s'appelaient alors Troyens et plus tard Bretons, de Brutus leur chef, ont fait en Grèce après la chute de Troie (1).

Il se plaît à reconnaître des noms antiques sous les noms gallois. Il nous assure qu'on rencontre encore dans le pays de Galles des Æneas, des Rhesus, des Hector, des Achille, des Ajax, des Evandre, des Ulysse, des Hélène, des Elissa et d'autres appellations de ce genre qui sentent leur antiquité. Ces assertions semblent parfois quelque peu arbitraires. Il voit un Æneas, *Æneæ Claudii filius,* dans Einon Clud. Mais ces confusions prouvent moins encore une affectation pédantesque de l'auteur qu'une tendance de l'opinion du temps.

On trouverait ainsi dans tous les écrits de Girald une foule de témoignages de l'antiquité et de l'extrême popularité de l'histoire des héros troyens en Angleterre au XII^e^ siècle, et la preuve que cette croyance y était vraiment nationale. L'auteur nous en donne une dernière preuve dans sa *Description du pays de Galles.* Donnant au début du livre la généalogie des princes du pays, il ajoute : « Un point qui me semble mériter d'être noté, c'est que les bardes cambriens, chanteurs ou récitateurs, conservent la généalogie de leurs princes dans leurs livres anciens et authentiques, et ils la savent en même temps par cœur en breton, et sont en état de la réciter sans hésitation de Rodri le Grand (2) jusqu'à la Sainte-Vierge, et de là jusqu'à Silvius, Ascagne et Énée, et d'Énée jusqu'à Adam (3). »

(1) V. Girald. Kambr., t. VI, p. 77, *Itinerarium Kambriæ,* liv. I, ch. VIII. Voir encore ce qu'il dit de la hardiesse des Bretons, de leur ardeur généreuse, reste et marque de leur origine, fruit d'une terre plus clémente, d'un soleil plus ardent.

(2) Il s'agit ici de Rodri Maelwynog (680), le successeur de Cadwalader, dont le nom ouvre l'histoire des rois gallois. V. le *Brut y Tywysogion or the Chronicle of the princes of Wales.*

(3) V. *Descrip. Kamb.* « Hoc etiam mihi notandum videtur quod Bardi Kambrenses cantatores seu

Tous les traits que nous venons de recueillir nous montrent qu'on était alors très-familier avec les souvenirs de l'*Énéide*, par conséquent avec toutes les traditions troyennes dont elle s'inspire ; et que ce n'était pas là seulement une affaire d'érudits, un souvenir savant, mais que ces idées étaient devenues populaires et se rattachaient aux prétentions patriotiques. Celui donc qui songeait à raconter en tous ses détails l'histoire de Troie elle-même, de ses luttes et de ses malheurs, celui-là ne devait pas trouver des auditeurs chez les savants seulement. Il traitait un sujet national et dans des conditions d'autant plus favorables que l'ignorance rapproche les distances, et que, pour des gens aussi peu soucieux de chronologie, les origines de la monarchie bretonne c'était hier.

Mais jusqu'ici nous n'avons pu voir qu'une sollicitation assez vague adressée à Benoît de Sainte-More de s'occuper de l'histoire d'Ilion. En feuilletant les historiens français des rois anglo-normands qui l'ont précédé, nous allons voir l'auteur de la *Chronique des ducs de Normandie* amené pour ainsi dire fatalement par son sujet même à se faire aussi l'historien de Troie. Il est un écrivain curieux à étudier à ce point de vue et qui va nous mettre tout-à-fait sur la voie.

Dans la première partie du XII^e^ siècle, à une date qui ne saurait être postérieure à 1146 (1), un poète sur lequel on n'a d'autres renseignements que ceux qu'il nous a donnés lui-même, Geoffroy Gaimar, avait été amené à écrire en langue vulgaire une histoire d'Angleterre, il nous a dit en quelles circonstances. Une noble dame, Constance, femme de Raoul, fils de Gilbert, avait fait copier et se plaisait à lire la vie de Henri I^er^ écrite par le trouvère David, dont l'œuvre n'a pas été retrouvée. Charmée par sa lecture, elle avait désiré remonter plus haut dans la connaissance de cette histoire. Nous retrouvons dans cette préoccupation de la noble dame une tendance familière depuis longtemps aux Normands. Comme tous les peuples qui ont fait déjà de grandes

recitatores genealogiam habent prædictorum principum in libris eorum antiquis et authenticis sed tamen Kambrice scriptam eamdemque memoriter tenent a Rotherico magno, etc. »

(1) British Musæum, Bib. Reg. M^s^ 13. A. XXI, fol. 149, verso. L'*Estorie des Engles*, par Geffrei Gaimar. Le manuscrit contient : *Histoire de la Bible*, en vers. — *Ymago mundi.* — *Cronicorum liber.* — *Le Brut*, de M^e^ Wace. — L'*Estorie des Engles.* — *Hieronymi et aliorum de illustribus viris lib.*

choses, de bonne heure et du milieu même de leur barbarie, ils s'étaient inquiétés de leur histoire, et, par une autre disposition naturelle à ce temps, ils avaient dû rechercher et accepter aisément de lointaines et fabuleuses origines. Sur les instances de la noble suzeraine, Geoffroy s'était mis à l'œuvre ; et nous trouvons dans son livre le premier germe des compositions de maître Wace et de Benoît de Sainte-More.

Il y a, en effet, entre eux un rapport très-marqué et qu'on n'a pas suffisamment signalé. On s'est trop habitué à regarder maître Wace seul et à lui sacrifier les autres narrateurs en langue vulgaire de l'histoire des Anglo-Normands. Son livre a eu la bonne fortune d'être souvent reproduit, tandis que ceux de Gaimar et de Benoît restaient enfouis dans la poudre des bibliothèques anglaises. A cause de cela même, on lui a fait la part trop belle. Ce n'est pas lui qui a été l'initiateur de l'ordre d'idées qu'il a développées ; ce n'est pas lui qui a eu le premier le mérite de rapprocher divers historiens et de puiser à diverses sources; il n'a fait qu'amplifier G. Gaimar, de même qu'il devait être lui-même repris et amplifié par Benoît de Sainte-More (1).

Ainsi se trouve vérifiée, sur un point spécial et nouveau, une grande loi de l'histoire littéraire du moyen-âge, constatée déjà pour la Chanson de Geste. Il est arrivé à l'Histoire des rois d'Angleterre ce qui est arrivé à tant d'autres poèmes de ce temps ; le même thème était repris successivement par plusieurs générations et amplifié successivement par chacune d'elles.

Comme l'histoire de Wace a été étudiée surtout en Normandie, au point de vue de l'histoire normande, on ne s'est pas mis en peine de chercher un lien à ses divers écrits, et de savoir s'ils n'avaient pas une commune origine.

C'est en étudiant le livre de Geoffroy Gaimar qu'on peut saisir ce lien et la pensée générale de tous les *historiens* de ce genre. Le point de vue auquel ils se plaçaient n'était plus le même que celui où s'étaient mis les historiens latins de Normandie, qu'ils traduisaient, il est vrai, mais auxquels ils joignaient d'autres renseignements et d'autres sources.

(1) G. Gaimar a raconté en 6,000 vers l'Histoire des ducs de Normandie : Wace en a 16,000, Benoît de Sainte-More, 42,310.

Dudon de St-Quentin, Guillaume de Jumiéges et Orderic Vital étaient avant tout les historiens du duché, les historiens des choses normandes, dont ils complétaient le récit en retraçant celle qui en avait été la plus grande, la conquête de l'Angleterre. Mais cette conquête même n'était pour eux qu'un détail de leur propre histoire. Ils pensaient comme Guillaume le Conquérant lui-même, lorsque prenant ses dispositions dernières il lègue à son fils aîné la Normandie parce qu'elle est son patrimoine, le bien fondamental, héréditaire; mais croit pouvoir disposer à son gré, et sans souci des droits d'hérédité, de l'Angleterre, parce qu'elle est chose acquise. Pour ces historiens foncièrement Normands, l'Angleterre aussi n'est qu'une annexe, une addition de leur histoire, mais cette histoire est normande avant tout. Peu à peu le point de vue a dû nécessairement changer, et bientôt il changera du tout au tout. Ce que doivent écrire les historiens en langue vulgaire, exprimant instinctivement et sans avoir à s'en rendre compte l'état des esprits autour d'eux, ce n'est plus l'histoire ducale, c'est l'histoire royale. Par le fait même du temps, l'état de la domination normande en Angleterre s'est modifiée; elle n'est plus purement normande comme aux premiers jours de la conquête. Ces éléments indigènes, violemment refoulés tout d'abord, ont peu à peu reparu. L'élément breton et même saxon tend chaque jour à reprendre son importance, et ce mouvement politique et social se fait sentir dans l'histoire et s'impose aux narrateurs. Cette tendance s'accentuera davantage encore sous Henri II, sous un prince héritier direct, il est vrai, des rois normands, mais qui n'est pas lui-même normand de race. Guillaume de Jumiéges et Orderic Vital dans l'Angleterre ne voient que les Normands vainqueurs; peu à peu on est forcé d'y voir autre chose.

Geoffroy Gaimar, écrivant pour la femme de Raoul, fils de Gilbert, l'histoire des prédécesseurs de Henri Ier, ne raconte pas seulement ce qu'ont fait les Normands, il s'inquiète aussi des Saxons, et avant eux des Bretons. Il nous dit lui-même qu'il a dû réunir des écrits de toute sorte; mais il s'est servi surtout d'un livre qui doit être celui de Geoffroy de Monmouth, l'histoire des rois bretons, que Robert, comte de Glocester, venait de faire traduire en latin d'après les livres des Gallois, et qu'avec toutes sortes de difficultés diplomatiques la pro-

tectrice emprunte pour lui, et par l'entremise de son mari, de Gautier Espec (1).

Mais Gaimar ne s'arrêtait pas aux Bretons d'Angleterre. Dans ce temps de féodalité et de noblesse, ceux qui faisaient l'histoire des familles, préoccupés avant tout de les faire remonter le plus haut possible, leur cherchaient des origines lointaines, fabuleuses. Les peuples avaient suivi la même tendance que les individus ; et, avec ce manque de critique historique qui caractérise le temps, on avait admis sans débat les plus fabuleuses.

G. Gaimar, rencontrant dans les traditions bretonnes les origines troyennes, n'avait pas manqué de les enregistrer, et, désireux de se montrer historien consciencieux, il ne s'était pas même contenté de ce que lui en apprenait Nennius ou Geoffroy de Monmouth ; il avait voulu remonter plus haut, jusqu'à ce qu'il croyait les sources, jusqu'au point où toute histoire manquait et se perdait dans la nuit des temps. Il avait fait commencer son récit à Troie même, et aux livres inspirés des traditions bretonnnes il avait donné un prédécesseur, ce livre de Darès dont Benoît de Sainte-More va s'inspirer à son tour. Cela est établi avec la dernière évidence par le témoignage de Gaimar lui-même, et pour lui toute cette longue histoire n'est que l'histoire de Troie. On lit à la fin de son poème :

Si est parfeite la chançon ;
Ore avons pes e menum joie.
Treske ci dit Gaima *de Troie* (2) :
Il comencat la u Jasun
Ala conquere la Tuisun,
Si lad defiué ci en dreit.
De Deu seium nus beneits. Amen.

C'est là, bien évidemment, un souvenir du livre de Darès. Le début

(1) Le texte de Gaimar est des plus obscurs. Il semble cependant qu'il faut appliquer au même ouvrage ce qu'il dit du livre du comte de Glocester, emprunté à Gautier Espec et du bon livre d'Oxford de Gautier l'Archidiacre. (V. *Chron. anglo-norm.* Rouen, 1836, t. I^er^, p. 59-61.)

(2) Un historien littéraire a singulièrement compris ce vers : il y a vu que Gaimar était né à Troyes en Champagne. Il n'a pas remarqué que les deux vers suivants ne permettaient pas d'hésiter sur l'explication de celui-ci.

du poème de Gaimar a disparu, et nous ne savons pas quel développement il avait donné à cette partie de son œuvre, mais nous en savons assez pour voir quels étaient la pensée et l'ensemble de son œuvre. Nous voyons aussi comment Geoffroy Gaimar a tracé la voie à Benoît de Sainte-More, et comment les deux œuvres de celui-ci, qui nous paraissent au premier abord si dissemblables et sans aucun lien naturel, se rattachent au contraire l'une à l'autre. L'histoire de Troie, c'est le début même de l'histoire d'Angleterre, telle qu'on la comprend sous le règne de Henri II, et cela à un double titre; car cette histoire se retrouve à la fois aux origines du peuple conquérant et aux origines du peuple indigène, du premier possesseur, aux origines des Normands et aux origines des Bretons. C'est donc là comme une sorte de programme officiel, et Benoît refait pour Éléonore de Guienne (1) ce que Gaimar avait fait pour Constance. Seulement Benoît divise ce que son prédécesseur, beaucoup plus bref, avait réuni. Il en fait deux œuvres distinctes et bien autrement développées.

On comprend désormais comment Benoît a été amené à raconter l'histoire de Troie tout naturellement et comme par un courant d'opinion publique. Mais lui-même devait ensuite en augmenter beaucoup la force. C'est de lui dorénavant, même sans le nommer, souvent même sans le connaître, que partiront tous les souvenirs troyens. C'est la Troie de Benoît de Sainte-More, non celle de Virgile ou d'Homère, que connaîtra désormais le moyen-âge. Voyons donc comment il l'a représentée, et d'abord quelles étaient ses sources.

(1) Déjà, au dire de Layamon, c'était à celle-ci que Wace avait présenté *Le Brut d'Angleterre*, écrit en 1155 (V. Édélestand du Méril, *Sur la vie et les écrits de Wace*).

IV.

LES SOURCES DU ROMAN DE TROIE. — POÈMES LATINS SUR CE SUJET. — BENOIT A-T-IL CONNU HOMÈRE? — DARÈS ET DICTYS, LEUR HISTOIRE. — BENOIT A-T-IL EU A SA DISPOSITION DES RÉDACTIONS DIFFÉRENTES DE CELLES QUE NOUS POSSÉDONS ? — OVIDE. —GUILLAUME DE MALMESBURY. — LOLLIUS D'URBIN.

Chercher de quels écrivains s'est inspiré Benoît de Sainte-More, quelle est l'importance des emprunts qu'il leur a pu faire, ce n'est pas une recherche de pure curiosité : nous sommes là au cœur même de notre sujet ; ainsi seulement nous pourrons apprécier en toute connaissance de cause les mérites de notre auteur, et faire chez lui la part de l'imitation et de l'invention personnelle. Selon que, sur un point surtout, la question aura été tranchée de telle ou telle façon, nous aurons à reconnaître en lui un simple et vulgaire traducteur ou un poète de l'imagination la plus riche et la plus féconde, transformant tout ce qu'il touche, animant les matières les plus arides; un créateur véritable et des plus puissants, qui non-seulement a charmé par ses récits toute une suite de générations et toutes les nations de l'Europe, mais qui a créé des personnages vivants, des types originaux, et dont de grands génies se sont fait honneur de reproduire les inventions. Il sera pour tout ce cycle l'Homère inspirateur, le fleuve où est venue s'abreuver une légion de poètes.

Avant Benoît, dans le XI[e] et le XII[e] siècle, la ruine de Troie avait servi de thème à plusieurs poètes latins. Vers 1050 un moine de Fleury (St-Benoît-sur-Loire), nommé Bernard, avait composé un poème en cent quatre vers élégiaques léonins, auxquels on a donné un titre pompeux « de excidio Trojæ » (1), mais qui n'est en réalité qu'une lamentation d'Hécube.

(1) Publié par Barthius, *Advers*, l. XXXI, d. VII, col. 1432.— Goldast, *Ovid. Nas. Erot. et Amat.* p. 193. — Du Méril, *Poésies populaires latines*, 1843, p. 309. — V. *ibid.*, p. 310, sur les attributions de ce petit poème. — V. *Hist. litt.*, t. VII, p. 124-125. — M[ss] fr., t. IV, p. 51.

On nous dit qu'à peu près à la même époque, Audard ou Odon, depuis évêque de Cambrai, avait traité aussi ce genre de sujet (1).

Vers le milieu du XII[e] siècle, Simon Chèvre-d'Or (*Capra aurea*), chanoine de St-Victor (2), que l'on vantait comme un des meilleurs versificateurs latins de son temps, écrivait en vers élégiaques une *Iliade* (3) en deux livres qui, commençant à la naissance de Pâris (4), se terminait à la mort de Turnus, en embrassant tous les événements intermédiaires, et qu'il plaçait dévotement sous l'invocation de la Vierge (5). Dans le premier livre, il racontait l'éducation de Pâris, le rapt d'Hélène, l'union des Grecs pour la faire rendre à son époux, le siége et l'incendie de Troie; dans le second (f° 3, 13[e] vers), il retraçait les aventures d'Énée et des Troyens d'après Virgile, dont il réduit étrangement le récit. On voit que Simon réunissait dans son poème le *Roman de Troie* et l'*Eneas*. Benoît avait pu, jusqu'à un certain point, y prendre la première pensée de ses deux grandes compositions; il y trouvait jusqu'aux Amazones (f° 18). Nous venons de voir même que Simon était plus complet que Benoît; il remontait plus haut. Mais, en dépit des éloges qui lui sont prodigués dans le manuscrit qui nous a conservé ses vers (6), l'œuvre du chanoine de St-Victor n'a rien de commun avec

(1) V. *Hist. litt.*, t. VII, p. 125.

(2) V. *Id.*, t. XII, p. 487. Simon était entré à St-Victor sous l'administration de Gilduin, 1114-1155. — Sur Gilduin V. *Gall. christ.*, t. VII. p. 659-663; *Hist. eccl. Paris*; t. II, passim.

(3) C'est le titre que lui donne le manuscrit: *Explicit Ilias a Magistro Simone Aurea Capra.* V. Bibl. imp., ms. 8430 et non 430, comme dit l'*Hist. litt.* Il y occupe environ 1000 vers, du f° 17 recto au f° 25 verso. Là commence *Ovidius de Arte amandi.* On voit que Simon était un classique pour le XII[e] siècle.

(4) On peut voir, f° 17, comment Pâris échappe à la mort:

Nunc parvum natum per jussum regis in Idam
Servi tollentes ense necare parant,
Arridens gladio radianti parvulus, illum
Arridere putans qui sibi tristis erat.
Sed percussurus cernens cor flectit et ictum,
Et ferus et feriens desinit esse simul.

(5) « Adsit ad inceptum Sancta Maria meum. »

(6) On nous dit à la fin de la copie que cette œuvre a été « ab ipso nondum canonicato incomparabiliter « edita ut ab eodem jam canonicato mirabiliter correcta et amplificata..... dum dicat breviter et apta, « leniter et sententiose, subtiliter et ornate, eleganter et proprie, seriatim et perfecte. » On nous dit encore qu'il a un style, « dicendi modum », dont on n'avait point eu d'idée dans le siècle et sous les Auguste, et qui est fait pour désespérer les imitateurs.

la poésie ; c'est une sorte de sec résumé, de dénombrement prétentieux et antithétique des choses et des hommes de la guerre de Troie, une dessiccation plus encore qu'un résumé de l'*Énéide*. On en peut juger par ces vers qui terminent le poème :

Turnus ab Æneа duce dux cadit æmulus hoste,
Inque viro virtus regia victa fuit.
Diffugiunt Rutuli, Phrygiis victoria cedit,
Flet Juturna, Venus gaudet, Amata perit.
Sic datur Æneæ requies, Lavinia, regnum,
Cujus et orbis erit nobile Roma caput.

Ces poèmes ne semblent guère que des exercices d'écolier ; ils n'ont pour nous d'autre intérêt que de nous montrer que l'imagination du XI^e^ et du XII^e^ siècle était familière avec ces sujets ; ils n'ont rien de commun avec l'œuvre de Benoît : il faut donc chercher ailleurs.

En voyant le sujet de son poème, on se demande tout d'abord s'il n'a pas connu Homère.

Le nom d'Homère n'a jamais cessé, au moyen-âge, d'être prononcé avec vénération (1). Béda le Vénérable, dans ce qu'il a écrit sur la grammaire et la prosodie, cite Homère à côté de Virgile, d'Ovide, de Lucain et de Lucrèce. Lorsque la cour de Charlemagne joue à l'antiquité et que chacun s'y choisit un parrain, Homère est un de ceux dont on emprunte le nom. Gunzon, appelé d'Italie par Othon le Grand, dans une diatribe contre le Scholastique de St-Gall, qui lui avait reproché une faute de grammaire dans la conversation, cite, pour se justifier, vingt auteurs différents. Il s'appuie sur l'autorité d'Homère, auquel il emprunte trois mots qu'il transcrit en caractères latins (V. Martène, *Ampliss. collect.*, t. I, p. 304).

Dans les chronologies fabuleuses qu'on écrit alors, Homère marque une date ; on dit le temps d'Homère comme le temps de Salomon. Il est cité en particulier avec honneur dans ce monde normand, au milieu duquel écrivait Benoît. Le vieil historien de Normandie, Dudon de Saint-

(1) Sur l'état des études grecques au moyen-âge, V. Thurot, *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXII, p. 40, 65, 108-110.

Quentin, que Benoît a eu entre les mains, nomme le poète grec et le nomme avec respect. En parlant de ses propres études, à côté de Virgile et d'Horace, il place « le grand Homère. » Ce sont les termes aussi par lesquels le désigne un moine de St-Ouen, Garnier, attaché à l'archevêque Robert, dans une satire lancée contre un moine étranger, et il le place à côté de Virgile, de Stace et d'Horace. Le commentaire de Bernard de Chartres sur l'*Énéide* (XII^e^ siècle) contient au préambule un jugement sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*. On retrouve le nom d'Homère partout. Il est dans la chanson de Roland. Il est nommé dans un petit poème latin sur la ruine de Troie (V. Ed. du Méril, *Poés. pop. lat.*, p. 404) :

Alter Homerus ero vel eodem major Homero
Tot clades numero scribere si potero.

Ce qui, en passant, semble indiquer que l'auteur ne savait pas au juste ce qu'avait raconté Homère. Henri de Huntingdon, dans le prologue de son histoire, rappelant le mot d'Horace sur l'utilité morale d'Homère, commente cette parole comme un homme à qui Homère ne serait pas tout-à-fait étranger. Gautier Map le cite comme le maître de toute poésie ; en parlant d'un poète en langue vulgaire, il dit que c'était l'Homère des laïques. Il dit ailleurs : « Quis in scriptis Homero major ? quis Marone felicior ? » Peut-être, après tout, ne le connaît-il que par les auteurs latins, par Ovide, par exemple, dont il cite, sans le nommer, un vers dans son *De nugis curialium* (1). On peut expliquer de même une allusion de Gilbert Foliot, évêque de Londres (2).

Jean de Salisbury, le contemporain et le fidèle ami de Thomas Becket, parle d'Homère à plusieurs reprises et avec un enthousiasme qui paraît le témoignage d'une étude personnelle et directe. Il appelle ses poèmes « illud celeberrimæ perfectionis opus. » Il dit de lui : « Homerus cœlestis fidelissimus imitator. » Il dit de Virgile : « Maro Homericæ perfectionis vates ingenii. » Et ce qui paraît plus concluant, ce qui semblerait montrer qu'il a lu Homère lui-même, et non les résumés latins dont

(1) Si nihil attuleris ibis Homere foras (Ovide, *De Arte Amat.*, lib. II, v. 280).
(2) Et sua riserunt tempora Mœonidem (*Ibid.*).

nous parlerons tout à l'heure, c'est qu'il a relevé de certains mots et de certaines choses qui ne se rencontrent jamais chez lui. Il remarque, par exemple, comme certains critiques plus modernes, qu'Homère n'a nulle part écrit le mot de « fortune », mais qu'il donne son rôle à une divinité qu'il désigne sous le nom de *morphan* (c'est *moiran* qu'il devrait dire ; l'erreur vient-elle de Jean de Salisbury ou d'un copiste ?) (1). Cependant, on peut, à la rigueur, supposer qu'il a pu prendre cette observation dans quelque grammairien inconnu ; mais voici qui semble plus décisif. Il cite, en les attribuant à Homère, des détails qui ne se retrouvent pas dans les abrégés, comme en ce passage : « Homerus non aliud sentit, validissimis Achillis manibus canoras fides aptando », etc. (V. *Polycr.*, lib. VIII, ch. XII, et *Iliad.*, ch. IX, v. 186.)

Lambert d'Ardres, qui vivait en 1203, parle d'Homère (*Chronicon Ghisnense*, p. 9), sans paraître, toutefois, le connaître mieux que Virgile (2). Il est, du reste, tout plein de ces souvenirs : en parlant de Raoul d'Ardres, il dit qu'il avait « le courage d'Hector » ; ailleurs, il le compare à Tydée (ce ne sont peut-être que les souvenirs de nos poèmes français). Il est cité par Jacobus Magnus (*Sophologium*, lib. II, ch. I) dans un passage sur les écrivains grecs et latins, où la chronologie est traitée avec le plus étrange sans-façon. Il est deux fois question de lui dans la *Bataille des Sept-Arts* (3). Guido Colonna invoque aussi le témoignage d'Homère, comme s'il l'avait sous les yeux ; mais ce qui prouve bien qu'il ne connaissait pas l'Homère véritable, c'est ce trait qu'il lui prête à propos de Troïlus, frappé par Achille : « Achille a tué deux Hector. » Jean de Mehun prétend avoir lu Homère ; Raison lui dit :

D'Omer ne te souvient,

(1) Jean de Salisbury se plaît, en d'autres passages, à faire parade de ses connaissances en grec, ou du moins à émailler son texte de mots grecs. Ainsi (*Polycraticus*, lib. VIII, c. XXIV), on lit : « Nam Æneas, qui ibi fingitur animus, sic dictus eo quod est corporis habitator : ἔνναιος enim, ut Græcis placet, habitator est, δέμας corpus, et ab his componitur Æneas, etc. » On peut remarquer le titre même du livre *Polycraticus*.

(2) « Sic et ille quem poetarum eximius et doctissimus in divina Æneide pedetentim imitatus est ad unguem, Homerus, multis annis, teste Cornelio Africano, imo Pindaro, et Phrygio Darete, post excidium Trojanum natus est, qui tamen Trojanum sufficienter vel eleganter tractavit et docuit excidium. Nec quærit ab aliquo Virgilius ubi tantæ veritatis fabulam invenerit vel acceperit Homerus. »

(3) V. Jubinal, *Rutebœuf*, t. II, p. 426.

Puisque tu l'as estudié ;
Mais tu l'as ce semble oublié. (*Roman de la Rose*, v. 6800).

Petit-Radel, disant que le sicilien Aurispa, au XV^e^ siècle, a tort de parler de l'*Odyssée* comme d'un livre nouvellement révélé, remarque qu'elle a été continuellement connue en France entre les temps de Raban Maur et ceux de Vincent de Beauvais, et nous avons nous-même signalé plus haut (p. 54) des imitations qui en ont été faites au moyen-âge. Le même savant croit que c'est en France que Bernard Giustiniani avait acquis l'exemplaire de l'*Iliade* sur lequel il a traduit le poème en 1474.

Mais il ne faut pas que cet ensemble de témoignages (1), cet accord d'admiration nous fassent une illusion trop complète. C'était probablement la plupart du temps un enthousiasme de tradition, qu'on prenait de confiance chez les auteurs latins, comme nous le voyions tout à l'heure pour Gautier Map. Il est à noter, d'ailleurs, qu'il est toujours cité à côté de poètes latins, comme si l'on eût cru qu'il avait lui-même écrit en cette langue. On peut douter qu'Homère fût bien connu, quand on voit Wace assurer que ce fut Brutus qui jeta les premiers fondements de Tours, « comme l'atteste Homère. » Et cependant, chez celui qui lui fait de tels prêts, on a pu signaler quelques imitations de l'*Odyssée*.

La plupart de ceux qui admiraient si chaudement Homère et le proclamaient le roi des poètes, ou ne l'avaient jamais lu (2), ou ne le connaissaient que par cette réduction latine en moins de onze cents vers, qu'on a si étrangement placée sous le nom de Pindare (3). C'était Pindare,

(1) On ne s'est pas aperçu que les vers d'une prétendue *Iliade* cités par Eberhard, « Explicuit præsens oculus », étaient tout simplement de Josephus Iscanius.

(2) M. Ed. du Méril croit cependant qu'il a existé, au moyen-âge, des traductions latines d'Homère. Il croit que c'est à une version de ce genre que fait allusion Raban Maur, quand il parle de « ce verbeux Homère, né à Cordoue, et qui a vécu en Afrique. » — Il existe, à la Bibliothèque impériale, une traduction latine de l'*Iliade*, vers par vers, due à Léon de Saint-Victor, n° 7881, in-fol. 80 feuillets. Il y en a un exemplaire de 1369. M. Libri (V. *Journal des Savants*, 1842, p. 49) signale, dans un *Corpus Poetarum* du XII^e^ siècle, manuscrit de la bibliothèque de Dijon, une traduction en vers latins de quelques parties de l'*Iliade* ; n'est-ce pas tout simplement le *Pindarus* ?

(3) V. *Homeri quæ exstant omnia*..... cum perpetuis commentar. Spondani Mauleonensis. Basileæ, 1583. *Epitome ac summa universæ Iliados Homeri Pindaro Thebano auctore*, p. 428-443. Wernsdorff (V. *Ad*

nous dit expressément l'éditeur du XVI^e^ siècle, qui avait réduit Homère à ces modestes proportions pour le rendre plus accessible à son fils ; il lui dédiait lui-même ce petit poème, « lit étroit où il avait resserré les flots du vaste océan (1). » Mais cette étrange attribution datait de bien plus loin. On trouve le livre cité sous ce titre, non-seulement dans une sorte de *Gradus ad Parnassum* du XIII^e^ siècle, mais dans un dictionnaire latin, qu'on a pu attribuer au normand Alexandre de Villedieu, et qui semblait au savant Angelo Maï appartenir au XII^e^ siècle, et par le caractère de l'écriture, et parce que l'auteur le plus récent qu'on y trouve cité est Marbode, mort en 1123.

Cet abrégé de l'*Iliade* paraît avoir été en grand honneur au moyen-âge. Eberhard de Béthune nous apprend qu'on l'expliquait dans les écoles. L'œuvre est d'une latinité fort acceptable ; les vers sont en général corrects et de tournure facile. L'auteur suit assez exactement les traces d'Homère ; on retrouve ici les principaux incidents de l'*Iliade* (2), autant que cela est possible dans un semblable précis. Le premier chant est réduit à cent douze vers, d'autres sont encore plus étroitement resserrés, les quatorze derniers n'occupent à eux tous que trois cent quarante vers. L'œuvre, en effet, manque de proportion. Certaines parties ont conservé des développements assez abondants ; quelques comparaisons homériques se retrouvent ici avec une certaine ampleur ; quelques récits rappellent également presque tous les traits de l'original, comme la rencontre de Ménélas et de Pâris et la description du bouclier d'Achille.

Poetar. Lat. min.) croit y reconnaître une œuvre romaine, parce qu'en parlant du danger que court Énée, lorsqu'il a osé attaquer Achille, il dit que si Neptune ne fût venu à son secours,

Non claræ *nobis* gentis mansisset origo :

argument qui n'est pas sans réplique, outre que le *nobis* est bien vague ; nous avons rappelé tout à l'heure que les hommes du moyen-âge, comme ceux de la renaissance, étaient habitués à voir des ancêtres dans les anciens. Il attribue la composition à Aviénus, au temps de Théodose. Ce livre a, en effet, tous les caractères d'un temps de décadence, où la culture littéraire est épuisée. On sent que le moyen-âge va commencer. On ne peut plus lire que des résumés, résumé de l'histoire, résumé de l'art militaire, résumé de rhétorique, résumé d'Homère.

(1) V. l'*Homère* de Polyard. Paris, 1545.

(2) Par exemple, l'histoire de Chryséis, le débat de Jupiter et de Junon, Thersite, le dénombrement des vaisseaux, le combat de Pâris et de Ménélas, les adieux d'Hector à son fils, la rencontre de Diomède et d'Énée, celle d'Hector et d'Ajax, etc.

D'autres, au contraire, sont sèchement résumées et ont perdu tout caractère et tout intérêt ; la querelle de Jupiter et de Junon, dans le premier livre, est réduite à huit vers. Junon seule y prend la parole ; l'éloquence du maître des dieux est résumée de cette façon sommaire :

> Talibus incusat dictis irata Tonantem,
> *Inque vicem summi patitur convicia Regis.*

Les dieux ici sont sacrifiés. Le faux Pindare ne les a pas, comme Darès, exclus de son œuvre ; mais il se borne en quelque sorte à *constater* leur présence et la part qu'ils prennent à l'action par une indication rapide. Presque toutes les scènes de l'Olympe ont disparu. Quand l'auteur a raconté la fuite d'Hector devant Achille, il nous montre les deux guerriers

> Hic rursus super insequitur, fugere ille videtur ;
> Festinantque ambo. . . . .

Le versificateur a l'air plus pressé encore que ses héros. De temps en temps, cependant, il modifie le récit d'Homère ou il y ajoute quelque circonstance. Dans l'épisode de Dolon, les deux chefs grecs s'engagent dans une route affreuse, dans une contrée montagneuse, dont n'a point parlé Homère ; ils ne sont pas montés sur des chars, mais sur des chevaux.

L'auteur, du reste, a parfois des distractions. Un instant avant de nous dire que Vénus va demander à Vulcain une armure pour son fils, il a donné à Patrocle des armes forgées par la main du Dieu, *Vulcania arma.*

Il semble parfois traduire de souvenir plutôt que sur le texte même d'Homère. Ainsi, il est étrange qu'un homme qui a l'*Iliade* sous les yeux tombe dans cette erreur devenue traditionnelle, accréditée qu'elle a été par le témoignage de Virgile, et fasse traîner par Achille, trois fois autour de Troie, le corps d'Hector (1). Un peu plus loin, on rencontre une autre inattention. Quand il a conduit Priam dans le camp ennemi, il nous montre les chefs des Grecs admirant son audace, tandis qu'Ho-

(1) On sait que ce n'est pas dans Homère qu'Hector est traîné autour des murs de la ville ; cette histoire est née probablement d'un souvenir confus des récits homériques. Dans l'*Iliade*, Hector fuyant

mère a pris soin d'entourer de tant de mystère le voyage du vieux roi ; c'est entre le vieillard et le meurtrier de son fils que se passe la scène.

Le poème se termine par un trait qui eût bien étonné Homère. A la fin du récit des funérailles d'Hector, on lit :

Inque leves abiit tantus dux ille favillas.

Du reste, en dépit de ses prétentions, le poète procède bien plus de Virgile et d'Ovide que d'Homère. Il est tout plein de souvenirs et de traits empruntés aux deux poètes latins.

On est en droit de supposer que c'est là l'*Iliade* qu'a, en général, connue le moyen-âge. C'est probablement sous cette forme que la possédait Richard de Furnival. On voit, dans sa *Biblionomia* (1), figu-

devant Achille fait trois fois le tour de la ville (*Iliad.*, X, 508). Quand il a succombé, son vainqueur traîne son cadavre aussitôt vers les vaisseaux (*Il.*, X, 395), et là, chaque jour, il lui inflige le même outrage autour du tombeau de Patrocle. C'est aux cycliques ou aux tragiques qu'est due, sans doute, la nouvelle version consignée par Virgile dans l'*Énéide*, et désormais devenue traditionnelle.

(1) V. Bibliothèque de la Sorbonne « *Biblionomia* magistri Richardi de Furnivalle Cancellarii Ambianensis. Clavis est istius ortuli secundum quod bibliotheca sua distincta est per areolas multipliciter tabulatas. » — Chacun de ces carrés (*areolæ*) ou compartiments est désigné par des lettres de couleur différente ; l'or est réservé pour le dernier où se trouve l'Écriture-Sainte ; l'argent pour l'avant-dernier, les sciences *lucratives*, et d'abord la médecine, etc. Il est toute une partie de cette bibliothèque qui reste pour nous entourée de mystère. On lit au folio 3 : « Ceterum preter illa quorum fecimus mentionem est et aliud genus tractatuum secretorum quorum profunditas publicis oculis dedignatur exponi ac proinde non est intentionis nostre ut inter prehabitos ordinentur. Sed eis deputandus est certus locus neminem preter dominum proprium admissurus quare nec eorum descriptio pertinet ad hunc librum. » Le premier carré est consacré aux livres de philosophie. La première tablette aux livres de grammaire, la seconde à la dialectique, la troisième à la rhétorique, les suivantes aux mathématiques, géométrie, arithmétique, à la musique, à l'astrologie, à la physique, à la métaphysique, à l'éthique ou morale. Sur la tablette dixième se trouvent les poètes. Richard nous donne lui-même les raisons de ce classement : « Sunt quedam iterumque, licet ex ipso dicendi genere potuissent videri pre ceteris ordinanda, ob humilitatem tamen materie ceteris post ponuntur, qualia sunt opera poetarum... Historiographos, epigrammaticos, amatorios, elegos, invecticos, satiricos, ethicos, apologicos, tragicos, comedos, centonicos, et quosdam alios qui licet habeant materiam excellentem, utpote theologiam, tamen propter styli similitudinem ordinantur cum eis. »

Comme la *Biblionomia* est encore inédite, nous donnons ici cette partie du catalogue :

Tabula X areole philosophice opera poetarum continens in hunc modum : *Virgilii* Bucolica, Eneis et Virgilioli numero quinque. *Phrygii Daretis* Yliados historia prosaice, deinde metrice. Item Meonii *Homeri* Libellus Yliados et versus *Primatis* Aurelianensis de eodem in uno volumine. — *Papinii Statii* libri Thebaidos et Achilleidos in 1 vol. — *Marci Annei Lucani* cordubensis liber de bello intestino nobilium civium romanorum in 1 vol. — *Galteri de Insula* dicti de *Castilione* liber Alexan-

rer en un même volume, entre l'histoire de l'Iliade de Darès le Phrygien en prose et en vers, et les vers de Primat d'Orléans sur Homère, le *livret de l'Iliade* d'Homère : « Phrygii Daretis Yliados historia « prosaice, deinde metrice (1), item Mœonii Homeri *Libellus* Yliados et « versus Primatis Aurelianensis de eodem in uno volumine. » Le *livret de l'Iliade* doit être l'abrégé dont nous parlons.

dreidos in 1 vol. — Richardi de Gerborredo post ep. Ambianensis liber de abbreviata hystoria Romanorum quæ dicitur tripartita, liber de quatuor virtutibus et Ave Maria in 1 vol. — Alb. Tibulli epigrammaton in 1 vol. — Propertii Aurelii lib. monobiblos, 1 vol. —Ovidii Nasonis Pelignensis lib. Heroydum qui est de epistolis, lib. Amorum qui est sine titulo, lib. de Arte amandi, lib. de Remedio Amoris, lib. de Supplenti rescriptionum ad dictas epistolas Ovidii ad quas scilicet ipse non rescripserat ; item ejusd. Ovidii libelli de Cuculo, de Pulice, de Sompno, de Medicamine Surdi, de Medicamine faciei et de Nuce, 1 vol. — Ejusdem lib. Fastorum, vel liticorum cum Semikalendario quem de cerimoniis secundum ritus gentilium composuit in honorem Germanici Cesaris qui erat futurus pontifex eo anno ut scilicet interventu ipsius Augusto sibi irato reconciliari valeret, 1 vol. — Ejusd. lib. Metamorphoseos, in quo laudans Augustum ex successione ab antecessoribus per Eneam, sperabat saltem sic ipsius sibi gratiam comparare, 1 vol. — Ejusd. libr. elegyographi in exilio suo facti, videlicet lib. Tristium, lib. de Ponto et invectiva sua in ybm invidum.

Tabula II areole philosophice opera poetarum etiam continens in hunc modum. Valerii Martialis Coci Julii Cesaris lib. epigramm., 1 vol. (Le titre donné ici au livre de Martial peut au moins nous dire comment le moyen-âge expliquait ce surnom du poète qui a tant occupé les critiques. C'est sous ce nom de *Cocus* qu'il a été surtout connu alors. C'est ainsi que le désigne Jean de Salisbury (*Polycraticus*, lib. VII, ch. VII et ch. XIII), citant deux épigrammes de lui. Il est encore nommé ainsi par G. Map (*de Nugis*, p. 153) : legi mirabilem illum Coquum, etc. Cela explique la distraction de Petit Radel, gémissant sur la disparition du poète Coquus (*Recherches sur les Bibliothèques*). Claudiani lib. invectivarum in Ruphinum et Eutropium atque preconiorum ipsius pro Honorio, Theodosio et Stilicone Coss. item lib. ejusd. de raptu Proserpinæ. — Aur. Persii Flacci lib. satirarum, 1 vol. — Q. F. Horatii Venusini lib. odarum et epodon, lib. sermonum, poetices et lib. epystolarum, 1 vol. — Censorini, Catonis et Theodori libri ethici, Aviani et Esopi libri apologici, Maximiani, Pamphili et Gete libri amatorii, 1 vol. — Baldoini Ceci apologya de Actibus Ysengrini, 1 vol. — Probe uxoris Adelphi liber centonum ex Virgilialis cum ubitatione Domini Stephani canonici S[i] Sepulcri ; item Aurelii Prudentis liber de Pugna Virtutum et Vitiorum, et sunt septem ; videlicet Fidei contra Ydolatriam, Pudicitiæ contra Libidinem, Patientiæ contra Iram, Humilitatis contra Superbiam, Sobrietatis contra Luxuriam, Benignitatis contra Avaritiam et Concordiæ contra Discordiam ; item ejusd. lib. de Hympnis et Canticis ad laudem divinam certis temporibus deputatis ; item cujusdam scribe lib. troporum ad laudem eamdem certis similiter temporibus canendorum, 1 vol. — L. Annei Senece cordubensis liber tragediarum et sunt numero decem, scilicet : Hercules furens, Thyestes, Thebais, Ypolitus, Œdipus, Trachiniæ, Medea, Agamemno, Octavia et Hercules Œteus ; item ludus ejusd. Senece de morte Claudii Neronis, 1 vol. — Publ. Terentii Afri lib. comediarum et sunt numero sex, scilicet Andria, Eunuchus, Eautontimoroumenos, Adelphi, Hechyra, Phormio, 1 vol. — Aratoris subdiaconi ad Florianum abbatem liber de Actibus Apostolorum ; item Mathei vindocinensis lib. de Thobie hystoria, 1 vol. — On lit à la suite : « Hi autem Karacteres sunt majorum voluminum super materiis antedictis ; hi vero x, y, z, sunt secretorum librorum quorum descriptionem ad hunc librum nolumus pertinere. »

(1) Cette rédaction métrique de Darès est probablement la traduction, en vers hexamètres, que l'on

Benoît aussi a parlé d'Homère, et tout en critiquant sa véracité, il a parlé de lui avec enthousiasme. Pour lui, Homère est « un clerc merveilleux, des plus sachanz »; et plus loin encore, il dit : « tant fu Homère de grand pris », de grande valeur. Mais, Benoît a-t-il bien qualité pour en juger ? A-t-il lu l'*Iliade* ? En retrouve-t-on trace dans son poème; ou, comme tant d'autres de ses contemporains, n'admire-t-il pas Homère sur parole ? C'est là une question qui serait vite jugée, s'il s'agissait d'un poète des âges classiques. Alors, l'imitation se fait une gloire de se tenir le plus près possible de son modèle. Homère reparaîtrait complet dans son œuvre. Déjà, à la veille de la grande renaissance, Jean Le Maire est frappé de la beauté d'un récit homérique ; il l'insère tout entier dans son étrange compilation, comme ces bas-reliefs antiques qu'on a encastrés dans les murailles de Narbonne : on l'y a bien vite reconnu. Au moyen-âge, la question se complique ; car il ne prend à l'antiquité qu'une sorte d'indication générale, qu'il développe ensuite en pleine liberté. On en a la preuve dans ce récit du *Dolapathos*, où l'on retrouve le souvenir évident de l'*Odyssée*, mais arrangé, défiguré, orné de circonstances nouvelles, grossi. Du reste, notre examen ne peut évidemment porter que sur une partie du poème de Benoît, et, dans cette partie même, seulement sur un certain nombre de morceaux, le reste, comme nous le verrons plus tard, étant tout-à-fait en dehors de l'invention homérique.

Cependant, un rapprochement est possible. Car on retrouve ici quelques-uns des événements qu'Homère a racontés avec le plus de soin : le combat de Ménélas et de Pâris, les adieux d'Andromaque et d'Hector, la mort de Patrocle, la douleur d'Achille, ses ressentiments contre les Grecs, son refus de combattre, la rencontre de Dolon, la mort d'Hector,

trouve avant l'*Iliade* de Simon Chèvre-d'Or, dans le manuscrit 8430 lat. de la Bibliothèque impériale, sous le titre de *Frigius Dares*, du f° 9 au f° 16 (environ 980 vers). Le poème commence ainsi :

Historiam Troje figmenta poetica turbant.
Unde, licet magnis fortuna sit invida ceptis,
Dignaque tam longis non sit mea buccina bellis,
Mens tamen incaluit, vestigia fida sequendo,
Daretis frigii Trojanum scribere bellum.

Il se termine par ce vers :

Et precor ille (sic) mei sit consummatio cepti.

Chryséis redemandée par son père (v. 26813) ; mais ils y sont devenus méconnaissables.

Benoît (*Rom. de Troie*, v. 11450) a, de même qu'Homère (*Il.*, ch. III), mis Pâris aux prises avec Ménélas ; mais son récit ne rappelle en rien la belle peinture du poète grec. Au lieu du combat solennellement préparé, solennellement engagé à la vue des deux armées, ce n'est plus qu'une rencontre fortuite, un accident de la bataille.

Dans la mort de Patrocle, il n'y a pas plus de ressouvenirs d'Homère. On y chercherait vainement les exploits du héros, et son trouble, lorsqu'il est frappé par Apollon. Les paroles d'Achille apprenant la mort de son compagnon n'ont rien de commun avec celles que lui prêtait Homère. Le ton même est tout différent. Au lieu de cette douleur violente, effrénée, de ce désespoir effrayant, il y a surtout ici douceur et tristesse. La haine du héros pour Hector n'a plus les sauvages éclats que lui prêtait Homère :

Μή με, κύον, γούνων γουνάζεο, μηδὲ τοκήων.
Αἴ γάρ πως αὐτόν με μένος καὶ θυμὸς ἀνείη
'ὤμ' ἀποταμνόμενον κρέα ἔδμεναι, οἷά μ'ἔοργας !

(V. *Iliade*, XXII, vers 345-347.)

« *Chien, ne m'implore pas, n'embrasse pas mes genoux, n'invoque pas le nom de mon père. Je voudrais, dans ma rage, te déchirer tout vivant (tout crû) en morceaux et dévorer ta chair, pour me venger du mal que tu m'as fait.* »

Ce n'est pas le ressentiment d'un outrage qui pousse Achille à abandonner les Grecs, c'est l'amour qu'il ressent pour Polyxène. Ce n'est pas le désir de venger Patrocle qui le ramène au combat, c'est la vue des exploits de Troïlus.

La scène entre Hector et Andromaque ne rappelle en rien l'*Iliade* ; les incidents sont tout autres, et le ton, la couleur morale diffèrent plus encore. Les aventures de Dolon ne sont pas moins étrangères à l'*Iliade*. En tout cela, aucun souvenir d'Homère ; au contraire, Darès y est tout entier.

Il semble que c'est dans l'*Iliade* qu'on devrait aller chercher la pensée première d'un épisode qu'on ne rencontre pas dans l'inspirateur ordinaire de Benoît, qui occupe ici une place importante et qui était destiné à attirer l'attention : je veux parler des exploits du Sagittaire. Il paraît naturel, tout d'abord, de supposer que c'est une imitation du *Pandarus*

d'Homère, et que Benoît s'inspire ici du quatrième et du cinquième livre de l'*Iliade*. Mais, nous ne saurions y reconnaître aucun des traits de la peinture grecque ; Benoît a composé, sans doute, son personnage avec le *Pandarus* de Dictys et un souvenir des Centaures.

Ainsi, partout on reconnaît Darès ou Dictys, nulle part Homère. Si, en certains points pourtant, par les discours, par la peinture des mœurs, par des comparaisons qu'il ne pouvait prendre dans les apocryphes (1), le trouvère se rapproche davantage du vieux poète grec, cela tient à des conditions particulières, à des rapports moraux que nous signalerons plus tard. Mais s'il a remplacé par des peintures souvent pleines d'animation les tristes récits qui lui ont servi de modèle, il le doit à sa seule imagination.

Il y a cependant chez lui une invention qui n'appartient ni à Dictys ni à Darès, et qui semble inspirée de quelques souvenirs de l'*Iliade*. Benoît suppose, pendant une trève, une entrevue pacifique d'Achille et d'Hector. Celui-ci propose à son adversaire de terminer la guerre par un combat singulier. Achille est prêt à accepter ; mais les chefs grecs s'opposent au combat. Cette scène, qui met encore en relief le caractère d'Hector, rappelle un passage de l'*Iliade* (chant VII, v. 67-106), où une proposition semblable est faite par le héros. Les Grecs hésitent ; Ménélas seul enfin se lève, mais les chefs interviennent et empêchent une lutte inégale. Le discours où Hector engage Achille à renoncer à d'inutiles menaces rappelle aussi un peu celui d'Énée (*It.*, ch. xx).

Mais cela ne suffit pas pour conclure que Benoît a lu l'*Iliade*, lorsque tant de passages montrent qu'il ne l'a pas connue, à moins qu'on ne veuille admettre qu'il n'en a pas voulu tirer parti. C'est là une solution qu'il est difficile d'accepter. L'*Iliade* est une de ces œuvres qui s'imposent à qui les a lues, et qui, lors même que l'écrivain serait résolu d'avance à suivre d'autres guides, laisseront toujours leur trace dans son travail, même à son insu. Et cependant, en voyant ce que le poème de Virgile est devenu dans l'*Eneas*, qui prétend le reproduire, on hésite à prononcer une négation absolue.

(1) On pourrait supposer qu'il se souvient de certaines comparaisons d'Homère (V. *Iliade*, ch. II et ch. XII, v. 53).

Du reste, Benoît nous prévient lui-même qu'il ne faut pas chercher chez lui les récits d'Homère. Il n'a pas foi en son exactitude. « On « a, dit-il, raconté souvent comment Troie a péri; mais la vérité est « peu connue. Homère, qui fut clerc merveilleux, des plus savants, « trouvons-nous, a écrit de la destruction, du grand siége et des causes « pour lesquelles Troie fut dévastée et ne fut plus jamais réhabitée ; « mais son livre ne dit pas vrai. Car nous savons bien, sans aucun « doute, qu'il était né cent ans au moins après que la grande armée fut « assemblée. Il ne faut pas s'étonner s'il s'est trompé, lui qui n'assista « pas à cette guerre et qui n'en vit rien. Quand il en eut fait son livre « et que cette histoire fut racontée à Athènes, il s'éleva un étrange « débat. On voulut le condamner solennellement, parce qu'il avait fait « combattre les dieux contre les hommes charnels. Cela lui fut tenu à « égarement et à merveilleuse folie. Mais Homère fut de si grand prix « et fit si bien, à ce que je lis, que son livre fut reçu et tenu en au- « torité (V. *Rom. de Troie*, v. 42-70). »

Heureusement, pour redresser les mensonges d'Homère, nous possédons deux autorités précieuses, Darès de Phrygie et Dictys de Crète. Benoît prendra le premier pour guide, en le complétant à l'aide du second.

Qu'était-ce donc que Darès et Dictys ? Deux grands auteurs, fort peu lus aujourd'hui, mais qui ont joui d'une longue renommée, d'une autorité incontestée, et qui nous offrent une éclatante démonstration de la vanité de la gloire littéraire. Dictys et Darès, leurs noms s'appellent invinciblememt, et l'admiration complaisante du moyen-âge ne les a pas séparés, quoiqu'il convienne de signaler entre eux d'importantes différences, sont deux faussaires qui, à une date qu'il semble impossible de préciser, mais qu'on ne saurait faire remonter plus haut que la décadence des lettres latines, ont prétendu écrire en historiens le récit de la guerre de Troie et y rétablir la vérité, méconnue jusqu'à eux. Ils ont écrit le *Roman de Troie*, renonçant à toutes les qualités de l'histoire, sans avoir le charme du roman.

Entre eux et Homère, le moyen-âge, nous venons de le voir, se décidait un peu au hasard. Mais, quand il aurait connu Homère, le résultat eût été probablement le même. C'est là un fait qui peut aujourd'hui nous

paraître tout d'abord étrange et monstrueux, mais qui ne saurait étonner ceux qui connaissent quelque peu le moyen-âge.

Tout d'abord, le moyen-âge n'est point un âge littéraire. La pure beauté d'Homère ne l'aurait point frappé. Il est impossible qu'entre deux livres, dont l'un est un merveilleux chef-d'œuvre, l'autre une plate composition, la seule raison de supériorité littéraire suffise à l'entraîner. L'enthousiasme pour l'art déployé dans une œuvre n'appartient qu'à des époques de civilisation très-avancée. Les enfants et le peuple, qui n'est qu'un grand enfant, demandent à un tableau ce qu'il représente, non quel talent d'exécution il suppose, à un livre ce qu'il raconte, non la façon dont il le raconte. « Cela est bien écrit » cette formule, si souvent employée par les gens du peuple, ne veut pas dire « il y a là des qualités de style », mais « cela intéresse. » Demandez à un enfant la différence entre l'*Iliade*, les *Contes* de Perrault ou l'*Histoire du Consulat*. Comme il refait en sa petite imagination toute histoire à sa mesure, comme il n'en prend que ce qu'il en peut porter, le plus beau livre pour lui est celui qui conte le plus d'histoires. Et c'est ainsi qu'en jugeait un auditoire populaire au XII^e^ et au XIII^e^ siècle.

En outre, Darès et Dictys se présentaient dans les conditions les plus séduisantes. Ils méritaient bien plus de confiance qu'Homère. Ils avaient été les témoins des événements. Dictys, en effet, si l'on s'en rapportait à sa propre déclaration, était un crétois qui, ayant accompagné Idoménée devant Troie, avait suivi tous les incidents du siége et les avait, jour par jour, consignés dans ses notes, que, pour plus de précision, il appelle le *Journal du Siége* (1). Ce qu'il n'avait pu voir lui-même, il le tenait des témoins les mieux informés, des principaux acteurs eux-mêmes. Dans une centaine de pages, il avait retracé toute la guerre de Troie, depuis ses origines jusqu'aux dernières aventures des chefs grecs, et aux difficultés de leur retour. Cependant, Dictys n'est pas tout-à-fait impartial : il favorise les Grecs ; il ne néglige aucune occasion d'opposer leur civilisation à la barbarie des Troyens ; il répète, à plusieurs reprises, que ceux-ci se plaisent à insulter les cadavres (2) : il prête,

(1) V. Dictys, Epistola Septimii « Ephemeridem belli trojani Dictys Cretensis conscripsit. »
(2) V. Dictys. « More solito illudere cadaveri gestientes. »

au contraire, à ses prétendus compatriotes une générosité qu'ils ne montrent nulle part dans Homère ; quand ils poursuivent les Troyens fugitifs, ils respectent les femmes (1). Il y avait là évidemment un témoin prévenu et suspect. Mais, par une rencontre des plus merveilleuses et des plus profitables à l'histoire consciencieuse, tandis que les Grecs avaient ainsi un spectateur fidèle et favorablement disposé de leurs exploits, les Troyens n'étaient pas moins heureux. Un prêtre phrygien, nommé Darès, saisi à point de la même pensée que Dictys, écrivait, de son côté, la même histoire, et préparait ainsi à la postérité le plus complet et le plus sûr moyen de contrôle du récit grec. Darès, écrivain et guerrier à la fois, supportant, comme les plus braves, le poids du jour, prenant sa part de tous les combats et de tous les exploits, mêlé aux Grecs dans la bataille et dans les entrevues qui suivaient les trèves, chaque soir, de retour dans la ville, écrivait le récit des événements de la journée, et, devinant déjà le retentissement qu'aurait dans l'avenir ce mémorable siége, avait soin, pour plus de clarté, de joindre à la narration des faits le portrait des héros.

Le moyen-âge ne pouvait être frappé de tout ce qu'il y avait d'invraisemblable dans ces assertions ; étranger à toute espèce de critique, il ne peut reconnaître une fraude, même grossière. Le livre lui inspire un respect superstitieux ; il a pour lui une vénération d'enfant ou d'homme ignorant. Dès qu'un auteur a écrit « comme dit la lettre, comme porte l'écrit », et surtout quand il a prouvé que l'écrit parle bien ainsi, tout le monde le croit et nul ne songe que la valeur d'un écrit puisse se discuter. Or, non-seulement le faux Darès affirmait un certain nombre de faits que le moyen-âge était tout disposé à admettre, par cela seul qu'il les trouvait affirmés ; mais il assurait encore, et d'un ton de parfaite conviction, qu'Homère avait menti, que lui seul, Darès, avait connu la vérité, et il apportait à l'appui de son dire les arguments que nous savons.

L'autorité d'Homère ainsi ruinée et celle de Darès bien établie, il ne restait à celui-ci, pour être en possession définitive de l'estime publique, qu'à répondre aux secrets instincts du moyen-âge ; ce qu'il fait à mer-

(1) V. Dictys. « Feminis abstinentes manus, parcentesque sexui. »

veille. Darès satisfaisait aux besoins de cette curiosité immense, enfantine, qui ne classait pas, qui ne comparait pas, mais qui demandait sans cesse des aliments nouveaux. Sous ce rapport, Darès avait sur Homère une incontestable supériorité ; il en savait bien plus long que lui, il racontait bien plus de faits. Son livre, il est vrai, n'a guère qu'une vingtaine de pages ; mais, comme il ne donne rien au vain luxe de la phrase, dans ces vingt pages il était plus riche et plus complet qu'Homère, et sa brièveté même le recommandait aux lecteurs ; ils y trouvaient beaucoup de substance sous un petit volume.

Ajoutons que le récit de ces faits et leur enchaînement étaient absolument dans le goût du moyen-âge. Il ne sait ce que c'est que composer, que prendre dans un événement le point essentiel, y ramener tout le reste et faire graviter autour de ce centre tous les événements secondaires. Ce système, où se fait sentir la personnalité de l'écrivain, où il domine les faits, les dispose au gré de sa pensée intime et selon son intention finale, est tout juste le contraire de la façon du moyen-âge, où le poète marche naïvement à la suite des événements. Tout poème pour lui est un cycle. Or, le Darès est le cycle de la guerre de Troie ; il n'en oublie rien, il ne laisse rien à dire ; il remonte aux origines, à la naissance de la ville, et il va au-delà de la chute. Il ne se contente pas de faire rebâtir Troie par Priam ; commençant à l'expédition des Argonautes, il raconte comment elle a été prise par Hercule, comment Laomédon a péri ; il retrace l'histoire du grand siége d'Ilion en tous ses incidents. Dictys est plus complet encore à certains égards : son récit, il est vrai, ne commence qu'au rapt d'Hélène ; mais, en échange, quand il a détruit la ville, il suit chacun des chefs et ne s'arrête que lorsque Ulysse est tombé sous les coups de son fils Télégonus. C'est l'espace même qu'embrassait le cycle troyen ; au dire de Photius, il se terminait « au retour d'Ulysse à Ithaque, où il est tué par son fils Télégonus, qui ne le connaît pas. » Ce qui a fait le succès de cette histoire (1), c'est qu'elle est complète. En outre, elle séduisait l'honnêteté du lecteur. A un temps

(1) Proclus nous dit aussi que les poèmes du cycle épique ont été conservés et trouvent une foule de lecteurs empressés, non pas tant pour leur supériorité poétique que pour la suite non interrompue d'événements qu'ils racontent. — V. Photii *Biblioth.*, Cod. CCXXXIX.

qui avait pour principe constant que nul ne peut être condamné sans avoir été entendu, elle offrait le grand attrait d'un jugement contradictoire ; le Grec et le Troyen venaient déposer tour à tour sur les mêmes événements. Comment des esprits crédules eussent-ils pu résister à une démonstration aussi rigoureuse ?

Enfin, elle ne choquait pas ses habitudes morales : le paganisme en était soigneusement banni, les dieux n'intervenaient plus ; l'histoire était tout humaine.

Toutefois, si l'on ne considérait en eux que leur valeur propre, ils ne mériteraient, à aucun titre, d'arrêter l'attention. Leurs livres ne sont qu'un entassement confus des plus misérables inventions, qui bouleversent toutes les idées reçues à propos des événements qu'ils racontent, et où le mensonge ne sait pas même se déguiser ; plates compilations, sans aucun intérêt littéraire, sans esprit et sans goût. Il convient cependant de marquer entre eux des différences. Si, en dépit d'un texte bien connu, il est permis d'établir des degrés, non-seulement du médiocre au pire, mais au détestable, il faut avouer que Dictys est très-supérieur à Darès, qui lui est évidemment postérieur, et s'est inspiré de son œuvre et de son esprit. Dictys appartient à une époque meilleure, moins enfoncée dans la barbarie. Son livre contient une foule de détails ; de renseignements précis et d'apparence authentique, la trace d'emprunts faits à des textes sérieux, qui nous forcent à y reconnaître le produit d'un temps où l'on avait sous les yeux beaucoup de livres plus tard disparus et que le moyen-âge n'a point eus à sa disposition, soit les cycliques grecs, soit les poètes latins par lesquels ont été traités les sujets qui avaient échappé à Homère, comme le *Maurus* dont parle Ovide (*Amor.*, 2, 18), et qui avait écrit des *Antehomerica*, ou Camerinus, auteur de *Posthomerica* (*Pontic.*, IV, 16, 6). On retrouve ici trace des *Argonautiques*, des *Æthiopiques*, des Νόστοι, des *Télégonies*. Sa langue aussi est bien meilleure.

Cependant, il est impossible de signaler chez lui aucun talent littéraire. On n'y rencontre pas un sentiment, pas une émotion, pas un tableau. Ce sont, en général, de maigres résumés (1), où, par une ignorance der-

(1) Ses récits, en général très-secs, visent cependant à une précision qui devient parfois tout-à-fait.

nière de toutes les conditions de l'art d'écrire, l'auteur insère au milieu de sa narration d'assez longs discours, qui, par un anachronisme dont il ne s'aperçoit pas, portent la trace d'une culture morale avancée.

Les œuvres des deux auteurs semblent une gageure faite contre la poésie homérique. Ils en ont tout d'abord enlevé soigneusement tout le merveilleux. Ils suppriment les dieux, et avec eux tout le surnaturel. Darès et Dictys semblent, avant tout, jaloux de prouver qu'ils sont étrangers à toute superstition. Ils croient ainsi probablement faire œuvre de critiques et prouver à leurs lecteurs qu'ils sont de vrais historiens (1). Ils ont toujours une explication, et une explication toute humaine, prête pour chaque prodige (2). Ainsi feront les autres écrivains apocryphes des mêmes événements appartenant probablement à la même date, comme Phidalius de Corinthe, Sisyphe de Cos et Flavius, dont l'existence nous est révélée par les Byzantins.

Les héros ne sont pas plus heureux que les dieux. Si les deux apocryphes ont fait disparaître complètement les uns, ils semblent s'attacher sans cesse à rabaisser les autres. Ils ont retranché du même coup le sublime et la poésie. Par la plus insigne maladresse, ou par une véritable profanation, Dictys a porté la main sur les plus beaux morceaux d'Homère pour les défigurer, et comme pour donner tout-à-fait sa mesure et faire éclater davantage son inintelligence littéraire. C'est ainsi qu'il n'a pas craint de refaire l'admirable scène de Priam aux pieds d'Achille. On ne saurait, si on ne l'avait pas lu, imaginer comment un barbare peut

ridicule. Ainsi, Philoctète tue Pâris méthodiquement et en détail. D'une première flèche, il lui perce la main gauche, de la seconde l'œil droit, de la troisième les pieds, et il ne le tue qu'après l'avoir épuisé : « Fatigatumque ad extremum interfecit » (V. Dictys, lib. IV, c. 20). Tzetzès s'est emparé de cette invention.

(1) C'est encore parmi les historiens que Dictys est classé expressément par son éditeur, l'allemand Dederich. — V. *Dictys cretensis*. A. Dederich, Bonnæ, Weber, 1833. Introd., p. XVII.

(2) V. *Dictys*, lib. IV, c. XX, l'explication du séjour des Grecs en Aulide et de la peste qui désole l'armée « ira ne cœlesti, *an ob mutationem aeris* »; ailleurs, « incertum alio ne casu an, ut omnibus videbatur, ira Apollinis. » L'auteur ne respecte pas les métaphores les plus consacrées; chez lui, Télèphe est guéri par deux médecins, non par la lance d'Achille. Il ne croit pas aux apparitions; il ne veut pas admettre que Pâris ait jugé les déesses sur l'Ida. Il fait dire par Pâris que « il a cru voir en songe Mercure amenant devant lui Junon, Minerve et Vénus. » Il raconte que Castor et Pollux ont disparu dans une expédition maritime, sans qu'on ait eu depuis de leurs nouvelles, et il ajoute : « Après cela, on a dit qu'ils avaient pris place parmi les immortels. »

mutiler un chef-d'œuvre en possession de l'admiration universelle. Il n'est aucun des traits de l'original, aucune des inventions les plus belles ou les plus ingénieuses qui ait pu échapper au sacrilége : il se fait un devoir de substituer à chaque beauté une monstruosité. Il ne comprend rien à Homère ni à la vérité humaine. Tout le monde se rappelle le beau récit grec. Ici, Priam se met en route au grand jour, en famille, accompagné de ses fils, de ses filles, d'Andromaque, suivi d'un pompeux cortége, un véritable convoi chargé de ses présents. Le Priam d'Homère et de la nature s'adressait au seul Achille. Le poète avait bien senti qu'il fallait qu'Achille fût seul, en effet, pour que le père désolé osât implorer le meurtrier de son fils et presser ses mains sanglantes, qu'il fallait les laisser tous deux face à face. Dans Dictys, Priam s'adresse à tous les rois de la Grèce et les prie de venir avec lui désarmer la colère d'Achille. Et de là une scène qui eût dû avertir l'écrivain. Nestor accueille la demande du vieux roi ; mais Ulysse l'insulte. Enfin, ils arrivent devant le fils de Pelée ; et, là encore, l'auteur a trouvé moyen de faire une peinture ridicule. Achille reçoit Priam, « en retenant sur son sein l'urne qui renferme les os de Patrocle ! » Le misérable prosateur a eu de plus la malencontreuse pensée de refaire le discours de Priam. Il n'a pas compris la merveilleuse éloquence de ce cri du vieux roi, de cette sublime entrée en matière : μνῆσαι πατρὸς σοῖο (1). Le trait s'est perdu dans la fin du discours, au milieu de misérables lieux communs. Et Achille, au lieu de se laisser attendrir, fait un long et pédantesque discours. Il moralise, il montre doctoralement que les Troyens paient aujourd'hui leurs iniquités. Il expose philosophiquement les vrais motifs de la guerre. Achille n'est pas homme à se contenter de l'explication vulgaire par l'enlèvement d'Hélène ; il montre qu'il y a un conflit de races : il s'agit de savoir qui des Grecs ou des Barbares doit donner des lois au monde ! En toutes circonstances, Dictys se plaît à faire parade ainsi de sa pénétration et à donner les secrètes raisons des choses ; et ces explications rabaissent toujours les personnages. Si Penthésilée vient au secours de Troie, il n'est pas bien sûr que ce ne soit pas la cupidité qui l'y ait conduite, *incertum*

(1) Plus mal inspiré encore, le faux Pindare l'a supprimée tout-à-fait. Par une idée doublement malheureuse, il a dépensé d'avance le plus par de son bien, et, croyant faire merveille, a mis, à un autre endroit, ces paroles dans la bouche d'Hector suppliant Achille qui va lui porter le coup mortel.

pretio an bellandi cupidine. Il achève de se rendre insupportable en développant des moralités pédantesques ; il est plus rigoriste que les poètes anciens. Tandis que Virgile pleure la mort de Camille, le faux Dictys voit dans la mort de Penthésilée et dans la barbarie exercée par les Grecs sur son cadavre, une juste punition de l'impudeur avec laquelle elle est sortie de la modestie qui convient à son sexe. « Scilicet pœnam postremæ desperationis atque amentiæ..... ad postremum ipsa spectaculum dignum moribus suis præbuit. »

S'il a altéré l'histoire de Priam et d'Achille, il semble s'être plu davantage encore à altérer leur caractère. Le vieux Priam, environné par Homère de tant de majesté, est peint ici sous les traits les plus misérables. Il est insensé, sauvage, pervers, avide du bien d'autrui, toujours prêt à lancer l'insulte, toujours altéré de sang. C'est de lui que ses fils ont appris à oser tous les forfaits, à ne rien respecter.

Achille n'est pas mieux traité.

Le Darès est plus misérable encore. On ne peut pas même dire qu'il n'a pas de talent de narration ; il ne sait ce que c'est ; on ne trouve dans ce livre qu'un aride résumé, une sorte de table des matières, où, de temps en temps, au grand étonnement du lecteur, se glisse quelque ébauche de discours ou quelque développement d'idée qui s'arrête tout à coup. On ne saurait imaginer rien de plus monotone, je ne dirai pas que ses récits, mais que ses indications de batailles commençant toujours par ces mots : « tempus pugnæ supervenit », et auxquelles succède invariablement une même demande de trève pour ensevelir les morts (1); et son inexpérience d'écrivain va parfois jusqu'aux gaucheries et aux inattentions les plus grossières (2).

(1) Pour justifier la sévérité de notre appréciation on nous permettra quelques citations; je prends au hasard : « Telamon respondit nihil a se Priamo factum, sed quod virtutis causa donatum sit se nemini daturum. Ob hoc Antenorem insula discedere jubet..... Castor et Pollux negaverunt injuriam Priamo factam esse, sed Laomedontem eos priorem læsisse ; Antenorem discedere jubent. —Mittit ad portum qui dicant ut græci de finibus ejus discedant. » Il est impossible de raconter plus pauvrement qu'il ne le fait pour l'expédition des Argonautes. Après avoir dit, avec un certain développement, qu'ils ont été repoussés par Laomédon, tout à coup il tourne brusquement et résume ainsi toute leur histoire : « Quum ipsi non essent parati ad prœliandum, navim conscenderunt, a terra recesserunt, Colchos profecti sunt, pellem abstulerunt, domum reversi sunt. »

(2) Il nous assure que Darès arrive à Cythère, où était un temple de Vénus, et il y fait un sacrifice à Diane. Ailleurs, dans la stérilité de son imagination, il ne peut arriver à nous marquer où se passent les

La forme vaut le fonds. Elle est généralement détestable, révélant non-seulement un temps où l'on ne sait plus le latin, mais un auteur absolument étranger à l'art d'écrire. Ses phrases mêmes sont à peine construites ; on dirait un thème d'écolier qui saurait à peine balbutier la langue de Rome ou même une langue quelconque (1).

Le Darès semble, du reste, incontestablement inspiré du Dictys. Il est animé du même esprit ; il est, comme lui, ennemi décidé du merveilleux. Seulement, à la différence de son modèle, au lieu de documents qu'il arrange à sa guise, il n'a que de vagues réminiscences. Cette singulière composition est surtout l'œuvre d'une mémoire troublée ; on y retrouve à chaque instant des souvenirs de l'antiquité, mais des souvenirs de seconde main, confus, mal digérés, et altérés, moins, ce semble, par la volonté de l'auteur que par le fait de son ignorance, parce qu'ils ne lui sont pas venus directement, mais par une tradition déjà incertaine. C'est ainsi que, dans sa lettre-préface, que nous avons vue naïvement reproduite par Benoît, il raconte qu'Homère a été mis en jugement à Athènes, et qu'on l'a regardé comme insensé pour avoir prétendu que les dieux avaient été en guerre réglée avec les hommes. On reconnaît aisément l'origine de cette anecdote : c'est une dernière réminiscence de la gloire littéraire d'Athènes, de son influence, de l'empressement avec lequel on courait s'y instruire, combiné avec un passage de Philostrate, et, en outre, un souvenir de la condamnation portée par Platon contre Homère, et du reproche qu'il lui adresse d'avoir ainsi altéré la majesté divine. Le blâme du philosophe est devenu, grâce à l'ignorance du plagiaire, un jugement régulier.

Ce n'est pas, on le voit, un intérêt littéraire qu'il faut chercher dans ces productions. Mais elles ont une si grande part dans l'œuvre de Benoît

événements, et il continue cependant : « retenus là par la tempête. » Il a parfois des naïvetés singulières. Commençant son livre par le récit de l'expédition de Jason, il ne nomme pas ses compagnons, et dit : « si l'on veut les connaître, qu'on lise les *Argonautes*. » Darès le Phrygien, le prétendu contemporain d'Hector, devinant le poème d'Apollonius ou de Valérius Flaccus, et y renvoyant ses lecteurs!

(1) Il fait un incroyable abus du pronom démonstratif, qu'il répète avec une monotonie fatigante ; voyez ces trois phrases qui se suivent: « Hortatus est Jasonem et qui cum *eo* ituri erant ut animo forti irent..... *Ea* res claritatem Græciæ et ipsis factura videbatur. Demonstrare *eos* qui cum Jasone profecti sunt non nostrum est, sed qui vult *eos* cognoscere Argonautas legat. Dicit *ei* se velle *eum* legatum in Græciam mittere... si *ei* redderetur Hesiona.

qu'on ne saurait ici négliger d'en parler ; et, d'ailleurs, le long succès qu'elles ont rencontré, et qui les distingue entre toutes les œuvres apocryphes, doit leur assurer une place dans l'histoire générale des lettres et dans celle de la crédulité humaine. Jamais elle ne s'est montrée plus complaisante ; jamais plus impudent mensonge ne s'est imposé d'une façon plus complète et plus continue, non-seulement à la bonne foi populaire, mais même à l'étude des savants. Le moyen-âge n'a juré que par eux. Toute cette histoire, que Benoît reproduit avec un si amusant sérieux, est prise à la lettre par tout le monde, on la reproduit avec une exactitude qu'on serait heureux de trouver sur d'autres points (V. Hélinand, Vincent de Beauvais, *Spec.*, lib. III, ch. LXII). L'Orient et l'Occident vénèrent à l'envi les deux apocryphes, seulement ils semblent se les partager. En Orient, c'est Dictys que l'on invoque de préférence. Les Grecs du Bas-Empire, du VII^e^ au XII^e^ siècle, scholiastes, rhéteurs, grammairiens, chronographes, commentateurs d'Homère ou narrateurs de la guerre de Troie, Jean Malalas (1) ou Jean d'An-

(1) J. Malalas, « id est *rhetor*, sophista », dit Fabricius (V. *Bibl. græc.*). Comme on accorde, dans cette question de Darès et de Dictys, une assez grande importance au témoignage de Malalas, il convient de regarder avec quelque détail ce qu'il est et ce qu'il vaut. Malalas a fait, dans son histoire, une grande place à la guerre de Troie, qu'il raconte très-confusément. Après en avoir rapporté les précédents, redit l'histoire de Polymestor, tracé les portraits des héros des deux partis, et fait le dénombrement des vaisseaux grecs, où il reproduit avec fidélité les chiffres de Dictys, il passe au récit du débat engagé entre Ajax et Ulysse ; puis, quand il a mené à terme les aventures d'Ulysse et refait à sa façon la Télégonie, il revient sur ses pas et fait raconter la guerre de Troie à Pyrrhus par Teucer. Cette partie de sa narration est tirée, nous assure-t-il, de Sisyphe de Cos, qui assista à la guerre de Troie avec Teucer (v. p. 132). C'est après avoir trouvé ce récit qu'Homère a composé l'*Iliade*, et Virgile la suite de l'*Iliade*, καὶ Βεργύλλιος τὰ λοιπά. C'est encore dans Sisyphe que Malalas a appris que Léion, un des compagnons d'Ulysse, enleva la fille de Polyphème Elpe : « ἅτινα ὁ σοφώτατος Σίσυφος ὁ Κῶος ἐξέθετο. »

Si Malalas croit à Sisyphe de Cos, il croit bien plus encore à Dictys ; il accepte la découverte de son livre comme un fait complètement historique et l'enregistre à sa date, la douzième année du règne de Claude. Il a consacré au règne de Claude une centaine de lignes : la légende de Dictys que nous connaissons en occupe à elle seule neuf lignes : « τῷ δὲ ἰγ' ἔτει τῆς βασιλείας τοῦ αὐτοῦ Κλαυδίου Καίσαρος ἔπαθεν ὑπὸ θεσμηνιάς ἡ Κρήτη νῆσος πᾶσα ; ἐν οἷς χρονοῖς ηὑρέθη ἐν τῷ μνήματι τοῦ Δίκτυος ἐν κασσιτερίνῳ κιβωτίῳ ἡ ἔκθεσις τοῦ τρωικοῦ πολέμου μετὰ ἀληθείας παρ' αὐτοῦ συγγραφεῖσα πᾶσα, ἔκειτο δὲ προσκέφαλα τοῦ λειψάνου τοῦ Δίκτυος· καὶ νομίσαντες τὸ αὐτὸ κιβώτιον θησαυρὸν εἶναι προσήνεγκαν αὐτὸ τῷ βασιλεῖ Κλαυδίῳ· καὶ ἐκέλευσε μετὰ τὸ ἀνοῖξαι καὶ γνῶναι τί ἐστι μεταγραφῆναι αὐτὰ καὶ ἐν τῇ δημοσίᾳ βιβλιοθήκῃ ἀποτεθῆναι αὐτά. »

Il cite Dictys à plusieurs reprises ; à propos de ce récit de Teucer, emprunté à Sisyphe de Cos, il nous

tioche, moine et scholastique dans l'église de cette ville vers le IX^e^ siècle, ou peut-être même, comme le croit Fabricius (*Bibl. græc.*), à une date beaucoup plus voisine de Justinien, Suidas (1), Constantin et Isaac

disait : on retrouve aussi ces choses dans les histoires (Συγγράφαις) de Dictys, travail qui fut trouvé longtemps après Homère, sous Claude Néron, empereur, dans un tombeau (on voit ici une preuve de l'exactitude historique de Malalas : ici et ailleurs il confond Claude et Claudius Nero). A la fin du récit d'Ulysse, on lit : « C'est là ce que le *sage* Dictys a raconté, après l'avoir appris d'Ulysse lui-même. » C'est encore Dictys qu'il invoque quand il raconte comment Oreste, après son parricide, plaida sa cause contre Œax (Οἴακος), etc. V. p. 135 : « C'est ce que Dictys a raconté dans sa sixième *rhapsodie*. » Mais Dictys et Sisyphe de Cos ne sont pas les seuls écrivains, perdus pour nous, qu'ait lus Malalas. Il a eu le bonheur de lire Phidalius de Corinthe, qu'il appelle en un autre endroit Phidias. Phidalius avait dû imposer aux Grecs du Bas-Empire par des apparences de critique historique ; il prétendait expliquer, par des allégories morales, les récits de la mythologie grecque : ainsi pour les yeux du Cyclope ; ainsi pour Circé : l'histoire de celle-ci signifiait, selon lui, que la passion rend les hommes égaux aux animaux. Du reste, refaisant et confondant plusieurs récits d'Homère, il faisait de Circé la sœur de Calypso, et disait que, menacée par elle et voulant s'assurer des défenseurs, elle avait composé un philtre magique qui faisait oublier la patrie, etc. Malalas ajoutait : « Voilà ce qu'ont raconté Sisyphe et Dictys. Le très-sage Homère nous a dit poétiquement qu'à l'aide d'un breuvage magique, elle faisait perdre leur forme à ceux qui abordaient auprès d'elle. »

Cette prédilection pour les apocryphes peut inquiéter sur la valeur historique de Malalas ; mais la façon dont il raconte les événements connus est encore moins faite pour lui donner de l'autorité. Non-seulement il confond les événements et transpose les auteurs, plaçant Hérodote après Polybe ; mais voyez, par exemple, comment il raconte la mort de Claude : « Claude mourut de mort naturelle dans le palais, après avoir été alité deux jours, à l'âge de soixante-cinq ans « ἐτελεύτησεν οὖν ὁ αὐτὸς Κλαύδιος ἰδιῴ θανάτῳ ἐν τῷ παλατίῳ ἀῤῥωστήσας ἡμέρας δύο, ὢν ενιαυτῶν ξέ. » Était-ce là la tradition officielle à la cour de Constantinople, n'admettant pas qu'une impératrice pût commettre un crime ou qu'un empereur pût mourir assassiné ? Sans doute Malalas avait découvert quelque Dictys du temps de l'empire, qui lui avait permis de reconnaître que Tacite avait aussi bien qu'Homère altéré l'histoire. Le récit du règne de Néron ne dépare pas ce que nous venons de voir. Il nous apprend qu'il portait une barbe épaisse, δασυπώγων, ce que les bustes nombreux de Néron ne nous montraient pas, et qu'il avait l'âme bien réglée, εὔταχτος, ce que n'avait encore trouvé aucun des historiens de Néron. La première chose que fait Néron en montant sur le trône, au dire de Malalas, c'est de s'informer de Jésus-Christ. Ignorant qu'il fût crucifié (ce qui montre que le jeune empereur était fort étranger aux choses de son temps), il voulait le faire conduire à Rome, « comme un grand philosophe et un homme qui faisait des miracles. » Presque tout le règne de Néron est rempli par le récit des miracles de saint Pierre et de sa lutte contre Simon le Magicien. Néron fait exécuter Ponce-Pilate. Des crimes du fils d'Agrippine, pas un mot. Il meurt à soixante-neuf ans, empoisonné par les prêtres grecs, qui voulaient le remplacer par un épicurien. Le seul fait vraiment historique qu'on trouve dans toute cette partie de son livre, c'est que Lucain a vécu sous Néron. « Sous son règne, Lucain le Sage (remarquons cette transformation, toute à la façon du moyen-âge, du souvenir de Lucain) vivait à Rome, grand et honoré. » Ἐπὶ δὲ τῶν χρόνων τῆς βασιλείας αὐτοῦ Λουκανὸς ὁ σοφώτατος ἦν παρὰ Ρωμαίοις μέγας καὶ ἐπαινούμενος.

(1) Suidas nomme Dictys, il parle de son journal Ἐφημερίδα en neuf livres et lui fait des emprunts.

Porphyrogénète (1), Eudoxia (2), Cédrenus (3), Tzetzès (4), Constantin Manassès (5), exaltent Dictys et le mettent sans cesse à contribution. Ils

(1) Constantin Porphyrogénète le cite avec respect. Isaac Porphyrogénète, quand il a quitté le trône pour le cloître (1059), amuse ses loisirs à compléter les récits d'Homère. Il retrace à son tour, comme l'avait fait Malalas, les portraits des héros de la guerre de Troie : τὰ παρ' ἡμῶν πρὸς τοῖς ἄλλοις συλλεχθέντα. Comme lui, il reproduit Dictys, crétois authentique, ὁ ἀληθῶς ἐκ τῆς Κρήτης ὁρμώμενος, et témoin oculaire de la guerre de Troie ; Isaac n'en doute pas un instant : Καὶ γάρ αὐτὸς ὁ συγγραφεὺς τοτὲ μετὰ τοῦ Ἰδομενεως... καὶ γὰρ καὶ τούτων ὁ Δίκτυς αὐτὸς συνεγραψατο, ὡς παρών καὶ ὄψει καθιστορησὰς πάντα τὰ παρ' αὐτῶν γεγραμμένα.

(2) V. les Ἰώνια de l'impératrice Eudoxie.

(3) Cédrenus, écrivant, au XI^e^ siècle, un résumé historique (v. Γεωργίου τοῦ Κεδρήνου σύνοψις ἱστορίων. Paris, typis reg., 1647), n'a pas une foi moins entière en Dictys. Nous lisons, page 127 de son histoire, qu'Idoménée, qui fut l'un des chefs grecs, eut pour scribe Dictys, homme distingué et intelligent, ἀνὴρ αξιώλογος καὶ συνετός, qui avait accompagné les Crétois marchant contre Ilion. Il resta tout le temps de la guerre avec Idoménée et écrivit avec vérité la suite des événements du commencement à la fin. Il représente la physionomie de chacun des chefs χαρακτῆρας, comme les ayant vus tous, et les rappelle avec exactitude. Il note aussi avec soin les temps, les lieux et toutes les circonstances de tout ce qui arriva dans cette guerre et le nombre des navires que chacun des chefs amena avec lui, ce qu'Homère a décrit aussi dans le II^e^ livre de l'*Iliade*.

C'est d'après lui qu'il raconte l'entrevue de Priam et d'Achille et les aventures de Télégonus.

Cédrenus, du reste, appartient à la même école que Malalas. Comme lui, ennemi de toute poésie, il explique par de vulgaires et faciles allégories, ainsi que le fera plus tard J. Lemaire, toutes les inventions de la mythologie grecque, l'existence de Vénus, le jugement de Pâris. C'est Pâris lui-même qui, « grâce à une instruction distinguée, à une connaissance des lettres non commune », a composé un hymne où il a dit toutes ces belles choses (v. p. 123) : « ἐκεὶ διαγων Πάρις συμμαθής τε περὶ τὰ γράμματα γνώριμος, καὶ παιδείας οὐ τῆς τυχούσης μετασχὼν εγκωμιαστικὸν λόγον καὶ ὕμνον εἰς τὴν Ἀροδίτην διετάξατο, τὴν ἐπιθυμίαν αὐτὴν λέγων εἶναι ἐξ ἧς καὶ τέκνα καὶ σοφίαν καὶ τέχνας ἐν λογικοῖς καὶ ἀλόγοις ἀποτίκτεται, καὶ αὐτὴν ἐν συγκρίσει την Αφροδιτην Παλλάδος προεκρινε καὶ Ἥρας, διὰ δὲ ἐμωθευσαντο τοῦτον κριτὴν τῶν τριῶν γενόμενον. »

(4) Tzetzès, dans sa *Métaphrase* d'Homère, en vers politiques, nomme Dictys à côté des *poètes* qui ont parlé de Troie avec le plus d'éclat : Δίκτυν συγγράψαμενον καλῶς τὴν Ἰλίαδα. Tzetzès n'est pas de ces gens crédules qui sont disposés à accepter Homère sur parole. Il fait profession de discuter les témoignages et de ne croire que la vérité après examen ; mais il ne doute pas un instant de l'autorité de Dictys (V. *Antehomerica*, 148 et 207. et *Posth.*, 14). Tzetzès connaît encore bien d'autres historiens de la guerre de Troie. S'il nous raconte une légende de Polyxène amoureuse d'Achille, et allant, à la nouvelle de son trépas, s'étendre et mourir à ses côtés, il nous dira qu'il répète le récit de Flavius, qui diffère de celui d'Euripide (*Posth.*, v. 496). Il connaît aussi *Lysias*, qui a parlé des Amazones et de Penthésilée (*Posth.*, v. 14).

(5) V. Κωνσταντίνου τοῦ Μανάσση σύνοψις ἱστορική. Paris, typis reg., 1865, p. 23. — C'est à Dictys évidemment qu'il fait allusion, quand, se préparant à raconter la guerre de Troie, il nous dit qu'il prendra pour guides ceux qui l'ont vue de leurs propres yeux et non Homère, dont il est forcé de reconnaître les infidélités, car Homère a la langue dorée ; le poète séducteur a eu à son service de

le proclament « sage et très-sage », tandis que pour eux Homère n'est qu'un misérable inventeur de fables. Ils croient à Dictys comme à tous ces prétendus prédécesseurs du chantre de Troie, à tous ces apocryphes qui s'appelaient alors légion, et dont Dictys et Darès sont restés pour nous les seuls représentants; à Phidalius de Corinthe, dont Jean Malalas a rapporté quelques fragments; à Syagrus ou Syagrius, qui, selon Élien (1), postérieur à Orphée et à Musée, avait, disait-on, le premier chanté la guerre de Troie; à Sisyphus de Cos, prétendu scribe de Teucer (2), à qui, Malalas et Tzetzès en sont convaincus, Homère avait emprunté la matière de ses chants; à Corinnus l'Ilien, disciple de Palamède, si l'on en croit Suidas, et qui, pendant le siége même, avait composé et écrit en caractères doriens inventés par son maître, une *Iliade* et un récit du combat de Dardanus contre les Paphlagoniens (3).

Les nations d'Occident ne faisaient pas moins bon accueil à Darès. Elles le préféraient, sans doute parce qu'il était plus court que Dictys, qu'il offrait comme un *Manuel de l'histoire de Troie*, et aussi parce que, favorable aux Troyens, il flattait les prétentions des peuples qui se

savants récits, mais il les a parfois changés et altérés. Il faut ajouter que Manassès ne s'est pas contenté des renseignements que lui donnaient les deux historiens apocryphes. Ce n'est certes pas chez eux qu'il a trouvé que Priam, découragé par le désastre des Amazones, et se voyant abandonné de tous, envoya demander des secours à David, secours que le saint roi refusa, soit qu'il fût alors, nous dit l'auteur, distrait par d'autres guerres, soit qu'il ne voulût pas avoir affaire aux Grecs idolâtres (*Ibid.*, p. 28). Eustathe semble n'avoir pas connu Dictys, à moins qu'il ne faille reconnaître son œuvre dans les Δικτυακὰ dont il parle « ὁ τὰ Δικτυακὰ μελετησὰς » (Ad Homer., *Il.*, xx, 2); mais il nomme Darès.

(1) V. Élien, *Hist. var.*, liv. XIV, ch. xxi.

(2) V. *J. Malalas*, apud *Corpus Script. Hist. Byzant.*, Bonn, 1831. — Tzetzès Chil. 5, hist. 9 :

Σίσυφον Κῶον λέγουσι τοῦ Τεύκρου γραμματέα,
καὶ πρὸ Ὁμήρου γράψαι δε τούτον τὴν Ιλιάδα,
Τεύκρῳ συνεκστρατεύσαντα καὶ καθορῶντα παντα,
ἀφ'οὗ προσπλάττοντ' ὕστερον Ὅμηρον μεταφράσαι.

Et Malalas : ἤντινα συγγραφὴν εὑρηκὼς Ὅμηρος ὁ ποιητὴς τὴν Ιλιάδα εξέθετο.

(3) Si l'on en croyait le titre d'un manuscrit de la Bibliothèque impériale, n° 5691, f° 21, il faudrait ajouter à cette liste, et on y a ajouté en effet, un certain *Gnossius* de Crète. On lit en effet en tête de la première page : « Incipit Historia belli Trojani a *Gnosio* Cretense descripta qui fuit comes Idomenei »; mais ce n'est qu'un manuscrit de Dictys.

vantaient d'être leurs descendants (1). En France on le considérait comme le premier monument et le préambule obligé de l'histoire nationale.

Ce qui prouve avec quelle ardeur il était lu, c'est que les copistes le reproduisaient à l'envi. La Bibliothèque impériale de Paris toute seule en possède douze exemplaires (2). A la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier (3), on en trouve trois dont l'un est attribué

(1) Struve, citant les nombreuses éditions de Darès et Dictys, donne pour raison l'ignorance de l'art de la critique et la fureur des généalogies troyennes.

(2) Nous donnons ici les numéros et la date de ces divers manuscrits. L'un, n° 7906 (olim Colbertinus), est du IX^e^ siècle, selon le *Catalogue*, ou plutôt et tout au moins du XI^e^; un autre appartient au XII^e^ siècle, quatre au XIII^e^, deux au XIV^e^ et quatre au XV^e^. Ce sont les manuscrits f. lat. n° 1616 (XV^e^ siècle). — N° 2874 (XIII^e^ siècle). — N° 3359 (XV^e^ siècle). — N° 4126 (XIV^e^ siècle). — N° 4286 (XIII^e^ siècle). — N° 5692 (XIV^e^ siècle). — N° 5693 (XV^e^ siècle). — N° 6503 (XII^e^ siècle). — N° 7906 (IX^e^ ou XI^e^ siècle). — N° 784 (XV^e^ siècle). — N° 126, f. N. D^e^ (XIII^e^ siècle). — N° 178 id. (XIII^e^ siècle).

(3) V. Bibliothèque de l'Éc. de méd. de Montp., n° 121, in-fol. vélin. « Hystoria Daretis Trajanorum frigii de greco translata in latinum a Cornelio Nepote cum epistola Cornelii ad Salustium de hac historia. » XII^e^ siècle, fonds de Clairvaux. — N° 131, in-fol. vélin. Id., XII^e^ siècle. — N° 158, recueil in-4° vélin, fol. 14 v., fol. 20 r. « Historia Daretis Phrygii de origine francorum ab editis longa diversa. » (IX^e^ siècle, fonds de Bouhier.)—Ce dernier manuscrit mérite qu'on s'y arrête un instant; l'indication du *Catalogue* pourrait tromper le lecteur. Le manuscrit 158 n'est pas un texte de Darès différent des textes ordinaires, mais un résumé fait, à ce qu'il semble, de mémoire, et par une mémoire infidèle. On y fait de Mennon (*sic*) un frère d'Agamemnon. Ce n'est plus Polibètes comme dans Darès, ou un roi inconnu comme dans Benoît, c'est Palamèdes qu'Hector s'apprêtait à dépouiller de ses armes quand il est tué par Achille. Anténor est remplacé par *Olixis*. Ce manuscrit est l'œuvre d'un copiste des plus ignorants; il est plein d'incorrections grossières. Cependant, au milieu de ces fautes barbares, les deux premiers feuillets présentent des traces d'une latinité très-supérieure à celle du Darès ordinaire. On y rencontre aussi un mot à demi grec, tout étonné de se trouver là « *cum trieribus.* » Le reste du manuscrit semble l'œuvre d'un homme plus familier avec la Vulgate qu'avec les auteurs classiques; le rapport du style est frappant : « Absque viris sanguinum et insidiatoribus. Ego vero sciscitabor deos meos. At ille credidit, et reddidit cadaver, et sepelierunt fleveruntque super eum fletu magno. — Dixit patri suo et matri : ecce in concupiscentia puellæ sororis nostræ exarsit cor Achille. » Le discours de Néoptolème commence par : « Ecce pater meus qui mortuus est præcedebat nos in omni certamine et vos non vultis ut vindicetur. — Et circumdederunt cum tubis et magno strepitu suburbana urbis. » — Énée a caché Polyxène : « Dixitque ei Agamemnon rex : ubi namque est illa puella ?Eneas ait nescire se; Olixis vero invenit eam et adduxit ad regem. Dixit rex ad Eneam quare mentitus fuisti pro hac puella. Recede cum omnia (*sic*) quæ tua sunt ab hac urbe, etc. »

Il a soin de nous avertir qu'Alexandre, qui ravit Hélène, n'est pas « ille magnus macedo qui postea hortus (*sic*) fuit. »

Il paraît tenir Troïlus en grande estime : « Tunc induit Troilus luricam frater Hectoris sicut gigans ut mortem fratris ulcisceret. » Il fait traîner le corps de Troïlus par Achille autour des murs de Troie : « Trahensque corpus ipsius girabat civitatem Trojane », ce que ne dit ni Darès, ni Benoît.

au IX^e^ siècle; les deux autres, provenant de Clairvaux, appartiennent au XII^e^. Clairvaux lisait beaucoup Darès. La bibliothèque de Troyes (1) en possède un exemplaire de la même provenance. On retrouve des manuscrits de Darès dans toutes les bibliothèques de l'Europe (2).

La venue de l'imprimerie ne devait pas être moins favorable aux deux apocryphes que ne l'avait été le règne des manuscrits. Dès 1470, on imprimait le Dictys en Allemagne et en Italie (3). Darès n'était pas moins heureux et était même plus souvent reproduit.

On ne se contentait pas de le lire en prose. Nous avons vu (p. 645) que pour lui donner une séduction nouvelle on l'avait mis en vers. Et non-seulement on le lisait avec ardeur, non-seulement on s'empressait de le reproduire, mais tous les peuples de l'Europe, tour à tour, essayaient de se l'approprier et de le faire passer dans leur langue. De bonne heure, dès le XIII^e^ siècle, il avait été traduit en français. Ces versions ont d'autant plus d'intérêt pour nous que la naissance de l'une d'elles tout au moins était due au poème de Benoît; c'est l'auteur lui-même qui le confesse. En effet, au mois d'avril 1272, un moine de Corbie, auteur d'une histoire latine des reliques du couvent, Jean de Flixecourt, « à la requête de dom Pierre de Besons, aumosnier de St-Pierre de Corbie, avoit translaté sans rime l'estoire des Troiens et de Troies du latin en roumans mot à mot, ensi comme il l'avoit trouvé en un des livres du livraire monseigneur saint Pierre de Corbie, » et une raison qu'il donnait de son choix, c'était que le *Roman de Troie* rimé (celui de Benoît de Sainte-More) était trop grand; de plus, qu'il était rare; enfin, le poète ayant dû pour « belement trouver sa rime » ajouter beaucoup de choses de son invention, c'était par Darès de Phrygie « qu'on porroit bien savoir la vérité. » « Si que cil qui veulent oïr les batailles de Troies et ne peuvent mie avoir le roman qui est rimé ou

(1) V. Bibl. de Troyes, n° 1940, in-8°, papier. Après les épîtres d'Horace, on trouve *Daretis frigii de excidio Trojæ historia* Cornelio Nepote interprete. A la suite viennent *Hermes Trismégistus*, le *Songe de Scipion*; Cicéron, *de officiis*, 1471. Il n'y a point de Dictys.

(2) On en trouve en Angleterre, British Museum; Cambridge, Bibl. Cajana; Oxford, College of all souls. — V. encore Zanetti, *Latin. et Ital. Sti Marci Biblioth.*, p. 158, deux mss. de Dictys. — V. G. Hœnel, *Catal. lib. Mss.* Leipsick, 1830, in-4°.

(3) Et à Milan, 1477; Messine, 1498; Venise, 1499.—Darès, trois éditions la même année. On l'imprime jusqu'en Pologne. V. Brunet, *Manuel du Libr.*, art. Darès et Dictys, 1860, tom. II, col. 522 et 698-699.

pour che que il en est peu, si porroit avoir chestui legierement, car il est petit. Et porront bien savoir par chestui la verité (1). »

Vers le même temps, un religieux irlandais, de l'ordre de saint Dominique, Jofroy de Waterford (2), auteur de plusieurs traductions françaises d'auteurs latins (3), aidé de Servais Copale, mettait aussi Darès (4) en prose française (5) ; la version semble des plus exactes (6).

Au XV^e^ siècle, afin d'aider la mémoire des lecteurs, il se trouve de prétendus poètes pour le résumer en quatrains et en sixains. Dans le ms., f. fr., 1671, ancien 7658, on peut lire l'*Ystoire de Troie abrégée*, en trente-trois sixains et un quatrain, dont l'auteur sollicite, dans un rondeau, les faveurs du duc de Bourbon et se réclame de Jean, duc de

(1) V. *Hist. littéraire*, tom. XXIII, p. 456. *Discours sur l'état des Lettres au XIV^e^ siècle*, par J.-V. Leclerc. — Cette traduction se trouve à la Bibliothèque de Copenhague. V. *Description des manuscrits français*, par Abraams.

(2) V. *Hist. litt.*, t. XXI, p. 226.

(3) Eutrope et secretum secretorum.

(4) V. Bibl. imp., f. fr., n° 1822. Le volume porte au dos ce titre : *Sermons* de Voragine. La traduction de Darès commence au f° 46. Ce manuscrit présente un détail curieux, signalé déjà par M. Leclerc (*Hist. littéraire*, tome XXI, page 229) et qui prouve jusqu'où descendaient, au moyen-âge, l'instruction et l'amour de la lecture. Avant d'appartenir à Colbert, il a été, au XV^e^ siècle, la propriété d'un menuisier et d'un charpentier, qui ont eu la bonne pensée d'y inscrire leurs noms.

(5) L'abbé Lebœuf (V. *Acad. des Inscript.*, vol. XVII, p. 28) et, après lui, l'abbé De La Rue (t. III) signalent une traduction en vers français de Darès. Il y a là une erreur. Les vers que cite l'abbé Lebœuf, d'après Montfaucon, ne sont que le début du *Roman de Troie*.

(6) On en pourra juger par l'extrait suivant, c'est la lettre du prétendu Cornélius Népos : « Chi comence lepistle Cornelius qu'il envoia à Saluste Crespus de l'estoire des Troiens, laquele estoire fu escrite en Grèce par Dares le Frigien. — Corneleus à Saluste le sien le Crespe salus. Quant je vinc à Athènes et mout de choses od grand estude lisoie : entre autres choses trovai lestoires Dares le Frigien de sa main demainne escrit, si con le titre mostre. Laquelle estoire ont en memoire li grigois et li troien. Celle estoire par tres grant amour enbrachais : et maintenant le translatai. Et nulle riens n'i voloie mettre ne amenuisier por l'estoire embellir. Car si je ce feisse om poroie cuider que l'estoire fust moie. Et por ce moi sembla bon : que si cum l'estoire fu vraiement par simple parole escrite ensi la torneroie de mot en mot de griu en latin. Si que ceus qui le liront puissent connoistre coment cestes choses sunt faites, et lequel des II quident estre plus verai ou ce que Dares le Frigien par escriture mist en memoire qui meismes le tens l'escrit et chevalerie hanta. Ou plus vuelent croire Osmer le grigois : qui mout d'ans après celle bataille fu nez. De laquel chose à Athènes tel jugement fu donnes que Osmers por forsenez fu tenuz, por ce que en lestoire des troiens escrit que les dieux as homes soi combatoient. Chi finist li prologes. Or comence lestoire. » Le livre se terminait par l'énumération des princes tués ; on lit à la fin : « Ly nombres de ceux chideseur nomez des ocis ; nest fors des princes sens autres haus homes. Explicit. »

Calabre (1). Un autre écrivain de la même école a raconté, en trois sixains et quarante-six quatrains, « la destruction de Troyes la grant en brief » (V. ms. 2861, anc. 8415, portant au dos : Berry, *Chronique*, f° 224) (2). Quelque misérables que soient ces prétendus poèmes, ils étaient cependant goûtés, à ce qu'il semble. On retrouve celui-ci à la suite d'une *Chronique de France* en latin (ms. n° 5932), qui commençait par un rapide souvenir des origines troyennes. On les reproduisait encore au XVI^e^ siècle ; nous retrouvons, dans deux manuscrits de cette date, « l'estoire abregée de Troie, selon Darès et Ditis en quatrains » (3).

(1) Nous en donnons, pour les curieux, un court échantillon :

Anthenor fut rendu pour Thoas le gregeois,
Alors Brisayda fu a Calcas rendue,
Troylus plus ne vit, son fut s'amour perdue.

Par feminin vouloir tost se contraria ;
Car Dyomedes print, Troylus oublia.
Hector et Achilles ce temps pendant convindrent,
Et du fait de la guerre haultes paroles tinrent ;
Car la bataille misdrent sur la force d'eux deux,
Mais desadvouez furent contre le vouloir d'eux.

Voici comment il a raconté la mort d'Hector :

Le songe Andromacha, de Cassandra le sort
Ne les pleurs d'Ecuba nempescherent sa mort ;
Achilles tue Hector comme ung home dormant,
Car d'aguet le ferit un baron desarmant.
Priant pour faire honneur au chief des creatures
Fist faire pour Hector le chief des sepultures.

(2) En voici quelques vers :

Jason et Hercules vers Colcos sen aloyent,
A l'un des ports de Troyes raffreschir se vouloient ;
Mais tost les fist partir le roy Laomedon,
Dont Troye fut puis arse et luy mort sans pardon,
Hesiona sa fille amena en servage
Et la tint Telamon sans loy de mariage.

Pryam son fils au temps de telle eversion
Maintenoit guerre au loins pour autre question,
Depuis Troyes refist, Ylion radouba,
O huit fils et trois filles qu'il avoit d'Ecuba,
Ravoir voult Alaione, response en a vilaine,
Troyens en orent duel, Paris en prist Helayne.

(3) V. Bibl. imp., ms. 1415 (anc. 7515), f° 493, et ms. 2873 (anc. 8061), f° 842.

La Renaissance ne fait point tort à la gloire des deux apocryphes. En plein XVI[e] siècle, lorsque l'on connaît et que l'on comprend les vrais auteurs, que la critique s'est enfin développée, on croit encore à l'authenticité de ces histoires. Trop heureux de posséder sur cette antiquité, pour laquelle on est passionné, des dépositions que l'on donne pour contemporaines de ces événements si fameux, on ne suppose pas un instant la supercherie, on n'examine rien. Tout le monde en France les cite avec confiance ; il en est de même en Italie. Tomaso Porcacchi, traducteur élégant et fidèle de Darès et de Dictys, déclarait qu'ils étaient « le premier et le principal anneau de la chaîne des historiens grecs. » Et, en effet, montrant dans sa préface le fruit et l'utilité qu'on peut tirer de la lecture des historiens, en tête de la liste, avant Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Diodore de Sicile, etc., il plaçait Darès et Dictys ; et, pour raconter leur vie, il se contentait de reproduire ce qu'ils nous ont appris d'eux-mêmes ; mais il le faisait avec un ton décisif et convaincu, qui ne devait pas laisser place au moindre doute chez ses lecteurs (1).

Ils étaient alors mis de nouveau en français (2) ; Darès ne trouvait pas moins de trois traducteurs (3), sans compter ce qui est reproduit dans les

(1) V. *Ditte candiotto e Darete frigio* della guerra Trojana tradotti per Tomaso Porcacchi Castiglione Arretino. — V. Daretis Phrygii vita ex Volaterrano.

(2) V. les Histoires de Dictys Cretensien..... interprétées en françois par Jean de La Lande, gentilhomme breton, 1556.

(3) V. La vraye et brève histoire de la guerre et ruine de Troie, etc., par M[e]. Mathurin Héset ou Hérest, 1553. V. Brunet, *Manuel*. — Une autre traduction, citée par Fabricius « a Bourdelino. » — Enfin, la traduction publiée à Caen, en 1572, sous ce titre copieux : *Histoire véritable de la guerre des Grecs et des Troyens*, non moins se rapportant à ce temps que ressentant la docte et pure antiquité. Ensemble les effigies des Grecs et des Troyens plus signalés rapportées après le naturel, suyvant la description de l'autheur et de quelques médailles trouvées en bronze et aux marbres antiques. Escripte premièrement en grec par Dares de Phrygie, depuis traduite en latin par Corneille Nepveu et faite françoise par Charles de Bourgueville. Caen, par Benedict, imprimeur du roy, avec privilége dudit seigneur, 1572, in-4° de 97 pages, 19 grav. sur bois (on n'en connaît que cet exemplaire). — Pour en finir avec ces traductions, il faut citer celles d'Achaintre et Caillot, Paris, 1813, 2 vol. in-12, et de Compagnoni, Milan, 1819, in-8°. — On ne saurait imaginer, du reste, tout ce que le XVI[e] siècle, toujours très-préoccupé du profit moral (V. les *Préfaces* d'Amyot), voyait dans ces précieux auteurs. Jean de La Lande nous dit qu'il « y a rencontré tant de bons fruits en lisant Dictys qu'il n'a sceu se tenir de le transplanter en son langage françois, désireux en cela de servir aux grands plus que de plaire aux petits. On y trouve, en effet, tant de conseils aux affaires, tant de ruses aux entreprinses, tant de hardiesse aux exécutions et aux issues des choses, tant d'heur et de malheur, que le lecteur ne pourra s'en retirer sans profit. On y rencontre des

additions et séquences de l'*Iliade* de Jehan Samxon 1530. L'Europe entière suivait cet exemple; c'était en Italie avec Tomaso Porcacchi, 1570, le *Pogge*, dont la traduction était publiée en 1578, in-f°. En Allemagne, il était traduit deux fois, en 1536 et 1556. Il devait l'être même en flamand, et enfin en russe, au XVIII^e^ siècle, sur l'ordre de Pierre le Grand (1712, in-8°).

Enfin, le XVII^e^ siècle, si pénétré de l'antiquité, son adorateur, non plus idolâtre, mais éclairé, les adopte. Avec l'autorisation de Bossuet et du duc de Montausier, ils sont solennellement installés au rang des classiques, parmi les auteurs à l'usage du dauphin. Un critique des plus autorisés, M^me^ Dacier, les illustre d'un long et soigneux commentaire. Bachet de Meziriac, si impitoyable pour les erreurs d'Amyot, les cite sans cesse dans sa savante explication des *Héroïdes* d'Ovide. Enfin, l'esprit même qui animait Darès pénètre nos imitateurs de l'antiquité. Il convient donc de s'arrêter un instant à ce qui les concerne. Il faut au moins indiquer et essayer de préciser les principales questions auxquelles leurs œuvres peuvent donner lieu.

Nous les étudierons d'abord telles qu'elles nous sont parvenues; nous aurons à chercher ensuite si c'est bien là le texte original, celui qu'a pu lire Benoît, ou s'il n'en a pas existé des rédactions antérieures plus complètes, écrites dans une autre langue, dont les textes que nous possédons ne seraient que les débris plus ou moins informes.

Remarquons tout d'abord que cette merveilleuse concordance toute seule, cet à-propos de deux journaux si exactement tenus, comme en partie double, en ces temps fabuleux, cette abondance de renseignements, cette prévision des curiosités de l'avenir, et ce soin à les satisfaire toutes par avance, auraient dû tout de suite mettre en garde des esprits moins naïfs.

exemples de toutes les vertus, et les conseils de l'expérience pour la conduite de la vie. Enfin, cet historien, déjà grave de luy-mesme, ne traite aussi que de choses et personnes graves et seulement dignes de ceux qui sont près du prince ou qui souvent sont ordonnez aux charges et affaires publiques. »

Le traducteur de Darès ne croit pas son auteur moins utile. Les lecteurs apprendront, entre autres choses, selon M. de Bras (C. de Bourgueville), « toutes les sortes de misères que la guerre apporte « coustumièrement avec elle, et se feront plus prudens par de tels exemples sans danger. » M. de Bras croit, de plus, accomplir un devoir patriotique; car il est un des fidèles croyants de la légende troyenne.

Il est vrai que tout n'est pas absolument faux dans cette histoire ; on n'a pas inventé les noms comme les écrits. Celui de Darès figure dans Homère. Dans le cinquième chant de l'*Iliade*, il parle d'un prêtre troyen de ce nom (1). Une tradition s'était conservée dans la Grèce qu'un phrygien, appelé Darès, avait écrit une relation du siége de Troie antérieure à Homère. Élien assure que les écrits de Darès (il ne parle pas de Dictys) existaient encore de son temps : Ὅτι ἦν Οροιβαντίου Τροιζηνίου ἔπη πρὸ Ὁμήρου, ὡς φασιν οἱ Τροιζήνιοι λόγοι, καὶ μετὰ Φρύγα δε Δάρητα, οὗ Φρυγίαν Ἰλιάδα ἔτι καὶ νῦν ἀποσωζομένην οἶδα; πρὸ Ὁμήρου καὶ τοῦτον γενέσθαι λεγουσι (2). On lit dans le premier livre de Ptolémée Chennus, fils d'Hephestion : Αντίπατρός φησιν ὁ Ἀκάνθιος Δάρητα πρὸ Ὁμήρου γράψαντα τὴν Ἰλιάδα μνήμονα γενέσθαι Ἕκτορος, ὑπὲρ τοῦ μὴ ἀνελεῖν Πάτροκλον ἑταῖρον Αχιλλέος (3). Eustathe, à propos du livre XI de l'*Odyssée*, répète les mêmes détails, d'après Acanthios, et ajoute, en le citant encore, que ce Darès ayant abandonné son parti fut tué par Ulysse. Αντίπατρος, etc..... Ἀπόλλωνος τοῦ Θυμβραίου τοῦτο χρήσαντος · τὸν δὲ αυτομολήσαντα ὑπ Ὀδυσσέως ἀναιρεθῆναι.

Quant à Dictys, on ne sait de lui que ce que nous apprend son livre ; son nom n'est prononcé qu'assez tard. On ne le rencontre pas avant Syrianus, le maître de Proclus, 380-450. Celui-ci, dans son commentaire sur la rhétorique d'Hermogène, a écrit : Ἡ γοῦν κατὰ Κάδμον καὶ Δαναόν γραμματικὴ ἐπί τε τῶν Τρωϊκῶν ἠσκεῖτο ὡς Δίκτυς ἐν ταῖς Σφημερίσι φησί, etc. (cité par Fabricius, *Bibl. gr.*, 1, 5, 8, t. I, p. 31). Vers le même temps, Priscus Panites semble lui avoir emprunté un récit d'Ulysse recueilli par des Phéniciens et conduit par eux en Crète auprès d'Idoménée. Mais, n'est-ce pas plutôt Dictys qui a pillé Priscus Panites (4) ?

Quoi qu'il en soit de l'existence des deux prétendus historiens, il serait

(1) Ἦν δέ τις ἐν Τρώεσσι Δάρης, ἀφνειὸς, ἀμύμων,
Ἱρεὺς Ἡφαίστοιο.

(2) V. Élien, *Hist. var.*, liv. XI, ch. II.

(3) V. Photius, Bibl. *cod.*, XXX, édit. Bekker. Berlin, 1824. — On nous cite, à ce propos, plusieurs de ces conseillers μνήμονας, attachés aux jeunes héros de la guerre de Troie par leurs pères, à Achille, à Patrocle, à Protesilas, à Antiloque ; l'auteur dit à propos de celui-ci : μνήμονα ὑπὸ Νέστορος συνεζεῦχθαι τοὺ πατρός. Ptolémée Chennus a vécu sous Néron et jusqu'à Nerva ou Trajan. Il faut ajouter que, d'après les plus récents travaux de la critique, Ptolémée et Antipatros ne méritent aucune confiance.

(4) Dederich a remarqué, à propos de Dictys, que cela semble une sorte de nom appellatif venu de δείκνυμι, δείκτης, δίκτης, celui qui montre, *docens*, *doctor*, *vates*, l'historien, le narrateur.

puéril d'établir, par une dissertation en règle (1), que les compositions que nous pouvons lire encore aujourd'hui sous leurs noms ne peuvent appartenir aux temps héroïques, et d'en marquer toutes les impossibilités matérielles et morales et toutes les invraisemblances. Jamais livres apocryphes n'ont plus naïvement porté avec eux la démonstration de leur fausseté. Ils ne sauraient soutenir un instant l'examen à ce point de vue. Mais, s'ils n'ont pas l'ancienneté à laquelle ils prétendent, quelle date convient-il de leur assigner ?

La première pensée qui vient à l'esprit, c'est d'aller chercher cette date dans le voisinage même du *Roman de Troie*, et au plus profond du moyen-âge. L'absence de merveilleux païen, le ton de certains discours, une foule de traits particuliers et, par exemple, l'horreur que semblent inspirer à Dictys les exploits de Penthésilée, et cette dérogation aux mœurs de son sexe, semblent indiquer une époque chrétienne. Les deux apocryphes pourraient appartenir à ce temps où l'on rencontre tant de prétendues traductions dont le texte n'a jamais existé, à ce temps qui avait accueilli avec tant d'enthousiasme le faux Callisthène, et n'avait voulu croire que lui sur l'histoire d'Alexandre. L'une au moins de ces œuvres, le Darès, comme critique, comme composition et comme style, pourrait, sans invraisemblance, être rapprochée à bien des égards de la *Chronique* de Turpin. En outre, habitués que nous sommes à la pensée de la vénération de l'antiquité pour les poèmes d'Homère, il nous semble, au premier abord, impossible d'admettre que des compositions aussi étranges et qui contredisent d'une façon si scandaleuse toutes les données homériques, aient pu trouver place dans les littératures classiques. Mais, d'une part, l'absence du merveilleux païen n'est pas une marque de christianisme ; on sait que, dès le temps des Alexandrins, et quatre siècles avant le Christ, l'Evhémerisme avait déjà humanisé la mythologie, chassé les dieux de l'Olympe comme de l'histoire et de la

(1) Périzonius, en démontrant longuement et savamment qu'on ne pouvait y reconnaître l'œuvre d'un contemporain d'Idoménée, a donné un témoignage éclatant de son érudition, mais en a fait une dépense inutile. N'y a-t-il pas aussi abus de gravité de la part de M^me^ Dacier à démontrer sérieusement qu'on ne saurait attribuer le livre à Cornélius Népos? J'aime mieux la façon de L. Vives (*In Quinctio, de Tradendis disciplinis*), qui ne voit là que « des inventions de gens qui ont voulu se jouer avec cette guerre fameuse. »

poésie, fait d'eux autant d'hommes, sous prétexte que c'étaient des hommes dont on avait fait des dieux, et mis l'interprétation morale à la place de la poésie. En outre, une série de témoignages sérieux, de preuves matérielles même, ne nous permet pas de chercher au-dessous d'une certaine date l'existence de Dictys et de Darès (1). Enfin, une étude plus attentive des littératures antiques nous apprend que, malgré le respect de tout temps professé pour Homère, les poèmes dits homériques n'étaient pas le seul témoignage admis sur la guerre de Troie; ce grand événement avait donné lieu à bien des traditions diverses, et ces traditions étaient très-confuses.

Avant les historiens, la Grèce avait eu une histoire; elle embrassait toutes ses traditions mythologiques, tout son passé poétique, tout ce que la Grèce, en ces temps encore peu pénétrés d'esprit critique, savait sur elle-même et sur ses origines. Des éléments venus de côtés différents, historiques, religieux, cosmogoniques, des notions plus ou moins obscures d'astronomie et d'histoire naturelle se mêlaient, s'amalgamaient confusément, perdaient peu à peu leur valeur relative, leur particularité, et, flottant dans les imaginations populaires, y prenaient la forme, l'individualité, la réalité poétique. A ces souvenirs s'en joignaient d'autres plus précis et plus humains, les récits des grandes expéditions qui avaient laissé trace dans la mémoire des peuples. Le siége de Troie surtout, le plus grand événement du passé de la Grèce, par son caractère de réalité historique, avait dû fortement préoccuper les esprits et éveiller les imaginations. Il avait dû de bonne heure donner naissance à une foule de traditions et de récits populaires, comme, dans la France du moyen-âge, le nom et les aventures de Charlemagne.

Aussi, dès la plus haute antiquité, à côté des poèmes homériques, a-t-on pu signaler une série de récits de la guerre de Troie, les uns contemporains ou même antérieurs, les autres provoqués par le succès de l'épopée d'Homère. Tels avaient été les poèmes cycliques qui, après la grande diffusion des chants homériques, avaient célébré, dans le même rhythme, dans la même forme, avec les mêmes habitudes de compo-

(1) Ainsi, la bibliothèque du monastère de St-Gall possède, selon Dederich, un manuscrit de Dictys (D., n° 205), qui semble remonter au IX^e^ siècle. Nous avons parlé tout à l'heure des manuscrits de Darès.

sition, les événements antérieurs ou postérieurs à ceux que retraçait l'*Iliade*.

Les cycliques ne s'étaient pas contentés de raconter le siége de Troie. Si celui-ci, par sa durée même, avait été fécond en péripéties dramatiques, il avait été suivi de toute une série d'importants événements. Dans une société encore mal établie, comme l'était celle-là, la longue absence de toute une partie de la population avait dû nécessairement donner naissance à de grandes révolutions et à des catastrophes; on l'avait vu antérieurement dans toute l'ancienne histoire de la Grèce, à Argos, après le siége de Thèbes, comme on devait le voir à Sparte, après les guerres de Messénie. Quand on eut célébré les exploits des chefs, on chanta les aventures de leur retour ; de là les Νόστοι, les Télégonies, etc. On trouve dans Dictys la trace d'une Orestie, une histoire de Pyrrhus vengeant Pélée sur son oncle Acastus, etc., et ces récits étaient à l'*Odyssée* ce que les précédents étaient à l'*Iliade*.

Après les poètes cycliques étaient venus les logographes, les chroniqueurs de l'ancienne Grèce, qui, prétendant faire succéder l'histoire à la poésie, avaient mis en poussière les vieilles épopées et les cycles épiques, et recueilli toutes les traditions, qu'elles vinssent des poètes ou de la transmission populaire.

A ces historiens spéciaux de Troie il faudrait joindre beaucoup d'écrivains qui, racontant l'histoire de la Grèce et remontant à ses origines, touchaient en passant l'histoire du grand siége.

Les lyriques et les tragiques grecs (et à plus forte raison les latins après eux), ayant à puiser à tant de sources diverses, arrangent, altèrent à leur gré le cycle troyen. On sait ce que pensait Horace de la liberté d'invention accordée au poète :

> Pictoribus atque poetis
> Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Le succès même de ces vieux récits devait aider à leur altération, l'imagination grecque aimant à broder sur des thèmes connus, et les poètes ne pouvant les renouveler qu'en altérant les détails.

Dans l'immense travail d'érudition que vit éclore et nourrit la biblio-

thèque d'Alexandrie, les événements de la guerre de Troie, chantés par tant de poètes, durent nécessairement appeler les recherches des commentateurs. Ce sont les grammairiens d'Alexandrie qui durent, pour une bonne part, constituer le cycle troyen, recueillant les noms des principaux auteurs et en dressant la liste, réunissant et mettant en ordre les fragments de poèmes sur des sujets analogues et en formant un ensemble épique.

Les grammairiens ont achevé de porter le trouble dans toute cette histoire, parce que, soucieux avant tout de paraître plus savants que leurs devanciers et de fournir une explication à un texte obscur, ils ne cherchèrent à distinguer ni les époques ni les origines : ils entassèrent sans critique les traditions les plus diverses (1). Il est devenu impossible, après eux, de savoir ce qui était tradition authentique.

Toute l'ardeur intellectuelle déployée à ce moment dut rendre plus grande encore la confusion. Philosophes, sophistes et rhéteurs y travaillaient à l'envi, les uns cherchant des interprétations morales et religieuses, des symboles ; les autres se plaisant à faire montre de leur esprit en ébranlant les traditions les mieux acceptées : comme Dion Chrysostome, qui s'amusait à démontrer que Troie n'avait jamais été prise.

Les Romains n'ont pas moins contribué que les Grecs à étendre et à altérer les traditions troyennes (2). Ajoutez à cela que, lorsque devenus

(1) C'est ainsi, pour ne parler que de la mort d'Achille, qu'Hygin raconte qu'il périt sous les coups d'Apollon, qui, irrité de son orgueil, prit la forme de Pâris et le blessa d'une flèche au talon ; et, plus loin, oubliant ses propres paroles, il rapporte que les Grecs, en immolant Polyxène, voulurent venger la mort du héros qui, épris d'elle, étant venu sans défiance à une entrevue, avait été assassiné par Pâris et Déiphobe. On pourrait, sur une foule de points, signaler des contradictions aussi fortes.

(2) On sait que, depuis Liv. Andronicus et Nœvius, une légion de poètes a traité ces sujets. On nous a conservé les noms de Cneius Matius et de Ninnius Crassus, traducteurs de l'*Iliade*. Les *chants iliaques* d'Actius Labeon ont eu un succès de ridicule au temps d'Ovide. Macer traduisait l'*Iliade*, Camerinus racontait ce qui avait précédé les poèmes d'Homère, Largus les aventures d'Anténor, Lupus la chute de Troie, Tuticanus conduisait Ulysse chez les Phéaciens. Les malheurs de Pergame n'étaient pas moins populaires sous l'Empire. On connaît le poème attribué à Pétrone. C'est par des chants de ce genre que Lucain commençait sa gloire. On sait dans quelles dramatiques circonstances un auteur impérial donnait aux Romains la primeur de son poème sur la ruine de Troie. A ces noms, il faut joindre celui de Septimius Serenus, qui figure pour deux livres dans la bibliothèque de Bobbio, l'un de *Ruralibus*, l'autre de *Historia Trojana*, à moins que, pour ce second livre, on n'ait confondu Septimius Serenus avec le Septimius qui passait pour le rédacteur de notre Dictys.

familiers avec la Grèce, en vrais parvenus de la gloire, ils voulurent se faire des antiquités et les cherchèrent jusqu'à Troie, certains écrivains, dans un sentiment d'adulation, confondirent à dessein les traditions anciennes pour y chercher un fondement à ces prétentions nouvelles.

Les récits de la guerre de Troie devenaient ainsi de véritables romans historiques, d'autant mieux que c'était le fonds commun de toute invention, cher à la fois aux imaginations populaires et aux plus grands esprits (1) ; et dans une région moyenne se plaçait toute une série de compositions qui, tout d'abord, provoquent chez nous le plus profond étonnement, et qui unissaient les prétentions de l'histoire à toute la liberté de la poésie.

Tel est le caractère que prennent les récits troyens sous l'empire romain, au III^e^ siècle après J.-C, au temps du mysticisme alexandrin, lorsque la philosophie grecque, transportée dans le voisinage de l'Orient, se pénètre de son esprit, et que le monde, devenu plus crédule, est affamé de merveilleux. Un des hommes qui ont le mieux répondu à ce besoin, le biographe fantastique du grand thaumaturge Apollonius de Tyane, Philostrate, avait écrit dans l'*Héroïque* (2), un véritable roman de Troie ; et déjà, dans la vie d'Apollonius, on trouvait la preuve que les souvenirs du grand siége étaient encore bien vivaces. Philostrate, en effet, nous montre l'ombre d'Achille apparaissant au philosophe pour lui enjoindre d'éloigner de lui un disciple d'origine troyenne.

L'*Héroïque* a évidemment été connu des auteurs du Darès et du Dictys. Ils y ont trouvé l'exemple de cette liberté avec laquelle ils traitent les anciennes traditions. Darès, en particulier, lui fait encore d'autres emprunts plus directs et plus marqués. L'accusation qu'il dirige contre la véracité d'Homère est prise presque textuellement de Philostrate. C'est celui-ci qui, le premier, ne se contentant pas de s'éloigner d'Homère, n'a pas craint de l'accuser de mensonge, ajoutant qu'il a bien su la vérité, mais n'a pas voulu la dire pour être plus libre d'embellir son récit : accusation, du reste, toute naturelle de la part d'un homme

(1) Voir, à ce sujet, le livre très-curieux et très-solide de M. Chassang, *Histoire du roman dans l'antiquité*.

(2) V. Ἡρωϊκός. Φλαυίου Φιλοστράτου τὰ σωζόμενα, etc. Ed. Rayser, 1844-1848, et *Philost. Oper.* Didot, 1849. — V. *Journal des Savants*, 1849.— Chassang, *Hist. du roman*, p. 213 et suiv.

qui voulait aux héros d'Homère substituer des héros de son invention, comme Protésilas. C'est lui aussi qui reproche à Homère d'avoir mêlé les dieux aux hommes, d'avoir grandi ceux-ci, d'avoir amoindri et en quelque sorte avili les dieux. Il ne restait plus à Darès qu'à mêler à cette accusation de Philostrate un vague souvenir de Platon.

C'est à Philostrate encore que le faux Darès a emprunté ces portraits qui tiennent une si grande place dans son livre, et dont le développement complaisant fait un si frappant contraste avec la sécheresse habituelle du reste du volume. La ressemblance est frappante entre les deux écrivains. Et on ne saurait hésiter sur celui auquel appartient le mérite de l'invention ; quand un même développement se rencontre dans deux auteurs de mérite si inégal, il n'est pas difficile de reconnaître le copiste (1).

Le Darès et le Dictys n'étaient donc pas sans précédents. Les deux faussaires qui se cachent sous ces noms n'ont pas même eu le triste mérite d'inventer ce genre de supercherie, ni les étrangetés et les nouveautés qu'ils produisirent avec tant de confiance. Les éléments d'une œuvre semblable existaient dès la plus haute antiquité. Le *Roman de Troie*, ce titre si bien justifié du livre de Benoît, n'avait pas attendu la venue du trouvère, ni même celle de Darès et de Dictys. On serait plutôt admis à penser que ces derniers sont à peu près les seuls représentants qui aient survécu de tout un genre de littérature, dont les grands écrivains classiques n'ont pas tenu compte, mais qui devait trouver un public nombreux. De même, de nos jours, si la postérité ne lisait que nos écrivains sérieux, ne pourrait-elle pas ne pas même soupçonner l'existence de cette foule de romans, qui sont chaque jour la pâture de tant de milliers de lecteurs?

C'est donc avant le moyen-âge qu'il convient de chercher la trace de Dictys et de Darès, et à une date différente pour chacun d'eux. Comme aucun auteur ancien ne nous fournit sur Dictys le moindre renseignement, c'est dans la lecture même de son texte (2) qu'il faut essayer de trouver quelque indication.

(1) V. Ἡρωϊκός. Édit. Olearius, p. 693.

(2) La Bibliothèque impériale de Paris possède quatre manuscrits de Dictys, n^os^ 5690, 5789, 6072 et 11099, fonds latin ; mais ils appartiennent aux XIV^e^ et XV^e^ siècles. Les deux premiers sont du très-ancien fonds du roi ; les autres viennent de Baluz et de J. Bodin. Il faut y joindre le n^o^ 5890? d'un prétendu *quotius*, qui n'est qu'un exemplaire de Dictys.

Tout d'abord, il est impossible de voir en lui, ainsi que l'ont fait certains critiques, et par exemple Scioppius, entraînés, à ce qu'il semble, par une indication de voisinage et par la déclaration du faux Darès, un émule de Cornélius Népos et de conclure que le livre a dû être écrit « au temps de Vellius Paterculus, de Valère Maxime et de Quinte Curce, « par un homme d'esprit élégant. » L'étude attentive du style ne permet pas d'accepter un instant une semblable attribution. Cette étude, Dederich l'a faite ; il a interrogé soigneusement le texte et multiplié les savants rapprochements. Il a été amené tout d'abord à cette remarque qu'il n'y a pas d'unité dans la manière du prétendu Septimius ; que si le fond du livre nous offre un entassement de fables empruntées à tous les auteurs ou tout-à-fait nouvelles, le style aussi est un mélange de tous les styles. L'auteur confond les âges divers de la latinité et introduit des locutions et des formes nouvelles. Il est cependant un écrivain que, selon Dederich, d'accord ici avec la plupart des commentateurs, Dictys semble affectionner : c'est Salluste dont il copie avec prédilection les locutions, les tours et les diversités de pensées, les phrases et les termes même. Il a tenté de s'approprier la vivacité et l'énergie de l'historien latin, et surtout sa brièveté, ce à quoi, ajoute le commentateur, il s'est quelquefois essayé avec bonheur. Il se plaît, comme lui, à l'emploi des formes antiques. Il offre des affectations extrêmes d'archaïsmes. Le critique croit reconnaître également le désir d'imiter Tacite et d'arriver même à être plus concis encore ; et dans cette préoccupation, trop inquiète, le faux Dictys est arrivé à des brièvetés insupportables, à des ellipses des plus dures, à des constructions confuses et à peine intelligibles. L'éditeur constate, en outre, des imitations nombreuses de Cicéron ; ainsi, tout le début du discours pour Roscius Amérinus est ici attribué à Ulysse. Ailleurs, ce sont des emprunts faits à Tite-Live, à César, à Cornélius Népos, aux souvenirs des poètes, de Virgile, de Térence et de Plaute.

A ces imitations du style classique, l'auteur joint un besoin incessant de néologismes. Il est plein de termes nouveaux, de façons de dire étranges, contraires à tout usage, inacceptables. De ces observations diverses et de rapprochements nombreux avec Apulée et les jurisconsultes de la fin du second siècle, Dederich est amené à conclure que la traduction latine de Dictys (car il n'y veut voir qu'une traduction) appartient

à cette période de la décadence latine (1), et il s'indigne contre l'erreur de ceux qui veulent le reporter jusqu'au IVe et au Ve siècle. « *Tam fœdus est error eorum quibus mala et pessima verba formulæque imposuere ut in quartum quintum seculum et ultra detrudere ausi sint.* » Mais l'argumentation de M. Dederich est loin d'être concluante. Si, dans les citations qu'il fait, les rapprochements avec Apulée sont nombreux, ils ne le sont pas moins avec Ammien Marcellin, avec Boëce, avec Sulpice Sévère, avec Paulin et Isidore de Séville. Cette disposition que Dederich signalait tout à l'heure à copier confusément des auteurs de tous les temps, sans aucun sentiment de critique, en recherchant surtout des étrangetés, indique les derniers temps de la décadence. Des témoignages même recueillis par le critique pourraient être invoqués par ceux qu'il combat et qui placent la rédaction du livre ou au temps de Dioclétien, ou soit d'une façon un peu vague après Constantin (2), ou qui, précisant davantage, en font, comme Vossius (dont Fabricius déclare la conjecture vraisemblable), un contemporain de Théodose.

A l'appui de cette supposition viennent les observations que quelques savants hommes ont cru pouvoir tirer des pièces préliminaires. Mercier (3) remarque qu'il est question, dans le prologue, d'un certain Rutilius Rufus, alors consulaire de Crète, et que c'est à Constantin qu'est due l'institution régulière des consulaires, qui soumit à des magistrats de ce nom vingt provinces en Occident et quinze en Orient, parmi lesquelles était la Crète.

Obrecht (4), reproduit par Périzonius, s'emparant de la dédicace de la lettre de Septimius à Quintus Aradius Rufinius (et non Arcadius, comme le dit l'édition *Ad usum Delphini*), constate qu'il y a eu un

(1) Dederich dit encore que Dictys est antérieur à Ptolémée, fils d'Héphestion. Car Malélas, Cedrénus et Tzetzès ont reproduit, en les attribuant à Dictys, quatre récits qui se retrouvent textuellement dans Ptolémée. Or, Héphestion d'Alexandrie a été le maître d'Élius Verus et vivait au IIe siècle de notre ère. Donc, Dictys vivait avant cette date. Mais, cela ne prouve-t-il pas uniquement que Ptolémée est une des sources où a puisé Dictys ?

(2) V. Barthius, *Adv.*, LVII, 20. — Jean Vossius, *Hist. lat.*, IN, 2. — Æ. Borrichius, *De Var. Linguæ latinæ Ætatibus*, p. 12. — Vossius, *De Idolis*, IV, 50. — Jos. Frid. Gronovius. — Fabricius (*Bibl. lat.*, t. II, p. 70).

(3) Dictys Cretensis, Ed. Josias Mercerius. Paris, 1618, in-12.

(4) V. Dictys Cretensis, edidit Obrecht. Argent, 1694, in-8°.

Quintus Aradius Rufinus qui a vécu sous Dioclétien, 1056, 1062 de Rome ; un autre gouverneur de la province de Bysance, en 1073, U. C., cité par Ammien Marcellin, qui fut fait comte d'Orient par Julien en 363, 1116 ab U. C. Ainsi, l'on peut choisir de 1056 à 1116 (1).

Ces arguments, il est vrai, ne sont pas sans réplique. On a remarqué, en s'appuyant sur l'autorité de Saumaise, que la création des consulaires datait, non de Constantin ni d'Adrien, mais d'Auguste lui-même ; que le nom de Quintus Aradius Rufinus pouvait être tout-à-fait fictif, comme celui de Septimius, et celui de Cornelius Nepos en tête du livre de Darès. Mais il pourrait tout au moins, comme celui de Néron, indiquer une date avant laquelle il est inutile de chercher.

Si donc, comme nous le pensons et comme nous allons essayer de le montrer, il ne faut pas croire à une traduction d'un texte grec, si le texte latin que nous possédons est le texte original et unique, c'est entre Constantin et Théodose, et plus près de celui-ci, qu'il conviendrait de le placer, un peu avant Claudien, au moment de ce dernier réveil de l'antiquité païenne, lorsque la littérature grecque, l'inspiration et l'érudition alexandrines ont pénétré tout-à-fait la littérature latine et qu'un rhéteur latin a toutes les ressources, tous les matériaux amassés par les derniers Grecs et a pu apprendre d'eux à traiter librement l'histoire. Ce ne peut être une démonstration précise, c'est tout au moins une vraisemblance, surtout quand la date indiquée concorde, comme ici, avec certaines présomptions morales.

Le Darès donne lieu à des recherches du même genre. Seulement, il est encore moins nécessaire ici que tout à l'heure de démontrer que le livre ne peut appartenir au temps dont il se réclame ; que surtout ce misérable écrit n'a jamais eu rien à démêler avec les auteurs dont le nom figure en tête de la lettre d'envoi (2). La fraude est tellement maladroite et tellement monstrueuse qu'il serait tout-à-fait ridicule d'en

(1) Ainsi, Bohr (*Litt. lat.*, 2e édit., p. 210), qui le place avec Darès au Ve ou au VIe siècle, l'aurait trop rapproché.

(2) Des érudits considérables ont pourtant accepté sur parole la lettre préliminaire, et, croyant reconnaître ici le style de Cornélius, n'ont pas hésité à lui attribuer la paternité de l'œuvre. C'est sous le nom de Cornelius Nepos qu'elle a été publiée avec le titre de *Trojana historia*, dans l'édit. de Wittemberg, 1546. in-4° (V. Brunet, *Darès*, t. II, p. 22). — Le moyen-âge, du reste, avait un faible pour Cor-

apporter aucune preuve et de montrer combien la forme même de la lettre est étrangère au temps de Salluste. C'est, du reste, une disposition commune aux époques d'ignorance, et qui doit tout d'abord mettre en défiance un siècle plus éclairé que celui qui prodigue ainsi au hasard les noms les plus illustres. Cela seul suffirait à prouver que le livre appartient à un temps où manquait la culture littéraire. Sans cela, la supercherie eût été plus ingénieuse ; elle eût davantage tenu compte des vraisemblances, tandis qu'ici l'auteur ne soupçonne pas même qu'il les blesse.

La tentation est bien plus forte encore ici que pour Dictys de mettre le livre au compte du moyen-âge, et pour le style (nous en avons déjà donné une idée), et pour le sentiment moral ; cela frappe dès les premières lignes. Auteur et personnages semblent être du XII^e^ siècle. C'est chez l'auteur cette façon de se mettre en scène, cette affirmation de sa personne, si familières aux trouvères, et qui sont un des traits de l'individualisme barbare : « Darès Phrygius, qui, etc... *ait se militasse usque dum,* etc... » Les personnages portent la même marque. Jason a tous les instincts de la chevalerie, la libéralité tant recommandée par les trouvères : « Omnes « eos qui sub avunculi ejus regno erant, hospites habebat et ab eis vali- « dissime amabatur », le goût des aventures, « ut erat fortis animi et « qui loca omnia nosse volebat. » Voyez encore comme le discours d'Agamemnon (V. Darès, ch. XXVI) est peu antique, comme il est, au fond, chrétien ; comme il fait penser à Godefroy de Bouillon plus qu'à l'Agamemnon d'Homère. Ne croirait-on pas encore un souvenir tout chrétien que ce *bout de l'an* célébré en l'honneur d'Hector (V. Darès, ch. XXVII). L'écrivain, du reste, marque en maint endroit qu'il ne croit pas aux dieux du paganisme. Enfin, cette succession monotone de batailles semble faite pour l'auditoire des *Chansons de Geste.*

Tout cela peut servir à expliquer l'erreur de Schœll, attribuant le livre à un auteur anglais de la fin du XII^e^ siècle (1), Josephus Davonius

nelius Nepos ; il avait la spécialité des épîtres apocryphes. Au devant du *De situ et mirabilibus Indiæ*, manuscrit très-répandu au moyen-âge, figure une épître latine, traduite, assure l'auteur, du grec par Cornelius Nepos.

(1) Il convient de noter que c'était aussi l'opinion de Struve, chez qui probablement Schœll l'avait prise (V. la *Bibl. hist.* de Struve, 1785. t. II, p. 75). Il est à noter que Struve nomme Darès et Dictys et

ou Iscanus, et ne voyant dans l'œuvre qui porte le nom de Darès que « le plan ou canevas en prose du poème latin », quelque chose comme ces livrets qu'au théâtre italien on distribue aux auditeurs peu familiers avec la langue. C'eût été quelque chose d'assez original que ce long résumé en prose publié par un écrivain concurremment avec son poème. Mais Josephus Iscanus n'est pas l'auteur du Darès ; il ne l'a pas même traduit. Si Schœll avait lu son poème, il aurait vu que c'était une imitation, non pas de Darès tout seul, mais de Darès et de Dictys, combinés à peu près comme ils l'ont été par Benoît, mais débarrassés des embellissements qui appartiennent à celui-ci, et relevés de réflexions et de moralités.

L'opinion de Schœll n'était même pas discutable. Les manuscrits répondent d'une façon souveraine. Nous en avons déjà signalé un à la Bibliothèque impériale, le n° 7906 (1), qui appartient au IX^e^ ou tout au moins au XII^e^ siècle (2). D'un autre côté, Mabillon (3) a signalé, dans la Bibliothèque Laurentienne, à Florence, un exemplaire du faux

ne connaît pas Benoît. M. Brunet a reproduit le jugement de Schœll (V. *Manuel du libr.*, t. II, p. 22). M. Paulin Pâris avait déjà (Ms. fr., t. I, p. 292) relevé l'erreur du critique allemand.

(1) Le manuscrit 7906, où se trouve le texte le plus ancien de Darès qui soit en France, des feuillets 69 verso, ligne 20, au feuillet 81 recto, ligne 22, est un volume sur vélin et qui porte inscrit au dos : *Terentii comedie*. Térence y occupe les 34 premiers feuillets sur deux colonnes. Au feuillet 35, une autre main a copié des satires de Juvénal. Au feuillet 59, on a copié des fragments de l'*Énéide*, IV^e^ et V^e^ livres. Au feuillet 69 enfin, verso, 1^re^ col., ligne 2, on lit : « Daretis frigii historia de Vastatione Trojæ a Cornelio Nepote in latinum sermonem translata : prologus. » Le texte de Darès, d'une écriture cursive de 34 à 35 lignes à la page, s'étend jusqu'au feuillet 81 recto, ligne 22. Là commence une *Geste des Français* : « Incipit Gesta francorum, a S^to^ Gregorio », qui dans la pensée de l'auteur, est la continuation naturelle de Darès. Ce texte de Darès, comparé à celui de l'édition de M^me^ Dacier, *Ad usum Delphini*, présente quelques variantes de médiocre importance. Cependant, la fin n'est pas tout-à-fait la même. On lit ici : « Acta et diurna indicant, quæ Dares dimisit conscripta, hominum milia DCCCLXXXVI et ex Trojanis ruerunt usque ad opidum proditum hominum milia DCLVI. Eneas... in greciam ierat navibus CC quem omnis ætas hominum secuta est in milibus tribus et CCCC. Antenorem... Helenam et Andromocham mille CC. » De plus, à partir de la ligne 18 à la ligne 22, où finit l'ouvrage de Darès, on trouve la liste des principaux chefs tués par les héros des deux partis, liste que Guido de Colonna a reproduite, et qui commence ici par ces mots : « Quis Trojanorum quem Grecorum occiderint : Hector Proteselaum, Patroclum, Merionem, etc. » A la ligne 18, la même formule est reprise pour les Grecs. Ces corrections et toute cette fin omise dans l'édition d'Amsterdam, 1702, sont reproduites exactement par la traduction italienne de T. Porcacchi.

(2) Au X^e^ siècle, dit M. P. Pâris.

(3) V. Mabillon, *Mus. stat.*, t. I, p. 669. « Historiam Daretis Phrygii, quicumque sit impostor ille, de Exitu Trojanorum et eorum excidio in codice ante annos octingentos exarato. »

Darès qui avait plus de huit cents ans, ce qui en fait le contemporain du manuscrit de notre Bibliothèque impériale. Il figurait dans le catalogue de la bibliothèque de l'abbaye de Robbio, catalogue que l'on croit rédigé au X^e^ siècle ; on l'y trouvait deux fois (1). Il figurait sous le titre de *Historia Homeri*, parmi les 256 volumes que possédait, en 831, l'abbaye de St-Ricquier (V. *Contes du XIII^e^ siècle*, introd.).

D'un autre côté, nous avons dit qu'il était connu d'Isidore de Séville, mort en 636, et ce qui montre encore que le Darès était lu avant le VII^e^ siècle (2), c'est que Frédégaire, le premier auteur de la légende troyenne des Francs, semble s'inspirer de lui ; si bien que, dans deux manuscrits d'Aimoin, qui l'a reproduit (Mss. Bouhier et Canisy), le copiste, pour plus de clarté, a inséré des fragments de Darès. C'est donc vers le début du VI^e^ siècle qu'il conviendrait de placer la rédaction du faux Darès. Il fallait, en effet, qu'il fût déjà écrit depuis un certain temps et répandu pour que l'évêque de Sicile le citât ainsi avec honneur. Peut-être conviendrait-il d'en chercher l'auteur, non dans *la latinité* elle-même, mais chez les barbares latinisés, parmi les Gaulois ou les Espagnols, dans quelque couvent, chez quelque moine encore lettré, qui, charmé des récits de la guerre de Troie, aurait voulu essayer d'en effacer toute empreinte de merveilleux païen.

Mais ici une autre question se présente. Benoît de Sainte-More n'a-t-il pas connu un Darès et un Dictys différents de ceux que nous possédons ? N'y a-t-il pas eu, par exemple, du Dictys un texte original en grec, texte plus complet que celui que nous pouvons lire aujourd'hui ; ou bien, en dépit des assertions de l'Épître dédicatoire et du Prologue, n'est-ce pas là la rédaction unique sortie du cerveau du faussaire ?

Cette dernière opinion était celle de Jean Vossius, qui croyait que le livre n'avait jamais été écrit en grec. Ainsi pensait Scioppius. Le premier

(1) A côté de l'*Histoire d'Alexandre*, des discours de Cicéron et d'un livre de *diversis generibus monstrorum*. — « Libros Septimi Sereni II, unum de *Ruralibus*, alterum de Historia Trojana in qua et habetur historia Daretis. — Librum I Daretis de vastatione Trojæ (Olleris, *Gerbert*, p. 474). » — Le catalogue, dans le premier article, ne confond-il pas Septimius Serenus, et le prétendu Septimius de l'épître ? — V. Muratori, *Antiq. ital. med. ævi.*, t. VII, col. 843.

(2) Ne pourrait-on pas de ce nom de Salluste, qui figure dans la préface, inférer qu'il était voisin du temps de l'empereur Julien, qui avait ramené sur lui l'attention et avait pris Salluste pour un des interlocuteurs de ses *Césars* ?

éditeur français de Dictys croyait aussi que le livre n'avait jamais été écrit qu'en latin, avec des emprunts faits à des écrivains grecs (1). Mais pour la plupart des commentateurs de Dictys, pour ceux-là même qui, ne pouvant résister à la vérité, y reconnaissent une œuvre apocryphe, il n'y a pas sur ce point de doute possible. Ils croient à un Dictys grec (2), ils parlent du texte grec comme s'ils l'avaient tenu en main et comme s'ils l'avaient suivi depuis sa sortie du tombeau où il a dû dormir tant de siècles; dans leur parfaite candeur ils chercheraient volontiers les vestiges du monument.

Schœll, par exemple, n'hésite pas (3). Sans rien discuter, sur la foi du prologue, il accepte pour le règne de Néron la decouverte du texte que nous possédons, et, de sa seule autorité, assigne au temps de Tibère la composition de l'original.

Un savant hollandais, d'une érudition aussi vaste qu'indépendante, qui, devançant Niebuhr, avait exprimé des doutes hardis sur l'histoire des premiers temps de Rome, mais qui n'a pas porté dans la question qui nous occupe la même liberté d'esprit, Périzonius, qui, le premier, a traité avec un grand appareil de science les questions soulevées par les livres de Dictys et de Darès, n'a pas le moindre doute sur l'existence d'un original grec de Dictys. Il en trouve la preuve dans quelques rares formes de langage, empruntées évidemment du grec et à grand'peine habillées d'un vêtement latin (4) : argument qui pourrait être d'une

(1) V. J. Vossius, *De Hist. lat.* : « Quisquis auctor' est ejus operis latine non græce scripsit. » M^me^ Dacier et Vossius croient qu'il y a eu réellement un Dictys grec, mais qu'il n'est pas le même que celui que nous présente la version de Septimius.

(2) Il y a dans le texte de Dictys (lib. V, c. XVII) un passage de forme assez naïve, à qui sa naïveté même semble donner une certaine authenticité et qui indiquerait, en effet, une origine crétoise. « Neque sit mirum cuiquam, si, quamvis græci omnes, diverso tamen inter se sermone agunt, quum ne nos quidem, unius ejusdemque insulæ, simili lingua, sed varia permixtaque utamur. » Mais ce peut très-bien être là une petite adresse du faussaire.

(3) V. Schœll, *Litt. grecq.*, t. IV, p. 106. C'est, du reste, l'opinion généralement admise. Les dictionnaires biographiques, les catalogues rangent sans hésitation Darès et Dictys parmi les historiens grecs. Ainsi fait le catalogue du *British Musæum* (V. 1^er^ vol., p. 395, n° 641, art. 1 ; III^e^ vol., p. 36, n° 3536, 1). Brunet dit : « On sait que ces deux auteurs avaient *écrit leur ouvrage en grec* et qu'il n'en reste que la version latine. »

(4) Il serait aussi facile de démontrer par le texte même de Dictys qu'il a dû être pensé en latin. On y trouve, en effet, telles phrases qui ont la tournure la plus certainement latine et qui rappellent tout-à-fait Tacite. Lisez, par exemple, dans le III^e^ livre, chapitre XVI, cette peinture des préoccupations des Troyens après la mort d'Hector. « Inter quæ et spes extremas multi credidere... nunnulli etiam pro

certaine valeur, si c'était là la physionomie habituelle du texte de Dictys, mais qui n'en a plus aucune dès qu'il s'agit seulement de quelques hellénismes isolés. Les relations de la Grèce et de Rome sous l'empire, la pénétration des deux littératures l'une par l'autre, étaient assez complètes pour que ces échanges soient sans valeur démonstrative; autant vaudrait déclarer que tel ouvrage anglais ou allemand de notre temps est une traduction du français, parce qu'on y rencontre quelques gallicismes.

Une fois engagé dans cette voie, Périzonius, cédant, malgré son incontestable esprit de critique, à cette tentation, irrésistible pour tout érudit, de donner une date et un auteur à tout livre anonyme, accepte les assertions de la lettre et du prologue, et s'emparant de cette mention que fait le livre d'un tremblement de terre en Crète sous Néron, tremblement de terre constaté par l'histoire, il croit à l'authenticité de tous les autres détails et n'est pas, dit-il, éloigné de croire « ego vix dubito » que le véritable auteur du Dictys soit ce Praxis ou Eupraxides dont il est question dans la lettre et dans le prologue, qui, spéculant sur l'engouement bien connu de Néron pour les arts de la Grèce et voulant donner plus d'autorité à sa supercherie, aurait pris le soin d'écrire son livre en caractères phéniciens et sur des écorces de tilleul (1). Les termes seuls des pièces même qu'il invoque et qu'il cite tout entières avec cette naïve complaisance auraient dû l'avertir de l'impossibilité de prendre au sérieux de semblables assertions. Le dernier éditeur de Dictys, Dederich, n'a pas de peine à démontrer qu'on ne peut tirer de l'indication qui avait frappé Périzonius qu'une conclusion unique, c'est qu'il est inutile de faire remonter les recherches plus haut que le règne de Néron.

confirmato habere... postremo omnia adversa, hostilia, tractas ablatasque spes, nullam salutis spem. » Et Périzonius nous fournit lui-même des armes contre sa propre opinion. Car dans Malalas, un des Byzantins qu'il croit avoir gardé des traces du vrai Dictys, il remarque des expressions d'une grécité singulière, comme δουλίδων κουβικουλαρίων et παιδεύειν τὴν χώραν et ἴδια μανδάτα, qui n'appartiennent évidemment pas au grec que l'on parlait au temps de Néron, et qu'il aurait pu signaler, au contraire, comme de simples transcriptions du latin et comme la démonstration saisissante que le chronographe byzantin ne reproduisait pas un texte grec ancien et en usait assez librement avec celui dont il s'autorisait.

(1) Obrecht s'est rangé à la même opinion (V. *Ulr. Obrechti in Dictym Cretensem notæ*).

Périzonius voit encore une preuve de l'existence d'un texte grec de Dictys dans ce fait que certains écrivains des temps postérieurs qui se sont autorisés de lui ne reproduisent pas très-exactement le texte que nous possédons. Ainsi, Malalas décrit un repas auquel assistent, après la guerre de Troie, Pyrrhus et Teucer, et où ce dernier raconte au fils d'Achille tout ce qui a précédé et suivi la mort d'Hector ; et Dictys n'a rien dit de ce repas. Mais Jean Malalas, qui assure expressément devoir à Sisyphe de Cos cette partie de son récit, n'a-t-il pas fait une confusion en disant qu'on le trouvait aussi dans Dictys ?

Fabricius remarque, de son côté, que Tzetzès, qui assure rapporter d'après Dictys la mort d'Ænone, la raconte autrement que le Dictys que nous connaissons. D'après celui-ci, elle meurt subitement (1) en apprenant la mort de son époux ; d'après Tzetzès, elle se pend en apprenant la triste nouvelle. Mais il me semble en tout ceci que les doctes critiques accordent beaucoup trop au soin et à l'exactitude de MM. les chronographes byzantins, et qu'on en pourrait aussi bien conclure qu'ils ont lu légèrement leur auteur. Les écarts signalés sont d'ailleurs peu importants.

Mais voici qui est plus grave. Jean Malalas a inséré dans sa *Chronique* des portraits (2) de héros grecs et troyens, qu'il assure devoir à Dictys. Isaac Porphyrogenètes (3) et Tzetzès (4) en ont fait autant ; il semble que c'était là un lieu commun obligé chez les historiens bysantins de la guerre de Troie. Or, comme ces portraits ne se trouvent pas dans le texte de Dictys que nous possédons, on en conclut qu'il en a existé un autre plus complet. En outre, comme le faux Septimius prétend avoir abrégé les derniers livres de l'original (cinq, selon

(1) V. Dictys, lib. IV, ch. XXI. « Adeo commotam uti amissa mente obstupefierit ac paulatium per mærorem deficiente animo concideret. » Tzetzès, Lycoph. dit : κατὰ τὸν Δίκτυν βρόχοις ἀπαχθεῖσα.

(2) V. J. Malalas, p. 182 et suiv.

(3) V. Jani Rutgersii, *Var. lectionum*, libri VI, Lugd. Bat. Elzévir, 1868, p. 509, Ισαακίου Πορφυρογεννήτου περὶ ἰδιότητος καὶ χαρακτήρων τῶν ἐν Τροίᾳ Ελλήνων τε καὶ Τρώων. — Il est à noter que Rutgersius prétend reproduire un manuscrit de la bibliothèque d'Amsterdam, qui aurait été depuis détruit par un incendie.

(4) V. *Tzetzæ Antehomerica*, etc. Bekker, Berlin, 1816, p. 80, et Didot, 1840, avec l'*Hésiode*. — V. *Hom.*, v. 267. *Posthom.*, 363, 470, 493, 505, 525, 651. Tzetzès reproduit les traits principaux de Malalas, autant du moins que le permet la mesure des vers.

selon le texte de Dictys ; quatre, selon Suidas) (1), il a pu tout aussi bien abréger les premiers. Mais tout d'abord, même en nous plaçant au point de vue de ceux qui croient à Septimius et à sa lettre, il nous semble que son témoignage implique justement le contraire de ce qu'on en veut tirer, et qu'on y peut trouver la preuve que jamais les portraits n'ont été de Dictys. Cette franche déclaration de suppressions faites dans la fin du livre implique l'exactitude dans la reproduction des premiers livres. On est forcé d'en conclure que tout ce qui n'est pas dans les cinq premiers livres du texte latin n'était pas dans les cinq premiers livres du texte grec, s'il y a eu un texte grec. Or, les portraits ne pouvaient pas être dans la partie abrégée. Au début du sixième livre, la guerre de Troie est finie ; la plupart des héros ont succombé et sont ensevelis ; il serait un peu tard pour faire leurs portraits ; ils ne pouvaient avoir place que dans les premiers livres. Puisqu'ils ne sont pas dans ceux de Septimius, ils n'ont jamais été dans Dictys. D'ailleurs, si un traducteur eût voulu supprimer quelque chose, ce n'eût pas été justement ces portraits qui étaient une des nouveautés et à coup sûr une des curiosités du livre, un développement de « great attraction. » S'il faut chercher ici une explication, il semble plus naturel de supposer que J. Malalas, et Isaac après lui, avaient eu sous les yeux le texte de Darès réuni, comme dans nos éditions modernes, à celui de Dictys, et qu'il les auront confondus. Déjà, avant eux, Isidore de Séville paraît avoir, dans un sens contraire, fait la même confusion. En effet, il ne nomme que Darès ; et cependant il donne, à propos de son livre, un détail qui ne se trouve que dans Dictys, en l'altérant légèrement. Il parle de son histoire écrite, dit-on, sur des feuilles de palmier, *in foliis palmarum.*

Et, puisque nous sommes dans les hypothèses, ne pourrions-nous pas de tout ceci conclure que, comme le croyait un critique français, s'il y

(1) On ne peut tirer aucune induction sérieuse de ce chiffre. Quoique appuyé de l'autorité de Suidas, il ne repose, en réalité, que sur le témoignage de la lettre du faux Septimius et il y est très-incertain. Il varie selon les manuscrits et les éditions. Obrecht donne *quinque*, Dederich *quatuor;* mais il avoue que c'est lui-même qui a choisi ce chiffre : « sic correxi. » L'édition *Ad usum Delphini* donne seulement *residua quidem.* Le *Prologue*, qui, dans le système de ceux qui croient à un Dictys grec, appartiendrait à l'œuvre originale et devrait, par conséquent, faire foi, et dont la *Lettre*, en effet, n'est qu'une variante, annonçait simplement six livres, *de toto hoc bello sex volumina in titias digessit.*

a jamais eu un texte grec de Dictys, il a dû être postérieur au texte latin; que, comme Gauthier Calenius pour l'histoire des rois bretons, quelque écrivain du Bas-Empire aura voulu rendre à sa patrie ce prétendu auteur grec qu'on ne connaissait qu'en latin (1), et que, pour ne négliger aucun moyen de l'embellir, il y aura joint les portraits de Darès. Cela expliquerait pourquoi les Grecs du Bas-Empire ne parlent jamais que de Dictys et pourquoi ils lui ont attribué les portraits.

Ces portraits, d'ailleurs, ne me semblent pas avoir toute l'importance qu'on leur veut donner. Sans doute, si on les compare à ceux de Darès, on est obligé de reconnaître qu'ils n'en sont pas la copie fidèle. L'ordre n'est pas le même. Il en est d'ajoutés, comme ceux de Philoctète, de Calchas, de Glaucus, d'Idoménée. Dans ceux qui figurent chez les deux écrivains on peut signaler de graves différences, parfois même des contradictions flagrantes; mais cependant les traits essentiels, caractéristiques, se retrouvent. Faut-il attacher plus d'importance aux différences ou aux ressemblances? Ajoutons que si les portraits d'Isaac Porphyrogénète ne ressemblent pas tout-à-fait à ceux de Darès, ils ne sont pas non plus complètement semblables à ceux de J. Malalas. Faudrait-il donc en conclure qu'Isaac a eu sous les yeux un troisième Dictys? Notons, en effet, que si l'on voulait donner cette grande autorité aux deux auteurs byzantins, leurs textes prouveraient qu'ils n'avaient pas sous les yeux un même original grec. Car certains traits, qui se trouvent les mêmes chez tous deux, ne sont pas exprimés par les mêmes mots, mais par des mots synonymes. Si, comme on le veut soutenir, ils copiaient un Dictys grec qui ne nous est pas parvenu, ils le copieraient identiquement. Cet emploi de synonymes suppose une traduction d'une langue étrangère. Enfin, quelques-uns des traits ajoutés par Malalas sont tellement vagues, il les applique si indifféremment à une foule de personnages, qu'on est bien en droit de suppose qu'il les doit à sa seule imagination, et que trouvant trop maigres les descriptions de Darès, il les a voulu compléter à sa façon. Un mot d'Isaac Porphyrogénète nous montre qu'il n'apportait pas à ce genre de peintures tout le sérieux qu'y voudraient trouver les critiques. Il nous dit qu'en peignant les traits de ses héros et quelques

(1) Montfaucon (Bibl. Coisliniana, p. 457) assure que le Darès a été retraduit en grec.

détails qui se rattachent à leur extérieur, il a voulu par ce genre d'écrits plaire à ses lecteurs. Ce sont donc, avant tout, des peintures de fantaisie. On est en droit de conclure, en finissant, que Malalas a pris les portraits dans Darès en confondant les noms des auteurs, et qu'Isaac a copié Malalas et nommé Dictys sur sa foi.

Dederich ne doute pas plus que Perizonius de l'existence d'un Dictys grec, dont Septimius n'aurait été que le traducteur ; et ce qui le prouve d'une façon plus éclatante, nous dit-il, c'est que J. Malalas, qui a beaucoup puisé dans Dictys, ne savait pas le latin (1), assertion purement gratuite et contre laquelle protesterait Malalas lui-même : il connaît les poètes latins, il vante Lucain.

Nous voyons, d'ailleurs, dans les livres byzantins, la preuve que le texte du prétendu Septimius était connu en Grèce. Eudoxie, page 128, reproduit la légende fameuse de la découverte du Dictys, et elle ajoute que, par l'ordre de l'empereur, un sage romain nommé Septimius traduisit les deux langues (l'auteur veut dire la version phénicienne et la version grecque) en langue romaine « οὗ τῷ προστάγματι Σεπτιμῖνός τις Ῥωμαῖος σοφὸς ἑκατέραν τὴν γλῶτταν εἰς τὴν Ρομαϊκὴν φωνὴν μετήνεγκεν. » On pourrait même conclure de ce passage que c'est cette version seule que l'on connaissait ; sans cela, l'écrivain eût, à ce qu'il semble, parlé, à ce propos, de l'original conservé.

Dederich trouve un argument plus concluant encore dans un passage de Guido Colonna. « Guido, nous dit-il, *qui a lu Dictys en grec*, montre que Septimius, en traduisant Dictys, a omis bien des choses (2). » Mais l'argument se tourne contre son auteur et nous montre ce qu'il faut penser de toutes ces inductions. Sur quoi repose, en effet, cette assertion que Guido Colonna a lu Dictys en grec ? Sur ce que, en un certain endroit, parlant d'un fait qui ne se trouve pas dans le texte latin que nous connaissons, il fait appel à l'autorité de Dictys. Mais ici Guido ne fait (ce que le critique allemand n'a pas soupçonné) que copier Benoît de Sainte-More, à qui revient toute la responsabilité de cette

(1) Achaintre aussi (trad. de Dictys), citant les conformités de Malalas et de Cedrenus avec Dictys, ajoute : « On ne prétendra pas qu'ils ont suivi notre auteur, dont ils ne *pouvaient* avoir connaissance. » Et pourquoi ?

(2) V. Dederich, Introd., p. XXV.

déclaration. Et cette erreur énorme de Dederich, qui ignore absolument Benoît de Sainte-More et qui, par cela même, tombe si ingénument dans le piége de Guido, nous montre tout le profit que l'on peut tirer de la connaissance de notre vieux trouvère, même pour cette question de Dictys et de Darès (1).

Dederich, cependant, est convaincu par son propre raisonnement qu'il a existé un original de la version de Septimius, et il place cette traduction à la fin du second siècle après J.-C., et, ajoutant que pour qu'on éprouvât le besoin de traduire l'original il fallait qu'il jouît déjà d'une grande célébrité et qu'il fût déjà très-répandu, il en conclut qu'on peut, sans être accusé de trop d'audace, supposer que le *Journal de la guerre de Troie* avait été, vers le milieu du premier siècle (il faudrait, selon la remarque du critique lui-même, dire vers la fin), c'est-à-dire peu de temps après la mort de Néron, composé par un historien crétois ou grec, qui avait gardé un souvenir tout récent du tremblement de terre qui avait bouleversé la Crète. »

On serait, en effet, assez naturellement porté à admettre que le Dictys a été composé d'abord en grec, et à en chercher la naissance, non point en Crète, mais à Alexandrie. On sait que les Alexandrins étaient coutumiers du fait (2) et qu'ils avaient au plus haut degré ce talent éminemment grec de composer des livres fabuleux. Mais un Alexandrin eût fait probablement une composition moins sage; son imagination s'y serait donné plus librement carrière ; et, d'ailleurs, jamais personne, et pour

(1) C'eût été d'ailleurs un singulier intermédiaire avec la Grèce que Benoît de Sainte-More. Il faut, en effet, dans cette supposition dont nous parlons, admettre qu'il aurait lu le texte original. Guido Colonna, nous dit-on, a pris dans un Dictys grec ces pompeuses descriptions, qui se trouvent aussi dans Benoît. Si Benoît n'est pas l'auteur de ces inventions, il n'a pu les prendre à Guido, qui vivait cent ans après lui ; il a fallu que, comme Guido, il les prît dans le texte grec de Dictys, du Dictys authentique, qui avait existé à point nommé à ce moment en Occident, sans laisser de trace ni auparavant ni après. Mais Benoît ne soupçonne pas le grec. J'en prends au hasard une preuve qui montre en même temps qu'il n'entendait pas toujours très-bien le latin. Trouvant dans Dictys, livre V, chapitre VI, « eosque non Atridas sed Plisthenidas et ob id ignobiles appellare », Benoît traduit comme s'il y avait « id est », au lieu de « ob id », et prend le nom patronymique des Atrides pour une épithète outrageante, et il écrit intrépidement :

Plestenidas furent nomé ;
Cest naient nobles en grezeis.

(2) On en trouve les preuves amplement déduites dans l'*Hist. du Roman dans l'Antiquité* de M. Chassang.

cause, n'a vu le texte original de Dictys ; et ce n'est pas sans raison que Constantin Lascaris, au XV^e^ siècle, affirmait que de son temps, nulle part en Grèce, on ne pouvait le trouver. Il a dû en être de même dans tous les temps, et on pouvait même se dispenser de le chercher. « Autant vaudrait se mettre en quête du texte original de *Don Quichotte* par Cid Hamet ben Engeli (1). » Donner un livre original pour une traduction est une ruse familière à qui veut en décliner pour un moment la paternité, ruse presque ingénue et qui ne prétend à tromper personne. C'est ainsi que Montesquieu assurait que le *Temple de Gnide* n'était que la traduction d'un manuscrit grec, apporté par un ambassadeur de France près la porte Ottomane. Il ajoutait : « Peu d'auteurs grecs sont venus jusqu'à nous. Nous recouvrons de temps en temps quelques pièces de ces trésors. *On a trouvé des ouvrages jusque dans les tombeaux de leurs auteurs*..... On ne sait ni le nom de l'auteur ni le temps auquel il a vécu. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il n'est pas antérieur à Sapho, puisqu'il en parle dans son ouvrage. » Évidemment, Montesquieu, lorsqu'il écrivait cela, avait lu Septimius.

Ces histoires de tombeaux sont ordinaires aux faussaires (2). On avait fait à Cléopâtre les honneurs d'un livre trouvé dans les mêmes conditions que le Dictys (3). Le moyen-âge avait trouvé l'invention trop belle pour ne pas essayer de se l'approprier. L'auteur du poème de *Vetula*,

(1) Phrase de M. J.-Victor Leclerc à propos de Kiot de Provence, invoqué par Wolfram d'Eschembach (V. *Hist. litt.*, t. XXIV, p. 522).

(2) On retrouve des contes analogues à propos des *Épîtres* de Martial de Limoges, I^er^ siècle après J.-C. (V. Fabric., *Bibl. lat.*, t. II, p. 269. — V. aussi les antiquités étrusques révélées par Allatius, et dans Photius, cod. CLXVI, des tables de cyprès, dont la découverte n'avait pas été moins fantastique. — V. aussi Plutarque, *De facie in orbe lunæ*). Petrus Crinitus, *De discipl. honesta*, alléguant le témoignage de Pline, *Hist. nat.*, dit que Dardanus, roi de Troie, « souverain en l'art magique, composa aucuns livres d'icelle lesquelz il commanda estre mis en sa sépulture, mais depuis sa mort un grand philosophe, nommé Abderites Democritus fit tant que les recouvra et les esclaircit et amplia de commentaires. »

(3) V. le livre indiqué par Fabricius, *Bibl. lat.*, t. III, lib. IV, c. 1 : « *De priapismo* sive propudiosa libidine Cleopatræ reginæ ejusque remediis, Epistola Heraclii imperatoris ad Sophoclem philosophum pro expositione libri sculpti tabulis æneis, inventique ad caput Cleopatræ reginæ *in suo sepulcro*. » La fameuse reine d'Égypte semble, du reste, avoir été le prétexte de toute une littérature en ce genre. V. encore : « *Sophoclis Sophistæ* ad Heraclium. *C. Antonii Cos*, ad L. Soranum de incontinentia libidinis Cleopatræ Reginæ. *Q. Sorani* ad Antonium Cos. de modo medendi ardorem ejusdem Cleopatræ. *Cleopatræ* ad Q. Soranum. *Q. Sorani* ad Cleopatram de medendo ardore libidinis. » Éditées, pour la première fois, par Gasp. Scioppius. Padoue, de la Bibl. Goldasti. V. *Errores Veneri*.

faussement attribué à Ovide, se souvenait évidemment du prologue de Dictys, quand il racontait comment « ce livre fut trouvé en un petit coffret d'ivoire en la sépulture dudit Ovide CCCC ans après sa mort tout frais et entier (1). »

N'est-ce pas de Dictys encore que s'est inspiré le romancier du moyen-âge, qui nous a appris « comment la merveilleuse et délétable histoire de Perceforest a esté révélée aux hommes. » Il nous raconte, en effet, que « l'an 1286, Édouard, roi d'Angleterre, épousa la fille du roy de France que on appelloyt le beau roy. Parmi les assistants se trouvait le comte Guillaume de Haynaut qui avait épousé la fille de Charles de Valois, frère du roi de France, qui tant monta par sa prouesse en honneur et valeur de chevalerie qu'il fut nommé le duc de prouesse. Quand les noces furent passées, il voulut visiter le pays d'Angleterre. En une abbaye, près de la rivière de Hombre, appelée Burtimer, en souvenir de son fondateur le roi Burtimericus, qui avait vaincu là les païens d'Allemagne, on lui montra un curieux volume. En faisant, auprès de son église, réparer une vieille tour qu'il voulait réédifier pour le service de Dieu, dont les murs avaient 14 pieds d'épaisseur, l'abbé, sous un arc voulté qui était derrière le mur moitié en terre et moitié dehors, avait trouvé une cassette, et dans la cassette un manuscrit grec et une couronne royale. Il avait envoyé la couronne au roi et gardé le livre dix ans sans

(1) V. *La Vieille*, publiée par M. Cocheris, Paris, Aubry, 1861 : « Ci commence *Ovide de La Vieille*, translaté de latin en français par Maistre Jehan Le Fèvre, procureur au parlement (traducteur des distiques de Caton et de Théodule), et fut trouvé, etc. Auquel livre sont contenus moult nobles diz et enseignemens et au commencement il traite de la manière de son vivre. » M. Cocheris, s'appuyant sur un manuscrit d'Arnould de Gedhoven, mort en 1442, pense que l'auteur était Richard de Furnival. Voici comment est racontée la trouvaille dans la traduction de J. Le Fèvre : « Toutes voies avint il que ou forbourc de la cité de Dyoscore qui est le chief du royaume de la terre de Colcos, lequel est assiz delez un chastel qu'on nomme Thomis, quand on trayoit hors du cimetière les sépultures d'aucuns païens anciens, entre les autres sépultures en y ot un trové dont l'épigramme (c'est la superscription) estoit entaillée en lettres arméniques du languaige d'Arménie et avecques ce l'interprétation formoit teles paroles en latin : « Hic jacet Ovidius ingeniosissimus poetarum. Ci gist Ovide du tres plus grand engin des poetes. » Et ou chief d'icellui sepulcre fut trové un cofret d'yvoire et dedenz estoit cest livre frais et nouvel sans estre souillé ne point gasté de vieillesce.. Et pour ce que ceuls du païs d'Ermenie ne se y congnoissoient, ilz l'envoyèrent en Constantinople du temps du prince Huistache. Ou quel temps avoit en Constantinoble grant multitude de latins. Du commandement duquel prince ledit livre fut baillié et envoié à Maistre Leon, lors prothonotaire du S[t] Palais lequel quant il l'ot leu et advisé, le publia et envoya en plusieurs parties et climats du monde. »

pouvoir le lire. Enfin, au bout de dix années, était arrivé un navire et un clerc du pays de Grèce, fuyant son pays pour homicide ; il avait vu le livre et l'avait traduit du grec en latin, car il ne savait pas le breton. Le comte obtint qu'on lui prêtât la traduction latine et la fit mettre en français par son clerc (1). » Nous avons évidemment ici une édition rajeunie de la même légende.

Rabelais, chez qui l'on est sûr de retrouver toute invention bizarre, et qui a conservé toute la tradition du moyen-âge, n'a eu garde d'omettre l'histoire de Dictys et de sa merveilleuse découverte. C'est en un tombeau de bronze que la Généalogie de Gargantua a été trouvée, « audessoubz de l'olive tirant à Narsay, par Jan Audeau, en ung pré qu'il avoyt, duquel il faisoit lever les fossez (V. *Garg.*, ch. 1) » ; et Rabelais ne manque pas d'ajouter qu' « elle estoit escripte, non en papier, non en parchemin, non en cire, mais en escorce de ulmeau. »

Nous avons vu tout à l'heure Montesquieu s'emparer à son tour de ce vieux conte ; malgré tant de rééditions, l'invention n'était pas tellement usée qu'on ne l'ait reprise encore de notre temps. En 1824, on publiait une *Histoire de Napoléon, écrite par lui-même et trouvée au pied de son tombeau ;* et dix ans plus tard, une revue bordelaise (*La Gironde*, fév. 1834), publiant un article intitulé « Installation de Michel de Montaigne comme maire de Bordeaux », le faisait précéder de cette note : « Il y a quelques années que des maçons, en travaillant à une maison autrefois habitée par Michel de Montaigne, au coin de l'impasse des Minimettes, à Bordeaux, découvrirent, sous une poutre, un manuscrit renfermé dans une cassette de bois de cyprès. C'était vraisemblablement le journal inédit d'un ancien serviteur de l'auteur des *Essais*, lequel avait sans doute habité avec lui cette maison. » C'était, on le voit, une dernière variante de la lettre de Septimius.

Il est probable qu'il n'y a jamais eu qu'une rédaction unique de Dictys, sortie tout entière, avec son préambule, d'un seul cerveau, qui a créé du même coup Dictys et son traducteur Septimius et inventé, pour recommander son livre aux gens crédules, toute cette histoire de tom-

(1) V. *La très-élégante, délicieuse, mellifiue et très-plaisante histoire du très-noble roy Perceforest*, Paris, 1528, Galliot du Pré, f° 3, du ch. III au ch. X. Le livre commence par l'histoire de Brutus.

beau. C'est ainsi que l'inventeur du Darès a imaginé un Cornelius Nepos qui le découvre et le traduit. C'est une manière de renvoyer dans la nuit des temps les chercheurs indiscrets. Darès et Dictys, Septimius et Cornelius Nepos, et probablement aussi Aradius ou Arcadius Rufinus, n'ont jamais vécu que dans le pays des apocryphes (1).

Le texte que nous possédons aujourd'hui sous le nom de Dictys est donc le seul qui semble avoir jamais existé; c'est bien celui-là qu'a connu et embelli Benoît de Sainte-More. Benoît lui-même va nous en offrir la preuve tout à l'heure.

La question que soulevait le Dictys se présente tout naturellement à propos de Darès. Avons-nous là une œuvre créée de toutes pièces par son auteur, ou n'est-ce qu'une traduction, un remaniement d'une œuvre antérieure ? Pour Darès, comme pour Dictys, des critiques ont cherché l'original grec. Dederich (Introd., p. xxv) écrit, à propos de Septimius : « Les mêmes accusations s'élèvent contre Cornelius, le *traducteur* de Darès. » En effet, en voyant ce sec et maussade résumé, on a peine à croire qu'on soit en face d'un livre original. Il semble tout naturel de

(1) Dès lors une autre question, aussi gravement discutée par Dederich, disparaît du même coup. En lisant la lettre de Septimius et le prologue de Dictys, on est frappé de leur ressemblance et en même temps de certaines différences, au premier abord, peu explicables. Dederich, qui les a remarquées, pense que le prologue a dû être écrit en grec par l'auteur même du faux Dictys et que la lettre est l'œuvre du traducteur Septimius. Il suppose que celui-ci a lu assez légèrement l'œuvre du faux Dictys, qu'il l'a citée de mémoire, et de là certaines différences ou même certaines contradictions flagrantes. Il eût fallu, en vérité, que Septimius eût la mémoire bien courte pour se rappeler si mal un texte aussi peu étendu, qu'il venait de traduire lui-même et qu'il recopiait à côté de sa lettre. Il est une explication beaucoup plus simple et plus vraisemblable : c'est évidemment ici le fait des copistes. Nous avons sous les yeux deux rédactions diverses d'une même pièce. Le prologue n'est que la refonte de la lettre, ou la lettre un abrégé du prologue. La question de priorité est très-douteuse. Cependant, il semble qu'il faut la donner au prologue. Il se trouve dans la plupart des manuscrits, dans le *Codex Argentinensis*, dans les manuscrits consultés par Mercier et dans ceux de Dederich, tandis que l'épître manque; on ne la trouve pas dans les manuscrits les plus anciens, si l'on en croit Mercier, ni dans ceux dont s'est servi Dederich, ni dans trois des quatre manuscrits de la Bibliothèque Impériale, qui commencent par ces mots du prologue : « Dictis Cretensis genere », ni dans l'édition princeps. Dans quelques manuscrits, au contraire, le prologue manque; il est remplacé par l'épître. Enfin il se sera rencontré un copiste qui, ayant ces deux rédactions sous les yeux et ne voulant rien perdre de son auteur, ne voulant pas non plus, par scrupule de conscience, les refondre dans une troisième rédaction, les aura données toutes deux, sans se soucier des embarras qu'il créerait aux commentateurs. C'est ainsi que les choses se passent dans un des manuscrits les plus récents de la Bibliothèque Impériale, le n° 6072. Les éditions anciennes de Milan et de Venise réunissent également le prologue et l'épître (dans cet ordre même).

supposer tout d'abord que ce n'est que l'abrégé, fait dans un temps d'ignorance, du livre dont parlait Élien.

Qu'il ait existé dans l'antiquité un Darès grec ou phénicien, cela ne paraît pas douteux, après la mention qu'en a faite Élien. Mais ce livre existait-il encore au temps du polygraphe grec ; était-ce le même que celui que nous possédons ? A-t-il été connu du moyen-âge et de Benoît ? Remarquons d'abord qu'Élien lui-même en parle d'une façon bien vague ; il ne dit pas avoir lu le livre, il dit seulement savoir qu'il s'en conserve un exemplaire : Φρύγα Δάρητα οὗ Φρυγίαν Ἰλιάδα ἔτι καὶ νῦν ἀποσωζομένην οἶδα. « Darès le Phrygien, dont je sais qu'il se conserve encore aujourd'hui une *Iliade phrygienne.* » Et qu'était-ce que cette histoire phrygienne ; était-ce une Iliade écrite en phrygien ou dans un sens favorable aux Phrygiens? Quand à Ptolémée Héphestion, il ne nous dit pas s'il a lu lui-même le livre de Darès. On pourrait inférer des détails qu'Eustathe et lui disent avoir recueillis sur ce personnage, dans le prétendu Antipatros, que le livre que nous connaissons sous le nom de Darès leur était absolument inconnu. En effet, des deux seuls faits qu'ils signalent, l'un, le conseil donné à Hector, n'a pas laissé trace dans le Darès que nous possédons aujourd'hui. On n'eût pas, cependant, manqué d'y consigner un fait aussi grave de sa propre histoire et qui montrait bien son importance auprès des premiers personnages de Troie. L'autre, qui a trait à sa mort de la main d'Ulysse, est en contradiction formelle avec Darès, puisqu'il nous dit avoir survécu à la ruine de la ville, et que, dans le dernier chapitre, il déclare être resté avec ceux qui s'attachèrent à Anténor.

On croit reconnaître encore la main d'un simple abréviateur à ce qu'à deux reprises, Darès est nommé dans le livre à la troisième personne ; mais c'est ainsi que les trouvères signeront tous leurs compositions. On signale aussi l'étendue disproportionnée qu'il a donnée à certains passages, comme les portraits, l'entrevue d'Hector et d'Andromaque, la mort d'Achille. Le manque de proportion est flagrant, il est vrai ; mais il n'a pas lieu d'étonner de la part d'un écrivain aussi inexpérimenté, c'est qu'il a copié tout au long dans son livre un passage d'un écrivain qui lui plaisait, mais non un premier Darès. Ce qui semble le plus probable, c'est que l'auteur de notre Darès n'a connu que la mention même d'Élien et y a pris la pensée de son livre.

Cependant, on nous dit que différents témoignages du moyen-âge semblent indiquer qu'on y a connu un Darès différent du nôtre. Beaucoup d'écrivains du temps se réclament de lui ; et pourtant, ce qu'ils racontent n'est pas toujours dans notre Darès. Certains critiques sont disposés à en conclure qu'il a existé dans le moyen-âge un autre Darès, où auraient été consignées les plus notables imaginations de Benoît et qu'il n'aurait eu qu'à traduire. Mais cette insinuation ne s'appuie sur rien, et en réalité, le seul argument de ces adversaires de Benoît, c'est qu'il leur est bien difficile d'admettre que notre vieux trouvère ait eu tant d'imagination. Mais il faut bien, dans cette hypothèse, que quelqu'un ait eu cette imagination au moyen-âge (car l'œuvre de Benoît en porte l'irrécusable empreinte), et dès lors pourquoi n'en pas laisser le bénéfice à Benoît lui-même ? Il est facile d'ailleurs de retrouver les sources de certaines de ces additions qu'on nous signale. En dehors de ce que leurs auteurs doivent, comme nous le verrons, à Benoît, ils mettent à contribution des écrits qui défraient l'érudition courante du moyen-âge, les *Métamorphoses* et les *Héroïdes* d'Ovide, Virgile, Homère, Pindare le Thébain, Orose, et deux ou trois auteurs moins connus que nous rencontrerons à l'occasion.

Et pour les additions plus importantes, la vérité se présente encore plus saisissante. Ce prétendu Darès, c'est Benoît lui-même qui en est le créateur. C'est ce qui résulte avec la dernière évidence de la lecture de Guido, chez qui précisément l'on a voulu trouver la preuve de l'existence d'un autre Darès. « Si l'on ajoute foi à son témoignage, dit « un critique, il serait resté jusqu'au XIII[e] siècle deux textes du faux « Darès, le texte original et l'abrégé. Guido reproche à l'abréviateur « d'avoir trop résumé, et il cite, d'après le texte le plus étendu, une « description tellement magnifique de la chambre où l'on a apporté « Hector blessé, que lui-même refuse d'y croire. »

Cela se trouve, en effet, dans Guido ; mais, en lisant notre texte de Benoît, on acquerra la preuve, et nous-même la donnerons en parlant de Guido, qu'ici, comme en maint autre endroit, l'écrivain italien a été dupe de son plagiat ; il n'a fait que copier le trouvère français, qu'il n'a nommé nulle part et qu'il prend sur sa propre déclaration, et sans autre vérification, pour le traducteur de Darès, et c'est à notre vieux poète qu'appartient tout l'honneur de la description.

Et ce qui montre encore d'une façon plus irréfragable qu'il est le vrai, le seul Darès et le seul Dictys qu'aient connus les écrivains du moyen-âge postérieurs à lui, comme Herbort, Guido, etc., que quand ils citent et copient Darès et Dictys, c'est le Darès et le Dictys que leur présentait Benoît, c'est qu'ils reproduisent scrupuleusement, avec les mêmes attributions de fantaisie, certaines confusions singulières faites par Benoît, et que lui seul pouvait faire. Et la preuve en ce point est absolument concluante, parce que là on ne peut pas dire que l'auteur s'appuie sur un Dictys différent du nôtre, parce que l'erreur lui est évidemment et incontestablement personnelle. Nous voyons comment elle s'est produite ; il a mal lu et mal compris un texte de Dictys que nous possédons. Nous trouvons chez Benoît (v. 28082) un récit singulier. Il nous dit qu'Énée, demeuré à Troie, est assailli par les gens des environs, et que Diomède vient le délivrer. On a droit de s'étonner de ce retour du prince grec, de son intervention chevaleresque et de sa subite tendresse pour un des vaincus de Troie. Mais c'est que Benoît a mal lu son auteur ; Dictys (lib. VI, ch. II) disait : « Cognoscit Diomedes ab « iis qui per ejus absentiam ejus regnum adfectabant *Œneum* multis « modis adflictari, ob quæ profectus ad ea loca omnes quos auctores « injuriæ repererat interfecit. » Le nom d'Œneus ne disait rien à Benoît ; il a lu celui d'Æneas qu'il connaissait bien. Il n'y a là qu'une méprise ; mais ce qui est grave et ce qui montre ce qu'il faut croire souvent de ses allégations, c'est qu'il nous assure que c'est pendant qu'Énée *était resté à Troie* « *si com la letre nos devise* » qu'il a été attaqué nuit et jour. Il écrit plus loin (v. 28100) : « Ici *l'auteur dit et conte* que Diomède vint à Troie pour délivrer Énée. » Il nous assure, en invoquant toujours l'autorité de Dictys (V. v. 28103-28104), que le combat fut des plus rudes, qu'il dura cinq jours, etc., etc., attribuant à l'auteur latin une foule de détails d'un récit qu'il n'a pu faire (V. *Roman de Troie*, v. 28082-28111). Et Guido et les autres traducteurs de Benoît répètent ce récit (V. Guido, l. 32). Ailleurs, trouvant une phrase assez amphibologique, où il est question d'Anténor et d'Énée : « Æneas orat... uti « secum Antenorem regno exagerent ; quæ *postquam Antenori cognita sunt*, « *regrediens ad Trojam, aditu prohibetur* » (V. Dictys, lib. V, ch. XVII), Benoît se trompe de sujet et fait faire à Anténor les voyages que Dictys

mettait au compte d'Énée, et, selon son habitude, bâtit sur sa propre erreur toute une longue histoire (V. *Rom. de Troie*, v. 27235-27427). Mais, pour rendre son récit plus clair, il a dû inventer un premier départ d'Anténor, et il prétend l'avoir trouvé dans Dictys, qui n'en a naturellement pas dit un mot (1). Et les traducteurs de reproduire scrupuleusement ces erreurs (V. Guido, l. XXX).

On peut tirer la même conclusion de certaines altérations de noms antiques commises par Benoît, portant sa marque et celle de son temps, et que ses imitateurs copient scrupuleusement. Évidemment, s'ils avaient eu sous les yeux un Darès et un Dictys grec, les œuvres originales dont celles que nous possédons ne seraient que la copie, on ne verrait pas chez eux ces appellations barbares. Benoît, en certains passages, complète à sa façon la géographie antique, et, faisant le contraire de ce personnage de La Fontaine qui prenait le Pirée pour un homme, il prend des noms d'hommes pour des noms de pays. S'il trouve dans son texte Athamantem et Demophontem, il conduit ses héros à *Karantes* et à *Demophon* (V. v. 17392 et 17401). Si Dictys (Ibid., VI, ch. III) écrit : « cum prædicta manu ad Strophium venit ; is namque Phocensis, etc. », Benoît nous apprend qu'ils « vinrent à *Trofion*, cité vaillant » (v. 28197) ; puis, cherchant alors inutilement le nom de leur hôte, il croit le trouver dans le mot *Phocensis*, et les copistes l'arrangeant à leur façon, on lit au vers 28199 : « *Florentes* (ou *Forenses*) avait non li sires. » Guido répète : « Rex Forensis, sic suo nomine nuncupatus. » Herbort, le traducteur allemand de Benoît, l'appelle Forenses : « bracht in Forenses » (v. 17400) (2). Dans un autre endroit, Dictys raconte qu'Anténor se

(1) Ces erreurs de Benoît ne doivent pas nous étonner. Nous avons déjà marqué (p. 130) qu'en dépit de ses prétentions, il est parfois un latiniste médiocre. On pourrait en multiplier les preuves. En croyant être exact, il tombe parfois dans des erreurs assez bouffonnes. Darès avait écrit : « Paris Ajacis nudum latus figit. Paris blesse le flanc désarmé d'Ajax. » Benoît conclut des termes latins qu'Ajax va tout nu au combat, et il s'en étonne ingénument. Voir encore, à la mort de Troïlus (v. 21421), la traduction du « trahere cœpit et subtraxisset. » Benoît nous dit qu'Achille a traîné le cadavre « à la queue de son cheval. » Peut-être est-ce seulement qu'il se souvient du vers de Virgile. Il est à noter, cependant que quelques-unes de ces incorrections de Benoît semblent volontaires et réfléchies. Ainsi, Dictys avait dit, lib. V, ch. x : « Priamus pro Heleno orare Græcos multisque additis precibus commendare charissimum sibi. » Mais, comme dans le chapitre précédent, Benoît avait vu qu'Hélénus venait de trahir son père et sa patrie, il met Hélène au lieu d'Hélénus (v. 25750).

(2) Un traducteur écossais de Guido, dont nous parlerons plus tard, écrit Forenses (v. 12963 et 12976).

prépare à livrer le Palladium aux Grecs ; pour cela, il séduit par ses promesses et ses menaces la prêtresse Theano, à qui en était confiée la garde : « Multis precibus vi mixtis Theano, quæ ei templo sacerdos erat, impulit. » Benoît, qui ne connaît pas ce nom et ne sait pas qu'il est indéclinable, croit y reconnaître l'ablatif de Theanus, et de la prêtresse il fait un prêtre, Théanz, la forme francisée de Theanus (V. v. 25345 et 25545) ; et avec son habitude de décliner les noms latins, il écrit au vers 25344 : « o Theano le truis. » Et Guido écrit Thoans ; et Herbort : « Theanus der gute » (v. 15645). Guido écrit aussi, comme Benoît, Messa (Messe), là où Darès écrivait Mæsia. Benoît, trouvant chez Darès (c. 14) « Thoas ex Ætolia », traduit « le vielz Thoas de la cité de Tolias » (v. 5615-16), et Herbort (v. 3341) : « von siner stat Tholias. » Au lieu de « Diorem, Polyxenum, Amphimachum » donnés par Darès, il écrit : « Anfimac, Dorion, Polyxenart (v. 5610) » ; et Herbort « Dorion, Polisenar, Enfimacus (v. 3336) ; et Guido copie aussi Dorion, etc. De Bœotia Benoît a fait Boèce, et Herbort Boeze. De Paphlagonia Benoît faisait Pafagoine, et Herbort Pafagoye. Tlepolemus, dans quelques manuscrits de Benoît, devient Theophilus ; de même dans Herbort (v. 3371). Herbort écrit (v. 3388) « der herre von Arysse », probablement parce qu'il a cru que Benoît avait écrit l'Arisse (Larisse). Là où Darès écrivait « Eumelus ex Pheris », Benoît a mis « Emelius de la contrée de Tygris (v. 5634) ; et Herbort « Merius von Tygris ; et Guido « Melius de civitate sua Pigris. » De Hippothous Benoît a fait « Hupoz li granz », et Guido « Hupor ou Hupon grandis », etc., etc. (1). On retrouve ainsi dans Benoît tous les noms qui embarrassaient les commentateurs des écrivains qui l'ont imité, et qu'ils cherchaient inutilement dans les textes latins. C'est chez lui, par exemple, qu'Herbort a pris le nom de Fice, par lequel Benoît remplaçait Phœnicia (Herbort, v. 14297).

C'est donc à Benoît lui-même qu'il faut en revenir. C'est chez lui qu'on

(1) Et encore pour *Philoctetes*, Benoît écrit *Politenes* ou *Politetes* ; Herbort, *Politetes*. — Pour *Leontius*, Benoît, *Leurcins* ; Herbort (v. 3385), *Lyochin*. — Pour *Æsculapi*, Benoît, *Ascalopi* ; Herbort, *Ascalosius*. Benoît, *Capador de Capadie* ; Guido, *Capenor de Capidia*. — Benoît invente le royaume de *Botine*, Guido *de regno Brotino*. — Pour *Thracia*, Benoît écrit *Theresche* et Guido *de regno Thereo*. — Pour *Adrestia*, Benoît, *Agresse* ; Guido, *Agrestia*. — Pour *Astyanactem*, Benoît, *Asternantem* (v. 15388) ; Herbort, *Aternantes* (v. 9650), etc. Il en est de même chez Henri de Brunswick.

peut étudier fructueusement la question ; c'est chez lui qu'en est la solution. En vain la demanderait-on et l'a-t-on demandée à des écrivains postérieurs ? Qu'ils citent Darès à tort ou à raison ; que, laissant Benoît de côté, ils attribuent à Darès des inventions qu'on n'y retrouve plus aujourd'hui, cela ne peut rien nous apprendre ; nous serons toujours fondés à dire, et nous en aurons des preuves abondantes, qu'ils ont trouvé ces inventions dans Benoît, que c'est sur la foi de Benoît qu'ils les ont attribuées à l'auteur ancien. C'est donc dans le poème de Benoît qu'il faut chercher s'il a connu un Darès et un Dictys plus étendus que ceux que nous connaissons.

C'est la conclusion qui semblerait tout d'abord ressortir de la lecture de son livre. Nous savons déjà de quelle façon naïve Benoît, mettant à ses récits une étiquette et une marque de fabrique, se réclame à chaque instant de son auteur. J'ai noté soixante-trois de ces renvois (1). Or, souvent, ils sont justifiés. Ainsi, Benoît nous dit au vers 22248 :

J'ai en l'escrit Daires trové
Que il les a toz detrenchiez.

Darès disait en effet : « Alexander Antilochum et Achillem multis plagis confodit » (2). Il écrivait ailleurs : « Per aliquot dies pugnatur acriter : multa millia hominum ex utraque parte trucidantur. » Benoît traduit naïvement :

Ne truis le terme ne les dis
Que ceste bataille dura ;
Mès cil dedans et cil de là
Ço dit Daires qui partot fu
Milliers de gens i ont perdu (V. 20140.)

(1) V. *Roman de Troie*, v. 2051, 2947, 3107, 3131, 4239, 4255, 5108, 5183, 5420, 5490, 6204, 8799, 9957, 12018, 12275, 12303, 12590, 13011, 13988, 14048, 14080, 14333, 14345, 14523, 14883, 15126, 16205, 16210, 16593, 16638, 16982, 17332, 17488, 18726, 18859, 18952, 19272, 19937, 19996, 20020, 20111, 20140, 20560, 20571, 21173, 21395, 21515, 21520, 21557, 22248, 22477, 22518, 23602, 23619, 23704, 23722, 24174, 24257, 24268, 24640, 24801, etc. Darès est encore nommé v. 87, 89, 106.

(2) Il nous dira à propos d'une ambassade envoyée à Troie par les Grecs, qu' « il ne saurait nommer ceux qu'ils y députèrent, qu'il ne le trouve pas écrit et que l'histoire ne le lui dit pas » ; et, en effet, le texte latin, en parlant de l'ambassade, ne nommait pas les ambassadeurs. Voyez encore le passage où il nous apprend que Nestor avait mandé Ménélas à Pylos ; il avoue n'en pas savoir le

D'autres fois, le détail que donne Benoît était tout au moins en germe dans l'écrivain latin. Mais, vingt-huit fois au moins, Darès n'a pas songé à dire ce que lui fait dire Benoît. Je ne parle pas de certaines altérations du texte qui sont telles à nos yeux, qui ne l'étaient pas pour le moyen-âge. Ainsi Benoît reste très-exact quand, trouvant dans son auteur que Néoptolème, à son arrivée au camp grec, recevait les armes de son père, il traduisait (v. 23721)

Des armes de son pere Achilles
Ço nos reconte et dit Dares
Le firent en l'ost *chevalier*.

Mais voici qui devient une véritable infidélité. Ainsi Benoît tient à marquer avec précision le nombre des tués et des blessés dans chaque rencontre, en invoquant l'autorité de Darès (v. 14333, 16026), et Darès n'a donné aucun chiffre ; à marquer les dates, et Darès n'en a pas indiqué (v. 21515, 23705, 28268).

Il aime aussi à prendre Darès pour garant chaque fois qu'il emploie à propos d'un de ses personnages une formule admirative (v. 5420, 2135), et Darès n'avait rien dit; ou tout au moins Benoît donne plus de précision et quelque chose d'absolu aux jugements de son auteur. Il nous dit qu'Ulysse était le plus beau des Grecs (v. 5183); Darès disait seulement « formosum. » C'est ainsi également qu'il désignait Hélène : « formosam » ; chez Benoît,

Sormontoit de bialté Helène
Tote rien qui nasqui humaine ;
Ço dit Daires qui ço reconte.

De même, Darès n'a pas dit, et pour cause, qu'Hector « fu flors de chevalerie » (v. 5420), ni même rien d'équivalent. Mais on peut dire que ce sont là péchés véniels et que toutes ces admirations et ces en-

motif : « Je ne sais dire pourquoi. » Darès, en effet, n'en avait rien dit. De même, en parlant d'Æson, Benoît dit qu'il ne sait « s'il fut comte ou duc, car le livre ne lui dit rien de plus. » Et le livre, en effet, disait seulement : « Æsonis frater », etc., etc.

thousiasmes étaient en puissance dans les récits de Darès, à propos desquels Benoît les exprime.

Parfois, c'est tout simplement, à ce qu'il semble, pour les besoins de la rime que vient l'indication : c'est un vers tout fait qui tient une place vide. Parfois, cela devient comme un tic que l'auteur a contracté.

Mais ailleurs, il y a des additions qui n'appartiennent qu'à lui. Ce qui était vague et à peine indiqué dans Darès, chez lui est précis et détaillé. Darès nous dit que Priam est venu avec Hécube et Polyxène à la tombe d'Hector ; Benoît décrit le cortége des dames qui les accompagnent, en mettant cela au compte de Darès :

Ensemble o eles dame Heleine
Mainte dame et mainte pucele,
Et mainte riche dameisele
Avait o eles de grant pris,
Issi com gie el livre lis.

C'est d'après lui qu'il donne à Pâris un arc de cuir ; il n'y en a trace dans le latin. Darès a dit ailleurs : « Priamus... Jovi aram consecravit. » Benoît sait la place de cet autel, la richesse étrange dont il était ; il sait qu'il était fait du meilleur or qu'on pût trouver, et il a lu tout cela dans Darès. Mais ce qui est plus grave, et ce qui semble autoriser la croyance qu'il a connu un autre Darès, c'est lorsqu'il nous donne, en les appuyant de son nom, des faits dont il n'y a pas même trace dans le livre de Darès que nous possédons. Ainsi, Benoît met à son compte l'éloge de Célidis, quand Célidis n'y est pas même nommé. Il l'invoque pour garant des prouesses de son fantastique sagittaire (v. 12275 et 12281) ; et Darès n'a pas même parlé du sagittaire. C'est une invention de Benoît, qui a probablement combiné avec ce qu'il savait des Centaures un passage où Dictys raconte les exploits de Pandarus et le montre tué par Diomède dans des conditions analogues (V. Dictys, lib. II, c. XLI). L'auteur nous montrant, dans sa septième bataille, Hector tout saignant d'une blessure qu'il a reçue, ajoute : « Il n'est pas dit comment il l'eut, ni qui la fit. » Mais il y avait une bonne raison pour que Darès ne nommât pas l'auteur de la blessure : il ne savait même pas qu'Hector eût été blessé à ce moment, etc.

Benoît a raconté, avec de longs détails, comment succombent sous les coups d'Hector Epistroz et Scedius. Il nous dit qu'ils étaient jumeaux, s'aimant d'une tendre affection, et il raconte en cent-dix vers le combat qu'ils soutinrent contre Hector. C'est de Darès, assure-t-il, qu'il tient tout cela (v. 12118) : « ainsi comme Daires le fit écrire, je vous dirai comment il leur advint. » Or, Darès avait raconté leur mort en deux mots, les confondant avec une foule d'autres guerriers (V. Darès, c. XXI).

C'est Darès encore qui est cité comme garant de la splendeur du cortége d'Hector allant visiter Achille (v. 13011), et Darès ne parle pas même de cette entrevue. La fausseté de ses allégations se démontre parfois par elle-même. Ainsi, ce n'est évidemment pas dans Darès, quoi qu'il en dise, « si le livre ne nos ment », qu'il a pris ce costume de Diomède et d'Ulysse tout emprunté au moyen-âge : « ces habits de drap de soie de couleur ovré à bestes et à fleurs, d'or et de pierres tasselés, et ces chapeaux de plumes, etc. » (V. *Rom.*, v. 6204).

Nous le retrouvons plus loin cité sans plus de raison. Benoît a raconté, d'après lui, qu'à la suite de la mort de Palamède, les Grecs ont été repoussés jusqu'à leurs tentes et à leurs vaisseaux (V. *Rom. de Troie*, v. 18859). On trouve, en effet, dans Darès (ch. XXIX), à propos des exploits de Troïlus : « Argivos in castra fugat », dont ces vers peuvent, à la rigueur, être regardés comme la traduction. Mais Benoît n'en reste pas là ; il amène en scène Ajax qui, seul, sauve le camp. Il adresse aux Grecs de vives paroles qui raniment leur courage ; le combat s'engage avec une ardeur nouvelle, et Ajax y remporte le prix de la valeur.

Sor toz Thelamon Aïax
Prouz fu lo jor et buens vassax.
Que s'il ne fust, ço dit l'escrit,
Et Daires qui as ielz lo vit,
Mort fuissent tuit et les nes arses.

Or, Darès n'a pas dit un mot de cet exploit d'Ajax. On peut remarquer, il est vrai, que Benoît ici semble indiquer deux autorités : l'*écrit* et *Daires ;* que l'*écrit* peut indiquer Dictys, qui nous a montré Ajax sauvant

seul les vaisseaux grecs de l'incendie ; il est vrai que c'était contre Hector et non contre Troïlus qu'il les défendait ; mais enfin il n'y aurait là qu'une transposition. Admettons cela pour l'*écrit ;* il n'en reste pas moins que le nom de Darès a été invoqué sans raison. Benoît le placera ainsi gratuitement deux ou trois fois, dans la dernière partie de son poème, à côté de celui de Dictys, qui avait le droit d'être cité. Peut-être est-ce parce que Darès étant plus connu doit lui donner plus d'autorité.

Je veux citer un dernier passage où les attributions ne sont pas moins arbitraires. C'est le récit de la mort de Memnon qui, dans Darès, manque de netteté et semble présenter des lacunes. Achille (v. Darès, ch. XXXIV) veut enlever le corps de Troïlus : « et subtraxisset nisi Memnon eripuisset et Achillem vulnere sauciasset. Achilles de prælio saucius redit. Memnon insequitur et cum multis impressionem facit. Ut respexit eum Achilles restitit : curato itaque vulnere et aliquantulum præliatus Memnonem multis plagis occidit. » La blessure d'Achille, sa guérison, la mort de Memnon, tout cela semble presque instantané. Le récit de Benoît, au contraire, qui prétend cependant s'appuyer sur le témoignage de Darès, est détaillé ; les événements y prennent leur temps, et le trouvère ajoute des circonstances nouvelles :

Oit jorz dura li feréiz,
Si com reconte li escriz,
Que Achilles pas n'i veneit
Por ses plaies dont il giseit.
S'eust Memnon un poi d'aïe
N'i morust pas, *ço trovons nos.* (v. 21515.)

Dans Darès, rien de tout cela. Il en faut donc conclure ou qu'en effet Benoît avait sous les yeux un Darès différent du nôtre et plus développé, ou que, donnant carrière à son imagination, il s'empare sans façon du nom de l'auteur ancien.

La première conclusion s'imposerait impérieusement à nous s'il s'agissait d'une autre époque.

Mais 1° tout d'abord, il est à noter que nous ne trouvons rien nulle part qui nous prouve l'existence de ce prétendu texte auquel il nous renvoie ; que, tout au contraire, le plus souvent tel détail de mœurs,

telle particularité du récit (V. p. 700, ligne 12), viennent nous avertir de l'invraisemblance et de l'impossibilité de l'attribution.

2° Nous savons comme, au moyen-âge, le poète en langue vulgaire, pour conquérir la confiance de son public, aime à se mettre sous la protection d'un texte latin. Benoît, racontant à ses auditeurs une histoire d'un ordre tout nouveau, et remontant à l'antiquité des antiquités, avait besoin plus qu'un autre d'une semblable autorité. Il s'en empare chaque fois qu'elle lui est offerte ; mais c'est surtout lorsqu'il invente qu'il est encore plus tenté de chercher cet abri respecté. Benoît, d'ailleurs, si nous voulons lire son texte avec attention, nous a lui-même prévenus à cet égard.. Il donnera tout Darès ; mais il donnera autre chose encore que Darès, c'est lui-même qui nous le dit. Au début de son poème, prenant ses sûretés et réservant ses droits d'auteur et ses titres de gloire, après avoir eu soin d'avertir qu'il serait un traducteur fidèle : « Le latin suivrai et la lettre; nulle autre chose n'y voudrai mettre sinon comme je le trouve écrit » (*V. Rom.*, v. 135-137), il ajoutait : « Je ne dis pas que je n'y mette quelque bon dit, si faire le sais » (v. 138-139). Voilà toutes ses additions nettement et franchement annoncées.

Du reste, les deux erreurs que nous signalions tout à l'heure (V. p. 694) dans l'interprétation de Dictys nous fournissent le moyen d'apprécier au juste ce que valent ses assertions, et avec quelle liberté il use parfois de ses auteurs et ce qu'il se permet d'y ajouter.

On peut donc conclure que Benoît en ce point n'a fait que suivre les exemples de ses contemporains et abriter derrière des noms alors vénérés les hardiesses de son imagination.

3° Nous retrouvons ici notre Darès tout entier. Toutes les inepties que nous y avons notées, tout ce qui nous a paru constituer l'impossibilité d'y reconnaître une œuvre classiquement antique, tout cela se retrouve dans Benoît. Benoît lui-même, contrairement à l'usage qu'on veut faire de son témoignage, Benoît apporte la preuve que le Darès dont il se sert, et quel qu'il ait pu être, ne peut pas être le livre dont a parlé Élien.

4° Mais ce ne peut pas être non plus un livre relativement moderne, un livre né au moyen-âge, à une date antérieure à Benoît. Nous savons,

par l'autorité des manuscrits, que le Darès, tel que nous le connaissons, existait au temps de Benoît, et même longtemps auparavant. Il faudrait donc admettre, contre toute vraisemblance, qu'on lisait à la fois et l'original et l'abrégé (1).

5° Mais nous avons de plus un témoignage presque contemporain de Benoît et tout-à-fait décisif qui nous montre qu'on ne connaissait alors qu'un Darès, le nôtre, ce Darès si bref en ses narrations ; ce sont ces deux traductions de Jean de Fliccecourt et de Jofroy de Watreford ou Waterford que nous avons signalées, pages 663-664, et qui étaient faites avec la pensée expresse de rendre le vrai Darès. Nous avons entendu Jean de Fliccecourt nous déclarer (page 664, ligne 2) que le livre était petit, et se plaindre (page 663) que Benoît, pour faire son métier de poète, « pour belement trover sa rime », avait énormément ajouté à son auteur. Or, le Darès que nous offrent les deux traducteurs n'est autre que celui que nous possédons.

La conclusion dernière à tirer de tout cela, c'est que le Darès a été composé de toutes pièces par un écrivain plus ingénieux que lettré, qui a connu l'indication d'Élien et a dû y prendre la pensée première de sa composition, qui a voulu compléter l'histoire fabuleuse de Troie, donner la contre-partie du livre de Dictys et faire entendre l'avocat des Troyens après celui des Grecs, mais à qui le talent et les ressources nécessaires ont manqué ; c'est que le moyen-âge jusqu'à Benoît de Sainte-More, et Benoît de Sainte-More lui-même (et c'est là ce qui nous intéresse surtout), n'ont point connu d'autre Darès que celui-là ; que, depuis le trouvère normand, on en a connu et cité un autre plus complet, le Darès que Benoît avait inventé.

Nous en pouvons dire autant pour le Dictys. Rien que les erreurs que nous avons citées (page 687, note 1, et page 695) suffiraient à prouver de la plus éclatante façon que Benoît n'a point eu sous les yeux un Dictys grec. Cette traduction de « Plisthenidas » (V. page 687, note 1) par « neant nobles » est incompréhensible en présence d'un texte grec ; mais étant

(1) Et d'ailleurs, ce n'est pas seulement un Darès plus complet, mais un autre Darès en contradiction avec le nôtre que Benoît aurait eu à sa disposition. Ainsi, dans le Darès latin, Briséida est une grecque ; dans Benoît, c'est une troyenne, fille de Calchas. Or, cette contradiction des deux Darès eût dû laisser quelque trace.

donnée l'inexpérience du traducteur, elle ressort tout naturellement du texte latin que nous connaissons et prouve que c'est bien celui-là, celui-là seul qu'il avait entre les mains. Cette autre méprise du trouvère, qui fait de « Phocensis » un nom d'homme, nous fournit une démonstration tout aussi saisissante. Avec un texte grec, sans doute, il eût pu faire encore une confusion analogue ; mais il eût appelé son personnage Phoceus et non Phocensis. Ce nom tout seul est le certificat de nationalité du livre que traduit Benoît.

Mais il reste encore quelques questions subsidiaires. A défaut d'Homère, il est un autre poète de l'antiquité, Ovide, si connu et si aimé du moyen-âge, chez qui l'on est tenté d'aller chercher l'original de certains développements du *Roman de Troie*, que l'auteur ne semble pas avoir pris à ses guides ordinaires. Tel est le récit des amours de Jason et de Médée, le discours de Polyxène mourante, le débat entre Ulysse et Ajax pour la possession du Palladium. Chacun de ces morceaux peut être rapproché d'un passage analogue des *Métamorphoses* (1).

Darès a placé au début de son livre l'expédition des Argonautes ; mais il n'en a pris que ce qui touchait à la première ruine de Troie. Quant aux aventures de Jason en Colchide, il ne leur a donné qu'une ligne : « Ils partirent pour Colchos, enlevèrent la toison et revinrent dans leur patrie. » Pour Médée, il n'en est pas question. Benoît, au contraire, a décrit longuement les exploits du héros et la passion de Médée. Mais il suffit d'un rapide examen pour voir que ce n'est point d'Ovide qu'il s'inspire, ou du moins que, s'il l'a lu, il en use fort librement avec ses souvenirs et refait complètement le récit à sa guise. Je ne parle pas du sentiment moral ; sur ce point, Benoît altère toujours son auteur, quel qu'il soit. Mais les détails du récit ne sont point les mêmes, et nous en aurons la preuve éclatante quand nous étudierons cette partie du *Roman de Troie*. On peut faire la même observation à propos du discours de Polyxène.

Ulysse et Ajax se disputant le Palladium font songer tout d'abord à ce passage d'Ovide, où tous deux réclament les armes d'Achille. Dictys, que Benoît suit en ce point, ne faisait point parler les deux adversaires.

(1) V. Ovide, *Métamorph.*, lib. VII et lib. XIII.

On sait, au contraire, quelles harangues ingénieuses leur avait prêtées Ovide, quelle habile rhétorique ils déployaient. Mais là encore aucun rapprochement n'est possible entre le poète latin et le vieux trouvère. Les discours sont absolument différents. Le poète du moyen-âge n'offre point trace de l'art savant de son devancier. Les proportions ne sont plus les mêmes. Dans Ovide, les deux harangues se faisaient à peu près équilibre ; ici, par un renversement malheureux des vraisemblances, Ulysse, l'éloquent Ulysse, prononce seulement quelques vers ; le discours d'Ajax a une étendue considérable. Les idées aussi ont complètement changé. On n'y rencontre aucune de celles d'Ovide ; en échange, on trouve de longs détails auxquels ils n'a pas songé. Chez lui, Ajax disait : « Je crois inutile de vous rappeler mes exploits, vous les avez vus. » L'Ajax de Benoît raconte longuement et ses triomphes et ceux d'Achille. On serait fort en peine de savoir où Benoît a pris toute cette longue histoire, si l'on ne s'apercevait que le trouvère qui, en ce moment, est occupé à rejoindre Dictys à Darès, est allé reprendre dans le second livre de Dictys (1) le récit des combats d'Achille au début du siége et le met dans la bouche d'Ajax.

On voit cependant qu'il a lu Ovide. On reconnaît l'influence du poète latin dans les développements de Benoît sur l'amour, dans ces recherches de bel esprit, qui se mêlent d'une façon si inattendue aux rudesses et aux inexpériences de cette poésie. On le reconnaît encore dans ces descriptions où se complaît Benoît, dans la richesse des détails, la splendeur des matériaux qu'il met en œuvre. Quand Benoît décrit la demeure de Priam, il se souvient à coup sûr de la peinture qu'a faite Ovide du palais du soleil ; le char du roi Fion ressemble beaucoup à celui de Phébus (2). C'est en souvenir de lui qu'Achille, dans ses chagrins amoureux, se compare à Narcisse ; que le poète fait allusion à Léandre (v. 22067). On le retrouve en beaucoup de traits particuliers (3). En résumé, l'on peut assurer que Benoît a certainement connu Ovide, mais qu'il lui doit peu.

(1) V. Dictys, lib. II, c. LXXVI.

(2) V. Ovide. — V. *Métam.*, Phaéthon. « Aureus axis erat », etc.

(3) Par exemple, à propos du navire *Argo*, Benoît fait entendre qu'il sait, quoique Darès ne le dise pas, que ce fut le premier vaisseau qui osa s'ouvrir une route sur les mers. Il l'avait lu dans Ovide. C'est

On en peut dire autant pour Virgile. On retrouve ici quelques souvenirs de lui. C'est d'après lui, sans doute, et en transportant à Troïlus ce que Virgile racontait d'Hector, que Benoît fait traîner par Achille le cadavre du premier. Darès, nous l'avons vu (p. 701), disait seulement qu'il voulait l'enlever. Mais ce sont là des traits fugitifs qui tiennent une place médiocre dans le poème, et il faut toujours en revenir à Dictys et à Darès.

Sont-ce cependant bien là vraiment les seules sources où Benoît ait puisé? Si nous en croyons quelques critiques, il y en aurait encore une autre dont nous n'avons pas tenu compte. N'a-t-il pas fait des emprunts à ce Lollius d'Urbin, sur le compte duquel Chaucer a mis quelques-unes de ses inventions? Ne serait-ce pas à Lollius que Benoît devrait tout ce qu'il n'a puisé ni dans Darès ni dans Dictys? N'est-ce pas là qu'il avait trouvé les amours de Troïlus et de Briséida? N'est-il pas singulier, en effet, que lui, d'ordinaire si exact à suivre les traces de ses auteurs, ait tout à coup inventé tout un épisode dont ils ne lui donnaient pas même l'idée, et que, s'emparant d'un nom, il ait, sur ce nom, bâti toute une histoire, la plus originale et la plus piquante de son poème?

Lollius d'Urbin est un auteur de conséquence, auquel il n'a manqué qu'une seule chose..... c'est d'avoir existé. Mais des auteurs de toutes les langues, des critiques des plus considérables ont parlé de lui et cru en lui. Schœll le nomme. Le savant Heyne, dans son commentaire sur l'*Énéide*, le cite et ne semble pas songer un instant à discuter son existence (1). D'ailleurs, Chaucer a reconnu expressément la dette qu'il a contractée envers lui: « As write our auctor called Lollius. » Lydgate, le disciple et l'ami de Chaucer, plus explicite encore que son maître, a eu soin de nous donner le titre du livre de Lollius: « a boke which called is Trophe in lumbard tung, as men may rede and se. »

L'éditeur de Troïlus et Cresséide, en 1721, réunissant les deux témoignages, dit sans sourciller: « Ce poème est traduit de Lollius, histo-

là aussi, sans doute, qu'il a pris ses plaintes contre les envieux. Dans son histoire de Médée, dont il n'emprunte pas le fond au poète latin, on retrouve pourtant des traits qui, évidemment, lui sont dus. Ainsi « les eves feseit corre arriere. » V. *Métam.*, VII, v. 199.

(1) V. P. *Virgilius Maro qualem publ. Heyne.* Paris, 1849, t. II, p. 303. Excursus ad librum I, XVII.

riographe d'Urbin en Italie ; il est appelé Trophe en langue lombarde » (1).

Comment douter encore, après cela, de l'existence de Lollius d'Urbin ? Cependant, nul n'a jamais vu une ligne de lui. Des critiques, animés du plus ardent désir (2) de disputer à Benoît l'honneur de ses inventions, ont mis la plus louable ardeur à poursuivre ce précieux original ; il n'a laissé aucune trace, et il faut bien provisoirement admettre que Benoît est, en effet, le premier qui, refaisant à son gré l'antiquité, a joint au sec et maussade roman de Darès ces abondants développements et ces galantes inventions.

Je serais assez, pour ma part, porté à supposer que cet historien de la guerre de Troie d'une si riche imagination est sorti tout entier de l'imagination plus riche encore de quelqu'un qui, entendant mal le latin, confondant les choses et les cas, a mal lu un vers d'Horace, et que le fameux poète d'Urbin n'a jamais eu d'autre acte de naissance que ce vers du poète latin :

Trojani belli scriptorem, maxime Lolli.

Et quant à ce titre singulier de Trophe en langue lombarde (c'est-à-dire en italien), qui exercerait vainement la science des lexicographes, nous ne pensons pas qu'il faille y chercher, comme l'éditeur du *Troïlus*, le vieux mot *trufe, treuphe* (bourde, tromperie) italianisé : l'explication est ingénieuse ; mais nous ne la croyons pas à sa place. Ni Chaucer, ni Lydgate ne prétendaient convaincre leurs lecteurs qu'ils venaient du pays de Menterie. Je soupçonne que le mot désigne tout bonnement, d'une façon fort inattendue, la forme du poème de Boccace, qu'il est là pour « strofe » ou strophe, soit que Lydgate ait mal entendu le mot italien, soit qu'un copiste ignorant, au lieu de *is strophe*, ait écrit *is trophe*, le poème de Boccace étant écrit en octaves qui ne sont qu'une espèce de stance ou strophe.

« Observabimus tandem recentiorum quoque fabularum factum esse Troilum argumentum Lollii quidem Urbinatis et Guidonis de Columna ; unde Chaucer duxit suum Troilum et Cressidam. » Il est, par ce passage même, évident que Heyne ne parle de Lollius que sur l'autorité de Chaucer.

(1) Moland et d'Héricault, *Troïlus, Nouvelles françoises du XIV^e^ siècle*. Paris, Janet. Introd., p. XCVIII.

(2) V. *Ibid.* Préface du *Troïlus*.

Or, si Lollius n'existe pas, nous sommes en droit de conclure que Benoît n'a eu d'autres sources que Darès et Dictys, surtout Darès, augmentés de sa propre imagination et de l'esprit du moyen-âge dans les proportions que va nous révéler le chapitre suivant. Darès, qu'il n'a connu que dans le texte où nous le lisons nous-mêmes, ne lui a fourni qu'un grossier canevas. C'est donc à Benoît et à Benoît seul qu'appartient tout ce qu'il a pu développer d'invention poétique. En dépit de Darès et de Dictys, nous pouvons étudier le *Roman de Troie* comme une œuvre originale.

V.

LE ROMAN DE TROIE.

Nous connaissons maintenant les sources où a puisé Benoît de Sainte-More, les œuvres dont il s'est inspiré ; il nous reste à voir l'usage qu'il en a fait.

C'est à Darès qu'il s'adresse de préférence, cela se conçoit aisément. Voyant dans l'histoire de Troie le préambule de l'histoire de sa propre nation, il devait suivre surtout l'auteur qui s'était donné pour l'historien national des Troyens. Benoît emprunte donc à Darès le fond même de son poème. Il se contente de joindre au texte latin un préambule où il exalte les avantages du savoir (v. 1-32), et aussitôt après, il commence à reproduire les inventions de l'auteur apocryphe, et tout d'abord la fameuse lettre de Cornelius Nepos à Salluste. Nous avons déjà dit (p. 130) comment, par un contre-sens original qui a fait fortune au moyen-âge, Benoît de Sainte-More avait le premier établi entre eux un lien de parenté que n'avait pas soupçonné l'antiquité. Il trouve encore moyen de tirer de son texte un nouveau renseignement que l'auteur latin n'avait pas songé à nous donner ; il nous apprend que Cornelius à Athènes tenait école. « *Athenis studiosissime agerem*, j'étais à Athènes plongé dans l'étude », disait simplement le texte.

Ce n'est pas encore assez pour Benoît de Sainte-More (et nous pouvons ainsi, dès le début, nous faire une idée de son procédé de traduction) ; il pense que ses lecteurs voudront savoir où et comment cette précieuse trouvaille a été faite. De là cette naïve addition (v. 83) :

Un jor gardot en une armaire,
Por traire un livre de grammaire ;
Tant i a quis et reversé
Qu'entre les livres a trové
L'estoire que Daire ot escrite, etc.

Et il poursuit, n'omettant aucun des détails de la lettre. Puis, après un long sommaire de son poème, aussi exact que peu séduisant en la forme (v. 141-702), entrant dans le récit, il reproduit toutes les inventions de Darès, les précédents de la guerre de Troie, ses causes, les combats livrés sous les murs de la ville, etc., etc. Nous avons déjà indiqué, et nous verrons tout à l'heure avec plus de détail, comment il en use avec son auteur. Arrivé au récit de la mort de Penthésilée et de la grande trahison qui va livrer la ville aux Grecs, il quitte Darès pour Dictys. Déjà il avait fait à celui-ci quelques emprunts. On comprend, en effet, qu'ayant les deux livres sous les yeux et tenant à ne rien perdre de ses auteurs, il ait essayé de les compléter l'un par l'autre. Nous avons vu qu'il devait sans doute à Dictys l'idée première de son *Sagittaire*. Il lui a pris aussi quelques traits dans le récit de l'expédition de Pâris en Grèce et de la défense des vaisseaux grecs par Ajax. A partir du point que nous venons de signaler, il ne va plus le quitter ; il reproduit le dernier chapitre de son IV^e^ livre, le livre V et le livre VI tout entiers. Benoît a marqué avec une grande précision, dans son poème, l'endroit où il change de guide. Il dit au vers 24292, dans un passage qui est comme une sorte de prologue de la dernière partie de son œuvre : « Desormais vous entendrez en quelle manière en fut la fin..... Comme Ditis le dit vous me le pourrez ouïr raconter. » Et dans les vers suivants (24301-308), il trace rapidement la biographie de Dictys, nous donne les motifs de la confiance qu'il lui accorde (v. 24309-328) et indique rapidement ce qui fait le sujet de sa narration. Il est à remarquer que le trouvère ajoute moins à Dictys

qu'à Darès. Cela se comprend, du reste. Les récits de Dictys sont bien plus développés, et Benoît, qui a déjà fourni une longue carrière, est pressé d'arriver à son dénoûment; c'est lui qui nous le dit lui-même: « molt est las et travaillé. » Mais, au fond, le procédé est toujours le même et l'exactitude est très-relative (1). Il y a des moments où son infidélité est tout-à-fait innocente et tient, nous l'avons dit tout à l'heure (V. p. 694), à ce qu'il n'entend pas toujours bien son auteur ou qu'il l'a lu légèrement. Par moments, elle n'est qu'apparente; si, en tel endroit, le récit de Dictys s'est démesurément allongé, c'est que, ne se contentant pas de reproduire les derniers livres de l'écrivain latin, Benoît va rechercher dans les premiers tout ce qu'il pouvait faire entrer dans son œuvre; comme par exemple ce récit des exploits d'Achille en dehors du siége de Troie qu'il a mis dans la bouche d'Ajax réclamant le Palladium et qu'il prend au deuxième livre de Dictys, et un second récit de la mort de Palamède. Le trouvère avait déjà rapporté une fois cette mort d'après Darès, et Darès, sur ce point, est en opposition complète avec Dictys. Benoît, qui s'en aperçoit, et qui pourtant ne veut pas laisser échapper une narration qu'il trouve intéressante, sauve d'une façon assez originale les contradictions des deux auteurs. Darès avait donné un grand rôle à Palamède pendant toute la durée du siége de Troie, et Benoît l'avait imité en ce point. Dictys, au contraire, le fait périr dès les premiers jours du siége et entoure sa mort de circonstances étranges qu'on ne retrouve point ailleurs. « Feignant de vouloir partager avec lui un trésor qu'ils disaient avoir découvert dans un puits, Ulysse et Diomède éloignent tous les témoins et lui persuadent d'y descendre le premier. Palamède, sans défiance, s'y laisse glisser avec une corde; ils l'y abandonnent et l'écrasent sous des pierres qu'ils ont à la hâte ramassées dans le voisinage. » Comment Benoît conciliera-t-il ce récit avec celui où il a déjà montré Palamède tombant sous les coups de Pâris? L'imagination d'un trouvère n'est pas en peine pour si peu de

(1) On a pu déjà en voir la preuve (V. plus haut p. 700). Il complète son auteur avec l'aide de ses souvenirs ou de son imagination. Il ajoute des discours; V. discours d'Hélène à Anthénor, réponse de celui-ci, discours d'Ulysse, d'Anténor à Theanz, le gardien du Palladium. Dictys raconte en six lignes que les alliés de Troie s'éloignent au moment où la paix est conclue; Benoît raconte leur départ en quatre-vingt-dix vers: il en sait les motifs, il décrit le char de Penthésilée.

chose. Il suppose que le père de Palamède a été inexactement informé de la mort de son fils et irrité contre les Grecs par un récit mensonger. On lui a dit qu'il avait péri victime de la haine d'Ulysse. Et alors le récit de Dictys, complété par d'autres souvenirs, trouve naturellement sa place dans le poème de Benoît.

Ainsi, Benoît emprunte à Darès et à Dictys toute la trame de ses récits. Mais c'est là tout ce qu'il leur doit. Il leur prend les faits, le fond du sujet, le canevas de son œuvre, ce qu'il appelle la matière : « la matière ensuivrai » (v. 140). Mais ces matériaux qu'il a trouvés chez eux, il en use en maître. Ils lui appartiennent en propre, et par la façon dont il les dispose et par les développements qu'il leur a donnés.

Je crois tout-à-fait inutile de faire en détail l'analyse du *Roman de Troie* (1) et de montrer comment Benoît est fidèle à ses auteurs. Ce qu'il peut être intéressant de chercher dans son poème, ce sont ces *quelques bons dits* qu'il ne se défend pas d'y avoir *mis* (v. 130-138) ; ce sont ces additions qui n'appartiennent qu'à lui et qui constituent son originalité bien accentuée. En effet, Benoît a raison de réclamer la part de son imagination personnelle : la revendication est même trop modeste ; car ce qu'il ajoute ainsi, ce sont des développements considérables, de véritables créations. De tous les poèmes de cet ordre, le *Roman de Troie* est celui qui révèle la plus grande puissance d'imagination. Les autres, d'ailleurs, modelés sur des œuvres considérables, ne sont que des traductions plus ou moins libres : les auteurs de l'*Eneas*, du *Roman de Thèbes*, du *Roman de J. César*, sont nos premiers traducteurs de Virgile, de Stace et de Lucain. Ici tout était à faire ; les auteurs originaux n'offraient tout au plus qu'un canevas.

Les additions de Benoît sont de plusieurs sortes. Là où il n'y a dans Darès que de vagues énonciations, le trouvère, poussé par un véritable instinct poétique, met des renseignements précis. Et il est des mieux informés. Il sait que de mille Amazones, il n'en est revenu que quatre cent trente-sept. Ainsi de toutes choses. Il répare tous les oublis de Darès. Il sent que l'intérêt du public ne s'accommode pas de l'anonyme ; et, dans cette effroyable consommation d'hommes que fait son poème, il donne

(1) V. notre sommaire (p. 169-176).

des noms à toutes ces multitudes. Il faut avouer que son calendrier est des plus étranges et des plus variés (1). Non-seulement les noms anciens sont estropiés par lui ou par ses copistes ; mais, avec une liberté singulière, il y mêle une foule de noms qui n'ont rien à démêler avec l'antiquité, un Léopoldus de Rhodes, un Doglas, père du roi Fion, un Margariton, un Brun de Gimel, et Carut de Pierrelée, et Sardis de Vertfeuil, et Polyxenart de La Gaudine qui rime à Salamine, et un neveu du roi de Carthage, qui est sans doute un souvenir de l'*Eneas*, et qui, pour plus d'étrangeté, s'appelle Eliacin, etc., etc.

Il trouve dans son auteur un journal exact des divers engagements entre les deux partis ; il s'attache à n'en omettre aucun et les numérote scrupuleusement ; mais il y ajoute une foule d'incidents. Là où il n'y avait qu'une sèche indication, nous trouvons tout un poème. Le récit de la première bataille ne fournissait à Darès qu'un demi chapitre (V. Darès, ch. XIX). Ici elle occupe mil huit cent trente-trois vers. Dans chacune, le trouvère sait, ce que n'a pas soupçonné Darès, détacher certains épisodes et les mettre en relief. De plus, entre toutes ces batailles qu'il a racontées, il en est une surtout à laquelle il a voulu nous intéresser, et dans le récit de laquelle il a multiplié les détails. Des tableaux divers se succèdent, soutiennent et reposent la curiosité du lecteur.

Mais Benoît sait bien qu'il n'a plus affaire à cet auditoire des chansons de geste, qui ne se lassait jamais d'entendre raconter le même combat, et qui, comme les héros du paradis d'Odin, ne connaissait pas de musique plus agréable que le choc des armures et le bruit de l'épée retombant sur les boucliers ; il cherchera d'autres moyens d'intéresser.

Parfois, il s'adresse à la curiosité scientifique du temps (2). Il insère

(1) Déjà Dictys a bien des noms qui ne se trouvent pas dans Homère, qu'il emprunte à Quintus de Smyrne, à Tryphiodore, aux scoliastes, et ces listes se sont formées par de lentes accessions. — Il est une de ces erreurs de Benoît qui a été reproduite par ses imitateurs et qu'on a depuis souvent relevée, c'est celle de *Peleus* pour *Peltas*. Elle se trouvait probablement déjà dans des manuscrits de Darès. La traduction française de Darès, faite au XIII^e^ siècle (V. Bibl. imp., ms. 1822, f° 46), porte : « Ly rois Peleus quant vit Jason tant estre acceptables, etc. »

(2) Plusieurs écrivains normands s'étaient déjà dirigés de ce côté et avaient cherché là, de bonne heure, des sujets de poèmes ; cela s'accordait bien avec l'esprit sérieux et didactique de la race. Ce sont surtout des poètes normands qui ont composé ces *Bestiaires*, ces *Volucraires*, ces *Lapidaires*, si goûtés du moyen-âge. Il suffit de nommer Philippe de Than, Guillaume de Normandie, Guillaume Osmont ou

dans son texte de longs développements auxquels n'avait pas songé l'auteur latin, et qui témoignent chez notre trouvère, sinon de connaissances, au moins de préoccupations de ce genre. Nous avons eu déjà occasion (V. plus haut, p. 154) de signaler en particulier son goût pour les descriptions géographiques. Il plaçait au début de sa *Chronique* de longs détails de ce genre. Dans le *Roman de Troie,* au moment où il va introduire Penthésilée (v. 23055), il s'interrompt pour nous faire une longue description du monde (v. 23055-225), dont il emprunte les éléments à l'*Ethicus* (1). On peut noter, en passant, qu'en général sa géographie n'a rien à envier aux plus fantastiques du temps. Il ajoute, dans le même endroit, à son auteur toute une histoire des Amazones, histoire très-populaire au moyen-âge et dont la popularité ne sera pas sans influence sur les voyageurs du XVIe siècle.

Nous trouvons aussi chez lui des traces de cette histoire naturelle de fantaisie que connaissait le moyen-âge. Si, par exemple, il nous décrit le riche costume de l'une de ses héroïnes, il nous dira qu'une de ses robes était fourrée de la dépouille d'un animal qu'il appelle dindialos, et dont l'histoire et la capture sont entourées de circonstances étranges (2). Il paraît familier avec les polygraphes anciens (3), que le moyen-âge pratiquait d'autant plus volontiers qu'il était moins sensible aux pures mérites littéraires et qu'il était plus avide de savoir. Benoît cite nommément Pline et Isidore. La médecine trouve aussi place dans son poème. Il nomme Hippocrate (Ypocras) et Galien, etc.

Omons (V. J.-V. Leclerc, *Hist. litt.*, t. XXIII, p. 824). On cite même un certain Dourbault qui était allé jusqu'à mettre en vers le *Coutumier de la province.*

(1) L'*Ethicus*, à la suite du Διονύσου Περιήγησις de Henri Estienne, 1577. L'*Ethicus* paraît avoir été très-répandu à cette date en Angleterre. Je lis dans M. Wright : « The Cosmography of Ethicus appears by the number of manuscripts written in this country to have been extremely popular in England from the eigth to the eleventh and even to the twelfth century. » (V. Wright, *Essays on Archeol. subjects*, t. II, p. 3.)

(2) V. *Roman de Troie*, v. 13341. Les vers de Benoît font penser à l'Antalops ou Aptalos, Aptolos, Antula des *Bestiaires* (*Antalus* dans le *Trésor* de Brunetto Latini). V. Hippeau, *Bestiaire divin.*

(3) Les noms de Pline et d'Isidore sont très-souvent invoqués à cette date. Benoît avait dû lire aussi Solin (on sait combien le *Polyhistor* de celui-ci a été populaire au moyen-âge. On en trouvait jusqu'à quatre exemplaires dans la bibliothèque de Charles V; voir *Inv. de la bibl. des rois Charles V, VI et VII*, par Boivin, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. I, p. 361) et J. Honorius, tout plein de contes fantastiques sur des animaux fabuleux. Parmi les encyclopédistes du temps, Alex. Neckam, Athelard de Bath, etc., devaient être aussi connus de lui.

Mais ce sont là des additions accidentelles, passagères. Il en est d'autres plus essentielles qu'il pratique d'habitude, et qui constituent le caractère même de son œuvre.

Nous avons dit que le livre de Darès n'était qu'un aride résumé. Benoît l'animera en donnant à ses personnages une physionomie, des mœurs, des caractères ; ajoutons tout de suite qu'il emprunte ces mœurs et ces caractères à son temps.

Le livre latin était dépouillé de tout merveilleux. Benoît sent qu'il manque en ce point à toutes les données poétiques ; il le complétera donc. Pour cela, il ne suivra pas l'exemple d'Homère ; il n'aura pas recours à l'intervention des puissances surhumaines. C'est à ses yeux une des supériorités de Darès sur Homère que d'avoir écarté de son œuvre ce qu'il regarde comme d'impudents mensonges et des outrages à la divinité (v. 60-66). Il ne peut pardonner au poète grec d'avoir mis les dieux aux prises avec les hommes ; c'est là, à ses yeux, un délire, une merveilleuse folie (v. 64-65). On sent là combien la croyance est autre au temps de Benoît que dans la Grèce homérique, combien les cieux se sont élevés, comme la séparation s'est faite entre l'humain et le divin. Le trouvère cherchera donc ailleurs le moyen de frapper les imaginations.

Enfin, le livre de Darès offrait de grandes lacunes pour des auditeurs épris des aventures de l'amour chevaleresque. Benoît complétera encore son auteur sur ce point. L'amour, la galanterie tiendront une grande place dans son livre. Il inventera, dans cet ordre d'idées, des fictions que l'Europe entière répétera après lui.

Il semble que Benoît ait voulu faire pour Darès ce que G. Gaimar prétendait faire pour l'histoire que le trouvère David avait écrite de Henri I^er^, combler les mêmes lacunes et remplir le programme tracé par son prédécesseur. Le poème de David, disait Gaimar, est répandu en tous lieux :

Mais de festes ke tint li Reis
Del boschaier ne del gabeis
Del dosnaier et de l'amur
Ke demenat li reis.....
E de festes e de nobleces,
Des largetez e des richesces

O des barnages kil mena
E des larges dons kil dona
Ne dist gueres lescrit David (1).

Et Darès le faisait moins encore, et pour cause. Benoît veut raconter ces fêtes, ces joyeusetés, ce donoyer, ces belles amours, ces noblesses, ces largetés, et ces richesses, et ce barnage. Voyons comment il a traité chacun de ces points, et tout d'abord quelle place le merveilleux tient en son œuvre.

Il serait inutile d'y chercher celui que nous présente l'*Iliade*. On sait quelle est dans l'épopée homérique la part faite au *divin*. Non-seulement on y voit les dieux discuter et décider les destinées des nations ; mais ils sont sans cesse mêlés à l'action, poussant ou retenant les personnages, se mesurant même avec eux. Les héros d'Homère ont toujours un dieu à leur côté ; un dieu soutient Achille, un dieu égare Hector. Pâris assure que si Ménélas l'a vaincu, c'est que Pallas combattait avec lui ; mais il aura aussi ses dieux qui lui donneront la victoire dans une autre rencontre. Si un dieu conduit leur bras, un dieu aussi les inspire, et ce n'est pas là une métaphore. La moralité du héros est hors de lui ; sans l'inspiration divine, l'homme est comme la statue de Pygmalion attendant le souffle qui l'animera. De cette *pénétration* de l'épopée tout entière par le *divin*, il n'y a point ici de trace. Les dieux sont exclus du *Roman de Troie*, comme ils l'étaient des récits de Darès et de Dictys. Benoît de temps en temps constate leur existence, parle de leurs temples, des sacrifices qui leur sont offerts ; mais ils ne prennent aucune part aux événements.

En échange, il introduit dans son volume des êtres qu'on ne s'attendait guère à rencontrer en cette affaire. La féerie, dont le *Roman de la Table-Ronde* va faire un tel usage et dont les traditions étaient en ce moment-là si vivaces en Angleterre, nous en avons la preuve dans les livres latins de clercs très-instruits, de Gautier Map, par exemple, et de Girald le Gallois, figure dans le *Roman de Troie*. Il est vrai qu'elle y tient peu de place. Les fées y apparaissent seulement assez pour montrer qu'elle était populaire alors. Nous ne faisons qu'entrevoir Morgane la fée, qui a aimé Hector, mais qui a vu sa tendresse repoussée par lui ; c'est elle qui

(1) V. F. Michel, *Chron. angl.-norm. Estoire et généalogie des Ducs*, etc., par G. Gaimar.

lui a donné le bon cheval Galatée (*Rom. de Troie*, v. 7990). Le poète nous apprend encore par un mot que la mère de Memnon était déesse ou fée (v. 29404). Il nous dit aussi, à propos du monstre tué par Jason, que les gens le regardent avec stupeur et disent que c'est « chose faée. » Dans l'*Eneas* également, le poète parlant de l'épée apportée par Vénus au héros, nous dit que trois fées avaient assisté « au faer. »

C'est à la magie surtout que le trouvère demandera le merveilleux de son poème. Il est question en maint endroit de son livre de la magie « artimaire (ars major), nigromance ou grammaire », tous ces mots sont pour lui synonymes, et des magiciens ou enchanteurs, des « grant incanteor », et des œuvres merveilleuses « tregetées » par eux. Il les désigne souvent par le nom de poètes (1) ; poète, devin, sage auteur, enchanteur, à ses yeux tout cela semble se valoir. Ce sont « trois poètes, sages auteurs, qui moult surent de nigromance », qui ont créé les merveilles de la Chambre de Beauté (v. 14620) ; « trois sages enchanteurs, trois sages poètes, trois sages », qui ont élevé la sépulture d'Hector (v. 16605-626-685-751). La robe merveilleuse de Briséida a été faite par des enchanteurs et envoyée à Calchas par un sage indien (v. 13315). Poète et devin semblent ne faire qu'un aux funérailles d'Hector. Le moyen-âge devait être, en effet, disposé à confondre toutes ces choses, à réunir le don d'invention, le don de prophétie, la faculté de communiquer avec le monde supérieur et de modifier celui-ci. Pour lui la sagesse c'est la science par excellence ; le sage, c'est l'homme qui connaît le secret des choses : cela aboutit tout naturellement à la magie, la science pratique. A quoi bon la science, en effet, si elle ne conduit à des résultats ? Le vrai sage doit être le maître de la vie et de la mort, maître de changer les lois de la nature, de la dompter, de la soumettre à toutes ses volontés. C'est à cette sagesse de la magie qu'aboutissent toutes les sciences. Aristote, Virgile, Hippocrate, la philosophie, la poésie, la médecine, sont tous les trois pour le moyen-âge des sages, des enchanteurs, héros des mêmes aventures.

Les enchanteurs dans le *Roman de Troie* n'ont pas toute cette puissance.

(1) On sait qu'en latin le mot *vates* a les deux sens. M. du Méril, en parlant de Virgile et de ses prodiges (*Mél. Arch.*, p. 449), avait déjà remarqué que le moyen-âge était disposé à confondre les enchanteurs et les poètes.

Ils ne jouent pas ici le rôle qu'ils joueront par exemple dans la Jérusalem délivrée. Ils ne sont pas les représentants des puissances infernales ; ils n'ont pas d'influence sur la marche des événements ni sur le sort d'aucun des personnages ; ils se contentent de travailler à l'embellissement du poème ; ce sont d'ingénieux industriels qui habillent magnifiquement les personnages, leur fournissent des armes, ornent leur demeure ; leur art n'est que prestidigitation. Ils ont la baguette magique, qui fait éclore les merveilles. Mais leurs créations les plus extraordinaires ne sont pas, à proprement parler, des prodiges, ni des œuvres de magie, comme on en trouve dans la légende de Virgile (1). Ce sont surtout des prodiges de mécanique, de très-remarquables automates, qui, une fois mis en place, recommencent éternellement le même jeu. Tel est cet aigle d'or qui vole si naturellement, et ce petit satyre qui jongle si bien (2). Ce sont les enchanteurs qui ont fait ces quatre figures, si habilement colorées qu'on les eût crues vivantes ; ces deux jeunes filles admirablement belles et ces deux beaux jeunes garçons, qui, placés sur quatre piliers d'ambre, de jaspe, d'onyx, de jayet, aux angles de la Chambre de Beauté, y donnent des spectacles sans cesse renouvelés. L'une danse et fait mille tours, et fait paraître devant elles cent jeux divers, danses, luttes, combats d'animaux marins ou terrestres, qui se remplacent sans cesse, sans que l'on sache ce que sont devenus les précédents acteurs. L'autre, tantôt fait entendre une merveilleuse musique, pareille aux harmonies célestes, qui ferme l'oreille à tout autre bruit et rend la chambre propre à toutes les confidences, et tantôt sème des fleurs toujours nouvelles. L'autre tient un miroir magique où chacun se voit immédiatement tel qu'il est et reconnaît les défauts de sa toilette. L'autre enfin donne à chacun, à part et à lui seul, le conseil dont il a besoin. C'est encore aux enchanteurs que sont dus ces parfums vivifiants, et ces flammes qui s'allument toutes seules (3). Ce sont eux qui, devant la salle du roi Priam, ont planté ce pin merveilleux (4), « dont la tige mince et élancée, à

(1) Nous l'avons déjà marqué en cherchant l'auteur de l'*Eneas*.

(2) V. *Rom. de Troie*, v. 14760-14798.

(3) V. *Rom. de Troie*, v. 14584-14840.

(4) V. *Rom. de Troie*, v. 6250. Ce pin merveilleux de Benoît n'est-il pas le même que le beau pin « pulchra pinus » dont parle Sylvius Æneas dans sa description de Troie (*Chor. Asiæ*) ?

peine plus grosse qu'une lance, soutient un épais feuillage d'or qui s'étend sur toute la place. Les envoyés grecs s'étonnent et le tiennent à grande merveille (1). » Cela rappelle avec moins de richesse la vigne d'or qui est dans l'*Eneas*, dont les raisins sont des pierres précieuses, et sur laquelle chantent des oiseaux merveilleux. Ce sont eux enfin qui ont fait ce lit plus précieux encore par ses vertus que par les riches matériaux qui sont entrés dans sa construction, et où l'on ne sent ni douleur, ni peine, ni mal (2). C'est grâce à leur puissante entremise que Benoît a fait par moments de l'*Iliade* un conte des Mille et une Nuits.

Où Benoît a-t-il pris toutes ces inventions ? Faut-il voir là la preuve d'un grand développement de l'art de la mécanique (3), le souvenir embelli des œuvres de quelque héritier de ces ouvriers merveilleux, dont Haroun-al-Raschid envoyait des productions à Charlemagne, ou n'est-ce qu'une imagination du poète ?

Faut-il y chercher le souvenir de quelque merveilleux récit rapporté des Croisades et des enchanteurs d'Orient ?

Marco Polo assure qu'autour du Khan, il y avait des enchanteurs si habiles que, quand il voulait boire, les coupes pleines de vin se mettaient toutes seules en mouvement et faisaient au moins dix pas pour arriver jusqu'à lui. Le voyageur n'a pas vu lui-même le prodige, mais plus de dix mille personnes en ont été témoins. On voit que les récits de Benoît avaient préparé les esprits à écouter des récits comme ceux de Marco Polo, et que celui-ci devait beaucoup moins étonner ses lecteurs que ne le pense un savant et ingénieux critique (4). Le peuple accueillait volontiers tout merveilleux, et il en avait fait provision depuis longtemps.

Il y a, du reste, dans tout le livre de Benoît une préoccupation très-marquée de l'Orient, où l'on n'a pas de peine à reconnaître l'influence des Croisades. C'est d'Orient que viennent ces incomparables médecins, qui font des cures si merveilleuses, et le *bon mire*, Goz le Sage, que

(1) V. *Rom. de Troie*, v. 6255.

(2) V. *Rom. de Troie*, v. 14859.

(3) M. Ed. du Méril (*Floires* et *Blancheflor*) assure qu'en ce temps la mécanique n'était encore pratiquée ni même bien connue qu'en Orient.

(4) V. Barthélemy Saint-Hilaire, *Journal des Savants*, 1868.

l'on ne prisait pas moins qu'Hippocrate ou que Galien (v. 10183), et celui qui, appelé auprès d'Achille à demi-mort de ses blessures, le remet si vite sur pied, grâce « à un chaudeau précieux et sain (v. 16249). » C'est « en la partie d'Orient » qu'il place cet étrange empire des Amazones (v. 23231-183). C'est d'Orient que sont sortis Memnon et sa sœur, si merveilleusement disparue. Les constructions, les meubles, les vêtements portent la marque de l'Orient et de l'Orient musulman ; le poète nous parle de lits à « entaillie (ciselure ou gravure en creux) sarrazine. » Le lit d'Achille est un lit « turkeis. » Les animaux de l'Orient paraissent aussi dans le livre ; le char d'un des rois alliés de Priam est traîné par « deux dromadaires rapides et courants. » On peut, du reste, à propos de ce dernier détail, noter que Benoît songeant que l'action de son poème se passe en Orient, le pays des merveilles, a essayé de mettre de l'originalité dans ses peintures, d'y faire entrer le nouveau, l'étrange. On reconnaît chez lui ce même soin, quand il nous décrit l'armement des troupes de Péonie, les Perses et leurs cuivres (carquois) qui résonnent tout pleins de flèches sur leurs épaules. Cela rappelle Pâris dans l'*Iliade* ; mais c'est aussi vraiment un écho de l'Orient, probablement un souvenir des Croisades. Marco Polo nous apprend que, de son temps, la Perse et les pays voisins étaient le siége d'une industrie très-riche en armes de toutes sortes, et surtout en carquois et en flèches (1).

C'est pour répondre au même ordre d'idées que le poète s'est arrêté si complaisamment à décrire le *Sagittaire*, invention bizarre, naïvement effrayante, mélange du centaure de la poésie classique et des monstres créés par l'art hiératique du moyen-âge (V. *Rom. de Troie*, v. 12207), et qui restera jusque dans Shakespeare ; il parlera encore du « terrible Sagittaire », *dreadfull Sagittary*.

Mais Benoît n'avait même pas besoin d'aller chercher si loin. L'Angleterre, à ce moment, plus qu'aucune autre nation, croyait aveuglément aux merveilles des magiciens. Elle y était aidée par la diffusion des

(1) Un critique, M. du Méril, a dit que les poètes du temps, pour plaire à leur auditoire, répudiaient tous les détails de mœurs étrangères. Nous ne croyons pas à cette préoccupation, marque d'un temps plus critique. C'est dans toute la naïveté de leur âme que les auteurs commettent des anachronismes. Nous voyons, en effet, les trouvères cédant à une tout autre pensée que celle qu'on leur prête, essayer de peindre à leur façon la barbarie musulmane, et Benoît obéit évidemment à une intention semblable.

traditions galloises. L'enchanteur Merlin avait fait, quelques années auparavant, son entrée dans la littérature. Mais, déjà, les légendes de ce genre étaient familières aux imaginations populaires. De savants clercs eux-mêmes les recueillaient et les racontaient en latin ; nous en avons la preuve dans les écrits de Gautier Map et dans ceux de Girald le Gallois (1). Les auteurs et les livres qui affichaient les prétentions les plus sérieuses nous attestent l'immense importance accordée alors aux sorciers. Jean de Salisbury leur a consacré toute une partie du premier livre de son *Polycraticus;* il y revient dans le second (2). Il a des chapitres intitulés *De Præstigiatoribus* (3), *De Præstigio* (4), *qui sint Magi* (5), *De Speciebus magicæ, qui sint Incantatores, Arioli, Arusvices, Physici, Vultivoli, Imaginarii, Conjectores, Chiromanci, Specularii, Mathematici, Salissatores, Sortilegi, Augures* (6), *De variis ominibus* (7). A cette riche énumération, on reconnaît qu'il y a là une institution qui joue un grand rôle dans les mœurs du temps.

Et mieux encore, il trouvait dans un historien anglais (notons bien ce point) le germe et quelques-unes mêmes de ses plus frappantes inventions. Quelques-unes des merveilles les plus fantastiques de l'*Eneas* et du *Roman de Troie* se trouvent textuellement dans Guillaume de Malmesbury, et il nous avertit que ce sont là des histoires qui courent : « litteris mandamus quæ per omnium ora volitant. » C'est chez lui qu'on trouve, pour la première fois, cette légende de la découverte faite par Gerbert (8) d'un immense trésor, mystérieusement gardé. On y voit cet entassement de richesses qui rappelle les *Mille et une Nuits*, et qui se retrouve dans toutes les descriptions de Benoît, cet éblouissement de l'or : « un palais immense, des murailles d'or, des plafonds d'or, tout éclairé

(1) Galt. Map., *De Nugis Curialium.* — Giraldus Cambrensis, *Descript. Walliæ.* — *Hiberniæ.*

(2) V. Joannis Saresberiensis, *Op. omnia.* Oxon. Parker, 1848, t. III, *Polycraticus.*

(3) *Ibid.*, p. 44.

(4) *Ibid.*, p. 45.

(5) *Ibid.*, p. 46.

(6) *Ibid.*, p. 47.

(7) *Ibid.*, p. 50.

(8) On sait que l'histoire de Gerbert est toute légendaire. Sa tombe même avait une légende. On disait qu'elle se couvrait parfois de sueur, annonçant ainsi la mort du pape. V. Olleris, *Vie de Gerbert*, CXCVI et sqq.

d'or, des chevaliers d'or jouant avec des dés d'or, un roi d'or assis à table avec une reine d'or, etc. Dans un angle de la salle, une escarboucle admirable sous un petit volume dissipait, par son éclat, les ténèbres de la nuit (1). Dans l'angle opposé se tenait un enfant debout armé d'un arc, le nerf tendu, la flèche prête à partir, si quelque téméraire osait porter la main sur ces trésors. Le serviteur ne peut résister au désir de prendre sur la table un petit couteau d'un travail merveilleux. La flèche part, va frapper l'escarboucle et tout retombe dans les ténèbres. » Cela rappelle tout-à-fait les merveilles de la sépulture de Camille, dont nous parlerons dans notre prochain chapitre (2).

Guillaume, un peu plus loin, raconte une autre histoire toute pleine des mêmes splendeurs. Un moine, dans un voyage en Italie, pénétrant dans une grotte ouverte au flanc d'une montagne a pu entrevoir les trésors d'Octavien auxquels Benoît fait allusion (v. 1684 et 28594), des chevaux d'or avec des cavaliers d'or, etc.

C'est dans Guillaume aussi que Benoît a pris ces lampes qui brûlent sans s'éteindre jamais (v. 16751-758); qu'il avait déjà, pour l'*Eneas*, trouvé la lampe du tombeau de Pallas, et l'épitaphe même du jeune guerrier. C'est là aussi que se lisent des détails sur sa taille, sur la découverte de sa sépulture et l'indiscrétion d'un visiteur qui détruit l'enchantement et éteint la lampe, détails que des poètes et des chroniqueurs allemands, jaloux d'être plus complets que l'auteur de l'*Eneas*, reprendront pour les ajouter à son récit (3).

(1) Les pierres jetant une clarté qui remplace la lumière du jour sont un des lieux communs de la poésie du moyen-âge.

(2) V. *Rerum Angl. Scr.* 1601. Wilhelm Mon. Malm., p. 65, 66, 67. V. aussi le livre *Mirabilia Romæ*. On connaît l'histoire des statues des dieux des nations vaincues par Rome, qui, placées au Capitole, avertissaient les Romains des soulèvements. Ce conte se retrouve encore dans Lydgate, *Fall of princes*.

(3) Henri de Veldeke, en effet, ajoute au texte de l'*Enéas* que le tombeau de Pallas fut retrouvé deux mille ans après sa mort, lors de l'expédition de l'empereur Frédéric Barberousse en Italie, et que le vent qui pénétra alors dans le caveau éteignit la lampe (V. Pey, *Henri de Veldeke*). On voit que le dernier trait est contraire au texte même de Guillaume, et le patriotisme de l'auteur allemand a gratuitement introduit ici le nom de Frédéric Barberousse. La tradition se répète dans les vieux chroniqueurs allemands. Au XV^e^ siècle, le dominicain Félix Faber (*Evagatorium in terræ sanctæ peregrin.*, III. 54) la reproduit; mais il rapporte l'aventure au temps de Henri II, et il copie exactement les paroles de Guillaume de Malmesbury, qu'il ne connaît pas toutefois; son autorité est la *Chronique* de Martin, probable-

Nous voyons donc où est la source des merveilles de Benoît. L'*Eneas* copie Guillaume de Malmesbury ; le *Roman de Troie* imagine des prodiges analogues. Cependant, en dépit de ces imaginations, on peut dire que le poème de Benoît reste tout-à-fait humain. Le poète a fait dans son œuvre une large place à la peinture des mœurs ; et bien qu'il n'eût pas sous les yeux Homère lui-même, et qu'il suive seulement le triste résumé que nous savons, où il n'y a pas trace de la couleur homérique, comme ce n'est que dans une époque très-sérieusement érudite et formée par une forte éducation critique que, par un puissant effort de volonté et d'intelligence, le poète peut s'arracher à son temps et faire revivre ses héros de la vie du passé, comme Benoît, au contraire, appartient à un temps de naïveté où l'écrivain ne reproduit que ce qu'il voit à côté de lui, il a pu se rapprocher d'Homère sans y songer ; et les mœurs de son poème, par cela même qu'elles sont une copie du moyen-âge, auraient pu rappeler exactement celles de l'*Iliade*. Un savant et ingénieux critique de ce temps-ci a montré avec beaucoup de bonheur que rien ne ressemblait plus aux mœurs décrites par Homère que les mœurs de toute une partie de la poésie au moyen-âge : « L'héroïsme chevaleresque, semblable par tant « de traits à celui des héros d'Homère, s'était fait alors une langue à « son image... On le voit bien aujourd'hui par ces nombreuses chansons « de geste qui sortent de la poussière de nos bibliothèques : c'est le même « ton de narration sincère, la même foi dans un merveilleux qui n'a

ment Martin Polonais, de qui la Bibliothèque impériale, ms. n° 1412, possède « *Les Croniques des Apostoles de Romme.* »

Comme on n'a pas songé à ces rapprochements avec Guillaume de Malmesbury, nous donnons ici tout le passage (V. Will. Malm., p. 84-87) :

« Tunc (sous Grégor. VI) corpus Pallantis filii Evandri de quo Virgilius narrat Romæ repertum est illibatum, ingenti stupore omnium, quod tot secula incorruptione sui superavit..... Hiatus vulneris quod in medio pectore Turnus fecerat quatuor pedibus et semis mensuratum est. Epitaphium hujus modi repertum est :

Filius Evandri Pallas, quem lancea Turni
Militis occidit, more suo jacet hic.

« Quod non tunc crediderim factum, licet dicatur Carmentis mater Evandri latinas litteras invenisse, sed ab Ennio vel aliquo antiquo compositum ; ardens lucerna ad caput inventa arte Mechanica ut nullius flatus violentia, nullius liquoris aspergine valeret extingui. Quod cum multi mirarentur, unus, ut semper aliqui solertius ingenium in malo habent, stylo subtus flammam foramen fecit ; ita introducto aere ignis evanuit. Corpus muro applicitum vastitate sui mœnium altitudinem vicit. »

« rien d'artificiel, la même curiosité de détail pittoresque. Des aventures « étranges, de grands faits d'armes longuement racontés, peu ou point « de tactique sérieuse, mais une grande puissance de courage personnel ; « une sorte d'affection fraternelle pour le cheval, compagnon du guer- « rier ; le goût des belles armures, la passion des conquêtes, la passion « moins noble du butin et du pillage, l'exercice généreux de l'hospitalité, « le respect pour la femme tempérant la rudesse de ces mœurs barbares : « telles sont les mœurs vraiment épiques auxquelles n'a manqué que le « pinceau d'un Homère (1). »

Notons toutefois que, par une rencontre qui semble au premier abord singulière, ce poème homérique entre tous par le sujet n'est pas celui qui reproduit le mieux les mœurs homériques. Cela, du reste, s'explique aisément. Ces tableaux que rappelait M. Egger nous sont offerts par la rude *Chanson de Geste*, expression naïve des premiers temps du moyen-âge ; Benoît appartient à une période déjà plus civilisée.

On retrouve cependant chez lui des traces nombreuses de l'antiquité. De temps en temps ici, comme dans l'*Iliade*, les héros échangent des défis et des menaces (2). Nous retrouvons le respect pour les liens de l'hospitalité. C'est encore un trait tout homérique que cette ardeur qu'a Hector de posséder les armes de Patrocle, si naïvement exprimée et que Guido traduira exactement. Il y pense le jour, il y pense la nuit ; c'est une passion véritable. Le poète nous le dit expressément : « il les a aimées *par amour ;* et c'est raison : car, sous le ciel, il n'en est de meilleures. »

Ici les deux civilisations se ressemblent, les rapports se présentent d'eux-mêmes et s'imposent à l'écrivain (3). Il est d'autres usages dont il a trouvé la trace dans ses auteurs et qui ne sont pour lui que de l'his-

(1) M. Egger, *Mémoires de Littérature ancienne*, p. 168, *Des Traductions d'Homère*, déjà reproduit par M. Littré, *Histoire de la Langue française*, t. I, p. 312-313.

(2) V. *Roman de Troie* (v. 6854, etc.) l'aventure de Télèfus, sa réponse à Achille.

(3) Les messagers ne répètent pas comme dans Homère les discours qu'on leur a tenus ; ils se contentent de les résumer, en y joignant même pour plus d'énergie quelques images de leur façon. Anténor, racontant à Priam la réception qu'il a trouvée près de Pollux, lui dit :

Ne fereit por vos, co dist il rien,
Ne quel fereit por un vieil chien.

toire. Ainsi il parle de jeux funèbres, mais il ne les décrit pas ; il se contente de les signaler :

Plusors geus firent à la biere,
De maint endreit, de maint semblant;
Car a cel tens, ço truis lisant,
Ce feseit len as plus vaillanz
Morz de cest siècle trespassanz.
Quant i aveit mort ·I· baron,
Granz chanz, granz geus i feseit lon,
Tex con a morz aparteneient,
Solonc l'usage qu'il teneient.

Ailleurs il note ces usages, mais pour s'en étonner, comme lorsqu'il raconte que les Grecs coupèrent leurs cheveux sur la tombe d'Ajax. « Ils firent ce que gens ne firent jamais, etc. (v. 27168), ce leur advint de moult grand deuil (1). »

Mais ce qu'il nous faut surtout chercher ici et ce que nous trouvons fidèlement peint, ce sont les mœurs et les habitudes du XII[e] siècle. L'auteur, sans souci des scandales chronologiques qu'il peut donner, a francisé toute cette histoire. Il donne à l'antiquité les allures et l'esprit de son temps, ou plutôt on ne peut pas même dire qu'il les donne, il la voit naturellement ainsi, il ne saurait se la représenter autrement. Pas plus que les naïfs miniaturistes qui ont décoré plus tard ses manuscrits, Benoît n'a songé à aller chercher ailleurs qu'à ses côtés les motifs de ses peintures. Son livre est un musée complet du XII[e] siècle et de ses arts.

Nous retrouvons là tout d'abord son architecture civile et religieuse, ses palais et ses églises, avec leurs hardiesses de construction, leurs « arceaux », leurs sculptures, leurs grandes peintures (16602), les richesses qui les remplissent. La sépulture d'Hector est surtout intéres-

(1) Il est étonnant que Benoît n'ait pas profité de l'occasion pour décrire un tournoi. On avait, sans doute en souvenir des *jeux troyens* que dirige Ascagne dans Virgile et dont la tradition s'était conservée à Rome (V. Suétone, *Nero*, § 6 ; *Claudius*, § 21 ; *Caligula*, § 18), rattaché aux Troyens l'invention de ces fêtes militaires. On lit dans le *Dictionnarium* de Jean de Garland (ms. du XIV[e] siècle) : « Cum prosiliant ad Troiampium vel ad Trojanum agmen vel ad tornamentum » ; et la glose, qui est du même temps, ajoute : « Troiampium, gallice *tournoiement*, a Troja, quia ibi inventum erat. » — Cité par E. du Méril.

sante à étudier à ce point de vue (v. 16591-805) ; le splendide tabernacle, le riche ciboire, décrits en leurs moindres détails, font tout-à-fait penser aux plus belles œuvres du XII[e] et du XIII[e] siècles en ce genre, par exemple au tabernacle de la Ste-Chapelle, tel que le décrit Viollet-le-Duc (1), et nous sommes heureux de constater en passant quel enthousiasme inspirent à Benoît les merveilles de l'art de son temps. « Trop ont grand sens, nous dit-il, ceux qui font ces choses (v. 16670) ! »

A la même date appartient l'architecture de ses palais. Il s'est donné libre carrière dans la description de la ville de Troie rebâtie par Priam (v. 2965-3172). C'est tout-à-fait une ville forte du moyen-âge, avec son pittoresque et ses richesses, mais encore embellie par la poésie. « Priam la « fait clore de bons murs de marbre, forts, épais et durs ; les terrasse- « ments en étaient très-hauts, de plus d'un trait d'arc. Tout autour, il y « a des tours faites à chaux et à sable. De marbre fin (2) et de liais, « jaune, indigo, vert et bleu, étaient tous les carreaux, bien entaillés « au ciseau. En plusieurs lieux on bâtit des forteresses avec bons « échaffauds et bretesches, sur grandes mottes en haut levées, environ- « nées de grands fossés. On y comptait trois mille maisons et plus, de « rois, de comtes et de ducs ; la moins forte n'aurait pas redouté tout « l'empire de France (nous voyons, en effet, plus loin, qu'Anténor et Énée « ont des maisons fortifiées : Énée a une vieille tour où il tient caché « Polyxène). Toutes les nations des environs étaient venues peupler la « ville, si bien que l'assise y durait trois jours et plus. On y voyait de « belles rues, avec de bonnes maisons et de beaux palais si riches qu'on « n'en saurait voir de pareils. Il n'était si pauvre maison où il n'y eût « pierre ou carreau, sinon de marbre entaillé. Et nul n'eût pu y souiller « son pied, car les rues étaient voûtées, se joignant l'une à l'autre ; le « sol était pavimenté, la voûte était bien ouvrée à or (3). » Mais toutes les ressources de l'architecture ont été réservées pour Ilion, le maître donjon de Troie : « Il s'élevait au plus haut de la ville sur une roche tout en-

(1) V. Viollet-le-Duc *(Dictionnaire d'architecture)* aux mots *civoire* et *tabernacle*.

(2) V. Raoul Tortaire et la description qu'il donne du château de Caen et de son revêtement de marbre.

(3) Comme nous publions le texte du *Roman de Troie* dans son entier, pour ne pas faire double emploi et rendre le poème plus accessible à tous, nous avons cru devoir traduire les passages que nous citons en nous tenant le plus près possible du texte et y renvoyant fidèlement le lecteur.

« tière taillée en cercle au compas, et dont le sommet ne mesurait pas « moins de cinq cents toises. C'est là qu'ils ont assis Ilion, d'où l'on peut « surveiller tout le pays. Il était si haut que celui qui le regardait « croyait qu'il allait se perdre dans la nue. Tous les carreaux de la mu- « raille étaient blancs, bleus, safranés, jaunes, vermeils, verts et pourprins, « dont les couleurs s'entremêlaient. Les œuvres furent par devise, à « fleurs, à bêtes, en telle façon qu'il n'y avait azur, ni teint, ni vermillon, « sinon de marbre. Les fenêtres sont travaillées en or et en cristal ; il « n'y avait chapiteau, ni pilier qu'on n'eût fait précieusement orner « d'œuvres singulières bien fouillées et bien entaillées au ciseau ; riches « sont les pavements, assez y eut or et argent. On y comptait dix « étages larges et amples, tous beaux, bien faits, bien travaillés ; les « batailles (meurtrières) et les créneaux étaient tous travaillés au ciseau ; « on avait placé par les murailles des images tout entières de fin or ; « et quand Ilion fut terminé il était de riche façon. Bien il est en or- « gueilleuse place. Il n'est rien qu'il ne semble menacer ; menacer peut « qui rien ne craint que ce qui lui peut venir par le ciel ! »

Benoît n'est pas encore au bout de ses descriptions. Il faut qu'il nous montre encore « la grande salle qu'a fait faire Priam, large, immense, « de marbre fin et d'ébène, richement sculptée, plus richement cou- « verte ; les pierres précieuses tapissent les murailles. Le pavé est d'une « richesse incomparable, tout orné d'œuvres levées ; l'imagination « s'étonne de tant d'inventions. A l'une des extrémités est le dais où « mange le roi, à l'autre un autel d'une magnificence incroyable sur « lequel s'élève une statue, toute en or, de Jupiter. Joignez à cela les « chambres voûtées, les chapelles, les verrières, les cloîtres, les oratoires, « les fontaines, les puits. » Benoît essaie-t-il ici de peindre quelque palais de Henri II, ou toutes ces magnificences sont-elles des souvenirs de l'extrême Orient apportées en Europe par les Croisades ? Si Marco Polo n'avait pas vécu cent ans après l'auteur, on croirait qu'il copie une page du hardi voyageur (1).

(1) En effet, la description du palais de Priam rappelle tout-à-fait celle que Marco Polo (1280) fait du palais du grand Khan. « Ce palais immense n'avait pas moins d'un mille sur chaque face de son « carré. Les murs étaient fort épais, crénelés et en pierre blanche (sans doute de marbre). » Dans l'in-

Ainsi, dans tout son livre, le poète décrit les cités, les tours, les châteaux, les *fermetés* (1). Il ouvre devant nous les palais magnifiques, « la chambre (2) où Priam assemble son conseil, chambre à or ouvrée « et de cristal pavimentée qui plus reluit que clair soleil, d'escar- « boucles et d'or vermeil, et toute tendue de *pailes* précieux ; la salle « peinte (3) où Hector monte à cheval, l'épée ceinte, etc. »

Mais il en est une surtout pour laquelle il a réservé toutes les splendeurs de son imagination. C'est celle qu'il appelle la *Chambre de Beauté*, un nom qui dit toutes ses richesses, ou la chambre de l'Alabastrie, ma-

térieur de cette enceinte en était une autre plus petite, au centre de laquelle se trouvait la demeure impériale dont Marco Polo exalte la magnificence incomparable. A l'en croire, ce palais est le plus grand du monde entier. Il n'était composé que d'un rez-de-chaussée. La hauteur du plafond était considérable. Les murs et toutes les pièces, tant au dedans qu'au dehors, étaient *revêtus d'or, d'argent et de peintures*, dont les ornements représentaient principalement *des figures d'animaux*. La salle à manger avait des proportions à contenir *jusqu'à six mille convives*. La couverture de toutes couleurs était si bien vernissée qu'*elle resplendissait comme du cristal*.

La cité de Cambaliu (Péking) qui renfermait ces merveilles avait vingt-quatre milles de circonférence ; la forme en était un carré de six milles sur chaque côté, entouré de murs crénelés ; elle avait douze portes surmontées de châteaux-forts, chacun avec une garnison de 1,000 hommes. « Dans les festins solennels, « l'empereur, le grand Khan, est assis à une table plus haute que les autres, au côté de la salle, regardant « le midi, la tête des principaux convives au niveau des pieds de l'empereur, le reste plus bas. Il y a tout « un cérémonial quand l'empereur boit. Après dîner paraissent jongleurs et baladins. » Il est curieux de voir comme les pompes féodales se retrouvent au fond de la Mongolie. « L'empereur, le jour anniversaire de sa naissance, était vêtu d'habits de drap d'or et de soie, ornés de perles et de diamants. » Il donne des vêtements presque aussi riches à ses courtisans. Marco Polo les estime 10,000 besants d'or (12,000 fr.).

Ces prodigalités s'expliquent par le despotisme et l'immense puissance de Koubilaï Khan, qui a 300,000,000 sujets. Sa tente peut tenir 1,000 personnes.

On nous dit encore que sa chambre est toute « tendue de peaux de martre zibeline et d'hermine, qui « sont les plus belles de toutes les fourrures. Une robe de cette matière coûte de 1,000 à 2,000 livres « d'or ou besants d'or, selon Marco Polo, au minimum de 10 à 20,000 fr. » Les cordons qui attachent cette tente au sol sont de soie, et il n'y a pas de roi qui ait de quoi les payer (V. Barthélemy Saint-Hilaire, *Journal des Savants*, 1868).

(1) Fermeté, d'où *ferté*, ce nom si répandu en France.

(2) Déjà, dans la *Chronique des Ducs*, Benoît s'était plu à peindre « la chambre voutice », consacrée par les amours de Robert et d'Arlette :

O ont maint rymage paintice
A or vermeil e à colors.

(3) Girald le Cambrien nous parle des chambres du palais de Winton couvertes de peintures variées, « multipliciter picturatas. » Il en cite une commandée par Henri II qui est toute allégorique « une aigle dévorée par ses aiglons. »

tière précieuse, nous apprend l'auteur, transparente pour ceux qui sont au dedans, et qui les défend des regards indiscrets ; « où l'or d'Arabie « reflamboie et les douze pierres (1) jumelles (ailleurs pierres prin- « cipales), que Dieu choisit comme les plus belles quand il nomma « les pierres précieuses. Elles sont prodiguées tout autour de la chambre, « en long, en large ; il n'y faut autre clarté. Le plus beau jour d'été « est moins brillant qu'elles ne faisaient la nuit obscure ; elles garnissent « les linteaux, mêlées à l'or le plus pur. » La chambre est, en outre, toute pleine de sculptures, de figures, de formes, de peintures, de mille inventions magiques (2).

Il est dans ces diverses descriptions un détail qui me frappe et qui me semble mériter qu'on le note, c'est la place faite par le poète aux œuvres de la statuaire. Ici, ces figures de jeunes filles et de jeunes hommes ; ailleurs, ces murailles d'Ilion toutes couvertes d'images ; ailleurs encore, sur le tombeau d'Achille, une statue de Polyxène toute vivante ; et cela est d'autant plus frappant que le poète ne fait que constater un fait de l'histoire des arts au moyen-âge. A ce moment-là, ce même mouvement s'opérait dans la réalité, et la statuaire prenait dans l'architecture une importance de plus en plus grande.

Et ces splendides demeures sont aussi richement garnies. Les curieux de mobilier trouveront ici toute satisfaction. C'est le lit d'Hector, un lit de cyprès à ciselure sarrazine, fait d'or et de pierre tout à l'entour, couvert d'un « feltre » cher et frais, d'un drap plus blanc que fleur ni neige, étoilé d'or « menuement » ; c'est le lit d'Achille, un lit turc fait tout de pierre et d'or massif. Ce sont des tapis larges et grands, et par dessus « un faltre de cher ciclaton ouvré par deux esclavons » ou « le faltre sarragossais plus blanc que neige, tout ouvré d'or et de soie », sur lequel s'assied Priam. Mais le plus magnifique de tous ces meubles, c'est le lit de Médée, « un cher lit d'or et d'argent, les quatre faces bien travaillées et ornées également d'émail, d'émeraudes verdoyantes, de rubis clairs, etc., etc. (v. 1537-1554). »

(1) V. les *Notes* au vers 14585.

(2) V. *Rom.*, v. 14533, etc. — V. encore la sépulture d'Hector (v. 13598-761) et le tombeau d'Achille (v. 22343-409).

On peut citer encore parmi ces descriptions celle que le poète nous donne (v. 7857-884) du char du « roi Fion, le fils de Doglas, celui qui conquit maint riche royaume, mais qui mourut empoisonné par sa femme. » Ce char est le seul qui reste de tous ceux qui figuraient dans l'*Iliade*. L'auteur a déployé dans cette peinture tous les trésors de son imagination. « Il était d'étrange richesse ; en bataille, il y montait tout armé. Il « y avait sept cents marcs d'or et plus. Les roues étaient d'ébène, barrées « d'or fin par dessus ; les essieux et les rayons travaillés si finement et si « subtilement ouvragés, trop riche en était la ciselure (entaille), jamais « tel ne fut mené en bataille. L'extérieur fut de cuir bouilli et d'ivoire « tout peint à vernis. Il y avait tant d'or et de bonnes pierres, si précieuses « et si chères que tous ceux qui le voient s'émerveillent du travail et de « la façon. Dieu ne fit homme qui le perçât ni arme qui pût le fausser. » On y trouve tout un arsenal d'arcs garnis de leurs flèches, de haches danoises et d'épées (1).

Le costume des héros est aussi celui du XII[e] siècle ; le poète se plaît à en étaler toutes les magnificences. Nous avons dit tout à l'heure que la richesse des descriptions était un des éléments caractéristiques de son poème, une des additions essentielles qu'il faisait au récit de Darès, une des ressources par lesquelles il suppléait au merveilleux absent. Il aime à remuer les pierres précieuses ; elles sont moins abondantes dans un conte des *Mille et une Nuits*, dans ces merveilleuses vallées de Cachemire, toutes pavées de diamants, et que visite seul le Roc fabuleux ; il en fait des énumérations sans fin, brasme, saphir, topaze, sardoine, offiace, chrysolithe, béricle, émeraudes, améthystes, jaspes, rubis, escarboucles, chalcédoines. Quelques-unes de ces pierres, comme « l'offiace », ont des propriétés merveilleuses ; elle vaut une fontaine de Jouvence. Quiconque la voit, « souvent en rafraîchit et renouvelle, son teint en est plus beau. » Elle a des avantages plus grands encore ; elle a puissance sur le moral : qui la regarde une fois, ce jour-là échappe à la colère. On reconnaît ici un souvenir de ces *Lapidaires* du moyen-âge, qui, comme ses *Bestiaires*

(1) Ces riches descriptions ne doivent pas nous étonner. On sait quel développement les arts de luxe avaient atteint au temps de Henri II. Nous voyons qu'à Rome même on admirait et on recherchait les produits de son orfévrerie. V. l'historien anglais Henry et Walpole, *Anecdotes de la peinture*.

et ses *Volucraires*, appartiennent à une histoire naturelle légendaire. Il sème les pierres précieuses à pleines mains, non-seulement sur les habits et sur les armes de ses héros, et sur les *connoissances* (les caparaçons) de leurs coursiers, mais sur leurs meubles, sur les murs mêmes de leurs palais. L'armure de Penthésilée est magnifique. Le cercle et le nasal de son casque sont « ornés de pierres *principales* plus « resplendissantes que nul rayon ; elle porte un bouclier blanc avec une « bossette d'or, dont le bord est *ourlé* de rubis et d'émeraudes (1). » Le casque d'Achille est à or vergé. Ceux d'Agresse ont des écus d'or fin, de vert, d'azur. Remus a un « bouclier d'or bruni, recouvert « de pourpre tailladée, la pourpre est noire et l'or nouveau, l'écu en « était plus beau. » On reconnaît à ces détails le règne de Henri II. Pierre de Blois nous dit dans des lettres que les barons et les chevaliers de son temps ont des boucliers si richement dorés qu'ils présentent une perspective de butin plutôt que de danger à l'ennemi ; il prétend même que le soin de conserver ces splendides armures nuit souvent à leurs exploits. Il nous apprend aussi qu'ils faisaient peindre des combats sur leurs selles et sur leurs boucliers. Les historiens anglais nous ont conservé le souvenir de la perfection à laquelle était arrivé, en Angleterre, l'art de travailler les métaux et de faire de riches armures composées déjà de pièces délicatement agencées, bien polies, bien trempées et superbement dorées.

Les chevaux ne sont pas moins magnifiquement parés que leurs maîtres ; car les héros de Benoît ne sont plus, comme dans Homère, montés sur des chars, mais sur de grands coursiers de guerre. Celui de Penthésilée est « couvert d'un drap de soie blanc avec cent petites eschelettes (clo- « chettes) d'or, clair sonnant, qui y sont attachées » ; les autres chevaux portent des parures analogues. Le poète nous les montre tout couverts de drap de soie et de cendal.

Il n'a pas oublié de donner à ses personnages des armoiries. Achille « porte un lion d'or en vermeil, Hector un écu d'or à deux lions (2),

(1) V. *Petri Blesensis*, epist. 94, p. 146, 147.

(2) Il est à remarquer que ces armoiries changent quelquefois ; le poète donne ailleurs à Hector d'autres armes (v. 8029) : « Il n'eut qu'un lion en son écu, mais il fut vermeil d'or environ. » Priam a avec lui son dragon auquel on se rallie (v. 8008).

« Pyrrhus deux lionceaux, Leotètes un léopard, Troïlus deux lionceaux « d'azur en or vermeil, Philithoas et Félis des armes d'or à lion bis, « Palamèdes des bandes en l'écu d'argent, le gonfanon et la connaissance « pareils ; Pitagoras des armes d'argent à une bande de beli, Polydamas « un aigle d'or esmeré en vert assis. »

Il n'est pas moins exact à nous peindre les princes désarmés, dans tout l'éclat des magnificences chevaleresques. C'est ainsi, sous les habits d'un prince du XII^e^ siècle, peut-être de Henri II lui-même, qu'Hector nous apparaît et qu'il se présente à une entrevue avec Achille, « richement vêtu d'un drap vermeil de Sarragosse ouvré à lionceaux d'orfrais, « fourré en dedans d'hermine. Il eut un manteau de pourpre sanguine dont « la pène (la fourrure) était de noire sebeline. » Aussi brillants sont les barons qui l'accompagnent, « tous chevaliers de grand renom ; le plus « pauvre était roi ou duc, le pire valait un roi. Là vous eussiez vu maint « bon cheval, mainte riche parure de drap de soie et de cendal, etc. Tout « le pays en reflamboie, tant il y a de vêtements de soie. Ils ne semblent « pas gent à pauvre homme (V. *Rom.*, v. 13012 et suiv.). » Ailleurs, il le représente couvert d'un cher manteau d'un drap de soie à or ouvré, « portant sur ses cheveux épais et luisants un cercle d'or qui jette moult grande resplendeur. Il en a le visage tout éclairé. » Ce cercle d'or, nous le retrouvons sur la tête de Polydamas, de Troïlus et d'Anténor et d'Énée, quand ils vont trouver Hélène. C'est l'insigne qu'il donne à tous les princes quand ils sont désarmés. Dans un autre passage, il nous montre Ulysse et Diomède en tenue de voyage, quand ils vont à Troie en ambassade, richement vêtus de draps de soie de couleur, ouvrés à bêtes et à fleurs (1), retenus par des agrafes où les pierres s'enchâssent dans l'or, la tête couverte de chapeaux de plumes cerclés d'or ; « ils les portent pour la chaleur de l'été (2). »

(1) L'Angleterre semble avoir eu à cette date une réputation pour ce genre de travaux. On a gardé des bulles adressées par un pape à plusieurs abbés d'Angleterre pour les engager à lui procurer des étoffes de soie brodées pour sa parure, des vêtements sacerdotaux couverts d'or et de pierres précieuses, d'autres ornés de figures d'hommes, de bêtes, d'oiseaux, d'arbres et de fleurs.

(2) On pourrait, du reste, refaire avec Benoît une histoire complète du costume au XII^e^ siècle. Toutes les variétés s'en retrouvent ici. Nous voyons Menestheus dans un conseil des Grecs, « portant une cape de drap angraime (écarlate) dont il trait arrière le chaperon pour parler dans l'assemblée (v. 18285). » Félis porte aussi un chaperon sur son heaume.

Il n'a garde d'oublier l'habillement des femmes, « la robe de pourpre a or gotée » de Médée, son manteau de sebeline, couvert d'un drap d'outremer « qui valait sept fois son poids d'or fin, et ces riches parures que Briscida, au milieu de ses douleurs, fait « enmaller et trousser » avec tant de soin » ; et cette robe merveilleuse, aux couleurs changeantes et aux broderies variées, qui le jour est bien de sept couleurs.

Mais les personnages de Benoît de Sainte-More n'ont pas seulement la livrée du moyen-âge, ils en ont les habitudes, les mœurs, le caractère. Le moyen-âge revit tout entier dans son poème. C'est d'abord toute son existence guerrière. Benoît pourrait aider à compléter les chroniqueurs du XII[e] siècle. En lisant le récit de ces combats livrés sous les murs de Troie, on croirait lire Villehardouin. La description des vaisseaux grecs préparés en guerre (V. *Roman de Troie*, v. 7042) ne semble-t-elle pas détachée de sa *Chronique* (1).

Il est à remarquer en passant que dans ses descriptions de batailles, le poème annonce une tactique déjà plus savante que dans la *Chanson de Geste*. Ce ne sont plus ces combats élémentaires, tout individuels, les héros piquant leur destrier, et poussant tout droit devant eux tant qu'il peut les porter. Il y a des combinaisons stratégiques, des mouvements d'ensemble. Le récit en est moins homérique ; mais cela marque d'autant mieux la date. Il est de ces détails qui sont parfois curieux. Ici ce sont les sentinelles qui charment leur faction aux sons de la musique, (v. 10975) : « ceux de Troie dorment en paix. Par les portes et sur les « murs sont les gaites (sentinelles) qui chalemelent et qui cornent et qui « frestelent ; à ceux de l'armée grecque ils disent folie. » Nous assistons au réveil de la ville (v. 10980), nous voyons les guerriers s'armer (10984, 13863, 18460). Le poète, fidèle en cela à l'esprit de son siècle,

(1) Les chastiax ont es nes drecies — Garnis de lances et d'espées.

On règle l'ordre de la marche :

En front devant en metent cent — Qui totes furent despleiées
Les veiles drecies al vent — Molt par ont bien les bors garnis
Fetes de porpre et de cendax — De dars, d'escus, d'espiex forbis
Et de pailes enperiax — D'aches danesches et d'espées
M. enseignes i ont dreciées — Et de giserines acesmées.

n'oublie pas de marquer, après les fameux exploits, que, s'ils sont glorieux, ils sont aussi profitables. Chaque fois qu'un guerrier désarçonne son adversaire, il a soin de remettre le cheval à son écuyer. On trouve souvent des mentions comme celle-ci : « ils y ont gagné maint bon cheval qui valait plus de mille bezans ; le roi Priam les doit aimer. » Du reste ici, comme dans la *Chanson d'Antioche*, la conquête d'un cheval fameux est un de ces grands exploits qui suffisent à illustrer une vie.

Le poète a peint également avec beaucoup d'exactitude les relations féodales, les rapports des suzerains et des vassaux. En maint endroit de son poème se témoigne le dévouement passionné de ces derniers. A la mort de Sarpedon, de Serses, de Memnon, d'Achille, plusieurs des leurs, désolés, ne veulent pas leur survivre. Penthésilée excite parmi ses suivantes les mêmes regrets. « Elles se veulent toutes faire « occire, nous dit le poète ; à plusieurs en est le cœur parti. »

Ce qui n'empêche pas qu'on ne retrouve en même temps partout la trace de cette indépendance que la féodalité laissait au vassal, et qui, unie à ce dévouement, relevait singulièrement la soumission. Les opinions s'expriment avec une parfaite liberté, et chacun a toujours soin de réserver le sentiment de son voisin. Que ce soit Nestor ou Priam, Hector ou Achille, qui ait la parole, après avoir affirmé avec conviction qu'il n'y a qu'un seul parti à prendre, il finit cependant par dire : « que chacun toutefois dise à son plaisir. » Et à la fin d'un discours les assistants se font un devoir de marquer leur assentiment ; le poète note qu'ils répètent tous : « il a molt bien dit. » Priam est le premier à reconnaître le droit de ses sujets à cet égard. Dans une affaire qui l'intéresse personnellement, puisqu'il s'agit de sa sœur, ravie autrefois par Hercule et Télamon, il mande « un parlement qui fut moult grand » ; il ne veut rien faire sans son avis. Il annonce aux siens que, sur le refus des Grecs de lui donner satisfaction, il a résolu d'envoyer Pâris « pour forfaire par vengeance de l'outrage qu'on a fait à son pays. Mais tout d'abord je veux savoir, dit-il, votre pensée et votre vouloir. Car s'il vous plaît il ira, et s'il vous plaît il demeurera, et, si à l'un de vous déplaît cette affaire, qu'il n'ait garde de s'en taire ; mais qu'il dise toute sa pensée. Conseil doit croire celui qui demande conseil » (v. 4053-60). Nous voyons ailleurs Palamède refuser de reconnaître la suprématie d'Agamemnon ; il n'est pas engagé envers lui,

il n'était pas là quand les Grecs l'ont élu pour les commander, il ne lui a pas donné sa voix. Il entend n'être « assujetti à roi, ni à comte, ni à baron, si ce n'est par sa volonté. » Et sa prétention n'étonne personne ; « plusieurs, nous dit le poète, s'écrient qu'il a droit. » Agamemnon lui-même n'hésite pas à proclamer que son pouvoir a des limites, et qu'il ne l'a « ni en fief, ni en héritage. »

Les princes ne font rien sans consulter leurs hommes. Il est sans cesse question « de conseils et de parlements, où viennent tous ceux de l'honneur (du fief), et les plus riches et les meilleurs. » On nous dit que les rois, les princes et les barons ont été tous mandés par leur nom. Le butin se partage en commun (p. 418), et chacun « en a sa droite part. »

Ici, comme dans la réalité, les bourgeois ont un certain rôle dans la vie féodale : nous les voyons consultés ; comme lorsque les habitants d'Argos, sujets de Diomède, excités par sa femme, refusent de le recevoir.

Nous retrouvons dans le *Roman de Troie* la justice féodale. Quelques-uns des chefs grecs veulent faire expier à Hélène tous les désastres qu'elle a causés. Ils demandent qu'elle meure « à déshonneur sans avoir pardon. » Ulysse la sauve par son éloquence et la rend à son mari après trois jours de vifs débats ; « il l'en fit saisir par justice (v. 26194) », nous dit l'auteur.

Deux fois dans le poème nous rencontrons le duel judiciaire. C'est le recours de Palamède menacé de jugement (1), c'est aussi celui d'Oreste (2). La pensée du droit revient sans cesse. « Les Grecs ont tort et nous avons droit », dit en manière de conclusion Priam, comme disait Roland. Je me suis bien à mon droit mis, dit-il encore ailleurs (v. 6334), c'est-à-dire j'ai mis le droit de mon côté.

Nous retrouvons enfin ici la famille féodale, les parentés des grands vassaux, Enée et Anténor traînant après eux toute une clientèle, tout un clan qui embrasse aveuglément toutes leurs querelles. Nous y retrouvons les haines de famille, les captations, les formes de l'héritage féodal. Diomède est accusé d'avoir fait tuer son beau-frère Assandrus, parce qu'il était, avec la femme de Diomède, « parçonier del regne. »

(1) V. *Roman de Troie*, v. 27665.
(2) V. *Id.*, v. 28368.

On reconnaît partout les mœurs de la féodalité. Quand Ajax et les Atrides se seront querellés, aussitôt on se dit des deux parts « gardez-vous » (1), comme des Corses qui se sont déclaré la vendetta. Anténor et Enée en font autant.

Le trouvère n'a pas oublié de peindre la splendide libéralité du moyen-âge, les présents largement offerts et naïvement acceptés. Hélène fait des cadeaux aux princes troyens qui reviennent du combat « et donne à tous de ses chers avoirs. »

Le soir du premier combat où a paru Penthésilée, les Troyens la comblent de dons. Les trouvères ne sont pas oubliés dans ces générosités ; l'auteur vante beaucoup Neptolemus « qui jamais n'aurait eu robe si chère que, si un conteur le lui eût demandé, il ne la donnât aussitôt (V. *Rom.*, 6975). »

La courtoisie chevaleresque se retrouve chez Priam. Il va au-devant d'Hélène. « Le roi, dit le poète, fut sage et courtois, il a pris les rênes aux nœuds d'orfreis du palefroi d'Hélène, et tout seul il la conduit et mène (v. 4828). »

Voici la large hospitalité, les banquets toujours servis. « Le soir de la bataille, mille chevaliers et mille et plus y mangèrent à grand honneur, l'eau fut prise au grand palais de Priam : en la salle sont préparés les mets « les mangers » grands et pleiniers. Qui veut manger en a à souhait. Ils furent servis bien et en paix. »

Voici les conseils tenus en plein air, le conseil d'Oètes sur une place au pied des arceaux (arvols) de la tour, ou près de la salle « en un herbier à l'ombre d'un olivier. »

Il n'est pas jusqu'aux habitudes religieuses du XII^e^ siècle, ou du moins aux termes du XII^e^ siècle, que le poète ne transporte dans son récit ; Chalcas dit en un passage : « moi qui suis évêque. » Pâris a été enseveli dans le temple de Minerve : Priam « au corps veut que l'on chante et serve, car auprès il y a grand couvent, et moult y a de sainte gent. » Le clergé de toute « l'evesquie » vient aux funérailles d'Hector (v. 16511). Les Troyens jeûnent pour honorer les âmes de leurs amis ; ils pleurent ainsi pendant trois jours le roi de Perse. On célèbre un

(1) V. *Rom.*, v. 6975.

bout de l'an en l'honneur des héros (v. 17465). Lorsque les Grecs et les Troyens vont conclure la paix, on porte les saintuaires (les reliques, les saints corps) hors des murs entre les deux armées. Pallas enfin est « déesse de chevalerie » (v. 25284). Il est à noter cependant, à l'éloge de Benoît, que chez lui les choses ne vont pas aussi loin qu'elles iront chez quelques-uns de ses successeurs. Ses personnages invoquent pour garants de leurs serments Jupiter, Apollon, le soleil, la lune, la terre, la mer. Il a soin de dire le temple, non l'église de Minerve. Il applique la langue (1) de son temps aux choses d'une autre époque, mais il sent évidemment qu'il y a des différences, et tout ce côté de son récit est traité avec beaucoup de gravité. Le poète a soin de marquer le respect des héros pour les dieux. Priam, abandonné par eux, n'exercera pas ces vengeances bouffonnes que la *Chanson de Geste* en ses gaîtés se plaît à prêter aux Infidèles, comme Ferabras qui ôte à Tervagant son escarboucle, ou cet autre qui jette Mahom en un fossé « où les chiens et les porcs le mordent et le défoulent », ou Balan qui, irrité de la prise de Martiple, accable d'injures Bafom son idole.

Un dernier détail et des plus caractéristiques, qu'il ne faudrait pas omettre, c'est la part faite aux femmes dans le poème. Elles sont sans cesse mêlées à la vie guerrière. On sait comment, dans l'*Iliade*, Priam conduit Hélène au haut d'une des tours de Troie et se fait nommer par elle les chefs des Grecs. On retrouve ici des scènes analogues, mais avec des détails très-particuliers. Les dames et les jeunes filles vont d'elles-mêmes se placer sur les murailles, et de là elles suivent les incidents de la bataille et regardent qui mieux s'y comporte. Ainsi faisaient-elles dans la *Chanson de Geste ;* ainsi, dans *Gérard de Viane*, Aude et Guibour contemplaient du haut des murs le combat d'Olivier et de Roland ; ainsi, dans le poème des *Aliscamps*, Guibour pouvait engager avec son mari, fuyant devant les Sarrasins, le dialogue héroïque que l'on sait : « Non, tu n'es pas Guillaume. Si tu étais Guillaume, ils n'emmèneraient pas ces enfants et ces femmes, etc. » La scène ici est des plus vivantes, et grâce à la ressemblance des mœurs, Benoît a retrouvé Homère. « Les

(1) Il marque d'une façon assez curieuse la dignité des dieux ; Apollon, rendant des oracles, ajoute, comme un roi de France : « car tel sont li mien plaisir. »

dames sont parmi les estres et les entailles des fenêtres. Dame Hélène y est peureuse et pensive et toute tremblante. Autour d'elle la place s'éclaire (resclarzist) de la resplendeur de sa face. Son frais visage coloré est ce jour par maint vanté ; l'un la montre à l'autre au doigt. Polyxène, la fille du roi y est qui de rien n'est moins belle, et l'une d'elles appelle l'autre ; elles montrent (les guerriers) du doigt : voyez là Pâris, là est Hector, ce me semble, et de ce côté est Polidamas, qui va s'aller jeter dans la mêlée (ferir el tas). Il semble bien bon chevalier; voyez comme lui sied le heaume d'acier. Là est la bataille de Troïlus. Voyez Deyphebus qui s'élance ; voyez comme ils se serrent de près. Bientôt il y aura de plein élan mille joûtes mortelles engagées, pleines de haines. Bien devons être peureuses qui voyons en si cruelle balance notre vie, notre salut et notre joie..... Il n'est nulle qui ne doive trembler, car il n'est aucune qui de ses yeux ne voie sa mort ou sa vie. Chacune devant Dieu s'humilie (priant), que de toute mésaventure il garde leur gent et la maintienne (1). »

Le soir des batailles, elles demandent le nom « des mieux faisants » (v. 10220), et quel est le plus vaillant après Hector. Leur vue redouble la valeur du héros (v. 14085-14089).

Elles sont les témoins nécessaires de tous les grands exploits. Quand le chef troyen aura succombé, on verra Priam dans son héroïque douleur se mettre lui-même à la tête des siens pour le venger, et se baigner dans le sang des Grecs. Toutes les femmes de la ville du haut des murailles applaudissent au courage du vieux roi. On les retrouve dans les derniers désastres, quand les Troyens sont rejetés dans la ville pour n'en plus sortir, sur les murs, sur les tours, sur les créneaux poussant des cris et des gémissements; « jamais ne fut fait tel deuil. »

On voit que nous sommes en pleine chevalerie. Si Polidamas se couvre de gloire; c'est qu'il a un secret amour. Les héros en toute circonstance témoignent de leur culte pour la beauté. Le poète nous montre les princes grecs se pressant à l'envi sur les pas de Briséida la belle, « pour la remirer (v. 13814). » Les Grecs, profitant d'une trève, iront à l'anniversaire d'Hector pour contempler les dames. Remarquons cependant

(1) *Rom. de Troie*, v. 10527. On retrouve des scènes analogues aux vers 8047 et suiv., 13926 et suiv.

que tout cela n'est qu'indiqué, que les femmes n'ont pas ici l'influence qu'elles auront dans le *Roman de la Table-Ronde* ; c'est quelque chose d'intermédiaire entre celui-ci et la *Chanson de Geste*.

Partout dans le poème, on retrouve la trace de souvenirs contemporains et locaux (1). Ainsi, cette grande forêt de Beletis, si bien gardée, où vont chasser les princes troyens (v. 14886), ne rappelle-t-elle pas la *grande forêt* faite par Guillaume le Conquérant aux dépens de tant de villages, et qui devait être si fatale à ses descendants ?

Ailleurs, la peinture des inquiétudes des Grecs, de leur désir de quitter l'expédition et de revoir leur pays, semble inspirée par un souvenir de la Croisade ; la rivalité d'Agamemnon et de Palamède fait songer à Godefroy et à Bohémond.

Une remarque qu'il convient de faire avant d'en finir avec ce qui touche aux mœurs, c'est que, s'il est facile d'y reconnaître bien des traits de la *Chanson de Geste*, sur certains points, on peut signaler un sentiment moral plus développé et plus délicat. L'éducation de l'âme humaine est en progrès ; elle se sent elle-même ; elle s'analyse et comprend mieux ses devoirs. Cela explique le succès qu'ont tout de suite obtenu les preux antiques ; le moyen-âge ne se demandait pas si l'image était exacte ; il trouvait là des personnages plus polis que ceux de la *Geste* ; il admirait sur la foi de l'auteur.

(1) Benoit a inventé les passe-ports. Télégonus porte sur lui un signe (v. 29819) pour montrer à tous d'où il est né, de quelle contrée. Benoit assure que c'était alors un usage général :

Par tot le mont le faisoit lon,
Ja huens n'oisist de son pais
Qui ne fust morz deffes ou pris,
Se desus lui ne fust troves
Li signes dont il estoit nez. (*Rom.*, v. 29828, ms. 1610.)

Nous devons, à propos de ce signe, remarquer un nouveau contre-sens de Benoit. Dictys disait (ch. xv, liv. VI) : « Gerens hastile cui summitas marinæ turturis osse armabatur, scilicet in signum insulæ ipsius qua genitus erat. » Sa lance était armée d'un os de tourterelle marine en souvenir de l'île où il était né. Benoit traduit :

Un signe de poisson de mer
En semblance de *tor* ovrée
Portoit en une lance en son.

A propos de la *turtur marina*, ou plutôt *turtur marinus*, et de ses propriétés vénéneuses, voir Vossii Ger. Joan., *De Idolis*, lib. IV, p, 540, d'après Oppien, Eustathe et saint Ambroise.

Ainsi, dans le récit des ambassades, il y a quelque chose encore des vieilles chansons. Les ambassadeurs viennent de même défier leurs ennemis chez eux, et ont le même ton provoquant : « Roi Priam, dit Ulysse (v. 6277), je ne te salue pas ; car notre gent t'est ennemie. » Parfois aussi, ils sont menacés. Cependant, ils ne courent plus les mêmes dangers. Le poète nous dit : « déjà, en ce temps, nul messager, quel qu'il fût, ne courut de risque. » Priam, irrité de l'insolence des envoyés grecs, leur dit avec une expression de regret : « Si vous ne fussiez pas messagers ! » Ce qui est tout-à-fait significatif, l'auteur nous dit quelque part qu'ils doivent être sans armes. Ce n'est pas, comme dans la *Geste*, leur forte épée, c'est le droit des gens qui les protége : « ne dotent rien li mesagier (v. 6325). »

Cependant, par moments, les anciennes mœurs et les nouvelles semblent se heurter comme dans ce passage où elles sont représentées par deux générations. Le roi Thoas est tombé entre les mains des Troyens. Priam a rassemblé son conseil pour décider ce qu'on fera du prisonnier, si on doit le mettre à rançon ou le pendre, et le faire misérablement démembrer. Le vieux roi penche tout-à-fait pour le dernier parti ; il tient à tuer Thoas, avec toutes les aggravations de supplices qu'on pourra imaginer. Fidèle à la vieille tradition, il voit là un moyen d'intimider ses ennemis : « le plus hardi en sera moins preux. » A ceux qui veulent le détourner de sa résolution, le vieux roi répond : « Les Grecs qui *ont tant de sens* et sont si avisés..... diront qu'ils nous ont réduits au désespoir, et que *nous n'osons* défaire celui-ci, ni faire justice de son corps. » Priam ici représente cette vieille idée de l'*intimidation* qui avait tant de place même dans notre ancienne législation. Partant d'une idée tout antique, on subordonnait absolument l'individu à la collection. L'individu ne comptait pas ; on ne s'inquiétait pas de le punir ou de le récompenser, on *faisait un exemple.* Ici on tue son ennemi et on le tue avec raffinement pour montrer qu'on ne redoute pas ses compagnons ; et dès lors, plus on le torturera, plus on prouvera sa propre hardiesse. Les jeunes princes Hector et Énée cèdent à des préoccupations différentes ; ils protestent contre les théories de Priam et sauvent le captif (1). C'est

(1) Il faut noter, du reste, que le sentiment général du moyen-âge répugnait à ces cruautés. Même

qu'en effet, cette lutte entre le perfectionnement moral par l'idéal chrétien entrevu et la rudesse et la barbarie natives est le caractère même du XII[e] siècle ; nous en avons donné la preuve en peignant les mœurs de la cour de Henri II, et comme la poésie alors n'idéalise pas, on en trouve ici l'expression naïve.

On voit tout d'abord que nous sommes en un temps de violence. Benoît loue Hector de ce qu'il ne disait parole vilaine à personne, et une des incomparables vertus de la pierre appelée offiace, c'est que celui qui la portait « n'avait pas grande colère ce jour-là. » Priam, mécontent des résistances qu'il trouve chez Anténor et chez Énée, veut les faire tuer sans autre forme de procès et sans nul scrupule ; ainsi fera, encore un siècle et demi plus tard, le roi Jean le *Bon*. Et comme les chefs troyens se gardent et déjouent les projets du roi, celui-ci a, non des remords, mais seulement des regrets de n'avoir pas réussi.

On retrouve dans le poème la croyance barbare que les enfants doivent payer pour leurs parents. Calchas, traître à son pays, a laissé sa fille à Troie. « Si ce n'est, dit l'auteur, que la jeune fille est sage et preuse, courtoise et belle, pour son père elle serait brûlée et démembrée. »

Et cependant, le poète signale chez quelques-uns de ses héros des goûts délicats et relevés. Quelques-uns chantent des lais bretons. Ajax, Anténor, Neptolémus sont passionnés pour la musique ; on voit que le poète s'adresse à un auditoire déjà cultivé.

Mais c'est surtout à propos des femmes que se montre la rudesse originelle. Il est des violences, il est vrai, contre lesquelles le poète semble se révolter. Il ne peut se résoudre à voir des princesses et des « gentiles femmes » réduites en esclavage ; et sur ce point, donnant un violent démenti à l'histoire, il change bravement la fin du récit, « laissant à leur vouloir de l'aller ou du demeurer, par la commune décision de toute l'armée grecque. » Déjà, lors du retour de Pâris, non-seulement on rendait aux femmes qui avaient suivi Hélène leur liberté ; mais on l'accordait même à leurs maris pour l'amour d'elles. Mais, à côté de cette

dans *Audigier*, cette triste et immonde parodie de la chevalerie, Graimberge victorieuse dit : « On ne doit pas tuer son prisonnier. »

courtoisie, quelle brutalité dans les mœurs, par exemple dans la peinture des amours de Médée et de Jason (1). Comme leur âpreté se montre mieux encore dans une dernière scène entre Hector et Andromaque ! On y peut voir aussi comme chez les hommes de ce temps l'héroïsme même tourne aisément à la férocité. Je m'arrêterai d'autant plus volontiers à ce récit que c'est un des rares passages où une comparaison directe avec Homère est possible. Nous ne l'essaierons pas, bien entendu, au point de vue littéraire, mais seulement sous le rapport des mœurs. Tout le monde connaît l'admirable scène des *Adieux* dans le VI^e^ livre de l'*Iliade*, et les inutiles efforts de Priam et d'Hécube au livre XXII pour retenir leur fils ; ce sont ces deux passages que le faux Darès a combinés et que Benoît va traduire à la façon du moyen-âge. Il nous montrera Andromaque qui, épouvantée par un songe, supplie son mari de ne pas aller au combat ce jour-là, et qui, repoussée par lui, va se jeter aux pieds de Priam, qui défend à son fils de sortir de la ville. Mais que nous sommes tout de suite transportés loin du poème antique, qu'il nous sera difficile de reconnaître là les deux personnages ! La scène héroïquement attendrissante que nous savons a fait place à un spectacle révoltant. Irrité de l'insistance de sa femme, « le doux, le preux » Hector la traite avec la plus atroce brutalité ; il l'injurie, il semble prêt à la frapper ; on dirait un sauvage en démence. Et la scène, de l'autre côté, n'est pas moins grossière. A la touchante Andromaque de l'*Iliade* a succédé une femme de la dernière classe du peuple, à la douleur violente, effrénée, horrible, toute physique. Elle cache les armes de son mari, et quand on les lui a rendues, elle tombe à plusieurs reprises sur le pavé ; elle supplie, elle crie, elle va chercher main-forte, elle ameute ses belles-sœurs et toutes les femmes de la famille. Et voyez en quelles insultes se traduit la colère d'Hector. « Je vois et sais bien et n'en doute plus ; en vous il n'y a ni sens ni savoir... n'en parlez plus, sachez-le bien, pour vous, je n'en céderais rien... Il en fut si enragé et si hors de lui que peu s'en fallut qu'il n'outrageât celle qui a fait cela. Elle perd à tout jamais lui et son amour pour avoir dit et découvert cela. Pour sa défense,

(1) L'auteur, dans la première entrevue des deux personnages, nous donne une singulière preuve du *savoir vivre* de Jason. V. *Rom.*, v. 1575 : « ne fu mie vilains, etc. »

pour sa menace, il ne sera jour qu'il ne la déteste, et *peu s'en faut qu'il ne la frappe* (1). » Et un peu plus loin, on lit encore : « Tant il est irrité qu'il ne sait que faire ; il hait et menace Andromaque. » Nous voilà loin du poétique mensonge de la galanterie chevaleresque, loin même de ce passage de Benoît, où il peignait les galants empressements de Diomède auprès de Briséida et où il célébrait la puissance de l'amour. Le contraste a dû se trouver trop souvent dans la réalité, et les brutalités pour l'épouse être la contre-partie de l'adoration poétique de la maîtresse (2).

La douleur d'Andromaque, ses efforts pour retenir son mari, sont peints avec la même frénésie : « De ses deux poings elle frappe de grands « coups, demenant deuil étrange et sauvage martyre ; elle s'arrache les « cheveux ; elle semble bien femme égarée. Tout échevelée et l'esprit « perdu », tout en pleurs, elle court prendre son fils Asternantes. Ce n'est pas, comme dans Homère, une servante qui le porte sur son sein. « Entre ses bras le charge et prend, dit le poète. » On dirait d'une lionne emportant aux dents un de ses petits. Et avec lui elle se jette aux pieds de son mari, le suppliant de prendre pitié de son fils, l'appelant « cœur cruel, loup enragé, qui n'a pas pitié de son enfant (3) » ; et elle tombe à terre évanouie. Ses supplications n'ont point touché Hector ; la pensée de son fils n'a pu l'attendrir, il ne le regarde même pas ; on lui amène son cheval ; il est prêt à sauter en selle, quand Andromaque, revenue à elle-même, s'élance hors du palais gémissante et « poussant « de si grands cris que bien loin en va le bruit, qu'il n'est personne à « Troie qui ne l'entende et que tout le monde en verse de chaudes « larmes. » Se tordant les mains, elle vient tout droit au roi Priam ; sa douleur est telle qu'elle ne peut trouver une parole, et quand enfin elle peut parler, son début répond à tout le reste : « Diva, fait-elle, es-tu hors de sens, « ies tu desvez ? »

Les sentiments naturels ont été impuissants ; ils ne peuvent rien sur ces rudes âmes ; c'est le devoir féodal tout seul, c'est l'autorité féodale

(1) V. tout le passage, *Roman de Troie*, v. 15251-15458, 15382.

(2) C'est la traduction tristement réaliste que fait par avance le moyen-âge des plaintes de Stratonice dans Polyeucte : « Mais après l'hyménée, ils sont rois à leur tour. »

(3) V. 15382.

qui peut en avoir raison. Andromaque le sait bien ; c'est à cette autorité qu'elle fait appel. « Va, sire, dit-elle, va tôt et le retiens. Je lui ai « apporté son fils à ses pieds ; de sa mère il a été prié, de Polyxéna et « d'Hélène : ç'a été parole vaine, il ne veut nul écouter. Va tôt, sire, « et retiens-le-moi. Il m'a aujourd'hui moult outragée et blâmée. » Elle ne peut en dire plus ; mais une fois encore, devant le roi, elle s'est pâmée sur le pavé. Et notons qu'ici ce n'est pas une vaine redite ; ce n'est pas stérilité d'imagination chez le narrateur. Chez ces personnages, en qui le physique domine, tout se traduit en mouvements physiques. A ces passions excessives la nature ne peut résister ; à chaque instant, elle faiblit, pour se relever bientôt plus violente. La passion se traduit en convulsions et en défaillances. Épuisée par ce dernier effort, Andromaque succombe enfin ; elle reste étendue à terre privée de sentiment, et tout à l'heure, quand Hector s'éloignera, elle ne le saura même pas.

Ces sauvages éclats d'une douleur toute physique naturellement se montrent bien plus encore chez les hommes. Hector, la merveille de chevalerie, est hideux à voir dans le récit de Benoît, quand la colère le transporte. Priam, sous le coup des terreurs d'Andromaque, est resté un instant sombre et pensif ; les larmes inondent son visage ; enfin il est monté à cheval à grand'peine, il s'éloigne dolent et irrité pour rejoindre Hector. Il atteint dans la rue son fils, « qui tout de douleur tressue. Les plaintes des femmes, leurs efforts pour l'empêcher d'aller chercher les Grecs, l'ont rendu furieux. Sous son heaume de Pavie, il a le visage enflammé et rouge, comme s'il avait pleuré. Les yeux lui sont enflés. Je veux vous en dire vérité ; il les a plus vermeils qu'un charbon. Férocité de léopard ou de lion près de la sienne ne monte à rien. Nul ne l'oserait regarder en face, tant son regard est cruel et farouche. » Priam enfin, mêlant les supplications et l'autorité, le force à retourner en arrière, mais sans qu'il veuille se désarmer. Il n'ose désobéir à son père et à son roi, et il ne sait comment demeurer ; il craint d'en être à jamais déshonoré. A chaque fois qu'un des siens rentre blessé, il veut s'élancer ; le roi le retient à grand'peine. Enfin, il voit les Troyens repoussés jusque dans leurs murs, et les Grecs qui les y poursuivent. Il n'y peut plus tenir. « Le sang lui est monté au visage et le cœur lui « gonfle au ventre « et li cueurs au ventre engroissiez. » Ses yeux se

« troublent ; il est si furieux, si hors de lui que nul ne l'ose approcher : « il se précipite enfin par les rues de la ville. »

Voilà la scène dans toute sa crudité. On aurait peine même à en comprendre la conception chez le poète, si l'on ne se rappelait ces incroyables violences que l'histoire nous a racontées de Henri II. Quelle grossière vérité, brutale et matérielle ! Quels effroyables éclats ! Quelle férocité en dépit du christianisme ! Où est l'âme en tout cela ? Il ne reste que la matière humaine qui fermente, que la bête féroce déchaînée. Comme à côté de cela éclate plus belle encore la beauté sereine de l'art grec !

Auprès de cette sauvagerie, et comme pour prouver à certains panégyristes du passé que la rudesse de mœurs n'a pas pour compagne nécessaire la droiture, nous trouvons les traces d'une moralité encore peu éclairée ; nous voyons de ces adresses barbares, cette habileté grossière à mettre de son côté une apparence de bon droit, une sorte d'honnêteté judaïque qui n'est qu'une perfidie de plus, l'honnêteté de Shylock voyant dans une convention la lettre, non l'esprit, parfaitement tranquille quand il a la lettre pour lui. Ainsi faisaient les Romains exécutant un traité avec Carthage, coupant les navires par la moitié « dimidias naves. » On prend ses sûretés avec le texte de la loi. « Je m'en suis bien à mon droit mis », dit Priam ; et les Grecs en font autant de leur côté. La conscience des gens paraît toute rassurée quand ils sont fidèles à la lettre du serment prêté ; mais ils ont soin qu'il ne les engage à rien. C'est ainsi que les Grecs font tomber Priam dans un piége abominable. De même aussi, ils prennent toutes leurs précautions naïvement machiavéliques pour pouvoir faire périr Hélène, sans qu'on puisse les accuser strictement de trahison. Ils décident pour cela qu'ils ne la recevront pas avant la prise de Troie ; « car, s'ils l'avaient reçue, ce serait mal après cela de la livrer à la « mort, et ils veulent qu'elle soit condamnée. »

On semble indulgent pour l'assassinat. Il y en a ici comme une jurisprudence ; on a le droit de frapper son ennemi même par surprise, à condition de poursuivre une juste vengeance et de garder une certaine loyauté. C'est la loi de la vendetta corse ; la guerre est déclarée : gardez-vous, je me garde. L'auteur ne blâme pas Pyrrhus quand il assassine ses cousins ; mais il le condamne « péché a fait, je crois » quand il tue

Cyniras, un de leurs chevaliers, parce qu'il l'avait appelé à lui (V. *Rom.*, v. 29195). La vengeance semble avoir aux yeux de ces hommes une légitimité qui prime et étouffe le sentiment cependant si vivace en eux de la loyauté. Hécube veut se venger d'Achille qui, au mépris de sa parole, a repris les armes et tué Troïlus ; elle le fera tuer en trahison ; le mot ne l'effraie pas, et le poète ne cherche pas à le voiler, et il ajoute : « nul homme ne s'en doit émerveiller, ni le tourner à grand mal ni à blâme. » Il est vrai que Pâris, à qui elle s'adresse, gémit d'avoir à remplir une pareille mission ; mais il n'ose désobéir à sa mère, et il finit par céder (v. 21895-21910).

Si le christianisme n'a pas mieux pénétré l'âme de ces personnages qui ont posé devant Benoît, il n'a pas même conquis absolument leurs respects. Un discours de Troïlus nous offre un curieux exemple de ce contraste singulier qu'a présenté parfois le moyen-âge, unissant à une soumission profonde pour l'église le dédain et la haine pour le clergé. Troïlus, dans le conseil de Priam, combat violemment l'opinion d'Hélénus. Il ne comprend pas que des chevaliers prennent avis d'un prêtre. Ses paroles rappellent tout-à-fait les violences de langage bien connues de Pierre Mauclerc, le comte de Bretagne. C'est ainsi que devait penser et parler souvent cette chevalerie toute pleine encore d'instincts germaniques, ne respirant que batailles, impatiente de la tutelle de l'église, méprisant d'instinct ces fils de serfs qui prétendaient lui commander au nom de Dieu, ou ceux de ses pairs qui avaient quitté les armes pour lesquelles ils étaient nés, et les renvoyant à l'ombre de l'autel, pour les rappeler quand une blessure mortelle ou une grande douleur rendait à l'église le chevalier meurtri et vaincu. « Provoires, dit le frère d'Hector, provoires sont toujours couards ; peu de chose suffit à les épouvanter. Celui-ci n'est point à écouter..... Il ne devrait parler entre chevaliers ; mais qu'il aille prier en ses moustiers et qu'il veille à être gros et gras. Nos vies ne s'accordent pas ; qu'il pense bien à se donner ses aises (aaisier son corps), car il n'a autre chose à faire. Pour nous, peine et travail pour prix conquérir devons aimer plus qu'autre avoir. Allons, allons, francs chevaliers, pourquoi vous vois-je ainsi vous étonner pour la parole d'un prêtre qui ici nous fait accroire mensonge. Trop fou est celui qui croit et accepte qu'il sache ce qui est à advenir d'ici en trois ans. Je n'en

crois rien ; c'est couardise qui le lui fait dire » (v. 3976 4004). Et tous les chevaliers applaudissent ; « il a très-bien dit », répètent-ils tous.

En tout ceci, la moralité des personnages de Benoît n'est guère supérieure à celle des héros qu'il croit représenter. Cependant, il y a un point où l'on sent des disciples du christianisme. Tout âpres et entiers qu'ils sont, ils professent volontiers l'humilité. Agamemnon, après les premiers engagements, propose dans le conseil des Grecs d'envoyer des ambassadeurs à Priam. Il commence son discours par une longue sortie contre l'orgueil. On sait combien le christianisme le déteste : c'est le péché des maudits, le sceau de la réprobation. « Molt doit on haïr orgueil : » on dirait un sermon.

Il est un dernier trait de mœurs que je veux relever. On s'est plu à montrer, de notre temps, que les héros du théâtre grec étaient bien plus humains, bien moins *héros* que ceux de la tragédie française au XVII^e^ siècle. On en pourrait dire autant des personnages de ce poème. Ils n'ont certainement rien de commun avec les types créés par Corneille. Ils ne font pas profession d'être de bronze, et la nature chez eux parle en toute liberté. Ils sont d'une naïveté parfaite, ne tenant pas à pousser de beaux sentiments et ne se piquant pas d'héroïsme. Différents en cela des héros de la *Table-Ronde* et de ceux du XVII^e^ siècle, ils ne courent pas après le danger. Les plus vaillants ne craignent pas de dire qu'ils le voient ; ils confesseront même ingénument, comme Tydeus dans le *Roman de Thèbes*, « qu'ils aimeraient autant être ailleurs », ce qui ne les empêchera pas de faire héroïquement leur devoir. C'est ainsi que le moyen-âge entend le courage, et l'histoire en ce point donne tout-à-fait raison aux romans renouvelés de l'antiquité et à la *Geste ;* Joinville, en pareille circonstance, sent et se comporte comme Tydeus ou Guillaume d'Orange. De même ici, Ulysse et Diomède n'hésitent pas à avouer que la tâche qui leur est confiée leur paraît rude, et tous deux « voudraient bien la paix. » Calchas est plus naïf encore, n'étant pas tenu d'être courageux par état ; pressé par sa fille, qui lui reproche d'avoir abandonné son pays, il assure qu'il n'a pu résister à l'ordre des dieux, qu'il ressent un chagrin profond de sa désertion ; mais, après tout, il pense qu'il vaut mieux se sauver ailleurs que mourir dans sa ville avec les Troyens ; et puisqu'il a retrouvé sa fille, il ne voit aucune raison de se chagriner. Le discours

d'Achille, lorsqu'il conseille aux Grecs d'abandonner le siége, en rappelant ce qu'il leur a déjà coûté, offre le même caractère ; le XVII^e^ siècle eût refusé d'y reconnaître un héros. Disons tout de suite que d'autres à côté de lui soutiennent dignement ce rôle, que Thoas, que Menestheus font entendre de nobles paroles.

J'ajouterai que les héros de Benoît me paraissent en un point supérieurs à ceux de la *Geste ;* en même temps qu'ils sont moins épiques, ils ont plus d'initiative personnelle. Dans la *Chanson de Geste,* trop souvent les personnages ne semblent pas trouver en eux-mêmes le mobile de leurs actions. Leur courage n'est pas cette flamme intérieure toujours allumée ; ils sont tout prêts à faiblir. Il leur faut un secours étranger, le miracle, l'intervention d'un messager divin, la présence d'un ange. Dans la *Chanson d'Antioche,* il faut, pour les pousser au rempart, les instances de l'infidèle qui trahit sa patrie. Dans *Fierabras,* les barons assiégés commencent à perdre courage ; il faut pour les ranimer le secours de reliques dont la vue foudroie mille Sarrasins. Dans Benoît de Sainte-More, ils n'ont pas ces faiblesses ; ils se décident d'eux-mêmes ; le poème reste plus humain, et par là même il accuse une culture et une civilisation plus avancées.

Voilà comment, dans la peinture des mœurs, le moyen-âge, tout en gardant les noms antiques, a transformé les choses de l'antiquité. L'altération n'est pas moins saisissante quand il s'agit du caractère même des personnages auxquels le génie d'Homère avait donné des traits ineffaçables. Ainsi, Hector et Achille ont chez Benoît une physionomie toute nouvelle. Le trouvère prend ouvertement parti pour le premier, et l'on peut dire que le *Roman de Troie* est, à certains égards, la revanche d'Hector. C'est lui bien plutôt qu'Achille qui est ici le héros du poème, si l'on peut dire que l'auteur ait songé à chercher un héros. Il est évidemment plus favorable au troyen. Hector est pour lui l'idéal même du guerrier. « Des Troyens le plus hardi était sans mentir Hector le fils de « Priam, des Troyens voire du monde, de ceux qui furent, ni qui sont, « ni qui jamais doivent naître (1). La nature le fit le maître des bons ;

(1) Et cependant, par moments, fidèle à Darès, il diminue Hector sans le vouloir. Ainsi, ce n'est plus lui qui met le feu aux vaisseaux grecs ; ce sont, quand les Troyens ont perdu Hector, Deyphebus et Sarpedon, etc., qui parviennent à en brûler cinq cents.

« et elle voulut en lui montrer tout son savoir pour les perfections que « l'homme peut avoir, sauf qu'elle eût pu le faire plus beau. »

Il est à noter, en effet, que Benoît, si enthousiaste d'Hector, lui a donné quelques défauts physiques. « Il bégayait un peu, nous dit-il, et louchait quelque peu ; mais cela ne lui messéait pas. » Le poète se hâte d'ajouter que les qualités de son âme effaçaient ces imperfections. Dans cette image, au milieu des redondances ordinaires, il y a vraiment de beaux traits. « On n'aurait su, dit-il, imaginer quelqu'un de meilleur. Il surpassait tout homme en valeur. Il avait des cheveux blonds frisés, les épaules larges, le corps bien fait, les membres bien fournis, et ils n'étaient pas tendres. Car depuis que Troie fut venue aux grandes épreuves, jamais il ne se tint à l'écart. Il portait les armes nuit et jour, et jamais n'aima le repos ni l'oisiveté. Jamais dans le monde entier on ne vit si dur à la fatigue des armes ni si sûr. Rien ne manquait à sa largesse ; car si le monde avait été à lui tout entier, il l'eût volontiers donné aux bonnes gens. Il n'eût voulu retenir ni or ni argent, ni bon destrier, ni palefroi, ni riche atour, ni belle parure. *Il gardait pour lui sa vaillance et le franc cœur* qui l'engageait chaque jour à largement donner. Il n'avait pas plus d'égal en libéralité qu'il n'en avait en vaillance. Ainsi parfaite était sa prouesse. Sa courtoisie fut telle et si achevée que ceux de Troie et les Grecs à côté de lui n'étaient que droits vilains. En grand sens et en parfaite mesure, il surpassait toute créature. Car ni pour joie ni pour grande colère il ne fut conduit jusqu'à faire le moindre tort. Jamais on ne trouvera homme qui le vaille. Il était brun chevalier de visage ; il eut le cœur franc et doux et sage. Il était de si riche cœur que pour aucune occasion il n'eût voulu dire parole laide ni vilaine. Jamais on ne vit homme qui tant se peinât à porter les armes et à souffrir, ni à offrir du sien à tous. Jamais on ne vit homme meilleur. Il aimait ardemment la gloire et l'honneur. Jamais homme de mère né ne fut en aucune ville tant aimé. Car tous ceux de Troie l'aimaient, petits et grands (V. *Rom.*, v. 5293-5360). » Et ailleurs, parlant de Troïlus, il ajoute encore à cet éloge en disant qu'Hector fut droit « empereur et droit seigneur de tous ceux qui ont porté armure ; « Daires nous est garant qu'il fut fleur de chevalerie. »

Ce portrait d'Hector mérite qu'on s'y arrête. Car on peut, à ce propos, signaler une différence esthétique essentielle entre l'antiquité et le moyen-

âge, une grande différence dans l'art des deux époques. En comparant l'ancienne et la nouvelle *Iliade*, nous voyons que nous avons affaire à des races toutes différentes.

Chez le peuple grec, adorateur de la beauté, l'idée du personnage épique ne se sépare pas de celle d'une beauté supérieure. Que le poète le dise ou non, nous-mêmes, dès que nous pénétrons dans l'épopée homérique, nous revêtons instinctivement chacun des personnages de la forme la plus achevée ; chacun d'eux, suivant son âge et sa situation, devient le représentant le plus parfait du genre de beauté qui lui convient. Achille se présente à nous avec toutes les perfections juvéniles ; Agamemnon a la beauté majestueuse, la plénitude et la dignité de l'âge mûr ; Nestor est l'image de la plus belle vieillesse. Homère n'a pas craint de mettre en un coin du tableau la figure grimaçante de Thersite ; mais ce n'est qu'une exception. En lisant l'*Iliade*, nous nous plaisons à imaginer quelque beau bas-relief de Phidias tout à coup animé, et en prêtant la vie aux créations les plus parfaites de la statuaire grecque, nous nous croyons sûrs de ne pas donner au poète plus de style qu'il n'en avait. Nous savons que c'est ainsi que les Grecs comprenaient leur poète, que chez eux la statuaire a procédé de l'épopée, que Phidias s'inspirait d'Homère.

L'auteur de la nouvelle *Iliade* comprend autrement la beauté. Ce qu'il loue sous ce nom de beauté, c'est avant tout la force, avec la santé et la belle humeur qui l'accompagnent d'ordinaire. C'est une beauté vraiment virile, solide, grande, un peu massive, colorée par un sang jeune et abondant, suffisant à tous les travaux de cette rude vie de combats et d'exercices violents en plein air et au grand soleil. Sans doute, il ne faut pas demander au poète qui peint les rudes prouesses de la vie chevaleresque de concevoir la beauté comme l'a pu faire le XVIII^e^ ou le XIX^e^ siècle, vivant de la vie la plus artificielle au milieu de toutes les recherches du luxe et de la civilisation la plus raffinée ; il n'y faut pas chercher cette beauté mélancolique du roman moderne qui est toute dans l'expression et où la mode et la convention ont tant de part. Il fallait d'autres hommes pour se mouvoir à l'aise sous les lourdes armures. Mais le type qu'il présente ne diffère pas moins de la beauté selon l'art grec, qui, plus près de la nature, ignorant les grâces de la gracilité et de l'étiolement, offre, il est

vrai, le plus complet développement de toutes les perfections physiques, mais qui, tout en étant bien portante et bien vivante, est encore autre chose. Homère ne négligeait pas de donner la force à ses héros. Achille lance des rochers que douze hommes des âges suivants ne sauraient soulever. Mais cette vigueur n'est qu'un des éléments de sa supériorité physique, et au plus complet épanouissement de la matière le poète unit toujours une suprême élégance. Ici ceux des personnages dont le poète exalte la beauté sont en général « grands et gros et longs. » Ajax est « beau et espallu (aux larges épaules), et gros et carré de poitrine, de bras et de côtés, et fort et dur »; Agamemnon « membru à grand merveille »; Patrocle « long et grand »; Diomède « est fort et gros et carré et grand d'autant »; Nestor « grand et gros et large »; Palamèdes « grand et élancé, haut, long, blond et beau et droit. » Pelidri est grand aussi. C'est avec une évidente complaisance qu'il dit de quelques-uns de ses personnages qu'ils semblaient mieux géants qu'autres gens. Seul, Ulysse, dont un caprice du poète a fait le plus beau des Grecs, « n'était ni grand ni trop petit. » De même chez les Troyens, Priam est « long et grand », Hector « beau et parcréu (bien venu) et grand. » Nous verrons tout à l'heure, peint à peu près des mêmes traits, Troïlus qu'on nous donne comme beau à merveille (1).

Mais cette beauté toute franche et naïve et quelque peu massive et rustique, le poète ne tient pas même à la donner à tous ses héros. Il n'a pas cette préoccupation de la noblesse et ce respect des majestés que l'on aura quelques siècles plus tard. Il ne semble pas convaincu qu'un roi est nécessairement le plus beau des hommes, et sans souci de la dignité royale, il a peint hardiment quelques-uns de ses princes en toute laideur. Dans le désir qu'il a de leur donner une physionomie individuelle, quelques-uns de ses portraits tournent tout-à-fait à la caricature. Neptolémus, ce prince si secourable aux poètes, « était grand et long, gros par le ventre comme un billot... il avait les yeux gros et ronds. » Podalire n'est pas représenté sous des couleurs plus avantageuses : « il était si gros qu'il ne pouvait aller un pas. » Machaon « était un mer-

(1) A propos de ces yeux *verz* ou *vairs* qu'on retrouve si souvent dans la poésie du moyen-âge, on est tenté de chercher les yeux vairs (tachetés) de l'épervier; il est à remarquer que Darès donnait déjà à Patrocle des yeux *verds*, « viridibus et magnis. » On retrouvera les yeux *sers* dans J. Le Maire de Belges.

veilleux roi ; mais il n'était mie courtois : il avait le corps tout rond et peu de cheveux parmi le front (1). » C'est à Darès que Benoît emprunte les premiers traits. Darès avait dit « Podalirium crassum, Merionem rufum, mediocri statura, corpore rotundo » ; mais le trouvère s'est approprié les détails en les amplifiant et leur donnant une réalité qui semble due à des souvenirs individuels ; les auditeurs devaient reconnaître les originaux.

On voit que l'auteur en tout cela est médiocrement préoccupé de la beauté ; c'est que, de par la constitution de la société féodale, et de par l'éducation chrétienne, il est des choses qu'on fait alors passer avant elle. Le héros féodal qui se livre sous l'armure et la visière baissée à l'admiration de la foule doit avant tout être fort et vaillant et avoir une fière tournure. Ce sont là les mérites que relevait d'abord la *Chanson de Geste* chez ceux pour qui se passionnaient ses héroïnes. Joignez à cela que le sentiment chrétien, par une sorte d'instinctive réaction contre le paganisme adorateur de la forme, et pour mieux mettre en relief la beauté de l'âme, fait bon marché de la beauté du corps. Aussi, est-il à remarquer que le moyen-âge, plus spiritualiste qu'artiste, a donné aux hommes les plus grands par l'intelligence, quelques imperfections physiques. Si l'Hector de Benoît de Sainte-More louche et bégaie, Virgile, dans l'*Image du Monde*, nous est peint comme étant de petite stature et ayant le dos « tort un peu par nature. » On sait comment du sage Ésope on a fait un nain difforme. A une certaine date, on s'est même plu à peindre le Christ laid. Si la statuaire du XII^e^ siècle est arrivée à des idées plus saines et a peuplé la façade de nos cathédrales de nobles figures qui en complètent bien l'incom-

(1) Nous complétons ici les portraits. — Neptolémus était vertueux à merveille, et ingénieux et plein de ressources. Il avait belle prestance et belle figure. Il n'avait robe si précieuse, si un conteur la lui demandait, qu'il ne la lui donnât tout de suite.... Il avait la chevelure noire. Il s'entendait à parler dans les assemblées et savait beaucoup de *lais*, il honorait fort clercs et laïques. — Podalire était de grande noblesse, mais jamais il n'aima la joie. En vain, chercherait-on par la terre entière pour trouver aussi orgueilleux que lui. Il était tout-à-fait vaillant et preux, mais triste aussi et dolent. — Machaon menaçait richement et était rude à toute gent. Il n'était ni trop grand, ni trop petit ; mais il se laissait aller à dormir malgré lui. — Benoît, du reste, en sait bien plus qu'Homère sur tous ces points, et il entre en de bien plus longs détails. Il nous apprend que dame Hélène avait entre les deux sourcils bien déliés et bien dessinés un seing ou grain de beauté qui lui avenait à merveille, que les sourcils de la belle Briséida se rejoignaient, que Cassandre avait des taches de rousseur, etc.

parable beauté, la laideur garde cependant encore trop de place dans cet art. Le dernier mot de l'art cependant doit être

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus,

les belles formes mises au service des belles idées et leur servant d'enveloppe. Mais c'est là le fait d'un art plus savant, et d'un spiritualisme plus réfléchi et assez sûr de sa puissance pour être convaincu qu'en offrant à la foule de belles images, elle ne s'arrêtera pas à regarder pour elles-mêmes et pour elles seules la beauté de la forme et la grâce des traits, mais qu'elle se plaira surtout à contempler le rayonnement d'une belle âme. L'art du moyen-âge semble se défier de lui-même, se défier surtout de son public. Il semble craindre que la beauté morale ne frappe pas assez à travers la beauté physique; et il supprime celle-ci pour laisser éclater celle-là; ajoutons ici qu'il est avant tout réaliste. Mais il est temps de revenir à Hector.

Dans toute la suite du poème, l'auteur justifie l'idée magnifique qu'il a donnée de lui. C'est à lui que sont réservés les grands exploits. Il renouvelle les prouesses de Godefroy de Bouillon et ce coup fameux qui a eu un tel retentissement dans les histoires des Croisades. Il sépare Xantipus en deux moitiés, il tue de même Prothénor: « il tranche « à Scédius le bras droit et le côté jusqu'au nombril; plus de mille « furent témoins de cet exploit. Il n'est chevalier au monde qui pût « se mesurer contre lui corps à corps sans qu'il lui fallût mourir. »

Lui-même résiste à tous les assauts; en vain, il est frappé de tous les côtés; « il n'en meut, ni ne chancelle », nous dit le poète. Il inspire aux siens une telle confiance que son père lui-même n'hésite pas un instant à le risquer.

Ce n'est pas cependant qu'il ne porte les traces de ses exploits. « A lui paraît bien quel est le jeu. Son visage est tout meurtri des « marques qu'y ont laissées les mailles du haubert; il a les épaules « enflées, et la chair bleue en plusieurs endroits des grands coups des « épées. Le hoqueton de drap de Sarragosse qu'il porte aujourd'hui pour « la première fois est tout déchiré et sans couleur, tout souillé et tout « couvert de sang glacé et de sueur. »

Aussi, voyez quelle adoration lui témoignent les Troyens, avec quelle ivresse il est accueilli par eux. « La ville tout entière vient au-devant « de lui. Il n'est personne qui ne pleure de joie quand ils le voient « entrer. Il ne demeure ni dame, ni pucelle, ni bourgeoise, ni « demoiselle qui ne vienne le contempler; on en voit bien mille « pleurer. La plupart s'écrient à haute voix : Voici de tous les vaillants « la fleur, le souverain et le plus preux. C'est lui qui nous vengera « tous des torts et des outrages qu'ils nous ont faits. Que le Seigneur « qui fit le monde le défende de tout accident, autant comme nous en « avons besoin. » Et ce cortége ne cesse de le suivre jusqu'au palais.

Sa puissance éclate mieux encore dans la terreur qu'il inspire à ses ennemis. « Ils le craignent plus que la mort, nous dit le poète. » Voyez encore quel hommage à sa force dans les paroles de haine que prononce contre lui Agamemnon. Il rappelle tous les désastres qu'il a causés aux Grecs, tous les chefs puissants qu'il leur a tués. Il assure que, si l'on pouvait se défaire de lui, les Troyens ne tiendraient pas un seul jour. « Il « est leur seul espoir, leur défense, leur château, leur appui, etc. Ils « ne font rien, sinon par lui, aux plus couards il donne osement. »

Les Grecs mêmes, auxquels il a fait tant de mal, ne peuvent s'empêcher de l'admirer. Lorsqu'à la faveur d'une trève Hector est venu à un entretien avec Achille, les Grecs se pressent à l'envi autour de lui pour le contempler à loisir, parce qu'ils ne l'avaient jamais vu, si ce n'est en tournoi : « Hector fut fort regardé et par les Grecs fortement loué ; ils se le montrent au doigt l'un à l'autre. » Et le poète ajoute que les plus prisés d'entre eux, de tout un mois, ne pourraient se rassasier ni se lasser de le regarder.

Benoît l'a introduit dans son œuvre d'une assez vaillante et fière manière. Les Grecs ont débarqué. Après avoir essayé vaillamment de les repousser, les Troyens ont dû céder. Déjà ils ont perdu tout espoir de réparer leurs pertes, quand « Hector arrive, piquant des deux, sur un « cheval bai d'Espagne. Parmi la presse, il pousse son cheval et s'élance. « Il rencontre Protésilas, le chef des assaillants ; du premier coup, il « traverse son écu, son haubert, et le renverse mort sur place, le cœur « traversé. Désormais, ceux-là peuvent songer à eux qui ne lui feront « pas passage et qui l'attendront de pied ferme. Hector ne cesse ni ne

« repose, il frappe et immole; en son poing tient l'épée nue, il en a « frappé maint coup. En peu de temps, les Grecs ont appris à le con- « naître. Ils reconnaîtront ses couleurs et le tranchant fer de sa lance. « Ils le redoutent à ce point que nul ne tient devant lui (v. 7476-7510). »

C'est ainsi qu'on le retrouve en chaque bataille abattant tout, fendant partout la presse, s'ouvrant une large voie. Là où il est, les Grecs sont battus et fuient; dès qu'il disparaît, ils reprennent l'avantage; les Troyens cèdent à leur tour. Benoît a peint cela d'une façon vraiment poétique dans ce récit de la dernière bataille d'Hector. Retenu par son père, il a vu la fuite des siens, il a vu rentrer ses amis blessés, il entend les cris de désespoir qui s'élèvent de toutes parts, et les supplications des Troyens qui n'espèrent qu'en lui. Son cœur éclate; furieux, hors de lui, il s'élance sur son cheval de guerre. Aussitôt quel changement, quel retour de fortune, quel coup de théâtre! « A sa vue, la joie est « rentrée dans tous les cœurs. Le peuple se précipite ravi, pleurant et « criant; plus de mille l'ont adoré. Ils lui disent tous, à l'envi que les « Grecs ont bien vu qu'il n'était pas à la bataille, qu'ils y ont fait à leur « volonté..... mais maintenant ils vont payer jusqu'au plus petit. »

Hector arrive à la bataille. La presse est si grande des tués, des blessés et des fuyards qu'il a peine à sortir; mais enfin il s'est frayé une voie. Les Grecs ne tarderont pas à s'apercevoir de sa venue; on le sent à un certain frémissement qui se communique à toute la bataille. Toute la scène, dans le trouvère, est pleine de grandeur, de mouvement et d'éclat. Dès l'abord, le héros leur jette mort Eurypilus, sire et duc d'Orchomène; il mutile Assidus, un comte d'un merveilleux courage; les cris de guerre éclatent; les cors, les trompes, les olifants sonnent; les murailles en retentissent, tous les combattants en frémissent. Bien fut Hector reconnu!

Dès qu'ils l'ont aperçu, les ennemis quittent la ville à grands pas. Il dégage Polidamas que les Grecs entraînaient; il les a, en un instant, rejetés dans la plaine. Il tue Loëtetes de sa lance, qu'il lui passe au travers du corps. « Le sort de la bataille est changé; c'est par Hector le « bon vassal; il blesse, il tue, il massacre tout. Jamais on ne vit sem- « blable rencontre, tel choc, tel carnage; par cent mille ils s'entretuent. « Par la cité retentissent et cors et cris; par les tentes également. Tous

« croient que la terre fond sous leurs pieds. Tout le champ est jonché « de morts. » Hector a frappé encore Politènes, chevalier merveilleux, promis à une sœur d'Achille, et qui portait la plus riche armure toute resplendissante d'or et de pierres précieuses ; il va le dépouiller quand Achille l'en empêche ; les voilà enfin en présence. « Ils se heurtent et « s'escriment rudement et sans merci ; ils se portent maints coups. Les « heaumes retentissent, les courroies se rompent ; ils ont les bras tout « fatigués. » Enfin, Hector saisit un épieu et en frappe à deux poings son adversaire, si rudement que celui-ci est presque renversé ; ses hommes l'entraînent en toute hâte, blessé, souffrant, furieux, et le dérobent à la mort. C'est ainsi, en effet, que se passent toujours les rencontres entre Achille et Hector ; c'est au dernier que reste toujours l'avantage. Une première fois, ils se sont trouvés face à face et se sont jetés l'un sur l'autre. « Il n'y eut haubert qui ne faussât et aucun d'eux qui ne saignât » ; mais Achille a plié le premier ; il a été renversé du choc et y a perdu son cheval. Cependant les Grecs l'ont remonté, et il est revenu au combat plein de fureur ; mais, cette fois encore, Hector lui assène sur son casque trois coups d'épée qui lui font le visage sanglant, et la presse les sépare sans qu'Achille ait pu se venger. Une autre fois, il n'est sauvé que par l'intervention de Diomède. Hector ne pourra être vaincu par son adversaire que grâce à une surprise ; ce n'est pas tout-à-fait une trahison, mais c'est une déloyauté. « Hector a abattu un roi, il le veut prendre « et retenir ; il le tenait par la ventraille et l'entraînait hors de la presse, « il ne se couvrait plus de son écu. Quand Achille s'en aperçoit, le per- « fide (cuverz) il pousse droit vers lui son destrier. Le haubert doublier « ne peut résister au coup : le foie et le poumon se répandent sur l'arçon. « Il tomba à la renverse. « Hélas ! s'écrie le poète, attendri pour son « propre compte, hélas ! quelle pesante aventure ; combien elle est hor- « rible et dure, et quelle pesante destinée ! »

Aussitôt, parmi les Troyens, tout se disperse, toute résistance a cessé du même coup. Pas un seul ne songe à lui-même. « *Ce leur est beau « qu'on les tue* ; chacun fait peu de cas de sa vie. Ils jettent lances et « écus. *La mort d'Hector les a vaincus,* et si bien tués et si découragés, « ils sont si pleins d'angoisse et si désolés que la plupart sont tombés « sans vie au milieu de la plaine. Les Grecs les massacrent sans qu'ils

« résistent, sans qu'ils essaient de délivrer aucun des leurs... Les Grecs « en tuent, en blessent tant qu'ils veulent. »

Il y a vraiment en tout ceci de la verve, de l'accent et du sentiment poétique. Et l'auteur est si bien partisan d'Hector, il est si bien habitué à s'associer à tous les sentiments des Troyens qu'il prend un plaisir singulier à venger leur héros. Au milieu du découragement universel, il amène Memnon, qui s'élance sur Achille, qui lui porte de violents coups d'épée, le renverse de sa selle, et le poète le laisse tout sanglant, battu, meurtri, se pâmant de douleur.

En tout ceci, Achille est évidemment sacrifié au héros troyen. Du reste, l'exemple avait été donné à Benoît par *ses* auteurs. Dictys, tout favorable qu'il est aux Grecs, avait singulièrement rabaissé la victoire d'Achille. Il allait attendre timidement Hector dans une embuscade ; il le surprenait au passage d'un fleuve lorsqu'il allait au-devant de Penthésilée, et le frappait ainsi sans grand danger (Dictys, liv. III, ch. XII). Le narrateur laissait entendre qu'on avait des doutes sur la loyauté d'Achille. Les Grecs, le voyant en conversation avec un messager troyen, soupçonnaient une trahison et l'épiaient. Darès ne prend pas, il est vrai, parti contre lui comme le fera bientôt Benoît. Son combat contre Hector est ici tout-à-fait loyal. « Hector l'a frappé à la cuisse ; Achille « blessé se mit à le poursuivre avec plus de fureur et ne s'arrêta pas qu'il « ne l'eût tué (V. Darès, ch. XXIV). » Cependant, il se joint à quelques-uns de ses exploits des circonstances qui en diminuent singulièrement la gloire. S'il vient à bout de Troïlus, c'est avec l'aide de ses soldats. « Il « exhorte les Myrmidons à se jeter hardiment sur lui. Le cheval de « Troïlus blessé tombe et le renverse, embarrassé dans les rênes. Achille « survient en toute hâte et le tue (V. Darès, ch. XXXIII). »

Darès, en outre, a perdu tout-à-fait le sens de l'épopée antique. Son héros n'est plus l'objet d'une faveur spéciale des dieux ; il n'est plus invulnérable. A chaque instant, nous lisons qu'Achille revient blessé du combat. Il est blessé par Hector, blessé par Memnon, blessé par Troïlus ; il reste de longs jours cloué sur un lit de douleur. Benoît s'empare de ces détails et les aggrave ; il se plaît à mettre en relief toutes ces mésaventures d'Achille.

Cependant, quand il n'est pas en face d'Hector, il le traite encore avec

honneur, et trace parfois de lui un assez fier portrait. Il nous le montre luttant seul vaillamment contre une foule. Énée, Troïlus et plus de cinquante chevaliers se sont jetés sur lui et l'assaillent de toutes parts. « Mais, nous dit le poète, ni sanglier, ni lion, ni léopard ne se défend « comme il fait. On ne saurait vous redire la moitié seulement de sa « prouesse : il tue les uns, il blesse les autres. Ils connurent bien ce « jour-là et son courage et sa valeur. Nul n'aurait pensé qu'un seul « homme pût avoir défense comme il eut. » Ses armes sont faussées en sept endroits, son écu est tout taillé en pièces, « ainsi que son heaume « à or vergé : par les lacs pendent les quartiers. Il n'a pas le corps « entier, le sang lui jaillit par mainte blessure ; il allait périr enfin « s'il n'était secouru. » Achille ailleurs dira, en parlant de lui-même : « Il n'y a pas une place en mon écu qui ne soit rompue et percée à « jour (1). » Il est toujours prêt à payer de sa personne. Quand Hector lui propose de vider en combat singulier la querelle des deux peuples, il accepte l'offre avec ardeur ; ce sont les Grecs qui s'y opposent. Le poète nous peint en une image vraiment antique la terreur qu'il inspire : « Les Troyens fuient épouvantés devant lui ; ils fuient de sa voie comme « le cerf devant les chiens : il n'en reste aucun en dehors des remparts « qui ne soit sûr de la mort. » Enfin, nous le voyons dans le conseil des Grecs écouté avec une attention profonde ; « car il était craint et « redouté, et tenu en haute estime. » Cependant, nous venons de voir comment, selon Benoît, il triomphe de ses plus redoutables adversaires ; et quand l'amour se sera emparé de lui, le poète nous le montrera tout prêt à trahir les Grecs pour satisfaire sa passion. Cette passion même, dont nous allons parler plus longuement tout à l'heure, est une altération dernière du caractère homérique. Dans toutes ces peintures, Achille ressemble aussi peu au héros de l'*Iliade* qu'au jeune et brillant héros de l'*Iphigénie* de Racine.

Un dernier hommage rendu par Benoît à Hector, après la désolation des Troyens, c'est la joie sans borne des Grecs en apprenant sa mort. « Ils ne prisent pas un denier les pertes énormes qu'ils ont faites,

(1) V. *Rom. de Troie*, v. 13060. « En mon escu n'a pas un dor », dit le poète. *Dor* est une sorte de mesure. V. Ducange, *Gloss.*, au mot *dornus*. Le mot se retrouve dans le *Roman de Troie*, au vers 28124, et dans la *Chronique des Ducs* au v. 23380.

« puisqu'ils sont délivrés de leur mortel ennemi. Ils sont convaincus qu'il « ne saurait plus leur arriver ni peur ni mal. »

On peut dire que c'est à Benoît qu'appartient l'honneur de cette espèce d'apothéose d'Hector. Dans Dictys, la transformation n'était pas encore commencée. Il fuyait devant Achille ; ce n'était pas lui, mais Sarpédon qui tuait Patrocle. Darès, tout troyen qu'il prétendait être, ne lui avait pas fait cette place exceptionnelle. Dans ses portraits, il ne lui avait donné que trois lignes à peine et ne l'avait pas détaché du reste de la galerie, comme l'a fait le vieux trouvère. Dans le roman latin, je ne ne trouve guère qu'un trait qui ait pu inspirer notre poète, c'est celui-ci : « unde Hector recedebat, ibi Trojani fugabantur ; » mais il ne ressort pas sur le fond du récit. Une page plus loin, Agamemnon excite les Grecs à s'attacher surtout à lui : « ut maxime Hectorem persequantur. » La liste des chefs tués par lui est la plus longue ; mais nulle part, le faux Darès ne travaille à le mettre en relief, à lui donner cette grandeur particulière que lui assigne Benoît. C'est probablement de la lecture de Virgile, au temps où il composait l'*Eneas*, qu'il aura rapporté cette impression première et cette direction d'idées. C'est dans le II^e^ livre de l'*Énéide* qu'il aura d'abord appris à s'attendrir sur lui. Comme le moyen-âge connaît bien mieux Virgile qu'Homère, les admirations devaient être ainsi renversées, et le vaincu de l'*Iliade* prendre la première place. Le sentiment patriotique aura fait le reste ; puisque les nations d'Occident prétendaient descendre des Troyens, le poète devait donner à ceux-ci le beau rôle, exalter leur héros et lui faire une triomphante défaite.

Benoît, du reste, ne s'est pas contenté de faire d'Hector le plus vaillant des guerriers. Il connaît et remplit tous les devoirs d'un bon chef ; il est attentif à veiller sur les siens, il accourt à temps pour les tirer du péril, et son humanité est égale à sa vaillance. Au retour de la bataille, avant même de se désarmer, son premier soin est « de monter et des- « cendre par les hôtels, pour reconforter les blessés et pour dire et « commander qu'on les fasse bien servir et qu'on ne leur refuse rien de « ce qui leur plaît ou leur est nécessaire » ; alors seulement il va descendre « au grand palais. » Nous l'avons vu, pour ménager des existences, proposer à Achille un combat singulier. Il n'est pas moins humain à l'égard de ses adversaires. Il prend le parti des prisonniers ; il vient en aide à Énée pour sauver Thoas.

Aussi le poète s'est-il plu à nous le montrer l'objet d'une tendresse et d'une vénération particulières de la part des femmes. Elles se pressent autour de lui ; elles sentent en lui une protection particulière. Et en récompense elles lui rendent un honneur exceptionnel. « Quand il descend au « grand palais, à l'épée recevoir et prendre il y eut assez de dames et de « pucelles, riches et preuses et sages et belles. Elles le désarment vo- « lontiers ; elles seules le font ; jamais sergent ni écuyer ne le touche. » Elles se pressent toutes autour du lit où il est étendu blessé » ; elles le « veillent la nuit et le jour, Hélène avec les autres ; c'est elle-même « qui panse ses plaies, Hélène au franc cœur, qui moult l'aime et honore « et sert. »

Hector a toutes les vertus. Ce guerrier vaillant est le plus calme et le plus modéré des hommes. Il n'est pas moins prudent ; lui qui va faire si bon marché de sa vie, et à qui la guerre doit apporter une telle gloire, il essaie de détourner Priam de provoquer les Grecs. Il voudrait se mesurer avec eux et venger l'insulte faite à Laomédon ; mais il sent et montre tout le danger et toute la témérité de l'entreprise ; il supplie ses concitoyens de ne point s'engager légèrement dans une affaire dont ils seront les victimes. En toute rencontre il donne de sages conseils ; et cependant, aussi modeste que sage, il est toujours prêt à sacrifier son opinion à celle de la majorité. Cette modestie se retrouve en toute occasion. Aux outrages, aux violences d'Achille il répond simplement, en souriant, et quand il s'est laissé aller à rendre menaces pour menaces, tout à coup, revenant à lui-même et craignant de paraître présomptueux, « j'ai dit là une vilainie ; se vanter est grand « folie. J'ai ouï dire et raconter que nul franc homme ne peut monter en « grand prix par trop menacer. » Il n'est violent enfin que pour sa femme.

On voit quelle métamorphose ont subie les deux personnages les plus fameux de l'*Iliade*. Il serait trop long de poursuivre cette comparaison à propos de tous ceux qui figurent dans les deux poèmes ; je voudrais seulement indiquer rapidement quelques traits. Je ne veux pas m'arrêter à Agamemnon que le poète nous a peint « membru à « grand'merveille, le teint blanc, les cheveux plus blancs que neige « neigée, ne se pressant pas de parler, il était trop sage pour cela, « rude à la fatigue, noble, riche d'avoir et gracieux, » ni à Ménélas

qui ne joue qu'un rôle médiocre et que l'auteur a représenté sous des traits un peu communs; sa situation dans le poème a influé sur la description physique. Mais les Ajax, par exemple, n'ont rien à démêler avec leurs homonymes antiques. L'un nous est décrit comme « très-« curieux de sa parure, toujours vêtu richement, preux et sûr en « bataille, mais léger en paroles et se jouant moult volontiers. » L'autre, qu'il appelle Thelamon Ajax, était homme de grande valeur. Il y avait en lui « moult bon chasseur : en sa jeunesse il avait composé « mainte poésie, en tous biens il avait grand renom. Il avait la che-« velure noire et frisée. Il était de grande simplicité; mais contre « l'ennemi il avait le cœur cruel et hardi. Ni en bataille, ni en tournoi, « il n'eût porté foi à nul homme. Sous le ciel il n'y avait tel chevalier, « ni qui se vantât moins de ses exploits après manger. »

C'est aussi ailleurs que dans l'*Iliade* que l'auteur du *Roman de Troie* a pris le portrait du vieux Priam. « Priam fut merveilleusement beau « et long et grand. Il avait le nez, la bouche et le visage réguliers et « bien dessinés. Il avait la parole quelque peu cassée, la voix cepen-« dant agréable, douce et basse. Il était chevalier parfait et le matin « mangeait volontiers. Jamais aucun jour on ne le vit s'étonner, et « jamais il n'aima les langues méchantes. Il était tout-à-fait bon justi-« cier et de parole loyale. Il aimait à entendre contes, fables, chansons « et instruments et chants nouveaux; il s'y délectait et honorait beau-« coup les chevaliers. »

Benoît n'a point oublié le fils d'Anchise; mais celui-ci n'a que médiocrement à se louer de lui. Le poète nous le montre « gros et petit, « sage en faits et en paroles. Il savait bien haranguer les hommes et « chercher et poursuivre son avantage. Il était à merveille beau parleur, « et en justice doux conseiller. Il y avait en lui force sapience, vigueur, « révérence et vertu. Il avait les yeux vifs, la mine joyeuse. Il fut roux « de barbe et de cheveux (sans doute parce qu'on lui réserve le rôle « de Judas); il était plein de prouesse et convoitait fort richesse. »

Il serait aussi difficile de reconnaître ici le héros de l'*Odyssée;* et à ce propos, il n'est pas sans intérêt de voir comment le moyen-âge comprend et apprécie le rusé Ulysse, ce type si éminemment grec dont Homère avait voulu faire l'idéal de la sagesse. Ce qui, chez le poète

antique, était adresse et habileté est devenu complet mensonge dans un temps naïf qui appelle les choses par leur nom, et chez le poète de l'âge chevaleresque, amoureux de loyauté, et par là même peu disposé à admirer les finesses de cet autre temps. « Ulixes, nous dit Benoît, surmontait tous les Grecs. Il n'était ni trop grand ni trop petit, mais garni de grand sens. Il était à merveille grand parleur ; mais en dix mille chevaliers, il n'y en avait un qui fût aussi *tricheur*, ni un non plus qui fût *si beau menteur* : de sa bouche sortaient grandes hâbleries, « granz gabeiz » ; mais il était large (généreux) et courtois (v. 5183-5192). »

Nous avons signalé une autre addition faite par le *Roman de Troie* comme par l'*Eneas* aux épopées antiques ; ce sont des peintures d'amour, images fidèles de l'âge féodal. C'est, en effet, un des grands caractères du XII[e] et du XIII[e] siècle que cette universelle glorification de l'amour. On y aurait pu chanter, comme dans Euripide : « Amour, roi du monde. » Dans l'ordre religieux aussi bien que dans la société laïque, chez saint François d'Assise et les Mystiques, comme chez les troubadours et les trouvères, l'amour éclate, s'épanche et triomphe. Il en sort toute une poésie. Le moyen-âge met l'amour partout ; il le mêle à la vie de tous les grands hommes de l'antiquité. Il ne s'attaque pas seulement aux princes et aux rois, comme dans la tragédie du XVII[e] siècle ; les plus savants docteurs, ceux qu'on regarde comme les représentants par excellence, les types mêmes du savoir, ne sauraient y échapper : on dirait quelque souvenir d'Abailard. Rien n'est plus fameux aux XII[e] et XIII[e] siècles que les mésaventures amoureuses d'Aristote, d'Hippocrate et de Virgile (1). Le moyen-âge s'est plu à mettre en leur personne la philosophie, la poésie, la médecine, la science en toutes ses formes,

(1) Jean de Mehun répète la même accusation :

Luxure est un péchié que, qui s'i lesse vivre — Virgile et Aristote en furent ja si yvre
Jamès jusqu'à la mort à peine s'en délivre. — Que petit leur valurent leur engin et leur livre.

Au XVI[e] siècle, on citera Virgile parmi les grands hommes qui n'ont pas su résister à l'amour :

L'homme fort rendra faible et débile : — Sanson, David, Salomon et Virgile.
De ce tesmoins sont escrits en maints lieux

Le dernier vers semble un souvenir direct de Benoît ; on le retrouvera textuellement tout à l'heure. Sylvius Æneas, dans son petit roman *De Eurialo et Lucretia*, 1444, fait dire à un de ses personnages,

sous les pieds de la femme. En vain les biographes de Virgile nous ont-ils parlé de la pureté de ses mœurs et nous ont-ils dit qu'il avait été surnommé la Vierge ; il faut qu'il subisse la loi commune. Selon le moyen-âge, le chaste et doux poète a été toute sa vie l'esclave des femmes, et il meurt par elles. C'est en ce point surtout que Benoît s'est plu à amplifier son texte ; c'est là sa grande originalité, originalité qui doit lui demeurer entière. Je ne vois pas, en effet, où est la nécessité de ne reconnaître dans son œuvre qu'une maussade et maladroite imitation de Chrétien de Troyes. Poètes de cour et contemporains (1), ils ont été portés tous deux par ce grand courant amoureux qui a été l'âme du moyen-âge. Chacun d'eux a traduit à sa façon un sentiment qu'ils ne créaient ni l'un ni l'autre. S'il est des points sur lesquels ils se ressemblent, par exemple quand ils vantent à l'envi la puissance irrésistible de l'amour, la peinture même de cet amour a chez les deux poètes des caractères différents. Dans Benoît, nous ne retrouvons pas l'inspiration des romans de la Table-Ronde, mais quelque chose d'intermédiaire entre ceux-ci et la Chanson de Geste dans sa forme première, dans sa sévérité native. L'amour, dans les récits de Chrétien de Troyes, est un mélange de la conception galloise du rôle des femmes, de certains souvenirs d'Ovide, du raffinement littéraire, de l'élégance sociale des troubadours et des cours d'amour ; joignez à cela l'esprit champenois, esprit facile, ouvert, communicatif, quelque peu féminin, artiste et voluptueux, l'imagination champenoise aimable et riante, et naturellement amoureuse, et songeant volontiers de l'Orient. Si Chrétien de Troyes a été l'un des interprètes les plus complets de cette inspiration, une comtesse de Champagne s'intéressait à ses travaux (2), une comtesse de Champagne figure parmi les légistes de cette étrange juridiction des cours d'amour. C'est en Cham-

parlant de la puissance de l'amour : « Aspice poetas : Virgilius per funem tractus ad mediam turrim pependit, dum se mulierculæ sperat usurum amplexibus..... » Il ajoute : « Aristotelem tanquam equum mulier ascendit, fræno coercuit et calcaribus pupugit. »

(1) Chrétien de Troyes, selon l'*Histoire littéraire*, t. XV, est mort entre 1195 et 1198, selon d'autres en 1191.

(2) Femme de Beaudoin IX, comte de Flandre. M. Michelet parle, dans son *Histoire de France*, de « cette excellente famille des comtes de Blois et de Champagne, qui, à cette même époque, encourageait « les communes commerçantes, divisait à Troyes la Seine en canaux et protégeait également saint Bernard « et Abailard, libres penseurs et poètes. »

pagne qu'est né Thibaut (1), le trouvère couronné, le prince des chansonniers du moyen-âge, vrai prince d'amour, mené en laisse par Blanche de Castille, perdant gaîment pour elle ses provinces. C'est le pays de La Fontaine et de Maucroix. Le génie normand, avant tout positif, sensé et viril, avait peu de goût pour ces délicatesses et ces recherches (2). La peinture de l'amour dans Benoît est beaucoup moins raffinée et bien moins compliquée que dans Chrétien de Troyes. Ce n'est pas cette absorption de l'âme tout entière par la passion, cette suppression de toute volonté, cette abdication complète entre les mains de la femme aimée. L'une des métaphores banales et ridicules de la poésie sortie de là au début du XVII^e^ siècle consiste à comparer la femme à un soleil, à un astre ; appliquée aux héros de la Table-Ronde elle n'est que littéralement juste. En l'absence de l'objet aimé, leur âme est dans une nuit profonde, absolue ; ils n'y voient plus, ils n'agissent plus, ils n'existent plus. Non-seulement, le chevalier perd toute volonté, il perd même le courage, le sentiment de l'honneur, tout ce qui fait de lui un chevalier. Tristan, prêt à mourir, a toute la faiblesse et toute la sensibilité nerveuse d'un héros de roman moderne ; il pleure, il confesse qu'il est vaincu. Lancelot, dans un tournoi, ne voit plus Geneviève ; lui qui jusque-là n'a reculé devant aucun danger est tout prêt à fuir. On ne trouve rien de semblable dans le *Roman de Troie*. L'amour n'y est point une religion, ni une science, ni une philosophie ; on n'y trouve pas de théorie amoureuse, point d'idéale conception. Il y est bien plus humain, plus naïf, bien plus près de la nature. Un autre trait qui distingue tout-à-fait le *Roman de Troie* des romans de la Table-Ronde, c'est que le poète y est bien moins favorable à l'amour. Dans le roman de la Table-Ronde on le divinise ; là, comme dans le roman du XVII^e^ siècle, comme dans le roman en France il y a vingt ans, il est l'apanage des belles âmes, des cœurs chauds et richement doués. Ici le poète en montre surtout les dangers, les souffrances et les misères. L'amour emporte Médée, et, dès le premier jour, lui fait

(1) « Le fameux Thibault, le trouvère, dit M. Michelet, qui fit peindre ses vers à la reine Blanche « dans son palais de Provins, au milieu des roses transplantées de Jéricho. »

(2) Il a fallu un étrange parti-pris de patriotisme pour vouloir reconnaître en maître Wace l'initiateur de la France à la légende arthurienne. Il a pu en citer quelques faits ; il n'en a pas recueilli l'esprit. Il n'y a rien, au contraire, qui soit plus antipathique à sa nature.

oublier toute pudeur. Avec Pâris, il amène la ruine de Troie. Avec Briséida, il est synonyme de perfidie et de trahison ; Troïlus ne l'a connu que pour être désolé et sacrifié. L'amour torture Achille et fait du plus vaillant des Grecs un traître à son pays ; il le conduit à sa perte et dans les embûches de ses ennemis. Diomède qui nous représente l'amour heureux, l'amour conquérant, subira d'abord de longues tortures et paiera ses triomphes par de nombreuses tribulations. Polyxène elle-même sera malheureuse par l'amour, bien que cet amour soit légitime et autorisé par sa mère. Elle ne verra pas son hymen se conclure ; son fiancé périra pour elle, entraîné en son nom, sans qu'elle le sache, dans un piége, et elle mourra immolée à son souvenir.

Mais si l'intention du poète semble une, les peintures qu'il a faites de cette passion et de ses effets sont des plus diverses ; elles lui ont fourni quatre grands développements, quatre histoires d'amour : celles de Jason et de Médée, de Pâris et d'Hélène, de Troïlus et de Briséida, d'Achille et de Polyxène. Trois de ces récits étaient seulement indiqués par Darès ; le quatrième, la peinture des amours troublés de Troïlus et de Briséida, appartient tout entière au vieux trouvère.

Le poète dans ces divers récits s'est attaché à montrer toutes les formes et toutes les variétés de la passion. Médée nous en représente les emportements, les entraînements physiques avec toute la naïveté, toute la soudaineté matérielle, toute la brusquerie, on pourrait dire toute la brutalité d'une époque encore à demi barbare. Achille et Diomède nous montrent les tourments de l'amour. Briséida nous représente surtout la coquetterie, ses grâces, son manége, ses déceptions ; elle est aussi légère que charmante. Avec Polyxène nous trouvons l'amour pur, l'amour chaste et digne, l'amour contenu, tel qu'il peut être dans un cœur de noble jeune fille qui sait ce qu'elle doit de réserve et de retenue à son nom et à son rang.

Il est à remarquer qu'en ces récits du poète il manque un personnage dont nous ne saurions regretter l'absence, mais sans lequel plus tard il ne pourra exister une histoire amoureuse, qui y aura sa place marquée et son rôle essentiel. Il s'appellera le confident (1) dans la

(1) On ne saurait donner, dans le *Roman de Troie*, ce nom à l'ami d'Achille qui va demander pour lui à Hécube la main de Polyxène, et du reste ne joue aucun rôle.

tragédie du XVII^e siècle : dans Boccace et Shakespeare, il se nomme Pandarus ; il pourrait s'appeler le complaisant et quelque chose de plus. Il existait déjà avant eux dans le roman de la Table-Ronde ; c'est Galehaut dans l'histoire de *Lancelot*.

Ces peintures diverses de Benoît sont habilement et largement ordonnées par lui, adroitement mêlées à la composition générale du poème, pour en soutenir et en varier l'intérêt. Elles se combinent avec le récit des grandes prouesses. Médée se montre au début de son poème. Plus loin, quand Troie a été détruite une première fois et rebâtie, quand la guerre se prépare, nous entrevoyons Pâris et Hélène. La grande guerre s'engage : le poète en décrit avec une grande ampleur et une richesse extrême de détails les premières rencontres ; nous avons vu les héros à l'œuvre. Briséida apparaît alors à la faveur d'une longue trève, entre les premiers exploits d'Hector et le combat où il doit périr ; elle se montre de temps en temps quand l'intérêt guerrier est suspendu. Enfin, la peinture des agitations amoureuses d'Achille alterne avec le récit de ses exploits.

Le récit de la passion d'Achille pour Polyxène semble surtout dans la pensée du poète destiné à nous faire voir les effets de l'amour et à en exalter la puissance. Déjà il avait essayé quelque chose de semblable dans l'histoire de Diomède (V. *Roman de Troie*, v. 14927). Il avait dit son irrésistible pouvoir. Il avait peint ses inquiétudes, la perpétuelle instabilité de l'âme qu'il possède, l'abaissement, l'inutilité des prières, la fierté de celles à qui on les adresse augmentée par elles, ce trouble d'esprit qui fait que l'on dit ce qui est inutile, qu'on tait ce qui serait le plus profitable à dire, etc. Il reprend ici le thème avec plus d'abondance et plus de détails. Achille est digne d'être le héros d'une telle histoire ; « il fut de grande beauté, nous dit l'auteur ; jamais en nulle « royauté on ne vit meilleur chevalier. Il avait les yeux hardis et fiers, « les cheveux longs et *aubornes ;* il n'était pas pensif ni morne, il avait « la physionomie gaie et joyeuse et courroucée en face de l'ennemi, il « était généreux et dépensier, et fort aimé de chevaliers. Il avait grand « renom à porter les armes ; en nulle terre il n'eut son égal, fors le « seul Hector (v. 5137). »

Le martyre d'Achille nous est peint dans une série de monologues :

le vieux trouvère emploie déjà volontiers cette forme qui sera si chère à la tragédie classique; et, comme elle, il nous y montre le héros s'analysant lui-même, étudiant avec soin, avec finesse même, ses sentiments divers. « En France, a dit très-justement M. Saint-Marc « Girardin, il ne suffit pas aux sentiments d'agir, il faut aussi qu'ils « s'expriment, et l'amour chez nous n'est pas seulement une passion, « c'est aussi une conversation. »

Il en est ainsi dès le XII^e^ siècle. Le monologue tragique se plaît surtout à mettre en relief deux sentiments plus forts que les autres, entre lesquels le héros hésite, ballotté sans cesse de l'un à l'autre. C'est Rodrigue entre son père et Chimène, entre le devoir et l'amour; c'est Auguste entre le pardon et la soif de vengeance; c'est Polyeucte entre Pauline et sa foi nouvelle. Telle est la situation, telles sont les angoisses d'Achille; semblables sont les analyses qu'il fait de sa position et de ses sentiments; ainsi il est partagé et ballotté entre l'espérance et la crainte, entre l'amour qui le pousse vers Polyxène et la raison qui lui montre la folie de sa passion. La tragédie du XVII^e^ siècle ne nous peindrait pas autrement le héros grec, sa défaite à la vue de la jeune fille, ses agitations, ses luttes avec lui-même. C'est là un genre de développement qui appartient à Benoît seul, à lui revient tout le mérite de ces essais de peinture morale et d'analyse. Darès ne disait que deux mots : « Achille les rencontre et contemple Polyxène, il y attache sa pensée, et commence à l'aimer violemment. Alors, poussé par la passion, il commence à consumer dans l'amour une vie odieuse. »

Achille, dans le *Roman de Troie*, est demeuré immobile tant que la jeune fille est restée dans le temple. « Il change de couleur, il l'a souvent « pâle, après vermeille. » Cependant, il n'a pas encore bien conscience de son mal. « A lui-même il se demande ce que peut être ce qu'il sent, « souvent il froidit et puis s'éprend. » Pour rien au monde il n'eût voulu s'éloigner tant qu'il a pu la contempler; quand enfin elle a disparu, il se retire à son tour, pensif et morne. Le poète suit avec complaisance le progrès du mal, l'état du héros, tout son être changé et transformé. Il est tellement absorbé par cette pensée unique qu'il n'entend plus rien; il cherche la solitude; malade, fatigué, il s'enferme dans sa tente, il éloigne ses amis les plus chers et les plus familiers, et il s'abandonne

tout entier à sa douleur et à ses plaintes. Il se représente tous les motifs qu'a Polyxène de le haïr..., elle est la fille de ses ennemis, il a tué ses frères, il a juré de détruire sa patrie. Puis il songe à toutes les espérances qu'il peut caresser (V. *Roman de Troie*, 17606-17719). Il passe tour à tour par les sentiments les plus divers, il va du désespoir aux rêves les plus séduisants.

L'érudition et le bel esprit (car nous en sommes déjà au bel esprit), se mêlent à l'expression naïve de ses agitations. Achille se compare à Narcisse ; comme lui il poursuit une ombre qui doit lui échapper toujours, comme lui il est amoureux de sa perte, et il ne lui reste plus qu'à mourir désespéré. Puis, cédant à une nouvelle impulsion et l'amour reprenant le dessus, il se dit que l'homme de cœur ne doit jamais s'abandonner ; il se demande pourquoi il ne tenterait pas une chance dernière de salut. Il envoie donc un de ses plus fidèles amis essayer de désarmer les justes ressentiments d'Hécube et demander la main de sa fille : en échange il se séparera des Grecs, et ceux-ci seront forcés d'abandonner le siége. Et pendant l'absence de son messager, Achille continue à gémir, il maudit cet amour qui lui ôte le courage et l'honneur ; il maudit sa folie, etc.

Remarquons en passant qu'ici comme dans le reste de ce récit, et Benoît en ce point ressemble à Chrétien de Troyes, il n'est pas seulement question de l'amour sentiment, mais d'amour, une sorte de puissance mystérieuse, de demi-divinité, de l'amour personnifié. Et nous voyons à ce propos combien le goût des personnifications abstraites qui, plus tard, et surtout au XVIII[e] siècle, conduira à l'allégorie et à ses abus, a été de tout temps naturel et familier à l'esprit français. C'est le fait de la scolastique, de ces ardents débats des réalistes et des nominaux ; mais l'immense développement et le long triomphe de la scolastique en France tenaient eux-mêmes à une tendance originelle de l'esprit national. Le mot d'amour dans notre poète est pris tour à tour dans les deux sens que nous venons d'indiquer. Tantôt il nous représente Achille, à la vue de Polyxène, « de son amour travaillé... Amour lui montre de ses tours, « Amour lui a chargé tel fardeau qui moult est lourd à soutenir (v. 17599). » Parfois, il met aux prises deux abstractions : « Bien se sont rencontrés en lui Amour et Méfait. Bientôt Amour a fait plier Orgueil ; Force, Vertu,

ni Hardiesse ne lui vaut contre Amour néant (1). » Souvent il emploie le mot sans paraître se mettre trop en peine de distinguer entre les acceptions et les valeurs diverses qu'il lui donne. C'est une sorte de puissance supérieure (2), d'un ordre mal défini ; Achille nous dira : « Qu'en « puis-je mais si perds le sens? Contre amour je ne vois nulle ressource. Il « n'est moyen de lutter, etc. (v. 18025). » Et pour excuser sa faiblesse, il se donne à lui-même d'illustres exemples que, avec une érudition qui a droit de nous faire sourire, il va chercher dans la Bible : « Qui « est-ce qui contre Amour est sage? Ce ne fut pas Fortis (ou For- « tins) Samson, ni David le roi, ni Salomon, celui-là qui de sagesse fut « souverain sur tous les autres humains (v. 18020). » Dans d'autres passages, on reconnaît à ne pouvoir s'y tromper le dieu antique ; il a gardé ses attributs d'autrefois. « Amour à lui a trait (tiré) de près », nous dit le poète (v. 18000). C'est un souverain puissant qui a des milliers de sujets ; c'est lui-même qui nous le dit (v. 17998) : ailleurs, il est question de sa « mesnie », sa troupe. On lui adresse des prières : « Pour Dieu, je le « prie qu'il me secoure..... comme il le faisait à nos ancêtres ; qu'en moi « il ne perde sa coutume. Que celui-là qui est seigneur du monde entier « me donne la douceur... qu'il donne aux autres (v. 18070). » L'auteur nous peint sa tyrannie capricieuse (v. 17980) ! Il nous décrit les souffrances et les misères et les agitations incessantes de ceux qui aiment (v. 17982). « C'est, ajoute-t-il, le service et la rente qu'Amour promet « maintes fois à ceux qui sont de sa bande. » C'est un maître jaloux et

(1) Dans le même temps, 1184, Jean de Hauteville ou Auville, auteur de l'*Architrenius*, trace le portrait de *Cupidon*.

(2) Tout ceci, du reste, se trouvait déjà tout au moins en germe dans l'*Eneas*. Cupido, le « frère charnel du héros » (je suis son frère, il est le mien, dit ailleurs l'*Eneas* ; de lui me devrait venir tout bien), tenait une grande place dans le poème. Seul entre les dieux du paganisme, il semblait avoir gardé sa divinité. On proclame à chaque instant son influence. « Le dieu d'amour qui m'a conquise », dit Lavine. Là comme dans le *Roman de Troie*, il traîne à sa suite tout un peuple, toute une armée, où il enrôle sans cesse de nouvelles recrues. C'est un adversaire irrésistible.

Quel defense a encontre Amor ?	Qui se puisse vers lui tenir
N'i valent pas castel ne tor,	Ne son assalt longes sofrir.
Ne halt palais ne halt fossé ;	Parmi set murs trairait son dart
Sos ciel n'a cele fermeté	Et naverroit de l'autre part (f° 41).

V. plus loin dans notre analyse de l'*Eneas*, le récit des amours du héros et de Lavine.

qui se plaît à tourmenter ses victimes et qui les raille. Quand Achille, attendri par les supplications des Grecs, a envoyé ses hommes à la bataille, et que, privés de leur chef, ils ont rudement souffert, Amour se plaît avec une joie maligne à lui montrer qu'il n'a su servir ni sa passion, ni son devoir. Le poète lui a prêté tout un long discours qui ne manque pas d'une certaine grâce piquante et coquette, et qui fait tout-à-fait songer à la plus galante mythologie du XVIII[e] siècle. « Que veux-tu « faire, lui dit-il ; espères-tu arriver ainsi à posséder Polyxène, ton « amie ? Ce n'est pas de cette façon que me servent mes sujets et ceux « qui m'aiment. Tu as fait voir hautement que tu me veux abandonner. « Tu connais peu mes secrets ; je t'avais mis au service de celle qui « est la resplendeur même de beauté, le miroir des autres dames ; et tu « as enfreint ma loi ! Tu n'aurais pas dû envoyer tes Mirmidonais à la « bataille ; celle qui est plus blanche que neige s'en est fortement « plainte à moi. Cet acte sera payé par toi ; elle en aura justice à son « plaisir. Tu l'expieras chèrement ; rude en sera la pénitence. Par sa « beauté et son image je crois bien qu'il te conviendra mourir. Tu ne « veux pas me servir comme il convient, avec gentilles réponses et belles « paroles être toujours prêt à faire mon commandement, à toute gent être « généreux, et franc, et simple, et doux, et honorer par dessus tout ceux « qui sont à moi ; tels sont ceux qui suivent ma bannière. C'est à ceux-là « que j'ai octroyé ma joie ; ceux-là savent de quelle douceur je suis après « la grande douleur. Mais tu es loin de me connaître, moi ni mes faveurs. « Je ne suis pas de ceux que l'on peut combattre en face ; mais il faut « prier humblement, et tout laisser, et tout abandonner pour accomplir « ma volonté. Rappelle-toi ce que tu attends. Ton amie n'est-elle pas « là dedans, ne lui as-tu pas tué ses frères? Tu lui as fait dommage et « tort. N'avais-tu pas promis à la reine au cœur vaillant que jamais tu « ne leur ferais la guerre ni aucun mal ? N'as-tu pas rompu la convention « et manqué à ta promesse quand tu as envoyé tes gens pour leur faire « dommage ? Mais il me semble qu'ils se sont terriblement bien défendus ; « de cent il n'en est pas revenu un seul. Sais-tu bien comment tu as « travaillé ? Tu t'es fait un triple tort ; tu perds tes hommes ; il me « semble que tu n'as ni prix ni honneur quand ils vont ainsi sans toi à « la bataille ; tu perds ton prix et ta valeur, et tu perds ton amie et

« ton amour. Tu mourras et tu n'auras d'elle nul secours..... Je veux « qu'elle se repaisse de tes tourments, qu'elle fasse sa volonté de te faire « mourir, de te tourmenter, qu'elle t'ôte le boire et le manger, le som- « meil, le repos et la joie, sans espérance, sans consolation ; désormais, « je ferai en sorte qu'elle te tienne et te torture en ses lacs. » (*Rom. de Troie*, v. 20692-20762).

Achille, en effet, est la proie de l'amour. Il voudrait aller au secours de ses fidèles serviteurs qui meurent sans lui et par son abandon ; « mais « Amour le lui défend. Amour a si bien fondu sur lui qu'il n'ose y porter « le pied. Aimer lui ravit et promesse, et sens, et hardiesse, et valeur. « Il sent une terrible angoisse en son cœur ; il n'est en rien maître de « lui-même. Amour le tient pris en sa glu, si bien qu'il ne lui laisse « secourir ses gens qu'il voit massacrer et trancher en pièces (v. 20850). » De tous les chefs grecs, en effet, c'est lui qui a perdu le plus de ses hommes (v. 21580). Il faut que l'ennemi arrive jusqu'à ses tentes pour que, oubliant tout, « amie et amour », ivre de colère, il saisisse ses armes et coure au combat (v. *Rom.*, v. 21070). Cruellement blessé par Troïlus, il le tuera ; mais, malgré cette fatale victoire, il ne cessera pas d'appartenir à Polyxène.

Je ne veux pas pousser plus loin cette analyse : on a reconnu, et c'est tout ce que je voulais montrer, le héros classique, le héros amoureux, tel que nous l'offrira la tragédie cinq cents ans plus tard.

Du moment où le poète peignait l'amour, il devait faire et il a fait dans son livre une large place aux femmes. Celle qu'on est tenté d'y chercher tout d'abord y tient moins de place que toute autre. Elle est bien encore ici « de toutes beautés la fleur, de toutes dames la plus « belle. Jamais, ajoute le poète, il ne naquit en ce monde dame si belle « ni si blonde; de toutes fut la souveraine : comme la couleur d'écar- « late (graine) est plus belle que nulle autre, et tout ainsi comme la « rose en beauté surmonte toute chose, au dire de Darès qui nous « conte cette histoire, Hélène surmontait en beauté toute chose qui « naquit humaine » (V. son portrait, *Roman de Troie*, v. 5099-5120). Il l'a peinte de couleurs plus poétiques encore dans cette scène où les dames sur les murs se montrent « les mieux faisants de la journée » (v. 10530). Enfin dans une autre partie de son poème il lui a rendu

un autre et plus frappant hommage. A son retour, la Grèce tout entière se presse sur ses pas. « On veut voir celle par qui le monde a souffert « tant de peines, par qui la Grèce est appauvrie de tant de bonne « chevalerie, pour qui grands et petits sont morts, vaincus et mis en « pièces, pour qui les royaumes ont été dévastés, Troie mise en « flamme et renversée de fond en comble..... Ils la viennent regarder « et contempler avec étonnement. Ils en tenaient d'étranges (fiers) « discours entr'eux par la gent menue. » Cependant, il semble que c'est seulement par respect pour la tradition que Benoît lui a gardé ce haut rang. Il n'y a pas trace chez lui d'émotion et d'enthousiasme personnels. Il semble plutôt enregistrer son histoire que songer à en faire lui-même un thème de développements poétiques. Il abrége le récit de ses aventures, et il lui donne un autre caractère. Il ne s'est pas attaché à peindre en elle la grande séductrice et la grande coupable, la beauté irrésistible et fatale. On dirait qu'il a voulu surtout la faire touchante. Il la peint aimable et bonne ; à la vue des batailles peureuse et pensive et tremblante (dotose) ; il l'appelle dame Hélène au franc cœur. Elle est, il est vrai, facile à la séduction ; attirés l'un vers l'autre par la réputation de leur beauté, Pâris et elle se sont aimés dès la première entrevue. Elle n'est pas exempte de coquetterie ; quand Pâris prend congé d'elle, on nous dit qu'elle sut bien en vérité que Pâris la reviendrait voir. Elle est vite entraînée : le poète a décrit fort longuement l'attaque et la prise du temple ; pour la fille de Léda, « elle ne se fit « mie trop maltraiter (laidir) ; elle laissa bien voir qu'elle consentait. » Si sur le navire qui l'emmène à Troie « elle montre douleur et chagrin, « pleurant et durement se plaignant, et regrettant souvent son seigneur, « ses frères, sa fille et sa gent et ses amis et son lignage et son pays, sa « joie, son honneur, sa richesse et sa beauté et sa hautesse », elle semble avant tout soucieuse de paraître s'associer à la douleur de ses compagnes d'esclavage ; et quand Pâris a délivré celles-ci pour l'amour d'elle, elle fait entendre des paroles tout-à-fait résignées. « Sire, fit-elle, si Dieu « l'eût permis, je ne voudrais pas qu'il en fût ainsi ; et quand je vois et « entends qu'il n'en saurait être autrement il nous conviendra de souffrir, « que nous le veuillons ou non, votre plaisir. Or béni soit celui qui nous « fera du bien et nous portera honneur : il pourra trouver riche au-

« mône (v. 4707). Bien sais pour vrai qu'il me conviendra consentir, « que je le veuille ou non, à faire tout votre plaisir, puisque je ne me « pourrais défendre ; c'est en vain que je voudrais échapper. » Elle semble en tout cela de bien facile composition ; mais le poète rachète ces entraînements en lui donnant la bonté ; elle a gagné tous les cœurs autour d'elle ; Hécube et Priam l'aiment comme si elle était leur fille.

Elle a pour Hector une vive tendresse. Elle court le voir et l'embrasser au retour de chaque bataille ; quand il est blessé « c'est elle qui panse « ses plaies franchement et de bon gré. » Sa douleur, quand il a succombé, ne connaît pas de bornes ; elle s'arrache les cheveux, elle pousse des cris et des hurlements : « il n'y en a aucune qui en fasse tant, dit le poète, et ce lui fut moult bel. » Benoît semble avoir voulu lui obtenir le pardon de sa faute en l'entourant d'attendrissement. Elle ne paraît guère que pour se désoler. Elle n'occupe la scène un peu longuement qu'au moment de la mort de Pâris, gémissant sur la perte qu'elle a faite et surtout sur les maux qu'elle a causés elle-même, appelant à la vengeance toutes celles qu'elle a rendues veuves ou orphelines et maudissant sa destinée (v. 22845-22939). Sa douleur, son volontaire abaissement, son désespoir sont si touchants que les Troyens pleurent pour elle plus encore que pour Pâris. Dans ses adieux à Pâris et ses vœux pour être réunie à lui, il y a une franchise et une ingénuité de tendresse qui vont au cœur ; c'est bien la femme « au franc cœur » dont a parlé le poète, c'est celle qui s'est donnée tout entière, qui ne vit que pour son époux, qui ne peut exister sans lui (V. *Rom. de Troie,* v. 22849-22939). « Sire Pâris, beau doux ami, « que votre esprit ne se désole pas. Du mien qu'il accepte la compagnie ! « Jà suis-je votre douce amie, celle qui pour vous perd le sens, etc. » (v. 22917).

Le personnage de Médée est plus accusé. Le poète semble avoir voulu peindre en elle les emportements de la passion qui tout à coup éclate, envahit une âme et l'entraîne au plus complet oubli d'elle-même.

A propos de ces amours, je ne puis taire une réflexion qui s'est bien souvent présentée à moi en lisant les poèmes du moyen-âge. C'est que, en dépit des histoires de parti pris qui veulent voir à cette date la réalisation de l'idéal chrétien, le christianisme a bien peu pénétré les âmes de la foule, qu'elles n'en comprennent ni n'en réalisent l'esprit : c'est que la chasteté,

la pudeur, les délicatesses, qui nous semblent à nous si bien l'essence même du christianisme, leur sont tout-à-fait étrangères: c'est que, chose singulière, l'épopée et le drame païens ont à cet égard sur ces œuvres d'auteurs chrétiens une incontestable supériorité. La barbarie originelle est là encore toute vivace. Il y a quelques âmes d'une pureté divine, comme celle de saint Bernard; mais l'âme de la foule est restée brutale, violente; elle n'a que des appétits. L'observation est à mes yeux des plus importantes; car d'un côté elle est toute à la gloire des grands hommes du moyen-âge: elle nous montre quelle était la puissance de leur élan, de quelles ténèbres et de quelle bassesse ils sortaient, comme ils étaient loin et au-dessus de la foule; et d'un autre côté elle prouve la logique profonde des choses humaines, et comme l'état politique d'un peuple est la résultante nécessaire de son développement intellectuel et moral, comme les nations ont toujours le gouvernement et, par suite, la liberté qu'elles méritent d'avoir. Le XVIII^e^ siècle s'indignait contre la féodalité; mais le moyen-âge ne pouvait être que féodal. Il y avait une féodalité dans le sens où on l'entendait il y a un siècle, c'est-à-dire une aristocratie pour les âmes et les intelligences comme il y en avait une en politique. Il n'y avait pas plus loin, pour l'état politique, du vilain écrasé, pressuré, taillable et corvéable à merci, nu, sans défense contre le pillage et les blessures, au puissant baron couvert d'une impénétrable armure, maître du sol, honoré, respecté, seul en possession de ses droits d'homme, qu'il n'y en avait de l'intelligence et de l'âme de la foule (et ici grands seigneurs et manants se touchent), aux rares et nobles esprits qui font la grandeur intellectuelle et morale du moyen-âge.

Voyez, par exemple, dans le *Siége de Vienne*, cet admirable Roland, si héroïque, si merveilleusement chevaleresque en face d'Olivier; voyez-le en présence de cette gentille Aude, que le poète nous montre si gracieuse, et qui, dans la chanson de Roland, est si dramatiquement fidèle à son souvenir et meurt sans dire un mot en apprenant qu'il n'est plus. Roland ici est d'une brutalité sauvage. Il veut mettre sa lourde main de soudard sur la jeune fille. Les hommes sont admirables entre eux; vis-à-vis des femmes ce ne sont plus que des bêtes de proie et de luxure: ils ne les aiment pas, ils les convoitent. Dans un temps où le moyen-âge était encore mal connu, Walter Scott, qui peignait Ivanhoë de si

fausses couleurs, a fait un portrait vrai dans le templier Boisguilbert ; mais il a fallu, pour donner toute sa vérité au personnage, que les rancunes protestantes triomphassent du convenu et des fadeurs inséparables à ce moment du mot de chevalerie.

De même ici où la comparaison directe entre le moyen-âge et l'antiquité est possible, la supériorité morale est tout entière, incontestable, immense, du côté du poète païen. Apollonius a entouré la peinture de la tendresse de Médée de toutes sortes de précautions et de délicatesses ; il lui a donné toutes les pudeurs, toute la résistance et tous les scrupules de la jeune fille. Et tout d'abord ce n'est pas une ardeur sensuelle qui pousse Médée vers Jason ; c'est à la suite d'une conspiration des trois grandes déesses Junon, Minerve et Vénus (1) que l'Amour, se faisant l'exécuteur de leurs volontés, a percé le cœur de Médée d'une de ses flèches. Et Junon a eu soin de parer le héros grec d'une grâce toute divine, de donner plus d'éclat à sa personne, plus de charme à ses discours ; ses compagnons sont éblouis et ont peine à le reconnaître. Mais, alors même et sous le coup de la main divine, Médée ne se rendra pas tout de suite ; le poète nous fera assister au spectacle de ses luttes contre elle-même et contre le dieu, il les prolongera soigneusement ; et lorsqu'elle sera sur le point de céder, il y aura un dernier hommage à la retenue et à la pudeur féminines dans les adresses mêmes dont elle s'enveloppe, dans les ménagements qu'elle garde avec l'opinion, dans les apparences dont elle s'attache à couvrir sa défaite. Comme le poète retarde l'aveu de la jeune fille, quelle habile et touchante gradation avant qu'il éclate ! Et il ne s'agit encore que d'un aveu.

Au contraire, la peinture que Benoît de Sainte-More nous fait de l'amour de Médée est toute physique ; ce n'est qu'un entraînement des sens, brusque, ardent, sans hésitation, courant tout droit à sa satisfaction. Dès qu'elle se trouve en sa présence « il lui plut fort, et elle « l'aima moult en son cœur. » Ici, point d'embarras, point de regards timidement baissés. Le poète, qui décrit avec complaisance les avantages extérieurs du héros, nous montre Médée le regardant hardiment en face, ne pouvant, quoi qu'elle fasse, détacher de lui ses yeux,

(1) Virgile se souviendra de ce détail quand il peindra Didon et ses égarements.

« doux, francs et simples, et sans orgueil : bien elle le remire dou-
« cement » (v. 1251). Il ajoute naïvement : « bientôt elle lui aurait son
« amour donné ; si elle était en lieu qu'il l'en requît, ne crois qu'elle
« l'en éconduisît. Or, elle y tourne si bien son cœur, qu'elle ne laissera
« à aucun prix d'en faire son pouvoir. Elle prisera peu tout son savoir,
« si elle n'en accomplit son désir. Bien elle le désire à mariage. Désormais
« la tient bien en ses lacs Amour contre qui rien n'a défense. »

On le voit, elle est vaincue dès le premier instant, le poète le dit avec une brutale naïveté ; il peindra sur le même ton ses impatiences (1), son attente (2), ses inquiétudes, etc. ; on les pourra lire tout au long, dans toute leur franchise, dans le texte du poème (3). Et, ce qui montre, mieux encore que tout le reste, l'absence de toute délicatesse, le poète est probablement convaincu que ce seul mot de mariage légitime toutes les naïvetés d'instincts de Médée (4).

L'histoire de Troïlus et de Briséida présente un autre caractère. C'est un tableau plein de malice, qui vient d'une façon tout-à-fait inattendue se mêler au drame. On lui pourrait donner pour épigraphe et pour résumé le mot de Shakespeare : « O femme, fragilité est ton nom ! » Il le faut joindre à tous ces contes piquants où nos vieux poètes, séduits et railleurs en même temps, maudissaient et adoraient la femme, la représentaient charmante et coupable. Comme eux, Benoît s'est plu à peindre sa grâce victorieuse, son penchant irrésistible à la coquetterie, sa facile défaite, et faisant œuvre à la fois de poète et de moraliste, il mêle à son piquant récit les réflexions et les sentences.

(1) Mol li tressalt li cuers el ventre
Molt crient que ne perde la nuit.

(2) Selon la jurisprudence amoureuse de la poésie du moyen-âge, qui règle les rapports des princesses et de leurs chevaliers, c'est Médée ici qui fait les premières avances. Un historien de cette poésie y reconnaît complaisamment une preuve du respect du moyen-âge pour les femmes, respect qui a besoin d'encouragements précis. Il me semble qu'il y faut voir surtout la preuve de la brutalité des mœurs et aussi une convenance sociale entre rangs différents, le vassal devant attendre les ordres de celui qui occupe un rang supérieur dans la hiérarchie féodale. Au XVII^e^ siècle, dans une situation analogue, M^me^ de La Fayette fait dire par un de ses personnages : « Vous ne pourriez prendre trop de soin de lui ôter la honte d'avoir fait les premiers pas. » Il s'agit ici de Catherine de Médicis et du vidame de Chartres. — Je ne saurais non plus partager sur ce point l'opinion de M. Ed. du Méril.

(3) V. *Roman de Troie*, v. 1460 et suivants.

(4) Médée fait avec Jason un vrai marché (V. *Roman de Troie*, v. 1395-1404).

Cette histoire paraît lui appartenir tout entière (1). C'est vraiment un de ses grands titres à l'attention (2). On peut dire que c'est à lui que Troïlus doit la vie. Troïlus est vraiment un fils de la poésie; on peut suivre à travers les âges sa croissance, et comme son avancement. Chez les écrivains grecs, poètes, mythographes, rhéteurs, il ne paraît que pour tomber sous les coups d'Achille. Dans Homère, il ne nous est signalé que par les regrets de Priam, pleurant « les fils vaillants que Mars lui a enlevés, Mestor égal aux dieux, Τρωΐλον ἱπποχάρμαν et Hector, un dieu parmi les mortels (*Il.*, id., v. 257). » Selon la plupart des poètes (V. Quintus, *Paralip.* IV, 155, 419 sq., et l'auteur des *Cypriaques*), il a disparu de la scène avant même les événements qui font le sujet de l'*Iliade*. Selon d'autres (Lycophron, v. 307 sq. et Tzetzès, *Posth.*, 353 sq.), en désaccord sur ce point avec Homère, il ne succombe qu'après la mort de Memnon, et sa mort est le dernier exploit d'Achille. Les poètes tragiques le rajeunissent; ce n'est plus qu'un enfant dans la tragédie de Sophocle dont un scholiaste d'Homère (V. Sch., Vict., *ad Il.*, XXIV, 257), nous a conservé le souvenir. Il n'a pas l'honneur de mourir en combattant, il est surpris par Achille tandis qu'il exerçait ses chevaux. Il en est de même chez les poètes latins des âges classiques. Horace l'appelle « impubem Troilon. » Virgile (*Énéide*, liv. I) en a fait un enfant héroïque « engagé dans une lutte

(1) Il y a un vers de Benoît lui-même qui semblerait pouvoir laisser quelque doute sur ce point. Quand le vieux poète parle de l'amour mutuel de Troïlus et de Briséida, il ajoute : « Içe seivent tuit li plusor », ce qui semblerait indiquer que leur histoire était déjà populaire. Mais cela signifie que tout le monde à Troie est dans le secret.

(2) Nous avons déjà marqué (V. plus haut : V. *Sources du Roman de Troie*) qu'un critique l'avait trouvée si belle qu'il ne voudrait pas en laisser le mérite au vieux trouvère normand. Voici ses termes mêmes : « Il n'était pas bien sûr que Benoît fût capable d'avoir créé de tels types et inventé un drame « dont il n'eût pas trouvé le germe quelque part. » Après avoir déclaré « n'avoir épargné aucune re- « cherche pour enlever à Benoît de Sainte-More la gloire d'avoir inventé Troïlus et Briséida », il arrive enfin à cette conclusion : « Il faut supposer ou qu'une tradition perdue pour nous ou non formulée « jusqu'ici lui apporta l'ébauche de son œuvre, ou que le hasard, comme il en arrive parfois, lui a « fourni un croquis qu'il a dessiné sans en bien comprendre la naïve grandeur. » Ainsi, Benoît aurait fait *Troïlus* comme Trissotin son « quoi qu'en die. » Si la conclusion n'est qu'à demi-flatteuse pour le poète, elle indique au moins tout le mérite de sa création. « Troïlus, dit ailleurs le critique, a une ap- « parence particulière, originale, avec les caractères de grandeur et de beauté littéraires qui en font un type frappant, inaltérable, et que l'oubli n'atteindra plus. » V. *Nouvelles françaises en prose du XIV^e^ siècle*, introd., p. LX, LXI et LXVI.

inégale contre Achille. » Il lui a composé une histoire en combinant le vague souvenir qu'il avait laissé dans la poésie grecque avec deux vers du 6e livre de l'*Iliade*, où Homère racontait la chute d'Adrestos renversé de son char (*Il.*, § 42, 43). Sénèque a répété le trait de Virgile « nimium cito congresse Achilli Troile. » Chez lui aussi, il est victime d'une imprudence juvénile, d'une héroïque témérité. Dans Dictys, fidèle à la donnée antique, Troïlus ne fait qu'apparaître pour être pris et tué par Achille.

Jusqu'ici nous ne trouvons rien du rôle que va lui donner Benoît de Sainte-More ; cependant il n'a pas tout-à-fait inventé Troïlus. Il en a fait un héros amoureux ; mais il était héros avant lui : à Darès en revient l'honneur. Dans les portraits qu'il a tracés des chefs des deux armées, il l'a peint sous de brillantes couleurs : « Troïlus était grand, « très-beau, d'une vigueur au-dessus de son âge, vaillant, impatient « de se signaler « magnum, pulcherrimum, pro ætate valentem, fortem, « cupidum virtutis » (1). Dès la première assemblée des Troyens, nous le voyons donner de hardis conseils, et demander à partager les périls de Pâris (2) ; nous le retrouvons combattant vaillamment aux côtés d'Hector (3). Quand celui-ci n'est plus, quand Sarpédon et Déiphobe ont disparu de la scène, Troïlus seul soutient encore la fortune de Troie. « Il s'avance au premier rang, il massacre, il dévaste, « il immole plusieurs des chefs argiens (3), il blesse Ménélas, il blesse « Diomède, il blesse Agamemnon (4), il blesse Achille (5) ; Ulysse « et Diomède se prirent à dire que Troïlus n'était pas un guerrier « moins vaillant qu'Hector (6) ». La réflexion est d'autant plus juste que l'auteur du Darès qui n'a pas beaucoup d'invention a fait de l'histoire de Troïlus une réplique exacte de celle de son frère ; non-seulement il console les Troyens de sa perte, mais il est comme lui leur seul espoir ; comme lui, il s'oppose à ce que l'on donne des trèves trop

(1) V. Darès, ch. XII.

(2) V. Darès, ch. XX. « Procedit in primis. Troilus, cædit, devastat, multos duces Argivorum interficit. »

(3) V. Darès, ch. XXI. « Diomedes et Ulysses dicere cœperunt Troilum non minus fortem virum esse « quam Hectorem. »

(4) *Ibid.*, ch. XXXI.

(5) *Ibid.*, ch. XXXIII.

(6) *Ibid.*, ch. XIX.

longues : il combat, il triomphe et meurt comme lui. Darès, qui a oublié de faire traîner par Achille le cadavre d'Hector, réserve cet outrage à celui de Troïlus (1).

Benoît a eu soin de conserver à son héros et ce rôle et cette vaillance. Troïlus tient dans son poème une place aussi grande qu'Hector, il ne le cède qu'à lui en valeur : le poète ne lui reproche que trop de hardiesse. Hector, si bon appréciateur du courage, lui dit : « Peur « me fait le vasselage et la prouesse et le courage que je connais en « vous si grands....., ne vous engagez follement entre vos mortels « ennemis. » Il sera le digne successeur de son frère, il balance la fortune d'Achille, il le terrasse à plusieurs reprises, et s'il est enfin tué par lui, ce n'est qu'à l'aide d'une trahison. Ce sont bien là les principaux traits du Troïlus de Darès, comme de celui que va nous peindre Benoît ; mais ce qui n'était dans le premier qu'une pâle et vague esquisse va devenir une vivante figure, et le trouvère y ajoutera des traits nouveaux.

Il a fait de Troïlus le vrai type du chevalier en sa jeunesse et en sa fleur, réunissant la force et la beauté, le courage et le charme, le plus redoutable sur le champ de bataille, le plus digne d'être aimé. « Troïlus fut beau à merveille ; il eut le visage riant, la face vermeille, « un clair regard ouvert, le front plein, la beauté d'un vrai chevalier. « Il eut les cheveux blonds, bien avenants, et naturellement reluisants ; « les yeux vifs et pleins de gaieté. Jamais créature ne fut de cette « beauté. Quand il était de bonne humeur, il regardait si doucement « que c'était un charme de le voir. Mais il est une chose que je « dois vous dire pour être vrai, c'est que pour ses ennemis, il avait « un autre aspect et un autre regard. Il avait le nez haut et bien « mesuré, car la nature le fit pour porter armes. Il eut la bouche « belle et les dents blanches plus que n'est ivoire ni argent, le « menton carré, le col long et droit comme il convenait sous l'armure,

(1) Cette tradition sur la mort de Troïlus semble avoir été connue déjà au temps d'Ausone. L'épitaphe qu'il a consacrée à Troïlus paraît faire plutôt allusion à la tradition reproduite par Darès qu'à celle de Virgile :

Hectore prostrato nec dis, nec viribus æquis,
Congressus ævo Troilus Alcidæ

Raptatus bigis, fratris conjungor honori,
Cujus ob exemplum nec mihi pœna gravis.

« les épaules bien faites, bien abattues et descendantes, les flancs « fournis, les mains bien faites et de beaux bras. Il fut bien taillé par « la ceinture, et son vêtement lui allait bien ; il eut les jambes pleines « et était à merveille beau chevalier, la jambe droite et le pied « arrondi, tous les membres bien taillés, l'enfourchure large (1) ; il était « de très-belle stature : grand, mais cette grandeur allait bien à sa « force. Je ne crois pas qu'il y ait eu si vaillant homme jusqu'aux « limites de la terre, qui plus aimât la joie et le déduit, ne disant « jamais parole ennuyeuse, ni qui eût tant riche courage, ni qui « tant convoitât valeur et prouesse. Il ne fut ni de mine menteuse « (forfez), ni outrageux ; mais franc, doux et amoureux. Il fut bien « aimé et bien aima, et en endura mainte pesante aventure. Il était « bachelier et jouvencel, le plus beau de tous ceux de Troie et le « plus preux, sauf son frère Hector qui fut droit empereur et vrai sire « de qui porta les armes ; bien nous est Darès garant qu'il fut fleur « de chevalerie. Et celui-ci était bien de sa race, son vrai frère de « prouesse, de courtoisie et de largesse (2). »

Il entre en scène ici comme dans Darès, en prenant hardiment parti pour Pâris et pour son expédition en Grèce, et combattant Hélénus qui donne des conseils timides (3).

Il est de toutes les batailles ; dès la première, il justifie par ses exploits la hauteur de sa parole. Quand Hector a momentanément quitté le combat, c'est lui qui avec Pâris arrête les Grecs victorieux. Le soir quand on se demande, en présence des dames, à qui après Hector il faut donner le prix, tout le monde s'accorde à désigner Troïlus ; chacun le sait et le répète (10126). A la seconde rencontre, le poète nous le montre fièrement en selle conduisant une des *batailles* troyennes (4). Il se jette au plus épais du combat ; c'est lui qui dégage Pâris renversé par Ulysse. Dans la troisième bataille, il se trouve en face de Diomède qui bientôt va devenir son ennemi particulier. Ils échangent des coups

(1) Dans la *Prinse et Délivrance de François Ier*, on nous dit que « les dames espaignoles le voyant « d'une si belle stature..... tenoient propos l'une à l'autre que en toutes les Espaignes n'y avoit point « de si bel gentilhomme, tant bien troussé, *tant bien fendu*, etc.

(2) V. *Roman de Troie*, v. 5873.-5426.

(3) *Id.*, v. 3977.

(4) *Id.*, v. 7548, 10660-10704, 11149.

terribles, et ne sont séparés que par le mouvement du combat. On le retrouve dans tous les chocs, au premier rang, aux côtés d'Hector, dans la bataille comme au palais.

Jusqu'ici Benoît n'a guère fait que de développer le germe contenu dans Darès, lui donner la vie, l'animer des couleurs du XII[e] siècle. Pour qué ce vaillant chevalier fût tout-à-fait selon le cœur du moyen-âge, il fallait quelque chose encore. Benoît le sait bien, et à toutes ses perfections Troïlus en joindra une dernière : il sera amoureux.

Darès n'avait songé à rien de semblable (1). Cela d'ailleurs eût été tout contraire à l'esprit de son livre. Il fournissait, il est vrai, à Benoît le nom et un aimable portrait de Briséida : « Elle était belle, grande, « blanche, avec des cheveux blonds et souples, des sourcils qui se « joignaient à leur naissance, de beaux yeux, le corps bien proportionné, elle était douce, affable, pudique de cœur, simple et pieuse. « Briseidam formosam, alta statura, candidam, capillo flavo et molli, « superciliis junctis, oculis venustis, corpore æquali, blandam, affabilem, verecundam, animo simplici, piam. »

Mais Darès place tout d'abord Briséida dans le camp des Grecs. En dessinant cette gracieuse image, il n'a eu évidemment en vue que la captive d'Achille; il n'a songé à établir aucun lien de parenté entre elle et ce Calchas dont il faisait si bizarrement un transfuge de Troie. Pour Benoît, les choses vont autrement; le portrait de Briséida probablement l'a charmé, et comme c'est la seule femme qu'il rencontre en dehors de la famille de Priam, la seule aussi qui soit libre d'aimer Troïlus, il en a fait la fille de Calchas, le troyen, qui en désertant son parti, a laissé dans la ville cette fille « très-prisée, bien apprise et bien enseignée et de grande renommée » (2). » Elle était avenante,

(1) Qu'on ne nous dise pas que cette transformation de Troïlus se voyait peut-être dans ce Darès original qu'on ne peut retrouver. Même, dans cette supposition, le Darès que nous possédons est au moins le résumé de l'ancien ; si l'original avait raconté les amours de Troïlus et de Briséida, celui-ci l'eût rappelé en un mot. Ce ne peut être non plus une objection contre l'originalité de Benoît que la brusquerie avec laquelle ce récit est introduit dans le poème et s'arrête ; d'abord, s'il l'avait emprunté, il lui était aussi facile de le copier tout entier : et il lui a donné tout le développement qu'il comportait ; c'est un tableau malicieux de la légèreté et de la coquetterie féminines. Dès que Briséida s'est donnée à Diomède, l'histoire est achevée.

(2) V. *Roman de Troie*, v. 12953-54.

« nous dit le poète, ni trop petite, ni trop grande, elle était plus « belle et blonde et blanche que fleur de lis ou neige sur branche, « mais ses sourcils qui se rejoignaient lui mésavenaient quelque peu. « Elle avait les yeux beaux de grande manière, et était tout-à-fait « belle parlière. Elle était de tenue élégante et de sage contenance. « Elle fut bien aimée et aima bien aussi, mais son cœur était chan- « geant. Elle était de nature amoureuse, et simple, et aumônière, « et charitable (1). »

Une trève a été conclue entre les Grecs et les Troyens. Calchas en a profité pour réclamer sa fille et la soustraire à la ruine dont il a eu la prophétique révélation. Après une certaine hésitation, Priam a consenti à la rendre ; mais Briséida ne s'éloigne qu'à regret, elle aime Troïlus, elle est aimée de lui. Leurs adieux sont des plus déchirants. Troïlus se désole, mais la douleur de Briséida est plus éclatante encore. Elle sent qu'elle ne pourra survivre à la séparation, elle demande aux dieux de la faire périr avant le fatal instant. La dernière nuit qu'ils passent ensemble, ils la donnent aux larmes et au désespoir autant qu'à la démonstration ardente de leur tendresse. Au moment de se quitter, ils éclatent en plaintes et en soupirs.

Mais, au milieu de cette inconsolable douleur, Briséida ne néglige pas le soin de sa beauté. Le malin poète n'a garde d'oublier ce détail, et il décrit avec une complaisance railleuse toutes les richesses de sa parure. La jeune fille préside elle-même aux préparatifs du départ, « elle fait emmaller ses chers avoirs et trousser *toutes* ses « robes. Elle vêtit et atourna son corps des plus riches *garnements*, « qu'elle possède » (v. 13303).

Les princesses Troyennes ont grande pitié de la jeune fille et de sa douleur ; « molt en pleura dame Hélène », et Briséida, en les quittant, pousse de grands cris ; car son cœur est dans la désolation. Troïlus et elle se jurent une fidélité à toute épreuve. Briséida fait éclater une tendresse infinie : « la jeune fille pense mourir, quand « de celui-là elle doit se séparer, que tant elle aime, et tant elle a « cher. Elle ne cesse de le prier qu'il ne l'oublie ; car de la vie elle ne

(1) V. *Roman de Troie*, v. 5257-70.

« sera jamais d'un autre amie, toujours elle lui gardera son amour ; jamais « nul autre ne l'aura, ni jamais nul d'elle n'aura joie » (v. 13469-477). Mais le poète comme s'il craignait de nous laisser aller à une trop vive émotion, s'empresse de nous rassurer sur le compte de cette extrême douleur. Si la jeune fille, nous dit-il, est désolée, avec le temps elle sera calmée : « avec le temps elle aura tout oublié, et si bien « changé son vouloir, peu lui sera de ceux de Troie. Si maintenant elle « a deuil, bientôt elle aura joie. A tel qui jamais ne la vit, bientôt « elle aura tourné son amour. Bientôt elle sera reconfortée. A femme « douleur dure peu (dure petit), d'un œil elle pleure, de l'autre elle « rit. Bientôt change leur vouloir. Assez est folle la plus sage. Tel « qu'elle a eu sept ans pour ami, en un jour elle l'a oublié » (v. 13403-410). Avec cela exigeant la plus entière indulgence, et, quelles que soient leurs fautes, prétendant qu'on leur pardonne et que nul ne les doit blâmer, et assurant qu'elles sont innocentes. « De toutes les folies, dit « l'auteur, en manière de conclusion, de folies c'est la plus grande. Qui « s'y confie et s'y retire soi-même se vend et déçoit. » Et, pour plus de malice, le poète reconnaît qu'il est pourtant d'heureuses exceptions, entre autres sa protectrice, « Riche dame de riche rei », qui échappe si glorieusement aux conditions de son sexe (V. *Roman de Troie*, v. 13431-13444). Cette femme unique, ce rare trésor, cette femme forte, comme l'appelle Salomon, considérant « les faiblesses qu'il sut « et reconnut dans la plupart », le poète témoigne pour elle un enthousiasme dont l'exagération semble quelque peu ironique, et laisse percer une certaine incrédulité (V. *Roman de Troie*, v. 13461-13465).

Troïlus s'apercevra bientôt que Briséida n'est pas de ces rares héroïnes. Les Grecs sont venus en grand cortége la recevoir, les princes les plus brillants et les plus fameux de l'armée sont là réunis ; il a fallu leur remettre la jeune fille. « Troïlus n'a joie ni ris, bien « retourne triste et pensif ; et le fils de Tydeus l'emmène. » Le fils de Tydeus, Diomède, va prendre la place de Troïlus et le bannir du cœur de la jeune fille comme du récit, non sans avoir payé un large tribu à sa coquetterie, non sans qu'il ait acheté son bonheur par bien des larmes et des tribulations. Remarquons que le poète ne fait qu'indiquer l'amour de Troïlus ; il ne nous le montre avec Briséida

que pour la lui enlever aussitôt. Il ne reparaîtra que pour maudire sa perfidie devant l'armée troyenne et l'armée grecque, et, un peu plus tard, pour déplorer en quelques vers sans couleur son abandon. Le personnage que le poète a tenu à peindre, c'est Briséida ; ce qu'il voulait mettre en relief ici, ce n'était pas l'amour tendre et dévoué, mais la coquetterie et la légèreté féminines.

Et ce n'est pas sans dessein qu'entre tous les héros grecs il a choisi Diomède. Briséida sera ainsi bien plus inexcusable, car elle sait que Diomède est l'ennemi particulier de celui qu'elle aime. Le poète qui a montré en cela un vrai talent de préparation nous a avertis qu'il n'était pas d'adversaire que Troïlus détestât davantage. Et ce qui aggrave encore la faute de la jeune fille, c'est que Diomède qui va la rendre infidèle, celui auquel elle va sacrifier son bien-aimé Troïlus, ne semble avoir aucune de ces séductions qui peuvent expliquer un entraînement si prompt et si complet. Ce portrait de Diomède est tracé avec une certaine verve railleuse, ce n'est guère qu'un grand vaillant soudart; il nous représente d'une façon originale le don Juan du moyen-âge. « Fort fut Diomède et gros et carré, et grand assez, etc. »

Mais Diomède est entreprenant, hardi et rusé, prodigue de promesses et peu soucieux de les tenir (v. 5198) (1). Il ne perd pas de temps; aussi prompt en amour qu'en guerre, il déclare à la jeune fille « que « celui-là a raison de s'estimer haut à qui de son amour elle veut bien « faire don, qu'il faut qu'il ait plus de cœur que lion. » Il se met tout à son service, assurant hardiment que son cœur n'avait jamais battu jusque-là (2).

Briséida repousse les offres de Diomède, mais sans trop d'étonnement et sans colère ; elle parle, il est vrai, de son inconsolable douleur, de son regret d'abandonner son cher Troïlus; elle sent combien c'est chose délicate que l'honneur d'une femme, combien celles mêmes qui vivent dans la plus sévère retraite ont peine à le garder à l'abri de tout soupçon, combien elle, condamnée à vivre au milieu d'un camp, se doit observer

(1) On peut noter ici que c'est là une addition de Benoît, qu'aucun de ces traits ne se trouvait dans Darès. Benoît a été le premier à les placer dans ses portraits.

(2) Notons encore que ces développements présentent presque toujours de la finesse et souvent de la grâce, mais que parfois pourtant un certain accent brutal se retrouve.

avec plus de soin encore. Mais, en dépit de ces déclarations, il semble qu'elle est bien prompte à reconnaître que Diomède est fait pour inspirer de la tendresse, qu'il n'est « sous ciel si riche pucelle, ni demoiselle si « prisée, si elle dût aimer, qui pût le refuser. » Après de semblables paroles, nous n'avons qu'une médiocre confiance dans sa persévérance, même après ces fermes assurances : « mais je n'y pense, et n'en ai vouloir, et que Dieu me garde de l'avoir. » Pour une première rencontre, elle cause bien longuement, elle disserte bien complaisamment sur l'amour; et si Troïlus assistait à l'entretien, il serait en droit de trouver que ces premières paroles ne sont pas faites pour décourager des tentatives nouvelles, qu'elles semblent au contraire réserver l'avenir, et que les fidélités du moyen-âge se mettaient bien promptement à l'aise avec leur conscience : « Sire, dit-elle, pour cette fois il n'est beau, ni bon, raison ni droit que d'amour vous donne parole. Par trop légère et par trop folle me pourriez toujours tenir. »

Elle s'empresse bien à lui donner acte de sa déclaration : « Si vous m'avez dit votre désir, bien je l'ai ouï et entendu. » Diomède a bien raison, ce semble, d'en être tout joyeux et de trouver qu'elle n'était « mie trop sauvage », et on ne saurait l'accuser de témérité, lorsque, au moment de la quitter, il lui dérobe un de ses gants sans que la jeune fille « en semble trop marrie. »

Aux offres galantes de Diomède se joignent les hommages des Grecs qui vantent à l'envi la beauté de Briséida et se pressent autour d'elle. La jeune fille fait admirer son esprit autant que ses grâces, son succès est complet. Aussi quatre jours ne se sont pas écoulés qu'elle est déjà toute consolée, et elle n'avait plus « ni volonté, ni courage de retourner en la cité. »

Cependant Briséida n'a pas le cœur mauvais, le poète a voulu seulement la montrer légère. Non-seulement, en effet, elle se croit fidèle à Troïlus, mais elle a de nobles sentiments; elle est indignée de la défection de son père et la lui reproche dans les termes les plus chaleureux et les plus dignes (1). Elle n'a pas d'ailleurs perdu tout

(1) Saisissons cette occasion de rendre à Benoît ce qui est à Benoît et de le défendre d'un reproche immérité, d'autant mieux que le juste renom du critique donnerait à ce reproche plus de poids. L'éditeur

souvenir de son ami. Bientôt les Troyens et les Grecs se sont retrouvés aux prises, et Diomède, pour l'amour de Briséida, est allé joûter contre Troïlus, il l'a renversé de sa selle, et s'est saisi de son destrier et l'a fait conduire à la jeune fille par un de ses écuyers, comme un trophée de sa victoire. Briséida accepte le cadeau, elle prend le destrier par « l'annelet d'or à cristal », mais elle se plaint tout d'abord de la victoire de Diomède. « Dis-moi, fait-elle, à ton « seigneur qu'il m'honore mal en ceci. Si vraiment il m'aime, il ne doit « pas maltraiter ceux qui me sont chers. » Elle est fière encore de la vaillance de Troïlus : « Avant cinq jours, dit-elle, il saura si bien « se venger qu'il réparera la perte qu'il a faite. Ce n'est pas un « vilain qu'on puisse outrager, car sous le ciel il n'est tel chevalier. « Je suis bien sûre qu'il recouvrera sa proie sans souci de qui l'en « voudra empêcher, et tel le voudra faire qui pourrait le payer chère- « ment. » Mais, la coquette qu'elle est, elle ne veut pas décourager les hommages qui viennent à elle : « Va, dit-elle, retourne à la bataille « et salue de ma part ton seigneur, et dis lui que j'aurais tort, puis- « qu'il m'aime, de le haïr. »

Diomède n'a pas résisté à ces provocations, il appartient tout entier à l'amour. Il n'a plus qu'une pensée au monde, posséder Briséida. Mais, comme tout cœur bien épris, malgré toute son assurance, il commence à douter de son succès. Briséida s'est bientôt aperçue de l'ardeur de sa passion, elle se fait un jeu de la provoquer en lui tenant rigueur. « Elle est tant de grand savoir qu'elle aperçut et « reconnut bien qu'il l'aime par dessus toute chose. Pour cela elle lui « est trois fois plus dure. Toujours ont dames telle nature » (v. 14965-69).

Et le poète poursuit, peignant en traits piquants le manége de la coquetterie féminine, ses duretés calculées, l'abaissement de Diomède,

du *Troïlus* loue le traducteur en prose du *Roman de Troie* d'avoir montré quelque bienveillance pour Briséida. « Celui-ci, dit-il dans cette version, prend le cheval par la rêne et dit : Va à ton seigneur et « lui dis que mauvais amour me porte quand il hait ceux qui m'aiment ; mais Troïlus ne tardera pas « à prendre vengeance, car il n'est pas homme qui grandement tarde dans sa honte. Ce traducteur, on « le voit, semble vouloir nous donner meilleure opinion de notre héroïne, et sa vertu se défend un peu plus longuement que dans les textes du XIII^e^ siècle. » On peut constater dans notre texte que ce n'est pas au XIII^e^ siècle ni au XII^e^ qu'il faut s'en prendre, et que tout ceci n'est que du Benoît mis en prose.

ses prières, et ce trouble d'un amour vrai « qui sans cesse lui fait « oublier ce qui mieux lui viendrait à dire. »

La malicieuse jeune fille raille Diomède, elle se plaît à exalter la valeur des Troyens et surtout celle de Troïlus ; elle se fait une joie maligne de les pousser l'un contre l'autre et de les mettre aux prises. « La générosité, dit-elle, lui a mal réussi. Il a eu un tort de se « dessaisir pour elle du bon destrier qu'il avait conquis....., il lui « eût rendu grand service en la bataille où Troïlus a pris sa revanche. « C'est grande folie que de prétendre à ravir à ceux de Troie leur « héritage. Ils ne sont pas faciles à chasser de leur royaume ni de « leur terre..... Ce sont preux et vaillants chevaliers. » Cependant elle lui prêtera le cheval qu'il lui a donné : « mais qu'il le garde « bien, car ils sont gens à le reprendre ; et celui qui a conquis le « cheval de Diomède n'est ni couard ni facile à étonner. Il n'aurait « pu tomber aux mains d'un plus vaillant. »

Diomède est un peu confus de cet éloge de son rival, il se défend avec un certain embarras. « Il ne faut pas s'émerveiller si « chevalier perd son destrier ; qui bien se veut d'armes peiner et « mener grandes prouesses gagne et perd souvent. » Il est du reste le premier à rendre hommage à la valeur de Troïlus. Avec une loyauté toute chevaleresque, il proclamera tout à l'heure dans le conseil des Grecs, que celui-ci a « dignement remplacé Hector, qu'il en a fait « lui-même maintes fois l'épreuve, qu'on ne saurait dans le monde « entier trouver aujourd'hui si preux et si vaillant..... qu'il n'a « jamais entendu nommer chevalier auquel il voulût davantage res- « sembler. » (*Roman de Troie*, v. 19892-905.)

Il jure de garder cette fois son cheval ; mais, victorieux ou vaincu, il ne veut vivre que pour Briséida ; « à elle il se livre, il se « rend et octroie. »

Mais si Briséida s'amuse de son captif, elle ne veut pas le désespérer ; elle est heureuse et ravie de le voir « ainsi en ses lacs. » C'est lorsqu'elle vient de le poursuivre de ses railleries qu'elle lui accorde un don ; elle récompense son dévouement en l'acceptant pour chevalier, elle lui donne pour son fanon « la droite manche de son bras. » « Troïlus, dit le poète, peut désormais savoir qu'il aurait

« tort de plus compter sur son amour. » Troïlus le sait, et, quelques jours après, quand il rencontre Diomède, au milieu de la mêlée, sur le terrain jonché d'enseignes et de gonfanons, de lances et de tronçons, il le renverse à terre presque expirant et laisse éclater sa colère. Il l'engage à aller retrouver la fille de Calchas. Il l'eût volontiers ménagé par amour pour elle, s'il avait eu le temps d'y songer. C'est la perfidie de Briséida « et sa courte foi » qui lui ont valu ce traitement. Diomède est aujourd'hui là où était Troïlus ; mais qu'il prenne garde, comme dit Brabantio au More : « Bien avez « à veiller. Si vous l'avez aujourd'hui sans partage, bien d'autres « seront accueillis avant que le siége s'achève » (v. 20086).

Le danger de Diomède fait éclater l'amour de Briséida ; si railleuse tout à l'heure, maintenant elle essaie inutilement de garder son secret. Elle ne peut plus « couvrir sa pensée que les pleurs, les larmes, les « soupirs ne lui échappent sans repos, elle montre bien que de son « cœur elle l'aime par-dessus toute chose. » La crainte de l'opinion, ni les conseils, ni les menaces de son père, ne sauraient désormais la retenir. Elle veut aller s'assurer elle-même des mortels dangers que court celui qui s'est donné tout à elle. Cependant, au moment de trahir le souvenir de Troïlus, elle a des remords, et, dans un monologue assez long, elle nous montre toutes ses agitations. On peut voir là comment Benoît s'essaie à peindre les troubles du cœur, ses entraînements, ses retours, les luttes d'une âme avec elle-même quand elle se sent prête à devenir coupable et qu'elle veut en vain se retenir. Elle s'inquiète de ce qu'on dira d'elle, de sa réputation qui va se perdre : « de moi ne sera pas fait bon écrit, ni chantée bonne « chanson..., mauvais sentiment j'eus, et fol savoir quand je trahis « mon ami qui nul jour ne l'avait mérité. Mon cœur eût dû rester « avec lui si étroitement enchaîné et retenu que jamais nul autre n'en « fût écouté....., fausse et légère et folle j'ai été d'en écouter parole. « Qui se veut garder loyalement ne doit point parole écouter..... » Combien n'est-elle pas coupable ? Qui eut jamais ami comparable à celui-là, et à qui l'a-t-elle sacrifié ? à celui-là même qui est son ennemi le plus acharné. Mais que lui servirait de se repentir ? Il n'y a plus de retour possible. D'ailleurs la faute en est-elle bien à elle ?

Si elle fût restée dans la cité de Troie, son cœur serait fidèle encore ; mais ici seule, sans conseil, sans appui, que pouvait-elle ? Tel l'en blâmera qui ne lui eût donné nulle consolation..... Elle a lutté, elle s'est débattue, mais en vain (1) ; sa conscience la tourmente et la poursuit encore, elle en étouffe les dernières protestations. C'en est fait, désormais elle n'aimera plus que Diomède : « Dieu fasse bien à « Troïlus ; mais puisque je ne puis plus l'aimer, ni lui moi, à celui-ci « me donne et octroie (2). »

Nous n'avons fait qu'esquisser cette histoire, que résumer le récit de Benoît. C'en est assez pourtant pour qu'on y reconnaisse une grande légèreté de touche et la trace d'une civilisation déjà très-raffinée. C'est là un joli et piquant portrait de la mobilité féminine. La douleur naïve de Briséida, son désespoir qu'elle croit éternel, ses promesses faites de bonne foi, la coquetterie qui s'éveille en elle et, au milieu de ses larmes, la dispose à écouter avec complaisance les paroles de Diomède, et qui, lorsqu'elle se croit encore tout au passé et prend même bravement parti pour lui, lui fait déjà prêter l'oreille à l'avenir, la joie qu'elle a de sentir son empire, sa gaîté, sa malice et ce besoin qu'elle éprouvera bientôt de consoler celui qu'elle maltraite, ce cœur d'autant plus près de se donner qu'il raille et semble se refuser davantage, cette naïveté de sentiments contraires lorsqu'elle voudrait se garder à Troïlus et pourtant se laisser entraîner vers Diomède : tout cela est délicatement étudié, peint avec finesse et malice, et compose un petit tableau des plus attrayants.

Ce qui n'était ici qu'un épisode deviendra une source poétique, où puiseront quelques-uns des poètes les plus fameux de l'Italie et de l'Angleterre. Mais, en développant l'histoire, Boccace, Chaucer et Shakespeare en changeront tout-à-fait le caractère. Le récit français garde donc toute son originalité et mérite qu'on l'aille chercher dans le vieux texte même.

(1) V. *Roman de Troie*, v. 20310.

Molt voldreie aveir cel talent — Des ovres faites d'en arrière !
Que n'éusse remembrement

(2) V. *Rom. de Troie*, v. 20227-20303. — Notons en passant comme Briséida montre ici naïvement l'utilité des monologues tragiques : « Mon cœur, dit-elle, est désormais garni et prêt à faire ce qui lui « plaira. *Par parole l'ai tant amené* que désormais lui ferai sa volonté. »

A côté de Briséida, le poète a peint, dans le personnage de Polyxène, la jeune fille sous des traits tout différents, et avec une délicatesse qu'on est presque étonné de rencontrer à cette date. Briséida était dans cette situation sociale qui de tout temps a semblé vouer les femmes à être la proie de l'amour. Elle n'a plus de mère ; son père est un transfuge poursuivi par le mépris des siens; elle est par sa destinée traînée d'un camp dans l'autre. Polyxène appartient à une tout autre condition. Fille de roi, elle a été élevée sous l'aile de sa mère et toujours à ses côtés. Le vieux poète en a fait l'idéal de la jeune fille ; son portrait est de tous celui qu'il a tracé de son pinceau le plus délicat et le plus attentif. C'est à elle qu'en toute circonstance il prodigue les hommages les plus enthousiastes ; c'est elle « qui de beauté est fleur (v. 11812). De la « beauté de Polyxène en vain essaierait-on de conter ; elle ne saurait être « décrite ; ni moi, ni un autre ne la pourrait dire. » Et après l'avoir essayé longuement (v. 5521-5556), il conclut en disant : « Si la beauté « de toute gent fût tout en un don seulement, de cela nous sommes « certains, Polyxène en aurait plus encore. »

Ce portrait, il l'a recommencé en plusieurs endroits de son poème et toujours avec une nouvelle ferveur. « Le lis et la rose vermeille sont « auprès d'elle décolorés. Tout ce que nature eut de beauté, elle le mit « en elle par grand loisir. Jamais Dieu n'y sut mieux réussir. »

Sa mort est, selon le poète, une perte pour la race humaine tout entière, condamnée par là même à déchoir : « Le monde en eût été « meilleur si une race était sortie d'elle. Ce qui était de beau y fut « perdu. Par dessus tous autres eussent été à contempler (remirables) et « de beauté resplendissants ceux qui d'elles fussent nés. » Il la place à côté d'Hélène : il aime à laisser entre elles le débat indécis. C'est là la question qui préoccupe le plus les chevaliers et les damoiseaux ; ils la discutent, mais ils n'osent la trancher : « sous le ciel il n'est cœur qui « pût penser, ni bouche qui pût dire les beautés, ni les resplendeurs « de la moins belle d'elles deux. »

Il semble même parfois que c'est pour Polyxène que sont ses plus secrètes et plus profondes sympathies. C'est elle qui ravit tous les cœurs, « elle est la belle, la preuse et la sage, et de toutes la plus prisée » (v. 26341). Les ennemis eux-mêmes voudraient ne pas la laisser mourir ;

quand elle va périr, immolée sur le tombeau d'Achille, l'armée grecque tout entière se désole : « ils pleurent et crient et se lamentent, chacun « voudrait la racheter, ils donneraient sept cents fois son pesant d'or. » Et ici le poète prête à ses personnages un sentiment bien grec. Ce qui intéresse les Grecs à la victime, selon Benoît, ce n'est ni sa jeunesse, ni son innocence, ni l'injustice de sa destinée, c'est l'admiration pour son incomparable beauté.

Ce personnage de Polyxène était une des plus fines, des plus touchantes, des plus chastes créations de la poésie classique. A son souvenir se rattache tout l'intérêt mélancolique du plus grand désastre qu'ait vu l'antiquité ; et seule elle échappe aux outrages qui flétrissent ses sœurs et entre pure dans la mort. Quant aux amours d'Achille et de Polyxène, on a remarqué (1) que c'était là un fruit assez tardif de l'imagination hellénique. Chez les cycliques et les tragiques, ce n'est qu'une victime sacrifiée à Achille ; mais déjà à la fin de l'époque alexandrine les choses changent : Achille est amoureux de la jeune fille, et elle est la cause innocente de sa mort. Benoît lui a fait faire un pas, il la montre sensible à la recherche d'Achille (2). Mais Polyxène, amoureuse, ne ressemble aucunement à ces héroïnes de la Geste qui laissaient si brutalement éclater leurs instincts. Elle a été formée par l'éducation du christianisme et d'une société civilisée, et n'a que des sentiments contenus. Elle a reçu, avec toute la réserve de la fille la mieux élevée des temps modernes, la déclaration qu'en présence de sa mère lui a faite le messager d'Achille « mettant en « son vouloir lui, sa terre et son avoir. Et elle n'en tint autre plaid : « elle ne le reçoit ni ne lui dit orgueil, outrage ni dépit. Elle ne fait « semblant que l'offre lui déplaise, ni qu'en rien elle lui semblât belle » (v. 17960-64).

Ce n'est pas qu'elle soit indifférente à la tendresse d'Achille ; loin de là, elle l'aime franchement : « tant en avait parlé sa mère qu'il lui plaisait et beau lui était qu'il la devait prendre à femme » (v. 21217). Elle avait su du messager que pour elle il s'abstenait de paraître au combat, qu'il voulait décider l'armée grecque à abandonner le siége, qu'il s'y était essayé

(1) V. Chassang, *Le Roman dans l'Antiquité*, p. 368.

(2) Benoît se rapproche ici de Philostrate et de Tzetzès, s'en rapproche sans les connaître ; car il ne leur emprunte pas le dénoûment qu'ils ont donné à l'aventure, le suicide de Polyxène.

longtemps. Quand il a changé de résolution, elle en a ressenti une douleur profonde. Mais elle sait étouffer au besoin l'expression de sa tendresse. Elle connaît, aussi bien qu'une princesse du XVII[e] siècle, ce qu'elle doit à son rang ; l'auteur le marque expressément et lui en fait honneur, il nous dit que Polyxène n'était pas « bourgeoise. » Lorsqu'elle est condamnée à mourir, elle sait accepter son sort avec beaucoup de dignité : « elle n'avait pas, dit le poète, mérité de mourir, surtout d'être sacrifiée « à Achille, elle était innocente de sa mort. »

Benoît de Sainte-More se rencontre ici avec plusieurs poètes illustres, avec Euripide, avec Ovide, avec Sénèque ; mais il ne ressemble à aucun d'eux. Ce que tous ses prédécesseurs semblent surtout avoir voulu mettre en relief, c'est la résolution de la jeune fille et sa fermeté devant la mort. C'est là le côté de son caractère qu'accuse particulièrement Euripide (1). Cela est plus marqué encore dans Ovide ; chez lui, ce personnage de Polyxène a déjà de la raideur, elle sent l'école et se drape dans son héroïsme, elle a une fermeté toute stoïque et quelque chose de viril. Elle prononce quelques phrases courtes et à effet, il y a déjà chez elle du Sénèque. Ce dernier, enfin, fidèle à ses habitudes, a enchéri sur Euripide et sur Ovide, et outré leurs intentions. De la douce victime résignée il a fait une sorte d'amazone farouche courant à la mort. Ce n'est pas assez pour lui qu'elle n'ait pas peur de mourir, il faut qu'elle fasse reculer son bourreau, et elle met dans sa chute même une intention vengeresse contre Achille. L'image qu'a tracée Benoît se distingue de toutes celles que nous venons de passer en revue. Comme M. Patin le remarque à propos de Racine, mais dans une proportion inverse, il semble avoir instinctivement combiné l'Iphigénie et la Polyxène d'Euripide. Elle est chez lui aussi fière, aussi vaillante contre la mort, aussi héroïquement résignée que chez aucun de ses prédécesseurs, mais sans bravade, sans étalage, plus jeune fille, plus aimable et plus touchante. Le poète nous la montre tout d'abord émue et tremblante ; son cœur bat plus vite, sa voix se fait à peine entendre. Cependant peu à peu elle s'affermit et prononcera un assez long discours. Benoît est sous ce rapport, de tous les historiens de Polyxène, celui qui se rapproche le plus d'Euripide ; on

(1) Sur Polyxène, v. Patin, *Théâtre grec, Euripide.*—Saint-Marc-Girardin, *Litt. dram.*, t. I, p. 18-19.

serait, par moments, tenté de croire qu'il l'a lu (1). Seulement il n'a fait aucune place au souvenir d'Hécube. « C'est là, lui fait-il dire, « une triste et honteuse vengeance..... est-ce une œuvre digne de si « puissants rois? ne sont-ils pas saouls de carnage et de sang? comment « peuvent-ils avoir encore de sa mort faim et désir? Elle ne voudrait « vivre à aucun prix. La vie ne lui réserve plus aucune joie. D'elle ne « sortira ni fils, ni fille en qui s'avilisse et s'abâtardisse le lignage « dont elle est née : Je ne refuse pas ma destinée; avec ma virginité « je mourrai. Il est beau de ne pas abaisser la hauteur de ma valeur. « Je ne dois avoir d'amour pour créature vivante. Et que Dieu m'en « préserve! Or, je ne veux pas qu'on me pardonne ni qu'on m'ab- « solve..... Bien le refuse (le desvoil). Mes yeux auraient trop à pleurer? « Vienne la mort, je ne la refuse pas. Je n'ai désir de vivre davantage. « A la mort je donne ma virginité..... Je ne veux pas qu'elle soit à « ceux-là qui m'ont tué mon père bien aimé..... Je suis transportée « de joie quand je meurs, et quand d'eux me sépare. Bien haïrais leur « compagnie. » On le voit dans tout cela, la jeune fille reste simple (2)

(1) En effet, ni Dictys, ni Darès n'ont donné ce développement au récit de la mort de Polyxène; les détails qu'on trouve dans Ovide et le sentiment général de son récit sont complètement différents. Voyez, au contraire, dans Euripide (*Hécube*, v. 340-376) : « Tu te détournes, dit Polyxène à Ulysse; tu veux te soustraire à mes supplications; ne crains rien, tu es à l'abri de ce danger. » Elle le suivra volontairement, demandant à mourir, θανεῖν χρήζουσ'! Elle ne veut pas qu'on la prenne pour une femme lâche et aimant la vie... Hier, fille de roi, presque l'égale des dieux, etc... aujourd'hui esclave... La vie n'a plus aucun prix pour elle. Un maître l'achètera pour de l'argent, elle, la sœur d'Hector et des autres... Un esclave souillera le lit de celle qui fut fiancée à des rois. Elle accepte la mort froidement, sans emphase, sans prétention, avec un complet détachement, suppliant sa mère de ne pas la retenir, de consentir à cette mort qui la sauve de l'indignité. Elle tend la gorge au couteau, n'ayant qu'un souci, ne permettre à personne de porter la main sur elle et tomber chastement.

(2) Il faut cependant signaler un trait de bel esprit qui termine assez fâcheusement le discours, qu'on est étonné de rencontrer au milieu de tant d'autres détails encore empreints de rudesse, et qui nous montre à quelle recherche et à quel raffinement était arrivée déjà cette civilisation voisine, par ce frappant contraste, de la Renaissance. « C'est l'Envie qui est cause de son trépas; l'Envie se plaignait de sa « beauté; la voilà désormais satisfaite. Elle n'eût point été condamnée à mort, si l'Envie ne l'eût fait « faire. » Cela nous montre en même temps que le poète, pas plus qu'Horace dans cette pièce d'Europe à laquelle nous faisions naguère allusion, ne prend son sujet au sérieux et que les peintures d'amour ne sont pour lui qu'un jeu. On trouvait, du reste, déjà dans l'*Eneas*, dans le discours où le héros troyen pleure la mort de Pallas, un trait tout-à-fait semblable :

Mès ne povoit souffrir envie — Que j'eusse conquis la terre
Que tu ne perdisses la vie — Ne par toi finée la guerre.

Ajoutons cela aux rapports que nous avons signalés entre les deux poèmes.

et touchante ; elle meurt héroïquement sans vouloir se poser en héroïne (1).

De ces éléments divers le poète a formé une œuvre qui, malgré ses interminables longueurs, n'est pas dépourvue de tout attrait. S'il est trop servilement enchaîné à un original sans intérêt, si le journal de ses batailles est monotone, s'il a autant qu'aucun de ses contemporains le défaut de la prolixité (2) ; si tout chez lui, trèves et combats, se prolonge d'une façon invraisemblable, parce que le trouvère, qui s'attache à suivre pas à pas son auteur, nous laisse naïvement voir combien il est en peine de remplir ses dix années, il est cependant certains mérites qui se révèlent à une étude attentive.

On ne saurait demander à Benoît une composition savante. Les lois de la composition n'étaient pas d'ailleurs au XII[e] siècle ce qu'elles étaient pour un poète de l'âge classique, ou ce qu'elles seraient pour nous. Nos trouvères ne s'inquiétaient guère de savoir s'ils étaient fidèles aux lois de l'Épopée, en admettant qu'il y ait des lois de l'Épopée ; ils faisaient de l'Épopée sans le savoir. Benoît à cet égard ressemble tout-à-fait à ses contemporains. Il n'a pas songé à être un poète épique ; tout au plus faudrait-il voir en lui un cyclique ; ou plutôt, ici comme dans sa *Chronique des Ducs de Normandie*, il a voulu écrire une histoire, « nous dire la vérité » sur le siége de Troie, la dire complète, nous apprendre pourquoi et comment la ville fut prise, ce que devinrent les vainqueurs et les débris des vaincus. Il ne s'arrête que quand le sujet est épuisé.

Il ne faut pas non plus chercher ici l'habileté poétique. Il ne sait pas tirer parti d'une situation, s'arrêter aux endroits essentiels, dra-

(1) Ce nom de Polyxène était devenu très-populaire au moyen-âge. J'y trouve des allusions en deux œuvres différentes de Sylvius Æneas, dans le *De Eurialo et Lucretia*, p. 71. Eurialus, dans son enthousiasme amoureux, s'écrie : « Tu mihi Polyxena es, tu Æmilia (de la Théséide de Boccace), tu Venus » ; et dans les *Litteræ eroticæ* Hannibal dux Numidiæ,.... Lucretiæ, p. 81 : « Nec Polyxenam tibi comparaverim. »

(2) La prolixité a été le défaut de la poésie du moyen-âge. Il semble qu'il en a conscience. Dans le *Dolopathos*, un des merveilleux talents qu'on admire en Virgile c'est que ce grand philosophe, par son savoir surhumain, a réduit les sept arts en un livre si petit qu'il tiendrait dans la paume de la main :

Un livre fist brief et petit — Tos les sept ars.
Comme son poins, où il descrit

matiques, tracer de beaux tableaux. On peut lui reprocher de développer tout avec la même conscience, la même ignorance de la valeur relative et littéraire des choses. Il donnera la même importance au partage des dépouilles (1), à la délibération des Grecs sur la récompense à donner aux traîtres, qu'à la mort de Priam. Il faut ici écarter avec soin tout souvenir de Virgile et des admirables pages du deuxième livre, ne pas songer à cette mort si touchante du vieux roi, à ce dernier et inutile effort pour défendre les siens, *arma diu senior*, à toute cette famille qui se groupe autour de lui pour mourir ; sans cela on jetterait le volume de Benoît avec dépit et colère. Cependant il montre parfois un véritable instinct de narrateur. Le récit de la première rencontre entre les Troyens et les Grecs est bien entendu, les incidents y sont bien ménagés, l'intérêt gradué ; l'auteur y a mêlé assez habilement les échecs et les retours successifs : Protésilas enfin rétablit les affaires des Grecs, quand apparaît Hector, devant qui tous reculent. Le poète arrive bien à la conclusion de son récit : « désormais est commencé le jeu. » On pourrait louer également l'art avec lequel il prépare l'arrivée de Penthésilée et amène par elle une péripétie. Il y a dans ses descriptions de batailles du mouvement et de la variété. Il ne fait pas disparaître tout de suite ses personnages, il les engage dans de rudes combats, puis, au moment le plus dangereux, un flot de combattants survient, « sur eux verse la bataille qui les sépare, etc... »

Nous avons vu tout à l'heure à propos des exploits d'Hector que le vieux poète avait parfois véritablement l'accent épique. On pourrait citer encore d'autres passages, par exemple celui où il nous peint Achille reparaissant sur le champ de bataille. Ses soldats que, sur la prière d'Agamemnon, il a envoyés combattre sans lui, ont été battus et repoussés jusqu'à ses tentes et viennent mourir à sa vue. La colère, l'orgueil outragé, le désir de venger les siens, triomphent de toutes ses résolutions. « En hâte sans hésiter il jette sur son dos « son haubert, il a le cœur gros dans la poitrine. Ils lui ont

(1) On serait tenté d'appliquer à tous les poètes de ce temps le mot de Dandin : « Il dit fort posément ce dont on n'a que faire et... »

« mis son casque sur le chef....., il est monté sur son cheval de « guerre ; il a pris son écu aux couleurs éclatantes....., un damoi- « seau lui a donné une lance grosse qui remplit le poing, avec une « enseigne de cendal, puis il fait sonner deux cors. Il ne se souvient « plus, tant il est furieux ni d'amie, ni d'amour. Il ne témoigne pas « qu'il en fut jamais rien. Que désormais les Troyens se gardent !.... « Il fait comme le loup affamé entre les agneaux, etc..... Il fait reculer « toutes les batailles. Tant fut redouté son écu, dès qu'il fut reconnu ! « Ses soldats ont retrouvé toute leur vigueur. Les Troyens s'étonnent « et reculent. Achille leur fait payer chèrement son repos » (V. *Roman de Troie,* v. 21077-21115).

Très-belle aussi et très-saisissante est la rencontre de Troïlus et d'Achille (V. *Roman de Troie*, v. 21129, 21150). Mais plus énergique et plus originale encore est cette peinture de Deyphebus trouvant dans l'ardeur de sa haine la force de ne pas mourir avant d'être vengé (v. 18973-995). Blessé à mort par Palamède, il demande à son frère de retourner à la bataille, de faire payer son trépas à son adversaire, avant qu'on retire le fer de sa plaie : « car si je puis « savoir sa mort, sans que mon âme en soit marrie, je sortirai de « cette vie. » Pâris revient vainqueur. La mort de Deyphebus est fièrement peinte, la scène est fort touchante : « il ne voyait plus, il « n'entendait plus. Pâris se jette sur lui en pleurant ; et lui que la « mort déjà possède ouvrit les yeux à grand'peine, et pour parler fit « un tel effort que par trois fois il lui demande s'il était vengé. Quand « il le sut, bien lui fut beau et bien lui plut. Maintenant, dit-il, « ôtez-moi la lance ; la mort désormais ne me sera pas pesante. Je verrai, « si je puis, avant la fin du jour, l'âme d'Hector, mon cher seigneur. « Droit à son âme ira la mienne. Désormais il me tarde d'y être. « Consolez-moi, fit-il, mon père et sur toute chose ma mère. Que « les dieux leur soient en aide » (v. 18973-18995) !

Enfin, c'est une peinture énergique que celle que Benoît a ajoutée à son original, du fils d'Héber venant, avec dix de ses compagnons comme lui tous mutilés et sanglants, reprocher à Achille qu'ils meurent par lui, et mourir, en le maudissant, aux pieds de celui qui les a trahis.

Ajoutons bien vite que Benoît ne tient pas du tout à rester sur ce ton. Il n'est pas Gaulois pour rien. Il ne craint pas de s'égayer quand l'envie lui en vient. Non-seulement ses héros échangent volontiers des brocards (1), mais lui-même quittant le ton solennel de l'épopée, raconte souvent les batailles avec une gaîté railleuse et une goguenardise toute française et soldatesque, que les situations les plus dramatiques et les plus douloureuses n'altèrent pas (2), et qui se retrouvera dans toute notre vieille littérature; ce sera encore un des traits caractéristiques de Jean Marot, le dernier des poètes du moyen-âge. C'est sur ce ton qu'il racontera les batailles; c'est la marque de la race, la note railleuse qui éclate au milieu des scènes les plus tragiques. Cela explique pourquoi le moyen-âge n'a rien fait de supérieur à ses fabliaux (3).

On peut enfin relever chez Benoît certains mérites de forme et signaler quelque talent littéraire. Sa langue a les caractères généraux du temps. Simple, claire, nette, brève, un peu raide, un peu nue (4), volontiers mo-

(1) V. *Rom. de Troie*, Discours de Diomède à Énée, v. 11119-11133; Polidamas à Palamède, v. 11270-11286 et 1247-1250.

(2) On en peut voir des exemples, *Rom. de Troie*, v. 7189. — v. 8024. — v. 19144-19147. — v. 19590-19606. — v. 27503-27506. — v. 29170-29171, etc.

(3) On retrouve encore ce même caractère populaire dans la complaisance avec laquelle il cite des proverbes. Benoît paraît plein de vénération pour cette forme de sagesse populaire :

Le proverbe dit molt bien — Qui onques ne failli de rien (v. 1879).

V. encore un discours d'Hector, v. 3785 :

Li vilains dist, mais il menti — De grant naient entre en barate
Que ja mors hom n'aura ami (f° 59). — Qui ço bargaigne qu'il n'achate (f° 65).

V. encore v. 2830, 6305, 6406, etc. Chrétien de Troyes cite aussi les *Proverbes du Vilain*. On avait fait de bonne heure d'amples recueils de ces locutions populaires; les *Proverbes du Vilain*, en huitains aussi diffus que mal rimés, nous sont parvenus dans des copies très-nombreuses et très-diverses. Je remarque, dans le *Roman de Thèbes*, un discours d'Éthiocles (Étéocle) qui est des plus curieux, par cette familiarité goguenarde que nous venons de signaler et par les proverbes dont il est émaillé :

A sot asnon racontes fable, — Sachiez que bien vos conoisson :
Vos paroles semez en sable; — Bien sauriez humer ceus moxt
Debatus vos estes en vain. — Lessiez ester iceste note,
Bien sauriez par autrui main — En autre sens tornez la rote.
Le serpent traire du buisson.

(4) Malgré toute la faiblesse à laquelle on se sent naturellement porté pour *son* auteur, je ne saurais cependant m'associer aux éloges que le style de Benoît a reçus d'un critique allemand que nous aurons

nosyllabique, peu soucieuse des liaisons, des nuances et des flexions, elle fait penser aux armures des chevaliers qui ne se plient qu'à angles droits; mais il la manie déjà avec plus d'aisance que la plupart de ses contemporains. Il aime à faire parler ses personnages et passe sans trop de peine du style indirect au style direct. Il manie même assez lestement l'ironie (1). Il a des discours bien faits, largement développés, nerveux, d'un ton ferme et héroïque. Il suffit de voir le fier et rude langage que tient Thoas à Achille, quand celui-ci parle d'abandonner le siége (2), ou le mâle discours de Briséida à son père, pour lui reprocher d'avoir trahi son pays (3), ou celui dans lequel Agamemnon, avec une vivacité et une liberté d'allures singulières, pendant soixante vers (4), essaie de ranimer son frère Ménélas après l'outrage qu'il a reçu (5).

On dirait du reste qu'Agamemnon est l'orateur en titre du trouvère; c'est à lui qu'il donne la parole dans les grandes occasions. En même

occasion de citer bientôt plus amplement. M. Dunger, *Die sage vom troj. Kriege*, etc., à propos de Herbort von Fritslar, le premier imitateur allemand de Benoît, assure que le style serré et nerveux d'Herbort contraste avec *l'ample* expression du poète français. Il me semble que c'est singulièrement exagérer les mérites de style de notre trouvère.

(1) V. *Rom. de Troie*, v. 19585-19615, le discours d'Achille raillant la patience des Grecs.

(2) *Ibid.*, v. 18238-18321.

(3) *Ibid.*, v. 13685-13789.

(4) *Ibid.*, v. 4930.

De co, fet il, bien vos gardez
Que jamès hom de mère nez
Se poisse aparceveir ne dire
Que vos en aiez doul ne ire.
Li preisié home de lonc tens
Qui tant orent valor et sens,
Ne conquistrent pas les enors
En dels en larmes et en plors.
Mes quant lon lor feseit ledure
Si prenoient enging et cure
Con il se poissent vengier:
Issi le font buen chevalier.
Qui n'a guerre n'aversité,
Ne damage, ne povreté,
Coment conoistra sa valor?

(5) On retrouve les mêmes qualités dans d'autres passages, par exemple dans celui-ci :

Seignor baron
Molt estes prou et de grant nom;
Fort ont été vostre anceisor,
Molt ont éu pris et valor,
Onc de riens nule n'avilièrent
Les dignités qu'il vos lessièrent.
Devez garder et essalcier
Quen ne vos en puisse abessier.
Une telle ovre aves emprise
Que bien savez tuit sanz devise,
Se vos n'en venez al desus,
Que vostre pris ne durra plus:
Si perira vostre puissance;
N'en iert plus faite remembrance.
La grant enor que vos avez,
Se vos ceste ovre n'achevez,
Iert tote cassée et périe
Et vostre terre tote honie, etc.

temps le poète sait au besoin être touchant. Pour en avoir la preuve, on n'a qu'à lire le discours d'Hécube se lamentant auprès du cadavre d'Hector (1) et auprès de celui de Troïlus (2).

Sans doute, on est forcé de reconnaître que chez Benoît, comme chez tous ses contemporains, les formules sont souvent excessives et monotones ; chaque héros est toujours le plus grand et le plus preux des hommes ; chaque bataille est la plus horrible. On rencontre chez lui, comme chez tous les trouvères, de ces vers tout faits, qui peuvent se placer partout : « nus homs de mère nez, III. M. chevaliers et plus, veiant M. chevaliers. » Mais il faut dire aussi que souvent il échappe à cette banalité ; il essaie de varier ses tableaux. Il ne se contente pas de nous donner de jolies descriptions du printemps, un lieu commun de la poésie du moyen-âge, mais qu'il relève par une grâce toute particulière (3) et qui fait songer aux printemps de Livry de M^me^ de Sévigné (4) ; il essaie des peintures moins rebattues, comme lorsqu'il nous décrit l'hiver, ou un matin brumeux ; il a vraiment le sentiment de la campagne (5), et dans tous ses tableaux on entrevoit un coin de nature.

Il a des traits saisissants dans le récit de la ruine de Troie : « du carnage les palais saignent, etc. » Il ajoute à son texte de touchants détails. Quand Priam ensevelit le dernier de ses fils, il dépose dans la tombe son sceptre et sa couronne, pour les sauver des mains des Grecs et honorer le mort, et comme si avec son dernier rejeton il ensevelissait sa royauté même.

Ailleurs, ce sont des vers heureux qui font image. Peut-on, par exemple, peindre d'un trait plus vif la rayonnante beauté d'Hélène ?

> Entor li resclarzit la place
> De la resplendor de sa face.

D'autres fois, c'est un trait familier qui saisit ; comme ce portrait

(1) V. *Rom. de Troie*, v. 16377-16408.
(2) *Ibid.*, v. 21668-21747.
(3) *Ibid.*, v. 939-944, et ailleurs : « Quant vint al tens que Vers duise. »
(4) V. *Lettre de M^me^ de Sévigné*, édit. Montmarqué, t. II, p. 263.
(5) On pouvait déjà signaler le même caractère dans la *Chronique*. V. le passage où Richard harangue la nuit les Danois : « en une place verte, erbue, etc. »

d'Achille sur son coursier de Nubie : « Il est assis sur son cheval, ainsi « planté comme s'il y était né (1). »

Il a quelques brèves comparaisons qui rappellent Homère par l'intention, sinon par le développement. Nous avons vu à l'instant celle qu'il appliquait à Achille, il en a d'analogues pour Hector. Il en offre d'autres qui ne sont qu'à lui et qui ont une physionomie toute naïve et toute rustique (2).

Il sait s'abstenir de paraître dans le récit, si ce n'est de temps en temps à la veille des grandes catastrophes, où d'une façon toute lyrique il intervient pour pleurer la mort des héros ou la faire pressentir, par exemple lorsque Hector va succomber et que cette grande tristesse lui arrache des regrets sympathiques, ou lorsque, dans la nuit qui a suivi la première bataille, les Troyens blessés gémissent. Quand Hésione est emmenée en esclavage, à la vue de cette grande infortune, l'auteur s'écrie : « Grand ire en ai et molt grant peine. »

Enfin, sachons gré à ce poète d'un temps d'ordinaire si prolixe de savoir se taire à propos. Priam s'évanouit sur le corps d'Hector sans trouver une parole.

Nous ne voulons pas pousser plus loin cette analyse : il nous semble qu'elle suffit à expliquer et à justifier le long et éclatant succès du poème. Le *Roman de Troie* est l'œuvre capitale de cette partie de la poésie du moyen-âge, la plus largement conçue, la plus libre d'allure, celle où l'imagination s'est le plus amplement donné carrière. Si le premier caractère du poète est le don de création, Benoît a vraiment mérité ce titre. Du fonds le plus sec et le plus aride il a fait jaillir une œuvre des plus variées et des plus vivantes. Des centaines de personnages y apparaissent, s'y agitent, y vivent, y meurent. Les scènes les plus diverses, les sentiments les plus différents y sont représentés tour à tour, c'est tout un monde. Et, de ces êtres sortis de son cerveau, quelques-uns sont entrés en pleine possession

(1) On dirait en un endroit une allusion au mot fameux des Gaulois : voulant dire combien Troie est redoutable, il écrit :

Menacer puet qui rien ne craint, Se devers le Ciel ne lui vient.

(2) La farine que l'on tamise Con dars et quarrials empenes.
Ne chiet pas si espès d'asses

de la vie littéraire, aussi bien que les héros de Virgile et d'Homère. C'est l'Hector de Benoît de Sainte-More que le moyen-âge a admiré, en qui il s'est reconnu, dont il a fait le type de l'honneur et des vertus chevaleresques. Troïlus est vraiment le fils de son imagination. N'eût-il pas d'autres titres, c'en serait assez pour légitimer la longue attention que nous lui avons donnée.

Entre toutes ces nébuleuses qui peuplent notre ciel poétique du moyen-âge, et parmi ces écrivains qui se confondent un peu pour nous à cette distance, et que les contemporains eux-mêmes semblent avoir volontiers confondus, comme s'ils ne reconnaissaient entre eux aucune originalité puissante, Benoît de Sainte-More mérite d'avoir une place à part ; il a son éclat propre. Non-seulement il a créé une branche nouvelle de poésie, mais il y a porté des qualités particulières. Il y a vraiment en lui l'étoffe et la qualité d'un poète.

Nous avons marqué déjà que le *Roman de Troie* n'était pas la seule œuvre de ce genre qu'eût produite le moyen-âge. Benoît lui-même avait préludé à son grand poème en transportant l'*Énéide* en français (1), reproduisant à peu près la marche générale et les principaux événements du livre, traduisant fidèlement certains passages, aussi fidèlement du moins qu'on pouvait le faire à cette date, en élaguant d'autrès que son siècle n'aurait pas compris, supprimant le merveilleux, marquant ce qu'il conservait de l'empreinte du moyen-âge, mêlant aux récits de l'écrivain latin les noms et les choses de son temps, y peignant les mœurs du XII^e^ siècle, enfin ajoutant à l'œuvre antique, comme il l'avait fait pour le livre de Darès, un long complément auquel n'avait pu songer Virgile, une longue histoire d'amour comme le comprenait le XII^e^ siècle.

D'autres après lui et à son exemple avaient imité la *Thébaïde* de Stace (2) et la *Pharsale* de Lucain (3). C'est que Virgile, Stace et

(1) V. Bibl. Impér. l'*Eneas*. Elle en possède quatre copies. Manuscrit 60, XIV^e^ siècle; — manuscrit 784, XIII^e^ et XIV^e^ siècles; — manuscrit 1416, XIII^e^ siècle (1292); — manuscrit 1450. — On en trouve un autre à la Bibliothèque de l'École de Médecine de Montpellier.—M. Pey (Paris, Didot, 1856), a donné de longs extraits de l'*Eneas*; je compte le publier bientôt tout entier.

(2) V. le *Roman de Thèbes*, Bibl. impér. Manuscrit 60, f^o^ 142;—manuscrit 375, f^os^ 35-68;—manuscrit 784, f^o^ 1-70.

(3) V. le *Romanz de Julius Cesar*, par Jacques de Forez (Jacos de Forestz), Bibl. impér. Manuscrit 445, XIII^e^ siècle. L'exemplaire est unique.

Lucain étaient très-connus du moyen-âge. Leurs œuvres n'avaient point cessé d'y être lues. Elles se retrouvaient dans toutes les bibliothèques; elles figurent dans tous les catalogues, depuis celui de l'abbaye de Bobbio, qu'on dit avoir été rédigé au X^e^ siècle, jusqu'à la *Biblionomia* de Richard de Furnival. La littérature latine du temps emprunte sans cesse à leurs écrits des citations, des exemples, des allusions. L'imagination de la foule elle-même s'était préoccupée d'eux. On sait, et ce n'est pas ici le lieu de refaire cette histoire, quelle popularité le nom de Virgile possédait alors, quel singulier roman on avait bâti autour de son nom. Stace n'était guère moins célèbre. On le considérait comme un des ancêtres du christianisme. Aussi ne parlait-on de lui qu'avec respect. On le plaçait à côté des maîtres de l'art. Sans avoir une légende, Lucain était fameux aussi. On retrouve sa trace dans tout le moyen-âge. Quand on voit les poètes latins si répandus, on ne saurait s'étonner que la poésie en langue vulgaire, toujours en quête de sujets et trouvant là de vastes magasins d'histoires, ait un jour songé à s'approprier les épopées latines. Il suffisait pour cela de quelque trouvère échappé du cloître ou de l'école.

On peut dans ces œuvres diverses, *Eneas*, *Roman de Thèbes*, *Roman de Julius Cesar* (1), signaler les mêmes caractères généraux que nous a offerts le *Roman de Troie*. C'est dans le même esprit que nos vieux trouvères ont arrangé, transformé, sans en avoir toujours bien conscience, les épopées latines. En réalité, leur œuvre n'a rien d'antique, ni littérairement, ni moralement. Des qualités littéraires des chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome ils n'ont rien : ni la science de composition, ni le sentiment de l'unité, ni l'ampleur des développements, ni la perfection de la forme, rien enfin de ce qui constitue l'artiste; il n'est pas même bien sûr qu'ils sentent bien ce qu'elles sont ni ce qu'elles valent à ce point de vue. Et, par cela même, ces poèmes offrent un intérêt qui les dépasse, pour ainsi dire : ils jettent une vive lumière sur la poésie du moyen-âge tout entière. A certains égards, la comparaison n'est pas facile entre les œuvres de l'antiquité et celles du moyen-âge avec des ressources et une civilisation

(1) J'ai ailleurs étudié en détail ces divers poèmes. V. *Revue contemporaine* (30 avril et 15 mai 1870), et chez Franck Vieweg, Paris, 1871.

si différentes. Ici, à propos du même sujet, elle s'impose, pour ainsi dire. En rapprochant ces compositions de leurs modèles antiques, on voit mieux les lacunes et les impuissances de cette poésie, on comprend mieux ses bégayements. On sent ce qu'était l'esprit français réduit à lui-même, avant de s'être donné, par le contact avec l'antiquité, des qualités qui lui manquaient, l'esprit français avant d'avoir fait ses classes. Il n'est qu'une chose que les trouvères aient su peindre, parce que la chevalerie elle-même y excellait, c'est l'héroïsme guerrier. La poésie du moyen-âge n'a été sublime qu'une fois, en peignant Roland à Roncevaux. Et à ce propos on peut remarquer combien le ton général de ces œuvres diffère de celui des œuvres latines qui leur ont servi de modèle. Tandis que celles-ci nous offrent partout une gravité et une noblesse soutenues, nos vieux poèmes mêlent tous les tons. A côté des plus terribles et des plus dramatiques peintures on rencontre des joyeusetés inattendues. La vieille gaîté gauloise perce à tout instant. Le ton est volontiers familier, même dans les situations les plus solennelles. Les auteurs ne semblent pas affamés d'idéal ; on ne saurait leur adresser le reproche qu'on a fait à notre tragédie du XVII^e^ siècle de nous offrir des caractères factices ; les leurs sont en général du plus naïf réalisme. Ils pratiquent par avance des théories fameuses de ce temps-ci ; nous devons supposer qu'ils les pratiquent d'instinct et sans réflexion ; car nous ne savons rien de l'esthétique de ce temps. Les auteurs ne nous disent nulle part ce qu'ils veulent et ce à quoi ils tendent ; il est probable qu'ils ne se le sont jamais demandé.

Si, au point de vue littéraire, la copie diffère à ce point de l'original, elle ne s'en distingue pas moins par l'esprit général. Le poète du moyen-âge s'attache surtout au récit, au côté anecdotique des œuvres de l'antiquité ; il s'adresse aux yeux, à la curiosité ; il remplace le merveilleux et le surnaturel par le singulier et le fantastique ; il met l'énorme à la place du grand, et la laideur à la place de l'horreur ; il combine ces deux éléments dans les créations qui doivent remplacer les inventions tragiques de l'antiquité. Son imagination peureuse et enfantine substitue des images avec des contours mal définis, des fantômes enfants du brouillard et de la nuit, aux statues de marbre de l'épopée antique.

Enfin, le changement n'est pas moins considérable au point de vue du sentiment moral. Ni les caractères ni les mœurs ne procèdent de l'antiquité. Celle que prétendent peindre les trouvères est sortie tout entière des entrailles du moyen-âge. On ne saurait trouver à cet égard de documents plus curieux et qui marquent d'une façon plus saisissante la différence des deux sociétés et des deux civilisations.

Rien ne montre mieux non plus combien, pour le développement de l'esprit humain et l'intelligence de son histoire, la Renaissance a été un fait utile et nécessaire. Et, à ce propos, il convient de marquer qu'il n'y en a eu vraiment qu'une, celle qui a eu sa pleine floraison au XV^e^ et au XVI^e^ siècle. A divers moments du moyen-âge, on croit saisir des commencements de renaissance, et on a beaucoup dit de notre temps qu'il y en avait eu toute une série, qu'on lui avait assigné jusqu'ici une date beaucoup trop tardive, que les anciens n'avaient jamais cessé d'être connus. C'est là qu'est l'erreur. Les anciens ont été lus et pratiqués par le moyen-âge; ils n'ont point été vraiment connus; ils étaient connus de nom, ils n'étaient pas connus dans leur esprit et dans leur valeur vraie. Il faudra qu'épris de la beauté antique, quelques hommes de puissante intelligence essayent de se refaire anciens, de parler la langue des anciens, de revivre de leur vie, de retrouver leurs sensations, leurs sentiments, leurs pensées, de se faire citoyens d'Athènes et de Rome. Les entraînements païens et les folies cicéroniennes de l'Italie du XV^e^ siècle sont l'expression originale comme le suprême excès de ce retour au passé. A ce prix seulement on ressaisira l'esprit de l'antiquité. Mais au XII^e^ et au XIII^e^ siècle, le moyen-âge, dans toute sa vitalité, était encore impénétrable à l'esprit de l'antiquité aussi bien qu'à ses qualités littéraires. Il avait trop de jeunesse et une individualité trop forte pour pouvoir être autre chose que lui-même. Immédiatement, instinctivement, inconsciemment, il marquait de son originale et forte empreinte, il transformait en sa propre substance tout ce qu'il touchait. Ce n'est que lorsque la croyance chrétienne aura pâli, lorsque la forte construction féodale aura disparu, lorsque l'art sorti de là se sera éteint, que, découragé de son épuisement, le moyen-âge ira chercher ailleurs du secours et remontera à l'antiquité.

Cependant, tout infidèles, toutes bizarres et fausses, à tant de points de vue, que sont les œuvres que nous venons d'étudier, elles n'ont pas été inutiles à la connaissance des œuvres classiques. Elles habituaient le moyen-âge à l'antiquité ; elles rendaient les noms antiques populaires avant que les choses elles-mêmes pussent l'être ; elles les faisaient entrer dans le courant littéraire, dans le bagage ordinaire de l'esprit français ; elles empêchaient parmi la foule la prescription de l'antiquité.

Mais cette étude devait nous présenter un autre intérêt (1). Nous n'y cherchions pas seulement jusqu'à quel point les poètes du moyen-âge s'étaient rapprochés des poètes épiques latins ; nous savions qu'il y fallait surtout voir en quoi et pourquoi ils s'en éloignaient, jusqu'à quel point ils altéraient les œuvres antiques. Par là, quels que soient l'intérêt propre et la valeur de ces œuvres, elles méritent d'occuper une grande place dans l'histoire de l'esprit français et de ses rapports avec l'antiquité classique. Etudiées en elles-mêmes, elles nous apprennent comment le XII[e] siècle l'a comprise et ce qu'il a pu s'en approprier ; rapprochées d'œuvres similaires d'un autre temps, quand des deux côtés nous rencontrons des tendances toutes semblables, nous pouvons constater là ce qui, dans cette direction, appartenait à telle date du moyen-âge, ce qui appartenait à la constitution même de l'esprit français et à ses aptitudes naturelles. Cela nous permet, sur cette question, de l'étudier et dans le temps et en lui-même et dans son essence.

Le *Roman de Troie*, comme l'*Eneas*, comme le *Roman de Thèbes*, nous montre que l'éducation classique de l'esprit français, la connaissance plus ou moins précise des sujets antiques, non-seulement pour l'élite des intelligences, mais pour la foule, datent de loin. La prompte diffusion et la popularité de ces compositions le prouvent ; la foule ne s'intéresse à l'histoire des gens que quand elle les connaît déjà un peu.

Nous voyons ici que, de bonne heure, la France a aimé ces sujets,

(1) Le fait de l'existence de ces poèmes à cette date et de leur succès populaire est d'autant plus intéressant, pour l'histoire de l'influence de l'antiquité, qu'à ce moment même et grâce au zèle aveugle de certains docteurs, ivres de scolastique, les études antiques étaient très-combattues. J. de Salisbury s'en plaint et nous dit : « Poetæ et historici habebantur infames, et, si quis incumbebat laboribus antiquis, notabatur. »

et nous voyons aussi comment elle les a aimés, comment elle voulait qu'on les lui présentât. Nos vieux poèmes, sous une forme naïve, révèlent exactement les mêmes tendances qu'ont montrées, sous une forme plus savante et plus raisonnée, certaines œuvres des trois derniers siècles. Ils nous aident à comprendre le long succès d'un genre qui nous semble si faux, à comprendre les erreurs et la séduction de ces romans de l'antiquité (1).

Il ne faudrait pas vouloir pousser trop loin le rapprochement; il y a entre les deux époques des différences trop essentielles. Le XVII[e] siècle est remonté à la noblesse continue du style; il a tenté de ressaisir le merveilleux antique: dans ses essais d'épopées, il ne craint pas de reproduire toutes les machines poétiques de l'antiquité: Boileau en fait même la condition de toute poésie, etc. Cependant aux deux époques, on retrouve des caractères communs qui peuvent se résumer en deux traits essentiels et significatifs. Dans l'une et dans l'autre, le poète peint les mœurs de son temps, et il substitue le roman à l'épopée. Des deux côtés, le public se passionne pour les héros de l'antiquité et les adopte tout-à-fait comme des héros nationaux; mais c'est à condition de se reconnaître en eux. Il les aime parce qu'ils sont anciens et modernes en même temps. Par cela même qu'ils étaient anciens, l'imagination du lecteur était reportée dans un lointain favorable à la poésie. Au XII[e] siècle comme au XVII[e], on ne cherchait pas à leur assigner une date précise; c'était là ce qui faisait un des charmes de ces récits. Les faits avaient pour théâtre et pour date le passé poétique de l'humanité; il était question de la plus grande royauté, de la plus noble ville, du siége le plus fameux qui eût été. On pouvait prêter aux héros les mœurs les plus polies, les sentiments les plus délicats. L'imagination se mettait à l'aise et étalait toutes ses splendeurs. Ajoutez à cela le prestige classique qui agissait déjà sur tous les esprits cultivés et par eux sur la

(1) Il est une remarque importante pour l'histoire littéraire que suggère la lecture de ces œuvres. Quand les écrivains du XVI[e] siècle à ses débuts, Rabelais ou les Marot, mêlent si naturellement et si confusément aux souvenirs français du moyen-âge ceux de l'antiquité, quand Jean Marot dans la *Vraie disante Advocate des dames*, quand Clément à propos de *Maguelonne* évoquent Hélène et Pâris, Jason et Médée, il ne faut pas croire, comme on l'a dit si souvent, qu'ils fassent œuvre de pédantisme; ce n'est pas l'érudition qui les entraîne et les inspire, c'est la poésie populaire du moyen-âge.

foule toujours prête à admirer sur parole ce qu'admirent ceux qu'elle voit au-dessus d'elle. Mais en même temps, sous des noms anciens, Benoît et ses contemporains peignaient les mœurs, les caractères, les sentiments du XII[e] siècle ; c'était par là et par ce complet mensonge qu'ils réussissaient. Ces personnages héroïques, parés de tout le charme de l'idéal et du lointain indéfini de la poésie, et qui accomplissaient de si grands exploits, étaient en même temps très-vivants. La foule s'associait aisément à des joies, à des passions, à des tristesses qui ressemblaient si fort aux siennes. L'œuvre du poète parlait à la fois à l'imagination et au cœur.

Et s'il rapprochait les héros antiques de son public par les mœurs, il les en rapprochait aussi en humanisant son œuvre. Nous avons vu comment il avait soigneusement banni le merveilleux de son œuvre, nous avons lu les vers où, protestant expressément contre l'intervention des dieux dans l'*Iliade*, il y voit un grossier mensonge, une misérable invention, une merveilleuse folie. Nous pouvons sourire en lisant le passage et y voir la preuve que le sentiment des grandes beautés poétiques a manqué au trouvère. Mais, au fond, c'est là une image naïve des tendances mêmes de l'esprit français en tous les temps.

Notons en passant combien cela crée pour l'écrivain des conditions poétiques inférieures, et comme, au contraire, une inspiration nationale le soulève et le soutient. Benoît de Sainte-More, le père de cette école qui imite l'antiquité, ne le cède en talent à aucun trouvère, et pourtant son œuvre est, comme intérêt, bien au-dessous de telle ou telle chanson de Geste ; c'est le fait même de son sujet.

Mais il fallait suppléer à ce merveilleux absent ; pour retenir le lecteur, il fallait essayer d'intéresser sa sensibilité ; et c'est ainsi que le trouvère était amené à peindre ce qui est humain avant tout, à étudier le cœur et ses mouvements ; et à la place de ces prodiges qui le choquaient, il introduisait l'amour. Le *Roman de la Table-Ronde*, plus complètement moderne, achèvera la révolution. Benoît, en effet, et ses imitateurs ne font de la passion qu'un incident ; le *Roman de la Table-Ronde* en fera le ressort même de ses inventions. En altérant ainsi les sujets antiques, nos vieux poètes ne cèdent pas à une pure fantaisie : ils obéissent instinctivement au besoin même de leur situation ; ils savent qu'ils s'adressent à une autre race, à une autre civilisation. On peut reprocher à Benoît

comme à Racine d'avoir choisi des sujets antiques; mais, une fois le sujet accepté, leur reprocher d'avoir fait leurs héros amoureux, c'est leur reprocher d'avoir parlé à des hommes du XII^e^ et du XVII^e^ siècle et d'avoir voulu se faire comprendre d'eux.

Mais se passer de merveilleux, et cependant parler à la curiosité, et faire une large place à la passion, c'est substituer le roman à l'épopée, car c'est là ce qui constitue l'essence du roman. Sans vouloir jouer sur les mots, et quoique ce soit dénaturer un terme du moyen-âge et lui donner un sens tout moderne, on peut dire que Benoît de Sainte-More et ses imitateurs ont écrit vraiment le *Roman de Troie* et le *Roman de Thèbes*.

Un critique ingénieux de ce temps-ci (1) a dit: « Le merveilleux épique est le fait des sociétés anciennes; le romanesque, des sociétés modernes. » L'histoire de la poésie du moyen-âge prouve la vérité de ce jugement. La *Chanson de Geste* se passe de surnaturel: elle est seulement énergique; elle n'a de commun avec l'épopée grecque que les proportions et la force de ses héros. Dès que l'esprit moderne, dès qu'une civilisation nouvelle s'accentuent dans le moyen-âge, le romanesque s'introduit dans la poésie et vient y prendre la place du merveilleux: on le trouve dans deux ordres de récits, la *Table-Ronde* et les sujets antiques.

VI.

HISTOIRE DU *ROMAN DE TROIE*. — SES TRANSFORMATIONS SUCCESSIVES. — SON SUCCÈS DANS L'EUROPE ENTIÈRE.

Il est temps de revenir au grand poème de Benoît: nous en avons vu les caractères divers; il nous reste à faire son histoire intérieure et extérieure, à chercher comment la France s'est passionnée pour lui, comment il s'est répandu dans toute l'Europe, quels changements les nations qui l'adoptaient tour à tour lui ont fait subir pour le mieux goûter, comment il s'altère et sous quelle forme il reparaît. Nous

(1) V. Saint-Marc Girardin, *Cours de litt. dram.*

allons retracer les transformations et pour ainsi dire les incarnations successives du *Roman de Troie.*

En France, il passe par toutes les phases ordinaires qu'ont traversées la plupart des grands poèmes du moyen-âge, tous ceux du moins qui ont su conquérir l'attention publique, phases aussi régulières et aussi fatales que les révolutions de notre planète. D'abord, les copies s'en multiplient ; on le rencontre dans les bibliothèques des couvents comme dans les bibliothèques princières, depuis celle de Marguerite de Flandre, femme de Philippe de Bourgogne, 1350-1405 (1), et celle de Charles V (2), jusqu'à celle de Charles-Quint d'Espagne ; bientôt on le remanie, on en donne une version corrigée, plus tard on le traduit en prose ; puis, le goût des représentations dramatiques naissant et se développant en France, le théâtre s'empare de lui ; on le découpe en mystères. Et, sous ces formes diverses, il défraie pendant près de quatre siècles l'attention et l'admiration de la France. Son succès n'est pas moins éclatant au dehors. L'Allemagne, la Hollande, l'Italie, l'Angleterre, l'Islande, la Grèce même, s'emparent de l'œuvre du trouvère normand. Nous verrons là une preuve éclatante de la diffusion des lettres françaises au moyen-âge, et de la rapidité avec laquelle, même en l'absence de nos engins perfectionnés de transport, se faisait dans l'Europe entière la communication des idées. Enfin, il est une dernière gloire qui ne lui a pas manqué. Comme tous les inventeurs heureux, il fait école. C'est de lui évidemment que procèdent ceux que nous avons vu emprunter à des poèmes antiques le sujet et le fond de leurs compositions, comme les auteurs du *Roman de Thèbes* et du *Julius Cesar.* C'est à lui aussi qu'il faut rapporter comme à leur véritable inspira-

(1) V. Matter, *lettres et pièces rares inédites.*—Dans le Catalogue de l'abbaye de Glastonbury 1247, on rencontre *Liber de excidio Trojæ* avec *Gesta Ricardi, Gesta Alexandri, liber de captione Antiochiæ* Gallice legibilis (V. Hearnes Joan. Glaston. *Catal., bibl. Glaston*, p. 435). Un des livres sur Troie est appelé bonus et *magnus*. Dans le catalogue de l'abbaye de Petersborough, à côté d'autres romans français on trouve : « la destruction de Troye, Dares Phrygius, Gesta Æneæ post destructionem Trojæ. » Au collége de Winchester, 1387, Chronicon Trojæ.

(2) V. Van Praët. *Inventaire de la Bibliothèque de Charles V*, par Gilles Mallet, et *Mém. de l'Ac. des Inscrp.*, t. 1, p. 311. On lit dans l'Inventaire, no 91, « *Roman de Troie*, couvert de soye, bien hystorié que dona au roi Monsgr de Berry; le roy l'a baillié à Montigny. » —337, id., « en ryme. » — 399 «Troie a grant ryme. » — 413, id. —1007, « *Histoire de Troye la grant* en latin de lre courant à une coulombe couvert de cuir rouge sans aiz à IIII lasnes. » (Est-ce *Dictys* ou *Guido ?*)

teur les tentatives de ceux qui ont transporté dans l'antiquité le roman d'aventure, et raconté les histoires d'Athis et de Porphyrias, de Protésilaus, d'Ypomédon, de Parthonopeus de Blois etc. (1), où il n'y a d'antique que les noms et le théâtre de l'action, bien que les auteurs mettent une grande insistance à soutenir qu'ils ne sont que des historiens fidèles. C'est du *Roman de Troie* aussi que procède cette partie du *Roman d'Alexandre* où figurent les Amazones. (V. plus haut, p. 103.) C'est peut-être en souvenir de lui que l'auteur de l'une des branches du même roman, racontant les Merveilles de l'Inde, y fait figurer les Sirènes.

C'est là une histoire glorieuse, mais qui est en même temps des plus mélancoliques. Le pauvre Benoît de Sainte-More offre un des plus curieux exemples de spoliation littéraire; nul plus que lui n'aurait eu intérêt à ce qu'il existât dès lors une bonne loi sur la propriété des œuvres de l'esprit. En effet, de très-bonne heure, les destinées du livre et celles de l'auteur se séparent. A mesure que l'œuvre fait une plus haute fortune, l'auteur disparaît de plus en plus; sa gloire et son nom même s'éteignent tout-à-fait. On attribue son livre, tantôt à ce maigre Darès qu'il a tant embelli, tantôt à Guido qui l'a pillé, tantôt même on le traitait comme un bien vague. On faisait honneur de ses inventions à une foule d'écrivains, et une façon simple et piquante de le louer serait de rassembler les éloges qu'on a faits de ses copistes sans se douter qu'ils s'adressaient à lui. Et ce n'est pas un des exemples les moins remarquables de l'indifférence profonde du moyen-âge pour la propriété littéraire que de voir en même temps des copistes reproduire fidèlement le poème de Benoît avec le nom de son auteur (car nous en avons des manuscrits du XIII^e^, du XIV^e^ et même du XV^e^ siècle) et d'audacieux plagiaires le publier sous leur propre nom, un Jean Makaraume le prendre à son propre compte, et un rédacteur en prose qui le copie s'étonner impudemment qu'on n'eût jamais raconté en français l'histoire de Troie d'après Darès.

La question de spoliation est du reste ici des plus compliquées. Les

(1) *Partonopeus de Blois* remonte en effet à Priam et au siége de Troie, qu'il raconte longuement. Il attribue la ruine de la ville à la trahison d'Anchise qui est en effet dans notre poème un des complices d'Anténor. L'auteur nous peint la France sauvage avant la venue des Troyens (V., v. 143-390).

détournements s'y entrelacent, s'y enveloppent, s'y déguisent de renvois à des originaux suspects, et la trace des larcins est d'autant plus difficile à ressaisir que nous avons affaire à une époque qui ne se préoccupait guère de ces détails.

Sorti d'une province de la langue française, le *Roman de Troie* avait été bientôt adopté par la France entière ; nous en avons eu la preuve en étudiant les manuscrits : nous avons vu qu'on en retrouvait des exemplaires dans nos divers dialectes. Nous avons vu que dans ce succès même la trace de l'origine première du livre s'était à peu près effacée, que le livre normand était devenu un livre tout français ; et sa gloire avait été durable autant qu'étendue, puisque les bibliothèques en ont gardé jusqu'à vingt-six exemplaires plus ou moins complets.

Il était bientôt devenu aussi populaire (1) que l'Histoire de Charlemagne ou celle d'Arthur. Il se place à côté d'elles dans tous les souvenirs, nous en avons donné la preuve au début de ce travail dans l'extrait que nous avons cité du *Roman de Flamenca;* on trouve un renseignement du même genre au commencement d'un poème anglais sur Richard Cœur-de-Lion (2). Il en est de même des autres poèmes que nous avons analysés. On lit dans le *Donat des Amants* :

Si pernez garde de *Heleine*
Et de *Didun* et de *Ymaine* (Ismène)
Quei fist *Didun* pur *Eneas*
E Idoine pur Amadas ?
Pour *Itis* que refist *Ymaine*
E pur Paris la bele Eleine ?
E quei fist Isoud pur Tristran (3) ?

Ces vieilles histoires de *Thèbes* et de *Troie* étaient si connues en Angleterre qu'on y faisait allusion dans des chansons populaires latines(4).

(1) C'est évidemment en souvenir du *Roman de Troie* et non de l'*Iliade* qu'Hector figure dans nos jeux de cartes.

(2) V. aux Notes le passage cité, page 546, note 1.

(3) On trouve dans un manuscrit l'*Eneas* à la suite du *Tristan*.

(4) V. Wright, *Political Songs.*, p. 208.—Cité par M. Éd. du Méril.

Vere pestilentie cathedra tu sedes Qui Thebanas lectitas vel Trojanas cedes,

N'est-ce pas encore au *Roman de Troie* et à nos divers poèmes en langue vulgaire, le *Siége d'Athènes*, le *Roman de Thèbes*, l'*Eneas*, que Girald-le-Cambrien fait allusion dans le passage de sa préface de la description du *Pays de Galles*, où il s'excuse de ne pas traiter de pareils sujets : « *Trojano excidio, Thebis* et *Athenis*, *Lavinisque litto-* « *ribus* impar et inculta quid addere posset opera nostra ? » Il semble qu'on est en droit de reconnaître là, avec le *Siége d'Athènes*, le *Roman de Troie*, le *Roman de Thèbes* et l'*Eneas*. Cela, en même temps, pourrait nous aider à fixer leur date. Dans les premiers vers d'un poème sur la guerre de Troie, contemporain du *Troye boke* de Lydgate, on place Hector à côté de Bevis, Guy, Gawyn, du roi Richard, d'Owayn, Tristrain, Percyvale, Rouland, Octavian, Charles, Cassibalan, Havelock, etc. Sous le règne de Henri VII d'Angleterre, Hawes, écrivant le *Passetyme of Pleasure* ou *Histoire de Graund Amour et de la Bel Pucel*, dit que la Renommée écrit le nom de son héros à côté de ceux d'Hector, de Josué, de Judas Machabée, du roi David, d'Alexandre le Grand, de Jules César, d'Arthur, de Charlemagne et de Godefroy de Bouillon.

Les événements que Benoît a retracés sont présents à toutes les mémoires : c'est un sujet d'entretiens familiers. Dans le *Roman des quatre fils Aymon*, de vieux chevaliers, devisant entre eux, racontent « comment Troye la Grant avoit esté prinse et destruite (1). »

On retrouve partout et dans des écrits de tout genre des allusions à ces souvenirs. Renouart au Tinel si amoureux de sa massue, lui dit : « Certes je ne vous douroie, sire Tinel, por la cité de Troie. » Quesnes de Béthune y songe dans ses chansons, en s'adressant à une dame fière d'une beauté dont il ne restait plus que le renom (2). Si le *Dolopathos* veut donner une haute idée de la noblesse de l'un de ses personnages, il nous dira « qu'il était bien emparenté, que de Troie « était sa parenté. » Dans le *Roman de Très doulce Mercy*, écrit en 1457 par le roi René, on rencontre encore le souvenir de Troie.

(1) V. *Rom. des quatre fils Aymon*, ch. VIII, cité par M. Ed. du Méril.

(2) Dame, fait il, j'ai bien oï parler — Qu'ele fu ja de molt grant seignorie ;
De vostre pris ; mais ce n'est ore mie. — Or n'i puet on que la place trover.
Et de Troie rai je oï conter

Dans le cimetière d'Amours où sont les blasons des Amoureux illustres, le royal auteur ne manque pas de rencontrer ceux de Pâris et de Troïlus (1). Tout écrivain qui se respecte mentionne au moins le siége de Troie. Gervaise de Tilbury en place un récit rapide dans ses *Otia Imperialia*. Le fameux Barthole rédigeant en 1356, à Nuremberg, la bulle d'or donnée par Charles IV pour régler l'élection des empereurs et les devoirs des électeurs, se souvient, dans son préambule, de la guerre de Troie: prenant à partie quatre péchés capitaux, il s'écrie en un endroit: « Dic, Luxuria, quomodo Trojam destruxisses, nisi « Helenam a viro suo divisisses? »

Le souvenir du *Roman de Troie* ne s'était pas conservé moins vivant en Italie. C'est probablement aux deux poèmes de Benoît que Dante faisait allusion dans le passage souvent cité de son livre *de Vulgari Eloquio*, où il disait que la langue d'oïl réclamait avec fierté tout ce qui a été rédigé *in vulgari prosaïco*, et, par exemple, toute la suite des Gestes des Troyens et des Romains. Ailleurs il (Parad., ch. XV, st. 42) nous montre les femmes de Florence qui, en filant leurs quenouilles, devisent, avec leur famille, *des Troyens*, de Fiesole et de Rome.

L'*Orlando innamorato* de Bojardo, refait par Berni, est plein d'allusions aux héros de cette guerre. Nous voyons qu'Hector y est toujours l'objet d'un égal enthousiasme (V. lib. II, chant 1, st. 29, 30, 31):

Ettor di Troja, il tanto nominato,
Fu l'eccelenza di cavalleria,
Ne mai si troverà, né s'é trovato
Chi in arme il pareggiasse, o in cortesia, etc

Il tue trente rois ennemis dans une journée.

Poi d'ogni altra virtu tanto fu adorno
Che non avea il Mondo tullo quanto
Il più bel cavalier, il più gentile :
L'uccèse Achille al fin da tristo e vile.

(1) Cité par l'éditeur du *Troïlus*. Paris, Janet.

Son épée, recueillie par Penthésilée, a passé, après une suite d'aventures, aux mains de Roland. Ailleurs le poète parle de l'âme franche d'Hector (lib. III, c. II, st. 11); il dit (st. 12) qu'il était la lumière de Troie; il ajoute (st. 32):

La franca persona
Ch' oggi é nel mondo tanto celebrata,
D'Ettor dico io, *che fu ben la corona*
D'ogni virtù, ch'è più cerca, e lodata.

Il parle encore de Troie dans son cinquième chant (st. 20-23). On a cité souvent cette piquante anecdote racontée par Le Pogge (anecdote qui ne semble, du reste, qu'une variante de celle qu'il avait déjà racontée à propos de Roland), et qui nous montre la popularité de notre Hector se continuant en Italie jusqu'au XVI[e] siècle. On y voit un bourgeois qui, non moins sensible que certains lecteurs de Richardson, attendri profondément par la pensée de la mort du héros troyen, achète pour lui du chanteur de la Geste un répit de quelques jours (1).

Tout auteur tient à se rattacher à ces souvenirs. Nous les retrouvons au début du prologue que J. Le Fèvre a placé en tête de cette composition apocryphe de *La Vieille (Vetula)*, que le moyen-âge confiant attribuait à Ovide. « Après ce que Troye la grant fut prise et destruite, si « comme les hystoires le baillent et dient, vint de Frige ou Troye « avecques Eneas un vaillant et solennel seigneur qui de son nom appela « et nomma la région de Sulmone en laquelle avait une ville ou chastel « nommé Pelignes duquel fut nez Ovide Nazon (2), le très-ingénieux « et noble poète. »

Le siége de Troie est pour les gens du moyen-âge une des grandes dates de l'humanité. « *Au quart âge du monde*, dit Sezile, héraut « d'armes d'Alphonse le Sage, roi d'Aragon, 1416-1438, dans son *Traité* « *du comportement des armes*, fu Troye la grant destruite, et estoit alors « nostre office en grant recommandation. » Et, dans son dix-septième

(1) V. Poggio, *Facetiæ* 81, 82. On retrouve encore l'*Histoire de Troie* dans les *Cento Novelle antichi*.

(2) L'auteur nous donne sur ce surnom cet intéressant renseignement: « Et fut nommé Nazon pour la quantité de son nez. »

chapitre, il montre Anténor exerçant l'office de héraut d'armes au siége de Troie.

Le nom d'Hector est devenu tellement populaire qu'il remplace parfois au baptême celui des saints. Parmi les chevaliers « de l'Hostel le Roy » qui se croisent avec saint Louis pour Tunis, je rencontre un Hector d'Orillac.

Nul ne peut parler de combats et d'héroïsme sans évoquer le souvenir des Troyens. C'est ainsi que Sarrazin, auteur du *Roman de Ham* (après 1278) cherchant pour les héros de son tournoi des termes de comparaison commence par :

Oï avès des Troïens.

On peut dire que tous ces noms rendus fameux par Benoît ont acquis une sorte de notoriété proverbiale. On les retrouve ainsi employés à toutes les dates du moyen-âge. Ils sont sans cesse répétés par les chroniqueurs du XV^e^ siècle. Molinet (V. Buchon, t. XLIII, p. 21) parlant de « l'heur des princes de la Maison de Bourgogne », dit « qu'il nous ramène à fresche mémoire l'ancienne générosité et prouesse troyennes. » G. Chastelain, dans sa *Chronique du bon chevalier messire Jacques de La Lain*, fait dire par un père à son fils : « Quand vous auriez le trésor de Salomon et sa grande sapience et la grande noblesse du roy Priam de Troye »; et, dans un autre passage, on lit (p. 386) : « Il fut chevalier doux et humble, amiable et courtois, large, aumônier et pitoyable, tout son temps aida les pauvres veuves et orphelins. De Dieu avait été doué de cinq dons et premièrement c'estoit la fleur des chevaliers. Il fut beau comme Pâris le Troyen, il fut pieux comme Énée, il fut sage comme Ulysse le Grec, *quand il se trouvait en bataille contre ses ennemis, il avait l'ire d'Hector le Troyen.* Mais quand il se véoit ou sentoit estre au-dessus de ses ennemis, jamais on ne trouva homme plus débonnaire ne plus humble. » J. Le Maire voulant féliciter Louis XII de ses succès en Italie, ne trouvera rien de mieux que de lui faire écrire une *Épître* par *Hector de Troie.*

Troie voulait dire « la ville par excellence. » C'est ainsi que ce nom

figure dans un petit poème en octaves en l'honneur de Londres (1). Le siége de Troie est devenu le terme de comparaison ordinaire, pour dire un siége mémorable, un grand désastre. On en pourrait citer de nombreux exemples pendant quatre siècles. Rutebœuf, voulant nous donner une idée saisissante de sa misère, nous dit : « Depuis la ruine de Troie on n'en a pas vu de si piteuse que la mienne. » Un auteur anglais (2), qui a raconté en vers le siége de Rouen au commencement du XV^e^ siècle, pour nous faire sentir toute l'importance des combats qu'il va retracer, ne manque pas de dire dès les premiers vers : « Depuis les siéges de Troie et de Jérusalem, il n'y en a pas de plus fameux. » Marguerite de Valois écrira au XVI^e^ siècle : « comme l'on se plaist à lire *la Destruction de Troie,* la grandeur d'Athènes et telles puissantes villes lorsqu'elles florissoient. »

Les souvenirs de Virgile tout seuls n'auraient pas donné à ces événements une telle popularité. Le poème de Benoît et les imitations ou traductions qu'on en avait faites et que nous étudierons tout à l'heure avaient dû singulièrement aider à les fixer dans les imaginations françaises.

Enfin, il n'a peut-être pas été étranger même à l'intérêt que l'Église témoignait à la ville de Priam. On sait, en effet, qu'il y avait des évêques de Troie *in partibus ;* nous trouvons au début du XVI^e^ siècle ce titre porté par Jean Colombi, pénitencier du Pape en Avignon (3).

Nous voyons ainsi l'influence du livre de Benoît se continuer jusqu'à la fin du moyen-âge. On suit sa trace d'une façon bien plus marquée dans les œuvres qu'il a inspirées. Mais avant de faire cette histoire il convient de chercher quelles avaient été les destinées du *Roman de Troie* lui-même.

Tout d'abord il avait été remanié et rajeuni. Dès le XIII^e^ siècle un certain Jean surnommé Malkaraume (4), c'est lui-même qui nous

(1) V. *Reliq. antiq.*, t. I, p. 205, cité par M. Éd. Du Méril :

Jem of all joye, jasper of jocunditie, Strong Troy in vigore and strenuytie,
Most myghtie carbuncle of vertue and valure, Of royall cities rose and geraflour.

(2) V. L. Puiseux, *Étude sur le siége de Rouen en* 1418.

(3) V. P. Paris, *Manuscrits français.*

(4) V. la note sur les manuscrits de Benoît, p. 157, manuscrit G. (903), et p. 165, une assez longue citation.

l'apprend « Malkaraumes dis à sornon » s'était emparé du poème de notre trouvère et l'avait intercalé sans façon dans une espèce d'histoire sainte, après le récit de la mort de Moïse (1).

Le procédé employé par Malkaraume pour s'approprier l'œuvre de son devancier est des plus simples. Il consiste tout uniment à effacer partout le nom de Benoît et à écrire à la place Jean Malkaraume. C'est ce qu'il fait au début de l'œuvre. On a vu comment Benoît avait signé son œuvre. Voici la rédaction que le plagiaire a donnée à ces vers :

Ceste estoire n'est pas usée,
Ne an gaires de leus trovée
Ne ancor ne fust elle traite,
Ne fust *Jehans* qui l'a refaite
Malkaraumes dis a sornon,
L'a remise an tel mernon
Et comencie et faite et dite
Et à ses mains l'a tote escrites.

Et plus loin, là où Benoît écrivait au vers 5050 :

Benéiz dit que riens ne let
De quant que Daires li retret
Ainz velt tot dire et recouter.

(1) Nous croyons devoir insérer ici tout le morceau, afin de montrer comment se fait chez Malkaraume le passage du sacré au profane.

Quant que Moisex en la mer passa,
Ains qu'il morut ne qu'il passa
Oiez qu'avint à l'eretaige
De Troies la grant par le outraige
Laomedon qui an fu rois,
Coment Jason et ses conrois
S'eschele et ses anmis
Mist fors dou port où furent mis,
Quant Greu furent le verre querre
Qui estoit d'or, dedans la terre
De Oethe, de Colchos yle,
Où Jason espousa sa fille
Medea qui tant des ars sout
Que le verre li dona tout.
Au revenir fu Troies destruite,
Laomedon n'i fu pas cuite (quite) ;
Ains i morut par la bataille
Où out depecié mainte antaille.
Priamus la refist puis faire
Laomedon fils, et retraire
En plus grant pooir et grant force,
Que n'ot esté ; mais li esforce
Que Paris fist dis Alexandre
De Helaine, la mist en cendre,
Quant sa tante ala requerre
An Grece, qu'amena en serre
Thelamon qui l'out par la guerre.
En .1. moutier la print Paris
De les la mer, don fu marris
Menelaus ; car ert (sis) maris ;
L'ala requerre ou toute Grece.
Là demoura X ans del pièce
Si con orrès ancor ancui.
Omers qui fu clers merveillox
Et sages et essiautrez, etc.

Notre homme écrit (V. manuscrit 903, f° 78):

Jehans Malkaraumes n'i lait
Chose nulle que Darès trait.

Il a soin seulement de supprimer en même temps, comme on gratte un nom sur un livre, ce qui était la marque particulière de l'auteur, par exemple la dédicace à la reine Éléonore.

Peut-être après tout le plagiat n'est-il pas aussi énorme qu'il peut nous paraître au premier abord. Nous avons déjà fait remarquer que le moyen-âge n'avait pas nos idées et nos justes scrupules sur la propriété littéraire, qu'il semblait regarder les œuvres poétiques comme impersonnelles. On sait qu'à Athènes on avait le droit (qui nous semble monstrueux) de remettre au théâtre et de signer de son nom une pièce de Sophocle ou d'Euripide, à laquelle on avait fait des corrections. Le moyen-âge usait de la même liberté à l'égard d'auteurs qui n'étaient ni des Euripide ni des Sophocle. Il suffisait pour s'approprier, ou plutôt pour publier de nouveau une œuvre, d'en rajeunir le style. Ainsi a fait Graindor de Douai à l'égard de Richard le Pèlerin. Malkaraume appliquait à Benoît de Sainte-More cette commode jurisprudence. Il se donnait sans doute pour excuse à lui-même que le livre original était dans un dialecte qui étonnait déjà les lecteurs. Peut-être aussi sa conscience lui semblait-elle suffisamment mise à l'abri par ce simple mot « *refaite* », que nous le voyions tout à l'heure introduire dans son début, et par cet autre mot : « l'*a remise* en tel sarmon. » Il faut remarquer cependant que la déclaration est, à dessein sans doute, bien obscure, qu'il faut y regarder de bien près et avec beaucoup de bonne volonté pour ne pas y voir la revendication d'un premier auteur, et qu'on pourrait en tout temps, pour beaucoup moins, être accusé de plagiat.

En réalité, Malkaraume ne fait que copier Benoît en changeant l'orthographe et parfois déplaçant un peu les mots. Il semble, du reste, avoir été médiocrement expérimenté en poésie. On rencontre sans cesse des vers qui n'ont pas la mesure voulue. Dans sa précipitation de copiste, il a par instants détruit la rime en oubliant le vers qui la constituait ou passant à la fois deux vers placés à la suite l'un de l'autre (1).

(1) Ainsi on trouve *plus* rimant avec *amis*.

Surtout il est en général disposé à abréger. Il n'a pas reproduit le début de Benoît sur les avantages et l'importance du savoir, ni quelques-uns des détails qu'il donnait sur Homère. Il pense qu'il est inutile d'annoncer ce que contiendra son livre, que le lecteur le saura assez tôt, et il supprime le long résumé que Benoît a fait de son poème, le remplaçant par la courte analyse que nous citions tout à l'heure, et il entre tout de suite en matière par l'histoire de Peleus, père de Jason. Dans le courant même de l'œuvre il continue à rayer tantôt quelques vers, tantôt des passages entiers, et jusqu'à des centaines de vers à la fois : c'est là sans doute ce qu'il appelle *refaire* (1). Il abrége les descriptions et les discours. Et ces suppressions altèrent parfois le ton général de l'œuvre. Il a réduit à trente-huit vers le récit du dernier combat d'Hector, et il l'a refait en se montrant favorable à Achille. Enfin, procédant plus sommairement encore pour la dernière partie du poème, il la raie tout-à-fait, et, quand il a raconté la mort de Polyxène et celle d'Hercule (*f° 160* de K), il s'arrête et résume en huit vers les trois mille vingt-quatre vers qui restent encore dans l'original :

Des Grizois vos dirai la fin ;
Asez en ala a déclin :
Ulixes si erra dis ans
Parmei la mer à grans abans ;
Eneas en Toscane vint,
Si fonda Rome et tout latin.
Des Grizois demoura grant part
Par mer, par terre et par essart.

Et il achève cette partie de son poème en ajoutant aux vers que je viens de citer quelques vers imités de la terminaison de Benoît, qu'il détourne à son profit et où il prétend défendre l'étrange composition de son œuvre (2).

(1) Par exemple au f° 109 (f° 66 de K) 66 vers ; au f° 110 (66-67 de K) 60 vers ; de même au f° 117 (76 de K) la description du costume d'Hector et de son cortége, la suite est réduite à vingt-huit vers ; de même au f° 119. — Au f° 130 et 131 (244-255 de K) il omet en une fois 420 vers. Au f° 132, il abrége l'épitaphe d'Hector et la description de sa chapelle, *id.*, f° 143. — Au f° 181 il passe tout ce qui concerne la recherche de Polyxène.

(2) Ci ferons fin bien est mesure ; Vos oreilles, et me poignies,
Jehans a dit tant com il dure. Quant ne me poez de rien poindre,
Ha ! envious, por coi drecies Fors que de tant qu'ai fait desjoindre

Quelquefois, cependant, il se permet des additions. Il ajoute des réflexions galantes, ou prête à Achille un monologue de ce caractère. Parfois il éprouve le besoin de compléter son auteur en intercalant dans son œuvre des morceaux de sa composition, où il fait preuve de lectures. Ainsi, lorsque, dans le conseil de Priam, Hélénus a essayé (V. *Rom. de Troie*, v. 3967) d'empêcher le départ de Pâris et annoncé les malheurs qui en naîtront, Malkaraume fait intervenir Hécube, dont rien n'avait indiqué la présence, et lui prête un assez long discours. Il trouve là une occasion de lui faire raconter le songe qu'elle a eu lorsqu'elle portait Pâris dans ses flancs, et les amours de Pâris et d'Œnone, et de traduire des fragments de deux Héroïdes d'Ovide. Pour rattacher ce hors-d'œuvre à son poème, il termine son récit en ces termes :

Que diroie ? ne crurent rien
Ce que la dame dit por bien.

De même, dans un autre endroit, lorsque Benoît (v. 23665) raconte que Ménélas est allé chercher Neptolémus, Malkaraume, qui tient à faire montre de son érudition, introduit là le récit en trente vers de la ruse employée par Ulysse pour découvrir Achille à la cour de Lycomède ; il ne s'aperçoit pas qu'il a mis tout à coup Ulysse à la place de Ménélas, et qu'un peu après il raconte les exploits d'Ulysse devant Troie en l'absence de Ménélas.

Enfin, il a des scrupules religieux auxquels n'a pas songé Benoît, mais qui viennent naturellement à Malkaraume, faisant entrer le poème de Benoît dans une histoire sainte. Il ne veut pas accepter les divinités païennes. Si le poète qu'il copie parle d'un sacrifice offert « à la déesse Diana », le plagiaire plus timoré écrit « à cest diable dict Dyana. » Et ailleurs il parle du temple où « Dyane diables résonne. »

Ma matière que comensai ?
A lei tantost revertirai.
De Josué oïez le livre :
Li mien anmi, tot a delivre
Jusques ci je vos ai conté
Con cil de Troie furent donté
Par les Grizois et lor bonté ;
Or est bien drois que je vous die
De Josué et de sa vie.
Mors fu Moisez, con je contoie
Ains que deisse les fais de Troie, etc.

En somme, toute cette partie du volume de Jean Malkaraume n'est qu'une médiocre copie de plus du poème de Benoît.

Il était au moyen-âge un autre genre de succès réservé aux poèmes favorablement accueillis par le public, un signe éclatant de leur popularité. Non-seulement ils étaient lus, répétés, repris de temps en temps sous une forme nouvelle; mais le récit des aventures de leurs héros, quelque étendu et quelque abondant qu'il fût, ne suffisait pas à défrayer l'enthousiasme des auditeurs. Si, comme ici Hector, comme ailleurs Roland, le personnage succombait dans le roman même, et qu'il fût par conséquent impossible de donner une suite à ses aventures, l'admiration remontait, on lui refaisait une jeunesse héroïque, on écrivait ses *Enfances*: l'intérêt se répandant sur tout ce qui le touchait, il devenait bientôt le centre de tout un cycle; on lui constituait toute une famille héroïque, une généalogie ascendante et descendante. On connaît les *Enfances Roland*, les *Enfances Ogier*, les *Enfances de Charlemagne*. On a chanté toute la postérité de Doon de Mayence, d'Aimery de Narbonne, et la race d'Hardré. Les héros de la Geste lorraine, Begon et Gavin, ont donné naissance à toute une dynastie; on a chanté leur père, on a chanté leurs enfants et les enfants de leurs enfants jusqu'à la troisième génération. Leur descendance a été assez nombreuse pour peupler à elle seule ce cimetière tragique de Bordeaux, aussi tragique que celui des Capulets dans Shakespeare, où les deux races ennemies, celle des Lorrains et du vieil Hardré de Bordeaux, se retrouvent face à face jusque dans la mort.

Ce genre de succès n'a pas manqué au *Roman de Troie*. Seulement nous devons à la vérité d'avouer tout de suite qu'Hector a été moins bien traité que beaucoup de héros du moyen-âge, et que les deux œuvres qui sont venues se greffer sur celle de Benoît et se sont inspirées d'elle, n'offrent qu'un faible intérêt et témoignent d'une imagination médiocre.

On peut donner justement le nom d'*Enfances d'Hector* à un poème de près de deux mille vers qui, dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale (1), appartenant au XIV^e^ siècle, précède le *Roman de Troie*,

(1) V. Bibl. imp., manuscrit français, n° 821, XIV^e^ siècle, f° 1-12. 12 ff et 1/2, 88 vers à la page, 1988 vers. Le poème n'a pas de titre. Celui que nous lui donnons est indiqué par le sujet. L'aspect du manuscrit, les lettres ornées qu'on y rencontre à chaque pas, certaines incorrections du texte in-

et où l'on a voulu raconter le premier exploit du fils de Priam. L'auteur, du reste, reconnaît lui-même que son livre procède de celui de Benoît; car il y renvoie expressément en un passage. Parlant de l'humilité d'Hector, il ajoute: « com dist l'autor en cest roman. » Et « cist romans » ce n'est pas son propre ouvrage (1), c'est le *Roman de Troie* que l'on trouve plus loin dans le même manuscrit.

L'auteur a voulu évidemment faire pour Hector ce qu'on avait fait pour tant de héros, et réparer une lacune de l'histoire. Il n'a pas été en peine de lui trouver un adversaire digne de lui et dont la défaite

diquent une main italienne. Ce volume est une *Encyclopédie*. Il contient: f° 1-12, Hercules; — 13, Hercules et les Amazones; — 17, le Roman de Don Chaton; — 25, *De regimine familiæ*; — 27, Boece; — 52, la Passion; — 61, *Secretum Secretorum*; — 77, des Principaux royaumes; — 80, le Règne des Fames (Amazones); — 84, le Roman de Troies; — 251, Origine des François, Eneas et Romulus; — 267, Histoire de Rome depuis Eneas, « quant Troies fu destruite », Roman de Landomata; — 269, Histoire de Philippe de Macédoine et d'Alexandre.

(1) On n'en connaît qu'un second exemplaire (*) que je vois signalé à Oxford (ms. *Canonici*) par M. P. Meyer (V. Miss. sc., t. V, 2e série, 1868, p. 163 et 250). Les deux fragments reproduits par lui ressemblent beaucoup au texte que nous avons eu entre les mains, sauf que l'orthographe est différente et la versification un peu plus incorrecte encore. On serait tenté de conclure du rapprochement des deux textes et de la nature toute spéciale de leurs fautes (**), que le poème lui-même était l'œuvre d'un Italien, et ce serait une preuve de plus du succès obtenu chez les étrangers par le *Roman de Troie*. Les Italiens avaient été si fortement intéressés par cette œuvre qu'ils avaient voulu lui donner une suite ou plutôt un commencement. C'est aussi l'avis de M. Meyer à propos du manuscrit d'Oxford. « Il faut donc le joindre, dit-il, au groupe déjà considérable des poèmes composés en français par des Italiens, principalement par des Lombards et des Vénitiens. »

Il est à noter pourtant que sous des vers diversement altérés qu'on rencontre dans les deux manuscrits il est aisé de retrouver un vers primitivement correct. Ainsi on lit dans le ms. 821:

Vers nule ne fu jamais villanz

et dans le manuscrit d'Oxford:

Contre nuls ne fu vilains,

Il est facile de reconnaître entre ces deux versions le vers original:

Vers nul ne fu jamais vilains.

(*) Le copiste du ms. d'Oxford s'est nommé à la fin de son travail:

Senex l'escrit scriptor nomes — Et planté de monoie
Cui Dieu doint vie et saintée — Et d'amor complie joie.

(**) Voici des exemples de ces incorrections, fait d'un étranger qui a lu plutôt que prononcé notre langue:

Cil de la vile ne s'arestent — Sans meter piez en streveure (f° 2).
De baordier vielz et jovent (f° 12). — Une rien mont li vali
Des sor saili li sans paure — Q'armez estoit et bien garni.

suffit à illustrer ses débuts. Hector vengera sur Hercule la mort de son aïeul Laomédon.

Il a, du reste, justement senti que pour grandir son propre personnage il convenait de laisser au héros grec toute sa grandeur et sa gloire. Aussi Hercule nous est-il toujours présenté comme un fort géant qui ne le cède qu'à Hector (1).

Le fils d'Alcmène est allé assiéger Phyleminis dans sa ville de Termachi. Priam, dont celui-ci est le parent, se désole de ce nouvel outrage d'Hercule à sa race.

Quand Hector, qui n'est encore qu'un enfant, voit pleurer son père,

Par pou de duel quil ne despere,
De son cler vis qui fu riant
Empalli de mautallant,
Le suen esgard devint felon.

« Nul ne le peut reconforter, ni donzelles, ni dames, ni baschelier. « Le preux enfant n'alla pas dormir en lit, mais il prépare son armure, « le hardi enfant » et il envoie défier Hercule. Celui-ci se sent pris de pitié pour son jeune adversaire. C'est l'ébauche du Cid ;

L'enfanz me semble de haut coraige ;
Ce poise moi se il volt morir.

Cependant il accepte le défi. De toute la nuit l'enfant ne peut dormir

(1)
Nos trovons par escripture
Que Hercules outre nature
Fu fiers, ardiz sortoz et grans,
Sages, legiers et sorpuissans ;
Ne combati jamais à nus
Que briemant ne fu vanchus.
De lui tesmoinent petiz et grans
Qu'il sormontait trestoz jeians
Et ocioit ors et lions,
Serpans centaures et dragons.
Ne fu an suen tans en tot le mont
Tant fier con lui noires ne blont
Fors seulement Hector le pros
Qui d'honor querre fu famos,
Le filz Priam, le noble roi,
Le miaudre home de nule loi.
Celui fu filz roi de Proece
De cortoisie et de largece
De sans d'ardimant et de mesure
Fu voir parant et de droiture,
En parlier fu sortoz plaisans
Vers nule ne fu jamais villans
Voir que en bataille fu aapre et durs
Plus que n'est perons en murs.
Humble fu sortoz et plain
Com dist l'autor en cist roman.
Ne sai plus dir ne n'en sauroie
Tant bien de lui que plus n'en soie.

de la joie qu'il sent à la pensée de sa première bataille. Le lendemain, le combat s'engage. Hercule, qui (1) croit avoir bon marché de son ennemi, le heurte et pense le renverser; mais il tient bon, et c'est Hercule lui-même qui roule à terre. Hector, aussi généreux que fort et brave, ne veut pas profiter de son avantage;

Car ne se doit par mortel guerre
Ferir nus home qui soit à terre.

La lutte recommence, et Hector porte au chef grec un coup terrible qui le renverse tout sanglant. Hercule s'étonne d'avoir trouvé son maître. Cependant au moment de mourir il pardonne à son jeune vainqueur. Il a reconnu en lui l'empreinte divine, il rend hommage à ses grandes destinées. Le poème finit par le retour d'Hector à Troie et le récit de l'accueil qui lui est fait :

Quant Priam ot voirement seu
Coment son fil ot confondu
Le fiers jeiant mors et ocis
Qui Laumedon laissa mendis,
N'en demandez s'il fu joiant :
Plus de cent fois baisa l'enfanz.

Troie est en fête. Les réjouissances et les plaisirs durent plus de deux mois. Le poète, qui ne se sent probablement pas la force de les décrire, dit en finissant :

Trop seroit long le parlement;
Por ice ci m'en vuel sofrir :
Ne dirai plus, ainz voil theisir.

(1) Notons en passant qu'il existait probablement déjà, au temps de Benoît, une histoire poétique d'Hercule en langue vulgaire. C'est ce que semblent indiquer quelques vers au début du *Roman de Troie* (790-797) qui résument toute la vie du héros thébain, comme si c'était là une chose bien connue des auditeurs. On y devra remarquer entre autres deux vers où il est question de ces bornes d'Hercule ou d'Arcu, qui figurent dans le *Roman d'Alexandre :*

Et les bornes iluec ficha — Où Alexandre les trova.

Ils prouvent que M. P. Paris avait raison quand il refusait d'y reconnaître les *Bornes d'Arthur*. C'est Thomas Kent qui le premier voulut placer là un nouvel exploit du roi Breton.

Nous venons de voir ce qu'on a fait de la jeunesse d'Hector; le héros troyen n'a pas été plus heureux dans sa descendance poétique.

L'auteur du Manuscrit 821 semble avoir voulu donner à ses lecteurs un véritable cycle troyen. Dans ce même volume où se trouvent les enfances d'Hector et le *Roman de Troie*, à la suite de celui-ci aux f^os^ 264-269, entre une histoire des Troyens et de leurs colonies, telle que la racontaient les chroniqueurs du moyen-âge, et une histoire de Daires Philippe et Alexandre qui se rattache à la première, on trouve le récit en prose des aventures de Landomata, fils d'Hector (1). Cette histoire est sortie des entrailles de notre poème, elle appartient en ses origines à Benoît lui-même. En effet, complétant en ce point le texte de Dictys, il avait arrangé tout un petit roman pour un fils d'Hector qu'il appelle Landomata. Il nous dit qu'une étroite amitié l'unissait à son frère d'un autre lit, Achillides, fils d'Andromaque et de Pyrrhus; que, grâce aux secours fournis par celui-ci, les fugitifs de Troie, sous la conduite de l'héritier d'Hector, furent rétablis en grand honneur et en grande joie; que son frère lui fit porter couronne (v. *Rom.*, v. 29575-29628). C'est ainsi que Benoît résumait toute son histoire en regrettant de ne pouvoir la raconter lui-même et semblant appeler un continuateur qui, on le voit, ne lui a pas manqué (2). Déjà, dans une autre partie de son poème, s'écartant en ce point de la tradition homérique, il donnait deux fils à Hector, et ces deux fils ou du moins l'un d'eux échappait au massacre des Troyens. Le moyen-âge, en effet, a besoin d'eux. Ils doivent être les ancêtres fabuleux des grandes races royales de l'Europe. Pour cela, ils changeront plusieurs fois de nom. Chez Benoît ils s'appellent Landomata et Astemantès; Francus attend encore dans l'ombre de l'avenir.

Du reste, l'imagination de Benoît et celle de son continuateur n'avaient pas tout à créer; ils n'ont inventé ni leur existence ni leurs aventures: ils n'avaient eu qu'à développer un thème indiqué tout au

(1) Cette histoire de Landomata se retrouve, sous le nom de Landromatha ou Landromacha dans le manuscrit 785.

(2) V. *Roman de Troie*, v. 29625.

D'els vos porrions molt retraire M'estoire.
Mes dès or veul gie a chief traire.

moins par des auteurs anciens. Non-seulement Dictys et Darès donnent à Hector deux fils, Astyanax ou Scamander et Laodamas (Laodamanta, on voit où Benoît a pris Landomata) ; mais, dès l'antiquité classique, Anaxicratès, au 2e livre de ses Argoliques, en disait autant ; les noms seuls étaient différents, les enfants s'appelaient Amphineus et Scamander. Eusèbe, dans sa chronique, raconte (anno 862) que les fils d'Anténor établis à Troie en furent chassés après 22 ans de règne par les enfants d'Hector. Servius (Œn., l. 9, 264) raconte qu'Astyanax, proclamé roi après le départ des Grecs, fut détrôné par Anténor puis rétabli par Énée. Un certain Abas (v. Müller, *Hist. græc.*. IV, 278) rapporte également que les descendants de Priam reconquirent l'héritage paternel. On retrouve là le thème qu'a brodé assez pauvrement le continuateur de Benoît.

Quelque peu d'intérêt que présente son œuvre, on nous permettra d'en donner une idée sommaire. On lit au début: « Or à ceste partie, dit le « conte, et la vraie ystoire le tesmoine, si com est trové au latin, il est « translatez au roman que Hector li proz et li vaillant filz Priam, li roi de « Troie, puis sa mort avoit leissé 1. filz de sa feme Andromacha que len « apelloit Landomata, biax enfanz et jovanciax. » Une grande tendresse unit Achillides, fils de Pyrrhus et d'Andromaque, et Landomata. Devenu grand, celui-ci demande à son frère « qu'il lui departe sa terre et qu'il ira voir en son « pays s'il y trouve encore ceux qui l'ont trahi. » Achillides lui départ sa terre. Il arrive à Troie et « y trouve Drualus, neveu d'Anthenor, « molt cruex et pesme qui avoit forteresses fermées et tribouloit les gens « du païs de son povoir. Drualus vaincu et pris par Landomata est escorjez « liés à une chaisne de fer, batu et morut en tel poine et torment, et « morut enchaenez comme chien. » Pour achever les expiations, Landomata « saisit le vieil Calcas et le fait enmurer en une tourelle où il fina « sa vie. Menelaus s'enfuit pour la doubte de Landomata, et celui-ci « accueille son peuple. » Ainsi vengé de tous les ennemis de sa race, le jeune prince, par le conseil de ses barons, épouse Themarida, « fille orpheline du roi de Coine, qui estoit et confinoit aux Troyens », et par cette union double sa puissance. Il en profite pour étendre au loin ses conquêtes, bat le roi « d'Yorgie et va par Turquie sur le roi d'Arménie. » Le roi assembla son trésor « et prit s'en à aler as montaignes où il avait

moult fortes roches, chasteaux et doignons et autres forteresses. » Ses sujets le livrent à Landomata qui le fait enfermer dans une chartre obscure et ne lui fait servir que de l'or et de l'argent, en lui disant que, s'il avait été large envers ses chevaliers, ceux-ci l'auraient défendu. On reconnaît là un confus souvenir de l'histoire de Midas mêlé aux habitudes du moyen-âge. Landomata poursuivant ses conquêtes soumet la « Sorie » et l'Égypte jusqu'à la mer de l'Inde ; il revient en Coine où sa femme lui donne un bel enfant, « mais an cest livre ne fu pas mencion de ses nouxs. Ainsi complait à nostre sire Deu, li rois puissant Landomata li pros et li vaillant, com vos avez oï, trespassa de ceste vie « et fu enseveliz à grant honor ausi com se convenoit à tel roi. Et ausi « fenis la veraie ystoire de Landomata, filz le bon Hector de Troie ; ausi « com fu trové an un armaire an latin de gramaire, ausi fu retraiz an « françois por delit et por cians qi ne antendent la letre et se delitent ou « romanz lire. Amen. »

Ce maigre et insignifiant petit roman, où l'auteur a mis aussi peu d'imagination que de géographie, est-il une œuvre originale, l'essai de quelque écrivain solitaire, peut-être du scribe même de ce manuscrit, qui se sera senti pris d'émulation; la composition même du volume telle que nous l'indiquions tout à l'heure autoriserait à le supposer; ou bien est-ce une traduction ou simplement un résumé de quelque conte plus étendu ? La question est difficile à résoudre, et, en présence du peu d'intérêt que présente le livre, semblerait assez oiseuse. La lecture du poème de Benoît, combinée avec l'ignorance courante du temps, suffirait à expliquer une pareille création, sans qu'on ait besoin d'aller chercher quelque roman antique. En tout cas, ce sont là les deux seules branches qui semblent s'être greffées sur l'histoire d'Hector.

Cependant, le récit même de Benoît poursuivait son succès. On sait quelles transformations ont subies à une certaine date les narrations poétiques qui avaient charmé le moyen-âge, et comment, lorsqu'on cessa de les lire en vers, on les lut en prose. Grâce à ce rajeunissement, les Romans de la *Table Ronde*, *Renaud de Montauban*, etc., charmaient encore le XIV^e^ et le XV^e^ siècle, comme la première rédaction avait charmé le XII^e^ et le XIII^e^. Le *Roman de Troie* devait avoir

le même sort (1). Dès le XIII[e] siècle, on le traduisait en prose et on le remettait ainsi en circulation ; seulement c'était là désormais pour Benoît un succès anonyme. La fortune envieuse continuant à s'attacher à lui, son nom et son souvenir s'effaçaient de plus en plus, son œuvre changeait de caractère apparent, et il faut quelque attention pour la retrouver dans ses transformations nouvelles.

Il faut ajouter que les traducteurs de Benoît faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour ensevelir complètement sa gloire et son nom, et faire disparaître toute trace de lui. Ainsi a fait l'auteur d'une rédaction en prose du *Roman de Troie*, que la Bibliothèque impériale possède, sous le n° 785, et qu'on retrouve avec quelques variantes dans le n° 1612, intitulé *Le noble Roman de Troie*, dans les manuscrits 1627 et 1631, et dans un manuscrit de St-Pétersbourg. Il revendique pour lui-même l'honneur de la composition, en reprenant une formule bien des fois répétée au moyen-âge, mais dont la fausseté et l'impudence se trahissent ici d'une façon éclatante. « Après, nous dit-il, ce que j'ay leu, releu « et pourveu par maint esforz ès livres qui sont ès aumeires Mgr St-« Denis en France, especialement en cellui qui devise appertement « l'afaire de Troye la grant, je ne me puis trop durement esmerveiller « ne esmayer quant aucun preudomme n'est venu avant qui eust entre-« prins à translater le latin de ce en françois. Car ce seroit une chose « que voulontiers orroient gens povres et riches, mais qu'ils eussent « voulenté de l'escouter et d'entendre belles aventures moult plaisans. « Si m'est venu en voulenté d'en traictier et de le metre en romant

(1) Il a figuré sous cette forme dans la Bibliothèque des Ducs de Bourbon. Je lis dans le Catalogue de leur Bibliothèque (V. Mélanges de littérature, etc. Bibliophiles, 1830), p. 120, n° 154, le livre de l'Ystoire de Troye, en prose, manuscrit cuir blanc. En fait de livres qui se rapportent à notre sujet, on y trouvait encore, n° 139, une Ystoire de Troye escripte à la main, satin tasné ; n° 49, le livre des histoires Troyennes ; n° 50, la destruction de Troye la grande, rimée, historiée, n° 210, la destruction de Troye par personnages ; n° 192, abrégé de la destruction de Troye, en 5 feuillets ; n° 86, le livre de Genèse ; n° 140 *bis*, Croniques martiniennes.

(2) V. Bibl. impériale, Manuscrit no 785, f. fr. (ancien, 7187 3. 3.), in-fol. de 138 feuillets du XV[e] siècle, écrit en gothique cursive qui ressemble à des caractères de civilité. — Ms. 1612, *Dou noble Roman de Troye*, 142 feuillets, XIV[e] siècle.—Ms. 1627, la dernière Estoire de Troye, XIII[e] siècle.—Ms. 1631.—La même traduction se retrouve dans la Bibliothèque impériale de St-Petersbourg, n° 12, et sous ce titre, *Histoire de la destruction de Troye la grant translatée de latin en francais*, manuscrit de 124 feuillets, à deux colonnes, orné de miniatures avec les initiales peintes en bleu et rouge, XV[e] siècle.

« tout au mieulx que je pourray. » L'expression de ces regrets est ici d'autant plus originale que le plagiaire anonyme qui les fait entendre va, comme le faisait Malkaraume, copier tout au long (en prose, il est vrai) Benoît de Sainte-More, l'auteur même de cette œuvre qu'il gémit de ne pas voir en notre langue. On en pourra juger par cette citation :

« Et diray en telle manière à l'encommancement que nulz homs, si « comme Salmon dit et tesmoingne et bien le fist escrire en son livre « ne doit sceler (celer) son sens ne ce qu'il scet de bien, ainçois le « doit monstrer et aprendre à un chascun en telle manière qu'il en « puist avoir proufit et avancement de bien comme nos prédécesseurs « qui trouvèrent les pars et plusieurs autres bons livres et les philoso- « phes qui trouverent les sept ars parquoy tout le monde est enseigné « et aprins. Car se il s'en fussent teuz, tout le monde sceust moult « peu de bien et vesquissent les personnes très folement comme gens « qui eussent peu aprins et retenu en demenant leurs vies comme « bestes, et ne sceust len que feust sens ne savoir et n'eust on fait « que regarder l'un l'autre. »

Il est difficile de reproduire plus exactement un texte : on retrouve jusqu'aux rimes ; et difficile aussi de rencontrer un plus impudent plagiat. La suite n'est pas moins fidèle. « Et pour ce vous commenceray « l'istoire de ce livre et vous metray en Romant afin que ceux qui « sont mauvaisement lettrez mieulx l'entendent en françoys que en latin. « Car l'istoire en est moult plaisante, de belle euvre et de grant fait. « Si vous diray comment Troye la grant fu prinse ; car trop peu en « scet on la vérité. Moult grant temps après que ce ot esté Rome avoit « ja duré auques longuement ; au temps que Salutes qui estoit un riche « clerc et puissant et de hault parage, advint que iceluy Salutes ot un « nepveu qui merveilleusement fu sage et bien lettrez, tellement que « la parole en estoit par tout le pays et tenoit escoles à Athènes, qui « avoit nom Cornelius. Cestui Cornelius regardoit un jour en une ar- « moire pource qu'il vouloit traire aucuns livres de grammaire qui « estoient dedens, et tant y sercha et quist que il y trouva entre les « autres l'istoire que Daires avoit fait et escript en grue langue. « Cestuy Daires dont je vous parle fu nez nourry en la cité de Troye « et demoura toujours dedens que onques n'en issi tant que l'ost fu

« departy, où il fist tant de proesses et de chevaleries aux assaulx « que maintes gens s'en émerveilloient. Il fu à merveilles bon clerc ; « car il scavoit les sept ars plus que nul autre et pour sa grant science « volst il mettre en memoire tous les faiz ainsi comme ils estoient « avenuz et l'escrit en grec chascun jour..... Mais une grande aventure « lui advint telle que son livre fu perdu une grant piece, et de long « temps ne fu véu et tant serché qu'il fu trouvé à Athènes et le trouva « le dit Cornelius qui le translata de grec en latin par son grant « engin, parquoi l'istoire nous devons mieulx croire et y ajouter pleine « foi. Et bien nous povons dire pour vérité que ceste ystoire est peu « comptée ou ramenteue en maintz lieux. Or vous en voulons l'istoire « dire et encommancer sans y riens mettre ne adjouster si ce n'estoit « que nous trouvissions aucuns bons motz qui bien y fussent seans et « poursuivrons la besogne au mieulx que nous pourrons (1). »

On retrouve également Benoît de Sainte-More dans la première réponse de Briséida à Diomède. « Briseida fu pros et sage. Sire, dit « elle, à ceste fois n'est il lieu ne raison que d'amer vous tienne « parole. Mais mon bon ami que jamais ne cuyde recouvrer, que « tant amoye et congnossoye, ma len fait laisser à tort et sans cause. « Pourquoy j'en ai moins cher mon corps, qui tant estoit ayant « honneur. Si ne devez pas vouloir que je féisse chose que on déust « à mal retraire. Mais tant vous cuide de hault et de grant parage et « preux selon mon avis qu'il n'ot au monde pucelle, tant soit elle « bonne ne belle pourtant qu'elle voulsist amer par amour que point « vous déüst reffuser. Mais d'amer n'ay je couraige ne talant ne « jamais Dieu ne le me doint avoir ! car j'ameroye mieulx mourir « prochainement. » « Douce dame, sachiez de vray que en vous ay mis « toute mon esperance. Et quant amour veult que vostre soye à son « gré et à son plaisir, vous ameray d'amour vraie en attendant vostre « mercy. » Se ne puet plus parler et toutes fois il est moult liez de « ce que point ne apparoît qu'elle en soit courroucée (2). »

(1) Il est à noter que malgré cette fidélité première il se permet pourtant de temps en temps quelques changements et corrections qui ne sont pas des plus heureux. Il écrit Theseus pour Telephus, etc.

(2) V. le *Roman de Troies*, f° 65, et le *Roman de Troie*, v. 13547-13648.

La jolie scène du premier hommage offert par Diomède à Briséida rappelle tout-à-fait le vieux poème. « Diomedes ala jouster à Troylus « pour l'amour de sa mie, si le trebucha dessus la selle de son cheval « à terre, puis prend son destrier et le bailla à un sien escuier duquel « il dist : « Va-t-en isnellement à la fille Calcas de Troie et lui pré- « sente ce destrier de par moy et lui dy que je l'ay gaigné au chevalier « qui moult est son enemy et pour Dieu lui dy qu'elle ne reffuse mes « prières et que en elle est tout mon espoir. » Si s'en va tantost et « descendi devant la tente et salua la pucelle de par son seigneur en « lui disant qu'il avoit le destrier de Troylus gaigné et vous mande que « il se penne pour vous comme celluy qui est tout vostre. Laquelle « pucelle prend le cheval par la resne et dist : « Va à ton seigneur et « luy dy que mauvaise amour me porte quant il hait ceulx qui m'ament; « mais je croy bien qu'il en prendra retour, ne demourra gaaires. Kar « il n'est pas home qui grandement tarde de sa honte vanger. Va et « si retourne arrière et me salue ton seigneur. Kar grant tort auroie « de lui haïr puisqu'il m'aime » (1).

On aura aisément en tout ceci reconnu la marque de notre poète. Non-seulement les sentiments, les idées sont les mêmes, mais des phrases entières s'y trouvent textuellement copiées. Toutefois on a pu remarquer que le traducteur abrége, il choisit dans son texte : il met en récit des discours ; le dialogue a moins de vivacité : il supprime certains détails qui donnaient de la vie et de la réalité à la narration (2). En somme le texte de Benoît reste plus riche et plus poétique que la traduction. Cependant il est impossible de ne pas l'y reconnaître.

L'auteur du n° 1612 ne le suit pas de moins près. Cependant ce n'est pas une simple copie du n° 785 : il y a là deux coupables. En effet, le début du manuscrit 1612 diffère tout-à-fait de celui que nous signalions tout à l'heure. Il commence par déclarer qu'il n'écrit « non « mie tant seulement por delit et proffit des autres, se nus en est mains « sachant de moi ; mais pour moi meismes delitier et adrecier à bien. »

(1) V. le *Roman de Troies*, f° 66, et le *Roman de Troie*, v. 14244-14302.

(2) Nous ne retrouvons plus ici la description du pavillon de Briséida, ni le nom de l'écuyer de Diomède. La jeune fille prend le cheval par la rêne. Dans le vieux texte, c'était par l'annelet d'or à cristal.

Il a choisi l'histoire de Troie de préférence à celle des Romains, quoique celle-ci « soit plus noble et de graignor affaire », parce que « molt i « ot d'une et d'autre part des nobles homes de grant autorité et de grant « savoir et de grant fierté aux armes où il esprovèrent merveilleuse- « sement li un à l'autre vertu ; c'est force de cors et engin de cuer » (1).

Il ne dit mot de Cornelius Nepos ; mais il tient à bien préciser le lieu de la scène, et commence son récit par quelques détails géographiques, disant que « Troye fu une partie d'Asie que l'on appelle « Turquie oultre la mer de Grece, et de la partie dou soleil levant « s'estend la terre de Perse, par quoy l'on vait jusqu'à la mer d'Inde, « et devers le soleil couchant le bat la mer de Grece, que lon appelle « bouche d'Ovide (Abydos), qui s'en entre par devant la noble cité de « Constantinople. » Il nomme l'Arménie et la Géorgie.

On voit qu'il a lu Guido, et qu'il le mêle à Benoît. C'est de Guido qu'il se souvient lorsqu'il se refuse à décrire les splendeurs de la chambre de Beauté : « La chambre où estoit Hector et son lit ne convient pas « descrire les merveilles que il avoit dedens tregetées par art de nigro- « mance, que toutes estoient besoignables et choses de grand delit. Et « por ce me sofrera ge ; quar il y avoit or et argent et ce estoit la « plus ville chose » (2).

Mais c'est bien à Benoît, et non à son imitateur, qu'il emprunte, comme le faisait le traducteur précédent, le récit des amours de Troïlus et de Briséida. (V. f° 50 r°.) Tous les détails principaux sont textuellement reproduits. Il n'omet aucune des réflexions du trouvère sur la faiblesse féminine ; c'est le plus exact de ses traducteurs. On ne lit pas, il est vrai, chez lui le nom de Salomon, mais on y retrouve son éloge de la femme forte et tous les traits du texte : « Il dist fort par la foi- « blece qui est en elles, etc. » (3).

C'est Benoît encore que l'on reconnaît dans le chapitre qui a pour titre : « Coment Diomedes fu en grant dolor par amors (fol. 56-57). » Le traducteur abrége ; mais dans ce qu'il conserve ce sont les termes

(1) V. *le Noble Romanz de Troie*, manuscrit 1612, f° 1.

(2) V. *Id.*, manuscrit 1612, f° 56.

(3) V. *Id.*, f° 50. Il nous offre une variante curieuse du vers 13457 : « Et par le chant de *precheours* en sont maintes conquises. »

mêmes du premier auteur ; qu'on en juge (1) : « Mais qui est en joie ne « repos, Diomedes en est tout le contraire ; quar amors le travaille en « tel manière que il ne peut reposer ; quar celui ne peut estre longuement « en joie qui est tourmentés par amors..... Et por ce l'aloit il maintes « fois veoir et ceste estoit à merveilles sage ; si conoissoit bien as sospirs « et à regart que il estoit soupris et por ce li estoit elle .M. tans plus « dure ; quar ce est naturelle chose en feme, que se elle seit que vos « l'amès adès vos sera plus orguillouse, et nulle fois ne vos regardera « que ses eauz ne soient plains de fierté et de desdaing, et molt vendra « chier le bien avant que len l'ait. Et ce est molt contraire chose que « d'amer là où len est haï par semblant. Et grant merveille est coment « ce peut estre. Et assez plus fort est quant home covient preier celui « ou cele qui le despite. »

Et plus loin, quand il raconte la mort de Troïlus, il n'a fait vraiment que rompre les vers du poète : « Si en fist après grant cruauté et grant « felonie et bien s'en devoit et pooit soufrir. Dieuz doint que encores « s'en repente, quar maintenant fist atachier le cors à la coue de son « chevaul et le traina grant piece après soi parmi le champ. Et quant « la novele fu séue parmi la bataille si véissies Troïens braire et « crier, etc. (2). »

En tout cela nous voyons des plagiaires se parant impudemment des dépouilles de notre vieux trouvère. Le plus piquant de l'aventure, c'est que les voleurs font le procès au volé, et, tout en le copiant textuellement, ils l'accablent de mépris et l'accusent de mensonge. « Si vous ay mené, « dit le manuscrit 785, jusques à la fin de la vraye istoire de Troye, « selon ce qu'elle fut trouvée en langage des Gregeois, fut mise en latin, « et ge l'ay mise en Romans, non pas par rimes ne par vers comme « font les menestres qui font de leurs langues assez de contreuves pour « faire maintes fois leur prouffit d'autrui dommage ; mais par droit « compte, selon ce que je l'ay trovée, sans riens covrir la vérité ou de « mensonge demonstrer, en telle manière que nulz ne pourroit riens « adjouster que pour vérité deust estre tenu. »

(1) Cf. Benoît, le *Roman de Troie*, v. 14927.
(2) V. *le Noble Romanz de Troie*, f° 95.

L'auteur du manuscrit 1612 répète l'insinuation presque dans les mêmes termes. Seulement, à l'en croire, son livre aurait une bien plus illustre origine ; ce n'est plus dans les armoires de St-Denis, mais « en l'almaire de St-Pol de Corinthe » qu'aurait été trouvé l'original. Avis à ceux qui croient à un Darès grec. Voilà un puissant témoignage en leur faveur (1) !

Mais ce n'était pas seulement sous cette forme que le vieux poème ainsi rajeuni était offert à la curiosité publique. On le retrouve sous des titres nouveaux et là où l'on ne songerait guère à l'aller chercher. Il est devenu livre d'histoire ; ses inventions les plus hasardées, les aventures galantes de ses personnages, sont considérées comme des faits authentiques qu'enregistraient scrupuleusement les prétendus historiens du temps, et dans ces conditions nouvelles un long avenir leur est encore réservé. L'œuvre de Benoît fidèlement reproduite va constituer à elle seule une des plus fortes parties de ces énormes compilations où le moyen-âge allait apprendre l'histoire de l'antiquité, et qu'il lisait avec tant d'intérêt et de confiance, sous les noms d'*Histoire universelle*, *Histoires d'Oroses*, *Fleur des Histoires*, *Mer des Histoires*, etc., et qui ne sont la plupart du temps que la traduction en prose des différents poèmes empruntés à l'antiquité païenne ou juive, de ceux en particulier que nous analysions tout à l'heure, comme on peut le voir dans un de ces titres consciencieux comme on en faisait au XV^e^ et au XVI^e^ siècle, et qui pouvaient presque dispenser de lire le volume : *Histoire Universelle*

(1) Nous donnons ici les dernières lignes des deux manuscrits 1612 de Paris et 12 de St-Pétersbourg, pour qu'on puisse comparer de plus près les trois traductions. — 1612, f° 142 : « Si vos ai ore menée « à fin la vraie estoire de Troie selon ce qu'elle fu trovée en l'almaire de Corrinte en grilois lenguage, « et dou grizois fu mise en latin, et je la translatai en françois et non pas por rime ne por vers où il « covient por fine force avoir maintes menchoignes com font ces menestriez qui de lor lengues font « maintes fois rois et amis solacier, de quoi il font sovent lor profit et autrui domage ; mais par droit « conte selon ce que je la trovai sans rien covrir de vérité ou de mencoigne demonstrer. En tel manière « nus n'i poroit riens adjoindre ne *amermer* que por vraie déust estre tenue. Explicit. Amen. Que Dieux « nos gart. »

Manuscrit de St-Pétersbourg. « Ainsi vous ay menée à fin la vraye histoire selon ce qu'elle fut « trouvée en langage des Gregoys, et puis translatée en latin et de latin je l'ay mise en romans, « non mye par vers ne par rimes, si comme les menestrels font, qui de leurs langues font moult de « contreuves pour faire maintes fois leur proufit d'aultrui dommaige ; mais par droit compte selon ce « que je l'ai trouvé sanz en rien couvrir la vérité des bourdes ou de mençoigne ou par autre teles « manières, s'y que nul n'y porroit adjouster ne joindre qui pour verité déust estre tenu. »

jusqu'à la mort de Jules César. En ce livre y est contenu tout le Genesy de la Bible et le fait des Hebreux... et d'Alexandre et de Thèbes et comment elle fut destruite... et du royaume de Femenie et de Troie la grant, et comment elle fut destruite, et comment Eneas s'en partit et comment il regna en Italie. On a reconnu là cinq grands poèmes du moyen-âge, la traduction en vers de la *Bible*, le *Roman d'Alexandre*, le *Roman de Thèbes*, le *Roman de Troie*, et l'*Eneas*: le *Roman de Troie* y figurant pour l'histoire du royaume de Femenie et de Troie la Grant.

Et ce ne sont pas là seulement des sources; les vieux poèmes ne s'y retrouvent pas seulement par fragments « disjecti membra », et en résumé : notre roman y est la plupart du temps textuellement reproduit; ces prétendues histoires ne sont qu'une traduction un peu abrégée du poète.

On en peut juger par un de ces manuscrits, auquel l'auteur a donné pour titre : *Les livres des Histoires du commencement du monde* (1). L'ouvrage commence par l'histoire de Thèbes, f° 1-20, puis par celle d'Hercules, f° 21-24. Au f° 25 commence l'histoire de Troie; elle s'étend jusqu'au feuillet 165 v. Il y ajoute le récit des aventures de Landomacha (Landomata) au f° 168; il nous apprend « comment Landomacha morut. » Et c'est alors seulement qu'il place la traduction des derniers vers de Benoît : « mesure est que nous facions ci fin de cestuy livre; car nous « avons bien dit et raconté la vraye histoire de Troie selonc ce que les « auteurs en ont dit et retrait. Si que riens plus ne moins y est mis « que droite vérité. » Au f° 168-182 commence l'histoire d'Eneas, dans laquelle il intercale (chap. I et II) des détails sur l'origine des Francs (qu'on retrouve dans le manuscrit du *Roman de Troie* 821). Le livre se termine par l'histoire des Assyriens, f° 182; des roys de Mède, 183, et de Rome, 192. L'auteur voulait la conduire jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. Elle s'arrête au retour de Pompée à Rome, après le rétablissement d'Hyrcan.

(1) V. Bibliothèque impériale, mss. n° 301 (anc. 6925), in-f°, exemplaire splendide. Voir, pour plus de détails, P. Paris, *Mss. français*. — On lit à la fin : Ici finissent les livres des histoires du commencement du monde; c'est d'Adam et de sa lignée, de Noé, de la destruction de Thèbes et du commencement du règne de Femenie et l'ystoire de Troye la Grant et de Alexandre le Grand et son père, et de Cartage et du commencement de la cité de Rome.

Tout ce qui concerne Troie n'est, malgré son titre d'histoire, qu'une traduction un peu abrégée de Benoît, traduction à certains égards plus exacte et plus agréable à lire que celle que nous voyions tout à l'heure. Le traducteur n'a rien omis, ni les aventures amoureuses des héros, ni leurs entretiens, ni les réflexions malignes de Benoît sur la légèreté des femmes, ni même les plus minutieux détails de leur toilette (1).

(1) Nous pensons qu'on nous saura gré de donner ici quelques extraits du manuscrit, pour que l'on puisse juger de la fidélité de cette traduction, la comparer avec celles dont nous parlions tout à l'heure et pour qu'on voie quelle bonne grâce conservent en prose les inventions de Benoît. Voici d'abord la séparation de Troïlus et Briséida « Quiconques soit en joie et en liesse, Troïlus est durement esmaiés pour la fille Calchas. Car bien l'amoit de tout son cuer, et elle luy. Et quand la pucelle sout que elle la convenoit alor en l'ost, si comença a faire grant duel. Lasse, fait ele, quel douleur, quant me convient laissier la terre ou je fu née et les gens entre qui je fuy nourrie et aler m'en entre gens estrangers. Ha ! Troïlus, biaux doulx amis, qui sus toutes riens m'avez amée, et je vous amoie de tout mon cuer. Donc que je ne scay comment je puisse sans vous durer. Ha, roy Priant, puis qu'il te plait d'envoyer moy hors de la terre où je ay eu tous les biens et tous les honneurs, à Dieu ne place que je soye vive jusques au jour ! Viengne la mort ! car sus toutes choses la desire. Troïlus vint à elle si desconseilles celle nuit comme cil qui cuide toutes choses terriennes perdre et pleurerent embedeux ensemble et moult tendrement. Car bien scevent que demain seront l'un loing de l'autre, si que jamais n'auront loisir de lor volenté faire..... Et disoient que en grant ennuy et doleur les amis cil qui departir les fait; et si a joie meslée avec pleur et avec desduit. Et ainsi se demenerent jusques à l'ajournant. Et quand Troïlus s'en fu alez, la dameiselle appareilla son erre et fist trousser son riche tresor et ses draps, et puis prist congié de maint qui furent courrouciez.

« La damoiselle fu vestue et appareillée moult richement et out un mantel qui fu fait en Inde la majour par art et par enging de nigromance, et estoit vermeille et blanche et changeoit sa couleur plusieurs fois le jour selon le cours du soleil. Et l'envoia un sage poete de Inde la majour à Calcas par grant amor. La penne du mantel estoit moult chiere. Car elle estoit d'une pel toute entiere sans nule couture qui estoit d'une beste qui s'appelle dindialos qui habite en Orient. Et estoit de si diverses couleurs que il n'est couleur ne en pierres ne en fleurs de quoy elle ne fust coulourée. Et prennent celle beste une manière de gent qui s'appellent Schillochepalli qui ont teste de chien. Et quand ilz la veulent prendre celle beste si se cuevrent de rains de balsamier. Et la beste vient aus foill et s'endort, et cil l'occist ; et ne flaire encens ne basme si souef comme fait celle beste. L'orle du mantel estoit de une beste de grant pris qui habite el flun de paradis terrestre. Et si fu moult chierement aournée de pierres précieuses. Si biaux ne si riches mantias ne fu onques véus; et moult li avenoit bien. Et d'autres garnements fu elle bien richement aornée.

« La royne Ecuba et dame Helayne et les autres dames pleurerent moult tendrement sa départie. Et celle qui moult estoit sage se departi d'elles à moult doulereus semblant; car trop estoit esmaiée. Troïlus avec moult grant compaignie de chevaliers la convoia et la prist par les regnes comme cil qui moult l'amoit. Mais or faudra ycelle amour, pourquoy chascun plouroit tendrement. La pucelle est yrée. Mais il ne li durra mie longuement. Car molt tost ora changié son corage et tornera s'amour envers tel qui onques ne la vit ne elle luy. Car telle est la meilleur manière des femmes que leur douleur dure moult peu. Et quant elle pleure à un œil, elle rit à l'autre, et sont muables par nature et moult legiérement changent tout leur cuer, et quanqu'elle aura amé en VII ans elle l'oubliera en 1 jour. Car elles ne sevent continuer en douleur. Encore a feme autre vice que jà tant n'aura meffait

Il était un renseignement qu'il ne pouvait négliger, qu'en historien bien informé il devait à ses lecteurs ; ce sont ces portraits tracés si soigneusement par Benoît. On peut les voir ici avec leurs détails les plus accentués. Ici, comme dans le poème, « Neptolemus fu grans et « lons et gros par le ventre, assez estoit biaux et moult avoit bele

de nulle laide chose que il li semble que elle doive estre blasmée, et ce seroit grant ennuy de raconter toutes ses deffautes. Et ce dist li sages en son livre que qui trouve une forte femme si doit Dieu loer. Il dist forte por la foibleur qui congnoist en elles. Car moult est forte celle qui se puet garder et deffendre de folie. Car beausté et chaasté ne s'accordent mie bien. Car nulle rien n'est tant désirée comme biauté de femme. Et pour ce qui la porroit trouver bonne et loyale nulle chose ne devroit estre plus chier tenue. Et sur ce porroit on assez dire ; mais orendroit n'est pas temps : si retornerons à nostre matière.

« La damoiselle n'attend autre chose que la mort quant elle se voit partie de celuy que ele soloit tant amer. Et pour ce la prie que se elle onques l'ama que elle n'oublie les amours que nous avons eu ensemble. Et il la fiança et il luy par bone foy. Et tant il la convoia que il furent hors la ville et la livrerent à ceulx qui l'attendoient qui la receurent à molt grant honneur. Ce furent Diomedes et Ulyxes, li roys Thelamon Aiax, li dus d'Athènes et tous les princes de l'ost des Gregiois. La damoiselle ploroit si durement que nuls ne la povoit reconforter. Et d'autre part Troïlus s'en retorna moult desconfortez.

« Et maintenant que la damoiselle fu entre ses chiers amis Dyomedes se mist de costé lie et li dist : bele, dit-il, bien se porroit prisier celuy qui vraiement auroit la vostre amour, et je suy celuy qui volentiers auroit vostre cuer en telle manière que je fusse vostre en tous les jours de ma vie. Et se pour ce non quel il est encore trop tost et que nous somes si près du paveillon et que je vous voy si esmaiée et si pensive, je vous criasse mercy que vous me recevez pour votre chevalier ; et sachiés que je ameroie miels la mort que je ne viengne de ceste chose à chief, mais grant paour me fait que vostre cuer ne soit hayneux vers moy et vers ceuls de nostre partie. Car je croy que vous amerès miels les gens entre qui vous estes née et nourrie, et de ce ne vous doit nuls blasmer. Mais maintes fois advient de gent qui onques mais ne se virent que ils s'ament de très-fin cuer. Et ce vous dis je pour moy qui onques n'amay par amour ; et ore voy que amour m'a du tout donné à vous.

« Diomèdes ala jouster à Troïlus pour l'amour de sa mie et le trebucha jus de la sele, puis saisit moult tost le destrier et le bailla à un escuiers et lui dist : va t'en, fait il, tost à la tente Calcas de Troie, et dis à sa fille que je li envoie ce destrier et que je l'ai gaaignié d'un chevalier qui pour l'amour de elle a huy fait maintes chevaleries et si li di que toute mon esperance d'amours est en li. A tant s'en tourne li escuiers et ala tant que est venu devant la tente et est entré dedans et a saluée la damoiselle. » — « Dame, fait il, ce destrier vous envoie Dyomèdes mon seigneur par grant amistié et l'a conquesté de Troïlus et mainte proesce a huy fait pour vostre amour. » La damoiselle prist le cheval par la regne et bien cognut qu'il estoit de Troïlus ; et a dit au message : « je congnois bien le cheval et le vassal de qui il fu, ne scay comment il l'a eu ; mais il lui aura bien encore mestier s'il vuet joindre sovent corps à corps à celuy de quy il a gaaigné ; car il est homs qui bien se sara vengier de ses meffais en bleu et en temps. Si dites à vostre seigneur que volontiers lui garderay, et quand il en aura mestier que à son talent le reprenge ancore, et je croy certainement que ce sera assez tost. Et si li dites que puis que il m'aime je feroie que vilaine si je ne l'amoie, et si me le salues et li dites encore de par moy que se la force en est soie que il devroit contrester et espargner tous ceulx que il sarroit qui m'ameroient et que je amerois. Et si li seroit tenu à bien grant courtoisie. » Einsi dist la damoiselle et atant se départi li messagiers d'elle et retorna a son seigneur à la bataille où il estoit.

« chière; ne jà n'eust si chière robe se un ménestrel lui demandast « que il ne li donnast incontinent. Les yelx avoit gros et roons, les « cheveulx noirs; moult savoit de plet et de loys et volontiers faisoit « honneur à clers et à lais.

« Pellidri avoit le vis gras et lentillos. Machaons estoit roy à mer- « veilles vaillant et n'estoit pas trop courtois, et le corps avoit tout « roont; le chief avoit chauf et moult menaçoit yreement et à toutes « gens estoit fels, et si n'estoit pas trop grant ne trop petit, et moult « petit dormi. » Le portrait d'Hector est reproduit mot à mot (1). Sur Ménélas on nous donne un détail de plus, on nous dit « qu'il était « débonnaires à merveilles et redoutoit dame Helayne. »

En effet, le traducteur complète de temps en temps son texte. Quelque prolixes que nous aient paru parfois les développements, ils ne lui suffisent pas encore. Il ne trouve pas assez riches les descriptions de Benoît. Il ajoute à la parure d'Hélène des pierres précieuses à chacune desquelles est attaché quelque don merveilleux. L'une préserve de pauvreté celui auquel elle est donnée avec amour; l'autre fait « apaiser les ires et mautalens, et les courroux pardonner, « si comme dit le Lapidaires (nous reconnaissons la source), et apaise « les ires des rois, encore apaise plus tost les autres », dit le conteur avec quelque malice. L'autre, tenue dans la main, fait accorder tout ce qu'on désire. C'est ainsi qu'Ulysse ramène Neptolemus et qu'il obtient le Palladium. « Il l'avoit et estoit le plus beau parleue et pour « ce disoit qu'il en avoit toujours une pierre précieuse en sa bouche. » Il y a encore « l'alectoire qui, placé dans la bouche, garde l'homme d'avoir soif. »

S'il trouve sur sa route l'occasion de glisser un récit de plus dans son texte, il ne la manque pas; c'est ainsi qu'il nous raconte la mort d'Hercule, qu'à propos de l'énumération des fils de Priam, arrivé à Pâris (f° 36), il raconte « sa nativité » et la dispute des déesses, et qu'il nous dit (f°s 36 et 37) « comment le roi Priant recongnut Pâris son fils, etc. » Enfin il achève de compléter Benoît en insérant dans son texte les Héroïdes d'Ovide « l'Epistre d'Adriane (Ariadne) à Theseo »,

(1) Ici, comme dans le poème, quand il est blessé, il est soigné par Goz « plus prisez en son temps « qu'Ypocras ne Galien. »

de Laodama à Protesilaus, de Œnone à Pâris son mari (f° 48, v.), d'Hermine à Orestes, de Phillis à Demophon, de Pâris à Tindarida, de Lacena à Pâris, voyant là deux femmes différentes à ce qu'il semble. C'est donc en somme une édition augmentée de Benoît. On voit qu'on était à bon marché à cette date auteur et historien. On voit aussi combien en réalité les traductions de Benoît ont eu d'éditions.

C'est à Benoît qu'allaient s'adresser ces historiens anonymes, c'est là aussi que s'inspirent ceux qui signent leurs œuvres, comme Jean Mansel composant sa *Fleur des Histoires*. La troisième partie de son premier volume, « qui traite des histoires de Hercules, de Thèbes, de Jason et de « Médée et de la destruction de Troie faite et exécutée par les Gré- « geois, » nous montre tout ce qu'il doit à Benoît, peut-être sans le soupçonner. Il en était de même de ce Jean de Courcy, qui « pour eschiver « vie oiseuse et soy occuper en aucuns labeurs, se ramembrait des an- « ciens faictz et estudiait les vieux histoires, et commençoit, en l'an de « l'Incarnation 1416, compilacions sur le faict des Gregeois et de plu- « sieurs histoires de poetrie (1). » C'est à la même source encore que va puiser, au moins pour les premiers chapitres de son livre, l'auteur du *Recueil des Histoires romaines*. Le titre seul (2) le montre déjà clairement. L'auteur, en effet, après nous avoir dit qu'il empruntera ses renseignements à plusieurs historiographes, « c'est assavoir Tite-Live, Valère, « Orose, Justin, Saluste, César, Lucan, Suétone, Eutrope et autres, » confondant sous ce nom d'historiographes les historiens et les poètes, ajoute qu'il a raconté au commencement de son livre « la destruction « de Thèbes et de Troye la grant selon les vrays aucteurs d'icelle, c'est

(1) V. Bibl. imp., mss. n° 329, la Bouquechardière ; n° 698, etc. *Compilacions de Jehan de Coercy*, XV° siècle. V. le livre III°.

(2) Voici le titre tout au long : « Le Recueil des Histoires romaines, extraits de plusieurs historio- « graphes : C'est assavoir Tite-Live, Valère, Oroze, Justin, Saluste, César, Lucan, Suétone, Eutropes « et aultres. *Avec la destruction de Thèbes et de Troye la grant* mise au commencement du volume, « selon *les vrays aucteurs* d'icelle : c'est assavoir *Dictys Cretensis et Dares Frigius* (c'est-à-dire Benoît « de Sainte-More) : en ensuyvant Virgille en aucuns lieux. Nouvellement imprimé à Paris par Francoys « Regnault, libraire juré de l'Université, demourant en la rue Sainct Jacques, à l'enseigne de l'Ele- « phant, devant l'église des Mathurins, MCCCCCXXVIII in-f°. » Le livre a au juste 156 feuillets et 1/2, plus 8 feuillets de titre et de table. — M. Brunet en signale une édition datée de 1512. Mais le livre a dû exister d'abord manuscrit. Comme il va de la destruction de Thèbes à la mort de l'empereur Albert, en 1308, on est en droit de penser que la rédaction première en appartient au XIV° siècle.

« assavoir Dictys Cretensis et Dares Frigius. » Ce Dictys et ce Darès nous les connaissons, c'est Benoît de Sainte-More, d'après lequel il retrace, du sixième au vingt-sixième feuillet de son livre, l'histoire de Troie (1), après avoir dans les six premiers brièvement résumé le *Roman de Thèbes*. Il est évident qu'il a eu sous les yeux quelques-uns de ces manuscrits que nous avons signalés et où les deux poèmes étaient réunis, et il en copie textuellement (2) des lambeaux. Seulement plus instruit (3) que nos vieux trouvères, il les redresse ou les complète en certains endroits, bien que ces corrections de détail n'empêchent pas de monstrueuses erreurs de fond. Il tient à montrer qu'il a lu Ovide et en reproduit assez exactement certains passages, quoique l'imprimeur, seul coupable ici je pense, lui fasse écrire le livre d'Hérodion pour Héroidon (Héroides). Il connaît aussi Virgile, et quand il lui faut raconter l'histoire d'Énée, il sait préférer l'*Énéide* à l'*Eneas* (4). Notons en passant quelle autorité avait conquise le *Roman de Troie*, puisque ses inventions les plus hardies étaient admises sans discussion là où l'on repoussait

(1) L'auteur, dans son prologue, nous explique pourquoi il a cousu ce long épisode à son livre : « Pource que plusieurs gens sont qui désirent sçavoir et congnoistre les faits et gestes des Rommains « qui anciennement furent seigneurs et tindrent la monarchie du monde, pour la seigneurie duquel « avoir ils ont enduré maintes misères, calamitez et occisions diverses et ont esté avant la mort et « passion de notre Seigneur Jésus-Christ, comme insatiables de sang humain respandre, tant de leurs « memes citoyens parens et amis que de ceulx des loingtaines marches et extremitez de leur regne, « je pour satisfaire au desir d'iceulx (considérant que tous n'entendent pas latin, et ne peuvent pas « totablement avoir les livres des auteurs qui font mention et narrent les actes et œuvres des Rou- « mains) ay concueilly et assemblé en ce présent volume les principales hystoires que j'ay extraictes « de plusieurs honorables et scientifiques auteurs ou ensuyvant par ordre comment la cité et empire « de Rome a esté gouvernée depuis le temps qu'elle fut premièrement fondée, tant par roys, consuls, « que empereurs. Mais toutes voyes pour mieux monstrer l'origine et naissance d'iceulx Roumains « j'ay commencé ce présent volume (qui est intitulé le *Recueil des Histoires roumaines*) à la destruction « de la noble cité de Thèbes, en continuant l'histoire jusqu'à la destruction de Troye, obsidion et « exillement des nobles Troyens desquels sont descenduz les Roumains. Et, pour ce que je ne suis pas « tel ne n'ai langue convenable pour si haultes matières comme sont celles dont ce présent livre fait « mencion narrer et traicter, j'ai ensuyvy à mon petit povoir les parolles et termes des auteurs « d'icelles. »

(2) On a pu voir par la fin du prologue que nous citions tout à l'heure que l'auteur n'a aucune prétention à l'originalité de la forme et confesse ingénument ses emprunts.

(3) Il tient du reste à montrer ses connaissances. Arrivé à la mort d'Énée, il en rapporte diverses versions. Il écrit volontiers « comme il se trouve en certains passages. »

(4) Je ne vois qu'un seul endroit où il semble s'inspirer de l'*Eneas*, celui-ci étant, en ce point, « en contradiction avec l'*Énéide*. Quand on rapporte à Évandre le corps de son fils, l'auteur nous parle « de la douleur de son père et de la royne sa mère »; mais il peut n'y avoir là qu'une inadvertance.

absolument l'*Eneas*. Derrière celui-ci on voyait le poème original et on y revenait. L'auteur du *Roman de Troie* avait créé son auteur et l'avait imposé à la confiance publique. C'est à lui, non à Homère, que le compilateur du *Recueil des Histoires romaines* va demander la vérité sur les malheurs de Troie. Il sait trop bien ce qu'il faut penser d'Homère. Il a écrit un chapitre tout exprès pour nous démontrer, en arrangeant à sa façon la déclaration de Benoît, pourquoi « ceste histoire est dicte « vraye (1). »

C'est donc Benoît de Sainte-More qu'il a lu et qu'il résume; car nous n'avons qu'une sorte de résumé général dont l'auteur choisit les éléments un peu au hasard (2), donnant très-fidèlement la suite du récit, mais ne reproduisant avec tous les développements de l'original que certaines scènes qui lui plaisent davantage : ce qui fait qu'on est parfois assez en peine de savoir si c'est le livre de Benoît ou celui de son traducteur Guido que l'auteur des *Histoires romaines* avait sous les yeux. Qu'il ait connu Guido, cela ne paraît pas douteux. Non-seulement lui-même le nomme, mais il est impossible de le méconnaître à certains endroits. Cependant tout en reconnaissant qu'il a dû le lire, à une foule de traits empruntés bien évidemment à Benoît de Sainte-More, et que Guido, au contraire, avait négligés, on reconnaît de la façon la plus évidente que c'est du poème de Benoît qu'il s'inspire directement. Je n'en veux apporter pour preuve qu'un seul passage du *Recueil*. On verra s'y manifester d'une manière piquante cette étrange fatalité qui a poursuivi la renommée du pauvre Benoît de Sainte-More, et à laquelle tout le monde a conspiré, depuis Benoît lui-même, qui travaillait si bien à se cacher derrière le nom de Darès. L'auteur des *Histoires romaines* ne l'a nommé

(1) « Il est assavoir que Dares Frigius qui fut aucteur des histoires de Troye fut ung chevalier bon « et seur de la partie des Troyens, homme de très grant prudence : lequel fut à toutes les batailles « et dès le commencement mist bien en mémoire toutes les choses et les graves affaires qui advenoient « en la cité. En l'ost avoit ung aultre tres sage homme nommé Dyctis, duquel Darès s'accointa dès le « commencement du siège et promirent l'un à l'aultre que tout ce qu'il adviendroit dedans et dehors « l'un le sçauroit par l'autre et par ainsi tout mirent par escript. Ceste histoire fut premier trouvée à « Athènes longtemps après la mort Dares Frygius par ung nommé Cornelius, noble et suffisant clerc, « qui premier la translata de grec en latin. »

(2) L'auteur, en effet, ne brille pas par la science de composition ni par le sentiment des proportions. Il a résumé toute l'Énéide en neuf feuillets, ff. 25-36. Il en consacre un presque tout entier à l'histoire de Nisus et d'Euryale.

nulle part, et ce qui est plus fâcheux encore et plus compromettant, lui rendant avec le nom de Guido le même mauvais service que lui avait rendu Guido lui-même avec le nom de Darès, c'est lorsqu'il dépouille Benoît qu'il nomme le plagiaire, pour lui faire honneur des traits dont celui-ci n'a pas songé à s'emparer et qui ne se rencontrent que dans le vieux trouvère français. On dirait qu'il prend plaisir à tâcher d'égarer l'opinion, à compliquer les difficultés de la recherche. Voyez, en effet, comme dans l'histoire même de Troïlus et de Briséida (1), la plus originale et la plus particulière invention de Benoît, son traducteur français a tout fait pour produire cette étrange et lamentable confusion. On nous permettra de citer un assez long passage pour édifier le lecteur sur la vérité de notre assertion et pour donner une idée complète du style de l'auteur.

C'est dans le chapitre intitulé : « Du dueil que demenoit Troïlus pour « le departement de la fille Calcas..... » « Il vint à elle et luy dist : « Dame de moy plus aymée que ne fut oncques creature vivant : fortune « fait huy la departie de nous deux. Vous en allez et je demeure à « cueur triste et doloreux pour le vostre qui si m'eslongne et qui tantost « me oubliera. Se la mort peut à nul venir pour tres parfaictement aymer, « bien me devroit prendre. Plus la desire que nulle riens. Car vostre « absence me fera vivre en languissant et le regard de vostre face tant « plaisant estoit la consolation de ma vie qui tant est mal fortunée. De « vous mon cueur ne partira tous temps ; m'amour vous garderay ; jamais « ne scauray nulle autre aymer. Belle, fait-il, se oncques m'aymastes « qu'il y appaire ; ne vueillez que nostre amour descroisse (2) ; car de « par moy ne sera empirée de nulle chose ; mon cueur trouverez tousjours « vray. Ja pour autre ne changera. » Et Briséida ainsi luy promist et « jura par sa foy. Car alors elle aymoit moult Troïlus et faisoit si grand « dueil pour le departement de eulx deux que sa belle face decouloit

(1) V. f° 20, v. etc., les chapitres : « Comment les trèves furent données et la fille Chalcas délivrée aux Gregeois.—Du deuil que demenoit Troïlus pour le département de la fille Chalcas.—De plusieurs choses qui advindrent durant les trèves et comment la fille de Chalcas blasma fort son père. »

(2) V. *Roman de Troie*, v. 13478.

Bele, fist il, or vus en prie — Quel n'amenuisera de rien
S'or m'aimastes, or i pareise: — Mon cuer aurez tot jors verai
Ne voil que vostre amor desceise. — Ja por altre ne vos larai.
De moie part, vos di gie bien

« toute de larmes: et Troïlus n'estoit pas moins angoisseux ; ains demenoit tel dueil que c'estoit pitié à le regarder. De ce dit *Guide* que « nature fist œuvre moult perilleuse pour les aymans de donner faible « cueur à plaisante figure. Ce peut estre dit pour Briséida qui tant estoit « belle, qui si tost et en peu de temps eut son courage mué, et pour « ung autre oubliées ses amours (1), pour lesquelles elle estoit si douloureuse. Pour ce dit Guide en ces traictez par manière de complaincte « que le cuer muable a cy douleur et tantost joye. Douleur ne peut longuement demeurer en cueur de femme; car l'ung de ses yeulx pleure et l'autre « rit. A la plus sage qui soit mue souvent le courage, elle a en ung jour ou- « blié ce qu'elle a aymé par sept ans (2). Elle cuyde savoir qu'elle ne doive « nully craindre pour chose qu'elle ayt meffait, ne que nul blasmer ne « lui doyve (3). Celuy est par trop deceu qui y met son espérance. « Qui femme estable pourroit trouver qui n'eust point le cueur muable « on la debvroit bien chere tenir plus que nul precieux avoir. Forte « chose semble à plusieurs veoir beaulté et chasteté ensemble. Il n'est « soubz le ciel chose tant convoitée que beaulté, laquelle est souvent « conquise par les prières de plusieurs. On en pourroit plus dire ; mais « il est ici saison de cesser pour nostre matière à laquelle nous voulons « continuer. »

La forme seule de ce passage suffirait déjà à nous montrer de qui il s'inspire. La phrase brève et hachée rappelle tout-à-fait le petit vers de Benoît et n'a rien de commun avec la phrase emphatique de Guido, qui a des prétentions à la période et au beau langage. Mais la démonstration devient bien plus frappante encore si on compare attentivement les lignes

(1) V. *Roman de Troie*, v. 13405.

Par tens aura tot oblié — S'el a or doel, el raura joie.
Et son corages si mué

(2 V. *Roman de Troie*, v. 13415.

A feme dure dels petit, — Asses est fole la plus sage
A l'un oil plore a l'autre rit. — Quant quele a en sept ans amé
Molt muent tost li lor corage; — A ele en un jor oublié.

(3) V. *Roman de Troie*, v. 13422 et 13447.

Bien lor pareist de lor saveir — Li creator devreit loer
Ja n'aura tant nul jor meffeit. — Bialtes et chastée ensemble
Qui fort feme porroit trover

que nous venons de transcrire avec le récit de Benoît et celui de Guido. Le discours de Troïlus est tout au long dans Benoît ; Guido l'a remplacé par une appréciation morale de la douleur du jeune homme, et une emphatique et prétentieuse peinture de la douleur de Briséida. La suite des réflexions et des sentences de l'auteur sur la faiblesse des femmes est remplacée dans Guido par une apostrophe à Troïlus et un développement *oratoire* sur le même sujet. Au contraire, elles se retrouvent exactement les mêmes dans Benoît de Sainte-More, et nous en avons ici non pas l'imitation, pas même la traduction, mais la reproduction textuelle. On en peut juger en comparant les deux textes (1).

Dans tous les morceaux du *Recueil* ayant une certaine étendue, se présentent les mêmes rapports. Plusieurs des discours sont ici tout entiers transportés du *Roman de Troie,* il n'y manque que la rime (2).

(1) De même, quelques lignes plus loin, c'est à Benoît seul qu'il emprunte la peinture de ces tristes adieux, du chagrin « de la reine, de dame Helayne, et de toutes les autres dames et damoiselles « qui ploroient pour le deuil qu'elle menoit en se partant du palais. »

On trouverait une démonstration du même genre dans le chapitre intitulé : « Comment Hector « estoit receu au retour des batailles. » (f° 20 verso). « Il n'est nul qui peust dire la joye et le grant « honneur que tout le peuple qui ne yssoit point de la ville faisoit à Hector à son retour et cryoient « à une voix : Les dieux vueillent saulver le seigneur qui est la soustenance de nostre vie, qui est « garant de tout le peuple : car en luy est tout nostre reconfort. Telles louanges ne lui failloient « point tant qu'il fust descendu au maistre palais. Là estoit le roy Priam, Andromacha la femme « de Hector, la royne Hélène, Polyxène sa seur..... toutes ces haultes dames et moult d'aultres rece- « voient Hector et tous les aultres à grant honneur et leur ostoient les haubers et aultres armures ; « toutes se penoient de le servir..... Qui veist la royne Hecuba moit fort plorer quant elle regardoit « son fils Hector et ses aultres enfans qui estoient ensanglantez, laitz, noirs et defroissez, et que sur « tous les aultres l'estoit Hector. Et il le devoit bien estre qui tant avoit souffert de peine : car en « ce jour avoit occis mille hommes de sa main, et de telz jours lui advinrent souvent. Si grant « douleur avoit la royne que cestoit pitié à ouïr comment elle blasmoit et mauldissoit sa fortune qui « l'avoit amenée à ce veoir. »

(2) V. par exemple « les piteuses complaintes que faisoit Hélène pour Pâris. » C'est presque textuellement le langage que lui prêtait Benoît, on y retrouve de longs passages mot pour mot (V. *Roman de Troie,* v. 22849). L'auteur ajoute seulement une réflexion qui rappelle plus Guido que Benoît, en parlant de son immense douleur : « mais ce tant lairrons à en parler pour ce qu'il n'est douleur que « femme n'oublie et qu'on ne doyve passer. » Il n'a pas reproduit moins fidèlement le discours de Polyxène. On y retrouve les plus frappantes naïvetés de l'originale. Le *Roman de Troie* a laissé aussi sa trace dans le résumé que l'auteur a fait de l'Énéide. Aux noms des héros morts devant Troie dont Énée envie le sort, il ajoute celui de Troïlus (f° 28), et plus loin, parlant à Didon, il lui dit qu'il y avait trois choses par lesquelles povoit leur cité estre garantie « la première fut l'âme de Troïlus, mais « Achilles l'occit et nous l'osta, car en lui estoit l'esperance de notre guarison. » On trouverait encore le souvenir du *Roman de Troie*, dans les *Cent histoires de Troie*, par Christine de Pisan (chez Philippe

Mais les destinées du *Roman de Troie* n'étaient pas encore achevées. Tandis que personne ne prononçait plus le nom de Benoît de Sainte-More ni ne connaissait plus même son existence, son œuvre, douée d'une indestructible vitalité, reparaissait et s'imposait sous une autre forme à l'insatiable curiosité du public. On sait qu'il y a eu au XVI^e^ siècle une grande révolution littéraire ; qu'à l'amour des longs récits qui pendant si longtemps avaient charmé la foule, s'ajoute et va succéder l'amour des représentations dramatiques : c'est le temps des Mystères. Un des plus populaires a été l'histoire de *La destruction de Troie la Grande* (1), *mise par personnages et divisee en quatre journées*, qui a eu des éditions sans nombre et s'imprimait encore en pleine Renaissance (2).

Le titre du vieux drame dans sa naïveté est parfaitement juste et loyal, et il nous rappelle comment le drame du moyen-âge se rattache naturellement et régulièrement à tout l'ensemble de son développement littéraire. Ici, comme partout ailleurs, le drame naît spontanément de l'épopée; il commence par l'animer, la faire agissante, visible, et presque tangible. Les premiers poètes dramatiques n'inventent pas le plan ni les principaux développements de leurs drames ; ils se contentent de mettre en scènes et *par personnages* les récits épiques. Les Mystères ont été longtemps racontés en de longs poèmes avant d'être représentés. Le *Mystère de la Passion* a été d'abord l'*Histoire* de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; le *Mystère de la Destruction de Troie la Grant* a été d'abord le *Roman de Troie.*

Les historiens de notre vieux théâtre en ont fait tout l'honneur à Jacques Millet, qui, vers 1450, lorsqu'il suivait les leçons de l'Université

Pigouchet, in-4°, gothique sans date), et dans son *Epitre Othea la Déesse*, que elle envoya à Hector de Troye, quand il estoit en l'aage de XV ans. V. Bibl. impér., manuscrits n^os^ 604, 606, 848, 1186, 1187, 1644. Je ne parle pas de Jean Le Maire et de ses *Illustrations* de Troie. Jean Le Maire appartient à l'école érudite du XV^e^ siècle ; il prétend réagir « contre l'erreur invétérée de Guy des Colonnes » et par conséquent de Benoît, bien qu'il croie aussi fermement à l'authenticité de Darès et de Dyctis.

(1) Déjà cette même *Histoire* figurait au XIV^e^ siècle dans ces représentations muettes qui avaient précédé les mystères. On trouve *l'Entremest du siége de Troie*, joué aux fêtes de 1389, par ordre de Charles V.

(2) Une édition faite un siècle plus tard porte le nom de Jean de Mehun au lieu de celui de J. Millet. Rien ne prouve mieux que cette erreur, en un temps si voisin, cette indifférence que nous avons signalée pour la personnalité des auteurs. J. Millet, du reste a donné lieu aux assertions les plus étranges. Wharton assure (t. II, p. 294) qu'il a traduit l'*Iliade* en vers français vers 1430.

de Poitiers, l'aurait composé pour charmer les loisirs d'une convalescence. Ils n'ont pas songé à se demander s'il en était bien l'inventeur. Tout récemment encore, dans un livre, très-intéressant du reste et bien fait (1), on vante le talent de création de J. Millet, « l'art qu'il a mis à « inventer et à nuancer des caractères », la variété qu'il porte dans le ton et dans le style. J. Millet eût été probablement lui-même bien étonné de l'éloge. Ou plutôt cet éloge est tout-à-fait juste si on l'applique non à J. Millet, mais à Benoît de Sainte-More. C'est à lui qu'appartient la gloire qu'on a faite à Millet comme celle qu'on a faite à Guido. Millet, et le titre de son œuvre le proclame avec une parfaite bonne foi, n'a été que l'arrangeur du *Mystère;* il n'a fait que l'*ordonner par personnages* et le décomper en scènes. Pour qui a lu le poème de Benoît, c'est là un fait qui n'a pas besoin de démonstration. Je ne saurais dire s'il avait lu le vieux poème lui-même, mais tout au moins il connaissait les traductions en prose dont nous parlions tout à l'heure (2). C'est là et dans le livre de Guido qu'il a pris les éléments de son œuvre, ou plutôt son œuvre même. Cela ressort de certaines paroles de son prologue. Fidèle aux habitudes poétiques du XV^e^ siècle, il est amoureux ; et il a, sinon un songe, du moins une sorte de vision. Plein de mélancolie, il arrive en un pré où il trouve un bel arbre et une bergère qui en célébrait la beauté. Il y remarque trois écus fleurdelisés qui se détachent sur plusieurs autres qui attirent son attention ; c'est l'arbre royal de France. Il voudrait bien connaître l'histoire de cet arbre merveilleux. La pucelle lui répond : « Si tu veux savoir qui l'a semé, il te faut chercher la racine. » Il creuse et il trouve parmi de vieux écus

Les armes des Troyans,
Dont les François sont descendus,
Passé a près de cinq mille ans.
Lors je me prins à pourpenser
De faire l'histoire de Troye,
Et à mon pouvoir composer,
Tout au mieulx que je pourroye.

(1) V. *Étude sur le Mystère du siége d'Orléans*, par H. Tivier. Paris, 1868.

(2) En effet, dans son prologue, dont nous allons parler, il n'est question que de « prose laye » (laïque, vulgaire).

Et « comme il sait qu'elle a été autres fois écrite en *latin et en prose laye*, pour éviter redite, il se propose de la faire par personnages seulement. » Il quitte donc la lande, et, retournant à son habitation, il y trouve un livre ouvert « faisant des Troyans mention, et sans plus attendre il compose l'histoire de Troye. » Il en fait un mystère jeté exactement dans le même moule que toutes les œuvres de ce genre. Jacques Millet n'a aucune idée des sévérités classiques, il en use librement avec les unités de temps et de lieu. Cependant il sent bien que le drame n'a pas les coudées aussi franches que la poésie plus ou moins épique, et il commence par circonscrire son sujet. Il élague tout d'abord ce qui ne touche pas directement à la destruction de Troie ; il supprime ce qui, dans le poème de Benoit, la précède ou la suit; il laisse dans le livre les aventures de Jason et de Médée, et les malheurs de Laomédon. Au début du mystère et de la première journée, nous voyons Priam, « dont la ville est rétablie mieux que devant », rendant grâce aux dieux ; à la fin, la ville détruite, les chefs grecs se séparent et se font des adieux d'une forme des plus naïves (1) ; mais le poète a pensé avec

(1) Voici un échantillon de ces adieux qui terminent le poème et rappellent le couplet final de nos vaudevilles. L'auteur s'y délivre un certificat d'honnêteté et y dégage la moralité de son œuvre.

MENESTREL *dira.*

Pyrrhus, sire, adieu vous dy,
Et vous, Thoas, mon cher seigneur.

THOAS.

Quant à moy, je m'en vay d'icy.

DYOMEDES.

Pyrrhus, sire, à Dieu vous dy.

PYRRHUS.

Certes, je m'en iray aussy
Dedans Magnisse la majeur.

MENESTREL.

Pyrrhus, sire, adieu vous dy,
Et vous Thoas mon cher seigneur.
. . . . . .

THOAS.

Puisque nous avons achevée
De nostre jeu la demonstrance

PYRRHUS.

Prenez en gré, s'il vous agrée
Puisque nous l'avons achevée.

THOAS.

Je m'en revois en ma contrée.

DYOMEDES.

Et moy aussi sans demourée,
Puisque nous avons achevée
De notre jeu la demonstrance.

THOAS.

Or a esté premièrement
Par les Troyens ravie Hélène
Et puis les Grecs mis en grant peine
Et Troye arse finablement.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

raison que l'action était finie et que le drame n'avait pas à les suivre dans leurs diverses aventures. L'imitation comprend donc du vers 2810 au vers 27000, c'est-à-dire les quatre cinquièmes au moins du poème de Benoît. L'auteur du *Mystère* a divisé cette matière en quatre journées. La première, où est retracée l'entrevue de Pâris et d'Hélène, s'étend du premier conseil tenu par Priam à l'arrivée des Grecs à Ténédos; la seconde va jusqu'à la mort d'Hector. Dans la troisième, nous voyons les amours d'Achille et la mort de Pâris. La quatrième commence à l'arrivée de Penthésilée et se termine à la ruine de la ville. Nous croyons inutile d'analyser le *Mystère:* ce serait répéter ce que nous savons déjà et refaire le *Roman de Troie.* L'imitateur n'en a rien laissé; il n'a non plus rien ajouté d'essentiel, si ce n'est, comme nous le verrons tout à l'heure, l'empreinte très-marquée de son temps. On retrouve dans l'imitation l'œuvre originale tout entière, autant du moins que le permettent les nécessités de la mise en scène. Tous les discours que Jacques Millet rencontre dans le poème de Benoît, il les reproduit avec empressement, souvent même il les étend. Les héros tiennent à faire preuve de courtoisie; les échanges de politesse prennent une place énorme dans son drame; le poète est intraitable sur ce point, il en remontrerait aux héros tragiques du XVII[e] siècle, qui nous semblent cependant aujourd'hui si fermes sur l'étiquette. Les récits du vieux trouvère sont dans ce *Mystère* reproduits en dialogues, ou, quand le dialogue n'est plus possible, résumés en de brèves indications scéniques. Les batailles, par exemple, que Benoît numérotait avec une si consciencieuse monotonie, J. Millet ne les fait pas raconter comme un poète classique, il les met en action : le texte imprimé le mentionne avèc soin et naïveté; puis de temps en temps le combat s'arrête, et les héros échangent à la façon homérique des discours empruntés le plus souvent textuellement au livre de Benoît. Voici, par exemple, comment Millet a mis en œuvre une partie de l'histoire de Troïlus, la rencontre du jeune

DYOMÈDES.

Nous vous prions très humblement
Que recepvez d'entente saine
Nos dicts, car sans chose vilaine
Avons joué l'esbattement.

THOAS.

Or a esté premièrement
Par les Troyens ravie Hélène
Et puis les Grecs mis en grant peine
Et Troye arse finablement.

prince et de Diomède : « Lors d'ung costé et d'autre sonneront trom-
« pettes et se commencera la bataille tellement que chascun costé en
« doit cheoir plusieurs morts, et puis cessera le bruit, et adonc Troïlus
« retournera à Dyomedes et lui dira :

Tenez ce coup et le portez
A Briseida vostre amye, etc...

« Et doit Troïlus rencontrer Menelas et le frappera et chera à terre.
« Et les Grecs faisant grant bruit courront à Menelas, tellement qu'ils
« le délivreront des mains de Troïlus, et après le bruyt Dyomedes par-
« lera à Troïlus en lui disant : « etc.... Lors Dyomedes frappera tel
« coup sur le bras de Troïlus que l'espée lui cheoit des mains et la
« prend Dyomedes; puis se renouvelle la bataille, et après le bruit
« Dyomedes dit au séneschal ce qui s'ensuyt :

Séneschal portez ceste espée
A Briséida vistement, etc.... »

On reconnaît dans tout ceci les divers incidents et le mouvement du récit de Benoît. Il y a seulement un trait de mœurs à remarquer; on voit que la civilisation est en progrès : ce n'est plus un cheval de guerre tout bardé de fer que Diomède fait mettre aux pieds de sa maîtresse, mais l'épée de son rival désarmé par lui. Sauf cette altération de détail amenée par le progrès des mœurs, toute l'histoire inventée par Benoît est reproduite avec la plus grande fidélité, depuis la désolation de Troïlus et les adieux des deux amants, jusqu'au moment où Briséida vaincue oublie son premier ami et ne se défend plus contre les prières de Diomède. On retrouverait partout cette même exactitude, quel que soit le passage du *Mystère* qu'on veuille choisir, ou la rencontre de Pâris et d'Hélène, ou les amours d'Achille, ou la mort de Polyxène. Le poète du XV^e^ siècle donne seulement à ses tableaux une couleur toute nouvelle, et sur ce point l'avantage est tout entier à l'original : cela tient à la fois à la forme de l'œuvre et au caractère moral du temps. D'une part, ce qui n'était qu'indiqué se précise; ce qui dans le vieux trouvère, grâce au lointain poétique et à cette langue encore un peu

incertaine et balbutiante, avait un certain vague, aimable et poétique, et ne semblait que naïveté gracieuse, ici traduit en action, mis sous nos yeux, acquiert une réalité brutale (1). Tout cela prend un corps et un corps des plus matériels ; ce qui était une esquisse enfantine, une fine miniature dans Benoît, devient ici une forte et épaisse peinture et caricature flamande, et ressemble tout-à-fait à ces bois drôlatiques qui ornent le *Recueil des Histoires troyennes* de Raoul Lefèvre, dont nous parlerons tout à l'heure, et où Ulysse et Ajax semblent sortir de la cour des miracles. Rien n'est plus capable de nous faire comprendre la faiblesse de cet art dramatique où manque absolument l'idéal. En même temps, le poète nous avertit rudement que nous sommes au XV^e^ siècle, dans ce temps bourgeois et vulgaire par excellence, un des plus tristes de notre histoire politique et littéraire, sans idéal littéraire ou artistique, où l'on a pour la laideur une vraie passion, où tout est lourd, où tout est laid, visages, costumes, pensées, un vrai marais littéraire.

Ce qui chez Benoît était simple et naïf devient ici grossier et grotesque. Briséida est allée trouver Diomède mortellement blessé pour l'amour d'elle et essaie de le réconforter. A vous, dit-elle, il appartient de vous en venger ;

Mais pensez de la maladie
Si tost que pourriez abregier ;
Car certes c'est trop grant dangier
Quand on y prent mélancolie.
Il vous fault boire et manger ;
Humblement je vous en supplie.

Pyrrhus, au moment de frapper Polyxène sur le tombeau de son père, lui donne la parole ; mais en quels termes ! Benoît n'avait songé à rien de semblable.

M'amye se dire vous voulez
Aulcune chose, despechez,
Et ne faictes pas long sermon.

(1) L'auteur, préoccupé de ce besoin de vérité et d'exactitude, ne croit jamais l'avoir assez marqué. Il tient à bien préciser toutes choses. On sourit quand on voit, lors de la trahison qui va livrer la ville aux Grecs, Anchise en rédiger soigneusement l'acte et le dater du 23 mai, l'an 38 de Troie nouvelle. C'est à coup sûr une idée originale que cette trahison par devant-notaire. Il est impossible de pousser plus loin le respect des formes.

Là où Benoît se contentait de dire qu'à l'anniversaire d'Hector, Achille était venu à Troie désarmé (v. 17501), Millet, qui, en sa qualité de poète dramatique, tient à le faire parler, lui met dans la bouche les paroles les plus plates et les plus bouffonnement naïves (1)! Rien n'est plus grotesque que le dialogue de Polyxène et d'Andromaque, lorsque, dans le temple de Vénus, elles ont reconnu Achille, l'une témoignant naïvement la satisfaction et le plaisir que lui fait éprouver la vue du héros, l'autre la reprenant rudement, et Hécube venant mettre le holà pour ordonner le silence. M^me^ Jourdan ou Martine, dans Molière, n'ont pas le verbe plus familier ni plus rude (2). Aussi bouffonne est la peinture des amours de Pâris et d'Hélène; aussi plaisant le soin avec lequel l'auteur nous décrit le manége de Pâris: « Adonc s'en vont au temple et doit « avoir Hélène deux ou trois damoyselles avecques elle, et, quand ils « seront arrivez au temple, Hélène fera son oraison. Or doit Paris passer « et repasser par devant elle et la regarder du coin de l'œil et puis se « tirer loing d'elle. » « L'esmerveillement » du jeune prince troyen et la description qu'il fait des beautés d'Hélène sont des morceaux incomparables. « Puis, continue l'auteur, il s'approche d'elle en la regardant, « et Hélène aussi le regardera, par plusieurs fois se regarderont l'un « l'autre. » Hélène ravie témoigne son enthousiasme avec une étonnante naïveté :

Quand je regarde son beau corps,
Noble, de forme perfective,
. . . . . .
Sa grand beauté superlative
Attire mon cueur en ses mains.
Dieu qu'il est bel et gracieulx !

(1) V. La tierce journée de la *Destruction de Troie la grande*.

(2) V. *La destruction de Troie*, f° 99.

POLIXÈNE.
Certes il m'est fort gracieux
Et ha bien la chiere hardie.

ANDROMAQUE.
Pour Dieu taisez vous pour le mieulx
S'il vous plaist, il ne me plaist mye.

POLIXÈNE.
.. Si a asses beau visaige,
Si est de ses membres entier,
Et, par mon serment, c'est dommaige
Quant un tel homme est meurtrier.

HÉCUBE.
Or ça taisez-vous, je le veulx;
Dictes vos heures toutes deux,
Sans plus ensemble quaqueter.

Plus le regarde, plus me plaist.
Quelz cheveux ! quel bouche ! quelz yeulx !
Croisé devant, fendu derrière,
Vive couleur, bouche riant,
Quand je regarde sa manière
Tout le cueur me va soubriant;
Il est de corsaige suffisant.

Le poète ne s'amuse pas à lui donner de longues hésitations, à peindre les combats de son amour et de son devoir; elle est très-vite et très-brusquement décidée :

J'ay mon mary très-fort aymé,
Qui est nommé Menelaüs;
Oncques par moy ne fut blasmé;
Mais cestuy cy me plaist trop plus.
Mon cueur n'en peut faire reffus,
Quant je pense à ses larges reins
. . . . . .
Homme qui si bel se présente
De paix ne me chaut ne de guerre
Ne de parents, ne de parente.

Et comme sa suivante Florimonde lui prodigue de sages conseils, Hélène répond hardiment :

Florimonde, c'est par le cours
De nature et de jeunesse,
Qui quiert toujours avoir secours
De plaisir fondé en lysse.
Dea, ma mye, pour cela est-ce
Que j'en parle si hardyment.

C'est ainsi que dans l'imitation de J. Millet toutes choses s'alourdissent et s'accentuent brutalement. On croirait voir des paysans qui s'essaient à représenter à leur façon quelque belle histoire que leur aurait racontée un enfant. On ne peut s'empêcher de penser à ces grossiers artisans d'Athènes qui, dans *Le Songe d'une Nuit d'été*, prétendent jouer devant Thésée l'histoire de Pyrame et de Thisbé.

On voit quelle est en tout ceci la part de J. Millet, à quoi se bornent son originalité et son talent de création. Il ne fait que reproduire son devancier. Il lui emprunte le plan de son œuvre ; il lui emprunte le caractère de ses personnages. Il les a trouvés dans Benoît, non pas seulement indiqués, mais complètement développés. C'est à Benoît que revient à cet égard tout le mérite de l'invention.

J. Millet n'ajoute rien à ce que lui fournissait le vieux trouvère que les vulgarités de son grossier réalisme. Benoît gagne singulièrement au rapprochement ; en le lisant à côté de son imitateur, on est tout étonné de lui trouver tant de grâce et de délicatesse. Et ce n'est pas, du reste, le fait de J. Millet seulement, mais celui de toute cette époque, époque de décadence et de marasme littéraire. Rien ne saurait mieux que la comparaison de ces deux œuvres sur un même sujet, inspirées l'une de l'autre, montrer les différences profondes du XII[e] et du XV[e] siècle, et l'incontestable supériorité poétique du premier. Ici en particulier, rien n'aide plus à goûter l'œuvre de Benoît que de lire à côté la traduction qu'en a donnée le théâtre du XV[e] siècle (1).

(1) On pourrait citer encore, comme une preuve de la popularité persistante de ces vieux récits et des personnages qu'ils ont illustrés, un poème où les a fait figurer Chastelain, auteur de *Chroniques* inspirées du plus noble esprit chevaleresque : « Les épitaphes d'Hector, fils de Priam, roy de Troye « et d'Achilles, fils de Peleus, roy de Mirmidoine, et est contenu ou procès de cestuy traictié les com- « plaintes d'iceux chevaliers, présent Alexandre le Grant. »

« Le poète, dit Goujet (t. IX, p. 401), n'avait pu s'accoutumer à l'idée des indignes traitements « qu'Hector avait subis » ; c'est une réparation d'honneur qu'il lui fait. Alexandre s'arrête auprès de leurs tombeaux et lit leurs épitaphes que rapporte le poète. L'un et l'autre héros y sont comblés des plus grandes louanges. Mais Achille l'emporte au gré d'Alexandre, parce que, entre tous les faits glorieux qu'on récite de lui, il avait eu au-dessus d'Hector la gloire d'avoir vaincu Hector lui-même. Celui-ci s'irrite de cette préférence, et sortant de son tombeau il condamne le jugement d'Alexandre et lui raconte de quelle manière Achille l'a tué. Alexandre revient de sa prévention et fait ses excuses à Hector. Mais ce dernier, peu content de cette réparation, veut qu'Achille vienne plaider lui-même sa cause et que le conquérant soit juge entre eux. Achille paraît et commence par faire très au long son panégyrique où il dit entre autres choses :

Par mon jadis Achilles fus-nommé,
Fier, courageux, chevalier renommé,
L'un des meilleurs du temps de celluy aage,
Puissant de corps, de taille bien formé,
Où Dieu sembloit n'avoir rien difformé,
Rien mis d'oubli, n'aucun bien desprimé,
Ne en vertu ne en haultain courage,
Comme ung lyon, comme tygre armymé
Car quant j'estoye a cheval et armé
Et qu'en ma main tins mon acier limé,
J'en ay fait maint hault et terrible ouvrage
Espandu sang, bras et teste semé,
Parmi les champs où je me suis ramé,
Et tant qu'en fitz les voix moult exclamer
L'honneur des Grecs et des Troyens l'oultrage.

Enfin, pour que rien ne manquât à la gloire du *Roman de Troie* et qu'il fût dit qu'il passerait par toutes les phases ordinaires, il entre aussi dans la *Bibliothèque bleue* (1). Le livre populaire reproduit exactement toute la suite du récit que nous savons, en se contentant de l'abréger. On en peut juger par les courts extraits que nous en donnons ici. Voici comment il peint le sagittaire : « Adonc issy de Troye le roy Epistrofus « à tous troys mille bons combatanz qui se ferirent en la plus grant « presse des gregoys par si grant vigueur qu'ilz les firent reculler bien « loing et mesmement pour la paour dung sagitaire qui estoit en leur « compaignie qui moult occioit et grevoit les Gregoys. Ce sagitaire « n'estoit point armé, mais il tiroit ung fort arc et portoit ung carquois « plein des sagettes. Quant les chevaulx de Gregoys virent ceste beste « venir devers eulx, ils tournoient en fuyte et desordre tellement qu'il « en fist plusieurs occire et ne les pouvoient les hommes retenir pour « la paour qu'ilz en avoyent, etc... »

Il n'a eu garde d'oublier l'histoire de Briséida, mais il en donne une sorte de résumé. « Quant Troylus sceut certainement que Briseyda seroit « rendue à son père Calcas qui en l'ost des Gregoys estoit, il en mena « si grant dueil que contenir ne se sçavoit. Car ilz s'entraymoient de « tant grande amour que durer ne pouvoient s'ilz n'estoient l'un avec « l'autre... Entre les Gregoys y estoit venu Dyomedes en grans pompes « lequel tantost qu'il vit la grant beaulté de Briseyda il la print en si « grande amour que oncques puis ne la laissa, si s'approcha d'elle et

Alexandre convient de tous ces exploits et avoue qu'il est digne d'être mis au rang des plus grands héros; mais il désapprouve l'injure qu'il a faite à Hector et tâche de le déterminer à reconnaître que la colère l'emporta trop loin. Achille cherche encore à excuser sa faute. « Je ne me portai à tant de « violence, dit-il à Hector, que par ce que vous aviez occis Patrocle, mon très amé cousin, mon très « cordial et très cher parent logé au trésor de mes entrailles, en l'épargne de mes amours, au coffret « de mes plus intrinsèques pensées. » Mais enfin Achille reconnaît qu'il a tort et passe condamnation sur la manière dont il usa de la victoire. Cet aveu apaise Hector et les deux héros se réconcilient.

Georges Chastelain a donné à son récit, dans le Prologue et la Conclusion, une moralité à l'adresse de ses contemporains. Les plus fameux capitaines doivent apprendre par l'exemple d'Achille et de ses regrets à se faire les uns aux autres une bonne guerre, et à désavouer eux-mêmes leur conduite lorsqu'ils se sont portés à des excès indignes d'eux.

(1) V. *Hector de Troye. Ci commence l'hystoire du noble preux et puissant Hector mirouer et exemplaire de toute chevalerie.* Lyon, cheulx Oliv. Arnoullet. Sans date. Petit in-4° goth., 38 ff.— *Les faits et prouesses du puissant et preux Hector mirouer de toute chevalerie.* Troyes, Nic. Oudot, 1609, in-8° de 48 ff., fig. sur bois.—Une autre édit. de Paris, *Le Roman d'Hector de Troye*, est citée par Du Verdier.

« lacompaigna en devisant et jouant à elle jusques a la tempte de son « père. En ceste voye luy dist Dyomèdes tout son couraige à quoy elle « respondit en soy excusant courtoysement que son amour ne luy donnoit « ne octroyoit pour ceste foys ; car mon cuer n'est point encores disposé « à accepter à si grans chose que me presentez, ne aussi de les refuser ; « sire Dyomèdes, il fault congnoistre premier que aymer. Vous savez que « la queste d'amour a moult d'aventures et se joue fortune aulcunes « foys des amoureux moult diversement. Car aulx ungs donne joye et « lyesse et aulx aultres labueurs angoisses et aulcunes foys la mort. « Dyomèdes entendant la prudence de Briseyda se parfonda encores plus « en son amour que devant, et ainsi en devisant parvindrent devant la « tempte de son père Calcas, qui la receut en grant joye ; et Dyomèdes « se mist légèrement à pié, et print la dame entre ses bras pour la « première foys et par temps elle luy sceut bon gré de son service. En « cette descendue luy ousta Dyomèdes secrettement lung de ses gans « laquelle chose elle souffrit benignement le larrecin de l'amant en luy « gettant ung œil demy riant dont il fut plus content que d'avoir gaigné « ung royaulme. »

Et plus loin encore : « Troylus y survint à grant compaignie de bons « chevaliers..... par quoy ils furent contraincts de reculer et perdre « terre. A leur secours vint Menelaus a tous troys mille combattans et « de la partie des Troyens vint le roy Ademon qui jousta contre le « roy Menelaus. Et labbatit jus du cheval navré au visaige, et le « prindrent luy et Troylus, et leussent emmené se Dyomèdes ne leust « sitost secouru à grant multitude des siens et abatit Troylus en son « venir et print son cheval qu'il envoya prestement à sa mye Briseyda, « et lui fist dire par le messaiger que c'estoit le cheval de son amy « Troylus qu'il avoit abattu par sa proesse, en luy priant que dores- « navant elle le tenist pour son amy. Briseyda moult joyeuse de ce « présent dist au messaiger qu'il dist à son seigneur qu'elle ne « pourrait hayr celuy qui si noble présent luy envoyast et qui de « si bon cueur laymait. Quant Dyomedes sceut ceste reponse il neust « pas voulu estre empereur du monde et luy esleva tellement le « cueur que contenir ne se scavoyt ; et si se ferit en la presse de « ses ennemys. »

Hector meurt comme dans le poème. « Entre ces choses avoit « Hector prins ung moult riche baron de Grece moult cointement « armé. Et, pour le mener hors de lost plus à son ayse, il avoit « rejecté son escu derrière son dos, il avoit la poictrine toute des- « couverte et s'en alla non pensant aulx argutz de Achilles son mortel « ennemy..... Mais Achilles qui le veit a descouvert luy mist la lance « en la poictrine, de ce coup labbatit mort à terre. » Le livre va jusqu'à la mort de Penthésilée. C'est une réduction de notre grand poème à l'usage des lecteurs pressés.

L'influence de Benoît se retrouve là où l'on serait le moins tenté d'en aller chercher la trace. La tradition popularisée par lui a jeté de telles racines en France, elle s'est si bien imposée à tous les esprits que la première fois qu'Homère se produit enfin à peu près complet dans notre langue, il faut qu'il passe sous les fourches caudines des inventions de Darès et de Dictys; son introducteur lui-même semble avant tout préoccupé de mettre le public en garde contre ses inventions, et il attache à son livre comme correctif et comme complément les fantastiques inventions des Apocryphes. Jean Samson (1), lieutenant du bailli de Touraine à Châtillon-sur-Indre, qui, du fond de sa province, traduit dans un langage lourd et pédantesque, et fait imprimer de 1519 à 1530 (2) au milieu, à ce qu'il semble, de l'indifférence publique, la traduction, non du texte original de l'Iliade, mais de la version de Laurent Valla, Jean Samson appartient encore tout entier à l'école de Benoît. Il tient à bien montrer qu'il n'est pas la dupe d'Homère et qu'il en sait plus que lui. S'il ose reproduire l'Illiade à peu près tout entière, il se croit obligé d'y joindre des *prémisses et des additions et séquences* qu'il emprunte confusément à *Guyon de Coulonne*, à Darès et à Dictys, et leur influence se glisse même dans sa traduction. On voit que J. Samson gémit au fond du cœur de paraître le complice de ce qu'il regarde comme de pures fables. Plusieurs fois il arrive que la patience lui échappe. Au deuxième

(1) V. sur la traduction de J. Samson, Egger, *Mémoires de littérature ancienne*, p. 170-173.

(2) V. *Les Iliades de Homère, poète grec et grand historiographe, avec les prémisses et commencements de Guyon de Coulonne, souverain historiographe. Additions et sequences de Darès Phrygius et de Dictys de Crète, translatées en partie de latin en langage vulgaire, par Me Jehan Samson, licencié en loys, lieutenant du bailly de Touraine à son siège de Chastillon-sur-Yndre.* — Jehan Petit. Paris.

chant, il supprime sans façon le dénombrement des vaisseaux, parce que, sur ce point important, il a préféré transcrire dans ses *Prémisses* les calculs authentiques de ses historiens. Au vingt-deuxième chant, lorsque l'impitoyable fils de Pelée frappe Hector, ce modèle des preux, le traducteur s'interrompt pour protester « contre une partialité que « confondent au surplus les assertions contradictoires de tant de témoins « oculaires. » C'est que, fidèle à la tradition du moyen-âge, dont il est le vrai représentant et dont son livre porte encore si bien la marque, Samson voit dans Homère (son titre en fait foi) un *historiographe* autant et plus encore qu'un poète. Aussi, lorsque ses *erreurs* lui paraissent trop choquantes, le traducteur s'arrête sans scrupule, invoquant le témoignage souverain de Dictys ou de Darès ; le narrateur tout à coup cède la place au critique, et celui-ci fait ses rectifications. Ainsi lorsque, dans le vingt-quatrième chant (vers 704-706), Cassandre a reconnu son père revenant avec le cadavre d'Hector, Samson faisant preuve de plus de bon sens que d'instinct poétique, écrit : « S'il est ainsi que les « Troyens emportèrent le corps de Hector après sa mort, Priam ne « l'alla pas requérir et racheter en l'ost des Grecz, comme dit Homère, « et encore, s'il y alla, comme le dit Homère, toutefois, il n'y alla pas « luy seul avec son hérault ; car Dithis de Crèthe dit que sa femme, la « royne Hecuba, et Andromacha, la femme de Hector, avec ses deux « enfants, allèrent avec luy pour plus mouvoir les Grecz à pitié et « miséricorde. » Plus libre encore dans les *séquences*, s'il raconte la mort de Troïlus, il laisse éclater sa colère contre les mensonges d'Homère, et il emprunte tout au long à Guido Colonna son apostrophe indignée au poète grec. « Dy moi doncques, Homère, pourquoy c'est « que tu as ainsi exalté Achilles.... Tu as tort de exalter ung « trahistre et laisser les nobles preux qui plus en valloient que « dix mille (1). »

Enfin, si les Mystères devaient beaucoup au *Roman de Troie*, on le retrouve aussi dans le drame qui les remplace, dans la tragédie que le XVI[e] siècle essaie d'emprunter à l'antiquité. Un des rivaux de Garnier,

(1) N'est-ce pas encore un souvenir du vieux poème qui a dicté le choix des personnages de ce dialogue du XIV[e] siècle contre les femmes « duquel sont entreparleurs Troye, Salomon et Sanson. » V. Bibl. impériale, manuscrit 2377.

Antoine de Montchrestien, écrit une tragédie d'*Hector* qui est un dernier écho de l'admiration que lui a témoignée Benoît.

Nous avons indiqué déjà comment, si le poème et le nom même de Benoît de Sainte-More étaient absolument inconnus du XVII^e^ siècle, l'esprit qui l'animait n'est pas étranger aux œuvres de nos poètes, comment il serait facile de signaler bien des rapports généraux entre *Andromaque* et *Iphigénie* et le *Roman de Troie.*

Nous avons suivi les transformations diverses de l'œuvre de Benoît en France. Pendant ce temps-là, elle faisait son tour du monde, accueillie partout avec faveur, répétée, admirée, mais de plus en plus détachée de la personne et du nom de son auteur.

La première œuvre étrangère qu'on puisse, je crois, rattacher au succès du *Roman de Troie* est un poème latin, directement inspiré de Darès et de Dictys, mais dont la naissance a été provoquée sans doute par la popularité de l'œuvre française, *La guerre de Troie, De bello Trojano*, en six livres, composée par Joseph d'Exeter (1), J. Iscanus ou

(1) Joseph d'Exeter a eu soin de marquer dans son poème et sa nationalité et le temps où il écrivait. Il est anglais, il nous l'apprend dans ces vers où il répète le passage où Horace maudit le premier qui s'est confié aux flots.

. . Culpem ne ratem quæ prima per undas — Non nosset Memphis Romam, non Indus Iberum
Ad facinus molita vias, atque Atropon auxit, — Non Scytha Cecropidem, non nostra Britannia Gallum.
An causa potiore probem? Sine remigis usu

Le poème a été composé dans les dernières années du règne de Henri II d'Angleterre, au moment où celui-ci se préparait à la croisade, par conséquent vers 1187 ou 1188 ; le poète dit au roi :

Te sacræ assument acies majoraque bella, — Tunc dignum majore tuba.

Il est dédié à l'archevêque Thomas Baudoin, qui succéda à Richard-le-Grand sur le siége de Cantorbéry dans les dernières années du règne de Henri II, et mourut à Tyr aux côtés de Richard Cœur-de-Lion en 1191, après avoir rempli les fonctions épiscopales pendant 5 ans 11 mois 5 jours. Cette dédicace se trouve dans des vers qui se placent après le 32^e^ du I^er^ livre et que le premier éditeur avait supprimés ; attribuant l'œuvre à Corn. Nepos, il ne pouvait laisser subsister un témoignage qui mettait sa prétention à néant. Le poème de Joseph d'Exeter porte d'une autre façon sa date avec lui, il est contemporain de la diffusion des légendes d'Arthur. En parlant de la disparition de Castor et de Pollux, le poète ajoute :

Sic Britonum ridenda fides et credulus error — Arturum exspectat, exspectabitque perenne (*).

L'auteur était jeune alors ; c'est ce qui semble ressortir de ces vers de son début

. . . . . Aude tamen ardua, pubes. — Nos animo ; facie, nos pectore.
Mento canescant alii, nos mente ; capillo,

(*) V. Joseph Isc., *de Bell. Troj.*, lib. I, v. 24.

Devonius, en qui Schœll voulait si étrangement reconnaître l'auteur même du Darès (1), et qui avait composé aussi une Antiochéide: c'était sans doute une reproduction en beau latin de la chanson d'Antioche (2). On pourrait inférer de ces deux choix de poèmes faits par Joseph d'Exeter que les emprunts étaient réciproques entre la poésie vulgaire et la poésie savante, et que celle-ci, malgré ses dédains, consentait parfois à s'inspirer de la première. Voici, en effet, un poète latin qui marche à la suite de deux trouvères.

Il ne serait pas difficile de signaler dans l'œuvre de Joseph des rapports avec le *Roman de Troie*. Comme Benoît, il a la prétention de rétablir la vérité dans cette histoire :

et ailleurs

Iloc tibi ludet opus ; succedet serior ætas, Seria succedent aures meritura pudicas.

Ces derniers vers font allusion à un autre poème composé par lui, à une Antiochéide dont Camden a cité quelques vers. Joseph l'annonçait à la fin de sa *Guerre de Troie*. C'était un sujet de circonstance au moment où l'on songeait à la croisade ; car Joseph, comme l'a remarqué Camden, vivait encore en 1223 ; on a conservé des vers adressés par lui à l'archevêque Hubert qui occupait cette année-là le siége de Cantorbéry. Outre les deux poèmes que nous venons de citer, on lui attribue des vers d'amour, des épigrammes et un poème latin *De Institutione Cyri*, sujet tout classique.

(1) Schœll, du reste, n'est pas l'inventeur de cette idée singulière. Comme Josephus Iscanus avait mis en vers l'œuvre du prétendu Cornelius, on s'était de bonne heure habitué à la confondre avec Darès ou le prétendu Cornelius. En effet, on publiait à Bâle, 1541, in-8°, le poème de Josephus Iscanus, sous ce titre : *Daretis Phrygii de bello Trojano* lib. VI *a Cornelio Nepote heroico carmine donati*. A la suite des *Homeri poemata quæ exstant omnia*, accompagnés d'une traduction latine et du *Pindarus*, on trouve *Daretis Phrygii poetarum et historicorum omnium primi de bello Troj.*, lib. VI, *a Corn. Nepote elegante, latino versi carmine*. Colon. Allob. sumpt. Caldor. Societ., 1606, in-f°. Le poème de Josephus Iscanus, imprimé avec le vrai nom de son auteur, Francfort, 1620, in-4°, a été souvent reproduit avec le Dictys. La meilleure édition est celle qui porte pour titre : *Daretis Phrygii de bello Trojano*, lib. VI, *latin. carm. a J. Exoniensi redditi, ac emendati cura et studio J. Morini Londini*, 1675, in-8°. — Camden avait d'avance protesté contre l'erreur de Schœll. Il écrivait *Britann. litt.*, p. 98 : « auctorem non fuisse Cornel. Nepotem, ut Germani volunt, sed J. Iscanum » : et encore (*ibid.*, p. 457) « Josephus Iscanus qui Corn. Nepotis nomine circumfertur. »

(2) Les critiques anglais donnent une idée toute différente du sujet de l'Antiocheis, mais ils ne sont ni très-explicites, ni très-d'accord sur ce point. Il ne paraît pas certain qu'ils l'aient lue. Wharton signale un manuscrit dans la bibliothèque du duc de Chandos à Canons. Il ajoute (t. I, p. 28) « dans un passage plein de feu et de dignité, le poète s'adresse au roi Henri II qui était sur le point de partir pour la guerre sainte *the intended subject of his Antiocheis.* » Camden, au contraire, assure qu'il accompagna le roi Richard I^er^ en terre sainte et fut témoin oculaire *des exploits de ce monarque qu'il célébra ensuite dans son Antiocheis*. Il n'en connaît qu'une vingtaine de vers qui ne peuvent apporter à cet égard aucune lumière. Ce qui me confirmerait encore dans ma supposition, c'est que Richard n'a eu rien à démêler avec Antioche. — Les guerres saintes avaient produit d'autres poèmes latins, celui d'un certain Conrad et le *Solymarium* ou récit de la première croisade.

Hactenus Iliacæ questus lamenta ruinæ
Confusa explicui veteris compendia veri.

Comme lui il met ses héros à cheval, comme lui il fait de Memnon le roi des Perses. Mais Joseph se tient plus près de ses auteurs. Il semble avoir voulu faire de son œuvre une réparation poétique à Darès et à Dictys, une protestation contre le succès scandaleux des inventions de Benoît, une revendication au profit du monde savant d'un sujet qui lui appartenait (1).

Joseph, dans la composition de son poème, use des textes de Darès et de Dictys à peu près comme Benoît. Darès lui fournit le plan général, Dictys des détails et le complément de l'œuvre. Il n'a pas songé à ajouter à son poème ces *beautés actuelles* (2) qu'y a jointes Benoît et qui s'adressent à la foule. Nous avons cité tout à l'heure les seules allusions contemporaines qu'on y rencontre. Et c'est là un des côtés curieux du livre de Joseph. Il nous montre comme le latin à cette date était bien vraiment une langue morte, bien qu'on l'écrivît encore et qu'on le parlât même. Il suffit du voisinage des langues modernes pour que tout de suite on reconnaisse dans ce latin un mort. Voici au même moment deux écrivains qui traitent le même sujet, qui s'inspirent du même livre ; l'un traduit en français, l'autre en latin. Celui-ci reste antique, il n'ajoute ni un personnage ni une idée ; on ne trouve pas chez lui une trace de son temps, son œuvre n'a pas de date. Dans cette langue du passé, l'on ne peut avoir que des idées générales, rien de précis, rien de personnel, aucune réalité vivante : nous avons fait déjà cette remarque pour Jean de Salisbury. Au contraire, le poète français est tout plein de souvenirs contemporains ; il transforme l'antiquité.

(1) Dès les premiers vers l'auteur marque les obligations qu'il a à Darès. Le sujet de ses chants est merveilleux et pourtant ce n'est que la vérité. Ces combats, le prêtre phrygien les a connus des témoins les plus fidèles, de ses propres yeux :

Mira quidem dicta, sed vera advertite, pandam ; Explicuit, præsens oculus quem fabula nescit.
Nam vati phrygio Martem certissimus index

Châteaubriand eût pu citer l'autorité de Joseph d'Exeter. Lui aussi au début de son poème refuse d'invoquer les divinités païennes :

Quos superos in vota vocem ? Mens conscia veri Proscripsit longe ludentem ficta poetam.

(2) Il y a cependant comme un écho de la Chanson de Geste et de son enthousiasme guerrier dans ce vers sur Troïlus :

. . . . . insignia dextræ Victricis sensisse dolor, *spectasse voluptas.*

Du moment, en effet, où le moyen-âge vivant, celui de la langue vulgaire, entrait en communication avec elle, pour lui témoigner son admiration, pour l'adopter vraiment, il fallait qu'il la vît semblable à lui.

Et ce qui rend la différence plus sensible, c'est que Joseph n'est pas un simple traducteur : il ne s'astreint pas à reproduire mot à mot toutes les pauvretés d'invention de son auteur. S'il suit fidèlement l'ordre des faits, il porte dans sa composition beaucoup de liberté, abrégeant ici et là étendant. Il supprime, par exemple, l'énumération des vaisseaux ; en échange il raconte longuement l'enlèvement d'Hélène, et consacre quatre cents vers au jugement des déesses. La composition, du reste, n'est pas heureusement ordonnée. On est arrivé à la fin du quatrième chant sur la guerre de Troie qui n'en a que six, sans avoir vu commencer cette guerre. L'auteur ajoute des développements, des discours, surtout des lieux-communs et des moralités. Il aime à soutenir des thèses : faut-il se réjouir ou se plaindre de la découverte de la navigation ? faut-il croire que la Renommée soit fille de l'Enfer ou fille du Ciel ? Il maudit la superstition à propos des oracles. Tout cela est revêtu d'une forme qui ne manque pas d'une certaine élégance (1), bien qu'il affectionne trop ces grâces de style auxquelles on reconnaît aisément son temps. En effet, il est parfois dur (2), pénible, contourné, plein de recherche, recherche dans les idées et dans les mots. Il aime les termes rares, singuliers. Il fait du bel esprit en latin ; il aime les antithèses, les rapprochements forcés, et un romain de la bonne époque aurait peut-être parfois quelque peine à l'entendre. Cependant il a un certain mouvement et une certaine abondance poétiques, et on pourrait signaler chez lui tel passage qui semble un écho de l'antiquité. S'il raconte la mort d'Achille ou s'il peint Ajax se présentant désarmé au combat (3), il a vraiment

(1) Josephus Iscanus ou Devonius, à un certain moment, est devenu presque un classique. On le cite à côté des poètes de cet ordre. V. Fabricius, *Bibl. lat.*, t. III, Hambourg, 1722, p. 327. Dans *Flores Poetarum de virtutibus et vitiis*, dans l'*Index* des poètes qui y sont loués figure à son rang alphabétique Dares Josephus Devonius.

(2) Il commence un vers par : « In quam, quid, quare. »

(3) Cela semble un souvenir de Benoît. On pourrait citer encore de même d'autres traits sur Ajax. Du reste, la peinture qu'il fait du héros est tout-à-fait dans les données antiques. C'est bien chez lui le fils de Télamon, il a gardé sa force et ses armes :

. . . . . Septena coruscat Terga boum : hasta viro quercus jaculabilis una.

quelque chose de l'accent d'un poète. Il connaît bien, du reste, les écrivains classiques (1); on voit qu'il a lu Virgile, Horace et Ovide ; il est tel vers de Stace qu'on retrouve dans la bouche de ses héros. En somme, on peut dire que c'est un assez bon écolier des Anciens (2).

Il a gardé assez fidèlement à ses personnages leur physionomie antique. Ainsi Benoît est plein d'indulgence pour Pâris ; il fait de lui presque l'égal d'Hector : il ne saurait être rigoureux pour ce héros de l'amour. Joseph, plus fidèle à la donnée classique, prend ouvertement parti contre lui. Il faut qu'Hector et Énée viennent à son secours pour le sauver des coups de Ménélas. Il déteste en lui l'adultère et le charge de malédictions (3). Joseph est plus sévère que Benoît. Il ne se plaît pas comme lui aux peintures amoureuses ; il n'est pas question chez lui de Briséida ni de ses galantes aventures. Il n'a essayé de donner aucune grâce au portrait de Penthésilée; il la peint seulement terrible, ou préoccupée en mourant d'une pensée de pudeur, comme Polyxène dans *Hécube*. Il n'a fait qu'une exception à sa sévérité ; il a un madrigal pour Polyxène. Au milieu des Troyennes abattues, elle est la seule, dit-il, dont la douleur ait respecté la beauté :

. . . . . Sola ore Polyxena floret
Sospite, et in faciem nil possunt nubila mentis.

Cependant, on sent en bien des points l'influence de Benoît. Joseph partage la plupart de ses préférences. Si Achille n'est pas ici autant sacrifié, il hésite pourtant à se mesurer avec Hector, il a besoin d'être excité et soutenu par Junon et par Pallas : il faut qu'elles le supplient de combattre (4). Ce n'est qu'avec leur aide qu'il peut triompher de son adversaire (5).

(1) Il fait parfois, il est vrai, un assez singulier usage de ses souvenirs. Le *Spondæos stabiles* d'Horace lui inspire ce vers étrange sur le pouvoir de Vénus :

Tenellos Spondæo stabilit animos pede.

(2) V. un discours de Télamon qui rappelle tout-à-fait la *Thébaïde*, lib. II.

(3) V. J. Iscan., p. 149.

(4) . . . . . Excitat ergo *Sollicitat*, stimulat Pallas, pariterque *præsentes*
Æacidem : non *ille quidem* certamine *tanto* Præbent hæc animos, hæc iras, utraque vires.
Tentasset conferre viro ; sed Juno *negantem*

(5) Æacides ensem librat, *Divumque* suaque Proturbat virtute virum.

C'est pour Hector que Joseph comme Benoît réserve toute son admiration. Voyez quelle haute idée il essaie de nous donner de lui (1) ! Il le représente luttant seul contre toute une armée. C'est lui qui est vaillant pour tous ceux qui faiblissent. Les Troyens longtemps encore après sa mort espèrent le voir apparaître, « venturus post terga videtur » ; et, comme dans Benoît, les Grecs, quand ils l'ont vu tomber, se croient désormais sûrs de la victoire.

Comme Benoît aussi, Joseph d'Exeter fait une grande place à Troïlus ; « il surpasse le héros de Pella et l'exilé de Calydon », il est plus grand qu'Hector :

Utque omnes claudam titulos brevis, Hector major.

Les Grecs croient voir renaître en lui plusieurs Hectors (p. 137 et p. 140, v. 325). Le même enthousiasme se fait jour, quand le poète pleure sa mort (2).

Peut-être au nom de Joseph d'Exeter conviendrait-il de joindre celui de Primat d'Orléans (3), ce chanoine fameux au XIII^{e} siècle par sa facilité à improviser des vers latins (4). N'est-ce pas pour avoir traité un sujet de ce genre que Richard de Furnival le plaçait sur le même rayon à côté de Darès et de Pindarus sans doute. On voit, en effet, dans la *Biblionomia* de Richard auprès d'un Darès en vers et

(1) Occidit, heu ! spes una Phrygum Mavortius Hector ! Otia tracturos, mandasset ; at illum
Occidit, æternos cui si natura dedisset Imperiis sensere suis obsistere Parcæ.
Artus, ipse suos jaculandos Jupiter ignes,

(2) Pour ceux qui voudraient faire d'autres recherches sur les compositions latines qu'on peut rencontrer en Angleterre sur la *Guerre de Troie*, nous reproduisons ici les indications que nous fournissent les Catalogues. Index Codd., manuscript. in Bibl. Bodlei.—1654, *Excidium Troje* Pergama flere volo ; c'est la pièce attribuée à Bernard de Fleury.—1779, f° 74, *de Bello Trojano.*—2017, *de Excidio Trojæ.*—3041, *Excidium Trojæ.*—Index Codd., manuscript. in Bibl. Colleg. Oxonensium ; Berherd Catalog. lib., manuscript. Angl. et Hib.—1343, 66, 3, *Bellum Trojanum.*—1514, 227, *de Bello Trojano.* —1654, 387, vigenti versus resonantes *de Bello Trojano.*

(3) Sur Primat. V. la *Chronique de frère Salembene ;* Léopold Delisle, *Note sur quelques manuscrits de la bibliothèque de Tours*, décembre 1866, p. 14-16.

(4) Boccace a fait allusion à cette facilité de Primat. C'est lui que, sous le nom de Primasso, il a pris pour héros d'un de ses contes. C'est lui aussi qui est désigné comme le rédacteur français des *Grandes Chroniques de St-Denis* dans le préambule français d'un des plus anciens textes manuscrits de cet ouvrage.

en prose : « Mæonii Homeri libellus Yliados et versus Primatis Aurelianensis ? »

Pour en finir avec les œuvres latines composées sur ce sujet, citons tout de suite le poème en vers élégiaques fameux au XIII[e] siècle, sous le nom de *Troïlus*, que le frère mineur Albert de Stade publiait d'après sa propre déclaration en 1249, et qui se conserve manuscrit dans la bibliothèque de Wolfenbuttel (1).

On se tromperait étrangement si, sur la foi du titre, on croyait trouver dans Albert un prédécesseur de Boccace, et dans son œuvre un récit des aventures de Troïlus et de Briséida ; Albert, comme Joseph, n'a pas de ces faiblesses. Son livre est des plus sérieux, il veut instruire ses lecteurs et leur inspirer l'amour de Dieu et du devoir. Il y raconte l'histoire de Troie tout entière ; c'est par un rapprochement de mots plus ou moins forcé qu'il lui a donné, comme il nous l'apprend lui-même, ce nom de Troïlus,

> Troïlus est Troïlus Trojano principe natus,
> Et liber est Troïlus ob Troica bella vocatus.

C'est une version en vers (2) de Darès ramenée à toute sa sévérité et à sa prétendue réalité historique. Le poète lui-même le déclare expressément à la fin de son œuvre :

(1) Il était signalé par Heyne (V. Virgile, édit. Lemaire, tome II, p. 202, *Excurs. ad Æneid.*) — V. H. Dunger, *Die Sage von Trojanischen Kriege*, etc. Leipzig, 1869, 81 pag. in-8°, p. 26-30.—A propos de ce livre où sont traitées quelques-unes des questions que j'ai abordées moi-même, et où je me suis parfois rencontré avec l'auteur, je dois faire ici une déclaration : mon travail, dont des fragments avaient été lus aux Congrès des Sociétés savantes de la Sorbonne, en avril 1868 et 1869, était complètement achevé (sauf pour la partie allemande) avant l'apparition du livre de M. Dunger ; pour que la part soit bien faite à chacun, j'ai marqué très-expressément les emprunts que je lui ai faits.—Né vers la fin du XII[e] siècle, mort en 1269, Albert a été abbé du monastère de Ste-Marie de Stade en 1232. Il a composé des Annales (V. Lappenberg, *Mon. Germ. Hist. Script.* XVI, 271) et un livre aujourd'hui perdu : *Auriga super quatuor Evangelia.*

(2) Les vers d'Albert de Stade paraissent être assez médiocres. J. F. Hensinger qui l'a signalé et en a publié quelques fragments (V. Mallii Theodori lib. *De Metris*, 1766, Lugd. ; Bat. V. aussi Cornel. Nepos, édit. *Staveren*, II, p. 885) dit qu'il est inférieur à J. Iscanus. Je reproduis ici le jugement de M. Dunger : « Das Gedicht ist in ziemlich flüssigen, wenn auch nicht reinen Distichen geschrieben, die « Sprache zeigt grosse gewandtheit, die Darstellung ist lebendig, nur hier und da zu breit, und « namentlich bei Schlachtschilderungen von einer an das Rohe streifenden Derbheit. » *Die Sage*, page 27.

Nulla poetarum posuit figmenta, Daretis
Historiam, soliti scribere vera, tenens.
Et Phrygius fuit iste Dares, et tempore belli
Ipse quidem miles, prælia visa refert.

Et il a tout droit de faire cette déclaration; entre tous ceux qui se sont inspirés de l'historien apocryphe, nul ne s'est tenu plus consciencieusement à la suite de son original. Il reproduit les *portraits* de Darès et le catalogue des vaisseaux; il numérote comme lui et aussi fidèlement que Benoît les batailles, n'en omettant aucune, bien qu'il s'aperçoive de la monotonie du procédé et fasse assez gaiement les honneurs de son exactitude :

Vocibus instare nos semper oportet eisdem:
Sternuntur, sternunt, millia multa cadunt.

La seule addition qu'il se permette, c'est de prêter de temps en temps à ses héros quelques discours qu'ils ont tenus ou qu'ils auraient pu tenir :

Quæve loquebantur, vel potuere loqui.

Comme Benoît aussi il a demandé à Dictys la fin de son récit, et raconte brièvement, d'après lui, le retour des Grecs et les débats qui l'ont suivi.

Cependant il ne craint pas, à l'occasion, de compléter Darès en certains points, soit qu'il le trouve un peu maigre, ou qu'il veuille saisir une occasion de mettre en œuvre ses souvenirs. Ainsi, trouvant dans Darès la brève indication de l'expédition des Argonautes et des aventures de Jason en Colchide, il prend dans les *Métamorphoses* d'Ovide un récit plus complet, tout en ayant soin, là où le poète est en désaccord avec son guide ordinaire, de confesser ses doutes sur l'authenticité de ces détails; il fait aussi de larges emprunts à ses *Héroïdes*, pour rendre plus ample et animer l'histoire de Pâris et d'Hélène. Il a demandé à Virgile quelques noms et quelques détails accessoires. Il a lu Orose. Enfin, il cite Homère à plusieurs reprises comme un homme qui

aurait eu ses œuvres entre les mains; mais en regardant de près les emprunts qu'il lui fait, il est évident qu'il ne peut être ici question du véritable Homère, mais sans doute de cette *Iliade* réduite qu'on attribuait à Pindare le Thébain.

Mais on ne peut qu'indirectement rattacher ces œuvres latines au poème de Benoît. Il avait de bonne heure trouvé des imitateurs plus exacts. L'Allemagne, aussi curieuse alors des productions de l'esprit français qu'elle devait l'être au XVII^e^ et dans toute l'étendue du XVIII^e^ siècle, avait tout de suite lu les poèmes de Benoît avec autant d'ardeur que nos *Chansons de Geste*, nos romans de la *Table Ronde* et nos poèmes d'aventure: elle y apprenait l'antiquité. Ses poètes s'étaient empressés de mettre ces belles inventions à la portée de tous (1). C'était d'abord Henri de Veldeke qui avait traduit l'*Eneas*. Bientôt Herbort von Fritslâr (dans la Hesse), dans son *Lied von Troye*, avait reproduit le *Roman de Troie*. Konrad de Wurtzburg dans son *Buch von Troye* devait plus tard suivre la même voie. C'était de là sans doute que procédait la *Guerre de Troie* de Rodolphe de Ems, qu'on n'a pu retrouver encore, mais dont on connaît la pensée générale par quelques mots du poète lui-même. On peut enfin rattacher au souvenir de Benoît et compter parmi ses imitateurs allemands Henri de Brunswick et Hans Mair (2) qui, au XIV^e^ siècle, traduisaient en allemand le livre de Guido.

Nous avons nommé Henri de Veldeke le premier. Quand nous n'aurions pas d'autre témoignage de son antériorité, nous en trouverions un dans Herbort von Fritslâr. Là où Benoît renvoie à l'*Eneas*, Herbort renvoie (v. 10) à l'*émigration d'Énée, Auswanderung des Eneas*: c'est évidemment le poème de Henri de Veldeke.

Henri de Veldeke (3) écrivait son Énéide de 1175 à 1184; c'est lui-

(1) V. Wackernagel, *Altdeutsches Lesebuch*, fo 1.—Gervinus, *Geschichte der poetischen National Litératur*. — Lachmann, *Auswahl aus den Hochtdeutschen Dichten des XIII Jahrunderts*. — Carl Leo Cholevius, Geschichte der deutschen Poesie nach ihren antiken Elementen (Leipzig, 1854, 8°). — V. aussi Bartsch, *Albrecht von Halberstadt und Ovid im Mittelalter*. — V. Aussi Hagen et Busching. — H. Dunger, *Die Sage vom Trojan. Kriege* (Leipzig, 1869). — Massmann *Denkmaler der Sprache und Litteratur*, t. I.

(2) Mair et non Yair; M. Frommann a rétabli ce nom d'après le manuscrit de Munich.

(3) On n'a pas le texte de H. de Veldeke sous sa forme première; il y a eu des changements de dialecte faits après coup.

même qui nous l'apprend et qui nous dit qu'elle lui fut ravie par le comte Henri de Schwarzburg, lorsqu'elle n'était qu'aux trois quarts achevée. Il la retrouva plus tard aux mains du fameux landgrave de Thuringe, Hermann Ier, qui fut de 1190 à 1219, dans sa cour d'Eisenach, le protecteur et l'ami des poètes, et qui, très-familier à ce qu'il semble avec notre littérature, leur indiquait lui-même les œuvres françaises à imiter. Ce fut lui qui, vers 1213 ou 1214, fit connaître à Wolfram d'Eschenbach nos poèmes sur Guillaume d'Orange et le décida à composer son Willehalm Ehkurneis; nous l'apprenons de Wolfram lui-même au début de son poème, où il ajoute « ce qui se dit en français écoutez-le en allemand. »

Ce fut également à la demande du landgrave, par conséquent entre 1190 et 1216, et sur l'original français que le prince tenait du landgrave de Leinigen que Herbort, jeune encore, composa son *Lied von Troye* (1). Dans cet intérêt témoigné par le prince le plus lettré de l'Allemagne pour les *nouveautés* de notre littérature, on voit une démonstration éclatante de son succès au-dehors ; on voit quelle part elle peut réclamer dans la formation de la poésie allemande ; on y trouve en même temps la preuve de la régularité et de la rapidité des communications intellectuelles entre les deux pays. Les traductions s'y succédaient dans l'ordre même de la production des œuvres.

Herbort von Fritslâr, au témoignage des critiques allemands et de son éditeur lui-même, paraît avoir été un poète médiocre, de style assez rude, gauche dans sa versification, absolument inférieur à Henri de Veldeke. Lui-même, du reste, reconnaît son insuffisance avec une modestie qui doit désarmer la critique. Il avoue (v. 18452-57 et intr.) que « sa vocation poétique est faible, qu'il ne veut que se perfectionner par l'étude et l'exercice » ; il nous dit ailleurs qu'il n'est que « un écolier *gelarter schuolære*, qu'il sortait à peine de l'adolescence quand il a abordé cette montagne si rude à gravir. » Lorsqu'il doit reproduire la longue digression géographique de Benoît, il confesse naïvement qu'il trouve la tâche bien difficile.

(1) V. Herbort von Fritslâr *Lied von Troye*, herausgegeben von G. Karl Fromman ; Quellinburg and Leipzig, 1837.

Le poème de Herbort n'est qu'une traduction de l'œuvre française ; c'est un fait qui a été établi de la façon la plus complète et la plus loyale par la longue et consciencieuse comparaison des deux ouvrages qu'a faite son éditeur (1). Herbort avait été le premier à proclamer ses obligations envers l'auteur français, sans toutefois le nommer expressément (2). Mais si Benoît a soin de s'abriter sans cesse derrière l'autorité de Darès, ou comme il dit souvent « de l'écrit », « du livre » (3), Herbort n'est pas moins exact à invoquer l'autorité de « l'auteur », à se référer « au livre roman », « au livre », « au chant », et à remonter par lui jusqu'à « Darès et Dictys » qu'il n'a évidemment pas lus (4) ; mais dont il répète les noms d'après et avec Benoît.

Quand il n'aurait pas fait cette franche confession, son livre la ferait à chaque page. Non-seulement, en effet, il commence comme lui, et on retrouve ici toute la suite des événements que nous connaissons, et une foule de détails qui ne sont pas dans Darès ; mais il a reproduit fidèlement les descriptions, les peintures, les développements oratoires que Benoît seul pouvait lui fournir, et jusqu'à des formules, des locutions proverbiales, des termes mêmes qui, parfois mal compris par lui, donnent lieu à des erreurs assez bouffonnes, et deviennent la démonstration la plus éclatante qu'il ne faisait que reproduire un texte français. Ainsi, dans la description de Troie, si Benoît signalait « li mestrè donjon », Herbort croit voir là le nom de l'architecte, et il nous assure que Troie a été bâtie par maître Donjon. Il prend le mot *l'enor* (l'honneur, le fief) pour le nom d'une terre, la terre de *Lenor*. Il lit mal son texte, et prenant

(1) V. *Herbort von Fritslar and Benoît de Ste-More*, von D. Y. Karl. Frommann, Stuttgart, 1857. Nous renvoyons à ce livre ceux qui seraient curieux de suivre pied à pied le rapprochement.

(2) J'ai relevé plusieurs de ces renvois.—V. v. 47, Diz buch ist frazoys im walsch.—67, im des welschè busches ein.—106, Das welsche buch vo des herre lobe.—1178, daz welsche buch.—4786, Mir saget daz welsche buch sus.

(3) V. 53, Dares. — 1617, Dares hat alsus gescriben.— 2098, Dares under dem fride (imitation des portraits de Benoît). — 14938, hie saget uns Ytis (V. Benoît, v. 24301) ein ritter harte vool gelart. — 14945, die zwene vereinte sich des Ytis im dares (V. Ben., v. 24309). — 16324, Als ich Ytim here sagen. — 16726, Hie en hore ich Itim niht me sage.

(4) S'il était familier avec Darès et avec Dictys, il y aurait appris que c'est en Aulide qu'Agamemnon a offert un sacrifice à Diane, tandis que lisant dans Benoît *an lide*, probablement au lieu de *Aulide*, il écrit : der Wak Zyda. Je remarque cependant que c'est d'après Darès qu'il a dû corriger le nom de Pelias que Benoît avait écrit Peleus.

un *i* pour un *n* il fait enlever par un *ange* (*angles, angeles* en vieux français) le sacrifice qu'un *aigle* ravissait dans le texte de Benoît. Ailleurs le poète français nous montrait dans une prairie, étendu sur l'herbe, Télamon qui était « enseigniez », c'est-à-dire instruit, savant, habile. Le traducteur allemand de ce mot n'entend que les deux dernières syllables, *saigné*, et, pensant que le héros a eu sans doute affaire à quelque chirurgien maladroit, il traduit « Télamon blessé. » Parfois l'erreur tient à ce que Herbort sait mieux sans doute le latin que le français; c'est pour cela qu'il traduit « un cheval de Nubie » par « un cheval qui a la rapidité des nuages. »

Le plus souvent Herbort suit exactement le texte français et le traduit parfois presque textuellement. Rarement il ajoute, et ces additions le plus souvent semblent presque involontaires et sont le fait et l'expression naïve de son caractère propre et de sa nationalité. C'est ainsi qu'il donne les armes de Hesse (un bouclier bleu dans lequel brillait un lion rouge et blanc. V. Herb., p. 16) à un des héros qui viennent assiéger la ville de Laomédon: c'est ainsi qu'on trouve des souvenirs de jurisprudence, des traces de coutumes locales, des détails particuliers de mœurs qui donnent à son livre une forte empreinte allemande. En général, chez lui les mœurs sont plus âpres et plus dures, les caractères plus rudes, les images plus familières; en même temps on trouve dans ses additions une affectation marquée de bel esprit, d'un bel esprit pesant qui ajoute à Benoît des grâces rustiques (V. par exemple l'entretien de Jason et de Médée). De plus, comme on l'a remarqué pour les imitations germaniques de la *Chanson de Roland*, un certain accent théologique très-prononcé se fait sentir dans la composition.

Parfois cependant il se permet de corriger son auteur. Ainsi il ne peut consentir à peindre Achille si perfide; et c'est à la suite d'une lutte ouverte et loyale qu'il tue Hector. Il fait adresser par lui au Troyen mourant des paroles empreintes d'une singulière douceur et profondément touchantes (v. 10411). Mais peut-être l'altération ici est-elle involontaire et tient-elle uniquement à ce qu'Herbort a mal entendu l'auteur français, et pris pour un discours d'Achille les lamentations du poète lui-même sur la mort d'Hector. Enfin, soigneux d'éviter tout ce qui pourrait déshonorer Achille, ce n'est pas par lui, mais par un certain

Kalo (1) qu'il fait traîner le cadavre de Troïlus (2). Mais, en général, les développements qu'il ajoute sont rares et brefs, et il est plutôt disposé à abréger ; il abrége tout, discours, récits, descriptions, réflexions. Le poème de Benoît a plus de 30000 vers ; ici nous n'en avons que 18458. Dans la dernière partie du poème surtout, comme si l'auteur se lassait de son travail et avait hâte d'en finir, les changements et les abréviations deviennent de plus en plus fréquents jusqu'à troubler la suite du récit et à y répandre l'obscurité. Mais ce sont là des altérations légères, et on peut en terminant conclure que Herbort est un des plus fidèles et des plus naïfs imitateurs, on pourrait dire traducteurs de notre Benoît.

Herbort devait trouver un imitateur bien plus habile et plus puissant que lui en Konrat von Wurtzburg (3) qui, de 1280 à 1287, composait sur la *Guerre de Troie* un poème (4) en 40000 vers qui cependant n'est pas achevé (5), l'auteur ayant été surpris par la mort. On se demande

(1) Herbort a fait à ce fantastique Kalo toute une histoire.

Uf Kalon er horte (v. 13229) Achilles hette gromè zorn
Er sprach do er in uberreit Das er Kalon hette verloru (13251-52).
Kalo mir ist leit (v. 13232).

(2) M. Dunger loue Herbort d'avoir corrigé quelques-unes des inadvertances (flüchtigkeit) de Benoît. Ainsi il efface Andromaque du nombre des filles de Priam, remarquant sans doute que ce nom fait double emploi. Il ne laisse pas tuer Ajax par Pâris ; il le fait seulement blesser, le réservant pour la dispute du Palladium ; il corrige Peleus en Pelias, il supprime la seconde histoire de Palamède. Il faut noter que Benoît n'est peut-être pas en tout cela si coupable : 1° pour l'erreur du nom d'Andromaque, elle appartient peut-être aux copistes : quelques manuscrits donnent Andromeda ; 2° Benoît a eu soin de marquer qu'il y avait deux Ajax ; 3° pour cette substitution de Peleus à Pelias, l'erreur était probablement dans quelques manuscrits de Darès : la traduction en vers du Darès dont nous avons parlé commet la même faute ; 4° nous avons vu les *adresses* mises en œuvre par Benoît pour sauver l'invraisemblance de ses deux récits sur Palamède. On lui a reproché aussi d'avoir tué deux fois Mérion. Mais il n'y a pas double emploi : le deuxième Mérion est un jeune roi, cousin d'Achille.

(3) V. Dunger, *Die Sage von Troj.*, etc., p. 48-60.

(4) Publié par Keller, 1858, aux frais de la Stuttgarter litterarischen Verein, d'après les travaux préparatoires de Karl Frommann. — La bibliothèque de Strasbourg possédait un manuscrit du poème de Konrad. Konrad von Wurtzburg, *Gedicht von Trojanischen Krieg*, in-f°.

(5) Le poème de Konrad a trouvé un continuateur, mais qui lui est tout-à-fait inférieur en talent poétique et en invention. Il n'aura pas voulu qu'une œuvre si précieuse pour l'instruction du lecteur demeurât inachevée, et il l'a complétée en quelques huit mille vers, et pour cela il est allé puiser aux sources ordinaires, Darès et Dictys, sans se mettre en peine d'y rien ajouter, ni faire preuve d'imagination. Contrairement à Benoît, c'est de Dictys surtout qu'il s'est servi, en intercalant de temps en temps dans l'histoire qu'il lui emprunte des récits de Darès et de rares souvenirs de Virgile. On ne voit pas qu'il ait jamais songé à donner à son sujet les riches développements qu'y avait donnés

avec effroi quelle étendue il eût dû atteindre, quand on voit qu'il contient à peine un tiers du livre de Benoît, et n'était pas encore arrivé aux grandes inventions. L'écrivain lui-même s'épouvantait de la grandeur de son œuvre; il l'a représentée comme « un immense Océan sans « limites où viennent se précipiter des eaux de toute sorte. » On s'explique, du reste, cette longueur de l'œuvre quand on voit que Konrad, reproduisant toutes les inventions du trouvère français, ne néglige aucune occasion de recueillir sur la route et d'introduire dans la trame de son poème tout ce qu'il rencontre dans les poètes anciens de récits pouvant se rattacher à son sujet.

Konrad est infiniment supérieur à son prédécesseur. « On voit chez lui que la poésie allemande, à cette date, est sortie de ses langes. Tandis que chez Herbort elle a encore à souffrir des gaucheries de la langue, Konrad en trouve une finement développée et comme travaillée pour tous les usages poétiques. Tandis qu'on rencontre chez l'un des inégalités, qu'il lutte péniblement avec l'expression, l'autre montre une étonnante habileté de versification, une diction brillante, une intarissable richesse de pensées et d'images poétiques (1). »

Le procédé des deux écrivains dans le développement de leur sujet est aussi tout-à-fait différent. Herbort, soit par excès de conscience et confiance naïve en l'autorité historique de son modèle, ou plutôt parce qu'il ne possède que des aptitudes poétiques médiocres, se tient au plus près de son auteur et ne s'abandonne jamais à son inspiration personnelle. Konrad ne s'astreint jamais à cette sévère fidélité. Il façonne son œuvre à son gré. Il suit, il est vrai, des modèles étrangers, mais sans que cela porte jamais préjudice à ses créations propres.

Le premier de ces modèles qu'il a suivis, celui qui a éveillé chez lui l'idée de son œuvre, son guide par excellence, est notre trouvère Benoît de Sainte-More (2). Il suit Darès, ou du moins fait profession de le

Konrad. — M. Dunger fait remarquer que dans le manuscrit de Strasbourg l'œuvre de Konrad et celle du continuateur se suivent sans interruption; cependant qu'il n'est pas possible de les confondre, non-seulement à cause des différences de forme et de talent, mais parce que le début de la continuation ne fait pas suite au poème.

(1) V. Dunger, *Die Sage*, etc.

(2) Konrad paraît avoir été très-familier avec notre vieille poésie. C'est lui encore qui a traduit *Amis et Amile*, sous le titre de *Engelhart und Engeltrut*.

suivre ; mais c'est le Darès que nous savons, le Darès français, le Darès refait par Benoît. Konrad, du reste, ne dissimule pas les obligations qu'il lui a ; il reconnaît à plusieurs reprises qu'il a traduit d'après un auteur français cette antique histoire de Troie ; et, aussi candide que Benoît et que Herbort, il se reporte souvent à l'*écrit*, au *vieil auteur*.

On retrouve chez lui tous les événements racontés au début du poème de Benoît : l'expédition des Argonautes, l'histoire de Jason, la première ruine de la ville, sa reconstruction par Priam, l'ambassade d'Anténor en Grèce, l'enlèvement d'Hélène, le retour de Pâris et l'accueil triomphant qui lui est fait. Konrad supprime les portraits ; mais il conserve le catalogue des vaisseaux, l'assemblée des Grecs à Athènes, le retard à Aulis, le dénombrement des Troyens, le départ de Ténédos, les premiers combats, l'ambassade d'Ulysse et de Diomède (dont il change toutefois la date pour des raisons que nous verrons tout à l'heure), enfin, les intrigues de Palamède. Seulement dans l'auteur allemand, Palamède arrive tout de suite à ses fins, et aussitôt après commence la troisième bataille ; après la quatrième, Agamemnon est rétabli dans le commandement de l'armée, tandis que chez Benoît ce n'était qu'après la huitième bataille et la mort d'Hector que Palamède était élu ; c'est après la douzième, où meurt Palamède, qu'Agamemnon est rétabli. Là s'arrête le livre de Konrad ; nous avons à peine parcouru les dix mille premiers vers de Benoît, et nous ne sommes pas encore arrivés à la mort de Patrocle.

Dans tout cela on reconnaît aisément l'inspiration du trouvère normand ; on la retrouve encore dans certains noms que Konrad répète après lui et dont il avait toute la responsabilité, comme Parthe (Parte) pour Sparte, Cedar, Eliacin, etc. Jason est ici, comme chez Benoît, le neveu de Peléus, non de Pelias.

Mais Konrad en use librement avec son modèle. Il ne craint pas de le corriger quand il le trouve monotone. Ainsi Benoît, suivant les traces de Darès, promenait patiemment Anténor chez tous les princes de la Grèce l'un après l'autre ; Konrad les rassemble, à un jour donné, à Salamine, et les lui fait trouver là réunis à point pour entendre son message.

D'autres fois il est obligé à des altérations par ses propres inventions. Pâris ne peut pas raconter qu'il a jugé en songe les trois déesses quand le poète nous a déjà raconté solennellement l'histoire de ce jugement.

C'est Mercure qui vient apporter à Pâris un « bref » de Vénus, où elle lui promet le prompt accomplissement de ses souhaits. D'autres fois il y est amené par cela même qu'il connaît mieux que Benoît les sources antiques. Ainsi Benoît a placé à Cytarea (Cythère) toute la scène de l'enlèvement d'Hélène. Conrad à sa suite nous conduit d'abord dans l'île de Vénus ; mais, fidèle à la donnée antique, il se retrouve à Sparte à un certain moment, sans que du reste ni le lecteur, ni lui-même, sache comment il y a été transporté.

Prenant à l'égard de Benoît les libertés que celui-ci prenait avec l'antiquité, il ajoute des noms à son calendrier : on voit figurer dans le catalogue des vaisseaux Cursalion uz Ungerlant, Maubri von Ruizen, Achel von Tenemarken, Leraut von Schotten, Anachel von Engellant, et il fait ainsi le tour de l'Europe pour arriver enfin « à la chevalerie allemande qui s'est conquis un si haut prix. »

Konrad comme Benoît, et plus encore que lui, abaisse l'Olympe antique. Les dieux d'Homère sont devenus chez lui des enchanteurs qui ont un grand pouvoir sur les pierres et sur les plantes, et qui ont été pour cela adorés par les hommes.

Il donne partout à ses personnages le costume, les habitudes, les mœurs de son temps ; et son exactitude aboutit à un réalisme qui s'accuse de plus en plus à mesure qu'on s'éloigne de Benoît, et qui se traduit ici en des images bouffonnes : ainsi Jupiter a convié tous les dieux aux noces de Thétis et de Pélée ; Apollon vient en médecin avec toute une boutique de livres et d'électuaires ; Mercure, le messager des dieux, qui comprend toutes les langues, porte une boîte toute pleine de lettres et de nouvelles. Herr Bache, le dieu du vin, tout barbouillé de vin doux, traîne après lui un foudre de vin. Le dieu Emineus (Hymenæus) porte le saint livre ; Junon, une cassette pleine d'or et d'argent ; Cérès, des besaces pleines de grain, et Pallas, comme déesse de la sagesse, une charge de livres. C'est une parodie sérieuse.

Les additions sont souvent bien plus considérables. Konrad nous avertit dès le début (v. 276) qu'il n'entend pas s'astreindre à suivre servilement son modèle (1) ; il veut, au contraire, suppléer aux lacunes et

(1) Ne serait-ce pas cependant encore un souvenir de Benoît : « Je ne dis pas que je n'y mette aucun « bon dit. »

aux manquements du vieux livre (Lücken und Mängel). Benoît de Sainte-More a raconté l'enlèvement d'Hélène par Pâris; mais comme il a pour les Troyens une prédilection marquée et qu'il ne veut pas mettre à leur charge la première faute, il s'est bien gardé d'oublier le début de Darès, et, mettant au compte des Grecs la première aggression, il est allé rechercher jusque dans l'expédition des Argonautes et la mort de Laomédon les précédents de la guerre de Troie. Par la même raison, il a peu insisté sur ce qui touche à Pâris. Il y a là pourtant toute une source de riches développements poétiques qu'avait déjà exploitée l'antiquité. Konrad songe à suppléer Benoît en ce point, et il commence son poème par le récit du songe prophétique d'Hécube (1) et de l'enfance de Pâris, par la peinture idyllique de ses amours avec Œnone, sur laquelle il insiste avec une complaisance marquée.

Notons en passant, et nous verrons bientôt plus à loisir, que c'est ainsi que Jean Le Maire de Belges commencera son *Histoire de Troie* (V. *Illustration des Gaules*, liv. I[er]); lui aussi dépeindra très-longuement et avec un plaisir évident la jeunesse pastorale de Pâris, et, ce qui est plus frappant encore, la reconnaissance se fera chez lui comme chez le vieil auteur allemand (2). On célèbre des jeux à Troie; Pâris, encore inconnu de tous, vient y prendre part. Il triomphe à la lutte de son frère Hector, qui furieux est prêt à le tuer et le frapperait sans l'intervention du vieux pasteur qui l'a élevé (3).

(1) Probablement il l'avait pris dans Dictys, qui le devait peut-être lui-même à Apollodore, et non, comme le veut M. Dunger, au vers 22 de l'*Achilléide*, où il n'y a qu'une allusion très-obscure pour qui ne connaîtrait pas d'autre texte.

(2) Je remarque encore qu'une addition assez bizarre faite à Benoît par Herbort, qui assure que Pâris connaissait Platon et sa dialectique, se retrouve également dans J. Le Maire.

(3) La tradition s'est conservée dans une glose que M. Dunger a trouvée dans une vieille édition des *Héroïdes* (16, v. 360; Venise, 1482): « Paris palestra et sagittatione valuit, qua superatus Hector, ira « percitus, Paridem trucidasset, nisi sibi fratrem, a pastore regio, qui illum educasset, esse agnovisset. » — J. Le Maire avait pu trouver ces traditions dans Ubertin et Antoine Volsc, commentateurs des *Épîtres* d'Ovide, qu'il cite parmi « les cinquante-sept acteurs authentiques qu'il a consultés pour son I[er] livre des *Illustrations*. » Les commentateurs eux-mêmes avaient pu puiser la première idée de ces récits dans les *Fables* d'Hygin (ch. 91). C'est là sans doute que les avait pris le moyen-âge. — Il est à remarquer que selon Hygin c'est Déiphobus qui a été vaincu par Pâris. C'est dans les *Troïca* de Néron que se serait trouvée la version si souvent reproduite. Servius (*Æneis*, lib. V) écrit: « Sane hic « Paris secundum Troïca Neronis fortissimus fuit: adeo ut in Trojæ agonali certamine superavit omnes, « ipsum etiam Hectorem. Qui quum iratus in eum stringeret gl dium dixit se esse germanum, quod allatis

Konrad ne trouvait pas ces détails dans Benoît, mais il avait pu lire quelqu'une de ces amplifications en prose dont nous parlions tout à l'heure.

Nous avons vu d'ailleurs le songe d'Hécube et les serments de Pâris à Œnone déjà reproduits tout au long dans la copie de Malkaraume.

Le poète allemand poursuit en racontant les noces de Pélée et d'Achille, le jugement des déesses, la naissance et l'éducation d'Achille. Il est facile de voir à quelles sources il a puisé ; il s'est évidemment inspiré d'Ovide et de Stace, très-familiers tous deux, on le sait, au moyen-âge (1). Aux *Héroïdes* d'Ovide (V. *Héroïd.*, V) il a pris les amours de Pâris et d'Œnone, à l'*Achilléide* il a emprunté le récit de l'éducation d'Achille. Quant aux noces de Pélée et aux prophéties de Protée sur les destinées d'Achille, il les a prises probablement dans Catulle qui n'était pas moins connu du moyen-âge que les deux autres auteurs (2).

Il convient seulement de noter que Konrad, fidèle aux habitudes du moyen-âge et pour faire preuve d'imagination, comme nos trouvères imitateurs de l'antiquité, exagère les prouesses de ses héros. Dans Stace, Achille ravissait les jeunes oursons à leurs mères ; d'après Konrad, il va enlever les jeunes griffons dans leurs aires ; il ne se contente pas de lutter avec les tigres, il provoque les dragons et les crocodiles (3).

Konrad traite du reste les traditions antiques avec la même liberté que les autorités modernes. Il amène Priam avec sa cour aux noces de Pélée, et y met Hector aux prises avec ce dernier ; c'est une tradition du reste qui semble avoir eu cours au moyen-âge ; on la retrouve dans un de nos poèmes.

Konrad a trouvé moyen de rattacher assez ingénieusement ces récits

« crepundiis probavit qui habitu rustici adhuc latebat. » — Josephus Iscanus avait de son côté raconté longuement (en 400 vers) le jugement de Pâris.

(1) V. sur la popularité d'Ovide et de Stace la *Biblionomia* de Richard de Furnival, le catalogue de Bobbio, ce que nous-même, en avons dit plus haut, à propos du *Roman de Thèbes*.

(2) Je ne puis croire avec M. Dunger que Stace ait été la source unique (V. *Achill.*, v. 25 et 32). Pour le jugement de Pâris, comme tout à l'heure au vers 22, il n'y a qu'une très-courte allusion (V. Dunger, p. 46). Quant à Catulle, Annius de Viterbe, au XV^e^ siècle, ne croyait pas déroger à sa gravité en en donnant un commentaire.

(3) V. H. Dunger, p. 48, *Die Sage*.

à la narration même de Benoît et à l'expédition des Argonautes qui la commence. La gloire d'Achille s'est répandue par le monde. Pélée est fier d'avoir un tel fils. Mais il est un jeune chevalier que l'on commence à lui comparer : c'est Jason, le propre neveu de Pélée, selon la découverte de Benoît. Pélée irrité songe à se défaire de celui qui lui fait ombrage, et nous entrons ainsi de plein pied dans le poème de Benoît.

Konrad paraît avoir une grande affection pour l'*Achilléide*. Arrivé au récit de la reconstruction de Troie par Priam, il abandonne encore une fois la trace de Benoît et insère un nouvel épisode pris au poète latin. Le bruit de la résurrection de la ville s'est répandu dans la Grèce. Thétis inquiète cherche pour son fils une sûre cachette. Le séjour du jeune homme à la cour de Lycomède, ses amours avec Déidamie, jusqu'aux comparaisons de Stace, tout est fidèlement reproduit. Konrad en sait même plus que le poète latin. Il nous apprend qu'Achille a été présenté au roi de Scyros sous le nom de Jocundille, nom que Stace a tout-à-fait ignoré, et naturellement il donne à tout l'épisode les couleurs de son temps ; ce qui, remarque le critique allemand, ne saurait étonner dans un disciple de Gottfried de Strasbourg (1) : mais il ne peut laisser cette histoire incomplète. Il est trop charmé de Stace pour le quitter ainsi, et d'ailleurs il faut amener Achille à l'armée grecque. Aussi imagine-t-il qu'après le débarquement Ulysse a obtenu une trève d'un an et demi, et dans l'assemblée des Grecs il représente qu'Hector ne pourra être vaincu que si on lui suscite un adversaire d'une naissance semblable à la sienne. Achille est dans ces conditions ; mais personne ne sait où le découvrir. L'*Achilléide* (ch. II) fait tous les frais du récit jusqu'à l'arrivée triomphante d'Achille parmi les Grecs et aux preuves qu'il donne de sa force. Ici encore Malkaraume se retrouve dans les voies de Konrad. Il a raconté aussi comment le jeune héros est reconnu, en remplaçant toutefois Achille et Ulysse par Pyrrhus et Ménélas (V. *Rom. de Troie*, v. 22520 notes).

Plus loin il emprunte aux *Héroïdes* divers détails pour achever son récit de l'enlèvement d'Hélène, non sans se permettre d'y joindre quelques menus détails de son invention (2). Il est aussi très-familier avec

(1) V. F. Danger, *Di Sage*.

(2) V. Danger, p. 53. — Cholevius, I, 140. — Bartsh. *Albert von Albertstadt* XXVI ff.

les *Métamorphoses*. Grâce à ce poème (V. *Métam.*, XII), il sait mieux que Benoît quels présages ont averti les Grecs en Aulide, et quel prix Diane mettait à la cessation de sa colère. Frappé de la monotonie de cette longue suite de combats qu'il trouvait dans Darès, Benoît avait essayé de reposer le lecteur en insérant dans son livre divers épisodes ; Konrad l'imite et le dépasse en ce point. Dans la trève qui suit la rencontre de Pâris et de Ménélas, les Grecs charment leurs loisirs en racontant les prouesses des anciens héros. Nestor est un des conteurs les plus aimés. Cependant la foule, attentive à sa parole, remarque qu'il n'a point dit un mot du grand Hercule. Nestor répond comme dans Ovide (*Métam.*, XII, v. 537), en rappelant combien Hercule a été funeste à sa famille ; ce récit auquel il se refuse, Philoctète va le faire, et redit après Ovide (*Métam.* IX, v. 101) la mort d'Hercule (1).

On voit comment s'est formé le poème de Konrad ; le *Roman de Troie* a fourni le fond et la trame première ; le poète allemand y a versé tous ses souvenirs des poètes latins (2) et il a fondu le tout dans une puissante et libre inspiration.

Konrad, à son tour, devait trouver de nombreux imitateurs. Nous allons voir tout à l'heure des traducteurs de Guido mettre à profit son œuvre. On en retrouve la trace dans la *Chronique universelle* de Rudolph von Ems et dans celle d'Enenkel, qui, semblables en cela aux auteurs français d'histoires universelles, ne manquent pas à raconter la ruine de Troie. D'un autre côté, Konrad trouvait comme Benoît d'audacieux faussaires qui usurpaient sa gloire. On conserve à Munich un récit manuscrit de la guerre de Troie (1467), qui au dire de M. Frommann (V. Herbort, *Naehtrage*, p. 352), s'accorde complètement avec le

(1) V. Dunger, *Die Sage*, p. 56.

(2) Que Konrad ait su le latin, cela n'est pas douteux ; on en a la preuve dans d'autres ouvrages de lui tirés de source latine, comme une *Vie* de saint Alexis, une de saint Sylvestre, et dans le témoignage d'un contemporain plus jeune, Hugo de Trimberg, qui le nomme comme un des plus savants entre les laïques (V. Dunger, p. 58). Quant à l'objection qu'on a faite que nulle part Konrad n'a cité Ovide ni Stace, tandis qu'il cite à plusieurs reprises Darès, M. Dunger remarque justement que Joseph d'Exeter ne mentionne pas Dictys et Ovide qu'il met à contribution, ni Albert de Stade le Pindarus, ni Virgile ni Ovide, ni Guido Benoît ; que les imitateurs allemands de Guido citent tous Darès, jamais Guido ; que la *Trojamana Saga* ne parle pas d'Ovide, bien qu'elle le pille ; il fait observer justement que quand les écrivains du moyen-âge citent un auteur, c'est surtout pour donner du poids à leur récit et bien établir son authenticité.

poème de Konrad, bien qu'à la fin un certain Ulricus Weickmann se donne pour l'auteur du livre.

C'est encore sur la même souche qu'est venu se greffer un grand poème en trente mille vers sur la *Guerre de Troie* (1), qui semble appartenir au XIV^e^ siècle et dont l'auteur s'est caché sous le nom de Wolfram d'Eschembach (Wolfran von Eschybach) ; mais, d'ailleurs, peu soucieux d'entretenir l'erreur de ses lecteurs, il cite en plusieurs endroits Wolfram comme son garant. L'ouvrage est divisé en douze livres. On nous dit que les vers ne sont pas très-purs ni très-faciles ; que cependant les peintures témoignent de l'habileté, bien que plus souvent elles tombent dans la platitude.

L'auteur, du reste, traite l'histoire avec beaucoup de liberté, comme le prouve le plus rapide coup d'œil jeté sur son œuvre (2). Agamemnon est devenu Kaiser Agamemnon ; il est le père d'Hélène ; il donne à Athènes un tournoi où Pâris se couvre de gloire. Le poète fait accomplir à celui-ci, comme à tous ses héros, des voyages fantastiques. Il introduit dans son œuvre une foule de personnages nouveaux et un nombre raisonnable de dragons et de géants. Il n'a voulu voir dans le récit traditionnel de la guerre de Troie qu'un thème qu'il pouvait broder librement, un cadre où il pouvait faire entrer ses propres fantaisies.

La Hollande ne restait pas en arrière de l'Allemagne. Elle avait imité déjà douze de nos chansons de geste (3) ; elle n'avait pas été moins charmée de ce nouveau cycle. Vers le milieu du XIII^e^ siècle, Jacob van Maerlant (4), le plus illustre des poètes des Pays-Bas au moyen-âge, traducteur infatigable, reproduisait le livre de Benoît sous le titre de *Guerre de Troie* (5), comme il avait traduit déjà le poème d'*Alexandre* (6). Maerlant a proclamé lui-même tout ce qu'il devait à Benoît (7).

Maerlant lui-même trouvait des imitateurs. Il y a une autre traduction

(1) Conservé manuscrit dans le Kloster Gottwich.

(2) V. Dunger, p. 70-74.

(3) V. G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne.*

(4) Maerlant, laïque, d'origine flamande, de famille bourgeoise, mort en 1300 près de Bruges.

(5) Publié par Blommaert, Oudolaemsche Gedichten der XII^e^, XIII en XIV Eeuwen, II, 73 ff.

(6) Probablement d'après le poème français, et non, comme on l'a dit, d'après Gautier de Châtillon.

(7) V. Hoffmann *Horæ Belgicæ*, 31. — V. Dunger, *Die Sage*, p. 30. « Dat hevet hi in walsc bescreven een hiet Bonoit de Sainte More. »

néerlandaise sous le titre de « *Trojaensche Oorlog* » de Seger Dieregodgaf (1). Cette production semble s'éloigner en quelques points de l'œuvre française; elle en est cependant évidemment inspirée. L'auteur du reste, en maint endroit, s'appuie sur un original roman qui doit être évidemment notre auteur. On peut le retrouver encore dans ces fréquents renvois que l'écrivain néerlandais fait à Darès, et qui ne sont que la répétition d'une habitude de Benoît et comme un écho fidèle de son poème.

L'histoire de Troie racontée par Darès et refaite par Benoît avait un écho jusque dans l'extrême Nord. Nous avons déjà vu comment on avait essayé de mettre les Eddas en harmonie avec la légende troyenne; comment dans la vieille mythologie du Nord on avait prétendu retrouver toute l'histoire d'Ilion. C'était l'œuvre de quelque clerc, aussi enthousiaste de l'antiquité que de ses traditions nationales, qui avait cru faire ainsi honneur à son pays. Mais les récits de Troie n'avaient pas même eu besoin de ce soutien et par eux-mêmes étaient bientôt devenus populaires. On retrouve en Scandinavie, au XIII[e] siècle, la tradition de la trahison d'Anténor et d'Énée. Parmi les Sagas islandaises conservées à la bibliothèque de Stockolm en manuscrit, on en trouve une sans nom d'auteur (2), en trente-un chapitres, intitulée *Trojumanna Saga*, qui commence avec l'expédition de Jason et d'Hercule en Colchide, raconte l'enlèvement d'Hélène, le siége et la destruction de Troie, etc., et où l'on retrouve tous les héros grecs et asiatiques qui ont pris part à cette guerre. Cette légende se retrouve dans tous les idiomes scandinaves; la version danoise était un des livres les plus populaires au moyen-âge; un manuscrit de Stockolm (n° 39, in-4°, sur papier) en donne une traduction suédoise qui date au moins du commencement du XV[e] siècle (3).

Le récit a une physionomie populaire très-prononcée; il s'est teint des couleurs du temps et du pays. Les anciens héros sont devenus des

(1) V. Dunger, *ibid.* — Blommaert en a publié un fragment.

(2) V. Wanley, *Catal. lib. ant. Sept.* et Geoffroy, *Rapport sur la bibl. de Stockolm*, *Arch. des Missions*, 1855, t. IV, p. 224.—Bibl. de Stock., manuscrit 58, in-f°, et plusieurs autres. Publiée dans les *Annales for nordisk oldkindighed*, 1848, p. J. Sigurdson.

(3) V. Dunger, *Die Sage*, p. 75; Keyser, *Nordmaendenes Videnskabeligh oq Literatur i Middelarderen* a conjecturé à tort que c'était Hauk Erlendson à qui l'on doit une autre Saga.

géants du Nord ; Jupiter s'appelle Thor, Junon Sif, Venus Fregga, les Troyens sont souvent appelés Tyrken (1). Cependant on reconnaît aisément ici les sources ordinaires où l'auteur, qui doit avoir possédé une certaine connaissance de la littérature latine, semble puiser directement et en connaissance de cause (2). Il reproduit avec fidélité non-seulement le fond des récits, mais les noms et les dates. Les auteurs qu'il cite sont le *Scalde Homère,* Darès pour lequel il a hérité de toute la confiance du moyen-âge et qui est à ses yeux le plus authentique rapporteur de cette histoire, et Virgile vers la fin de son récit. Il parle encore des « récits des Païens », du « vieux livre », des témoignages des Romains « Berichte der Romer. » A ces noms il joint celui de Théodolus, le Théodulus des *Ecloga*, poème latin du VII[e] ou VIII[e] siècle, où le berger Pseustis et la bergère Alithium discutent sur le paganisme antique et le christianisme ; l'écrivain scandinave y trouvait une source d'érudition facile, et toute une série de récits mythologiques et de passages empruntés aux auteurs anciens (3).

A l'imitation des écrivains allemands de la guerre de Troie qu'il a lus sans doute, il complète Darès en passant. Je pense que c'est chez eux plutôt que dans Ovide directement qu'il aura pris ces divers récits. Je vois encore la trace de leur influence en ceci qu'il se montre plus favorable à Achille que Darès et que Benoît. Comme Herbort il ne peut se résigner à faire d'Achille un traître, et ce n'est pas à l'aide d'une surprise, mais dans un combat loyal qu'il triomphe de Troïlus. Du reste rien n'empêche de supposer qu'il se soit inspiré d'Ovide ; il est évidemment très-familier avec les *Métamorphoses* et les *Héroïdes*. J'en trouve la preuve dans un détail de son récit des amours de Pâris et d'Hélène, où l'on a cru pouvoir reconnaître une invention personnelle à l'auteur. Lorsque Pâris rencontre Hélène dans le temple de Céréam (Cythère), il jette dans son giron une pomme d'or sur laquelle sont écrits ces mots :

(1) Dans les Sagas islandaises, les généalogies antiques sont fort altérées. On voit qu'il n'y a là qu'un lointain écho. Le *Remundar Saga Keysarasonar ok Elenar Konungs dottur,* manuscrit du XV[e] siècle en vingt-six chapitres, est le récit de la victoire de Remund, fils du roi de Saxe, Rigard sur Achille, fils du roi d'Afrique Énée. V. Geffroy, *Arch. des Miss.*, t. IV, p. 224.)

(2) Ainsi dans le récit du combat d'Achille et d'Hector, empruntant des détails à Darès et à l'Homère latin, il distingue entre les deux témoignages et écrit « So Sagt Dares, So Sagt Homer. »

(3) V. Dunger, *Die Sage,* p. 76.

« Je jure par les dieux que j'épouserai Pâris et serai sa reine. » Elle rougit quand elle a lu ces mots et ne veut pas tenir un serment si perfidement surpris ; mais Pâris prétend reconnaître là la volonté des dieux et assure qu'il n'est pas permis d'enfreindre les promesses faites dans leurs temples. Cette galante invention n'appartient pas à l'écrivain scandinave ; c'est évidemment là un souvenir de l'*Épître d'Acontius à Cydippe* et de la ruse imaginée par lui (V. Ovid., *Epist. XX*).

Je ne parle pas de l'Angleterre; nous allons la retrouver tout à l'heure.

En Italie, l'œuvre de Benoît avait eu une fortune singulière. Le trouvère avait donné son poème comme une traduction d'un original latin ; il devait avoir l'honneur à son tour d'être traduit dans la langue classique. Un siècle après la composition de son œuvre, un sicilien, qui s'appelle lui-même au début et à la fin de son livre « Judicem Guidonem de Columpna Messana » (1), met en un latin détestable le *Roman de Troie*. Seulement, moins honnête qu'Herbort von Fritslâr, il n'a dit nulle part ce qu'il devait à l'auteur français.

Qu'était-ce que Guido ? Nous venons de l'entendre nous indiquer lui-même son nom et sa nationalité. Il l'a marquée encore en rapportant dans les premières pages de son livre des légendes locales plus ou moins absurdes sur l'origine des peuples des Abruzzes, et en introduisant l'Italie méridionale dans son œuvre d'une façon tout-à-fait inattendue (2).

Les académiciens de la Fucina, qui publiaient, en 1665, à Naples, une traduction italienne de Guido, nous assurent « qu'il était très-versé dans la science des lois, et que pour sa doctrine et son intégrité il fut plusieurs fois, par les rois sérénissimes de Sicile, élu juge de la cité de Messine (3), office qui, par la présence des rois, était de grande préémi-

(1) C'est là le texte du manuscrit de la Bibl. imp., f. latin 5701, p. 1, col. 2 (in-f° sur papier, 112 ff : 37 à 44 lignes par colonne); l'ouvrage se compose de 35 livres. Dans les éditions imprimées on lit « de Messana ou Messanensem : » « Io Guidice delle Colonne di Messana » dit la traduction italienne.

(2) On retrouve encore une signature du même genre au f° 45, vers., col. 1, à propos du nom de Messa (Messe) que Benoît a substitué à la Mysia de Darès ; il y croit trouver l'origine du nom de *Messana*.

(3) Fabricius (*Biblioth. lat. med. et inf. ætat.*, t. III, p. 131) écrit en parlant de lui « on dit qu'il était de Messine, qu'il y remplit les fonctions de juge. Mongitore (*Bibl. Sicil.*, t. I, p. 165) dit qu'il fut juge de Messine en l'an 1276. Mongitore assure qu'Antonio Merelli avait publié en 1665 une *Vie*

nence et juridiction. » Ils oublient malheureusement de nous dire où ils prennent ces renseignements, et je crains que leur imagination ne les ait tirés de la signature du livre. On lui doit plusieurs autres compositions italiennes et latines. Il était poète dans les deux langues. Dante fait allusion à un de ses chants, et Léon Allacci lui a donné place dans son recueil des *Poeti antichi italiani*. Il a été cité avec honneur par les historiens de la poésie, entre autres par Bembo. (*In prosis*, lib. 2.)

Vossius nous apprend que Guido s'attacha à Édouard prince d'Angleterre, lorsqu'il passa en Sicile pour rejoindre la croisade de saint Louis (1), et qu'il le suivit dans son île, où il écrivit une Chronique des rois anglais (2). C'est là sans doute qu'il avait fait connaissance avec le poème de Benoît. Guido, du reste, paraît avoir été très-familier avec la langue française. Son livre est tout plein de gallicismes (3).

Si nous en croyons sa propre déclaration, il fut très-rapidement écrit. Il s'excuse de ne l'avoir pas enrichi de plus de beautés littéraires. « Ipsum ornassem dictamine pulcriori per ampliores metaphoras (à quel « danger a échappé le lecteur qui est en droit déjà de trouver qu'il les « prodigue !) et colores, et per transgressiones occurrentes, quæ ipsius « dictaminis sunt picturæ » ; mais il était pressé par le temps. Il l'a

de Guido, in-4° ; mais qu'il l'a vainement cherchée. — Une note du manuscrit de Paulmy (*Arsenal manuscrit* 253), confond Guido Colonna et Gilles Colonna ou Gilles de Rome, le fameux auteur du *De Reginum principum*. Il est presque inutile d'avertir qu'ils n'ont rien de commun. Tiraboschi (Florence, 1806, vol. IV, p. 326), nous dit qu'il était juge de Messine: « Guido delle Colonne giudice Messinese. » Oudin (*De Script. eccl.*, t. III, p. 581), soupçonne qu'il était des Colonna de Rome ; mais il avoue qu'il n'en a pas de preuves : « Guido de Columnis Messanensis ex nobili genere Columnarum « ortum incompertum est. » Quelques historiens ont dit, mais à tort, qu'il était membre du Conseil royal de Sicile : Regiæ Siculæ curiæ. V. Vincenz. Ferraroti, *De Officio Stral.*

(1) Tiraboschi répète cette assertion, mais ajoute qu'il n'en connaît aucune preuve. Il nous dit que la tradition en remonte à Jean Boston, moine anglais du XIV^e^ siècle.

(2) On lit dans Fabricius : « *Chronicon Britannorum* citatur a Theodoro Engelhurio, Roberto Fabriano, aliisque. Ac sane, præter historiam de Regibus rebusque Angliæ, traditur etiam scripsisse Chronicon magnum libris XXXVI. Non video tamen qui illa viderit. Et Baleus quoque XIII, 36, nihil ejus nisi *Historiam Trojanam* memorat. »

(3) « Compatriatarum filii naturales. — Ut sensu visionis attendat, *qu'il fasse attention au sens de la vision*. — Sic quod, *si bien que*. — Se submittere sibi placet, *se plaît à se soumettre*. — Forma fuit tantæ latitudinis. — Demoliri ad introductionem equi — In eorum hospitiis morantur finaliter per complere proditiones suas. — In profundo camere. — Puritas cordis. — Ex eorum parte, *de leur côté*.— Descendere eam de equo. — Associavit eam, *il l'accompagna*. — Discretus in factis — Immobilium possessionibus abundans. — Locuples in castris et dives in villis — infaillibiter, etc. »

achevé, « perfectum et completum », en trois mois, du 15 septembre au 15 décembre de l'année de l'incarnation 1287 (1). Il avait, ajoute-t-il, composé le premier livre, et non plus, longtemps auparavant (2) à la demande de Messer Matteo da Porta, vénérable archevêque de Salerne, homme de grande science. Or celui-ci avait été honoré de ce titre en 1263 et était mort en 1273. Ce serait donc dans l'intervalle que se placerait le premier essai de Guido.

De tous les imitateurs de Benoît, Guido est celui qui mérite la plus sérieuse attention. C'est lui qui a été le plus redoutable ennemi de la gloire de son modèle. Par un étrange renversement des rôles, pendant longtemps on a vu dans Guido Colonna l'auteur original, et dans Benoît le traducteur. C'était faire de Colomb le plagiaire d'Amerigo Vespuci. Mais comme Guido avait écrit en latin, dans un temps où l'on croyait que toute poésie au moyen-âge procédait du latin, où tout auteur latin était vénérable, et où l'on connaissait peu notre poésie nationale, Guido devait fatalement passer pour l'inventeur. Une foule de juges excellents, à commencer par Heyne et Schœll (3), sont tombés dans ce piége ; et tel est l'empire d'une idée longtemps reçue que Guido a trouvé faveur, même de notre temps, parmi les hommes les plus sympathiques à notre vieille poésie et aux gloires nationales (4). Il serait trop long de relever en détail ces erreurs, il suffit de les signaler.

Et ce qui rendait la spoliation plus grave et plus irrémédiable c'est que non-seulement Guido ne nommait pas Benoît, mais qu'il nommait Darès comme l'auteur de toutes les inventions de Benoît. Comment, en présence de déclarations si précises et si formelles, ceux qui vinrent après lui ne s'y seraient-ils pas trompés? Et non-seulement il a le tort

(1) C'est la date fournie par un manuscrit d'Angleterre (V. *Cod. St-Petr.* Eborac, col. 30). Le beau manuscrit de la bibliothèque d'Este donne: « Infra tres menses a XV vid. mensis septembris primæ, « indictionis usque ad XXV mensis novembris proxinu subsequentis. »

(2) Je vois dans le catalogue de la bibliothèque Riccardiana, Florence, p. 227, sur Guido Judex, *De Casu Trojæ*, qu'on lit à la fin du manuscrit, qu'il fut achevé en 1266. Mais Tiraboschi dit que ce doit être une erreur.

(3) V. aussi *Wharton*, t. II, p. 292. Wernsdorf ignore également Benoît. Il dit « que Guido a suivi Dictys, varia ex *suo* seculique sui ingenio attexens. Il faut reconnaître pourtant que c'est bien à Guido que croyait s'adresser l'éloge de Lydgate « d'avoir enluminé cette noble histoire des fraîches couleurs de la rhétorique et des riches fleurs de l'éloquence. »

(4) V. l'introduction du *Roman de Troïlus*, où l'on ne fait pas la part assez large à Benoît.

de ne pas nommer en pareil cas Benoît qu'il copie et qu'il gâte en le copiant, mais il semble même n'avoir jamais pris la peine d'ouvrir ou du moins de lire en entier ce Darès dont il se réclame ; car s'il l'avait lu, eût-il jamais pensé à lui prêter ce à quoi l'autre n'a jamais songé (1) ? Ainsi la faute est double ; l'ignorance et la mauvaise foi semblent égales. N'accusons cependant pas trop Guido. Il a rendu service à Benoît. S'il a fait oublier son nom, il a sauvé son œuvre. Tel qui eût regardé avec un profond dédain ses inventions rédigées en langue vulgaire, les lisait avec respect quand il les trouvait écrites en latin. Nous avons vu le recueil des *Histoires romaines*, qui ne tient aucun compte de l'Eneas, copier pieusement le *Roman de Troie*.

Nous touchons ici au plus grave problème que puisse soulever la lecture de Guido. Que doit-il à Darès, que doit-il à Benoît ? a-t-il copié celui-ci purement et simplement, ou a-t-il eu, ont-ils eu tous deux sous les yeux ce Darès plus complet que nous avons déjà recherché ?

La comparaison la plus rapide et la plus sommaire entre Guido et Benoît suffit pour constater entre eux la plus parfaite ressemblance. Il est vrai qu'on rencontre chez Guido quelques détails qui ne sont pas dans Benoît ; Guido, en effet, corrige et redresse en certains points son modèle. Il se pique d'érudition (2). Il a lu Ovide et Virgile ; il cite Denys l'Aréopagite, Ptolémée, Justinien, Isidore de Séville, Béda. Il précise quelquefois ce qui était un peu vague chez Benoît (3). Celui-ci a dit qu'Agamemnon faisait un sacrifice à Diane ; Guido sait que la déesse avait

(1) S'il avait lu autre chose que le commencement et la fin de Darès et de Dictys, laisserait-il subsister ces bizarres altérations de noms géographiques commises par Benoît, par exemple : Messa pour Mysia, Corchiro Menalan pour Melænam (f° 99). Simoneta pour Simoenta, et un fleuve devenu un port. Le roi Eothides, etc. (ibid.). Il n'assurerait pas que ce prince régnait sur la province de Gerbundia, un nom que Dictys ne connaissait pas ; Guido a tout simplement mal lu un vers de Benoît :

Reis esteit de *Gerben* et *dus*.

(2) Cette érudition est souvent du reste plus ambitieuse que sûre. Il conduit Achille dans l'île de *Delphos*, qui est la même chose, assure-t-il, que Delos. Il sait cependant que Delos en grec est synonyme de manifestus.

(3) Benoît avait raconté que la sœur de Memnon, après avoir recueilli ses os dans une urne d'or, avait disparu tout à coup sans qu'on n'eût plus jamais de ses nouvelles, et que quelques-uns pensaient qu'elle était allée retrouver sa mère « ne sai déesse o fée. » — Guido écrit : « quelques-uns ont dit qu'elle était déesse, ou fille de déesse, ou un de ces êtres que les gentils appellent fées : aut unam ex illis quas gentes fatam appellant. » *Hist. Troj.*, f° 110, v. col. 1.

demandé qu'il sacrifiât de sa propre main Iphigénie, sa fille. A la fin du *Roman de Troie* Benoît renvoyait vaguement à un récit des aventures d'Énée sans indiquer l'auteur, Guido nomme Virgile et l'*Énéide* (1). Benoît s'était contenté de dire que les Troyens célébraient des jeux ; Guido sait quels sont ces jeux (2). Il ne néglige aucune occasion de faire parade de sa science et de sa culture littéraires. Il annonce en commençant son livre les prétentions les plus hautes. Il a voulu défendre le public « contre le mensonge des grands écrivains qui n'ont « pas dit la vérité sur Troie et ses malheurs ; il écrit pour l'instruction « de ceux qui suivent les leçons des grammairiens (3). » Mais il ne se contente pas, comme le trouvère qu'il copie, de faire le procès à Homère, il le fait aussi à Virgile ; il le fait à Ovide dont il parle à plusieurs reprises et qu'il qualifie d'une épithète assez juste, parlant de la prodigalité de son style « prodigo stylo. » Il le prend à partie au sujet de l'histoire de Médée, qu'il prétend assez mal à propos raconter d'après lui (4). S'il l'avait bien lu, il ne dirait pas comme Benoît que Médée est la fille unique d'Æétès (5). On peut du reste dire qu'en général ses additions sont peu nombreuses ; elles consistent surtout en quelque lieu-commun pédantesque, quelque réflexion (6), quelque trait en passant (7).

(1) « De processibus particularibus Æneæ præsens historia non describit, sed qui eorum voluerit habere noticiam, legat Virgilium Eneydarum *(sic)*. »

(2) « Ibi primo adinventa fuerunt scacorum solacia curiosa, ibi ludi subito irascibiles alearum inventi.... ibi tragedie et comedie dicuntur primitus institute, quamvis quidam asserant in insula Cicilie inventam fuisse primitus comediam. »

(3) « Ad utilitatem eorum præcipue qui grammatica legunt, ut separare sciant verum a falso de his que de dicta hystoria in libris grammaticalibus sunt descripta. » On lit encore à la fin du livre : « Et Guido de Columpnis judex de Messana prædictum Ditim grecum in omnibus sum secutus pro eo quod ipse Dictis perfectum et completum fecit in omnibus opus suum ad litteratorum videlicet solatium ut veram notitiam habeant præsentis historiæ. »

(4) Guido s'est arrêté avec une certaine complaisance à retracer lui-même cette histoire. Il y trouve l'occasion d'étaler son érudition astronomique et littéraire, des plus hasardées et des plus indigestes.

(5) « Patri unico sola futura heres etiam in regno. »

(6) A propos de la corruption de Theanz (Theano) par Anténor, il y a une longue invective contre l'avidité des prêtres et leur vénalité, qui rappelle les passages les plus violents de Gautier Mapes contre *Bursa*. Dans Benoît (v. 25540) rien de semblable ; c'est tout simplement un marché. — A propos de Delos, il a écrit trois pages sur la naissance et le développement de l'idolâtrie. La traduction italienne supprime cette édifiante addition.

(7) A la mort d'Hector il dira : « Non est aliquis civium qui non maluisset proprium filium suum

Mais ce ne sont là que des détails; et, en général, Guido reproduit son modèle avec beaucoup d'exactitude. Il n'omet rien d'essentiel; la marche des événements est la même; ce sont les mêmes mœurs empruntées à la féodalité, les mêmes embellissements. L'auteur italien a conservé toutes les inventions particulières à Benoît, la description de Troie, le Sagittaire, les femmes aux fenêtres, le tombeau d'Hector, le discours de Polyxène mourante, etc. Comme lui, il raconte fort longuement la mort de Patrocle et le combat engagé autour de son corps. Darès exposait le fait en deux lignes sans aucun détail : « Hector Patroclum « occidit et eum spoliare parat; Merion eum ex acie, ne spoliaretur, « eripuit. » De ces deux lignes Benoît a tiré un récit de 190 vers, et Guido 152 lignes reproduisant tous les détails imaginés par Benoît, supprimant seulement le discours d'Hector à Patrocle, sans se douter qu'il ôte ainsi à sa narration la couleur homérique que le vieux trouvère rencontrait sans la chercher (1).

Comme Benoît, Guido a raconté avec complaisance une entrevue d'Achille et d'Hector pendant une longue trève, dont il n'y a aucune indication chez le prétendu narrateur phrygien. Le dialogue des deux héros est fidèlement reproduit. Guido a conservé le sens et le mouvement général des discours en éteignant seulement un peu toutes choses et supprimant le retour modeste que faisait Hector sur lui-même et son regret de se laisser aller à ce qui lui semblait une forfanterie. C'est un calque fidèle; il est même tel passage du traducteur qu'on ne comprendrait pas bien si l'on n'avait le texte français sous les yeux (2).

« morti tradere pro vita Hectoris, si hoc fata vel Dii pro eorum votis salubriter statuissent »; ou à préciser un genre de mort : quand Diomède vient au secours d'Énée, Guido ajoute à son texte : « furca « suspendi a diversis patibulis ut fures. » C'est à lui cependant que semblent appartenir les deux épitaphes d'Hector et d'Achille, chacune en dix vers élégiaques, après qu'il a dit qu'il en est une d'Hector en un seul vers dont on pourrait se contenter, parce qu'elle résume toute son histoire :

« Troum protector, Danaum metus, hic jacet Hector. »

(1) C'est à Benoît aussi qu'il a pris les traits qui caractérisent Dolon, « miles satis dives »; riche chevalier, disait Benoît : Darès disait seulement « unum e Trojanis. » Guido change quelques petits détails; mais c'est parce qu'il ne comprend pas : il y avait le bon *espié*, il lit *espés* et écrit *gladius;* veiant III. M. chevaliers, il met *avec* 3,000 chevaliers; au lieu *de Pierre lée* il écrit seulement *de Petra.*

(2) V. Guido, f° 64, et le *Roman de Troie*, v. 12987-13234. « Treuga igitur ipsa durante, Hector « ad Grecorum castra se contulit. Quem Achilles libenter inspicit, cum nunquam viderit ipsum inermem; « et in ejus tentorio Hector, in suorum multorum nobilium comitiva, Achille petente, descendit. Et

Mais il est un passage encore plus frappant (nous y avons déjà fait allusion) auquel il convient de s'arrêter, parce que Guido, qui n'a nulle part nommé Benoît, y trahit naïvement son plagiat, mettant au compte de Darès les inventions les plus particulières de Benoît. Celui-ci raconte qu'Hector, dans la bataille qui précède celle où il doit succomber, a été blessé au visage d'un *carreau* à travers la ventaille. On l'a conduit dans la *Chambre de Beauté* ou *Chambre de l'Alabastre*, cette chambre merveilleuse du palais de Priam, dans la description de laquelle nous avons vu Benoît se plaire à accumuler toutes les splendeurs de l'architecture de son temps et tous les prodiges de la mécanique la plus compliquée et la plus ingénieuse. Or, Darès n'a jamais songé à toutes ces magnificences, et loin de penser à conduire Hector blessé dans un pareil séjour, il n'a pas même parlé d'une blessure d'Hector. Ce qui n'empêche pas que Guido, qui est habitué à entendre Benoît se rapporter toujours à son auteur, croit ici faire merveille en s'autorisant du nom de Darès, que Benoît ne prononçait pas, et nous assure que Darès a écrit des choses merveilleuses sur cette *Chambre de Beauté* que, d'une façon naïve, il traduit dans un latin discutable par « *Aula pulchritudinis*, nobilis Ilion, « de qua mirabilia scripsit Dares ». Il continue à copier textuellement Benoît qu'il ne comprend pas toujours (1), ce qui fait que sa description parfois n'a pas de sens ; et il termine en disant : « Darès a décrit leurs aspects en termes qui ont plutôt l'apparence de vaines visions que la certitude de la vérité ; quoiqu'il ait commencé par

« dum inter se de aliquibus multa conferrent, Achilles dixit Hectori hæc verba : « Hector, Hector, « gratum est mihi quod te video inermem pro eo quod sine armis nunquam potui te videre. Sed gracius « michi esset si tu de manu mea mortem festinanter subeas, sicut opto. Ego in tua virtute bellandi sensi « virium tuarum potentiam multam esse, cum eam senserim in effusionem cruoris gravibus ictibus ensis « tui ; et licet animus meus ad hoc semper auxietur majori tum affectione concutitur, quod Patroclum « intimum meum michi morti tradideris, quem non minus quam me sincerrime diligebam, etc. » V. aussi l'entretien de Briséida et de son père. « Briseyda vero sola existens cum patre suo, etc. » Et la peinture de Diomède en proie à l'amour (ch. XXII, p. 1) : « Diomedes vero qui totus erat in amore, etc. »

(1) V. Guido, *Hist. Troj.*, lib. XXI. Benoît avait dit que la Chambre de Beauté était ornée de douze espèces de pierres précieuses. Guido Colonna écrit : « Dixit enim eam totaliter institutam de duodecim « lapidibus alabastri. » Il continue : « Cum et ipsa esset longitudine passuum forte XX. Ejus pavimentum « fuisse dixit de cristallo firmatum et parietes ejus pariter incrustatas ex diversis lapidibus preciosis. « In cujus quatuor angulis quatuor de cintre erant extense proceritatis affixe. Sic erant ejus generis « capitella sic bases earum, in summitate vero columnarum ipsarum de auro quatuor imagines collocate « mirabili arte mathematica institute. »

protester que tout cela était vrai, et c'est pour cette raison qu'on a omis ces détails en ce passage (1). » Il y avait quelque chose de plus simple encore, c'était de dire que Darès n'avait jamais écrit un mot de tout cela.

Guido en fait autant pour la description de Galatée, le cheval d'Hector, que Darès ne nomme même pas ; il la copie tout entière et l'attribue à Darès : « ....Galatée, sur la taille, le courage, la beauté et les autres mérites duquel Darès a donné de merveilleux détails. » Ainsi chaque fois qu'il croit copier Darès, c'est en réalité Benoît qu'il copie sans s'en douter. « Hector a tué mille chevaliers, selon ce qu'a écrit Darès » (f° 67, v. col. 2). Darès n'a pas écrit un mot de cela ; mais Benoît l'a dit en effet. Ainsi, sans cesse, il prend à la lettre les assertions du trouvère normand, répétant par habitude : « ce dit l'escrit » ; et Guido redit sur sa foi : « Darès a dit cela » ; et il ne s'aperçoit pas qu'il témoigne contre lui-même et venge ainsi celui qu'il dépouille.

Ce qui rend le fait plus piquant, c'est que Guido est peut-être moins coupable qu'il n'en a l'air. C'est peut-être innocemment qu'il porte au compte de Darès toutes les inventions de Benoît. Incapable de reconnaître que toutes ces fantaisies chevaleresques n'avaient jamais pu sortir du cerveau d'un grec, c'est peut-être de la meilleure foi du monde qu'il les lui a attribuées, et que, prenant naïvement Benoît au mot, il a cru ressaisir, à travers ce qui n'eût été qu'une traduction, le Darès original. Un passage de son Prologue nous indique comment il a pu s'y tromper : comprenant et rapportant mal les assertions de la lettre qui précède le Darès et les mêlant avec les confusions de Benoît et son invention de Cornélius, neveu de Salluste (2), Guido nous avertit que Cornélius, en recherchant la brièveté, a mal à propos laissé de côté les particularités de cette histoire les plus capables de charmer l'auditeur : il va combler cette lacune. « On verra donc dans la suite de son livre toutes les ac- « tions générales et particulières, et quelles ont été les causes de ces

(1) « Dares de earum aspectibus descripsit que magis instar habent inanium scapnorum quam cer- « titudinis veritatis, licet Dares fuerit professus ea vera fuisse, et ideo de iis obmissum est in hac parte. »

(2) « Quidam romanus Cornelius nomine, Sallustii magni nepos, » écrit Guido. La traduction italienne a trouvé moyen de conserver l'erreur tout en la corrigeant. Elle sait que Népos est le nom de Cornélius ; mais elle en fait tout de même un parent de Salluste, employant ainsi à deux fins le mot *nepos*. Elle écrit : « Uno romano ch'ebbe nome Cornelio Nepote, del lignaggio di Crispo Sallustio. »

« inimitiés et du scandale qui a soulevé la Grèce contre les Phrygiens: « quels rois et quels chefs grecs se réunirent en armes, combien ils « amenèrent de vaisseaux, quelles armoiries ils portaient, quels rois et « quels chefs vinrent à la défense de Troie, combien de temps fut re- « tardée la victoire, combien de combats furent livrés, quelle année et « sous les coups de qui a succombé chacun des chefs, choses dont « Cornelius n'a rien dit la plupart du temps. » Guido, reconnaissant que Darès ou Cornélius n'a rien dit de tout cela, et trouvant dans Benoît de longs détails, sans autre examen prend au mot Benoît, répétant qu'il traduit Darès, et croit d'après cela qu'il existe un texte plus complet, que c'est sur ce texte que Benoît a travaillé; et avec ce dédain que nous signalions chez les latinistes pour les poètes en langue vulgaire, passant par-dessus le traducteur sans le nommer, il se réfère au prétendu texte original, qui n'a jamais existé que dans le cerveau de Benoît. Mais à entendre Guido, on croirait qu'il avait lui-même ce texte sous les yeux (1). Traduisant le petit préambule que Benoît a mis à ses portraits des héros grecs et troyens (2), Guido écrit bravement : « Asseruit enim Dares in « *codice* sui operis *lingua græca* composito, omnes illos suis oculis ins- « pexisse. » Ce « manuscrit grec », c'est une addition de Guido au texte de Darès; mais cela assurait une plus grande autorité à son ouvrage, et donnait à ses lecteurs une haute idée de son érudition. On l'a pris au mot en effet, et à ses mérites divers on a ajouté celui d'être un helléniste éminent. Un manuscrit, conservé dans le couvent de Ste-Marie-des-Grâces de Padoue, porte pour titre : « Clarissimi Guidonis de « Columnis translatio *Ditis* Cretensis *e græco* in latinum de *Historia* « *trojana.* » Il avait le talent de traduire du grec un livre qui n'y existait pas ! Du reste, on voit dans son livre qu'il a dû n'être pas tout-à-fait étranger à la connaissance de cette langue.

(1) A moins qu'étendant notre première pensée de l'innocence de Guido dans son plagiat, on ne veuille supposer qu'il a eu connaissance de la traduction de Benoît en grec politique dont nous parlerons tout à l'heure, et qu'il l'a prise pour l'original ancien de Darès.

(2) On peut s'en assurer en lisant le passage de Guido. V. *Hist. Troj.*, f° 341, col. 2. « Et quia frigius « Dares voluit in hoc loco quorumdam Grecorum et Trojanorum describere colores et formas, qui etsi « non omnium, saltem describere voluit famosorum. Asseruit enim... Nam sepius inter treugas habitatas « inter exercitus, ipse se ad Grecorum tentoria conferebat, unius cujusque majoris formam aspiciens et « contemplans ut ipsorum in suo opere sciret describere qualitates. »

Et cette assurance de Guido a eu de graves conséquences ; elle a paru un argument sans réplique dans cette grosse affaire. Il eût dû cependant, à ce qu'il semble, suffire d'un instant de réflexion sur le caractère des contes que Guido croyait emprunter à l'ancien auteur pour désabuser ceux qu'il avait induits en erreur.

Mais voici qui est plus concluant encore. Il est toute une série de faits qu'on trouve à la fois dans Darès et dans Guido ; mais dans Guido, comme dans Benoît, ils présentent des circonstances toutes différentes de celles que donne le Darès que nous possédons, ou même tout-à-fait contradictoires. Or ce serait la première fois qu'on aurait vu un abréviateur (en supposant que notre Darès ne soit qu'un abrégé), non-seulement altérer son auteur, mais dire exactement le contraire.

Toutes les circonstances où nous avons trouvé Benoît en désaccord ou même en contradiction avec Darès se trouvent identiquement dans Guido. Comme lui, il attache le corps de Troïlus à la queue du cheval d'Achille, etc. Toutes les altérations du texte latin, les changements de noms que nous avons signalés dans Benoît, etc., sont reproduits par Guido, aussi bien que ces détails naïfs, cet accent familier et railleur que nous avions déjà relevés chez le vieux trouvère et où nous avions reconnu la marque du temps, et ces superlatifs qu'il affectionne. Hélène ici n'est pas seulement belle comme dans Darès ; elle brille d'une extrême beauté (1). Au renseignement que donnait Darès qu'elle avait un signe entre les deux sourcils, Guido ajoute comme Benoît « qu'il lui avenait à merveille. » Il fait comme lui d'Ulysse le plus beau des Grecs, et il copie fidèlement le reste du portrait tracé par le trouvère (2).

Quand Guido nous peint Diomède, non-seulement il reproduit tous les traits physiques que lui a donnés Benoît, mais encore il fait comme lui allusion à ses souffrances amoureuses (3), tandis que Darès n'a pas

(1) « Que miro modo decebat eam. » « Omnes Grecos speciositate precessit. »

(2) « Mendaciorum maximus commentator, multa diffundens verba jocosa sed leporis facundia tanta disertus quod neminem sibi parem habuit in comparatione sermonum. — V. Darès, ch. XII. *Roman de Troie*, v. 5115, etc.—V. *Rom. de Troie*, v. 5190, etc.

(3) « Timendus a multis... libidinosus quidem multum, qui multas angustias traxit ob favorem amoris. » IV. *Rom.*, v. 5203, etc.)

dit un mot de ses amours. Guido confond parfois les personnages. Il donne à Achille les gros yeux de Neptolemus (*Rom.*, v. 5227), et met à son compte le portrait que Benoît a fait du fils d'Oïlée ; mais il le conserve du reste tout entier (1). Il reproduit les détails les plus particuliers imaginés par Benoît et dont Darès n'avait pas le plus léger soupçon. Il nous montre aussi Ajax toujours couvert de vêtements rares (2); il prête aussi au fils de Télamon des dispositions musicales dont n'avait pas parlé l'antiquité (3). Benoît ajoutait qu'il était d'une grande simplicité, et Guido « qui pompas in suis viribus non dilexit. »

On reconnaît également le portrait de Briséida (4). Seulement Guido n'a pas la main légère ; il accuse lourdement les défauts de l'héroïne (5). C'est à Benoît aussi et non à Darès qu'appartient ce portrait en caricature de Podalire, dont le style ici est aussi comique que le personnage (6), et celui de Machaon (7), et celui d'Énée « un « riche seigneur terrien » (8).

(1) « Amplum pectus et scapulas, brachia grossa, renes largos. » — V. *Rom.*, v. 5161, etc.

(2) V. *ibid.*, v. 5164.

(3) « Delectabatur in cantu dum vocem haberet, commode cantaconum et suarum in multa curiositate repertor. »—Benoît prêtait le même goût à Neptolemus. Guido a fait ici un changement, probablement parce qu'il n'a pas compris le texte français « de plait saveit molt et de lais. » (*Rom.*, v. 5229.) Guido a lu *lois* et traduit : « doctus erat *legibus* et exercitio multo causarum. »

(4) « Multa speciositate decora, nec longa nec brevis.... lacteo perfusa candore, genis roseis. » — V. *Rom.*, v. 5257.

(5) Au trait « supercilliis junctis » il ajoute « quorum junctum, dum multa pilositate tumesceret, modicam inconvenientiam præsentabat. » — « Auquetes li mesaveneient. » (*Rom.*, v. 5262.)

(6) « Multa erat plenus grossitie et tanta pinguedine tumefactus, quod vix se ipsum ducere poterat aut stare multum erectus : animosus multum, sed multum superbia cervicosus, letari non novit et semper erat in nimiis cogitationibus curiosus. » — V. *Rom.*, v. 5227.

(7) « Fuit equali forma compositus, dum non esset multum longus, nec multa brevitate correptus, tum multum nudatus fronte calvicio et qui nunquam de die dormivit. » (V. *Rom.*, mès molt se dormeit à enviz.)

(8) « Æneas autem grossus in pectore, parvus autem corpore, mirabiliter discretus in factis et temperatus in dictis, eloquentia multa refulsit, sanis consiliis satis plenus, mirabiliter sapiens et multa literatura peritus. Vultum habuit multa alacritate jocundum, dum ejus oculi essent varii et multa speciositate fulgentes. Inter alios Trojæ majores nullus exstitit qui tantorum yumobilium possessionibus habundaret locuples in castris et dives in villis. » — V. encore le portrait d'Hector : « Balbutiens in loquela, habuit membra durissima sustinentia pondera magna laboris. » (V. *Rom.*, v. 5310, 5316, 5319, 5221.) Guido n'oublie pas de noter que Cassandre était *lentilleuse*. — On aura remarqué en tout cela cette disposition aux gallicismes que nous signalions tout à l'heure : Vix se ducere poterat — il pouvait à peine se conduire. Dormir de jour : dormivit de die.

De tout cela la conclusion ne saurait être douteuse. Guido n'a pas suivi Darès, mais Benoît. Il n'a pas connu ce fameux Darès plus étendu, que nous poursuivons vainement; il n'a connu d'autre Darès que celui qu'avait inventé Benoît, c'est-à-dire Benoît lui-même abritant ses inventions sous le couvert de l'historien apocryphe.

On en a une dernière preuve dans la fidélité avec laquelle il a conservé aux personnages principaux la couleur que leur avait donnée Benoît. Comme lui, il est plus favorable à Hector qu'à Achille. Hector est pour lui le premier des héros (1); Achille ne triomphe de lui que parce qu'il lui a été livré désarmé. Et ici, comme dans Benoît, Achille, même vainqueur, est toujours littéralement battu. Memnon se jette sur lui, le frappe, le renverse de son cheval et le laisse pour mort sur le champ de bataille. De même, s'il finit par terrasser Troïlus, ce n'est qu'en le faisant entourer par ses Myrmidons et l'écrasant sous le nombre. De même encore, abusant de sa victoire, il outrage indignement le cadavre de sa victime. Et l'auteur a si bien pris parti contre lui qu'il interrompt son récit pour lancer un véritable réquisitoire contre Homère et contre son héros (2).

Ajoutons, pour en finir, que si Guido reproduit Benoît, c'est en général en l'abrégeant. Parfois ces suppressions sont justifiées; par exemple, il réduit à une trentaine de lignes le long et monotone résumé que Benoît

(1) « Hic fuit ille qui suo tempore omnes alios in virtute potentia superavit. »

(2) « Sed, o Homere, qui in libris tuis Achillem tot laudibus, tot preconiis extulisti, que probabilis ratio te induxit ut Achillem tantis probitatum meritis ac titulis exaltasses, ex eo precipue quod dixeris Achillem ipsum, in suis viribus duos Hectores peremisse, ipsum Hectorem videlicet et Troylum, fortissimum fratrem ejus. Sane si induxit te Grecorum affectio a quibus originem diceris produxisse, nulla vero motus diceris ratione, sed potius ex furore. Nonne Achilles fortissimum Hectorem, cui nullus in strenuitate fuit similis, neque erit, proditorie morti dedit, cum Hector tunc regem quem in bello ceperat, ipsum a bello abstrahere tota intencione vacabat, scuto suo tunc post terga rejecto, quæ quasi factus inermis tum ad nichil aliud intendebat quam regem captum aminus extrahere, ut ipsum captum suis bellantibus assignaret. Nonne si revoluto velociter se opposuisset, eidem qui Achillem multis gravare dispendiis consueverat, sic et fortissimum Troylum quem non ipse in sua virtute premit, sed ab iis mille militibus expugnatum et victum interficere non erubuit, in quem nullam resistenciam defensionis invenit non vivum... sed quasi mortuum interfecit ? Amplius numquid Achilles dignus laude, quem scripsisti multa nobilitate decorum, qui nobilissimum regis filium, virum tanta nobilitate et strenuitate vigentem, non captum, neque devictum ab eo, ad caudam equi sui dimisso pudore detraxit ? Sane si nobilitas eum movisset, si strenuitas eum duxisset, tum passione motus, nunquam ad tam crudelia declinasset. Sed ipse ad ea moveri non poterat que vere non erant in ipso Achille. »

a fait de son poème; il supprime cette description du monde qu'il avait placée au-devant de l'histoire de Penthésilée. Mais aussi il réduit ou supprime les discours comme inutiles et les descriptions parce qu'elles lui paraissent invraisemblables. Il réduit les récits. On dirait que l'âme de Darès a passé en lui; c'est ainsi que l'apocryphe, s'il avait pu connaître le poème de Benoît, aurait traduit son traducteur. Voyez, par exemple, ce qu'il a fait du joli récit des amours de Troïlus et de Briséida. Il est impossible en lisant le texte latin de douter que son auteur n'ait eu le texte de Benoît sous les yeux; il en reproduit textuellement divers passages. Cependant on ne retrouve plus ici le piquant fabliau que nous savons. Guido gâte tout-à-fait les chevaleries de Benoît; il supprime les malices, les agréables bavardages, les galants développements. Que l'on compare, par exemple, à la peinture que trace Benoît du manége et de la coquetterie de Briséida, lorsque Diomède l'implore et laisse éclater la violence de sa passion, et que la jeune fille, avec une joie malicieuse, s'aperçoit de sa puissance, le passage de Guido qui en est le sec résumé (1). Ce n'est plus qu'un pesant procès-verbal de l'histoire si légèrement contée par Benoît. Le traducteur n'a gardé consciencieusement que les moralités qu'il travestit en les alourdissant. Là où il y avait dans Benoît un malicieux conteur qui tout en raillant l'inconstance des femmes serait fâché de les trouver autres, parce qu'il y perdrait une occasion de raillerie, et parce qu'elles ont ainsi une grâce plus piquante, nous n'avons plus qu'un lourd sermonnaire. Guido, du reste, fait aux femmes dans son livre la plus petite place possible. Les dames ne désarment plus Hector après les batailles. Il a supprimé l'éloge de la femme forte; il n'a laissé que les attaques. Ce latin a pourtant son prix; il fait valoir le français, il montre tout ce que ces histoires gagnent à être contées dans ce vieux et naïf langage.

Nous avons dit qu'il ne reproduisait pas plus exactement l'éloquence de Benoît : la partie oratoire est aussi sacrifiée que la partie narrative. Ainsi quand Hector a succombé, Benoît ne s'est pas contenté de nous

(1) « Illa, que multum vigebat sagacitatis astutia, spem Diomedis sagacibus machinationibus differre procurat, ut ipsum afflictu amoris incendio magis affligat et ejus vehementia in majoris ardoris augmentum extollat, unde suam calamitatem non negat et velle in expectationis fiduciam contra ponere Dyomedem. »

parler de la douleur des Troyens; il introduit successivement ses frères, Hécube, Andromaque, Cassandre, Hélène, etc. On entend leurs lamentations, il nous redit leurs discours. Guido se contente d'en donner une brève analyse, et il remplace l'expression de leur désolation par une banale déclamation sur la loquacité des douleurs féminines.

On voit comment Guido altère tout-à-fait l'esprit de l'œuvre originale et la fait plus pesante et parfois brutale; comme les développements du trouvère, quelque peu prolixes, mais empreints souvent d'une grâce naïve, sont remplacés dans ce latin par une barbarie pédantesque et un ton doctoral.

En somme, l'histoire troyenne de Guido n'est qu'une maussade réduction, tantôt sèche et tantôt emphatique de l'œuvre de notre vieux trouvère. Et cependant la gloire de Guido devait bientôt effacer celle de Benoît; il allait prendre dans la mémoire des hommes la place de celui qu'il n'avait fait que traduire. Son livre avait conquis tout de suite une immense popularité. Le nombre énorme des manuscrits qui en sont restés l'atteste. Si la bibliothèque Impériale a treize manuscrits de Benoît, elle en a dix-huit de Guido. C'est son nom qu'on prononcera désormais toutes les fois qu'il sera question de la fabuleuse Iliade du moyen-âge.

Le livre de Guido n'avait pas tardé à se dépouiller de sa forme latine pour en prendre une plus accessible à la foule. Il avait été traduit dans la langue de son pays natal. L'italie n'avait pas voulu être privée longtemps de lire dans sa langue ces belles inventions de l'un de ses enfants. La France en avait fait autant, et les inventions de Benoît, refaites et gâtées par Guido Colonna, n'avaient pas tardé à y rentrer sous leur forme nouvelle. Les traductions françaises de Guido furent nombreuses. La bibliothèque de l'Arsenal, sous le n° 253, in-f°, possède un manuscrit du XV^e^ siècle dont les 85 premiers feuillets donnent une traduction du livre de Guido assez librement faite et beaucoup plus agréable à lire que le mauvais et prétentieux latin de l'original.

L'imprimerie devait, dès les premiers jours, s'emparer de cette traduction et la répandre à profusion (1).

(1) V. dans Brunet, Guido Columna, traduction française. —*Histoire de la destruction de Troie*, in-f°, goth. (s. l. ni d.), probablement vers 1480.

Le livre de Guido fut popularisé en France par une traduction bien autrement fameuse. L'un des livres, en effet, les plus répandus à la fin du XV^e^ siècle fut le *Recueil des histoires de Troie*, par « vénérable « homme, Raoul Le Fèvre, prêtre et chapelain du duc Philippe-le-Bon « et son historiographe. » Sa version ressemble beaucoup à la précédente, et on serait tenté de les attribuer au même auteur. Il n'y a que des différences de détail.

Par un juste retour des choses d'ici-bas, Raoul Le Fèvre a fait pour Guido ce que Guido avait fait pour Benoît ; il n'a nulle part songé à le nommer. Quand il cite un nom, c'est celui de Darès ; et ceux qui ont parlé de Raoul Le Fèvre n'ont pas pensé non plus à rechercher si son livre était original. Cet oubli, Guido l'avait mérité ; mais n'est-il pas attristant de voir dans la patrie même de Benoît un écrivain passer ainsi à côté de lui sans soupçonner son existence, et retraduire son maigre et maussade traducteur ?

L'Allemagne n'était pas en reste avec la France. Dès 1392, Hans Mair de Nordlingen le traduisait en allemand. Vers le même temps, un certain Henri de Brunswick écrivait sur l'ordre de son maître un autre récit en prose de la guerre de Troie. Il ne s'est pas tenu aux récits de Guido (V. Dederich, *Introd.*, p. XXII). Il est évident qu'il a lu Konrad de Wurzbourg, et il a reproduit ses diverses inventions. Arrivé aux limites de son poème, et dédaignant l'œuvre de son continuateur, il suit désormais la trace de Guido.

La gloire de Guido Colonna ne restait pas renfermée dans les limites du continent européen, elle passait la mer ; l'Angleterre et l'Écosse le lisaient à l'envi et se disputaient l'honneur de le traduire. Dans le XIV^e^ siècle et au commencement du XV^e^, on n'y comptait pas moins de quatre poèmes qui reproduisaient avec plus ou moins d'exactitude l'histoire de Troie telle que l'avait faite Guido d'après Benoît de Sainte-More.

Le plus connu de ces récits est celui qu'a écrit le plus brillant des disciples de Chaucer, Lydgate, moine de l'abbaye bénédictine de Bury en Suffolk.

Lydgate avait voyagé en France et en Italie, et était très-familier avec les littératures des deux pays. Nous en avons ici même la preuve,

car il a importé dans sa langue deux de nos poèmes ; avant de raconter le *Roman de Troie*, il avait écrit le *Siége de Thèbes*. Et ce qui suffirait à montrer, si l'examen de ces œuvres ne l'avait fait déjà, que ce n'étaient pas là des sujets réservés à un public érudit, mais goûtés par le peuple à l'égal des sujets les plus populaires, c'est le cadre dans lequel Lydgate a placé ce poème sur la ruine de Thèbes. Il en a fait comme un autre conte de Cantorbéry ajouté à ceux de son maître. Après une longue maladie il est venu en pèlerinage au tombeau de Thomas Becket. Il descend à l'auberge des pèlerins de Chaucer et y trouve nombreuse et bonne compagnie. Un joyeux compère, apitoyé par sa mine défaite et son mince équipage, l'invite à partager son solide et copieux souper, et demande que pour payer son écot il conte le lendemain une histoire ; Lydgate s'exécute : cette histoire c'est le *Siége de Thèbes*. Si l'auteur anglais a lu le médiocre *Roman de Thèbes*, comment pourrait-il ne pas connaître cette œuvre bien plus riche et plus saisissante du *Roman de Troie ?*

Lydgate en écrivant son poème avait sous les yeux le texte de Benoît et celui de Guido ; c'est ce qu'il semble du moins nous dire lui-même, déclarant que « cette histoire existe en latin et en français : » et il y a ajouté ses propres imaginations. Il donne aux inventions de ses auteurs des grâces de style toutes nouvelles ; il les complète de temps en temps par son érudition plus riche. Il ajoute à leurs anachronismes, joignant l'artillerie aux autres « bastons de guerre » dont Benoît avait déjà enrichi l'armement de ses héros.

Quelle part faut-il faire dans son œuvre à Benoît et à Guido ? lequel a-t-il le plus volontiers consulté ? Nous avons déjà dit combien toute conclusion précise à cet égard est difficile, Guido reproduisant la plupart du temps Benoît avec une scrupuleuse fidélité.

Les obligations qu'a Lydgate à l'auteur italien ne sont pas douteuses, il les avoue lui-même ; il le cite à plusieurs reprises dès le commencement de son poème. Il suffirait d'ailleurs de lire les premiers vers du poème anglais. Il a aussi conservé et reproduit soigneusement la division de ses livres.

Quant à Benoît, on peut supposer que c'est de lui que parle Lydgate lorsqu'il nomme Darès, comme par exemple dans la description du palais

de Priam, que Guido a écourtée et à laquelle Darès n'avait pas même songé, l'imagination de Benoît ayant assemblé et mis en œuvre ces détails. C'est à lui qu'appartiennent ce pavement de cristal, ces diamants, ces saphirs, ces émeraudes semées de toutes parts, et les riches piliers surmontés d'images d'or et toutes ces couleurs brillantes, toutes ces richesses de description, toutes ces ciselures et ces peintures.

Mais Lydgate n'avait pas été le premier en Angleterre à traiter ce sujet, il n'avait fait au contraire que reprendre un thème déjà connu. Un autre écrivain demeuré anonyme avait écrit sur le même fond, mais dans une autre mesure, un poème qui, à en juger par la splendide exécution d'un manuscrit conservé à Oxford, avait été accueilli avec une grande faveur.

On reconnaît aisément que cette version a pu être antérieure à celle de Lydgate. La forme en est plus archaïque. Certains caractères moraux amènent à la même conclusion. Le prologue de Lydgate est tout classique et païen. On voit que, comme son maître Chaucer, il a été touché par la Renaissance italienne dont Boccace a été le grand héraut; par lui il a été initié à la mythologie grecque et latine. Aussi Lygdate au début de son œuvre invoque-t-il « le puissant Mars....., le dieu de la « guerre « armypotens. » Le prologue de l'autre poème, au contraire, a tout-à-fait la couleur du moyen-âge: « Dieu tout puissant, « Trinité, Dieu de vérité en trois personnes, Père, Fils et St-Esprit, « en qui est l'intelligence et la toute-puissance, sois au commencement « de ce conte et sois aussi à la fin. »

L'Écosse, toujours en rivalité avec l'Angleterre, n'avait pas voulu se laisser ravir l'honneur de posséder en sa langue un si beau livre; Guido y avait été de bonne heure traduit en vers. Grâce au zèle pieux d'un savant antiquaire, le vieux poème reparaît au jour en ce moment même (1). La traduction est des plus exactes; on y retrouve la plupart des embellissements que l'érudition de l'écrivain latin avait cru devoir joindre à l'œuvre de notre trouvère.

Du reste, et cela prouve le grand succès de notre vieux poème,

(1) V. *The Gest historiale of the destruction of Troy, an alliterative Romance*, publié pour la *Early English Text Society*, par le Rév. Geor. A. Panton, and David Donaldson, London, Trübner, 1869; d'après le manuscrit unique du musée Hunter de l'Université de Glascow.

cette tentative n'avait pas été la seule faite en Écosse ; et dans deux manuscrits du *Troy Boke* de Lydgate conservés en ce pays, on retrouve des fragments d'une autre version écossaise du même livre faite par Barbour.

Avec la venue de l'imprimerie une gloire nouvelle devait commencer pour Guido Colonna. Les presses du monde entier allaient travailler à répandre son texte et les traductions qu'on en faisait dans toutes les langues, en français, en italien, en anglais, en espagnol, en haut allemand, en bas saxon, en hollandais, en danois. Plus heureux que bien des classiques, il était traduit même en flamand et en bohémien. Pas un seul des traducteurs ne soupçonnait sans doute que ce classique nouveau n'était en réalité que l'œuvre appauvrie d'un vieux trouvère français oublié.

Entre toutes ces traductions il en est une qu'il convient de signaler, parce que nous n'avons pas encore rencontré de version de Guido en cette langue ; je veux parler de celle qu'en donnait en espagnol (1502) Pedro Nunez Delgado.

Nous n'avons étudié jusqu'ici que des imitations complètes de l'œuvre de Benoît. Un illustre écrivain d'Italie devait en détacher un seul épisode pour en faire tout un poème qui devait avoir une existence à part et toute une histoire. Avec cet instinct littéraire auquel on peut reconnaître en lui un des vrais imitateurs de la Renaissance, Boccace saisissant dans l'œuvre du trouvère ce qui était vraiment original et piquant, et laissant là les Grecs, les Troyens et leurs interminables combats, s'est contenté de raconter les amours de Troïlus et de Briséida. C'est le sujet même du *Filostrato* ou le *vaincu d'amour* (1).

Mais Boccace s'est-il inspiré directement de Benoît ou ne l'a-t-il connu qu'à travers son traducteur, Guido Colonna ?

Il est à noter d'abord que Boccace ne traduit pas, que l'œuvre qu'il a bâtie sur ce thème est presque de tout point originale. Il s'est contenté de prendre les traits généraux de l'aventure, la passion de

(1) Le *Filostrato* a été traduit en français à la fin du XIV^e^ siècle ou tout-à-fait au début du XV^e^, par Pierre de Beauvau premier du nom, sénéchal d'Anjou et de Provence. — V. *Nouvelles françoises du XIV^e^ siècle;* introduction. L'éditeur a eu raison de signaler les qualités littéraires du livre du sénéchal l'accent tout personnel qu'il a su y mettre, la richesse et la variété de son expression.

Troïlus, l'amour ardent et la trahison de Briséida. On voit qu'il a reçu une impression forte, mais qu'il compose sur des souvenirs déjà lointains; car il ne garde presque aucun trait de l'œuvre originale.

Dans ces conditions, il semble que c'est l'œuvre naïve du vieux trouvère plutôt que le sec et froid résumé de Guido qui avait dû frapper son imagination et y laisser trace. Boccace avait dû lire dans le texte français l'histoire qui l'a charmé. On sait combien il était familier avec nos vieux auteurs. Fils d'une parisienne, il est revenu à Paris deux fois; il y vivait à l'âge où l'esprit est le plus ouvert aux impressions poétiques, où l'on se passionne pour elles, où l'on ne les oublie plus.

Du reste, entre ses mains, l'aventure a tout-à-fait changé de caractère. Du fabliau malicieux Boccace a fait une touchante histoire, un poème en l'honneur de l'Amour (1).

L'œuvre du poète italien a été comme une branche détachée d'un grand arbre, qui mise en terre devient un arbre nouveau. On sait quelle fortune elle devait faire en Angleterre. Le plus illustre des poètes anglais du moyen-âge, Chaucer, recueille les inventions du poète italien et les mêlant avec celles du vieux trouvère normand publie vers l'an 1360: *The Boke of Troïlus and Cresseide*. Ce livre est resté fameux en Angleterre. Robert Henderson, au temps de Henri VIII, y ajoutait « le lamentable et douloureux testament de la belle Creseide. » Tout le monde connaît le drame de *Troïlus Cressida*, attribué à Shakespeare. Vers le même temps Decker et Chettle composaient une tragédie sur le même sujet. On a trop parlé du poème de Chaucer et du Troïlus de Shakespeare (2) pour que je veuille entrer ici dans le détail de cette étude qui a été déjà faite et bien faite (3).

(1) Nous avons étudié ailleurs, avec plus de détails, le livre de Boccace et les diverses imitations de Guido (V. chez Franck Vieweg, Paris, 1874) en y joignant l'*Histoire de la Légende troyenne en France après Benoît de Sainte-More*.

(2) V. surtout *Nouvelles françoises* en prose du XIV^e^ siècle. Paris, Janet, 1858, Intr., p. XCIII, CI et CXXV-CXXXII; et E.-G. Sandras, *Étude sur Chaucer* considéré comme imitateur des trouvères, Paris, 1859.

(3) C'est encore du *Roman de Troie*, à travers la traduction de Guido, que procède un poème italien en vingt chants et en octaves intitulé *Il libro del Trojano* qui date probablement du XV^e^ siècle. — V. Brunet, *Man. du libr.*

La gloire du *Roman de Troie* avait dépassé même les limites de l'Italie. Il avait pénétré jusque dans cette Grèce si fière de son passé, dans cette Grèce, mère de toute invention et si dédaigneuse pour les barbares de l'Occident. Elle rapprenait l'antiquité chez nous. Des hommes qui avaient pu lire l'*Iliade* traduisaient en grec vulgaire la guerre de Troie racontée par nos trouvères. Le chevaleresque mensonge semblait à toutes les imaginations plus touchant et plus beau que l'antique récit grec. Notre vieux poète, dont on oubliait déjà le nom en France, avait cette gloire de triompher d'Homère dans sa patrie même. La bibliothèque Impériale (Ms. 2878) possède un poème en grec politique, de 8000 vers environ, sans rimes, qui n'est que la traduction de l'œuvre de Benoît. Le manuscrit est tronqué, le commencement et la fin manquent; mais dans tout ce qui nous a été conservé, on trouve presque littéralement reproduite (1) l'œuvre française. Il n'y a pas à chercher là la traduction d'un Darès plus étendu que le nôtre. L'auteur nous apporte lui-même la preuve qu'il n'a pas lu Darès. Il ne connaît que le *Daires* du trouvère qu'il traduit naturellement par Δάρος. Il ignore l'histoire ancienne de son pays, sa mythologie, même sa langue d'autrefois. Il ne sait pas reconnaître des noms antiques dans le livre français. Mars devient chez lui non pas Ἄρης mais Μάρος. Merion se change en Μερίουν. Ce qui montre encore qu'il travaille sur un texte étranger, c'est toute une série de termes qui ne sont pas de sa langue, qu'il emprunte au français, en les déguisant à peine sous une terminaison grecque; ceux qu'il ne comprend pas il les supprime: il est plein d'expressions où on reconnaît la tournure française, et qui font en grec une étrange figure.

L'auteur de cette version n'a pas dit son nom: du moins il ne se trouve pas dans la partie qui nous a été conservée. Le manuscrit semble appartenir au XIV^e^ siècle. Ce doit être à peu près la date de l'œuvre elle-même. En effet, elle n'a pu être écrite au lendemain de la conquête. Il fallait qu'une certaine familiarité, que de fréquents rapports, un échange d'idées et de langage se fussent établis déjà entre les conquérants et les vaincus pour que ceux-ci songeassent à transporter dans leur langue les récits qui charmaient leurs vainqueurs, ou pour que les auteurs de ces

(1) V. Gidel. *Études sur la littérature grecque moderne.* Paris, 1866, p. 97-229.

traductions pussent espérer intéresser leurs maîtres. En effet, rien n'empêche de supposer que le livre a été composé par l'ordre de quelque seigneur français naturalisé en Grèce et se plaisant à parler sa langue, un de ces Francs nés d'une mère grecque, que leurs frères d'Occident affublaient du nom de *poulain*, une façon goguenarde de traduire le mot ποῦλος (πῶλος) synonyme de παις. Notons que le choix fait par le traducteur grec est une preuve nouvelle de la vitalité que Benoît avait su donner à son livre ; il montre que ce n'était pas là une œuvre pédantesque, mais, au contraire, toute vivante et sympathique aux imaginations populaires.

Il est temps de nous arrêter. On voit quelle étrange fortune a eu le livre du vieux trouvère. Parmi les écrivains modernes, en est-il beaucoup qui puissent se glorifier d'un pareil succès, aussi longtemps soutenu, se renouvelant ainsi sous toutes les formes, défrayant en France, pendant trois siècles et demi la curiosité publique, revendiqué tour à tour par la poésie, par l'histoire, par le drame, franchissant enfin nos frontières et s'imposant à la curiosité des étrangers, qui se hâtent de le traduire ?

C'est là pour Benoît de Sainte-More un titre de gloire qu'il convient de revendiquer hautement. Il a contribué pour une large part à cet irrésistible ascendant que la France au XII^e^ et au XIII^e^ siècle exerça sur l'Europe entière par le talent de ses poètes, obtenant dès lors, grâce à eux, cette royauté littéraire que devait conquérir aux jours de la Renaissance le génie évoqué de la Grèce et de Rome, et qu'elle devait elle-même retrouver au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Fons philosophiæ, poème inédit du XII[e] siècle, publié et annoté par M. A. Charma. 1

BENOÎT DE SAINTE-MORE ET LE ROMAN DE TROIE, ou les Métamorphoses d'Homère et de l'Épopée gréco-latine en France et au moyen-âge, par M. A. Joly 51

PREMIÈRE PARTIE

I. — L'Épopée gréco-latine au moyen-âge. — De l'intérêt particulier qu'offre l'étude de Benoît de Sainte-More . . . . . *Ibid.*

II. — La vie de Benoît de Sainte-More. — Les deux Benoît. — Le Roman de Troie ; sa date. — Œuvres diverses de Benoît. 64

Sur les manuscrits du Roman de Troie. 156

Sommaire du poème. 169

Le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-More. 177

Notes, éclaircissements et variantes 546

Glossaire 567

DEUXIÈME PARTIE.

III. — Comment Benoît a été amené à écrire son livre. — Les traditions troyennes dans l'antiquité, en France, en Normandie et en Angleterre. 599

IV. — Les sources du *Roman de Troie*. — Poèmes latins sur ce sujet. — Benoît a-t-il connu Homère ?—Darès et Dictys ; leur histoire.— Benoît a-t-il eu à sa disposition des rédactions différentes de celles que nous possédons ? — Ovide. — Guillaume de Malmesbury. — Lollius d'Urbin. 636

V. — Le *Roman de Troie*. 708

VI. — Histoire du *Roman de Troie*. — Ses transformations successives ; son succès dans l'Europe entière. 807

Caen, typ. F. Le Blanc-Hardel.